REVUE

DES

DEUX MONDES

CVIII[e] ANNÉE. — HUITIÈME PÉRIODE

TOME QUARANTE-SIXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

—

1938

LA DERNIÈRE HARDE

PREMIÈRE PARTIE

Les arbres, dans le clair d'étoiles, jaillissaient droit vers le ciel. On ne voyait pas leur ramure, rien que leurs fûts d'une blancheur de pierre. Ils portaient tous, du même côté, une petite frange lumineuse, un fil ruisselant de clarté bleue qui paraissait ne les point toucher.

A terre, de place en place, une poudre de neige feutrait un bosselage de racines, l'épaulement sinueux d'un fossé : une neige ancienne, un plumetis de flocons légers qu'un vol de bise avait perdu là en passant.

Il y eut d'abord un soupir, un souffle exhalé d'une poitrine, et de nouveau un soupir rude et grave. Une buée d'haleines flottait entre les arbres, où des échines bougeaient en ondulant vaguement sur place.

Les bêtes étaient encore debout. Elles devaient être nombreuses. Elles demeuraient serrées les unes contre les autres, se réchauffant ensemble à leur chaleur. L'aube commençait à rôder de toutes parts. Les arbres étaient de vieux hêtres gris. Les feuilles des ronces, violettes et sanglantes, s'allumaient de çà de là. Les silhouettes des bêtes grandissaient dans la lueur du crépuscule. Il y avait au moins dix ou douze biches, au long cou grêle, aux oreilles disproportionnées. Toutes étaient amaigries par l'hiver, le crâne marqué de durs creux d'ombre en arrière de leurs yeux tristes. Les

bois des cerfs soulevaient leurs branches. Les jeunes biches et les hères de l'année semblaient juchés sur de raides pattes ossues, trop longues pour leur corsage étroit. Mâles et femelles, ils se ressemblaient tous, sauf un jeune mâle au poil ardent, aux lignes déjà musculeuses.

Celui-là portait sur le front deux petites bosses durement saillantes. Ses yeux sombres, aux reflets de feu, promenaient leurs regards avec une vivacité hardie, une sauvagerie tendre et farouche. Seul de la harde, il allait et venait, coupant du mufle ou de l'épaule quand une bête gênait son passage. Il fit ainsi le tour du troupeau, y pénétra, poussant encore pour écarter un groupe de biches. Cela creusa dans l'épaisseur des animaux une percée aussitôt refermée ; mais, dans le temps qu'elle s'était entr'ouverte, un très vieux cerf, puissant et chenu, debout au cœur même de la harde, avait laissé voir un instant sa majestueuse silhouette immobile.

Tout droit, le cou large et velu, il portait haut son chef couronné d'une ramure ample et sombre. Ses yeux songeurs regardaient au loin devant lui. Lorsque le remous des échines se fut refermé sur son corps, ses bois royaux continuèrent de surgir, haut dressés, par-dessus les bêtes de son clan.

Le jour continuait d'approcher. Une lueur plus vive sourdait au bas du ciel, une mince bande d'un rose aigre et figé qui ne rayonnait pas encore. Elle coula, lente, derrière la harde, éclaira au travers des arbres la surface gelée d'un étang. Pas un sifflet d'oiseau n'avait salué l'aurore. Un soleil rouge et dépouillé souleva son orbe au-dessus de la glace, émergea bientôt tout entier. Alors les plus anciens des mâles, pliant les genoux, se couchèrent.

Mais à peine leur poitrine avait-elle effleuré les broussailles qu'un sursaut les remit tous debout : l'une des biches, une vieille bréhaigne, venait de souffler bruyamment. La tête haute, le mufle dans le vent, elle épiait, les yeux agrandis ; et ses pattes sèches tremblaient un peu. Toutes les bêtes écoutaient avec elle. Le cou tendu, les oreilles pointées, elles retenaient anxieusement leur souffle, et leurs naseaux ouverts palpitaient en humant le vent.

Son toucher était comme une brûlure ; mais le gel avait tué les odeurs et le vent n'apportait que cette douleur tranchante et vive : à peine un vague relent de feuilles sèches

et de neige poudreuse, l'haleine même de l'hiver forestier. La vieille biche souffla de nouveau. Et bientôt les bêtes entendirent.

C'était une voix qui parlait sous les arbres, loin encore ; puis une autre voix. Non pas le huchement d'un roulier, ni le rire d'un bûcheron dans une vente. C'était des voix qui parlaient entre elles, continues comme le jacassement des pies, mais sourdes, voilées par la distance, et qui entraient pourtant jusqu'au tréfonds des moelles en faisant vibrer tout le corps. Elles approchaient. Les jeunes bêtes de la harde commençaient à s'agiter sur place, regardant le taillis à l'opposé de ces voix bourdonnantes, les jambes prêtes à bondir et le poil parcouru d'ondes nerveuses.

Des branches, maintenant, craquaient dans le sous-bois. Un bâton résonna contre le fût d'un hêtre. C'était encore très loin, mais tous les bruits portaient avec force dans le vide glacé de l'espace. Le jeune cerf au poil rouge avait rejoint sa mère. Lui aussi avait entendu, reconnu l'approche de l'homme. Il appuya le cou sur le corps de la biche et demeura rivé à elle, sans bouger, tandis que ses beaux yeux trahissaient une terreur hagarde.

Il n'avait pas sept mois, mais il savait. Cela s'était passé un jour du dernier été. Petit faon encore aux mamelles, il se tenait debout dans une cépée auprès de sa mère allongée. Il jouait, la poussait du museau, fouillait de son menu nez noir sous la lourde cuisse repliée. Soudain la biche avait bondi, l'avait renversé dans les feuilles d'un coup de tête imprévu et brutal. A demi étourdi, il était demeuré sans mouvement à la place même où il était tombé. Des rejets, des broussailles touffues le recouvraient de toutes parts. Sa mère n'était plus là, elle avait fui dans le bois en courant. Et voici qu'un cri terrifiant, plus rauque et plus sonore que celui du renard, l'avait fait trembler sous les feuilles. Bientôt cè cri s'était éloigné, enfoncé dans le taillis du côté où sa mère avait fui. Il n'avait pas bougé davantage ; il sentait qu'il n'était pas sauf encore, qu'il lui fallait attendre ici le retour de la biche disparue. Et tandis qu'il pantelait sous l'épaisseur glauque du feuillage, il avait vu passer un être étrange, au visage nu, qui marchait cabré sous les arbres.

L'odeur de la bête inconnue avait empli peu à peu le hallier, une odeur fade et pénétrante qu'il ne devait plus oublier. Contre ses jambes toutes droites, pareilles à des poteaux noirs, marchait une autre bête au poil blanc gadrouillé de feu. C'était un petit animal, courtaud de pattes, dodu de ventre, qui traînait aussi après soi une odeur insupportable, tenace, fétide, une odeur ennemie.

Cette bestiole furetait, flairait à travers les broussailles, se rapprochait de lui en reniflant. Et brusquement, fonçant vers la bouillée de feuilles où il tremblait de tous ses membres, elle lui avait jeté aux naseaux une volée de glapissements aigus, les coups de gueule d'une petite bête rageuse, pas encore redoutable, mais qui le deviendrait bientôt : car ses cris ressemblaient au hurlement terrible qui résonnait encore par le bois, sur les traces de la biche fugitive.

Ainsi, dès cette première rencontre, par un torride après-midi d'été, le faon au pelage rouge avait appris ce que c'était qu'un chien et le cri d'un hurleur de meute, ce que c'était qu'un homme et sa voix qui vibrait sous les arbres.

— Ici, Tapageaut !

Cette voix, pareille à celles qui résonnaient maintenant dans le silence de l'aube d'hiver, pénétrait jusqu'au fond des moelles et faisait frissonner tout le corps. A son appel, la bestiole aboyante s'était tue, avait serré la queue entre ses jambes et avait obéi à l'homme. La main de l'homme l'avait empoignée par le cou, soulevée sans qu'elle se débattît. L'homme s'était penché, ses yeux noirs et brillants avaient touché les yeux du faon. Enfin, doucement, il s'était éloigné.

Longtemps, longtemps après, la grande biche était revenue. Elle haletait, le poil mouillé de sueur. Elle lui avait léché le mufle, les paupières ; elle s'était elle-même apaisée en caressant son faon, son petit. Et maintenant elle était là, longue et chaude, tandis que l'odeur de l'homme commençait à flotter dans le vent, intense et fade, aussitôt reconnue.

Le hère ne bêlait pas, mais il tremblait. Il se tenait toujours appuyé contre sa mère, avec les mêmes yeux terrifiés. Les voix retentissaient si près que les bêtes, d'un moment à l'autre, s'attendaient à voir surgir les hommes dans les intervalles des arbres. Parfois, d'autres coups de bâtons claquaient

durement contre des baliveaux. Toute la harde, étroitement serrée, frémissait en renâclant.

Elle pivota brusquement sur elle-même : d'autres bêtes arrivaient au galop, biches et cerfs pêle-mêle, les yeux fous, se heurtant dans leur course et soufflant à pleins naseaux. Ils vinrent donner violemment dans la harde, l'enlevèrent dans un grouillant remous. Quelques vieux mâles, déjà furieux, résistaient de toute leur masse, baissant leurs bois sans pouvoir s'arrêter. Cela faisait plus de trente bêtes qui couraient sur la terre dure, soulevant de leurs sabots une poussière de neige où tournoyaient de noires feuilles mortes.

Il faisait à présent plein jour. Le soleil s'élevait dans un grand ciel pâle et limpide, qui commençait à bleuir doucement.

II

Le Rouge courait contre sa mère, si près d'elle qu'il la touchait encore. Autour d'eux toutes les bêtes ne formaient qu'une seule masse, emportée dans un élan houleux. Elles passaient à travers la futaie, entre les hêtres aux troncs gris. C'était une futaie de hautes cimes, qui s'appelait les Orfosses Mouillées. S'appuyant d'un côté aux étangs, elle s'étendait très loin à l'opposé, vallonnée de pentes longues et douces et coupée par de rares chemins.

Les bêtes couraient sans galoper, les biches en tête, la Bréhaigne les devançant toutes. Elle coupait droit vers la première allée, sous le vent, couchant parfois ses grandes oreilles pour écouter les hommes derrière elle. Le piétinement des durs sabots résonnait sur la terre gelée ; mais elle distinguait encore, au travers, les chocs des gourdins dans les arbres. Si vieille qu'elle fût, elle ne savait guère plus de choses que le jeune hère au poil rouge : les bêtes des bois savent, dès leur naissance, l'essentiel de ce qu'elles doivent savoir. Mais les années qu'elle avait vécues lui avaient apporté, un à un, des souvenirs qui venaient à son aide, éclairaient sa prudence et conduisaient plus sûrement ses pas, parfois aussi, comme ce matin, faisaient battre trop fort son cœur de bête souvent pourchassée. Tout en courant, elle guettait un récri de chiens, elle l'attendait avec une sorte d'espoir : une chasse à courre, la première alarme passée, laisserait les femelles en paix dans

le refuge qu'elles se seraient choisi. Mais cette chasse-là n'était pas une chasse comme les autres. La vieille biche avait beau tendre l'ouïe, nulle voix de chien ne perçait l'étendue. Les hommes devant qui elle fuyait marchaient seuls dans la futaie ; et cette marche sans hâte, à peu près silencieuse, éveillait un souvenir sinistre, celui d'une battue à tir, d'un massacre à coups de fusil, qui lui mouillait le poil et lui séchait la langue dans la gorge.

Elle ralentit progressivement sa course, et brusquement crocheta dans un sursaut épouvanté. Derrière elle, la heurtant à la croupe, les autres biches chancelèrent en glissant des quatre pieds. La harde reflua dans une mêlée de bois entrechoqués, un grand bruit de souffles haletants. Mais toutes les bêtes, déjà, avaient suivi à angle droit le crochet de la Bréhaigne, et maintenant elles trottaient en suivant le bord de l'enceinte le long de la première allée.

L'éclaircie que faisait cette allée se trouvait sur leur flanc gauche. Entre les arbres, elles pouvaient voir flotter une double rangée de banderoles, suspendues à des cordes raidies. C'était des oripeaux blancs et rouges qui ondulaient sous le vent du matin ; leurs deux rangées étaient superposées, la première tendue à un mètre du sol, la seconde à un mètre plus haut. Les bêtes couraient, tournant le col malgré elles vers ces taches éclatantes qui bougeaient à l'infini, avec de molles torsions de flamme, de légers claquements subits. Suivant les pas de la Bréhaigne, elles cherchaient une issue sans se résoudre à perdre de vue la lisière, mais de plus en plus effrayées par ce papillotement continu, cette barrière frémissante qui leur coupait toute échappée.

Un coup de feu claqua tout près, une des biches tituba et roula comme une masse sur la neige. La harde était déjà passée en s'écartant devant cette chute. Une seconde flamme jaillit entre les arbres, et, plus terrifiants encore aux oreilles des animaux, des cris d'hommes éclatèrent, rebondirent, se prolongèrent avec une force insoutenable d'un bout à l'autre de l'allée forestière.

La masse des bêtes divergea, s'entr'ouvrit. Beaucoup continuèrent de trotter en suivant d'assez près l'allée : c'était les dernières arrivées, celles que les rabatteurs avaient poussées dans l'enceinte des Orfosses. Mais la première harde, d'un

même mouvement irrésistible, venait de faire volte-face. Déjà le vieux mâle chenu, prenant la tête, s'enfonçait au cœur de la futaie et retournait vers les étangs.

Il courut d'abord droit devant lui, tout seul, humant la bise qui ronflait dans sa ramure. L'odeur humaine était partout, plus dense du côté du soleil. La crainte froidissait les pelages : les cris, là-bas, résonnaient toujours, les coups de feu semblaient tourner de proche en proche, voler comme une flamme d'incendie. Il y eut, un moment, des bruits étranges sous les arbres, des claquettements précipités, des grincements de crécelles agitées, le mugissement lugubre d'une trompe. A chaque fois, des bêtes se cabraient, glissaient en de brusques écarts qui soulevaient encore alentour une poussière de neige bleuâtre. Mais aussitôt toutes repartaient, filant entre les arbres à la suite de l'énorme mâle qui les distançait peu à peu.

Enfin, la futaie s'éclaircit, la pâleur des étangs gelés réverbéra le bleu du ciel. Les rabatteurs étaient maintenant derrière la harde. Elle ralentit sa course, reprit une longue allure trottante en approchant de la clairière. Et, de nouveau, ce fut l'affolement, des pattes cabrées qui battaient l'air, des encolures rejetées en arrière en de grands sursauts de terreur : de ce côté aussi, des banderoles avaient été tendues, alignant leurs flammes rouges et blanches qui bougeaient dans le soleil.

Les bêtes se reprirent à tourner, au hasard, toutes visibles entre les colonnes des arbres. Et les fusils claquaient dans la pureté de l'air ; des flocons de fumée, un jet de flamme au cœur, éclosaient à la rive des allées : une des biches bêlait en renversant la tête, encensait brusquement et s'effondrait de toute sa longueur : son mufle entrait dans l'herbe sèche et la faisait bruire avec un chuintement soyeux. D'autres continuaient à courir, une patte pendante, bientôt zébrée de ruisselants filets rouges. D'autres, s'affalant d'un bloc, rebondissaient à demi dans leur chute, et leur ventre tremblait en heurtant pesamment la terre.

Plusieurs fois, les hardes se croisèrent. Elles ne se mêlaient pas, et même elles s'écartaient un peu, comme pour fuir un nouveau danger qui fût venu à leur rencontre sur les pas d'autres bêtes terrifiées. Celles des Orfosses restaient groupées,

les biches ayant repris la tête. Il arrivait que l'un des vieux mâles, retenant ses foulées et faisant ses pas plus légers, se coulât sournoisement hors des voies qu'elles suivaient dans leur course : car elles prenaient d'instinct d'anciennes pistes familières où leurs fréquents passages, peu à peu, avaient couché les fougères mortes. Le mâle, les bois renversés, entrait au plus dru des broussailles, prenait le vent en haussant le museau ; et, tout à coup, comme frappé de folie, il bondissait à deux ou trois reprises, tout son corps magnifique un instant déployé dans l'espace, pour s'évanouir et se raser enfin dans un silence prodigieux. Mais bientôt le bruit de son galop retentissait sur les pas de la harde : les batteurs l'avaient relancé et les bêtes le voyaient reparaître, ronflant de peur, les yeux à demi révulsés.

Cette chasse-là, en effet, n'était pas une chasse comme les autres. Les ruses accoutumées se révélaient toutes dérisoires. L'odeur des hommes, les pas des hommes, le bruit de leurs bâtons, de leurs claquettes et de leurs trompes étaient partout dans la futaie. Dans le vent, au-dessus du vent, ce n'était que cris d'hommes, appels d'hommes, hautes clameurs qui montaient vers le ciel et vibraient longtemps dans l'air bleu ; coups de feu éclatant sans trêve ; odeur de poudre, aigre et chaude, qui empestait au loin le hallier ; et surtout, infranchissables, ces banderoles qu'on retrouvait toujours, rouges, blanches, rouges, blanches, doucement flottantes et tordues sous la brise, inexorablement tendues.

— A vous ! A vous !

— N'avancez pas ! N'entrez pas dans l'enceinte !

— Les biches seulement ! Laissez passer les mâles !

Toute la harde, les flancs alignés, passait en cible entre les hêtres. Les hommes, debout, à toucher la ligne des banderoles, épaulaient et lâchaient leur coup. Des chevrotines ronflaient comme des guêpes, ricochaient avec des miaulements contre un caillou, un nœud de bois. Une femelle encore se débattait et ruait, couchée, la joue appuyée sur la terre et s'y frottant d'un mouvement régulier, une caresse étrange et rude qui endormît et calmât un peu les affres de son agonie.

Le Rouge, pas une seconde, ne s'était détaché de sa mère. Il courait sans fatigue, les jambes souples, les muscles dociles, mais stupéfié, le cœur en désarroi. Il ne démêlait rien dans

les féroces rumeurs parmi lesquelles tournait sa course machinale. Même les coups de fusil ne le faisaient plus tressaillir. Il allait, anxieux seulement de ne point quitter sa mère, de retrouver à chaque foulée la chaleur de son large flanc. Et, tout à coup, alors qu'ils franchissaient ensemble un fossé près de la lisière, il avait senti contre soi un vide glacial, extraordinairement profond, qui le suivait dans son élan. Aussitôt, il s'était arrêté, désemparé, déjà orphelin, cherchant des yeux sa mère disparue.

La biche était dans le fossé, allongée, les pattes jointes deux à deux et parcourues d'un léger frémissement. Elle avait à l'épaule, dans l'épaisseur des muscles, un trou rouge où le sang bouillonnait. Lorsqu'elle aperçut son petit, elle tordit lentement le col, souleva sa tête vers lui en un geste douloureux et tendre. Mais sa tête ne s'éleva qu'à peine, retomba aussitôt sur les feuilles mortes et la mousse. Le hère vit ses yeux se voiler, se ternir d'une ombre bleuâtre qui noyait très vite leurs regards. Cette ombre les prit tout entiers, ouverts encore, mais vides, affreusement absents désormais. Alors le hère approcha ses naseaux du trou rouge et flaira le sang qui coulait.

Il se releva tout droit, tendit le cou, fronça le mufle dans un rictus qui lui découvrit les dents. Il tremblait de tout son corps, secoué par un frisson continu, d'une violence profonde et terrible. Et il se mit à gémir à pleine gorge, à pousser par l'espace une lamentation meuglante, une bramée interminable de peur et de désolation.

Un rire d'homme retentit tout près, puis une voix impérieuse et dure. Il bondit des quatre pattes, verticalement, fonça droit devant lui d'un galop éperdu. Les troncs des hêtres, sur ses deux flancs, passaient comme de hautes ombres grises. Il distinguait à peine les claquements des coups de feu, les appels humains dans le bois. Ce qu'il continuait d'entendre, c'était le rire qui l'avait fait bondir, et puis la voix, la seconde voix si nette et si sonore devant laquelle le rire s'était tu.

Deux hommes, deux hommes qui marchaient droit vers lui, qu'il avait eu le temps de voir à l'instant même où il s'élançait. Le premier riait de toute sa face, les bras tendus, un bâton au poing. Son rire vibrait d'une joie abominable, le désir et la joie de tuer se voyaient dans ses yeux gris.

Il avançait sur des jambes un peu torses, musclées, trapues ; il tendait en avant ses longs bras, en brandissant le lourd bâton d'épine. Le poil salissait ses mâchoires ; et il riait, les yeux fixes, avec cette ivresse affreuse qui luisait dans ses prunelles pâles.

L'autre était grand, beaucoup plus grand. Il criait en courant à la poursuite du premier, avec cette voix d'ordre et de menace. Le hère ne l'avait vu qu'à peine, et pourtant il l'avait reconnu : une silhouette mince, des yeux noirs et brillants. C'était lui qui avait parlé, de lui qu'avait jailli la voix souveraine, à laquelle l'homme aux yeux de tueur avait obéi comme un chien. Il s'arrêta et bêla de nouveau. Le poil en sueur, la poitrine haletante, il se remit à frissonner : il avait froid.

III

Ce fut la harde des Orfosses qui l'arracha, quelques instants plus tard, à l'angoisse où il s'abîmait. Il l'entendit arriver derrière lui dans un grondement de charge emballée. Et déjà elle était sur lui, l'emportait dans son branle furieux. La Bréhaigne était encore en tête ; mais les plus gros des mâles galopaient sur sa lancée, la gagnaient déjà de vitesse, le vieux chef en avant d'eux tous. Il fonçait droit, résolument. Et toutes les bêtes le suivaient d'une seule masse, possédées par une volonté qui, désormais, n'était plus la leur, mais qui les entraînait raidement vers les banderoles rouges et blanches.

Elles arrivèrent à l'allée avant même de l'avoir vue. Le vieux cerf força encore l'allure, s'enleva d'un bond formidable en couchant sa ramure sur son dos. Et il passa la ligne dans une allongée planante, un vol de flèche qui parut un moment se soutenir et s'appuyer sur l'air. Sa trajectoire s'acheva dans l'élan même d'un nouveau galop : il avait traversé l'allée, plongeait au delà dans la futaie en fracassant les menues branches de ses bois maintenant redressés.

Les hommes vociféraient, se retournaient, le fusil à l'épaule :

— Ils sautent ! Ils sautent ! A vous ! A vous !

Mais toutes les bêtes passaient à la file, soulevées par le même bond planant, à la place même où le Vieux des Orfosses avait franchi la ligne des banderoles. Elles s'allongeaient,

les genoux groupés sous la poitrine, l'avant-train ouvrant l'air comme une proue, puis retombaient loin dans l'allée pour reprendre à l'instant de leur chute un galop vertigineux. A peine voyaient-elles au passage le papillotement des banderoles. Elles passaient entre les deux cordes, — les cerfs renversant l'encolure pour ne pas accrocher la plus haute, — toutes lancées aveuglément sur les traces du vieux chef de file, comme si son passage eût ouvert en avant d'elles un gouffre qui les eût aspirées.

Le soleil dans l'allée, les silhouettes gesticulantes des hommes, les pommelures de fumée qui jaillissaient de leurs fusils, les détonations, les cris, tout cela n'était plus pour elles qu'une fantasmagorie barbare, un cauchemar affolant et bref que leur galop laissait loin en arrière.

Et elles continuaient à courir, encore poursuivies par le bruit, perçaient droit devant elles à travers la futaie libre, plus loin, toujours plus loin, jusqu'au bout de leur souffle et de leur énergie nerveuse. Deux ou trois biches étaient tombées encore. Quatre seulement étaient passées : la vieille Bréhaigne ; une mince femelle aux formes déliées, à l'échine longue ; une qui portait une tache blanche à la gorge ; une jeune enfin, qui paraissait, quand elle courait, ne pas même effleurer la terre. Elles galopaient, toutes les quatre, parmi les mâles et les hères de l'année. Le passage de la harde serrée enfonçait au cœur du hallier le même fracas de ruée aveugle, un pétillement de bois mort écrasé, un froissement d'herbes et de feuilles sèches qui coulait comme l'eau d'un torrent. Elle traversa toutes les Orfosses, puis le Chêne-Rond, puis les Mardelles, puis la Bouverie. Elle était seule dans l'immensité forestière. Nulle vie ne bougeait alentour. Les lapins, les renards devaient se tenir au terrier, les pies, les freux voleter près des maisons ou dans les cultures de la plaine. Le ciel était maintenant d'un bleu partout égal, lumineux mais sans frémissement. Aux aisselles des grosses branches où la neige restait accrochée, elle était bleue aussi, avec des reflets verts et mauves.

Le vieux cerf des Orfosses s'arrêta vers le milieu du jour, dans un fond de vallée où la ronce et l'épine foisonnaient. Sur la pente inclinée au midi, il y avait des places où l'eau vive affleurait, clignotait comme des yeux entre des paupières

de glace. Tout alentour, des feuilles de lierre terrestre rampaient en toison douce et drue. Les bêtes purent boire un peu, humecter leur langue sèche et noire. La Bréhaigne, de ses longues incisives, coupait déjà les feuilles du lierre qu'elle engloutissait par grosses touffes. Une fois de plus, l'alarme était passée : elle vivait ; les feuilles du lierre étaient tendres et fraîches, les battements de son cœur se calmaient, la salive lui coulait dans la gueule avec le suc un peu acide des verdures que ses dents broyaient.

La harde décimée restait nombreuse encore autour d'elle. La Biche-Longue, la Gorge-Blanche avaient chacune retrouvé leur petit. La troisième biche, l'Aile, glissait de son pas aérien sur la pente ensoleillée, tandis que les verdets caracolaient déjà sur sa trace. Les grands mâles, les plus âgés ensemble, s'étaient mis aussi à brouter. La Bréhaigne, entre ses coups de dents, les voyait tous du coin de l'œil : le Vieux des Orfosses d'abord ; l'Oreille-Coupée, que les hommes avaient pris tout petit et renvoyé à la forêt avec une entaille à l'oreille ; le Bigle, dont la pupille gauche était marquée d'une lourde tache brunâtre ; et aussi l'Épi-Noir, avec la ligne de poils rêche et sombre qui lui courait le long de l'échine ; et encore la Tête-Rouée, reconnaissable à ses andouillers trop serrés, rejetés en arrière comme des branches à demi brisées.

Il faisait calme. Le soleil tournait dans le ciel. On continuait de n'entendre aucun bruit, qu'un ébrouement par intervalles, ou le pas lent des bêtes apaisées. Un troglodyte, sorti du roncier, retournait du bec les feuilles mortes entre les pattes de la vieille biche. C'était un tout petit oiseau, d'un brun brûlant et ravissant, qui sautillait en portant haut sa queue. Quand un rayon de soleil le touchait, il poussait un cri vif et pur qui réjouissait le cœur de la Bréhaigne.

Elle s'aperçut que le Vieux des Orfosses se rapprochait d'elle en broutant. Elle le laissa venir, releva la tête comme il la rejoignait. L'un devant l'autre, leurs mufles rapprochés, leurs oreilles par moments secouées, ils parurent se concerter gravement. Arrêté à deux pas, le hère rouge les regardait, semblait attendre.

Depuis que sa mère était morte, il n'avait pas quitté le dix cors. Le premier derrière lui, il avait sauté les banderoles, s'était ensuite maintenu à sa hauteur pendant le long galop

de fuite. Quand le Vieux, quittant la Bréhaigne, commença de gravir la pente de la vallée, il le suivit dans sa foulée, exactement comme un faon suit sa mère. Mais ses allures étaient longues et réglées, aussi fermes déjà que celles d'un cerf adulte qui marche seul dans la forêt.

A la nuit, toute la harde avait regagné les Orfosses.

IV

L'hiver serrait encore le cœur des arbres ; mais la lumière, le soir, s'attardait un peu plus longtemps sur l'eau tranquille des étangs. En janvier, le vieux mâle avait quitté la harde pour gagner le fort des bois. Le Rouge l'avait suivi encore et partageait sa solitude.

Aussi longtemps que la clarté diurne baignait les grands hêtres gris, les deux bêtes reposaient dans quelque pli du sol abrité des vents méchants. Le Vieux ne se trompait jamais pour découvrir ces places au sol moelleux où les feuilles mortes ont plu calmement, se recouvrant les unes les autres en litières épaisses et légères. Il s'y couchait dès le premier soleil avec une lenteur majestueuse. Et, lorsque les rayons tournaient et désertaient sa reposée, il se levait avec la même lenteur et les suivait jusqu'à une place nouvelle où leur tiédeur dormait sur les feuilles. Couché, il continuait de porter haut sa tête. Ses paupières aux cils blancs battaient, se fermaient en clins alentis, demeuraient closes de plus en plus longtemps. Le soleil coulait sur son flanc, sur ses membres ; il lui offrait son vieux corps transi, un peu perclus, et sa respiration paisible soulevait ses côtes et sa poitrine.

La haute forêt, à l'infini, érigeait ses fûts gigantesques. Quand le vieux mâle entr'ouvrait les yeux, son regard encore endormi retrouvait la sérénité du sous-bois, le silence amical des arbres. Et il refermait les paupières, tandis que son jeune compagnon, sans oser se remettre sur pied, détendait ses jambes énervées en soupirant d'impatience et d'ennui.

Il demeurait pourtant, jour après jour, au côté du vieux solitaire. Il savait bien que près de lui nul danger ne l'eût menacé qui ne dût être aussitôt éventé. Depuis le tragique matin où le dix cors avait sauté les banderoles, la confiance qu'il avait en lui était demeurée la même, aussi dominatrice

qu'à la seconde où il en avait été possédé : car elle n'était pas née d'un mouvement insensible et doux, mais elle avait fondu sur lui et l'avait enveloppé comme la foudre.

Où le vieux cerf marchait dans la forêt, le Rouge posait ses pas légers. Où il se couchait sur les feuilles, le Rouge se couchait près de lui. Ce n'était plus la chaleur d'un ventre, la caresse d'une langue maternelle qui le maintenaient comme lié à lui. C'était du moins une présence vivante, morose et privée de tendresse, mais rassurante et quand même tutélaire.

La vue perçante du vieux mâle, son ouïe constamment en éveil, son flair subtil et sans défaut gardaient de surcroît la jeune vie qui restait blottie dans son ombre. Le Rouge ne calculait rien, mais il ne se passait guère de jour qu'il ne s'avisât tout à coup d'un avantage net et sensible, venu à lui une fois de plus sans qu'il eût eu rien d'autre à faire que de rester sur les pas du dix cors.

Par les jours clairs, la haute futaie les accueillait : le Rouge savait maintenant que les regards y portent loin, quand il suffit d'une touffe d'épine pour que le corps massif d'un vieux mâle, son ample ramure brillante se confondent à quelques pas avec les branches et la terre. Si le ciel se couvrait de nuages, ils gagnaient les taillis épais : la pluie grésillait sur les feuilles, mais c'était un bruit continu, monotone, une trame que le trot d'une belette suffisait à déchirer. Le Rouge savait cela aussi. Et maintenant, sous le taillis mouillé, ses oreilles se dressaient et tournaient en se creusant, comme celles du vieux cerf des Orfosses.

Quelquefois, aux limites du regard, ils voyaient entre les hêtres deux ou trois mâles de haute taille qui passaient l'un derrière l'autre. C'était ceux de la harde qui cheminaient de compagnie, et qui cherchaient comme eux le soleil ou leur maigre provende. Ils les reconnaissaient de très loin, à leur couleur, à leurs allures, aux chevillures de leur tête. Le Rouge, alors, humait de leur côté. Mais, pour peu que leur marche errante se rapprochât de leur retraite, le Vieux se levait tout doucement, l'air grognon, et s'éloignait à travers bois en prenant le dessous du vent.

Il arrivait aussi, surtout à l'aube ou au déclin du jour, que la harde des biches, des daguets et des jeunes hères croisât de tout près leur route. Ils entendaient leurs pas nombreux,

leurs souffles mêmes, ou le craquement d'une plaque d'écorce arrachée par les dents d'une biche. Alors le Vieux se détournait encore ou demeurait étrangement immobile, ses yeux fixant, à travers la pénombre ou la brume, les vagues formes mouvantes qui passaient et s'évanouissaient.

La faim, souvent, les tenaillait. Ils se cabraient contre le tronc des arbres pour atteindre les hautes lianes des lierres. Leurs pinces glissaient en éraflant l'écorce lisse, ils allongeaient le cou jusqu'à faire craquer leurs vertèbres pour un dernier lambeau de feuille. Le Vieux, beaucoup plus grand, ne laissait jamais derrière lui que des fibres nues et ligneuses. Et s'il arrivait, par hasard, que le Rouge découvrît avant lui une touffe de ronce encore feuillue, il le suivait sans hâter le pas, le rejoignait et le chassait en le heurtant de tout son poids.

Ce dénuement, cette misère, loin d'abattre le jeune animal, paraissaient au contraire tremper plus durement sa force, aviver dans ses yeux dorés une flamme secrète dont la lueur affleurait plus chaude. Il continuait d'aller sur les pas du vieux mâle farouche, ne se laissant point rebuter par son indifférence bourrue, souffrant sans plainte ni révolte ses quotidiennes brutalités. Près de lui, la rigueur de l'hiver perdait quand même de son âpreté. Les mousses spongieuses, les dures écorces devenaient nourriture et sang. Le hère rouge grandissait, et il se sentait grandir. La joie de vivre, matin après matin, faisait briller ses beaux yeux sauvages. Et cette joie rayonnait sur la forêt encore engourdie, à travers les Orfosses natales, leurs étangs, leurs grands bois profonds dont ses pas apprenaient toutes les routes, tandis qu'une vague tiédeur, peu à peu, passait dans l'air avec le vent, amollissant lentement la terre qui se mettait à trembler sous le pied avec une élastique douceur.

Ce fut dans le moment où les chatons du coudre et du saule commencent à poindre au bout des branches qu'ils entendirent, pour la première fois de l'année, résonner le cor de chasse. C'était très loin, par delà le climat du Chêne-Rond, vers les Mardelles ou la Bouverie. C'était un ton de sonnerie joyeuse, éclatante malgré la distance. Jamais le Rouge, depuis qu'il était au monde, n'avait entendu de tels sons : cinq ou six notes bien détachées qui prenaient leur essor à la file, qui chantaient en se poursuivant à travers le ciel et les arbres,

et puis se rejoignaient pour prolonger un même écho, une vibration cuivrée qui frémissait à l'infini des bois.

Quand le Rouge entendit cela, ses oreilles claquèrent sur son cou comme si des taons les eussent piquées. Elles se redressèrent aussitôt, creusées en conque vers le point de l'espace où le bruit avait pris naissance, et de nouveau claquèrent en se secouant. Il regarda le Vieux des Orfosses. Le grand cerf, comme lui, avait dressé la tête : il écoutait, retenant son souffle, dans cette attitude hiératique où son corps s'immobilisait aux instants de suprême attention. Quand le cor avait résonné, il ruminait. Quelques secondes s'écoulèrent ; une détente passa dans ses muscles, son large cou s'incurva doucement et il reprit, toujours couché, sa rumination tranquille.

Le son du cor tournait là-bas, dans les lointains de la forêt. Parfois un caprice du vent faisait soudain sombrer son vol ; puis le vent, sautant de nouveau, apportait dans sa course un essaim de notes pleines et denses qui fondaient vers eux à tire d'ailes et semblaient éclater sur leurs têtes. Le vieux cerf ruminait toujours, les prunelles perdues dans le vague, sans un regard pour la jeune bête qui tremblait à ses côtés. Mais de son calme même émanait une sournoise volonté, et le hère, tout le corps en alerte, les oreilles frémissantes et les yeux agrandis, demeurait couché à son flanc.

Trois jours plus tard, cela recommença. Et, ce jour-là, très loin encore, mais terriblement net et vivant, les deux bêtes entendirent ensemble le récri hurlant d'une meute. Cette fois, le vieux mâle se leva. Il ne semblait pas plus inquiet. Il se leva nonchalamment, et, le hère sur ses talons, l'y maintenant comme exprès en attardant son allure davantage, il chemina vers les étangs.

Il n'alla pas bien loin : le Rouge sentit la harde comme ils touchaient à la clairière. Elle devait être aussi sur pied, dans un taillis d'essences mêlées qui bordait la haute futaie à l'opposé de la jonchère. La voix des chiens leur parvenait encore. Mais elle continuait à tourner dans le même coin de la forêt, s'éloignait même de la Bouverie pour se perdre bien au delà, vers la plaine et les champs des hommes. Le vieux cerf s'était arrêté, sans chercher davantage à se rapprocher de la harde. Il savait ce qu'il voulait savoir : elle était là, tout près, dans le taillis. Et il revint, du même pas nonchalant, à la remise

qu'il avait quittée, se recoucha dans le même creux de feuilles où sa forme était restée marquée.

Ainsi le hère, de jour en jour, se sentait assuré davantage dans sa confiance des premiers moments. A présent, un sentiment plus clair, puissant, parfois plein de douceur, l'envoûtait auprès du vieux mâle. Il connaissait sa force et sa prudence, son dévouement aux bêtes de son clan. Alors même qu'il s'écartait d'elles, il se souciait encore de leur salut. Puisqu'il était de tous le plus robuste et le plus sage, où donc le Rouge aurait-il pu trouver une protection plus vigilante, une plus stable sécurité ?

Les chasses, à la fin, s'étaient tues. Les levers de soleil se suivaient, faisaient monter leur chaud rayonnement dans des ciels de plus en plus bleus. Les geais et les pies jacassaient, le merle commençait à siffler. Le Rouge, parfois, sous une poussée de joie irrésistible, gambadait autour du dix cors, le bousculait du front ou de l'épaule comme pour le provoquer à jouer. Le Vieux demeurait impassible, inébranlable sous l'assaut léger ; mais le hère n'avait plus besoin d'éviter par de brusques écarts ses bourrades accoutumées : il se laissait ainsi bousculer avec une longanimité surprenante, comme si la douceur du printemps eût coulé aussi dans ses veines.

Alors, soudain, le Rouge se rapprochait de lui, posait son cou sur le garrot puissant, l'y appuyait de toute sa longueur comme il le faisait autrefois sur le corps fondant de sa mère. Ce n'était point la nostalgie de son enfance qui revenait l'inciter tout à coup à cet élan gracieux et tendre. Il avait oublié la grande biche, le lait qu'il tétait sous sa cuisse, les caresses dont sa langue le couvrait. C'était seulement le printemps qui venait, la mollesse nouvelle de l'air, une sorte d'abandon bienheureux qui gonflait les branches du saule et palpitait dans le sang des bêtes. Tous les soirs, les grenouilles chantaient.

V

Maintenant, toute la forêt vivait. Pour les hommes, c'était seulement le mois de mars, un temps d'éclaircies fugitives que coupaient de hargneuses giboulées. La bure des vieilles feuilles continuait à couvrir le sous-bois de sa grisaille éteinte

et froide. Sous les fougères déchiquetées de l'automne, les crosses feutrées des jeunes pousses ne se montraient pas encore. Mais l'herbe des layons reverdissait de place en place, et les premières ficaires de l'année entr'ouvraient leurs corolles d'or luisant.

Les cerfs ne souffraient plus du froid, de la faim. Tous les saules des étangs fleurissaient de chatons poudroyants, de bourgeons duveteux et pâles ; sur les noisetiers, sur les bouleaux, de longs chatons aussi pendeloquaient et bougeaient à la brise. Le chèvrefeuille allongeait ses lianes ; les épines de la ronce, translucides à contre-jour, se carminaient d'un sang vermeil. Une abeille, deux abeilles, tout engourdies encore par leur long sommeil hivernal, remuaient doucement leurs ailes sur une branche où elles s'étaient posées. Ces ailes s'irisaient au soleil, vibraient soudain avec un fredon aigrelet, s'étiraient lentement sous la flèche d'un rayon plus chaud, et recommençaient à vibrer.

Le Vieux des Orfosses et le Rouge ne s'éloignaient guère des étangs. Certains matins, aux creux des fondrières, une mince croûte de glace blanche et sèche demeurait prise après le froid de l'aube. Elle éclatait bruyamment sous leurs pieds, faisait s'envoler devant eux le traîne-buisson qui chantait tout à l'heure, saluant le jour de sa petite voix tintante.

Le hère ne tenait plus en place. Quand le dix cors marchait à travers la forêt, il ne lui était plus possible de régler son pas sur le sien. Une frénésie le prenait tout à coup, l'emportait en de courts galops par-dessus les cépées drageonnantes. Il y avait près des étangs une clairière spacieuse, gazonnée, un peu humide çà et là. Par les belles nuits, la lumière de la lune y pleuvait en grandes averses blondes. Souvent, lorsque les deux bêtes passaient là, le Rouge pouvait voir de grandes places où l'herbe avait été foulée. Des lapins trottinaient devant eux, montraient leur queue blanche sous la lune. Dès qu'ils tournaient la tête de leur côté, le pâle reflet de l'astre allumait dans leurs prunelles un feu rougeâtre qui ne s'éteignait pas. Le passage des deux puissantes bêtes n'interrompait point leurs ébats. Ils culbutaient presque contre leurs jambes et se pourchassaient entre eux avec de petits cris aigus.

Mais ce n'était pas ces bestioles qui retenaient le hère sur la pelouse. Il y flairait longuement les places où l'herbe

avait été foulée. L'odeur qui frappait ses narines l'amollissait, l'exaltait à la fois. Il regardait le vieux solitaire, son ombre épaisse et haute qui glissait dans le clair de lune et s'éloignait vers la forêt. Il le laissait ainsi s'éloigner, rappelé malgré lui sur sa trace, mais retenu par l'herbe couchée, par les empreintes et l'odeur de la harde.

Une sourde rancune commençait de se lever en lui au souvenir du long hiver morose, de l'esclavage qu'il avait subi. Il en voulait au vieux cerf des Orfosses de ses sommeils interminables, de la lenteur précautionneuse avec laquelle il pliait ses genoux, s'allongeait pesamment sur les feuilles. Ce n'était point majesté de sa part, mais raideur de vieillard que tourmentent les rhumatismes. Qu'il s'en allât, satisfait d'être seul ! Le Rouge avait soif, désormais, de se mêler aux hères de son âge, de revoir l'Aile et la Biche-Longue, de percer hardiment jusqu'aux gagnages de la plaine au milieu de jeunes bêtes alertes, joyeusement énervées comme lui par la montée des sèves nouvelles.

Le glapissement d'un renard en chasse ricochait sur l'eau de l'étang. Un frisson froid lui horripilait l'échine : mais ce n'était que la voix d'un renard et ses poils soulevés retombaient. Le vieux cerf avait disparu, il était trop tard désormais pour essayer de le rejoindre. Le Rouge se retournait d'un saut, le mufle dans le vent de la nuit. Et, tout à coup prenant sa course, il bondissait à travers la pelouse et galopait contre le vent.

Il y avait d'abord le taillis où la harde se cachait dans le jour. A pleine poitrine le Rouge allait sa route, fouetté souplement au passage par les broussailles et les rejets. Mais bientôt, de lui-même, le taillis s'ouvrait devant sa course : et il trottait sans qu'une feuille l'effleurât, reconnaissant à ces longues trouées les voies frayées par les corps de ses frères.

Le taillis devenait moins épais, le vent plus vif, le clair de lune plus lumineux. C'était bientôt la plaine libre, les champs de l'homme où pousse le blé. Toute la harde était là, dans le blé. Le Rouge la devinait toute proche. La Bréhaigne, tournée vers le bois, l'avait entendu la première. Elle poussa un brame court et grave, une sorte de « hon » qu'elle étouffait à fond de gorge. Le même brame, aussitôt, vibra dans la gorge du Rouge. Cela devançait toute pensée. Cela ne pouvait

pas s'entendre au delà d'une vingtaine de pas. Appel, réponse, c'était comme un dialogue assourdi, un secret échangé dans la nuit. Et cela signifiait que les bêtes n'avaient rien à craindre, qu'elles pouvaient continuer à paître le blé de printemps.

Le Rouge pénétra dans le champ. Toute la harde paissait au milieu de la pièce, ayant à peine tranché au passage quelques tiges plus hautes que les autres. Mais là où elle se tenait maintenant, c'était un saccage assidu qui ne laissait aucun brin debout. Les bêtes, le col penché, ne s'écartèrent qu'à peine lorsque le Rouge apparut devant elles. Leurs dents faisaient un bruit de meules. Elles paissaient presque en cercle, se tournant mutuellement la croupe : entre elles, une aire tondue et piétinée s'élargissait à chaque pas qu'elles faisaient.

Le Rouge baissa le col et se mit à tondre le blé. Les tiges en étaient si tendres que les dents les tranchaient en faisceau. Toutes les bêtes s'emplissaient la panse, viandaient dans la nuit de printemps. La lune s'inclinait dans le ciel, allongeait sur le champ l'ombre des arbres de la lisière. Les bêtes continuaient à manger, ne relevant la tête que pour reprendre haleine et rafraîchir un peu leur mufle à la douceur froide de la brise. Un lièvre trottait dans le blé, déboulait au milieu de la harde. Sans effroi, il traversait l'aire dénudée où marchaient les grands animaux, et rentrait au delà dans l'épaisseur des tiges frémissantes. Mais plusieurs fois, non loin encore, il se levait tout droit pour voir par-dessus leurs pointes ; et sa silhouette aux longues oreilles dansait sur la pâleur du ciel.

Vers l'aube, le Rouge quitta la harde. Son ventre pesait entre ses jambes. La pensée du Vieux des Orfosses le précédait dans le taillis. Il le cherchait, ne sachant pas encore qu'il le cherchait : c'était la première fois, depuis des mois, qu'il restait si longtemps loin de lui. Il retrouva leur route de la veille, près des étangs, à travers la pelouse. Au delà, c'était la hêtraie où le dix cors s'était enfoncé dans la nuit. Le jour venait, transparent et léger. Au fossé de bordure, le Rouge tomba sur la voie du vieux mâle : son pied, aux tranches rondes et usées, avait laissé son empreinte dans l'humus. Le Rouge suivit la voie sous les hêtres ; et bientôt, dans un fourré de fougères et de ronces, il atteignit la reposée du solitaire.

Elle était vide. Mais le Vieux des Orfosses devait l'avoir

quittée depuis peu. La litière était encore chaude, presque brûlante. Les feuilles et l'herbe sèches y apparaissaient écrasées, comme si l'énorme bête se fût roulée sur elles dans la souffrance et dans la fièvre. Le Rouge, inquiet, soufflait contre la couche, la grattait doucement du sabot. Il tressaillit : derrière lui, à quelques pas, un frôlement glissait dans la fougeraie, tandis qu'un soupir douloureux s'entendait sous son épaisseur. Il s'élança, ne doutant point que ce ne fût le vieux dix cors. Mais la bête qui surgit devant lui et bondit par-dessus les fougères, il lui parut que c'était une biche, une biche géante, au front nu, qui pourtant ressemblait au vieux cerf des Orfosses Mouillées.

L'étrange animal s'enfuyait, non point en donnant de vitesse, mais en se coulant sous les arbres avec une adresse silencieuse, comme une ombre mouvante aussitôt confondue parmi les ombres du sous-bois. Cela encore rappelait au Rouge la manière du vieux solitaire. Il demeurait tout interdit, continuant d'avancer malgré lui vers les hautes fanes de fougères d'où il l'avait vu surgir. Et tout à coup, sous leur épaisseur, son pied buta contre une chose dure à demi enfoncée dans la terre. Il regarda : c'était une corne, massive et brune, sillonnée de gouttières profondes et gemmée de grosses perlures blanches. L'autre gisait un peu plus loin, cachée aussi au plus épais de la fougeraie. Le Rouge comprit que le vieux chef venait de jeter sa ramure, et que de très longtemps il ne le reverrait plus.

VI

Les semaines qui suivirent cette nuit-là ne furent qu'une longue ébriété, un temps de liesse et de folie qui parut un rêve sans fin. Le printemps soulevait la forêt. Le charme et le bouleau se couvraient de feuillottes blondes qui semblaient ne point tenir aux branches, mais envelopper les arbres d'un halo. Tout ce qui renaît aux jours tièdes, tout ce qui monte de la terre et de l'eau débordait par-dessus les choses mortes, les submergeait sous son bouillonnement. Dans la jonchère, dans la fougeraie, les glaives luisants allongeaient leurs pointes, les crosses se déroulaient au soleil : et les fanes de l'automne, jour à jour, cédaient la place et disparaissaient, effa-

cées du visage de la terre par l'éclatante verdure nouvelle.

L'herbe des allées fleurissait. Les stellaires blanches balançaient leurs étoiles sur le bleu pourpre des pulmonaires, sur le tapis flambant des lotiers. De grandes euphorbes, lorsqu'on les effleurait, laissaient perler une sueur de lait. L'air sentait la plante et la bête, toutes les odeurs confondues en une seule, une émanation puissante, universelle, qui traînait dans les nappes de lumière.

Cela se confondait aussi avec la chanson de l'espace. Les bourdonnements des vols d'insectes, les pépiements et les trilles d'oiseaux, jusqu'aux appels des charretiers dans la plaine, tous ces bruits vivaient et vibraient dans l'épaisseur odorante de l'air. Le Rouge trottait par la forêt, se roulait tout à coup dans l'herbe, se relevait d'un coup de reins pour reprendre sa course enivrée. Il abordait hardiment les lisières, écoutait au lointain de la plaine le hennissement d'un cheval au labour, le meuglement d'une vache au pré. La plaine, entre les arbres, chatoyait de colzas en fleur, de sainfoins roses, et les horizons étaient bleus.

Il replongeait dans la forêt, enveloppé tout à coup par un tourbillon de mésanges, s'écartait sans rompre sa foulée pour éviter un nœud d'aspics rouges, tournait le cou à la volée pour cueillir une pousse feuillue. La provende l'attirait de toutes parts, montait d'elle-même au-devant de son mufle : la forêt tout entière n'était qu'une pâture offerte.

Presque tout le jour, il dormait. Les pouillots, les mésanges charbonnières en train de bâtir leur nid venaient voleter jusque sur sa tête sans qu'il bougeât plus que les arbres. Seules ses oreilles, quand le vol d'un insecte ailé en chatouillait le cornet velu, se secouaient nonchalamment. Mais les taons s'y posaient quand même ; et, lorsqu'ils s'envolaient, repus, une goutte de sang suintait à la place qu'ils venaient de quitter, roulait un peu en sinuant, et s'arrêtait, coagulée par le soleil.

Il s'éveillait aux approches du soir, le corps chaud, tout engourdi encore. La fraîcheur qui montait des combes achevait de lui ouvrir les yeux. Elle pénétrait lentement son pelage, le recouvrait d'un lustre un peu mouillé. Le besoin de courir et de cabrioler encore, de s'enfoncer fougueusement dans le monde, soudain le remettait debout. C'était l'heure où le rossignol commence à redire sous les feuilles un doux sifflement

régulier, aussi limpide que le chant du crapaud, mais lent et grave dans l'ombre vespérale. L'engoulevent volait bas à travers la clairière, passait et revenait en crochetant sur ses ailes muettes. Le Rouge allait, infatigable, impatient de rencontres nouvelles. Dans les garennes sableuses tous les lapins se déterraient, gagnaient en peuplades serrées les tertres ras, semés de crottes, qui résonnaient creux sous leurs pattes. Parfois l'un des sabots du Rouge s'enfonçait dans un trou meuble où sa jambe plongeait d'un seul coup. Il bronchait en soufflant de colère, se redressait d'une encolure violente, et repartait, toute colère oubliée, vers la lueur dorée des étangs. Des fumées en montaient, que transperçaient les pointes des roseaux. Un butor invisible mugissait sur la rive opposée. Le bas du ciel devenait vert et rose, tandis que la première étoile tremblait plus haut, à peine visible encore dans un abîme sans couleur et sans fond.

Déjà le Rouge avait dépassé les étangs, perçait à travers le taillis vers la plaine et les champs de blé. Il ne recherchait point la harde, il n'avait pas envie de la rejoindre. Les ripailles immobiles des biches, la prudence de la vieille Bréhaigne ne lui inspiraient que dégoût. Plusieurs fois, les nuits précédentes, il avait rencontré aux lisières de la plaine un hère de son âge qui courait les naseaux dans le vent, en proie comme lui à la grande folie du printemps. Un moment même, ils avaient joué sur la pelouse, galopé le ventre dans l'herbe en se poursuivant l'un l'autre. Mais ils s'étaient vite séparés, chacun repris par sa propre ardeur, la même audace de jeune mâle orgueilleux qui pense seul découvrir le monde.

Ce soir-là, dans le taillis, ce ne fut pas le hère galopant qui surgit devant le Rouge. Ce fut une petite bête agile, aux longues jambes fines, pas plus haute que le faon d'une biche, mais dont le front portait, toutes droites, deux broches fourchues aux pointes aiguës.

L'arrivant se tenait campé au beau milieu de la passée que le jeune cerf suivait dans sa course. Le Rouge continua d'avancer, ne doutant pas que le broquart ne s'effaçât pour lui laisser la place. Mais il dut s'arrêter, stupéfait, et ce fut lui qui bondit de côté : car le petit chevreuil, avec une témérité inconcevable, venait de le charger tout droit. De fureur humiliée, les yeux du Rouge s'allumèrent. Il pivota, prêt

à foncer sur les traces du fuyard : il croyait en effet voir le derrière blanc du chevreuil filer à toute vitesse dans la passée qu'il lui avait livrée. Il n'était pas au bout de sa stupeur. À peine avait-il fait volte-face que son minuscule adversaire, se retournant aussi avec une prestesse diabolique, le chargeait encore furieusement. Et, cette fois comme la précédente, ce fut le Rouge qui évita, — pas assez promptement néanmoins pour échapper aux cornes aiguës.

Le chevreuil avait essayé de l'estoquer sous le corsage. L'esquive du cerf, un sursaut à demi cabré, déroba heureusement son ventre. Mais une des broches, au passage, lui avait déchiré l'épaule d'une cuisante estafilade. Il ne connaissait pas encore le petit Roi du Chêne rond, le broquart impétueux et fier, plus batailleur et plus hardi qu'un bouc. Il rompit honteusement devant lui, terrifié par les dagues redoutables : il n'était qu'un hère d'une année, au front dur, mais encore désarmé.

Les chauves-souris, maintenant, le faisaient tressaillir. Les yeux de la Chevêche luisaient dans le creux d'un vieil arbre, un chêne têtard qui se courbait à la lisière comme l'ombre d'un homme à l'affût. La Chevêche ricanait à tue-tête, le poursuivait de son éclat de rire ; et brusquement, prenant son vol dans le soir brun, elle lui soufflait des ailes aux naseaux.

Il suivait peureusement la lisière, le poil soulevé par le craquement d'une branche, par le bruit de son propre pas. Son épaule le brûlait et le tiraillait un peu. Et voici que tout près, dans les broussailles du fossé, un grognement hargneux le faisait bondir encore. Il s'était presque heurté, sans la voir, à une énorme laie qui conduisait sa compagnie. La laie, le garrot hérissé, passa en le bousculant. Elle l'avait flairé de loin, mais ne s'était point pour si peu détournée de son chemin : ce grognement, ce hérissement des soies n'étaient qu'un signe de reconnaissance, le bonsoir d'une vieille laie bourrue.

Elle s'arrêta, hirsute et noire, pour prendre le vent de la plaine. Elle était prête à mettre bas, ses tétines ballaient déjà sous elle ; mais une douzaine de bêtes rousses, toute sa portée de l'an passé, se pressaient sur ses talons. Elle avança d'un pas encore et poussa un nouveau grognement, non plus hargneux comme tout à l'heure, mais assourdi et lentement

appuyé, une sorte de soupir monstrueux, calme et grave. Le Rouge, tremblant encore, la vit franchir l'ados du fossé. Et derrière elle, une à une, toutes les bêtes rousses passèrent à la file, prirent leur trot vers les champs de l'homme.

La nuit bougeait vaguement sous la lueur diffuse des étoiles. Il n'y avait pas de lune. Une touffe de menthe, que le troupeau des sangliers avait dû fouler en passant, soulevait au nez du hère des bouffées pressées et violentes. Il allait reprendre sa route, quand les broussailles du fossé s'entrouvrirent silencieusement : et une dernière bête en sortit, un vieux sanglier colossal, plus noir que la nuit du sous-bois. Ses prunelles, dans le clair d'étoiles, luisaient d'une flamme violâtre ; ses défenses barraient son boutoir d'une pâleur de lames nues. Il vit le Rouge, tourna vers lui sa hure, la garda pointée un moment. Le hère n'osait faire un mouvement, et pourtant il reculait, en froissant de la croupe les branchettes épineuses du fourré. Enfin le vieux guerrier, se détournant dédaigneusement, gravit sans hâte l'ados du fossé, disparut sur la piste qu'avaient suivie ses compagnons.

Ce fut cette même nuit, bien avant l'aube, que le Rouge se sentit pénétré d'une sagesse inattendue et qu'il rejoignit la harde.

VII

Il y avait toujours les quatre biches. La Gorge-Blanche, la Longue et l'Aile venaient seulement aussi de rejoindre la Bréhaigne. Et chacune d'elles était suivie d'un faon : trois petites bêtes tachetées qui marchaient dans les pas de leur mère. Elles étaient nées depuis un mois, agiles déjà sur leurs longues pattes, mais si folles dans leurs sauts capricieux qu'elles vacillaient parfois et fléchissaient en retombant à terre.

Aux plus chaudes heures de la journée, chacune des mères biches prenait sa retraite à l'écart et regagnait la chambre de feuillage où naguère elle avait mis bas. C'était un creux de hallier très secret que de longues branches recouvraient en voûte. L'ombre y demeurait presque fraîche, et les gros taons, les œstres velus qui bourdonnaient par essaims au soleil pénétraient rarement jusque-là.

La biche, étendue sur le flanc, courbait un peu son corps

et repliait ses jambes à demi pour envelopper la menue bête chaude. Le faon bientôt dormait contre elle, le pelage moite, un petit bout de langue rose dépassant le bord de son mufle. La biche, contre son ventre, sentait battre le cœur de son petit. Elle somnolait aussi, les oreilles quand même aux aguets. Parfois, sans s'éveiller, le faon goulu poussait sa tête et cherchait encore ses tétines. Alors la biche déplaçait doucement sa jambe, et soupirait, heureuse, comblée, tandis que son lait ruisselait dans la bouche du faon endormi.

Tous les vieux mâles demeuraient invisibles. Quand les femelles, à la tombée du jour, se rejoignaient aux ailes de la forêt, il n'y avait que trois ou quatre hères pour les suivre aux gagnages de la plaine. Le Rouge, plus volontiers, se tenait à côté du jeune mâle qu'il avait rencontré la nuit, au temps de la folie d'avril. Mais ni l'un ni l'autre à présent n'avaient plus envie de jouer. Un peu fiévreux, la tête pesante, ils cheminaient sagement, avec une componction d'anciens.

Le sang fourmillait dans leurs bosses, ils les sentaient gonflées et douloureuses. Le compagnon du Rouge boitait un peu d'une patte de devant : il s'était foulé le pied en sautant du haut d'un talus sur un chemin au sol pierreux. L'arête d'un silex lui avait même entaillé un ongle, et cette entaille demeurait bien visible sur les empreintes qu'il laissait derrière lui.

C'était maintenant le plein été, l'époque des soirs interminables, des nuits tièdes et transparentes où la pâleur traînante de l'aube prolonge sous l'horizon la clarté du crépuscule. Les fougères des sous-bois avaient étalé toutes leurs palmes ; les genêts étaient défleuris, couverts de goussettes noires qui éclataient en pétillant, quand le soleil de midi les touchait.

Un soir, comme il traversait un buisson, le Rouge sentit au sommet de sa tête une douleur soudaine et vive. Il s'arrêta tout net, sans comprendre ce qui lui arrivait. Il était assez souple et adroit pour se couler en plein fourré sans se heurter aux branches blessantes ; depuis un mois surtout, ses bosses endolories le rendaient encore plus circonspect. Levant les yeux dans sa trouée, il découvrit au premier regard le rameau qu'il avait dû toucher : un peu de sang en poissait l'écorce. Il revint avec précaution, avança très lentement la tête. Et tout à coup le même élancement aigu le surprit et l'arrêta.

Sans aucun doute, il touchait la même branche, à la même place. Quelque chose, au-dessus de sa tête, en rencontrait la rugueuse écorce et s'y éraillait de nouveau, — quelque chose qui tenait à lui, qui avait dû pousser sur lui sans qu'il s'en fût encore aperçu.

Désormais il évita les taillis buissonneux, se cantonna dans les bois clairs. Mais quelquefois, avec les mêmes précautions tâtonnantes, il avançait la tête vers un scion flexible et feuillu, guettant anxieusement l'instant où il allait en sentir l'effleurement. A chaque fois le contact l'étonnait, devançant ses derniers souvenirs. Ce qui poussait sur sa tête grandissait, devenait aussi moins sensible, de jour en jour un peu plus dur.

Les autres hères, comme lui, s'éloignaient dès la fin de la nuit, tourmentés par la pousse de leurs bois. La même fièvre légère faisait briller leurs yeux. Déjà, sur la tête du Brèche-Pied, les dagues s'allongeaient hors des bosses, moins faites encore que celles du Rouge, mais jaillissant d'un jet courbe et nerveux sous la mollesse duveteuse de la peau qui les gaînait. La nuit venue, ils ralliaient la harde. L'inquiétude un peu dolente où les plongeait le travail de leur tête ne leur ôtait point l'appétit. Ils se gavaient de légumes et de grains, engraissaient autant que les biches. Et peu à peu l'entrain leur revenait, un besoin de prodiguer leur force, d'éprouver leurs muscles épaissis.

Le Rouge connaissait à présent la longueur juste de ses dagues, leur dureté, leur acuité. Il les avait frottées contre les jeunes baliveaux, — doucement d'abord, car elles lui faisaient encore mal, puis de plus en plus hardiment. L'agaçant fourmillement qui les avait longtemps parcourues avait fini par disparaître avec les lambeaux de peau brune qu'elles laissaient à l'écorce des arbres. Les derniers n'avaient même pas saigné. Et maintenant, au lieu des jeunes troncs au bois tendre, les trembles ou les saules des étangs, le Rouge choisissait les jeunes chênes à l'aubier dur pour essayer sa ramure toute neuve. Ses dagues brillaient, lisses comme des tiges de jonc, à peine marquées de fines et longues nervures que les gouttières ne creusaient pas encore. Elles brunissaient aussi, presque noires à leur racine, pour s'éclaircir progressivement jusqu'à leurs pointes à peine teintées d'une blancheur polie d'ivoire.

L'apparente sagesse de naguère avait cédé depuis longtemps à une fougue plus ardente que jamais. Il galopait à côté du Brèche-Pied, maintenant guéri de sa foulure. Flanc contre flanc, ils s'élançaient sur la pelouse. Et c'était de longues courses dans l'épaisseur de l'herbe, des charges brusques l'un contre l'autre, la tête basse et la bouche écumante, à croire qu'ils allaient dans le choc rompre leurs dagues ou se briser le crâne. Mais au dernier moment ils s'évitaient d'une volte imperceptible, se croisaient comme deux flèches en se frôlant le poil : et la charge furieuse s'achevait en un cercle ralenti qui les ramenait à hauteur l'un de l'autre, les entraînait d'un même trot fraternel jusqu'à la berge de l'étang.

L'eau était d'une fraîcheur délicieuse. Ils y plongeaient leurs jambes avec lenteur, jusqu'aux genoux, jusqu'aux cuisses, jusqu'au ventre. Leur poitrine y entrait à son tour, ils allongeaient leur cou sur l'eau, laissaient flotter leur tête en fermant les yeux de plaisir.

L'été paraissait éternel. La forêt portait toutes ses feuilles. Chaque arbre était un toit touffu, dense et sombre, où la lumière ne s'infiltrait que goutte à goutte, retenue par chaque feuille au passage. Et tous les arbres aux cimes rapprochées ne formaient qu'un seul dais immense qui semblait se gonfler par-dessous, se tendre et s'immobiliser sous le poids de la lumière du ciel.

Il y eut un matin, à l'aube, une rencontre dans un layon avec le Broquart du Chêne-Rond. Cette fois comme la précédente, le Rouge et lui se trouvèrent presque nez à nez. Mais le broquart vit sans doute les dagues neuves, car il passa en s'écartant un peu, avec la courtoisie qui convenait à sa petite taille.

Il y eut, plusieurs soirs de suite, des surprises aux gagnages de la plaine. Ce n'était pas des aventures. Mais les daguets ne s'attendaient plus à voir revenir les vieux mâles. Ils reparurent pourtant, à l'improviste, tous dans l'espace de quelques jours comme s'ils se fussent donné le mot. D'abord le grand cerf des Orfosses, puis la Tête-Rouée, puis le Bigle, puis l'Épi-Noir et l'Oreille-Coupée. La Tête-Rouée était rouée comme devant, avec les mêmes bois trop serrés, trop renversés sur l'encolure. Les autres portaient haut leur tête neuve, fiers de leurs andouillers luisants, de leurs grosses perches bien

semées. Mas le Rouge s'avisa que les bois du Vieux des Orfosses étaient moins amples et moins réguliers : leur empaumure, au lieu des espois d'antan, ouverts comme les doigts d'une main, ne portait plus que des chevilles nouées, une espèce de protubérance biscornue. Mieux valait une paire de bonnes dagues, lisses et aiguës comme les siennes. Les autres daguets de la harde semblaient partager cet avis. Ils n'osaient pas tenir tête aux vieux mâles, mais ils s'écartaient moins promptement devant leurs majestés grognonnes.

La saison continuait de leur être prodigue. A la pâture ou à l'aiguade, il y avait place pour tous. La venaison chargeait les bêtes. Sur le pelage des faons premiers nés, les taches de la livrée devenaient déjà moins distinctes. La fin de septembre approchait, les merisiers sauvages rougissaient un peu à la cime. Çà et là, sous la grande futaie, un rayon de soleil, dardé par une trouée des feuilles, tranchait obliquement la pénombre et se fichait roide dans la terre.

La forêt, peu à peu, sortait de sa longue pâmoison. L'humus de nouveau fermentait. Ce n'était plus l'odeur grisante du printemps, mais un relent plus épais et plus lourd qui entrait loin dans la gorge des bêtes. Les champignons poussaient en ribambelles. Des chapelets de grosses bulles s'élevaient du fond des étangs que les colchiques fleurissaient sur leurs bords. Les oiseaux se rassemblaient par bandes, tiraient vers les lisières en essaims tourbillonnants. Silencieux depuis des semaines, ils avaient retrouvé une voix : non plus leur chant sonore d'avril, mais une petite voix aigre qui jaillissait en piaillements énervés.

Les vieux cerfs, d'ordinaire peu sociables, devenaient quinteux, agressifs. Ils laissaient sur leur trace un fumet presque offusquant. Les biches, inquiètes, fuyardes, ruaient lorsqu'on passait trop près d'elles. Une folie, une autre folie, comme un dernier sursaut de flamme avant les glaces de l'hiver, ranimait les sèves assoupies et brûlait le sang des bêtes.

Un soir, les biches ne vinrent pas au gagnage. Le Rouge, de loin, les avait aperçues dans la lueur vermeille du couchant. Elles se tenaient serrées les unes contre les autres, debout sur le bord de l'étang. La tête haute, les oreilles droites, on eût dit qu'elles prenaient le vent, qu'elles attendaient. Elles lui avaient semblé toutes petites.

VIII

Il arriva par la futaie de hêtres, surgit soudain entre leurs colonnes grises. Mais il y avait longtemps qu'on l'entendait bramer par la forêt. Il était noir, maigre et farouche. Son poil trempé de sueur fumait. Il continuait à bramer en trottant, d'une grosse voix tremblante et sonore qui éveillait les échos de la nuit. Quand il sentit la lisière proche, il s'arrêta, huma l'air longuement devant lui. Et tout à coup, plus puissant encore, son brame monta vers les étoiles. Il se tenait debout, les pieds de devant serrés. Il renversait le col en arrière et réait sans pouvoir s'arrêter, le mufle tendu vers le ciel. Son corps maigre et musclé pantelait, tout entier secoué par ses cris. A la fin de chaque raire sa voix s'étranglait dans sa gorge, se brisait en un long appel rauque, une sorte de rugissement à la fois douloureux et terrible.

Le premier des cerfs de la harde, le vieux mâle des Orfosses l'avait entendu de très loin. Alors il s'était mis debout, avait gagné l'orée de la futaie, vers la pelouse, entre la profondeur des arbres où montait le raire du Pèlerin et l'étang où se tenaient les biches. Quand le raire s'était rapproché, le Vieux, baissant sa lourde tête, avait donné des andouillers dans les cépées de la lisière : les feuilles volaient sous ses coups enragés et les rameaux sifflaient en se couchant. Quand le raire avait retenti dans les taillis du Chêne rond, le Vieux, de ses sabots fourchus, s'était mis à gratter l'humus : et des lambeaux de terre noire avaient volé parmi les feuilles.

Maintenant, à vingt pas du Pèlerin, le grand cerf des Orfosses bramait aussi dans la nuit d'automne. Ils avaient flairé leur odeur bien avant de s'apercevoir. Mais à présent ils se voyaient l'un l'autre, chacun d'eux mugissant de fureur devant la haute et noire silhouette qui se dressait droite devant lui, grandie encore sur le vague ciel nocturne. Le premier quartier de la lune s'était levé pendant le jour ; il déclinait déjà sur l'horizon occidental, plongeant sa double corne dans une brume un peu rougeâtre où se brouillaient les pieds des arbres. Le premier, le Pèlerin s'avança. Il ne chargeait pas encore. Il comblait la distance en trottant, sans cesser de mugir si fort que le tonnerre de sa voix régnait seul dans

toute la forêt : entre chacun de ses cris monstrueux, un silence absolu, solennel, refluait à l'infini des bois. Le vieux mâle des Orfosses, cependant, le regardait venir sans bouger, en se tournant seulement un peu, d'un mouvement imperceptible, pour garder son front baissé dans la ligne que suivait le Pèlerin.

Et soudain, le Pèlerin chargea. Il arriva de toute sa vitesse contre le vieux cerf immobile. Leurs deux ramures se heurtèrent en craquant, s'emmêlèrent dans leur choc même et demeurèrent étroitement accrochées. Celle du Pèlerin était un peu moins large que celle du Vieux des Orfosses, en revanche plus noire et plus dure. Front contre front, ils se mirent à tourner en soufflant, arcboutés à la fois sur leurs têtes rivées l'une à l'autre et sur leurs jarrets tendus. De grandes plaques de mousse arrachées, libérant une odeur de terre fade, roulaient sous eux comme des chiffons. Ils continuaient de tourner en haletant, avec des souffles de plus en plus rauques. Parfois l'un d'eux semblait faiblir, fléchissait sur ses pattes de derrière et touchait la terre de la croupe. Mais il semblait que ce contact même lui redonnât une vigueur nouvelle : son échine se bandait en arc, ses pattes pliées se redressaient lentement ; et c'était l'autre qui cédait à son tour, fléchissait comme s'il allait s'abattre.

Leur corps-à-corps se prolongeait ainsi, quand les herbes de la pelouse s'entrouvrirent sous un pas léger. Cela venait du côté de l'étang, glissait très doucement dans la nuit. La brume du soir avait pâli, elle étendait au ras du sol un voile laiteux et diaphane. Ce qui venait s'était arrêté. Émergeant du voile de brume, le corps fin d'une biche apparut. Elle allongeait son cou flexible, regardait le combat des mâles. Et elle s'approchait pas à pas, doucement, malgré elle attirée.

Le Pèlerin, d'une secousse violente, parvint à dégager ses bois. Il avait vu la biche, la tache blanche qui lui marquait la gorge. Il recula un peu, prit encore son galop de charge. Mais à ce coup, au lieu de présenter le front, il rompit de côté son élan à l'instant même où il allait frapper, et, d'une torsion sournoise du col, chercha le flanc du Vieux des Orfosses. Son attaque réussit : il sentit au passage le cuir s'ouvrir et se déchirer sous son andouiller de massacre. Le Vieux poussa un long meuglement de détresse, rompit le combat en boitant.

Alors la Gorge-Blanche fit volte-face d'un bond peureux et s'enfuit à travers les herbes.

Elle ne fuyait pas vite. Elle entendait contre ses talons les pas précipités du mâle. Et elle tremblait, les jambes coupées, le ventre caressé par l'herbe.

Cela dura toute la semaine, et encore la semaine qui suivit. La battue de l'hiver précédent, meurtrière aux biches des Orfosses, avait laissé les mâles en surnombre. Le Pèlerin, cette année-là, dut soutenir bien des combats. Efflanqué, plus sombre de corsage que tous les cerfs de la forêt, il bramait toutes les nuits sans relâche, de la tombée du soir jusqu'après le lever du soleil. Il avait tant crié que le cou lui avait enflé. La Tête-Rouée, l'Épi-Noir avaient dû céder devant lui. Les faons que les trois biches mettraient bas au printemps prochain seraient des bêtes nerveuses et dures, de longue haleine et de sang généreux. Il disparut, une nuit de pleine lune, aussi mystérieusement qu'il était apparu. Si las qu'il fût, il avait repris dès le soir son grand trot de coureur des bois ; et toute la nuit il avait voyagé, regagnant on ne savait où une autre forêt dans le monde.

Alors les vieux mâles des Orfosses se combattirent les uns les autres. Les daguets fuyaient devant eux, sans se résoudre à s'éloigner de la pelouse.

Aux derniers jours d'octobre enfin, les grands cerfs, meurtris des coups qu'ils s'étaient portés, le poil hirsute, les larmiers poissés d'une humeur noire, prirent chacun leur buisson solitaire dans l'épaisseur de la forêt. Pendant cinq ou six jours encore, on entendit parfois, la nuit, le brame grêle d'un daguet qui s'efforçait de grossir sa voix. Et ce fut le silence de l'automne, les heures feutrées de brume blanche où la chevêche criait par intervalles, où le piaulement du lièvre surpris par le bond du renard s'entendait d'une grande lieue.

Le Rouge suivait l'Aile comme une ombre, le Brèche-Pied ne les quittait pas. Ils se couchaient auprès les uns des autres, l'un des jeunes mâles un peu à l'écart. Les feuilles, chaque matin, tombaient. Leur murmure soyeux glissait le long des branches, venait mourir sur la jonchée qui couvrait déjà le sous-bois. Très loin, vers les Mardelles, on entendait frapper des cognées de bûcherons. Celui des deux daguets qui était le plus près de l'Aile la caressait parfois du cou, de

la langue. Certains matins, aux heures d'avant l'aube, la surface des étangs se recouvrait d'une taie de glace que le soleil levant fondait.

Une nuit, dans la grande paix froide de l'espace qui précédait le petit jour, un coup de feu claqua près des trois bêtes. L'Aile sursauta et partit comme une flèche. Le Brèche-Pied bondit de son côté, le Rouge s'élança au hasard. Ce coup de feu avait claqué si près, si durement, qu'une terreur panique les avait aussitôt affolés, les dispersant par le hallier.

Le Rouge n'avait pas fait trois sauts que l'odeur corrosive de la poudre le saisit soudain aux naseaux. Presque aussitôt, à quelques pas, le bruit d'une toux humaine déchira l'ombre et le cloua sur place. La conscience d'un danger terrible lui rendit un peu de sang-froid : il se mit à reculer doucement, le cœur secoué de battements affolés, mais attentif à bien poser ses pieds, à éviter les brindilles de bois sec et les épaisseurs de feuilles mortes. Et cependant il fixait l'ombre devant lui, distinguait peu à peu une silhouette mouvante et courbée. La nuit n'était plus très épaisse ; une lueur cendreuse, qui venait d'une allée proche, faisait écran derrière la forme humaine.

Le Rouge reculait toujours, avec la même attention de tout le corps, chaque fibre de ses muscles à la fois docile et crispée. Dès qu'il sentit qu'il était assez loin, il partit d'un galop démentiel, si rapide que l'air de sa course lui sifflait autour des oreilles. Il ne s'arrêta que très loin, quand l'haleine vint à lui manquer. Ses yeux demeuraient hagards, emplis encore de la vision dont l'horreur les avait frappés. L'homme qu'il avait vu dans le bois était penché sur un sanglier abattu, une bête de compagnie dont les soies rousses ruisselaient de sang. Le Tueur, ainsi penché, regardait et touchait ce sang, le recueillait à mesure qu'il coulait dans une seille de toile grossière, comme s'il eût voulu ne laisser derrière lui nulle trace de son meurtre furtif. La louche clarté du petit jour, le visage aux yeux gris du Tueur, le sang rouge qui coulait sur le poil de la bête morte, tout cela, en un éclair, avait été rejoindre et ranimer dans les entrailles de la bête vivante un souvenir épouvantable. Il chercha, tout le jour, la reposée du Vieux des Orfosses. Le besoin de le suivre encore, de se fier aveuglément à lui, renaissait de ce lointain souvenir.

La grande biche étendue sur la neige, la blessure qui palpitait sur elle, les hommes qui étaient accourus, celui des deux qui riait en brandissant un gourdin d'épine, la mémoire du daguet avait oublié toutes ces choses. Mais, revoyant le Tueur devant lui, il s'était remis à trembler comme le hère qu'il avait été dans la neigeuse forêt d'hiver, le matin où sa mère était morte. C'était ce matin-là que le vieux dix-cors des Orfosses avait sauté par-dessus les banderoles. Et depuis, pendant des mois de paisible solitude, le Rouge l'avait suivi dans la forêt.

Il le chercha vainement tout le jour, et encore la nuit d'après. Dans la futaie, par les vallons aux longues pentes, à travers le taillis de l'autre côté des étangs, il erra au hasard et tout seul. Et, comme la nouvelle aube était proche, il aperçut de loin deux bêtes qui marchaient devant lui. Il crut d'abord que c'était deux grands faons et il se rapprocha d'eux. Mais il vit que c'était deux chevreuils, le Broquart du Chêne-Rond et sa chèvre. Ils se tenaient presque côte à côte, la chevrette un peu en avant. Leur poil était lisse et luisant, leurs yeux noirs brillaient d'un feu tendre. C'était pour eux le temps des noces, et ils allaient, enivrés l'un de l'autre, inattentifs à ce qui n'était pas leur présence.

Le Rouge les suivit un moment dans la coulée qu'ils avaient prise. A l'assurance de leurs allures, il était clair que ce passage leur était chemin familier. Soudain, devant les yeux du Rouge, la chevrette s'enleva d'un bond étrange, les quatre pieds comme arrachés du sol. Il la vit un moment battre l'air de ses sabots ; puis elle fléchit de tout son poids, mais demeura les pattes ballantes, le cou vertical et raidi, suspendue par la tête au lien qui l'avait étranglée.

Et ce fut le claquement du fusil, la chute du broquart près du cadavre de la chevrette, tandis que le lourd pas du Tueur écrasait les brindilles du sous-bois.

MAURICE GENEVOIX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

L'INDE AVEC LES ANGLAIS

Les livres de Rudyard Kipling m'avaient conquis dès ma jeunesse et j'avais depuis lors souvent rêvé d'aller voir les Indes. Mais j'avais passé ma vie en Afrique et à la guerre ; j'étais gouverneur militaire de Paris ; les Indes m'apparaissaient comme un rêve impossible. Lorsque j'eus, un jour, la merveilleuse surprise de recevoir de la part du gouvernement de Sa Majesté l'invitation à visiter l'empire : le vice-roi, lord Irwin, se proposait d'organiser un séjour de deux mois dans les différentes résidences et États. C'était mon rêve réalisé au delà de toute espérance. J'acceptai avec reconnaissance et m'embarquai avec le capitaine de La Tour du Pin, de mon état-major, qui parlait bien l'anglais, et mon fidèle secrétaire, Amédée Lahellec.

LA TRAVERSÉE

Nous prîmes à Marseille le *Rajputana*, magnifique paquebot de la célèbre *Peninsular and Oriental Steam Navigation Co*, qu'on appelle pratiquement P. and O. Le vieux lord Inchcape, directeur de la Compagnie, est à bord. Le *Rajputana* est un bâtiment superbe, d'une propreté remarquable, qui rappelle celle de nos bâtiments de guerre. Le salon de correspondance et le fumoir sont installés dans le style d'ameublement des maisons de campagne de la vieille Angleterre. Cette partie artistique a été traitée par la fille de lord Inchcape.

Parmi les passagers, le célèbre chirurgien de Martel, le fils de Gyp, dont toute ma génération a lu les spirituels romans. Il s'en va opérer à Bagdad un grand financier, et emporte 1 200 kilos de bagages, tout le matériel nécessaire à l'opéra-

tion : un charmant jeune ménage, les Caplain Saint-André, amis du maréchal et de la maréchale Pétain, et Pierre Clemenceau, petit-fils du « Tigre ». Ingénieur, il se rend en Afghanistan pour s'occuper de travaux de chemins de fer.

Les Anglais ont plus que nous l'habitude des voyages. A bord, une jeune fille, à la table du commandant avec moi, va voir sa mère malade à Calcutta ; la femme d'un médecin militaire se rend à Bombay, son fils descendra des frontières d'Afghanistan pour passer quinze jours de permission avec sa mère.

Dès la première journée, une sonnerie retentit pour l'exercice du *life-jacket*, qui remplace, sur les bateaux anglais, notre ceinture de sauvetage. Toute la population britannique est montée sur le pont, ayant enfilé le *life-jacket* par-dessus les vestons, les robes et les manteaux.

Deux jours de voyage nous mettent à Malte où, par des rues qui montent à pente raide vers la ville et courent ensuite entre des murettes de pierre, plantées de pauvres arbres maigres et pâles, je vais rendre visite au général et à lady du Cane, qui nous reçoivent avec la plus grande amabilité dans le château du grand Maître de l'Ordre.

LE CANAL DE SUEZ

Nous voici à Port-Saïd. Sur la jetée s'élève la statue du créateur du canal : Ferdinand de Lesseps ; il semble de la main droite inviter les bateaux à pénétrer dans le canal. Il est émouvant de voir là, au point de rupture entre l'Afrique et l'Asie, la statue d'un Français, et de penser que, de l'autre côté de la Méditerranée et de l'Atlantique, à l'entrée du port de New-York, s'élève la statue de la Liberté. Combien avons-nous planté à travers le monde de signes du génie de la race !

Reçu merveilleusement à Ismaïlia par les directeurs de la Société du canal de Suez : Homolle, de Benoist, Blanc, Lauzanne, Solente, etc... Ismaïlia, avec ses jardins poussés en plein désert, est la petite merveille française de l'Égypte. Elle est d'abord signalée par l'hôpital de la Société et nous saluons de loin les cornettes blanches des sœurs de Saint-Vincent de Paul. La résidence est très confortable. Mais ce qui est émouvant, c'est la chambre où a travaillé Ferdinand

de Lesseps. On l'a conservée intacte : c'est une pièce rectangulaire de quatre mètres sur deux environ, un petit lit étroit et bas qui rappelle le lit de Napoléon à Sainte-Hélène, un bureau d'acajou dont la planche à écrire, couverte de cuir, est fatiguée et éraillée par l'usage. Il porte deux photophores, les fidèles compagnons des nuits de travail d'Afrique. Une photographie représente la caravane Clary-Lesseps dans la forêt des pins de Beyrouth, en 1866. En face du bureau, une étroite table de toilette, une cuvette et une aiguière arabes en cuivre. C'était, dans ces temps héroïques, tout ce qu'avait Ferdinand de Lesseps. Comme salle de bain, il allait chaque matin piquer une tête dans le canal.

A Ismaïlia s'élève le monument qui commémore la défense du canal pendant la guerre. Dès le début de 1915, une armée turque commandée par Djemal pacha, le sanguinaire Djemal de Syrie, réussit à traverser le désert de Syrie avec des canons lourds et un équipage de ponts et, dans la nuit du 3 février, attaqua le canal. Quelques barques parvinrent à jeter sur la rive droite de petits détachements trop faibles pour progresser. Mais le canal était surveillé en arrière par les troupes britanniques qui brisèrent rapidement l'attaque par leurs feux, aidés par les canons des petits croiseurs français, le *Requin* et le *d'Entrecasteaux*. Le monument est planté entre le lac Timsah et le désert. Il a la forme d'une pyramide très allongée et divisée en deux par une longue fente qui, dans l'esprit de l'artiste, représente le canal. Des figures ailées évoquent à la fois l'Ange et le Pharaon. A la base, l'inscription porte seulement : « 1914 — Défense du canal de Suez — 1918. » L'ensemble est l'œuvre du sculpteur français Roux-Spitz. L'entrepreneur est un Italien qui habite une petite maison dont le balcon a une vue immense sur la côte asiatique, jusqu'aux monts bleuâtres du Sinaï. C'est un balcon perché en plein ciel.

Après cette belle journée, après avoir dîné à la résidence, nous partons pour rejoindre en plein canal le *Rajputana*. Il fait nuit. Le paquebot est bientôt annoncé par le puissant faisceau du projecteur placé à l'avant de tous les bateaux qui traversent le canal. Les lignes de ses hublots éclairés paraissent suspendus dans la nuit. On ne marche qu'à 10 kilomètres à l'heure dans le canal ; l'embarquement est donc facile.

Nous nous réveillons, le 20 décembre, dans une mer Rouge embrumée et fraîche ; les collines des deux rives, le soleil absent, sont sans couleur.

Présentation à Mrs Seccomb, cette dame qui va voir son fils à Bombay. C'est merveille de la voir chaque jour avec une nouvelle robe et un nouveau chapeau. Elle est assez fière d'avoir été mise aux arrêts dans sa jeunesse par son père, colonel aux Indes, pour lui avoir présenté le rapport sous l'uniforme de son frère, lieutenant.

Mais la côte d'Afrique se réchauffe bien vite. Et dès le 22, on a le plaisir de bien dormir, les hublots ouverts, avec un seul drap sur soi.

L'ANGLETERRE DANS LA GUERRE

Le roi George V a été malade. Aussi tout le bateau se réjouit chaque jour quand la radio donne de meilleures nouvelles de Sa Majesté. Je partage de grand cœur la joie des passagers anglais. Toute la France sait comment le Roi et son gouvernement ont envoyé les armées et les flottes britanniques combattre au milieu de nous, en France et à travers le monde. Ceux qui visitent Notre-Dame de Paris, y saluent le pilier du chœur, dont l'inscription rappelle que, dans cette longue et terrible guerre, la Grande-Bretagne et ses Dominions ont perdu un million d'hommes.

On a le temps de réfléchir à bord : je me rappelais qu'en 1916, S. M. le roi George V m'avait fait remettre la grand-croix de Saint-Michel et Saint-George par S. A. R. le prince de Connaught. Celui-ci me demanda si j'avais visité le front anglais de la bataille de la Somme, la grande bataille qui avait dégagé Verdun et venait de s'arrêter du fait des boues profondes de l'Artois plus encore que de la résistance faiblissante de l'ennemi. Je répondis que je serais particulièrement intéressé de voir le front britannique, mais que commandant la 4e armée en Champagne, je ne pouvais m'absenter.

— Cependant, dit le prince, si le général Joffre vous autorisait à aller voir le champ de bataille...

— Dans ces conditions, j'en serais très heureux.

L'autorisation reçue, j'allai saluer le maréchal Douglas Haig à son quartier général de Montreuil-sur-mer. Je visitai

dans les dunes d'Étaples un grand hôpital où de grandes dames de la société anglaise étaient infirmières. Je vis également une école de tirailleurs qui tiraient sur des cibles apparaissant ici ou là inopinément, système meilleur que celui de nos vieux champs de tir.

J'allai voir le champ de bataille de la Somme. Au cours de cette visite, je rencontrai le général Birdwood. Nous évoquâmes cette expédition des Dardanelles, qui eût pu avoir de si grands résultats. Les souvenirs de la bataille étaient tout chauds. Grâce aux généraux qui me guidèrent, notamment grâce au général Rawlinson, je vécus la bataille sur le terrain. J'admirai particulièrement les procédés employés pour assurer la direction de marche la nuit. C'est le général Rawlinson qui, à la tête de la 4e armée britannique, le 8 août 1918, avec le général Debeney, commandant la 1re armée française, portèrent aux armées allemandes un coup tel que Ludendorff, dans ses *Mémoires*, qualifie le 8 août de « jour de deuil des armées allemandes ».

Je me rappelai aussi qu'en 1921, M. Aristide Briand, président du Conseil, m'avait emmené à Londres comme expert dans les questions orientales (j'étais alors haut-commissaire en Syrie). Pendant ce séjour, avec la bonne fortune d'admirer la beauté de Londres et de ses environs, des châteaux d'Hampton Court et de Windsor, j'eus l'insigne honneur de prendre un jour le lunch à la table du roi George et de la reine Mary. Sa Majesté me fit raconter l'expédition de Gallipoli, le sacrifice héroïque de la 29e division britannique, au débarquement du 25 avril à l'extrémité de la presqu'île, le courage et la ténacité des Anzac du général Birdwood, accrochés à la crête de Gaba Tépé, avec la mer derrière eux, l'entente parfaite, non seulement entre les états-majors, mais entre les hommes qui échangeaient fraternellement leurs vivres, un litre de vin contre une boîte de marmelade.

L'invitation que j'avais reçue n'était-elle pas l'effet de la bienveillance royale, et la présence aux Indes, comme commandant en chef des troupes, du général Birdwood, l'ancien chef des Anzac, n'y était-elle pas pour beaucoup aussi ?

ADEN

Le soleil est éclatant quand nous arrivons à Aden. De la côte plate d'Arabie surgit un massif rocheux surmonté d'aiguilles qui, par leur forme et leur couleur, rappellent les Aiguilles rouges de la vallée de Chamonix. Aden apparaît tout d'abord comme une île, tant la côte qui la rattache au continent arabique est plate. Le capitaine Mitchell, de l'Air Force, vient me chercher de la part du Résident. Une auto nous mène rapidement à la résidence construite sur le modèle des grandes cases de campement soudanais, c'est-à-dire un vaste rectangle divisé en salons et entouré de deux larges vérandas, la première supportée par des arceaux blancs, la seconde par de gros piliers de bois noir. Une balustrade en treillage abrite encore de la réverbération. Le tout est surmonté d'un toit très élevé au centre qui descend d'un trait jusqu'à un mètre de terre : c'est construit en beaucoup plus grand, beaucoup plus solide, beaucoup plus luxueux, sur le même type que ma pauvre case en paille de Fort-Lamy. A l'intérieur, des meubles de bois orientaux, des vitrines contenant des bijoux arabes et hindous, des verreries fines et des poteries de Rakka, et, accrochées au mur, de jolies aquarelles d'Italie et d'Égypte.

Le résident, sir Stewart Symes, est un homme grand, mince, grisonnant, mais au visage jeune et à l'œil vif. Il a servi en Palestine, au Soudan égyptien.

Aden était le grand centre des câbles de l'Eastern Company ; la T. S. F. a permis de réduire le personnel.

L'agent consulaire de France et Mme Chaise nous reçoivent aussi très aimablement. Et l'on ne retrouve pas sans plaisir l'excellent déjeuner à la française : hors-d'œuvre variés, poisson, gigot garni de légumes, crème au chocolat, vin blanc et vin rouge.

Les distractions d'Aden ne sont pas nombreuses. Steamer Point a cependant un beau jardin qu'on s'étonne de trouver sur ce rocher aride. Plus loin, les énormes réservoirs de mazout de l'*Anglo Persian Oil.* On a exposé au Grand Hôtel les effroyables sirènes qu'on a pêchées en rade d'Aden. Quelle imagination avait Homère pour dire qu'Ulysse avait dû se

faire attacher par ses matelots au pied du mât pour ne pas tomber dans les bras des sirènes !

L'auto nous mène à travers la montagne par des gorges étroites pour aller voir les citernes que la légende attribue à Balkis, la fameuse reine de Saba. Il y en a cinq ou six, s'étageant dans un ravin étroit. Elles sont d'ailleurs rarement pleines, car il ne pleut que tous les deux ou trois ans à Aden, mais un orage des tropiques suffit à les remplir. Elles peuvent contenir cent millions de litres d'eau.

Et nous revenons nous embarquer à l'heure du couchant. Le soleil disparaît à l'horizon, au milieu des nuages d'une couleur de cuivre éclatant ; un petit boutre arabe, avec sa coque rouge, un triangle vert à l'avant, la poupe surhaussée et peinte en petits carreaux multicolores, met à la voile, une grande voile effilée comme une aile de mouette.

Il y a à bord une famille américaine, d'origine française, du Mans, M. et Mme Ledoux. Ils font le tour du monde avec leur fils et leur fille. Après le dîner, Mlle Ledoux est venue nous demander si nous ne voulions pas monter sur le pont supérieur, toujours tranquille, pour entendre des airs de Noël. Et dans la nuit pure, cette jeune fille, accompagnée par sa mère et quelques hommes, a chanté : *Frère Jacques*, *Minuit Chrétiens*, *Venite adoremus*, des chants américains. Puis sont venues les chansons de guerre : *la Madelon*, *Tipperary*, *Over There.*

Les nouvelles que donne la radio ne sont pas favorables aux projets de Pierre Clemenceau : le roi Amanoullah a été chassé de son palais. Il est réfugié à Kandahar et la Légation britannique avec les femmes et les enfants a été ramenée à Peshawar.

Noël, 25 *décembre.* — Le vent est toujours frais : c'est la mousson. J'assiste à onze heures à l'office protestant : lecture de la Bible et cantiques, que tous, hommes et femmes, chantent à pleine voix. C'est une leçon pour nous, catholiques, qui laissons trop souvent ce soin aux chantres de nos églises.

BOMBAY

28 *décembre.* — Nous sommes arrivés au port pendant la nuit et je suis réveillé par une dépêche de bienvenue du cher maréchal sir William Birdwood.

A huit heures, l'aide de camp du gouverneur et celui du maréchal montent à bord pour nous chercher. Une auto du gouvernement nous entraîne rapidement jusqu'à *Government House* plantée au bout du cap de Malabar Hill.

Bombay est une île entourée elle-même de plusieurs autres qu'on a réussi à colmater les unes avec les autres. Sa forme peut être comparée à celle d'un œuf dont le gros bout, tourné vers le sud, est échancré entre Malabar Hill et la presqu'île de Colaba. Government House est un ensemble de bungalows sans étage, entourés de vastes vérandas, largement ouvertes sur la mer.

Le gouverneur, sir Frederick Sykes, a été, en Afrique, gouverneur de Sierra Leone et se trouvait aux Dardanelles sous les ordres de l'amiral de Robeck, qui a laissé à tous ceux qui l'ont connu un grand souvenir de haute valeur militaire et morale et de parfaite courtoisie.

On visite à Bombay les grottes d'Elephanta, dans une île, de l'autre côté de la baie. On passe devant la porte monumentale, vraie porte de l'Occident, qui fut construite pour le premier voyage du roi George V et de la reine Mary en 1906. Les grottes se trouvent au sommet de la montagne ; on y accède par un long escalier que l'on monte aisément, assis dans des chaises portées par quatre hommes, dans le genre des filanzanes de Madagascar. Elles sont creusées dans la montagne, sur une cinquantaine de mètres carrés. A l'entrée, un buste colossal de Siva, à trois têtes. Ce buste, avec les paupières abaissées, donne une impression profondément recueillie. D'autres statues encore, toutes frappantes par la grâce de forme et les expressions de physionomie. L'ensemble remonte aux époques du VIe et du VIIIe siècles.

En sortant, c'est un décor japonais qu'on a devant les yeux : à travers des feuillages légers, des collines vaporeuses de l'autre côté de la baie et sur la mer les petites voiles blanches des bateaux de pêche. Sur le soleil couchant se détachent les édifices de Bombay.

Grand dîner au Government House, avec le protocole de cour. Avant le repas, les invités se groupent d'abord dans un salon ; puis un aide de camp arrive, marchant à quelques pas devant le gouverneur et lady Sykes. Présentations rapides, et l'on se rend dans la salle à manger, dans le même ordre.

Les serviteurs hindous sont habillés de longues robes blanches légèrement fendues sur le côté et qui s'échancrent sur la poitrine pour laisser paraître un plastron rouge marqué du chiffre du gouverneur, ceinture rouge et turban blanc. Quand on arrive à table, les serviteurs debout derrière les chaises mettent leurs mains gantées sur leur front, couvrant leurs yeux, comme s'ils ne pouvaient supporter le spectacle.

Lady Sikes est la fille du célèbre homme d'État Bonar Law ; ses deux frères ont été tués pendant la guerre.

29 *décembre.* — Visite à l'Haffkine Institute, pour voir le Père Caïus, jésuite qui a un laboratoire de sérums contre la peste et les serpents. Il est aux Indes depuis 1895, et m'avait été recommandé comme un des hommes connaissant le mieux les Indes. Il prend son sérum sur les cobras, qui sont là en cage. Il est assez curieux de voir le cou du reptile se gonfler en dessinant une paire de lunettes avec ses écailles, lorsqu'il est en colère. Et cela lui arrive souvent.

L'Inde, dit le Père Caïus, a beaucoup changé depuis qu'il est arrivé. L'évolution a commencé vers 1900. Elle était déjà marquée lorsqu'il est revenu en 1910. Les différences de castes sont moins absolues qu'autrefois, surtout dans le nord. Il ne faut pas s'en plaindre, car le Père me cite un fait curieux : parmi les castes, il y a celle des voleurs ; un homme de cette caste qui tue un homme de sa tribu au cours d'un vol de bestiaux n'est pas coupable devant la caste, mais il l'est, s'il tue un de ses compatriotes dans une rixe ou par jalousie.

C'est après 1900 qu'on a créé des collèges de jeunes filles et de femmes. Jusqu'à cette époque, les femmes hindoues ne parlaient pas l'anglais. Puis on a créé des concours pour le Civil Service. Les Hindous, qui sont intelligents, y ont rapidement pris beaucoup de places. Le Père Caïus estime qu'il ne faut pas trop s'inquiéter des mouvements de l'Inde. Dans ce pays, il suffit de savoir attendre. D'autre part, ajoute-t-il, il est impossible de mettre entièrement d'accord les Musulmans et les Hindous, le nord et le sud de l'Inde. D'après M. Maurice Pernot, on peut compter 70 pour 100 d'Hindous appartenant à des castes brahmaniques, et 30 pour 100 de Musulmans. Une caste assez nombreuse est celle des Intouchables. Ces castes sont indépendantes des métiers. Elles sont si nombreuses que les Anglais, que nous accusons de rester

entièrement à part de la population indienne, ont été tout naturellement amenés par le régime du pays à constituer une caste supérieure. La difficulté la plus sérieuse qui préoccupe tous les gouverneurs depuis plusieurs années, est de mettre cette population de 320 millions d'habitants à l'abri du fléau le plus redoutable : la famine.

Courses dans l'après-midi. On pourrait se croire à Longchamp, si dans l'assistance ne se trouvaient de nombreuses femmes hindoues portant les somptueuses et jolies toilettes de l'Inde.

Ce second jour se termine par un grand dîner d'apparat. Très joli coup d'œil de la grande salle à manger que ferment des portes finement ajourées, véritable dentelle de bois. Des fleurs dans de grands vases, des grandes jardinières de verre taillé. Au dessert, toast à Sa Majesté le Roi et au Président de la République. On chante le *God save the King* et la Marseillaise.

Après le dîner, je veux suivre lady Sykes ; mais un aide de camp court après moi et m'oblige à me rasseoir : c'est la vieille mode britannique où les hommes restent à table, tandis que les femmes se rendent au salon. Nous ne restons guère à table d'ailleurs qu'un quart d'heure, et, par gentillesse, pendant toute la soirée, les officiers d'ordonnance, sachant que je ne parle pas l'anglais, sont venus pour me présenter successivement à toutes celles de ces dames qui parlent français. L'une a gagné la Croix de guerre en France, comme infirmière ; l'autre a été élevée au Caire dans une maison d'éducation de la Légion d'honneur.

Le lendemain, visite aux fameuses Tours du Silence. Le site n'a rien d'effrayant : au milieu d'un beau jardin, on aperçoit de loin un grand mur circulaire qui ne mérite pas le nom de tour. A l'intérieur sont disposés des sortes de gradins où les cadavres des Parsis sont déposés. Cinq ou six énormes vautours, perchés sur une grosse branche, attendent leur déjeuner.

Messe à la cathédrale. L'évêque de Bombay est Portugais. A la sortie, je suis abordé par une petite Bretonne de Saint-Malo, mariée à un Suisse, arrivée depuis peu aux Indes, et paraissant désemparée.

Au lunch, le général Davidson, qui a traversé l'Afrique du

Cap au Caire, avec sa femme, et compte rentrer en Angleterre par l'itinéraire suivant, qui me fait envie, à moi vieil Africain : le paquebot de Bombay à Monbassa ; vingt et une heures de chemin de fer de Monbassa à Nairobi ; vingt-quatre heures de chemin de fer ou d'automobile de Nairobi au lac Victoria-Nyanza ; neuf heures pour traverser le lac ; deux jours d'auto, en emportant l'essence, pour aller du lac à Redjaf ; puis le bateau sur le Nil, quatorze jours de Redjaf à Khartoum.

Bombay compte 1 500 000 habitants et la province de Bombay 20 millions. A la tête du gouvernement, le gouverneur nommé par le Roi est assisté d'un Comité exécutif de quatre membres (2 Anglais et 2 Indiens) nommés par le Roi sur la proposition du gouverneur ; trois ministres choisis parmi les membres élus du parlement de la province ; le Conseil législatif de cent dix membres se compose de quatre-vingt-six élus et de vingt-quatre nommés. La province est divisée en vingt-huit districts administrés par des officiers du Civil Service. Le district est divisé en talukas (cantons) administrés par des Indiens. J'étais d'autant plus heureux de voir à l'œuvre les officiers du Civil Service, que le maréchal Lyautey s'en était inspiré pour organiser le Contrôle civil du Maroc.

Les fonctionnaires se composent de 60 pour 100 d'Anglais et 40 pour 100 d'Indiens. Ceux-ci sont admis depuis une quarantaine d'années dans le Civil Service après concours. Tout Indien qui n'a pas fait ses études en Angleterre et qui est admis au concours, doit faire un stage de deux ans dans une Université britannique. Les conseils de district ont entre autres attributions les routes et les hôpitaux.

Quant à l'instruction publique, elle est donnée aux districts qui en font la demande. Les deux tiers des dépenses sont assurés par le gouvernement de la province. Sur une population enfantine d'environ sept millions, un million fréquentent les écoles, dont 790 000 les écoles primaires. On trouve en outre dans l'Inde des établissements d'enseignement secondaire, collèges, et d'enseignement supérieur, universités.

Au point de vue assistance, chaque district comprend un hôpital. Bombay compte quatre grands hôpitaux. En général, les indigènes fréquentent peu les hôpitaux.

Pour l'agriculture, il existe une école qui forme les étudiants aux méthodes modernes et s'occupe d'améliorer le rendement du coton et des céréales. Si une grande partie du sol de l'Inde est infertile, si par suite les famines y ont été terribles, ce n'est pas que le sol soit par lui-même stérile, c'est que l'eau manque. Aussi le grand effort de l'Administration britannique porte-t-il sur les travaux d'irrigation et de barrages de rivières. C'est ainsi que dans le nord de la province, le barrage de Sukkur irriguera un terrain plus considérable que la zone cultivée de l'Égypte.

Après un dernier lunch chez nos charmants hôtes, le gouverneur et lady Sykes, départ dans un beau wagon-salon blanc de la *Great Indian Peninsular Company*. La ligne longe d'abord la mer, puis s'élève bientôt à travers les montagnes des Gats, cette chaîne boisée d'altitude moyenne qui sépare de tous côtés l'Inde de la mer.

Nous sommes le lendemain matin à Poona. Les rues sont grouillantes de monde. Il semble qu'il n'y ait à Poona que des boutiques, petites d'ailleurs, de quelques pieds carrés, surélevées d'un mètre au-dessus du sol. Les marchands attendent avec tranquillité la clientèle, en fumant et en causant. Plus loin, les cantonnements, c'est-à-dire le quartier britannique, qui me rappelle le Casablanca d'avant la guerre, avec de grandes avenues, les maisons coloniales, le casino des officiers. Poona a une importante garnison : deux régiments d'infanterie, un d'artillerie, chars, aviation anglais, et un régiment de cavalerie indienne.

L'INDE DU SUD

Départ le soir par un chemin de fer à voie étroite. Réveillé le 1er janvier 1929 à Belgaum, au milieu de grandes plaines, tantôt désertiques, tantôt cultivées. Belgaum possède une belle forteresse des Shavagi, du commencement du XVIIIe siècle, en beaux blocs de granit rouge. Grande tour à créneaux ; une douve profonde pleine d'eau entoure la forteresse. De nombreux Hindous y font leur toilette du matin ; à côté d'eux des buffles noirs viennent boire.

Belgaum est le centre de deux Écoles militaires, l'une pour former des chefs de bataillon, l'autre pour les indigènes ins-

tructeurs de la troupe. Aussi en sortant de la gare rencontré-je un Sikh grand et maigre, en kaki, avec un turban à pointe, et, à côté de lui, offrant un contraste complet, un officier gurkha, un de ces vigoureux, petits et trapus montagnards du Népaul, qui sont avec les Sikhs les meilleurs soldats de l'Inde. L'officier gurkha est habillé d'une chemise bleue, d'une culotte courte, et porte un chapeau de feutre à bords retroussés. La cour de la gare est pleine de ces petits attelages des Indes, petites charrettes légères à deux roues, très hautes, traînées par un ou deux buffles.

A midi, Londa, bifurcation de Goa. Je ne pourrai, faute de temps, y aller visiter le tombeau de saint François Xavier. Le train court toujours à travers les forêts. L'atmosphère est tellement pure que, vers six heures du soir, j'aperçois le rayon vert, que je n'avais jamais vu autrement que sur un horizon de mer.

Le 2 janvier, réveil au milieu d'un joli pays vert ; champs et rizières, étangs et palmiers. Le pays est très peuplé ; les arrêts fréquents, au milieu d'une foule hindoue sympathique, les femmes drapées, les bras couverts de bracelets, les hommes portant tous un veston européen, généralement blanc, avec le dohti, bande d'étoffe légère ceignant les hanches et les jambes. Leurs coiffures sont très variées, avec la calotte basse, le turban plus ou moins bien enroulé. D'autres ont la tête nue et portent souvent les cheveux longs et flottants, ou roulés en chignon. Ceux qui portent le chignon sont les Dravidiens, les habitants de l'Inde du sud. Mysore est à la limite de l'Inde hindoue et aryenne et de l'Inde dravidienne du sud. Les Dravidiens qui ont construit les beaux temples de Tanjore et de Madura, que je ne verrai pas, sont plus intelligents, mais moins braves que les Hindous du nord. Aussi ont-ils été refoulés et conquis. Bien que noirs de peau, ils ne semblent pas appartenir à la race malaise, ni à la race noire. Un certain nombre d'hommes et de femmes portent au milieu du front une petite tache de couleur accompagnée de bandes horizontales, qui sont des insignes de castes.

Nombreuses charrettes traînées par des buffles noirs ou par des zébus, bœufs à bosse et à cornes hautes et aiguës. La lumière du matin est charmante et éclaire les tiges bleues, en fer de lance, des aloès, et les palmiers, dont les branches

vert pâle ployant de sève ne rappellent en rien les palmiers de zinc d'Europe. Après la belle Cauvery River, les cultures deviennent de plus en plus soignées ; les rizières sont étagées en petits rectangles ; les routes sont bordées de beaux banyans. Puis le pays change, des grès arrondis apparaissent sur le sol. Nous longeons un grand lac avant d'arriver à Mysore.

MYSORE

Reçu par le secrétaire privé du Maharaja, sir Charles Todhunter. Mysore a l'allure d'une capitale, avec une magnifique avenue, de grands bâtiments blancs d'architecture hindoue. A la résidence, une section de la garde du Maharaja : tunique et turban bleu sombre avec une large et longue bande blanche du haut en bas de la tunique, parements et guêtres blancs ; cette tenue rappelle celle des régiments de l'ancienne Monarchie française. La résidence est un beau petit palais tout blanc, à toits en terrasses, grandes pièces entourées de vérandas, péristyle et salons à colonnes. J'apprécie tout de suite l'agréable surprise de voir sur la table six livres sur l'Inde, et des livres français. Mais je n'aurai pas le temps de lire tout cela en trente heures.

Après déjeuner, visite à Son Altesse le Maharaja de Mysore. Vaste palais surmonté d'une variété de dômes en forme de bulbe. On pénètre dans la cour intérieure gardée par des tigres de pierre. Un escalier en marbre nous conduit au premier, dans un salon classique d'Orient, c'est-à-dire très brillant et très doré. Le Maharaja est un homme d'une cinquantaine d'années, à figure fine, intelligente. Je le félicite de régner sur un beau pays, bien administré, car, en venant de la gare, on nous a déjà montré un institut technique, une école d'agriculture, un hôpital, une université ; et une usine d'électricité, établie dans les chutes de la Cauvery River, donne l'électricité à la ville. Le Palais contient de nombreuses salles, dorées et peintes ; les piliers paraissent s'inspirer de la fleur de lotus. Dans une salle d'armes, de très beaux sabres hindous, notamment ceux de Haïder-Ali et de Tippoo-Sahib. On voit aussi dans ce musée des gravures françaises trouvées dans le palais de Tippoo-Sahib, et représentant l'Assemblée constituante de 1789, Bonaparte au pont d'Arcole, la revue

du Carrousel, l'entrée des Français à Berlin. Mais en regardant de près, on s'aperçoit que les troupes françaises portent la tunique rouge anglaise.

Jardin zoologique, qui, à côté de toute la faune habituelle, possède des chiens-rouges. D'après le capitaine Amarjit Singh, ce serait un des animaux les plus redoutables de la jungle, car, lorsque l'un d'eux a été tué et mangé par un tigre, ces chiens qui chassent toujours en bande finissent par venir à bout du tigre.

Amarjit Singh, que j'ai la bonne chance d'avoir comme compagnon et comme guide, parle parfaitement le français ; fils du maharaja de Kapurthala, brave combattant de la Grande Guerre, il est un des rares officiers indiens qui soient officiers anglais.

Visite au Père Cochet, des Missions étrangères de Paris. Jolie église blanche dédiée à Notre Dame des Victoires. Le Père est dans l'Inde depuis 1894 et n'en est jamais revenu. Il a la barbe grise et tout l'entrain cordial des vieux missionnaires. Il nous amène chez les Sœurs de Notre-Dame du Bon Pasteur d'Angers. Parmi elles se trouve une Alsacienne, arrivée il y a quelques mois à peine. Elle avait dix ou douze ans le jour merveilleux de la rentrée des troupes françaises à Strasbourg, le 22 novembre 1918. Je lui ai raconté la belle réunion à la cathédrale du 22 novembre dernier et l'émouvante prière de Mgr Ruch, répétée par les enfants et la foule. Elle était toute rouge de plaisir et m'a dit avec élan : « Oh ! combien nous l'aimons, notre évêque de Strasbourg ! »

Jeudi 3 *janvier.* — Par une belle route bordée de manguiers et de figuiers sauvages, nous allons voir le grand barrage qui retient les eaux de la Cauvery, qui a rendu une vingtaine de mille hectares à l'agriculture. A une heure de là, traversée de la rivière Paschimavahini. Un coude ; les rives sont couvertes de constructions, de grands escaliers, de bassins aménagés, de petits temples, car c'est là un lieu célèbre de pèlerinage. Un énorme banyan porte entre ses branches des stèles où est gravé le terrible cobra, le dieu de ces temples. Le site est charmant, le coude de la rivière qu'affleurent de nombreuses bandes de rochers, des escaliers usés par les pieds des pèlerins, tout cela dans l'ombre légère des grands arbres.

SERINGAPATAM

Nous arrivons à Seringapatam, qui fut le témoin d'un des épisodes célèbres de la conquête de l'Inde par les Anglais. La ville est dans une île allongée de la Cauvery ; le fort entouré d'une triple enceinte. On traverse trois remparts pour gagner la brèche qu'enlevèrent les Anglais, le 15 mai 1799, mettant fin à l'Empire de Mysore. En six minutes, entraînés par le général Baird, le détachement d'assaut passa la rivière et gravit la brèche. Tipoo-Sultan se laissa surprendre : il était en train de déjeuner lorsqu'on vint le prévenir de l'attaque. S'il fut mauvais général, il fut bon soldat, se porta au-devant de l'ennemi et fut tué. Le combat fut sévère. Les Anglais ont élevé une pyramide qui porte : « Tués : 121 Anglais, 119 Indiens, 22 officiers ; un millier de blessés, dont 45 officiers. » Mais leur sacrifice était récompensé : l'Empire anglais de l'Inde était définitivement fondé. Près de Seringapatam, le petit village de Ganjam, où résida vers 1800 le premier missionnaire du Mysore, le Père Dubois qui, rentré en France avec une pension du gouvernement anglais, rédigea un très intéressant ouvrage sur les coutumes de l'Inde. Ces combats sont rappelés de façon naïve dans des peintures murales qui décorent le palais de Daria-Dawlat, la « mer des richesses ».

A quelque vingt milles plus loin, le temple de Késava, dédié à trois divinités différentes. Il est surmonté de trois dômes en forme de pyramide, littéralement couverts de bas-reliefs représentant des scènes de chasse, de village. Je n'ai pas de goût pour cet art fouillé, et une colonne nue et svelte, destinée sans doute à porter une lanterne, devant la porte d'entrée, m'a plu davantage.

Il faut encore monter le soir à Chamundi-Hill, pour voir la ville illuminée. Autour du palais flamboyant, les lumières de Mysore sont si nombreuses qu'au lieu de voir des lignes géométriques, comme il arrive d'habitude lorsqu'on domine une ville éclairée, on a devant les yeux un tapis sombre, piqué de milliers de fleurs lumineuses.

Dîner au palais avec la musique indienne : d'étonnants instruments, mais la mélodie est douce et mélancolique.

Une demi-étape nous mène le lendemain à Bangalore. La résidence est une vaste maison coloniale blanche à toits en terrasses avec corps central formé d'un grand salon en forme de croix double, une belle salle à manger portant deux superbes dépouilles de tigres qu'a tués le résident, Mr Pears, dans les montagnes du Mysore. Le bâtiment central se poursuit par une longue véranda, sur laquelle s'ouvre une série de chambres d'habitation. Les salons ont des meubles Empire ou Louis XVI ; une vitrine contient les bijoux que M. Pears nous dit avoir trouvés dans l'estomac de nombreux crocodiles qu'il a tués : bracelets, bagues, etc.

Le trésor du résident vient des fouilles qu'il a exécutées dans la montagne qui sépare l'Inde de l'Afghanistan, où il a passé vingt-six ans. De cette région, par laquelle a passé Alexandre le Grand, il possède un groupe représentant Apollon et Diane, et deux frises, l'une avec des petits Cupidon entourés de guirlandes et l'autre avec les mêmes Cupidon, mais entourant le Bouddha et dont les guirlandes sont formées de lotus. M. Pears estime, — et je suis de son avis, — que ces curieuses pièces prouvent que l'art bouddhique est venu de l'art grec : c'est tout ce qui reste de la conquête de l'Inde par Alexandre. Un autre groupe représente sur ses quatre faces la naissance de Bouddha, qui sort du corps de sa mère par le côté : un docteur le reçoit dans un lange ; de l'autre côté, la sage-femme l'assiste, et une amie met la main sur la bouche tant elle est stupéfaite de cette manière d'accoucher ; la seconde face représente Bouddha entouré de deux disciples, prêchant, la roue à ses pieds ; sur une troisième, il a atteint le Nirvana ; sur la quatrième, il est silencieux, sans émotion, entouré de deux officiers. Une petite frise représente aussi le bûcher où a été brûlé Bouddha, le partage de ses cendres en sept paquets ; le départ des ambassadeurs chargés de transporter ces reliques à travers l'Empire.

LES MISSIONNAIRES

Après le lunch, nous allons voir l'évêque de Mysore, Mgr Despatures, des Missions étrangères de Paris. Il est installé dans une vaste maison et a près de lui, comme secrétaire,

un grand gaillard à tête magnifique, les yeux bleus, la barbe blonde, le lieutenant d'artillerie Jacquemart, qui se trouvait en 1918 à Dormans, où il entendit le canon du 15 juillet. Le diocèse de Mysore comprend quarante prêtres des Missions étrangères, des Français et un Belge, et vingt-neuf prêtres hindous. La communauté de Bangalore est pleine de vie et le dixième de la population est catholique. Il y a dans la ville quatre paroisses et deux couvents : le Bon-Pasteur d'Angers, qui comprend une crèche, un orphelinat, des écoles primaires et secondaires, normales et supérieures pour enfants européens et anglo-indiens ; les mêmes institutions pour les femmes européennes. Les Sœurs du Bon-Pasteur ont 13 000 élèves internes, de toutes les religions. Les Sœurs de Saint-Joseph de Tarbes ont deux écoles d'enseignement supérieur, deux écoles normales, quatre écoles secondaires, dix écoles primaires.

La difficulté pour les missionnaires réside dans la variété des langues. Voici en tamoul le nom d'une école du sud de l'Inde que m'a donné M. Todunther : *Srikanninappa paramesvara deras thanam kalavala thiraverga dathan chetti* (*girls' school*).

Les missionnaires n'ont qu'à se féliciter de leurs relations avec les autorités britanniques. Non seulement ils ont avec elles des rapports personnels très cordiaux, mais le gouvernement anglais les aide en leur laissant pleine liberté et en leur apportant d'importantes allocations annuelles. D'autre part, les communautés de missionnaires ont le droit d'acquérir, de recevoir et d'hériter. Mgr Despatures me disait qu'à son départ ou à sa mort, tout ce qu'il possède passera sans paiement d'aucun droit à son successeur.

Nous allons d'abord visiter Saint Joseph's College, dont le principal est le Père Provost, qui, grièvement blessé pendant la guerre, a la jambe complètement raide. Je lui reproche de ne pas porter sa croix de guerre. Saint Joseph's College est un superbe édifice, qui comprend plus de 220 pensionnaires et 230 externes. L'École indienne compte 900 élèves. La journée s'avance, il faut encore aller voir les petites Sœurs des pauvres : visite délicieuse. Ces petites Sœurs, au nombre d'une quinzaine, ont à leur tête une petite Irlandaise, avec des yeux rayonnant d'activité et de bonté. Nous arrivons

au moment où les vieux sont en train de manger. Ils se précipitent aux genoux de leur évêque. Les deux personnalités les plus remarquables de ces vieillards sont une vieille dame qui a eu autrefois une grosse situation à Pondichéry, a été ruinée, et n'a plus personne au monde qu'un fils, missionnaire en Chine, et un capitaine anglais, un vieil homme habillé en kaki, qui a fait toute la guerre et porte toutes les décorations anglaises, françaises et italiennes. Je lui demande comment il se trouve là. Le gouvernement a donné le choix à ses retraités : une retraite sous forme de rente annuelle ou une somme globale. Le capitaine a pris ce dernier parti, a mis son argent dans les affaires, a tout perdu, et serait dans la rue, s'il n'y avait pas de petites Sœurs françaises pour lui donner à manger et lui procurer un abri.

Nous rentrons par la ville indigène, dont les boutiques sont illuminées, les rues grouillantes de monde, pour retomber ensuite dans les beaux parcs de la ville anglaise.

Bangalore est une ville immense qui réclamerait des autobus ou un métro, car sa superficie est de 12 kilomètres environ, et elle compte deux cent quarante mille habitants. Toutes les maisons sont entourées de jardins, à part le vieux quartier indien encore resserré. La ville, située à 1 000 mètres d'altitude, est agréable et saine.

ALEXANDRE DANS L'INDE

Invités à la Résidence, nous trouvons M. Pears devant une grande carte des Indes, carte orographique, où domine la masse rouge de l'Himalaya. Il nous fait suivre sur cette carte la marche d'Alexandre à travers l'Inde. A partir de Hérat en Perse, où il a séjourné longtemps, Alexandre a poussé jusqu'au Turkestan ; il y a fondé les villes de Maracanda (Samarkand) et Alexandreschata (Khodjend). Avant de revenir vers l'ouest, il est tenté par l'Inde, qui touche aux bornes du monde alors connu. Avant d'y pénétrer, il divise son armée en deux ; une partie des phalanges avec la cavalerie descendra jusqu'à l'Indus, où elle établira un pont de bateaux. Avec le reste de l'armée, il prend à l'est, par la montagne, se réservant ainsi la tâche intéressante. Il goûte l'encens des adulations : n'est-il pas le troisième fils de Jupiter

que l'Inde reçoit ? Mais il mettra plus d'un an à traverser ces régions difficiles. Il passe l'Indus à 25 milles au nord-ouest de Rawalpindi. Il bat le fameux Porus à la bataille de Djelum, qui fut le sujet de tant de tapisseries et de gravures, et continue toujours vers le sud-est, longeant le pied des montagnes et franchissant les vallées du Chenab et du Rabi. Mais les troupes sont fatiguées et se mutinent. Alors Alexandre renonce à pousser plus à l'est, descend le Sutlej, l'Indus, probablement, par son ancien lit actuellement desséché. Au cours du combat de Moudan, il est blessé d'une flèche. Il atteint enfin la côte, probablement dans la région où se trouve aujourd'hui Karachi. Il y retrouve une flotte pour le ramener. Prodigieuse aventure !

Grand dîner avec les officiers de la garnison qui a à sa tête le général Tauwer. L'un de ces officiers, dont la femme, élevée au Raincy, parle fort bien le français, nous dit qu'il s'appelle Hire, qu'il croit être parent du compagnon de Jeanne d'Arc, La Hire, et qu'il est allé dernièrement voir son armure au Musée de l'Armée.

Mme Pears porte sur l'épaule un bijou curieux : quatre belles griffes de tigre réunies autour d'un nœud d'or. Il n'est pas rare, assurément, de voir des griffes de tigre dans ce pays, mais ces griffes ont été trouvées par son mari, grand chasseur, au bout d'une patte de tigre dans l'estomac d'un crocodile qu'il venait de tuer. J'apprends, par la même occasion, que Mgr Despatures, qui est à notre table, est non seulement un remarquable évêque, mais un chasseur de première classe, car il a à son compte cinquante-quatre crocodiles. Le résident n'en est qu'à vingt-deux, mais il ajoute qu'ayant tué une femelle qui avait une centaine d'œufs dans le corps, qu'elle était prête à déposer sur le sable, il prétend être en avance sur l'évêque.

Le lendemain de cette belle journée de Bangalore, nous prenons la route du Deccan, plateaux plus raides, plus nus dont les horizons rappellent ceux de l'Afrique. A six heures du soir, nous traversons le lit d'une rivière à peu près à sec et très étendue, dans un décor de roches rouges.

LE DECCAN : SECUNDERABAD

6 *janvier.* — Nous passons la gare d'Hyderabad sans nous arrêter, pour défiler devant un beau palais perché sur la

montagne, et descendons à Secunderabad, où nous attend un officier qui nous conduit à la résidence de Bolarum. Sir Willam et lady Barton nous y font le même accueil si aimable que j'ai déjà trouvé à Bombay, à Mysore et à Bangalore et que je rencontrerai jusqu'au bout.

Le Nizam est le plus important des États indépendants de l'Inde. Hyderabad est la capitale, Secunderabad est la ville anglaise. Elle a une importante garnison d'infanterie et de cavalerie. Au lunch assiste le général Campbell Ross, qui commande la cavalerie, auquel nous faisons ensuite visite. Mme Campbell Ross possède une petite tigresse de quatre mois, de la taille d'un gros chien, et la bête est d'une douceur remarquable. Mme Campbell se fait apporter un biberon emmaillotté ; on entend la tigresse pousser une sorte de râle de plaisir : elle se dresse et suce goulument, les griffes rentrées, les pattes posées sur le biberon. Dans le parc, pelouses et beaux arbres. Mme Campbell a des chevaux, cinq ou six chiens, une délicieuse gazelle : celle-ci n'a peur ni des chiens, ni de la tigresse. C'est le Paradis terrestre. Le site est charmant ; des pelouses surgissent de gros blocs de rochers arrondis qui évoquent pour moi le pays de Zinder. Mais Zinder était sec et nu et n'avait pas les beaux arbres du jardin ni l'énorme bougainvillier de l'Inde, tronc d'arbre chargé de fleurs.

Nous ne sommes pas au bout de nos étonnements. Le général nous apporte de grands verres, à l'orifice desquels est suspendu par quatre allumettes une sorte de noyau rose, d'où s'échappent, par le bas, une masse de radicelles plongeant dans l'eau et, vers le haut, une tige d'une quarantaine de centimètres couverte de jeunes feuilles vertes. C'est un simple pépin de poire, déposé dans l'eau, qui y a germé.

GOLCONDE

Et nous prenons le chemin de Golconde.

Voici les tombeaux des Sultans qui se trouvent au pied de la citadelle, à l'ouest d'Hyderabad. Tous du même caractère, construction carrée surmontée de l'énorme bulbe du dôme musulman des Indes. A l'intérieur, des tombes très simples, marbre noir en gradins couverts d'inscriptions

arabes. Quant aux constructions religieuses d'Hyderabad, elles ont aux quatre coins un minaret ; mais là le dôme qui a deux bulbes superposées rappelle un peu le bilboquet.

Le soleil se cache quand nous pénétrons par une porte en chicane que peuvent fermer de lourds vantaux armés de pointes. Dans la double enceinte de la vieille ville, la fortification est chargée de créneaux à machicoulis, un grand bassin est desséché, des chèvres gambadent sur les tombeaux, une vieille mosquée lépreuse se pare de rose sous les reflets du ciel. Devant nous s'étend un grand lac de saphir pâle. Les masures ont remplacé les palais.

Nous ne sommes plus chez les Hindous ; la population est musulmane, ce sont les descendants des soldats conquérants d'Aureng Zeb. Les femmes sont voilées. Les portes surmontées de minaret sont de style musulman.

Aimable dîner à la résidence, où l'on combine pour le lendemain la visite de la tombe du fameux aventurier Joachim Raymond.

7 *janvier.* — La journée étant chargée, le capitaine Amarjit Singh veut bien pour une fois renoncer au sacro-saint breakfast, afin de pouvoir partir à sept heures du matin.

La tombe n'est qu'une petite pyramide, surmontant un socle cubique. Elle porte les initiales J. R. Au-dessous, une plaque dont l'inscription est absente. Michel-Joachim-Marie Raymond, né en France en 1755, commandait vers 1790 un corps de troupes régulières de 15 000 hommes à la solde du roi du Nizam qui le tenait en haute estime. Raymond avait créé en même temps une fonderie de canons. D'après l'historien Anglais Malleson, aucun Européen avant lui, aucun de ceux qui l'ont suivi n'a réussi à gagner à un tel point l'estime et l'admiration des Indiens.

Visite au cantonnement des troupes. L'artillerie des Indes est, comme toute l'artillerie anglaise, superbe, beaux hommes, bien habillés, chemise de flanelle largement ouverte, à manches courtes, petite culotte kaki laissant les genoux nus ; des canons extraordinairement astiqués, et surtout des chevaux splendides. L'infanterie est parfaitement installée, dans de jolis et gais casernements, parfaitement aérés. Le logement des hommes mariés est encore plus confortable que celui des célibataires. Le mess des officiers est une construc-

tion modeste, mais qui contient des trophées : un souvenir de la ville de Mafeking (guerre du Transvaal) portant les noms de toutes les batailles que le régiment a livrées, avec les noms des officiers tués, trois lieutenant-colonels, seize capitaines, quarante-six lieutenants.

Au milieu de ce cantonnement confortable et largement étendu, se trouve une zone entourée d'un mur crénelé où se réfugierait la population européenne en cas d'émeute. Ce réduit a de l'eau, des munitions et des vivres pour un mois. L'Angleterre n'a pas oublié la révolte de l'Inde de 1857. Un gouvernement sage ne doit rien oublier.

A la résidence, j'ai l'agréable surprise d'y avoir pour voisin, sir Valentin Chirol, le célèbre écrivain aux yeux bleus, à barbe blanche qui, bien que né en 1852, a conservé toute son activité intellectuelle. Il appartient à une de ces familles huguenotes de La Rochelle qui quittèrent la France, lors de la révocation de l'Édit de Nantes. Un de ses ancêtres, gouverneur du château de Douvres, eut, dit-il, la tête tranchée lors du débarquement de Guillaume le Conquérant. Sir Valentin Chirol ne paraît pas nous en vouloir.

Visite à Hyderabad à un ami d'Amarjit Singh, qui a chez lui de nombreux objets d'art, trop peut-être : une série de portraits représentant des rois ou des princes du Nizam : on ne s'est certainement pas adressé à Marcel Baschet.

Nous retournons à Golconde, et mettons pied à terre devant le poste des soldats du Nizam armés de la vieille carabine Martini-Henry.

On monte, par un chemin au milieu des ruines et des rochers, un long escalier formé de hautes marches. De là-haut, on découvre un horizon immense, et le regard plonge par dessus des rochers et de vieux murs entremêlés sur la vieille forteresse. Si l'on ajoute à cette ligne de défense l'impression que devait imposer à l'assaillant la masse de rochers de la citadelle et ses gros canons que l'on voit encore, on comprend que le siège ait été long. Aureng Zeb investit la ville de Golconde pendant neuf mois, et la ville ne tomba que par la trahison.

A nos pieds, des soldats du Nizam s'exercent à une parade au son d'une musique qui ne paraît pas extrêmement militaire.

J'assiste ensuite à un mariage musulman. Les hommes portent la longue tunique à un rang de boutons jusqu'au menton et tombant à mi-mollet, le pantalon très collant, le turban hindou avec le fez arabe. Mais pour ce jour de fête, la famille a revêtu un turban qui porte à l'avant une sorte de mitre de même couleur : ce qui répond à peu près à notre chapeau haut de forme. Le marié, lui, porte une tunique de Bénarès, couleur abricot, dont le tissu est scintillant. Tout le monde a au cou de larges guirlandes de jasmin mêlées de clinquants de couleur. Nous repartons ainsi enguirlandés, pour la résidence où m'attend une dépêche de mon ami le colonel Abbot, ainsi conçue : « La légion britannique section de Paris vous souhaite une bonne année et vous prie d'accepter d'être membre honoraire à vie. »

Après un dîner fort agréable, par ses convives et grâce à la bonne musique militaire de la garnison, nous remontons en auto pour rentrer à Hyderabad. Au bout d'un kilomètre un pneu est à plat. Amarjit part avec le capitaine qui nous accompagne pour téléphoner du Club à la Résidence, et nous voici en pleine nuit, La Tour du Pin et moi, sur une route bordée de banyans gigantesques. Nous entendons bientôt un pas lourd d'homme traînant ses savates, qui se rapproche : c'est un vieil éléphant portant sur son dos une petite mallette ridicule, accompagné de deux Indiens à pied. L'éléphant s'approche et brusquement se met en travers. Je me demande un instant s'il n'est pas effrayé par la vue de nos uniformes bleus. Non ! Il souffle bruyamment avec sa trompe. L'Hindou, qui connaît sa bête, passe derrière elle, lui soulève la queue et se livre à je ne sais quelle opération. Bientôt, un bruit de chute sur la route indique que l'éléphant se trouve soulagé : il repart. Nous le suivons quelques centaines de mètres. Il s'arrête chaque fois qu'il voit un arbre dont les branches lui font envie, les casse net avec sa trompe, enlève les rameaux feuillus, choisit tantôt un morceau de grosse branche, tantôt des feuilles. Il s'arrête et se demande s'il va repartir. Les deux Hindous très calmes sont assis, l'un au milieu de la route, l'autre sur un petit pont, avec toute l'indolence de cette race pour laquelle le temps n'existe pas. Le Père Cochet me disait l'autre jour :

— *In India, time is no money!*

ELLORA CAVES

8 *janvier.* — La journée est consacrée à la visite des étonnantes grottes d'Ellora.

Au réveil, dans les dernières heures de la nuit, j'ai pu admirer encore une fois la Croix du Sud, comme si souvent dans mes campagnes d'Afrique.

La montagne tout entière est percée de grottes, qui sont des temples bouddhiques, brahmaniques, jaïns (religion qui est une hérésie du bouddhisme). Ces temples sont tous creusés dans le roc. La plupart sont de très grandes dimensions et les statues de Bouddha qu'ils renferment sont gigantesques. Tantôt, c'est une église romane, avec sa nef et ses piliers la séparant des bas-côtés, dont la voûte élevée est formée d'arceaux qui donnent l'impression d'une quille de bateau renversée ; à la place de notre autel, un monument important constitué par une stupa, bloc cylindrique surmonté de l'emblème du lotus, devant laquelle est Bouddha priant, entouré de ses disciples et d'angelots. Le temple le plus ancien remonte, dit-on, au IIe siècle après Jésus-Christ. Les temples brahmaniques plus proches de nous sont beaucoup mieux sculptés que les temples bouddhistes. On voit la déesse Kali, le pied sur un sanglier ; Siva et sa femme Parvati avec leurs suivantes ; Siva à huit bras dansant au milieu de squelettes, un cobra enroulé autour de son corps ; Siva et Parvati se tenant amoureusement par l'épaule, assis dans le Kaïlassa, le Paradis de Siva, que la légende hindoue place au sommet de l'Himalaya ; au-dessous de ce bas-relief, le démon Rawen à huit bras s'efforce d'ébranler la montagne sur laquelle sont assis Siva et sa femme ; Siva destructeur-massacreur, avec ses huit bras ; le sabre d'une main, d'une autre, il brandit un bébé qu'il tient par le pied.

De l'horreur on passe à la grâce : la danse de Siva, d'une grande souplesse. Un bas-relief curieux : Siva à quatre bras, un pied dans le lingam, comme pour prouver qu'il en est issu, écarte de l'autre la Mort au moment où elle vient prendre ses disciples priant à ses pieds. Le dieu du Soleil sur son char attelé de sept chevaux, une main armée du bouclier, des deux autres tenant l'arc, à son épaule un carquois rempli de flèches.

Certaines scènes ont un mouvement étonnant. Vichnou et ses huit bras, avec une tête de tigre faisant une grimace terrifiante, vient d'attraper par ses bras et avec un croc en jambe son adversaire. Vichnou tenant la jambe en l'air, comme une danseuse, ses bras tenant le flambeau, le sabre, le cobra, etc. Vichnou à tête de sanglier écrasant le serpent ; la tête est humaine, le reste du corps est un serpent lové. Le plus beau sans doute de ces bas-reliefs représente Vichnou dormant la tête appuyée sur l'un de ses bras, lui-même appuyé sur un oreiller, avec beaucoup d'abandon, et de son nombril sort un cordon qui s'épanouit en forme de lotus et sur lequel est assis, comme un Bouddha, le fleuve sacré : le Gange. Au pied du dieu endormi, cinq petites statues représentent les cinq sens.

Dans les temples jaïns, Indra est assis sur un éléphant gigantesque. De l'autre côté, sa femme, Indraïn, est assise sur le lion. Les gardiens des Jaïns sont très différents de ceux des temples brahmaniques : alors que ces derniers sont toujours habillés et coiffés de hautes mitres, les gardiens du dieu dans les grottes jaïns sont nus et, par leurs formes comme par leur physionomie, rappellent les statues égyptiennes.

Un couloir à travers la montagne conduit à un autre temple, le Jagernauth-Sabha, dont les fresques apparaissent encore. Notre guide est en train d'en peindre une copie qui représente des animaux au galop (chevaux, lions, buffles), un homme à cheval sur un lion ; sur le buffle noir, deux femmes en croupe, des piétons au milieu de cavaliers.

Nous arrivons enfin à la merveille : le Kaïlassa. C'est un énorme monolithe découpé dans la montagne ; le roc a été creusé sur une centaine de mètres de profondeur, une quarantaine de large et autant de hauteur. Les trois temples placés l'un derrière l'autre, reliés par des ponts, les éléphants colossaux, les deux grandes colonnes : le tout forme un monolithe. Sur les parois extérieures, des bas-reliefs de grands animaux : éléphants, griffons, ours, l'histoire du Ramayana et du Mahabharata. Un escalier étroit à hautes marches mène à la salle basse et sombre du Lingam, soutenue par seize gros piliers carrés. Le sol en est rendu lisse par les pieds des pèlerins depuis des siècles. Les parois de la salle sont recouvertes de bas-reliefs. Les plus curieux sont la déesse Lashmi prenant son bain : des éléphants l'arrosent avec leur trompe, tandis

que le roi Soleil bande son arc sur un char tiré par sept chevaux.

Les grottes d'Ellora sont extraordinaires, non seulement par l'énorme travail qu'elles représentent, mais par l'art souvent remarquable de leurs sculptures ; c'est aussi un raccourci des religions de l'Inde. Bouddha, au v[e] siècle avant Jésus-Christ, avait trouvé l'Inde au milieu de toutes les légendes religieuses des Védhas et la convertit à peu près tout entière au culte de la sagesse et du renoncement.

Un Indien en grande tunique bleue nous a accompagnés pendant toute la visite : c'est le représentant de l'autorité locale. Il est amusant par l'ennui visible de sa physionomie. Et comme Amarjit lui demande s'il n'est jamais venu visiter les grottes :

— Oh ! non, répond-il, j'ai beaucoup trop de travail...

L'auto nous ramène à Roza où se trouve la tombe du célèbre empereur mongol Aureng Zeb. Le tombeau est émouvant. En forme d'une petite tente, il est recouvert d'une étoffe et par une fente passent deux arbrisseaux couverts de fleurs. La volonté du conquérant a été de n'être pas enfermé dans une tombe de pierre, mais de reposer sous la terre légère de ses chevauchées.

Le train repart à une heure, et nous n'arriverons qu'après-demain à midi à Calcutta, après avoir effectué la traversée des immenses régions, que sont les Provinces centrales et le Bengale.

LES PROVINCES CENTRALES

10 *janvier*. — Réveil au milieu d'une campagne qui, n'étaient quelques palmiers et quelques bœufs à bosse, serait une campagne française. Quand les vitres couleur de fumée, — ce qui donne une idée du soleil des étés de ce pays, — sont levées, c'est la Touraine ; quand elles sont abaissées, c'est plutôt la Provence, avec ses maisons de tuiles et ses vérandas couvertes. A Mysore, la récolte était déjà faite. Ici elle est encore sur pied.

Notre distraction est de descendre dans les grandes gares pour voir la foule. Un grand nombre de marchands indiens sont sur le quai. L'un vend d'énormes jouets de papier : éléphants, ours, éventails ; un autre du tabac, des poteries, des petites jarres, des comestibles, fruits, gâteaux,

beignets, des feuilles de cerfeuil, crêpes, marmelade, crème, épices. Devant nous, trois Indiens déjeunent tranquillement assis par terre ; ils combinent sur de larges feuilles les beignets, la crème et la marmelade. Il est amusant de les voir faire leur toilette à toutes les gares, se laver la tête, les pieds, les mains, se rincer la bouche. Cet après-midi, nous avons admiré la façon décente et rapide dont l'un d'eux a changé de dohti, — cette pièce de toile qui sert de pantalon, — est allé se laver, en escarpins vernis, puis est revenu tranquillement remettre un petit tricot de dessous, un gilet indien, une petite chemise blanche, le tout fixé par des cordons. Des turbans de toutes les couleurs alternent avec les têtes nues et les petites calottes. Des élégants portent la longue tunique de couleur ou kaki, ou de tussor, et le fez. Très rares, les figures européennes.

LE BENGALE

11 *janvier*. — Calcutta est bâtie sur la rive Est de la rivière Houghly, une des bouches du Gange ; elle a 800 mètres de large ; la gare est sur la rive droite, dans le faubourg d'Howrah dont elle porte le nom. Deux officiers du Bengale nous attendent et nous emmènent. On traverse le grand pont de bateaux de Houghly, qu'on ouvre la nuit pour laisser passer les steamers. Ils ne remontent pas bien haut, car le Gange est très ensablé. Par des quais couverts de monde et de larges avenues bordées d'arbres, nous arrivons à *Government House*, somptueux palais : la façade présente un hémicycle, dont la partie centrale, comme les ailes, se terminant par des colonnades, s'ouvre sur un parc immense, comme les Anglais savent en établir partout. Nous avons un des angles du palais, et nous avons chacun une grande pièce. On s'y perd un peu.

Nous rejoignons le Gouverneur qui déjeune au Cricket Club. J'imaginais un bungalow, nous débarquons sur une immense pelouse de gazon ras comme un billard, et nous trouvons de l'autre côté, sous un petit pavillon de paille en forme de tente, le Gouverneur attablé avec une équipe anglo-indienne de cricket ; nouvelle preuve que, sur le terrain sportif, le préjugé de la couleur n'existe pas.

A côté du Cricket Club, le Memorial de la reine Victoria : deux statues de marbre blanc ; la Reine d'un côté, de l'autre

lord Curzon, qui fut vice-roi pendant plusieurs années. Nombreux portraits : sir Robert Clive, le créateur de l'Inde, dont la statue, avec la figure volontaire et le corps ramassé, fait songer au général Mangin.

Thé chez le Gouverneur, sir Stanley Jackson, qui nous invite à un très beau et très élégant dîner. Le Gouverneur reçoit les officiers d'un régiment écossais dont il est colonel honoraire. Sur une pelouse, devant le club qui est également le Q.G. du régiment, la musique écossaise, bag pipers, tambours et clairons, joue pendant le repas. Tous ces officiers ne sont pas, comme je l'ai cru d'abord, des officiers de l'active, ce sont les officiers de réserve et de territoriale du régiment. Je serais enchanté de voir ces mœurs militaires adoptées en France. A la fin du dîner, la musique exécute sur la pelouse des marches et des contremarches ; tous en tenue blanche, kilt écossais, guêtres et toque blanches avec le plumet d'Écosse, les bag pipers ont en outre sur l'épaule un large plaid écossais à carreaux verts et noirs et l'homme qui bat la grosse caisse est habillé d'une énorme peau de panthère par dessus sa tunique. La tenue, l'allure de la troupe sont magnifiques. Et comme les officiers, ce sont des réservistes et des territoriaux.

Samedi 12 *janvier.* — Nous descendons l'Houghly : les quais disparaissent ; un nouveau port apparaît bientôt, dont le vice-roi vient d'inaugurer les travaux. Le fleuve est jaune, chargé de boue, couvert de bateaux et de barques, dans la brume matinale. Une armée de grues menacent le ciel. Beaucoup de grands steamers, de bateaux à roues qui mêlent leurs fumées. De grosses barques surchargées de jute, cette richesse du Bengale, avec laquelle on fabrique des toiles de tente, des tapis et tous les sacs de riz de l'Extrême-Orient.

Le capitaine Crabbe qui m'accompagne vient d'arriver aux Indes après avoir passé deux ans en Chine. Il y a eu des moments durs. Bien que les Chinois soient mal armés, leur nombre était considérable, et ils étaient poussés par les bolchéviks. A Hang Kéou, les femmes et les enfants européens ont été massacrés...

Deux bateaux allemands de la Société Hugo Stinnes portent sur leurs cheminées la Croix de fer. On nous traiterait

de militaristes, si nos Compagnies de navigation mettaient sur leurs cheminées la Croix de guerre.

L'après-midi est consacrée à la grande journée des Courses de Calcutta : la coupe du Gouverneur. Il arrive en grand apparat : en tête, un officier anglais en noir entre deux lanciers de la Garde, tunique rouge, turban bleu barré de franges d'or ; un peloton de gardes dont les officiers portent la schabraque des cavaliers du Premier Empire.

Le gouverneur du Bengale et lady Stanley Jackson sont en calèche attelée à la Daumont ; deux serviteurs hindous tiennent étendu au-dessus de leur tête un parasol rouge brodé d'or. Sous le soleil, le spectacle est magnifique. Plusieurs courses très belles.

Visite à Mrs Dain, la mère de la jeune fille qui était à la table du commandant sur le *Rajputana*. Son mari, ingénieur des chemins de fer du nord de l'Inde, est aux Indes depuis vingt et un ans, il a fait la guerre et a été blessé à Gallipoli, dans la vaillante 29e division.

Le soir, grand dîner d'apparat, en l'honneur de la Commission sir John Simon. En mon honneur, sans doute, la musique joue au début du dîner *Sambre et Meuse* et termine par la célèbre valse de Crémieux : *Quand l'Amour meurt.*

LA DÉESSE KALI

Dimanche 13 *janvier.* — Après la messe à l'église catholique du Fort Williams, où les fidèles, soldats et civils, sont nombreux, nous allons, à travers les quartiers indiens, voir le fameux temple de la sanglante déesse Kali : Kaligat. C'est jusqu'ici la visite la plus curieuse, celle qui m'a produit la plus forte impression devant les foules indiennes. L'automobile, au sortir des quartiers européens, traverse des rues encombrées de gens et de voitures, garnies à droite et à gauche de petites boutiques. Et l'on met pied à terre à l'extrémité du temple. Là, la foule grouille. Beaucoup d'indigènes ont le torse nu et parfois en même temps les cheveux passés au fer. Les torses nus coudoient les vestons. Les élégants portent le dohti habituel et ont sur les épaules une couverture vulgaire. On ne voit ni chapeau, ni turban. Des femmes, des enfants, des familles entières ; certaines femmes avec leurs cheveux noirs épars

dans le dos ; des fakirs à figure peinte, les cheveux flottants rendus plus touffus et plus longs par la laine qui y est mélangée ; des marchands ambulants vendant des comestibles de toute sorte : des grains, des beignets, des fruits ; des mendiants accroupis ou circulant, des estropiés, des aveugles, des bandes de pèlerins, certaines formées en procession, avec des tambourins et des clochettes ; des marchands de chevreaux pour les sacrifices. Et, planant sur tout cela, la clameur de la foule. Elle est tellement serrée qu'il est difficile de s'y glisser.

Un gros bonhomme, sorte de guide, gras et lourd, mais l'œil intelligent, nous fait d'abord passer devant de petites chapelles de la déesse Kali et du dieu Ganesh, peinturlurés en rouge, et qui reçoivent des offrandes ; puis, sur une toute petite place carrée, entourée de maisons quelconques, quatre morceaux de bois plantés en terre, usés par le temps et rougis de sang. On y attache les victimes qu'on sacrifie à la déesse Kali. Des bêtes viennent sans doute d'être sacrifiées, car le sang couvre encore la terre et un chien maigre le lèche.

Plus loin, le temple de la déesse est un petit pavillon surélevé recouvert de zéliges en porcelaine où le vert domine ; petit, mais assez joli et oriental d'aspect. Un banyan, où les femmes désirant un enfant viennent acrrocher de petites pierres. Elles doivent être souvent exaucées : les enfants grouillent de tous côtés. Puis le bain des pèlerins ; par ce bain, les Hindous sont purifiés de tous leurs péchés.

Dans cet énorme Calcutta, on peut se croire en Angleterre en vivant dans le quartier européen. Mais, en vingt minutes, on se trouve au milieu d'une foule d'Hindous qui ne semblent pas avoir évolué depuis les vieux âges. Comment civiliser ces foules qui augmentent chaque jour et qui sont si profondément attachées à leurs traditions, ces « masses silencieuses » comme les appelle sir Valentin Chirol. Les œuvres d'éducation, d'assistance créées par les autorités britanniques, nos missions seront-elles efficaces ? Les Anglais s'efforcent de faire du bien de tous côtés, cela n'est pas douteux, mais en même temps ils imposent le respect par la distance, l'aspect et la supériorité de la force comme le donnait hier aux Courses l'arrivée du gouverneur du Bengale.

Visite à notre consul général, M. Laronce, que j'ai connu jadis à Casablanca. Visite au Fort Williams au général Ward,

qui se trouvait à l'état-major du corps d'armée britannique du général Hunter-Weston, mon grand ami des Dardanelles, lorsqu'il vint passer quelques jours à Châlons avant d'aller s'engager à la 5e armée. Le général et Mme Ward occupent une vieille maison coloniale, dont les salons sont de plain pied avec les remparts, qui sont devenus des jardins. Dans la cour se trouvent un énorme canon de cuivre qui porte à la fois des inscriptions arabes et la Croix et un curieux canon chinois dont un dragon de bronze forme l'affût ; le cou et la gueule dardant une langue fourchue qui s'étend sous l'âme de la pièce, le corps du dragon enroulé deux fois sur lui-même soutenant la culasse et les ailes supportant les tourillons.

De la terrasse, on aperçoit une haute maison à colonnes qui est celle que construisit et habita lord Kitchener, lorsqu'il commanda en chef aux Indes, après sa campagne victorieuse du Transvaal.

Les troupes sont logées dans des *barracks* (casernes). Dans l'arsenal, la grande salle des fusils est l'ancienne salle à manger du gouverneur général Warren Hastings qui, avec Robert Clive, ont été les deux grands créateurs des Indes anglaises. En face, un autre bâtiment dont le rez-de-chaussée servait d'écurie aux éléphants. Ils sont aujourd'hui remplacés par des caisses de munitions.

Déjeuner chez Mgr Perrier, évêque de Calcutta, un jésuite belge dont le coadjuteur est un évêque indien.

Promenade au jardin botanique. Ce sont toujours des arbres magnifiques, des banyans prodigieux projetant leurs racines jusqu'au sol et constituant ainsi de nouveaux troncs d'arbres. Retour au soleil couchant par le pont de l'Hooghly. Calcutta disparaît dans la brume et la fumée.

Le soir, j'invite au restaurant Fripo's les officiers du gouvernement qui ont été si aimables : les capitaines Crabbe, Battye et Wykeham, le chancelier du consulat de France et Mme Ratton, miss Dain, notre charmante voisine du *Rajputana,* avec ses parents.

Le lendemain, je dépose une couronne de roses rouges au nom de l'Armée française aux glorieux morts, sur le grand terrain du Maïdan. Thé intéressant chez le colonel Butler, secrétaire militaire du gouverneur. Enfin, il faut prendre congé de l'aimable gouverneur et de lady Jackson. Le métier

de gouverneur du Bengale n'est pas une sinécure : sir Stanley a dû abandonner une réunion ministérielle pour venir me serrer la main.

BÉNARÈS

15 *janvier.* — Nous nous réveillons en pleine vallée du Gange ; tantôt elle est fertile, tantôt l'alluvion fraîchement déposée est encore de la boue. Le train traverse le Gange sur un grand pont de fer, doublé par un pont inférieur supporté par des bateaux renversés. Sur la rive gauche du fleuve s'étend, en une belle courbe, Bénarès dont les palais, les minarets de la mosquée d'Aureng Zeb, les nombreuses petites barques sont enveloppées d'une brume argentée à cette heure matinale. Le train contourne la ville, à travers les jardins. La maison des hôtes (*Guest House*) est construite à l'européenne, avec de nombreuses chambres, salons, et de belles terrasses donnant sur les jardins. Aux murs, des gravures du vieux Bénarès. Une plaque rappelle que dans les temps anciens la maison fut défendue par Mr Davies, armé seulement d'une lance, contre deux cents rebelles. Il est vrai que, l'escalier défendu étant un escalier étroit montant en spirale, comme une échelle de perroquet, il n'est pas impossible qu'un homme armé d'une lance ait pu se défendre contre des gens qui n'avaient sans doute que des sabres et des poignards.

Le Temple d'Or est dominé par de hautes maisons dont le séparent des ruelles étroites. Du haut d'une de ces maisons, nous avons pu voir ses dômes revêtus d'un enduit doré qui luisait au soleil. Le temple est plein de monde. Une dame de grande maison est venue évidemment y faire ses prières, car des serviteurs tiennent un voile tendu autour d'elle pour la dérober aux regards de la foule. Un brahme passe au milieu des pèlerins avec un plateau portant le feu purificateur. Un autre sort avec une sorte de petite lampe en argent, munie de clochettes. Tout le quartier qui entoure le Temple d'Or est rempli de petits sanctuaires. Le dieu du Samedi habite une sorte d'armoire, dont la porte est de cuivre et d'argent. Dans la foule circulent des fakirs d'une maigreur extrême avec des yeux noirs effrayants au fond d'une orbite concave.

Bien que ce ne soit pas jour de grand pèlerinage, les visiteurs sont nombreux. Beaucoup d'hommes portent à la main un petit vase de cuivre contenant l'eau du Gange. La circulation est encore gênée par les vaches et les taureaux qui circulent librement : ce sont les vrais maîtres de la ville.

Nous arrivons à la cour du Temple rouge d'Anapurma. Les maisons qui enclosent cette cour sont elles-mêmes peintes en rouge. Peu de monde. Tout cela est assez sale et peu ragoûtant. On ne laisse pas passer impunément dans les rues tant de veaux, de vaches et de taureaux. Le sol est en outre couvert de petites fleurs écrasées, car les Hindous apportent tous des offrandes : l'eau du Gange, du riz, des fleurs. Beaucoup d'hommes ont la tête tondue. Les sectaires de Kali ont un signe rouge au milieu du front ; ceux de Siva portent trois marques blanches horizontales sur le front. Voici des Thibétains, au type mongol, avec les torses nus et de longues chevelures. L'eau du Gange étant sacrée, les fidèles ne craignent pas de la boire, bien que tous les égouts de la ville y débouchent, que des milliers de fleurs jetées en offrande y pourrissent et qu'y soient jetées aussi les cendres des bûchers des cadavres !

Après le déjeuner, visite au maharaja de Bénarès, avec les Caplain Saint-André. Le château de Ramnagar s'élève sur la rive opposée du Gange, à un mille de la ville. La vue est superbe sur le Gange et la ville. Le Maharaja, qui a soixante-dix-sept ans, a été un grand chasseur. Aussi le salon contient-il de nombreuses peaux de tigres. Dans la cour, des éléphants recouverts de grandes housses retombantes, en vieil or patiné, nous attendent. L'éléphant, se relevant, est beaucoup moins dur que le chameau : une petite promenade jusqu'au fleuve.

Bénarès compte 200 000 habitants. C'est la capitale religieuse de l'Inde. Tout individu, si grand pécheur soit-il, qui meurt dans l'espace délimité de la ville, va directement au ciel. Tous les maharajas ont tenu à honneur d'avoir un palais à Bénarès. Les plus beaux sont ceux de Gwalior et d'Indore. Ils dominent le fleuve par une haute muraille, qui leur donne l'aspect de forteresse. L'un des temples a complètement glissé dans le fleuve ; des tronçons de pilastres, des dômes sont encore debout et penchés dans l'eau, sur le côté. Dominant le tout, les deux fiers minarets de la mosquée

d'Aureng Zeb. Cette série de palais, de temples, de « gaths », — ainsi appelle-t-on les immenses escaliers qui descendent au fleuve sacré, — forme un magnifique décor devant lequel il faut défiler en vedette. C'est la beauté de Bénarès.

La plupart des gaths sont à cette heure à peu près déserts. Sur plusieurs d'entre eux se penchent de gros arbres. A l'extrémité de la ville s'élèvent les bûchers où l'on brûle les morts. Nous avons rencontré ce matin un mort porté sur une civière et suivi de près par cinq à six hommes portant des paquets de bûches.

16 *janvier*. — Visite au camp d'entraînement. Les hommes ont la culotte courte kaki, les genoux nus, la chemise de flanelle ouverte et coupée au coude. Pendant leurs huit premiers mois d'entraînement, ils ne font que de la manœuvre en rangs serrés. C'est peut-être beaucoup. Ils sont engagés pour cinq ans. Après quoi ils font dix ans dans la réserve, au cours desquels ils sont appelés pour un mois tous les deux ans. Ces hommes sont d'aspect vigoureux et sont nourris exclusivement de riz. Quand on a voulu leur donner de la viande, le nombre des engagements a diminué. Les Gurkhas seuls en mangent.

SARNATE ET BOUDDHA

Après un déjeuner à Guest House, nous allons par un temps doux de France à Sarnate, où Bouddha prêcha son fameux sermon sous l'arbre. Les stupas sont des constructions cylindriques en briques, de trente mètres de diamètre et de cinquante de hauteur. L'une qui remonte au début du VIIe siècle est revêtue de guirlandes de fleurs, dont subsistent encore de larges plaques. Elle s'élève au milieu de ruines des monastères bouddhiques qui couvraient tout le terrain de ce parc des gazelles, où Bouddha prêcha longtemps. Deux de ses statues ont une expression de méditation et de grâce remarquables. Un des empereurs mongols, Humayoun, vint un jour ici. Après sa mort, son fils Akbar fit graver l'inscription en langue persane que voici : « Parce que Humayoun, souverain des Sept Climats, présentement au Paradis, daigna un jour venir ici et s'y asseoir, accroissant d'autant la splendeur du soleil, Akbar, son fils et humble serviteur, résolut de

bâtir en ce lieu une tour superbe qui s'élève jusqu'au ciel bleu. »

Les Orientaux ont le génie des images.

Un Indien en veston gris nous rejoint et nous propose de nous mener à son village, dont il a fait, nous dit-il modestement, un village modèle. Visite intéressante en effet : deux petits boys scouts nous accueillent et nous mettons pied à terre à l'entrée d'un petit village de terre battue, aux maisons couvertes de tuiles, plus propres que les rues de Bénarès, puisqu'on a créé des auges pour nourrir les vaches et creusé des puisards pour écouler les eaux. On a créé des jardins fruitiers et un petit arc de triomphe porte les différents fruits que produit maintenant le village : oranges, mandarines, citrons, coings. Le village fabrique des étoffes brodées d'or et d'argent, du meilleur goût.

Une école réunit les adultes deux heures chaque soir et les exercices de sports montrent des gaillards musclés. Tout cela est l'œuvre de la Chiraigram Rural Reconstruction Society de Bénarès (Société coopérative). Nous sortons de là couverts de roses, dont l'odeur est tellement forte qu'on croit respirer un flacon de parfum.

J'inspecte le lendemain deux compagnies des troupes du Maharaja. Le bataillon de Bénarès est commandé par un major hindou. Il m'a préparé le programme habituel : un exercice à rangs serrés, et il a l'air un peu surpris et embarrassé lorsque je lui demande de prendre ses dispositions, de donner ses ordres pour attaquer un petit château blanc qui se trouve à l'extrémité du champ de manœuvre. Pendant ce temps-là, les éléphants du Maharaja, couverts de leurs housses rouges, font alentour leur promenade hygiénique.

L'après-midi, visite à l'université de Bénarès. Sur un vaste espace, on a construit une série de bâtiments, un par faculté. La souscription s'est élevée à 150 millions de francs. Les facultés sont au nombre de huit : lettres, théologie, langues orientales vivantes, sciences, médecine, agriculture, droit, ingénieurs. Parmi les langues enseignées on peut citer : le pâhli, le persan, l'arabe, le prâcrits (langue venant du sanscrit), le bengali, l'indi, le mâhratti, le gujratti, le népali, le télégi, l'assamis, le penjabi, le tamoul. Les vacances sont de six mois. Heureux étudiants !

Le gouvernement britannique a encore élevé à Bénarès des collèges, dont le principal est celui de la Reine. De nombreuses écoles primaires réparties dans toute la ville ; pour l'assistance, trois hôpitaux, un asile pour les estropiés ; enfin un établissement qui n'est pas inutile pour une ville où les vaches circulent en liberté : l'hôpital vétérinaire.

Départ, à huit heures du soir, pour Lucknow.

LUCKNOW

18 *janvier*. — Nous arrivons à Lucknow au matin, et sommes reçus chez le préfet du district, Mr F. W. Cassels, grand Écossais marié à une Irlandaise qui a des ancêtres normands. Est-ce pour cela que j'ai la joie, en entrant chez elle, de voir le drapeau français à côté du drapeau britannique ?

Lucknow est une des deux capitales des Provinces Unies, créées après la mutinerie de 1857 par la réunion des royaumes d'Oude et d'Agra. Elles comptent 40 millions d'habitants.

Promenade avec Mr Hamilton, du Civil Service, section judiciaire, dont la mère est Italienne et la femme Française, et même Parisienne ; à travers un quartier de beaux parcs, nous allons voir un vieux pavillon de chasse des rois d'Oude. Là, une surprise : le plus grand de ces parcs est l'ancien domaine du général Martin, qui, fils d'un pauvre tonnelier de Lyon, vint chercher fortune aux Indes. Intelligent, travailleur, ayant le don des affaires, il devint le favori, le ministre d'un des rois d'Oude. Il fit élever, au centre d'un immense parc, un château d'architecture italienne, aux terrasses et aux toits couverts de statues de genre romain. Les salons sont décorés de petits médaillons de genre antique. Un beau péristyle descend vers une pièce d'eau en croix, visiblement inspirée du grand canal de Versailles. Le général Martin a laissé en mourant une trentaine de millions, avec un testament qui est un véritable volume. Il consacrait la plus grande partie de sa fortune à la construction d'un collège qui est, en effet, établi dans le château auquel on a ajouté deux ailes, et qui porte le nom de La Martinière. Il a encore fait don d'un collège à Calcutta et à sa ville natale. Les parcs succèdent aux parcs, les palais des rois d'Oude aux palais. Dans l'un de ces parcs, un jardin zoologique : lions, panthères, tigres, rhinocéros

peuvent s'ébattre en liberté, au milieu de grands espaces grillagés.

Après un lunch sympathique, nous allons au Bazar, rue amusante, pleine de boutiques avec un auvent surhaussé, un petit escalier à se rompre le cou, et des petites pièces où les marchands déballent tout le contenu de leur magasin au besoin. Une des curiosités de Lucknow est le mausolée du Nadan Mahal (mausolée de l'Ignorant) : un fakir de marbre d'une maigreur impressionnante, œuvre d'art remarquable.

LA DÉFENSE DE LUCKNOW (1857)

La Résidence, qui fit l'héroïque résistance de 1857, lors de la grande mutinerie des cipayes, mérite un pèlerinage. Ses ruines se dressent aujourd'hui au milieu d'un parc, et les murs de brique rouge sont couverts de magnifiques bougainvilliers. L'inscription apposée par ordre du vice-roi, rappelle l'héroïsme et les pertes de la défense.

« Siège commencé le 30 juin 1857. Bataille de Chinhat. Le 2 juillet, le général sir Henry Lawrence est mortellement blessé. Le commandement passe au général Ingles, du 32e régiment. La défense de la Résidence est composée de : 30 officiers anglais et indiens, 740 Anglais, 700 Indiens, 150 volontaires civils, 137 femmes, 260 enfants, 50 boys du collège de La Martinière, 27 Européens non combattants, 700 Indiens non combattants. 2 794 personnes au total.

« Du 30 juin au 25 septembre : 86 jours d'investissement. Soumis au feu violent d'artillerie de toutes parts ; plusieurs attaques générales de la position, 25 septembre 1857.

« Les généraux Outram et Havelock essaient, avec des forces considérables, de délivrer la garnison ; après avoir effectué leur jonction avec elle, après de lourdes pertes, ils ne peuvent pas se retirer et leurs forces combinées sont assiégées pendant cinquante-trois jours, jusqu'à ce qu'ils soient délivrés par sir Colin Campbell, le 17 novembre 1857.

« A ce moment, restaient, de la garnison primitive : 970 personnes, en comptant les malades et les blessés, dont 577 Européens et 402 indigènes. »

19 *janvier.* — Visite aux cantonnements des militaires.

1er régiment de cavalerie indienne, à trois escadrons, commandé par un officier anglais ; centre d'entraînement d'artillerie de montagne, qui fournit des recrues à dix-neuf batteries indiennes et à six batteries britanniques ; York Regiment d'infanterie britannique ; les hommes font six ans aux Indes au maximum.

Déjeuner chez les Hamilton, dans une petite maison très agréable. Mme Hamilton a convoqué des marchands de sa connaissance. Avant même que le déjeuner soit fini, la véranda est envahie par ces marchands qui déballent fourrures, soieries, étoffes, vases, bijoux, etc. Nous avons de la peine à nous en tirer, non sans avoir fait quelques achats intéressants.

Ces dames nous emmènent faire visite aux sœurs de Notre-Dame de Lorette, œuvre moitié irlandaise, moitié napolitaine, qui a une école de 150 fillettes anglaises, eurasiennes (métisses), indiennes. Je rencontre dans l'école l'aumônier du corps d'armée italien du général Albricci, quand il débarqua en Champagne, en 1918.

LE CIVIL SERVICE. LES CANAUX D'IRRIGATION

Intéressant entretien avec Mr Tennant Sloan, de l'Indian Civil Service. Les Provinces Unies ont deux capitales : Lucknow et Agra. L'administration a porté son effort sur les routes, les services d'autobus desservant les villages, les réseaux ferrés et les irrigations. Sur les grands fleuves Djumna, Gange et Sarda, a été branché un système de canaux d'irrigation qui teinte littéralement de bleu la carte hydrographique de la province.

Le département de l'Agriculture ne s'est vraiment développé que depuis 1906. Il comprend un collège de recherches et d'instruction des stations agricoles et des cercles agricoles avec un directeur. Il se divise en deux sections : élevage et irrigations. La province produit surtout le blé et la canne à sucre. La culture du blé a eu pour conséquence d'amener les Indiens à se nourrir de blé concurremment avec le riz. La province produit aussi du riz et du coton.

Pour l'Assistance, le ministère a pour chef un Indien. Deux départements différents, l'un médical, l'autre de la

santé publique. Le premier comprend deux sections : l'assistance publique, grands hôpitaux de Lucknow et Agra, collège médical de Lucknow avec une section pour les hommes et une autre pour les femmes. Dans chacun des quarante-huit districts il y a un hôpital. L'assistance est gratuite, sauf pour les gens dont la fortune est suffisante. Le service médical est assuré par les officiers du Service médical impérial, titulaires du brevet britannique, personnel anglo-indien, mais de majorité anglaise. Service médical purement indien et civil pour les hôpitaux purement indiens. Un certain nombre de dispensaires dans les gros villages dont le service est assuré par un personnel subordonné et indien. Pour les femmes, il y a des hôpitaux dans presque toutes les villes importantes, avec des doctoresses indiennes. Les crédits pour l'assistance féminine ont été récemment doublés. Le but à atteindre est d'avoir, par bourg de 4 000 habitants, au moins une doctoresse ou une sage-femme. Dans chaque hôpital se trouve un pavillon spécial pour la maternité. Une ligue créée par lady Chelmsford, pour l'enfance et les femmes au moment de la maternité, a maintenant trente-trois centres dans les Provinces Unies : initiative privée, qui est soutenue par les subventions du gouvernement.

SANTÉ ET INSTRUCTION PUBLIQUE

Le service de santé est destiné à prévenir et à endiguer les épidémies ; études, moyens préventifs, instruction de la population par l'hygiène, moyens d'arrêter le fléau, par des dispensaires mobiles. Une de ses tâches principales est de prendre des précautions pendant les grandes foires religieuses, pour prévenir surtout le choléra, en raison de l'absence absolue d'hygiène, la population buvant les eaux les plus souillées.

Un ministre indien de l'Instruction publique exerce ses pouvoirs dans les Provinces Unies, avec un directeur anglais, membre du service de l'instruction dans l'Inde. L'instruction secondaire et supérieure de la province est représentée par trois universités : Lucknow, Allahabad, Agra, qui comptent 5 600 élèves. En outre, une université pour les Indiens et une pour les musulmans.

A midi, tous les officiers de Lucknow se réunissent au pied du monument élevé, à la vieille résidence du siège de 1857, au général sir Henry Lawrence et à tous les défenseurs de la ville. Mrs Cassels a eu la bonté de faire une couronne de magnifiques roses rouges, que Mrs Hamilton a nouée d'un ruban tricolore. Je dépose cette couronne. A la tête des Anglais, le général Cator, rentré ce matin des manœuvres, dit des paroles pleines de cœur que je n'oublierai point. Je réponds de mon mieux.

C'est une forte émotion, si loin de France, de nous retrouver, Anglais et Français, unis dans les mêmes sentiments. Quand deux grands peuples ont mêlé pendant quatre ans le meilleur de leur sang sur les champs de bataille, le souvenir doit rester dans les cœurs jusqu'à la fin de la vie de chacun et guider les générations qui suivront.

La simple et cordiale hospitalité de Lucknow me laisse le plus cher souvenir.

Le soir, en route pour Jullundur et Kapurthala.

CAMP DE JULLUNDUR CITY

Nous débarquons à Jullundur City au matin, par un froid vif. Le général Twiss, qui nous reçoit et va me faire visiter cet important camp d'instruction et de manœuvres, est décoré de la Légion d'honneur. Son arrière-grand-père l'a reçue de Napoléon Ier.

Je vois successivement une batterie de *Royal Artillery* avec des chevaux splendides et des canons astiqués. Mais je ne puis en être surpris, car l'artillerie anglaise, dans la poussière de Gallipoli, trouvait le moyen d'être aussi belle.

Un bataillon de la Rifles Brigade. Parmi les officiers, le capitaine Jehan Congreve, le fils du général anglais qui m'a reçu si aimablement au Caire en 1921, et qui, amputé du bras gauche, voulut se faire photographier à côté de moi, bras dessus, bras dessous, affirmant avec humour que nous nous complétions très bien.

Le 7e de Cavalerie légère. Ce régiment a six officiers indiens, qui ont reçu la Commission du Roi : quatre Sikhs et deux Musulmans, qui ont tous passé par l'École militaire de Sandhurst.

Le 5e bataillon du 2e *Punjab Regiment*, avec une compagnie du Rajputana et une compagnie sikh. Cette composition est intéressante parce qu'avec les différences de races et de religions de l'Inde, l'amalgame dans les régiments est une question délicate.

Deux bataillons du 17e *Dogra Regiment*. Le général Twiss est fier de me montrer ses Dogras montagnards, dans lesquels il a longtemps servi.

Deux bataillons de *Gurkhas Rifles*, et un centre d'entraînement de réservistes gurkhas, habillés de kaki et de bandes molletières noires. Ils ont une petite toque posée sur l'oreille qui, de loin, peut passer pour un béret. J'ai l'impression d'avoir devant moi un bataillon de chasseurs à pied. Les Gurkhas sont les montagnards de l'Himalaya, de petite taille, presque tous du type mongol. Ils défilent superbement derrière une énorme musique. Au milieu de leur camp se trouvent une cloche et une grande plaque de bronze qui porte la longue liste de toutes les pertes subies par le régiment pendant la guerre. Les Gurkhas les emportent partout. L'Angleterre tire une grande force de sa fidélité aux traditions.

King George Royal Indian Military School, école d'enfants de troupe pour en faire ultérieurement des sous-officiers et même des officiers. Ce sont tous des Sikhs, qui ne coupent jamais leurs cheveux et leur barbe. Pour les hommes, la chevelure est ramassée et dissimulée sous le turban ; la barbe est collée au menton par un filet. Pour les enfants, les cheveux sont relevés sur le sommet de la tête et noués avec un petit pompon de soie.

Enfin, une ferme militaire où le croisement des taureaux anglais et irlandais avec des vaches du pays a sensiblement élevé la production du lait et du beurre.

Tout cela a pris du temps et nous n'arrivons qu'à une heure trente, au palais du maharaja de Kapurthala.

CHEZ LE MAHARAJA DE KAPURTHALA

Le pays de Kapurthala compte 800 000 habitants environ, dont 10 000 Sikhs seulement. Pays plat, campagne cultivée avec de beaux arbres. Le temps est couvert, on pourrait se croire en France. Nous ne verrons pas la formidable chaîne

qui s'élève à 160 kilomètres au nord. Devant le château, la garde du Maharaja est alignée : de beaux hommes qui portent une tenue bleu sombre à parements blancs et des guêtres blanches, le turban bleu avec fond blanc ; le tout d'un très bel effet. La tenue des serviteurs est également bleue et argent.

Princièrement installé, le maharaja de Kapurthala sait recevoir ; les princesses, ses filles, parlent parfaitement le français ; elles sont habillées à l'indienne de robes qui les drapent à la manière des statues grecques et portent les cheveux longs, recouverts d'un voile. Comme je faisais compliment à l'une d'elles du tissu de sa robe, qui me paraît indien, elle éclate de rire et affirme qu'elle l'a acheté à Paris.

Garden party. De nombreuses familles d'officiers de Jullundur sont venues. Le Maharaja a de magnifiques volières, des faisans dorés, des lotophores, des faisans argentés de toute beauté, d'innombrables perroquets.

22 *janvier*. — Promenade avec le major Gaisford, du *Political Service*. C'est pour moi l'occasion de le remercier, car c'est lui qui a établi le programme du voyage

POLITICAL SERVICE

Le *Political Service* est chargé des relations du vice-roi avec les États des rajahs aussi bien qu'avec les États voisins de l'Inde : Russie, Afghanistan, Arabie, etc... Sur les événements d'Afghanistan, nous tombons d'accord pour penser qu'Amanoullah a eu la tête tournée par son voyage en Europe. Il est maintenant en fuite. Son frère, qui avait été nommé roi, a dû abdiquer au bout de quarante-huit heures. L'évacuation de Caboul, non seulement de la colonie britannique, mais aussi de la colonie européenne a été une opération remarquable. Ces colonies, comptant plus de 300 personnes, ont été évacuées par avions. Le commandement a fait venir de Bagdad de grands Goliath portant une quinzaine de passagers, qui sont arrivés à Peshawar en cinq jours.

J'avais entendu parler de ce curieux pays du Népaul au pied des contreforts de l'Himalaya. Sa situation politique est une preuve de l'esprit pratique des Anglais. Ce pays, en effet, est resté État indépendant. Le roi n'est pas le sujet, mais l'allié du roi d'Angleterre. Son gouvernement présente une

particularité : le roi a les honneurs du pouvoir, mais ne gouverne pas, — c'était la théorie en France du temps du roi Louis-Philippe, — le pouvoir est dans les mains du premier ministre, dont la fonction est héréditaire, non pas de père en fils, mais à la mort du titulaire, le pouvoir passe au plus âgé de la famille après lui. Pour être tranquille, le gouvernement du Népaul a décidé que l'entrée du pays serait interdite aux étrangers, sauf aux invités du roi ; le pays se trouve garanti de ce fait contre l'invasion des indésirables.

Le commerce du Népaul a diminué parce que les caravanes du Thibet prennent maintenant la direction de Darjeling, où elles trouvent le chemin de fer. C'est le Népaul qui fournit à l'armée des Indes les braves Gurkhas. La force armée de cet État indépendant réside dans la capitale, Katmandu, à 1 500 mètres d'altitude, et aux environs.

Cette conversation se déroule tout en visitant la ville. Le monument du Jubilé d'or du Maharaja, la Chambre délibérative qui se trouve au milieu du collège, à côté du temple sikh, une mosquée en construction : le Maharaja, très libéral, respecte toutes les religions ; le monument élevé aux Hindous tués pendant la guerre. La grande rue a été construite aux frais du Maharaja. Toutes les boutiques sont en arcades. Nous avons rencontré peu de monde jusqu'ici ; mais le palais de justice est assiégé par une véritable foule. Visite des salles où le Maharadja conserve ses bijoux, ses armes, ses souvenirs les plus intéressants. D'énormes émeraudes, des topazes, des perles ; les plus précieuses viennent du fameux roi mongol Nadir Shah. La bibliothèque contient de beaux manuscrits enluminés, dont les *Institutions* de l'empereur mongol Akbar, qui sont encore la loi de l'État de Kapurthala.

Visite aux éléphants. Il y en a une dizaine, qui ont sans doute bien mangé ce matin, et qui ont l'air de s'ennuyer. L'un d'eux, un mâle, vient d'avoir une crise de folie. Il a voulu tuer son mahout et porte à la tête de graves blessures faites par les gardiens qui ont réussi à le mater. Il paraît calmé, et son mahout grimpe sur son dos en se servant de sa trompe comme d'une échelle. Seul, cet éléphant, âgé d'une trentaine d'années, peut porter la grande haouda de parade du Maharaja en argent massif qui, avec les quatre personnes qui y prennent place : le Maharaja, le Prince héritier, un aide de camp et le

mahout, représente un poids de deux tonnes. De cette tournée, il résulte que la ville de Kapurthala est beaucoup plus propre que celles déjà vues, où la voirie est réservée aux oiseaux de proie. Ici, le Maharaja, habitué aux villes européennes, veille à la propreté.

Grand dîner de gala. Le Maharaja est superbe, avec la longue tunique d'or barrée du grand cordon de la Légion d'honneur. Les officiers de la garnison britannique de Jullundur sont là, tous en « mess-dress ». L'un porte un smoking court, du bleu de nos anciens hussards et chasseurs, sur un gilet d'étoffe d'or à boutons ronds des troupes d'Afrique ; un autre porte le gilet rouge des anciens zouaves. Mais ces tenues brillantes sont écrasées par le Maharaja, ses fils, ses ministres, les officiers du palais, tous en longue tunique dorée, argentée, couleur orange, mauve, jaune, grise, etc... Les princesses ont leur plus beau *sarree*, cette longue pièce d'étoffe à couleurs vives et fleurie, dans laquelle elles s'enveloppent avec grâce.

Dans la grande salle à manger, une longue tapisserie du XVIIe siècle, représentant de jeunes femmes dansant devant la colonnade et le château de Versailles. Le dîner est très brillant et les toasts chaleureux.

23 *janvier*. — Le temps est couvert. Décidément, nous ne verrons pas l'Himalaya. Je vais voir manœuvrer les deux bataillons de la petite armée du Maharaja. J'en suis fort content.

Avant le départ, le Maharaja nous apporte un souvenir de Kapurthala et vient aimablement causer avec moi ; il me raconte qu'il a choisi un artiste français pour construire son palais, mais c'est lui-même qui a réglé la distribution d'intérieur des pièces, de façon à se ménager de nombreux salons et salles de réception. C'est ainsi qu'il y a quelque temps, il a pu loger en même temps le prince de Galles, le vice-roi et de hautes autorités.

Nous quittons à regret la belle hospitalité de Kapurthala et reprenons notre beau wagon blanc.

GÉNÉRAL GOURAUD.

(A suivre.)

LETTRES INTIMES

II (1)

1857-1867

Le mariage de la princesse royale

Après avoir reçu, en août 1857, les souverains français à Osborne, la reine Victoria et le prince Albert allèrent, à l'automne, en Écosse. De Balmoral, demeure qui lui était particulièrement chère, Victoria écrit à la princesse Augusta pour lui donner des nouvelles du voyage de « Bertie », le jeune prince de Galles, en Europe et de sa rencontre avec Metternich, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans ; elle l'entretient également du récent mariage de Maximilien d'Autriche avec la princesse Charlotte, fille de son oncle Léopold Ier de Belgique.

Mais un autre mariage lui tient plus à cœur, celui de sa fille *Vicky* qui approche. Le 5 septembre 1857, de Balmoral, la Reine écrit à la princesse Augusta que la jeune fiancée est un peu souffrante depuis son départ « du cher, du ravissant Osborne, où elle a passé son dernier joyeux été d'enfant innocente dans un groupe heureux d'enfants ». Elle attribue sa dépression au déchirement de quitter, même pour une union heureuse, le foyer familial.

Attristée par la pensée de la séparation prochaine, la Reine a aussi d'autres soucis. Des mutineries ont éclaté aux Indes, d'atroces massacres ont eu lieu à Cawnpoore et la ville de Lucknow est assiégée. C'est le cœur étreint d'angoisse que la Reine poursuit, trois jours après, sa lettre :

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Balmoral, 8 septembre 1857.

« Je reprends ma lettre aujourd'hui. À l'église, ce matin, nous avons entendu un très beau sermon prononcé par W. Caird, le même pasteur dont le sermon, il y a deux ans, a fait une si grande sensation et a été traduit en allemand et en français.

« Mon oncle Léopold a été ravi de vous revoir, car il a la plus profonde admiration pour vous. Il ne m'a plus donné signe de vie depuis Baden. J'ai reçu récemment de Venise une lettre très heureuse et très simple de la chère Charlotte (1). Hier soir, j'ai eu des nouvelles de Louise (2), qui ne semble pas encore bien habituée à la joie d'avoir un bébé. Il paraît que l'air de Badenwiler est particulièrement bon et fortifiant. Nous sommes peinés que notre excellent ami St. (Stockmar) soit encore malade ; par malheur, il ne s'est jamais soigné et ne fait aucune attention à sa santé...

« Je suis sûre que vous partagerez notre tristesse à propos des événements des Indes ; la situation qui règne là-bas, les meurtres horribles et inouïs, les massacres qui ont eu lieu, les cruautés innommables infligées aux femmes et aux enfants, nous affligent profondément et nous causent une grande anxiété ; c'est une pensée qui ne quitte pas notre esprit et nous nous occupons sans cesse des mesures nécessaires et des armements.

« C'est bien plus terrible que la dernière campagne ; c'était du moins une guerre glorieuse et honorable ; il s'agit cette fois d'une trahison contre les nôtres commise par des gens en qui nous avions confiance ; il y a peu de familles qui ne comptent pas un mort ou qui ne soient dans l'angoisse, surtout dans la haute bourgeoisie et les classes moyennes ; les hautes classes sont moins touchées. Il y a de pauvres gens qui ont trois fils aux Indes, officiers ou fonctionnaires, et les uns et les autres sont également en danger. Le pauvre sir G. Cowper, qui est avec maman, a deux fils dont l'un est à Lucknow avec sa femme et ses enfants. Lucknow est assiégé par les mutins, mais nous espérons que la ville sera bientôt délivrée.

« Il faut que je mette fin à cette lettre qui est vraiment

(1) Fille de Léopold Ier qui, le 27 juillet, venait d'épouser Maximilien d'Autriche.
(2) Fille d'Augusta, mariée depuis un an au grand-duc de Bade.

devenue trop longue et que je ne peux terminer qu'aujourd'hui 17.

« Albert me charge de vous transmettre ses respects ; veuillez présenter nos meilleurs souvenirs à vos frères et à vos sœurs.

« Toujours votre fidèle cousine et amie,

« V. R.

« Vous serez heureuse d'apprendre que maman va extraordinairement bien. »

Après de longs mois de fiançailles, le mariage de la princesse royale d'Angleterre fut fixé. Mais le bruit courut à Londres que l'opinion prussienne s'alarmait à l'idée que le prince fiancé dût aller à Londres pour le mariage et que celui-ci n'eût pas lieu à Berlin. Victoria prit sa bonne plume et, s'adressant à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, elle fit bon marché de la présomption allemande qui avait trouvé exagéré « pour un prince royal de Prusse, de *venir* épouser *en* Angleterre la princesse royale de Grande-Bretagne », elle la qualifia même nettement d'absurde.

« Quel que puisse être le protocole des Princes prussiens, écrit-elle, ce n'est pas *tous les jours* que l'un d'eux épouse la fille aînée de la reine d'Angleterre. En conséquence, la question doit être considérée comme résolue et terminée. »

A propos du programme des fêtes qui devaient avoir lieu à Berlin pour l'arrivée du jeune couple, la Reine écrivit à la mère du fiancé :

Windsor Castle, 28 décembre 1857.

« Bien chère Augusta,

« J'avais l'intention de ne vous écrire qu'après-demain ; toutefois je suis très désireuse que vous receviez ma lettre le plus tôt possible. Je voudrais attirer votre attention et celle du Prince sur une question qui m'inquiète. Parmi les projets envisagés pour le voyage de Victoria, projets que Fritz (1) a gentiment notés à mon intention, je vois :

« Samedi 7. *Église et Théâtre paré* (2). Bien entendu,

(1) Le fiancé, futur empereur et roi.

(2) En français dans le texte.

Victoria ne fera jamais de difficultés quand il s'agira d'observer les habitudes de sa nouvelle patrie, elle ne permettra pas non plus aux siennes de l'influencer, surtout si celles-là ne sont en opposition ni avec ses sentiments ni avec les miens. Mais il me faut bien admettre que si la première apparition de Victoria en public devait avoir lieu au théâtre un dimanche, — comme vous le savez, beaucoup des nôtres ont, sur le respect du « Jour du Seigneur », des idées très strictes (idées que je n'ai jamais pu partager) et tous considèrent le jour du Sabbat comme celui du plus complet repos, — cela offenserait le peuple de ce pays-ci à un tel point que la chose pourrait être dangereuse, pour Victoria, pour Fritz, et pourrait même faire naître un sentiment hostile à la Germanie en général. Cela serait considéré comme une démonstration volontaire.

« Les gens diraient, soit qu'ayant quitté sa patrie elle oublie immédiatement ses devoirs religieux, son instruction cultuelle et le respect qu'elle leur doit, soit que quelqu'un l'a influencée bien mal à propos et l'a forcée à agir contre sa conscience. Par exemple, Bloomfield ne serait certainement pas présent et son absence juste au début des fêtes ferait mauvais effet et pourrait même me compromettre aussi. J'espère donc sincèrement qu'il sera possible de remettre *le Théâtre paré* à un autre jour. Toute autre chose le dimanche pourrait avoir lieu sauf le théâtre ou un bal, mais le projet actuel est certainement mal approprié au début de Victoria.

« Vous ne vous faites pas une idée de l'intérêt profond que le pays porte à Victoria, exactement comme si elle était la propre fille de chacun, et chacun en effet s'inquiète de son bonheur et de l'accueil qu'elle recevra dans sa nouvelle patrie. Aussi est-il très important qu'il n'arrive rien qui puisse causer le moindre mécontentement ou désapprobation ici. Elle pourra faire tout ce que l'on voudra plus tard sans que l'on n'en dise rien. Je joins à ma lettre un charmant petit poème que j'ai découpé dans un journal et qui prouve l'intérêt que chacun lui porte. Montrez, je vous prie, cette lettre à Fritz !... »

Le 25 janvier 1858, la princesse royale d'Angleterre, conduite à l'autel par son père et par le roi Léopold de Belgique, épousait Frédéric de Prusse dans la chapelle royale britan-

nique, en présence de trente-cinq princes ou princesses.

Un an et deux jours plus tard, le 27 janvier 1859, *Vicky* mettait au monde un fils qui devait être Guillaume II, empereur d'Allemagne. La reine Victoria félicite la princesse Augusta de la naissance de leur petit-fils commun :

Château de Windsor, 30 janvier 1859.

« Ma très chère amie,

« Vous avez dû recevoir notre télégramme et vous savez sans doute déjà combien notre joie a été grande à la nouvelle de la naissance de notre premier petit-fils et combien nous remercions Dieu de la grâce qu'il nous a accordée. Mais nous avons été très affligés et très inquiets d'apprendre que notre chère fille avait tant souffert et que la vie du pauvre bébé avait été en danger. Mon Dieu ! quelles heures difficiles et terribles vous avez dû vivre, pauvres chers ! L'attente est d'autant plus pénible et angoissante qu'on ne peut rien faire et que, au milieu des plus grands tourments, il faut cacher ses inquiétudes à la pauvre enfant qui souffre ! C'est très dur pour son pauvre mari qui subit pour la première fois cette douloureuse épreuve et je suis de tout cœur avec notre bon Fritz.

« Tous les médecins s'accordent à dire que rien n'explique cette complication qui est très rare, mais ils affirment que ce n'est pas dangereux pour la jeune mère et qu'elle ne se reproduit jamais. Très chère Augusta, comment puis-je vous remercier de la belle et touchante lettre que vous m'avez écrite immédiatement, sans attendre d'être remise de vos émotions ? Notre petit-fils est entre nous et entre nos pays un lien nouveau. Je suis si reconnaissante que je ne voudrais formuler aucune plainte, mais c'est bien pénible pour moi de ne pas avoir été près de ma chère fille pendant les heures les plus difficiles de sa jeune vie. Et d'être encore si loin, si loin, sans pouvoir les voir une minute, elle et son petit enfant, c'est à peine si je puis le supporter.

« Nous revenons de l'église où le bon doyen de Windsor a fait un sermon très beau et très émouvant et où nous avons remercié Dieu de ses bontés. Je vous envoie la prière et je vous communiquerai plus tard le sermon. L'intérêt qu'on nous témoigne partout nous va au cœur et nous est très agréable.

Je vous enverrai aussi plusieurs articles de journaux qui, sans aucun doute, vous feront plaisir. Vous les montrerez peut-être à Fritz et vous les ferez lire à Vicky. L'enthousiasme en Allemagne doit être indescriptible et nous sommes fiers et heureux que ce soit notre fille qui ait donné ce fils à votre pays. Je joins une lettre de la chère reine Amélie qui s'intéresse beaucoup à cet heureux événement. Maman vous écrit elle-même. Et maintenant adieu, très chère amie ! Que Dieu vous bénisse tous. Votre cousine et amie dévouée,

« V. R. »

« Vicky semble en parfait état et je pense qu'elle se remettra aussi rapidement que je l'ai toujours fait. Quel bonheur qu'on lui ait donné du chloroforme ! Sans cela aurait-elle peut-être été beaucoup plus affaiblie. »

Le cruel chagrin de la Reine

L'année 1861 devait être une année de deuil pour la Reine et ses correspondants. Le 2 janvier, mourait, à Sans-Souci, Frédéric-Guillaume IV. Le prince Guillaume, régent depuis 1857, devenait roi et Augusta reine de Prusse.

Le 16 mars 1861, la reine Victoria perdait sa mère, la duchesse de Kent, et restait « comme une pauvre enfant au cœur brisé » ; le destin lui réservait un deuil plus cruel encore.

A la fin de la même année, le prince Albert mourait aussi et la laissait dans une amère solitude. « Plus personne maintenant ne m'appellera Victoria », s'était écriée la Reine devant le lit de mort de son mari. Elle reprit cependant courageusement sa tâche, mais cette émouvante lettre, écrite au nouveau roi de Prusse, prouve la profondeur de son deuil.

Osborne, 4 février 1862.

« Mon cher frère,

« Comme je ne vous ai pas écrit depuis que le soleil de ma vie s'est éteint, je m'adresse à vous aujourd'hui au lieu de remercier ma chère Augusta de son affectueuse lettre. Mais je vous en prie, faites-le de ma part et acceptez aussi mes remerciements pour votre cordiale sympathie.

« Ah ! mon cher frère, que puis-je vous dire, si ce n'est que mon pauvre cœur est à jamais brisé ! Je ne me sens qu'à moitié vivante, parce que pour moi la vie a pris fin le 14 décembre. Je ne sais même pas si un seul jour ou sept semaines se sont écoulés depuis que j'ai perdu mon héros, mon mari glorieux et d'une grandeur exceptionnelle, à l'apogée de son pouvoir et de sa vigueur, en pleine force de l'âge. Toute ma vie et mes pensées reposaient sur lui ; ma seule ambition était de lui plaire, d'être digne de lui ! Les fardeaux, les soucis et les difficultés d'une situation qui n'a jamais eu de charme pour moi étaient supportables, grâce à sa bonté, à sa sagesse, à ses conseils ; c'est lui et lui seul qu'il faut remercier de tout ce qui a été fait. Il s'occupait de l'éducation de nos enfants, il dirigeait notre maison et notre intérieur ; en un mot, c'était la vie et l'âme de tout ! Et, de plus, le mari le plus tendre, le plus aimant, le compagnon le plus délicieux et le plus instruit qu'on puisse imaginer. Pour moi, je dépendais de lui, corps et âme. Et maintenant, je reste seule avec mes pauvres enfants et tous mes soucis et je deviens plus faible et plus maigre de jour en jour. Je travaille et je lutte de toutes mes forces, mais le regret poignant, le désir de le revoir déchirent mon cœur et ne me laissent aucune paix ! Ma seule consolation est l'espoir que je le suivrai bientôt peut-être, et alors que je serai unie à lui à jamais !

« Malgré ce tableau désolé et cependant conforme à la vérité que je vous fais de moi, je peux vous assurer que tant que je vivrai, je m'efforcerai de préserver la meilleure entente entre nos deux pays et de faire tout ce que mon Ange bien-aimé aurait souhaité. Je vous supplie aussi de garder votre amitié à la pauvre malheureuse veuve de votre grand et noble ami, et à nos enfants quand je ne serai plus !

« Que Dieu vous protège et vous bénisse, vous, notre chère Augusta et nos chers enfants et petits-enfants.

« Je suis toujours votre fidèle, mais bien triste sœur et amie,

« V. R. »

A la fin de mai seulement, la reine Victoria eut le courage de répondre aux lettres de condoléances de son amie.

Balmoral, 26 mai 1862.

« Très chère Augusta,

« Vous me pardonnerez de ne pas avoir répondu plus tôt à vos deux lettres affectueuses du 1er et du 29 mars. Mais toutes les lettres que j'écris me paraissent si vides maintenant, si tristes et si mélancoliques, et le monde et son activité fiévreuse ont en vérité perdu tout sens pour moi. Je suis devenue si indifférente à tout ce qui intéresse les êtres humains que j'avais peur de ne pouvoir que vous ennuyer en vous écrivant, ma bien chère amie. Cependant, la bonne lettre que vous m'avez envoyée pour mon malheureux anniversaire était si pleine de tendresse et de compassion que je ne peux tarder plus longtemps à vous embrasser et vous remercier mille fois. Je vous remercie aussi de la jolie petite gravure.

« Ma chère Augusta, pour moi tout est désormais fini. Je ne vivais que pour lui et par lui, mon Ange du ciel. J'en suis sûre, on ne pourra jamais voir autant d'union, autant de confiance, une si parfaite harmonie entre deux êtres. Je peux dire en toute vérité que je n'avais pas d'existence en dehors de lui, qu'il était ma vie et mon âme, oui, même ma conscience, si je peux ainsi dire. Mes pensées étaient les siennes, il me guidait et me protégeait, il me réconfortait et m'encourageait ; de plus, il mettait de l'entrain et de l'animation dans toute la maison avec son éternelle bonne humeur, son intelligence rare et merveilleuse !

« Maintenant, il me semble que je suis morte. Je m'efforce de faire mon devoir et j'essaie tout au moins de m'opposer à tout ce qui aurait été contre ses souhaits, mais, hélas ! j'ai perdu toute force vitale. Découragée, je continue seule ma vie morne et triste. Plus rien ne m'intéresse ni ne me fait plaisir et mon seul désir est de le rejoindre bientôt, le plus tôt possible. Chaque jour, je sens mes nerfs plus ébranlés et plus malades, et le temps en s'écoulant ne fait qu'aviver ma douleur. Je cherche à me consoler un peu en pensant à la félicité dont il jouit, aux ineffables joies spirituelles qui lui sont échues en partage. Je cherche à reprendre courage en me disant qu'il est toujours près de moi, bien que je ne puisse pas le voir, que nous nous retrouverons un jour et que notre union encore plus parfaite sera éternelle. Mais ma nature est

trop passionnée, mes sentiments sont trop ardents; j'ai besoin de me serrer contre quelqu'un, j'ai besoin de quelqu'un qui me consolerait et m'apaiserait. Je meurs du désir de lui parler, du désir de le voir et de l'entendre, de me jeter dans ses bras et d'y trouver la paix et la sécurité, — comme je l'ai fait pendant vingt ans, — tout cela est trop affreux et me ronge nuit et jour.

« C'est un triste portrait que je vous fais de moi, mais il est exact. Les enfants sont bons et affectueux, mais ils ne peuvent remplacer mon cher disparu ni me servir de soutiens. De plus, je ne peux en avoir que deux avec moi en même temps et je prends encore mes repas dans ma chambre. Je me sens extrêmement faible et je peux à peine marcher. Cependant, je fais toujours deux promenades en voiture et une courte promenade à pied chaque jour... Ici, ma vie est encore plus pénible et plus douloureuse que partout ailleurs.

« L'ange de la mort ne nous quitte pas. La grande-duchesse de Hesse (1) vient de mourir et le mariage d'Alice sera vraiment lugubre (2). Grâce à Dieu, notre oncle Léopold va mieux. Ah ! comme nous resterions sans appui si lui aussi nous était enlevé... Que Dieu vous bénisse et vous protège !

« Toujours votre sœur fidèle, mais bien malheureuse,

« V. R. »

L'anniversaire de la mort du prince Albert réveilla la douleur de la Reine; elle écrivit alors à la reine de Prusse :

Windsor Castle, 16 décembre 1862.

« Ma très chère amie,

« J'ai été profondément touchée par vos deux affectueuses lettres du 11 et du 13, et aussi par la couronne que vous avez envoyée pour la tombe de mon cher disparu. Je la placerai moi-même après-demain, quand nous irons tous prier sur son tombeau.

« Ces belles paroles et cette preuve de votre affection et

(1) La grande-duchesse Mathilde, veuve du grand-duc Ludwig III, était morte le 25 mai.

(2) Le mariage de la princesse Alice et du grand-duc Ludwig IV de Hesse fut célébré le 1er juillet 1862.

de votre respect pour lui m'ont été une grande consolation. Mais vous vous êtes toujours montrée pour nous une amie si aimante et si fidèle ! Vous avez toujours eu une telle confiance en mon cher Ange, que maintenant votre tendresse et votre compassion me sont infiniment précieuses. Il me tarde beaucoup de vous revoir, chère Augusta, mais je serais pour vous une compagne bien triste et bien ennuyeuse. Je ne parle presque pas et je suis devenue très distraite ces derniers temps ; une seule pensée m'absorbe quand je ne suis pas occupée et vraiment je suis accablée de soucis de tout genre. Vous serait-il possible de venir passer quelque temps avec moi l'été prochain, si je suis encore de ce monde ? Je resterai sans doute ici la plus grande partie de juin. Vous seriez assez près de Londres pour y aller souvent et cependant nous serions ensemble. J'espère bien que cela pourra s'arranger !

« Il me serait impossible de décrire les souffrances cruelles que j'ai éprouvées ces jours-ci. Comme vous le dites vous-même, de telles journées ne peuvent être que tristes et pénibles.

« Pour le moment, je me sens faible et découragée ; je viens de vivre une année difficile et sans joie, et maintenant il faut que j'en commence une autre avec mes nerfs ébranlés et mon corps sans force. Je n'ai plus qu'un espoir : le rejoindre bientôt ; ma seule consolation est ma constante communion spirituelle avec lui et l'effort que je fais pour accomplir ses souhaits. Travailler pour lui, honorer sa mémoire de plus en plus, élever des monuments à son nom..., c'est ici-bas ma seule consolation, le seul stimulant qui m'encourage à faire mon devoir. Mais je ne peux faire plus !

« Samedi, nous sommes allés à Saint-George, pour poser des couronnes pour la dernière fois sur sa tombe, et le 14 nous avons eu une cérémonie religieuse très belle et très émouvante dans sa chambre bien-aimée. Les enfants, lady Bruce, veuve du général, et ses fils dévoués y assistaient. Elle était célébrée par l'excellent D. Stanley et nous a fait à tous une vive impression. Plus tard dans la soirée, il a de nouveau récité plusieurs prières et, quand je me suis trouvée seule, je suis retournée dans sa chambre chère et sacrée, — comme je le fais chaque soir avant de me coucher. Je me sens accablée par la douleur la plus aiguë, le regret et le désir de le revoir. Ah ! je me sens si seule et je me sentirai toujours seule jusqu'à

ce que nous soyons réunis éternellement, pour ne plus jamais nous séparer. Demain à midi, le mausolée sera consacré solennellement en notre présence ; le lendemain, son précieux trésor y sera déposé et nous y retournerons l'après-midi. Quand vous viendrez, nous irons ensemble. Pour le moment, le plâtre de la belle statue de Marochetti doit être posé sur le sarcophage ; c'est vraiment un chef-d'œuvre. Vous en recevrez une photographie. Le cher excellent Blucher a été une grande consolation et un grand appui. Ah ! Dieu m'a donné tant d'amis affectueux en plus de mes chers enfants, et les témoignages de sympathie de toute la nation me vont au cœur. Je vous envoie aujourd'hui un livre de grande valeur qui a été compilé et publié par W. A. Helps (1) sous ma direction ; c'est un très bon écrivain. Cet ouvrage vous intéressera certainement. Permettez-moi de vous l'offrir comme cadeau de Noël. »

Au mois de juin 1863, la reine de Prusse Augusta fit un séjour à Windsor Castle et, après son départ, la Reine lui écrivit les lignes suivantes :

Windsor Castle, 3 juillet 1863.

« Bien chère Augusta,

« J'ai reçu votre chère lettre juste avant dîner et je vous envoie mes sincères remerciements. Les instants délicieux de votre séjour ici sont passés comme tout passe en ce monde, mais leur souvenir demeure, et votre affection, votre bonté et votre amitié sont inestimables pour moi ! Votre présence m'a réconfortée et vous me manquez terriblement. Je vous ai toujours aimée, respectée et admirée, — mon cher Albert aussi était votre très sincère ami et admirateur, — et les quelques jours que nous venons de vivre ensemble ont rendu ces sentiments encore plus vifs. J'ai pu vous parler librement, comme je ne peux le faire avec personne d'autre, et cela a été une grande consolation pour mon pauvre cœur brisé ! Que Dieu vous bénisse, et quand je rejoindrai mon Albert, je vous en supplie encore une fois, ne retirez pas votre amitié à nos pauvres enfants ! Cela ne tardera pas, car ma faiblesse, qui

(1) Les discours prononcés par le prince consort.

augmente sans cesse, et mes nerfs ébranlés m'entraînent rapidement... »

Famille et politique

Sous l'influence de Bismarck la situation devient de plus en plus tendue entre l'Autriche et la Prusse. La Reine intervient. Elle voit le roi de Prusse à Rosenau. Quand le Roi quitta Victoria, il lui dit : « Je remets mes intérêts entre vos mains. » Et la Reine : « Vous pouvez compter sur moi avec certitude. »

Elle eut, trois jours après, une entrevue avec François-Joseph qui vint la voir à Cobourg, essaya de s'entremettre, plaida pour sa chère Germanie. L'Empereur répondit qu'il désirait la paix, mais que la Prusse était en elle-même une difficulté perpétuelle.

Victoria revint sans avoir obtenu le succès qu'elle attendait, mais l'alliance de sa fille Vicky avec le futur héritier de la couronne influença toujours son jugement.

Osborne, 8 juillet 1863.

« Très chère Augusta,

« J'ai reçu hier votre très bonne et très affectueuse lettre de dimanche soir et je vous en remercie mille fois. Vous êtes vraiment un grand soutien pour moi et comme j'aurai besoin de vous maintenant que je vais sans doute perdre notre plus sage, notre plus fidèle et plus intime ami (1). Les nouvelles que j'ai reçues de lui m'ont fait beaucoup de peine, car une de mes principales raisons d'aller à Cobourg cette année était que j'espérais le voir et causer longuement avec lui, — comme vous le savez, nous avions coutume de tout nous confier. Mais maintenant, si notre cher Stockmar n'est plus de ce monde, je n'ai plus guère envie d'y aller. Cependant c'est presque mon devoir de m'y rendre pour retrouver les deux jeunes princesses, si c'est possible. »

De retour en Angleterre, la Reine écrivit au roi de Prusse pour lui rappeler leur entrevue de Cobourg. Mais elle avait de

(1) Le baron Stockmar.

nouveaux sujets d'alarme. Son gendre, le prince héritier de Prusse, encouragé par sa femme, s'était révolté contre la politique de Bismarck ; il alla jusqu'à exprimer publiquement ses opinions. La reine Victoria intervint pour supplier le Roi d'accorder plus de liberté à son fils.

Château de Windsor, 13 septembre 1863.

« Cher frère,

« Pendant mon court séjour à Rosenau, vous avez été si amical et si franc avec moi, si aimable d'accéder à ma prière en permettant que mes enfants viennent passer quelques jours en Écosse, — si toutefois cela n'est pas trop difficile cette année, — que je sens que je puis sans excuses préalables aborder un sujet que nous n'avons pas eu le temps de discuter ensemble. Si mon Albert bien aimé, dont le jugement avait tant de valeur à vos yeux, était encore de ce monde, je suis sûre qu'il vous aurait écrit sur cette question qui nous touche de près ; puisqu'il ne peut le faire, il faut que je vous écrive en son nom. Il s'agit, vous l'avez déjà deviné, de notre cher Fritz. Il a proclamé publiquement qu'il n'approuve pas votre façon de gouverner. La crise intérieure de la Prusse n'est pas terminée et je dois avouer que je crains ses résultats possibles. Si un sérieux désaccord s'élevait entre vous et Fritz à cause d'une opposition plus violente, tout finirait peut-être par un éclat déplorable qui menacerait aussi le bonheur de notre fille. Mon cœur inquiet cherche un moyen de prévenir un tel désastre.

« Je ne veux pas examiner si les opinions de votre fils sont justes ou fausses. J'imagine sans peine que le fait même de les proclamer publiquement les rend très outrageantes pour vous. Si Fritz a été imprudent, rappelez-vous avec indulgence ce que l'observation quotidienne nous apprend, c'est-à-dire que les personnes qui ont l'habitude de réprimer leurs opinions en public ignorent souvent par simple inexpérience la meilleure façon d'agir. Voici à mon avis le fait essentiel : votre fils croyait de son devoir d'exprimer cette opinion et cela lui a coûté un rude combat ; de plus, il n'est pas le seul qui pense ainsi. Je crois donc que ses opinions et l'imprudence qu'il a commise de les répandre en public, malgré son rang royal, doivent être considérées d'un point de vue humain et non

comme des crimes ; en effet, c'est une raison de plus pour reconnaître ses droits.

« En réalité, le fait qu'il a exprimé cette opinion pourrait se montrer avantageux pour la dynastie elle-même. Tout calcul humain peut être faux et il est possible que vous ne puissiez arriver au but que vous vous êtes proposé. En ce cas, les idées de votre fils vous permettraient de prendre une autre direction qui favoriserait également les intérêts de la dynastie. Étant donné ces circonstances, je déplorerais profondément toute tentative faite pour influencer Fritz et le faire revenir sur ses déclarations, si elle s'accompagnait de mesures sévères de contrainte, d'une diminution de liberté. Si cette tentative réussissait, Fritz perdrait le respect du monde, et si elle échouait, Fritz réagirait contrairement à l'effet désiré, ce qui ne ferait qu'aggraver la situation. Fritz ne veut pas devenir le chef de l'opposition, ce n'est pas dans sa nature ; c'est un trop bon fils et il a beaucoup trop de respect pour l'autorité royale. Il voudrait simplement qu'il lui fût possible d'éviter de nouveaux conflits avec vous et votre gouvernement sans renoncer à ses convictions et perdre sa dignité d'homme d'honneur. Il faut lui donner ces deux possibilités, toute la question est là. Il y a un moyen très simple, le seul moyen, me semble-t-il, d'éviter un désaccord plus grand et peut-être un éclat sérieux. Donnez-lui une liberté raisonnable et nécessaire. Permettez-lui de décider lui-même son genre de vie et de choisir sa résidence. Telle est la requête sincère que je veux vous faire, la requête d'une amie qui craint pour votre tranquillité et pour le bonheur de ses enfants. Fritz ne ferait pas un mauvais usage de la liberté que vous lui accorderiez, son caractère honorable et sérieux en est une garantie suffisante. Mais ainsi vous conserveriez la paix et la dignité de votre maison et vous recevriez en retour la tendresse reconnaissante de vos enfants.

« Je vous écris cette lettre spontanément et de moi-même. Les enfants ne m'ont jamais demandé d'intervenir auprès de vous et ignorent complètement ma démarche. Je ne sais presque rien de leurs souhaits et de leurs projets et je n'essaierai certainement pas de les influencer. En vous adressant cette instante prière, mon seul désir est d'empêcher un plus grand malheur.

« Je vous demande d'être indulgent pour la longueur de cette lettre et je reste votre fidèle, mais malheureuse sœur et amie,

« Victoria R. »

La Reine et la paix

Lorsque les soldats prussiens et autrichiens envahirent le Schleswig-Holstein en janvier 1864, la reine Victoria, bien que son fils le prince de Galles eût épousé la princesse Alexandra de Danemark, écrivit des lettres enthousiastes au roi de Prusse ; mais les progrès de la Prusse alarmaient ses ministres, lord Palmerston et lord Russell ; la Reine s'opposa à toute intervention de l'Angleterre et proposa sa médiation au roi de Prusse, dès que les pourparlers de paix furent engagés.

Balmoral, 28 mai 1864.

« Cher frère,

« Bien que je vous aie écrit récemment, nos relations actuelles m'encouragent à vous adresser encore quelques lignes.

« Vous savez que j'ai fait tout ce que j'ai pu dès le commencement pour empêcher cette malheureuse guerre et que l'inimitié qui s'est élevée entre nos deux pays me peine plus que je ne peux le dire. Mon cabinet et moi nous désirons sincèrement voir finir cette fâcheuse querelle ; pour cette raison, nous avons proposé une conférence qui, quoique en désaccord avec les principes du traité de 1852, semblait offrir la seule possibilité d'un règlement durable.

« Je serais désolée si l'espoir d'une paix prochaine devait être assombri par les exigences de la Prusse. Vos armées ont remporté une victoire éclatante ; c'est l'usage que la Prusse fera de son triomphe qui pourra détourner la sympathie publique du parti le plus faible pour la reporter sur elle. Votre gouvernement a répété à maintes reprises qu'il n'est pas guidé par des motifs égoïstes ou ambitieux, et pour moi, — mais, hélas ! mon peuple en a jugé différemment, — je l'ai toujours cru.

« Si la Prusse modère ses exigences autant que possible,

il y aura une réaction de l'opinion publique en sa faveur, non seulement en Angleterre, mais aussi dans les nations désintéressées. C'est pourquoi je vous supplie instamment, dans l'intérêt du monde et de la paix, de proposer des conditions que le Danemark puisse accepter. Si votre gouvernement s'obstine à refuser les frontières offertes ou impose des exigences inadmissibles en ce qui concerne les forteresses de la Confédération ou les ports de guerre, non seulement il rendra sans doute la paix impossible, mais encore il confirmera l'opinion courante que la Prusse a pris un faux prétexte pour déclarer une guerre que seules ses ambitions justifiaient ; je tremble à l'idée des conséquences que peut avoir une telle impression !

« Je suis sûre, mon cher frère, que vous me pardonnerez la grande franchise avec laquelle je vous parle, mais je ne fais que suivre l'exemple de mon Albert bien aimé, et le danger est trop pressant pour négliger un seul moyen de rétablir la paix. Que Dieu soit avec vous, cher ami !

« Toujours votre sœur fidèle et malheureuse,

« Victoria R. »

Le roi Guillaume répondit le 4 juin qu'il lui était impossible d'accepter les propositions de la conférence, que la Prusse était injustement accusée de poursuivre des ambitions personnelles ; il priait la Reine d'intervenir auprès du cabinet anglais pour obtenir un juste règlement des questions en litige.

A l'automne, la reine d'Angleterre, écrivant à la reine de Prusse, évoque les sentiments affectueux que l'impératrice des Français lui témoignait dans son deuil :

Windsor Castle, 8 novembre 1864.

« Bien chère Augusta,

« Mon séjour cet hiver, dans ces lieux où tout évoque le souvenir de l'année dernière et des ultimes semaines de mon Ange, est vraiment mélancolique et pénible, et cependant je me plais à être ici et à tout revivre par la pensée. Mais hélas ! quelle désolation, comme ma vie sera dure sans joie ! Le temps ne fait que la rendre plus vide et plus solitaire, et

mes crises de chagrin passionné sont mon seul soulagement.

« Demain sera encore une journée cruelle : l'anniversaire de Bertie ! Depuis 1861, il ne l'a plus célébré ici, mais avant nous avions toujours, à cette occasion, quelques réjouissances. Mon Ange était si bon et si tendre pour ses enfants, et il voulait toujours les voir gais et heureux. La dernière fois, j'étais triste, j'avais demandé de la musique pendant le dîner, ce que je n'avais encore jamais fait depuis la mort de ma chère maman, et mon bien-aimé ordonna à Bertie de prendre mon bras ! Demain, tout se passera dans le calme. Hélas ! tout est sans gaieté et mon cœur est froid et vide !

« L'impératrice Eugénie est très bonne et je sais qu'elle partage et comprend mon chagrin, car elle avait une grande admiration pour mon Ange, et mon cher Albert l'aimait aussi beaucoup. Dieu miséricordieux, mon deuil et mon malheur sont inexprimables ! Les deux êtres qui m'étaient si chers et qui m'aimaient plus que tout sur terre sont partis : ma chère mère et mon Ange, mon mari adoré, et ils me manquent tant ! Il ne me reste personne qui puisse me prendre dans ses bras et me serrer sur son cœur ! Patience ! un jour, je le rejoindrai, et ces souffrances seront oubliées !

« Au revoir, ma chère amie ! Pensez avec affection à votre pauvre sœur et amie, malheureuse et accablée.

« V. R. »

« C'est avec un grand regret que j'ai dit adieu à mes chères et belles montagnes solitaires. »

L'influence modératrice de la reine Victoria, s'entremettant entre la France et la Prusse et s'efforçant de neutraliser les efforts de Bismarck, — qui, avant dix ans, abreuvera de sarcasmes les « dames anglaises » de la cour de Berlin, — apparaît clairement dans la lettre suivante. Napoléon III voulait acheter le Luxembourg à la Hollande ; le Luxembourg n'appartenait pas à la Confédération germanique, mais sa forteresse était occupée par des troupes prussiennes (1).

(1) Le 11 mai, le traité de Londres établit la neutralité du Luxembourg et la forteresse fut démolie.

Windsor Castle, 22 avril 1867.

« Cher frère,

« Je sens de mon devoir de vous écrire quelques lignes en faveur de la paix qui, j'en suis sûre, est aussi chère à votre cœur qu'au mien. La paix de l'Europe paraît sérieusement menacée et il serait sûrement très pénible pour vous, — cela le serait certainement pour moi, — de comprendre que le monde pourrait à bon droit faire peser sur la Prusse la responsabilité de la guerre.

« Cela ne manquerait pas si les avances conciliantes de l'Empereur ne reçoivent pas une réponse également conciliante de la Prusse. L'Empereur est disposé à abandonner toutes ses prétentions sur le Luxembourg ; il se déclare prêt à accepter un arrangement au sujet de la forteresse, à condition qu'une garantie lui assure qu'elle ne constitue une menace ni pour la France, ni pour la Germanie. En retour, l'Empereur demande seulement que la garnison prussienne soit retirée ; quand on pense à la blessure d'amour-propre que représente pour le gouvernement français et le peuple français l'abandon de ces demandes prononcées avec tant d'impérieuse ostentation, il semble qu'accepter cette requête soit une bien petite concession à faire en faveur de la paix.

« Si on n'accède pas à cette requête, le monde aura le droit d'accuser la Prusse de désirer la guerre et vous ne devrez pas vous montrer surpris qu'on lui impute toutes les souffrances que cette guerre entraînera.

« L'Empereur, je n'ai pas à ce sujet le moindre doute, est très désireux que la paix soit maintenue. Or, il dépend entièrement de la Prusse qu'elle soit maintenue ou non, et je vous supplie pour l'amour de Dieu, de réfléchir avant de repousser cette occasion favorable qui vous est offerte.

« Je reste, cher frère, votre sœur fidèle

« VICTORIA R. »

Trad. de Jeanne Fournier-Pargoire.

APRÈS LES PROCÈS DE MOSCOU

LES CONTACTS GERMANO-RUSSES

A l'époque où Alexandre Herzen prétendait réveiller l'opinion publique en Russie et ramener ses compatriotes aux traditions nationales, il écrivait, à la grande joie des slavophiles : « Chez nous, tout est allemand, les boulangers, les pharmaciens, les sages-femmes et les impératrices. » Sous l'aspect d'une boutade, ce jugement de l'ardent réformateur social n'exprimait pas autre chose que la crainte de l'influence allemande telle qu'elle n'a laissé de s'exercer depuis deux siècles sur la Russie.

La crise politico-militaire du 4 février, qui provoqua à Berlin la disgrâce de quelques hauts chefs de l'armée, n'a pas eu seulement pour résultat la concentration des pouvoirs militaires dans la main d'Hitler ou l'accroissement d'autorité du maréchal Gœring ; elle a aussi fait ressortir l'attitude personnelle des généraux révoqués devant les problèmes intéressant la politique extérieure du Reich. Représentants de la vieille armée, ces hauts dignitaires, auxquels il faut joindre comme civil M. von Neurath, ex-ministre des Affaires étrangères, passaient pour être restés sympathiques au maintien d'une collaboration discrète entre la Russie et l'Allemagne. Maintenant que les voilà sacrifiés aux exigences du parti national-socialiste, Minotaure insatiable dont Gœring se donne pour la personnification idéale, nous sommes curieux de savoir si un changement ne s'en suivra pas dans les relations germano-russes.

Bien qu'Hitler et Staline affirment leur hostilité réciproque et que les régimes qu'ils représentent servent de prétextes, dans le monde entier, à des idéologies rivales, nous

nous demandons jusqu'à quel point les deux dictatures totalitaires demeurent pratiquement ennemies l'une de l'autre.

On ne faisait pas mystère à Berlin des sympathies que le général von Fritsch et le général Niebelschütz manifestaient, depuis le traité de Rapallo, en faveur d'un rapprochement avec la Russie. Certaines publications militaires, comme la *Wehrmacht*, se sont même fait l'écho, ces dernières années, d'appréciations élogieuses concernant la réorganisation technique de l'armée rouge à laquelle plusieurs officiers d'état-major allemands avaient, en effet, participé. Dans son livre, *Deutschland zwischen West und Ost*, paru en 1933, peu de temps avant sa mort, von Seeckt écrivait : « Le rapprochement entre l'Allemagne et la Russie fut opéré par les milieux militaires. » Ce travail de collaboration, qui avait été poussé très loin sur les conseils et avec l'appui également du chancelier Schleicher, ne manqua pas de créer, au sein de la Reichswehr, un courant favorable à la Russie. Peut-être l'abondance de sang allemand en Russie, le maintien des traditions allemandes dans les cadres de l'ancien régime (qu'on se rappelle les *tchinovniks* aux casquettes multicolores empruntés par Pierre le Grand à l'administration prussienne !), peut-être aussi le grand nombre de noms allemands parmi les chefs militaires russes de la guerre suffisent-ils à expliquer ce parti pris de la Reichswehr de passer outre aux répugnances du communisme pour garder contact avec la nouvelle Russie... N'est-il pas significatif que le remplaçant du général von Blomberg, le nouveau chef d'état-major Keitel, ait figuré aussi, quelque temps, parmi les réorganisateurs de l'armée rouge ? Il est en tout cas notoire que le général von Fritsch, aujourd'hui révoqué sous de vagues prétextes de conspiration royaliste, s'est prononcé plus d'une fois contre une collaboration étroite avec l'Italie, contre l'intervention en Espagne, et préconisait au contraire un retour à la politique bismarckienne en honneur dans l'armée allemande : un rapprochement avec Londres, une détente avec Paris et, surtout, une détente, puis un rapprochement avec Moscou.

En fait, derrière les véhémentes attaques contre le communisme, si nécessaires au régime hitlérien, les relations entre Allemands et Russes n'ont jamais cessé. Stresemann lui-même, en son temps, n'avait pas craint de les multiplier sur

le terrain économique, et nous verrons à quels résultats concrets et précis ont abouti de nos jours les rapports commerciaux entre les deux pays. Contentons-nous de souligner que l'armée russe a été en majeure partie réorganisée grâce à la collaboration du grand état-major allemand pour comprendre que les relations de la Reichswehr et de l'armée rouge ont échappé jusqu'à présent aux anathèmes de la politique.

* * *

Dans le moment même où Hitler « épurait », à sa manière, les cadres de l'armée, le procès de Moscou nous révélait, indépendamment de son énorme mise en scène, les relations étroites et particulières que le groupe de l'opposition antistalinienne entretenait, depuis des années, avec l'Allemagne. Déjà, au mois de juin dernier, une rumeur s'était répandue à propos de l'exécution du maréchal Toukhatchevski, condamné pour « crime d'espionnage et de trahison », et cette rumeur donnait à entendre que l'arrestation du maréchal avait eu lieu à la suite d'une dénonciation faite à l'ambassade soviétique à Berlin par une puissante personnalité de l'entourage du Fuhrer. Bien que ce ne soit qu'une hypothèse, il est probable que M. Himmler, chef de la police allemande, a fait savoir à Moscou que Toukhatchevski était l'homme de confiance de l'État-major allemand avec lequel il maintenait de mystérieux contacts. Les sentiments d'hostilité de M. Himmler à l'égard des chefs de la Reichswehr sont trop connus pour qu'il faille s'étonner que, mis au courant des tractations des deux états-majors, il n'ait pas hésité à couper court brutalement à cette politique personnelle du clan militaire qu'il savait peu favorable au parti nazi ainsi qu'à lui-même. La victoire remportée le 4 février à Berlin par les fanatiques de l'impulsion sur les éléments modérés, le cynisme des méthodes de violence employées depuis en Autriche, rendent cette hypothèse plus que vraisemblable.

Pour nous en tenir aux faits, rappelons que le voyage à Londres du maréchal Toukhatchevski, lors des funérailles du roi George V, lui avait permis de prendre, par personnes interposées, sinon directement, certains contacts avec des autorités allemandes. Le général Putna, attaché militaire d'U. R. S. S. dans la capitale anglaise, était, en effet, un ami

intime du maréchal. Ce n'est un secret pour personne qu'il entretenait des relations exceptionnellement cordiales avec son collègue d'Allemagne. On se souvient qu'il avait été question du général Putna au moment du fameux procès Piatakov-Radek de janvier 1937, et que Radek, en particulier, avait rapporté, au cours de sa déposition, une conversation qu'il aurait eue avec Putna à Moscou, à l'instigation de Toukhatchevski, ce qui avait suffi pour compromettre à jamais Putna et son chef. Radek, contre lequel le tribunal avait pourtant requis la peine capitale, sauva sa tête grâce à cette dénonciation, mais, six mois plus tard, le haut chef de l'armée rouge et sept officiers supérieurs étaient arrêtés et exécutés en moins de vingt-quatre heures. Ce verdict de mort, prononcé dans la nuit du 11 au 12 juin 1937, stupéfia le monde, car Toukhatchevski avait joué un rôle de premier plan dans l'organisation de l'armée. Au cours des longs débats du procès, Krestinski a reconnu que le groupe contre-révolutionnaire avait compté sur un putsch militaire exécuté par le maréchal, mais que son arrestation avait devancé de quelques jours la date prévue pour le putsch.

Voilà levé le coin du voile sur le mystère du procès de Moscou : la main de l'Allemagne s'est glissée dans les intrigues de l'opposition, de même que ses membres les plus influents ont recherché à Berlin la protection et le soutien du gouvernement allemand.

Dans l'atmosphère trouble où s'est déroulé le procès, tâchons de distinguer quelques lueurs. On a tout imaginé pour expliquer ces débats ténébreux, jusqu'à faire intervenir l'âme slave et Dostoievski au lieu de s'en tenir à l'examen des faits connus. A notre avis, point n'est besoin d'en appeler à la classique confession de Stavroguine pour comprendre les aveux des « Vingt et un ». La vérité peut n'être pas vraisemblable, elle n'en est pas moins la vérité.

Comme les précédents, le procès de Moscou a montré l'activité clandestine des opposants, qui nourrissaient des haines inexpiables à l'égard de Staline. Unis pour abattre l'homme qu'ils considéraient comme l'usurpateur de l'héritage de Lénine, ils ont ourdi des conjurations où les crimes politiques se mêlent aux délits de droit commun et à l'assassinat. L'unité du parti « monolithe », comme disait Lénine, n'a jamais

été qu'apparente, et des tendances opposées, souvent extrêmement violentes, ont menacé de tout temps sa structure interne. L'assassinat de Kirov, en décembre 1934, a rompu l'union que Staline avait réussi à maintenir. Il faut reconnaître que c'est cet acte de terrorisme, commis par un membre du Parti contre un autre membre du Parti, qui a ouvert la série des exécutions fratricides. Jusque-là Staline s'y était obstinément refusé en vertu du pacte de solidarité unissant les vieux bolchéviks. Lors du IV[e] Congrès des Soviets, en 1925, ne répondit-il pas à Zinoviev, qui réclamait la tête de Boukharine : « Vous exigez le sang de Boukharine : nous ne vous le donnerons pas, sachez-le, parce que verser le sang serait contagieux. » Étrange destin que celui d'un homme réduit à se désavouer lui-même au point de poursuivre l'anéantissement de ses compagnons...

Les témoignages qui ont été apportés au tribunal par les accusés eux-mêmes n'ont peut-être pas tous une égale valeur historique, mais ils restent psychologiquement vrais. Ils donnent la preuve, en tout cas, que l'opposition, dans l'impossibilité de continuer ses luttes fractionnelles, comme au bon temps du léninisme, a fait appel à n'importe quels moyens pour renverser le régime stalinien. On n'aura pas tout dit pourtant quand on aura affirmé que cet enchevêtrement d'accusations obscures soulève la réprobation et le dégoût. Une explication au moins est à écarter : celle qui veut que cette affaire soit montée de toutes pièces par une bureaucratie avide de places. Non, tout n'est pas faux dans le document du procureur, et certains chefs d'accusation invoqués contre ces invariables révolutionnaires semblent aujourd'hui difficilement contestables. Les aveux faits par des hommes aussi rompus aux manœuvres occultes que Rakovski et Krestinski contiennent, selon nous, une part substantielle de vérité. Malgré l'étonnement qui nous saisit devant leurs déconcertantes révélations, il nous faut bien admettre ce qui est. Pour avoir tant parlé des villages de Potemkine, ne sommes-nous pas restés en France à la vision d'une Russie qui ne répond à rien de réel ?

Il y a un an, la troublante déposition de Radek, spécialiste des questions allemandes et agent notoire du germanisme dans les milieux révolutionnaires, ne laissait plus de doute sur

l'existence en U. R. S. S. d'un centre d'opposition auquel adhéraient, indistinctement, les ennemis de Staline et dont l'irascible Trotzki, dans son lointain exil de Coyoacan au Mexique, tenait les fils. La trame qui relie, dans le monde entier, l'action révolutionnaire des adversaires du régime stalinien se découvre peu à peu. Aussi le caractère international du «Centre trotzkiste-boukharinien de droite», comme l'a désigné avec mépris le tribunal, explique-t-il ces tendances mystérieuses, ces courants souterrains où l'action clandestine de Trotzki et de ses comparses se croise, dans la pénombre, avec des influences étrangères. Si les méthodes judiciaires, qu'on soupçonne être en usage en U. R. S. S., inspirent les plus grandes réserves (bien que sur ce sujet aucune explication valable n'ait jamais été donnée), on ne peut nier pourtant la valeur des détails convaincants que les dépositions de Krestinski ou de Boukharine viennent de nous révéler. L'émouvante sincérité de leurs témoignages a fait ressortir non seulement l'hostilité du groupe au régime stalinien, pour la première fois avouée publiquement dans un procès, mais aussi la liaison étroite que les membres de l'opposition entretenaient, dès les premiers temps de la révolution, avec l'Allemagne.

***

Un trait de lumière éclaire aujourd'hui le troisième acte de la grande tragédie russe. En attendant le quatrième procès déjà annoncé, qui mettra en cause le savant économiste Ossinski (1) bien connu en France, le rideau n'est pas tombé cette fois-ci sans qu'on sache à quoi s'en tenir.

Les troubles des régimes totalitaires se règlent par l'épuration. Ce mot magique, qui suggère l'épouvante, fait penser à je ne sais quel pouvoir discrétionnaire et implacable que les potentats des cours orientales furent les derniers à pratiquer. Les complots comme les révolutions de palais ont beau être dans la tradition de la Russie autocratique, on n'a jamais pensé que la révolution communiste engendrerait, après vingt ans d'existence, un régime despotique et sangui-

(1) Ossinski est venu officiellement à Paris en 1936 à la tête d'une délégation de savants soviétiques et ses conférences à l'École normale furent très remarquées.

naire, comme une espèce de satrapie tempérée par l'assassinat... Il est évident que la conspiration qui vient d'être démasquée a réuni sans peine l'ancienne équipe des dirigeants bolchéviks, et que ceux-ci n'ont pas hésité à employer contre Staline, qu'au reste ils détestaient, les méthodes d'opposition souterraine et de terrorisme auxquelles ils avaient eu recours si souvent contre l'ancien régime. « J'ai dit que Staline était un fourbe qui avait les yeux jaunes », a avoué Krestinski, à l'effarement du procureur Vychinski... Il est donc logique que ces forcenés agitateurs aient accepté l'aide allemande ou japonaise, de même que leurs partenaires étrangers ont pu vouloir utiliser l'action contre-révolutionnaire du groupe pour affaiblir à leur profit le régime soviétique. Comment s'étonner que l'espionnage fleurisse dans un tel climat ? Que certains conspirateurs aient pris contact avec des agents allemands, ou que la *Gestapo* soit entrée en rapports avec de hauts fonctionnaires soviétiques, cela n'est que trop conforme aux exigences de la politique extrémiste toujours prête à nouer les alliances les plus équivoques. Les représentants de la Russie révolutionnaire, rompus à toutes les manœuvres de l'action clandestine, instruits dans l'art de la duplicité par l'enseignement même de Lénine, devaient se croire fondés à se servir sans scrupule de cette technique du mensonge. Virtuose du camouflage, Lénine n'avait-il pas érigé en principe, dans les *Maladies d'enfance du communisme*, l'obligation de dissimuler ses objectifs révolutionnaires et de les atteindre par tous les moyens ?

Pour comprendre les procédés machiavéliques, dont le procès de Moscou nous a montré quelques aspects déconcertants, il ne faut jamais oublier l'identique formation que le marxisme, poussé à sa suprême expression, a donnée à toute une génération de révolutionnaires. Formés à la même école, imbus de la même discipline, ils ont usé à l'égard du pouvoir stalinien, qu'ils détestent et jalousent, des mêmes procédés dont ils se trouvent aujourd'hui les victimes. Si Staline a trahi la révolution, comme ils l'affirment, qu'auraient-ils fait eux-mêmes du pouvoir après s'en être emparés ? Tous les coups leur ont paru bons, qui servaient à abattre le chef provisoire de la Russie, y compris ceux qui ne pouvaient l'atteindre sans atteindre le pays lui-même. Dans cette voie dangereuse où

conduit l'inexorable *Realpolitik*, il était fatal que l'ancienne équipe des dirigeants du Parti usât des moyens que le créateur du bolchévisme n'avait pas hésité à mettre au service de la révolution, en premier lieu les relations secrètes avec certains États étrangers, autrement dit l'espionnage. C'est ce que Lénine appelait les « bactéries révolutionnaires », dont il recommanda souvent l'emploi dans ses écrits comme une technique de premier ordre. La mise en pratique de ces étranges moyens, destructeurs de toute conscience, double jeu infernal où on ne sait jamais qui trompe l'autre, devait transformer finalement des révolutionnaires héroïques et désintéressés en simples criminels de droit commun, de même que les contacts suspects, noués avec des agents étrangers, devaient suffire à justifier contre eux, juridiquement, l'accusation de haute trahison.

Nous voudrions exprimer notre étonnement devant l'émoi causé par les révélations des « Vingt et un » et par le dénouement qui a mis fin à cette sombre affaire. Il nous paraît désespérant d'en souligner encore une fois la tragique banalité. Boukharine, Rakovski, Krestinski, Rosenholz, Yagoda n'ont été finalement que les victimes malheureuses d'un pouvoir inique dont ils furent eux-mêmes longtemps les complices. La loi naturelle du choc en retour a joué là avec une rigueur inflexible : le cycle est complet. La dernière équipe des bolchéviks disparaît de la scène politique et l'histoire des Épigones est définitivement close. Mais les aveux des accusés, leurs témoignages concordants, les précisions impressionnantes qu'ils ont apportées ont ouvert sur la politique du Parti des perspectives qu'il nous appartient d'examiner. Pour nous qui faisons entrer journellement la puissance militaire de l'U. R. S. S. dans nos calculs, nous devons connaître les raisons qui ont rendu possible une brèche aussi vulnérable dans l'armature même du régime.

***

Le fanatisme révolutionnaire ne connaît jamais de limites. L'infatigable activité de ces chevaliers du trotzkisme, qu'ils fussent au faîte du pouvoir, chargés de fonctions officielles, ou tout simplement en exil, ne laisse plus de doute sur les complicités qu'ils entretenaient avec l'Allemagne. Avant d'être

inculpés, pendant des années, des ambassadeurs, des généraux, des commissaires, des publicistes célèbres ont occupé les plus hauts emplois publics, tout en poursuivant des tractations secrètes en contradiction avec la politique extérieure de leur gouvernement.

Le maréchal Toukhatchevski nourrissait de longue date des sympathies pour l'Allemagne, et plusieurs inculpés ont reconnu avoir songé à utiliser les ambitions du maréchal, tout en se méfiant de ses visées bonapartistes, pour renverser le régime stalinien. Nationaliste russe avant tout, nietzschéen de culture et très peu marxiste, Toukhatchevski n'avait d'admiration que pour les grands personnages de l'histoire, Pierre le Grand, Napoléon, Bismarck. Pierre Fervacque, qui fut son camarade de captivité dans la forteresse d'Ingolstadt, pendant la guerre, nous a conté que, jeune sous-lieutenant, il affectait alors de mépriser tout ensemble les chrétiens, les juifs et les socialistes, comme assujettis à la morale d'esclaves qu'un digne officier de l'armée russe se devait de fouler aux pieds, suivant les préceptes de son maître, le philosophe du Surhomme. On savait, depuis la marche sur Varsovie en 1920, que Toukhatchevski dirigea en conquérant, ses préférences pour l'armée allemande, et nous n'avions pas oublié qu'à la suite du traité de Rapallo, premier essai d'une collaboration germano-russe, Toukhatchevski fut chargé officiellement de prendre contact avec la Reichswehr. Comment s'étonner que, mis en présence, dans les années qui suivirent, du rapprochement, puis du pacte franco-soviétique, le personnage qui lui fut le moins favorable en U. R. S. S. fût le plus glorieux maréchal de l'armée rouge ?

Le Centre de contact, tel qu'il fut dirigé par Boukharine dès 1929, devait faire un amalgame des trotzkistes, boukhariniens, droitiers, zinoviévistes et nationalistes, autrement dit de tous les adversaires, à un degré quelconque, du régime stalinien. C'est alors que, pour réussir la révolution de palais, on compta sur l'aide de Enoukidzé et de Toukhatchevski, du commandant de la garde du Kremlin, Peterson, et de Rykov, président du Conseil des commissaires du peuple. Un autre soutien parut nécessaire à la réussite du coup d'État : ce fut ce soulèvement des koulaks, en 1930, que le délégué de Boukharine, Slepkov, était allé fomenter dans le Caucase

septentrional en même temps qu'il préparait la liaison avec les organisations des Cosaques plus ou moins sincèrement acquis au régime. Le Centre espérait aussi, par leur entremise, se rapprocher des groupements militaires « blancs » émigrés ainsi que des organisations politiques des menchéviks résidant à l'étranger. Cette tentative de rapprochement resta sans lendemain, mais sans doute donne-t-elle un sens à ces pourparlers, pour le moins inattendus, qui mirent en méfiance, ces dernières années, l'émigration russe, bien que ceux-ci fussent menés à Paris et à Londres par quelques représentants qualifiés... Il y a moins de deux ans que Boukharine était à Paris. Qu'il se soit entendu alors avec les leaders de la IIe Internationale, c'est un fait acquis ; mais il est également établi qu'il sollicita, au même moment, l'appui d'une campagne de presse de nature à éveiller la sympathie des milieux socialistes dans le cas d'un succès ou d'un échec de la conjuration. L'attitude critique, voire hostile, qu'a adoptée *le Populaire*, devant le procès de Moscou, n'a pas d'autre raison que cet appel de Boukharine auquel les chefs S. F. I. O. n'auront pas cru devoir se dérober.

Interrogé par le procureur Vychinski sur les détails de son activité, Boukharine a reconnu son entière responsabilité, bien qu'il ait nié avoir eu connaissance de tout l'ensemble du complot. Comme la dialectique assurément ne perd jamais ses droits pour un accusé de cette envergure, Boukharine a avoué qu'il aurait dû connaître ce travail contre-révolutionnaire, ainsi qu'il s'est exprimé lui-même, d'après « les règles mathématiques de la vraisemblance »...

« *Vychinski.* — Étiez-vous au courant des négociations de Karakan avec les Allemands au sujet de la séparation de certaines parties de l'Union soviétique ?

Boukharine. — J'étais au courant. Je ne le nie pas.

Vychinski. — Ainsi, vous approuvez cela ?

Boukharine. — Dans l'ensemble, oui. Mais, ce qui nous intéressait, c'était d'obtenir le soutien des Allemands pour atteindre nos objectifs révolutionnaires... »

Pour prix de l'aide apportée à la conjuration, ce n'était donc pas trop, aux dires des accusés, de la payer de certaines concessions territoriales à l'Allemagne. Boukharine s'est pourtant défendu, avec une sincérité indignée, du crime de

trahison proprement dite. Il semble certain que, dans sa pensée, les pourparlers n'allaient pas sans de fortes réticences, car, comme il l'a dit lui-même, *nous espérions sur ce point tromper Berlin.*

La logique de la duplicité devait entraîner Boukharine et son équipe dans un cercle infernal sans issue. Si les trotzkistes étaient partisans de l'abandon de l'Ukraine à l'Allemagne, à la suite d'une guerre provoquée, les « droitiers » se seraient plus volontiers prêtés à des concessions économiques et politiques dont Karakan, à Berlin, avait déjà posé les bases : rupture du pacte franco-soviétique et du pacte avec la Tchécoslovaquie, renversement du pouvoir stalinien, avantages économiques et traités commerciaux favorables à l'Allemagne. Dans le cas où ces arrangements eussent tardé à se réaliser, il restait une autre solution, qui avait les faveurs des extrémistes du groupe : la guerre. Boukharine, Krestinki, Rosenholz se sont expliqués largement sur ce point, de la façon suivante : la guerre, déclenchée avec l'aide du bloc, éclate. Les complices militaires et conjurés ouvrent le front aux Allemands, et, profitant du trouble ou de la défaite, le bloc s'empare du pouvoir. Les militaires sont aussitôt arrêtés et condamnés comme traîtres. On fait ainsi d'une pierre deux coups : on supprime Toukhatchevski et, en même temps, on prend figure de patriotes aux yeux des masses.

Était-ce là un programme extravagant ? Aucun des accusés n'a fait difficulté de reconnaître les détails de ce plan qui avait, selon Krestinski, ex-ambassadeur à Berlin, l'entier agrément du général von Seeckt et de son chef d'état-major, le général Haas. C'est avec eux, en effet, que le bloc maintenait la liaison et, en leurs personnes, avec la Reichswehr qui, grâce à la conspiration, devait retrouver le chemin traditionnel de l'expansion vers l'est, ce *Drang nach Osten* auquel l'armée allemande n'a jamais renoncé.

* * *

L'opinion polonaise a toujours eu un sentiment très vif du danger de ces contacts germano-russes. Il est curieux de constater que les disgrâces infligées par Hitler, le 4 février, aux généraux allemands qui passaient pour favorables à la Russie, n'ont pas suffi, bien au contraire, pour dissiper

les inquiétudes de Varsovie. Obligés au jeu de bascule entre Berlin et Moscou que leur imposent les circonstances, les Polonais se sont sentis menacés une fois de plus par un renversement possible de la politique du Reich à l'égard de l'Union soviétique, et cette menace a trouvé une confirmation dans un fait antérieur que nous devons rappeler. S'il a passé presque inaperçu en France, on comprendra qu'à Varsovie il ait donné à réfléchir. Au moment où s'étalent à Moscou les dessous des rapports clandestins entre la Russie et l'Allemagne, on peut supposer que si M. Hitler trouve désirable dans l'avenir une collaboration avec la Russie, c'est évidemment à la condition expresse que celle-ci soit son œuvre et non celle d'un clan militaire resté plus ou moins jaloux de sa relative indépendance. Aussi faut-il retenir, comme un symptôme chargé de sens, la réception, sans témoin, à Berchtesgaden, et, chose rarissime, l'invitation à déjeuner de l'ambassadeur des Soviets, M. Youreniev, par le Fuhrer, peu de temps après l'exécution du maréchal Toukhatchevski. Nous ne savons ce qui a été dit au cours de cet entretien, mais il nous semble qu'une pareille rencontre empruntait aux tragiques événements qui venaient de se dérouler en Russie une importance exceptionnelle laissant prévoir des perspectives nouvelles sur l'avenir des relations germano-russes. Le choix qui vient d'être fait de M. Merekalof, ancien commissaire au Commerce extérieur, comme ambassadeur à Berlin, ne peut que contribuer au développement des relations germano-russes.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'Hitler revendique de nouveaux territoires sous prétexte de nourrir le peuple allemand. Il n'est que d'ouvrir *Mein Kampf*, pour y trouver l'affirmation du droit moral d'acquérir des terres étrangères, dans la mesure du nécessaire. Quelles terres étrangères ? Hitler nous répond ouvertement dans la Bible du national-socialisme que le chef du Guépéou, Yagoda lui-même, tenait pour un livre « épatant », comme nous l'a appris au procès son secrétaire, Boulanov. Voici ce qu'écrit Hitler de l'U. R. S. S. : « *Si nous parlons aujourd'hui de nouvelles terres en Europe, nous ne saurions penser d'abord qu'à la Russie et aux pays limitrophes qui en dépendent.* » Les intrigues allemandes, il est vrai, sont chroniques en Russie depuis deux cents ans, de même que

les révolutions de palais sillonnent l'histoire de l'Empire russe. Jadis, c'était un ambassadeur comme La Chétardie que Louis XV déléguait auprès de la fille de Pierre le Grand pour seconder la révolution fomentée sur les marches du trône. Notre représentant à Pétersbourg n'avait-il pas reçu comme instruction d'intervenir de toutes ses forces en faveur d'Élisabeth, afin d' « affranchir la nation russe de la pesante et inhumaine tyrannie germanique » ? Les circonstances ont à peine changé puisque, comme de nos jours, une coterie puissante régnait alors en Russie, et cette coterie introduisait l'influence allemande dans les affaires intérieures du pays. Écoutons aujourd'hui Krestinski, lequel, ambassadeur pendant neuf années à Berlin, n'avait jamais caché ses sympathies pour l'Allemagne. Il va de soi que le rapprochement franco-soviétique ne trouvait pas en lui, comme on se le disait sous le manteau à Moscou, un partisan très convaincu.

« *Krestinski.* — Les Allemands nous assuraient le financement de l'organisation en échange d'informations que nous devions transmettre à la Reichswehr. En 1926, la Reichswehr posa la question de la dénonciation de cet accord. Je pense que c'était une démarche tactique pour nous imposer des exigences plus élevées.

Vychinski. — Vous étiez habitué à recevoir de l'argent par cette voie ?

Krestinski. — Oui. Von Seeckt proposa que ces informations secrètes, qui lui étaient fournies, non pas systématiquement, mais de temps en temps, assumassent un caractère plus régulier et, en outre, que l'organisation s'engageât, au cas où elle arriverait au pouvoir, à tenir compte des justes exigences de l'Allemagne, c'est-à-dire principalement l'octroi de concessions et la conclusion de contrats économiques d'une autre teneur. Après avoir consulté Trotzki, je donnai au général une réponse affirmative et notre information commença à porter un caractère systématique. »

On peut imaginer les conséquences qu'auraient eues pour la Russie de pareils « contrats économiques », mais on a peine à comprendre comment l'homme qui avait livré ainsi son pays à l'ennemi a pu occuper par la suite une place élevée dans les conseils du gouvernement.

Son coaccusé, Rosenholz, n'a pas été moins explicite sur

les moyens employés par le bloc des droitiers pour s'entendre avec l'Allemagne. Commissaire au Commerce extérieur, en 1927, Rosenholz avait évidemment des facilités exceptionnelles pour poursuivre son activité contre-révolutionnaire. A l'en croire, la conclusion d'un accord avec le gouvernement allemand pour le commerce du pétrole, les livraisons à l'Allemagne des déchets de l'or, ou l'exportation des minerais de zinc, étaient le résultat d'un acte de « trahison » concerté. Nous pensions jusqu'à aujourd'hui que la politique économique de l'U. R. S. S., au reste nullement mystérieuse, avait été surtout dictée, au cours de ces années, par le désir du gouvernement soviétique de se procurer un stock de devises ; mais puisque l'ancien commissaire au Commerce extérieur nous assure qu'il n'en est rien, comment ne pas prendre acte de son explication ?

La situation est retournée désormais. Quelle que soit la valeur des témoignages qu'ont apportés, sincèrement ou par ordre, les malheureux accusés du procès de Moscou, certains faits restent probants quant à la réalité des relations commerciales germano-russes. Depuis la convention du 9 avril 1935 passée entre le Reich et la Russie, on peut dire que l'Allemagne est le pays fournissant le plus de crédits à l'U. R. S. S. Ce point acquis complète donc, en dépit des menaces des dirigeants hitlériens à l'égard du communisme, la sympathie militaire dont nous avons parlé, et que ni les manœuvres soviétiques, ni le discrédit des épurations staliniennes, ni même la froide exécution des dignitaires de l'armée rouge ne paraissent avoir entamée. La comparaison des chiffres officiels nous fixera sur le rôle joué par les différents pays dans l'approvisionnement de l'Union. Il est à noter que si la Grande-Bretagne tient maintenant la première place comme cliente de la Russie, avant les États-Unis, l'Allemagne et la France, l'Allemagne, au contraire, vient en tête comme pays fournisseur de l'Union soviétique. Les fournitures allemandes, ayant été en 1935 de 95 millions de roubles, se sont élevées à 308 millions en 1936, et, pour les deux premiers semestres de 1937, à une somme sensiblement égale. Les importations ont augmenté avec l'Angleterre, s'élevant de 190 à 204 millions, alors qu'elles ont baissé avec la France, dans la même période, malgré le nouveau traité de commerce, de 77 millions

à 42. Nos relations commerciales avec la Russie s'avèrent à l'heure qu'il est nettement défavorables, tandis que la balance de l'Allemagne apparaît, dans le même moment, assez prospère.

L'infortuné Rosenholz, exécuté le 19 mars dernier, comme « chien enragé du fascisme », et qui avait négocié avec M. Marchandeau le nouveau traité de commerce de 1934, aura donc mieux préparé les voies à un rapprochement économique avec l'Allemagne qu'il n'a réussi à développer les relations commerciales entre la Russie et la France. C'est un fait dont aujourd'hui nous devons tenir compte et que la croisade contre le bolchévisme, pour ardente qu'elle soit de l'autre côté du Rhin, ne doit pas nous faire oublier. Oserons-nous dire qu'elle pourrait n'être que temporaire ? Les systèmes économiques de la Russie et de l'Allemagne se rapprochent à tel point, — puisque ces systèmes s'appuient l'un et l'autre, au plus haut degré, sur la contrainte de l'étatisme, — qu'ils pourraient un jour s'apercevoir qu'ils sont semblables...

L'Allemagne, complètement réarmée, n'a jamais été plus menaçante. Le *Drang nach Osten* n'est pas seulement dirigé, s'il faut en croire *Mein Kampf*, vers le Danube et les Balkans. « *Nous arrêterons l'éternelle marche des Germains vers le Sud et l'Ouest de l'Europe et nous jetterons nos regards sur l'Est.* » Cette petite phrase du maître de l'Allemagne en dit long sur la ligne traditionnelle de l'expansion germanique, celle qui, en longeant la Baltique, à travers de petits États mal défendus, pénètre en territoire russe. Faut-il y voir, pour notre continent, l'annonce de nouvelles transformations ? Ou bien Hitler reviendra-t-il à l'idée d'une collaboration discrète mais effective avec la Russie, conforme à la tendance des généraux allemands de la Reichswehr restés fidèles à la pensée bismarckienne de contre-assurance ? C'est une hypothèse qu'on ne saurait exclure. Les détours du stalinisme nous ont appris que les sacrifices sanglants imposés au malheureux peuple russe servent toujours de prélude à une nouvelle orientation politique. Et nous ne doutons pas que les victimes de Moscou n'aient expié d'abord le crime d'avoir voulu accomplir pour elles-mêmes les desseins secrets du dictateur.

JEAN DE SAINT-CHAMANT.

AMITIÉS FRANCO-BRITANNIQUES

LES ANGLAIS SONT REVENUS EN FRANCE... EN CHANTANT

Les pages qui suivent ont été écrites spécialement pour la Revue *par lady Milner. Tous nos lecteurs savent le rôle historique que le regretté lord Milner, ancien vice-roi des Indes, joua avec Clemenceau à Doullens, dans la journée du* 26 *mars* 1918 *où fut adopté le commandement unique. On sait également que cette grande dame, amie de la France, unit aux grâces de l'esprit un caractère ferme et décidé qui lui permet de diriger brillamment la* National Revew. *Elle a succédé dans ces fonctions à son frère, l'écrivain Léo Maxse, qui, avant la Grande Guerre, et comme Rudyard Kipling, avait sonné le tocsin et prévenu l'Angleterre des dangers qui menaçaient l'Europe. Enfin, frappée dans ses plus chères affections, celle qui a écrit ces pages poétiques et émouvantes connaît d'autant mieux notre pays qu'elle vient chaque année dans l'Aisne se recueillir devant la tombe de son fils, tombé en combattant sur le sol de France.*

« Qu'est-ce que l'Angleterre ? » demandait un jour M. Clemenceau. Et il répondit à sa propre question : « Une colonie française qui a mal tourné. » Le grand homme d'État avait cette pensée en tête quand en 1916 il souhaita la bienvenue à un groupe d'Anglais qui étaient venus en France pour assurer leurs alliés de leur solidarité. « Je vous attendais, leur dit-il, depuis Hastings ; depuis les jours du Prince Noir... »

Rien pendant la guerre ne fut plus émouvant que la façon dont les Anglais vinrent en France pour aider les Français

à défendre leur commune civilisation. L'art de la paix et l'art de la guerre, l'Angleterre les tient de la France. Les Français normands ont trouvé la matière d'un grand peuple en Angleterre : ils ont eu le mérite de savoir se mêler à eux et d'organiser leur pays. Ainsi ils ont défini la place de la Grande-Bretagne sur la carte d'Europe. Les hommes qui ont traversé la Manche par grandes vagues à la suite de Guillaume le Conquérant ont changé l'état de l'Ile et ont transformé son avenir. Arrivés dans un pays qui était préparé à les recevoir, grâce au goût inspiré au dernier roi saxon par tout ce qui était normand, ils ont trouvé une nation mûre pour cette métamorphose. Par là s'est trouvée facilitée l'œuvre du Conquérant. Toute une avant-garde avait appris à connaître l'Angleterre et les Anglais et occupa maintes charges importantes à la Cour. Nous pouvons deviner avec quel empressement ces éclaireurs se sont précipités à la rencontre du duc de Normandie lorsqu'il parut à Hastings. Le Conquérant voyageait à travers la campagne et les champs fertiles du Sussex et de Kent jusqu'à Canterbury, chef-lieu du Primat de toute l'Angleterre. De Canterbury, il alla à Londres, où il fut couronné à l'abbaye de Westminster, devant un public qui le boudait et qui dut le reconnaître à contre-cœur. Après quoi, il se mit à l'œuvre dans son nouveau royaume. Là où la conquête ne fut pas définitive, comme au Pays de Galles, là où elle n'a pu être maintenue, comme en Irlande, la civilisation a langui et les arts pendant des siècles n'ont jamais prospéré.

Quand les Normands firent l'inventaire de leur nouveau domaine, ils trouvèrent un peuple aux coutumes stables, aux caractéristiques fortement dessinées. Les Romains, qui s'étaient retirés pendant le ve siècle, avaient donné à notre pays quatre cents ans de paix et d'ordre. Une succession de pirates venus de l'Est s'étaient ensuite abattus sur l'Angleterre. Des Saxons avaient été suivis par des Danois. Avant de s'installer, chaque horde d'envahisseurs détruisait ce qu'elle trouvait. Ainsi presque toute trace de Rome disparaissait pendant que les cataclysmes se succédaient. Seuls les Normands ont apporté, après les Romains, les arts de la civilisation.

Qu'ont-ils trouvé en arrivant ? Les commencements d'une littérature qui était déjà dominée par la poésie ; un pays

riche parsemé de villes, d'églises et de quelques beaux monuments ; un peuple fort têtu qui respectait les lois. Le caractère des habitants n'avait pas changé depuis Tacite. Et dans le portrait que l'historien a tracé des ancêtres de ce peuple nous retrouvons encore aujourd'hui les traits dominants de l'Anglais. Tacite dit que les Saxons sont indolents, mais capables de nobles efforts. Ils se battent bien quand ils ont une bonne raison de se battre, ils sont courageux et loyaux envers leur roi, mais chacun en conseil se reconnaît le droit de parole. Leur vie de famille est rigide, parmi eux le vice n'est jamais un sujet de plaisanterie, leurs femmes partagent leur labeur et leurs dangers. Enfin, ajoute Tacite, ils boivent à l'excès et sont des joueurs immodérés.

Voici, dans l'ensemble, ce que Guillaume le Normand trouva quand il commença de gouverner les Anglais. Ils avaient absorbé leurs anciens conquérants tout comme ils devaient absorber les nouveaux. Ce procédé d'assimilation avait été imposé par notre situation d'insulaires. Aux jours d'antan, quand les voyages par mer offraient peu de facilités, l'Angleterre renfermait toutes les races de guerriers qui l'une après l'autre avaient débarqué sur son sol et s'y étaient installées. Ils ne pouvaient pas se séparer. Quand ils avaient fini de s'entretuer et d'incendier, ils étaient obligés de s'établir tous ensemble. La tolérance fut ainsi imposée à cet étrange mélange de races. Devenir voisins était une obligation. Il fallait pour ne pas périr aller de l'avant.

Voilà donc l'espèce d'humanité avec laquelle Guillaume le Conquérant dut travailler quand il arriva avec ses capitaines, tel Guillaume de Warenne, et ses grands religieux, tel Lanfranc. La conquête longue et durable de l'Angleterre leur appartient. Rien ne fut rapide. L'Angleterre n'était facilement défaite que sur les champs de bataille. Une journée d'âpre lutte avait suffi pour vaincre les troupes de Harold déjà épuisées par leur terrible et rapide marche forcée de Stamford Bridge à Hastings. L'organisation du pays fut bien plus dure à réaliser. Les Saxons avaient leur propre langue que les Normands ne connaissaient point. Un siècle s'écoula avant que le pays fût unifié et qu'un Normand se considérât comme Anglais. Si les deux peuples enfin parvinrent à s'harmoniser, ce fut grâce à l'amour, — inné chez l'un et chez

l'autre, — du foyer, du village, de la famille et de l'église. Ils furent passionnément attachés à leurs collines, aux fleuves, aux forêts de leur pays. Et puisque les hommes aiment aussi tout ce que crée leur esprit, les deux races ont aimé les institutions et les lois qu'ils avaient fondées ensemble et ont voulu les préserver.

A ces communs efforts vint s'adjoidre le goût d'aventures à l'étranger que les Normands avaient inspiré aux Saxons. Avant la conquête normande, les Anglais restaient chez eux et n'ennuyaient pas leurs voisins. Mais les rois normands conduisirent leurs nouveaux sujets en France pour défendre leurs duchés et ainsi leur inspirèrent le désir de conquête et de voyage qu'ils ont gardé jusqu'au début du siècle. Ainsi, depuis le premier roi normand, les Anglais ont cessé d'être la proie des chevaliers en quête d'aventures et sont devenus un peuple d'outremer. Ils ont appris qu'il est plus agréable et plus profitable d'attaquer l'étranger que de se défendre chez soi et que le système militaire imposé leur donnait la sécurité chez eux, tout en les rendant redoutables à l'étranger.

Ce ne fut pas seulement l'art de la guerre que la France apprit à l'Angleterre. Guillaume amena avec lui des hommes d'État aussi bien que des soldats. Avec leur aide, il organisa ses nouvelles possessions. De l'abbaye normande de Bec-Herluin, une Athènes ecclésiastique, que l'historien John Richard Green appelle l'école la plus renommée de toute la chrétienté, est venu l'archevêque Lanfranc, le premier évêque normand de Canterbury. Il remplit les riches abbayes d'Angleterre d'hommes lettrés, administrateurs expérimentés. Il nous est venu encore deux archevêques de Canterbury de Bec-Herluin, saint Anselme et Théobald, et trois évêques de Rochester, et aussi Gundulf, le bâtisseur de la Tour de Londres. Les Anglais ont une grande dette envers eux. Il y a quelques années, une plaque a été apposée à Bec-Herluin pour exprimer la reconnaissance due à ceux qui avaient travaillé de tout cœur pour l'Angleterre. L'inscription dit : « Par leurs doctes leçons, par leur habileté de constructeurs, ils contribuèrent à la splendeur des cathédrales et des établissements monastiques de leur juridiction. »

Ces grands ecclésiastiques n'ont pas donné seulement leur science et leurs bâtiments merveilleux. Par leurs doctrines,

ils ont enseigné la liberté. Un archevêque de Canterbury, un Anglais, fut un des chefs de la révolte qui a donné la grande charte de 1213.

Un seul grand art, celui de la poésie, avait existé dans l'Angleterre des Saxons. Le génie naturel de la race anglaise en vers, même rudimentaire, avait déjà fourni ses preuves. Le choc de la conquête passé, l'ordre normand donna une langue et un esprit nouveau au pays. Après que les nations eurent subi la longue épreuve des guerres en France et en Terre sainte, les poètes anglais retrouvèrent leur voix et la poésie jaillit. Depuis lors aucune époque n'a été privée d'elle. Les poètes ont illuminé les pages de notre histoire à chaque étape. Batailles, triomphes, révoltes, résignation, douces joies des jours paisibles, toujours les poètes d'Angleterre ont chanté tout ce que les Anglais, peuple silencieux, éprouvent une difficulté à dire par eux-mêmes.

Quand vint le grand appel de 1914, ils étaient là, les poètes. Et je ne puis dire ce que nous avons ressenti qu'en citant leurs paroles. Le plus grand d'entre eux, Rudyard Kipling, nous avait déjà avertis de ce qu'il adviendrait et annoncé quels seraient nos alliés. Dans son *Ode à la France* de 1913, il nous a rappelé notre parenté avec la France :

... Déjà nos nations jumelles
S'agitant dans le sein de Rome, brûlaient d'être rivales.
Nous n'avions qu'un langage, et déjà ce destin
De forger mutuellement nos deux histoires.

Et il décrit notre longue rivalité :

Nous avons balayé les mers, proue à proue enfoncé
Les portes du nouveau monde...
Nous sommes-nous assez mesurés ?...
Mais tout le temps, ma sœur, nous avons été grands !...
Regardons l'avenir...
Montons la garde (1)...

Et, quand la Guerre est venue, il dit : « Debout, affrontez la Guerre. » La France sait comment l'Angleterre a répondu.

(1) Traduction de M. Louis Gillet.

Sans aucune préparation pour un grand effort militaire sur terre, nous avons envoyé la fleur de notre jeunesse en Picardie et ailleurs. Au commencement nous avions une petite armée ridiculisée par les Allemands qui avaient appelé ce premier corps expéditionnaire une armée de mercenaires :

Voici la réponse du grand poète A.-E. Housman à ce sobriquet allemand :

Au jour ou le ciel s'écroulait,
A l'heure où les bases de la Terre s'effondraient,
Eux, ils ont suivi leur vocation mercenaire,
Ils ont pris leurs gages et ils sont morts.

Ils ont sur leurs épaules porté les cieux :
Eux debout, la Terre demeure.
Ce que Dieu abandonna, ils l'ont sauvegardé,
Ce qui compte ils l'ont sauvé, — et pour leur solde.

Les poètes ont été les porte-paroles et les prophètes des Anglais, peuple réservé et roide qui craint toute manifestation d'émotion, qui est dépourvu d'esprit de critique et inhabile à l'analyse. La poésie permet de tout dire et d'atteindre le sublime sans honte. La guerre a suscité en nous des émotions que les Anglais n'auraient jamais su exprimer sans le secours de la poésie. Les heures tragiques, la désolation, le désespoir, la victoire ont pu être chantés avec passion. Ainsi les poètes ont soulagé les cœurs douloureux et fiers de leurs compatriotes. Rupert Brook, tué en Gallipoli, à écrit :

Si je meurs, en pensant à moi, pense ceci,
Rien que ceci :
Il est un coin d'une terre étrangère
Qui pour jamais est d'Angleterre ;
Et cette terre généreuse
Cache un peu de poussière...
Plus généreuse encore
Qu'engendra l'Angleterre,
Qu'elle forma, vivifia,
Et à laquelle, jadis, elle donna
Ses roses à aimer,
Ses chemins à courir.

Cette terre étrangère
Cache un corps d'Angleterre.

Chaque mère dont l'enfant est tombé au champ d'honneur dans un pays lointain a senti le sublime et la noblesse du sacrifice de son fils et a goûté quelque réconfort de cette grandeur. Elle s'est sentie à l'unisson du poète. Elle pensait à son fils qui avait appartenu à l'Angleterre,

Qui respira son air,
Qui fut lavé par ses rivières,
Qui fut béni par ses soleils
Et songe que ce cœur délivré de tout mal,
Ce cœur, ce battement de l'esprit éternel,
N'en exhale pas moins en quelque coin du monde
Les pensées que lui a soufflées l'Angleterre,
Ses échos, ses couleurs,
Ses rêves...

Et ce ne fut pas seulement des paroles de nostalgie profonde et d'abnégation comme celles de Rupert Brook que les poètes de guerre ont exprimé. Plusieurs d'entre eux ont exalté l'intérêt passionnant de leurs vies de combattants : « J'adore la guerre », écrivait Julian Gunfell à sa mère. Il fut tué, mais non avant d'avoir donné une peinture au combattant qui survivra tant que durera notre langue. Ce poème s'intitule « En bataille ».

Celui qui combat
Recevra du Soleil lui-même sa chaleur...
Les vents aux pieds légers feront sa course prompte.
Quand le combat sera fini,
Il connaîtra le grand repos...
Autant d'arbres en rangs serrés, dans la forêt,
Autant d'amis autour de lui.
Quand il passe, le merle siffle : « Frère, frère,
Tu chantes, et voici ton dernier chant peut-être ?
Chante-le bien... »

Et voici encore une citation d'un poète mort au champ d'honneur. Ce poème s'appelle *les Pies de Picardie,* et décrit

la gaieté communiquée aux hommes en marche par les pies qui survolent leur convoi :

Les Pies en Picardie
Sont plus qu'on ne peut dire...
Elles jettent comme un enchantement
Sur les hommes en marche à travers Picardie
Vers l'Enfer.
Le merle fuit pris de panique,
L'hirondelle passe ainsi qu'un éclair,
Les fauvettes ont des façons de dames,
Et, la nuit, le hibou vous frôle...

Le faucon est cruel et roide :
Quand il plane, il guette ;
Et la corneille est lente et sombre ;
Le rouge-gorge querelleur,
En volant, a des airs d'amante (1) !

Ainsi chantant, les Anglais sont retournés en France pour se tenir aux côtés de leurs frères français, 848 ans après la bataille de Hastings. Ainsi les poètes guerriers anglais ont raconté l'amour de leur Patrie, de cette patrie qu'un si grand nombre d'entre eux ne devaient jamais plus revoir. La plupart de nos soldats sont allés en France comme volontaires et l'ardeur de leur sacrifice n'a jamais été exprimée par eux. Mais en feuilletant les pages de nos poètes, j'ai trouvé pour vous les vers que j'ai cités. Ils vous feront connaître un peu ces hommes qui sont morts et qui ont vaincu à côté des Français pendant ces dures et longues années de 1914 à 1918.

V. MILNER.

(1) Traduction de M. Émile d'Erlanger.

LE TROISIÈME CENTENAIRE DE MALEBRANCHE

La Société française de philosophie a eu l'heureuse pensée de célébrer le troisième centenaire de la naissance de Malebranche qui est venu au monde le 5 août 1638. Elle n'a point songé à de grandes cérémonies peu accordées à la qualité de ce haut esprit qui aima Dieu, la méditation et la retraite. Elle s'est contentée avec sagesse d'une fête intime et austère où elle a convié des savants, des métaphysiciens, des moralistes et des historiens. Malebranche a été la gloire de l'Oratoire. Trois siècles ont passé sur les controverses, au cours desquelles Bossuet a fait sur l'œuvre du Père Malebranche des réserves qui n'ont pas cessé d'être valables pour quiconque considère la doctrine chrétienne. Et, après trois siècles, les rares qualités d'écrivain de Malebranche, ses dons d'analyse, son caractère ardent et grave, sa passion du vrai, qui ont fait de son vivant la réputation dont il était environné, ont continué d'assurer sa renommée dans l'univers cultivé.

Ce religieux, qui naquit et mourut l'année même de la naissance et de la mort de Louis XIV, rassemble en lui nombre des traits qui font l'originalité éminente des hommes du XVIIe siècle. La société de cette époque ne nous paraît un peu compassée que par convention et par l'effet des simplifications de l'histoire littéraire. Nous nous souvenons de l'étiquette et nous pensons à la belle ordonnance des jardins de Versailles. Il n'est guère cependant d'époque où il y eut plus de pittoresque, de véhémence contenue, de tendance à l'excès, limitée

par la politesse. Les récits de Tallemant des Réaux et les mémoires du temps nous rappellent sans cesse combien la plante humaine était alors vigoureuse. La biographie des personnages illustres et la lecture des œuvres nous enseignent comment cette société fut à la fois attentive aux spéculations les plus élevées, et prompte à l'action, avec quelle ardeur elle mêla les armes et la théologie, avec quel bonheur elle allia la hardiesse à la règle sous le contrôle de la raison.

C'est cette liberté ordonnée qui est sa marque. Boileau s'attaquant avec bonne humeur et sarcasme aux fausses réputations de son temps, Racine faisant apparaître, à travers les légendes antiques et la mythologie, la fureur des instincts dont la grâce seule empêche le déchaînement, La Rochefoucauld, Molière, La Fontaine jetant un lucide et impitoyable regard sur la nature humaine, c'est l'indépendance même et la profondeur du jugement. Ce goût sévère et audacieux de la vérité est symbolisé par les mots célèbres de Massillon commençant l'oraison funèbre de Louis XIV : « Dieu seul est grand, mes frères. » Sous l'influence des romantiques et des réformateurs de l'État, le XIXe siècle a cru pendant quelques années aux lumières supérieures des encyclopédistes et du XVIIIe siècle. « Le grand siècle, proclamait Michelet, c'est le XVIIIe que je veux dire. » Nous sommes revenus de ces préjugés, et les historiens de la littérature, comme Brunetière et Faguet, nous y ont aidés. Une étude réelle de la nature humaine exige plus de puissance d'esprit et plus de liberté de jugement que la critique des institutions. A sa manière, Malebranche a été lui aussi un de ces observateurs perspicaces qui parlent avec une entière franchise, et qui, assurés de l'essentiel par leur foi et par le respect du monarque, se livrent, en toute tranquillité de cœur et d'esprit, à ses recherches. Dans son ardeur spéculative, il lui est même arrivé de marcher sur une route bordée de précipices et de recevoir les avertissements de l'Église. Toute sa vie pieuse est traversée par une grande aventure intellectuelle.

* * *

Il était le dernier des nombreux enfants de Nicolas Malebranche, trésorier des cinq grosses fermes sous Richelieu, secrétaire du roi, et de Catherine de Lauzon, sœur du Lau-

zon qui fut vice-roi du Canada, intendant de Bordeaux et conseiller d'État. Après avoir fait ses humanités, il étudia la théologie à la Sorbonne. La vie du siècle le tentait peu. La disparition de son père et de sa mère, qu'il perdit l'un et l'autre en quelques mois, alors qu'il avait vingt ans, acheva de le détourner du monde. Il se sentait né pour la prière, pour la méditation et pour le travail. Reçu à la Congrégation de l'Oratoire en 1660, il ne quitta la maison de la rue Saint-Honoré que pour séjourner dans les maisons de campagne de son ordre et chez des amis, où il se retirait pour achever la composition de ses livres. La célébrité que lui valurent ses ouvrages ne changea rien à son existence. Il se trouvait chez le président de la Chambre des comptes, aux environs de Paris, en octobre 1715, quand il se sentit malade. Il retourna aussitôt à l'Oratoire, rue Saint-Honoré, désireux de finir sa vie parmi ses frères. Après une longue et douloureuse maladie, supportée en philosophe chrétien avec une fermeté d'âme qui fut admirée de tous, il expira le 13 octobre.

Cette existence tout unie et sans complication a été consacrée avant tout aux devoirs religieux et à la méditation, puis à la publication de plusieurs ouvrages et aux controverses dont ils furent l'objet. Elle donna à celui qui la menait cette joie noble d'être en parfaite harmonie avec ce qu'il croyait vrai et bien. Les influences que Malebranche a subies sont peu nombreuses et elles sont tout de suite visibles. C'est d'abord celle de sa mère. Malebranche était dès son enfance de santé fragile. Il reçut dans la maison paternelle les leçons d'un précepteur. Jusqu'à seize ans, il a vécu dans sa famille. Sa mère était une personne très cultivée et très pieuse, « d'un esprit rare et d'une grande vertu », disent les biographes. Elle était parente de Mme Acarie qui a contribué avec le cardinal de Bérulle à introduire les carmélites en France. Elle mit un soin tout particulier à former le jeune écolier qui demeurait près d'elle. Elle lui donna ce qui ne s'enseigne pas, ce que confèrent l'intimité quotidienne, la conversation et l'exemple. Cet accord du sérieux et de la grâce, cette politesse sans recherche, cette distinction naturelle, cette aisance, cet ensemble de qualités qui composent ce qu'on nommait l'honnêteté et qui sont si remarquables en Malebranche lui sont venues en grande partie de l'éducation maternelle. Il

lui dut aussi, et par-dessus tout, ce sentiment religieux grave et profond qui a dominé toute sa vie.

L'autre influence qui tient une place essentielle dans l'histoire intellectuelle de Malebranche est celle de Descartes. Il avait vingt-six ans quand il lut le *Traité de l'homme* et en reçut une impression qui ne s'effaça jamais. Il était déjà philosophe et métaphysicien, il était un chrétien qui a médité sur sa foi et qui en sent le charme immortel. Ce que Descartes lui révéla, c'est une manière de raisonner, une méthode qui lui donnait une entière satisfaction. Il avait naturellement le goût de la logique, des idées claires, de l'ordre, de la lumière dans l'argumentation, de la rigueur scientifique. D'après tout ce qu'on sait de lui, il aimait beaucoup plus la réflexion que la lecture. Tout rempli de l'idée de Dieu, il n'avait que faire des livres. Descartes ne lui apportait pas une philosophie, dont il ne sentait pas le besoin. Mais il lui apportait les armes intellectuelles que réclamaient ses exigences scientifiques. Il allait pouvoir mettre une rigueur mathématique dans la métaphysique, et aller à Dieu par le chemin d'une science solide qui serait d'accord avec la foi. Quand il eut fait la découverte de Descartes, il réfléchit dix années avant de publier son premier livre, *Recherche de la vérité*, dont le titre même est emprunté à un traité de Descartes, *Inquisitio veritatis per lumen naturale*, lequel était connu de Malebranche, mais non encore publié. Avec sincérité, Malebranche adoptait ce qui était le plus conforme à sa propre pensée, il cédait à l'esprit de système, sans se douter qu'il allait compromettre par son exagération la grande vérité de la présence et de l'action universelle de Dieu, qu'il rêvait d'établir par principes.

Enfin, Malebranche est entré jeune à l'Oratoire et ne l'a jamais quitté. Cette illustre congrégation d'où sont sortis Mascaron et Massillon, où a passé Jean de La Fontaine, et qui n'a cessé de former d'éminents religieux était bien faite pour contenter cet amour de la retraite et ce désir d'une union intime avec Dieu qui habitaient l'âme de Malebranche. L'Oratoire lui convenait, dit le Père André, son biographe, plus que tout autre institut. « C'est une congrégation d'ecclésiastiques, ajoute-t-il, qui vivent ensemble sans autres liens que la charité, sans autres engagements que la bonne volonté,

institué par le cardinal de Bérulle pour imiter le sacerdoce de Jésus-Christ, et sa vie. On y a une honnête liberté, et pourvu qu'on soit réglé pour les mœurs et pour la foi, on n'a droit de vous contraindre sur rien. » Après une année passée au séminaire de Saint-Magloire, Malebranche entra dans la maison de la rue Saint-Honoré, et c'est là qu'il a vécu principalement pendant un demi-siècle. Il commença par remplir les humbles fonctions de maître des cérémonies, assez absorbantes en raison de la réputation qu'avaient les offices de l'Oratoire, et la beauté des chants qui attiraient la Cour. Il fut ensuite bibliothécaire. Dans ces charges, il se montra exact et vigilant, toujours simple et plein de dignité. Dès qu'il en eut la possibilité, il renonça à ces fonctions qui étaient accaparantes pour se consacrer tout entier à l'étude. Il connut là un savant historien, le Père Lecointe, qui devint son ami. Il approfondit le théologien de prédilection de l'Oratoire, saint Augustin, dont il n'avait encore qu'une idée toute scolaire, et qui dans une certaine mesure limita l'influence de Descartes. Ce que son biographe, le Père André, exprime en ces termes charmants : « Il relut les ouvrages de saint Augustin et, après une longue méditation, il trouva que le docteur de la grâce avait mieux connu l'esprit et que Descartes qu'on peut appeler le docteur de la nature avait mieux connu le corps. Il crut donc que de l'un et de l'autre on pourrait faire quelque chose d'accompli. La vérité n'a point de peine à s'accorder avec la vérité. La métaphysique sublime de saint Augustin parut toute faite pour la physique de Descartes, et la physique de Descartes pour la métaphysique de saint Augustin. »

Mais sans doute l'impression la plus forte qu'il reçut en ces années d'apprentissage et de réflexion a été celle de l'Oratoire même dont le Père Bourgoing s'efforçait de maintenir l'esprit dans toute sa rigueur, et dans une stricte harmonie avec les enseignements du cardinal de Bérulle, son fondateur. Le cardinal était un maître de la vie intérieure, un maître de ce que Bossuet nomme « le divin exercice de l'oraison ». Ses ouvrages, comme les règlements de l'Oratoire, avaient pour objet d'établir l'union de l'âme à Dieu. Il savait la valeur de l'action ; il estimait les sciences. Mais il voulait qu'on eût toujours présente à l'esprit la dépendance des créatures

à l'égard du Créateur. C'est une pensée qu'il a exprimée maintes fois avec beaucoup de force et d'éclat. « Saint Paul, dit-il, nomme Dieu de ce beau nom de Père des esprits, et un apôtre de Père des lumières, pour nous faire entendre qu'il n'est pas seulement principe pour donner être aux esprits, aux lumières vives et intelligentes, mais qu'il leur donne sa propre vie, ce qui est propre au Père. » Dans l'étude des sciences, même tout humaines, nous nous tenons à Dieu, qui est le Seigneur des sciences. « C'est un titre d'honneur que Dieu se donne à soi-même et un droit qu'il veut prendre sur nos esprits. Ne ravissez pas à Dieu cette sienne qualité, vous rendant propriétaires de votre propre esprit, de votre fonction et de votre science. » Quel retentissement de pareilles paroles devaient avoir dans l'âme de Malebranche ! Les pratiques oratoriennes lui donnaient une joie solide et le préparaient au noble exercice de la pensée.

* * *

Ce méditatif cependant n'a pas vécu d'une vie exclusivement ascétique et solitaire. Il a vu le siècle, et il l'a observé. Il a connu beaucoup de ses contemporains de toute sorte. Il a eu ses heures de détente, de divertissement, et on pourrait dire de fantaisie si ce mot n'était bien léger pour un tel homme.

Ses biographes donnent sur lui toute sorte de détails, parfois singuliers. Il était grand de six pieds. Il avait un visage distingué, un air de noblesse sans affectation. Il était d'une maigreur exceptionnelle, et l'on devinait les battements de son cœur sous ses vêtements. Il avait ce qu'un religieux nomme d'un mot pittoresque et plein de rêve « un corps en projet ». Il était d'une agilité et d'une adresse reparquables. Le Père Adry assure qu'il était un joueur de billard excellent, et l'abbé Blampignon ajoute que sa souplesse lui permettait de passer sa jambe par-dessus son cou sans éprouver la moindre difficulté. Très curieux de toutes les sciences, il aimait la géométrie, la physique et l'anatomie. Il était passionné pour les ouvrages manuels, travaillait le fer et le bois, était au besoin serrurier et habile tourneur, taillait des verres comme Spinoza, et construisait lui-même ses microscopes et ses instruments d'observation. Il se reposait volontiers en jouant

avec les enfants, et leur disait des contes pour les amuser, trouvant que ces distractions ont le mérite pour un philosophe de ne laisser aucun trouble dans l'esprit.

Il avait beaucoup de goût pour tout ce qui était mécanique et machine. Au cours d'un voyage en Saintonge, les pilotes et les officiers de marine de Rochefort vinrent le consulter et lui présenter leurs hommages. Il poussait l'esprit d'observation si loin que lorsqu'il était malade et supportait de grandes souffrances, il s'intéressait aux phénomènes de son organisme et au mauvais état de son corps qui se détraquait. Il lui arriva, quand il avait près de soixante ans, d'être en danger de mort. Abandonné par les médecins qui le croyaient perdu, il se soigna à sa façon en buvant de grandes quantités d'eau pure et survécut pendant près de vingt ans. Il resta fidèle à ce remède auquel il avait recours dès qu'il se sentait souffrant. Sa célébrité mit ce traitement à la mode, mais il ne convenait pas à tout le monde. Un de ses admirateurs les plus zélés, Renaud d'Elisagaray, soldat et ingénieur, qui prit part sous Louis XIV à nombre de sièges et d'expéditions maritimes, voulut se traiter selon la seule méthode de Malebranche : sa santé n'y résista point.

Accommodant et doux dans la vie quotidienne, Malebranche était désintéressé. Il ne voulut même pas recueillir l'héritage d'un de ses frères qui était mort sans enfants. Il se dessaisit en faveur de son ordre du bénéfice que lui avait donné le prince de Condé. Il était charitable. Il prit la peine de faire élever un de ses serviteurs, Prestet, dont il arriva à faire un prêtre et un honnête mathématicien. Il en usa de même pour Carré, fils d'un laboureur de la Beauce, qui se trouvait à Paris sans ressource. Sa famille aurait voulu qu'il entrât dans les ordres, mais Carré, tout croyant qu'il était, jugea sa vocation insuffisante et se refusa à satisfaire le désir des siens. Malebranche le recueillit, en fit son secrétaire, l'aida à vivre, lui fit étudier les mathématiques, si bien que Carré devint membre de l'Académie des Sciences et a mérité un des éloges les plus charmants de Fontenelle.

Malebranche allait volontiers à la campagne, à Perseigne dans le diocèse du Mans, plus souvent encore à Raray, dans le diocèse de Meaux. Il se plaisait à regarder les paysages.

Il étudiait surtout les insectes. « Les heures, dit-il, qu'on ne peut pas appliquer à la lecture et aux autres choses que Dieu demande de nous, on peut examiner les ouvrages de Dieu, chercher l'anatomie des animaux, des plantes, des insectes. On méprise ordinairement les insectes. Néanmoins je n'ai jamais rien étudié des choses naturelles qui m'ait donné une plus grande idée de la sagesse de Dieu. » Cette prédilection eut probablement une cause toute philosophique. Beaucoup d'autres spectacles dans la nature auraient pu lui inspirer la même admiration pour l'ouvrage de la Providence. Il ne s'est jamais attardé aux paysages. Il n'a point cultivé l'astronomie, ce qui est singulier pour un mathématicien. C'est qu'il évitait tout ce qui peut émouvoir trop vivement la sensibilité, tout ce qui peut verser à l'esprit une ivresse qu'il condamnait. Avec les insectes, il était dans une sécurité parfaite. Il détournait les regards de tout ce qui risquait d'être trop éblouissant. Mais il passait sans crainte des heures à examiner les ressorts mystérieux de ces machines minuscules, de « ces atomes vivants » comme il disait, qui sont des insectes. Il contemplait sans crainte leur ajustement, leurs proportions, leur humble beauté. L'âme n'est point abattue par de pareilles merveilles : elle contemple avec une grande douceur, reconnaît l'œuvre du Créateur tout-puissant et tout sage, et elle adore.

Tel était ce théologien géomètre qui se refusait aux effusions et qui était épris de la beauté intelligible et divine. Il y a quelque chose de mesuré jusque dans ses admirations et jusque dans ses affections. Il n'y a jamais d'abandon en lui, même quand il a de la bonté. L'amitié n'était concevable, pour un tel homme, que si elle n'était pas environnée de trop de douceur et de trop de joie. Il la tempérait volontairement ; il la dépouillait de tout ce qu'elle pouvait avoir de trop séduisant et de trop humain. Ses amis étaient ceux qui avaient le goût des mêmes sciences que lui. Il en a eu beaucoup et d'illustres. La princesse Élisabeth, ayant lu la *Recherche de la vérité*, se montra enthousiaste. Elle manifesta tant d'estime et de confiance qu'elle décida Malebranche à faire ce qu'elle n'avait pas obtenu de Descartes et pour elle il rédigea son *Traité de morale*. Le prince de Condé voulut à son tour connaître l'auteur de la *Recherche de la vérité* et du *Traité de la nature*

et de la grâce. Il manda Malebranche à Chantilly, le garda plusieurs jours durant lesquels Malebranche s'entretint sans cesse de la religion, ce qui faisait dire aux officiers du prince que le Père Malebranche avait plus parlé de Dieu en trois jours que le confesseur du prince en dix ans. Le succès de ses livres le fit rechercher. Le roi Jacques II et lord Quadrington, vice-roi des Indes, vinrent à l'Oratoire. Le marquis d'Allemans, le duc de la Force, le duc de Chevreuse, le marquis de l'Hôpital, Saint-Simon encore très jeune, M. Varignon, le chevalier de Louville, Dortous de Mairan, qui devait succéder à Fontenelle à l'Académie des Sciences, aimaient à s'entretenir avec lui. Berkeley, Leibniz l'appréciaient. Un Anglais, obligé de rester en France prisonnier, disait : « Ainsi je pourrai voir Louis XIV et M. de Malebranche. » Rien ne modifiait sa rare simplicité, ni sa modestie. Plus il recevait d'hommages, plus il se dérobait. Santerre, élève de Lebrun, eut toutes les peines du monde à faire le portrait qui est à Juilly.

Mais il ne se refusait jamais aux entretiens qu'il croyait efficaces et ne laissait passer aucune occasion de faire du bien à l'âme. Avec une grâce austère, il était toujours prêt à enseigner ce qu'il tenait pour vrai. Ces conversations dont nous avons une idée par les *Méditations chrétiennes* et les *Entretiens métaphysiques* étaient conçues de telle sorte qu'elles menaient à Dieu, paisiblement et par la seule rigueur d'une pensée qui se déroulait. Elles n'avaient rien de commun avec la controverse, pour laquelle Malebranche éprouvait une répugnance invincible. Les bavardages sans profit, les questions oiseuses, les malentendus, les inexactitudes, les objections des beaux esprits qui cherchent à se faire valoir plus qu'à comprendre lui paraissaient inutiles et pénibles. « Je vous avoue, a-t-il écrit, que l'opposition que je trouve à la vérité me dégoûte fort d'écrire et qu'il y a longtemps que je désire le repos et la pratique de la vertu. » Il n'aimait pas les échanges de lettres plus que les discussions verbales. La contradiction lui pesait, tant il croyait la vertu rayonnante et capable de persuader. Tout entretien avait pour objet « d'abattre le cœur humain aux pieds du Créateur » et Jésus était pour lui le seul lien des conversations chrétiennes et des amitiés raisonnables.

*
* *

Ces traits de caractère expliquent le style de Malebranche. C'est un grand écrivain. Il n'a pas un vocabulaire très riche, mais il est d'une simplicité admirable. Il a su créer un langage philosophique qui rend les questions qu'il traite intelligibles à tous. Descartes a écrit clairement, sa phrase a le grand mérite d'être naturelle, libérée de tous les ornements où se plaisaient Voiture et Guez de Balzac ; elle est longue et sans couleur le plus souvent, raisonnable, dépourvue de tout ce qui rappellerait le caractère original et imaginatif de l'auteur. La phrase de Malebranche, même quand elle est destinée à exprimer des idées éloignées de l'usage commun, est d'une transparence merveilleuse, tantôt simple et presque candide, tantôt éloquente et touchante. Il lui arrive même d'être poétique, et elle a parfois une fluidité harmonieuse qui fait penser à Platon.

Mais jamais Malebranche ne cède longuement à ces élans. S'il rejoint Platon, c'est sans le savoir et sans le vouloir, à travers saint Augustin. Il ne se plairait point à faire converser les personnages de ses dialogues sur les bords de l'Ilissus, au chant des cigales. Comme la nature, comme l'imagination, la poésie recèle un enchantement qu'il redoute, parce qu'il détourne de Dieu. Écoutez-le au début des *Entretiens métaphysiques* : « Bien donc, mon cher Ariste, puisque vous le voulez, il faut que je vous entretienne de mes visions métaphysiques ; mais pour cela il est nécessaire que je quitte ces lieux enchantés qui charment nos sens et qui par leur variété partagent trop un esprit tel que le mien. » Voilà une profession de foi qui est un aveu sur l'esthétique. Le langage n'est qu'un instrument pour communiquer la vérité. Il pourra être émouvant, coloré même, dans la mesure où il faut rendre les choses sensibles. Mais jamais Malebranche ne se complaît dans une description, dans une période, dans un développement. On dirait souvent qu'il se surveille. Il se permet seulement de rendre les choses abstraites sensibles et même agréables, afin d'en montrer l'influence dans la morale.

Il y a dans les *Entretiens métaphysiques* une phrase connue et d'ailleurs pleine de charme qui montre exactement ce que Malebranche se permet et aussi les limites qu'il s'impose.

« L'autre jour, écrit-il, j'étais couché à l'ombre, je m'avisai de remarquer la variété des herbes et des petits animaux que je trouvais sous mes yeux. Je comptai, sans change de place, plus de vingt sortes d'insectes dans un fort petit espace et au moins autant de plantes. Je pris un de ces insectes, je le considérai attentivement, et je ne crains point de vous dire de lui ce que Jésus-Christ assure des lis champêtres, que Salomon, dans toute sa gloire, n'avait pas de si magnifiques ornements. » Mais il ne cède pas à l'imagination, qui était sa grande ennemie, et qu'il n'a peut-être tant combattue que parce qu'il sentait sa puissance en lui-même. La raison reprend très vite la conduite de l'observation et domine la phrase : en cartésien, il voit dans les animaux de merveilleux automates, et, bien qu'il soit en plein champ, il parle de la variété des espèces et de leur nombre, il médite sur la qualité et sur la quantité en mathématicien, en physicien, en philosophe.

Malebranche ne se laisse aller au lyrisme que dans la méditation religieuse et dans la prière. Alors il fait preuve, sans les rechercher, de qualités exquises. Il a du mouvement et des images ; il a de l'onction et de la noblesse ; sa phrase a naturellement des inflexions ravissantes, et on devine le lyrique qu'il aurait pu être, non indigne de Pascal ni de Bossuet. « O mon unique Maître, écrit-il, je suis convaincu que l'ordre doit être seul la règle de ma conduite et ma loi inviolable. Et je vois bien que tout ce que vous avez fait sur la terre a été pour m'en découvrir la beauté et me la rendre aimable sur toutes choses. O amour dominant de l'ordre et de la justice, ô charité qui seule peut me donner la vie et me rendre agréable aux yeux de Dieu, régnez dans mon cœur, détruisez tous ces amours déréglés que de fausses beautés ont fait naître en moi. Sagesse éternelle, vous êtes la raison et la lumière de l'homme. » Plus touchantes encore sont les paroles sacrées qu'il prononce quand il essaie d'exprimer cet amour d'union que le chrétien doit avoir avec le Créateur. « O Jésus, c'est en vous et par vous seul que Dieu sera tout à tous et que nous demeurerons comme des dieux par la communication la plus parfaite de l'être divin. Qui peut comprendre la grandeur de ces bienfaits ? Qui peut donc comprendre la grandeur de mon ingratitude ? Je n'ai pas

fait pour vous, objet d'un amour infini, d'adorations continuelles, de reconnaissances éternelles, je n'ai fait pour vous que ce que fait un avare pour l'or, un ivrogne pour le vin, un ambitieux pour une sorte de vaine gloire. Ah ! mon Sauveur ! que je ne vous confesse point en détail mon ingratitude : je n'y puis y penser sans horreur. »

Plus on avance dans la lecture de ces *Méditations chrétiennes*, plus on y goûte ce que ce livre a d'intime et de singulier, de pur et d'élevé. On n'y trouve rien d'apprêté : c'est à mi-voix, dans la chambre à demi obscure, l'oraison douce, personnelle et vénérable, de ce philosophe plein de religion et de respect : « O mon Sauveur, dit-il, si la vigilance est nécessaire à ceux qui vivent dans la retraite, quelle doit être l'inquiétude de ceux qui sont au milieu des villes et dans le commerce du grand monde, de ce monde plein de faste et d'orgueil, qui ne pense qu'à se réjouir !... Que ceux qui se laissent charmer par tous ces objets sachent que ce n'est qu'une décoration de théâtre, faite avec de la toile et du coton, ou plutôt de purs fantômes qui ne souffrent point la lumière et qui s'en vont en fumée dès qu'on s'approche d'eux pour les embrasser.»

Il n'y a plus trace de cette tendresse ni de cette chaleur dès que Malebranche est moraliste, psychologue, critique et observateur. Alors il a le souci d'être lucide et exact ; il est mordant sans méchanceté, mais volontiers sarcastique, dès qu'il s'agit de combattre l'erreur. Il a des remarques qui font penser à Pascal : « Si un homme grossier et stupide est infiniment au-dessus de la matière parce qu'il sait qui il est et que la matière ne le sait pas, ceux qui connaissent l'homme sont beaucoup au-dessus des personnes grossières et stupides, parce qu'ils savent ce qu'ils sont et que les autres ne le savent point. » Ailleurs, c'est La Rochefoucauld qu'il rappelle : « Si l'on peut dire que les hommes se mettent moins en peine de paraître riches que de l'être, on peut dire aussi qu'ils se mettent souvent moins en peine d'être vertueux que de le paraître. » Il est impitoyable pour les beaux esprits, les pédants, les imaginatifs et les faiseurs de phrases : « Ces esprits sont excessifs en toutes rencontres : ils relèvent les choses basses ; ils agrandissent les petites ; ils rapprochent les éloignées. Rien ne leur paraît tel qu'il est. » Il n'aime pas les

faiseurs de compliments et s'exprime avec autant de vivacité qu'Alceste : « Qu'y a-t-il de plus ordinaire que de voir des gens qui donnent des louanges hyperboliques et qui témoignent des mouvements extraordinaires d'admiration à une personne qui vient de parler en public, même en présence de ceux avec lesquels ils s'en sont moqués quelque temps auparavant ? » Un passage sur les illusions de la passion évoque aussi un passage fameux du *Misanthrope*, qui était une paraphrase de Lucrèce : « Lorsque nous avons un amour passionné pour quelqu'un, nous jugeons que tout en est aimable. Ses grimaces sont des agréments ; sa difformité n'a rien de choquant ; ses mouvements irréguliers et ses gestes mal composés sont justes ou pour le moins ils sont naturels. S'il ne parle jamais, c'est qu'il est sage. S'il parle toujours, c'est qu'il est plein d'esprit ; s'il parle de tout, c'est qu'il est universel. »

Les faux savants ont beaucoup exercé la verve de Malebranche. Il ne croyait pas à l'érudition, ni même à l'utilité de se référer à l'antiquité : « Quoi ! Aristote, Platon, Épicure, ces grands hommes se seraient trompés ! » C'étaient des hommes comme nous, de même espèce que nous, et le monde, depuis eux, est plus âgé de deux mille ans. Malebranche n'aime pas la routine : « L'homme est une machine qui va comme on la pousse. C'est beaucoup plus le hasard que la raison qui le conduit. Tous vivent d'opinion, tous agissent par imitation. Ils se font même un mérite de suivre ceux qui vont devant, sans savoir où. » Il en veut à la tyrannie de la mode : un médecin qui parlerait comme tout le monde ne serait ni estimé ni obéi. Au village, le latin suffit. A la ville, il faut du grec. Des hommes très savants et très sérieux sont obligés dans leur visite de parler grec comme les ignorants : « C'est pour charmer le malade et non pas la maladie, car ils savent bien qu'un passage grec n'a jamais guéri personne. »

Peu d'auteurs l'intéressent. Il blâme Tertullien, qui avait « plus de mémoire que de jugement » et plus d'imagination que d'esprit. Il n'apprécie pas plus Sénèque, dont les livres sont pleins d'erreurs proportionnées à la vanité de l'homme : « pourvu qu'il fasse de grands pas, des pas figurés et sous une juste cadence, il s'imagine qu'il avance beaucoup : mais

il ressemble à ceux qui dansent, qui finissent toujours où ils ont commencé ». Enfin, il détestait Montaigne comme quelqu'un qui vous ressemble et qui est comme un miroir qui vous renvoie une image peu plaisante. « L'air du monde et l'air cavalier, soutenus par quelque érudition, font un effet si prodigieux sur l'esprit qu'on admire souvent Montaigne et qu'on se rend presque toujours à ce qu'il décide sans oser l'examiner et parfois sans l'entendre... Il s'est fait plutôt un pédant à la cavalière qu'il ne s'est rendu raisonnable, judicieux, et honnête homme. » Il y a sur ce sujet toute une page sévère où Malebranche s'applique à condamner tout ce qu'il sentait peut-être en lui à l'état naissant. Mais ces anathèmes sont rares. Quand il a bien dénoncé les superbes, les faux humbles, les flatteurs, les variétés de ceux que nous appelons aujourd'hui les « conformistes » et les « snobs », il revient à la sérénité. Il se sent parfaitement satisfait avec Descartes et saint Augustin. Peut-être à ces noms illustres faut-il joindre quelques auteurs moins célèbres, comme ce Cureau de la Chambre, inventeur d'une théorie des causes occasionnelles, qui n'est guère connu que des philosophes, et qui serait bien ignoré du public sans la rime qui lui a valu de figurer dans le *Cyrano* de Rostand (1). C'est avec sa propre pensée qu'il vivait surtout. Il a écrit avec confiance : « La vérité aime la douceur et la paix, et toute forte qu'elle est, elle cède quelquefois à l'orgueil et à la fierté du mensonge qui se pare et qui s'arme de ses apparences. Elle sait bien que l'erreur ne peut rien contre elle. Et enfin, la victoire lui reste, et elle paraît plus forte et plus éclatante que jamais dans le lieu même de son oppression. »

*
* *

Une telle maxime explique avec quelle dignité et quelle fermeté Malebranche accepte les jours d'épreuve. Il connut

(1) *Cyrano de Bergerac* (acte I, scène II). Un jeune homme interroge son père sur les personnages qui sont dans l'assistance au moment où commence la représentation de *Clorise* à l'hôtel de Bourgogne.

L'Académie est là ? — Mais j'en vois plus d'un membre.
Voici Boussu, Boissat et Cureau de la Chambre,
Porchères, Colomby, Bourzeys, Bourdon, Arbaud,
Tous ces noms dont pas un ne mourra, que c'est beau !

tous les tourments que pouvaient causer à un homme tel que lui la critique d'auteurs éminents, le blâme de ses frères, la mise à l'index de ses traités. Il demeure simple, persuadé, obstiné. On ne trouve guère de trace d'orgueil dans cette attitude. On y discerne surtout une confiance éperdue dans la raison, une stupeur ingénue de paraître en contradiction avec les dogmes fondamentaux.

Malebranche n'avait rencontré que des admirateurs quand surgit cet infortuné *Traité de la nature et de la grâce*, comme il l'appelle lui-même, qui lui valut tant de soucis. Arnauld attaqua avec véhémence la philosophie des idées et la conception de la Providence. Malebranche répliqua non sans vivacité. Ainsi que l'a écrit naguère un philosophe qui jugeait de ces querelles comme d'un procès historique, les théologiens ne sont pas forcément des anges. Si vive que fût la controverse, cependant, elle se poursuivit avec toute l'élévation que commandait le sujet. Il est à l'honneur de la société du XVIIe siècle d'avoir été assez cultivée et assez sérieuse pour avoir pris un intérêt si enflammé à ce grand débat. Sainte-Beuve, qui l'a raconté avec tant de finesse dans son *Port-Royal*, nous en donne la plus noble idée. Le prince de Condé, qui fut attentif à ce célèbre combat philosophique, résume son impression en disant que « M. Arnauld était seul à pouvoir écrire contre le Père Malebranche, et que le Père Malebranche était seul à pouvoir répondre à M. Arnauld. »

Le plus redoutable adversaire de Malebranche ne fut pas cependant Arnauld. Ce fut Bossuet, qui avait commencé par goûter l'auteur de la *Recherche de la vérité*, et qui finit par se réconcilier avec lui, mais non sans avoir frappé fort. Bossuet avait discerné les périls de la philosophie cartésienne mal entendue, et il avait prévu que la théorie des idées claires servirait de point de départ à de grands assauts contre l'Église. La philosophie de Malebranche était dangereuse pour la foi parce qu'elle inclinait le philosophe à mettre dans ses propres explications une confiance absolue, à les prendre pour les décisions mêmes de la Sagesse éternelle avec laquelle il se croit en communion continue. Il y avait là une sorte d'apologie du sens propre et d'encouragement au libre examen qui tendaient à confondre la sience de l'homme avec la science divine. Il y avait là un autre excès qui consistait à oublier

l'homme tel qu'il est, à ne tenir compte ni des circonstances, ni des passions, ni de la vie. A l'élévation de la pensée, Bossuet a toujours joint un remarquable bon sens pratique, et une connaissance profonde des êtres. « Loin de nous les héros sans humanité ! » s'écrie-t-il dans une de ses oraisons. Malebranche finit donc par l'inquiéter et, avec sa franchise autoritaire, il le lui dit.

Il commença par s'entretenir avec lui pour essayer de le ramener à la doctrine de saint Thomas sur la grâce, la seule qui selon lui fût catholique. Il avait trop d'autorité dans l'Église, trop de crédit à la Cour et dans le monde pour que Malebranche se dérobât. Mais l'entretien ne donna rien. Malebranche écouta, ne discuta point, et assura qu'il ne s'expliquerait que par écrit. « Vous voulez donc, dit Bossuet, que j'écrive contre vous : il sera facile de vous satisfaire. — Vous me ferez beaucoup d'honneur », répliqua Malebranche. L'entretien s'arrêta là. Bossuet attendit et ne publia rien. Il essaya d'avoir une seconde conférence que Malebranche refusa, et dans une lettre franche et digne il donna sa raison : « Monseigneur, je ne puis me résoudre à entrer en conférence avec vous sur le sujet que vous savez. J'appréhende de manquer au respect que je vous dois, ou de ne pas soutenir avec assez de fermeté des sentiments qui me paraissent, et à plusieurs autres, très véritables et très édifiants. »

Cette fois, Bossuet fit éclater publiquement son mécontentement. Dans l'oraison funèbre de Marie-Thérèse, il prononça cette condamnation fameuse : « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les desseins de Dieu à leurs pensées, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut, comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières qui seules subsistent véritablement ! » L'allusion était directe et elle était dure. Pour que Malebranche n'eût pas d'illusion, Bossuet lui adressa un exemplaire de son discours. Malebranche fit bonne contenance. Il alla, nous raconte le Père André, voir Bossuet pour le remercier de l'honneur qu'il lui avait fait en parlant de lui publiquement. Mais Bossuet n'avait que faire des

compliments. C'était le fond des choses qui le touchait. Une fois encore il insista pour conférer avec Malebranche, qui refusa.

Des amis intervinrent. Le marquis d'Allemans, fervent disciple de Malebranche, envoya un mémoire à Bossuet et reçut en 1687 le lettre célèbre où l'évêque de Meaux marque avec énergie les alarmes que lui cause la philosophie du *Traité de la nature et de la grâce*. Le rapprochement finit cependant par s'accomplir.

La conversation élogieuse pour Malebranche qui eut lieu chez le prince de Condé fut suivie d'une conversation chez Bossuet, où l'on reconnut que Arnauld et Malebranche avaient tous les deux les qualités que le prince leur avait accordées. Cet entretien ne manqua pas d'être rapporté à Malebranche qui rendit visite à Bossuet. La conversation dura longtemps, les deux interlocuteurs expliquèrent leur doctrine. Sur quelques points, les difficultés s'atténuèrent, sur d'autres il y eut promesse de réflexions nouvelles. « On se quitta sans aller plus loin, et assez content l'un de l'autre. » Un autre sujet beaucoup plus grave encore allait retenir l'attention de Bossuet. La querelle avec Fénelon venait d'éclater. Malebranche, dans son petit *Traité de l'Amour de Dieu*, prit parti contre Fénelon, et Bossuet eut assurément grande satisfaction d'avoir un allié de cette valeur. Il alla voir Malebranche, lui offrit son amitié et lui donna la sienne. « Leur réconciliation, écrit le Père André, ne put être cachée et leur fit d'autant plus d'honneur qu'elle fut sincère. Depuis ce temps-là, M. de Meaux et le Père Malebranche furent amis jusqu'à la familiarité, tant l'union des esprits a de force pour établir celle des cœurs. » Il ne semble pas, comme le croit l'abbé Blampignon qui a eu l'heureuse fortune de retrouver le manuscrit du Père André et de le faire connaître, que le rapprochement ait été brusque. Mais il ne semble pas non plus que ni Bossuet ni Malebranche aient au fond rien abandonné de leurs positions. Ils mirent fin à la controverse : entre la philosophie de l'un et la doctrine de l'autre, la distance demeura. Et ce n'est pas un médiocre mérite pour Malebranche que d'avoir paru grand dans un temps où vivait Bossuet.

Sans entrer dans une controverse qui dépasserait de

beaucoup, et de toutes façons, un simple article de revue, il est bien naturel que Arnauld et les jansénistes, Bossuet et les thomistes, la Compagnie de Jésus se soient émus à la fois de hardiesses philosophiques et théologiques qui risquaient fort de troubler profondément les esprits et les consciences. Tout est rigoureusement lié dans la doctrine de Malebranche et en ce sens il n'est pas de métaphysicien plus systématique. Dans l'univers, Dieu est tout, fait tout, régit tout. Il est l'unique objet de la connaissance et la seule cause efficace ; nous voyons tout en lui, et il fait tout en nous. La vision en Dieu, les causes occasionnelles, la Providence générale, la morale où Dieu par sa grâce est la seule cause de la vertu, toutes ces théories se tiennent étroitement, mais elles font apparaître que Dieu est l'Être et que la créature n'est rien. Et si Malebranche garde à la créature une ombre d'existence, logiquement elle s'évanouit, elle est néant ; les causes occasionnelles ne sont que des instruments ; Dieu est l'Être universel ; il est la substance infinie de Spinoza avec ses attributs, l'étendue et la pensée ; il est déterminé par l'ordre, qui ressemble fort à la nécessité des panthéistes.

A force de vouloir concilier le christianisme et le cartésianisme, Malebranche aboutissait à rationaliser la religion. Il n'a jamais paru se douter des conclusions où toute son œuvre tendait. Il éprouva de l'étonnement et de la douleur en apprenant que les plus fameux docteurs de son temps le tenaient pour chimérique, contraire à saint Augustin, et opposé aux dogmes fondamentaux. Il n'a jamais reconnu ce qu'il y avait d'idéalisme et de panthéisme dans son système. Il a parlé avec d'autant plus de sévérité de Spinoza que ses critiques prétendaient trouver des analogies entre lui et l'auteur de l'*Éthique*. C'est là ce qu'il y a de pathétique dans la grande aventure intellectuelle de Malebranche. Le logicien obstiné qu'il est se trouve conduit au bord d'un abîme où il n'a pas eu l'intention d'aller et d'où sa foi absolue l'écarte.

Mais ses contradicteurs, et Bossuet en tête, avaient d'un regard pénétrant vu plus loin que lui ; ils avaient jugé sa doctrine, quand ils avaient signalé le danger de cette tendance à expliquer naturellement l'inexplicable, et quand

ils avaient discerné que la théorie de l'action de Dieu par les voies générales était le prologue de la théorie de la stabilité des lois de la nature, de la négation du surnaturel, et de toute une philosophie qui se passerait de la religion.

*
* *

La publication prochaine de la première édition des œuvres complètes de Malebranche, qui est le résultat du grand travail auquel s'est consacré M. Désiré Roustan, invitera le public à relire ou à lire l'un des écrivains les plus originaux du XVII[e] siècle. On comprend mieux ce qu'il a été de singulier quand on le compare à tous ceux avec lesquels il paraît avoir quelque ressemblance. Par son goût d'une sagesse qui limite les sentiments et qui a plus de bienveillance que de bonté, il fait penser aux stoïciens : mais le stoïcien avait une orgueilleuse confiance en soi-même, était sa propre loi, et Malebranche a horreur de cette superbe et voit tout en Dieu. Par son ardeur à considérer Dieu comme le Vrai et le Bien, par sa conception de la science véritable qui est le moyen d'unir l'âme à Dieu, Malebranche fait penser à saint Augustin ; mais il n'est pas comme saint Augustin un homme d'action en même temps qu'un méditatif, et il a moins de véhémence et de chaleur. Par sa croyance dans la seule société des esprits, et par la plénitude de l'idée de Dieu, Malebranche est un mystique, mais c'est un mystique qui préfère l'ordre aux inspirations du cœur, la raison à l'ivresse de l'amour, l'attention à la contemplation. Par son idée enfin de la toute-puissance divine, il fait penser à Descartes : mais Descartes, sincèrement chrétien, ne s'explique pas trop sur la création, juge en homme purement homme, sans trop se soucier du péché, et ne se détourne pas des choses créées, tandis que Malebranche voit les choses humaines à travers le péché, a une morale presque janséniste, et laisse les créatures à l'état d'ombre pour ne voir que la lumière divine.

Malebranche est un des rares philosophes qui aient construit un système complet. La philosophie française s'est toujours défiée des vastes constructions métaphysiques. Elle en était capable cependant, et Malebranche a accompli ce qu'ont

réussi dans ce genre Leibniz et Spinoza. Il a ingénieusement combiné le cartésianisme avec la métaphysique grecque, du moins avec le platonisme des Pères de l'Église. En même temps, et conformément à toutes les traditions de la philosophie française, il a été un psychologue et un moraliste dont les fines analyses demeurent valables, même si on ne les rattache pas étroitement à sa métaphysique. Enfin, entre les deux tendances marquées par Descartes et par Pascal, il occupe une position qui lui est propre. Toute la philosophie moderne provient de Descartes, et en ce sens le rationalisme la domine, mais il y a une autre manière de penser, représentée par Pascal, qui tempère par l'esprit de finesse ce qu'il y a de trop rigoureux dans le raisonnement géométrique, et qui fait une place à la vie intérieure et à l'inquiétude spirituelle.

En toutes ses œuvres, il demeure très noble et prince de l'esprit. Il nous a laissé de grandes leçons de sagesse, bonnes en tous les temps. Il nous a conseillé, par exemple, d'étudier les sciences en leur rang, et il a écrit cette belle phrase qui résume tant de principes excellents : « Il faut être homme, chrétien, français, avant d'être grammairien, poète, historien, étranger. » Et c'est le reflet de cette pensée qui se trouve dans le précepte donné plus tard dans le Nouvel Oratoire par le Père Gratry : « Il faut rétablir dans les esprits la connaissance et le respect de la raison et de ses lois. »

ANDRÉ CHAUMEIX.

SOLITUDE EN COMMUN

DEUXIÈME PARTIE (1)

SUR LA GRÈVE

Les enfants sortaient de la mer pour la quatrième fois, ce matin-là. La marée était si basse qu'ils ne voyaient presque plus la côte dont les séparait une immense étendue de sable et de flaques. Daphné se relevait après s'être roulée une dernière fois dans les vagues courtes qui frangeaient la baie. S'écarquillant les yeux, elle fouillait du regard les dunes lointaines, pour y retrouver l'endroit où ils avaient laissé leurs paniers de provisions. Une tache orange la guida; ce devait être le flotteur de caoutchouc qu'ils avaient remonté là après leur troisième bain. Elle partit en courant dans cette direction, barbotant dans les flaques qui semblaient toutes chaudes à ses chevilles, après le froid vivifiant de la mer.

Elisa la suivait. Elles avançaient toujours et furent bientôt loin de la mer ; mais les dunes ne semblaient pas se rapprocher. Daphné courait, svelte, le menton levé, la masse de ses boucles roussâtres voltigeant derrière elle. La grosse Elisa cheminait en pataugeant, pensive, la tête penchée pour chercher des coquilles de couteaux. Tout à coup, Daphné s'arrêta, regarda vers la plage, et, se retournant, cria :

— Dis donc ! Joy est là !... A côté de nos provisions.

— Ah ! zut !

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin.

Elles se retournèrent pour le dire aux garçons qui venaient seulement de sortir de la mer et qui marchaient si lentement qu'ils semblaient presque immobiles. Ils étaient encore trop loin pour que la voix pût arriver jusqu'à eux.

Avec un soupir, les deux fillettes s'assirent sur le sable pour les attendre. Ils approchaient imperceptiblement. Mark, sans même avoir levé les yeux, piquait tout droit vers le point choisi pour le pique-nique. Kenneth le suivait, dansant à ses côtés, ardent et agité. Il paraissait mince et petit en costume de bain et sa chevelure blonde, qu'aucune eau ne parvenait à lisser, se dressait. Ses yeux vifs et mobiles se tournaient de çà de là : tantôt vers la figure de Mark, tantôt en arrière du côté de la mer, ou bien au loin, vers les dunes.

Mark, son aîné de deux ans presque, était plus solidement bâti ; la mer avait emmêlé ses cheveux noirs et les avait plaqués sur ses yeux. Ils finirent par arriver à portée de la voix et Daphné leur cria la désagréable nouvelle. Mais elle ne put retenir leur attention. Ils eurent un bref regard pour l'intruse, assise très loin d'eux sur la dune, puis reprirent leur discussion. Les petites filles se levèrent et se mirent à marcher à côté d'eux, les écoutant avec impatience.

A mesure qu'ils approchaient de l'endroit où ils devaient déjeuner, ils ralentissaient le pas, comme pour retarder le moment où Joy se joindrait à leur groupe. Aucun d'eux ne l'aimait, bien qu'aucun n'eût guère pu dire pourquoi. Son obéissance aveugle à Betsy faisait d'elle une compagne ennuyeuse. Souvent elle tentait de prendre sur eux de l'autorité, pensant qu'elle représentait Betsy. Ils se rendaient parfaitement compte de sa mélancolie, et ils sentaient instinctivement qu'il y avait en elle quelque chose qui n'allait pas. Quand ils arrivèrent enfin au banc de sable, ils la saluèrent sans enthousiasme et se jetèrent sur le gazon sec parmi les herbes. Les sandwiches furent distribués et ils commencèrent à manger en silence.

...Joy déjeunait en fixant au loin la mer avec des yeux qui ne voyaient rien de tout cet espace et de toute cette beauté. Ses pensées étaient comme des vagues, elles s'élançaient toujours vers un même point, puis revenaient en arrière. Si c'était vrai... eh bien ! alors... Mais ce n'était pas vrai. Ça ne pouvait pas l'être. C'était parfaitement impossible. Seule-

ment, si ç'avait été vrai, si une chose comme celle-là pouvait arriver, il pouvait aussi en arriver d'autres, et il ne serait plus le mari de Betsy, alors... Mais il n'y avait pas la moindre chance. Quand les gens divorcent, ils se disputent. Ils ne s'en vont pas en pique-nique. Les Bloch étaient capables d'imaginer n'importe quoi, ces brutes, ces ingrats!... C'était déloyal de les écouter... Seulement, pourquoi Mme Hewitt vient-elle ? Peut-être que c'est vrai ? Non, non, non... c'est impossible !

Le soleil s'était déplacé. Il s'inclinait vers la mer. La couleur de l'eau et du sable était passée du blanc à l'or pâle, et la marée qui se mettait à remonter chantait sur un ton nouveau.

Betsy se réveilla comme d'un profond sommeil. Elle commença à faire glisser entre ses doigts des poignées de sable sec et chaud, jouant à ce vieux, vieux jeu qu'on joue avec le sable, depuis que le monde existe. Elle se sentait profondément en paix et reposée, étendue là, vers l'ombre et la fraîcheur de la nuit. Ce fut Alec qui finit par songer à l'heure et qui commença à parler de trains.

— Je suppose, dit-il à regret, qu'il faut que nous allions au-devant de ta mère.

Elle acquiesça, mais ne fit pas mine de bouger. Il dut aller chercher les souliers de sa femme, les lui lacer, et rouler leurs costumes de bain. Elle restait étendue, absolument passive.

Toute la journée il avait tourné et retourné ses idées dans sa tête, et il s'était préparé à prendre certaines décisions. Mais il n'avait rien dit, parce qu'il sentait qu'il serait peut-être plus sage de la laisser tout à fait tranquille. Maintenant, il dit, en vidant le sable de ses souliers :

— Nous n'avons pas décidé ce que nous allons dire exactement à ta mère. Moi, j'en reste à ce que j'ai dit : il faut que nous nous en allions ensemble pendant quelque temps avant d'arrêter quoi que ce soit. Si, après cela, tu es tout à fait sûre que tu veux une séparation, je ferai exactement comme tu voudras. Veux-tu que nous la remerciions beaucoup d'être venue et que nous lui demandions de tenir la maison pendant notre absence ? Nous lui ferons comprendre que nos affaires privées ne pourront pas être discutées avant notre retour.

Betsy songeait : « Si je m'en vais avec lui, je finirai par

renoncer à tout ça. Il va être beaucoup trop gentil. » Puis elle pensa : « Eh bien ! pourquoi pas ? » Elle lui répondit :

— Mais je ne vois toujours pas ce qui nous reste à discuter !

— Je veux être sûr de ce que tu vas devenir une fois que j'aurai renoncé au droit de m'occuper de toi. Je n'ai pas toujours assez pensé à ton bonheur, mais il n'y a pas de raison pour que je n'y pense pas maintenant. Tu ne crois pas que tu te sentirais un peu seule ?

— Oh ! non, pas plus que je ne l'ai été jusqu'ici.

— Comment... imagines-tu la vie... après ?

Beaucoup plus heureuse : voilà comment elle se l'imaginait. Et pas du tout solitaire. Naturellement, elle se remarierait un jour. Et l'autre, quel qu'il soit, l'aimerait plus qu'Alec ne l'avait jamais aimée ; il l'adorerait et aurait soin d'elle. Elle avait de l'expérience maintenant ; elle savait se faire apprécier.

Alec croyait-il vraiment que nul homme ne voudrait l'épouser ? Il y en avait beaucoup qui voudraient ; à commencer par Max Buttevant, Max Saint-Mullins. Le pauvre Max était touchant dans sa folle adoration ; peut-être l'épouserait-elle. Il faudrait d'abord qu'elle se rendît compte de ce qu'elle penserait une fois libre : c'est, du reste, ce qu'elle lui avait dit. Alors, se demandait-elle, pourquoi ne pas en parler à Alec ? Pourquoi ne pas lui dire que Max veut m'épouser ? Il se demandera comment nous en sommes venus à discuter cette question. Il croira que c'est beaucoup plus décidé que ça ne l'est. Après tout, je ne sais pas ; je ne suis pas sûre d'avoir envie d'épouser Max. »

Elle regardait Alec, si confiant, si cordial, et elle pensa : « Ce sera plutôt dégoûtant de ma part, si je finis par épouser Max, sans lui en avoir rien dit ; surtout si nous partons tous les deux comme ça. »

Elle soupira, et Alec se roula sur le sable jusqu'à ce qu'il pût toucher sa main. Il dit :

— Tu n'en as pas vraiment envie, petite sotte chérie !

— Peut-être... que... non...

Lui pensait : « Ça va bien ! Nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Mme Hewitt n'est pas si bête qu'elle en a l'air. Je lui dirai un mot de la situation et j'emmènerai Betsy.

Et après ça... prendre sur moi, ne plus boire tant, sortir de tout ce tintamarre, faire sentir à Betsy que je l'aime... mais ne pas tolérer de sottises ; lui faire abandonner cette attitude de martyre..., la forcer à faire un effort, elle aussi. Miséricorde ! quelle besogne ! »

Puis il lui tendit les deux mains et la tira pour l'aider à se mettre debout. Ils se mirent à marcher rapidement jusqu'à la baie de Morvah où ils trouvèrent les enfants et Joy en train de jouer à la balle au camp avec les petits Bloch. Lorsque Betsy demanda si quelqu'un venait à la gare au-devant de grand-mère, le cercle se rompit avec des cris d'étonnement.

— Vous ne saviez donc pas qu'elle venait ? Joy ne vous l'avait pas dit ?

Joy n'avait pas pensé à le leur dire, et Betsy, pour la centième fois, fit intérieurement des réflexions sur l'inertie de cette petite.

— Mettez vite vos souliers, ordonna-t-elle. Joy, rentrez vous occuper du thé.

Joy courait de tous côtés, empressée et excitée, ramassant les serviettes. Elle sentait les yeux d'Alec fixés sur elle. Son costume de bain qu'elle avait gardé choquait Betsy. Il n'était pas tout à fait de circonstance. Dans sa situation, elle aurait dû comprendre qu'un costume d'une seule pièce était ce qui convenait. Le petit corselet court et les shorts plus courts encore donnaient une impression tout à fait fâcheuse. Kenneth approchait de seize ans et Mark était son aîné.

Alec aussi regardait la jeune fille. Il observait le jeu des muscles sur son dos tandis qu'elle se penchait sur les ballots. Il approuvait le costume de bain. Mais, bien qu'il la trouvât belle, il ne la regarda pas longtemps. La situation de Joy dans la maison, sa jeunesse et sa modestie agissaient comme une sorte de frein sur ses pensées. Il la regarda, puis détourna les yeux pour observer, à travers la mer, la pâle silhouette de l'île de Bardsey qui émergeait maintenant de la brume...

L'ARRIVÉE

Les petits Bloch avaient l'air décidés à venir avec eux. Ils gravissaient le sentier en ordre dispersé à la suite des Canning, baragouinant ensemble dans leur langue étrange.

C'est en vain que Betsy essaya de les faire rentrer chez eux ; Elisa lui expliqua qu'ils allaient à la gare pour leur plaisir. C'était leur séjour favori. Ils le préféraient à la mer et aux montagnes ; peut-être parce qu'ils sentaient que c'était l'endroit le plus proche de leur pays, le lieu d'arrivée et de départ. Emil Bloch fréquentait aussi ce lieu. Il y avait un certain banc, tout au bout du quai, d'où la vue enfilait l'estuaire, et où il restait affalé des heures entières. Les pensées amères de l'exil le torturaient. Ce soir-là, cependant, il n'était pas venu pour méditer, mais pour voir arriver la « Vieille ». Il voulait découvrir ce qui se passait en réalité chez les Canning. La vue d'Alec et de Betsy, entourés de leurs enfants, le dérouta légèrement. Ils avaient tellement l'air de former une famille unie et heureuse qu'il commença à se demander s'il avait bien compris ce qu'ils disaient dans le pavillon, après tout.

Le panache de fumée grandissait. Il disparut derrière un bouquet d'arbres à deux milles de là. Lorsqu'il en ressortit, tous les petits Bloch quittèrent au galop la salle des bagages et vinrent s'attrouper autour des Canning. Betsy, exaspérée, rencontra les yeux d'Alec ; il eut un sourire sarcastique et passa la main de sa femme sous son bras. Mme Hewitt les verrait ainsi et en tirerait les conclusions qu'il lui plairait.

Le train entra bruyamment en gare, puis s'arrêta. Les Canning couraient de çà, de là, affolés, et ce fut Emil Bloch qui attira leur attention sur une élégante petite personne qui venait de sortir posément de la dernière voiture.

— Est-ce que c'est pas, dit-il, la dame mère ?

Mme Canning s'avançait vers eux, souriant de leur stupeur. Pendant tout ce long voyage, elle riait toute seule en se représentant leur figure quand la mère qu'ils n'attendaient pas descendrait du train. Elle vit exactement ce qu'elle avait escompté. D'abord ce fut de l'étonnement, puis de l'inquiétude, puis de la panique.

Avant qu'elle eût fini de les embrasser, Alec avait eu le temps de se dire qu'un homme plus brave que lui la rembarquerait tout de suite, par le premier train en partance pour Londres. Et la consternation de Betsy se cuirassait de fureur acharnée.

« Pourquoi était-elle venue ? Pourquoi ? Pour se mêler

de leurs affaires ? Qu'elle essaye de dire un mot... un seul mot... Je ne veux pas qu'on me fasse marcher... Quoi qu'elle veuille, je ferai exactement le contraire !... »

Mais Mme Canning ne dit rien, et ils commencèrent bientôt à se demander pourquoi elle était venue. Il semblait qu'elle ne sût rien de la lettre de Betsy ni de son contenu. Cette pauvre Henrietta Hewitt, leur dit-elle, était arrivée chez elle, ce matin-là, trop malade pour pouvoir expliquer quoi que ce fût.

— Vraiment, je crois que nous ferons bien de téléphoner à la maison de santé ce soir, pour savoir comment elle va avant que vous ne partiez.

Les nouvelles de Londres furent inquiétantes. La température de Mme Hewitt avait continué à monter et le docteur inclinait à croire que c'était la fièvre typhoïde. Betsy, affolée, sauta dans le premier train pour Londres, le lendemain matin. Plus tard, elle téléphona que sa mère était très dangereusement malade et qu'il lui était impossible de revenir avant plusieurs jours.

Alec ne put s'empêcher de penser qu'une catastrophe avait été évitée. Il avait craint un heurt fatal entre Betsy et sa belle-mère ; du moment qu'elles pouvaient être séparées, peu importait laquelle des deux était à Londres. Pour lui-même, il n'avait aucune inquiétude. Sa mère semblait ne rien savoir du divorce, de sorte qu'il n'aurait pas de lutte à soutenir. Il pourrait retourner à son travail, l'esprit libre, et aussitôt que la mère de Betsy irait mieux, il insisterait pour s'en aller en vacances avec sa femme.

Il aurait dû se rappeler que la franche attaque faisait rarement partie de la tactique de sa mère. Une longue expérience avait appris à celle-ci à compter avec la perversité de l'esprit humain. Elle savait que la plupart des gens n'aiment pas à être aidés, conseillés ni influencés. Il y avait des années qu'elle n'avait discuté avec qui que ce fût. Elle avait appris à employer la force plutôt que la persuasion. Évitant de déclarer ses intentions, elle commençait par ébranler les nerfs de ses victimes par d'incessantes petites escarmouches sur des points secondaires. Elle minait l'édifice de leur résistance, leur faisait perdre patience sans raison plausible, les entourait d'une indifférence hostile, leur coupait toute retraite, et finale-

ment, quand arrivait la crise, les laissait découvrir elles-mêmes qu'elles n'étaient pas en position d'attaquer.

Il lui fallait d'abord se rendre extrêmement agréable à tout le monde à Pandy Madoc. Son séjour devait être un succès et, sous sa direction, la maison devait prendre son aspect le plus joyeux. Elle exerçait tout son charme, afin qu'au retour de Betsy, quand la jeune femme commencerait à se fâcher pour des riens, le courant de la sympathie générale se détournât d'elle.

En second lieu, elle devrait découvrir tous les détails ayant quelque rapport avec cette affaire. Peut-être Betsy avait-elle mis quelqu'un dans sa confidence. Elle avait peut-être plusieurs partisans. Il fallait les découvrir, les faire parler, les persuader de changer de côté, de la critiquer et d'exprimer de la désapprobation lorsque Betsy se retournerait vers eux pour chercher un appui. Ce n'est qu'une fois qu'elle aurait accompli tout cela qu'elle s'attaquerait à Alec.

A la surprise de tous, Mme Canning se lia avec les Bloch, dont la situation se trouva, en conséquence, grandement améliorée. Elle parlait allemand couramment et avec correction : ce qui fut pour eux un changement agréable après les conversations rudimentaires et enfantines qui étaient tout ce à quoi pouvaient atteindre Alec et Betsy. Depuis deux mois, ils n'avaient vraiment causé avec personne en dehors de leur famille. Elle parvint à faire sortir Frau Bloch de son manteau de fourrure et l'amena à la maison pour lui faire chanter du Schubert. Il ne lui avait pas fallu plus de trois jours pour découvrir que cette femme avait une très belle voix et était une excellente musicienne.

Mme Canning décida bientôt que, vraisemblablement, les Bloch ne devaient pas avoir reçu de confidences de Betsy. Il n'y avait pas grande tendresse entre eux, et c'est d'un autre côté qu'il fallait chercher des partisans de sa belle-fille. La petite qui aidait dans la maison, la jeune Joy Benson, était une alliée plus probable.

Et c'est ainsi que Mme Canning entama la seconde étape de sa campagne par une conversation avec Joy. Elles étaient montées en voiture ensemble jusqu'à un lac, tout au sommet des montagnes. Les autres devaient venir à pied, mais Mme Canning avait demandé à Joy, avec un sourire, de venir l'aider

à préparer un déjeuner pique-nique. Tandis qu'elles étaient assises dans la bruyère, au bord du lac, elle avait lancé quelques coups de sonde et posé quelques questions.

— Cette pauvre Mme Hewitt ! Vous devez être inquiète pour elle. Vous êtes presque autant sa fille que Betsy. Savez-vous (je ne le dirais à personne d'autre, mais vous êtes de la famille), elle m'a épouvantée quand elle est arrivée chez moi, ce matin-là. C'était peut-être une sorte de délire, mais elle avait dans la tête l'idée la plus terrible. Je n'ai pas osé en parler à Alec ni à Betsy. Elle était tout à fait convaincue qu'ils étaient sur le point de divorcer !

Joy ne soufflait mot. Son regard absent n'exprimait rien.

— Vous ne le saviez pas ? Betsy ne vous avait rien dit ?

— Non, madame Canning.

— Cela m'ennuie d'en parler ; quand les gens sont malades comme ça, ils se font des idées... Mais je trouve pourtant que, s'il y a quelque chose de vrai là-dedans, les amies de Betsy devraient l'aider.

— Oui, madame Canning.

Au diable cette fille ! Pourquoi est-ce qu'elle dit tout le temps : « Non, madame Canning ! Oui, madame Canning ! » Betsy aurait dû la corriger de ça.

— Il ne faut pas lui laisser sacrifier son bonheur. D'après ce que m'a dit Mme Hewitt, je crois qu'elle trouve qu'elle n'est pas la femme qu'il faut à Alec. Elle ne s'intéresse pas à son travail et elle pense qu'il serait plus heureux s'il était libre. Eh bien ! — tout à fait en dehors de ce cas particulier, — qu'est-ce que vous pensez d'une situation comme celle-là ? Qu'est-ce que votre génération en pense ?

Tandis qu'elle demandait ainsi conseil à la jeunesse, Mme Canning souriait d'un air ensorceleur. Mais Joy ne comprit pas le compliment. Elle devint écarlate et dit qu'elle n'en savait rien. Sur quoi il lui fut répondu que la jeune génération n'approuvait pas le divorce pour les gens qui n'étaient plus de la première jeunesse.

— A l'âge de Betsy (n'oubliez pas qu'elle a trente-huit ans !) on ne pourrait considérer cela comme un aveu d'insuccès. Et les jeunes, qui sont lucides et dédaigneux, n'ont guère de sympathie pour les gens qui ne réussissent pas.

Ce point de vue exaspérerait Betsy, si seulement il y avait

moyen de le faire adopter par Joy. Mais la petite se montrait tout à fait stupide. Elle ne répondit rien de concluant, mais demanda seulement, après un court silence, si Alec voulait divorcer. Sur une réponse négative, elle dit :

— Alors, elle ne pourra pas, n'est-ce pas ?

— Elle pourrait le persuader. Elle pourrait lui donner l'impression qu'il doit y consentir.

— Mais, comment cela se pourrait-il, à moins que... C'est-à-dire, est-ce qu'il ne faudrait pas que l'un d'eux... qu'ils...

— Oh ! oui. C'est ça qui est terrible. Il faudrait qu'elle prouve qu'il lui a été infidèle.

— Et... Est-ce qu'il l'a été ? demanda Joy dans un souffle.

— Bien sûr que non ! Tout cela est assez répugnant. Il serait obligé d'aller à l'hôtel, je crois, avec une femme quelconque et d'y passer un week-end. Une femme qui ne lui serait rien.

Mme Canning était surprise de trouver cette jeune fille si ignorante. Peut-être ce costume de bain, si osé, lui avait-il donné une fausse impression. Si elle avait su, elle ne se serait pas donné tant de mal pour inventer les opinions de la jeune génération lucide et dédaigneuse !

— Vous voulez dire qu'il faudra qu'il fasse ça ? s'était écrié Joy.

— C'est la loi ! et Mme Canning ajouta : Naturellement, il ne se passerait rien du tout.

Cette déclaration, bien que catégorique, ne semblait pas tout à fait adéquate. Mais il était difficile de dire les choses plus clairement sans inconvenance...

UN COUP D'ŒIL

Un appel lointain éveilla les échos à travers le lac. Le groupe des promeneurs à pied était arrivé. Sur le profil d'une colline verdoyante, on vit apparaître une petite frange de silhouettes qui se détachaient sur le ciel. Elles restèrent groupées un moment, puis se séparèrent, tandis que chacune descendait la pente à son pas. Alec, en haut de la crête, s'arrêta pour attendre Elisa, restée un peu en arrière, puis ils descendirent vers les bords du lac où devait avoir lieu une baignade générale...

Mme Canning était assise toute seule sur la rive, fleurie de bruyère, et leur dit en leur tendant leurs serviettes :

— Ils trouvent que l'eau est très chaude.

Alec la regarda vivement. Il y avait une lueur inquiétante dans les yeux de la vieille dame.

— Maman ! Tu ne penses pas à... en tout cas, tu n'as pas de costume !

— Je pourrais m'arranger avec ma chemise.

— C'est de la pure folie ! Rappelle-toi la dernière fois que tu as voulu te baigner à Arisaig. Tu as été malade pendant des semaines..., ton lumbago...

— Ce n'est pas de m'être baignée que j'ai été malade à Arisaig : c'est d'avoir été obligée de jouer au bridge.

— Maman, je t'en supplie...

— Oh ! très bien ! très bien ! Je ne me baignerai pas.

Elle en trembla de rage pendant un instant. C'était intolérable d'être vieille, d'en être réduite à rester assise en regardant les autres, quand votre cœur n'était pas vieux du tout !

Alec passa derrière un mur pour mettre son costume de bain. Si Betsy avait été là, elle aurait pensé à lui apporter des espadrilles pour protéger ses pieds contre les pierres. Car le désagrément de ce lac c'était la difficulté d'entrer dans l'eau, la perspective de marcher longtemps, avec effort, en clapotant sur les rochers pointus couverts de vase. Il fut content de voir, en sortant de son abri, que les autres étaient tous partis nager de l'autre côté de l'île. Personne ne serait témoin de ses clopinements disgracieux.

Tandis qu'il hésitait au bord de l'eau, une voix le héla. Se retournant, il vit Joy qui brandissait une paire de sandales de bain. Elle arrivait en bondissant sur la bruyère. Elle portait son étrange costume, mais elle n'était pas encore entrée dans l'eau et ses cheveux dorés volaient derrière elle. Il songea que c'était bien agréable d'avoir cette charmante créature pour s'occuper de lui.

Elle lui donna les sandales et resta devant lui, essoufflée. Il s'était agenouillé pour se chausser ; les pieds ainsi protégés, il reprenait confiance. Quand il se releva, elle était toujours là à le regarder. Leurs yeux se rencontrèrent.

— Allez-vous-en, dit-il très vite ; je ne veux pas qu'on me regarde, sans quoi je ne m'en tirerai pas, même avec ça !

Elle se détourna avec un sourire, courut droit au lac, sur les pierres traîtresses, comme sur un tapis moelleux, puis s'élança dans l'eau profonde. Sa tête dorée fila vers l'île.

Alec la suivit, trébuchant et sacrant à chaque pas. Enfin, il y eut assez de fond pour qu'il pût s'allonger puis se lancer à la nage. Le sol se mit à fuir. L'eau soyeuse l'enveloppa, plus douce, plus amollissante que la mer.

Il venait d'éprouver une grande surprise. Tantôt il se disait que cela ne voulait rien dire ; l'instant d'après, il était certain que cela voulait tout dire.

« C'est sûr ! pensait-il ; c'est certain : la jeune Joy vient de me lancer un coup d'œil provocant. »

IMPRUDENCE

Aucun plan d'action ne guidait Joy, mais depuis quelque temps, toutes les fois qu'elle le pouvait, elle se plaçait sur le chemin d'Alec et le forçait à faire attention à elle. C'était une impulsion qu'elle ne pouvait dominer et qui s'était déchaînée le jour où elle s'était assise au bord du lac Alyn avec Mme Canning.

Nulle pensée d'avenir ne la troublait. Elle ne se demandait pas ce qu'elle ferait de lui, si elle parvenait à le conquérir. C'était presque comme si elle s'attendait à mourir dès qu'elle aurait atteint ce but.

Il faisait frais et sombre dans le jardin. Un ciel immense et limpide, bien plus profond et plus vaste que celui du jour, étendait sa voûte au-dessus de la terre attentive. Elle monta jusqu'à la seconde terrasse et appuya ses coudes sur le mur encore chaud du soleil qui l'avait recuit toute la journée. L'odeur nocturne de la végétation montait vers elle. L'air frais éventait ses épaules nues.

Pendant une seconde, les portes de sa prison s'ouvrirent et elle en sortit pour aspirer un souffle de liberté. Sa personnalité abolie se réveilla vaguement en elle. Il aurait pu y avoir une autre Joy, qui ne languirait pas en captivité, qui ne serait pas esclave, mais libre de posséder le monde, libre de rire, d'écouter, d'apprendre. Cette personnalité perdue aurait pu être une belle créature honnête, capable de montrer du courage et de la sagesse. Mais, dans ces chaînes, il lui fallait

s'étioler et mourir. Écrasée de honte, elle ne pouvait que murmurer : « Il faut l'oublier... t'en aller... en finir... tu es folle... ce n'est pas de l'amour... c'est horrible... sois brave et finis-en ! »

Des pas montaient dans le jardin. Elle apercevait le bout du cigare d'Alec qui se déplaçait comme un ver luisant, tout en bas. Maintenant, il était sur la même terrasse qu'elle, sa tête et ses épaules se détachaient sur le ciel. Il s'était arrêté, il l'avait vue, appuyée sur le mur. Il n'allait pas continuer son chemin. Voilà qu'il venait s'appuyer sur le mur à côté d'elle.

A l'auberge, il avait rencontré quelques amis et il avait pas mal bu. Il était dans un de ces moments d'euphorie où l'on commet des imprudences, et cette petite l'intriguait. Il pensait à elle, depuis quelque temps. Alors qu'autrefois il s'apercevait rarement de sa présence, maintenant, elle semblait être constamment devant lui. Et il ne pouvait décider si c'était un simple hasard ou si elle le faisait exprès.

— Vous semblez bien absorbée, dit-il.

— Je pensais, répondit Joy, que je regretterais de ne pas venir ici l'an prochain.

— Comment ? Vous ne reviendrez donc pas l'an prochain ?

— Je ne sais pas si je pourrai. Je vais probablement changer de situation en automne. J'en ai par-dessus la tête d'enseigner. Une amie, une jeune fille que je connais, veut que j'aille l'aider à tenir une espèce de librairie à Chelsea. Je crois que je vais y aller.

— Qu'est-ce que Betsy en pense ? Lui en avez-vous parlé ?

— Non. Je n'en ai parlé à personne.

— Et... votre mère ?

— Elle habitera avec ma sœur, de toutes façons. C'est tout à fait décidé. Je serai contente d'avoir un peu plus de liberté. Je trouve qu'il faut vivre sa vie. Vous ne trouvez pas ?

Il resta silencieux, puis il dit :

— Est-ce que vous ne prenez pas froid ?

— Non, dit-elle en serrant ses bras l'un contre l'autre. J'ai très chaud.

Tandis qu'il se mettait en mesure de vérifier l'exactitude de cette assertion, la voix de la prudence lui conseillait impérieusement de s'arrêter, de partir.

— Hem... c'est vrai... vous avez chaud. Vous autres femmes, s'écria-t-il, vous êtes extraordinaires. Je me demande comment vous ne mourez pas toutes de pneumonie. Cette robe que vous avez : de la mousseline, n'est-ce pas ?...

— De la mousseline de soie...

— Elle n'est pas chaude du tout. Eh bien ! moi, j'ai un vêtement de drap et je n'ai pas plus chaud qu'il ne faut.

— Il paraît que la soie est ce qu'il y a de plus chaud, dit Joy troublée, tandis qu'il lui serrait plus fort le bras.

Il continua pendant un certain temps à parler vêtements, quoiqu'il sût très bien qu'elle ne l'écoutait pas. Cette dissertation impersonnelle et un peu grave semblait diminuer la signification de ce qu'il était en train de faire. Tant qu'il continuerait, son bras pourrait rester très confortablement où il était ; cela ne signifierait rien. Il avait simplement désiré savoir, c'est tout ; et maintenant il savait. S'il l'avait voulu, il aurait pu aller beaucoup plus loin. Mais il n'avait tout de même pas assez bu pour cela. Gracieusement, sans avoir presque l'air de s'en apercevoir, dans un instant, il allait retirer son bras et lui dire bonsoir.

Tout à coup, il éclata d'un rire bruyant. Un couplet stupide lui était revenu à l'esprit : « Il retira son bras d'autour de sa taille, et elle mourut... tant elle eut froid soudain... » Joy tressaillit et se raidit. La pauvre petite avait été effrayée par ce rire brutal ; il n'y avait rien d'étonnant à cela.

— Pardon... murmura-t-il. Ma chérie, je vous demande pardon...

Un souffle de fournaise passa brusquement sur lui. Son rire, sa curiosité, son assurance d'homme ivre : tout cela s'effondra. Il lui sembla qu'il n'avait encore jamais embrassé personne ; qu'il n'avait jamais été en contact avec une autre existence, qu'il n'avait jamais été troublé autant que par cette jeune fille.

Mais, soudain, il la repoussa :

— Je vous demande pardon, dit-il. Je dois être ivre !

Il hésita, puis dit bonsoir à Joy, qui répondit : « Bonsoir, Alec. »

Il se hâta vers la maison. Sa mère était dans le salon, penchée sur une patience qu'elle venait de commencer. Elle le regarda vivement avec une certaine curiosité, et il eut

l'impression qu'il était entré trop précipitamment et avait laissé paraître son trouble.

— Je suis descendu au café, expliqua-t-il ; je suis allé voir pour la bière et j'ai rencontré les Garstang. Tout le monde est couché ?

— Je ne sais pas ; je viens de rentrer, moi aussi. Les Bloch m'avaient invitée à prendre le café et à voir les croquis qu'il a faits pour ce film.

— Ces pauvres Bloch ! Ils trouvent la vie anglaise si étrange ! J'ai essayé de leur expliquer lord Saint-Mullins.

— Max ? Pourquoi ? Ils le connaissent donc ?

— Mais, oui. Il est venu ici en juin, tu te rappelles ; il était chez sa sœur, à Llanfair. Les Bloch étaient dans la petite maison et ils l'ont vu quand il venait voir Betsy.

— Je ne crois pas l'avoir jamais rencontré.

— Mais si, maman, tu dois l'avoir rencontré. Voyons, il était à notre mariage !

— Je ne me le rappelle pas. Je me rappelle un tas de parents : Buttevant, Mme Pattison et le vieux lord Saint-Mullins, le vieil oncle, et le jeune homme qui était héritier du titre à ce moment-là, le pauvre garçon qui s'est noyé. Mais il ne me semble pas...

— Si tu l'avais vu une fois, tu n'aurais pas pu l'oublier. Un petit être rabougri, avec une voix aigrelette. Toujours en train de bavarder et de gesticuler.

— Quel âge peut-il avoir, maintenant ?

— Dans les quarante ans. Mais il ne vieillit pas. Il n'a jamais été jeune, non plus. Toujours un petit vieux.

— Est-il agréable, en dehors de son physique ?

— Ma foi ! On ne peut pas dire qu'il soit désagréable. Tu sais qu'il a été follement amoureux de Betsy ?

— Non... vraiment ?

Mme Canning distribua son second paquet de cartes. Alec s'avança vers la petite table pour se préparer quelque chose à boire.

— Oui ! Et quand elle l'a éconduit, il a tant pleuré, le pauvre petit, qu'elle a presque hésité. En réalité, il est tout à fait assommant ; mais il a des centaines d'amis, parce que personne n'a le courage de l'envoyer promener. Et puis, c'est un homme à dadas ; il ne peut pas accepter le monde comme

il est. Il s'imagine que c'est son affaire de le rendre meilleur. Il passe son temps à empêcher les atrocités. Du reste, il faut avouer qu'il est brave comme un lion ; aux yeux de Dieu, il doit valoir une douzaine d'hommes comme moi. Il est capable de foncer sur un bandit deux fois plus grand que lui, et de lui faire des reproches. On ne peut pas s'empêcher de l'admirer ; il risquerait n'importe quoi.

— Qu'est-ce que Betsy en pense ?

— Oh ! elle se moque de lui ; mais je crois qu'elle l'aime bien, elle aussi. Il la regarde comme une espèce de déesse, et c'est là une attitude propre à vous rendre aimable.

— Je crois bien ! Et toi... il t'est sympathique ?

— Oui, en somme. Mais il n'a pas le sentiment des proportions. Il part en guerre pour les causes qu'il adopte, à propos et hors de propos. Vous l'invitez à dîner et il vous sort un tas de documents, des instruments de torture authentiques qu'il a rapportés de quelque part, ou des photos de vermine dans les taudis. Il vous fait lever le cœur au milieu du dîner. Il essaye d'être camarade avec moi parce que je suis le mari de Betsy, mais nous n'avons absolument rien en commun. Il me pose tout un questionnaire sur le théâtre, il me demande si les figurants touchent le chômage et combien de mètres cubes d'air ont les chœurs dans leur vestiaire. Naturellement, je suis incapable de le lui dire.

— Est-il content d'être comte ?

— Plutôt, je crois. Et il est content, aussi, d'avoir tant d'argent, je crois. Ce n'est pas qu'il en dépense pour lui-même. Mais il aime à donner.

— Alors, dit-elle d'un air détaché, si Betsy ne l'avait pas refusé, elle serait maintenant comtesse et très riche.

— Oui. La pauvre Betsy ! Elle a raté sa chance. Mais une femme qui se respecte ne pourrait pas épouser Max.

— Où est cette propriété... Llanfair... où habite sa sœur, Mme Pattison ?...

— Elle est vers le sud, sur la côte. A quinze milles d'ici, à peu près...

— J'étais en train de me demander si je ne devrais pas aller la voir, pendant que je suis là ; ce serait peut-être poli...

UNE MATINÉE PERDUE

Les nouvelles de Londres étaient rassurantes. Elles annonçaient que Mme Hewitt était hors de danger et que son mari l'avait rejointe, de sorte que Betsy espérait revenir à Pandy Madoc très prochainement. Mais il y avait dans les lettres de celle-ci un fond d'inquiétude qui n'échappait pas à Alec. Elles étaient pleines de questions inexprimées. Elle voulait savoir ce que tramait sa belle-mère. Dans ses réponses, il lui donnait à entendre que sa mère ne tramait rien du tout, autant qu'il pût en juger.

Il travaillait beaucoup et voyait très peu la famille, sauf au petit déjeuner et au dîner. Ceci en partie parce que Johnnie Graham le talonnait et en partie pour rester éloigné de Joy. Depuis plusieurs jours, il ne l'avait vue qu'aux repas, et il commençait à espérer que l'incident était clos.

Mais un matin, en montant dans son pavillon, après le petit déjeuner, il trouva une lettre posée sur son pupitre. En la lisant, il sentit s'écrouler sur sa tête cette sécurité imaginaire.

« Mon cher Alec, — disait la lettre, — Mme Canning m'a dit que, Betsy et vous, vous alliez divorcer. Elle dit qu'il faudra que vous, partiez avec une autre femme pendant quelque temps, pour qu'on puisse fournir des preuves.

« Est-ce vrai ? Et s'il faut que vous partiez avec quelqu'un, voulez-vous que ce soit moi ? Il faut que je vous dise que je vous aime tant que je sens bien que je mourrai si je ne dois plus vous voir. Vous êtes toute ma vie. Naturellement, je sais que vous ne m'aimez pas, que vous ne pourrez jamais m'aimer de cette façon-là. Mais, après ce qui s'est passé l'autre soir, il me semble que ça ne vous ennuierait pas de partir avec moi pour quelque temps ; et après, je ne vous ennuierais jamais, je ne demanderais rien : pas même de vous revoir. J'aurais un petit peu de bonheur, et c'est plus que n'en ont bien des gens. J'aimerais mieux être seulement un peu avec vous, et puis, après, essayer de recommencer complètement ma vie, plutôt que de continuer indéfiniment, sans avoir rien. Je serais malheureuse, mais ma vie aurait un sens, et maintenant elle n'en a pas. Je préférerais ce genre de misère à celui que j'ai en ce moment.

« Je vous en prie, ne pensez pas que je suis trop jeune. Je sais très bien ce que je fais, et ça ne gâchera pas ma vie. Vous savez que je vais quitter ma situation et que j'irai tenir cette librairie. Mon amie ne me reprochera pas ma vie privée ; elle en a fait autant.

« Je vous écris ça, parce que ce sera plus facile pour nous deux si vous voulez dire « non ». Mais ne dites pas « non », je vous en supplie, à moins que vous ne trouviez que vous ne m'aimez pas assez. Et ne m'en veuillez pas de vous écrire, Je suis si désespérée ! Je ne peux pas supporter cela plus longtemps. Vous ne voulez pas me regarder, vous ne voulez pas me parler ; mais vous n'avez pas le droit de m'en vouloir.

« Joy. »

Cette lettre portait tant de coups à Alec qu'il ne savait lequel l'avait atteint le plus profondément. La première phrase, preuve certaine de la duplicité de sa mère, l'avait abasourdi. Ainsi, elle était au courant, depuis le début, de la mésentente entre Betsy et lui et elle avait bavardé.

Pendant plus d'une heure il se démena dans la pièce, maudissant toutes les femmes, même Betsy qui lui avait attiré cette histoire par sa lettre envoyée prématurément en Suisse. Il était tellement furieux que, tout d'abord, il ne pensa pas à répondre à Joy. Elle ne méritait aucune réponse. Il ferait semblant d'ignorer sa proposition outrageante, et il fallait espérer qu'elle devinerait à son silence ce qu'il pensait d'elle.

Mais bientôt d'autres considérations lui vinrent à l'esprit. S'il ne répondait pas, elle pourrait peut-être croire qu'il était en train de prendre une décision. Il faudrait qu'ils se rencontrent aux heures des repas, avec cette lettre sans réponse qui pèserait sur eux. Et puis, il ne devait pas laisser sans démenti les bavardages de sa mère. Peut-être ferait-il bien d'écrire quelques mots brefs et sévères, niant toute probabilité de divorce et, si possible, faisant honte à cette petite. Il se précipita sur sa chaise, saisit une plume et écrivit :

« Ma chère Joy, ma mère se trompe ; nous n'allons pas divorcer, Betsy et moi, de sorte que la question ne se pose pas... »

Il se demandait s'il était nécessaire d'en dire davantage.

Comprendrait-elle la leçon ? Ou devait-il ajouter qu'en aucun cas il n'aurait tenu compte de sa proposition ? Se rappelant tout ce qui s'était passé sur la terrasse, il commença à se dire qu'une explication quelconque était nécessaire. Il ne fallait pas la laisser s'embarquer dans la vie avec une idée aussi exagérée de l'importance d'un baiser.

Il relut la lettre de Joy, et, pour la première fois, fut ému d'une sorte de compassion pour la souffrance qu'elle exprimait. Maintenant il était obligé d'admettre qu'elle souffrait, qu'elle croyait l'aimer, et qu'il lui avait donné un encouragement indéniable. Une pareille erreur chez une fille aussi jeune n'était pas impardonnable, et il était mal venu à la lui reprocher. Il devait plutôt l'aider, si c'était possible, et formuler sa réponse de façon à ne pas la blesser.

Et, toujours pestant, il recommença :

« Mais, ma chère Joy... »

Est-ce que c'était trop affectueux ?... Non.

« ... je n'aurais pu, en aucun cas, m'arrêter un instant à votre proposition. D'abord, je crois que vous ne comprenez pas très bien les usages en ce genre de choses, entre gens bien élevés. La loi du divorce, en effet, exige une preuve d'infidélité ; mais c'est une simple formalité. En général, il s'agit seulement d'un week end passé dans un hôtel... »

Mon Dieu ! mon Dieu ! est-ce assez ? Comprendra-t-elle ?

« Mais il n'y a pas vraiment infidélité... »

Comme c'est agréable d'avoir à expliquer tout ça ! Et comme c'est prudent, pour le cas où je divorcerais ! Oh ! Betsy ! comme je te tordrais volontiers le cou pour m'avoir attiré ça !

« Ensuite, je ne pourrais absolument pas permettre que vous y soyez mêlée. Ce serait honteux de ma part. Vous êtes si jeune, et vous êtes l'amie de Betsy ; et vous appartenez à ma famille, au sens romain du mot.

« Troisièmement, je voudrais essayer de vous convaincre que votre sentiment pour moi n'est pas aussi sérieux ni aussi durable que vous l'imaginez. Je suis plus âgé, j'ai plus d'expérience que vous et je suis certain qu'il en est ainsi. Naturellement, je suis très touché et reconnaissant... »

Est-ce vrai ? Non ! Oui ! Peut-être... Pauvre petite !

« ... et je sens que c'est un peu de ma faute, parce que j'ai perdu la tête, l'autre soir. Je n'ai aucune excuse ; j'ai très

mal agi, et j'en ai honte. Mais, je vous en prie, soyez persuadée que dans très peu d'années... »

Des années ? J'ai l'air bien suffisant. Elle ne m'oubliera pas avant des années ?

« ... dans très peu de mois... »

Un peu sec, peut-être ; comme si je ne la prenais pas assez au sérieux ?

«... dans beaucoup moins longtemps que vous ne le supposez, vous aurez complètement oublié. Tout le monde commence par se tromper, en amour : la première fois, on met toujours à côté. Tôt ou tard, vous trouverez celui qui vous est destiné. Ce que vous voyez en moi, en réalité, c'est une qualité que vous cherchez inconsciemment en lui, de sorte que vous ne vous trompez pas tout à fait. Quand vous le rencontrerez, vous comprendrez ce que je veux dire : vous me retrouverez un peu en lui ; mais il sera cent fois mieux. Alors, il ne faut pas vous rendre malheureuse pour cela, ma petite ; et vous devez essayer de vous rendre compte que les gens les plus favorisés par la suite commencent souvent par se tromper. Mais je suis très content que vous m'en ayez parlé et vous ne devez pas avoir de regret de l'avoir fait, parce que... »

Mais il avait beau chercher, il ne voyait aucune raison pour elle de ne pas avoir de regret. Rien ne pouvait vraiment lui adoucir cela.

Il relut sa lettre depuis le commencement, et elle lui donna l'impression de quelque chose d'odieusement artificiel. Elle éludait le principal : la violente attraction physique dont ils étaient tous deux conscients. Elle existait et il essayait de faire croire qu'elle n'existait pas. Il était lâche et hypocrite.

Prenant une autre feuille de papier, il écrivit ce qui suit :

« Je ne partirai avec personne. Si je partais, j'aimerais que ce fût avec vous. Vous me plaisez beaucoup et ce serait très agréable pour moi, tant que je pourrais être sûr que cela ne me créerait aucune obligation envers vous. Car je crois que, pour tous les deux, le plaisir ne durerait pas longtemps et qu'une fois qu'il n'existerait plus nous n'aurions pas grand-chose en commun. Mais ce serait amusant tant que cela durerait.

« Seulement, ce serait mal et ce serait fou, et j'espère que j'aurai assez de force de caractère pour résister à la tentation. Chassons donc cette idée de notre esprit : c'est ce que nous pouvons faire de mieux, chacun pour nous, l'un pour l'autre, et pour ceux qui nous sont chers. »

Voilà qui était franc, net, et, — chose assez étrange, — beaucoup moins insultant pour elle. Mais il ne pouvait envoyer ça. Ces choses-là, on pouvait les dire, mais en aucune façon les confier au papier.

Il déchira tout ce qu'il avait écrit, et la lettre de Joy aussi ; puis il brûla les morceaux dans la grille de la cheminée. Il était midi et demi et il n'était encore arrivé à rien. Il y avait sur son bureau le travail d'une journée, mais il n'y avait pas touché. Toute sa matinée avait été gâchée par ces diables de femmes.

Tandis qu'il descendait vers la maison, il se rappela qu'il ne pourrait pas avoir l'auto. Sa mère l'avait prise pour aller à Llanfair, chez Mme Pattison ; il lui faudrait donc se rendre au club à bicyclette, ce qui était presque aussi long que d'aller à pied, avec toutes ces côtes. Il bouillait de rage. Comme la plupart des gens doués d'un caractère heureux, il parvenait difficilement à se contenir lorsqu'il était vraiment en colère. Il trouvait tout à fait monstrueux que lui, Alec Canning, homme apprécié, lui, qui avait gagné assez d'argent pour s'offrir une Buick, il fût obligé de pousser une bicyclette pendant cinq kilomètres, par une journée de chaleur étouffante, parce qu'une meute de femmes insupportables l'avait chassé de chez lui.

La clef de la remise à bicyclettes était accrochée, — ou du moins aurait dû l'être, — à un clou, derrière la porte du vestibule. Il pénétra dans la maison pour la prendre et tomba en plein sur Joy qui était en train d'arranger les fleurs dans le vases. Ils échangèrent un regard de panique.

— Je vais à mon club de golf, dit-il très vite. Où est la clef de la remise ?

— Accrochée au clou. Elle n'y est pas ?

— Non, elle n'est pas au clou.

— Ken l'a peut-être prise ?

— Bonté divine ! Et où est-il ?

— Je ne sais pas.

Elle n'avait encore jamais vu Alec en fureur ; elle était terrifiée.

— Est-ce que..., dit-elle affolée, est-ce que je ne pourrais pas courir... chercher une autre clef ?...

Elle avait dit une chose ridicule, mais elle avait voulu montrer son désir de l'aider. Sa futilité, son visage pâle et effaré mirent le feu aux poudres. Il éclata :

— Chercher une autre clef ? Où ça ? C'est de la dernière stupidité ! Comment pouvez-vous dire de pareilles stupidités ?... J'en ai par-dessus la tête...

— Oh ! Alec ! Est-ce que vous êtes très fâché contre moi ? Pourquoi êtes-vous si fâché ?

— Pourquoi ? Ce n'est donc pas assez que ma mère ait fait courir ce bruit... ces mensonges...

— Alors, ce n'est pas vrai ?

— Bien sûr que non ! Il n'y a pas un mot de vrai !

— Oh ! oh ! Mais comment est-ce que je pouvais savoir ?

— Et puis, vous, il faut que vous veniez m'empoisonner...

— Oh ! Alec ! Alec !

— ...avec votre abominable proposition ! Oh ! c'est ma faute. Oui ! je sais bien que c'est ma faute. Je n'aurais pas dû vous embrasser. Mais c'est vous qui l'avez voulu...

— J'ai seulement...

— Pour l'amour de Dieu, allez-vous-en ! Laissez-moi en paix. Je ne veux plus jamais vous revoir ni penser à vous. Si vous aviez la moindre pudeur, vous partiriez...

Elle se couvrit le visage de ses mains et s'écarta de lui, tremblante, comme s'il l'avait battue. Et, longtemps après qu'il eut cessé de parler, après qu'il fut parti, elle resta là, pelotonnée sur elle-même.

LA BROUILLE

Au commencement de l'après-midi, la belle journée s'ennuagea et se voila d'une douce mélancolie. De l'autre côté de la baie, la chaîne des montagnes s'allongeait, claire et bleue, et la mer gris tourterelle s'étendait jusqu'à ses pieds, sans une vague, sans une ombre. Betsy, en remontant de la gare, s'arrêtait à chaque instant pour regarder autour d'elle ; dans le train, elle était inquiète et agitée, mais cette paisible

fin de jour la calmait. Elle était très heureuse de se retrouver chez elle, et il lui semblait que le ciel, la mer et la terre lui souhaitaient la bienvenue.

Tout le monde semblait être sorti lorsqu'elle parvint à Pandy Madoc. Les portes étaient ouvertes, les chambres étaient vides, sous la paisible lumière grise. Elle jeta un coup d'œil dans le salon et vit de la musique entassée en désordre sur le piano ; la pièce portait la trace d'une occupation étrangère. On avait déplacé des chaises. La banquette, dans l'embrasure de la fenêtre, était encombrée d'un fouillis de canevas et de laines à tapisserie. Les bibliothèques étaient mal époussetées. Elle perçut ces détails avec un vague malaise, car ils évoquaient tous la femme qui avait vécu là pendant son absence. Emily Canning semblait laisser une marque indélébile sur chaque endroit où elle avait séjourné.

« Mais tout cela pourrait rentrer très vite dans l'ordre, en cinq minutes... », se disait Betsy, en revenant dans le vestibule où flottait une odeur désagréable de fleurs fanées. Elle vit, non sans une légère irritation, que toutes les coupes, tous les vases à fleurs étaient éparpillés en désordre sur la table. La plupart étaient encore à demi remplis d'eau sale. Sur un tas de journaux s'étalait une masse de végétation malodorante, en train de pourrir. Quelqu'un avait dû commencer à arranger les fleurs, puis les avait abandonnées, il y avait de cela des heures, car les gerbes de pois de senteur et de roses récemment cueillies étaient déjà fanées, les pauvres !

Betsy, qui détestait les mauvaises odeurs, se détourna, dans un désir impulsif de se retrouver à l'air frais. Mais un léger mouvement sur l'escalier l'arrêta. Elle leva les yeux et aperçut Mme Canning qui regardait par-dessus la rampe, l'œil vif et l'air furtif, comme un animal passant la tête hors de sa tanière.

— Bonjour ! Je suis revenue, vous voyez !

« Il faut que je sois affectueuse et raisonnable », se redit-elle en elle-même, et elle sourit aussi gentiment qu'elle put.

Mme Canning descendait dans le vestibule en courant.

— Mais, ma chère, nous ne savions pas du tout que vous reveniez aujourd'hui. Est-ce que vous aviez télégraphié ?

— Non, dit Betsy toujours souriante ; je me suis dit que je vous ferais une surprise à tous. Je suis montée à pied. On

pourra aller chercher ma valise n'importe quand. Comment va-t-on ? Où sont-ils tous ?

— Je ne sais pas. Je crois qu'Alec est au golf. J'ai été dehors toute la journée ; j'ai déjeuné chez Mme Pattison.

Quelque chose dans le ton de Mme Canning laissait entendre qu'elle aurait pu en dire bien davantage si elle avait voulu. Betsy éprouva de nouveau ce malaise, cet instinct qui la poussait à se défendre, à être sur ses gardes et à tramer de petites intrigues pour déjouer d'autres petites intrigues. Mais puisqu'elle avait décidé d'être affectueuse et raisonnable, il lui fallait repousser cette impression. Elle demanda d'un air détaché s'il y avait des nouvelles.

— Oh !... Joy Machin..., votre factotum...

— Joy Benson ?

— Elle prétend qu'elle a mal à la tête. Je viens de monter dans sa chambre. Je ne sais pas ce qu'il peut bien y avoir. Elle a l'air de s'être abrutie à force de pleurer. Mais elle dit que c'est un mal de tête.

— Ah ! dit Betsy en regardant la table couverte de fleurs ; c'est donc pour ça... Allons ! je vais monter voir ce qu'il y a.

Mme Canning entra au salon, s'assit sur la banquette, devant la fenêtre, et se mit à travailler à une tapisserie. Un pas sur le gravier lui fit lever la tête. Alec s'avançait, l'air las, à travers le jardin. Sa journée de golf ne devait pas lui avoir fait grand bien, car il semblait éreinté. Elle l'appela par la fenêtre, et lorsqu'il approcha, elle vit qu'il était dans une de ses crises de colère folle. Cela ne lui arrivait guère qu'une fois tous les dix ans, de sorte que dans l'intervalle elle oubliait que cela pouvait se reproduire.

— Betsy est revenue ! dit-elle.

— Ah ! tant mieux !

Mais il disait cela sans grand intérêt. Ses yeux furieux étaient tournés vers sa mère ; et il ajouta :

— Il faut que je te dise un mot, tout à l'heure.

Elle frémit un instant, puis se rappela qu'elle aussi, elle avait un mot à lui dire. Il était fâché contre elle ; mais elle aurait quelque chose en réserve pour sa défense.

Il poursuivit son chemin et elle se remit à coudre. De temps en temps elle cessait de pousser son aiguille à travers le dur canevas, et elle regardait le ciel gris, la mer grise, et

la frange des montagnes qui les unissait. Il n'y aurait pas de coucher de soleil. Tout se fondait en un moelleux crépuscule.

Les enfants furent envoyés au lit de bonne heure. Betsy les suivit presque aussitôt, lasse et mal à l'aise. Sa sérénité avait disparu, elle avait commencé à la sentir s'effriter dès son entrée dans la maison. Quelque chose de malsain flottait dans l'air comme une mauvaise odeur ; elle le sentait sans savoir exactement ce que c'était. Seule, dans sa chambre, elle essayait de se reprendre. Ce malaise n'avait rien de nouveau, rien d'extraordinaire. La seule présence de sa belle-mère suffisait à le créer.

Dans le salon, juste au-dessous d'elle, elle entendait les voix monter et s'abaisser. Alec et sa mère parlaient. Elle se demanda combien cela durerait et si elle avait le temps de mettre de la crème sur sa figure avant qu'ils montent. Depuis le départ de Mark Hannay, Alec avait réintégré sa chambre et elle espérait qu'il entrerait chez elle bavarder un peu avant d'aller se coucher. Mais elle ne voulait pas qu'il la trouvât couverte de crème, car c'était le premier soir de leur nouvelle existence.

Penchée sur le miroir, elle étudiait attentivement son visage, essayant de discerner les changements apportés par dix-sept années. Ils étaient très minimes, en somme. C'était encore un visage juvénile ; elle avait soigné sa beauté. Mais la jeune fille qui avait épousé Alec... elle n'existait plus ! Les années l'avaient engloutie.

Ce fut longtemps après qu'elle entendit les pas de son mari dans l'escalier ; ils tardèrent tant qu'elle commençait à être un peu indignée. C'est à peine s'ils avaient échangé trois mots jusqu'ici, et il devait bien penser qu'elle l'attendait. Ce fut d'un ton très sec qu'elle lui cria d'entrer lorsqu'il frappa enfin à sa porte.

— Betsy, qu'est-ce que c'est que cette histoire de Max Buttevant ?

Il lui sembla que son cœur chavirait. Ce ne pouvait pas être vrai. Il n'avait pas dit cela.

— Quoi ? De qui parles-tu ?

— De Max Saint-Mullins. Est-ce vrai que tu lui as promis de l'épouser dès que tu te seras débarrassée de moi ?

— Qui t'a dit ça ?

— Isabel Pattison l'a dit à ma mère cet après-midi.

— Il faut qu'elle soit folle !

Betsy se leva et commença à ranger des vêtements dans son armoire. Il lui fallait un peu de temps pour retrouver son équilibre. Elle sentait qu'elle pourrait en sortir sans dommage si seulement elle avait un peu de temps devant elle, car elle avait bien des choses à dire. Il y avait très longtemps qu'elle avait réfléchi à ce qu'elle dirait si Alec venait à découvrir ce qu'il y avait entre elle et Max. Cela n'aurait pas dû la désarçonner de la sorte.

— Isabel dit qu'il lui a tout raconté avant de partir pour la Chine. Il semblait croire que la chose était convenue : que tu te rendrais libre pendant son absence et que tu l'épouserais plus tard.

— Il n'avait pas le droit de le croire. Je ne lui en ai pas donné le droit !

— Avais-tu jamais parlé avec lui de notre divorce ? Non... comment cela aurait-il été possible ? Il était parti pour la Chine avant qu'il en fût question. T'a-t-il demandé de l'épouser ? Qu'est-ce que tu lui as répondu ? Est-ce cela qui t'a mis en tête l'idée de divorcer ?

— Ta mère a dit des méchancetés. Tu m'avais promis de ne pas parler de mes affaires avec elle. C'est déloyal.

— Je te prie de me répondre. Elle a porté une accusation contre toi... Je veux savoir si c'est vrai.

— Pourquoi n'épouserais-je pas Max ? Si j'étais libre, ce serait une chose tout à fait correcte.

— Je ne dis pas le contraire. Je veux seulement savoir pourquoi j'entends parler de cela maintenant pour la première fois. As-tu envisagé avec lui, à un moment ou un autre, la possibilité de te rendre libre ?

— Oui, en juin, quand il était ici.

— Et ce n'est qu'en juillet que tu m'as demandé de te rendre ta liberté.

— Oui. Parce que tu n'étais pas là. Je m'étais décidée en juin, et je t'en ai parlé presque aussitôt que tu es revenu.

— Mais tu en avais parlé avec lui avant ?

— Oui. Je lui ai dit que j'y pensais.

— Était-ce la première fois qu'il te le demandait ? Il t'aime depuis des années. Pourquoi est-ce que, tout à coup...

— Si tu veux le savoir, c'est parce qu'il venait seulement d'entendre parler de toi et de Chris Adams. Ce n'est pas un genre d'homme à être au courant des bavardages. Il avait toujours cru que nous étions parfaitement heureux ensemble ; Quand il a appris le véritable état des choses, il en a été horrifié et m'a suppliée de te quitter...

— Ah ! vraiment ? Mais il t'a demandé de l'épouser et il croit que tu vas accepter. Lui as-tu dit non ?

— Je lui ai dit que nous ne pouvions pas parler de cela avant que je sois libre ; qu'il se pouvait que j'aie envie de l'épouser comme il se pouvait que je n'en aie pas envie.

— Et pas un seul mot de tout cela à moi !

— Pourquoi t'en aurais-je parlé ? Tout cela était si vague ! Je n'avais jamais imaginé que cela te déplairait de me voir me remarier si nous divorcions. Moi, ça me serait égal si tu te remariais ; je le désire même. Ce que nous ferons une fois libres ne regarde que nous.

Ils étaient face à face, maintenant, la colère leur faisant perdre toute retenue, à l'un comme à l'autre.

— Alors, les raisons que tu me donnais étaient de pures blagues ! Tu sentais que la vraie raison ferait moins bon effet.

— Tu es tout à fait injuste. Je ne veux pas subir un interrogatoire... Je ne veux pas être traitée de cette façon. Je...

— Il n'y a pas moyen de te faire dire la vérité ; j'y renonce. Tu te poses en victime, tu fais appel à mes sentiments, tu parles des enfants... et pendant tout ce temps-là... avec le plus grand calme... Un homme que tu n'aimes pas... Tu le sais bien, que tu ne l'aimes pas... tu ne peux pas l'aimer... mais tu veux être lady Saint-Mullins ; et alors...

— Il m'aime, lui ! Il m'aime et tu ne m'aimes pas. Tu ne m'as jamais aimée... jamais !

— Voyons : veux-tu l'épouser, oui ou non ?

— C'est mon affaire !

— C'est la mienne aussi. Si oui, nous nous séparons tout de suite. Il faut que tu te démasques, à la fin !

— C'est elle qui t'a dit de me dire ça ?

— Non ! ce n'est pas elle.

— Cette façon de me tendre un piège ! d'espionner derrière mon dos... de réunir des preuves... d'essayer de me déchiffrer... Je ne te pardonnerai jamais de l'avoir écoutée.

— Je ne te demande pas de me pardonner. Il fallait bien que je cherche à savoir la vérité, n'est-ce pas ?

— Il n'y a là rien dont je doive avoir honte.

— Tu crois ? Est-ce que tu ne m'as pas menti, encore et toujours ?

— Je ne t'ai pas menti. Je ne veux pas qu'on me fasse violence. Toi et ta mère... tu peux lui dire qu'elle n'a rien gagné à ça. Si tu crois que c'est la façon de me retenir...

— Qu'est-ce que tu veux ? Faut-il que je m'en aille ? Que je lui laisse la place libre ? Très bien ! Ça m'est égal. Je m'en irai... je m'en irai demain. Tu ne vaux pas la peine...

— Oui ! Va-t-en ! Va-t-en !

— Si je m'en vais, je ne reviendrai jamais !

— Je l'espère bien ! Je veux être débarrassée de toi. Tu m'as insultée, tu m'as appelée menteuse. Si tu ne pars pas, c'est moi qui partirai.

— Tu as raison. Adieu !

MINUIT

Au déclic d'un commutateur, la grande salle du pavillon s'illumina. Elle avait cet aspect lugubre et impersonnel d'une pièce dans laquelle on retourne après l'avoir quittée pour la nuit. Alec, toujours avec les mouvements précis et l'allure automatique d'un homme en fureur, se dirigeait vers son bureau et commençait à rassembler les choses qui lui appartenaient. Il était monté pour prendre son manuscrit de *Byron*, quelques lettres auxquelles il voulait répondre et un carnet de chèques. Car il faisait ses paquets. Il avait commencé tout de suite en quittant la chambre de Betsy ; il était allé tout droit à la pièce où l'on rangeait les malles et en avait rapporté une paire de valises. Il y avait un train à sept heures le lendemain matin et il voulait le prendre.

Toujours il revoyait devant lui le visage de Betsy, non pas tel qu'il venait de le voir, il était trop aveugle pour le regarder, mais touchant et mélancolique comme la première fois qu'elle était venue dans cette pièce pour le supplier de lui rendre sa liberté. Il s'excitait en se remémorant chacune des paroles qu'elle lui avait dites, alors, en pensant à son faux air d'amitié, à la façon dont elle avait fait fait appel à ses sentiments.

Il en avait fini avec elle maintenant. Elle n'obtiendrait plus rien de lui, sinon la permission d'aller au diable si ça lui faisait plaisir. Il ne se ferait pas de bile pour elle. Il y avait d'autres femmes au monde, et mieux qu'elle. Des quantités...

Les feuillets de son manuscrit étaient tout mélangés ; en les triant, il commença à siffloter, parce qu'il était si calme, parce que ça lui faisait si peu d'effet de s'en aller. Pourquoi sifflait-il un air de psaume ? Il n'en savait rien. C'était le premier air qui lui était venu en tête, surgi du coin obscur où il s'était tapi depuis plus de quarante ans :

Jérusalem d'or,
Riche de lait et de miel...

Pour Joy, pelotonnée dans les coussins du divan, ce sifflotement avait quelque chose d'horrible.

Le même air revenait sans cesse, mêlé au bruissement des pages qu'il feuilletait. Elle était pétrifiée de terreur. Au moment où la lumière l'avait éblouie, quand elle l'avait vu, là, parcourir la pièce, elle s'était figuré qu'il venait exprès pour la chercher. Elle était restée paralysée, effondrée. C'est seulement peu à peu qu'elle s'était aperçu qu'il se croyait seul, et alors il était trop tard pour bouger. Pas une fois il ne s'était tourné vers le coin sombre où elle était. Il n'avait cessé de s'affairer à son bureau.

Jérusalem d'or...

Parfois cela cessait un instant pendant qu'il s'arrêtait pour parcourir une lettre ou une feuille couverte de notes. Alors, au milieu du silence, elle entendait les papillons se heurter contre les murs. Ils étaient venus du dehors, de l'obscurité, lorsque la lumière s'était allumée. Un bruit de papier qu'on déchire, puis l'air recommençait :

Jérusalem d'or,
Riche de lait et de miel...

Il s'interrompit brusquement. L'œil fixe, il regardait le coin, l'air stupéfait.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Pourquoi êtes-vous montée ?

— Je vous en prie, Alec...

— Vous étiez là, dans l'obscurité, quand je suis entré ?

Elle avait encore trop peur pour oser bouger. Elle restait là, blottie, le regardant d'un œil craintif.

— J'étais seulement... en train... de faire mes adieux... à vous... et à votre chambre... à toutes vos affaires... parce que je croyais... que je ne vous reverrais plus... jamais.... J'avais toujours... eu envie de m'étendre ici... une minute... là où vous avez dormi... Voilà tout !

— Je comprends.

Il était retourné à son bureau et commençait à placer ses papiers dans une petite serviette. Ses mains tremblaient un peu, mais il dit avec un grand calme :

— Je ne vous en veux pas. Pas à vous. Pas pour ça.

Rassurée, elle s'assit, écarta ses cheveux de ses yeux.

— Je serais partie, murmura-t-elle, si j'avais pu m'en aller sans que vous me voyiez.

Il parcourait du regard son bureau pour s'assurer qu'il n'oubliait rien. Et il dit en lui tournant à moitié le dos :

— Ma mère semble avoir eu raison, après tout. Betsy veut se débarrasser de moi ; alors, je file.

Joy, qui était en train de se mettre debout, retomba lourdement assise et le fixa, bouche bée.

— Vous vous en allez ?

— Oui !

Ramassant sa serviette, il se dirigea vers la porte. Il étendit la main vers le commutateur. Un déclic, et la pièce disparut. Joy ne percevait aucun mouvement. Elle ne savait s'il était parti ou s'il était encore là. Elle dit, dans l'obscurité :

— Emmenez-moi avec vous !

Sans savoir s'il l'avait entendue : elle n'aurait pas osé le dire si elle avait su. Le silence était absolu. L'obscurité pesait sur elle. Puis un léger mouvement lui révéla sa présence. Le pène de la porte joua ; on entendit une clef tourner dans la serrure. Il avançait à tâtons, parmi les meubles. Et le sifflotement reprit, tout doucement, sur un ton aigu :

Jérusalem d'or,
Riche de lait et de miel...

Elle se rejeta sur le divan, la tête cachée sous les coussins, pour ne plus l'entendre.

AU MATIN

Blowden, la femme de chambre, apporta le message d'Alec à Betsy avec sa tasse de thé. Il était bref et l'avertissait simplement qu'il était parti par le premier train, et que, pour le moment, le mieux serait de lui adresser son courrier à son club.

Betsy lut avec calme. Elle avait très bien dormi et s'éveillait dans ce curieux engourdissement qui suit immédiatement un choc, comme une personne qui vient de tomber dans un escalier, et qui, parvenue en bas, reste un moment, étendue par terre, pensive, avant de sentir où elle s'est blessée. Pour le moment, elle n'avait mal nulle part. Seulement, elle se sentait misérablement lasse, comme si elle avait veillé toute la nuit au lieu de dormir sagement. Elle aurait voulu rester couchée, sans rien faire ; mais il y avait le monde à affronter.

Dominant sa fatigue, elle sauta hors du lit, prit une douche froide et arrangea soigneusement son visage. Elle n'avait pas l'habitude de mettre du rouge dès le matin, surtout à la campagne ; mais, aujourd'hui, elle se mit à l'œuvre avec beaucoup de soin, et parvint à un résultat qui aurait pu tromper n'importe qui.

« Mais *elle*, la tromperait-il ? Est-il vraisemblable que je descende avec une mine meilleure que d'ordinaire ? Il vaut mieux que j'en mette un peu moins... Et pendant tout ce temps le train s'éloigne... Eh bien ! qu'est-ce que ça fait ? Je suis absolument heureuse... Oui, mais lui ? N'est-il pas furieux et misérable ? Oh ! mon Dieu ! je ne veux pas qu'il le soit. Faites-lui voir les choses comme moi... pour le mieux. Parce qu'il faut que je me préoccupe de ce qu'il pense. Nous sommes toujours amis, j'espère. Là ! Je suis très bien comme ça. »

Quand le déjeuner sonna, elle était dans la salle à manger, alerte, calme et toute à son affaire. Mais il n'y avait personne pour la voir, et elle se dit qu'elle avait pris son expression officielle un peu trop tôt. Les enfants étaient toujours en retard ; mais Joy, elle, aurait dû être exacte. Puis elle se rappela le mal de tête de la veille, du moins ce que Joy avait dit être un mal de tête. Malgré le rouge, ce fut un visage hagard qu'elle tourna vers sa belle-mère pour l'accueillir.

Emily Canning ne s'était pas donné la peine d'effacer les

traces de la veille. Pendant neuf heures elle s'était agitée et retournée dans son lit, se demandant si tout allait s'arranger. Elle avait entendu Alec entrer dans la chambre de Betsy, et le fait qu'il n'y était pas resté longtemps l'avait rassurée. Betsy était capable de tout ; elle aurait certainement pu trouver des explications aux choses les plus invraisemblables ; mais il lui aurait fallu la moitié de la nuit pour réussir à expliquer sa conduite en la circonstance. Alec s'était montré ferme. Dommage qu'il soit entré dans une telle fureur ; mais c'était là le tort d'Alec : jamais il ne pouvait montrer d'énergie s'il n'était pas en colère. Avait-elle agi sagement en frappant si vite ? Les heures se traînaient. Aucune nuit ne lui avait paru aussi longue. Elle n'eut pas la patience de rester déjeuner au lit : il lui fallut se hâter de descendre pour voir ce qui s'était passé. Devant la surprise de Betsy, elle dit, s'efforçant de prendre un air dégagé :

— Oh ! j'étais réveillée, alors je me suis levée.

Betsy lui passa le pot de crème et dit d'un ton léger :

— Alec est parti.

— Parti ? Parti pour quel endroit ?

— Je ne sais pas, dit Betsy, en se détournant pour se couper une tranche de jambon. Nous avons décidé ça hier soir. Je crois que vous étiez un peu au courant ; vous saviez que nous avions l'intention de nous séparer. Maintenant que je suis revenue et que je ne suis plus inquiète pour maman, ce n'est plus la peine d'attendre davantage. Alors nous avons décidé d'en finir, et il est parti.

Mme Canning ne fit aucun commentaire. La crème qu'elle était en train de verser débordait de son assiette et coulait sur la nappe. Lorsque Betsy se retourna, il y avait une grande flaque de crème sur la table. La vieille dame regardait le désastre d'un air navré, la bouche ouverte. Toute vie, toute ruse s'étaient effacées de son visage ; il était sans forme et tremblait, si bien que Betsy se sentit pleine de honte comme si elle avait fait une chose brutale.

Mme Canning réussit à retrouver l'usage de sa langue alourdie et demanda :

— Vous vous êtes disputés ?

— Non, affirma Betsy.

— Mais il vous a quittée...

— Nous avons convenu de nous séparer. C'est très bien comme ça, je vous assure.

— Non, non ! Vous vous êtes disputés. C'est à cause de moi ! Je l'ai monté contre vous. Je pensais que s'il était en colère il n'écouterait pas vos bêtises. Je voulais empêcher ce divorce.

— Vous n'auriez pas pu l'empêcher.

Elles s'affrontaient misérablement par-dessus la table pleine de gâchis. Toute leur vie elles avaient été en lutte, et maintenant que Betsy avait le dessus, elle ne triomphait pas. La victoire remportée sur la vieillesse n'est jamais un triomphe, elle est trop définitive.

— Oh ! vous verrez... vous comprendrez. Alec sera tellement plus heureux ! Vous vous féliciterez que ce soit arrivé. Ne nous abandonnez pas. Vous pouvez tant faire pour nous, maintenant ! Nous avons des moments difficiles en perspective, et nous comptons sur vous pour nous seconder.

— Je crois que cela me tuera.

— Ce sera si mauvais pour les enfants ! Il faut que nous le prenions avec calme.

— Oh ! les pauvres enfants ! chevrota Mme Canning, les pauvres petits, qu'est-ce qu'ils vont devenir ?

— Mais ils ne souffriront pas. Ils trouveront cela tout naturel. C'est ainsi que les enfants prennent les choses quand on les leur explique convenablement. Nous nous les partagerons. Il n'y aura pas de misérables discussions à propos de cela ni à propos d'argent. Tout peut s'arranger à l'amiable, si seulement...

Betsy s'arrêta. Daphné entrait en courant.

— Eh bien ! ma chérie ? Tes cheveux sont tout mouillés. Tu as donc déjà été prendre un bain ?

— Oui ! Nous y sommes tous allés. Dis donc, où est-ce que Joy et papa sont allés ?

— Papa est allé à Londres ; quant à Joy...

— A Londres ? s'écria Elisa qui entrait. Que vont-ils faire à Londres ?

— Joy n'est allée nulle part. Papa est parti pour affaires.

— Mais Joy est partie ! insista Elisa. Elle était à la gare.

— Joy ?

Daphné expliquait :

— Les petits Bloch les ont vus, père et Joy, qui prenaient le train de sept heures. Et nous les avons rencontrés sur la route, les petits Bloch ; et ils nous l'ont dit.

— Ils ont vu Joy ? Qu'est-ce qu'elle pouvait bien...

Mme Canning s'était levée d'un bond ; elle criait :

— Alors, c'est vrai ! C'était vrai ! Oh ! Betsy !

— Mais elle ne peut pas...

— Tu ne savais donc pas qu'ils étaient partis ? demandait Elisa.

— Betsy... il faut que vous empêchiez ça. Il faut les ramener.

— Je ne comprends pas. Il doit y avoir un malentendu ! C'est absolument impossible ! Rien ne me fera croire...

Son visage démentait ses paroles. Le rouge ressortait sur ses joues livides comme une fine poussière écarlate. Elle se détourna sans rien voir et se dirigea en chancelant vers la porte ; mais là, elle rencontra Kenneth, qui était déjà monté, et qui lui dit, son visage aussi pâle que le sien :

— C'est vrai, mère ! Elle est partie. Je suis monté voir. Elle a laissé toutes ses affaires emballées. Elle est partie avec lui !

MARGARET KENNEDY.

Traduit de l'anglais par Adrienne Terrier.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE CABINET NOIR

SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE

Les lettres furent probablement interceptées à partir du moment où elles commencèrent à circuler. Avant l'établissement d'un service public pour les transporter, quand elles étaient confiées à des courriers particuliers, celui qui voulait en pénétrer les secrets et disposait des moyens de satisfaire sa curiosité arrêtait ces messagers. Plus tard, dès l'institution des postes, à ce cabinet noir de grand chemin on substitua des procédés plus discrets, comme il convenait avec les progrès de la civilisation.

L'édit de Louis XI, du 19 juin 1464, qui fondait les postes en France, prévoyait en même temps la violation des lettres, puisqu'il prescrivait à ceux qui en étaient porteurs de les laisser visiter par les commis du grand maître, afin que l'on pût vérifier si elles ne contenaient rien de préjudiciable au service du Roi.

Le cabinet noir proprement dit ne devait toutefois être véritablement organisé qu'à partir du règne de Louis XV. Jusque là, on signale bien quelques saisies de correspondances, notamment celles auxquelles firent procéder Richelieu, Fouquet, Colbert, d'autres encore. Louis XIV lui-même ne craignit pas d'avoir recours à de semblables pratiques. Rendons toutefois à ce monarque et à ses ministres la justice de constater qu'en se livrant accidentellement à ces indiscrétions, ils cherchaient à protéger les intérêts de l'État et n'obéissaient aucunement à la curiosité souvent malsaine de leurs successeurs.

Pendant la Régence, le caractère de ces investigations

changea. Sans doute, on suivit comme par le passé dans les correspondances la trace des machinations contre le Roi; mais dès le temps du cardinal Dubois et plus encore après lui, à côté de la protection de la sûreté publique, on semble avoir eu pour but principal la découverte des scandales particuliers. On essayait de percer les secrets de la vie privée des gens de cour tout autant pour le moins que les mystères de la politique ou de la diplomatie. Il s'agissait de distraire le Régent d'abord, puis le Roi, par la révélation des dessous amoureux de la société ou simplement par les récits grivois cueillis dans des lettres écrites sans méfiance, aussi bien que de surveiller les projets de tel haut personnage ou de savoir ce qu'un ambassadeur racontait à son gouvernement.

Jusque là, le cabinet noir n'avait pas une composition fixe. Il existait sans doute, mais par des moyens de fortune. Certains ministres et surtout, d'après leurs avis, le surintendant des postes faisaient saisir des paquets de lettres et procéder à leur examen, cela d'une façon irrégulière, selon les caprices du moment.

A partir de Louis XV, on créa un organisme nouveau.

Composé de quatre ou six employés, soigneusement choisis, il était placé sous la direction de l'intendant général Jeannel. Les correspondances des personnes surveillées étaient subtilisées à la poste et lui étaient remises. Avec une habileté remarquable, ces cambrioleurs spéciaux soulevaient les cachets de cire par lesquels on avait l'habitude de fermer les lettres. Le plus souvent, quand l'attention se portait d'une façon continue sur un personnage de qualité, on relevait une fois pour toutes l'empreinte de son cachet (1) et on en fabriquait un nouveau. Rapidement, on prenait connaissance du texte, on le copiait en entier ou partiellement suivant les cas, on refermait soigneusement la lettre, on la recachetait avec la même cire, et on la laissait parvenir à sa destination, sans qu'un retard, alors inappréciable en raison des lenteurs des communications, révélât qu'on l'avait retenue un moment.

« Il ne me sert de rien, écrivait la mère du Régent, de

(1) Dans ses *Mémoires*, Mme du Hausset, femme de chambre et confidente de Mme de Pompadour, prétend que l'on relevait les empreintes avec une *boule de mercure*. Elle omet d'expliquer comment se pratiquait cette étrange opération à l'aide d'un corps liquide.

cacheter les lettres avec de la cire. On a une espèce de composition, faite avec du vif argent ou d'autres substances, qui enlève la cire, et, lorsque les lettres ont été ouvertes, lues et copiées, on les recachète si adroitement que personne ne peut découvrir si elles ont été ouvertes. Mon fils fait fabriquer cette composition. »

Du coup, le directeur général des postes vit augmenter ses appointements. Les fonds spéciaux du ministère des Affaires étrangères payèrent les traitements de ces employés particuliers. La plus grande discrétion était recommandée à ceux-ci, avec menace de peines sévères en cas de bavardage. Peut-être pour effrayer les autres, peut-être aussi parce que le fait était exact, on citait à voix basse, assez haut tout de même pour que les intéressés l'entendissent, le nom d'un commis des postes qui, pour avoir parlé de l'existence du fameux cabinet, selon des racontars simplement et non d'après sa propre expérience, aurait disparu sans que jamais l'on sût ce qu'il était devenu. Certaines légendes sont préférables à la réalité pour inciter à la prudence.

L'intendant des postes portait lui-même au Roi copies ou extraits des lettres interceptées, et cela à jour fixe, au vu et au su de tout le monde. Quand il traversait les salons de Versailles, son portefeuille à la main, les courtisans, qui n'en ignoraient pas le contenu, se contentaient de sourire. Quelques-uns cependant, plus chatouilleux ou moins serviles, s'indignaient : « J'aimerais mieux, disait un jour le docteur Quesnai en le voyant ainsi passer, dîner avec le bourreau qu'avec le directeur général des postes. »

Le Roi s'amusait de cette chronique scandaleuse. Grâce à son excellente mémoire, il en conservait le souvenir. Aussi arriva-t-il qu'au cours de son travail avec les ministres, sans indiquer les motifs de sa décision, il raya certains noms sur la feuille des bénéfices, uniquement en raison de ce qu'il avait appris secrètement. Friand des anecdotes croustillantes, il se montrait discret dans ses indiscrétions. S'il s'ouvrait vis-à-vis de tel ou tel ministre au sujet d'intrigues ainsi découvertes, il se gardait d'en parler aux autres. Ainsi, d'Argenson, malgré la faveur dont il jouit un moment, n'aurait, au dire de M[me] du Hausset, jamais été mis dans la confidence du secret de la poste. Le duc de Choiseul, au contraire, fut

tenu au courant de bien des découvertes opérées de la sorte. Il en profita, il en abusa même, et se servit du cabinet noir pour « inspirer au Roi les idées et les sentiments qu'il lui convenait qu'il eût sur les personnes ou sur les événements ». Qu'il voulût discréditer quelqu'un ou se prémunir contre des coups qu'il redoutait, il mettait sans affectation sous les yeux du monarque des correspondances de sa façon, soi-disant interceptées à la poste.

Le cabinet noir commettait parfois des bévues. Du temps où le portefeuille des Affaires étrangères était entre les mains de Choiseul, on arrêta, un jour, un paquet adressé à Vienne et fermé avec le cachet même du ministre. Adroitement ouvert, il s'en échappa une jolie paire de pantoufles qu'un galant fonctionnaire envoyait à une amie laissée en Autriche. Cette façon d'expédier un objet, comme s'il s'agissait de plis officiels, indigna les honnêtes employés des postes, peu familiarisés, il faut le croire, avec les mystères de la valise diplomatique. Sur leur demande, Jeannel, leur chef, celui-là même qui faisait directement auprès du Roi le « travail secret de la poste », se présenta chez le ministre pour lui exposer la façon dont on avait abusé de son nom. Choiseul le reçut froidement, nous raconte Beugnot dans ses *Mémoires* : « Je vous trouve bien insolent, lui aurait-il dit, de venir jusque dans mon cabinet vanter l'excès le plus grave dont votre administration ait pu se rendre coupable ! Vous n'avez trouvé dans le paquet que mon contreseing aurait dû rendre sacré qu'une paire de pantoufles : qui vous dit que cette paire de pantoufles ne contienne pas le secret de l'État ? Allez à l'instant dans mes bureaux, faites rétablir le cachet que vous vous êtes permis de rompre, et envoyez le paquet. »

Sans rien répondre, Jeannel s'incline, se retire, et va directement soumettre le cas au Roi, qui, assez embarrassé et peu soucieux d'entrer à ce moment en conflit avec son ministre, se contente de dire : « Il n'y a eu de tort ni de part ni d'autre. Vous avez fait votre métier, Choiseul a fait le sien. » Salomon lui-même n'aurait pas mieux répondu.

Jeannel, du reste, — ce qui explique en partie sa faveur, — avait rendu de grands services à Mme de Pompadour en montrant habilement au Roi des lettres plus ou moins interceptées à la poste et de nature, par les éloges

qu'elles contenaient sur la favorite, à consolider son crédit.

La France, bien entendu, n'avait pas le monopole du cabinet noir. L'institution fonctionnait aussi dans les autres pays, spécialement pour ce qui concernait les correspondances des diplomates. On en trouve une preuve dans l'aventure arrivée au comte de Torre Palma, ambassadeur d'Espagne en Autriche. S'apercevant qu'un de ses courriers semblait avoir été ouvert, il examina la question de près et constata que, non seulement la poste autrichienne avait pris connaissance du contenu, mais qu'elle avait eu la distraction de remettre dans le paquet la copie d'une lettre au lieu de l'original. Il alla chez le ministre, le prince de Kaunitz, et, sans élever le moins du monde la voix :

— Prince, lui dit-il, ordonnez, je vous prie, à vos commis de me restituer l'original de ma dépêche dont ils m'ont seulement envoyé une copie.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, répondit le ministre, le plus naturellement du monde, je vous demande mille pardons de la peine que vous avez prise. Ces étourdis me font tous les jours de pareils traits.

Et, appelant un secrétaire :

— Rendez, lui dit-il, la dépêche à M. l'ambassadeur qui n'en a reçu qu'une copie, et apprenez une autre fois à éviter de pareils quiproquos.

— Monsieur l'ambassadeur, ajouta-t-il en reconduisant M. de Torre Palma, à qui on avait remis l'original si fâcheusement conservé, je suis mortifié que la sottise de mes agents vous ait occasionné ce dérangement.

Diplomatie du XVIIIe siècle !

En montant sur le trône, Louis XVI, dont la profonde honnêteté souffrait des abus du cabinet noir, aurait voulu le supprimer. Par un arrêt du Conseil, en date du 10 août 1775, il déclara que « la correspondance secrète des citoyens est au nombre des choses sacrées dont les tribunaux comme les particuliers doivent détourner les regards », et il défendit d'utiliser en justice les lettres interceptées. Toutefois, s'il refusa constamment de prendre connaissance des lettres ainsi violées, s'il ne cessa jamais de protester contre cet organisme, il ne fut pas assez puissant pour le supprimer. Des gens avaient intérêt à son maintien. Il subsista et prit

même plus d'extension. La police, en dehors de laquelle jusque là il avait opéré, s'en empara, au détriment de l'administration des postes. Elle le désirait depuis longtemps. Elle s'en forma une nouvelle attribution et en reçut une grande importance, affirme Froment, qui, par la suite, « fut de la maison ». On porta à douze le nombre des employés, leurs appointements augmentèrent, un local plus vaste, dont ils connaissaient seuls l'entrée, leur fut réservé. On perfectionna l'outillage. Un graveur spécial, qui dissimulait son emploi véritable par une fonction officielle au cabinet des médailles, eut pour mission de prendre les empreintes des cachets et d'en établir de nouveaux, sur les manches desquels, pour éviter les erreurs, on inscrivait les noms des personnages ainsi surveillés. Bref, l'institution était plus florissante que jamais lorsqu'éclata la Révolution.

SOUS LA RÉVOLUTION

Dans son rapport sur l'ensemble des revendications formulées par les cahiers des États généraux, en 1789, Clermont-Tonnerre appelait le cabinet noir « une des plus absurdes et des plus néfastes inventions du despotisme ». En grand nombre ces cahiers en réclamaient l'abolition ou plus exactement demandaient « l'inviolabilité du secret des lettres ».

A différentes reprises l'Assemblée nationale s'occupa de la question et chaque fois condamna formellement cette pratique. On nageait alors dans les utopies du début de la Révolution et le sujet était trop beau pour que les torrents d'éloquence ne coulassent pas de la tribune. Afin de couper le mal dans sa racine, on supprima les sommes affectées à ce service spécial. Un décret prescrivit aux employés des postes d'observer fidèlement le respect dû aux lettres et même de dénoncer aux tribunaux les contraventions qui viendraient à leur connaissance. Le nouveau code pénal, promulgué le 25 septembre 1791, punissait de la dégradation civique quiconque aurait supprimé une lettre confiée à la poste ou en aurait violé le secret, et une peine de prison frappait aussi bien l'agent qui aurait commis ce « crime » que l'employé supérieur ou même le ministre qui l'aurait ordonné. Une exception était faite pour les correspondances allant à l'étranger ou en venant et

sur lesquelles le gouvernement se réservait un droit de contrôle.

Le cabinet noir, qui subsistait pour l'extérieur, semblait donc aboli à l'intérieur. En réalité, il avait simplement changé de caractère. D'autres pouvoirs s'en arrogeaient l'exercice.

Déjà, au moment de la fuite du Roi, le 21 juin 1791, on avait vu plusieurs autorités locales interpréter à leur façon l'ordre lancé par l'Assemblée d'arrêter toute personne qui voudrait quitter le royaume et de s'opposer à la sortie des armes ou des espèces d'or et d'argent. Le département de Paris avait suspendu les distributions postales. En province, des municipalités avaient arrêté les courriers, décacheté les lettres. Il fallut un décret de l'Assemblée pour réprimer ce qu'elle appelait un « zèle inconsidéré ». Dans les derniers mois qui précédèrent la chute de la royauté, de plus en plus nombreuses furent néanmoins les municipalités qui, de leur propre chef, saisirent les correspondances estimées suspectes.

Sous la Convention ce fut bien pis. Dès lors, le respect des lettres cesse d'être le dogme proclamé dans les premiers emballements de la Révolution. Municipalités, corps administratifs, comités révolutionnaires surtout ouvrent les plis, en referment quelques-uns avant de les envoyer à leurs destinataires, en confisquent beaucoup d'autres. Ce n'est plus le cabinet noir qui fonctionne, tel qu'il a existé au XVIIIe siècle, tel qu'il renaîtra au XIXe, entouré de mystère et n'opérant que sur les correspondances de certaines personnes : c'est la violation ouverte du courrier de tous ceux que l'on croit hostiles aux idées nouvelles. Au « tyran » abattu se sont substitués des centaines, des milliers de tyrans autrement moins débonnaires que celui des Tuileries. Une fois au pouvoir, Girondins ou Feuillants se servent de cette arme les uns contre les autres, sans cesser de se le reprocher réciproquement. A son tour, quand son heure a sonné, la Montagne l'emploie contre ses adversaires, plus cyniquement encore. A cette époque, celle par excellence de l'inquisition et de la délation, cette violation des lettres paraît toute naturelle à quantité d'individus n'ayant d'autres droits que ceux qu'ils s'octroient.

La mesure devient bientôt légale pour ce qui concerne une certaine catégorie de citoyens. Par décret du 9 mai 1793, la Convention prescrit que deux officiers municipaux ou deux délégués se rendront dans tous les bureaux de poste

et y saisiront les lettres adressées aux personnes inscrites sur la liste des émigrés. L'ordre est étendu au courrier de l'étranger. Toute correspondance suspecte ainsi arrêtée doit être envoyée à Paris. Là, indépendamment de l'administration des postes mais dans ses locaux, le comité de Salut public a installé deux commissions secrètes, l'une de trois membres pour examiner ce qui arrive de l'étranger, l'autre de six pour ce qui sort de France. Chaque commissaire dispose d'un secrétaire pour l'aider dans son travail. Ce personnel relève directement du comité, qui le paye et auquel seul il rend compte. Le traitement mensuel de chaque membre est de trois cents francs. Le comité de Sûreté générale recevra une partie de cette correspondance, spécialement celle qui est écrite en langues étrangères et qu'il confie à ses traducteurs.

Après la chute de Robespierre seulement, un mouvement de réaction se produit, timide d'abord, puis allant en s'amplifiant. Il faut écouter, au cours de la séance de la Convention du 9 décembre 1794, les députés avouer enfin tout haut ce que jusque là la Terreur les a empêchés de dire. La discussion porte sur la suppression des comités révolutionnaires. « Ils se permettaient, s'écrie Tallien, de violer sur tous les points de la République le secret des lettres. » « Celles des représentants du peuple eux-mêmes étaient décachetées », remarque l'un d'eux. « Le secret des lettres, confirme Barras, est violé dans toute la République ». Et comme tous ont favorisé ces irrégularités, ne fût-ce que par leur silence d'alors, ils trouvent bon, pour atténuer leur incontestable responsabilité, d'essayer maintenant d'en faire retomber le poids sur d'autres. Un député, Richoux, a même cette trouvaille : « Ces abus, dit-il, ont pour cause une colonie d'intrigants qui se sont glissés dans l'administration des postes, *qui ne savent ni lire ni écrire.* » Il n'ajoute pas que cela devait bien les gêner pour prendre connaissance des lettres qu'ils ouvraient ! « Non, riposte un collègue plus sincère, ce n'était pas l'administration des postes qui violait le secret des lettres, mais bien les sections et les anciens comités révolutionnaires. »

Comme conclusion du débat, la Convention décide que « le secret des lettres ne sera plus violé dans l'intérieur de la République ». Un décret de plus, aussi inefficace que tant d'autres ! Seule la suppression des comités révolutionnaires

ramènera un peu de sécurité dans la circulation des lettres.

Des restrictions toutefois subsistent pour les départements situés sur les frontières ou limitrophes des régions de l'ouest de la France encore en insurrection. D'après un arrêté du 28 décembre 1795, dans les bureaux de poste voisins des communes occupées par les chouans, tous les paquets venant de ces communes ou leur étant destinés doivent être ouverts journellement en présence de deux commissaires choisis par le département parmi les habitants. Les intéressés peuvent assister au tri ou envoyer des mandataires : on leur remettra leurs lettres, après en avoir pris connaissance et s'il ne s'y trouve rien de « préjudiciable ». Ce rôle de policiers déplaît d'ailleurs à plusieurs des commissaires ainsi désignés, qui protestent contre la charge que l'on veut leur confier. Il leur répugne, disent-ils, de devenir ainsi les dépositaires des secrets de leurs compatriotes.

Bientôt les choses vont changer. La Convention a disparu, en octobre 1795, et le Directoire lui a succédé. Le nouveau pouvoir reconstitue l'ancien cabinet noir sous une forme différente. Une commission est établie près de l'administration des postes et messageries pour examiner telles ou telles correspondances, spécialement celles qui viennent de l'étranger ou émanent de diverses légations. En devenant commissaire des postes, Gaudin, le futur duc de Gaète, est chargé de cette réorganisation. Chaque mois, les sommes nécessaires sont prélevées sur les fonds secrets de la police et des affaires étrangères et remises par une personne de confiance : pendant plusieurs années, Fain, qui, à la fin de l'Empire, deviendra secrétaire de Napoléon, jouera ce rôle d'intermédiaire.

Les correspondances ainsi contrôlées sont remises soit au Directoire, soit, — pour un certain temps seulement, qu'on ne l'oublie pas, — au ministère de la Police, créé le 2 janvier 1796 et entre les services duquel se concentrent maintenant les pouvoirs policiers attribués jusque là aux comités de Salut public et de Sureté générale, aux municipalités, aux comités de surveillance ou révolutionnaires. Quelques mois après la création de ce ministère, une section particulière de la police secrète est chargée de « l'examen des lettres interceptées ». Six ou sept employés accomplissent le travail sous les ordres d'un chef qui n'est autre que Restif de La

Bretonne : on a trouvé ce moyen de venir en aide au célèbre écrivain, dont le traitement varie entre quatre mille et trois mille deux cents francs.

Des monceaux de lettres ne tardent pas à s'accumuler dans les locaux du ministère de la Police. Au moment de sa fondation, on lui a versé les papiers du comité de Sureté générale. Dans le tas se sont trouvées, en nombre considérable, des lettres pour la plupart même non décachetées. Bientôt submergé, l'archiviste chargé du classement propose, pour s'en débarrasser, de les envoyer à leurs destinataires. On n'y songe guère. D'ailleurs, depuis le temps qu'elles dorment dans les cartons, beaucoup d'entre elles, sans doute, ont considérablement perdu de leur intérêt.

CONSULAT ET EMPIRE

Quand Bonaparte prit le pouvoir, il trouva le cabinet noir rétabli et installé dans un local particulier qui communiquait, par une porte assez bien dissimulée, avec l'hôtel des postes, situé lui-même dans le pâté de maisons compris entre la rue Coq-Héron et la rue Jean-Jacques Rousseau. Les lettres soumises à son examen y étaient apportées du bureau du tri. Rapidement ouvertes, lues, analysées ou copiées suivant le cas, puis refermées, recachetées, elles rentraient dans la circulation, sans que subsistât sur les plis la moindre trace de l'opération et avec un retard insignifiant.

Que la correspondance fût mise sous enveloppe ou simplement fermée à l'aide de pains à cacheter, qu'il y eût ou non des cachets, les employés, très experts, se jouaient des difficultés. Les cachets de cire étaient délicatement soulevés et remis, ou remplacés avec la même cire grâce à de nouveaux sceaux parfaitement copiés. Cette manipulation s'effectuait avec une incroyable habileté.

Plusieurs lettres ainsi examinées étaient écrites en langage de convention ou chiffrées : les cryptographes entraient alors en scène et, malgré la complexité ou les changements fréquents des chiffres, ils pénétraient les mystères les plus insolubles en apparence. Des primes accordées à la découverte d'un chiffre inconnu stimulaient le zèle de ces spécialistes dont la sagacité déjouait toutes les ruses.

Rien de cela n'était nouveau. On prétend même que ce que l'on a appelé depuis, par ironie sans doute ou par antiphrase, « le secret des lettres » et ce que nous entendons par « cabinet noir » avait déjà été qualifié par Richelieu de « l'art du ramollissement des cachets, » mot qui semble devoir être plutôt attribué à Beaumarchais et qui, en tout cas, indique la façon dont on opérait. Les procédés employés étaient ceux du XVIIIe siècle. Une grande partie des agents, s'ils n'avaient pas appartenu à l'ancien « secret des lettres », étaient les descendants de ceux qui avaient travaillé pour la monarchie. Le baron Fain, qui, on l'a vu, fut en rapport avec le cabinet noir, nous dit que dans ce bureau spécial la plupart des employés se succédaient de père en fils. « On préparait avec soin, ajoute-t-il, l'éducation des jeunes gens appelés à recueillir ce patrimoine de famille. Rien n'était négligé : des voyages, pendant lesquels l'État les entretenait à grands frais dans les pays étrangers, achevaient de les familiariser avec les locutions les plus populaires de chaque langue, de même qu'avec les écritures étrangères les plus difficiles et les abréviations les plus usitées. Ces études spéciales se poursuivaient à l'insu même des ambassadeurs, sous le voile de la banque, du commerce ou de la diplomatie. »

Cette institution coûtait à l'Empereur environ six cent mille francs par an. Les employés, peu nombreux, recevaient de gros appointements. Comme il leur était rigoureusement recommandé de ne dévoiler à personne la nature de leur mission, on leur attribuait quelque position fictive pour expliquer, même à leurs proches, la nature de leurs ressources.

On était revenu à l'ancienne tradition. Mais signalons un point important et souvent ignoré : ainsi que sous la monarchie, le cabinet noir relevait uniquement de la direction des postes, à tel point qu'au ministère de la Police, dès les premières années du Consulat, dans son rapport sur la réorganisation de la police secrète, Desmarest, chef de cette dernière, proposa de supprimer la section des lettres interceptées, comme étant « un épouvantail inutile et impolitique ». On utilisa dans d'autres bureaux les traducteurs qui en dépendaient et on proposa de verser au bureau des archives Restif de La Bretonne, « en raison, dit le rapport, de son grand âge, de ses infirmités et de la considération qu'il s'est acquise

dans les lettres... » — on n'ajoutait pas : « interceptées ».

Et cependant la police aurait bien voulu englober le cabinet noir dans ses attributions ! Son grand maître Fouché, qui, suivant le mot célèbre, se mêlait d'abord de tout ce qui le regardait et ensuite de ce qui ne le regardait pas, ne se consolait pas de voir lui échapper ce moyen d'investigation. « Ah ! si Votre Majesté me donnait le paquet des lettres, je saurais tout », répondait-il un jour à l'Empereur qui lui reprochait d'être mal renseigné sur un point particulier. Ne pouvant pénétrer ouvertement dans ce bureau mystérieux, il essaya d'y introduire des agents à lui ou, à leur défaut, de corrompre quelques-uns de ceux qui s'y trouvaient ; mais ceux-ci, fidèles à leur chef, éventèrent la mèche, et la tentative échoua.

Pour déjouer toute manœuvre de ce genre et pour conserver l'indispensable secret sans lequel le cabinet noir n'eût servi à rien, il était indispensable d'avoir un homme absolument sûr à sa tête et, par conséquent, à la direction des postes. Au début du Consulat, cette direction était confiée à Gaudin. Appelé au ministère des Finances, il céda la place à Laforest. Malgré ses capacités, ce dernier avait aux yeux de Bonaparte le grave défaut d'être très lié avec Talleyrand, dont les intrigues étaient plus inquiétantes encore que celles de Fouché. Aussi, le Premier Consul ne tarda-t-il pas à confier les postes à son aide de camp Lavalette, sur lequel il savait pouvoir compter d'une façon absolue.

Il n'était pas question, bien entendu, d'ouvrir toutes les lettres. Dix à douze seulement, sur les trente mille passant chaque jour à Paris, subissaient cet examen. Et non pas au hasard. D'après les instructions qu'il recevait, le directeur des postes indiquait les noms des personnages, peu nombreux, sur lesquels on désirait être renseigné. Dès qu'un individu devait être surveillé, on commençait par ouvrir toutes les lettres qu'il recevait, pour savoir ce qu'on lui disait et aussi pour connaître les noms de ses correspondants. A leur tour, on surveillait ces derniers. Il convient toutefois d'ajouter que cette pratique, employée surtout envers les étrangers, l'était moins souvent vis-à-vis des Français. Il est vrai que, très probablement, ceux qui pouvaient être sujets à caution ou mêlés à des intrigues politiques se méfiaient de la poste, quoique l'on soit effaré, quand on étudie certains dossiers

de conspirateurs, de constater l'imprudence avec laquelle on confiait parfois au papier des secrets dont la révélation pouvait conduire les indiscrets à la prison ou à l'échafaud.

Napoléon surveillait ainsi de temps en temps ses ministres, ses grands officiers, ses chambellans. Plusieurs fois il a surpris, surtout dans les dernières années de l'Empire, la lassitude de quelques-uns de ses généraux, leur immense désir de profiter enfin dans la paix des belles situations acquises par leurs services. Le Français « grogne » facilement, ce qui ne l'empêche pas de « marcher ». Aussi l'Empereur n'attachait-il qu'une médiocre importance à ces manifestations de mauvaise humeur qu'il lui arrivait de relever de la sorte. « Tel, disait-il, que j'aurai maltraité à mon lever va écrire dans le jour que je suis un tyran. La veille, il m'aura comblé de louanges, et le lendemain il sera prêt à donner sa vie pour moi. J'aurais donc souvent risqué de perdre mes meilleurs amis si j'avais eu la faiblesse de les juger sur le bavardage de leurs lettres, tandis que mes ennemis savaient bien toujours s'arranger de manière à n'avoir rien à craindre de cette inquisition. » Dans ces indiscrétions, Napoléon avait uniquement en vue les intérêts de l'État et ne cédait aucunement à la curiosité qui poussait jadis le Régent et Louis XV à rechercher les historiettes graveleuses.

Le « secret de la poste » était remis à l'Empereur dans un petit portefeuille en maroquin rouge, sur lequel l'inscription : *Gazettes étrangères* dissimulait la véritable nature du contenu. Lettres ou extraits, Napoléon les lisait rapidement. Au début, il avait pensé à envoyer au ministre que la question pouvait intéresser la copie complète de la correspondance ainsi interceptée. Sur l'observation de Bourrienne, alors son secrétaire particulier, on se contenta d'un résumé, transmis avec ce préambule : « Le Premier Consul me charge de vous informer qu'il vient de recevoir l'avis suivant. » Le ministre devinait ou non l'origine de l'avis.

Une fois le travail accompli, les extraits ou les lettres lus, Napoléon, toujours d'une extrême discrétion sur ce sujet, brûlait lui-même les papiers, « ne voulant, nous dit le baron Fain, conserver de cette confidence dérobée que l'impression première qu'elle avait faite sur son esprit, relativement à certaines affaires ou à certains hommes ».

Lorsque l'Empereur était absent de Paris, il recevait le « paquet de la poste » sous pli spécial, en même temps que le courrier qu'on lui adressait chaque jour. Il en prenait lui-même et seul connaissance.

Ce qui était l'exception, la très rare exception, pour les particuliers devint la règle pour les légations étrangères : presque toutes les correspondances qui en partaient ou qui leur étaient destinées passaient par le cabinet noir. En quelque bureau de poste de France qu'on les trouvât, ordre était donné d'envoyer au bureau spécial de Paris les lettres et dépêches des divers diplomates, celles des personnes attachées à ces ambassades, celles même des simples domestiques. Cette mesure déjouait la précaution prise par certaines légations de faire porter leur courrier dans une ville éloignée de Paris.

Le cabinet noir, on ne l'oublie pas, possédait un assortiment des cachets employés soit dans les légations en France, soit dans leur pays d'origine. On raconte à ce sujet, — est-ce vrai ? — que Metternich, pendant son ambassade à Paris, ayant remarqué que ses lettres avaient été décachetées avant de lui être remises, demanda qu'on lui envoyât de Vienne le cachet dont on se servait et fit donner dessus, par un graveur, un coup de poinçon ainsi que sur son propre cachet. Le cabinet noir ne s'en aperçut pas et continua à ouvrir ses lettres, puis à les refermer avec un cachet sans coup de poinçon. Quand il eut bien ainsi la preuve qu'il cherchait, Metternich envoya son cachet au directeur des postes avec ce mot : « J'ai l'honneur de vous faire remarquer que mon cachet a, par malheur, reçu un coup de poinçon. Veuillez donc donner des ordres pour en faire autant au vôtre, afin que je continue à ne m'apercevoir de rien. »

Pour ignorer, en effet, que leurs correspondances étaient ouvertes, les ambassades étrangères auraient dû être bien naïves ou ne pas savoir que dans leurs propres pays le même procédé s'employait couramment. Aussi les grandes Puissances n'adressaient-elles par la poste que les plis insignifiants et confiaient-elles à des courriers particuliers ceux qui présentaient une réelle importance. Mais c'était là une dépense considérable, devant laquelle reculaient souvent les pays de second ordre, qui se contentaient de chiffrer leurs dépêches. Ces dernières, mises à la poste à Paris ou ailleurs, passaient

par le cabinet noir et suffisaient fréquemment pour renseigner l'Empereur sur des sujets que les ambassadeurs des grandes Puissances avaient confiés bien secrètement à leurs collègues et dont ceux-ci avisaient leurs gouvernements.

Bien que le cabinet noir ne relevât pas d'elle, la police eut cependant, de 1800 à 1814, assez souvent à s'occuper de ce que, dans ses *bulletins* quotidiens, elle appelait « les lettres interceptées ». Il s'agissait de lettres provenant soit de l'intérieur, soit surtout de l'extérieur.

Les premières lui étaient communiquées parfois par le cabinet noir, d'après un ordre supérieur, lorsqu'il s'agissait de quelque conspirateur que l'on surveillait. D'autres fois, elles avaient été prises sur un individu que l'on arrêtait. En certaines circonstances, assez rares, le directeur d'un bureau de poste recevait l'ordre de saisir la correspondance de tel ou tel personnage. Ainsi, en 1804, Bonaparte lui-même prescrivit à Lavallette d'arrêter les lettres du général Moreau. Vers la même époque, lors de l'affaire des plombs, le directeur des postes à Nantes dut livrer toutes les lettres destinées aux individus poursuivis. Il en advint de même en plusieurs cas analogues. Quand Mme de Staël, par exemple, fut exilée à la suite de la publication de son livre *De l'Allemagne,* on prit à la poste de Blois, afin de connaître les noms de ses correspondants, tout ce qui lui était adressé. On pourrait citer d'autres cas. Toutefois, c'était l'exception, car l'Empereur ne voulait pas laisser d'une manière permanente cette arme terrible entre les mains de son trop puissant ministre.

Très nombreuses, au contraire, en dehors des correspondances diplomatiques, furent les lettres provenant de l'étranger sur lesquelles la police jeta un coup d'œil indiscret. Elles arrivaient en France, apportées par un navire français ou neutre, trouvées sur un vaisseau anglais ou étranger arrêté par un français, corsaire ou autre, ou remises enfin par un parlementaire ramenant des prisonniers. En principe, tout écrit transporté par un navire touchant un port de France devait être versé à la police. Très fréquemment, la Marine mettait la première la main dessus, d'où les plaintes de la police, très jalouse de ses prérogatives. Les lettres ainsi interceptées étaient en grande partie remises à la poste, mais souvent aussi on les dirigeait sur Paris pour examen. Rapidement

décachetées, lues, traduites, elles étaient envoyées à leurs destinataires quand elles ne traitaient que de questions commerciales. Des négociants se plaignaient des retards apportés ainsi dans leurs relations avec les autres pays.

Au fond, le gouvernement retirait peu d'avantages de ces pratiques. Sans doute, on obtenait de temps en temps quelques renseignements sur les conspirations qui s'ourdissaient encore. On pouvait surveiller un personnage réfugié à l'étranger ou se livrant en France à des intrigues, mais, à tout bien examiner, ces résultats étaient médiocres et l'on comprend fort bien l'opinion émise par Napoléon, à Sainte-Hélène, sur cette violation du secret des lettres : « En résumé, c'est une mauvaise institution qui fait plus de mal que de bien. »

DE LA RESTAURATION AU SECOND EMPIRE

Immédiatement après la chute de l'Empire, on crut à la disparition du cabinet noir : comme plusieurs des gouvernements précédents, le nouveau pouvoir était pris tout d'abord d'un accès de pudeur. Dès le 4 avril 1814, Bourrienne, successeur de Lavalette à la direction des postes, informait le public qu'on allait expédier à leurs adresses une quantité de lettres accumulées depuis trois ans dans le dépôt et provenant soit de l'Angleterre, soit des autres pays. Quelques jours après, le gouvernement provisoire ordonnait à tous les magistrats et administrateurs de faire respecter la circulation des lettres. Cela, c'était la théorie. Voyons la pratique.

Sous la Restauration, le cabinet noir continua à fonctionner, discrètement d'abord, puis plus activement. Le secrétaire d'État, M. de Vitrolles, qui en eut « la confidence et le dépôt », en 1814 et en 1815, nous donne, dans ses *Mémoires*, quelques renseignements à ce sujet. Les copies ou plutôt les extraits d'une vingtaine de lettres, prélevées chaque jour sur celles qui arrivaient à Paris ou en partaient, étaient placés dans un portefeuille à deux clefs, dont l'une restait toujours entre les mains du Roi. Celui-ci en confiait quelquefois la lecture à ses intimes, puis les renvoyait, en partie du moins, au directeur des postes, qui, une fois par semaine, ordonnait de les brûler en sa présence. Les renseignements ainsi recueillis étaient généralement de bien peu d'importance : les gens se

méfiaient, surtout ceux qui étaient directement en rapport avec la Cour, et l'on peut dire que, par la crainte qu'il inspirait, le cabinet noir empêchait alors les correspondances dangereuses de circuler plus qu'il n'instruisait ceux qui se servaient de lui pour jeter des coups de sonde sur l'opinion publique.

A la seconde Restauration, le cabinet noir reçut une impulsion plus grande. On alla même jusqu'à en avouer l'existence au cours du procès des trois Anglais qui avaient aidé Lavalette à fuir de Paris, après sa fameuse évasion de la Conciergerie. C'était, en effet, une lettre interceptée qui avait révélé à la police le rôle joué par eux dans l'affaire et ce fut sur elle que s'étaya l'accusation, sans provoquer les protestations d'aucun magistrat, tant le fait semblait naturel. Seuls des journaux anglais flétrirent le procédé, ce qui n'empêcha pas le tribunal d'infliger aux Anglais trois mois de prison.

Le cabinet noir continuait à relever du directeur général des postes. Il disposait de vingt-deux employés et recevait 600 000 francs sur les fonds secrets. Il opérait, comme il a été dit, soit sur les lettres venant de l'étranger, soit sur celles de quelques personnes dont, en haut lieu, on voulait connaître les sentiments. Pour ces dernières, le directeur des postes faisait inscrire leurs noms, dans la salle des facteurs, sur la liste des adresses changées ou inconnues. Pendant le tri, les lettres étaient mises de côté. Transportées au cabinet noir, elles étaient rapidement examinées, recopiées au besoin en totalité ou en partie, puis recachetées et renvoyées aux postes. Un faux facteur les prenait et les distribuait à leurs destinataires. S'il y avait un peu de retard, on les timbrait de la veille. Ces manipulations passaient généralement inaperçues. On cite cependant le cas d'un général qui, commandant une place forte du Nord, avait laissé le soin de ses affaires à un officier resté à Paris. S'étant aperçu que ses lettres étaient ouvertes, puis lui parvenaient sans être abîmées, mais souvent aussi sans être recachetées, il en porta quelques-unes au chef du bureau de sa localité et lui dit qu'il ne trouvait pas mauvais qu'on les ouvrît, à condition, toutefois, qu'on les refermât pour empêcher son concierge d'en prendre connaissance. Le chef du bureau, fort embarrassé, balbutia, promit que le fait ne se reproduirait plus. Effectivement, les

lettres désormais furent recachetées avant de lui être remises.

On estima bientôt l'institution insuffisante vis-à-vis des légations étrangères. Aussi créa-t-on à la préfecture de police une sorte de succursale, dont on confia la direction à l'ancien inspecteur de police Foudras. Dès lors, pendant plusieurs années, deux cabinets noirs fonctionnèrent à la fois à Paris, l'un continuant à dépendre du directeur général des postes, l'autre relevant de la police.

Le nouveau opéra, naturellement, d'une manière différente et son effort porta surtout sur les légations étrangères. Auprès de presque toutes celles-ci, en vieux policier qu'il était, connaissant son métier et disposant de fonds importants, Foudras se créa des intelligences. En beaucoup d'endroits, il eut des hommes achetés, qui lui livraient les courriers à l'arrivée ou au départ. A titre d'exemple, suivons les opérations qui se passaient pour l'ambassade d'Angleterre, la plus activement surveillée de toutes.

Foudras avait établi son bureau spécial à un deuxième étage au-dessus de l'entresol, dans la maison portant alors le numéro 8 de la rue de Surène, non loin de l'ambassade d'Angleterre. Le courrier de Londres arrivait à Paris généralement dans la nuit du dimanche au lundi ou dans celle du jeudi au vendredi. L'employé de l'ambassade acquis à la police l'apportait immédiatement à Foudras. Les plis étaient ouverts. On copiait rapidement ce qu'ils pouvaient contenir d'intéressant, après quoi on les refermait soigneusement et on les renvoyait à l'ambassade. Au départ, même manœuvre.

Quant à la façon d'ouvrir et de refermer les lettres, on employait les moyens classiques : eau bouillante, vapeur d'eau, incisions d'enveloppes, cachets enlevés et replacés ou reproduits avec de faux cachets, fer à repasser pour enlever toute trace, produits chimiques pour révéler ce qui aurait pu être écrit avec de l'encre sympathique, etc. Comme précédemment, on avait gravé de faux cachets. La pâte utilisée au début pour lever les empreintes était trop peu solide, d'où des déboires. Un jeune employé, Lenoir, extrêmement adroit dans ce métier, trouva le secret d'une composition métallique qui durcissait très vite et donnait des résultats parfaits.

Quatre traducteurs, autant d'expéditionnaires, sans parler des autres spécialistes, étaient attachés au bureau. Comme

il s'agissait de ne pas perdre de temps pour ne pas retarder les lettres, on passait fréquemment les nuits au travail. De beaux appointements encourageaient le zèle de ce personnel.

A plusieurs reprises, l'ambassadeur d'Angleterre soupçonna la police française de visiter sa correspondance. Il renvoyait alors un ou deux domestiques, presque toujours innocents, « et il retrouvait sa tranquillité pour quelque temps ».

En 1828, quand le ministère Villèle tomba, entraînant le préfet de police dans sa chute, le nouveau ministre déclara officiellement que « le cabinet du secret des lettres n'existait plus à l'administration des postes ». C'était exact. Mais il omettait d'ajouter qu'on l'avait simplement changé de local.

Il survécut à la révolution de 1830, comme il avait survécu aux régimes précédents. Il perdit cependant beaucoup de son importance, à en juger par les sommes qui lui étaient attribuées sur les fonds secrets des Affaires étrangères. Alors que sous l'Empire et sous la Restauration ces sommes montaient à 500 000 ou 600 000 francs, nous les voyons, de 1840 à 1847, réduites à des chiffres variant entre 60 000 et 80 000 francs.

Au commencement du règne de Louis-Philippe, un procès curieux appela sur lui l'attention du public. Vers 1821, une jeune fille, de famille très honorable, avait épousé un employé supérieur des postes, qui, à en juger par son traitement, occupait une situation importante. Sans cesse en relation avec les Tuileries, il ne s'expliquait pas sur ses fonctions qui l'appelaient souvent le soir à son bureau et l'y retenaient même parfois la nuit. Après les événements de 1830, on eut l'explication de ces absences : on s'aperçut qu'il appartenait au cabinet noir ! Indignée, sa femme demanda la séparation que le tribunal lui refusa, mais elle ne voulut plus vivre avec son mari.

Officiellement supprimé en 1848 par le nouveau directeur des postes, Étienne Arago, le cabinet noir n'en continua pas moins à fonctionner pendant le Second Empire. Sous Napoléon III, il exista même en partie double. Tandis que l'administration maintenait chez elle l'institution, le ministre de l'Intérieur employait des procédés rappelant ceux de Foudras. Les hauts fonctionnaires spécialement étaient l'objet d'une discrète surveillance. Au cours d'une distribution en appa-

rence normale, cinq facteurs spéciaux, attachés à la police secrète, recevaient, dans les loges de certains concierges, largement rémunérés, les correspondances arrivées pour ces personnages. Ils les portaient rapidement à l'officine de l'Intérieur, où elles « passaient au travail », après quoi, à la distribution suivante, ils les remettaient chez leurs destinataires, qui ne s'apercevaient généralement pas du retard ainsi produit.

En janvier 1867, le préfet de police fit adresser par le directeur général des postes à tous ses agents une circulaire leur prescrivant de saisir, « partout où ils pourraient la reconnaître », une lettre autographiée émanant du comte de Chambord. Ce fut un beau tapage ! Le directeur des postes finit par avouer que l'on avait arrêté en tout cinq plis contenant le factum incriminé. Par manière de plaisanterie, comme pour en empêcher l'ouverture, nombre de gens écrivirent en gros caractères sur leurs enveloppes : « Rien du comte de Chambord. »

***

Le cabinet noir existe-t-il actuellement ?

A défaut d'une documentation particulière, n'essayons pas de trancher la question. Posez-la au gouvernement : il répondra certainement comme ses prédécesseurs chaque fois qu'on les a interrogés à ce sujet et jurera qu'il a été définitivement aboli. Est-ce bien certain ? Ne subsiste-t-il pas au contraire avec les perfectionnements modernes, tels que photographie pour fixer les textes au lieu de les copier, table d'écoute pour surprendre les conversations téléphoniques, et autres inventions ?

Dans le cas où il subsisterait, de qui relève-t-il ? Postes ou police ? Où fonctionne-t-il ? Comment ?

Si ceux qui le dirigent ou en tirent bénéfice lisent ces lignes, ils souriront, mais, par discrétion professionnelle, se garderont bien de répondre. C'est regrettable. Le présent nous touche plus que le passé et, au lieu de se livrer à une étude rétrospective, il serait plus intéressant de pénétrer avec eux jusqu'aux plus profonds arcanes de la police contemporaine.

ERNEST D'HAUTERIVE.

SILHOUETTES ÉTRANGÈRES

SIR ERIC PHIPPS

Il y a eu souvent à Paris des représentants de Sa Majesté britannique qui étaient des hommes remarquables par leurs connaissances, leur expérience diplomatique, leur art de ces coutumes sociales si fort en honneur chez nos amis Anglais. Il n'y en a pas eu qui aient réussi à acquérir plus complètement l'estime et l'attachement de la société que sir Eric et lady Phipps. L'amitié de tout Paris les environne.

Dans ce sentiment qu'ils inspirent, il y a toutes les nuances où s'accordent le respect des hautes fonctions, la reconnaissance des services rendus, la sympathie toute spontanée pour les personnes. Tout ce qui est officiel ici-bas a son aspect protocolaire et son aspect humain. La vénérable demeure de l'ambassade d'Angleterre évoque volontiers les traditions britanniques, où s'unit harmonieusement ce qui est somptueux, ce qui est réel, ce qui est vrai. Et en même temps c'est un vieil hôtel parisien du faubourg Saint-Honoré, avec sa haute porte, sa cour, et, de l'autre côté, son jardin s'étendant jusqu'à l'avenue Gabriel. De même sir Eric Phipps et lady Phipps tiennent avec beaucoup de tact et de goût leur rang, et le titre d'ambassadeur de la Grande-Bretagne à Paris est un des plus beaux du monde. Mais combien de Parisiens en les recevant ou en étant reçus chez eux sont tentés de ne plus penser qu'au plaisir de revoir des amis !

Ce qui a contribué à donner à sir Eric Phipps et à lady Phipps cette situation particulière, c'est leur parfaite connaissance de Paris. Pour l'un et pour l'autre, c'est, en vérité, après l'Angleterre, le pays où ils ont le plus d'attaches. Ils y sont venus au temps de leurs études ; ils y ont séjourné très sou-

vent ; ils en parlent le langage comme si c'était le leur ; ils savent toutes les ressources de la ville, son passé, sa beauté, ses arts, ses jardins, non comme des voyageurs, mais comme des habitants. Lorsqu'en 1937, ils sont arrivés à l'ambassade, ils n'avaient pas à refaire connaissance avec Paris, ils le retrouvaient.

Et Paris aussi les retrouvait avec le sentiment féerique que le temps ne s'était pas écoulé, tant ils ont gardé tous deux de jeunesse d'esprit et de jeunesse d'aspect. Lorsqu'on voit courir dans le jardin un jeune enfant qui va joyeusement jusqu'au bout de la pelouse, jusqu'à l'arbre planté jadis par le roi Édouard VII, ce spectacle intime paraît naturel. Mais quand on apprend que sir Eric et lady Phipps ont deux filles et quatre fils, dont l'aîné est lieutenant aux hussards en Égypte et le second sous-lieutenant dans la Marine royale, on a quelque peine à le croire. C'est ainsi cependant, et avec les nécessités de l'éducation des jeunes, de la profession des aînés, et des obligations du père, cette charmante famille britannique n'a de chance d'être rassemblée que durant les vacances.

Sir Eric Phipps est né diplomate. Il a passé toute sa vie, depuis son plus jeune âge, parmi les souvenirs diplomatiques, et il a reçu tout naturellement, presque sans s'en douter, l'éducation qui pouvait le préparer le mieux à remplir à son tour de grandes missions. C'est une des forces de l'Angleterre que d'avoir su garder dans le monde contemporain ces habitudes sociales et familiales qui servent à la formation des jeunes. « Il n'y a aucun métier, a écrit notre La Bruyère, qui n'ait son apprentissage, et, en montant des moindres conditions jusqu'aux plus grandes, on rencontre dans toutes un temps pratique et d'exercice qui prépare aux emplois. » Cet apprentissage ne se fait pas tout entier dans les écoles : il s'y commence seulement, il ne se développe et ne se complète qu'en vivant, par l'exemple, par l'expérience.

D'heureuses circonstances ont permis à sir Eric Phipps de se former à bonne école. Lord Mulgrave, bisaïeul paternel de sir Eric Phipps, fut ministre des Affaires étrangères en 1805 et 1806. Son grand-oncle paternel, le marquis de Normanby, fut ambassadeur d'Angleterre à Paris de 1846 à 1852 ; son

père, sir Constantine Phipps, fut ministre d'Angleterre à Paris sous le marquis de Dufferin et Ava de 1892 à 1895.

Sir Eric Phipps lui-même a été à cinq reprises à l'ambassade d'Angleterre à Paris, ce qui est vraiment exceptionnel, et il y a parcouru tous les grades à partir de celui d'attaché jusqu'à celui d'ambassadeur. Ainsi il a passé près de vingt ans au faubourg Saint-Honoré, sans compter le temps qu'il passa au secrétariat britannique de la Conférence de la Paix en 1918-1919. Lors de son dernier séjour officiel à Paris, il était ministre d'Angleterre sous le marquis de Crewe de 1922 à 1928, date où il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Vienne. A cette occasion, le gouvernement de la République le nomma grand officier de la Légion d'honneur. Il fit partie de la délégation britannique aux conférences des réparations de La Haye en 1929 et 1930. En août 1933, sir Eric Phipps fut nommé ambassadeur d'Angleterre à Berlin : il y resta jusqu'en avril 1937, lorsqu'il fut nommé à Paris.

Sir Eric avait épousé en premières noces Mlle Yvonne de Louvencourt, fille cadette de feu le comte et de feu la comtesse de Louvencourt, née Béthisy-Mézières. Il la perdit en 1909. Sir Eric se remaria en 1911 avec miss Frances Ward, qui l'a secondé avec bonheur dans sa carrière. Elle est la fille cadette du sculpteur anglais bien connu, Mr Herbert Ward, lequel fut croix de guerre et chevalier de la Légion d'honneur ; c'était un grand ami de la France, qui passa les dernières années de sa vie entre Paris et Rolleboise, où habite toujours sa veuve, Mrs Ward.

Ainsi toute la vie diplomatique de sir Eric Phipps s'est écoulée en Europe et elle lui a permis d'étudier dès ses débuts les grands problèmes dont toute l'histoire depuis quarante années est le développement. Rome, Pétersbourg, Madrid, Bruxelles, Constantinople, Paris, Londres, voilà les observatoires variés d'où sir Eric a pu regarder avant 1914 la marche du monde. Paris, Vienne, Berlin, Londres, voilà d'où il a pu considérer depuis 1920 les questions d'après-guerre. On peut dire que peu de diplomates ont eu occasion d'étudier avec autant de continuité la structure européenne, les passions européennes, les crises européennes. Et peu ont eu occasion de se former aussi vite et aussi profondément une opinion sur les conditions de la paix et sur les intérêts de la civilisation.

A l'époque déjà lointaine, — c'était la fin du XIXe siècle, — où les rapports de l'Angleterre et de la France étaient incertains, le père de sir Eric était déjà partisan de l'entente franco-britannique. Cette opinion n'était pas très répandue à cette époque. Lord Roseberry n'était pas satisfait de la situation qu'avait à Paris le marquis de Dufferin qu'il appréciait tout particulièrement. Il avait donc laissé assez longtemps sir Constantine Phipps, qui était conseiller avec le titre de ministre, gérer l'ambassade, et c'est lui qui négocia tous les traités africains de 1893 à 1895. Dès cette époque, sir Eric a pu recevoir les enseignements paternels relatifs à la conception de la politique européenne.

SIR Eric débuta comme attaché à Paris en 1899, devint troisième secrétaire et le resta jusqu'en 1904. C'est l'époque du premier voyage d'Édouard VII à Paris et de la consécration de cette politique d'entente franco-britannique qui a sauvé l'Europe en 1914. En 1909, sir Eric revint à Paris comme secrétaire particulier de sir Francis Bertie. Cet ambassadeur était célèbre à Paris pour ses allures de vieux gentilhomme qui avait du pittoresque, beaucoup de finesse et beaucoup de sagesse. Il avait le teint coloré et des cheveux très blancs. Il portait toujours un chapeau haut de forme très haut, à large bord, qui paraissait avoir d'innombrables reflets. Il avait toujours une redingote et des guêtres blanches. C'est à lui qu'était prêté ce mot digne de Kipling. Un jour qu'un homme politique français lui avait tenu des propos un peu frustes sur l'entente franco-britannique, sir Francis Bertie crut devoir aviser M. Fallières qui lui donna tout apaisement. « C'était sans doute des propos de chasse, dit le président. — Mais moi, dit l'ambassadeur, je représente tout le temps la Grande-Bretagne, même à la chasse. » Sir Eric fut donc à Paris le témoin de toute l'affaire d'Agadir, et par conséquent de toutes les difficultés diplomatiques qui ont précédé la guerre.

Le conflit provoqué par l'Allemagne ne l'a pas surpris. Non plus que les événements qui l'ont suivi. Il a suivi loyalement la politique de son gouvernement qui a prévalu après 1920. Mais il ne lui a pas échappé que la Société des nations n'avait pas la force matérielle pour remplir la mission qui était attendue d'elle. Il a toujours insisté pour qu'elle fût

ménagée, pour qu'elle ne fût pas sollicitée de faire des efforts plus grands que ceux qu'elle pouvait fournir. Au temps des plus nombreuses illusions sur les décisions du tribunal genevois, il eut toujours le double souci de ménager l'avenir de la Société des nations et de ne pas la compromettre dans des aventures qui risquaient de faire apparaître sa débilité. Cette mesure, cette prudence à l'égard de Genève, c'était celle des diplomates les plus expérimentés de l'Europe, c'était celle qui était exprimée avec un sourire dans les propos de Jules Cambon, avec plus de mordant dans les propos de Camille Barrère.

Dans toutes les négociations où il a pris part, sir Eric a apporté cette double qualité : une vue précise des choses, une forme à la fois nette et modérée. Il sait très bien s'exprimer, avec fermeté et courtoisie. Il ne dit jamais rien qui dépasse sa pensée, mis il sait laisser très apparents les contours de cette pensée. « C'est très utile science, disait Montaigne, que la science de l'entregent. » Ce n'est pas en effet seulement un art d'agrément pour la conversation. C'est une méthode pour faire entendre les vérités nécessaires et pour avertir, sinon pour persuader. Cela ne va pas sans beaucoup de finesse d'esprit, de culture, de savoir-faire. Sir Eric aime les historiens ; il a beaucoup lu notre Albert Sorel ; il goûte tout particulièrement les belles études de Pierre de La Gorce sur la Restauration et le Second Empire. Il est lettré, et la littérature aide parfois sa diplomatie. En 1923, sir Eric avait ménagé une entrevue entre lord Curzon et Raymond Poincaré, personnages fort différents, qui n'étaient pas destinés à se comprendre facilement. C'était l'époque où il y avait de grandes controverses sur la Rhénanie. C'était aussi l'époque où Paris célébrait l'anniversaire d'Ernest Renan. « De quoi ont parlé lord Curzon et Poincaré ? demandait-on indiscrètement à sir Eric. — Je crois, répondit le diplomate, qu'ils ont parlé de Renan plutôt que de la Rhénanie. »

Les temps difficiles où nous vivons rendent particulièrement lourde la tâche d'un ambassadeur de Grande-Bretagne à Paris. Ni l'Angleterre ni la France ne pouvaient souhaiter dans les circonstances présentes d'homme plus vigilant et plus averti, ayant davantage la confiance de son pays et du nôtre.

VERAX.

LE CONGRÈS EUCHARISTIQUE DE BUDAPEST

CHOSES VUES

Budapest, lundi, 23 mai.

Quelques minutes avant d'entrer en gare, le train franchit le Danube en aval de la cité. Dans la nuit sans étoiles, c'est la terre qui scintille. Des milliers de petites lumières, clignotantes aux fenêtres des maisons, paillettent d'or l'eau sombre du grand fleuve. Mais, ce soir, on les prendrait pour les satellites innombrables d'un astre, en forme de croix, qui, flamboyant au sommet des rochers de Bude à demi fondus dans l'obscurité, semble planer au-dessus de l'horizon. Budapest a voulu se placer sous le signe du Christ ; aux pèlerins accourus de trente-sept nations, elle veut se montrer sanctuaire.

Première impression d'hier soir. Aujourd'hui, vision plus large encore, évoquée dans un simple bureau.

Le siège du Comité central. Une vaste maison frémissante de vie. Un ministère où l'on travaille. Et, d'ailleurs, j'y suis reçu par une Excellence : M. Huszar, ancien président du Conseil, qui remit son pays en équilibre après la secousse bolchéviste. A la direction de ce comité, il sert le même idéal que, naguère, au gouvernement : la défense de la civilisation chrétienne.

Un de ses lieutenants me documente : il y a deux ans que ce comité fonctionne et, sans compter son personnel résident, réparti en vingt commissions, l'effectif de ses auxiliaires bénévoles, à travers le pays, s'élève à 22 000. Voilà comment on a préparé ce Congrès !

— Mais l'esprit de cette préparation ?

— En deux mots, l'union active et fraternelle de toute la Hongrie et l'intensité de l'effort religieux.

« L'État, la municipalité, les institutions libres, tous ont donné leur concours à l'épiscopat. Les différents ministères, en nous prêtant des collaborateurs de choix, nous ont facilité l'emploi des compétences : officiers d'état-major, pour régler la mobilisation des foules ; hauts fonctionnaires des finances, pour apurer les comptes ; directeurs des transports et de l'agriculture, pour assurer le ravitaillement... Et, piqués d'émulation, le barreau se chargea de toutes les questions juridiques, tandis que le corps médical organisait les services de secours.

« Mais ceci n'est rien encore auprès de la croisade eucharistique engagée, voici tout juste un an, par notre cardinal primat Seredi. La Hongrie tout entière en état permanent de mobilisation spirituelle. En même temps que les paroisses et les établissements chrétiens, toutes les professions se sont préparées au Congrès par des exercices religieux : retraites ou journées (suivies à Budapest par environ 80 000 personnes) pour les avocats, les journalistes, les étudiants, les professeurs, voire les parlementaires et les académiciens, et aussi pour les mineurs, les postiers, les cheminots, les agents de police !...

« Ce Congrès, pour nous, n'est qu'un couronnement. »

Deux heures plus tard, première confirmation.

Sur un parcours de cinq kilomètres, à travers les larges avenues pavoisées, les honneurs souverains, rendus au Cardinal légat par le régent du royaume et son gouvernement, sont élargis et réchauffés par l'enthousiasme populaire.

Cette multitude, à la fois exubérante et disciplinée, est visiblement épanouie d'une allégresse affectueuse. Le respect que témoigne au représentant du Chef de l'Église un Chef d'État, de confession protestante, est en harmonie profonde avec les *eljen* d'amour et de vénération, dont cette population catholique acclame l'envoyé du Père.

Tout à l'heure, à Bude, quand le cardinal Pacelli sera liturgiquement reçu dans la brillante église du Couronnement, la cérémonie prendra sans doute un apparat plus solennel, plus hiératique et plus somptueux ; mais la démonstration du peuple encadrant le cortège a révélé toute l'âme hongroise.

Mardi, 24 *mai*. — Ce matin, entre les quatre expositions

qui s'offrent aux pèlerins, j'ai choisi celle de la Charité.

Heureuse émotion, d'y retrouver la France, avec saint Vincent de Paul, avec les Sœurs de Charité, plus près de nous, avec Albert de Mun !

Mais j'y voulais surtout découvrir la charité hongroise. Elle s'incarne ici dans cette haute et bonne dame, qui, sous le titre de régente, a l'influence et le prestige d'une reine. Son catholicisme fervent lui a valu la présidence d'honneur du Congrès ; son généreux patronage aide efficacement la belle œuvre *Charitas* qui, depuis la guerre, a distribué huit millions et demi de *pengöes* (ou francs-or) en secours aux pauvres et subsides aux institutions sociales.

De cet après-midi, je retiens surtout la haute signification politique, et le symbolisme émouvant de l'hommage qu'une élite de 15 000 Hongrois, rassemblés autour du président du Conseil, Imredy, rendirent au Cardinal légat.

Ne sont-ils pas, en effet, témoignage et exemple, ces deux discours où, dans un pur français, M. de Kanya, ministre des Affaires étrangères, unit la paix du monde au sacrement d'amour, et le comte Jean Zichy, président de l'Action catholique, dénonce le fléau du néo-paganisme ?

Et de telles déclarations, sanctionnées par le légat de Pie XI, qui, dans ce langage, a reconnu l'écho de toutes les traditions du peuple hongrois, fidèle au Christ, à l'Église et au Pape, n'en prennent-elles pas une valeur plus haute ?

Mais, après la force de l'idée, la grâce du symbole !

Aux pieds du Cardinal, le passé, puis l'avenir apportent tour à tour leurs souvenirs et leurs promesses. « Oui, atteste en chevrotant le paysan centenaire soutenu par son curé, nous avons été fidèles... — Oui, nous serons fidèles », affirme bien fort, d'une voix fragile et aiguë, la fillette de quatre ans, juchée sur une chaise.

Mercredi, 25 *mai.* — La véritable inauguration du Congrès eu lieu l'après-midi ; mais la matinée vit une pré-inauguration.

S'inspirant de son roi, saint Étienne, coutumier de la prière au milieu de l'action, diffuseur de la culture au milieu de l'ignorance, la Hongrie a voulu que le dernier prélude, avant l'heure décisive, fût tour à tour un appel suprême aux lumières divines et le solennel hommage du « monde littéraire »

au Christ Eucharistie. Dans la basilique doublement royale, par sa splendeur et son patron, messe du cardinal Seredi, entouré de l'épiscopat, des grands et du peuple. Dans le décor plus mondain de la Redoute, litanie de messages, où l'esprit des différents peuples honore l'Esprit de Dieu : cardinal espagnol, — accueilli d'acclamations frémissantes, — ministre hongrois, publiciste italien, journaliste pontifical, avocat d'Amérique, évêque chinois, enfin deux Français, le Père Merklen, directeur de *la Croix*, choisi pour représenter la presse catholique, et l'abbé Thellier de Poncheville, qui fait applaudir les renouveaux chrétiens de l'intelligence française...

Et voici l'Assemblée d'inauguration.

Sous un soleil impatiemment désiré, trois cent mille personnes affluent vers la place des Héros. Encadrée sur les deux flancs par le double palais des Beaux-Arts, c'est une grandiose esplanade, où vient se jeter comme un fleuve la magnifique avenue Andrassy et que prolonge, au delà de la puissante colonnade du Millénaire ouverte en son milieu pour dégager la perspective, le beau parc du Bois de ville, avec ses eaux, ses fleurs, ses ombrages et ses gazons.

Aujourd'hui, cette large baie pratiquée dans la colonnade est fermée par un sanctuaire monumental, dont l'autel, érigé à vingt mètres de haut, sur une plate-forme aérienne où pourront évoluer cinq cents personnes, est surmonté lui-même d'un baldaquin, imité de la Confession de Saint-Pierre.

Sur la place et dans les tribunes adossées aux deux palais, 130 000 places pour personnes assises ; à l'orée du Bois, 100 000 autres établies sur le fond mis à sec et bétonné d'un lac ; enfin, tout autour, le parc et l'avenue Andrassy, telle est la cathédrale en plein air, où la multitude apercevra l'autel et, par les hauts-parleurs, entendra les prières, les sermons et les chants.

Cet après-midi, quand le somptueux cortège des 250 évêques et des 12 cardinaux se fut déployé sur la haute plate-forme, la première place, après le *Veni Creator* et le Bref du Pape, appartint aux discours, interrompus seulement par des hymnes sacrées : discours du cardinal primat Seredi, interprète de l'Église et du peuple hongrois, du ministre Homan, délégué par le gouvernement du royaume, de Mgr Heylen, président du Comité international et mandataire

de toutes les nations présentes de corps ou d'âme, — enfin, du cardinal Pacelli.

Avec son éloquence tour à tour majestueuse et pressante, le légat de S. S. Pie XI, après un exorde hongrois qui souleva des acclamations joyeuses, affirma, au nom du Pape, dans un classique et harmonieux français, le but et l'esprit de cette assemblée : contre les négateurs, les persécuteurs ou les déformateurs de la Croix, l'exaltation de la charité du Christ.

Le « Régent du royaume » et Mme Horthy avaient assisté, de la tribune d'honneur, à cette solennité religieuse. Quelques heures plus tard, dans les éblouissants salons du Palais royal, ils offraient une réception princière au légat du Pape et aux dignitaires de l'Église.

Apparition de féerie, de rêve ou de légende, où nos regards, adaptés à la grisaille démocratique, se sentent désaxés par cette cour fastueuse, évocatrice pour nous d'un passé révolu! Mais, plus que les costumes antiques de ces magnats, chamarrés de broderies sur des velours ou des soies dont les couleurs varient des plus chaudes aux plus tendres, ce qui nous charme ici, c'est une vision de grâce, attendrissante aux cœurs autant qu'aimable aux yeux : sur le désir de la Régente, les grandes dames ont repris, en l'honneur du Pape, ces toilettes nationales, endormies depuis le couronnement du dernier roi, dont les corselets lacés sur la poitrine et les amples robes tombant aux chevilles rappellent, en teintes infiniment nuancées, sous leurs étoffes précieuses, leurs dentelles et leurs joyaux, la coupe séculaire des atours paysans.

Et tout cet apparat magnifique et traditionnel rend hommage à la pourpre qui passe, au milieu de cette cour, avec une dignité souveraine et affable.

Jeudi, 26 mai. — La messe des enfants, grâce et joie des congrès !

Pourtant, ma première impression fut décevante.

Sur la place des Héros, tandis que le cardinal Verdier célébrait au-dessus des foules, j'embrassais d'un coup d'œil une multitude de 150 000 fidèles, édifiants de piété, mais où la proportion des enfants formait à peine un quart.

Par bonheur, on m'entraîna derrière la colonnade.

L'ovale du grand lac asséché m'apparut, dans son écrin

de verdure, comme une coupe immense qu'on a remplie de fleurs... Hormis quelques tribunes établies sur la déclivité de ses bords, où des groupes de cornettes blanches évoquent une volée de mouettes au repos sur le versant d'un rocher, toute cette église en contre-bas, sous le haut sanctuaire érigé dans le ciel, n'est qu'un parterre de cent mille enfants, dont le soleil caresse les cheveux blonds ou les coiffes multicolores. Quel tableau à ravir un peintre !

Maintenant, le Congrès se poursuit sans relâche, en réunions multiples et simultanées : veillées d'adoration dans toutes les églises ; assemblées générales, dont les hauts enseignements sont suivis de brefs messages, où trente-neuf langues, en trois jours, affirmeront la même foi ; enfin, séances particulières pour les dix-neuf sections qui se partagent, avec les hommes, les femmes et les jeunes de Hongrie, le clergé, l'action missionnaire et quatorze groupes nationaux.

Je retiens aujourd'hui la section du clergé. De toute nation, de toute race et de tout rite, ils étaient trois mille à Saint-Étienne, autour du Légat, qui, dans un élégant latin, leur adressait une pénétrante homélie sur la charité. « Je ne sais pas si c'est un grand ministre, me confiait l'un de ses auditeurs. Mais c'est un saint prêtre ; ce qu'il prêche, on sent qu'il l'a vécu... » Et, à la même heure, dans toutes les églises, le peuple invoquait Dieu pour le sacerdoce !

Si la messe des enfants est à ravir un peintre, la procession de nuit sur le Danube est à décourager un écrivain.

Dans un cadre unique au monde, une fresque de lumières. Sur les eaux scintillantes et moirées du fleuve, cinq nefs illuminées suivent une croix de feu. L'une d'elles flamboie ; c'est l'autel flottant qui, dans un oratoire de verre aux éclairs diamantins, porte l'ostensoir élevé sur les pourpres. D'une rive à l'autre, les ponts dessinent leurs arches lumineuses et le pont des Chaînes a l'air suspendu par des filigranes d'or. Sur les berges, des milliers de torches échelonnées forment un double ruban de flammes. Sur les dix kilomètres de quai, laissés dans la pénombre, et aux milliers de fenêtres étoilant les façades, cinq cent mille personnes contemplent, adorent ou chantent, aux accents diffusés des grandes orgues. Au-dessus des maisons, les hauts édifices, baignés dans le rayonnement

des projecteurs, s'érigent en apparitions sur le fond de la nuit. Sous cette clarté blanche, émanant d'une source cachée, l'on dirait que les dômes de Saint-Étienne et du Parlement sont faits d'une matière translucide embrasée de l'intérieur, tandis que, sur les rochers de Bude, l'église du Couronnement, le Bastion des pêcheurs, le Palais royal, le monument de Saint-Gérard, le fronton de la citadelle écrivent en traits de feu l'histoire de la cité.

Samedi, 28 *mai*. — Eh bien ! cette nuit, nous avons vu plus beau : la splendeur spirituelle.

Le Cardinal légat qui, ce matin, daignait me recevoir et dont l'âme sacerdotale recherche avant tout les affirmations de l'esprit, me déclarait :

— Ce que j'ai le plus admiré, c'est l'adoration nocturne et la messe de communion des hommes.

Déjà, cette journée d'hier, au milieu d'attestations multiples, nous avait apporté deux grands témoignages :

Symbole de la réconciliation dans la charité du Christ, cette messe militaire, célébrée par le primat des Gaules, en mémoire des initiatives de l'évêque de Lourdes, où l'on vit, confondus dans la même prière, toute une partie de la garnison de Budapest avec des milliers d'anciens combattants, ennemis hier, aujourd'hui fraternels.

Signe de l'union sacrée, ce magistral discours, où, devant l'Assemblée générale du Congrès, M. Imredy, président du Conseil, exalta la force sociale de l'Eucharistie.

Mais cette nuit des hommes !

Aucune autre splendeur, ici, que la force et la majesté de ce bloc vivant de 250 000 hommes, immobiles et recueillis. Les rayons des projecteurs absorbés par l'autel, leur masse n'est éclairée que par quelques hauts lampadaires et deux rangées de cierges étendues sur elle en forme de croix. Entre les sermons qu'ils écoutent en silence, leurs chants et leurs prières ont une note de conviction résolue. Mais, quand le primat d'Espagne a commencé pour eux la messe de minuit, quand la blancheur des surplis leur annonce la venue des porteurs de ciboires, on les voit presque tous, à genoux, tendus vers le pain. Leur foi brûle en ferveur, et, cette nuit, dans bien des âmes, elle s'est rallumée. Des milliers de confessions

dans la foule, ont multiplié les communions, dont le nombre total fut 180 000. Une heure après la messe terminée, sur la place à moitié vide, un prêtre, qui attendait encore à son poste de secours comme le père de l'Enfant prodigue au seuil de sa maison, vit se précipiter un retardataire dont la résistance était enfin vaincue...

Dimanche, 29 *mai*. — Hier soir, tandis que, dans les hautes salles du Parlement, — dont, jeudi, la façade écartelée d'une croix lumineuse affirmait la profession de foi, — magnats et députés recevaient somptueusement le légat du Pape, autocars et trains spéciaux convergeaient de toutes les provinces à la capitale.

Aussi, à neuf heures du matin, les foules entassées presque à perte de vue dans le Bois de Ville et l'avenue Andrassy doublaient déjà les 230 000 occupants du lac désormais légendaire et de la place des Héros. Et, tout à l'heure, 600 000 personnes assistèrent ou prirent part à la procession de clôture.

Statistique, d'ailleurs, incomplète. De peur de congestionner la ville, c'est en deux fois qu'on a mobilisé les campagnes, et 200 000 paysans sont déjà repartis.

Cependant, les chiffres ont besoin de la qualité. Mais, ici, la formule des recensements, si profonde et si méconnue, se vérifie dans sa plénitude : ce sont des *âmes* que l'on dénombre, et qui savent leur dignité.

Je me recueille, au soir de ce jour, et, plus que le tableau, c'est la pensée que je voudrais saisir. Cette apothéose de l'Eucharistie, que signifie-t-elle ?

Comme le proclamait tout à l'heure, au micro, le message français qui précéda la messe, c'est la fête de l'Unité humaine autour du Christ, vivant parmi les hommes.

Oui, ce matin, autour de l'autel élevé sur la ville, et, cet après-midi, dans l'imposant et prestigieux cortège qui défila parmi les multitudes comme un fleuve capable de traverser la mer, la Hongrie tout entière, de la Régente escortée des ministres et des magnats jusqu'aux enfants des écoles et aux corporations ouvrières et paysannes, la Hongrie tout entière et, avec la Hongrie, toute la chrétienté s'incarnant dans le légat du Pape, accompagné de quinze cardinaux dont un

patriarche oriental, de trois cents évêques de tout rite et même de toute couleur, enfin des délégués de trente-sept peuples et des drapeaux de quarante nations, se trouvaient, en ce haut-lieu, non seulement unies, mais unifiées.

Les absents eux-mêmes étaient là, dont une voix allemande inconnue, tombant des haut-parleurs, avait manifesté la présence invisible. Leur brutale exclusion les incorporait peut-être à l'Unité, plus intimement et plus sensiblement que n'eût fait leur participation effective. Ils reçurent leur part, et sans doute privilégiée, de cette bénédiction du Pape, attendue dans un silence impressionnant, recueillie par une attention frémissante et saluée du tonnerre des acclamations.

Cette Unité, m'affirmait hier M. Teleky, ministre des Cultes, et le comte Cikann-Zichy, magnat et député, la patrie hongroise en ressentira le bienfait, par un surcroît d'approfondissement spirituel et d'élan généreux.

Et le monde, à son tour !... Hier et vendredi, devant la section française, dont j'aurais voulu noter la vie ardente et féconde, et qui reçut avec tant de joie la nouvelle qu'en septembre 1940 le Congrès eucharistique international, de retour en France, aura lieu dans la ville de Nice, l'archevêque de Paris et le primat des Gaules affirmèrent tour à tour, avec la finesse et le rayonnement d'une bonhomie familière ou l'entraînante chaleur d'une prestigieuse éloquence, que, proclamée, par un dessein providentiel, à l'heure la plus tragique et près du foyer le plus incandescent, cette surnaturelle Unité réalisera enfin l'idéal du Congrès : la paix des âmes et des nations !

François Veuillot.

L'ART PERSAN

Depuis quelques années, une mission conduite par M. Georges Salles pour le musée du Louvre, a entrepris des fouilles dans le sud de la Perse, sur le site de l'ancienne ville de Chapour. Cette exploration fait suite aux mémorables campagnes de Dieulafoy à Suse. Ce sont les résultats de ces nouvelles recherches que l'on s'est proposé de montrer au public, et qui sont le point de départ de l'exposition qui vient de s'ouvrir à la Bibliothèque nationale. Autour de ce noyau, on a groupé un choix d'objets empruntés aux trésors d'églises, aux collections particulières et au fonds inestimable du Cabinet des Médailles. On a profité de l'occasion pour exposer un lot de manuscrits, choisis dans les trésors de la Bibliothèque, et qui permettent au visiteur de se faire une idée de l'histoire et de la perfection de la peinture persane.

La passe de Chapour est une gorge située dans les montagnes du Fars, à l'est du Golfe Persique, et qui fait communiquer la Mésopotamie avec le bassin de l'Indus : c'est une des clefs de la route de l'Inde. Sur les parois calcaires de ce défilé, d'immenses bas-reliefs racontent aux caravanes des histoires étranges. Les photographies font rêver. Des rangs de cavaliers s'étagent en colonnes verticales, comme les chiffres d'une addition, selon la méthode orientale, qui ignore la perspective ; au centre de cette armée immobile, deux nouveaux personnages plus grands, qui occupent toute la hauteur du bas-relief, présentent une scène singulière. L'un se traîne à genoux, nu-tête, avec des gestes de suppliant, aux pieds de l'autre personnage, qui se prépare à monter à cheval et à se servir de la tête du premier comme d'un escabeau. Sur l'une de ces sculptures, les sabots du cheval posent sur

une figure de femme écrasée et prostrée à terre, qui lui sert de piédestal.

L'épisode ainsi célébré par le sculpteur rupestre, sur ces portes de fer des hauts plateaux de l'Iran, est, en effet, un des plus fameux de l'histoire : c'est la déroute de Valérien et la prise du malheureux Empereur par Chapour ou Sapor. Ce désastre fut le premier revers qui marqua, en Syrie, le recul du nom romain. L'infortuné César mourut en captivité. Le prestige de Rome ne s'en releva pas. Le femme foulée aux pieds du cheval, qui sert de litière aux sabots de la monture du grand Roi, n'est autre que la figure de l'Empire. Cet exemple illustre de l'inconstance de la fortune, devait être un des thèmes classiques de la chaire chrétienne, lorsqu'elle voulait faire la leçon aux grands de ce monde. Le retentissement de cette aventure ne fut pas moindre dans tout l'Orient. Pour la Perse, ce fut un triomphe. C'était la revanche de l'Asie.

Pour nous, cette tragédie est encore d'un intérêt capital. C'est un des nœuds de l'histoire. Depuis la conquête d'Alexandre, le monde asiatique demeurait sous le charme du génie hellénique ; il ne voyait plus, pour ainsi dire, que par les yeux de la Grèce. Le miracle grec opéra jusqu'aux bords de la mer de Chine. L'Extrême-Orient fait partie de l'école d'Athènes, ou relève du moins d'Alexandrie. Cette suprématie avait duré cinq siècles. Le drame de 260 marque un retour des choses. C'est le réveil du feu, une nouvelle aurore du génie de l'Orient. Dès lors, pendant près de mille ans, on assiste à une contre-offensive victorieuse de l'esprit de l'Iran.

C'est ce qui apparaît dans les bas-reliefs historiques qui commémorent le triomphe de Sapor, de même que dans les ruines de son palais de Chapour. Les éléments du décor hellénistique, les grecques, les volutes, appliquées à l'état de broderies ou de galons, s'y amalgament aux niches, aux arcades de l'architecture orientale. On voit poindre les motifs de cet art plein de grâce et de fantaisie, l'usage de ces colonnettes, de ces stucs, de ces revêtements de feuillages et de guipures, que les Arabes transporteront jusqu'en Sicile et en Espagne. En même temps, un protomé de taureau, retrouvé dans le temple du Soleil, semble une remontée subite, un surgissement des profondeurs du génie national ; on entend

mugir les vieux khéroubim de Ninive, le bétail surprenant des palais de Persépolis.

Voilà la signification de ces ouvrages étonnants : c'est le manifeste d'indépendance de la Perse sassanide. L'Iran vainqueur repousse les influences étrangères. Pendant plusieurs siècles, au contraire, c'est son étoile qui se lève, comme celle que l'on vit luire sur la crèche de Bethléem : car, par un phénomène étrange (et pourtant assez naturel), ce rayonnement des arts de l'Iran nous arriva mêlé à celui du christianisme. Les langes de Jésus furent des étoffes orientales. Les soies, les merveilleux tissus dont s'enveloppaient les reliques, les miraculeuses étoffes des trésors de Sens et d'Auxerre, de Chinon, de Boulogne-sur-mer, sont des étoffes persanes ; par là se répandit le décor exquis dont devait si longtemps se délecter tout l'Occident, le cercle, le médaillon, le losange, l'hexagone, le trèfle, le quatrefeuille, les éléments d'un nouveau rythme, d'une musique particulière qui repose sur la cadence d'un thème décoratif indéfiniment répété. Par là nous arrivèrent, il n'y a plus à en douter, cent choses étrangères au lexique ornemental du monde gréco-romain, et qui forment le fond de la décoration romane : l'idée de la symétrie, de la stylisation, les thèmes des animaux affrontés, adossés, accouplés deux à deux de chaque côté d'un arbre, où l'imagier chrétien était bien loin de se douter qu'il fallait reconnaître l'arbre sacré, l'arbre de vie placé par l'Éternel au milieu de l'Éden, et que le rédacteur de la *Genèse* avait déjà emprunté aux vieilles légendes babyloniennes ; et enfin, le monstre, le griffon, la guivre, la chimère, l'homme ou le quadrupède-oiseau, produit hybride de la fantaisie, dont nous avons fait tour à tour l'ange ou le diable, toute la fantasmagorie, la magie blanche ou noire qui devait composer le merveilleux du moyen âge.

On ne se lasse pas du spectacle de ces échanges, de ces essaims d'idées en voyage, et qui arrivent par la voie des airs, du vieux pays de Zoroastre, jusqu'à nos rudes paroisses des Gaules. Depuis l'Orient, que d'églises apportées par les anges ! Sans la Perse, point de voûtes et point de coupoles, point de Sainte-Sophie, de Vézelay, ni de Tournus ; point de ces galeries d'arcatures portant sur des colonnes, qui allaient remplacer partout l'entablement et modifier tout l'équilibre, l'organisme

de l'architecture. L'art chrétien presque tout entier est un cadeau de l'Orient. A regarder certains bibelots comme la tasse de Salomon du trésor de Saint-Denis, disque d'or fait d'anneaux disposés en rosace, étoilé de cristal, d'émeraude et de rubis, comme un petit système de planètes qui aurait à la fois la beauté d'un vitrail et la vertu d'un talisman, on comprend ce que les croisés apprirent en Orient, l'attrait irrésistible qui les appelait là-bas, et le genre de merveilles qu'ils en rapportaient au fond des yeux : le charme et l'éblouissement d'une civilisation supérieure, les raffinements de la vie. Quelle nouveauté pour nos barons que ce monde de la fête arabe, de l'existence héroïque et galante, et que le contact avec l'élégance des émirs ! Que d'emprunts ils leur firent, depuis le jeu d'échecs jusqu'aux règles de la paume et de la fauconnerie ; que de choses ne s'expliquent que par la nostalgie de ce qu'ils avaient connu au pays de la pêche et de la rose !

Car, sur ces entrefaites, la Perse s'était trouvée envahie par les musulmans et était devenue une des provinces de l'Islam. Elle s'était couverte de minarets et de mosquées. Mais, par un phénomène unique, l'Iran avait trouvé moyen de garder, sous ses nouveaux maîtres, son indépendance spirituelle, ou plutôt, c'était lui qui avait su les conquérir à son tour. La Perse, dans l'ensemble du monde musulman, demeure une chose à part. Elle ne fusionna jamais complètement, n'accepta le Coran que du bout des lèvres. Elle en prit et en laissa. Elle était trop hellénisée, pour renoncer à l'héritage qu'elle tenait d'Alexandre et de la Grèce. Jamais elle ne consentit à souscrire à une foi qui condamnait toute science comme impie et comme inutile, et qui proscrivait à peu près tous les arts. La Perse ne se rendit pas complice de l'incendie d'Omar. Elle ne brûla pas Euclide ni Aristote. Une part de la science grecque, dans un temps où régnait l'adage : *Græcum est, non legitur*, nous fut transmise par l'intermédiaire de la Perse et de la Syrie. L'école de Bagdad fut la lumière du monde, un foyer qui eut ses reflets au Caire, à Salerne, à Cordoue.

Parmi les arts qui fleurirent alors dans ce milieu si remarquable, la peinture ne le cède ni à la poésie, ni à la littérature. De tous ceux dont la religion d'Allah prétendait se passer, la calligraphie faisait seule exception, parce qu'elle permettait

de multiplier les exemplaires de la parole du Prophète. La culture musulmane est avant tout la fille du Livre. Sous ce prétexte, les Persans eurent l'esprit de se donner toute licence d'écrire et de représenter ce qui leur passait par la tête, comme ils se mettaient à l'aise, en invoquant le nom d'Ali, avec les ulémas ; ils prenaient leurs coudées franches, tout en affectant de renchérir sur l'orthodoxie. Les divers manuscrits des fables de Pidpay, ou du fameux *Livre de Kalilah et Dimnah*, espèce de *Roman du Renard* oriental, font bien voir le résultat de cette heureuse casuistique : dans ces charmantes histoires de bêtes, pleines de fraîcheur et de sympathie pour l'animal, que reste-t-il de la prescription du Coran, frappant d'interdit toute image de la créature vivante ? Le Persan est trop humain pour renoncer à la reproduction de la figure humaine.

La suite des cent peintures qui décorent le célèbre récit des *Séances de Hariri* est à cet égard un des monuments les plus étonnants de l'histoire de l'art. L'auteur de ce manuscrit nous est connu. Il nous a fait savoir qu'il s'appelait Wasiti, du nom de la ville de Wasit, dans le bec de canard de l'Euphrate, qui était sa patrie. Ce peintre est nourri des modèles de l'art byzantin, arménien, copte, syrien, dont on retrouve chez lui les formules et la technique ; il les manie en virtuose. Mais rien de moins hiératique, de plus spontané, de plus vivant que ses ouvrages. Le caractère de son art est une merveilleuse curiosité, une bonhomie, un entrain, une verve intarissable, la bonne humeur, surtout un prodigieux sentiment de la vie. Le sujet du roman de Hariri est l'histoire d'un certain Abou Zayd, sorte de garçon déluré, débrouillard et peu scrupuleux : c'est le prototype du héros de roman picaresque, l'aïeul de Gil Blas et de Figaro. Sur ce thème, le peintre développe une illustration, où il a fait tenir toute la comédie humaine : c'est la vie des souks, des bazars, des marchands, des âniers, des juges, des cadis, un répertoire complet de la vie en Orient, un défilé de tous les types qu'on peut rencontrer sur les routes, dans les jardins, les mosquées, les caravansérails, un des recueils les plus extraordinaires que l'on puisse rêver, pour servir de document sur une époque. Il faut venir jusqu'à Giotto pour trouver un égal de ce maître surprenant, et encore Giotto n'a-t-il pas la même liberté, et

n'a-t-il pas eu à faire le même effort pour s'affranchir. Le naturalisme persan s'exprime dans ce livre, à la barbe des théologiens, avec une absence d'embarras, une richesse d'observation, un don de pénétration comique et une grandeur de formes, un sens de la masse et du style, dont on citerait peu d'autres exemples : c'est le journal d'un humoriste épique, d'une sorte de Daumier de l'Islam.

Le livre de Wasiti est daté de 1237. Quelques années plus tard, l'empire des Califes n'existait plus, et la Perse subit une nouvelle invasion, cette fois venue de l'Est, la terrible invasion mongole. Par un trait de résistance inouï, elle réussit à survivre. Elle trouva même dans ce revers un principe de renouvellement. Les Mongols lui apportaient l'influence de la Chine. Par là, la peinture persane s'enrichit d'un domaine nouveau ; elle s'annexe le paysage. Des centres de culture se créent dans l'est du plateau iranien, à Tabriz, à Hérat, à Schiraz. C'est la troisième résurrection : le génie de la Perse (ce pays qui brûle ses morts et ignore le tombeau), c'est l'oiseau immortel, c'est le phénix enflammé qui toujours renaît de ses cendres.

Chose curieuse ! L'art le plus exquis, le plus gracieux, le plus raffiné, celui qui représente l'aspect le plus séduisant et le plus connu de l'art persan, porte le nom d'école timouride, dérivé de Timour, c'est-à-dire du formidable Tamerlan. Sous les successeurs de ce conquérant farouche, l'Iran connut une Renaissance ; il y eut un véritable *quattrocento* persan, si l'on songe, non pas aux grands Florentins, mais à certains petits maîtres, tels que Pisanello ou Gentile da Fabriano. Le nom le plus illustre de cette époque est Behzad. C'est l'heure de ces livres calligraphiés sur des feuillets délicats comme des pétales de rose, et montés sur des marges nuancées de crème et sablées d'or ; l'heure où la peinture s'amenuise, s'amuse, détaille, précise, se fait descriptive, anecdotique et pittoresque, se divertit à de charmantes minuties, se prête à l'examen fait à la loupe, devient en un mot la miniature ; l'heure des élégances spirituelles et un peu vides, de la grâce courtoise et aristocratique, des mondanités un peu mièvres, de la délicatesse quintessenciée et précieuse ; l'heure des teintes mauves, des tons d'iris et d'œillet, des bleus de ciel, des safrans, des turquoises pâles. Art aimable, presque tou-

jours noble, sauvé de la vulgarité par l'ignorance de la perspective et le dédain du trompe-l'œil ; art fleuri, un peu efféminé, faisant toujours songer à quelque *Astrée*, mais auquel on sait gré d'avoir conservé dans le monde ces deux choses sans prix : la féerie et le romanesque. Rembrandt et Delacroix se sont également enchantés des miniatures persanes. Et comment oublier que c'est de cette Perse un peu décadente que nous viennent toutes les persaneries du XVIIIe siècle ?

Si le lecteur aime les surprises, je lui conseille de faire un tour à la Galerie de l'Élysée : il y verra un nouvel aspect de M. Henry Bidou. Parmi les multiples talents qu'il nous fait admirer, peu de personnes se doutaient qu'il avait encore plusieurs cordes cachées. Ceux-là seuls savaient son secret, qui se souvenaient d'une affiche qu'il avait dessinée, vers 1896, pour une petite revue de « jeunes », dans un goût à la fois préraphaélite et japonais, ou qui étaient allés surprendre le plus brillant de nos écrivains militaires dans l'atelier qu'il occupait boulevard Garibaldi. M. Henry Bidou s'est décidé à réunir un choix des ouvrages qu'il s'est diverti à peindre, en marge de son œuvre de critique, d'historien, de géographe, de romancier, de voyageur et d'universel curieux. On y verra l'histoire de son goût, depuis les études faites autrefois à l'école d'Aman-Jean, jusqu'aux plus récentes, qui se rapprochent d'Othon Friesz et de Segonzac. Ces études ne sentent jamais l'homme de lettres : on y voit le goût parfait, le naturel, le trait heureux qui sont les dons de M. Henry Bidou. Ce sont toujours les ouvrages d'un peintre.

LOUIS GILLET.

REVUE LITTÉRAIRE

ROMANS ET CRITIQUE (1)

On connaît le monde romanesque de Mme Irène Némirovsky : ces personnages en incessant conflit, ces enfants dressés contre leurs parents, ces époux qui pleurent leur liberté perdue ou leur jeunesse morte sont familiers aux lecteurs du *Vin de solitude*, de *Jézabel* et, tout d'abord, de *David Golder*, qui semble en commander la lignée. Les questions d'argent, mêlées sans cesse à des intrigues où le cœur n'obtient jamais la première place, font que chez de tels héros la violence retenue au bord des lèvres n'éclate que rarement et fait place, le plus souvent, à une rage froide, plus meurtrière encore. Bien que les sentiments excessifs y soient courants, la vraisemblance générale en souffre à peine. Car l'auteur a ce don de l'action constante qui sauve les tentatives les plus hasardeuses. Et, à force de nous montrer comment se fait le mal, elle réussit à en définir certain principe établi dans les âmes. Pour qu'on puisse croire à tant de méfaits, il nous faut un malfaiteur qui ne réfléchisse pas trop. Ceux de Mme Némirovsky satisfont à cette définition. L'instinct les emporte. Il finit même par les dévorer sans qu'ils en aient conscience.

Ainsi apparaît ce Jean-Luc Daguerne, héros de *la Proie*. Il a vingt-trois ans et veut vivre. Entendez par là qu'il prétend obtenir toutes les satisfactions de l'existence et le plus vite possible. Or, aucune d'entre elles ne semble à sa portée. Son père, atteint d'une maladie incurable, traîne ses derniers jours dans une morne maison de banlieue. Après la mort de Laurent Daguerne, la famille, composée de

(1) Irène Némirovsky, *la Proie*, roman, un vol. in.-16 ; Yves Gandon, *le Démon du style*, un vol. in-16 ; Arnold Zweig, *l'Éducation héroïque devant Verdun*, traduit de l'allemand par Blaise Briod, deux vol. in-16 ; Plon ; Jacques Chenevière, *Valet, Dames, Roi*, un vol. in-16 ; Calmann-Lévy.

Mathilde, sa seconde femme, de Jean-Luc et de José, beaux-fils de celle-ci, et de Claudine, fille que Mathilde a eue d'un premier lit, vivra péniblement du produit d'une assurance sur la vie contractée à temps par le moribond. Jean-Luc travaille sans doute, mais les faibles ressources qu'il tire de son emploi ne sauraient lui suffire. Son dessein, pour s'assurer des chances au départ, est de faire un mariage riche. Il courtise secrètement, à cet effet, une jeune fille, Édith, fille du banquier Sarlat.

Est-il un véritable ambitieux ? Oui, sans doute, mais d'abord par nécessité. Un impatient pressé, surtout, de quitter au plus tôt cette maison, cette belle-mère ennuyeuse et incapable de faire sa part à la fièvre qui l'anime. Laurent Daguerne est mort après avoir émis quelques prévisions pleines d'effroi sur l'avenir de son fils. Cet éternel malentendu entre les générations successives n'affecte que peu l'intéressé. Son avenir, il le tient déjà dans sa main. Édith est fiancée à un autre : il la lui dérobera, compromettra gravement la jeune fille, l'obtiendra de son père après la scène pénible qu'on imagine. Édith lui appartient déjà quand il l'épouse. Il ne l'aime pas, d'ailleurs, et la naissance prévue d'un enfant ne rapprochera en rien ce couple de rencontre.

On jugera le personnage odieux. Il l'est, sans doute, mais le serait bien plus encore si Édith faisait figure d'héroïne sympathique. Or, elle n'a aucun des traits qui la rendraient telle. Les liens qui l'unissent à Jean-Luc sont purement physiques et prêts à céder aux hasards de la vie. Quant à Sarlat, le beau-père, il apparaît comme le trafiquant heureux dont on a vu tant d'exemplaires au cours de ces quinze dernières années. Son gendre forcé est traité par lui avec le mépris que les hommes d'argent ont pour ceux qui en cherchent. Dans la maison Sarlat, on affecte d'ignorer Jean-Luc. Il est à l'écart des conversations, surtout de celles dont il pourrait tirer profit et qui réunissent des gens d'affaires, des hommes politiques comme ce Calixte Langon dont la fortune ministérielle est assurée et auprès de qui tout jeune débutant brûle de s'attacher. Mme Sarlat, elle, apparaît comme une femme indolente, pétrie de lectures à moitié faites, et qui traîne partout un Shakespeare précieusement relié qu'elle n'a jamais ouvert.

Comment nous intéresser à des personnages aussi rebutants ? Ne cherchez pas, c'est là le secret de l'auteur. Le mouvement du récit y entre pour une bonne part, nous l'avons dit. L'effet d'une fatalité exigeante s'y ajoute, qui opprime les êtres sous sa loi. Ce

déterminisme étroit n'a rien d'artificiel. La passion est seule à le commander. Ceux qui le subissent sont humains, dans le sens le moins noble du mot, réels aussi dans chacun de leurs actes. Ils vivent et peinent comme des forçats, marqués d'un fer dont la plaie n'est pas mortelle.

Au moment où Jean-Luc se demande quel parti exact il va tirer de son beau-père, le destin change brutalement les conditions du problème. Sarlat, engagé sur des positions financières qu'il ne peut tenir, est ruiné et se tue. Ce malheur va faire indirectement la fortune du jeune ménage. En effet, Jean-Luc et Édith possèdent un paquet d'actions de la banque Sarlat, seule dot accordée par le père. Un intermédiaire, Cottu, vient offrir à Jean-Luc quarante mille francs en échange de ces titres qui ne valent plus rien. Le jeune homme flaire la manœuvre : un groupe a intérêt à mettre la main sur ces actions, car elles lui permettront de se porter plaignant dans la faillite Sarlat et d'inquiéter ainsi le député Calixte Langon qu'on soupçonne de complaisances anciennes envers le banquier. Entreprise politique que Jean-Luc déjoue en allant tout révéler à Langon. Il s'attirera ainsi la reconnaissance du personnage, deviendra son collaborateur, son ami, et atteindra en peu de temps à la situation que son mariage n'avait pu lui assurer.

On voit le développement du roman, l'installation de son intrigue sur le plan social. Il faut regretter que Langon, qui prend ici une importance nouvelle, ne soit pas mieux défini. Il demeure de ces personnages qu'on ne voit qu'en passant, dont on flaire les desseins à la faveur d'une conversation ou d'un fait épisodique. Un chapitre a trait à la séance de la Chambre au cours de laquelle il se justifie et l'emporte sur ses adversaires. Le morceau est de bonne qualité, mais purement visuel. Nous ne serons pas mieux informés sur l'action qu'il mène en commun avec Jean-Luc ni sur les conditions de leurs diverses réussites. On dirait que ces choses n'intéressent pas l'auteur. Elle les traite par allusions, les marque comme autant de points de repère et parce qu'il faut bien, de temps en temps, situer son récit. C'est dommage ! D'autant plus qu'il n'y a là, semble-t-il, aucune impuissance de sa part. Indifférence seulement.

C'est peut-être à la faveur d'un si curieux oubli que se définiront le mieux les caractéristiques romanesques de Mme Némirovsky. Le bonheur, la chance, le gain d'une partie n'ont rien qui sollicite sa plume. Un personnage ne la retient que dans le moment où il se défait. Ses meilleures pages sont des visions de déroute, des récits

au bout desquels on n'attend plus que la chute. La véritable grandeur d'une construction ne s'exprime apparemment pour elle que dans son écroulement.

C'est cette disposition d'âme qui assure le plus fort de son éloquence à la fin de son roman. Jean-Luc est condamné, nous le pressentions dès le début. Mais pour que la sentence produise son plein effet, il faut qu'elle soit prononcée en dépit des apparences les plus favorables au succès. Ces apparences, Jean-Luc les réunit sur sa personne et dans sa vie. Il est intelligent, pourvu des plus sûrs appuis, de toutes les facilités qu'un garçon de son âge peut trouver dans un tel milieu. Autant d'atouts qu'il détruira lui-même. Il s'enlisera d'abord dans un amour absurde pour une femme banale, lui qui n'a jamais aimé. Sa propre compagne, Édith, trop longtemps délaissée, lui sera dérobée par Langon. Ainsi perdra-t-il du coup ses meilleures chances d'avenir. Mais cela ne serait rien s'il avait conservé cet appétit de la lutte qui l'animait tant, quelques années plus tôt. Or, pour être parti trop tôt, il s'est arrêté à trente ans, sur une expérience et un dégoût de la vie qu'un homme du double de cet âge n'eût peut-être pas connus tels. Ainsi son ardeur aura été trompée, son âpreté inutile. Au moment où tant d'autres commencent, il va finir. Un coup de revolver, donné par un soir de trop grande lucidité, tranchera le fil de cette vie sans jeunesse.

Le lecteur, arrivé au terme du récit, se reprendra et saisira sans doute une moralité que l'action lui dérobait. Cette moralité à laquelle les personnages semblaient porter un constant défi, elle est dans les faits et trop haut placée pour qu'ils l'aperçoivent. Sa revanche vient à son heure. Elle s'exprime, comme chez Jean-Luc, par un geste de désespoir contre un sort que l'homme a façonné sans le voir, de ses propres mains. Jeu d'équilibre qui semble à la merci du hasard, mais dont l'auteur conserve insensiblement le contrôle. Une des clefs de son art est là.

* * *

M. Yves Gandon, qui vient d'obtenir le prix de la Critique pour son livre *le Démon du style*, se présente avec un bagage littéraire fort varié. Romancier, essayiste, annotateur de textes (on lui doit, entre autres, une excellente édition des *Mémoires d'un touriste* de Stendhal), il est entré dans la critique par la voie du pastiche. Ses *Mascarades littéraires*, ses *Imageries critiques*, son *Usage de faux* ont montré ses dons pour un genre qui ne demande pas moins de sens créateur que

de jugement. A force de se substituer aux auteurs, de démonter leur machinerie, d'emboucher leurs propres instruments, il s'est mis en bonne posture d'analyste de la production contemporaine. Les sentences qu'il rend sont d'un homme de métier, à l'aise sur un chantier où il a contracté préalablement une expérience comparable à celle de l'écrivain considéré. De solides lectures, des références étagées sur nombre d'années achèvent ses connaissances et la sûreté de son propos.

On conçoit donc qu'il se soit attaqué auprès de ses confrères à ce don du style, « démon » caché qui demeure chez eux la partie la plus malaisée à définir. Un tel canton de la critique, observe-t-il dans son préambule, connaît, de nos jours, une désaffection presque complète. On juge les auteurs sur leurs intentions, leur tempérament, voire même leurs anomalies, mais point sur tout leur style. C'est-à-dire sur ce qui passe avec l'évolution des mœurs et non sur ce qui est seul à offrir quelque chance de rester. Cette erreur de base a conduit, comme on le sait, quelques égarés à prononcer qu'en matière de roman, la qualité du style ne peut que nuire au côté « vivant » de l'œuvre. M. Gandon fait justice de ces insanités. Il remet le style à sa vraie place. C'est-à-dire qu'il en restaure l'autel et y convie quelques grands prêtres ou, si l'on préfère, quelques bons auteurs, présentés par lui dans leur exercice d'officiants.

Ils sont seize devant qui s'ouvrent les portes du temple. La plupart, bien choisis. Prenons au hasard : « Abel Hermant ou le style cruel », « Jules Romains ou le style unanime », « Georges Duhamel ou la matière du style », « Colette ou la sainteté du style », « Abel Bonnard ou le style en fleur »... et ne poursuivons pas, car il faudrait donner une liste amputée de quelques noms (j'en vois trois, pour ma part) dont l'appel ne s'imposait pas et qui ne semblent avoir été mis là que par gentillesse. D'autres, en revanche, font défaut. On eût aimé voir, par exemple, un « Alexandre Arnoux ou le style en fruit », un « Pierre Mac Orlan ou le style en rêve », un « Henri Béraud ou la santé du style ». Souhaitons que l'auteur nous les donne un jour.

En attendant, certains de ses diagnostics nous enchantent. « André Gide ou le style sans style » est d'une justesse accomplie et la formule méritait d'en être illustrée. On y voit dénoncée la gêne qu'éprouve l'auteur de *Paludes* à prendre, non seulement le ton du narrateur dans ses romans, mais parfois celui de l'écrivain, gêne que rendent encore plus saisissante une fausse familiarité, une appa-

rente aisance jetée comme un voile sur un arrière-fond de tourments qui ne cessent pas. L'opposition entre certaines splendeurs verbales de Claudel et ce ton rocailleux où le poète prétend marquer une simplicité populaire qui perd ici tout son naturel, inspire plus loin à M. Gandon des pages dont le lecteur fera son profit. On entrevoit là une des missions les plus salutaires de la critique, celle qui consiste à précéder le public sur le terrain où il va s'aventurer, à le garer des pièges que le zèle d'une admiration trop aveugle lui déroberait, à débarrasser une matière, si précieuse soit-elle, des scories que l'auteur n'a pas eu le courage d'écarter.

Une autre tâche trouve plus loin sa raison d'être. Entreprise à la manière d'une prospection dans les premiers textes d'un écrivain, elle montre l'évolution de celui-ci et ménage sur le passé des points de vue propres à faire distinguer l'accessoire d'une pensée des éléments fondamentaux que l'âge ne modifie pas. Ainsi quand M. Gandon évoque les débuts de M. François Mauriac et cite sur son recueil de vers, *les Mains jointes*, telle phrase d'un article où Barrès saluait « la poésie de l'enfant des familles heureuses, le poème du petit garçon sage, délicat, bien élevé, dont rien n'a terni la lumière, mais trop sensible », on comprend qu'il est des orages intérieurs et des sursauts de révolte sur lesquels certain trésor de pureté native, demeuré au fond de l'âme, ne cesse de marquer son pouvoir. L'étude sur Jules Romains et l'unanimisme transféré de la poésie au roman n'est pas moins révélatrice des tendances qui se partagent le cœur d'un écrivain à l'heure de la création. Celle qui lui fait suite, consacrée à Georges Duhamel, arrive à propos pour établir un parallèle entre les deux hommes, de formation voisine, nourris à l'origine des mêmes enthousiasmes, des mêmes amitiés, l'un, Jules Romains, « plus impérieux, plus systématique », l'autre « plus enveloppant, plus souple » et dont les routes « devaient rapidement diverger ».

Il y a des passages de pur éloge, dans ce livre, des moments où le critique pose sa balance et laisse tomber sa loupe pour se mieux prosterner (voir notamment le chapitre consacré à Colette, l'un des meilleurs de l'ouvrage). Mais, d'une façon générale, le ton reste, comme il se doit, celui d'un juge qui ne se prononce que sur pièces. C'est assez méritoire, car on sent à plusieurs reprises que les sympathies de l'auteur, demeurées présentes à l'arrière-plan, ne demanderaient qu'à se faire jour. Il les refoule, grammaire et textes classiques en main. Chacune de ses études, ou presque, s'achève sur un paragraphe de pure dissection. Les manies de l'écrivain considéré, ses

incorrections de langage, ses fautes de syntaxe, s'il y a lieu, sont mises en évidence et dûment réprouvées. On dirait que le critique surpris, quelques lignes plus haut, en flagrant délit de louange excessive, a voulu s'administrer la discipline en même temps qu'à son client. Nous l'en admirons sans trop l'envier. Ne se contient-il pas trop ? N'est-il pas devant ces textes, comme l'habitué du théâtre, qui a entendu vingt répétitions de la pièce avant le jour de la première, sait par cœur les variantes imposées à chaque rôle, les fautes des artistes, n'ignore rien des défaillances de l'éclairage ou des économies réalisées par le directeur sur chaque décor ! A ce régime, il faut conserver une belle puissance d'illusion pour recevoir encore le choc des répliques. Cette illusion, le critique ne l'a peut-être plus, mais il garde en échange le sentiment d'une vertu sauve. Ses expériences l'ont fortifié contre la facilité des tentations. Il a souffert deux fois : pour ses péchés d'abord, et pour ceux du lecteur à qui, désormais, il enseignera la loi. Le malheur est que celui-ci ne lui en sait aucun gré. Mais si la leçon est bien faite, il la subit comme celle de ces prédicateurs écoutés en rechignant et qu'on appelle les premiers à l'aide contre l'Enfer.



Les Allemands, si doués pour faire la guerre, montrent moins d'aptitudes à la raconter. Le contraire semblerait préférable, mais c'est ainsi : les bons récits sur la période 1914-1918 demeurent rares dans la littérature d'outre-Rhin. Le succès débordant fait, il y a quelque dix ans chez nous, au livre d'Erich-Maria Remarque ne trouvait son explication que dans un mouvement de curiosité habilement exploité. La vérité est que l'ennui répandu sur ces pages en surpasse de loin l'horreur. Les ouvrages consciencieux de Ludwig Renn, de Joseph Roth ne sont point pour modifier notre jugement. Mettons à part *Orages d'acier* d'Ernest Junger, où se révèle une qualité d'émotion d'un meilleur aloi, *la Marche au Sacrifice*, de Fritz von Unruh (*Verdun*, dans l'adaptation française), et aussi les *Lettres d'étudiants allemands tués à la guerre*, recueillies par le professeur Witkop. Mais il s'agit, dans ce dernier cas, d'écrits que leur caractère ne saurait apparenter à la littérature proprement dite.

La pénurie de matière sur un si copieux sujet ne peut donc que nous rendre attentifs à un roman quelque peu autobiographique de l'écrivain allemand Arnold Zweig, dont M. Blaise Briod a donné récemment une traduction française sous ce titre : *l'Éducation*

héroïque devant Verdun. Cette enseigne quelque peu flamboyante est fort heureusement trompeuse. Il n'y a nulle prétention à enseigner l'héroïsme chez l'auteur. Le pathétique se développe en ces pages par des moyens plus sûrs. Arnold Zweig, d'ailleurs, n'en est pas à son premier livre de guerre. La préface nous apprend qu'il publia en 1927 *l'Affaire du sergent Grisha* et développa ensuite son sujet dans une tétralogie dont *l'Éducation héroïque* forme la troisième partie.

Un des traits essentiels de ce récit est qu'il n'émane pas d'un combattant, à proprement parler. Le soldat Bertin, personnage principal (portrait de l'auteur et israélite comme lui), appartient à ces corps d' « Armierer » de la Landsturm que le commandement allemand utilisait, sur le front, à des corvées de munitions ou des travaux divers. Auxiliaires sans armes et en perpétuel déplacement, tantôt logés près des états-majors, tantôt appelés en ligne pour y aménager quelque secteur de défense, les « Armierer » étaient parfois mieux placés que leurs camarades de l'avant pour voir la guerre. On y songe en suivant le sort de Bertin durant les combats livrés en 1916 autour de Douaumont. Il circule en profondeur sur le champ de bataille, participe au ravitaillement des batteries, remplace le téléphoniste d'un observatoire, se glisse dans les boyaux à quelques dizaines de mètres de l'ennemi. Grâce à lui, nous connaissons l'esprit de l'armée. Généraux, officiers de troupe, fantassins, tous sont passés en revue par cet humble observateur.

On remarquera une fois de plus, à ce propos, combien les espoirs, les sujets de récrimination, de lassitude sont les mêmes parmi deux troupes en présence, de quelque côté que ce soit. Il ne sera pas indifférent à nos anciens combattants de savoir en quelle considération le fantassin d'en face tenait « l'organisation française ». Les batteries de « Franz » tiraient toujours juste, ses liaisons s'opéraient chaque fois à temps, nul convoi en route vers les lignes n'échappait à ses observateurs. Même le fameux « 130 autrichien », si redouté pour la vitesse de son projectile et les surprises qu'il causait, avait son équivalent dans notre camp : il est fait, à maintes reprises, allusion, dans *l'Éducation héroïque*, à certaine pièce de marine (le 100, probablement) dont les « arrivées » déclenchaient régulièrement la panique. Que d'éloges ! Il faut dire qu'ils s'appliquent à la deuxième phase de la bataille de Verdun, c'est-à-dire à une époque où l'armement français, considérablement développé en dix-huit mois de guerre, commençait à causer de sérieuses inquiétudes à l'adversaire. « Eh bien ! oui,

écrit l'auteur, à ce propos, en février (1916), les Allemands ont inventé la guerre du matériel, mais ils ont omis de la faire breveter, — les Français l'ont depuis longtemps adoptée et maintenant ils y sont passés maîtres. »

Notons que ce livre a été interdit par le régime nazi, ses exemplaires brûlés ainsi que ceux de tous les autres ouvrages d'Arnold Zweig. On n'en conçoit qu'à demi les raisons. Sans doute, l'auteur vitupère contre le grand massacre. Mais il ne diminue en rien les vertus guerrières. Les personnages, dans leur diversité, en font la preuve à l'occasion. Bertin, d'abord, pur intellectuel, le plus éloigné qui soit de l'esprit militaire, mais capable d'affronter le péril avec une sereine indifférence, le petit Süssmann, ensuite, sous-officier de dix-neuf ans, mûri au feu comme un fruit hâtif, révolté, hargneux et toujours prêt à courir de l'avant sous les barrages. Par malheur, Süssmann, lui aussi, est juif comme Bertin, et, dans leur voisinage, certains aryens comme le typographe socialiste Pahl, qui se fait enfoncer une aiguille rouillée dans le pied pour obtenir sa réforme, ou le paysan Lebehde, placide et niais, se montrent moins brillants. Le capitaine Niggl, l'adjudant-chef Grassnick sont également de piètres guerriers. Mais un autre apparaît, dont le seul exemple suffit à effacer ceux-là. On le verra vivre et mourir au cours de l'affaire Kroysing, thème central du roman.

Christoph Kroysing, jeune sous-officier d'humeur généreuse, s'est indigné contre les escroqueries commises par quelques potentats du ravitaillement. Il les a dénoncées dans une lettre adressée à son oncle qui occupe, à Metz, une haute situation dans l'intendance. Le message ayant été intercepté, Kroysing, voué, dès lors, à la vindicte de ses chefs, a été expédié à l'un des points les plus dangereux du secteur. On espère qu'un éclat d'obus bien placé débarrassera l'armée de ce fâcheux et c'est ce qui arrive en effet, mais, quelques jours avant sa mort, Kroysing a fait la connaissance de Bertin à qui il a exposé son cas et remis pour sa mère une lettre où toute l'affaire est contée. Or ce Kroysing a un frère, lieutenant de pionniers, logé pour le moment, avec ses hommes, dans le fort de Douaumont. C'est à cet Eberhard Kroysing que Bertin se confiera. Du coup, la scène change d'aspect. Un vengeur y fait son entrée. Eberhard Kroysing est le type même de l'homme de guerre. Un personnage des *Niebelungen* dans l'orchestration de Verdun. Les comptes que lui doivent les persécuteurs de son frère ne feront que s'ajouter pour lui à ceux qu'il entreprend chaque jour de régler avec les Français. Il fait rapidement

son enquête. Le principal responsable de la mort de Christoph est le capitaine Niggl. Qu'à cela ne tienne ! Eberhard, tout-puissant dans le secteur, fera donner à Niggl l'ordre d'accourir en renfort à Douaumont avec son unité.

Situation tragique et burlesque, à la fois. Niggl, placide territorial, commande une compagnie d' « Armierer ». Il s'indigne contre un tel caprice du commandement. La place d'un officier de son âge et de son emploi ne saurait être en ce trou vers lequel convergent les feux de toutes les batteries françaises. Mais, bientôt, il a compris. Kroysing ne le laissera partir que le jour où il tiendra entre ses mains un aveu écrit de toutes les manœuvres entreprises contre son frère. Et pendant des jours, le duel muet se poursuit. En attendant l'attaque française, les rafales d'obus ébranlent les coupoles du fort. Kroysing se promène là, impassible, comme un fauve en son gîte. Niggl, blotti au plus profond des abris, sent une sueur d'angoisse le glacer sans trêve.

L'histoire serait trop belle, trop simple surtout, si le méchant s'y voyait puni. Niggl échappe à son sort. Kroysing, lui, est blessé le jour où les Français reprennent Douaumont. Il sera plus tard tué par une bombe d'avion dans une ambulance du front. Mais entre ces deux épisodes, que de vues en tous sens sur le paysage de guerre ! Du front, nous passons à l'arrière où, en l'absence du lieutenant Kroysing, porté disparu depuis la dernière offensive française, discutent les conseillers et les avocats militaires chargés d'examiner sa plainte contre Niggl. Dans la petite maison de Montmédy où se réunissent ces messieurs, c'est une vision de la vie de province à peine modifiée par l'occupation allemande, qui frappe nos yeux. En un autre passage, le Kronprinz, dans sa voiture, poursuit un soliloque silencieux sur ses déceptions guerrières. Ailleurs, des officiers bavardent ; une infirmière, quelque peu complaisante pour ses blessés, passe entre les lits d'un hôpital. Tout cela du ton le plus juste, de l'éloquence la plus brève.

Kroysing mort, Süssman mort lui aussi, Bertin reste le seul debout parmi ceux qui n'ont rien fait pour échapper à leur sort. On le verra, aux dernières pages, rentrer, la paix conclue, dans une Allemagne déchirée par la révolution. Sa présence impassible au sein du désordre présent, comme elle le fut devant les carnages passés, marque une vivante protestation contre la folie de notre temps. Mais elle s'exprime sans verbiage et sans excès. L'ouvrage qui l'illustre accuse la bassesse des hommes. Il n'avance rien contre la sérénité des héros.

* * *

M. Jacques Chenevière traite les thèmes sentimentaux en conteur, à la fois, ironique et sincère. Ses récits sont d'un observateur qui plaisante discrètement son sujet avant de l'aborder. La réserve apparente qu'on sent chez lui, la ferveur dont cet abord n'est que le masque le destinaient à faire parler la jeunesse. Après *l'Ile déserte*, où son côté sarcastique prédominait, des romans comme *Jouvence ou la Chimère*, *la Jeune Fille de neige*, *les Aveux complets* montrent sa connaissance des premiers émois de la vie. Il y apparaît aussi jovial dans ses expansions, aussi retenu sur les chapitres du cœur que les débutants dont il chante les aventures. C'est de la littérature de confident. L'auteur, rejoignant ses héros par la fidélité du souvenir, compose une atmosphère où se mêlent les plus sûrs prestiges des temps évoqués.

Valet, Dames, Roi, sa dernière œuvre, est un assemblage de trois nouvelles qu'anime un même personnage saisi à trois moments différents de sa jeunesse. Quelques années à peine séparent ces épisodes. Le narrateur (le récit est fait à la première personne) y traverse successivement ce que l'on peut appeler l'âge des jeunes filles, celui des petites femmes et ce stade, enfin, où se révèle le premier amour. En dépit de quelques longueurs de début, c'est la troisième nouvelle que nous préférons.

Henri Marlier, le héros, apparaît tout d'abord dans les *Premières Armes*, à la fin de ses années scolaires, instant délicat qui suit le bachot et précède encore, de loin, l'expérience. Son plus cher ami de lycée, Philippe Desgenins, est victime d'une maladie osseuse qui le cloue sur une chaise-longue durant toutes les vacances. Henri va le rejoindre dans la propriété de Mme Desgenins. Là une jeune fille de seize ans, Muriel, amie d'enfance de Philippe, circule entre les deux jeunes gens. On devine la rivalité qui s'ensuit. Rivalité que le sort rend inégale, car Philippe, pauvre malade, n'a que sa clairvoyance et son charme pour atouts, tandis qu'Henri, revenu depuis peu d'Angleterre où il a mené une vie dont la liberté l'a grisé, s'avance paré d'une autorité irrésistible. Muriel, attirée d'abord par Philippe, inclinera bientôt vers Henri. Aucune de ses attitudes successives ne tire, bien entendu, à conséquence, mais l'art de l'auteur excelle à nous montrer, en de tels jeux, la malice en germe, l'instinct qui tâtonne, la perfidie naissante sous de naïves coquetteries. Les avances maladroites d'Henri, les élans contradictoires de Muriel, les reproches

qu'ils s'adressent l'un à l'autre illustreraient, à peu de chose près, des disputes d'enfants autour de leurs chevaux mécaniques ou de leurs pelles à sable. Et pourtant les sources des vrais tourments du cœur apparaissent sous ces poussées de dépit. Seul Philippe, la victime, lit, sans illusion, dans le jeu des autres. Mais il ne vivra pas. Le mal l'emportera sur cette vision trop précoce.

Voici, un peu plus tard, Henri en posture de viveur. Une jeune femme, Huguette, fait, tour à tour, son bonheur et son inquiétude. Les accessoires propres à restituer la vie de Paris vers les premières années du vingtième siècle, sont jetés à propos dans le récit. On pense bien que l'auteur ne néglige aucun effet rétrospectif et que des mots tels que cache-corset, taximètre, Palais de Glace trouvent leur emploi à l'occasion. Les sentiments, la frénésie bon-enfant, les passions légères de l'époque s'y joignent avec beaucoup de bonheur. Cela fait penser, en même temps, aux *Mémoires d'un jeune homme rangé*, de M. Tristan Bernard, et à l'*Éducation de Prince*, de M. Maurice Donnay. Ajoutons, à ce propos, que chez M. Chenevière, un souverain étranger, en visite à Paris, joue un rôle invisible dans l'histoire. Ce puissant personnage, dont l'influence et la générosité se devinent grâce aux cadeaux qu'il fait en grand mystère à la jeune Huguette, finit par enlever sa conquête au malchanceux Henri. L'aventure, vue de l'extérieur et contée par allusions, achève de la façon la plus réjouissante ce tableau d'un passé bon enfant.

Une Peine perdue, qui lui succède, rend un autre son. Les approches d'Henri auprès d'une femme plus âgée que lui, mais fort jeune encore et délaissée par son mari, sont retracées là en des pages où l'émotion contenue ne se dévoile que d'un trait fort subtil. Le séducteur arrive à ses fins, mais c'est pour découvrir à son triomphe une couleur d'amertume que la vie lui dissimulait encore. Cette nouvelle *Éducation sentimentale*, plus modeste, en son dessein, que l'autre, moins éloquente, mais d'un retentissement intérieur que l'on n'oublie pas, recèle de vraies beautés. Les émois, la tendresse indécise, la pitié d'une femme pour son jeune compagnon y apparaissent sous une lumière d'un instant. Le vainqueur, si faible et déjà honteux de sa victoire, ouvre là-dessus des yeux étonnés. Il s'aperçoit, alors seulement, qu'il est devenu un homme. Sa vraie carrière commence. Dans peu de temps, ce sera son tour de souffrir.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA VISITE DES SOUVERAINS BRITANNIQUES

Les précautions les plus minutieuses sont prises pour qu'aucun incident ne puisse troubler la sérénité de cette visite qui est, pour deux grandes nations, une fête nationale. Ces précautions sont justifiées, car on doit toujours craindre le geste d'un déséquilibré ou l'acte d'un fanatique, surtout en un temps où de violentes passions agitent le monde et où tous les moyens paraissent bons pourvu qu'on en attende un résultat avantageux ; mais elles sont regrettables, parce qu'elles empêchent le bon et loyal peuple français de voir d'aussi près qu'il le voudrait et d'acclamer comme il le souhaiterait les souverains britanniques. Il me souvient d'avoir regardé le roi Édouard VII descendant les Champs-Élysées aux côtés du président Loubet ; la foule parisienne, qui possède à un merveilleux degré le sentiment des nuances et le tact des situations, était sympathique, mais avec réserve ; aujourd'hui, elle s'apprête à saluer avec enthousiasme George VI, souverain de peuples dont le sang a coulé avec le nôtre sur les mêmes champs de bataille, pour le même idéal. Le peuple français se laisse volontiers conduire par ses sentiments qui le trompent rarement ; cette fois, ses sentiments coïncident entièrement avec ses intérêts. Après quatre années de communes souffrances et de gloire partagée, il ne conçoit ses rapports avec le peuple britannique que sous la forme d'une amitié, sinon sans divergences, du moins sans nuages.

De notre temps où les États totalitaires se servent des grandes manifestations spectaculaires comme d'un moyen de gouvernement,

il est bon que toutes les nations puissent, de près ou de loin, apercevoir ce grand spectacle de force et de paix que représente la collaboration politique de l'Angleterre et de la France. Non seulement le front défensif de la Grande-Bretagne est, comme l'a dit M. Stanley Baldwin, sur le Rhin, mais encore, dans cette grande bataille d'idéologies adverses que nous essayions, il y a quinze jours, de caractériser et qui divise si profondément entre eux les hommes de notre temps, les deux peuples apparaissent associés dans une intime collaboration. Dans cette mêlée d'idées-forces, celui qui cherche à s'isoler dans la sécurité trompeuse de l'indifférence et des satisfactions matérielles joue contre son propre intérêt et s'expose à de dangereux réveils ; comme dans le célèbre morceau de Pascal, « il faut parier ». Sur le front de la défense de la dignité de l'être humain et d'une liberté encadrée par l'autorité, le Saint-Siège d'une part, la plus haute autorité morale de tous les temps, et, de l'autre, les grandes démocraties des deux Amériques où des hommes venus de tous les pays de la vieille Europe se sont associés sans distinction de race pour former des États libres, viennent rejoindre les nations occidentales qui prétendent organiser leur indépendance et ménager leur rayonnement aussi loin du communisme destructeur que du racisme étouffant. Mais, entre ces forces opposées, forces morales et forces matérielles, si la rivalité est un phénomène universel, on doit arriver à ce que la bataille ne sévisse nulle part. Une heure vient toujours, au cours de ces mêlées terribles, où domine la voix de la raison et où l'emportent ceux que l'on appelait, au temps d'Henri IV, les politiques. Pour que leur règne arrive, la France et l'Angleterre associent leurs efforts, et c'est le sens profond de la visite à Paris des souverains britanniques.

L'Angleterre, après une trop longue période d'illusions dont elle répare aujourd'hui les erreurs, mène le jeu avec cette maîtrise qu'elle retrouve toujours aux heures difficiles. Elle a d'abord réalisé simultanément un magnifique redressement financier et économique et un intense réarmement : la voilà donc en possession de puissants moyens d'action. L'activité de sa diplomatie n'a jamais été mieux coordonnée ni plus habile ; partout présente et hardie, elle sait faire la part du feu et sacrifier celles de ses positions qui ne peuvent être sauvées, afin de préserver celles qu'elle garde, de les consolider et d'en acquérir de nouvelles. L'Empire et les routes qui en forment le lien et qui en réalisent l'unité, tel est l'objet constant de son attentive vigilance. Mais l'Empire n'est pas seulement menacé

sur les mers par la coalition germano-italienne ; il l'est aussi sur le continent par la politique d'expansion politique et économique que poursuit le Reich allemand en Europe centrale dans la direction de l'Est. Surtout depuis que l'accord avec l'Italie a provisoirement paré à toutes complications méditerranéennes et africaines, l'Angleterre comprend mieux l'importance d'établir un équilibre continental qui exclut toute hégémonie. Les Dominions eux-mêmes s'en rendent compte : une Allemagne maîtresse du continent européen ne pourrait manquer de devenir dangereuse, par son racisme conquérant, même pour l'Afrique du Sud ou le Canada. Londres, qui n'avait fait entendre qu'une protestation platonique lors de l'Anschluss, a parlé le 21 mai sur un ton plus ferme et avant qu'il ne soit trop tard.

Le gouvernement de M. Neville Chamberlain s'est rendu compte que l'indépendance de la Tchécoslovaquie est la clef de voûte de l'indépendance de tous les États de l'Europe centrale et orientale. Le duel historique du slavisme et du germanisme est assez mal connu de l'opinion britannique et ni le peuple, ni la classe la plus cultivée ne pèchent par excès de sympathie pour les nations slaves ; mais, derrière ce duel de races, apparaît la prétention de Berlin d'organiser à son profit une sorte de monopole commercial de toute l'Europe centrale. Chasse réservée ! s'écrie M. Gœbbels et répète la presse dirigée ; l'Angleterre n'a rien à faire au point de vue économique dans la *Mittel-Europa*. Parce que l'Angleterre cherche à renouer ou à renforcer des liens commerciaux avec les pays des Balkans et de l'Est européen, la presse allemande jette les hauts cris. Elle ne s'aperçoit pas que ces cris sont entendus aussi en Italie qui souffre cruellement du détournement du commerce de l'Autriche vers les ports de la mer du Nord et qui contemple avec une morne tristesse les bassins vides de Trieste, de Fiume, de Venise ou d'Ancône. Le comte Ciano vient de rencontrer (15 juin), à Venise, M. Stoyadinovitch et les deux ministres ont ensemble étudié la formation d'une sorte d'entente commerciale entre l'Italie et les Balkans qui ranimerait les ports italiens en y apportant du fret. Mais l'économie danubienne intéresse aussi l'Angleterre. Ses agents, en Roumanie par exemple, reçoivent pour instructions d'acheter tout ce dont l'Angleterre peut avoir besoin. M. Strang, chef du service de l'Europe orientale au Foreign Office, vient de faire un voyage d'études dans ces régions. « L'Empire, c'est le commerce », disait déjà Joseph Chamberlain, le constructeur de l'empire économique. Porte ouverte : le commerce doit être libre avec des États souverains. L'Angleterre

n'organise pas, comme on l'en accuse à Berlin, une *Mittel-Europa* britannique, mais il importe à sa politique générale que le commerce soit libre et que les avions commerciaux qui se dirigent vers les Indes ne survolent pas une Europe allemande. La Turquie, à cheval sur l'Europe et l'Asie, et qui commande les voies terrestres et aériennes vers l'Inde, reprend de ce chef, dans la politique britannique, une place de premier plan qu'elle avait perdue depuis la guerre.

Indépendance par le commerce; paix par l'indépendance des peuples : telle devient la formule de la politique européenne de l'Angleterre. Elle s'oppose nettement à la formule allemande : hégémonie par le commerce. Le général Serrigny a montré ici, dans un article d'une précision lumineuse, le rôle du pétrole dans la guerre et pour la paix. L'Allemagne hésitera à s'engager dans une guerre qui peut être longue si elle n'a pas la certitude de pouvoir disposer des pétroles du Caucase ou tout au moins de ceux de Roumanie ou de ceux de l'Irak. Blés des plaines de Hongrie, de Roumanie, d'Ukraine, pétroles de Roumanie ou de Bakou, les pays producteurs ne demanderaient qu'à les vendre aux importateurs allemands si c'était pour un usage pacifique ; mais à une Allemagne qui menace l'indépendance des petits États et se flatte d'exercer une influence exclusive sur l'Europe centrale et orientale, il est naturel que l'Angleterre et la France travaillent à fermer ces marchés. Une Roumanie qui serait inféodée à la politique hitlérienne doit savoir que les puits de pétrole qui font sa richesse pourraient être détruits en quelques heures par l'aviation soviétique. A défaut d'une « sécurité collective » que l'Allemagne a détruite, il faut bien organiser une sécurité par d'autres moyens appropriés. La politique anglaise s'y emploie résolument. Avec M. Neville Chamberlain et lord Halifax, elle ne se contente pas de faire jouer tous les ressorts de sa diplomatie économique et financière : elle y apporte un idéalisme de bon aloi, une longanimité méritoire en face des intempérances de langage de certains dirigeants du nazisme, un souple opportunisme dans les moyens toujours accordés en vue d'une fin immuable qui est à la fois l'intérêt britannique et l'intérêt commun des peuples civilisés. L'expérience lui ayant montré les points faibles de son armature impériale, elle s'applique à la consolider sans renoncer à jeter les fondations d'une Europe plus sûre, plus libre, où les peuples seraient plus heureux et plus riches.

Mais cette politique trouve des détracteurs. Le discours de M. Eden à Leamington montre que, même parmi les conservateurs,

des tendances plus intransigeantes à l'encontre des gouvernements totalitaires se manifestent avec une fidélité presque posthume à la politique de la Société des nations. Pour l'opposition libérale et travailliste, la politique extérieure du gouvernement, le poids très lourd du réarmement fournissent des arguments à une doctrine qui, pour le moment, est surtout électorale. Les trade-unions, qui ont nettement rejeté le communisme, ont besoin d'entretenir les aspirations idéalistes des ouvriers britanniques. Les élections partielles montrent un progrès de l'opposition en même temps qu'une résistance bien organisée de la coalition nationale au pouvoir dont les positions sont menacées, mais ne paraissent pas compromises. Durant la première semaine de juin, la Chambre des communes a longuement discuté les questions militaires, en particulier le péril aérien et la conscription. Sir Thomas Inskip a eu le mérite de dissiper les équivoques et de dire à la démocratie britannique quelles responsabilités lui incombent. La guerre aérienne exposerait les Iles britanniques, pour la première fois depuis des siècles, au hasard des batailles sur son propre sol ou au-dessus ; le gouvernement estime donc indispensable de hâter la fabrication des avions et des canons contre avions. Mais il trouve quelque résistance parmi les syndicats des métallurgistes qui craignent que les armes qu'ils fabriqueront ne soient employées à « étayer les Puissances fascistes ». Ainsi, même en Angleterre, les conflits d'idéologie nuisent aux fins mêmes que les éléments démocratiques se proposent et gênent l'action gouvernementale.

En France, le ministère Daladier s'est hâté de mettre les Chambres en congé afin de pouvoir travailler librement à l'œuvre de redressement financier et économique qu'il a entreprise dans des conditions très difficiles. Trois « trains » de décrets-lois ont été mis en route ; on y trouve d'excellentes mesures, d'autres sont insuffisantes. On regrettera que les bureaux des ministères aient saisi cette occasion pour faire aboutir quelques projets que les Chambres, non sans raison, refusaient de laisser passer. Ce n'est pas à cet usage que les pleins pouvoirs devraient servir. Les partis marxistes ont pris pour cheval de bataille « la retraite des vieux », que tous les partis voudraient réaliser dans la mesure du possible, mais qui, dans la situation financière actuelle, ne saurait être entreprise sans précipiter les finances vers une nouvelle dévaluation. M. Daladier et M. Marchandeau ont résisté tant qu'ils ont pu aux surenchères. « Des charges supplémentaires, a dit le président du Conseil, nous conduiraient à une nouvelle dévaluation et bientôt au

régime des assignats. Si nous donnons l'exemple de la démagogie devant le monde qui nous regarde, je ne puis garantir pour l'avenir ni alliance ni amitié. » En apparence, le front populaire est sorti intact des derniers débats ; en réalité, il n'est plus qu'une fiction. Environ 80 pour 100 des électeurs radicaux-socialistes sont revenus aussi bien du communisme que du socialisme tel que l'a pratiqué M. Blum. La publication du rapport de M. Paul Laffont a montré avec quelle cynique faiblesse le ministre des P. T. T. du premier cabinet Blum, M. Jardillier, a laissé brimer certains petits fonctionnaires qui ne plaisaient pas à une coterie dirigeante de profiteurs. Les revendications du cartel des fonctionnaires relèvent de la même inspiration socialiste et pourront devenir, en octobre, une entrave à ce redressement financier auquel tous les Français ont intérêt et qui est la condition de la reprise économique et de la sécurité extérieure.

QUESTIONS BRULANTES : TCHÉCOSLOVAQUIE, ESPAGNE

Après la chaude alerte du 21 mai, la situation extérieure semble nettement s'améliorer. Il ne convient pas d'attacher une importance exagérée aux vitupérations d'un Gœbbels ou d'un Rudolf Hess ni aux attaques d'une violence inouïe de la presse du Reich contre la Tchécoslovaquie. Ce sont là des procédés inhérents au système totalitaire. Toute cette pétarade est destinée à entretenir à une haute température la fièvre nationaliste en même temps qu'à masquer une manœuvre en retraite dictée au Reichsfuhrer par un juste souci de ses responsabilités. Certes, tout danger n'est pas écarté. Le moindre incident sert de prétexte à des attaques furibondes ; on a même revu un « avion de Nuremberg » ; en revanche, un authentique avion allemand est venu se poser en territoire tchécoslovaque. Les élections municipales sont terminées ; celles du 12 juin n'ont, comme les précédentes, donné lieu qu'à des incidents sans importance ; le gouvernement de Prague, comme d'ailleurs l'organisation Henlein, ont pris toutes les mesures nécessaires pour que les négociations engagées ne soient pas troublées. Les élections ont donné, dans les régions où domine la langue allemande, une majorité d'environ 70 pour 100 au parti Henlein, mais 30 pour 100 restent en dehors. Presque partout des minorités tchèques plus ou moins importantes sont représentées à l'assemblée municipale, tant il est vrai qu'il est impossible de tracer une délimitation entre régions

allemandes et régions slaves. Dans celles où dominent les Tchèques, le parti le plus favorisé a été celui des socialistes-nationaux auquel appartint M. Benès. Le peuple tchèque donne un bel exemple de cohésion autour de ses chefs. En Slovaquie, le groupe de l'abbé Hlinka n'a guère réuni qu'un tiers des suffrages ; il est en recul ; ses électeurs ont compris combien les revendications de leur chef, même si elles restent dans le cadre de l'unité tchécoslovaque, étaient inopportunes puisqu'elles sont exploitées par la presse allemande et, — on regrette de le dire, — par la presse polonaise pour démontrer « le caractère précaire et artificiel de l'État tchécoslovaque ». On ne dira jamais assez combien, de la part du gouvernement et de la presse polonaise, ces attaques et ces réclamations, accordées à celles de la presse allemande, sont maladroites et peu glorieuses ; on peut prédire qu'elles seront un jour retournées contre l'État qui a sur son territoire les minorités les plus nombreuses et les plus variées. Plus sympathiques sont les revendications des minorités polonaises d'Allemagne savamment dénationalisées et opprimées.

Des négociations sont ouvertes entre le gouvernement tchécoslovaque et le groupe des Allemands des Sudètes. Le 23 mai, M. Milan Hodza, président du Conseil, a reçu M. Henlein. Depuis lors, les pourparlers sont poursuivis avec les représentants du parti. L'entente est loin d'être réalisée, mais le seul fait que des négociations sont entamées montre que le conflit est entré dans une phase d'apaisement. Le gouvernement a établi un statut qui serait applicable à toutes les minorités. De son côté, le groupe des Sudètes a présenté ses revendications qui, pour être formulées en termes plus modérés que le programme de Karlovy-Vary (Carlsbad), n'en sont pas moins intransigeantes. On peut espérer cependant que l'entente se fera, pourvu qu'aucune ingérence étrangère ne se produise et que l'indépendance et l'intégrité de la Tchécoslovaquie ne soient pas mises en question. Le langage de M. Henlein s'est atténué depuis l'interview qu'il donnait à M. Ward Price le 28 mai. Le 15 juin, il déclarait au correspondant de l'*Evening Standard* : « Bien que le peuple allemand du Reich s'intéresse de façon la plus vive à la lutte que nous menons, il n'y a cependant personne en Allemagne qui songe à employer la force. L'Allemagne, elle aussi, verrait dans la satisfaction de nos revendications un important élément d'apaisement et une grande contribution au maintien de la paix en Europe. » Il n'est guère de pays, en Europe, où le triste sort de l'Autriche, traitée en pays conquis par les nazis et dont le Reich refuse de reconnaître les

dettes, n'ait ouvert bien des yeux et éclairé bien des consciences ; on se rend compte que l'indépendance de la Tchécoslovaquie est le rempart de l'indépendance des autres États. Peu à peu, de cette constatation, une politique nouvelle sortira.

Du côté de l'Espagne aussi, les perspectives d'un proche avenir apparaissent plus favorables. Bien que l'armée nationaliste ait remporté d'importants succès, enlevé Castellon de la Plana, et soit en marche sur Valence, une solution militaire de la guerre civile ne paraît pas imminente. Mais la réunion, le 21 juin, du sous-comité de non-intervention à Londres, sous la présidence de lord Plymouth, ouvre la voie à un règlement définitif. L'accord s'est fait, même avec le délégué soviétique, pour le retrait des « volontaires » étrangers combattant en Espagne. C'est un point important. Ce qui l'est davantage encore, ce sont les dispositions nouvelles qui se révèlent dans le gouvernement de M. Mussolini. M. Neville Chamberlain a fait, sur ce point, dans l'après-midi du 21, de très nettes déclarations. Les troupes italiennes d'Espagne ne paraissent pas avoir participé à la marche sur Castellon ; elles sont ou retirées des secteurs actifs ou immobilisées devant Tortosa. Il est évident que le Duce souhaiterait dégager avec honneur son enjeu dans l'affaire espagnole. L'opinion publique, qui tout de même trouve moyen de s'exprimer, est fatiguée de cette guerre dont les dépenses s'ajoutent à celles de l'occupation encore mal assurée de l'Éthiopie et d'où nombreux sont les jeunes Italiens qui ne reviendront pas. Le débarquement à Naples ou à Gênes des blessés et des malades excite parmi les spectateurs les sentiments d'une pitié désolée. Et pour quel avantage ? Et avec quel danger de guerre générale ! Bref, le gouvernement italien manifeste quelque hâte de voir entrer en vigueur l'accord du 16 avril avec l'Angleterre et il offre de retirer ses « volontaires » pourvu que l'accord soit appliqué sans tarder, notamment dans les possibilités d'ordre financier qu'il ouvre. De Londres, il fut aussitôt répondu que le plus simple serait de faire aboutir le projet britannique pour le retrait des étrangers d'Espagne et que l'accord du 16 avril ne prendrait toute sa valeur que s'il était complété par un accord entre l'Italie et la France. La réunion du sous-comité dans la matinée du 21 a commencé de donner satisfaction sur le premier point à l'Angleterre. Le second, avec un peu de bonne volonté réciproque, ne paraît pas très difficile à régler.

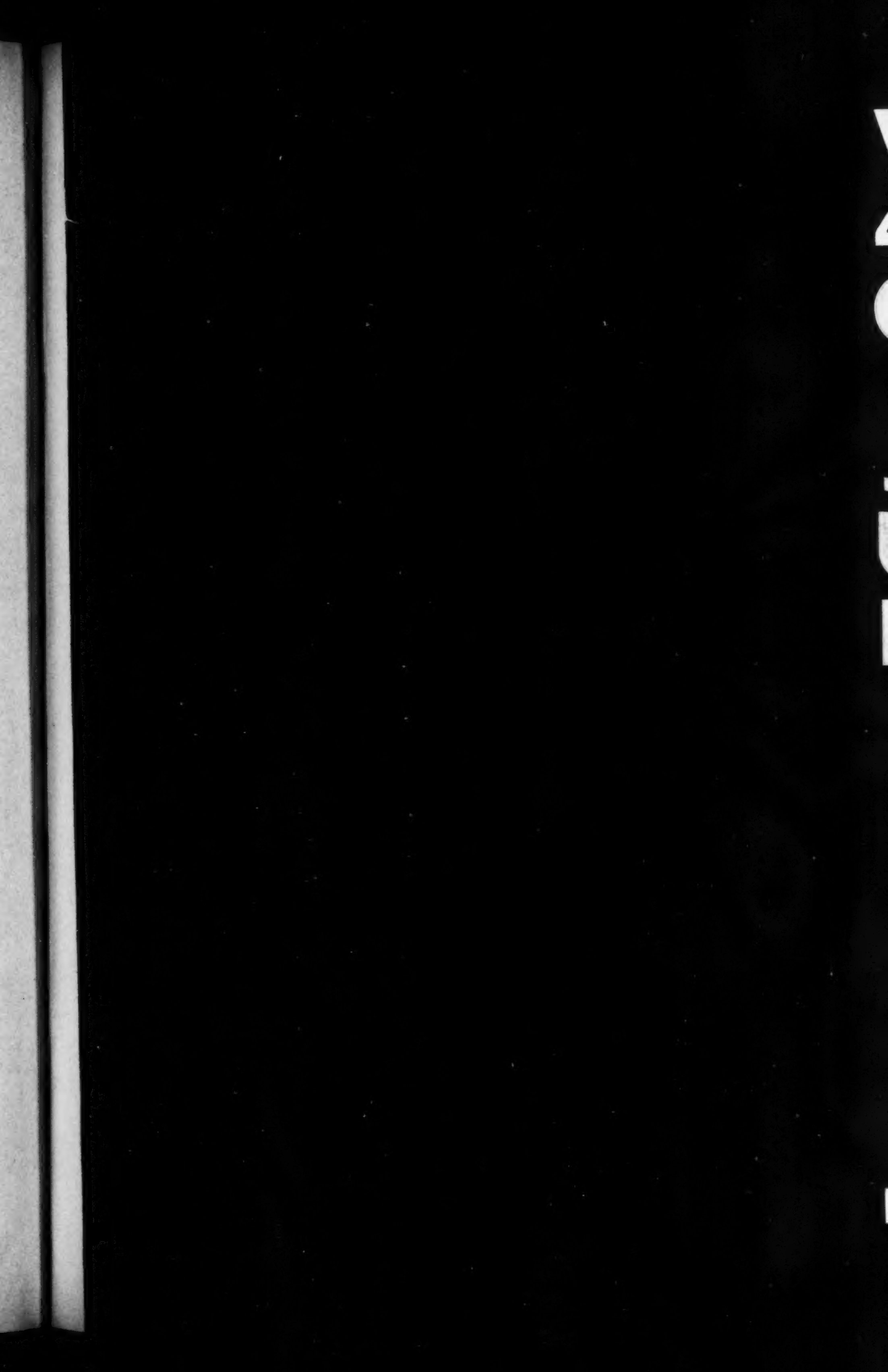
Le gouvernement de M. Daladier et de M. Bonnet a pris, depuis le 13 juin, des mesures efficaces pour rendre effective la non-inter-

vention et empêcher que des armes et des munitions ne passent les Pyrénées. M. P.-É. Flandin, dans une déclaration diffusée le 21, a révélé que, le 17 mars, M. Léon Blum a pris un arrêté ministériel qui n'a pas été inséré à l'*Officiel* pour autoriser le transit du matériel de guerre à destination de l'Espagne, c'est-à-dire de Barcelone et Valence. L'ancien président du Conseil socialiste en a fait l'aveu dans un article du *Populaire* le 18 juin ; il distingue entre le droit et le fait : en droit, l'accord de non-intervention subsiste ; en fait, « depuis l'éclat donné à l'intervention allemande et surtout italienne, la France a suspendu le contrôle international ». Subtile casuistique ! Les plaintes de l'Italie, qui avaient motivé la suspension des négociations, étaient donc fondées dans la mesure où un gouvernement est fondé à se plaindre qu'un autre État pratique en petit ce que lui-même fait en grand. M. Flandin ajoute que des spéculateurs ont réalisé d'énormes fortunes en vendant des armes aux belligérants, et demande que l'on prenne contre eux des sanctions. M. Daladier a heureusement mis fin à ces pratiques scandaleuses et dès lors la porte est ouverte à des négociations utiles.

Seul, le retrait des volontaires peut rendre possible un armistice et des négociations entre Espagnols. L'intervention étrangère, a dit M. Negrin, chef du gouvernement à Valence, dans un discours le 19, rend impossible toute médiation, toute négociation ; on peut en conclure que si les combattants étrangers étaient retirés de part et d'autre, des négociations, un armistice deviendraient possibles. En tout cas, d'internationale, la guerre deviendrait espagnole. Déjà, dit-on, des pourparlers secrets seraient amorcés. On voudrait espérer que le gouvernement français n'attendra pas qu'ils aient abouti pour se faire représenter à Burgos. La pacification de l'Espagne ne sera pas facile à réaliser : on peut prévoir que c'est sous les auspices de l'Angleterre qu'elle se fera, avec le concours de toutes les grandes Puissances. Il serait édifiant que la guerre civile d'Espagne, après avoir été à plusieurs reprises sur le point de mettre le feu à l'Europe, devînt le point d'application d'une nouvelle entente européenne et que la pacification des esprits commençât sur le terrain même où ils sont le plus violemment agités. Mais gardons-nous d'anticiper et prenons garde aux retours de flammes !

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.



T

Chê
par
lum

sou
dar
Les
enc
Les
poi

des
leu
tro
cou
un
se
res

LA DERNIÈRE HARDE

DEUXIÈME PARTIE (1)

I

Trois soleils seulement avaient traversé le ciel, quand les bêtes de la harde entendirent résonner le cor. C'était tout près, du côté de la grande allée qui sépare les Orfosses du Chêne-Rond. La matinée était douce et dorée, à peine duvetée par une de ces brumes d'automne qui se fondent avec la lumière aux étés de la Saint-Martin.

Le cor sonnait derrière les hêtres avec une force déjà souveraine. La harde, deux heures auparavant, s'était couchée dans le cœur de l'enceinte, près du ru qui descend aux étangs. Les fougères étaient drues à cette place, déjà fanées mais encore toutes sur pied, hautes et raides, les nervures coupantes. Les bêtes, inquiètes, dressèrent la tête. Mais elles ne se mirent point debout.

Quelques secondes s'écoulèrent. On ne voyait au-dessus des fougères que ces têtes aux yeux apeurés. Les cors reprirent leur mélopée ; l'ébrouement d'un cheval s'entendit dans un trou de silence, très distinct malgré l'éloignement. Et tout à coup, infiniment plus près, à la distance de quelques bonds, un chien de meute parla sous les hêtres. Les têtes des animaux se rasèrent davantage dans l'épaisseur de la fougeraie. Ils restèrent désormais immobiles, guettant seulement des yeux

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

au ras des hautes palmes roussies. Mais ce ne fut pas le chien qu'elles virent venir à leur rencontre. Ce fut, tout seul, humant le vent de leur côté, le vieux solitaire des Orfosses.

Le Rouge, en même temps que les autres, avait aperçu sa grande ombre. Elle parut fondre sur eux, se matérialiser avec une rapidité fantastique. Forme, couleur, haute ramure brune, cela prit corps dans la lumière : et ce fut un vieux cerf en alarme dont la peur mouillait déjà le poil, et qui roulait tout en courant de gros yeux craintifs et mauvais.

Il se rua à travers les fougères, en plein dans les bêtes de la harde, et s'efforça de les mettre debout. Il les frappait toutes au hasard, à coups d'andouillers dans les flancs. Chacune, lorsqu'il fonçait sur elle, s'aplatissait un peu plus encore. Mais, sous la violence de ses coups, elles devaient obéir une à une et se lever comme le Vieux le voulait. Biches, hères, daguets, jeunes cerfs, tous surgissaient au-dessus des fougères, se rejoignaient et se hardaient serré. Le Vieux tapait encore dans leur masse, la divisait de son gros corps. Mais les bêtes revenaient derrière lui et, de nouveau, se groupaient étroitement, opposant leur obstination à celle du vieux chef brutal.

Ce fut la voix du chien qui parvint seule à ébranler la harde. Il donna de la gorge en débouchant au bord de la fougeraie. C'était un grand chien blanc et feu, coiffé de longues oreilles noires. Ses babines roses saignaient un peu, déchirées par les broussailles. Il marchait vite, sans courir, tenant sa truffe haut dans le vent.

Toutes les bêtes avaient fui devant lui. Le grand chien ne s'élança point derrière elles. Il quêta en agitant le fouet, flaira ici, flaira plus loin, toucha du nez un rejet de hêtre, haussa la tête dans le vent léger en frémissant du coin des narines. Tout cela posément, en silence : jusqu'au moment où un éclat de joie lui jaillit hors de la gueule, tandis que le Vieux des Orfosses, relancé, se dressait du milieu des fougères où il s'était sournoisement rasé, et bondissait sur les voies de la harde.

Le même manège se renouvela, un peu plus bas dans la hêtraie. Ce chien-là était bon rapprocheur et savait la bête qu'il voulait. Ni danseur, ni babillard, il s'assurait tranquillement aux branches et ne pataugeait point dans le change.

Une troisième fois, il relança le Vieux. C'était à l'orée de

l'enceinte, près des étangs. La Bréhaigne, sans qu'il y eût paru, avait tiré de ce côté-là. Elle regardait déjà la lisière, toute prête à sauter dans le clair en emmenant les bêtes derrière elle. Le dix cors entendit le chien, se rasa comme les autres fois. Mais, au moment où il se couchait, il vit que la Bréhaigne sautait. Alors il devina que sa dernière chance de salut allait peut-être lui échapper ; que s'il persistait davantage à remuer le change au hasard, il ne mettrait pas en défaut le quêteur collé à sa voie. Dans l'instant il prit son parti, bondit vers la lisière et réussit à la toucher au moment même où les dernières bêtes passaient.

L'une d'elles était le daguet rouge. Ce fut vers lui que vint s'achever la pointe du Vieux des Orfosses. Il se jeta devant le daguet, le bouscula un peu de l'épaule et le maintint au dedans de l'enceinte. Il n'avait pas eu besoin de le presser de toute sa force : une brève poussée avait suffi. Quand le chien poussa son récri, ce furent deux cerfs, un daguet rouge et un grand vieux dix cors, qui partirent devant lui et s'enfoncèrent dans la futaie.

Alors commença, pour le Rouge, une promenade longue et sévère. Le chien continuait de crier en filant bon train derrière eux. Sa clameur discordante exultait à grand vacarme : on eût dit que plusieurs chiens ensemble hurlaient à travers la futaie. Et bientôt, en effet, d'autres chiens hurlèrent avec lui.

Peut-être étaient-ils trois ou quatre. Mais le Rouge, déjà, croyait qu'une meute entière le poursuivait dans les Orfosses. La lenteur de son compagnon était pour lui déconcertante, odieuse. A chaque fois que l'un des chiens criait, il bondissait des quatre pieds pour s'élancer au grand galop. Mais aussitôt son élan se brisait, et il n'avait pas fait vingt mètres qu'une sensation de solitude terrible venait accroître son effroi.

Alors il tournait sur lui-même, en renâclant, et se rapprochait du dix cors. Celui-ci allait toujours sa route, au petit trot, choisissant ses passages entre les arbres de la futaie, s'arrêtant même de temps en temps pour mieux écouter les chiens. On eût dit une promenade, en effet, emmêlant ses détours au gré d'une humeur fantasque, incompréhensible au daguet. Et pourtant le vieux mâle, visiblement, continuait à trembler aussi. Ses gros yeux roulaient autour de lui les mêmes regards anxieux et troubles ; ses oreilles s'agitaient

sans cesse, et sa queue frémissait comme après un épuisant galop. Mais ses allures demeuraient fermes dans les détours qu'il embrouillait, et la sueur qui lui trempait le poil quand il avait tapé dans la harde coulait moins abondante et ne fumait plus au soleil.

Le Rouge, au contraire, s'échauffait. Il avait l'air d'une bête prisonnière qui eût cherché à s'échapper : chacun de ses bonds en avant était comme un sursaut pour briser une laisse trop solide. Tournant sur place, tirant de l'encolure, il dansait d'énervement sur les pas du Vieux des Orfosses, tandis que derrière eux, par intervalles, les chiens hurlaient bref sur leur voie.

Chose étrange pour le daguet : malgré la lenteur de la chasse, leurs poursuivants perdaient du terrain. Il s'aperçut bientôt, avec un regain d'espoir, que le cerf des Orfosses se décidait à précipiter son train. Il allait certainement sauter par-dessus l'allée de bordure, percer ensuite vers les Mardelles et la Bouverie. Et ce serait comme l'autre fois, le jour de la battue aux biches, une longue course emballée à travers des lieues de forêt, jusqu'à une combe tranquille où ils s'arrêteraient enfin, reprendraient souffle en attendant le soir.

Le soleil de l'allée parut monter à leur rencontre. Déjà le Rouge se groupait pour sauter ; mais le Vieux, brisant encore une fois sa course, s'arrêta devant lui et lui barra le passage de son corps. Il allongea ensuite le cou entre deux buissons de bourdaine, prit le vent avec une attention extrême, avança un tout petit peu, d'un pas ouaté qui ne dérangeait pas une feuille.

Le daguet huma le vent comme lui et sentit l'odeur de l'homme. Depuis bientôt une heure qu'ils avaient été lancés, il commençait à entrevoir la prudence rusée de son guide. En cet instant encore, le Vieux, sans doute, venait de les sauver tous deux : des chasseurs étaient là, embusqués quelque part dans l'allée, prêts à lâcher sur eux leur volée de chevrotines. Le daguet pensait déjà revoir les grosses fleurs de fumée au cœur rouge ; déjà aussi, il reculait pour rentrer sous le couvert, quand il sentit en plein corsage un coup de tête raidement asséné : le Vieux le poussait en avant, voulait l'obliger à sauter. Il résista, stupéfait et furieux, effrayé par le vacarme qu'ils faisaient. Mais brusquement, sous la douleur

d'une pointe d'andouiller dans les côtes, il sauta, comme soulevé en l'air par la vigueur de son impitoyable compagnon.

Il ne savait plus, à présent, s'il avait à côté de lui un protecteur ou un bourreau. Le grand cerf avait sauté comme lui. Aucune détonation n'avait claqué sur leur passage. Mais le daguet avait vu dans l'allée un homme rouge juché sur un cheval. Et aussitôt, éclatant et barbare, le son d'un cor avait empli le bois.

Un autre cor retentit, un troisième : les bien-aller se répondaient tout le long de la route forestière. Des fers de chevaux tintaient. La voix des rapprocheurs jaillit avec une force redoublée, appuyée par des clameurs humaines. Et soudain, au lieu des quelques hurlements, bien distincts les uns des autres, que les cerfs entendaient jusque là, ce fut un charivari diabolique, les coups de gueule de quarante chiens de meute découplés ensemble sur eux.

Le Vieux, trottant sous les baliveaux du Chêne-Rond, recommençait à emmêler ses voies. Ici comme dans les Orfosses, c'était pour le daguet le même supplice sans répit. Il haletait, le souffle de plus en plus court. Cette randonnée interminable, presque sur place, au milieu du vacarme qui les environnait de toutes parts, l'épuisait beaucoup plus qu'une longue fuite à pleine vitesse. Mais bientôt, comme dans les Orfosses, il s'aperçut que les hurlements de la meute faiblissaient et semblaient s'éloigner.

De temps en temps, comme pour éprouver ses jarrets, le dix cors prononçait de côté un écart brusque, une espèce de saut avorté. Il revint sur leur contre-pied, jusqu'à effleurer l'allée même qu'ils avaient franchie tout à l'heure, s'arrêta pour épier encore avec cette allongée du cou, cette légèreté silencieuse du pas dont le daguet avait déjà été frappé. Les cors ne sonnaient plus. Les chiens ne donnaient de la voix que par intervalles espacés.

Alors, le Vieux, sans même prendre la peine de sauter, traversa le fossé et marcha tranquillement sur l'allée. C'était une petite route battue, au dur empierrement de silex. Serrant ses pinces, il fit juste au milieu à peu près une vingtaine de pas, revint une fois, revint deux fois, se décida enfin à rentrer dans l'enceinte des Orfosses. Plus que jamais son calme apparent, sa lenteur précautionneuse parurent au daguet

insensées. Lui, le Rouge, n'avait pas quitté le couvert; il pouvait voir encore, de l'autre côté de l'allée, le grand cerf qui reprenait sa route. A ce moment, beaucoup plus près, un chien hurla derrière lui ; et aussitôt, comme sur un signal, l'immense récri de la meute déferla.

Alors, il bondit en avant, franchissant le premier fossé, puis l'allée, puis le second fossé. A chacun de ses bonds il retombait sur la terre molle, et ses ongles perçaient les feuilles mortes. Pendant quelques secondes il courut dans l'enceinte des Orfosses, suivant la passée même où le vieux cerf l'avait précédé. Mais sa course mourut d'elle-même, sous une impression de terreur qui dépassait toutes ses récentes alarmes : le dix cors avait disparu.

Il revint sur ses pas, soufflant à terre et trébuchant. La rive de la futaie où il se trouvait alors était ébouriffée de broussailles épaisses et hautes, des ronces, des viornes, des bruyères folles. C'était là-dedans que le vieux cerf avait dû se glisser en silence pour se raser au plus dense du fourré. Il le chercha, tremblant d'angoisse et de colère. Il se rappelait maintenant qu'une grande ombre fauve avait sauté hors de la voie, mais d'un bond si haut et si long qu'il avait cru à une coulée du vent dans le feuillage roux d'un chêne. Il courut un moment au hasard, revint encore plusieurs fois sur lui-même, désemparé, déjà perdu. Et, de nouveau, plus près encore, ce fut le strident coup de gorge d'un chien qui retombe sur la voie.

Le Rouge, alors, cessa de résister à la terreur qui le poussait au creux des reins. Il partit, perça droit devant lui. Et désormais tout lui redevint clair : il n'y eut plus que sa peur, sa vitesse, sa fuite de bête qui ne veut pas mourir devant les gueules qui hurlaient à sa mort. La tête rejetée en arrière, la langue pendante hors du museau, il galopait en donnant toute sa force, la gorge bientôt sèche et le cœur tapant à grands coups. Avant le milieu des Orfosses, il était déjà hors d'haleine. Les chiens, derrière lui, s'étaient rameutés d'eux-mêmes. La tête de meute avait franchi l'allée, empaumant aussitôt sa voie chaude. Elle était passée, sans le voir, à vingt pas du vieux cerf rasé. Et maintenant le gros avait rallié dans la futaie, et les quarante anglo-poitevins galopaient en hurlant de joie, serrés en une masse bariolée qui

filait au ras du sol comme une voile soulevée par le vent.

Le Rouge continuait à courir vers la pelouse et les étangs. Le mirage de la jonchère, du ru profond entre ses murailles végétales tremblait pour lui à travers les arbres. Son poil brûlant avait besoin de l'eau, sa gueule sèche, ses jambes frémissantes ; sa peur avait besoin du secret profond du ru, des hampes serrées qui le cacheraient dans l'eau. Et il courait, ne voyant plus que cette fraîcheur fluide et cette ombre, tandis que les cors des veneurs lançaient leurs fanfares joyeuses et que les chiens lui hurlaient aux talons.

Au dernier vallon des Orfosses, ses forces le trahirent tout à coup. Il se mit à buter dans les souches, le cou pendant, tiré par le poids de sa tête. Le sang lui ronflait aux oreilles, il était à demi aveuglé par une brume rouge qui lui noyait les yeux. Comme il allait atteindre la pelouse, les premiers chiens parurent entre les hêtres. Ils le virent et hurlèrent plus fort : la peur le fouetta de nouveau. Une éclaircie lui révéla les derniers arbres, la lisière, la lueur des étangs. Il déboucha dans un galop de charge; mais à la première fondrière il broncha encore une fois et se sentit les jambes fauchées.

La grande lumière l'éblouissait. Son reflet qui montait de l'étang ouvrait en avant de sa route un abîme vertigineux. Il entrevit à cent pas, sur la berge, deux cavaliers rouges immobiles, essaya de redresser la tête. Mais il ne pouvait plus, une hébétude mortelle abolissait en lui toute volonté. Il laissa retomber sa tête, son garrot se voûter sous un faix d'écrasante fatigue. Et il continua d'aller, d'un trot machinal et fourbu, entendant vaguement les fanfares qui lui sonnaient presque aux naseaux, les cris des chiens qui lui soufflaient au poil.

La première morsure ne le fit qu'à peine tressaillir. Sa jambe mordue rua faiblement sans même qu'il en eût conscience. Une seconde morsure à la cuisse, plus profonde et plus douloureuse, lui arracha un sursaut de révolte. Il s'arrêta, se tourna pour faire front, et reçut en pleine poitrine les chiens de tête qui le pressaient. Lancés ainsi à toute allure, ils n'avaient pas pu s'arrêter. L'un d'eux s'accrocha en plein bond, des mâchoires et des pattes se riva au cimier du daguet. D'autres, étourdis par le choc, se relevaient, lui sautaient aussi au

corsage. Il se secouait en meuglant de douleur, essayait de présenter ses dagues, puis se retournait vers l'étang et titubait vers l'eau quelques pas, en halant désespérément cette grappe de bêtes cramponnées à sa chair.

Il sentit qu'il allait fléchir, s'abattre avant d'atteindre l'eau. L'ombre déjà lui emplissait les yeux, son meuglement tremblait, devenait un bêlement pitoyable. Et tout à coup, au moment même où il sombrait, une voix d'homme retentit près de lui, la mèche d'un fouet claqua sur sa tête, et les chiens se mirent à glapir.

Il n'était pas tout à fait porté bas. Son arrière-train avait fléchi en pliant un peu de côté. Sa cuisse gauche touchait la terre, l'autre tremblait d'un frisson spasmodique ; et le sang, de toutes parts, lui sourdait du poil à grosses gouttes. Mais il prenait encore appui sur ses pattes de devant raidies, tenait encore son encolure levée. La sensation d'un allègement étrange, persistant, lui rendit un peu de conscience. De nouveau l'air passa dans sa gorge. Il entendit les cris plaintifs des chiens et regarda autour de lui.

Les chiens étaient à quelques pas, serrés en meute, mais immobiles. Des hommes, debout en avant d'eux, les maintenaient sous leurs fouets levés. Deux ou trois, la gueule encore tendue vers lui, frémissaient sous la menace des longues lanières ; mais ils n'osaient broncher d'un pouce.

Un peu plus loin, il y avait d'autres hommes qui parlaient ; des hommes vêtus de rouge, plusieurs montés sur des chevaux, mais un seul debout devant eux, la tête nue. Et c'était celui-là que fixaient les prunelles du daguet, sa silhouette mince, ses yeux noirs et brillants.

Quand cet homme s'avança vers lui, on eût pu croire qu'il l'attendait. Il n'eut pas un mouvement de fuite. Il demeura comme il était tombé, appuyé sur ses pattes de devant, le regardant toujours à mesure qu'il approchait. Pourtant, au moment juste où la main de l'homme le toucha, il baissa légèrement le front, tourna le cou et présenta la pointe de ses dagues. Mais il sentit que l'homme les empoignait, les maintenait comme dans un double étau. Et l'ombre lui emplit les yeux.

II

Vingt pas de long, quinze pas de large, un haut grillage tout autour. Le maître d'équipage avait dit : « Je veux qu'il ait beaucoup d'espace, qu'il ne se sente pas captif. » Et il avait fait élever, dans un angle de l'enclos, une cabane de ramée pour qu'il pût s'abriter de la pluie.

Les premiers jours, il n'avait pas bougé. Il s'était réfugié tout au fond de sa prison, du côté qui touchait aux arbres, puis s'était couché sur la terre où il était resté prostré, les yeux meurtris de stries brunâtres, le poil terne et croûtelé de sang. Des hommes étaient venus le lendemain matin. Il n'avait pas tourné la tête vers eux. Leurs gestes ni leurs voix n'avaient pu traverser sa stupeur. On eût pu croire qu'il ne voyait plus rien, n'entendait rien, qu'il était enseveli déjà au fond des brumes de la mort.

Cela dura pendant trois jours. Il demeurait dans le même creux de terre, presque appuyé aux mailles de la clôture. Le vent de novembre soufflait, faisant voler les dernières feuilles. Elles tombaient jusque sur lui, se collaient à son front, à ses yeux, sans qu'il eût un clin de paupières. Plusieurs fois, l'un des hommes avait pénétré dans l'enclos, avait jeté devant sa tête des légumes et du fourrage : mais il n'y avait point touché.

Chaque matin aussi, le maître d'équipage revenait. Il faisait le tour du grillage, par le dehors, s'arrêtait juste devant lui et passait dans le trou d'une maille le pommeau d'une cravache qu'il portait. Il l'en poussait doucement d'abord, peu à peu avec plus de force, pour essayer de le mettre debout. Sa croupe, sous la poussée, cédait avec une mollesse lourde, un poids de muscles abandonnés, puis retombait dans le même creux de terre, comme le cadavre tiède encore d'une bête qui vient d'être tuée.

— La Futaie ! appelait le maître.

Alors venait l'homme grand et mince, aux vifs yeux noirs, qui avait écarté la meute et saisi le cerf par les dagues. Le maître et lui échangeaient des paroles en hochant soucieusement le front. Parfois aussi venait une jeune femme, dont la voix musicale et douce se mêlait à la voix des hommes. Le

daguet les laissait s'éloigner, les yeux toujours perdus dans un insondable lointain. Mais à l'aube du quatrième jour, comme La Futaie venait de se lever, il se rendit tout seul à l'enclos du cerf prisonnier. Et bien avant d'atteindre le grillage, il sourit.

Depuis la chasse où le vieux dix cors des Orfosses avait donné au change le daguet rouge, la pensée du jeune animal n'avait guère cessé de le poursuivre. Il était assez vieux piqueux, assez au fait des incertitudes et des surprises de son métier pour que son amour-propre n'eût pas souffert de l'incident : il n'y était pour rien cette fois-là, et les reproches dépités du maître n'avaient pas modifié sur ce point le sentiment de La Futaie, le seul important à ses yeux.

Pendant qu'il marchait vers l'enclos, il se remémorait encore les derniers épisodes de la chasse : au moment juste où les deux cerfs allaient rentrer dans l'enceinte des Orfosses, il avait pris, par ordre, les grands devants vers les étangs. Il n'avait donc rien vu sauter. Que d'autres, au lieu d'être mis en défiance par un volcelest pourtant bien lisible, inscrit sur la terre molle comme sur la page blanche d'un livre, eussent laissé les chiens s'emballer sur la voie chaude du daguet, encore une fois ce n'était pas sa faute. Celle des chiens non plus d'ailleurs, qui, ce jour-là comme d'habitude, avaient suivi leur instinct de forceurs, et naturellement bondi sur les traces d'une proie plus facile, moins robuste, malmenée davantage.

Le débucher du daguet rouge dans la clairière des étangs l'avait néanmoins surpris. En dépit de son allure fourbue, quelque chose en cette bête lui avait fait batte le cœur : peut-être la chaude nuance de son poil, ou la fougue encore magnifique des premiers bonds qu'il avait faits à découvert, ou mieux une grâce dolente et robuste, une énergie que la seule fatigue avait brisée pour un moment. Quand il avait vu la meute se ruer sur lui pour l'hallali courant, les premiers chiens le mordre et lui grimper au poil avant de le fouler à mort, une impulsion irrésistible l'avait fait sauter de cheval et se précipiter contre eux, le fouet haut. Un peu après encore, comme il venait de réussir à leur faire enfin lâcher prise, il avait regardé à ses pieds la bête qu'il avait sauvée, et de nouveau une émotion trouble et puissante lui avait envahi la poitrine.

A travers la clairière, les veneurs piquaient des deux, accouraient. Sa bombe de velours à la main, il s'était tourné vers le maître, mais pas avant que les valets de chiens eussent rassemblé et contenu la meute. Et il avait parlé avec un feu inattendu, sans se soucier le moins du monde d'écouter ce qu'on lui répondait, mais continuant de suivre la même impulsion passionnée qui l'avait fait, dans le premier moment, fouailler ses chiens et sauver le daguet. Regardant droit les yeux du maître, il avait oublié ou chassé ses habituelles pensées de serviteur, ordres, désirs qui pouvaient ne pas être les siens, métier qui était son gagne-pain : il n'était plus qu'un homme devant un homme. Il avait dit :

— Je ne servirai pas cette bête. Le fera qui voudra. Mais il faudrait être un boucher.

Et, ce disant, il avait eu un geste pour montrer le daguet pantelant, un geste fruste et tendre à la fois, qui déjà relevait, assistait, qui étanchait les plaies saignantes.

— Alors ? avait interrogé le maître.

Ce change l'avait profondément vexé. On avait lancé un dix cors, un grand vieux cerf digne d'une Saint-Hubert, et l'on avait, à l'hallali, un daguet presque agonisant.

— Alors ? avait-il répété.

Au lieu de lui répondre, le chef piqueux s'était tourné vers une jeune femme, une amazone dont le cheval touchait du flanc celui du maître. Il l'avait regardée dans les yeux, avec une déférence hardie où la réponse qu'il aurait voulu faire se laissait clairement deviner. Puis, de nouveau, il avait montré le daguet.

La réponse vint, qu'il avait attendue :

— Emmenons-le, gardons-le vivant.

C'était cela qu'il avait décidé. Les objections formalistes du maître ne pouvaient plus l'intéresser : il savait qu'il avait gain de cause. Et déjà, en effet, le maître d'équipage souriait à sa très jeune femme, s'inclinait galamment devant elle :

— Qu'il en soit fait selon votre désir.

L'enclos, deux ou trois fois déjà, avait parqué des bêtes prisonnières : un daim d'Autriche, un marcassin de la forêt, et celui des cerfs des Orfosses qui avait une marque à l'oreille. Le daim s'était brisé un pied dans une maille de la clôture et il avait fallu l'abattre. Le marcassin devenu sanglier, le

jeune faon devenu daguet avaient été rendus à la forêt. Depuis longtemps l'enclos était abandonné, mais il avait suffi d'en réparer le haut grillage et d'en rafistoler la porte pour qu'il fût prêt à se refermer sur le Rouge.

C'était donc le quatrième jour depuis que La Fûtaie, avec l'aide des valets d'équipage, l'avait porté dans sa prison. A la place même où il était tombé, près de l'étang, on lui avait entravé les pattes ; on avait, avec de grosses cordes, lié ses dagues à l'abattant de fer d'une camionnette où on l'avait hissé. Mais ce n'était plus la peine : ses yeux, en un instant, s'étaient couverts des stries sanglantes qui les tachaient encore aujourd'hui. Il avait entr'ouvert le mufle et sa langue en pendait tout entière. Étendu sans mouvement sur le fond de la camionnette, il avait l'air d'une bête foudroyée. Mais La Futaie avait bien vu que ses côtes se soulevaient encore, qu'il respirait d'un souffle égal et lent.

Et ce matin, comme il approchait de l'enclos, il s'était mis tout à coup à sourire : car le daguet s'était levé pendant la nuit, et il avait enfin touché aux choux-raves jetés devant lui. Il était temps, sa confiance commençait à fléchir. Mais un regard avait suffi pour qu'elle se ranimât tout entière. Et maintenant La Futaie, en souriant, regardait le daguet debout et murmurait joyeusement à part soi :

— J'en étais sûr ! Cette bête-là ne pouvait pas mourir.

Ce fut comme une résurrection. Les yeux du Rouge, dans l'espace de cette seule journée, reprirent leur frais éclat vivant, son pelage le lustre ardent de la santé. Avant que vînt le soir, il trottait à travers l'enclos ; et, quand il se heurtait au grillage, ses prunelles noircissaient de colère et il encensait en ronflant.

Il lui fallut moins d'une semaine pour s'habituer à sa captivité. Il avait reconnu les dimensions exactes de sa demeure, mesuré dans tous les sens la longueur des pas ou des sauts qui lui étaient désormais permis. Les mailles du grillage étaient larges, elles ne lui cachaient rien du monde. Du côté de la porte, c'était une petite route par où passaient les hommes et les chiens. On voyait au delà les plates-bandes flétries d'un potager, plus loin encore des arbres de futaie. Mais à l'opposé de la porte les arbres étaient bien plus près, et leurs longues branches, passant par-dessus le grillage,

venaient planer au-dessus de sa tête. C'était de ce côté-là qu'il s'était allongé sur la terre et qu'il était resté couché pendant les premières journées.

La maison des piqueux, celle des chiens, étaient à droite en regardant la porte. Leurs toits de tuiles brunes se mordoraient à travers les arbres quand le soleil perçait les nuages. Elles étaient assez près pour que l'on entendît la nuit, dans la profondeur du chenil, le vagissement d'un limier qui rêvait. Une fois dans le jour, à l'heure où les valets versaient la pâtée dans l'auge, la grande voix hurlante de la meute semblait encore déferler sur sa piste et le faisait bondir d'effroi. Mais à cela aussi le daguet s'était accoutumé, et maintenant il tressaillait à peine quand les chiens, lâchés dans la cour, hurlaient en se jetant vers l'auge.

L'hiver passa. Il y avait déjà longtemps que la jeune femme ne revenait plus. Quand le maître, rappelé de Paris par les chasses, s'aventurait jusqu'au chenil, c'était à peine s'il s'enquérait du daguet rouge.

Cela aussi, la Futaie l'avait espéré et prévu.

III

Il poussait la porte, il entrait. Il tenait d'une main une poignée d'orge tendre, son autre main était vide et nue. C'était généralement à l'heure où les autres valets d'équipage conduisaient les chiens à l'ébat. La Futaie et le cerf étaient seuls, l'homme savait que personne ne viendrait les déranger. Le Rouge, de loin, devinait son approche. Alors il se mettait debout, face à la porte. Et des frissons, déjà, lui couraient à fleur de poil.

L'homme qui entrait, qui venait droit vers lui, ce n'était pas l'un des passants qui marchaient sur la petite route, qui s'arrêtaient devant le grillage. Même Sautaubois, le valet de quinze ans qui lui portait chaque jour sa provende, ne représentait à ses yeux que l'attente impatiente et la venue toujours trop tardive des nourritures dont il avait besoin. Celui qui venait d'entrer, c'était l'Homme.

Il refermait derrière lui la porte. Il avançait d'un pas égal, sans menace, irrésistible. L'enclos où ils étaient tous deux offrait assez d'espace pour que le Rouge pût reculer, se dérober.

Mais il n'y songeait pas ; il attendait que l'Homme fût devant lui, le touchât de la main, lui parlât. Il l'attendait en frissonnant, avec angoisse et plaisir à la fois, dans une espèce de cabrement intérieur qui lui faisait lever un peu, l'un après l'autre, les sabots de ses pieds de devant.

L'Homme s'arrêtait à deux pas de la bête, la regardait fixement dans les yeux. Ceux du cerf étaient larges et bruns, un peu dorés par des paillettes qui entouraient la pupille noire. Elles étaient presque imperceptibles, fondues sur leur contour dans la nuance plus mate de l'iris ; mais leur semis donnait au regard, à la couleur de ce regard, une chaleur bougeante et secrète. L'Homme s'approchait encore un peu ; il pouvait voir alors, dans les prunelles de la bête, se refléter les branches des arbres, un coin de ciel où passait un nuage blanc. Ils ne se quittaient pas des yeux. Ceux de l'Homme étaient d'un noir aigu, extraordinairement immobiles. Leur fixité insupportable ne relâchait point sa dureté ; et pourtant elle était douce aussi, pesante et douce, sans pointe agressive.

— Là ! là ! Tout beau ! murmurait l'Homme.

Le piétinement sur place, petit à petit, se calmait. L'Homme offrait la poignée d'orge et le Rouge la cueillait aussitôt, d'un pincement du bout des dents mais aussi d'un grand coup de tête qui l'arrachait à la main tendue. C'était l'instant où l'autre main venait se poser sur ses reins, sur son épaule. Là où elle s'était posée, elle restait d'abord immobile. Son poids était comme celui du regard, impérieux et doux à la fois. Le piétinement sur place reprenait, petit à petit se calmait. La main de l'Homme commençait à bouger, à promener sur le pelage du Rouge une caresse lentement appuyée. Son contact était frais et brûlant. Cette fois encore, mais avec une acuité plus vive, la bête éprouvait ce mélange d'attirance et de crainte hostile qui lui venait de la présence de l'Homme. L'attirance était la plus forte : le Rouge la subissait avec une avidité stupéfaite ; et la peur qui rôdait au travers, toujours sensible au plus vif de son plaisir, lui prêtait une âcreté capiteuse, une énervante saveur d'ivresse.

Alors s'élevait la voix de l'Homme. Non pas, comme tout à l'heure, de brèves exclamations retenues à fleur de lèvres, mais des paroles dites de tout près, confiées à un être vivant au gré des émotions secrètes qui nous viennent de sa présence

même. Le Rouge, pour La Futaie, existait et comptait avec autant d'intensité que La Futaie pour l'animal. Il lui disait : « Te voilà, pourtant. Te voilà, mon beau daguet. On a peur ? Pourquoi as-tu peur ? Le plus beau cerf de la forêt, ce sera toi. Courageux, hein, fier et loyal ? Plus que le vieux qui t'a donné aux chiens. Mais patience, tu le retrouveras, tu lui rendras la monnaie de sa pièce. Quand on t'aura lâché, mon ami. Parce qu'on te lâchera, tu sais... Et ce jour-là, c'est moi qui t'ouvrirai la porte. »

Ce n'était que des mots malhabiles, presque sans suite. Mais il y avait la voix, son timbre grave, sa vibration profonde. La main de l'Homme touchait toujours le Rouge et la voix pénétrait tout son corps, l'émouvait tout entier d'un frisson tyrannique et léger. Pour La Futaie, il ne s'entendait plus parler. Il jouissait de sentir sous sa paume la tiédeur de la bête sauvage, de regarder les moires ardentes que les mouvements des muscles faisaient courir à travers le poil. Et les paroles lui montaient aux lèvres, une rêverie d'homme sans témoins qui s'exaltait de cette chaleur velue, de ces beaux yeux un peu effrayés, et de ces frémissements qui renaissaient sans cesse dans la chair du gracieux animal.

Ses mains, enfin, quittaient le pelage de la bête. Le daguet reculait d'une secousse. Ils se regardaient, un moment, avec des yeux un peu égarés, comme s'ils venaient, tous deux, de s'éveiller. Le vent vif du printemps bruissait dans les cimes des ormes. Ils entendaient, par-dessus le mur du parc, le crissement d'un râteau dans le sable des allées. Et soudain, par la petite route, approchaient les pas des valets qui ramenaient les chiens de l'ébat. La Futaie refermait la porte, allait au-devant de la meute. Le daguet s'éloignait sans hâte et gagnait le fond de l'enclos pendant que les chiens passaient. Il ne daignait même plus tourner les yeux vers leur troupe bariolée. Il se contentait d'être loin, d'ignorer leur passage tumultueux, tandis que les valets les poussaient vers le chenil...

IV

Lorsque ses bois étaient tombés, il s'était réfugié sous la cabane de ramée. Il attendait la nuit pour trotter à travers sa prison, pour manger. C'était l'été. Il y avait maintenant

huit mois qu'il était enfermé près de la maison de l'Homme. Il aurait dû, cette année-là, allonger sa seconde tête : ce furent encore deux dagues qui lui repoussèrent sur le front. Elles étaient plus massives et plus longues, mais la terrible alerte de l'automne avait tari en lui des sèves, et sa tête révélait à présent les affres qu'il avait subies.

Il n'était plus, pourtant, le même daguet que l'an passé. Quand il reparut au grand jour, debout dans son enclos au soleil des midis d'été, l'ombre des feuilles bougeait sur son pelage splendide ; et, dès qu'il marchait ou trottait, on aurait dit le vol d'une flamme suspendu au-dessus des herbes. La vie qui évoluait en lui était plus forte que toute tristesse, son bouillonnement effaçait les souvenirs. Il mangeait avec avidité, se couchait et ruminait à l'ombre, en secouant ses oreilles pour chasser les mouches importunes. Les hommes ou les chiens qui passaient ne troublaient pas ses siestes diurnes. Il aurait engraissé comme un bœuf, s'il n'avait pas été saisi, fréquemment, par des accès d'une impétuosité folle où la bête libre et sauvage réapparaissait tout à coup. Alors, il se mettait à galoper et à bondir, faisant voler sous ses sabots la terre poudreuse et les mottes d'herbe. Mais, en ces instants mêmes, chaque fois que sa course ou ses bonds venaient buter contre le grillage, il n'encensait plus de colère ; il pivotait seulement avec une souplesse légère, une vivacité presque joueuse, et poursuivait sa ronde fantasque entre les mailles de sa prison.

Les mois d'été passèrent ainsi, sans que rien eût jamais permis de découvrir dans son aspect, ses regards, son attitude, la nostalgie des bêtes captives. Prisonnier, il n'en était pas moins un bel animal vigoureux, que la montée de sa jeune force emplissait d'une joie élémentaire, la plus constante et la plus capiteuse de toutes : celle de se sentir vivant.

Les dimanches, des curieux venaient : ce cerf captif était une attraction. Ils approchaient, guidés par les valets, tendaient des friandises à travers les trous du grillage. Le Rouge les acceptait toutes, croquait une pomme, un pain mollet. Les voix ni les rires des badauds n'offusquaient sa condescendance. Des pièces glissaient dans les mains des valets. Quelquefois une femme enhardie, insinuant son poignet dans une maille de la clôture, essayait de caresser au vol le mufle sombre

du daguet. Lui, devant cette main nue, reculait la tête en soufflant : et des rires fusaient sous les arbres, si forts que les valets se retournaient vers la maison de l'Homme avec des mines apeurées et cafardes. Mais La Futaie ne venait jamais ces jours-là.

Il y eut un dimanche de septembre où l'un des badauds habituels amena toute une compagnie. C'était un petit gros à moustaches, avec des joues en pivoines épanouies, un menton à fossette qui rejoignait par une double volute la tendre épaisseur de son cou. Comme à ses précédentes visites il avait apporté des pommes. Mais cette fois, devant l'honorable assistance, il entreprit de badiner. Appelant le cerf comme un chaton, il arrondit la bouche et fit des lèvres un bruit de baiser. Le Rouge vit la pomme qu'une main lui offrait de loin, s'approcha, tendit le mufle pour la cueillir. Mais la main qui présentait la pomme se retira prestement devant lui, et ses dents vinrent cogner contre un trousseau de clés que l'autre main du personnage substituait au fruit succulent.

Le bruit des rires faisait se rengorger le petit homme. Ce fut bien autre chose quand le cerf se cabra tout droit, en battant l'air de ses sabots qui venaient érafler le grillage.

— Il fait le beau !

— C'est un cerf savant !

Et le triomphateur s'appuyait contre la clôture, recommençait son susurrement de lèvres, tendait sa pomme avec un sourire engageant. Mais son sourire fit place, tout à coup, à une grimace de souffrance. Il cria un juron, une injure, frottant son bras d'un air maintenant furieux : le Rouge, d'un coup de pied, venait de l'atteindre au poignet ; une longue ecchymose, qui rougissait et se tuméfiait déjà, marquait la trace de son dur sabot. Et l'homme continuait à frictionner son bras meurtri, parlant sans fin d'une petite voix geignarde :

— Ça enfle, ça enfle... Avez-vous vu cette brute, ce sournois ? Sans le grillage, il me cassait le bras.

Quand l'incident parvint aux oreilles de La Futaie, il décréta d'un premier mouvement : « C'est bien fait. » Mais il resta préoccupé ; et, dans les journées qui suivirent, il observa le daguet rouge. Sa décision fut bientôt prise : il fallait maintenant le lâcher.

Depuis longtemps, cette pensée-là était au fond de lui.

Mais il n'avait pas su compter avec l'amitié grandissante qui jour à jour l'avait lié à cette bête. Et plus tard, l'amitié venue, il avait oublié ses résolutions premières, il s'était abandonné au violent plaisir égoïste qui lui venait du cerf emprisonné. Passionné de son métier, il n'était rien moins qu'habitué à méditer sur ses sentiments profonds. Simplement, à mesure que le temps passait, il avait cédé davantage à l'attrait d'une possession secrète ; il s'était dangereusement complu à des rêveries absurdes et toutes-puissantes dont il avait maintenant un peu honte. Aujourd'hui c'en était assez, la Futaie secouait l'envoûtement. Et c'est pourquoi, observant le daguet, il avait cessé de le voir à travers la chaude buée de son rêve. Il l'avait vu dans sa réalité vivante : nerveux, inquiet, tourmenté par le sang d'automne. Et il s'était enfin résolu à le rendre à la forêt.

La première fois que vint le maître, il lui parla comme on se jette à l'eau :

— Monsieur, il faut lâcher le cerf.

— Et pourquoi ? demanda le maître.

— Parce qu'il devient méchant. Hier encore, quand le petit valet est allé lui porter son manger, sa ruade l'a manqué de bien près. Et maintenant Sautaubois a peur, il ne veut plus entrer dans l'enclos.

— Mais vous, La Futaie ? dit le maître.

Le piqueux eut un lointain sourire, attendit un moment sans rien dire. Enfin, en relevant les yeux :

— Monsieur, il faut lâcher le cerf.

— Non, dit le maître. Je ne veux pas.

Deux jours passèrent. Chaque matin et chaque soir, il entrait dans le parc du daguet. La bête, d'abord, le laissait approcher. Mais, dès qu'il n'était plus qu'à deux ou trois pas de sa tête, elle se mettait à reculer et maintenait la distance qui les séparait encore. Elle reculait sans précipitation, tranquillement, obstinément. C'était en vain, maintenant, que La Futaie élevait sa voix, la faisait tour à tour plus douce ou plus impérieuse : le cerf refusait la rencontre, se dérobait à sa main tendue avec la même patience têtue. A chaque pas en avant répondait un pas en arrière, mesuré sur le pas de l'Homme. Le Rouge tenait son front un peu baissé, regardant à peine La Futaie, le surveillant seulement de coups d'œil

obliques et rapides : et ses prunelles étaient plus sombres, comme dépolies, sans transparence ni reflets.

Le chef piqueux retourna voir le maître. Et cette fois-là, comme il lui était demandé s'il avait peur, décidément, du daguet rouge, il répudia tout amour-propre et répondit qu'il avait peur de lui.

— A ce point ? demanda le maître.

Il savait que son piqueux était brave. Cette insistance et cette réponse lui donnaient à réfléchir.

— Monsieur, dit La Futaie, nous voici au mois d'octobre. Le Rouge n'a qu'une tête de daguet, mais c'est un cerf ; plus cerf, je pense, que bien des secondes têtes.

— Dangereux, vraiment ? dit le maître à mi-voix.

Plus qu'interrogateur, le ton restait surpris, sceptique, au bord d'une blessante ironie. Il dit pourtant :

— Allons le voir.

Quand ils furent devant l'enclos, leurs regards s'attachèrent longtemps aux allées et venues de la bête. Elle marchait d'un grillage à l'autre, du même pas long et régulier. On eût dit une promenade paisible, n'eût été justement la régularité de cette ronde, menée sans trêve entre les bornes de sa prison. A la longue ce train monotone, ce même circuit cent fois recommencé donnaient une impression de malaise et d'inquiétude.

Le maître songeait à l'arrivée imminente de sa jeune femme : dès le dimanche elle serait au château pour les premières chasses d'automne. Il désirait qu'elle revît le daguet, le gracieux animal de naguère, dans sa beauté inattendue, mâle et farouche.

— Attendre... murmura La Futaie.

— Jusqu'à lundi, répéta le maître.

Mais son accent avait changé. A présent, il interrogeait presque ; et son regard, dans celui du piqueux, cherchait comme une approbation.

Ni l'un ni l'autre des deux hommes, en effet, n'avaient pu se méprendre à l'attitude du daguet rouge. Le cerf était en proie à une force qui le dépassait, le dominait inexorablement. Désormais ravi à lui-même, il n'était plus qu'aveugle obéissance aux ordres de cette force sauvage. C'était elle qui inscrivait ses pas dans la même ronde monotone et sans

fin ; elle qui faisait courir, le long du poil blanc de son ventre, la palpitation frémissante qu'avait surprise le regard des hommes.

Le samedi, avant-veille du jour que le maître avait fixé, le Rouge parut plus calme au piqueux. C'était la première fois, de toute cette semaine finissante, qu'il le voyait couché près de la cabane de ramée. Après une journée de soleil, le temps avait brusquement fraîchi. Le ciel demeurait limpide, l'étoile du soir y brillait déjà ; mais une brume fine, nuancée de vert et de lilas, s'élevait des creux de la plaine. La Futaie entra dans l'enclos, les bras chargés par la provende qu'il apportait comme chaque soir.

Au moment juste où il venait d'entrer, li lui sembla entendre au lointain de la forêt le raire assourdi d'un dix cors. Il s'arrêta pour écouter, sans songer à refermer la porte, avança inconsciemment d'un pas, d'un autre pas, cherchant à repérer l'endroit où le raire avait retenti. Il se tenait alors à demi tourné vers la gauche, du côté de la lointaine forêt. Le raire trembla de nouveau : ce devait être vers les Cercœurs ; peut-être au delà encore, vers Cropechat ou le Haut de Mille Lièvres. Pendant deux ou trois secondes, La Futaie avait oublié la présence du daguet rouge. Un bruit de galop sur sa droite le fit sursauter violemment. Il comprit, voulut tout à la fois faire face et se jeter vers la porte entr'ouverte. A peine eut-il le temps de voir, dans son déboulé foudroyant, le grand corps fauve qui fondait sur lui. Il eut conscience qu'un long cri d'appel jaillissait de sa poitrine, et en même temps il sentit à la jambe un coup terrible, d'où irradia presque instantanément une douleur intolérable.

Quand les valets, alertés par son cri, arrivèrent à l'enclos du Rouge, ils trouvèrent le piqueux étendu, n'ayant point perdu connaissance, mais le visage décomposé par l'excès de sa souffrance. Il leur montra sa jambe brisée, voulut parler, mais la voix lui manqua. Les valets l'emportèrent, les yeux clos. Comme ils arrivaient au chenil, un brame monta de la plaine proche, un autre cri puissant et farouche qui vibrait longuement dans le soir et s'éloignait vers la forêt.

V

La lune apparut dans le ciel avant qu'il eût atteint les arbres. Sa lueur blonde se leva derrière lui et coula lentement sur la plaine. Il entra dans la nappe de brume qui flottait au-dessus de l'étang : elle était toute blanche à présent, d'une pâleur froide et pure qui semblait attirer à elle la clarté de la lune montante. Il allait d'un trot allongé, la tête haute. Le vent de nuit ne s'était pas levé. L'air était calme, tout l'espace silencieux. Il n'entendait que le bruit régulier de ses sabots heurtant la terre.

Douce terre des champs labourés, moiteur grasse des sillons ouverts : l'odeur de terre que soulevaient ses foulées lui entrait loin dans les naseaux. Il traversa la pointe de la jonchère, et ce fut le bruissement des hautes tiges, leur glissement frais le long de ses jambes, bientôt l'odeur de l'eau dormante, son clapotis sous ses sabots. La brume s'accrochait à la pointe des joncs. Elle s'entr'ouvrit à son côté, dégagea tout entière la surface libre de l'étang : et ce fut alors, sur son flanc, une grande clarté paisiblement étale, une lumière de ciel sur la terre. Tout cela senti, respiré, entrevu au fil de sa course. Et sa course même était joie, une chaleur de mouvement qui coulait à travers son corps, qui plongeait sans cesse en avant dans la fraîche et profonde nuit.

Il remonta et sortit de la brume. La lune, plus haute et plus blanche, faisait courir son ombre devant lui. Quelques foulées encore, et ses naseaux humèrent l'odeur de la forêt, ses pieds foulèrent les premières broussailles, une touffe d'ajoncs lui piqua les genoux. Son corps chaud, soulevé en avant par le même trot amplement balancé, plongea dans l'épaisseur des arbres. Et les branches le touchèrent au passage, une longue et longue caresse de feuilles parmi les glissantes taches de lune.

Il ne connaissait pas les parages de la forêt où il venait de pénétrer. Mais sa course n'y hésitait point, allait tout droit sous le couvert, traversait les taillis, les futaies, dévalait de longues pentes au sol doux, franchissait des allées qu'agrandissait le clair de lune, puis remontait au flanc des combes et de nouveau perçait dans l'épaisseur des taillis broussailleux.

Aux Cercœurs, il entendit le raire lointain de l'autre mâle. Il releva un peu la tête, sans s'arrêter, et jeta son brame dans la nuit.

Une pineraie, tout à coup, alourdit sur lui ses ténèbres. Le sol feutré d'aiguilles assourdissait le battement de ses pas. Un autre battement, plus profond, martela l'élan de sa course : et il sentit au fond de sa poitrine les chocs appuyés de son cœur. Il sortit de la noire pineraie, vit devant lui les premiers hêtres. Ce n'était pas encore ceux des Orfosses, mais il les reconnaissait. La clarté de la lune frangeait leurs fûts du même côté. Certains restaient dans la pénombre, se fondaient tout entiers dans la pâleur vague de la nuit ; mais la plupart en émergeaient, à la fois plus obscurs et plus clairs, lisérés de ce fil bleuâtre qui paraissait ruisseler de leurs branches et couler le long de leur flanc.

Au carrefour de la Bouverie, d'un seul coup, il reconnut les chemins et les arbres, la montée de l'allée qui grimpait vers les Mardelles, le moutonnement des petits rouvres que dominait la cime du Chêne-Rond, les brandes rugueuses, les hautes fougères aux palmes étalées. Il s'arrêta au bord du carrefour, leva le mufle en renversant la tête ; et de nouveau, à pleine poitrine, il poussa vers la lune un brame interminable qui fit trembler au loin la nuit.

L'autre mâle aussitôt répondit, beaucoup plus près que tout à l'heure. Lui aussi, à travers la forêt, devait trotter vers les Orfosses. Le Rouge reprit sa course, bondissant sur l'allée des Mardelles. Son cœur battait maintenant avec une violence tumultueuse, le sang poussait sa houle dans sa chair en longues vagues qui le brûlaient. Sous les rouvres, il dut s'arrêter : la fièvre qui montait en lui l'oppressait par moments si fort que ses jambes se mettaient à trembler et que ses regards se brouillaient. Alors il respirait longuement et se remettait à bramer, poussant sa voix avec une fureur douloureuse, comme si la force de son cri eût pu entraîner hors de lui ce poids de sang qui l'étouffait.

L'autre brame lui répondait toujours. Le mâle qui courait dans les bois demeurait encore invisible ; mais sa course, à travers la Bouverie, les Mardelles ou le Chêne-Rond, doublait de près celle du Rouge et descendait vers les Orfosses-Mouillées. Tous deux devaient trotter presque parallèlement, suivant

la même route et répondant au même appel qui passait dans le vent de la nuit. Il venait de se lever : une brise d'ouest égale et lente, dont l'haleine était froide et pourtant toute chargée d'odeurs tièdes. C'était la grande fermentation d'automne, les volves qui crevaient en soulevant l'humus et les feuilles, une saveur de miel qui flottait autour d'une linaire, le dernier bouillonnement, dans les racines des arbres et dans le chevelis de l'herbe, des sèves qui vont bientôt tarir.

Les deux mâles, à présent, allaient trottant à si peu de distance que chacun d'eux pouvait entendre le bruit de la course de l'autre. Mais ils n'essayaient point de se rapprocher davantage. Ils continuaient d'aller l'un et l'autre, s'arrêtant presque ensemble et repartant bientôt du même trot. Ni l'un ni l'autre ne bramait plus qu'à de très rares intervalles. Autour d'eux, la nuit lunaire se taisait à l'infini. Toutes les fois qu'ils s'arrêtaient, le silence devenait si profond que la seule chute d'un gland, rebondissant de branche en branche, retentissait longuement dans l'immobile pureté de l'air.

Et tout à coup, droit devant eux, très loin, ce fut la voix d'un troisième mâle, puis une autre et encore une autre. Ils traversèrent une dernière allée, entrèrent ensemble dans l'enceinte des Orfosses. C'était maintenant la haute futaie, l'élan des grands fuseaux de hêtres qui jaillissaient de la même souche, une colonnade profonde, traversée de rayons et de souffles. Le Rouge, parfois, voyait passer entre les arbres la silhouette glissante de l'animal qui l'accompagnait : un cerf aux lignes sèches et déliées, très grand, très sombre de pelage, évidemment un vieux mâle redoutable, aux bois semés d'andouillers nombreux. Un moment, dans une flaque de lune, il apparut en pleine clarté, et le Rouge le reconnut : c'était le cerf Pèlerin, le voyageur des nuits d'octobre, qui cette année encore, à travers des lieues de pays, revenait vers les étangs où l'attendaient les biches des Orfosses. La peur courut sous le poil du daguet. Mais le Pèlerin suivait sa route comme s'il eût été seul sous les hêtres, et, quand il bramait dans sa course, il tendait le mufle droit devant, du côté où les autres mâles criaient là-bas, près des étangs.

Et longtemps ils allèrent ainsi, jusqu'au moment où la grande futaie espaça autour d'eux ses arbres, où la face de la lune, réapparue entre les cimes, les atteignit de sa libre lumière

comme d'un regard qui les eût attendus. Alors, une dernière fois, ils s'arrêtèrent à dix pas l'un de l'autre et prirent le vent de la clairière.

Le Rouge, ainsi que le Pèlerin, s'était raidi sur ses longues jambes, tous les muscles tendus, le cou oblique, les naseaux juste au bord de l'ombre. Au-dessus d'eux, un peu en avant d'eux, les derniers arbres de la lisière dessinaient en plein ciel leurs silhouettes noires et précises. Il y avait un grand pin sylvestre dont les branches inclinaient leur courbe, et chaque aiguille était distincte à la pointe de chaque branche immobile. A peine plus loin, la forme d'un bouleau déjà se fondait à demi dans la transparence de la nuit ; elle semblait elle-même translucide, et pourtant son épaisseur feuillue se détachait nettement sur le ciel : un arbre bleu de lune, sans attaches avec la terre, qui paraissait flotter comme un îlot de rêve sur la brume pâle des étangs.

Car la brume avait réapparu. Elle couvrait la pelouse et les joncs de sa blancheur vaporeuse et légère. Elle était comme un voile immense, sans épaisseur, qui épousait les moindres inflexions du sol, et que le clair de lune encore imprégnait de sa dormante lumière.

Le Rouge et le Pèlerin regardaient la nuit devant eux, les arbres bleus, la brume blanche, et, plus loin, au travers de la brume, un miroir d'eau fluidement étalé, un écran d'une pureté de ciel où le vaste reflet du ciel exaltait encore sa clarté. Debout dans l'ombre, ils sentaient leur mutuelle présence. Le Rouge, depuis longtemps, n'avait plus peur du grand cerf voyageur : c'était comme si leur course dans la nuit avait jeté de l'un à l'autre les liens d'une obscure amitié. Tous deux accouraient de très loin, le Pèlerin du pays mystérieux où se cachait sa vie solitaire, le Rouge de plus loin encore, des profondeurs d'un pays plus sombre. Et maintenant ils étaient arrivés. Ils regardaient la clairière lumineuse, le miroir calme de l'étang. Et leurs regards, déjà, s'étaient fixés sur le même point de l'étendue, de petites taches presque immobiles que pourtant l'on sentait vivantes : car elles venaient de se lever au-dessus de la nappe de brume, elles grandissaient sur l'écran de l'eau ; et les deux bêtes aux aguets voyaient maintenant des échines qui bougeaient, des cous dressés, des fronts rameux. La nuit, depuis un long moment,

avait recouvré son silence. On pouvait entendre à présent, une à une, les feuilles du bouleau qui se détachaient de ses branches. Les deux mâles, toujours debout et tendus à la lisière, respiraient profondément, et leur souffle émouvait la nuit.

Tous deux songeaient à des combats dont la violence les enfiévrait ensemble, mais où chacun avait déjà choisi l'adversaire qu'il allait défier. Le Pèlerin se souvenait des vieux dix cors de la harde, et ses yeux fixés devant lui cherchaient à reconnaître leurs grands bois aux larges couronnes. Le Rouge ne savait pas encore ; et pourtant son désir de bataille, entre tous les cerfs des Orfosses, appelait un rival qui fût de tous le plus redouté, une bête puissante, au corps massif, aux andouillers durs et sournois. Des souvenirs s'éveillaient dans sa chair, la pesée rugueuse d'une épaule qui le bousculait lourdement, la douleur d'une pointe qui venait lui meurtrir le flanc ; et sa fureur montait à gros bouillons, lui poussait dans la gorge un brame qu'il ne refrénait déjà plus.

Ce fut lui qui réa le premier : d'abord un meuglement très bas, presque indistinct, qui s'éleva en un long mugissement, de plus en plus fort et strident, pour se briser soudain et laisser au lointain de l'espace trembler l'écho de sa clameur. Presque aussitôt le Pèlerin brama, d'une voix plus formidable encore. Et les autres, là-bas, tout noirs au-dessus de la brume, répondirent à leur défi.

L'instant d'après, le Rouge trottait sur la pelouse, bondissait au-devant de la harde. Les mâles s'en étaient détachés, lui faisaient front. Il s'arrêta, criant encore, labourant la terre du sabot, donnant des dagues dans les mottes d'herbe. Quand il releva la tête, il vit le groupe des biches serrées les unes contre les autres, au bord de l'eau. Elles se tenaient en plein dans la lumière du clair de lune, des coulées argentées ondulaient sur leurs échines. Le Rouge reconnut la tache blanche qui marquait l'une d'elles à la gorge, le cou flexible de la Longue, les jambes frémissantes de l'Aile. Et il se rua, la tête basse, contre le premier mâle qui se portait à sa rencontre.

Leurs fronts s'entrechoquèrent durement, avec un bruit aussi retentissant que le heurt d'un marteau sur une planche. Au même instant, le Pèlerin chargeait aussi, affrontait l'Épi-

Noir dans un craquement de ramures emmêlées. Si furieux venait d'être l'élan des deux voyageurs que chacun de leurs adversaires avait fléchi au premier choc. Le Rouge, un instant dégagé, reprit souffle pour une nouvelle attaque. Devant lui, l'autre cerf grattait le sol en meuglant sourdement. Il faisait face au clair de lune, et le Rouge reconnut le Brèche-Pied, son compagnon des folles nuits de printemps, si grand maintenant, la tête sommée de bois fourchus. Une déception glissa dans sa poitrine : ce n'était pas là l'ennemi dont il avait espéré la rencontre. Mais le besoin physique de vaincre, la vue des biches à quelques pas, la joie même d'être où il était, sur la pelouse des Orfosses-Mouillées, parmi les bêtes de la harde natale, celle de se mesurer avec son ancien camarade, vrais cerfs tous deux et non plus verdets, emportèrent son regret dans une recrue de sauvage ardeur. Et il s'élança de nouveau, à pleine force, soulevé par une fougue délirante.

Pendant quinze jours, il tint la muse près des étangs. L'Aile s'était écartée avec lui ; le Brèche-Pied, vaincu à deux reprises, n'osait plus se rapprocher d'eux. Avant la fin de la semaine, il était las de la jeune biche dont les caresses l'importunaient. Couché dans les fougères, c'était à peine s'il la regardait encore, fidèlement allongée près de lui, tournant vers lui sans cesse ses beaux yeux tendres et doux.

Un soir, il la quitta et revint vers la pelouse. Son humeur belliqueuse, depuis quelques jours assoupie, s'était à la fin réveillée. Le brame guerrier du Pèlerin, répercuté par les échos des combes, l'avait brusquement mis debout. De toutes les nuits passées, le grand cerf noir n'avait guère cessé de se battre. Le Rouge, dans la véhémence tumultueuse d'un soir plein de nuages et de vent, avait compris l'appel du Pèlerin. C'était tout à la fois comme une invite et un reproche, l'évocation de leur course nocturne, de leur élan simultané contre les mâles des Orfosses, la voix même de la fièvre farouche qui les avait brûlés ensemble et dont le Pèlerin seul continuait d'être possédé.

Debout enfin, trottant vers la pelouse, le Rouge sentait renaître dans sa gorge le mugissement rauque du défi. Il suivit la lisière en criant, courut à la voix du Pèlerin, le vit affronter un dix cors qu'il malmenait avec acharnement. Le Rouge s'approcha d'eux, reconnut la Tête-Rouée dans

l'adversaire du cerf noir. A peine s'il regarda, au passage, la biche debout dans les fougères. Il était déjà reparti, il suivait la lisière des Orfosses, criant toujours et cherchant un rival. Enfin, vers le haut de l'étang, un brame répondit à ses cris. Sa joie flamba, il bondit en avant. L'autre cerf était grand et lourd. Quand il le vit émerger de l'ombre, il crut avoir trouvé celui que cherchait sa colère. Mais au moment où il le chargeait, la même déception que naguère vint traverser comme une nuée de cendres le grand flamboiement de sa joie : ce n'était pas le Vieux des Orfosses.

L'Oreille-Coupée n'en souffrit pas moins la blessure aiguë de ses dagues. Mais vint un autre soir où les rafales enragées du vent d'ouest soufflaient encore à travers le ciel, où de grandes nuées flagellées galopaient à la cime des arbres. Son inquiétude le reprit. Les branches craquaient aux hurlements du vent. La clameur des mâles s'était tue, le Pèlerin même avait cessé de raire. Le Rouge entra dans la futaie, cherchant toujours le vieux cerf invisible.

Au cours de la dernière nuit, il avait vu passer tout près l'Oreille-Coupée et le Brèche-Pied sans que la jalousie le fît bouger de sa reposée. Et voici que pourtant il courait de nouveau dans la nuit, anxieux de se battre encore, les muscles chauds et comme tuméfiés par une violence mauvaise qui exigeait de se déchaîner. Pendant des heures, infatigable, il battit la futaie et fourragea dans les taillis. Mais les Orfosses étaient assez vastes pour dérober à toute recherche un vieux mâle habilement recelé. Le soir même où le Rouge, en même temps que le cerf Pèlerin, était arrivé aux étangs, le Vieux avait pris secrètement son buisson.

Vers la mi-nuit, comme le grand daguet touchait la lisière des Mardelles et débouchait sur l'allée montante, une déchirure des nuages laissa couler sur la pâleur du sable une vague traînée de lumière. Et, dans cette éclaircie rapide, le Rouge vit une ombre muette, fantomatique, qui franchissait l'allée et s'enfonçait dans les Mardelles. Il se mit à courir sur sa trace, et bientôt l'aperçut de nouveau qui s'éloignait entre les arbres. Elle s'effaçait et reparaissait tour à tour, selon que les nuages et le vent obscurcissaient ou dégageaient le ciel. Le Rouge força son allure, la gagna peu à peu de vitesse. Et, quand il fut enfin près d'elle, il reconnut le Pèlerin solitaire,

qui abandonnait les Orfosses et repartait sur ses routes nocturnes.

Sans oser l'approcher davantage, le Rouge le suivit au travers de la forêt. Le grand cerf noir était sous le vent ; chaque sursaut de la bourrasque devait lui apporter l'odeur de son jeune compagnon. Il le savait donc derrière lui ; mais, sans se retourner jamais, il continuait d'aller du même trot long et régulier. Et le Rouge le suivait toujours, se sentant désormais accepté, heureux de cette course sans fin qui l'entraînait vers l'inconnu.

Comme le soir de leur arrivée, ils traversèrent toutes les Mardelles, puis la Bouverie, puis les Cercœurs. Le Rouge maintenait sa distance. Une paix étrange se faisait dans son corps, une sorte d'oubli merveilleux qui l'emportait dans la nuit sans rives, du côté même où le vol des nuages s'échevelait par-dessus l'horizon. Pourtant, quand le Pèlerin eut dépassé la butte des Cercœurs, il aperçut en avant d'eux une plaine où brillait un étang. Plus loin, aux confins de la plaine, il devina plutôt qu'il ne les vit la masse sombre et carrée d'un grand parc, et les toits d'un château qui luisaient faiblement sous la nue. Mais tout cela s'évanouissait déjà dans l'obscurité de la plaine ; et déjà le Pèlerin perçait plus loin, encore plus loin, replongeait sous les arbres par les taillis de la Cour-Dieu.

Deux heures avant la pointe de l'aube, la nuit devint plus obscure et la bourrasque faiblit un peu. Ils passèrent la Fontaine pierrée, la charmeraie des Écossoires, les grands ormes de Toulifaut. Et le Pèlerin sortit de la forêt, trotta plus vite encore à travers les guérets de la plaine, franchit à gué deux ou trois rus en tirant de l'encolure, la rivière des Alleux en trottant sur le Pont-aux-Chiens. Et il entra dans la forêt de Fauboulois.

Peu à peu, la nuit pâlissait. Des arbres surgissaient tout à coup, bien réels, avec des bosses de mousse sur leur écorce, des guirlandes de lierre dont les feuilles luisaient çà et là. Les nuages glissaient à travers leurs branches, couraient comme des fumées roussâtres sur un ciel blême et sans fond. Et la bête d'ombre qui trottait en avant, au lieu de s'évanouir dans la clarté croissante du jour, redevenait une bête vivante, un grand cerf maigre, presque efflanqué, le Pèlerin au poil sombre, à la ramure massive et brillante.

Le Rouge, accablé de fatigue, osa enfin se rapprocher de lui. Tous deux soufflaient presque côte à côte. Leur trot, maintenant, bronchait sur des nœuds de racines ; et leurs échines fumaient dans le froid pénétrant de l'aube. Il faisait tout à fait jour quand ils sortirent de Fauboulois. Devant eux, juste à l'orée des arbres, une rivière coulait dans un lit aux bords tranchés vif, une rivière aux eaux rapides, couleur d'étain. Le Pèlerin en gagna la berge, la longea quelque temps en regardant les remous du courant. Pas une seule fois, de toute la nuit, il ne s'était retourné vers le Rouge. Et maintenant, toujours solitaire et farouche, il se penchait vers l'eau dévalante, éprouvait du sabot l'extrême bord de l'escarpement.

La rivière paraissait profonde ; elle était large de deux grands bonds. Le Rouge vit le Pèlerin reculer, mesurer ses pas en arrière, et, tout à coup, s'élancer vers l'eau. Il s'enleva d'une détente prodigieuse qui le projeta en plein ciel. Le Rouge crut, un moment, qu'il allait réussir le passage et retomber sur l'autre bord. Mais déjà son grand corps s'inclinait, les pattes de devant tendues, accélérait sa chute vers le milieu de la rivière où il allait infailliblement s'abîmer. Le Rouge, déjà renâclant de terreur, vit le corps du Pèlerin rebondir dans une gerbe d'eau ; mais pour s'enlever tout aussitôt, d'un deuxième bond raidement assuré, et retomber, les pattes groupées, sur l'autre rive.

Il y avait, sous le courant, une table de roche immergée. Mais elle devait affleurer aux basses eaux et le Pèlerin savait qu'elle était là. Le Rouge n'hésita qu'un instant, risqua le saut avec une audace impulsive. Il réussit son premier bond, sentit sous ses sabots la dureté lisse du rocher. Mais le fracas de l'eau flagellée, l'aveuglante gerbe d'éclaboussures le suffoquèrent et rompirent son élan. Il demeura au milieu du courant, regardant les serpents de l'eau se lover autour de ses jambes, et puis tendant le mufle vers la berge escarpée où le Pèlerin avait repris terre. Par deux fois, les cuisses tremblantes, il se groupa pour sauter de nouveau. Mais il sentit, chaque fois, que la détente de ses muscles allait manquer d'assurance et de nerf, et il resta cloué sur la roche. Alors, malgré la rumeur du courant, il entendit les sabots du Pèlerin qui faisaient rouler de grosses pierres : et tout à coup, il sentit

dans ses muscles l'assurance même dont il avait besoin. Il balança légèrement le cou, fixa ses yeux sur une étroite saillie qui débordait l'abrupt du talus, et il sauta.

Un éboulement rapide sous ses pieds, un coup de reins désespéré, et il était debout sur la berge, dans un chaos sauvage de rocs moussus et de broussailles. Cela dégringolait sous les ronces, se dérobait à chaque pas en glissements, en chutes roulantes que les lianes entravaient. Le Rouge pliait ses jambes en arrière, résistait des jarrets, de la croupe. Mais il s'enfonçait davantage, roulait lui-même parmi les pierrailles, à travers le dais de plantes folles qui s'épaississait sur sa tête et cachait la lumière du ciel.

Enfin, le sol s'affermit sous ses pas. C'était un terreau doux et moite, élastique. Sous la faible clarté qui persistait au fond du gouffre, il apparaissait comme tigré par des plaques de mousses minuscules, d'un beau vert profond, presque noir. Une grande roche plate, un peu oblique, surplombait la gueule d'une caverne. Et, de ce trou plein d'ombre impénétrable, une senteur d'eau s'exhalait par bouffées, l'haleine glacée de la rivière.

Le Rouge, perclus de crainte, demeura longtemps immobile. Mais peu à peu ses yeux s'accommodaient, le silence et le calme de cette retraite souterraine apaisaient son cœur en tumulte. Il osa regarder alentour, fixer l'entrée de la caverne. Et dans l'ombre, à deux ou trois pas, il vit briller des prunelles d'or rougeâtre, bouger vaguement un grand corps allongé. Au même moment, il flaira l'odeur du Pèlerin, se rapprocha, s'étendit près de lui.

Pendant des heures, ils dormirent côte à côte. Le Pèlerin, vers le milieu du jour, se releva pour manger un peu, et le Rouge le suivit sous le toit de broussailles feuillues. Ils n'avaient qu'à lever la tête pour couper les feuilles de la ronce. Ils rentrèrent, l'un derrière l'autre, sous le surplomb profond de la roche, fermèrent les yeux, se rendormirent.

Vers le soir, le Rouge s'éveilla tout à fait. Il était seul. Le Pèlerin avait repris sa route. Il lui fallut toute cette nuit-là, et la moitié de la nuit qui suivit, pour regagner la futaie des Orfosses.

Être libre, c'est encore tressaillir, par les matins froids de l'automne, au son du cor et à la voix des chiens. Dès le retour du Rouge à la harde, ce tourment avait recommencé. Pendant toute la saison des chasses, ce fut au climat des Orfosses que l'équipage vint attaquer. Vainement, les cerfs se recelaient au plus épais des grands forts sylvestres. La meute devait compter, cette année-là, un limier au flair infaillible, un chien secret qui ne sifflait point sur la voie. Les plus fins des vieux mâles, les plus habiles à prendre vent du trait, à vider les enceintes en silence avant l'attaque des rapprocheurs, l'un après l'autre se voyaient rembuchés, mis debout et donnés aux chiens.

Deux fois dans la semaine, un peu avant le milieu du jour, la fanfare des cuivres éclatait. Et chaque fois c'était, tout près, un vacarme soudain et brutal qui faisait criailler les pies et s'envoler les coqs faisans. La harde, alors, se rasait en tremblant, tournée de toutes ses têtes inquiètes du côté où sonnait le cor. Un peu plus tôt, un peu plus tard, le moment arrivait toujours où le mâle pourchassé apparaissait entre les hêtres et venait taper dans la harde. Les bêtes attendaient ce moment, dans une alarme qui ne connaissait point de trêve : c'était, chaque fois, la même approche muette, la même vision soudaine, dans la pénombre du sous-bois, d'un animal au pelage fumant, aux yeux apeurés et méchants.

Alors, la Bréhaigne se levait. Elle n'essayait point de faire front, de résister ouvertement. Pour toutes les bêtes de la harde, le mâle qui venait d'apparaître avait cessé d'être des leurs. C'était un animal couru, un ennemi d'autant plus redouté qu'il traînait collés à sa voie une menace et un péril de mort. Son attitude sournoise et brutale, ses regards torves, son allure déjà trébuchante leur inspiraient à toutes la même inimitié affolée. Seule, la Bréhaigne, paisible et comme indifférente, conservait son sang-froid au milieu de ces bêtes bouleversées. Mais elle était peut-être, de toutes, celle dont l'horreur était la plus hostile, la plus dangereuse aussi pour le mâle qui les bousculait, remuant le change avec une opiniâtreté où se jouait sa dernière chance de vie.

La Bréhaigne, comme lui, mais avec une attention plus froide, écoutait les cris des chiens, les sonneries des cors de chasse. Et puis, toujours sans hâte, elle passait le long de la harde en se dressant de toute sa taille. Elle s'arrangeait pour que chaque bête la vît, touchait même du bout du mufle les naseaux de l'une ou de l'autre, enfin partait droit devant elle en prenant la tête de la harde. Il était rare qu'elle ne la ralliât point tout entière. Son assurance placide, éprouvée à travers cent alertes, une fois de plus agissait sur le clan, l'entraînait derrière elle dans un mouvement d'instinct collectif, plus fort que toute obéissance. Le mâle ainsi renié, furieux, essayait de le débander. Mais toutes ses charges, désormais, n'aboutissaient qu'à le faire se serrer sur lui-même, les épaules épousant les flancs, les têtes s'appuyant aux échines : et il se déplaçait d'une masse, suivait la vieille Bréhaigne comme une seule bête onduleuse et pesante.

Bien avant que la meute eût rejoint, cette partie tragique était jouée, et la biche était victorieuse. Elle le savait, elle ne craignait plus rien. Elle continuait d'aller droit son chemin, d'une allure qui tenait le milieu entre un pas amblé et le trot. Et toutes les bêtes, à demi rassurées, la suivaient docilement sous les arbres, non plus serrées confusément, mais rangées sur une file continue, chacune touchant presque du nez la croupe de sa devancière.

Souvent, les cavaliers postés en bordure des enceintes, aux carrefours, le long des allées, voyaient ainsi passer la harde. C'était toujours la même vieille femelle qui apparaissait la première ; et aussitôt les autres biches suivaient, les hères, les daguets, les jeunes mâles. Les hommes voyaient toute la file s'infléchir au passage du premier fossé, remonter sur le terre-plein, s'incurver de nouveau à la descente du fossé opposé. Les hautes herbes, les fougères leur cachaient les pattes en mouvement ; les gracieuses bêtes leur paraissaient glisser, le cou tendu et l'échine longue. Quand le soleil était derrière elles, ils avaient la vision d'une frise d'ombres mouvantes et bleues ; et cette vision persistait encore au travers de l'allée vide, alors que la dernière des bêtes était passée depuis longtemps.

C'était souvent l'instant où surgissait, la tête oblique et les yeux pleins d'angoisse, un cerf tout seul, abandonné.

Il baissait le cou en soufflant et son garrot semblait bossu. Mais tout à coup, apercevant les chevaux et les hommes, il redressait vivement la tête, d'un sursaut fier rejetait le poids de sa fatigue et bondissait à l'opposé, sous le couvert.

Mais c'était lui, c'était bien lui, la bête de chasse vouée à la curée. Les cors sonnaient la vue, les voix des hommes criaient « taïaut ! » Et le récri des grands bâtards, là-bas, fondait tout droit à travers le hallier, approchait en s'élevant vers le ciel. Et toute la meute, l'instant d'après, déferlait en nappe sur l'allée, s'enfonçait dans le bois à la place même où le cerf avait disparu.

— Hao-hao-hao-hao..., chantaient longuement les voix des hommes. — La mélopée leur tremblait dans la gorge, poussait aux reins les derniers chiens : — C'est de lui. C'est bien de lui... Hao-hao-hao... A la voie, mes valets !

Et déjà, dans une autre allée, la vue encore sonnait triomphalement. Et les cris du relais découplé se mêlaient aux cris de la meute, aux cris des hommes qui lançaient les chiens de renfort :

— Au coute ! Au coute ! Hao-haooo !...

La harde, derrière la Bréhaigne, s'était recouchée dans les herbes. Les bêtes restaient frémissantes, elles écoutaient tourner la chasse. Cela ne durerait plus longtemps. Le mâle déhardé, parfois, prenait un grand parti désespéré, fuyait tout droit en rassemblant ses dernières forces. Mais les chiens le chassaient presque à vue, retournaient avec lui sur son contre par le chemin familier des étangs. Car c'était là qu'il revenait toujours, de là bientôt qu'on entendait jaillir, discordants et frénétiques, les abois du bat-l'eau ou de l'hallali sur pied.

Un long moment passait ensuite, un très long et dolent silence. Enfin, dans la grisaille du crépuscule, dans le calme immobile du soir, les cors se mettaient à sonner. Ils sonnaient interminablement, jusqu'à ce que la nuit d'automne montât des combes de la forêt. Et lorsqu'enfin ils s'étaient tus, le dernier bruit vivant qu'entendaient les bêtes de la harde, c'était encore les hurlements des chiens, lâchés ensemble pour la curée.

Ainsi moururent, aux étangs des Orfosses, la Tête-Rouée et l'Oreille-Coupée, le Cerf-Bigle et l'Épi-Noir. De semaine en semaine, avec une angoisse grandissante, les femelles et

les jeunes sentaient les vides s'élargir autour d'eux. Mais la Bréhaigne mangeait et ruminait, attentive seulement, quand revenaient les jours de courre, aux rumeurs qui passaient dans la brise fraîche du matin.

Le Rouge, dès la première chasse, avait compris la sagesse de la biche. Il demeurait avec la harde, à quelques pas de la Bréhaigne. Et sitôt qu'un frôlement suspect, un craquement de branche écrasée, une odeur d'homme ou de chien alertaient la vieille femelle, il levait la tête avec elle, écoutait et flairait comme elle en observant ce qu'elle allait faire.

Vint une période moins tourmentée où les veneurs, sans s'éloigner beaucoup, découplaient sur les bêtes noires. La compagnie de la vieille laie était revenue aux Orfosses. Elle voyageait par des lieues de pays, se cantonnant parfois dans Fauboulois, disparaissant pour des saisons entières par delà les collines des Rochettes, puis revenant de boqueteau en forêt et de nouveau grognant sur les chemins des bêtes douces. Après deux ou trois attaques, deux ou trois morts de sangliers, la vieille laie ramena tout son monde de l'autre côté des collines. Les bêtes noires s'en allèrent par une nuit calme et sans lune, la puissante femelle en avant, et derrière, en serre-file, le Pigache, le grand mâle aux défenses aiguisées, au garrot dur et broussailleux, dont le Rouge avait eu si peur une lointaine nuit d'été.

Alors les valets de limiers, revenus faire le bois dans l'aiguail des petits matins, cherchèrent encore le pied des cerfs et rembuchèrent les derniers mâles. A la fin de janvier, ils ne restaient plus que trois : le Brèche-Pied, le daguet Rouge, et celui que nul n'avait revu, le Vieux qui s'était recelé dans un buisson connu de lui seul, ou qui peut-être, de nuit en nuit changeant ses reposées, avait déjoué jusqu'à présent le flair des chiens et la sagacité des hommes.

L'un des limiers pourtant, et l'un des hommes, parvinrent à le mettre debout. Et les bêtes de la harde le surent, longtemps avant que les cors de chasse eussent sonné le premier bien-aller. Car il passa entre les hêtres, sous le vent, tendit le nez du côté de la harde, et disparut aussitôt comme une ombre dans la profondeur du sous-bois. De ce moment, le Rouge se prit à frémir, à promener sans cesse autour de lui

des regards durs et luisants. Un peu après, les rapprocheurs parlèrent et le son du cor éclata.

La chasse tourna comme les autres fois. Mais, au lieu de son train habituel, c'était une course désordonnée, coupée d'hésitations étranges, de silences qui duraient longtemps. La Bréhaigne écoutait plus âprement que d'ordinaire. Alors que les biches et les jeunes trahissaient moins de nervosité, elle semblait au contraire plus inquiète, elle ne pouvait tenir en place. A maintes reprises, elle se leva, dressa et tourna les oreilles, flaira longuement dans le vent. Quand un chien se refaisait entendre, quand un cor jetait son appel, alors seulement elle se calmait, revenait se coucher tranquillement parmi les bêtes de nouveau alarmées.

Le Rouge, lui, continuait de frémir. Pendant toute la journée, le même tremblement convulsif l'avait repris de moment en moment. Vers le soir, après un silence bien plus long, alors que déjà toute la harde croyait la chasse découragée, il bondit sur ses pieds et fit tête vers le sous-bois. Quelques secondes plus tard seulement, les autres bêtes virent le Vieux des Orfosses. Il était noir, le poil encore collé par la sueur qui l'avait mouillé, mais sec et terni à présent. La langue retraite, croulant la queue, il avait cet aspect tragique de l'animal bientôt sur ses fins. Ses poursuivants étaient loin encore. Mais dix fois déjà dans le jour il les avait mis en défaut, distancés ; et chaque fois ils l'avaient rejoint, déjouant ses feintes et usant ses forces, tandis que d'un échec à l'autre le désespoir montait dans son cœur. Le Vieux avait l'accablante certitude qu'ils le rejoindraient encore.

Mais il savait aussi que le soir exorable était proche, que s'il réussissait à gagner un suprême délai, il pourrait à la fin respirer dans le refuge profond de la nuit. Tous les recours, il les savait. Ils étaient comme rangés dans sa tête, jalonnant les parcours de chasse que ses vieilles jambes, depuis tant d'années, avaient suivis à travers la forêt ; et chacun était comme un havre où persistait une petite flamme d'espoir. Vers ces pâles lueurs éparses dans la forêt, il avait couru tout le jour. L'une après l'autre, il les avait vues s'éteindre. Il ne lui restait plus que la harde et les étangs.

Les étangs, leurs joncs impénétrables, les méandres du ru sous le fourré des plantes d'eau, maintes fois dans le passé

il leur avait dû son salut. Mais aujourd'hui, il était vieux. Il redoutait pour ses membres raidis la pénétrante brûlure de l'eau. Les étangs, c'était aussi la mort.

Il s'approcha des bêtes couchées. Il ne courut pas droit sur elles comme l'avaient fait les autres mâles. Il tourna autour de la harde, presque humblement ; et ses gros yeux, voilés d'une angoisse triste, paraissaient implorer un accueil. Mais la Bréhaigne, les genoux pliés sous sa poitrine, déjà prêts à la détente, le surveillait avec une attention anxieuse. Elle connaissait le Vieux des Orfosses, et elle ne doutait point qu'au lieu de charger au hasard, il ne méditât contre elle seule une attaque sournoise et dangereuse.

Pendant quelques moments, le vieux mâle se maintint à l'écart, continuant à tourner de loin, du même pas silencieux et glissant. Les regards de la biche ne le perdaient point de vue. Et, en même temps, ses grandes oreilles se creusaient et bougeaient aux vagues rumeurs de l'étendue. Lorsque jaillit le récri des chiens, elle devina que l'instant était proche où l'attaque allait fondre sur elle. Ses genoux eurent un tressaillement, mais elle n'osa encore se lever. Elle avait peur. Elle était sûre que son moindre geste déclencherait la charge terrible dont elle croyait déjà sentir le poids et la brutalité. Ce que voulait le Vieux des Orfosses, c'était d'abord la frapper de telle sorte qu'elle ne pût rallier toutes les bêtes et les entraîner derrière elle. Quand il l'aurait mise hors du jeu, il pourrait choisir librement le daguet qu'il déharderait et qu'il pousserait au change à sa place. La Bréhaigne, un moment, fut tentée de quitter la partie. Un signe des oreilles et des yeux, un faible meuglement de paix, et le Vieux comprendrait qu'elle avait peur et qu'elle abandonnait. Mais la haine qu'elle portait aux grands mâles était plus forte que sa terreur. Et elle continuait à trembler en guettant le Vieux des Orfosses, tandis que les cris de la meute se rapprochaient.

L'énorme cerf avait resserré ses circuits. Dans ses yeux tout à l'heure si tristes, une colère farouche jetait maintenant de courtes flammes. La Bréhaigne plia l'encolure, banda ses genoux pour bondir. Mais avant même qu'elle fût debout, à l'instant même où elle pensait voir le déboulé du vieux mâle, un cri étrange la surprit, une espèce de chevrotement rauque, saccadé, que la fureur étranglait au passage dans la gorge

qui le poussait. Le Vieux, au lieu de s'élancer, s'était piété pour faire tête. Mais il était déjà trop tard. Le Rouge l'avait heurté au flanc, la tête basse, lancé avec une telle violence que le dix cors avait fléchi des quatre pieds. Et le jeune mâle continuait à pousser, à bourrer du front et des dagues, le bousculant, le secouant, le forçant, arquant les reins à chaque sursaut de résistance, les brisant tous dans une charge sur place, un trépignement rageur et convulsif, tandis que le même cri haletant jaillissait de sa gueule pleine d'écume.

Il ne s'arrêta que très loin, rompit dans une dernière secousse. Mais ses sabots dansaient encore et ses dagues pointées en avant demeuraient prêtes et menaçantes. Le Vieux, à deux reprises, griffa la mousse et baissa sa grosse tête. Mais il ne reprit point le combat. Il se mit à reculer, pas à pas, le corps oblique, fixant de ses gros yeux pleins d'une haineuse épouvante le jeune mâle qui l'avait meurtri. Enfin, lentement tournant le dos, le garrot de nouveau courbé, les jambes raides et flageolantes, il s'éloigna entre les arbres et marcha vers les étangs.

La Bréhaigne, ce soir-là, n'eut pas besoin d'entraîner la harde. Les bêtes la suivirent sous les hêtres, jusqu'au bas-fond de la vallée où coulait le ru des étangs. C'était comme si elle eût voulu, encore, s'assurer par elle-même que nul fuyard n'en remonterait le cours dans les premières ombres du soir. Mais ni la Bréhaigne, ni le Rouge, ni aucune des bêtes de la harde n'entendirent dans l'eau du ru le moindre clapotis vivant. Un peu plus tard, hurlant à pleines gorges, la meute passa en ouragan dans la futaie qu'elles venaient de quitter. Elle ne balança point sur les reposées encore tièdes. Elle galopa vers les étangs.

Un peu plus tard encore, dans la clairière aux eaux dormantes, l'hallali prolongea sa fanfare. La nuit tardait, le soir était calme et doré. Pour la première fois de l'année, on sentait l'approche du printemps.

Et ce fut, comme les autres soirs, plus ardent et plus sauvage encore, le hurlement de la curée.

MAURICE GENEVOIX.

(La troisième partie au prochain numéro.)

LE PATRIOTISME POLONAIS

Le patriotisme de la nation polonaise est légendaire. Son ardeur, l'esprit de sacrifice qui l'anime ont valu à la Pologne, au temps de ses malheurs, l'admiration universelle. Dans l'indépendance reconquise et dans la paix recouvrée, cette flamme spirituelle n'a pas cessé de couver au cœur d'une race indomptable, et jaillirait avec la même force irrésistible le jour où l'intégrité du territoire national paraîtrait de nouveau en danger.

Ce sentiment, dont nous percevons l'intensité, en connaissons-nous bien les ressorts, les tendances, les aspects multiples ? Si le patriotisme repose sur l'idée que les citoyens se font du rôle de leur pays, de sa puissance, de la légitimité de ses aspirations, il est inévitable que des courants divers, parfois contradictoires, se manifestent dans son expression. Aussi la politique extérieure d'un État ne reflète-t-elle pas toutes ses tendances : elle fait un choix parmi elles. Leur connaissance n'en est pas moins précieuse. Elle permet de mesurer la force respective des différents courants, comme elle décèle les raisons de certaines réactions inattendues, et elle peut servir ainsi d'enseignement pour l'avenir.

La tâche est délicate. Aux erreurs que l'on commet trop souvent dans l'appréciation des forces psychologiques de son propre pays, on sent la difficulté de déterminer les courants qui bouillonnent dans l'âme d'un peuple étranger.

Ainsi en est-il pour la Pologne. Son histoire a été mêlée à la nôtre. Elle fut, elle est de nouveau notre alliée. Son nom éveille en France un écho toujours émouvant. L'image que nous nous faisons d'elle, exacte dans ses grandes lignes, est pourtant simplifiée. Voulons-nous la préciser ? Pour bien des motifs : l'éloignement, la différence des races, les caractères

dissemblables de l'évolution des deux peuples, — l'entreprise est malaisée. Elle le serait plus encore sans le secours de l'histoire. Plus qu'ailleurs, en Pologne, le patriotisme plonge ses racines dans le passé, tout en ayant subi depuis un siècle des transformations profondes. On ne peut en pénétrer la psychologie sans rechercher les sources qui l'alimentent.

*
* *

L'absence presque totale de frontières naturelles, le voisinage, par là même redoutable, de puissants États, voilà deux faits essentiels qui commandèrent les destinées de la Pologne.

A ces dangers, elle a opposé, dès l'origine, une remarquable unité morale, fondée sur le sentiment profond de son individualité, dont le caractère est à la fois « racique » et religieux. Ayant dû affronter presque sans cesse le péril extérieur, son histoire sera avant tout celle de ses luttes contre l'ennemi : « Par le fer et par le feu » se forgera ainsi une noblesse nombreuse, guerrière et turbulente. Les rois, pour qui elle sera un instrument de combat incomparable, devront compter avec elle. Absorbés par les dangers du dehors, ils n'auront guère le loisir d'organiser solidement à l'intérieur les fondations de leur autorité. La Pologne deviendra donc une « république » aristocratique gouvernée par un roi. L'absence de frontières naturelles, en l'incitant à rechercher dans l'extension de son territoire une protection contre les invasions étrangères, contribuera encore à amenuiser la charpente interne.

Grâce à leur vaillance, les Polonais de cette époque ont acquis à leur pays une gloire dont leurs descendants conservent le souvenir. Ils l'ont doté aussi d'une tradition. En combattant pour l'existence et la grandeur de la Pologne, ils avaient le sentiment de combattre pour la civilisation latine qu'ils devaient au catholicisme et dont ils se considéraient, non sans raison, comme les champions dans cette partie de l'Europe. Ce sentiment a profondément marqué la psychologie polonaise. Il devait survivre aux Partages et contribuer à fortifier l'unité morale de la nation, tout en imprimant aux qualités militaires de la race ce caractère chevaleresque qui leur est particulier.

Si ces influences venues des temps héroïques ont laissé dans la conscience nationale des traces indélébiles, les revers

qui conduisirent la Pologne à une destinée tragique devaient agir profondément sur sa psychologie.

Déjà, pressentant la catastrophe, des patriotes, dont plusieurs, ayant combattu aux côtés des « Insurgents », avaient rapporté d'Amérique, comme La Fayette, un enthousiasme pour les idées démocratiques, avaient compris la nécessité de réformer l'État. Ils tentèrent d'asseoir l'autorité royale sur des bases solides prolongeant leurs fondements dans le cœur même de la nation. Cette action trop tardive, en inquiétant les voisins déjà nantis des premières dépouilles de la Pologne, eut pour effet de précipiter le déchaînement de leurs appétits. Mais une évolution venait de naître qui ne s'arrêterait plus. Au moment même où l'étreinte des conquérants se refermait sur leur victime, on vit, à l'appel de Kosciuszko, des paysans, armés de faux, livrer une lutte suprême et désespérée pour l'indépendance du pays. Le sentiment patriotique, jusque-là confus dans les masses populaires, désormais surexcité par le contact brutal de l'oppresseur, allait pénétrer dans tous les milieux, dans toutes les classes de la nation.

* * *

Plus d'un siècle devait s'écouler avant que cette évolution n'aboutît à la forme que le patriotisme revêt aujourd'hui dans l'État moderne que la guerre mondiale a fait revivre des cendres de l'ancienne Pologne.

Au cours de cette longue période, les conditions politiques et sociales se sont profondément transformées. Aux modifications qu'a subies de ce fait la psychologie nationale, il faut ajouter celles que ne pouvait manquer de produire le démembrement qui avait soumis les Polonais à trois Empires dissemblables par la race ou les mœurs de leurs habitants, et par la nature de leur régime politique. Les caractères communs aux trois parties de la Pologne morcelée n'en sont pas moins dominants.

Le plus frappant, c'est le repliement sur soi-même. Les Polonais vont, en quelque sorte, s'hypnotiser sur leur sort. Puisque leur pays est rayé de la carte des États européens, ils ne s'intéresseront plus aux questions internationales que dans la mesure où elles leur paraîtront en rapport avec le but unique de leurs espoirs : le recouvrement de leur indépendance.

Cette attitude aura des conséquences lointaines. Elle leur rendra plus difficile, quand la Pologne sera restaurée, de comprendre certaines évolutions, certaines préoccupations engendrées par des événements auxquels leur pays n'avait pas été mêlé en tant qu'État souverain. Ainsi s'expliqueront, par exemple, les réactions que suscitera sur les bords de la Vistule le pacte de Locarno.

Le repliement sur soi-même est l'effet de l'esprit de protestation intransigeante qui anime le peuple polonais, mû par un sûr instinct de conservation. Il a comme corollaire un effort continu pour maintenir intégralement l'individualité nationale par la préservation de ses deux ressorts essentiels. L'usage persévérant de leur langue, l'attachement à leur religion traditionnelle, en permettant aux Polonais de s'isoler au milieu des forces adverses, les aideront à se défendre plus aisément contre les tentatives d'assimilation.

Le rôle du clergé, propageant la bonne parole par les sermons, le catéchisme et l'école, fut considérable. Celui des femmes le fut plus encore. La femme polonaise, animée d'un ardent patriotisme, si curieuse aussi de s'instruire, enseigna aux générations qu'elle élevait, avec la pratique d'une langue préservée de tout alliage, l'attachement obstiné à l'idée nationale. Elle fut par là même pour beaucoup dans la diffusion et, par voie de conséquence, dans l'épanouissement de la littérature, qui devait attiser dans les cœurs le feu sacré du patriotisme. Les écrivains polonais, de l'époque des Partages à celle de la restauration de l'État, furent en effet avant tout les interprètes des aspirations nationales. A côté d'eux, les savants, les artistes, inspirés par la même passion patriotique, servaient la même cause et propageaient à l'étranger le renom d'une Pologne toujours vivante. Presque tous furent des hommes d'action, payant de leur personne dans leur pays ou en exil, et dont la popularité accrut le rayonnement de l'influence spirituelle sur la masse de la nation.

Ces intellectuels ne pouvaient qu'être particulièrement sensibles aux courants nouveaux qui se manifestaient, là comme ailleurs, dans le domaine politique et social. Ils contribuèrent à accentuer, par la diffusion de leurs œuvres, la différenciation qui, à mesure que le sens des responsabilités politiques se développait en profondeur parmi le peuple, se mani-

festait de plus en plus dans les vues que les différents partis professaient sur les méthodes propres à assurer le triomphe des aspirations nationales.

Mais un caractère demeure commun à l'ensemble de la nation : sa foi dans ses destinées reste entière. Tous, ouvriers et paysans, nobles et bourgeois, jusqu'à cette haute aristocratie qu'aurait pu tenter le prestige d'une Cour impériale, opposeront jusqu'au bout aux tentatives de dénationalisation une résistance irréductible. Pour eux, la Pologne est « occupée », et ce mot marque bien que, dans leur esprit, cette situation est provisoire. Et chacun prend à son compte les premières paroles de la chanson de marche des légions de Dombrovski, qui deviendra l'hymne national de la patrie restaurée : « La Pologne n'est pas morte encore, puisque nous vivons. »

Les réactions particulières aux différentes parties de la Pologne démembrée doivent être aussi notées, car on peut en découvrir la survivance dans la manière dont chacune d'elles envisage encore, aujourd'hui, non seulement les problèmes intérieurs, mais les questions internationales.

Les provinces occidentales annexées à la Prusse étaient incorporées à un État fortement centralisé, dont la solide charpente rendait vaine toute tentative de rébellion armée. Fier de sa civilisation, qu'il considère comme supérieure, cet État s'efforcera d'assimiler les Polonais par l'école en même temps que par la crainte. Ces efforts seront vains. De même, la colonisation forcée imaginée par Bismarck n'eut d'autre effet que de rendre toute la population solidaire des propriétaires évincés.

Tout autoritaire que fût cette domination, ses sujets polonais lui durent l'apprentissage du régime parlementaire. Ils élurent des députés protestataires, mais acquirent l'habitude et le goût de la vie publique. Ils ont gardé de cette époque, avec un penchant pour certaines formes de discipline, une tendance à considérer essentiellement la politique extérieure sous l'angle des rapports entre leur patrie retrouvée et leurs anciens agresseurs. Ils sont, pour cette raison, des partisans convaincus de l'alliance avec la France.

La partie dévolue à l'Autriche, qui en fit la province de

Galicie, est appuyée au sud à une bonne frontière naturelle. Elle doit à cet avantage d'avoir été la base de la puissance polonaise à son apogée. Cracovie a gardé, du temps où elle était capitale, des monuments qui attestent l'ancienneté et l'éclat de sa civilisation. La Galicie était donc par excellence la région où les souvenirs historiques devaient exalter le culte du passé.

La domination autrichienne n'a pas mis obstacle à cette mission. Assouplie surtout après les secousses qui ébranlèrent au milieu du XIXe siècle l'empire des Habsbourg, elle dota la Galicie d'une autonomie administrative et du bilinguisme. Deux grandes Universités y dispensaient l'enseignement supérieur. Les Polonais avaient accès à tous les emplois civils et militaires. S'accommodant d'un régime parfois tracassier, mais bien plus supportable que ceux auxquels étaient soumis leurs frères de Prusse ou de Russie, ils servirent loyalement l'Autriche et lui fournirent même des hommes d'État éminents. Ils n'en restaient pas moins foncièrement attachés à la cause polonaise. N'étaient-ils pas tentés de croire que la restauration de la Pologne pourrait se faire dans le cadre ou sous les auspices de la Double Monarchie ? L'effondrement de celle-ci a laissé la question sans réponse. Quoi qu'il en soit, ils se sont incorporés dans la Pologne nouvelle avec le même enthousiasme que le reste du pays. Et l'Autriche, dont la politique polonaise reposait sans doute sur l'arrière-pensée de faire de la Galicie la base d'une extension éventuelle de sa domination en « Pologne du Congrès », s'est trouvée avoir rendu à l'État indépendant né des suites de la Grande Guerre un service inestimable, en lui fournissant des cadres qui lui seront particulièrement précieux à ses débuts.

La domination autrichienne n'a pas été sans laisser d'empreinte : une sorte de particularisme intellectuel, une certaine conception des problèmes politiques. C'est ainsi que les Galiciens, sans être germanophiles, car ils ressentaient les persécutions infligées à leurs frères sujets de la Prusse, voyaient l'Allemagne à travers le prisme viennois. Animés de sympathie intellectuelle pour la France, ils s'accommodaient de la Triplice. De leur passage dans la communauté autrichienne, ils ont gardé encore le souvenir de leurs démêlés avec les Tchèques, soigneusement entretenus par le gouvernement de

Vienne. C'est également à cette époque qu'a commencé à se développer, dans la partie orientale de cette région, le nationalisme ruthène.

Par leur étendue, par le nombre de leurs habitants, par les réactions violentes que provoquèrent chez ceux-ci les méthodes russes de gouvernement, les territoires soumis à la souveraineté du Tsar jouèrent un rôle particulièrement important dans l'évolution du sentiment patriotique en Pologne.

On sait que la partie centrale du pays, attribuée d'abord à la Prusse, fut l'objet, peu de temps après le démembrement, de la création napoléonienne du grand-duché de Varsovie. Les grands espoirs qu'éveilla chez les Polonais cette libération passagère furent vite déçus. Ils n'en gardèrent pas moins à l'Empereur un souvenir reconnaissant pour les avoir associés à sa gloire, et surtout pour avoir démontré que l'édifice créé par les Partages pouvait être ébranlé. Cette circonstance ne fut pas étrangère à la constitution, par les traités de Vienne, d'un royaume de Pologne, placé sous la souveraineté du Tsar, mais doté d'une certaine autonomie.

La « Pologne du Congrès », comme on prit l'habitude de l'appeler, si elle englobait des territoires d'abord cédés à la Prusse et à l'Autriche, ne comprenait pas tous ceux que la Russie s'était adjugés. Dès lors, en effet, l'autocratie russe jette les bases d'une politique de « dépolonisation » qu'elle applique d'abord aux parties excentriques de l'ancienne Pologne. Elle y trouve un terrain favorable à son entreprise. L'élément polonais y était en minorité, campé, pour ainsi dire, au milieu de populations de langues et de religions différentes qu'avec un libéralisme généreux, mais un peu insouciant, commandé aussi par le manque de temps et l'absence d'une forte centralisation, on n'avait pas essayé de « poloniser ».

Il fut plus difficile aux Russes de détruire l'influence polonaise en Lithuanie. Longtemps encore, celle-ci continua de fournir à la cause polonaise des défenseurs illustres. Il faudra les bouleversements causés par la guerre de 1914 pour creuser un fossé entre les deux pays qu'avait liés une union plusieurs fois séculaire. Quoi qu'il en soit, c'est la Pologne du Congrès qui sera l'axe autour duquel se développera le mouvement patriotique au temps de l'occupation russe.

Le régime d'autonomie dont elle fut dotée pouvait donner

à ses habitants, notamment par la création d'une armée pourvue de cadres et d'uniformes spéciaux, l'impression qu'à défaut de la pleine souveraineté, ils avaient recouvré leur individualité nationale. S'il avait été librement appliqué et développé, il aurait pu durer et, qui sait ? devenir un centre d'attraction pour les Polonais de toute allégeance. Mais l'autocratie russe se heurta vite à une résistance qui ne fit que l'exaspérer. Le renforcement de l'absolutisme à l'avènement de Nicolas Ier précipita la crise. Et ce fut l'insurrection de 1830, qui parut près de triompher à la faveur des préoccupations causées aux Puissances co-partageantes par la Révolution parisienne, laquelle rendait ainsi à la Pologne le service que la France en avait reçu au moment des Partages.

Désormais, le conflit reste ouvert entre le Tsar et ses sujets polonais. Les périodes d'accalmie alterneront avec les périodes de crise, mais il n'y aura point de paix véritable. La seconde insurrection, en 1863, sera le motif d'une répression dont l'excès même fera naître une haine d'autant plus violente. Tout espoir dans une politique libérale paraît exclu. Les transformations industrielles vont, d'autre part, favoriser le développement d'un parti socialiste qui s'alliera avec les socialistes russes contre le régime autocratique, leur commun ennemi, mais sans rien sacrifier des aspirations nationales.

Les méthodes russes ont été d'autant plus ressenties que les Polonais avaient le sentiment qu'ils luttaient pour un idéal de civilisation différent et qu'ils jugeaient supérieur. Les résultats de l'administration russe n'étaient point faits pour les en dissuader. Obstinée dans son arrière-pensée de « dépoloniser » le pays, elle le laissait pratiquement sans écoles : on y comptait 80 pour 100 d'illettrés quand la domination russe s'écroula. Les voies ferrées étaient rares, les routes, — sauf les « chaussées » stratégiques, — détestables. Le bien-être qui pouvait régner était dû aux ressources naturelles du pays bien plus qu'à l'action administrative et aux efforts du gouvernement. L'absence de libertés publiques privait l'expression du mécontentement de toute « soupape » légale.

Les événements révolutionnaires de 1905, en ouvrant la perspective d'un régime représentatif, éveillèrent en Pologne de nouveaux espoirs. Ils furent déçus, car il fut bientôt évident

que le gouvernement impérial entendait entraver le développement et même le fonctionnement des institutions parlementaires. Cette crise imprima cependant un nouvel élan aux patriotes polonais. Mais elle encouragea surtout ceux qui, comme Pilsudski et ses compagnons, croyaient au succès de l'action violente contre un régime jugé pourri. Traqués, exilés, emprisonnés, ils continueront avec ardeur à mettre au point cette *organisation militaire polonaise* (Polska Organisacia Wojskowa, communément mentionnée sous ses initiales : P. O. W.) qui aura ses ramifications en Galicie et deviendra le noyau des fameuses Légions.

Tels étaient, à la veille de la guerre de 1914, les éléments divers de la psychologie polonaise. Une impression dominante s'en dégage : c'est que le sentiment national était partout, et chez tous, plus vivant que jamais, et que les événements qui allaient surgir le trouveraient préparé à profiter avidement des circonstances pour réaliser son idéal.

* * *

La guerre qui mettait aux prises les trois empires, en obligeant les Polonais à combattre pour leurs oppresseurs dans des camps adverses, revêtait à leurs yeux un caractère à la fois impie et fratricide. Mais en rompant les liens créés par la complicité entre les co-partageants, elle ouvrait aux aspirations polonaises des perspectives nouvelles. Toute la Pologne fut secouée d'un immense espoir.

Les belligérants ne s'y trompèrent point. Comprenant le parti qu'on pouvait tirer de cette force morale, chacun des deux groupes de Puissances voulut s'appuyer sur elle. Leurs efforts en sens inverse surexcitèrent encore le sentiment national, non sans jeter quelque trouble dans les esprits.

Les victoires allemandes dans l'est rendirent, il est vrai, toute agitation impossible dans les provinces soumises à la Prusse. Les Polonais durent y ronger leur frein jusqu'à l'écrasement de l'Allemagne.

En Galicie, la politique autrichienne créa une situation particulière. Le gouvernement vit dans l'existence de la P. O. W. la possibilité de s'en servir pour provoquer un soulèvement dans la Pologne du Congrès. Pilsudski, lui, mesura les avantages que la cause polonaise pouvait tirer de ces

dispositions. Il obtint la formation de légions polonaises, rattachées au commandement autrichien, mais ayant leurs propres chefs et leurs propres cadres : événement dont l'avenir devait révéler la portée.

Malgré les difficultés qu'éprouva le « Commandant » à sauvegarder l'autonomie et le caractère national des légions, il n'y eut pas de dissidence parmi les Polonais de Galicie. Ils étaient tous alertés par le danger de l'invasion russe, qui occupa longtemps la partie orientale du pays, encourageant par sa présence les revendications ruthènes.

C'est le territoire placé sous la souveraineté russe qui, en raison de la tournure prise par les hostilités, devint l'enjeu autour duquel se joua le destin de la Pologne.

Deux courants s'y manifestèrent.

L'un comprenait les Polonais qui étaient convaincus que la victoire pencherait finalement du côté des Alliés, et qu'il fallait donc jouer leur carte. Cela impliquait de jouer aussi la carte russe. Sans se fier aux promesses du gouvernement du Tsar, ils comptaient que ses partenaires, dont les sympathies pour leur cause étaient connues, l'obligeraient à doter la Pologne d'un régime aussi proche que possible de l'indépendance. D'autre part, le triomphe des Alliés, en libérant les provinces occupées par la Prusse et par l'Autriche, permettrait de reconstituer l'unité polonaise sur une base bien plus étendue que la Pologne du Congrès, et, par là même, offrant une résistance bien plus considérable à l'emprise russe. Il n'en serait pas de même en cas de victoire des Empires centraux, car, même s'ils refaisaient une Pologne sous un prince autrichien, l'Allemagne, loin d'abandonner sa part, chercherait encore à l'arrondir. Enfin, ceux qui jouaient cette carte savaient combien le régime tsariste était ébranlé, et pensaient que l'autonomie pourrait bien n'être qu'une transition menant à l'indépendance. La Révolution russe, éclatant avant même la fin de la guerre, devança leurs espoirs et les amena à former une armée polonaise combattant dans le camp des Alliés. En renforçant la solidarité de ceux-ci avec la cause de la Pologne, cet événement permit de faire siéger à leurs côtés un gouvernement polonais reconnu au moment des négociations de paix.

Dans l'autre courant se trouvaient ceux qui voulaient

avant tout abattre la Russie : parce qu'elle possédait la plus grande part de terre polonaise ; parce qu'elle était celle des trois Puissances dont les persécutions avaient été les plus brutales et les plus retentissantes ; parce qu'elle portait en elle des germes de destruction qui rendraient sa défaite inévitable. Que la victoire des Empires centraux dût s'ensuivre, cela n'ébranlait pas la foi de ceux qui raisonnaient ainsi. Ils escomptaient que ces Empires, si même ils n'étaient finalement battus par les autres Alliés, seraient tellement épuisés qu'ils ne pourraient s'opposer aux revendications polonaises. Une telle pensée apparut bien le jour où les Allemands voulurent incorporer les Polonais dans leur armée. Pilsudski s'y opposa, refusa de prêter serment, donna à ses légions l'ordre de se dissoudre et fut emprisonné à Magdebourg. Il en devait sortir à l'Armistice pour faire à Varsovie une entrée triomphale et devenir le chef de l'État nouveau.

Le coexistence de ces deux mouvements engendra dans la suite des dissentiments que contribuèrent à aggraver les appréciations que, de l'étranger, on portait sur leurs mobiles et leurs effets. En réalité, on ne doit pas juger l'action politique des Polonais pendant la guerre sur leur attitude vis-à-vis de l'un ou de l'autre des groupes belligérants. Tous avaient en vue le relèvement de la Pologne. Tous y ont contribué par des voies différentes. Soldats de l'armée polonaise aux côtés des Alliés, légionnaires de Pilsudski, c'est pour leur patrie que tous risquaient leur vie. Et c'est pour cela que tous ont le sentiment qu'elle leur doit bien son indépendance. Certains ont pu même parfois méconnaître que c'est la victoire des Alliés qui a, en définitive, assuré le triomphe complet de leurs aspirations. Sans s'attarder à cet excès de fierté nationale, on doit reconnaître qu'en entretenant la flamme sacrée du patriotisme, en cherchant par des voies diverses, mais dans un même esprit de sacrifice, à relever leur patrie, en donnant au monde l'impression qu'elle était toujours vivante, les Polonais ont acquis le droit de penser qu'ils ont accompli tout leur devoir. Ce qui ne diminue en rien le mérite et l'efficacité de l'appui généreux qui les a aidés à réaliser leur indépendance et à reprendre leur place dans le concert des États.

La fin de la Grande Guerre, qui aboutissait à la restauration de la Pologne, marquerait l'achèvement de son évolution

psychologique, si des événements qui en étaient la conséquence n'étaient venus y ajouter encore quelques touches. Telle fut d'abord la guerre polono-bolchévique.

Elle donna, aux yeux des Polonais, une forme nouvelle au péril russe. La Pologne ne pouvait être indifférente au voisinage immédiat d'un grand État communiste, doué d'une formidable puissance de propagande. Inversement, cette circonstance contribua à creuser un fossé profond entre le communisme, tenu pour suspect en raison de son caractère « russe », et le socialisme polonais, qui revêtit dès lors une forme nationaliste plus marquée. Enfin, en permettant aux Polonais de fixer leurs frontières orientales, le traité de Riga délimitait le champ dans lequel l'activité nationale élaborerait désormais les conceptions patriotiques.

Les affaires de Teschen et de Wilno doivent être aussi retenues. La première créa entre Polonais et Tchèques des difficultés que vinrent aggraver les obstacles opposés par Prague au transit des munitions destinées à la Pologne, pendant la guerre polono-bolchévique. La seconde provoqua une friction durable entre la nouvelle Lithuanie et la nouvelle Pologne, mais eut aussi pour effet de réintégrer dans l'État polonais une pépinière d'hommes d'action qui allaient y jouer un rôle important.



Comment la Pologne, ayant recouvré sa pleine souveraineté, va-t-elle concevoir ses relations avec les autres États ?

Le problème fondamental est celui qui est né du double voisinage de l'Allemagne et de la Russie. Il comporte des données redoutables.

Première hypothèse : ces deux pays peuvent s'unir contre la Pologne. C'est le cas le plus grave, et dont les conséquences sont les plus aisées à concevoir.

Ils peuvent, au contraire, entrer en guerre l'un contre l'autre. Et voici la Pologne menacée d'être leur champ de bataille... et de les voir faire la paix à ses dépens.

Que l'un d'entre eux attaque la Pologne, et que l'autre vienne au secours de celle-ci, le danger se complique. Si, malgré cette aide, la Pologne est battue, ne risque-t-elle pas, dans ce cas encore, de faire les frais de la réconciliation entre

l'Allemagne et la Russie ? Si l'agresseur est repoussé, pourra-t-elle facilement se libérer de son propre allié ?

Telles sont les éventualités sur lesquelles les Polonais méditent, à la clarté que projettent sur elles les leçons du passé.

Voyons d'abord comment se présentent les relations de la Pologne avec l'Allemagne.

Au cours des siècles, le contact de ces deux pays n'a pas toujours eu l'aspect d'un conflit aigu. Après que les Polonais eurent brisé, à la première bataille de Tannenberg, la menace des Chevaliers teutoniques, la poussée allemande se stabilisa plus ou moins. C'est l'expansion de la Prusse qui lui donna un nouvel élan. Entre temps, les relations économiques s'étaient développées (beaucoup de termes commerciaux, en langue polonaise, sont d'origine allemande). Elles devaient prendre une place de plus en plus importante dans les rapports des deux États. Entre ceux-ci, il n'y a pas cependant d'affinités sentimentales. La culture allemande est prisée, mais non répandue en Pologne. La discipline et la force germaniques y inspirent le respect, plus sans doute que l'admiration. Les Partages ont laissé un sentiment de rancune, et les souvenirs de l'occupation allemande pendant la Grande Guerre sont encore vivants. Les revendications territoriales nées en Allemagne à la suite du traité de Versailles sont présentes à l'esprit de tous les Polonais. Tous souhaitent le maintien de la paix avec leur voisin de l'ouest. Ils sont moins d'accord sur les moyens de l'assurer. L'alliance française, qui est l'un de ces moyens, n'est discutée par personne, du moins dans son principe. Le recours à l'entente directe est de même approuvé, et a d'ailleurs été tenté à diverses reprises avant d'aboutir à l'accord actuel : mais l'opinion est divisée sur l'appréciation de sa valeur. Les uns voient dans l'accord polono-allemand les bases d'une détente durable. Certains pensent même que les revendications territoriales du Reich avaient un caractère plus « prussien » qu'allemand ; que le régime hitlérien a un intérêt majeur à consolider, même au prix de leur sacrifice, ses bons rapports avec un pays qui sert de barrière entre l'Allemagne et la Russie soviétique. De même, pensent-ils, la Pologne a intérêt à se montrer conciliante dans la mesure où l'intégrité de son territoire n'est pas en jeu, pour maintenir une détente qui renforce sa sécurité.

Mais nombreux sont les Polonais qui restent convaincus que les revendications allemandes ne sont qu'ajournées jusqu'au moment où le Reich sera assez fort pour n'avoir plus à ménager la Pologne. Pour ceux-ci, l'accord polono-allemand est un instrument d'apaisement, un moyen de gagner du temps, mais ne dispense pas de rester sur le qui-vive et de maintenir intactes les autres garanties de sécurité.

Tous sont d'accord pour s'opposer à toute revendication territoriale, qu'il s'agisse de la Haute-Silésie, de la Posnanie ou de la Poméranie, terres polonaises de par l'histoire et l'habitat.

Quant à la question de Dantzig, elle est liée dans leur esprit à l'organisation du débouché économique de la Pologne sur la Baltique.

Les souvenirs de la domination tsariste ne devraient, en bonne logique, jouer aucun rôle dans l'attitude des Polonais vis-à-vis de l'U. R. S. S., qu'on ne peut tenir pour responsable des Partages. Mais la guerre de 1920, en ouvrant la perspective d'une conquête russe à forme révolutionnaire, a ravivé l'ancienne défiance, qui est entretenue par l'existence de la propagande bolchévique. C'est pourquoi plusieurs années s'écoulèrent avant qu'on arrivât à superposer au traité de Riga un pacte de non-agression destiné à créer une détente entre les deux voisins. Ce pacte fut accueilli avec satisfaction par la très grande majorité du peuple polonais. Sa conclusion avait été favorisée par le relâchement des liens entre Berlin et Moscou. L'aigreur qui marqua bientôt les rapports germano-russes, si elle écartait le danger d'une union des deux grands voisins de la Pologne contre elle, la fit passer au rôle embarrassant d'État tampon. C'est pour remédier à cette situation qu'avait été proposée la conclusion d'un pacte oriental auquel la Pologne aurait participé avec ses deux grands voisins. L'Allemagne s'y refusant, le gouvernement polonais ne voulut pas y adhérer sans elle. Le pacte de non-agression polono-russe subsista, mais la détente escomptée perdit de sa valeur en proportion de la mauvaise humeur que causait au gouvernement soviétique la détente polono-allemande.

Il n'en reste pas moins que la nation polonaise souhaite non seulement la paix, mais l'existence de bons rapports avec l'U. R. S. S., sous la réserve que celle-ci s'abstiendra de

toute immixtion dans les affaires intérieures de la Pologne.

Quant aux visées sur l'Ukraine, dont on parle quelquefois, elles peuvent exister dans quelques esprits isolés, mais l'immense majorité de la nation souhaite simplement le maintien de sa sécurité du côté russe. Les Polonais savent bien que se prêter à cette aventure, ce serait, comme l'a dit l'un d'eux, « travailler pour le roi de Prusse ».

En résumé, l'attitude de l'opinion polonaise vis-à-vis des deux grands voisins est essentiellement défensive. Un trait caractéristique qui résulte encore des données exposées plus haut, c'est l'ardent désir des Polonais de ne voir entrer sous aucun prétexte sur leur territoire les armées de l'un ou de l'autre de ces deux voisins. Il faudrait la pression de bien grands événements pour les faire changer d'avis.

Le voisinage de la Lithuanie pose un tout autre problème. On sait qu'à la suite de l'occupation de Wilno par le général Zeligovski, le gouvernement lithuanien, refusant de reconnaître le fait accompli, rejeta un projet d'entente avec la Pologne que l'histoire semblait rendre tout naturel, et rompit toutes relations avec elle. Cette attitude a fait naître entre les deux États des frictions qui ont failli à diverses reprises prendre un caractère aigu. Les Polonais en ont paru concevoir encore plus de surprise et de regret que d'irritation. La Pologne englobe d'ailleurs la plus grande partie de l'ancien grand-duché, et les Lithuaniens qui l'habitent sont restés fidèles à la mémoire de l'ancienne Union de Lublin et ne font pas de différence entre leur pays d'origine et le reste de la Pologne. Ils acceptent comme un fait le nationalisme exclusif du nouvel État lithuanien, ne nourrissent à son égard aucune aversion, mais souffrent de son attitude. Puisqu'un récent incident a obligé le gouvernement de Kaunas à reprendre des relations normales avec la Pologne, il faut espérer que la détente sera durable et contribuera à renforcer la paix de l'Europe. Il en sera probablement ainsi, si des tiers ne s'en mêlent pas.

Au sud-est, la Pologne a pour voisine une nation venue à la vie internationale pendant qu'elle-même en était sortie. Entre l'État polonais et l'État roumain, il n'existe pas de controverses historiques. Tous deux ont secoué l'oppression

étrangère. L'un et l'autre sont limitrophes de la Russie. Leur alliance était en quelque sorte « dans l'air ». Elle est populaire en Pologne. L'opinion l'envisage en général comme prolongeant de part et d'autre une ligne de défense contre la possibilité d'une agression russe.

Mais la Roumanie a aussi une politique balkanique ; elle fait en outre partie de la Petite Entente ; enfin, elle est, comme la Pologne, l'alliée de la France.

Cette activité multiple est jugée diversement par l'opinion polonaise. L'adhésion à la Petite Entente est vue sans enthousiasme, la Pologne ayant toujours refusé de s'associer à un accord qui a pour objet essentiel de maîtriser la Hongrie, dont elle n'est pas voisine et pour laquelle elle éprouve une sympathie séculaire. Si l'alliance de la Roumanie avec la France est généralement considérée comme renforçant les liens entre les trois pays, certains estiment que la situation géographique de l'État roumain devrait lui faire donner le pas à l'alliance avec la Pologne. Et, parmi ceux-ci, il en est qui voudraient réconcilier Bucarest et Budapest, pour rendre à la Roumanie toute liberté d'action en cas de danger à l'est.

Au sud encore, plus à l'ouest, la Pologne a de même pour voisin un État de naissance toute récente, la Tchécoslovaquie. Mais une ancienne rivalité, le souvenir des frictions entre Tchèques et Polonais sous la domination autrichienne, les rancunes qu'ont fait naître en Pologne le partage du duché de Teschen et l'affaire du transit des munitions pendant la guerre de 1920, ont créé un climat peu favorable au développement des relations intimes que devraient impliquer pour les deux peuples la parenté de race et le souci de leur sécurité.

Si la grande majorité de l'opinion polonaise se contente de ne point éprouver de sympathie particulière pour les Tchèques, il existe un courant qui fait un sort à tous les griefs, tels que la complaisance attribuée au gouvernement de Prague pour les agitateurs ruthènes de Pologne, ou les vexations qui seraient infligées à la minorité polonaise de la Silésie tchèque. En revanche, il se trouve aussi des esprits qui se dégagent des litiges de voisinage et des querelles sentimentales, et qui souhaitent un rapprochement fondé sur la raison entre deux États ayant un même intérêt primordial au maintien de la paix.

Un tel accord n'est pas impossible. Il a failli se réaliser à diverses reprises, en particulier au moment où le Pacte à quatre causait le même mécontentement à Varsovie et à Prague. Il pourrait intervenir encore si l'opinion polonaise se rendait compte que la menace qui pèse sur la Tchécoslovaquie, une fois son but atteint, aurait bientôt fait de se retourner vers elle.

Au delà de la Tchécoslovaquie, il est un pays qui jouit en Pologne de nombreuses sympathies. C'est la Hongrie. Une amitié traditionnelle lie les deux peuples. Le Polonais, qui a gardé des chevauchées d'antan le goût de l'héroïsme chevaleresque, découvre un trait semblable chez la nation magyare.

Ces sympathies, jusqu'ici, relèvent surtout du domaine sentimental. Leur existence pourrait cependant favoriser le cas échéant certaines tendances à la construction d'un « axe » Varsovie-Rome, passant par Budapest.

L'Italie, en effet, tient dans l'opinion polonaise une place dont l'importance n'est peut-être pas assez connue.

Même au temps où elle n'était plus qu'une « expression géographique », elle eut avec la Pologne des relations qui ont laissé une empreinte durable. Les Polonais venaient volontiers puiser à la source même les enseignements de la civilisation latine, à laquelle les rattachait le catholicisme. La connaissance du latin, longtemps répandue en Pologne, favorisait la diffusion de la culture italienne. Le mariage de Bona Sforza avec Sigismond Ier accentua encore ce contact. L'art italien a eu en Pologne une influence dont on trouve des témoignages remarquables à Cracovie, à Wilno, à Poznan, dans bien d'autres villes, et dans de nombreux châteaux. Des relations économiques s'établirent. Nombreux sont les légumes et les fruits dont les noms polonisés décèlent qu'ils furent introduits d'Italie. Plus tard, les luttes que les Italiens livrèrent pour leur *Risorgimento* eurent leur écho en Pologne. Si c'est aux côtés de Bonaparte que Dombrovski combattait, le chant de ses légionnaires, devenu l'hymne national polonais, en le rappelant, mentionne qu'ils partent « de la terre italienne » pour aller délivrer leur pays.

Devenue une grande Puissance, l'Italie continua de s'intéresser à la Pologne. Lors de l'exécution du traité de Versailles,

elle s'efforça, en particulier, de jouer un rôle dans le règlement de la question de Haute-Silésie. Ses efforts n'ont pas toujours été populaires, mais elle n'est pas indifférente aux Polonais, et leur est plutôt sympathique. Dans le jeu de la politique internationale, et alors que la Pologne, prenant chaque jour davantage conscience de sa force, semble vouloir élargir de plus en plus son champ d'action, il n'est pas inutile de savoir que l'opinion polonaise s'intéresse à l'Italie.

Les relations de la Pologne avec l'Angleterre sont envisagées par l'opinion polonaise en fonction des grands problèmes économiques ou politiques, mais ne provoquent chez elle aucune réaction particulière de nature à fournir des indications intéressantes à ses gouvernants non plus qu'aux États étrangers.

Il n'en est pas de même de la France, qui occupe une place éminente dans les préoccupations de l'opinion polonaise.

Les liens qui unissent les deux pays ont un caractère à la fois politique et sentimental. Leur origine est ancienne. Le rôle joué par la France dans l'épanouissement de cette civilisation gréco-latine que le catholicisme a propagée, devait favoriser l'établissement de relations intellectuelles entre elle et la Pologne. Plus tard, au XVIIe et au XVIIIe siècle, celle-ci fut sensible au rayonnement que projeta sur l'Europe la pensée française, et les « philosophes » exercèrent sur elle une influence dont la Constitution polonaise de 1791 porte l'empreinte. Les patriotes chassés par les Partages apportèrent en France un premier contingent d'exilés, dont plusieurs s'illustrèrent en combattant sous son drapeau qui était pour eux celui de la Liberté. L'épopée napoléonienne, la création du grand-duché de Varsovie vinrent accroître ces liens moraux, et point seulement du côté polonais. La sympathie fraternelle que l'opinion française ressentait dès lors pour la nation persécutée, et qu'elle devait manifester, au point de contrarier les desseins de ses gouvernants, pendant les grandes épreuves de 1830 et de 1863, ne pouvait que renforcer le sentiment qu'on éprouvait pour notre pays en Pologne. Cet état d'esprit fut entretenu et exalté par les vagues successives d'exilés qui reçurent en France un accueil chaleureux, et parmi lesquels se trouvaient des écrivains ou des artistes illustres.

L'alliance franco-russe, fruit de l'inquiétude causée par l'hégémonie allemande, jeta quelque trouble dans les cœurs polonais. Néanmoins, les sympathies intellectuelles restèrent vivaces, et, grâce à elles, de nombreux esprits en Pologne continuèrent de garder leur foi dans l'amitié française. Nous avons vu comment ce sentiment s'est traduit pendant la guerre, et combien il a été justifié par l'assistance décisive que la France a donnée aux revendications polonaises.

Au lendemain de la guerre, la conclusion de l'alliance franco-polonaise parut à tous, en Pologne et en France, comme la conséquence naturelle du nouvel ordre de choses. L'intérêt commun était écrit sur la carte. Depuis 1921, jamais, en Pologne, l'existence de cette alliance n'a été mise en cause, ni son utilité contestée.

Ce principe acquis, son application comporte des nuances aux yeux des différentes parties de l'opinion. L'idée que l'on se fait de la portée de l'alliance, de sa mise en œuvre, de son importance dans l'évolution de la politique étrangère, n'est pas la même dans tous les milieux politiques, ni dans les différentes régions du pays, et varie même suivant les circonstances extérieures.

Les uns, et l'on peut dire que c'est l'opinion de beaucoup la plus répandue dans la masse du peuple, y voient essentiellement le contrepoids indispensable au danger que la puissance allemande constitue pour la sécurité des deux alliés. Il est naturel que ce sentiment soit particulièrement marqué dans les provinces de la Pologne les plus proches de l'Allemagne.

D'autres, soit parce que leur habitat les rend plus sensibles au danger russe, soit parce que les souvenirs de la guerre de 1920, — la première à laquelle l'armée de la nouvelle Pologne ait eu à faire face, — les mettent plus particulièrement en alerte, sont enclins à regarder au moins autant du côté russe que du côté allemand. Ceux-ci ne méconnaissent nullement l'importance de l'alliance, mais en envisagent l'application éventuelle aussi bien à l'est qu'à l'ouest, et sont portés à s'étonner que l'opinion française, qui ne voit pas les choses sous le même angle, ne perçoive pas suffisamment à leur gré leurs préoccupations.

Une question plus complexe encore, c'est l'importance de

la place que l'alliance doit occuper dans l'orientation générale de la politique extérieure.

Une partie nombreuse de l'opinion publique estime qu'elle doit en être en quelque sorte la base. D'autres tendent à limiter sa portée à son but direct, qui est l'assistance en cas d'agression ; tout en la considérant comme nécessaire, ils estiment que la Pologne doit garder sa liberté de manœuvre par rapport à la politique générale de la France.

Les événements extérieurs, non moins que l'évolution des partis à l'intérieur, renforcent tour à tour chacune de ces tendances. Le développement de la puissance allemande, l'objet supposé de ses ambitions prochaines, les dispositions qu'elle témoigne envers la Pologne fournissent des arguments dans les deux sens. Il en est de même des desseins attribués à la politique française, trop souvent sur la foi de nouvelles sans fondement, ou de propos inconsidérés. La portée de l'alliance est d'abord appréciée en fonction de notre force militaire, qui reste incontestée, mais aussi d'après ce qu'on croit connaître de nos difficultés intérieures et des craintes qu'on en éprouve pour notre liberté d'action. Il est arrivé aussi qu'en Pologne, comme en France, l'opinion, animée d'un égal souci de sécurité, ait varié à diverses reprises sur l'attitude à adopter en présence du danger allemand. Malheureusement, ces variations n'ont pas toujours été concordantes. C'est que les réactions des deux pays procèdent d'une vision différente des faits.

L'alliance avec la France n'en a pas moins en Pologne des racines profondes. Or le prix même qu'on y attache incite à en mesurer la valeur. Que certains le fassent dans un esprit non dénué de préventions n'empêche point qu'il dépend surtout de nous-mêmes d'en maintenir intact le prestige.

*
* *

A la multiplicité des problèmes extérieurs qui se posent devant elle, l'opinion polonaise oppose donc des réactions complexes.

Ces réactions sont celles d'un peuple à la fois ancien et jeune, partagé entre le culte du passé et la foi dans l'avenir. La Pologne d'aujourd'hui a gardé de celle d'autrefois bien des traits, et pourtant rien ne ressemble moins à la « République

royale » que cette nation où toutes les classes s'intéressent à la vie politique et sociale, où les femmes votent, où l'activité intellectuelle s'accroît, où les transformations économiques font sentir leur influence sur les esprits non seulement dans l'industrie grandissante, mais parmi ces populations agricoles qui restent de beaucoup les plus nombreuses. Comment s'étonner que les courants d'opinion soient multiples et divers ? Des tendances caractéristiques n'en dominent pas moins.

Et d'abord, l'intégrité du territoire national est un dogme, que la nation est unanimement résolue à défendre contre toute atteinte.

Par voie de conséquence, les Polonais mettent au premier rang de leurs préoccupations l'organisation de leur sécurité. Au lendemain même du retour à l'indépendance, ayant médité les leçons du passé et les expériences récentes, ils ont compris qu'il fallait avant tout doter leur patrie d'une charpente solide. Ils y ont pourvu d'abord par la création d'une armée nationale qui est l'objet de leur constante sollicitude. Puis, par la construction d'une forte armature politique et administrative : et si les esprits, là comme ailleurs, ne sont pas toujours d'accord sur les méthodes à suivre, les résultats n'en sont pas moins frappants. Enfin, le souvenir des gloires passées, le culte des héros tombés pour l'Indépendance, la fierté qu'inspire la renommée universelle des grands hommes qui, au dedans et au dehors, ont servi la cause de leur pays, tout cela, joint au sentiment de l'effort sans cesse accompli, donne à la nation polonaise la conscience de sa valeur. Elle sent augmenter sa puissance que, chaque année, viennent accroître le développement de son organisation et de ses ressources, et aussi l'excédent impressionnant des naissances. C'est avec ce sentiment de fierté nationale que la Pologne nouvelle entend se mouvoir dans la communauté des États.

Enfin, en raison du caractère même de leur histoire, les Polonais, bien que sujets à l'enthousiasme et épris des idées généreuses, sont portés à envisager les questions internationales avec une vue spécifiquement *polonaise* des choses. C'est la répercussion spéciale de ces questions sur leurs intérêts ou leurs aspirations qui les préoccupe surtout. Si, par exemple, la Société des nations, dans son principe, répond bien à leur idéalisme, ils la jugeront sur ses actes, en tant que leur pays

en sera affecté. Et c'est pourquoi, même au temps où son prestige était intact, l'organisme de Genève avait eu trop souvent à s'occuper de questions *polonaises* pour que sa popularité n'en eût pas souffert.

Ces tendances caractéristiques, les préoccupations particulières aux diverses régions, l'orientation propre à chacun des différents partis, non moins que l'incidence des événements extérieurs, peuvent les revêtir de nuances changeantes et mettre tour à tour en lumière tel ou tel de leurs traits. Mais c'est surtout au regard des méthodes à choisir que ces variations se manifestent. Les mobiles fondamentaux demeurent, et leur connaissance est indispensable à ceux qu'intéressent, à quelque titre que ce soit, les réactions du patriotisme polonais.

Que cette connaissance importe, plus qu'à toute autre, à l'opinion française, l'heure présente l'en avertit impérieusement. Peut-elle être indifférente aux courants qui fermentent dans un pays de plus de 33 millions d'habitants, où son influence intellectuelle est grande, où elle possède d'importants intérêts économiques, et auquel la lie une alliance qui semble imposée par l'ordre même des choses ? Par sa situation géographique, par sa force intrinsèque, la Pologne représente un élément d'équilibre, dont toute évolution peut avoir une répercussion singulière sur le sort de la paix, en même temps que sur son propre destin. Ce que nous représentons pour elle, nul Polonais ne peut l'ignorer. Le même souci de sécurité qui anime les deux peuples doit les rendre solidaires, et ils le sentent instinctivement. Mais les arbres, parfois, empêchent de voir la forêt... C'est en pénétrant sa psychologie que nous aiderons l'opinion polonaise à comprendre la nôtre. Les deux peuples pourront ainsi mieux mesurer encore à quel point leurs intérêts permanents coïncident, et se rendre compte qu'au premier rang de leurs efforts, ils doivent s'employer de toute leur énergie à maintenir leur force entière aux liens qui les unissent, et à travailler en commun pour consolider la paix.

JULES LAROCHE.

L'INDE AVEC LES ANGLAIS

II (1)

CHEZ LE MAHARAJA DE PATIALA

Nous débarquons vers neuf heures du soir à Rajpura, où un aide de camp du maharaja de Patiala, tenue noire à aiguillettes d'or, turban de mousseline blanche, nous attend avec une superbe Rolls Royce. Une demi-heure d'auto nous amène au palais qui m'a fait songer au château de la Belle au bois dormant, car, accueillis par le chef du cabinet militaire du Maharaja, nous errons longtemps dans un grand hall donnant accès à de nombreuses salles, dont l'une des vitrines renferme les différentes décorations du monde entier. Vaste chambre, lit curieux : quatre supports en acier soutiennent une sorte de clocheton de bronze imitant un toit de pagode.

24 *janvier*. — La journée commence tard. Le Maharaja est un homme superbe, grand et fort, à cou de taureau, la barbe noire relevée à la mode sikh, petites moustaches, l'œil tantôt rêveur, tantôt assuré. Il porte un costume de chasse en peau de chamois.

Nous quittons *His Highness* pour aller au vieux Fort voir ses bijoux et ses armes. Traversée de la ville avec ses boutiques, sa foule enturbannée, ses charrettes à bœufs; les bœufs de Punjab sont plus grands et plus forts que dans le Sud. La salle du Durbar, c'est-à-dire des réunions officielles,

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

est très vaste et très élevée. Aux murs, des portraits des anciens maharajas de Patiala, dont les plus lointains portent des armures à cotte de maille. Pour que nous puissions admirer ses bijoux qui dorment généralement au fond de caves profondes défendues par des sentinelles en armes, le Maharaja les a fait étaler. C'est un feu de perles, de diamants et d'émeraudes en colliers, en plastrons de 250 perles sur sept rangs, qui peuvent couvrir la poitrine d'une femme. Au milieu de ces trésors, un souvenir admirable, mais mélancolique : c'est la rivière de diamants de l'impératrice Eugénie, splendides de taille et d'éclat, et qui, par un signe précurseur du destin, sont taillés en forme de larmes ! Quand l'Impératrice, après la Révolution du 4 Septembre, se fixa en Angleterre, elle dut vendre une partie de ses bijoux : sa rivière fut achetée par le grand-père du Maharaja.

Le grand hall à colonnes, où est conservé l'attirail des grandes fêtes de gala, est curieux : carrosses à la mode d'autrefois, mais surtout une série d'*haoudas* (selles pour éléphants), piquets de tentes, hallebardes, le tout en argent ou plaqué d'argent. Tout un matériel de parois, portes, fenêtres, toits, entièrement revêtus d'argent pour la construction d'une chambre.

Au moment où nous rentrons au palais, les chevaux de polo du Maharaja, fort jolies bêtes, défilent. Nous rejoignons *His Highness* à une dizaine de kilomètres où doit avoir lieu un déjeuner en plein air, avant le concours de chiens qui occupera l'après-midi. Beaucoup d'invités. On attend le Maharaja, mais on lui pardonne son retard, parce qu'il fait une arrivée sensationnelle à éléphant. Sa stature sur la grande bête évoque les rajas de la vieille Inde.

Le déjeuner est servi sous la tente, avec des plats européens ; mais on apporte au Maharaja un plateau recouvert d'un chapeau de cuivre, à la mode des *diffas* marocaines. Le chapeau enlevé, le plateau apparaît couvert de petites coupes d'argent contenant différents mets indiens, ragoût, riz, betterave pimentée, etc. Le Maharaja en offre à ceux qui en désirent et je m'en suis félicité : on ne connaît bien un pays que lorsqu'on a mangé de sa cuisine.

On monte à éléphant pour aller voir le concours de chiens. Il s'agit d'apprécier comment un chien sait trouver le gibier

et le rapporter. Les rabatteurs sont des soldats du Maharaja habillés de rouge, comme les gens des tapisseries de chasse de Maximilien. Une ligne imposante de dix-sept à dix-huit éléphants portant la famille du Maharaja et ses invités; à l'arrière-garde un petit éléphant de quatre ans, grand comme un poney, très amusant : son mahout lui met au bout de la trompe un petit harmonica de bois et il joue quelques airs en soufflant.

Vers six heures, on descend et l'on monte en auto. Pas de route, ni même de piste ; le terrain est bon et la Rolls Royce gagne. La nuit vient et, tout à coup, les quelques voitures qui nous accompagnent se trouvent dans un marécage. Bientôt une dizaine d'autos sont en détresse. Les jeunes Anglaises se désespèrent parce que l'heure du thé est passée. Mais Dieu veille sans doute au thé traditionnel, car on a fini par se dégager et, à sept heures, les voitures se sont retrouvées près de grandes tables, où un thé magnifique et excellent est servi.

J'y ai fait la connaissance d'un vieil Indien, à magnifique barbe blanche, à belle tournure, à jambes de cavalier, que j'avais remarqué devant les éléphants pendant la journée. C'est le général Chitah Singh, qui fut pendant de longues années le célèbre champion de polo d'Inde et d'Europe. Il est tout heureux de retrouver des Français et La Tour du Pin échange avec lui des souvenirs de chasse à courre et de parties de polo.

Grand banquet, comme hier à Kapurthala. Le Maharaja porte une très curieuse robe, multicolore et dorée. Il n'a pas mis de bijoux, sauf ses boucles d'oreille et son bracelet de pierres précieuses qui ne le quittent jamais. Il porte uniquement des décorations étrangères. La Tour du Pin remporte un succès personnel en lui remettant les Palmes académiques, que le Maharaja ne possède pas dans sa collection.

Départ à onze heures, pour reprendre le train à Rapjura.

SIMLA

La journée du 25 janvier est consacrée à Simla, la fameuse station d'été de l'Inde du nord. Malheureusement, le temps est frais, il pleut. Nous partons en « draisine » dans l'espoir que « ça va se lever ». La ligne s'enfonce à travers les premiers

contreforts de l'Himalaya, souvent à travers de courts tunnels. A Barog, creusés que nous sommes par le froid, nous prenons un sérieux breakfast. Solon, plus loin, est une station estivale pour les troupes et leurs familles. Bientôt nous entrons dans les nuages et quand nous arrivons à Simla, vers midi, nous sommes dans la neige ; les beaux arbres de la station en sont surchargés. Nous trouvons fort heureusement des *rickshaws* (pousse-pousse), attelés à deux. La pente pour sortir de la gare est si dure avec la neige qu'il faut encore deux autres hommes pour pousser. C'est dans cet équipage, dans les tourbillons de neige, que nous arrivons au Grand Hôtel Cecil. On nous mène dans nos chambres, où l'on a fait du feu ; un grog chaud nous fait du bien. Vers trois heures, un coup de vent ayant un peu dégagé le temps, la vue surplombe de cette hauteur des jardins et des villas. Les sommets sont couverts de neige. A travers l'espace, des lambeaux de nuages vont dans tous les sens.

Thé vers quatre heures, puis nous sortons. Cela nous a permis de nous rendre compte de la topographie de Simla qui s'étend sur plus de quatre milles, tout le long d'une crête à pente raide, les maisons alignées ou s'étageant sur les pentes. Le palais du vice-roi se trouve à l'extrémité de la ville. Il est sévèrement clos. Amarjit Singh me dit en éternuant qu'il y a beaucoup dansé.

Nous sortons bientôt de la route frayée. La marche est pénible dans la neige ; mais nous sommes payés de nos peines, car au sud l'horizon s'est dégagé et, à travers des arbres à perruques de neige et dans des trouées de nuages mouvantes, apparaissent des crêtes lointaines, d'abord orange et bleues, puis, au fur et à mesure que le soleil baisse, avec un premier plan vert, un autre mauve, puis violet ; le dernier horizon est blanc strié de noir. Dans le silence à peine rompu par la chute des mottes de neige, ce spectacle est d'une mélancolique grandeur.

La descente nous donne quelques beaux aperçus sur le terrain très mouvementé de la région de Simla. On pourrait le comparer à de grandes vagues montant à l'assaut de la crête, ces vagues échevelées creusées de vallonnements, comme la mer.

En arrivant à Kalka, pour retrouver la grande ligne et

notre fameux wagon blanc, nous sommes trempés en faisant cent mètres d'un wagon à l'autre, par une de ces pluies des tropiques qui couvrent le sol de quelques centimètres d'eau en un instant.

LAHORE

27 *janvier*. — Réveil en gare de Lahore ; brouillard, temps frais. Un charmant aide de camp vient nous prendre et, à travers de grandes avenues tracées dans les parcs, il nous mène au *Government House*. C'est encore une grande maison blanche à colonnes, imposante, mais c'est aussi comme toujours le confortable *home* anglais. Nous repartons immédiatement pour la messe chez des missionnaires, prêtres italiens, et rentrons pour saluer le gouverneur. M. de Montmorency appartient, me dit-il, à une famille normande qui a émigré en Angleterre au XVIIe siècle.

Mon attention a déjà été attirée par le vaste réseau d'irrigation qui sillonne les Indes. Apprenant qu'il existe à peu de distance, à Khanki, un grand barrage, je demande à le voir. Il a une longueur de 1 200 mètres. C'est un barrage du vieux type. On commence maintenant par réduire la largeur de la rivière à peu près de moitié, ce qui la force à s'approfondir, et la partie de la rivière conservée est seule barrée par un système d'écluses. Ce second système a encore l'avantage de faciliter l'établissement d'un pont de chemin de fer ou d'une route. En captant les eaux de deux rivières, Jhelum et Chenab, par un système de canaux majeurs et de dérivés d'irrigation d'une étendue de 4 500 kilomètres irriguant 2 500 000 acres, le gouvernement du Punjab a réussi à transformer un désert en une région des plus fertiles, produisant deux récoltes par an, principalement en coton, blé, canne à sucre et plantes fourragères pour la nourriture des animaux de 2 000 villages représentant une population de 800 000 habitants. La construction a coûté 36 millions de roupies. Mais l'État se trouve dédommagé par une redevance légère prélevée sur le montant des récoltes des pays irrigués, qui donne un bénéfice de 55 pour 100 des dépenses engagées.

En rentrant, nous nous arrêtons pour voir les jardins de Shah Dara et le tombeau de l'empereur mongol Jehan Jir. Un immense jardin, avec de beaux arbres, coupé d'une ligne d'eau en croix. En suivant une des branches de la croix on arrive à une porte monumentale décorée de mosaïques rouges et blanches. Au delà, un nouveau jardin, avec les mêmes lignes d'eau, renferme le tombeau de l'Empereur, qui se trouve au centre de la croix : vaste monument, plus profond et large que haut, couvert d'une terrasse bordée d'un balustre de marbre ajouré. La même disposition en croix se retrouve à l'intérieur du monument, entouré d'une galerie avec arc en fer à cheval de style musulman. Le sol est une grande plaque de marbre veiné de Jaipur. Aux murs, des fleurs en mosaïque d'un joli dessin. Celles qui sont dans le coin le plus obscur sont restées intactes et ont leur couleur, le bleu en particulier, d'un éclat surprenant. Le plafond est creusé en forme de nid d'abeilles, comme dans les tombeaux des Saadiens à Marrakech. Au centre de la pièce, une grande plate-forme de marbre décoré de fleurs et d'une guirlande dont les couleurs sont données par l'agathe, la cornaline, le marbre vert et le marbre rose. Il s'y trouvait aussi des pierres précieuses qui ont disparu. Elle porte en belle écriture arabe les quatre-vingt-dix-neuf manières de nommer Dieu, des versets du Coran. En montant au sommet d'un minaret, la vue est belle sur l'immense parc, dont les verdures se noient déjà dans la nuit qui vient. Et Lahore n'est plus indiquée que par ses fumées.

Nous nous éloignons à regret, en nous retournant pour admirer le grand tombeau et ses minarets, auxquels le reflet du soleil disparu donne un éclat de neige au milieu de feuillages sombres.

Ce tombeau est un but de promenade pour les familles hindoues. Suivie d'une marmaille d'enfants, une de ces femmes porte à la narine un anneau d'or, grand comme la paume de la main, couvert de perles.

Dîner chez l'agent du vice-roi, Mr Fitzpatrick. Chère excellente et très beaux salons : les tapis sont magnifiques, mais ce qu'il y a encore de plus artistique, ce sont les broderies sur soie, œuvre de Mme Fitzpatrick.

28 *janvier.* — Avant d'aller voir les troupes, nous avons

le temps de visiter les jardins de Shalimar. La route suit la belle vallée du Mahal, et traverse Lahore de bout en bout sur plus de huit kilomètres de longueur, doublée par deux allées cavalières, bordée de palais, musées, haute cour de justice, magasins, grands hôtels, villas. On tourne pour longer un canal bordé d'arbres et arriver aux jardins dessinés et plantés sur l'ordre de Shah Jehan, en 1637. D'abord une ligne d'eau bordée de larges dalles de marbre, puis un second bâtiment de marbre, enfin un jardin secret, entouré de murs et de pavillons, qu'on pourrait appeler le jardin de l'eau. Elle court claire sur le marbre, s'étend jusqu'autour et en arrière du trône de l'Empereur. Celui-ci se trouvait au centre même de la fraîcheur de l'eau, dans l'ombre des grands arbres.

Visite à l'Université, où nous sommes aimablement reçus par le vice-chancelier, Mr Voolner. L'Université de Lahore, fondée par le gouvernement de l'Inde, enseigne toutes les sciences. Les élèves sont presque tous indiens. Avec ses différents collèges, elle comprend 1 100 élèves et son ressort s'étend jusqu'à Peshawar. Elle dispose de 200 professeurs, presque tous indiens ; une quinzaine environ seulement sont anglais ou américains ; très peu ont étudié en Europe. Le résultat est bon pour le second degré, moins bon pour le premier.

120 écoles d'agriculture développent l'utilisation des terres. Lahore compte 35 000 boys scouts.

L'organisation de l'hygiène est aussi poussée que dans les Provinces Unies. Lahore était autrefois très malsain. On en est venu à bout par de grandes précautions d'hygiène. C'est ainsi que tout cantonnement a l'eau filtrée par une canalisation souterraine et que les casernes du 5e de ligne sont les plus confortables que j'aie vues. Vastes bâtiments entourés d'une double véranda, dont l'extérieure est close hermétiquement par des treillages très fins, contre les moustiques. Elle est très élevée, très bien ventilée. Le résultat de ces mesures a été de faire tomber le nombre des malades de 76 à 6 pour 100.

Nous nous rendons ensuite au régiment de cavalerie qui porte le nom de *Probyn's Horse*, du nom du colonel qui a levé

le premier régiment indien. Parmi les meilleurs cavaliers du régiment se trouve le capitaine Birdwood, le fils du maréchal commandant en chef, que je trouverai à Delhi. Tous ces cavaliers enlèvent à la lance de petits piquets fichés en terre d'une hauteur de quinze centimètres et d'une largeur de cinq. Ce régiment élève lui-même ses chevaux dans un haras dont il dispose. Les étalons sont anglais ; les juments sont venues d'Australie, il y a une cinquantaine d'années.

Nous arrivons au musée. Voici le fameux canon Zam Zammah, « le dragon au souffle de feu », devant lequel débute le passionnant roman de *Kim*. Et, comme le jour où Kim était juché sur le canon, il s'y trouve encore aujourd'hui des petits Hindous qui y grimpent.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans le musée, ce sont les statues des artistes qu'inspira le passage d'Alexandre. Certaines têtes, certains torses rappellent tout à fait les statues grecques. On voit des bas-reliefs représentant des personnages dont l'expression et le geste n'ont rien d'hindou. Le musée de Lahore confirme l'opinion du savant résident de Bangalore, M. Pears, sur l'influence de l'art grec dans l'Inde du Nord. La statue la plus belle peut-être est le bouddha émacié par son jeûne ; sa figure et son torse sont ceux d'un écorché, on voit les veines aussi bien que les os, la tête est celle d'un Européen.

PALAIS DES EMPEREURS MONGOLS

Mais il faut courir au vieux Fort pour voir les restes du palais des empereurs mongols. Au bout d'un beau jardin se dressent de hautes murailles dominées par deux minarets rouges et par le dôme blanc de la mosquée d'Aureng Zeb : à gauche la mosquée, à droite la masse du vieux fort, devant soi un joli pavillon de marbre. Encore une haute porte rouge dominée par le clocheton du tombeau d'un empereur sikh. Encore une enceinte et l'on se trouve devant les hautes murailles du vieux palais mongol.

L'impression est saisissante : renforcées de tours et de clochetons, elles sont recouvertes sur plusieurs centaines de mètres de panneaux représentant des éléphants, des cavaliers, des chameaux, au combat, à la chasse, au jeu de polo. C'est

donc aux Mongols de l'Inde que les modernes doivent le polo.

Il y a encore bien des choses à voir ; mais il faudrait le temps. Nous n'avons pu qu'admirer la jolie mosquée de la Perle, Moti Masjid, petite mosquée de marbre blanc pour le service particulier des empereurs. Mais nous n'avons pas vu la tombe d'Anar Kali, la favorite d'Akbar qui fut emmurée parce que l'empereur s'était aperçu qu'au moment où son fils entrait dans le harem, Anar Kali lui avait souri. Sur sa tombe, l'inscription dit : « Ah ! si je pouvais voir encore une fois mon bien-aimé, jusqu'au jour du Jugement je remercierais le Créateur. » Nous n'avons pas vu non plus la mosquée de Souhéri Mesjid, construite par le favori d'une impératrice. Sa faveur ne dura pas, car la légende raconte qu'elle le fit périr à coups de savates donnés par ses suivantes.

Lahore, avec sa forêt de jardins, son vieux palais, m'a paru la ville la plus agréable de celles que j'ai visitées jusqu'ici, et je ne m'étonne pas du dicton mongol : « La moitié de Lahore vaut mieux que Chiraz et Ispahan à la fois ». J'aurais voulu envoyer des cartes postales. Je n'en ai pas trouvé, ou du moins le boutiquier chez lequel on m'a mené n'avait que des vues de la poste et autres monuments modernes du même intérêt.

Nous rentrons pour remercier le gouverneur de sa très gracieuse courtoisie et nous n'avons que le temps de filer pour retrouver le fameux wagon blanc.

RAWALPINDI, PUNJAB

29 *janvier*. — Le grand lieutenant Tubs vient nous chercher. Il a dû pleuvoir toute la nuit, le sol est détrempé, partout des mares ; le temps est couvert et froid. Comme toujours, par de grandes avenues, nous allons au Quartier général (*Flagstaff House*) où nous serons les hôtes du général sir Alexander et de lady Cobbe. La maison du général est originale. Vaste rez-de-chaussée blanc à terrasses, avec les trois ou quatre colonnes indispensables pour une entrée. Beaucoup de simplicité, meubles en très beau bois du pays. Le charme de cette maison est qu'elle est plantée comme une tente en plein bois. De la véranda qui l'entoure, on ne voit aucune limite, ni murs, ni haie. La végétation est plus pauvre qu'à Lahore : pas mal d'arbres dépouillés, des flaques d'eau par

terre, le temps gris. On se croirait dans la forêt de Compiègne ou de Villers-Cotterets à pareille époque. On sent que nous sommes montés vers le nord.

Rawalpindi est le quartier général de l'armée commandée par le général Cobbe, la plus importante des armées de l'Inde, parce qu'elle a à faire face sur la frontière à l'U. R. S. S. et à l'Afghanistan. Le général est un homme grand, maigre, avec le nez proéminent à la Condé, une courte moustache. Il déploie une carte et me fait parcourir des yeux notre itinéraire, me renseignant sur la situation à la frontière et les méthodes employées. Ce sont celles que nous avons pratiquées nous-mêmes en Afrique, notamment au Maroc. Je crois entendre le maréchal Lyautey m'exposant ses idées à son arrivée à Fez, en 1912. C'est ainsi que, pour la tribu des Mahsouds, après que les Anglais, dans les années écoulées, eurent prouvé leur force, ils ont, par leurs officiers du *Political Service* (notre Service des Renseignements et nos Affaires indigènes), attiré une partie des tribus mahsouds en leur donnant les terres de l'Indus où les canaux d'irrigation venaient de créer la fertilité. Naturellement dans les tribus mahsouds restées indépendantes, les gens viennent peu à peu demander des terres. Le *Political Service* sait aussi varier ses formules ; c'est ainsi que, pour les tribus du Waziristan, leur indépendance a été maintenue. Elles sont sous la surveillance d'un résident qui doit s'entendre avec les autorités militaires. Celles-ci, en cas de troubles imprévus, prennent leurs responsabilités.

L'occupation se compose de troupes régulières massées dans la mesure du possible dans les postes de l'arrière et, dans la zone de l'avant, de troupes irrégulières, levées dans les tribus et commandées par des officiers britanniques, sous la haute autorité du Chief Commissioner de Peshawar. C'est l'ancienne organisation du Maroc, où les officiers de Renseignements, avec les cavaliers Maghzen, étaient sous l'autorité du Résident général.

En arrière de l'occupation militaire, dans les régions administrées civilement, il n'y a plus qu'une police armée. A l'appui de l'occupation militaire, comme toujours, on s'efforce de pousser en avant les chemins de fer. A l'heure actuelle, la grande voie ferrée qui suit la vallée de l'Indus, de Karachi

à Peshawar, ne franchit l'Indus qu'à Attock, sur la route de Peshawar.

L'après-midi est consacré à la visite du musée des fouilles de Taxila, visite que m'avait fort recommandée M. Georges Clemenceau, lorsque j'allai le voir à la veille de mon départ. Nous sommes là sur la ligne de marche d'Alexandre. L'auto nous mène par une campagne de France mouillée, sous un ciel chargé de gros nuages. Une ligne de collines sur notre droite rappelle à La Tour du Pin, qui a été quelque temps à la 4e armée, les monts de Champagne, avec le Cornillet, le Mont Haut, le Mont Blond, le Têton, le Casque. Nous passons un petit col au milieu duquel, sur un piédestal naturel, s'élève une haute stèle : monument élevé au brigadier général John Nicholson, un des héros de l'Inde anglaise, qui prit part à la première campagne sur Caboul, en 1840, à l'âge de dix-sept ans, aux deux guerres sikhes de 1845 et de 1848, et fut blessé mortellement, en 1857, à l'attaque de Delhi, lors de la grande mutinerie. Mort à trente-quatre ans.

Les fouilles ont révélé, à Taxila, une ville qui a été successivement : d'abord ville indienne, ville grecque de Bactriane (la Perse des Anciens), puis scythe, enfin hindoue. Aussi l'influence grecque sur toutes les sculptures groupées dans un grand musée est-elle saisissante. De nombreuses statues de Bouddha ; l'une a le type grec, mais l'artiste a ajouté des moustaches à l'indienne. Dans une sorte de chapelle, l'image de Bouddha est entourée de sujets, pasteurs, saints, animaux, etc... A côté, voici le masque de Napoléon. Et, dans de petites têtes, on croit reconnaître M. Paul Boncour, Jaurès. Un vrai musée Tussaud. Peu d'or dans la première période, beaucoup plus avec les rois sikhs et parthes. A partir du IIe siècle, l'art devient nettement indien, avec des attributs de Siva. Mais de toutes ces pièces, la plus belle, la plus émouvante est un poilu coiffé de la bourguignotte, avec une couronne de lauriers.

Plus loin, le temple bouddhique de Jaulian, deux grandes statues de Bouddha instruisant, une sorte d'église qui contient de nombreuses stupas, dont quelques-unes sont les tombes des religieux.

De là, au temple de Jandial, élevé par les disciples de Zoroastre, les Persans adorateurs du feu. Il ne reste que quelques belles colonnes de grès, dont les corniches sont

remarquablement sculptées avec le même soin qu'aujourd'hui, et cependant elles sont l'œuvre de sculpteurs du IIe siècle. Il en est de même de chapiteaux à volutes.

Très agréable dîner où le général et lady Cobbe ont appelé les généraux et officiers dont les femmes parlent français. Il y a là le grand général Mac Mullen, qui commande la division de Rawalpindi, et qui porte la croix de guerre française, le major général Saint-John, le brigadier Bethell, chef d'état-major de l'armée du Nord, ancien attaché militaire à Washington, qui a commandé une brigade sur le Rhin, et avec qui je parle longtemps de Paris qu'il aime, comme tant d'étrangers qui ont beaucoup voyagé.

30 *janvier.* — Visite de l'arsenal, installé comme toujours dans un vieux fort, qui satisfait aux besoins de l'armée du Nord : les ateliers de réparations emploient de nombreux Indiens ; seuls quelques contremaîtres sont anglais.

Dernier déjeuner chez nos aimables hôtes. Lady Cobbe a la bonté de me montrer la charmante photographie de sa sœur et de ses enfants ; mais le souvenir de ses enfants restés en Angleterre n'enlève rien à son entrain.

Nous partons à trois heures en auto, le temps est toujours couvert. Nous reprenons la route de Taxila, à travers une immense plaine coupée par la profonde dépression de l'Indus. La route et le chemin de fer franchissent le fleuve au même point, près d'Attock. On dépasse un vieux fort mongol flanqué de tours, où se trouve maintenant la compagnie indienne de garde au pont.

Arrêt à quelques kilomètres, à Naushara, pour prendre le thé avec les officiers d'une brigade d'artillerie qui quitte sa garnison pour rentrer à Jubbulpore, dans les Provinces centrales. Le général Wagstaff était à Gallipoli avec le maréchal Birdwood ; plus tard, officier de liaison à l'armée américaine, il a combattu à côté de moi, quand la 4e armée française et l'armée américaine ont attaqué le front allemand, le 26 septembre 1918. Il porte la croix de guerre française avec deux palmes, dont une que je lui ai donnée.

Voici, au soleil couchant, les feux de Peshawar, des campements de nomades, car Peshawar est le point de rencontre de l'Inde et de l'Asie centrale. J'arrive à sept heures au

Government House. Reçu par sir Norman et lady Bolton dans un grand hall, jolie pièce lambrissée de bois sombre. Au-dessus des trophées de bouquetins de l'Himalaya, une galerie court tout autour de la pièce. Lady Bolton me conduit dans ma chambre, où j'ai la surprise de trouver un superbe manteau jaune brodé, fourré de peaux de chèvres, cadeau du chef d'état-major Bethell, avec qui j'ai longuement causé hier et qui m'avait parlé du froid de la montagne. On n'est pas plus aimable. La chambre mesure vingt pas de longueur sur neuf de large. Le lit est perdu au milieu. Elle donne sur une large terrasse et sur le parc. J'en profiterai demain, mais ce soir nous avons encore le feu allumé dans la cheminée.

Nous sommes ici dans la zone frontière, et l'on s'en aperçoit, puisque le capitaine Amarjit a dû, à quelques kilomètres avant d'arriver à Peshawar, signer un livre que lui a présenté la sentinelle et y porter, avec le numéro de l'auto, les noms des voyageurs, etc... Cette sage mesure devrait être appliquée à tous les voyageurs sur toutes les frontières.

PESHAWAR (N. W. F. P.)

31 *janvier* 1929. — La neige nous poursuit ; les pelouses du jardin de *Government House* en sont couvertes ce matin. Le général Godwin, commandant la division, vient me prendre pour parcourir la Mahsoud Blockhad Line. La région de Peshawar est une vaste plaine qui s'étend jusqu'au pied des montagnes qui la séparent de l'Afghanistan. La plaine arrosée par la rivière de Caboul, qui se divise en nombreuses branches auxquelles on a ajouté des canaux d'irrigation, est très fertile, mais les montagnes sont pauvres et sont habitées par des populations indépendantes les unes des autres et habituées de longue date à descendre piller dans la plaine. Les principales sont les Mahsouds au nord de la rivière de Caboul et les Afridis au sud. Quand les Anglais ont vaincu les Sikhs au milieu du siècle dernier, ils ont poussé leur occupation du même coup jusqu'à la région de Peshawar. Il y a eu immédiatement des conflits entre eux et les tribus de la montagne. C'est ainsi que dans le petit fort de Mitchnee se trouve la tombe de l'ingénieur qui l'a construit et qui fut tué dans un engagement. Cet ingénieur du Bengale portait un nom bien

français : Arthur Boulnois. Sur un autre petit fort, Chabkadar, sont apposées des plaques rappelant la mémoire des officiers et soldats tués.

La région est à peu près tranquille depuis 1908 ; mais pendant la guerre, la situation a été délicate. Une grande partie des forces des Indes ayant été retirée et envoyée sur les champs de bataille, on a alors construit, pour empêcher les incursions des Mahsouds, une série de blockhaus reliés par des fils de fer électrifiés.

Des terrasses des forts, l'on a devant soi, à dix kilomètres, le cercle de montagnes dont les sommets sont neigeux, et s'il faisait clair, nous verrions les cimes du Kashmir.

A cette ligne de fortins s'arrête l'administration britannique ; au delà, les tribus sont indépendantes ; mais des accords ont été conclus d'autant plus facilement que les habitants des plaines sont, du moins dans les circonstances normales, pour les Anglais protecteurs, contre leurs compatriotes pillards. Ce n'est que lorsqu'une grosse bande descend de la montagne que par peur ils se rallient. Les blockhaus sont gardés de nuit par des vedettes appartenant aux tribus indépendantes de la plaine. Ces accords font partie de la politique britannique, qui entretient dans les tribus des agents de Renseignements. Les forts ont pour garnison une compagnie de troupes régulières du pays ; celle de Mitchnee est commandée par un officier anglais, grand gaillard maigre, chaussé de sandales à bandes de cuir du pays afghan, se croisant sur le pied.

L'*Air Forces* de Peshawar est aussi bien que les troupes irrégulières aux ordres du *Chief Commissioner* Bolton. Ceci pourrait créer une situation anormale, si elle n'était corrigée par le fait des excellentes relations existant pour le bien du service entre les différentes autorités.

Les tribus de la plaine seraient riches, si elles n'avaient eu l'imprudence d'emprunter aux Hindous de la ville qui sont arrivés à racheter la plupart des terres. Ceux-ci commencent même à acheter des villas dans le cantonnement britannique. C'est ce qui est arrivé en Algérie entre les Arabes et les Juifs.

Au lunch, je me trouve placé à côté de la femme d'un capitaine de l'État-major. Mme Anstey parle non seulement le français et l'anglais, mais l'allemand, l'arabe et l'hindoustani.

A la fin du repas, une nouvelle circule, tout le monde s'agite : un avion ramenant des évacués de Caboul est signalé. Nous courons au terrain d'atterrissage pour voir arriver un énorme avion d'où sortent sept à huit Hindous et un Anglais.

Au retour, j'ai un très intéressant entretien avec sir Norman Bolton, sur la politique locale. Au sud, le Waziristan n'est occupé et administré que depuis 1919, à la suite d'incursions répétées des habitants. On s'attire la sympathie des tribus en leur offrant le moyen de gagner de l'argent, soit dans la police, soit dans les travaux d'irrigation et en leur donnant des écoles et des hôpitaux. Plus au nord, dans les vallées du Tochi et du Koroum avec Parachinar, la même politique a été pratiquée ; mais le pays est occupé par les forces irrégulières et par un bataillon de réguliers à Idak. Ce qui est intéressant, c'est que l'occupation a eu lieu à la demande des habitants demandant à être protégés contre les pillards. Sur le territoire des Afridis, la *Khyber Pass* est seule zone anglaise ; à droite et à gauche de la route, le territoire est indépendant. Autrefois, les Afridis exigeaient une dîme des caravanes ; l'Angleterre l'a rachetée, mais elle paie une subvention aux Afridis. Les Mahsouds sont encore, et pour longtemps, la tribu la plus hostile. Ce territoire n'a pas été pénétré, et, comme nous l'avons vu, c'est de ce côté que la plaine est gardée par des blockhaus qu'occupent les Mahsouds soumis. Au nord se trouvent trois petits États, celui de Swat occupé par un bataillon régulier, celui de Dir et le fameux marché de Chitral qui ont chacun un bataillon régulier.

Pour la garde de ce vaste pays, le Chief Commissioner dispose d'environ sept mille hommes de troupes irrégulières, fournies par les tribus soumises, payées, nourries, habillées par l'Angleterre, l'engagement étant de trois ans ; de quatre mille gendarmes recrutés dans les régions administrées ; enfin de Kacidars irréguliers armés de leurs propres armes et fournis par les tribus dont on paie les chefs.

La partie riche de la *North West Frontier Province* est la plaine irriguée des environs de Peshawar qui produit le blé, la canne à sucre, le tabac, un riz très fin et des fruits.

La conclusion que l'on peut tirer de l'entretien avec sir Norman Bolton, c'est que la politique britannique ne cherche pas à déterminer une formule générale ; ses méthodes sont diffé-

rentes ; elles varient suivant les tribus et les circonstances. Je crois que c'est là la vérité.

Visite de la ville indigène et des bazars.

Rues très pittoresques, assez larges, remplies de monde. La plupart des maisons ont, au rez-de-chaussée, une boutique surélevée. Mais ce qui donne à la ville un cachet particulier, ce sont de longs balcons, où les hommes passent leur journée à deviser ou travailler.

Du haut du commissariat de police de Ghor Khatri Tassil, la vue s'étend sur des maisons couvertes de terrasses, comme dans beaucoup de villes d'Orient. Mais par des balustrades de torchis, de planches ou de roseaux, chaque terrasse est transformée en une sorte d'enclos pour dissimuler les femmes à tous les yeux. La rue est amusante. Voici le porche de l'auberge de Soliman, qui est le rendez-vous des caravaniers de l'Asie centrale. On croise des Thibétains, des Afghans, des Pathans, nom générique de tous les habitants des montagnes de cette région et qui fournissent de bons soldats. Leur type se rapproche davantage du Thibétain, du Mongol que de l'Hindou. Des hommes à la barbe et aux cheveux rouges (teints au henné) parce qu'ils ont fait le pèlerinage de La Mecque ; tous portent des turbans pendant dans le dos et, comme il fait froid, ils ont les épaules et la tête enveloppées, suivant leur fortune, avec la traditionnelle couverture de laine ou un lambeau de toile.

Nous mettons pied à terre à une grande place ombragée par de beaux arbres et encombrée par des boutiques en plein vent, pour jouir davantage du coup d'œil de la rue. Des chameaux gigantesques et des petits ânes la traversent ; des femmes voilées, des hommes à figures de bandit avec leur fusil ; un orchestre de la ville avec des musiciens habillés de rouge et la poitrine couverte de pendeloques métalliques ; de pauvres femmes traînant des petits garçons coiffés de bonnets brodés d'or, un vieux marchand avec une couverture faite de morceaux d'étoffes variées et de débris de châles ; un chef religieux aux yeux creusés et noircis traverse la place en criant d'un air inspiré : « Allah, illa, Allah ! », des jeunes gens distingués causent à l'auvent d'une boutique, un petit bonhomme d'une dizaine d'années porte un éventaire de petits violons en terre cuite.

Aux éventaires des boutiques ou aux étalages étendus sur le sol, tout ce qui est utile à la vie : paniers remplis de lentilles rouges, vertes, jaunes ; rôtisseries, marchands de café ou de thé avec samovar ; sucre en poudre que les petits oiseaux viennent picorer sous l'œil bienveillant du marchand ; morceaux de canne à sucre ; étoffes, cuivres, gilets de velours brodés, marchands de fourrures et de tapis, cages remplies de perruches et de pigeons, pintades et fruits de toutes sortes.

Nous faisons encore un tour au bazar des gens de Caboul. Je regrette de ne pouvoir m'attarder davantage, mais il faut rentrer pour causer de l'aviation avec le commandant de groupe Mills, jeune officier à l'œil énergique, qui a exécuté le sauvetage des légations de Caboul, ce dont il est fier, et il a bien raison. Le moyen employé pour entrer en relations avec Caboul, qui n'avait pas de T. S. F., a été celui-ci : l'avion laissait tomber dans la légation britannique un appareil de signalisation par T. S. F. suspendu à un petit parachute. La légation a pu ainsi faire connaître sa situation et l'évacuation s'est faite dans de bonnes conditions. Le groupe dispose de six escadrilles à douze appareils. Les dépôts et les terrains d'atterrissage ont été préparés dans toutes les directions intéressantes.

Très beau dîner pour célébrer le dix-huitième anniversaire du mariage de sir Norman et de lady Bolton : on ne s'en douterait pas.

KHYBER PASS

1er *février*. — Nous partons à neuf heures avec le général Godwin pour aller voir la fameuse Khyber Pass, à laquelle je pensais déjà lorsque j'étudiais la géographie pour me préparer à Saint-Cyr. Au bout de la plaine, au pied de la montagne, commandant à la fois la route et le chemin de fer, le fort de Jamrud, occupé par le 5e bataillon du 6e *Rajputana Rifles*, dont un détachement est sous les armes. L'un des sous-officiers a été décoré de la médaille militaire après la bataille de Neuve-Chapelle en 1915. Des terrasses du fort, on domine toute la plaine de Peshawar, et comme le temps est clair, on aperçoit au nord, derrière les crêtes, de beaux pics blancs.

La route s'élève rapidement par de nombreux lacets, dans un mauvais terrain de schiste. Il y a deux routes : une pour les autos, aussi bonne qu'aux environs de Londres, l'autre pour les caravanes de chameaux. En temps normal, il passe une moyenne de six cents chameaux par jour à travers la Khyber Pass : c'est tout le commerce de l'Afghanistan, fourrures, peaux d'astrakan, tapis, cuirs, coton, fruits, etc... en sens inverse, le commerce qui descend à travers l'Hindoukoush jusque dans l'Asie centrale. Mais en ce moment, janvier 1929, en raison des événements d'Afghanistan, il n'y a pas de caravanes, c'est tout juste si nous rencontrons une automobile bondée faisant le service de Caboul, et quelques ânes chargés de bois.

A Shagaï, un fort moderne (2e bataillon du 10e *Balush Regiment*) barre la piste principale menant au pays des Afridis. Plus loin, la gorge se rétrécit. Lorsque la première colonne marcha sur Caboul en 1840, elle fut obligée de suivre le lit desséché de la rivière, à travers des passages tellement étroits qu'un éléphant y fut serré entre les deux parois sans pouvoir avancer. Il fallut le dégager en entamant la roche à coups de pic. Cet étroit passage est commandé par le vieux fort sikh d'Ali Mesjid, occupé par une compagnie indienne. Une cheminée d'usine attire l'attention : la source la plus importante de la gorge a été captée et l'eau parvient jusqu'au fort de Landi Kotal, à 16 kilomètres de là.

Depuis Jamrud, mon compagnon de voiture est le général C. A. Milward, commandant le fort de Landi Kotal, comprenant une grosse brigade. Il a combattu aux Dardanelles, lui aussi, dans les rangs de cette glorieuse 29e division, dont le courage héroïque assura le succès du débarquement. On s'était demandé si, en cas de troubles, les Afridis ne pourraient pas faire sauter les conduites d'eau. Mais d'une part, Landi Kotal a une très forte réserve et d'autre part, comme les Afridis ont eux-mêmes besoin de la source, et que le long de la conduite on leur a ménagé une série de points d'eau qui leur sont nécessaires, ils ont le plus grand intérêt à ne pas couper la conduite, qui est d'ailleurs enterrée. L'existence des Afridis apparaît comme un problème. Le schiste a fait place à un granit solide ; on aperçoit de pauvres petits hameaux entourés d'un mur de terre que dominent une ou plusieurs tours de garde ; il n'y

a pas aux environs un pouce de terrain cultivable, rien que des cailloux.

La gorge s'élargit et sur un plateau assez vaste s'étend un grand fort, qui est plutôt un camp fortifié : c'est Landi Kotal. Nous le dépassons pour descendre tout de suite jusqu'à la frontière, à quelques kilomètres. Brusquement, à un tournant de la route, les montagnes de l'Afghanistan se sont levées devant nous : dans les échancrures, la plaine de la rivière de Caboul, et derrière, barrant l'horizon, une longue ligne de glaciers immaculés brillant au soleil : la grande chaîne de l'Hindoukoush, dont quelques sommets atteignent six mille mètres. Nous gelons, malgré un vif soleil clair, par la rapidité de la course et l'altitude : Landi Kotal est à un millier de mètres au-dessus de la mer. Nous laissons à droite le dernier fort de la passe Landi Khana, et voici la frontière. Une perche placée en travers de la route, gardée par un Kacidar, et un poteau portant l'inscription simple, mais émouvante : *Frontier of British India.* La guérite, habituellement occupée par les soldats afghans, est vide en raison des événements. A quelques cents mètres, on aperçoit la maison des Douanes : le douanier est, paraît-il, resté en place et encaisse tranquillement les droits de passage qu'il peut garder, puisqu'il n'y a plus de gouvernement.

En remontant, nous nous arrêtons à Landi Khana, où un détachement du 2e bataillon du 18e *Royal Gashwal Rifles* est sous les armes.

A Landi Kotal, le général C. A. Milward m'a fait l'honneur de ranger dans la cour du fort un détachement de toutes les troupes qui l'occupent :

Un bataillon du 2e *Essex Regiment* (colonel Bowen); un peloton du 1er bataillon du 9e *Gurkhas Rifles* (colonel Burnett) ; le 1er bataillon du 17e *Dogra Regiment* (major Malet) ; une section d'artillerie de montagne avec le major Davies ; un petit détachement de transmissions ; un petit détachement du Train.

Le soleil brille, le ciel est radieux ; la troupe défile, superbe.

Nous traversons le fort et descendons dans un jardin carré planté de quelques arbres, dont un très bel eucalyptus, entourant un tennis. Comment peut-on arriver à faire pousser des arbres sur ces cailloux, je me le demande. Et mes aimables

hôtes me répondent qu'au printemps ces jardins sont remplis de fleurs, comme toute la montagne. Ce sont des fleurs de bonne volonté.

Lunch très simple, très camarade ; j'ai l'impression de me retrouver à Colomb Béchar en 1907 avec le général Lyautey. Deux des officiers, les capitaines F. S. Poynder et Gillmore, parlent admirablement français ; l'officier chargé des transmissions a vingt-deux ans ; il a l'air d'en avoir dix-sept, il sort de Woolwich. Tout en dégustant le hachis, la viande froide, les pommes de terre, les pois cuits à l'eau, obligatoires, on cause. Et j'apprends que l'artillerie sikhe a été formée par des officiers français au temps de Louis XV, si bien qu'il reste encore dans la langue hindoustani des mots désignant des choses usuelles pour la troupe, tels que martol pour marteau, cartouche, armara pour armoire, etc... Comme toujours dans des circonstances semblables, en pays isolé, en pleine montagne hostile, camaraderie parfaite. Officiers et troupes font six mois dans ces postes avancés. Les dames n'y sont pas admises ; la plupart sont restées en Angleterre, d'autres habitent Peshawar.

Sur la route du retour, on voit plusieurs hameaux afridis. Il paraît que la plupart sont entre eux en fort mauvais termes et que les assassinats d'un village à l'autre ne sont pas rares, généralement par vendetta. Les plus à plaindre chez les Afridis, ce sont les femmes. Nous en avons rencontré une demi-douzaine à la frontière, habillées de noir, rapportant des broussailles sur la tête. Ces femmes, quoique musulmanes, ne sont pas voilées ; mais en nous croisant, elles ont caché leur visage avec un pan de leur mante. Le général Godwin m'affirme que, dans certains villages, les femmes font une vingtaine de kilomètres par jour pour aller chercher de l'eau. Je retrouverai plus tard dans un hôpital une femme atteinte d'un coup de fusil. Cette malheureuse avait toujours été battue à coups de fouet par son mari. Elle fut vengée par son frère qui tua le mari. Le frère du mari tua le fils du frère. Plusieurs meurtres suivirent, dans le genre des vendettas de la Corse d'autrefois. Après quoi, l'épouse reçut le coup de feu dont elle est soignée. Il est à peine besoin d'ajouter qu'elle est très fière de tout le sang versé pour elle, comme le fut sans doute Hélène de Troie.

Du côté de Landi Kotal, la route traverse le territoire des Shinwari et des Mullagori, populations plus tranquilles et qui, par crainte des Afridis, sont en bons rapports avec les autorités britanniques. Aussi peut-on manœuvrer sur leur territoire, à condition de les prévenir. Les troupes de Landi Kotal ne sont donc pas enfermées et manœuvrent aux environs.

J'ai goûté un plaisir particulier dans cette journée où la troupe et le bled me rappellent le Maroc où j'ai passé de si belles années avant la guerre, où la vie était, comme ici, parfois dure, mais si active.

Nous sommes à six heures du soir à Peshawar.

Nous avons encore le temps d'aller voir le musée qui confirme les impressions de Taxila. Je note un Bouddha de type grec remontant à 176 après Jésus-Christ, des centaures, des tritons, des Atlas ailés, de petits bas-reliefs rappelant les statuettes drapées de Tanagra ; un char romain traîné par des lions ; une belle tête d'empereur romain du temps des Césars. La visite terminée, le vieil Indien à figure maigre de vieux savant, les yeux cachés par des lunettes, M. Dilawar Khan, nous emmène dans son bureau, ouvre un coffre-fort et en tire un reliquaire contenant deux ou trois petits ossements de Bouddha, trouvé dans une stupa des environs de Peshawar. C'est une petite boîte cylindrique en bronze ; le couvercle porte trois statuettes : Bouddha entre Indra et Brahma ; on peut y lire des caractères en langue syrienne (le vieux savant dit en langue aramique) apportée dans l'Inde par les armées de Darius. Le cylindre porte une bande de cygnes se poursuivant ; au-dessous, debout, Kanishka, roi de Caboul et du nord de l'Inde bouddhiste au Ier siècle de l'ère chrétienne ; il est entouré de petits Amours vus de face ou de dos qui soutiennent une guirlande sur laquelle reposent de petits bouddhas. Nous voulons partir, mais le vieux savant nous retient. Et le voici avec une boîte d'où il extrait deux bijoux en or : un bœuf à bois de cerf, qu'on fixait sur les turbans, fabriqué au IVe siècle, et un beau bracelet représentant des tigres jouant ensemble, se mordant la queue mutuellement.

Dîner chez le général Godwin. Mrs Godwin a passé une année dans une famille française d'Annecy. Aussi parle-t-elle admirablement le français et aime-t-elle les lacs de Savoie.

Léger tremblement de terre après le dîner. En rentrant

à Government House, nous trouvons sir Norman Bolton et son aide de camp chassés du cinéma par la secousse. De son côté, lady Bolton a été fort émue par la suie de la cheminée qui s'est répandue à travers le hall.

2 *février*. — Pour faire mes adieux à nos aimables hôtes, je prends part au traditionnel breakfast. On se sert soi-même de jambon, d'œufs ou de café à une desserte, ce qui me paraît expéditif et pratique.

Mais c'était sans doute trop d'avoir eu un jour de beau temps ; tout est gris quand nous partons pour Kohat. J'ai revêtu l'énorme manteau doublé de fourrure que m'a donné le général Bethell et qui me fait paraître le temps moins froid qu'hier. Nous allons descendre vers le sud, à travers les collines de la rive droite de l'Indus, où de nombreux postes surveillent les défilés et gardent le pays.

Après le petit fort de Chitak, avec un officier indien et 45 hommes de gendarmerie, qui marque la limite de la plaine et de l'Inde britannique, nous faisons route vers Kohat, en traversant des villages indépendants. Nous mettons pied à terre dans le premier, Shaida Mela, pour visiter la curieuse fabrique de fusils dont nous a parlé le général Cobbe. Je ne pensais sans doute pas trouver la manufacture de Saint-Étienne même en réduction, mais je n'avais certainement pas imaginé le spectacle que nous avons sous les yeux. Le village tout entier se consacre à la fabrication des armes ; les ateliers sont installés sous de petits hangars, sur le sol, sur de pauvres nattes. Avec la forge, le rabot, la lime, ils arrivent à fabriquer des « Martini-Henry » et des « Enfield » à répétition qui, à première vue, ressemblent à s'y méprendre aux fusils réglementaires. Ils arrivent même, avec une sorte de broche qui actionne un petit outil à l'intérieur du canon, à pratiquer des rayures. Ils fabriquent aussi des hausses ; mais ils n'arrivent pas à donner la précision du tir, car, lorsque nous demandons un essai sur une grosse pierre placée à une centaine de mètres, et bien qu'une vingtaine de tireurs s'y soient exercés, c'est à peine si la pierre a été touchée une fois. Ils ne reproduisent pas moins avec exactitude le poinçon de marque des fusils anglais. Les quatorze petits villages que nous avons traversés travaillent à cette fabrique d'armes.

A eux tous, ils fabriquent quotidiennement une vingtaine de fusils. Il peut paraitre surprenant que cette fabrication soit autorisée. Il m'est répondu qu'on préfère voir acheter des armes de valeur médiocre, puisqu'au bout de deux cents coups le fusil perd de sa valeur, plutôt que de voir les montagnards se fournir en fusils de contrebande. Je ne suis d'ailleurs pas certain que cela les en empêche ; mais la façon dont ils ont ramassé les étuis de cartouches prouve que la question des munitions est primordiale.

Les habitants de ces villages et même d'une façon générale les Pathans, prétendent être d'origine sémite et descendre d'une des tribus perdues d'Israël. Le fait est qu'il y a beaucoup de types juifs parmi les gens qui sont rassemblés autour de nous et le chef du village en particulier. Il nous offre le thé avec un cake excellent, meilleur que celui que l'on vous sert dans les salons de thé parisiens.

Nous nous arrêtons au sommet des pentes. Dans le vent vif du col, on découvre une vue immense sur la plaine de Kohat, véritable oasis, et jusqu'à sept plans successifs de montagnes.

KOHAT

Nous sommes à une heure à Kohat. Comme partout on a planté des arbres admirables. Accompagnés du général Fagan et du colonel Papys, son chef d'état-major, nous allons faire une promenade sur la route de Parachinar, village situé au pied de la haute chaîne qui sépare de l'Afghanistan. On s'élève de la plaine par des lacets pour entrer dans une vallée supérieure de terrains assez pauvres, où poussent parfois des palmiers nains. C'est une vue de l'Oranie, sur les confins marocains. On dépasse le petit fort d'Hangu, gardé par des gendarmes. Le général Fagan veut nous montrer à une soixantaine de kilomètres le fort Lockhart, qui se profile sur la neige et qui est sa station d'été, qu'il appelle sa prison parce qu'il ne peut y jouer au polo. Ce fort, occupé par deux compagnies indiennes, a été construit pour protéger la plaine des incursions d'Afridis de la vallée du Tira. Près du fort, le poste de Kawanahri où vingt-cinq Sikhs se défendirent opiniâtrément contre des forces supérieures en 1877.

Encore un petit kilomètre à pied pour nous dégourdir et arriver au changement de pente. Cette vallée, qui s'étend jusqu'à Thall et dans laquelle tombe celle du Koroum venant de Parachinar, est soumise à l'autorité anglaise. Cette zone forme une pointe dans la ligne générale de la frontière afghane.

C'est par cette route que le maréchal Roberts pénétra en Afghanistan en 1878. Le père du général Cobbe y fut blessé. Le maréchal atteignit Caboul, rompit ses communications et descendit sur Kandahar où il battit une grosse colonne afghane. Aussi reçut-il de la reine Victoria le glorieux titre de « Roberts of Kandahar ».

Nous rentrons pour prendre le thé chez Mr A. Wing, commander de l'Air Forces. Et nous voici de retour chez le général Fagan, près d'un feu pétillant dans la cheminée. Il y a en Angleterre et aux Indes beaucoup de belles tables de bois rare ; pour les Indes je donnerai la palme au général Fagan, dont la table en vieil acajou, doux à toucher comme la joue d'une jeune fille, est celle de la salle à manger du croiseur *le Lion* à bord duquel se trouvait l'amiral Beaty en décembre 1916, à la bataille du Jutland.

3 *février*. — Le soleil brille quand nous nous réveillons. Le général E. A. Fagan m'emmène à la petite église anglicane ; une plaque indique que le major-général Birdwood l'a fait construire en 1912. Apposés aux murs, à l'intérieur, un grand nombre de plaques de marbre ou de cuivre rappellent les noms des officiers tués ou morts dans la région et, à quelques pas de l'église, s'élève une stèle à la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats de l'armée britannique et de l'armée des Indes tués pendant la Grande Guerre. Tout autour, des panneaux de cuivre portent les numéros des régiments de l'ancienne *Frontier Force* tombés sur les champs de bataille de France, de Mésopotamie et d'Afrique. Plus de 180 officiers anglais. Émouvant témoignage de l'effort mondial de l'Angleterre et de ses sacrifices !

Ce petit coin est appelé « la Perle de la *Frontier Force* » parce qu'autrefois, vers 1902, les corps anglais et indiens qui tenaient ce poste y restaient indéfiniment, en expédition ou en garnison, et constituaient la *Frontier Force*, très fière de sa vie dure et active. Craignant que les autres régiments

perdent de leur vigueur dans les garnisons sûres et confortables de l'intérieur et pour donner plus de force à l'ensemble de l'armée des Indes, ce grand connaisseur d'hommes qu'était lord Kitchener décida que les régiments ne passeraient que deux ans sur la frontière et permuteraient avec ceux de l'intérieur, si bien qu'à l'heure actuelle (février 1929) tous les régiments de l'armée des Indes doivent connaître à tour de rôle l'existence active de la frontière.

Nous rentrons à Flagstaff House pour recevoir la visite aimable du *Chief Commissioner* de Kohat, de sa femme et son fils. Flagstaff House est une maison simple, mais son jardin contient de très beaux arbres et des banyans énormes ; je ne me lasse pas de voir cet arbre magnifique. Au moment de prendre congé de nos hôtes, j'admire non sans regret le général et Mrs Fagan partant pour la promenade, montés sur de ravissants poneys de polo.

Sous un beau soleil et le ciel bleu, nous filons sur Bannu. La route quitte bientôt la plaine de Kohat et traverse une région montagneuse d'aspect chaotique, présentant tantôt des roches rouges chargées de fer, tantôt des blocs de boue ocre. Après la traversée d'un tunnel, on aborde un oued ayant peu d'eau, qui coule au milieu de salines importantes. Ce sel très concentré est un monopole du gouvernement de l'Inde.

Nous entrons dans la plaine du Koroum, rivière au large lit, où ne coule aujourd'hui qu'un filet d'eau, qui vient de la grande chaîne aux environs de Parachinar. On passe la vallée sur un pont, mais on passe à gué un canal, avec dix à quinze centimètres d'eau. Et voici, planté au milieu de la route, un officier anglais de haute taille : c'est le général S. B. Pope, qui commande la brigade de Bannu, ancien officier de l'armée des Indes, qui a fait la guerre en France et en Palestine.

BANNU

Bannu (N. W. F. P.) n'a pas le charme de Kohat. Le sol doit être moins riche ; les arbres sont moins beaux. La maison du général est installée au milieu du fort, qui a été élevé en 1847, dès l'occupation. C'est une maison très simple, mais

confortable, avec de bonnes cheminées ; c'est, jusqu'à nouvel ordre, un point de vue qui nous intéresse. Mais je suis encore mieux réconforté par l'accueil cordial du général Pope et la chaude tasse de café qu'il a préparée lui-même, d'après ses méthodes.

4 *février*. — Départ à neuf heures, par un très beau temps. Devant nous s'étend une chaîne de montagnes violettes, par derrière se dressent des pics neigeux. A gauche, des collines en forme de dunes du Grand Erg. Deux postes de gendarmerie marquent le terme de la plaine administrée de Bannu, et l'on entre dans la gorge du Tochi défendue par de petits postes haut perchés.

Plus loin, le grand poste de milice de Khajuri qui surveille la sortie du défilé de Shinki. A quelques milles de Khajuri, un point important : Mir Ali, où sera créé un camp qui barrera les routes des hautes vallées du Koroum et du Tochi. Par suite de l'importance de ce nœud de communications, le général commandant la région de Bannu s'y transportera, et le général commandant la division de Dera Ismaïl Khan viendra à Bannu.

IDAK

Nous arrivons à dix heures au camp d'Idak, commandé par le cher colonel Burn, qui avait demandé que son camp fût prévu dans mon programme de voyage. Aussi la musique de son bataillon (6e bataillon royal du 13e *Frontier Force*) me reçoit-elle aux accents de *la Marseillaise*, encore plus émouvante à entendre sur la frontière de l'Inde que dans un banquet officiel. Au mess, je relève sur le livre des visiteurs les signatures des aviateurs Costes et Le Brix, à Dehli, à la date du 5 novembre 1926. Ce livre renferme aussi des croquis pleins d'esprit, faits par les officiers du bataillon ou par des visiteurs. Au mur, un portrait du lieutenant-général Charles-James Napier : figure creusée de vieux brave, avec une barbe de Mathusalem. Une autre surprise m'attend : en sortant du poste, je passe entre tous les hommes du bataillon alignés le long de la route en tenue d'intérieur, longue chemise blanche, et qui poussent des hourras.

Dès la sortie d'Idak paraît à l'horizon le massif neigeux du

Pré Ghal. La route est surveillée par de nombreux Kacidars, juchés sur les hauteurs, comme les spahis en vedette au Maroc. Le pays est désert : on croise des convois de chameaux chargés de bois.

MIRAM SHAH

Nous sommes à onze heures au poste de milice de Miram Shah, à 1 000 mètres d'altitude, commandé par le major Farwell.

Le commandant fait exécuter un exercice d'alerte pour la fraction de piquet qui doit toujours être prête à sortir. Les miliciens sont toujours prêts à sortir pour deux jours, en emportant quatre-vingts cartouches, un sachet de vivres (grain et sucre), un bidon, des clous pour réparer leurs chaussures et un nécessaire pour nettoyer leurs armes. L'hiver, dans les grands froids, ils emportent en outre une couverture. Les officiers de milice proviennent de l'armée des Indes, mais ne sont pris en principe que parmi les célibataires. Quant à l'effectif, il se compose de Pathans, montagnards de la frontière, choisis parmi ceux qui sont étrangers au rayon d'action du poste. Sur l'ensemble, un tiers proviennent de la région administrée : *British India*. Contrairement à ce qui m'avait été dit précédemment, on engage les Afridis dans la milice et même dans l'armée régulière, mais on ne prend ni Mahsouds ni Wazirs. Cette question du recrutement est délicate et complexe. Il faut tenir compte des races et des castes. Deux compagnies qui se sont mutinées à Peshawar, il y a quelques années, étaient uniquement composées d'hommes de même race, de même caste. Il y a donc un sérieux intérêt à avoir dans les troupes indigènes une composition mixte. Cette question a aussi un côté économique, puisqu'il y a intérêt à donner des moyens de vivre aux gens des montagnes. La création des milices remonte à 1900 : elle est l'œuvre du vice-roi lord Curzon.

Cordiale réception au mess. Sur les murs des vues du pays, des cavaliers afridis et balutchis au galop. Mais à côté, — et je ne les revois pas sans émotion, — des gravures d'Alphonse de Neuville de la triste guerre de 1870 : *la Prise du Bourget* et *Un brave* : au bout d'une rue de village, des uhlans ennemis

apparaissent ; au milieu de la route, un homme seul, un vieux soldat d'Afrique et de Crimée, le genou en terre, le fusil en joue, défend son foyer.

Une des curiosités de ce poste est un jardin : grâce à une conduite d'eau qui vient du Tochi, à cinq milles de là, les miliciens ont créé un grand et beau jardin avec un potager qu'ils agrandissent sans cesse et qui peut, au printemps, donner des légumes pour un effectif de huit cents hommes. Actuellement, il y a encore sur pied des choux-fleurs splendides, des choux de Bruxelles, des oignons, etc. Deux pergolas supportent des vignes qui donnent d'excellent raisin.

Des terrasses du poste, on a vue sur un sommet de 3 000 mètres, le Vezhdar. De Miram Shah, nous revenons en arrière pour prendre la route de Razmak, sans pouvoir nous arrêter au poste de Damdil, où se trouve un bataillon commandé par le lieutenant-colonel G. H. Russel, le héros de la retraite de Wanna en 1919.

RAZANI

Nous sommes à deux heures à Razani, occupé par le 1er bataillon du 8e *Punjab Regiment*, sous les ordres du colonel Scruby. Lunch très cordial. Les officiers ont dans leur mess un beau souvenir de guerre : un groupe en argent représentant un Indien marchant à la baïonnette, un fusil-mitrailleur, un autre Indien armé de la grenade à fusil et un signaleur, souvenir rappelant un glorieux fait d'armes d'un sous-officier indien en Mésopotamie : le bataillon voisin du sien s'était replié sous la poussée de l'ennemi ; ce brave se porta seul en avant avec sa mitrailleuse et rétablit la situation. Dans la même salle, au mur, un pavillon du *Goeben* : vieux et cuisant souvenir, et un pavillon bolchévik enlevé dans la région de Batoum.

Alors que les miliciens sortent pour deux jours, les soldats réguliers du bataillon de Razani ne peuvent sortir que pour vingt-quatre heures : leur rayon d'action se trouve réduit à 5 ou 6 milles. Les troupes sont sous la tente, posée sur de petits murs et comprenant une cheminée. C'est une petite maison.

La route en quittant Razani monte longuement par des

lacets. Nous passons le col de Razmak, d'où l'on a une vue superbe en arrière sur les sommets neigeux de l'Hindoukoush.

RAZMAK

Razmak est un point important ; c'est un grand camp installé sur un plateau en pente, au centre d'un vaste cirque. Là réside, sous les ordres du général Wilson Johnson, le groupe mobile nécessaire à la garde de tout territoire frontière. En effet, que la situation vienne à se gâter, qu'une insurrection éclate, il faut la mater sans tarder pour ne pas lui laisser le temps de se développer, car les postes ne peuvent que barrer des routes, tenir en respect telle ou telle tribu. Le groupe mobile doit donc être à la fois fort et toujours prêt à partir à bref délai. Le camp de Razmak comprend une garnison permanente de deux bataillons d'infanterie, d'une section d'artillerie de 15, et d'un groupe mobile composé de quatre bataillons d'infanterie, une brigade d'artillerie, moins une batterie, un détachement de *Signals*, une compagnie du génie et deux compagnies de pionniers. C'est donc une force ; mais les moyens de transports rapides manquent, puisqu'il faut quatre semaines pour réunir la compagnie de chameaux. La solution du problème est de développer les routes, de façon à se servir des éléments motorisés. Il y a donc tout un programme de routes à construire. Comme, d'autre part, le point a été judicieusement choisi et que le camp pèse sur le point important de Makin et maîtrise par là les pâturages d'été des Mahsouds, la situation est bonne. Le groupe mobile comprend encore des détachements à Mir-Ali et à Wana : cinq bataillons d'infanterie, des *Signals* et du génie.

Je fais avec le général Wilson Johnson une promenade qui nous mène à un mirador d'où l'on découvre tout le poste, protégé par six blockhaus établis sur les premières pentes du grand cirque qui l'entoure et dont les grandes cimes éloignées sont : Suleiman Takht, le massif du Pré Ghal (11 500 pieds) et celui de Spinkamar. Le camp lui-même est établi par 6 500 pieds d'altitude.

Dîner très cordial chez le général, avec les officiers supérieurs du poste. J'ai pour voisin le sympathique colonel Walker, commandant l'artillerie de la brigade. La salle est

surchauffée par deux cheminées où brûlent deux gros feux de charbon.

Impossible de lire ou d'écrire dans ma chambre, tant est haut perchée la lampe de 25 bougies qui l'éclaire. D'autre part, si l'on veut s'asseoir devant le bureau, on tourne le dos à la lumière. J'ai vu souvent la même disposition dans les camps français : les sapeurs du génie qui installent l'éclairage estiment sans doute qu'on ne travaille pas le soir...

5 *février*. — La matinée est consacrée à une manœuvre de quatre bataillons et de trois batteries de la forte garnison de Razmak, contre un ennemi représentant une force descendant vers le sud. Manœuvre très intéressante : les Gurkhas se signalent par leur aptitude à la marche en montagne et la rapidité de leurs mouvements. Dans la seconde partie, le bataillon anglais qui participait à la manœuvre a fait preuve de beaucoup d'allant. La matinée était superbe dans ce décor montagneux.

A trois heures, en route pour Jandola. L'horizon vers le sud est borné par une longue chaîne dentelée dominée par le massif du Namreh Punga qui traverse à 2 800 mètres le col de Lareh Lar ; c'est là que passera la future route de Wana. Un quart d'heure d'auto et nous entrons en pays mahsud, en laissant à droite un de leur principaux villages dont l'hostilité a pris fin récemment : Makin. A travers de véritables effondrements, fréquents dans cette région, on arrive dans la vallée du Taoda China. En arrière, au milieu de ravins profonds, habite un Mullah influent et toujours hostile : Musa Khan. Il y a quelques mois encore, il a levé 1 100 partisans dans le pays pour aller au secours d'Amanoullah ; mais il est arrivé en Afghanistan au lendemain de l'abdication du souverain. Comme d'autre part il aurait gardé pour lui la majeure partie de la somme destinée à ses hommes, son autorité est atteinte. Ce Musa Khan avait déjà été le chef des rebelles Mahsouds de 1919.

Vers le sud, le pays est moins âpre ; la route, bordée de chênes verts, par de nombreux lacets descend dans la vallée du Takkizam. C'est celle qu'ont suivie les nombreuses colonnes qui ont peu à peu pacifié le pays mahsoud. La vallée est cultivée et fertile. Nous passons le pont de Dwatoï que les Mah-

souds firent sauter avec une bombe tombée dans leur pays et qui n'avait pas éclaté. Ils réussirent à la transporter sur un parcours de 20 milles dans la montagne.

Le lieutenant Maxsé, aide de camp du général Wigram, qui m'accompagne, me conte une histoire curieuse sur la tribu des Ghilzaïs. A son avis, cette tribu est la plus puissante de l'Afghanistan ; elle se dit descendre d'une des tribus juives perdues. Chose intéressante, elle est à la fois guerrière et habile en affaires. C'est ainsi que les Ghilzaïs ont pris part aux guerres de l'Afghanistan et que l'on trouve parmi eux de gros négociants qui s'enrichissent à travers toute l'Inde.

Maxsé appartient à la Garde. On y entre dès la première jeunesse et on ne peut la quitter que pour venir aux Indes, c'est ce qui est arrivé au lieutenant Maxsé. Les cas où l'on entre dans la Garde au cours d'une carrière sont très rares. Il ne peut me citer que le général Rawlinson, comme commandant en chef de l'armée des Indes.

La route du Takkizam est importante, puisqu'on compte rétablir prochainement le poste de Wana. Plusieurs ponts sont encore en construction. Le paysage s'élargit au poste de Sararogha, premier poste dépendant de la milice de Jandola. Aux environs, dans la montagne, des grottes de troglodytes. La route traverse le passage très étroit de Ahnai Tangi où eut lieu en 1920 une bataille avec les Mahsouds. Le défilé est commandé par un fortin haut perché. La route passe ensuite dans une vallée secondaire et on arrive au poste de Kotkai, tenu aussi par la milice. Nous rencontrons un groupe de Mahsouds le fusil à l'épaule, le poignard à la ceinture, et parmi eux un Kacidar, un de ces hommes des tribus payées pour assurer la police des routes. Curieux décor de roches veinées rouges ou vertes et de grandes coulées de terre pareilles à d'immenses plis d'étoffe.

JANDOLA

Nous traversons la plaine de Polisina, où la colonne de 1920 eut sa première rencontre avec les Mahsouds à la frontière même de leur pays. Et nous arrivons vers 5 h. 30 au poste de Jandola, accueillis d'une façon charmante par le commandant Williams dont les deux filles sont au couvent

à Dinard et qui, sans doute à cause de cela, nous offre avec le thé de merveilleux et délicieux sablés bretons.

Le commandant des milices de Jandola dispose d'un effectif de 2 800 hommes comptant 14 officiers anglais, 78 Indiens, 2 700 sous-officiers et soldats indiens. Il a deux adjoints et un médecin parsi qui a fait des études sérieuses. La troupe est divisée en trois « wings » (détachements légers), comptant 3 officiers anglais et 840 indigènes. En outre, la compagnie du Quartier général compte 2 officiers et 129 indigènes, — elle est chargée de toutes les questions de transport, signalisation, etc... — et d'un escadron de 125 indigènes. L'armement des fortins est constitué par des mitrailleuses Wickers lourdes, les détachements légers ne sortant qu'avec leurs fusils. La troupe est presque entièrement composée de Pathans (habitants des montagnes de la frontière). Un tiers est composé de Khattaks, habitant les montagnes entre Bannu et Kohat, d'environ 400 Afridis et de Bangash, habitant les montagnes au nord des Khattaks. Comme il arrive souvent aux Indes, une difficulté vient de ce que Khattaks et Bangash, tous musulmans, sont séparés en sunnites et chiites. Les hommes des différentes tribus, sunnites ou chiites, sont groupés dans les pelotons.

Le territoire du recrutement de la milice de Jandola se compose pour un tiers de tribus et pour deux tiers de régions administrées. Le chef de la politique de toute la région est l'agent politique de Tank. Le grand chef politique pour tous les territoires relevant de l'armée du Nord est sir Norman Bolton, notre hôte de Peshawar.

Cette occupation, succédant aux manifestations de force rendues nécessaires par l'attitude des Mahsouds, a pleinement réussi. C'est ainsi que le général Wilson Johnson, commandant à Razmak, a pu pénétrer en septembre dernier dans la région de Karakoroum, mais en vertu d'un accord passé avec les tribus. De même, il est permis aux officiers de Razmak de chasser, à condition d'être accompagné d'un Kacidar de la tribu. En outre de son hôpital militaire où peuvent être reçus les cas urgents, Jandola a un hôpital indien dans le village et huit médecins indiens sont répartis dans la région.

Dîner au mess, « home » attrayant meublé en beau bois des Indes. La table est superbe. Les murs sont décorés de toiles

de valeur, notamment trois dessins japonais : la mer, les fleurs, un lever de lune.

Tandis que je cause après le dîner avec le major Williams, les officiers sont dans la salle de billard et chantent. Je reconnais la triste chanson des Bateliers de la Volga et la chanson pleine d'entrain de John Peel que j'ai entendue souvent à Paris aux joyeux dîners de la British Legion.

6 *février*. — Nous nous réveillons par un temps doux et couvert et allons voir, sur le terrain de manœuvre, à proximité du poste, les recrues des *South Waziristan Scouts* : tel est le nom du bataillon de milice que commande le major Williams qui nous a si bien reçus. Les hommes sont répartis par petits groupes, les uns s'entraînent à marcher au pas, d'autres sautent d'une tranchée en courant à la baïonnette et poussent des cris sauvages en embrochant un mannequin, etc. Ils sont vêtus d'un chandail épais par-dessus leur chemise et d'un pantalon de toile. En grande tenue, ils ont une sorte de tunique courte, flottante, en laine bleuâtre. La tenue de sortie est de toile bleu-pâle avec le turban de la même teinte.

La coiffure permet de différencier les tribus qui composent le recrutement : les Khattaks ont les cheveux longs coupés au-dessous des oreilles, comme les femmes coiffées à la Jeanne d'Arc ; les Afridis au contraire ont les cheveux très courts.

Il y a parmi eux de très beaux types d'hommes, dont quelques-uns ont la figure européenne. Les recrues font sept mois de service avant de passer dans les troupes actives. Le major Williams m'affirme que la discipline est facile. D'ailleurs, il dispose de pouvoirs beaucoup plus étendus que dans un régiment régulier.

Une quarantaine de recrues de cavalerie font du manège sur de petits chevaux sans grande apparence, mais qui sont excellents et ont le pied sûr dans la montagne.

Nous rentrons par la cuisine où je goûte les galettes de pain, — le *kessera* arabe. Les gens d'ici ont une façon très simple de faire le pain : ils font chauffer une pierre, aussi ronde que possible, l'entourent de la pâte, et mettent le tout dans la braise.

A 10 h. 15, nous quittons le poste de Jandola où nous avons été si bien reçus et où les conversations ont été si inté-

ressantes. Le major Williams prend le volant pour me conduire à Tank. La route est d'abord en montagne, commandée par deux ou trois petits fortins tenus par des Kacidars.

On débouche bientôt de la montagne devant un grand horizon de plaines dominé par le massif de Suleiman Takht aux flancs noirs, mais dont le sommet se perd dans les neiges. Nous passons, sans nous arrêter, à Manzaï où se trouve un bataillon régulier et où aboutit une ligne à voie étroite. Le poste de Manzaï sera ultérieurement supprimé et son bataillon, comme celui de Damsil, ira s'installer à Wana.

Nous sommes vers 11 heures à Tank où je trouve l'agent politique du Waziristan, le major C. E. U. Bremner, officier remarquable tant par la clarté et l'étendue de son esprit que par son amabilité à répondre à toutes mes questions. Nous repartons ensemble à travers la plaine, la route suit un filet d'eau. Les vêtements des femmes ghilzaïs, qui gardent les chameaux de la tribu pendant que les hommes sont partis commercer à Calcutta ou Bombay et qui lavent dans le ruisseau, jettent des notes de couleurs vives dans la plaine grise. Et, tout en roulant, le major Bremner me raconte les choses les plus intéressantes sur les Mahsouds.

Une autre question qu'on retrouve dans tous les pays nouvellement occupés est celle des engagements indigènes. Elle est assez aiguë à Razmak, car le camp est situé au cœur du pays mahsud, qui est de toutes les tribus du Waziristan celle qui s'est montrée la plus hostile. Les Mahsouds se sont déjà signalés dès le XVIIIe siècle comme « les plus anciens, les plus incorrigibles et les plus invétérés pillards de la frontière ». Ils avaient su, au milieu de leurs montagnes, rester libres de toutes les invasions, n'avaient jamais connu de loi que la leur et considéraient la plaine à une nuit de marche comme leur terrain de chasse normal. Comme toujours, les rapports avec eux ont été une succession de campagnes et de trêves.

En 1879, après la guerre afghane, un agent, Mr Bruce, réussit à établir le système des Djerga, c'est-à-dire des conseils de tribus responsables, avec qui il pouvait discuter. En même temps, on commença à engager des Mahsouds. Le système Bruce eut le double avantage d'augmenter l'autorité des chefs de groupes et de donner au résident des hommes à qui parler.

Mais il y eut les intrigues de l'Afghanistan, il y eut des révoltes locales ; à la fin de la guerre, la situation devint critique, les meilleures troupes de l'Inde étant parties pour les champs de bataille. Tous les postes de la vallée du Tochi furent attaqués, l'évacuation du point important de Wana décidée. C'est là que le lieutenant-colonel Russel, que nous avons vu à Damdil, réussit avec quatre officiers et deux cents hommes, au milieu des populations soulevées, à atteindre le poste voisin.

Les Mahsouds paraissent avoir compris les leçons répétées qui leur ont été infligées. Les litiges sont maintenant réglés par les agents britanniques, conformément à leurs coutumes et à la loi musulmane de la Shéryah. Le fait que l'agent britannique est assailli de demandes d'intervention adressées par les tribus, montre les progrès de l'autorité.

On arrive dans les jardins de la ville de Dera Ismaïl Khan. De nombreuses norias mues par des mulets ou des bœufs font monter l'eau. Il est préférable pour les femmes d'habiter cette région plutôt que le pays mahsud ou afridi, où nous en avons vu attelées à des sortes de cabestans : encore s'estimaient-elles plus heureuses que celles qui vont chercher l'eau à quinze ou vingt kilomètres de distance.

Lunch à la Résidence du Waziristan où Mr et Mrs Heale nous accueillent fort aimablement, avec le général Wigram qui commande la division, et le major Fraser Tylle, *deputy commissioner* dans la région administrée.

Visite au bazar de Dera Ismaïl Khan, dont la grande rue rappelle, avec des maisons plus basses, celle de Peshawar. Les rues sont d'autant plus remplies de monde que beaucoup de gens sont venus pour le concours agricole et sportif qui commencera demain pour quatre jours. La diversité des types que nous croisons est curieuse et, parmi ces milliers de personnes, nous n'avons vu aucune femme ou jeune fille, ni dans la rue, ni derrière une fenêtre, tant les maisons musulmanes sont sévèrement closes. Dans cette foule circulent de magnifiques chameaux insolents, les genoux et le cou ornés de colliers de perles bleues. L'un d'eux a son bât garni de petits miroirs. Un bonhomme à barbe noire, vêtu d'un caftan de velours brodé d'argent, fait la joie de la foule en faisant marcher son cheval sur les jambes de derrière. C'est, paraît-il, un chef religieux important.

Nous débouchons sur le grand sérail, ainsi appelle-t-on les marchés et auberges, d'où le mot : caravansérail. C'est la grande place où cette singulière tribu des Ghilzaïs, appelés ici les Piwindah, font avec les Hindous de Dera Ismaïl Khan leurs échanges et leur marché quand, vers le mois d'octobre, ils arrivent avec leurs caravanes de chameaux d'Afghanistan. Le général Wigram et le major Bremner m'affirment qu'il passe ici chaque année une centaine de mille chameaux escortés par la tribu entière, hommes, femmes, enfants, et la vie de famille continue, les femmes accouchent, reprennent la route, comme je le constatai jadis pour les femmes de mes tirailleurs au Soudan. Ces caravanes apportent d'Afghanistan des tapis provenant du Turkestan, et de la laine. Les Ghilzaïs laissent leurs chameaux dans la région de l'Indus, empruntent de l'argent aux Hindous, achètent de la pacotille et on les rencontre, de ville en ville, jusqu'à Bombay ou Calcutta. Avec ce qu'ils ont gagné, ils se procurent des marchandises qu'ils rechargent sur leurs chameaux qu'ils reprennent au passage et rentrent dans les profondeurs de l'ancien royaume d'Amanoullah ; d'aucuns vont jusqu'à Hérat et à Merv. Ils pénètrent en Afghanistan par la vallée du Gomal qui vient du plateau afghan, comme la rivière de Caboul. La ville de Dera Ismaïl Khan, avec ses palmiers et ses jardins, est une oasis africaine dans le désert. Il est en outre question d'y établir un barrage pour irriguer cette vaste plaine privée d'eau.

Nous rentrons chez le major général K. Wigram, qui a été assez aimable pour nous accompagner et m'inviter à dîner. Très aimable dîner, qui fut marqué, hélas ! d'un manque à la tradition, dont je m'accuse encore. Je ne pouvais me faire à la coutume d'après laquelle tout le monde se lève de table à la fin du repas, les dames s'en allant seules et les hommes se rasseyant. C'est tellement contraire à nos habitudes que plusieurs fois j'étais parti avec les dames et qu'il avait fallu me rappeler, à la grande joie d'Amarjit. Ce soir-là, il n'y avait à table que la jeune femme d'un aviateur. Le dîner terminé, elle s'en allait toute seule, comme en pénitence, lorsque je l'ai délibérément suivie. Le général Wigram s'est précipité à ma suite et, en un instant, contrairement à toutes les traditions britanniques, tout le monde était réuni au salon.

Il faut quitter l'aimable général pour gagner la gare que la carte indique bien à Dera Ismaïl Khan, mais qui, en fait, se trouve de l'autre côté de l'Indus ; je n'ose pas dire de la rive gauche, pour ne pas donner de fausses impressions, car la vallée de l'Indus a quelque chose comme une quinzaine de milles de large aux hautes eaux. En effet, nous passons quatre ou cinq ponts de bateaux, dont un d'un kilomètre de large, plus quatre ou cinq estacades. Voyage curieux sous le feu des phares d'automobiles.

Je n'oublierai pas ces dix jours passés sur la frontière, dans ce pays rude, au milieu des postes avancés, parmi les bons camarades et ces braves troupes qu'on sent en alerte. L'air qu'on respire semble plus léger qu'ailleurs. Je n'ai pas été surpris, mais j'ai eu grand plaisir à constater l'identité de la politique indigène aux Indes et de celle qu'a suivie la France dans les pays où flotte son drapeau et dont l'exemple le plus parfait est le Maroc.

Sans doute, le soldat doit être prêt à se battre. Il est fait, il est armé pour cela. Mais il sait aussi qu'une sage politique empêche souvent le sang de couler. Il sait que les populations que nous avons en face de nous sont ignorantes, mais fières, qu'elles ont passé des siècles dans la complète indépendance. Il sait qu'il doit combattre pour la paix même des pays qui lui sont confiés, mais sans haine, sans en vouloir à l'adversaire. Le médecin, le soir du combat, panse les blessés d'en face comme les siens. Nous savons respecter la religion et les coutumes, nous savons maintenir les chefs. La récompense de cette politique de sagesse, de clémence, de justice, l'Angleterre et la France l'ont reçue au cours de la plus dure des guerres, quand ces hommes braves, disciplinés et fidèles que nous avions combattus sont venus prendre place parmi les meilleurs de nos soldats. Mais la féerie n'est pas terminée et je devais voir plus extraordinaire encore. Le programme du voyage prévoyait une visite à Quetta, quartier général de la 2e armée de la frontière. Je m'en félicitais d'autant plus qu'outre l'intérêt de compléter la reconnaissance de la frontière, j'étais heureux de retrouver le général Harington que j'avais connu à Constantinople en 1922, à mon dernier retour en Syrie et lors d'une conférence à Paris entre lord Curzon, alors ministre du Foreign Office, et M. Raymond Poincaré, mais les

difficultés de transport ont fait renoncer l'état-major de Delhi à ce projet. Il est remplacé par la visite du grand barrage de l'Indus, actuellement en construction, à Sukkur où nous serons après-demain.

7 *février.* — Je me réveille en Mauritanie avec l'aklé, ces monticules de terre qui se forment autour des touffes et des buissons : c'est le désert de Sind. Et pour que l'illusion soit complète, j'aperçois un méhariste, la carabine croisée sur sa selle et regardant du haut de sa monture passer le train. Mais nous sommes tout de même dans la vallée de l'Indus et les plaques de verdure, les petites oasis sont fréquentes, surtout après la traversée des immenses vallées du Chenab et du Sutlej. De gros tamariniers apparaissent de plus en plus nombreux, l'eau est souvent à la surface du sol. A quelques milles plus loin que le pont d'Adamwahan, Samasata point de jonction avec la ligne de Delhi.

BARRAGE DE SUKKUR

8 *février.* — Réveil en gare de Sukkur, sur l'Indus, à 360 kilomètres de Karachi, sur l'Océan indien. Il fait un temps frais et léger qui donne l'impression de se trouver au bord de la mer. A neuf heures apparaît A.-A. Musto, Esq., « maître de l'Institut des Ingénieurs civils », constructeur du barrage qui doit irriguer la région. Il nous mène d'abord dans ses bureaux où des cartes et des maquettes permettent de se rendre compte des travaux. Il est deux systèmes de barrages : l'un constitué par un mur compact, l'autre par des séries de portes qui peuvent être manœuvrées. C'est ce dernier système qu'a adopté M. Musto, d'après un barrage égyptien.

Dans le fond du fleuve est établi un sol de maçonnerie sur lequel s'élèvent une série de piliers entre lesquels jouent des portes. Ces portes sont au nombre de soixante-six, chacune d'elles a vingt et un mètres de long et six de haut environ. Elles sont en acier et pèsent cinquante tonnes. Elles glissent dans les cannelures des piliers, suspendues par des câbles d'acier à des contrepoids de béton armé manœuvrés par des machines électriques fixées sur le tablier du pont supérieur. La route passera sur un second pont parallèle au premier.

La longueur des ponts reliant les deux rives est d'environ 1 500 mètres et ils dominent de quinze mètres le niveau le plus élevé de l'eau. Les bouches des canaux d'irrigation, au nombre de trois sur la rive droite et de quatre sur la rive gauche, s'ouvrent immédiatement avant le barrage.

Un des grands mérites de Mr Musto est d'avoir abandonné le premier site choisi pour le barrage, à la gorge peu marquée d'ailleurs, qui rétrécit le cours de l'Indus au-dessus de Sukkur; il s'y décida par ces raisons que l'Indus au-dessus de la gorge a un cours irrégulier et capricieux, que le barrage à la gorge pouvait faire dévier le fleuve dans un de ses anciens lits et que, d'autre part, la gorge est formée par un mauvais rocher poreux qui n'aurait pas donné une assiette solide à la maçonnerie. Il choisit un point à trois milles en aval où le fleuve, rétréci par la gorge, s'écoule avec un cours régulier entre des berges de solide argile.

Nous nous rendons sur les chantiers animés d'une armée de 10 000 ouvriers que M. Musto dirige avec six ingénieurs, dont trois indiens, et six ingénieurs-assistants anglais.

Les moyens sont à la fois modernes et primitifs : coffrage en acier dans le fleuve, grues puissantes, 44 milles de chemins de fer à voie normale, et 35 à voie étroite. Au milieu de cet outillage moderne, une multitude de petits ânes et même d'hommes avec des cuvettes transportant le sable ou le béton. Ces manœuvres sont payés 12 à 14 annas par jour et les ouvriers spécialisés jusqu'à trois roupies. Les quais et plusieurs piliers sont édifiés sur la rive droite en une très belle maçonnerie de bonne pierre, provenant de carrières à proximité.

Nous nous embarquons sur un bateau à roues, — car l'ingénieur du barrage a toute une flotte, — qui nous transporte sur la rive gauche bordée de palmiers. En attendant les canaux d'irrigation, ces jardins sont arrosés par des norias mues par des bœufs. Les travaux de la rive gauche sont plus avancés. L'ingénieur qui les dirige est un Indien qui a fait ses études au collège d'ingénieurs de Poona. Avec cette main-d'œuvre puissante et grâce à la proximité des carrières, les travaux avancent vite : près de dix millions de mètres cubes de maçonnerie ont été construits en trois mois et demi.

Nous rentrons prendre le lunch dans le bungalow de

M. Musto, qui fait partie de la nouvelle ville. Ses maisons de briques contrastent par leurs formes géométriques avec les vieilles constructions très hautes et à terrasses de la ville de Sukkur sur la rive droite, comme de celle de Rohri en face, sur la rive gauche.

Nous allons voir l'une des carrières, où la pierre à chaux, qui occupe de larges bandes en surface, est débitée par différents systèmes de scies en larges tranches. L'une des scies les plus employées est un petit câble mince de fil d'acier torsadé sur lequel on déverse constamment de l'eau et du sable siliceux. Une autre, d'action plus rapide, mais plus coûteuse, est armée de minuscules diamants. Le travail est facilité du fait que cette pierre est assez tendre et se détache par couches sans éclater ; mais elle durcit rapidement sous l'action de l'air aussi bien que de l'eau.

Nous revenons par Rohri dont les maisons hautes, grillagées, évoquent Djeddah. Une population flottante s'est naturellement constituée autour de ces grands travaux. Aussi a-t-on dû construire une prison de 700 places, qui, paraît-il, est toujours pleine...

Au cours de cette intéressante journée, M. Musto a eu le temps de nous raconter l'histoire du barrage, nous donnant les renseignements les plus détaillés sur l'œuvre gigantesque qui est devenue sa vie.

La province du Sind a une superficie de 30 millions d'acres (350 milles de long du nord au sud, 120 à 150 de large), dont 15 millions de terres cultivables. Sa population était de 3 300 000 habitants en 1921, dont les trois quarts musulmans. Toute cette population vit de la terre par la culture, l'élevage ou le commerce, mais la chute d'eau des bonnes années est de 13 à 14 centimètres. En temps d'inondation, l'Indus couvre 50 à 60 milles de large.

Depuis des siècles, les habitants creusaient des canaux et construisaient des norias pour amener la vie dans leurs vastes étendues. Après la conquête du Sind sur les Sikhs en 1842, les autorités britanniques se contentèrent d'abord de nettoyer les anciens canaux et d'en établir quelques nouveaux. Ces canaux n'amenaient l'eau que pendant la période d'inondation, de juin à septembre. Toute culture était donc impossible le reste de l'année. On envisagea alors la construction d'un

barrage, mais on recula devant les difficultés techniques et le coût de l'entreprise.

En 1904, le docteur Summers, ingénieur en chef de la rive gauche de l'Indus, reprit le projet de barrage et de système de canaux à Sukkur qui fut adopté par le gouvernement de l'Inde en 1907. La période des controverses sur le barrage n'était cependant pas close ; les comités d'ingénieurs réunis à Londres n'étaient pas convaincus ; la guerre intervint... Et ce ne fut qu'en juillet 1920, après deux années d'études, qu'un ingénieur du gouvernement de Bombay, en mission spéciale, M. A.-A. Musto, établit le projet définitif.

Le système, par ses 16 000 kilomètres de canaux, irriguera 5 900 000 acres de culture (riz, blé, coton, mil, oléagineux) sur une superficie totale de plus de 8 millions d'acres. C'est une augmentation de plus de 3 500 000 acres de la surface moyenne actuelle qui est d'environ 2 300 000 acres. Et si les espérances de M. Musto se réalisent entièrement, la surface cultivée de la province du Sind dépassera de 500 000 acres celle de l'Égypte.

Le coût total du barrage et des canaux est de 12 240 000 livres sterling. On espère qu'au bout de douze ans, le capital engagé rapportera 10 à 12 pour 100 et 14,5 pour 100 au bout de trente ans.

La visite a pris toute la journée. M. Musto est convaincu que cet immense travail commencé en 1923 sera complètement terminé, barrage et canaux, en 1932. Il ne s'est pas trompé : le 13 janvier 1932, le *Lloyd barrage and canals* a été inauguré officiellement par Son Éminence le duc de Willingdon, vice-roi et gouverneur général des Indes.

La journée du 9 février se passe en chemin de fer, à travers une région désertique ; pour la première fois le wagon est envahi par la poussière de sable, et nous voyons au coucher du soleil, au pied du remblai du wagon, des corbeaux par centaines boire et barboter dans un petit cours d'eau. Je n'ai jamais vu en France les corbeaux faire comme les canards.

GÉNÉRAL GOURAUD.

(A suivre.)

TROIS GÉNÉRATIONS

TALLEYRAND, FLAHAUT, MORNY

I

On sait que Talleyrand, qui n'eut pas d'enfants légitimes, a possédé une descendance naturelle assez nombreuse. Ceux qui sont issus de son sang ont souvent porté sa marque aristocratique, le signe de son esprit et de sa froide souplesse. On a signalé les fortes vraisemblances qui peuvent faire attribuer à Talleyrand la paternité d'Eugène Delacroix, dont les admirables dons d'artiste étaient unis à une haute et mélancolique intelligence. De son vivant, on remarquait chez le grand peintre « cette pâleur d'une teinte jaunâtre et ce sourire bridé » qui rappelaient Talleyrand. Depuis, on a été frappé de la ressemblance des deux hommes dans les portraits qu'on possède de l'un et de l'autre, notamment dans le portrait de Talleyrand qu'Ary Scheffer peignit en 1828 et que conserve le musée Condé, et dans le portrait qu'Eugène Delacroix fit de lui-même. Ce qui est certain, c'est que Charles Delacroix, prédécesseur de Talleyrand au ministère des Relations extérieures, et père légal d'Eugène, ne peut être son père véritable en raison de l'infirmité dont il souffrait. Il est donc probable que Talleyrand prit à la fois la femme et le portefeuille de Charles Delacroix, et qu'Eugène, dont il semble avoir protégé les débuts, était son fils.

La naissance de Flahaut et celle de Morny ne sont ni des hypothèses, ni des secrets. Nul n'ignore à présent que

Flahaut est le fils de Talleyrand et de Mme de Souza, que Morny est celui de Flahaut et de la reine Hortense. La filiation naturelle de Flahaut est prouvée par le témoignage formel de Governor Morris, ami intime de Mme de Souza, et par les déclarations, non moins formelles, de M. d'Angiviller, frère du comte de Flahaut. J'ai publié dernièrement une lettre du duc de Dalberg, dans laquelle il écrit à Talleyrand qu'il l'aime « comme son père » et il ajoute : « Je vous aime *à la Flahaut* sans avoir le même droit. » Quant à la filiation de Morny, elle est établie par de nombreux témoignages et par la reine Hortense elle-même, qui avoue, dans ses *Mémoires*, sa liaison avec Flahaut. Il est curieux de noter que Talleyrand et Flahaut sont morts, à quelques mois près, au même âge (quatre-vingt-quatre et quatre-vingt-cinq ans), et que Morny est mort au même âge que la reine Hortense (cinquante-quatre ans). Tous trois étaient de haute taille, avaient les cheveux blonds et les yeux bleus. Enfin, Talleyrand portant les prénoms de Charles-Maurice, Flahaut reçut ceux de Auguste-*Charles*-Joseph et Morny s'appela Charles-*Auguste*-Louis-Joseph. Le comte de Flahaut, père légal du futur général, s'appelait Alexandre-Sébastien.

Ainsi nous nous trouvons en présence de trois générations naturelles, le père, le fils et le petit-fils, qui, tous trois, ont joué un rôle public et important ; leur vie remplit plus d'un siècle de notre histoire. N'est-ce pas une aubaine pour le psychologue que de pouvoir mesurer les réactions de trois hommes du même sang à travers la vie ? N'est-ce pas une bonne occasion pour l'historien que de pouvoir suivre la fortune des mêmes idées politiques pendant trois générations ?

Mais il convient d'observer que Flahaut et surtout Morny n'ont connu Talleyrand qu'à travers Mme de Souza, leur mère et grand-mère, qui les a tous deux élevés. Ils n'ont donc pénétré, ni l'un ni l'autre, les secrets de sa vie publique et privée que l'histoire a peu à peu découverts. Ils n'ont reçu de Talleyrand aucune tradition directe, n'ayant pas vécu à son foyer. La duchesse de Dino, associée depuis 1814 à la politique de son oncle, et confidente de sa pensée, n'aimait ni Mme de Souza, ni Flahaut, et n'a guère connu Morny. A son fils et à son petit-fils, Talleyrand s'est surtout révélé par la réputation de sagesse et d'habileté dont il a joui après

1830. Il survivait alors à bien des témoins gênants de sa vie. On ignorait ou on oubliait son immoralité, ses prévarications et ses trahisons. Il finissait sa vie en apothéose et en imposait même à ses ennemis. Il paraissait avoir réalisé les idées qui lui avaient servi de guide pendant sa longue vie, dans la retraite de sa pensée, sinon dans la fidélité de son cœur.

LA VRAIE PENSÉE DE TALLEYRAND

Un trait piquant de Talleyrand, c'est qu'il a conservé plus de cinquante ans le même valet de chambre, Courtiade. De même, il n'a jamais abandonné ni les femmes qu'il avait aimées, ni ses vieux amis. A travers ses variations, c'était un homme d'habitude. Comment s'étonner qu'il ait toujours conservé, en quelque sorte malgré lui, les idées de sa jeunesse, celles qui dans l'homme demeurent ?

Pour retrouver sa vraie pensée, il faut oublier tout ce qu'il y a d'occasionnel dans son destin, surtout le pied bot, le séminaire et l'évêché, et le replacer tout simplement dans le cadre social d'où il est sorti. Par la naissance, il descendait d'une vieille famille féodale, autrefois souveraine ; par son intelligence supérieure, il faisait partie de l'élite de son temps. A la veille de la Révolution, il appartenait à un groupe restreint de grands seigneurs, tels que Liancourt, Biron, Narbonne, Choiseul-Gouffier, qui fréquentaient les intellectuels par curiosité des idées neuves et désir généreux du progrès. Se sentant les égaux des gens d'esprit, ils ne redoutaient pas leur influence et les admirent en égaux dans leurs rangs. Ce fut la naissance du *libéralisme*. Mais ils ne pensaient naturellement qu'à se servir de leurs nouveaux amis pour arriver au pouvoir.

Ces petits-fils des frondeurs portaient au cœur une rancune amère contre l'absolutisme royal, qui les avait dépouillés de leur prestige et asservis à des ministres bourgeois. Voltaire et Montesquieu leur avaient révélé l'Angleterre. Ils enviaient l'aristocratie anglaise qui gouvernait sous le nom du Roi, et rêvaient de l'imiter. Leur but dans la Révolution était de doter la France des institutions parlementaires de l'Angleterre, et ils y ont en somme réussi en 1815. Ces futurs *libéraux* n'avaient aucun souci de ce qu'on appela plus tard la démo-

cratie. Jacques Bonhomme n'a paru dans la Révolution que pour faire les *journées*, puis mourir au feu.

Une conjuration se forma autour du duc d'Orléans, d'abord pour imposer au Roi le premier prince du sang comme lieutenant général du royaume, puis pour le proclamer régent après une abdication forcée de Louis XVI, enfin pour le faire roi après Varenne. Ce fut un premier essai de 1830, copié sur la révolution de 1688 en Angleterre. L'incapacité du duc d'Orléans causa l'échec de cette entreprise, et cet échec l'a fait oublier dans la suite, mais elle eut alors la plus grande importance. Talleyrand, Biron, Narbonne y furent mêlés. Elle n'eut d'autre effet que de faciliter l'action du gouvernement anglais, impatient de se venger de la guerre d'Amérique, et d'ébranler la puissance de la France. Le duc d'Orléans était anglophile ; l'argent anglais se mêla à sa fortune pour financer la Révolution. Danton, son ami Paré, Camille Desmoulins, et bien d'autres grands révolutionnaires ne furent, à leurs débuts, que des agents payés de l'Angleterre. La franc-maçonnerie venait aussi d'Angleterre et le duc d'Orléans en était le grand maître. Elle fut sans doute utilisée par la conjuration et favorisa les rapports avec Londres (1).

La prétention de Talleyrand et de ses amis d'implanter en France le parlementarisme anglais était pour une grande part illusoire. La France n'était pas mûre pour la liberté politique. Elle ne réclamait que la liberté civile, c'est-à-dire l'abolition des privilèges, l'égalité devant l'impôt, l'accession de tous les citoyens aux emplois. Mirabeau seul comprit que la vieille monarchie pouvait et devait devenir une démocratie royale ; qu'elle se mourait de faiblesse, que, pour la transformer et lui rendre sa vigueur, il fallait fortifier et concentrer le pouvoir exécutif au lieu de l'affaiblir sans cesse devant l'Assemblée. En fait, l'essai d'une Constitution parlementaire avec une Chambre unique échoua piteusement en 1792, aboutit à la destruction de la monarchie et à la dictature des comités. Talleyrand quitta la France, toujours monarchiste et libéral.

Les opinions de Talleyrand en politique extérieure étaient beaucoup plus solides et reposaient sur une étude attentive

(1) Voir mon ouvrage sur *le Général Choderlos de Laclos*, notamment page 159 : *la Fronde en* 1789.

et une expérience traditionnelle des véritables intérêts du pays. Lié avec les amis de Choiseul, familier des bureaux de Vergennes, Talleyrand, après de longues méditations, avait acquis la conviction que la France avait tout intérêt à la paix et au maintien du *statu quo* européen. Elle était alors la nation la plus centralisée, la plus riche et la plus peuplée de l'Europe. Ses frontières étaient bordées de petits États, ses clients. Conquérir eût été s'affaiblir. La paix continentale nous permettait de développer notre commerce et nos colonies. Un traité de commerce satisferait l'Angleterre et permettrait une alliance intime avec elle.

De Londres, où il s'était prestement réfugié après le 10 août, Talleyrand envoyait à Danton son fameux mémoire du 29 novembre 1792 qui, datant du début de sa carrière, pourrait lui servir de testament. Les Girondins, malgré Louis XVI, avaient follement déchaîné la guerre, qui devait durer vingt-cinq ans. Nos armées avaient envahi la Belgique. Au milieu de l'ivresse révolutionnaire, Talleyrand se prononce froidement contre les guerres idéologiques et déclare que « la France doit rester circonscrite dans ses propres limites ». Il admet cependant la conclusion de conventions militaires et d'accords commerciaux avec les petits États voisins de nos frontières, afin d'étendre notre influence exclusive jusqu'aux Alpes et au Rhin, c'est-à-dire jusqu'à nos *frontières naturelles*, dessein jamais avoué, mais patiemment poursuivi depuis Henri IV et que l'état de l'Allemagne permettait alors de réaliser.

Établir en France la liberté politique sous la forme du parlementarisme anglais ; maintenir la paix sur le continent par de bons rapports avec l'Angleterre ; développer nos colonies, étendre, en profitant des occasions, notre influence jusqu'au Rhin, telles sont les idées que Talleyrand n'a cessé de défendre jusqu'à sa mort.

Sous le Directoire, il combat l'esprit de propagande, la guerre idéologique, et considère l'extension de la France aux Alpes et au Rhin comme « le terme des sacrifices exigés de la nation ».

Quand, après les traités de Lunéville et d'Amiens, Bonaparte, Premier Consul, annexe le Piémont, quand, devenu empereur, il opère sur sa tête la réunion des deux couronnes

de France et d'Italie, Talleyrand commence à se séparer de lui. L'Angleterre a reconnu, en 1803, nos frontières naturelles. Il sait bien que l'Angleterre ni l'Europe n'accepteront jamais davantage.

En poussant au pouvoir suprême l'homme génial, seul capable de rétablir l'ordre, en l'engageant imprudemment à fonder une nouvelle dynastie, qu'il avait en vain cherchée ailleurs, Talleyrand croyait rétablir la monarchie et traiter avec l'Europe. Au lieu d'un roi avec la paix, c'est Charlemagne et la guerre. Il n'est ni ébloui, ni découragé. A la veille d'Austerlitz, il adresse à l'Empereur, sous forme de conseil, son mémoire du 17 octobre 1805, qui, dans sa pensée, est un ultimatum et dans lequel il lui demande de séparer à jamais les couronnes de France et d'Italie.

Son conseil rejeté, il comprend qu'il a fait fausse route, qu'avec Napoléon la France n'aura jamais ni paix, ni liberté. Il suit donc à contre-cœur nos armées victorieuses, attendant les événements, spéculant sur la mort chaque jour possible de Napoléon, pensant le remplacer par Joseph, puis par Murat qu'il dominerait. Après Tilsitt, il quitte le ministère. A Erfurt, il trahit.

A partir de 1809, il lie partie avec les ennemis de la France et n'agit plus, jusqu'en 1814, que d'accord avec Metternich. Cette conduite est criminelle, mais elle reste secrète. Napoléon lui-même ne l'a pas pénétrée, puisqu'il continue de recourir à ses conseils. Les contemporains n'en connaîtront que la conclusion : le traité de Paris, du 30 mai 1814, qui annexe, après le désastre, au territoire de l'ancienne France des territoires peuplés de 636 000 âmes, la paix assurée, la monarchie restaurée avec la Charte, la France retrouvant à Vienne son rang et des alliances. Aux Bourbons, qui le haïssent et le méprisent, Talleyrand eût préféré Napoléon II avec la régence de Marie-Louise, qu'il eût dominée grâce à Metternich. Il aurait alors, avant Morny, son petit-fils, fondé l'empire libéral.

Contre Charles X, il intrigue, prépare les voies à Louis-Philippe, dont il possède la confiance. En 1830, Talleyrand a enfin trouvé la monarchie libérale et pacifique dont il a toujours rêvé. Ambassadeur à Londres, il sauve la paix, obtient la neutralité de la Belgique, d'accord avec l'Angle-

terre, sans cesser de penser que la France pourrait un jour s'étendre jusqu'au Rhin. Il se retire à son heure, comme un soleil couchant, honoré par le Roi, menant un train fastueux, courtisé par la bonne société, admiré par les habiles comme par les naïfs, étonnant les romanciers, estimé des doctrinaires, acclamé par l'Institut, soigné par Mme de Dino, réconcilié avec l'Église et même débarrassé, avant sa mort, de sa femme légitime. Telle est l'image que son fils, Flahaut, put garder de lui.

LE GÉNÉRAL COMTE DE FLAHAUT

Si Talleyrand ne s'était pas démis le pied droit à l'âge de quatre ans, il eût, comme l'aîné de sa famille, suivi la carrière des armes à l'exemple de son père et de ses ancêtres. Pas de pied bot, pas de séminaire. Au lieu de prêtre, il eût été soldat ; sa vie eût pris une direction différente et sans doute moins scandaleuse. Il a dû souvent y rêver et avec regret, quand, obsédé par sa croix d'évêque, il cherchait, sous la Constituante, à se battre en duel pour être comme tout le monde. Pendant le Consulat, il disait à Hyde de Neuville : « Sans cette jambe, j'aurais probablement suivi la carrière militaire. Qui sait ? Je serais peut-être comme vous émigré, ou, comme vous, l'envoyé des Bourbons ! » A quinze ans, son fils Charles de Flahaut (1) brûlait d'être soldat.

Flahaut était né le 21 août 1785. Sa mère n'ayant émigré qu'après le 10 août 1792, il pouvait se souvenir du vieux comte de Flahaut de la Billarderie, des froids corridors du Louvre, où ses parents avaient un appartement, et de l'élégant évêque d'Autun, qui fréquentait assidûment chez sa mère. Ce fut celle-ci qui l'éleva, comme elle devait plus tard élever Morny.

Elle s'appelait Adélaïde Filleul, son père était un riche marchand de vins de Falaise. Sa mère, Catherine de Longpré, d'une famille noble et ruinée, passe pour avoir fréquenté le Parc-aux-Cerfs, ce qui permit de croire que le sang des Bourbons se mêlait chez Flahaut à celui des Périgord, et chez Morny à celui des Beauharnais. Mais il s'agirait plutôt, dans cette hypothèse, de sa sœur aînée, Julie, qui épousa Abel Poisson, marquis de Marigny, surintendant des Beaux-Arts

(1) Après son mariage en Angleterre, le général a orthographié son nom *Flahault*, forme ancienne.

et frère de Mme de Pompadour. Adélaïde Filleul, née le 14 mai 1761, paraît avoir eu comme véritable père le financier Bouret (1). En 1767, Filleul, ruiné, se suicida. Sa femme mourut peu après. Née dans une telle famille, ce fut un bonheur pour Adélaïde Filleul d'être élevée au couvent. Elle y fut heureuse et en garda un fond de rêves aimables, mais aucune croyance. Sa sœur, la marquise de Marigny, avait quitté son mari en 1778 pour suivre le beau cardinal de Rohan. Elle tenait salon à l'Abbaye-aux-Bois. C'est chez Mme de Marigny qu'Adélaïde Filleul, orpheline et âgée de dix-huit ans, rencontra un homme de trente ans plus âgé qu'elle, le comte de Flahaut de la Billarderie, maréchal de camp, qui s'éprit d'elle et l'épousa. C'était déjà un vieillard podagre, rhumatisant, de manières exquises et d'humeur complaisante. Son frère M. d'Angiviller était directeur des Bâtiments royaux et bien en cour. Il obtint du Roi pour M. de Flahaut une pension, un logement au Louvre et plus tard la succession de Buffon comme intendant du jardin du Roi, bien qu'il ignorât tout de l'histoire naturelle. La nouvelle comtesse de Flahaut, oubliant son vieux mari, eut au Louvre un salon où l'on vit bientôt apparaître l'évêque d'Autun.

Elle avait à peine dépassé vingt ans, il n'en avait pas trente ; l'une mariée contre son cœur, l'autre ordonné prêtre malgré lui, deux révoltés. Elle était charmante avec un nez spirituel et des yeux de velours. L'évêque avait « ces formes enchanteresses qui embellissent même la vertu ». Elle était instruite, musicienne et née pour l'intrigue de cour. Talleyrand, moitié ange et moitié diable, pensait déjà qu'en politique « il faut faire marcher les femmes ». Ils s'entendirent vite et les deux sœurs Filleul se virent pourvues, l'une d'un cardinal, l'autre d'un évêque, tous deux de grande famille et qui, à la vérité, dédaignaient ces bourgeoises.

C'est sous de tels auspices que naquit Auguste-Charles de Flahaut. Il ignora les drames d'amour et de politique qui se jouèrent auprès de son berceau : sa mère travaillant ardemment à pousser Talleyrand au ministère, à se pousser elle-même près de Marie-Antoinette ; Talleyrand l'abandonnant pour Mme de Staël ; elle-même se vengeant de lui avec le jeune

(1) D'après le baron de Maricourt, dans son excellent ouvrage sur *Mme de Souza et sa famille*, auquel j'emprunte plusieurs passages des lettres de Mme de Souza.

lord Wycombe, plus tard marquis de Lansdowne. Puis vinrent la ruine, les dangers mortels, l'émigration ; sa mère l'emportant à Londres où Talleyrand est déjà en sécurité, tandis que le vieux comte de Flahaut est arrêté et guillotiné à Arras. Ensuite ce fut son adolescence errante, exilée, d'abord à Londres, puis à Hambourg, où sa mère, à force de soins, lui cache leur pauvreté, enfin en Suisse, où le futur Louis-Philippe, brouillé avec Mme de Genlis, trouva chez Mme de Flahaut une consolatrice empressée. Dénuée de ressources, elle s'était mise à écrire. Le succès de son premier roman *Adèle de Senange* fut éclatant. Elle chanta, dit-elle, sans connaître la musique et chanta juste. Cette femme, pour qui la galanterie n'avait pas de secrets, fit un conte honnête, une berquinade, et, comme dans un conte de Berquin, elle fut elle-même récompensée au dénouement. La lecture d'*Adèle de Senange* enthousiasma le baron de Souza, ministre de Portugal en Danemark, qui l'épousa quelques années après, la sauva de la gêne et fut pour elle le meilleur des maris. Elle continua sa carrière littéraire et, dans le genre chaste, noble et de bon goût, cette femme facile devint sous l'Empire une romancière à la mode.

En 1798, Mme de Flahaut et son fils étaient rentrés en France grâce à la protection de Talleyrand devenu ministre des Relations extérieures. Il s'était séparé de son ancienne amie, mais continuait avec elle des relations dont son fils était le vrai motif. Chez Talleyrand, le jeune Charles se faisait entendre au piano après le dîner. Dès le 23 septembre 1799, Flahaut, âgé de quatorze ans, obtenait un poste au dépôt général de la Marine. Après le 18 brumaire, Talleyrand va exercer sa puissante influence en faveur de son fils et cette influence ne cessera plus de se faire sentir pendant tout l'Empire. C'est à Talleyrand que Flahaut doit sa carrière.

A peine le Premier Consul est-il en fonctions que le jeune Flahaut lui adresse une jolie lettre, pleine de feu, où il se vieillit d'un an :

« Général, je n'ai que seize ans, mais je suis fort. Je sais trois langues assez bien pour que, plusieurs fois, il ait été impossible de deviner dans les différents pays, si j'étais Anglais, Allemand ou Français. Trop jeune pour être soldat, j'ose vous demander d'être votre aide de camp. Soyez sûr que je serai tué ou que j'aurai justifié votre choix à la fin de la campagne.

« Pour que vous croyiez à mon dévouement, j'invoquerai près de vous un exemple qui réglera ma vie entière. Mon père a été condamné à mort sous la Terreur. Après son jugement, ma mère obtint du geôlier de la laisser échapper de la prison. Le lendemain, mon père apprit qu'on avait arrêté son défenseur officieux, se rend à la Commune, disant qu'il ne veut pas qu'un innocent souffre pour lui, et il a péri deux heures après. Croyez-vous, général, qu'après un pareil exemple je serai fidèle à l'honneur et à vous ? Salut et respect.

« Charles de Flahaut. »

Talleyrand a-t-il inspiré ce rappel du vieux Flahaut ? Ce serait assez dans sa manière. Peut-être Charles ignorait-il encore ou, sur les conseils de sa mère, feignait-il d'ignorer son véritable père. Il le connut à cette époque.

Le 24 mars 1800, Flahaut s'engage dans le corps des hussards volontaires au beau dolman jaune, qu'on appelle les *Canaris*, et qui forment l'escorte de Bonaparte. Pour devenir brigadier, puis sous-lieutenant cinq jours après, il passe au 5e dragons où Murat le prend pour aide de camp. Il suit partout Murat, ce qui suffit à le classer, et devient lieutenant en 1803, capitaine en 1806, chef d'escadron en 1808. Le 10e *bulletin* le cite comme s'étant distingué lors de la capitulation d'Ulm. Blessé à Lembach, en 1905, il commande à Friedland la charge du 13e régiment de chasseurs, qui est réduit à quinze hommes, et il est décoré par l'Empereur.

Après la paix de Tilsitt, Flahaut quitta les fonctions qu'il occupait près de Murat pour devenir aide de camp du maréchal Berthier. Voici dans quelles circonstances. Un des neveux de Talleyrand, Louis de Périgord, fils aîné de son frère Archambault, brillant officier, mourut de maladie à Berlin. Il était chef d'escadron et aide de camp de Berthier. Talleyrand en eut une vive douleur. Ce fut la place de Louis de Périgord qui fut donnée à Flahaut, soit que Talleyrand l'eût demandée pour lui, soit que Berthier, qui était dans les meilleurs termes avec Talleyrand, eût voulu lui offrir cette consolation. L'état-major de Berthier était composé des officiers les plus élégants de l'armée, de ceux qui se distinguaient par leur naissance, et, disait-on, par leurs succès galants.

En 1808, Flahaut est en Espagne. Il fait ensuite la campagne d'Allemagne en 1809, où il est blessé et nommé colonel. Enfin en Russie, il se distingue aux combats d'Ostrovno et de Mohilev, fait vaillamment la retraite, passe trois fois la Bérésina à cheval, devient général le 4 décembre 1812 et, le 26 janvier 1813, est choisi par l'Empereur, que désormais il ne quittera plus, comme aide de camp. Il avait alors vingt-huit ans.

Flahaut fut donc surtout un brillant officier d'état-major. On le lui a reproché. Mais sa vive intelligence, son éducation, sa souplesse le rendaient propre à cet emploi et nul n'a pu contester son ardeur et sa bravoure chevaleresque. De quinze à trente ans, il partagera les gloires et les misères de la grande armée. Talleyrand avec sa béquille a dû envier cet enfant de sa race. Il a aimé Flahaut, quelque fatigué qu'il fût de Mme de Souza. Il l'a aidé de son argent, fier de ses prouesses et amusé de sa carrière de séducteur, car Flahaut n'eût pas été le fils de Talleyrand et de Mme de Souza s'il n'eût mêlé l'amour aux combats (1).

Sa mère s'était efforcée, même pendant l'émigration, de lui donner toutes les grâces de l'ancienne société. Charles jouait du piano, chantait la romance et valsait à ravir. Elle l'avait modelé sur l'image des galants chevaliers qu'elle rêvait dans ses romans et dont, plus tard, il fut pour elle le modèle. Enfin, elle avait trop d'expérience du monde et des cours, pour ignorer que l'amour mène à tout un beau jeune homme, s'il sait choisir sans ivresse, et à ce choix elle veillait avec une vigilance avertie.

Voici qu'un soir, aux Tuileries, Hortense de Beauharnais, mariée à Louis Bonaparte, jeune mère de vingt ans, déjà malheureuse, oublie ses chagrins en dansant, car elle danse délicieusement. On monte sur les chaises pour la contempler. Le lieutenant de Flahaut, qui n'a que dix-neuf ans, dans son enthousiasme, applaudit. Hortense se plaint à sa mère de cette inconvenance. Le lendemain, la mère et le fils viennent faire des excuses. Plainte opportune, excuses bienvenues !

Hortense s'est elle-même chargée, dans ses *Mémoires*, de graduer savamment les nuances progressives de son amour

(1) Archives de la Guerre, dossier Flahaut. — Frédéric Masson, *Jadis*, 2e série (papiers de Mme de La Valette).

pour Flahaut. Elle crut trouver en lui le consolateur. Elle dévoile peu à peu sa passion comme la faute unique, qu'excusent ses malheurs conjugaux. Il faut l'en croire. Hortense, âme sensible, fut une grande calomniée. Mais, à côté de ses confidences posthumes, nous avons les lettres de la mère et du fils. Entre ses campagnes et ses brusques retours à Paris, le jeune officier croit vivre un roman de chevalerie. N'est-il pas le fils d'une femme de lettres, d'une mère orgueilleuse de ses succès dont elle suit amoureusement le cours ? Ne se compare-t-il pas à *Eugène de Rothelin*, un des héros les plus romanesques imaginés par elle et dont tout Paris parle ? Mais ce roman est utile à son avancement. A-t-il vraiment aimé cette femme qu'il trouve plus tendre que jolie et dont la maigreur devient extrême ? Ne veut-il pas seulement en être aimé, surtout quand Napoléon, qui la chérit comme une fille, met sur sa tête une couronne royale ? Léger, comme son père à son âge, mais aussi, comme lui, fort pratique, il pense avec sa mère que l'amour et l'ambition marchent fort bien de compagnie. Voici qu'il s'éprend d'une belle Polonaise, dont le nom est resté inconnu. Puis il cède à l'impérieux caprice de Caroline Murat, qui ne l'abandonnera que pour la couronne de Naples. Hortense s'alarme ; la jalousie décuple son amour. Le goût l'emportant sur les serments déjà prêtés, Flahaut s'enflamme pour une autre Polonaise, la jeune comtesse Potocka, tout en restant le chevalier discret de sa Reine malheureuse. C'est alors qu'une brouille avec Caroline, puis avec Murat lui-même, l'oblige à changer de général et que Talleyrand l'envoie chez Berthier.

Le roman de Flahaut et de la reine Hortense eut sa conclusion naturelle dans l'été de 1810, à Aix-en-Savoie. Joséphine, répudiée, est près de sa fille, enfin séparée du roi Louis de Hollande. Les deux femmes sont pleines de colère et de rancune contre leurs maris. Quels conseils Joséphine a-t-elle alors donnés à sa fille ? N'est-ce pas elle qui a voulu naguère son mariage si malheureux avec Louis ? Par un remords maternel, cette femme de mœurs faciles ne doit-elle pas souhaiter maintenant un peu de bonheur pour la pauvre Hortense ? Flahaut n'est-il pas un prince charmant ? Voici qu'il arrive à Aix en congé d'un mois et y prend les eaux comme par hasard. Joséphine l'envoie à cheval avec son

écuyer, M. de Pourtalès, à la rencontre d'Hortense, qui vient de Genève et ressent bientôt « tous les tourments de l'amour », et longtemps après, elle se rappellera « ce mois passé si doucement, dit-elle, comme le plus heureux de sa vie ».

Flahaut passe à Paris l'hiver de 1810 et paraît habituellement dans le salon d'Hortense, distrait toutefois par la comtesse Potocka, qu'il rencontre souvent chez Talleyrand. Hortense est enceinte et cache son état. Il faut cependant qu'elle assiste aux fêtes données pour la naissance et le baptême du Roi de Rome. N'y tenant plus, elle part pour Aix, où Eugène vient la voir (1). Au mois de septembre, elle met au monde, clandestinement, et dans quelles angoisses, en Suisse, à Saint-Moritz en Valais, l'enfant qui s'appellera Auguste Demorny, du nom d'un père d'emprunt, le 21 octobre, à Paris, à la mairie du 2e arrondissement. Mme de Souza (2) se charge de l'enfant, qui est mis en nourrice à la campagne sous sa surveillance. Pendant ce temps, Flahaut est à Bourbonne, soignant ses rhumatismes, et lisant « à se perdre les yeux ». De retour à Paris, il se montra, au dire de sa mère, « le meilleur fils qui existât » et, « riant de tout », était le seul qui réussît à faire rire le mélancolique M. de Souza, lequel ne connut jamais le secret de la naissance du petit-fils naturel de Talleyrand.

Quand la reine Hortense revit Flahaut au commencement de 1813, il était général de brigade et aide de camp de l'Empereur, qui l'avait d'abord traité « avec une malveillance prononcée ». Dans les courts billets qu'il envoyait à sa mère pendans la campagne de Russie, il n'oubliait jamais la reine Hortense et son fils. Son courage et son activité ne se démentirent pas. La reine était fière « du noble et beau Dunois ». Après la mort du grand maréchal Duroc, Napoléon pensa le remplacer par Flahaut, peut-être pour se rapprocher de Talleyrand. D'après la reine Hortense, Savary, qui aspirait à cette succession, l'en détourna en lui révélant les sentiments qu'avait Flahaut pour elle et dont on jasait à Paris.

Aucun indice ne permet de croire que Flahaut ait été, en 1814, au courant des intrigues de Talleyrand ; il n'avait

(1) *Mémoires de la reine Hortense*, II, p. 132.

(2) Elle écrit alors à la comtesse d'Albany que la reine Hortense vient de souffrir d'un lumbago qui la rend « d'une maigreur affreuse ».

pas connu davantage ses trahisons depuis 1808 ; Talleyrand, très secret, se bornait à s'enquérir des nouvelles de l'armée près de M[me] de Souza, qu'il utilisait parfois pour de petits services. Flahaut, si jeune encore, ne pensait qu'à la guerre ; jusqu'au bout il espéra un retour de la fortune. Cependant, les amis de Talleyrand ne dissimulaient plus leur opposition foncière contre l'Empereur. M[me] de Souza ne pouvait l'ignorer. Dans la correspondance suivie qu'elle échangeait avec son fils, Talleyrand est désigné sous le nom de *Bego*, et Montrond s'appelait *le Goguenard* (1). Le prince de Bénévent demeurait le protecteur de la mère et du fils dans toutes les éventualités. Il n'est guère douteux que ses nouvelles dispositions n'aient fait réfléchir Flahaut. M. de Souza haïssait Napoléon, qui, en 1805, lui avait fait perdre sa place de ministre du Portugal à Paris et, depuis cette époque, M[me] de Souza ne reparaissait plus aux Tuileries. Par le nom qu'il portait, par son sang, Flahaut était lié à l'ancien Régime, et les meilleurs amis de sa mère, libéraux ou royalistes, comme les Rémusat et la comtesse d'Albany, étaient hostiles à Napoléon. M[me] de Souza ne vit que l'intérêt de son fils et son influence s'exerça sur lui. Flahaut, aide de camp de l'Empereur, le servait, comme le grand écuyer Caulaincourt, par point d'honneur et par patriotisme plutôt que par dévouement personnel. Napoléon le devina quand il lui préféra, pour succéder à Duroc, le fidèle Bertrand.

Pendant les derniers mois de l'Empire, la conduite de Flahaut fut irréprochable. Général de division après Leipzig, il charge vaillamment à Hanau, ne quitte pas l'Empereur pendant la campagne de France. Le 24 février, il est envoyé à Lusigny pour négocier une suspension d'armes, qui ne peut réussir, et se trouve à Fontainebleau. De la Cour de France, Napoléon l'avait envoyé à Marmont pour l'engager à continuer la défense de Paris. Au moment d'abdiquer, il pensa lui confier le soin de prendre possession de l'île d'Elbe. Le 15 avril, il lui donnait une mission près de Marie-Louise. L'Empereur, dit Caulaincourt, « le distinguait beaucoup et le regardait comme un homme fait pour aller à tout ». Mais Flahaut ne partit pas pour l'île d'Elbe. Comme il demandait à l'Empereur

(1) *Earl of Kerry. The First Napoleon* (papiers de Flahaut), London, 1925.

ce qu'il devait faire, celui-ci lui souhaita d'être heureux. Le 16 avril, cinq jours après l'abdication, il fit sa soumission au gouvernement provisoire. Le 26 août, Mme de Souza écrit à la comtesse d'Albany : « Néné est philosophe... ; il fait sa cour une fois par mois, c'est-à-dire qu'il se met, comme les autres généraux, sur le passage du Roi. »

Flahaut, mis en non-activité, fréquenta, pendant la première Restauration, le salon de la reine Hortense devenue duchesse de Saint-Leu, mais il courtisait aussi la vicomtesse Charles de Noailles et était l'amant de Mlle Mars. Au 20 mars, il redevint aide de camp de l'Empereur, qui l'envoya à Vienne, ainsi que Montrond, espérant gagner Talleyrand par son fils et son meilleur ami. Mais Flahaut ne put dépasser Stuttgart. Il fut fait pair de France. Napoléon le chargea de tout le travail du personnel militaire. A Waterloo, il montra le froid courage qui lui était habituel, entendit Napoléon donner ses dernières instructions à Grouchy et, dans la déroute, soutint l'Empereur qui s'endormait d'épuisement sur son cheval. Il défendit Napoléon jusqu'au bout : à la Chambre des pairs, en appuyant, avec Labédoyère, la proposition de Lucien en faveur de Napoléon II, puis en refusant vivement à Davout de porter à l'Empereur une menace d'arrestation. Il ne partit pas pour Sainte-Hélène et, d'après Gourgaud, empêcha son ami Labédoyère et d'autres de partir. Il aurait déclaré à l'amiral Keith ne pouvoir quitter sa mère.

Soupçonné d'avoir favorisé le retour de l'île d'Elbe, il fut désigné pour l'exil. Mais Talleyrand, auquel il avait écrit « d'arranger sa position la meilleure possible », veillait. Flahaut ne fut pas compris dans l'ordonnance du 24 juillet. Talleyrand lui fit dire de s'éloigner et lui fournit un passeport pour Aix-en-Savoie où il rejoignit la reine Hortense, devenue duchesse de Saint-Leu, « pour lui consacrer sa vie », dit-elle. Il semble bien qu'il lui proposa de l'épouser, au cas ou l'ex-roi de Hollande obtiendrait, avec son consentement, de faire casser leur mariage. Sur l'ordre de la police, il dut quitter Aix et passa en Suisse, puis revint à Lyon, où, d'après le préfet du Rhône, « il parle très librement de l'homme qu'il a servi » et annonce l'intention de s'effacer complètement. Cependant, Hortense ouvrit à Aix une lettre arrivée à l'adresse de son amant. Elle était de Mlle Mars. Tombant de haut, Hortense

eut une syncope et fut malade. Flahaut avertit sa mère de ce fâcheux contre-temps. Il comprend alors, mieux qu'elle, que « toute réconciliation est impossible » et reçoit, en effet, une lettre de rupture. Il répond par du désespoir et regrette, écrit-il, de n'être pas mort à Waterloo. Mais il ne la revit plus, ayant quitté Lyon pour l'Angleterre. Se reprenant, la Reine semble avoir encore pensé à épouser « le seul homme qu'elle eût aimé ». Mais après quelques lettres habiles, Flahaut obtint d'elle-même le conseil d'épouser miss Margaret Mercer Elphinstone, fille unique de l'amiral Keith, qui avait, à Plymouth, moins d'un an avant, reçu et embarqué Napoléon pour Sainte-Hélène. Sûr du cœur de sa fiancée, Flahaut vainquit d'autres obstacles encore : la différence de religion, l'opposition indignée de la famille anglaise, « les calomnies atroces » dirigées contre lui, d'après Mme de Souza, par l'amiral Keith, l'opposition du gouvernement anglais et celle du gouvernement français, qui l'obligea à donner sa démission de lieutenant-général. Le mariage fut célébré, dans le privé, à Édimbourg, le 15 juin 1817. « Je mettrai, écrivait Flahaut à la comtesse d'Albany, tous mes soins à prouver que mon pays, quoiqu'il ne soit pas connu pour cela, peut aussi produire de bons maris. » Un mois après, il écrivait à sa mère : « J'ai dans ma femme une bien aimable et excellente amie. » Le vieux Keith, conquis enfin par son gendre, voyait en lui un vrai *laird* écossais. C'était, vers la quarantaine, le bonheur raisonnable au delà des mers, avec des licences permises sur le continent. La conduite de Flahaut avait été, depuis 1814, un modèle de dextérité. Le « noble et beau Dunois » était fils de Talleyrand.

Mme de Flahaut eut cinq filles, la dernière, née en 1825, au grand regret de Mme de Souza, qui désirait de Mme de Flahaut, fille unique, un héritier mâle susceptible de recueillir la pairie et les terres de Keith. Une des demoiselles de Flahaut devint la marquise de La Valette ; une autre épousa lord Shelburne, petit-fils de ce lord Wycombe, plus tard marquis de Lansdowne, qui avait pensé épouser Mme de Souza pendant l'émigration.

Après 1820, Flahaut obtint de faire quelques séjours en France. Il amena sa femme et ses filles à sa mère et s'occupa de son fils Auguste, que Mme de Souza élevait tendrement.

C'est en 1830 que la carrière du père et du fils allait prendre un nouvel essor dans le sillage de Talleyrand. Les trois générations vont s'épanouir ensemble sous le soleil de juillet.

TALLEYRAND, FLAHAUT ET MORNY
SOUS LOUIS-PHILIPPE

C'est sur le conseil de Talleyrand que Louis-Philippe avait accepté le trône. Après avoir évité la république, il s'agissait de sauver la paix. Talleyrand, véritable ministre des Affaires étrangères, partit pour Londres, d'accord avec le Roi, et résolu à s'entendre avec l'Angleterre en 1830, comme il avait conseillé de le faire en 1792.

Flahaut fut aussitôt rappelé en France, réintégré dans son grade et nommé pair de France. Il fut reçu par le Roi et présenta sa femme et ses filles aux Tuileries. Mme de Souza, qui avait connu de fort près Louis-Philippe, alors M. Corbie, pendant l'émigration, faisait remarquer avec un fin sourire qu'elle n'allait plus au Château.

Flahaut, infatué par la situation qu'il s'était acquise dans la société anglaise, ami personnel du premier ministre lord Grey, posait déjà sa candidature à la succession du vieux Talleyrand, qui fut blessé de cette ingratitude filiale. Mme de Dino se brouilla avec Mme de Flahaut. De son côté, Mme de Souza cherchait à faire nommer son mari ministre de Portugal à Londres. Sébastiani, ministre des Affaires étrangères en titre, impatient comme tous les généraux de déchirer les traités de 1815, se servit de Flahaut contre Talleyrand.

« Je vis arriver à Londres, écrit Talleyrand, un émissaire du Cabinet... C'était le comte de Flahaut... On avait supposé que la protection bienveillante, que j'avais accordée à M. de Flahaut au début de sa carrière, me rendrait sa présence agréable dans les circonstances actuelles. » Flahaut proposa le partage de la Belgique entre la France, qui aurait la plus grande part, la Prusse et la Hollande. Anvers serait réservé à l'Angleterre. Talleyrand qualifia ce projet d'insensé et déclara qu'il se ferait plutôt couper le poing que de l'adopter. Flahaut dut repartir pour Paris avec une lettre pour Sébastiani, datée du 27 novembre 1830, lettre encore tout actuelle, où Talleyrand parle de l'alliance de l'Angleterre avec une

eut une syncope et fut malade. Flahaut avertit sa mère de ce fâcheux contre-temps. Il comprend alors, mieux qu'elle, que « toute réconciliation est impossible » et reçoit, en effet, une lettre de rupture. Il répond par du désespoir et regrette, écrit-il, de n'être pas mort à Waterloo. Mais il ne la revit plus, ayant quitté Lyon pour l'Angleterre. Se reprenant, la Reine semble avoir encore pensé à épouser « le seul homme qu'elle eût aimé ». Mais après quelques lettres habiles, Flahaut obtint d'elle-même le conseil d'épouser miss Margaret Mercer Elphinstone, fille unique de l'amiral Keith, qui avait, à Plymouth, moins d'un an avant, reçu et embarqué Napoléon pour Sainte-Hélène. Sûr du cœur de sa fiancée, Flahaut vainquit d'autres obstacles encore : la différence de religion, l'opposition indignée de la famille anglaise, « les calomnies atroces » dirigées contre lui, d'après Mme de Souza, par l'amiral Keith, l'opposition du gouvernement anglais et celle du gouvernement français, qui l'obligea à donner sa démission de lieutenant-général. Le mariage fut célébré, dans le privé, à Édimbourg, le 15 juin 1817. « Je mettrai, écrivait Flahaut à la comtesse d'Albany, tous mes soins à prouver que mon pays, quoiqu'il ne soit pas connu pour cela, peut aussi produire de bons maris. » Un mois après, il écrivait à sa mère : « J'ai dans ma femme une bien aimable et excellente amie. » Le vieux Keith, conquis enfin par son gendre, voyait en lui un vrai *laird* écossais. C'était, vers la quarantaine, le bonheur raisonnable au delà des mers, avec des licences permises sur le continent. La conduite de Flahaut avait été, depuis 1814, un modèle de dextérité. Le « noble et beau Dunois » était fils de Talleyrand.

Mme de Flahaut eut cinq filles, la dernière, née en 1825, au grand regret de Mme de Souza, qui désirait de Mme de Flahaut, fille unique, un héritier mâle susceptible de recueillir la pairie et les terres de Keith. Une des demoiselles de Flahaut devint la marquise de La Valette ; une autre épousa lord Shelburne, petit-fils de ce lord Wycombe, plus tard marquis de Lansdowne, qui avait pensé épouser Mme de Souza pendant l'émigration.

Après 1820, Flahaut obtint de faire quelques séjours en France. Il amena sa femme et ses filles à sa mère et s'occupa de son fils Auguste, que Mme de Souza élevait tendrement.

C'est en 1830 que la carrière du père et du fils allait prendre un nouvel essor dans le sillage de Talleyrand. Les trois générations vont s'épanouir ensemble sous le soleil de juillet.

TALLEYRAND, FLAHAUT ET MORNY SOUS LOUIS-PHILIPPF

C'est sur le conseil de Talleyrand que Louis-Philippe avait accepté le trône. Après avoir évité la république, il s'agissait de sauver la paix. Talleyrand, véritable ministre des Affaires étrangères, partit pour Londres, d'accord avec le Roi, et résolu à s'entendre avec l'Angleterre en 1830, comme il avait conseillé de le faire en 1792.

Flahaut fut aussitôt rappelé en France, réintégré dans son grade et nommé pair de France. Il fut reçu par le Roi et présenta sa femme et ses filles aux Tuileries. Mme de Souza, qui avait connu de fort près Louis-Philippe, alors M. Corbie, pendant l'émigration, faisait remarquer avec un fin sourire qu'elle n'allait plus au Château.

Flahaut, infatué par la situation qu'il s'était acquise dans la société anglaise, ami personnel du premier ministre lord Grey, posait déjà sa candidature à la succession du vieux Talleyrand, qui fut blessé de cette ingratitude filiale. Mme de Dino se brouilla avec Mme de Flahaut. De son côté, Mme de Souza cherchait à faire nommer son mari ministre de Portugal à Londres. Sébastiani, ministre des Affaires étrangères en titre, impatient comme tous les généraux de déchirer les traités de 1815, se servit de Flahaut contre Talleyrand.

« Je vis arriver à Londres, écrit Talleyrand, un émissaire du Cabinet... C'était le comte de Flahaut... On avait supposé que la protection bienveillante, que j'avais accordée à M. de Flahaut au début de sa carrière, me rendrait sa présence agréable dans les circonstances actuelles. » Flahaut proposa le partage de la Belgique entre la France, qui aurait la plus grande part, la Prusse et la Hollande. Anvers serait réservé à l'Angleterre. Talleyrand qualifia ce projet d'insensé et déclara qu'il se ferait plutôt couper le poing que de l'adopter. Flahaut dut repartir pour Paris avec une lettre pour Sébastiani, datée du 27 novembre 1830, lettre encore tout actuelle, où Talleyrand parle de l'alliance de l'Angleterre avec une

admirable hauteur de vues. Mais, Anvers anglais, écrit-il, serait, « au Nord, un nouveau Gibraltar ». Il ajoute *qu'il ne faut jamais se mettre en contact avec ceux qu'on ne peut atteindre chez eux*, et il conclut : « Si la France a besoin de s'étendre, c'est vers la ligne du Rhin qu'elle doit porter ses regards. » Flahaut revint avec une nouvelle lettre de Sébastiani. « Je vous remercie de l'avoir choisi pour me l'apporter », fut toute la réponse de Talleyrand.

Pour se débarrasser de Flahaut, Talleyrand le fit nommer ministre à Berlin. Il s'y rendit au mois de mai 1831 (1). La Prusse, inquiète de l'entrée des troupes françaises en Belgique, concentrait les siennes sur le Rhin. D'autre part, elle appuyait la Russie contre la Pologne insurgée. Flahaut, épris, dès 1807, des Polonais, prit avec fougue leur parti et ne put, en conséquence, acquérir aucune influence sur le gouvernement prussien. Le ministre Bernstorff lui dit froidement ces paroles prophétiques : « Le rétablissement d'une Pologne indépendante serait la cause de troubles sans fin en Europe. Les Polonais ne seraient satisfaits que par la reconstruction de l'ancien royaume. Il leur faudrait la Lithuanie et les provinces du midi, ensuite les villes de Thorn et de Dantzig, et puis le duché de Posen et rien ne les satisferait que cela. » Flahaut lui demanda la non-intervention ; mais en septembre 1831, Varsovie capitula. Il quitta aussitôt Berlin et mit fin à sa mission. Dans ses lettres à Talleyrand, il proteste, sur un ton très déférent, de son attachement à la paix et lui écrit de la Pologne que Talleyrand n'aimait pas : « Si le courage est l'attribut de cette belliqueuse nation, on ne peut pas dire qu'elle se distingue par la raison. » Renonçant à remplacer Talleyrand à Londres, même à se rendre comme ministre au Portugal, où le duc de Broglie voulait l'envoyer à cause des Souza, il se contenta d'accompagner le duc d'Orléans au siège d'Anvers et s'y fit remarquer par la belle allure d'un survivant de la Grande Armée. Ce furent là ses dernières armes.

Lors de l'attentat Fieschi, le 26 juillet 1835, Flahaut

(1) La reine Hortense était alors à Londres. « M. de Flahaut..., craignant qu'elle ne fût dans la gêne, lui envoya une lettre de crédit. » Talleyrand fut fort aimable et lui donna des passeports. (*Mémoires de Valérie Masuyer*, publiés par M. Jean Bourguignon, p. 257.)

accompagnait le Roi et son cheval fut tué sous lui. En 1837, le duc d'Orléans, qui l'avait pris en affection, se l'attacha, comme premier écuyer. Ses relations étaient refroidies avec Talleyrand, qui le trouvait alors plus attaché à l'Angleterre qu'à la France, et n'intervenait plus en sa faveur. Il partageait son temps entre Paris et ses propriétés d'Écosse et ne parlait que rarement à la Chambre des pairs, votant toujours en faveur des libertés publiques, dans l'esprit d'un libéral anglais. Il s'occupait activement de son fils comme jadis Talleyrand s'était occupé de lui. Il retrouvait déjà dans l'enfant qu'il avait eu de la reine Hortense, le sang-froid, l'esprit clair, les nobles manières, l'habileté pratique qu'il avait lui-même hérités de Talleyrand.

L'origine maternelle d'Auguste Demorny avait été, depuis sa naissance, couverte du plus profond secret. M. de Souza, qui s'était pris pour l'enfant d'une vive affection, l'ignora jusqu'à sa mort, survenue en 1825. Le très petit nombre d'initiés se taisait. On laissait seulement entendre qu'il était un fils naturel de M. de Flahaut. Morny fut, dès sa naissance, l'enfant du mystère. L'honneur d'une reine malheureuse et sensible, que tous ceux qui l'ont bien connue ont respectée, l'intérêt d'un parti déchu, mais toujours puissant dans le souvenir, s'opposait à toute divulgation. Mme de Souza, que l'enfant appelait « bonne mère », éleva son petit-fils avec la même tendresse que son fils, peut-être avec plus de faiblesse. Flahaut, souvent absent, portait à « son cher Auguste » un intérêt vigilant et, de près ou de loin, dirigeait son éducation.

Mais que faire de cet enfant ? Selon les usages de l'ancien Régime, on dirigeait les bâtards royaux vers la prêtrise ou le couvent, tout au moins vers un mariage obscur. Ces idées occupèrent certainement l'esprit de Flahaut et de Mme de Souza. Sous la Restauration, elle écrit à un ami sûr : « Le petit Auguste a beaucoup d'esprit naturel. En tout, la nature l'a bien doué, mais je ne lui vois pas de dispositions pour entrer dans la Compagnie de Jésus, et c'est cependant la seule route ouverte aujourd'hui. » Après l'abbé de Périgord, un R. P. de Morny, c'eût été trop. Mme de Souza se rejeta sur les projets de retraite à la campagne et rêva d'acheter à son petit-fils avec « sa petite rente une petite ferme » et de lui faire épouser

« quelque dindonnière convenablement munie d'espèces ». « N'ambitionner aucune grandeur, vivre pour un petit nombre d'amis et aussi un peu pour soi », voilà ce qu'elle tâcherait de lui inculquer. En un mot, elle prévoyait pour lui le bonheur dans l'obscurité.

Mais le sang parla ! L'enfant avait une jolie figure, de l'esprit, des manières, « une intelligence merveilleuse ». Il était clair qu'il n'était pas de ceux dont on étouffe l'existence. Avec la même prévoyance que Mme de Souza, Flahaut voulait en faire un mathématicien (1). Mais Auguste prétendait vivre. « On a mis toute chose à l'envers pour ce pauvre enfant ! » soupirait Mme de Souza. Talleyrand paraît avoir été le seul perspicace. On lui amenait quelquefois l'enfant, qui habitait avec Mme de Souza, rue Saint-Florentin, tout près de l'hôtel Talleyrand. D'après le docteur Véron, il dit un jour : « Avez-vous vu ce petit bonhomme qui sort d'ici et que M. Flahaut tenait par la main ? On l'avait amené pour me rendre visite. Eh bien ! il est d'une intelligence inouïe. Plus tard, il se jouera des hommes. Il fera, il sera ce qu'il voudra : tenez, il sera ministre ! »

A la fin du mois de juin 1829, Flahaut amena son fils à Aix-la-Chapelle. La reine Hortense s'y trouvait. Elle avait l'âme trop sensible pour oublier. Elle eut jusqu'à sa mort des nouvelles de son fils par Gabriel Delessert, son tuteur légal, et « la petite rente » venait d'elle (2). Si Flahaut lui montra son fils, alors âgé de dix-huit ans, celui-ci ignora qu'il se trouvait en présence de sa mère. Il ne le sut que beaucoup plus tard. En quittant Aix-la-Chapelle, le 20 juillet, Flahaut l'emmena en Écosse. On l'appelait dès lors le comte de Morny. Il chassa le grouse à merveille et fit le meilleur effet par sa distinction, qui rappelait celle de Talleyrand.

Mais voici 1830. Morny entre dans l'armée, comme jadis

(1) M. le baron de Maricourt a retrouvé des vers amusants d'Auguste de Morny sur Flahaut :

...Mais, vous, qui contrôlez mes actions sans cesse,
Dites-moi, dans votre jeunesse,
Fûtes-vous toujours un Caton ?
L'écho dit : Non !

(2) Papiers Morny. — D'après lord Kerry, Mme de Flahaut rendit aussi visite à la reine Hortense.

son père. Il est nommé sous-lieutenant à l'École de cavalerie, sur la proposition de la Commission des récompenses nationales, le 19 décembre 1830, c'est-à-dire qu'il est considéré comme un héros des journées de juillet où il n'a jamais figuré, bien qu'il ait prétendu plus tard avoir manifesté pour Napoléon II. Sur la recommandation de Flahaut, il est nommé élève à l'École d'application d'état-major à Fontainebleau. Mais il semble s'y occuper fort peu d'études militaires et dévore tous les livres qu'il trouve à la bibliothèque. A ce sujet, Mme de Souza disait à Sainte-Beuve, en lui montrant le portrait de son petit-fils : « Vous voyez bien ce jeune homme dont l'avenir me préoccupe et m'intéresse. Quels livres croyez-vous qu'il choisisse pour ses lectures ? Vous pensez qu'il lit des romans, des poésies légères, des mémoires agréables, des contes de Voltaire ? A tout cela, il préfère des livres de métaphysique, de théologie. Et savez-vous la raison qu'il m'en donne ? « J'étudie d'abord les livres de religion, dit-il, parce que je veux tout de suite couler à fond cette question-là. » Ne croirait-on pas entendre parler Talleyrand au séminaire ? Mme de Souza écrivait en même temps à son ami Le Roy : « Auguste me paraît fort occupé des femmes. »

Au bout de deux ans, Morny renonça au service d'état-major et demanda à passer dans la troupe, en arguant de sa santé « fort dérangée depuis longtemps ». Nommé à la suite au 2e dragons, il veut être incorporé au 1er lanciers, sans doute plus élégant. Il l'obtient grâce à l'appui de Flahaut, aidé de l'intervention imprévue du duc de Nemours, du duc d'Orléans, puis enfin du Roi lui-même. Le dossier administratif de Morny montre qu'il ne fut à l'armée qu'un amateur, disposant de hautes protections et toujours en congé pour des raisons de santé, qui le ramènent à Paris. Le 21 octobre 1835, il est mis à la disposition du duc d'Orléans pour l'expédition de Mascara, ainsi que d'autres officiers que l'armée appelle avec dépit « les volontaires de Mascara ». Au bout d'un mois, il repart en convalescence pour Paris. Le 13 octobre 1836, il est mis à la disposition du maréchal Clauzel et prend part à l'expédition de Constantine. Le duc d'Orléans écrit alors au duc de Nemours : « A propos de femmes éplorées, Morny part pour l'Afrique. » Ce sont les deux seules campagnes fort courtes mentionnées, sans aucun détail, dans ses notes. Le 13 jan-

vier 1837, il est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le 22 mars, il est mis à la disposition du duc de Nemours qui le renvoie à Paris où il demande à rester « pour affaires pressantes » jusqu'au 1er mai, puis jusqu'au 1er juin, « pour ne pas causer un grave préjudice à sa fortune particulière ». Il ne reparaît plus à l'armée, va prendre les eaux à Aix-la-Chapelle dans l'été de 1837, et demande un congé de deux ans pour inflammation chronique de la gorge et diarrhée chronique. Les médecins constatent qu'il n'est atteint d'aucune blessure. Un rapport au ministre conclut que « cet officier, qui est éloigné de son régiment depuis vingt mois, avait été proposé pour être mis en non-activité à titre d'infirmité temporaire. Mais la gravité de ses infirmités ayant été contestée par le Conseil de santé des armées, il a continué de rester à Paris en vertu de congés et de prolongations qui lui ont été successivement accordées jusqu'au 22 mai 1838. M. le général Pajol a fait connaître, à l'occasion de la dernière prolongation de congé délivrée à M. de Morny, que sa longue absence produisait le plus fâcheux effet parmi les officiers du 1er régiment de lanciers. Cet officier a été noté à la dernière inspection comme étant d'une faible santé et dégoûté du service ».

Ces documents sont formels. Le courage de Morny ne peut être mis en doute ; il en fit la preuve à Mascara comme aide de camp d'Oudinot, à Constantine comme aide de camp de Trézel. Mais on n'était plus sous l'Empire. Il avait mis six ans à passer lieutenant ; son père était colonel au même âge. Sous Louis-Philippe, il fallait être industriel et député. Il donna sa démission le 4 juin 1838. Beaucoup plus qu'en Afrique, Morny, mince, beau cavalier, s'était fait connaître comme un lion du boulevard. Ami des princes d'Orléans, il partageait leurs plaisirs. Flahaut payait ses dettes en maugréant, comme jadis Talleyrand avait payé celles de Flahaut. Il montait en courses, lançait des gilets noirs bordés d'un filet d'or, et se montrait au Bois avec son chapeau enfoncé « à la Morny ».

C'est à ce moment que l'amour, sous les traits de la comtesse Le Hon, amie de la reine Hortense, vint le prendre par la main pour le conduire à la fortune. Fille du riche banquier d'Anvers, Mosselmann, elle avait épousé le premier ambassadeur de Belgique en France. On l'appelait « l'ambassadrice aux cheveux d'or ». Il semble que le duc d'Orléans

l'ait disputée à Morny. On a même parlé d'un duel entre eux. Mais le duc mourut en 1842, et la liaison de Morny avec Mme Le Hon devait durer jusqu'à son mariage. L'hôtel où Mme Le Hon tenait un salon considérable était situé au rond-point des Champs-Élysées, au coin de l'avenue Montaigne. Morny occupait à côté un pavillon, qui existe encore, et que la comtesse appelait « la niche à Fidèle ». « Je l'ai pris lieutenant et l'ai laissé ministre », dira plus tard de Morny cette jolie femme d'affaires qui finança de son crédit cette fortune naissante, mais garda une part dans ses spéculations et dans les affaires qu'il lança, notamment dans une fabrique de sucre qu'il fit construire à Bourdon, près de Clermont-Ferrand, où il avait été en garnison. Il acquit une partie des actions du *Constitutionnel*, dirigé par Véron. Le 12 juillet 1842, il fut élu député du Puy-de-Dôme et parut à la Chambre un orateur médiocre, mais clair, haïssant l'emphase et les effets faciles, à tendances libérales, préconisant une politique de résultats et d'affaires, montrant, comme Talleyrand, un goût prononcé pour les questions financières. Il avait autant d'ordre dans l'esprit que de désordre dans les mœurs.

Mme de Souza était morte le 19 avril 1836. La reine Hortense la suivit de près, le 5 octobre 1837. Soit par une indiscrétion de Mme Salvage, dépositaire de ses mémoires et exécutrice testamentaire, soit par une lettre qu'elle adressa avant de mourir à son fils Louis-Napoléon, celui-ci connut alors la liaison de sa mère avec Flahaut et l'existence de Morny. Il en fut violemment ému et conçut contre sa mère un tel ressentiment qu'il vendit la villa d'Arenenberg, qu'elle aimait tant. Mais il n'eut alors aucun rapport avec Morny et rien ne permet de croire que Morny lui-même ait alors connu le nom de sa mère. Il restait, comme son père, fermement orléaniste et en grande faveur aux Tuileries.

Le 17 mai 1838, Talleyrand mourut. Louis-Philippe vint au chevet de l'homme qui l'avait si bien servi. On assure que Flahaut assista à ses derniers moments. Mais s'il n'est pas cité dans les journaux du temps, c'est peut-être que la décence ou Mme de Dino s'y opposèrent.

En 1841, Flahaut, sur le désir de sa femme, qui préférait le faubourg Saint-Germain aux Tuileries, obtint d'être envoyé comme ambassadeur à Vienne. Il y arriva le 18 novembre.

Metternich l'avait souvent rencontré, sous l'Empire, chez Talleyrand, son vieux complice. Il le reçut en ami d'autrefois. Que de souvenirs ils purent évoquer ensemble ! Mais ce fut le vainqueur d'Aspern, le célèbre archiduc Charles, qui lui réserva l'accueil le plus aimable. « L'archiduc, écrit-il, s'est exprimé d'une manière prévenante et flatteuse sur l'honneur que j'avais eu d'être aide de camp de l'empereur Napoléon, et je lui ai dit que cette position m'avait offert l'occasion d'entendre l'Empereur parler de lui dans des termes qui ne pourraient que lui plaire, s'il m'était permis de les lui répéter. Il m'a paru y être fort sensible et m'a répondu que les éloges d'un adversaire tel que lui étaient les plus flatteurs qu'on pût recevoir. Il a ajouté que nous étions tous deux de vieux soldats et qu'il espérait avoir souvent le plaisir de me voir. » Plus loin, il ajoute : « Quelque pénible que doive être le souvenir de l'époque à laquelle se rapportent mes services, il m'est démontré que, loin d'être un inconvénient, c'est un avantage d'y avoir appartenu et que l'uniforme d'un vieux soldat est ici un moyen de succès. »

Flahaut devait demeurer plus de sept ans à Vienne où sa femme vint bientôt le rejoindre. Il y représenta brillamment la France, devint l'intime de Metternich, qu'il voyait presque journellement, le suivant dans ses déplacements à Ischl et à Carlsbad, et veillant même sur sa santé « précieuse pour l'Europe entière ». Le souvenir de Talleyrand planait sur cette intimité. Par l'entremise de Flahaut, Metternich et Guizot ne cessaient d'ailleurs de s'encenser mutuellement. « M. Guizot, écrivait Metternich, ne reconnaît en Europe qu'une affaire, qui est la même pour tout le monde : réprimer l'esprit anarchique et pour cela maintenir la paix. Telle est aussi ma conviction. » Le Chancelier avait tout à fait pardonné à la monarchie de Juillet et Louis-Philippe s'applaudissait d'avoir trouvé à Vienne, dans un général de l'Empire, un si bon interprète de sa politique. Flahaut surveillait assidument à Prague, puis à Frohsdorff les moindres gestes du duc et de la duchesse d'Angoulême, du duc de Bordeaux, de Blacas et des légitimistes français.

Mais le danger était ailleurs. Il échappait à ces conservateurs aveugles. Le 28 février 1848, Flahaut, ignorant entièrement les événements de Paris, communiquait à Metternich

une dépêche qu'il venait de recevoir du préfet du Bas-Rhin. Elle lui apprenait que Guizot avait refusé à l'opposition l'autorisation de se réunir dans un banquet. « Le prince de Metternich, écrivit-il aussitôt à Guizot, a éprouvé la plus grande satisfaction et j'ai été moi-même extrêmement heureux en apprenant que le projet avait été abandonné et que Paris était parfaitement tranquille. »

A la même heure, Louis-Philippe avait abdiqué. Guizot était en fuite. Il devait bientôt retrouver à Bruxelles Metternich exilé. Flahaut, orléaniste convaincu et ami de la famille royale, démissionna, fut mis à la retraite le 8 juin 1848, et retourna vivre en Angleterre.

L'esprit clair et pratique de Morny avait depuis longtemps déjà discerné le danger. En relations avec le monde des affaires et même, par son usine, avec les ouvriers, il pressentait de grands troubles sociaux. Il en avertit sans succès Guizot, Tocqueville et le Roi, qui regretta plus tard que Morny n'eût pas présidé la Chambre le 24 février. On le prenait pour un dandy, mais les hommes de plaisir voient quelquefois plus juste que les doctrinaires et les infatués, car le plaisir est encore un contact avec la vie. Il assistait avec désespoir aux événements, restait dévoué aux Orléans, demeurant un monarchiste libéral comme son père, comme Talleyrand l'avait été toute sa vie dans le secret de sa pensée.

ÉMILE DARD.

PROMENADES PYRÉNÉENNES

MAI 1938

LE PONT DU ROI

La pluie tant désirée après la longue sécheresse tombait encore, hier, quand je suis arrivée à Fos. Ce matin, la charmante vallée a repris ses couleurs et ce velouté des monts pyrénéens, où le vert, le bleu, le brun, le roux rappellent, par leur chaude harmonie, des tapisseries flamandes, éraillées et déchirées. Les maisons de Fos, aux toits d'ardoise, gris palombe, se rangent au long de la rivière. Les prairies, sous les peupliers, sont molles de toute l'eau qui les imprègne, et vertes comme la laitue.

C'est ici que, l'autre semaine, un flot de réfugiés, venant de la province de Lérida, déferlait par le Val d'Aran, tandis qu'un autre flot montait à Venasque et coulait vers Luchon. Ce double flot s'est épandu, puis retiré. Reviendra-t-il ? En cette région, ce n'est guère probable. La ligne des nationalistes, d'Irun au Pont du Roi, — tout proche, — est solide ; mais si elle s'étend vers l'est, en Catalogne, des foules pourront refluer sur notre frontière, passer en France. Les habitants de la Haute-Garonne, de l'Ariège, des Pyrénées-Orientales se voient déjà submergés par une vague irrésistible de vingt ou trente mille Espagnols.

Un train-tramway, — celui qui m'amena hier, — va me conduire à Melles-Seriail, dernière station avant la frontière. Quand je monte dans le wagon, un bonhomme à tournure de clochard y est intallé. Il porte un béret, un veston moutarde troué aux coudes, un pantalon rosâtre ; des souliers pendent à une ficelle sur son épaule. Il me fait un sourire amène, et,

retroussant le bas de son pantalon rosâtre, il me confie, avec l'accent du cru :

— J'ai deux paires de chaussettes.

Un cadeau, évidemment. Il en est fier. A chaque voyageur qui monte, il exhibe ses doubles chaussettes sortant de ses espadrilles. C'est un homme heureux, un homme de cette terre clémente où les plus pauvres gens sont aimables et se font plaisir avec un rien.

A Melles-Seriail sont les bureaux de la douane et de la police. J'y trouve quelqu'un qui veut bien me montrer le Pont du Roi. La vallée se rétrécit en gorge abrupte, semble se heurter à un enchevêtrement de montagnes. Que la Garonne est petite, rivière-enfant, agile et coléreuse, entre sa rive droite qui est espagnole et sa rive droite qui est française ! Sur chaque rive, un poste de douaniers et de gendarmes, une barre fermant la voie, un drapeau, un espace libre. La route traverse la Garonne, sous le Pont du Roi, un pont d'une arche, en beau marbre.

Au poste français, les gardes mobiles et les douaniers sont en conversation avec des gens qui restent de l'autre côté de la barre : les voisins, les nouveaux voisins, carabiniers franquistes et soldats. Chacun chez soi, bien entendu, mais pourquoi, si le voisin est poli, lui faire mauvaise figure ? Le voisin est très poli. Il est arrivé en criant : « Vive la France ! Vive la grande France ! » Par ordre ? Peut-être. L'ordre n'a rien que d'agréable pour nous, d'autant plus que les autres voisins, ceux qui tiennent la ligne « gouvernementale », à quelques kilomètres, crient aussi, par ordre : « Vive la France ! »

Est-il vrai qu'ils nous aiment ou plutôt qu'ils ne nous haïssent pas, comme les deux partis le proclament par la voix de la radio ? Je crois que, la guerre finie, s'ils peuvent jamais se réconcilier, ce sera dans une commune horreur de l'étranger, quel que soit l'étranger, qui se sera mêlé de leurs affaires.

Hier, une dame bienveillante et craintive, de celles qui voient un démon dans tout fasciste, comme d'autres voient dans tout communiste un tigre enragé, m'exhortait ainsi :

— Ne dépassez pas la borne ! On ne sait pas de quoi ces gens-là sont capables !

Je n'ai pas l'intention de me promener en territoire interdit.

Je me contenterai de regarder le paysage et de me faire raconter, par des témoins, tout ce qui est arrivé. Cependant, les carabiniers eux-mêmes m'invitent à aller jusqu'à leur poste, sur l'autre rive. Au delà du pont, à deux cents mètres, on retrouve une chaîne en travers du chemin, le drapeau national espagnol, un groupe de soldats et un garde civil qui arbore un bicorne de ciré noir tout neuf. Les soldats ont une couverture rayée sur l'épaule, comme un burnous ou un puncho, car on n'a jamais vu un Espagnol en campagne sans cet accessoire. De la maisonnette où est le poste, sort une petite femme brune et maigre, la « fouilleuse » préposée à la surveillance des dames suspectes de contrebande. Et voilà aussi... Ah ! je le reconnais ! Il nous a devancés ! Voilà le bonhomme au pantalon rosâtre. Il explique :

— J'ai deux paires de chaussettes...

Et sans doute parce qu'il est un frontalier, muni d'un laissez-passer, ou connu particulièrement, on lui donne passage, et il s'en va, minable et ravi, avec ses souliers qui ballottent sur son dos.

Il y a dix jours, c'étaient les hommes de Valence et de Barcelone, les miliciens à l'étoile rouge, qui tenaient ce poste, au seuil du Val d'Aran. La 31e division gouvernementale et une partie de la 43e commandées par le général Gallo, avaient fui en masse vers la France, entraînant les habitants des villages et des civils de la province de Lérida.

Dans cette foule qui débordait des cols, les miliciens (95 pour 100) représentaient une troupe hétéroclite, armée de vieux fusils rouillés qui n'avaient pas servi depuis longtemps. Quelques-uns avaient des parapluies, et beaucoup des mallettes et des valises. Le général qui avait pris la tête des fuyards, — un ancien garçon de café, âgé de trente-cinq ans, — exigea une automobile et des égards. Ses troupes malheureuses se contentèrent de camper sur un terrain de sport, à Marignac. Quand tout ce monde eut été vacciné, nourri, nettoyé et ranimé, on pria chacun d'indiquer sa destination. Presque tout le corps de santé, et les gens qui avaient des parents et des intérêts en Espagne nationaliste, désignèrent Saint-Sébastien. Les autres, par conviction, peur ou prudence, — car les familles servent d'otages, — désignèrent Barcelone. On empêcha tout contact entre le « général » et les soldats,

parce que le général s'en fût assez mal trouvé, et quand on fut débarrassé des miliciens, on s'occupa du rapatriement des civils. Les uns comme les autres auraient bien voulu rester en France, mais garder les invalides, les femmes et les enfants, cela suffisait bien.

Les plus ardents dans leur désir de demeurer chez nous, c'était précisément les indésirables, et en particulier les anarchistes qui avaient terrorisé le Val d'Aran. Ces messieurs, coutumiers du vol, du viol et de la torture, voyant leur règne terminé, ne se souciaient pas de voir arriver les franquistes qui eussent fait d'eux prompte justice. Ils espéraient passer en France, dans le flot du pauvre peuple qu'ils avaient épouvanté en le menaçant de la férocité des « Maures ». Et l'un d'eux, bien connu de la police française, arrivant à la frontière, s'informa du régime qui lui serait appliqué : « Le camp de concentration, soit, mais avec la liberté de fumer, de sortir, de voir des femmes ? Ça peut aller. » En fait de liberté, il fut cueilli par des gendarmes et bouclé dans un wagon avec quelques seigneurs de son espèce, et restitué ainsi à sa chère patrie, où il ne manqua pas de dénonciateurs et d'accusateurs.

Trois officiers russes, réfugiés avec sept commissaires du gouvernement et l'état-major du général Gallo, reprirent la route du nord. Ils avaient assez de l'Espagne.

Le 7 avril, l'exode recommença, cette fois du côté de Les, en Val d'Aran. La même épouvante, créée par les mêmes moyens, jeta dans la vallée qui mène au Pont du Roi, presque toute la population paysanne, avec ses hardes, ses outils, ses meubles, ses troupeaux. Ceux de la haute montagne avaient dû abandonner en route leurs bœufs et leurs moutons qui servirent à ravitailler la troupe. Plus de 7000 malheureux, parmi lesquels un millier de miliciens valides, furent transportés en camions à Marignac. Le 18 avril, après une trêve de quelques jours, nouvelle invasion, avec carabiniers, gardes d'assaut, camions militaires, ânes, mulets, femmes écrasées de fardeaux que les hommes leur laissaient porter sans scrupule. vieillards nonagénaires, infirmes transportés sur des chaises, Que ces gens aient pu marcher pendant des heures, dans la neige, au bord des précipices, c'est le prodige de la peur, car la peur est à la fois un stimulant et un anesthésique. Les mêmes opérations (vaccination, réconfort, triage, disper-

sion vers les frontières ou vers les centres d'hébergement) s'accomplirent.

« Et puis, dit un témoin, les officiers franquistes se présentèrent en disant : « Nous n'avons pas encore éventré des femmes et mangé des enfants tout crus. Qu'est-ce que ces pauvres gens craignent de nous ? Dites-leur donc de rentrer chez eux. Nous les protégerons, nous les défendrons, nous leur donnerons du pain, du vin, de la viande, à bas prix, l'ordre et la sécurité... »

Les gens du Val d'Aran ont regagné leurs villages, où ils sont abondamment ravitaillés, dit la « fouilleuse » qui en vient. Ce n'est pas l'intérêt de Franco de massacrer des paysans inoffensifs. Mais, comme on l'a vu partout, après les révolutions et les guerres civiles, Dieu sait ce que peuvent faire de hideux les rancunes qui se satisfont !

CERDAGNE ET ROUSSILLON

Je vais de Toulouse à Perpignan par le plus long qui est aussi le plus beau, en suivant la route des stations thermales encore endormies et la frontière que frôlent ou survolent de mystérieux avions jamais identifiés. Après Tarascon-sur-Ariège, la montée devient plus dure, les eaux plus rapides et blanchissantes. Ussat se voile de peupliers, tenture trouée par le vent. Dans un vallon latéral, un village, un clocher, des cyprès ; c'est Ornolac et son cimetière où dort, avec son secret, Mme Lafarge, la « madone de l'arsenic ». Des pentes cuivreuses recèlent les grottes, refuges des Albigeois qui s'y laissèrent mourir de faim. La saison recule. Le printemps court en sens inverse de la voiture. Dans la plaine, c'est le mois de mai en fleur ; dans la vallée, c'est avril frissonnant ; plus haut, mars gonfle à peine les bourgeons. Les hêtres nous ont quittés : voici les sapins ; les sapins s'en vont : voici la broussaille ; et puis, la pierre, pâle et sombre, émoussée par les torrents, avivée en cassures aiguës ; et au delà, règne, blanche, bleue, argentée, la neige.

La Tour de Carol, Bourg-Madame. La gare internationale au quai interminable, les dépendances, l'hôtel, portent de vastes cocardes tricolores peintes sur leurs toits. Le tricolore est partout. Des gardes mobiles casqués donnent à ce point

sensible de la frontière un air de guerre. La proximité de Puygcerda cause ce déploiement exceptionnel de forces et de précautions. On l'aperçoit à deux kilomètres, la petite cité catalane, d'allure si fière, sur son plateau rocheux. Elle a souffert de la guerre, doublement : par des troubles intérieurs et une succession d'assassinats d'alcades, jamais assez rouges au dire de ceux qui convoitaient leur place ; plus tard, par les bombardements dont les traces, même de loin, sont visibles. Le dernier a fait bien des victimes. C'est que la ligne de Barcelone passe par Puygcerda, et que c'était l'une des voies d'expédition du matériel de guerre, où la douane française n'avait, paraît-il, rien à voir et rien à dire, puisque les caisses et les wagons plombés étaient en transit. Ne parlons pas de la contrebande efficace qui s'exerce toujours, en dépit des démentis : ce a n'apprendrait rien à personne, et je ne crois pas que beaucoup de gens partagent les illusions officielles.

Depuis quelque temps, Puygcerda possède une défense contre avions, et des canonniers spécialisés, mais novices, dont le plus récent exploit a été une chasse infructueuse à un appareil qui semblait menaçant. Infructueuse, heureusement. L'avion poursuivi par un tir mal assuré, c'était l'avion postal de Barcelone !

Tout près de Bourg-Madame, un chemin « neutre » mène à l'enclave espagnole de Llivia où il n'est plus permis d'aller. Dans toute cette région, la frontière étant délimitée seulement par une ligne « idéale », le passage d'un pays à l'autre est facile, en dépit de la surveillance. Il y a donc un va-et-vient occulte de toutes sortes de gens, beaucoup d'évadés qui se réfugient en France et sont désolés d'en devoir sortir, puisqu'on ne conserve plus chez nous que les malades, les enfants et les femmes. Les carabiniers et douaniers espagnols poursuivent les évadés de la milice, et ne leur font pas grâce. L'excès de leur zèle les entraîne quelquefois un peu loin... jusqu'en territoire français. Ils en sont quittes pour faire des excuses, et ils recommencent à l'occasion.

Un orage froid se forme sur la Cerdagne française, à l'opposé du rempart bleu foncé de la Cerdagne espagnole. Comme les jours de mai sont glacés, à cette altitude, le méchant petit train électrique qui descend vers Perpignan est surchauffé. Il me promènera jusqu'au soir, avec un fracas de

casserole, par les gorges farouches et les tunnels, et me conduira dans la plaine vermeille, foisonnante de pêchers et de cerisiers, où je retrouverai, riant aux neiges ensoleillées du Canigou, le printemps.

Perpignan est rouge et doré comme une orange sanguine. Ses quartiers populaires sont envahis par une populace composite, débordée des ports voisins, exportée d'outre-monts, et grouillante d'indésirables. Les Perpignannais se plaignent que leur cité serve de dépotoir à cette lie. Mais Perpignan a de quoi se consoler, parce qu'il porte, comme la grande Toulouse, double couronne d'art et de poésie. Il a son ciel, ses alentours délicieux, son Castillet rose, sa Loge aussi belle qu'un palais vénitien, sa cathédrale romane, ses chapelles chatoyantes de reliquaires, ses jeunes filles brunes, aux proportions exquises, qui marchent avec tant de grâce sur les pavés des vieilles rues; il a son jardin public qui m'a rappelé les parcs de la Havane; il a les statues de Maillol, et, — pour compensation aux politiciens, — il a des poètes et des poétesses.

Aujourd'hui, c'est leur fête, et celle de leur maître, le charmant François Tresserre qui vient d'accomplir ses quatre-vingts ans. C'est la fête du Genêt d'or, émule des Jeux floraux. C'est l'avènement d'une reine du Genêt, fille d'un lauréat, adolescente presque enfant, parée de la coiffe catalane et du châle fleuri. Le concours de poésie, en *oïl* et en *oc*, se tient dans la Loge même, et tandis que le cercle socialiste, en face, déploie ses banderoles rouges, les couleurs du Roussillon, sang et or, pavoisent l'édifice municipal. J'ai dit que les poétesses étaient à l'honneur : en *oïl* et en *oc*. Mme Simone Gay et Mme Azaïs-Carrère entre autres, nous ont enlevés bien loin de la politicaillerie et de la discorde, et aussi Mme Bénavail... Celle-là, qui a mérité un prix par la fraîche gentillesse et la sensibilité naïve de ses poèmes, unit à l'art de faire les vers, l'art non moins délectable de faire les gâteaux. Elle est, de son état, pâtissière, comme Favart l'était par accident. Il a inventé les échaudés. Mme Bénavail nous doit une friandise inédite. La pâtisserie n'est-elle pas à la cuisine ce que la poésie est à la prose ? Aucun écrivain gourmand, — ils le sont tous ! — ne me contredira.

Le soleil a fait ce qu'il devait pour le Genêt d'or, mais le lendemain, las ! la pluie s'est donné revanche. Saint Gaudé-

rique, honneur du Roussillon, patron des laboureurs, est le grand éclusier des eaux célestes. Quand la campagne assoiffée réclame de l'eau, les paysans en procession vont plonger la statue du saint dans la mer..., et il pleut. Ce matin, saint Gaudérique, sans la moindre cérémonie, désaltère abondamment sa terre natale.

Enfin, les écluses divines se ferment, et un rayon touche Cerbère où je m'arrête. Cerbère, le bien nommé, aux portes de l'enfer espagnol, c'est une gare considérable avec un peu de village autour, un petit port de pêche, un cap qui s'allonge au sud et qui fait le gros dos pour cacher Port-Bou. Entre Cerbère et Port-Bou, il y a un tunnel sous la montagne, où passe la ligne de Paris à Barcelone. L'aviation nationaliste s'évertue à empêcher le trafic et voilà pourquoi le malheureux Port-Bou a été bombardé quarante-huit fois, et pourquoi Cerbère est en péril de l'être, parce que les aviateurs ne visent pas toujours exactement.

Les hôtels et pensions sont vides. La saison d'hiver est finie ; la saison d'été n'est pas commencée ; et la saison de guerre dure depuis bientôt deux ans. Si vous allez à Cerbère, vous dînerez sans doute au buffet de la gare, et vous y verrez une clientèle composée de fonctionnaires de la police, de gendarmes, de réfugiés, et de gens bizarres, « espèces sociales » qui mériteraient d'être étudiées et cataloguées par Balzac. Ce sont des gens qui sont là pour leurs affaires, — affaires politiques ou affaires d'argent.

Si vous demeurez une nuit à l'hôtel, on vous avertira que vous pourrez être réveillé par un feu d'artifice de bombes. Port-Bou ne s'allume pas, le soir, et les avions se guident sur les lumières de Cerbère.

PORT-BOU

Dans ce pays, le mauvais temps n'est pas à demi mauvais, mais il ne se prolonge pas. Voici le soleil revenu. Il peint de neuves couleurs le joli port, les villas échelonnées sur la pente roide, et même la grise laideur des bâtiments de la gare. M. C..., — un pharmacien qui s'est beaucoup dévoué aux blessés évacués d'Espagne, — me fait visiter la petite école créée par le Centre espagnol de secours pour les

enfants réfugiés. Ils sont une quarantaine, garçons et filles, de cinq à onze ans, instruits par un maître à la figure bienveillante et fine. On me fait remarquer qu'il n'y a pas de drapeaux rouges dans la salle de classe, non plus qu'aucune inscription à caractère politique.

La semaine précédente, à Toulouse, j'avais vu, au Petit Capitole, — un domaine qui appartient à la ville, — d'autres enfants réfugiés, avec un instituteur. Ils venaient d'arriver. La municipalité charitable n'avait pas encore eu le temps de les installer tout à fait, mais elle avait fourni l'indispensable. Ces enfants étaient pénibles à voir, par tout ce que l'on sentait en eux de déficiences physiques et intellectuelles. Pauvres petites fleurs avortées !

Ceux d'ici, établis depuis longtemps dans cette ville qui ressemble tant aux villes de leur Catalogne, ne sont pas florissants certes, mais ils sont normaux. Des fillettes, précocement formées, comme leur race les a faites, ont bien un peu de coquetterie. Les garçons sont tels que tous les garçons : simples et balourds, et il y a de charmantes petites filles, qui nous regardent avec de grands yeux ombragés pleins de tristesse inconsciente et de souvenirs.

La plupart de ces enfants viennent de Port-Bou, mais tous les enfants de Port-Bou ne sont pas à Cerbère. Si nous allions les voir ?

On m'en a donné les moyens, parce que je n'aurais pu faire seule ce court voyage. La frontière est gardée des deux côtés, et la méfiance règne, aujourd'hui surtout, qu'un train de blessés espagnols est annoncé. Pour le recevoir, deux cents cinquante camarades communistes, conduits par deux députés, sont arrivés avec infirmières et médecins. Ils remplissent le buffet de la gare... Le train attendu n'arrivera ni ce matin, ni ce soir, ni demain, et les camarades devront attendre deux jours. L'exactitude n'a jamais été une vertu espagnole, et le mot familier qu'on entend, de la Catalogne à l'Andalousie, c'est : « Patience ! »

La route de Cerbère à Port-Bou, à flanc de montagne, domine la mer. Le site est africain par la nature du sol, la végétation, la lumière. Aux fentes du rocher, des abris se creusent. Les ouvertures sont rétrécies par des sacs à terre empilés, et cette vue me rappelle ce qu'on voyait en France,

il y a vingt ans et qu'on voudrait bien ne jamais revoir. Douane, police. Les carabiniers saluent du poing, ce qui est un geste vraiment sans beauté, car il y a quelque chose de gauche et de forcé ; mais les visages sourient. Jeunes, très jeunes, assez mal vêtus d'uniformes fatigués, l'étoile rouge au bonnet, ces soldats envoyés ici, du front de Madrid, pour un repos relatif, jouissent du soleil, du matin tranquille, et plus heureux que les civils, ils sont nourris tous les jours. Les civils ne sont pas nourris tous les jours...

Ceux qui ont pu partir sont partis. Ceux qui restent vivent en alerte, guettant le ciel, errant dans leur village éventré, entre les plâtras et les pierrailles. Des rues semblent intactes. Les façades sont alignées ; les jalousies sont relevées. On pourrait voir à l'intérieur... s'il y a avait un intérieur. Les maisons se sont écroulées en dedans, repliées sur elles-mêmes. Dans le cadre des fenêtres bleuit le ciel. Plus de toit sur les murs barbouillés d'inscriptions qui vouent à la mort les fascistes. Des touffes vertes jaillissent des jardins abandonnés. Tout en haut de la colline, l'église, claire dans un azur si intense qu'il paraît sombre, élève son campanile. Peut-on la visiter ? Cette demande cause quelque gêne. On me répond que l'église est fermée. Pas intéressante du tout. Et je devine que, dans leur ardeur anticléricale, des gens « d'esprit avancé » ont démoli les statues et l'autel.

Les boutiques qui subsistent sont peu fournies : rien dans la boucherie ; rien dans l'épicerie. Un homme apporte dans des sacs, des pains qui viennent peut-être de France. Les marchands de chaussures sont encore achalandés. Les Catalans ont la passion des chaussures, et je vois une fille qui rit de joie, en essayant des souliers en lanières, seyants à ses jolis pieds. Minables sont les vêtements ; hâves les visages ; chétifs les corps ; même en tenant compte de l'incurie méridionale, de la négligence corporelle et vestimentaire, on sent la misère, la vraie misère, celle qui a faim, celle qui a peur, celle qui émacie les jeunes visages, fait luire un feu de fièvre dans les yeux et donne au teint hâlé la couleur terreuse de la maladie.

J'ai apporté de Perpignan une caissette de gâteaux (présent de mon amie la pâtissière-poétesse), et je veux les donner à ces enfants qui ne connaissent plus le goût des douceurs et sont au régime de la saccharine. Nous entrons dans un café fort

appauvri en bouteilles. Le patron va chercher quelques femmes, des paysannes dont la figure creuse et dure s'éclaire et redevient féminine à l'idée du plaisir qu'auront leurs enfants; et les gamins qui jouent dans la rue viennent aussi, mais aucun ne demande rien. Le patron, par courtoisie, sort d'un placard un flacon de liqueur « d'avant-guerre », et il faut accepter l'invitation qu'il nous fait. Il refuse tout paiement, et la monnaie française que nous avons sur nous va aux mères de famille. Elles remercient en tendant la main et non en brandissant le poing fermé.

Pas un carreau ne reste aux vitrages de la gare, qui est lamentable d'abandon sordide. Cependant, le service ferroviaire continue, attirant la foudre des avions sur Port-Bou. Le tunnel, toujours visé, a été touché puis réparé. Sur les quais vides, il n'y a que des sentinelles, et des miliciens très jeunes, les convoqués du dernier appel, qui vont rejoindre. Ils paraissent bien tristes.

Je suis repartie le cœur serré, et tandis que la voiture remontait la route vers Cerbère, sous un soleil fait pour la joie et l'amour, je pensais que tout homme de bonne foi et toute femme de cœur souhaitent sincèrement la fin de cette tuerie espagnole et la réconciliation des frères ennemis. Il y a des gens qui ont intérêt à prolonger ce duel; des gens qui vivent comme des vers et des mouches de ce fumier et de ce charnier; des gens qui décorent leurs dégoûtantes combinaisons de prétextes idéologiques. Les simples, les primitifs, incapables de réfléchir et de gouverner leurs instincts, sont les instruments de ces maîtres masqués et leurs premières victimes.

LE PERTHUS

On suit la route d'Annibal, celle de toutes les armées d'invasion, si belle dans les gorges boisées de chênes-lièges. Paysage âpre et lumineux, rochers réverbérant la chaleur d'un soleil estival, ombres soudain si fraîches qu'on frissonne. Le Perthus, à cheval sur la frontière, s'allonge dans le col dont il a pris le nom. Il n'a qu'une seule rue et cette rue est française, comme tout un côté des maisons. Les maisons de l'autre côté sont espagnoles, et dépendent de la Junquera.

Cette disposition singulière est favorable à de singuliers

commerces, ne serait-ce que celui de l'absinthe. Le Perthus a fait beaucoup parler de lui, et s'il n'a pas d'histoire, il a eu « des histoires » que l'on raconte un peu partout dans la région, sombres histoires d'espionnage et de contrebande. On affirme que le trafic des armes et des munitions camouflées n'y est pas interrompu et qu'il y a des complicités actives ou passives, la structure même du Perthus invitant les mercantis à l'exercice de leurs diverses industries.

Il ne faut pas tenter le diable.

Est-ce lui qui nous invite à passer la ligne et à entrer chez le señor P..., cafetier notoire ? Non. Le señor P... ne nous veut point de mal, bien au contraire ; il est prompt à offrir son plus cordial sourire et sa plus fraîche « gazeuse ». La maison calme, abritée du soleil, doit être agréable en été. Toute la famille P... manifeste son contentement, parce que M. M..., qui m'accompagne, est de leurs amis.

En buvant la gazeuse, je me souviens tout d'un coup de ce trio de Perpignannais (deux hommes et une jeune femme), connus pour leurs opinions anticommunistes, qui vinrent, l'été dernier, en excursion au Perthus. Il faisait encore plus chaud qu'aujourd'hui. Les trois promeneurs étaient dans la rue, en France, et en sûreté, quand une invitation à prendre l'apéritif les engagea à passer la ligne, et ils la passèrent, les imprudents ! L'apéritif leur fut servi par cet excellent señor P... et puis, sous un prétexte, quelqu'un les appela dans le jardin, derrière la maison. Là, des carabiniers les attendaient. Ils furent empoignés, ligotés, jetés dans un camion et conduits à Barcelone où ils restèrent prisonniers sept mois. Il paraît (mais je ne puis le croire) que les autorités françaises les réclamèrent mollement. Enfin libérés et fort mal en point, ils rentrèrent dans leur pays. Ils avaient tenté le diable.

ANDORRE

Le ciel est sombre sur le cirque de neige où une baraque de douaniers, un refuge pour les voyageurs et le drapeau français, indiquent la frontière. C'est au Pas de la Casa, à 2 080 mètres.

On y monte en autobus, par les prodigieux lacets de Puymorens. L'autobus se réduit parfois, comme aujourd'hui,

à n'être qu'un vieux tacot. Il fait le service quotidien de la Tour de Carol, à Andorra-Vieille, tant que les cols de la haute montagne sont praticables. De septembre en avril, il n'y a que deux moyens d'aller de France en Andorre : l'avion et les skis.

Aussi, dès le premier automne de la guerre espagnole, les « très illustres seigneurs des vallées » qui gouvernent l'Andorre, sous la double suzeraineté de leurs « co-princes », l'évêque d'Urgel et l'État français, se sont-ils effrayés d'être coupés de la France. La configuration de leur beau petit pays (pas plus grand que le département de la Seine) justifie leur inquiétude. L'Andorre, c'est trois vallées formant un Y. Dans les deux vallées obliques, coulent deux rivières : la Valira du Nord et la Valira de l'Orient : elles se réunissent pour former la Grande Valira qui arrose la plus large des vallées et va grossir le Segre, en Aragon. Entre la France et l'Andorre, il y a un énorme rempart de montagnes ; entre l'Andorre et l'Espagne, aucun obstacle ne barre l'issue de la vallée. Jusqu'en 1936, les Andorrans se ravitaillaient de victuailles et de marchandises à la Seu d'Urgel. La guerre civile les a contraints de fermer leur porte, ce qui les gêne ; mais si la porte n'était pas fermée, la guerre entrerait chez eux et avec elle le pillage, le meurtre et la famine.

A qui réclamer du secours, sinon aux protecteurs qui depuis sept cents ans assurent la paix de l'Andorre ? L'un de ces princes, l'évêque d'Urgel, ne peut rien. Sa présence même serait une occasion de troubles, parce que les « rouges » tenteraient de l'enlever ou de l'assassiner. C'est à l'autre co-prince qu'appartient donc ce devoir de défense, exercé légitimement, obligatoirement depuis le XIIIe siècle. Sur la demande du Syndic général des Vallées, la France a envoyé en Andorre un détachement de gardes mobiles commandé par le colonel Baulard, commissaire extraordinaire, qui a l'expérience du pays et l'amitié de la population.

Les Français sont admis librement en Andorre, mais non pas les étrangers. Les Espagnols, en ce temps-ci, sont particulièrement surveillés. Aucun d'eux ne peut, sans raison et sans autorisation valables, séjourner dans les Vallées. Mes compagnons, empilés comme des bagages, sont minutieusement interrogés, au Pas de la Casa, et doivent montrer leurs papiers. Trois Andorrans, un Espagnol qui a un laissez-

passer. La voiture reprend son voyage cahotant entre des talus de neige dure. Le froid est plus mordant. Au port d'Envalira, le plus haut passage routier des Pyrénées (2 407 mètres), une rafale de grésil tinte sur les carreaux des portières, et l'on commence à descendre vers Andorra.

Les villages, peu nombreux et très espacés, surprennent par leur couleur et leur simplicité rude. Ils sont construits en pierre noire, plus noire que la lave auvergnate ; cette teinte obscure, la forme des toits de schiste, les galeries extérieures, les escaliers apparents, l'absence de voirie et l'insouci de l'hygiène, rappellent certains vieux villages du Plateau central. Encore y a-t-il, dans le Plateau central, une belle tradition d'architecture. Ici, nulle recherche d'harmonie et d'ornement. Le peuple pastoral, pauvre, attaché à ses traditions, fermé sur lui-même, n'a pas reçu l'enseignement des arts français ou espagnols. Quelques campaniles romans sont les seuls monuments un peu remarquables. Celui de Saint-Joan de Caselles, près de Canillo, est une tour carrée, percée de fenêtres géminées aux meneaux rompus, et il est fait des mêmes galets que roule le torrent, noirs, gris de fer, gris de plomb. Les maisons ne se distinguent pas du rocher. Ces tons ténébreux, les costumes noirs et les fichus noirs des femmes, semblent l'expression matérielle de l'âme andorrane qu'un mot résume : austérité.

Les Escaldes. Un gros bourg, sur la Grande Valira, et l'embryon d'une station thermale. C'est le terminus de mon voyage en taxi, et, de là, j'irai jusqu'à Andorra. La vallée est profonde, très fraîche et même froide ; les monts qui l'enserrent sont du plus fier dessin. Tout ce paysage vert et noir, où, très haut, entre deux sommets, brille l'éperon argenté d'un pic, sous un ciel à gros nuages cernés de feu, a un caractère de noblesse. Étrange sensation que de respirer, dans ce décor sans douceur, un air presque doux. D'où vient cette suavité si pénétrante qu'elle fait presque mal ? C'est que l'air du soir, où les parfums s'exaltent, baigne des prairies de narcisses. Les fleurs de Perséphone blanchissent, par traînées, par nappes, le vert des herbages humides, sur les deux rives de la Valira.

A un kilomètre de distance, à peine distingue-t-on la sombre Andorra-Vieille de sa montagne qui la domine. Une regrettable villa moderne, crépie en jaune d'ocre, cache le

vaisseau roman de l'église, car le « progrès », avec ses laideurs accoutumées, sévit déjà dans ce pays qui ne saura pas et ne pourra pas s'en défendre. Une place entourée de quelques maisons à façade peinte, des rues étroites, déclives, mal odorantes, et voici la *Casa de la Vall*, la Maison des Vallées, siège du Conseil général. Elle est aussi noire que les autres et d'une rusticité touchante, avec sa petite échauguette écrasée, sa porte sommée des armes de l'Andorre, son vestibule pavé de cailloux, son escalier poussiéreux. Les salles, pareilles aux chambres d'une antique ferme, solives brutes et murailles blanchies à la chaux, sont meublées pauvrement, et les seules parures de la salle du Conseil, ce sont les portraits des co-princes, un bégonia artificiel, et une armoire à six serrures qui contient le trésor des lois et des archives. Les trois vallées étant divisées en six paroisses qui élisent chacune un consul, les six consuls détiennent les six clés, et l'on ne peut ouvrir l'armoire s'ils ne sont tous présents. Une autre particularité des coutumes andorranes, c'était le mode d'élection, le droit de vote étant réservé aux seuls chefs de maison, les *caps de casa*, à partir de l'âge de vingt-cinq ans. Le cap de casa représentait toute sa famille sur laquelle il exerce une autorité absolue. Parvenu à l'âge de soixante ans, le cap de casa pouvait prendre sa retraite (cela s'appelait d'un mot charmant : *la jubilacio*). Alors, il faisait un *héreu* (héritier), au choix, le plus souvent son fils aîné, quelquefois un cadet, ou le gendre, mari de la fille aînée, la *pubilla*. Le nouveau chef de maison héritait à la fois du patrimoine et du bulletin de vote.

Ce système très ancien d'assurer la perpétuité et l'intégrité du bien familial dure encore, mais, en 1933, les « Jeunes Andorrans », émules des Jeunes Tunisiens, Jeunes Chinois, Jeunes Turcs, etc., excités par un député du département français voisin, s'avisèrent de réclamer le suffrage universel, cette panacée de tous les maux ! Pétitions, meetings, discours, et même des grèves dans le personnel de l'usine de force hydroélectrique, ce fut le processus rituel d'agitation sociale que l'on a vu partout. Les conseillers généraux se réunirent à la Casa de la Vall. Selon l'usage, ils revêtirent leurs costumes, qui les attendaient, accrochés dans un placard : manteaux gris foncé, à long collet, et tricornes de feutre noir.

Dans un temps qui n'est pas très ancien, la règle obligeait les députés à demeurer dans la Casa sans en sortir, pour quelque raison que ce fût, jusqu'à la fin des délibérations. Ils mangeaient dans une obscure cuisine où le foyer est sur les dalles mêmes et le trou de cheminée au milieu du plafond. Ils couchaient deux à deux dans de grands lits. Aujourd'hui, il leur est permis de coucher et de dîner à l'auberge. Cependant, les Jeunes Andorrans, irrités de la lenteur des délibérations, enfermèrent les vingt-quatre conseillers dans la Casa et leur donnèrent le choix : ou une décision rapide ou la séquestration. On parlait même de la défénestration. Ce procédé irrespectueux fit fléchir la résistance des « réactionnaires », et voilà comment les Andorrans obtinrent le suffrage universel.

Les troubles se prolongeant, la France intervint pour rétablir l'ordre. Elle intervient maintenant pour sauver la paix. Le « très illustre » syndic général, qui se trouve précisément à la Casa et à qui je me fais présenter, exprime chaleureusement sa reconnaissance pour la protection donnée au peuple andorran, et il fait le plus vif et le plus cordial éloge du commissaire extraordinaire, colonel Baulard, de ses officiers, de ses gardes. « Depuis vingt mois qu'ils sont dans les Vallées, il n'y a pas eu un incident fâcheux, pas une rixe, pas un malentendu. En toutes occasions, et dernièrement, lors d'une terrible inondation qui ravagea les Escaldes, les gardes mobiles ont organisé les secours et sauvé des malheureux isolés dans leurs maisons croulantes. Nous les aimons beaucoup », dit le syndic. Cette affirmation est, pour ces braves gens, une récompense.

CEUX QUI VIENNENT DE LA MONTAGNE

Après quelques jours de voyage en zigzag, c'est un délicieux repos qu'une halte d'une semaine dans la vallée andorrane. L'exquise pureté de l'air, la douceur des eaux sulfureuses qui coulent dans les baignoires des hôtels, la simplicité du régime et du logement, tout cela détend les nerfs et l'esprit. Les chambres sont ornées de grandes images de piété, car les Andorrans sont très religieux. Ils ne cherchent le luxe que dans leurs églises où les autels, nombreux et chargés de fleurs, portent tous des rétables dorés, à colonnes torses, à feuillages de vigne grimpante, d'un beau travail espagnol.

A Andorra, aux Escaldes, à Canillo, à Encamp, au sanctuaire vénéré de Meritxell dont la Vierge est la patronne des Vallées, on trouve ces rétables chatoyant dans la pénombre, les crucifix pathétiques, les madones vêtues de velours noir, avec leurs glaives dans le cœur et, sur leurs bras étendus, le Saint-Suaire en batiste et en dentelles. Le dimanche, les femmes et les petites filles viennent à la messe, coiffées de la mantenella de tulle noir, et leur dévotion ne se laisse pas distraire. J'imagine qu'elles demandent au Seigneur la grâce de la patience, nécessaire à leur vie familiale et conjugale, parce que chez les Andorrans, comme chez tous les peuples aux mœurs patriarcales, la femme travaille, obéit et se tait.

Sur ce vieux pays, d'une grave beauté, plane l'ombre du grand empereur Charlemagne que l'hymne national appelle « le Père ». Malgré l'usine hydro-électrique qui enlaidit la vallée, les affreuses villas modernes, les automobiles, les ouvriers à casquettes, le moyen âge y est encore vivant, et non pas comme un cadavre ressuscité par l'archéologie. Dans les trois vallées, il n'y a qu'un seul médecin, un seul pharmacien, pas de dentiste, pas de sage-femme, pas d'avocat. Veut-on acheter un terrain ? Le *bayle* donne à l'acquéreur une poignée de terre à éparpiller. Une maison ? Il lui remet la clef et lui fait ouvrir la porte devant témoins. Découvre-t-on un corps inanimé sur la route ? Le *nunci* (huissier) et le notaire procèdent à la cérémonie du *visori*. Vêtu du manteau et du tricorne, le *nunci* exhorte le gisant. « *Mort, alzat, que la justicia te demanet!* » Et, l'interpellé ne répondant pas, l'huissier, par trois fois, répète : « *Mort, qui t'ha mort ?... Digue qui t'ha mort !* » invitant l'assassiné à dénoncer l'assassin (s'il y a possibilité de meurtre). Le silence obstiné se prolongeant, l'huissier déclare : « *Es mort que no parla.* » Et le notaire dresse l'acte de décès.

Les forces de police de l'Andorre se composant de *six agents*, on peut en conclure que les mœurs y sont pures et les crimes très rares. L'Andorran taciturne que, dans un très beau roman, Isabelle Sandy qualifie d'« homme d'airain » n'est pas combatif. Le service militaire n'existe pas chez lui et il n'est pas exposé aux risques de guerre. C'est l'affaire des co-princes de le défendre. Aussi l'on peut croire qu'il a peu de sympathie pour les partis espagnols qui se déchirent.

En revanche, les Espagnols las du marxisme et les volontaires internationaux qui ont perdu leur enthousiasme, regardent l'Andorre comme un Éden où ils aimeraient vivre. Et chaque jour les réfugiés affluent, après un terrible voyage dans la montagne.

Il en est venu, aujourd'hui, soixante-treize, et une vingtaine d'autres errent encore, par bois et rochers. Les carabiniers à l'étoile rouge qui tiennent leur poste au delà de San Julia de Loria chassent l'homme sur les pentes où s'érige le village d'Arcabell. Deux des réfugiés sont blessés. Le médecin capitaine leur donne des soins ; tous sont vaccinés, nettoyés, nourris, et ils ont, pour se reposer, vingt-quatre heures.

Dans le bureau militaire qui est à l'entrée des Escaldes, j'en vois défiler quelques-uns. Ce ne sont pas des bourgeois. Tous gens du peuple, ouvriers ou paysans. Leurs pauvres habits, leurs joues salies de poil, les cernes profonds de l'extrême fatigue, le vieillissement de l'angoisse mettent entre eux un air de parenté. Il y a un type de l'évadé, discernable chez des hommes très différents qui ont vécu la même tragédie. Il y a une couleur de la peau, un luisant des yeux, qui ressemblent aux stigmates de la maladie, et que le sommeil, le repos, la sécurité effaceront en quelques jours, atténueront même en quelques heures. En ce moment, l'évadé montre encore ce masque jaunâtre, ce regard mobile et sec qu'on trouve chez les cancéreux et les hépatiques.

L'officier les interroge en catalan, qu'il ne m'est pas difficile de comprendre. L'homme donne son nom, son âge, son métier. On ne lui demande pas les circonstances de son évasion, et il est rare qu'il les raconte. Lorsqu'un réfugié se décide à en parler, il dit qu'il s'est guidé sur le soleil, ou que des paysans l'ont aidé à fuir. En réalité, il existe en Espagne, comme dans tous les pays en état de révolution ou de guerre civile, comme cela existait en France, pendant la Terreur et la Chouannerie, des organisations d'évasions. Elles ont des agents inconnus, un code secret, un réseau de communications analogue aux « maisons de correspondance » de La Rouërie. Les « clients » se groupent à huit ou dix et leur conducteur reçoit de 500 à 1 000 pesetas par tête. Souvent, le plus riche paie pour les autres. Le périlleux voyage s'effectue de

nuit. La frontière franchie, le guide repart. *L'Indépendant* de Perpignan affirme que l'organisation anonyme compterait plus de 20 000 affiliés rien qu'à Barcelone.

Les évadés sont enclins à se réunir par troupes, comme si leur nombre les fortifiait. Rien de plus dangereux. Où quelques hommes passent (et mieux encore un isolé), une bande se dissimule mal. Les réfugiés d'aujourd'hui en ont fait l'expérience. Tous n'ont pas atteint le but. Les carabiniers sont alertés. Ils fouillent la montagne. L'errant surpris reçoit une balle. Il y a aussi les risques d'accident, les chutes dans les ravins, et en hiver, le mortel péril du froid. L'an dernier, six prêtres avaient tenté de gagner la France. Cinq y parvinrent. Quand les neiges fondirent, on découvrit le cadavre intact du sixième. Beaucoup de réfugiés, qui ont traversé la montagne dans la dure saison, arrivent avec un membre gelé. Il y en a un qui a dû subir une amputation et qui est encore en traitement à l'hôpital français d'Andorre.

Patiemment, l'officier continue son interrogatoire. Son calme, son air de bonté, rassurent des gens nerveusement épuisés, surmenés d'inquiétude.

— Où voulez-vous aller ?

— *Francia.*

— France, non. San Sébastian ou Barcelona, ou un autre pays. Pas France.

Les gens qui ont fui l'Espagne marxiste ne peuvent opter que pour l'autre Espagne, à moins qu'ils ne demandent à passer dans un autre pays disposé à les accepter. Où le cas est plus compliqué, c'est lorsque l'évadé est un déserteur de la brigade internationale, comme ce Polonais qui, lui aussi, dit : « France ! France ! » Ce soldat de fortune a perdu sa nationalité. Franco le refuserait. La France l'expulsera. La Pologne ne le recevra plus. Où ira-t-il ? Que deviendra-t-il ? La légion étrangère ? Certains veulent s'y engager. Celui-ci, à quarante-quatre ans, est trop vieux.

Combien de Belges, d'Anglais, de Tchèques, de Scandinaves, aventuriers ou chômeurs enrôlés par surprise, ont défilé dans ce bureau ! Combien ont dit, comme ce Français qui rentrait dans son pays, déçu et furieux : « Si je rencontre le s... qui m'a fait engager, je lui scierai le cou ! »

Ce triage des réfugiés est fait avec l'unique souci d'appli-

quer la loi, équitablement, humainement. Nulle propagande, en faveur d'un parti, rouge ou blanc, n'est tolérée.

Après une semaine de repos, où j'ai pu suivre l'action efficace et bienfaisante du commissaire extraordinaire et des hommes dévoués qu'il commande, je quitte Andorre par le car d'Ax-les-Thermes. La voiture est pleine d'une compagnie bigarrée : deux religieuses échappées de Barcelone, une dizaine de jeunes gens qui vont chez Franco, deux dames d'Ordino, deux jeunes institutrices françaises qui regagnent leurs écoles, à Encan et à Canillo, quelques hommes voyageant pour leurs affaires, et, derrière moi, le Polonais déserteur. Il n'a pas chaud, dans son uniforme de toile kaki ; son bonnet, dont il a arraché l'étoile rouge, couvre un crâne à demi chauve. Il porte, dans un sac, un peu de linge et des souliers... Ses camarades d'évasion semblent déjà ne le plus connaître.

Une des dames andorranes, Espagnole d'origine et dont le mari est dans un bateau-prison, à X..., regarde avec horreur et dégoût cet homme inconnu, flocon d'écume souillée rejeté par la vague rouge. Et puis, à mesure que la voiture monte dans les cirques de neige, et que les heures passent, les voyageurs finissent par causer entre eux. Les Andorrans tirent des saucissons de leur poche ; les aspirants franquistes mordent dans le pain et le fromage, et le Polonais sort de son sac une croûte qu'il mâche lentement. Le rite primitif du repas partagé, entre les hommes égaux dans la faim et la soif, impose une trêve à la haine. Le Polonais, qui va vers son imprévisible destin, sourit en montrant ses dents ébréchées. Il voudrait fumer. Il n'a pas de tabac. Un de ses voisins lui passe une cigarette. Il remercie et, depuis qu'il sourit, il paraît tellement vieux, tellement misérable, que les dames qui le regardent adoucissent leurs yeux durs.

L'une dit :

— Il y en a comme ça qui sont bien malheureux.

Elle n'achève pas sa phrase. Elle aspire une bouffée de fumée, la rejette et, haussant un peu les épaules, elle conclut :

— C'est tout de même des personnes (*sic*).

MARCELLE TINAYRE.

L'OR DE LA FRANCE

Quand le récent repli du franc a été décidé, en mai dernier, le chef du gouvernement en a donné pour motif déterminant la nécessité impérieuse de sauvegarder les réserves d'or de la France. Le même motif supérieur avait été déjà invoqué, en juin 1937, le jour que le change allait être rendu entièrement libre, ou, comme on dit : flottant. Enfin, l'explication était identique, en septembre 1936, au moment de la dévaluation initiale du franc. Que signifient ces répétitions ? C'est évidemment que le but désigné n'a pas été atteint. Et de quoi s'agit-il? Quel est ce but insolite que les ministres responsables de la politique française sont unanimes à rappeler avec tant d'insistance ? Quel est, en somme, le problème de l'or de la France ? C'est à ces interrogations que l'on essaiera de proposer ici quelques éléments de réponse.

Comme tous les autres grands États, la France a connu, le long de son histoire, des aventures financières nombreuses. Est-ce une raison pour ne pas prendre au tragique celles qui ont occupé ces dernières années ? On connaît le proverbe : « Plaie d'argent n'est pas mortelle. » Il est presque toujours juste. Dans certains cas extrêmes, il est en défaut. Le mal financier prend alors une forme généralisée. Il envahit tout le corps national. Et s'il ne le fait pas mourir, il ruine ses forces, il obscurcit sa culture, il compromet ses destinées. Quand on observe posément les faits et les chiffres, on ne peut douter que la France soit précisément arrivée à ce point limite.

Pour le montrer, les preuves ne sont que trop nombreuses. Le choix en est difficile. A des techniciens, celle que l'on se

propose d'exposer ici ne paraîtra sans doute pas la meilleure. Mais on est fondé à penser qu'elle est plus propre à frapper l'attention des autres. Au début du mois de mai dernier, le franc a été ramené à 8 centimes et demi d'avant-guerre. C'est-à-dire qu'il a perdu 91,5 pour 100 de sa valeur ancienne. Cela, tout le monde le sait. Mais cet effondrement n'est pas seul à considérer. Il s'est accompagné d'un affaiblissement, moins visible, non moins préoccupant, du soutien métallique de la monnaie. En même temps que le franc, une bonne part de l'or de la France s'est volatilisée. Sur ce phénomène très grave, il ne semble pas inutile de porter quelque lumière.

A l'encontre des troubles contemporains, les crises financières, en France, étaient, depuis plus de cent ans, moins sérieuses qu'elles ne paraissaient. La création des richesses nouvelles gagnait de vitesse les déficits ; et les accidents, en définitive, restaient superficiels. En tout cas, les affaires françaises présentaient une caractéristique invariable : quoi qu'il pût arriver à la nation, la monnaie demeurait intacte, ou bien elle retrouvait sa valeur intégrale, au bout d'une brève éclipse.

Quand on considère la succession des événements, dont la suite, pendant le siècle dernier, a formé l'histoire, on ne peut manquer d'être surpris. Les révolutions, les guerres, les invasions se renouvellent et s'embrouillent. Les régimes s'écroulent. Les frontières bougent. La législation sociale, la structure de l'économie nationale changent du tout au tout. Mais le franc, sous tant de chocs, ne fait, au pire, que vaciller. Quelques flottements en 1830, deux périodes de cours forcé en 1848 et en 1870 : ce sont les plus mauvais moments d'une destinée, dont le bonheur, à cette époque même, était sans pareil. Car on ne saurait oublier que, dans le courant de ce XIXe siècle, la livre anglaise, par exemple, n'a dû son salut, à plus d'une reprise, qu'aux prompts secours de la Banque de France, et que le dollar américain, gravement avarié par la guerre de Sécession, n'a pas retrouvé, avant de longues années, sa parité perdue.

Comment s'explique cette prodigieuse résistance ? Elle tient, au premier chef, à des considérations historiques, parce que celles-ci sont à l'origine d'une technique, dont la Banque

de France, depuis sa création, avait maintenu l'application avec une obstination invincible. Ces considérations historiques, ce sont celles qui exprimaient la situation de la France, quand, à la fin du Directoire, elle paraissait menacée de se décomposer dans l'anarchie. Bien que tous les peuples, et surtout celui de France, aient la mémoire courte, le drame révolutionnaire a laissé de longs souvenirs. Plus que tout autre, celui des assignats a été durable. Au fond des campagnes, après cent ans et plus, l'horreur du papier monnaie était demeurée tenace, et comme vivante. Ce sentiment, toutes les classes de la population française ne cessaient pas de l'éprouver. Le mal avait été si terrible, il avait causé de tels troubles et de telles souffrances que les gouvernements les plus audacieux, par la suite, prenaient soin de s'en garder comme de la peste. Chacun d'eux savait, à n'en pouvoir douter, qu'il serait foudroyé, s'il donnait prise au soupçon de fabriquer des assignats. C'est ainsi que s'explique la prudence attentive, les précautions, les ménagements envers la monnaie, non seulement des révolutionnaires de 1848, mais encore, dans une mesure étonnante, des Communards de 1871.

Il va de soi, néanmoins, que ces louables intentions eussent été vaines si, d'autre part, l'armature technique de la monnaie n'avait pas été fortement constituée.

Cette constitution, ce fut l'œuvre propre de la Banque de France. Le fondement en a été une politique systématique de l'or. Chaque pays a son tempérament et ses habitudes. Par sa nature, par les épreuves de son histoire du dehors ou du dedans, la France est sujette à des vicissitudes violentes. Lui recommander tel ou tel mécanisme monétaire, monté sur une base métallique étroite, ce n'est qu'un jeu de l'esprit, c'est raisonner dans l'abstrait. Les négociants, les praticiens, les hommes d'État, qui fondèrent la Banque et qui définirent ses principes, ne s'y trompèrent pas. Ils jugèrent qu'une forte encaisse était utile, qu'elle était nécessaire. Et ils prirent les moyens de la former. Ont-ils eu tort ? On vient de voir que les faits avaient répondu et que leur réponse, péremptoire, exclut toute discussion.

Aujourd'hui encore, ces règles salutaires conservent toute leur valeur. Les motifs qui les justifiaient n'ont pas disparu. Au dedans, la politique nationale reste fort agitée. Vue du

dehors, la vie de la France ne cesse pas d'être dangereuse. Plus que jamais, la sagesse monétaire et les soubassements d'or qui la garantissent, lui sont impérieusement recommandés. Par malheur, s'il est vrai que l'histoire recommence, c'est, apparemment, à l'envers.

Parce que les réserves d'or de la France ont été colossales, elles ont été jugées inépuisables. On a tiré sur elles, ouvertement ou insidieusement, sans se gêner. D'étapes en étapes, les limites admissibles de sécurité ont été atteintes, puis dépassées. Où en est-on, et jusqu'à quel point sont compromis les intérêts permanents de la communauté nationale ? C'est ce qu'il ne paraît pas inutile de rechercher posément. Car le symptôme le plus préoccupant d'une défaillance n'est pas dans les chiffres, il est dans l'inertie apparente de l'opinion. Par quel sortilège, après avoir été si longtemps si susceptible au moindre risque monétaire, cette opinion accepte-t-elle passivement un écroulement en cascade ? Sans éclaircir un mystère, qui relève de la psychologie des foules, on croit qu'il est nécessaire de montrer, en remontant simplement le cours de l'histoire, ce qu'a coûté de peines à des générations d'hommes la formation de cet inestimable héritage d'or que des enfants prodigues, insouciants ou inconscients, jettent follement aux quatre vents.

Tel est l'objet de la présente étude. Mais, comme il ne pouvait être question de retracer ici, point par point, une histoire plus que séculaire, on n'a voulu examiner, tour à tour, que la formation de l'encaisse, — et son déclin.

* * *

Peut-être les conditions dans lesquelles commença d'être formée une réserve métallique, qui était destinée à être, longtemps plus tard, la plus forte du monde, sont-elles, à présent, de nature à suggérer de fécondes réflexions. Si le malheur des temps a rendu familiers les accidents de finances ou de monnaies, des illusions persistent, au delà de toute raison, quant aux moyens de les réparer.

Comment les choses se passent-elles, depuis vingt-cinq ans, à l'instant que le Trésor va être dans l'obligation de suspendre ses paiements ? Ce cas s'est présenté plus d'une fois. On sait donc à quoi s'en tenir. La manœuvre est fort simple. Qu'elle

soit accompagnée ou non de remaniements ou de bouleversements politiques, c'est ce qui n'y change rien : ancien ou nouveau, le gouvernement, par un détour ou par un autre, demande de l'argent à la Banque de France. De 1914 à 1926, ou de 1935 à 1938, pour un redressement, ou pour un glissement, les pouvoirs publics n'ont jamais opéré autrement. Par accoutumance, pourrait-on dire, l'opinion en arrive à ne pas concevoir que des méthodes différentes puissent, un jour, s'imposer brutalement. Or, cette hypothèse n'est pas du tout à exclure. Et pour cause : c'est l'hypothèse initiale, c'est celle qui se trouva vérifiée le lendemain du 18 brumaire, dès que la restauration des affaires nationales devint possible.

Cette restauration, on voit bien qu'elle pouvait commencer, puisque « le bras d'exécution », cherché par Sieyès, avec tant de persévérance, était enfin maître de l'État. Ce qu'on comprend moins bien, quand on n'y prête pas attention, ce sont les difficultés inouïes qui résultaient de la situation des finances nationales. Parce que le problème politique, évidemment primordial, était résolu, on imagine volontiers que le problème financier l'était aussi : l'erreur est complète.

L'administration de la France était détruite. Toute la nation était à reconstruire. Qui ne le sait ? Pour entreprendre seulement cette tâche gigantesque, il fallait vivre, et faire tourner la machine publique, ou, pour parler clair, trouver de l'argent. Où le prendre ? Les moyens connus n'étaient et ne seront jamais qu'au nombre de trois : l'inflation fiduciaire, — le crédit, — l'impôt.

De l'impôt, en l'occurrence, il n'y avait rien d'immédiat à espérer. La matière fiscale s'était évanouie. Pour la reconstituer, de longs mois seraient nécessaires.

Quant au crédit, il était effondré. Précédemment, la Dette publique avait fait l'objet d'une banqueroute, dont la modération, à présent, ne laisse pas de paraître inespérée, puisque les deux tiers seulement des rentes avaient été suspendues. Mais le tiers survivant, bien qu'il fût officiellement qualifié de consolidé, ne s'en portait pas mieux. Après une pointe sans lendemain au-dessus de 18 francs, en vendémiaire an VII, le tiers consolidé s'était affaissé jusqu'à l'étiage de 7 francs, le 5 vendémiaire an VIII. Que ce cours soit

extraordinaire, on l'admet sans discussion. Pour retrouver, au même cours, un fonds portant la signature de la France, il faudra attendre presque un siècle et demi ; car il n'a été touché de nouveau, avec une regrettable stabilité, qu'en l'année 1937. Mais enfin, la hausse appréciable qui, à l'approche du coup d'État, avait ramené le tiers au-dessus de 10 francs, — pour 5 francs de rente, — et qui devait le porter ensuite, très rapidement, à près de 20 francs, après l'inauguration du nouveau régime, cette hausse n'offrait à Gaudin aucune chance utilisable de faire appel à l'épargne.

Pas d'impôt, pas de crédit : restait l'inflation. C'est la méthode contemporaine. A la fin du Directoire, pour cause d'abus caractérisés, elle était barrée. L'inflation, sans gage ou mal gagée, ne pouvait plus rien donner, puisque son impuissance était précisément une des raisons déterminantes du changement de régime. En fait, une avance de 300 000 francs avait été obtenue, de quelques particuliers audacieux, dans la journée du 19 brumaire. Mais il avait fallu payer sur elle, sans délai, des dépenses essentielles. Et Gaudin résume facilement la situation des finances de l'État à l'instant qu'il s'installe au ministère : « Une misérable somme de 167 000 francs était tout ce que possédait, en numéraire, le Trésor public d'une nation de 30 millions d'hommes. » Encore doit-il ajouter que les fournisseurs étaient sans paiements, les armées sans solde, et que même les bureaux des administrations centrales n'avaient pas touché de traitements depuis dix mois.

Il n'est pas dans le dessein de ce travail de rapporter par quels expédients Gaudin parvint à résoudre un problème qui, de prime abord, semblait sans espoir. En revanche, il a paru nécessaire de montrer, par quelques détails, ce qu'étaient les difficultés d'un gouvernement maître de l'État, et sûr de le relever, mais ne disposant plus, pour agir, de la moindre marge de sécurité. Aussi n'est-ce pas par hasard qu'une des premières décisions des nouveaux pouvoirs ait été de constituer, comme une réserve générale de crédit, une sorte de forteresse monétaire. La fondation de la Banque de France date de janvier 1800. Alors fut posée la première pierre d'un édifice qui devait défier, pour plus de cent ans, tous les malheurs.

Ici encore, il faut se garder des illusions d'optique que l'éloignement fait naître trop souvent. Volontiers, on imagine que la Banque de France est sortie des décrets de Bonaparte toute armée, comme Minerve, et pourvue de l'éblouissante encaisse qui devait faire sa grandeur. La réalité est entièrement différente. Les débuts de la Banque n'ont pas été seulement difficiles : ils ont été misérables. S'il avait été aisé de la doter, d'un seul coup, d'une forte encaisse, c'eût été que le problème à résoudre ne se fût pas posé. En fait, le premier bilan de la Banque, tel qu'il fut arrêté le 1er ventôse an VIII, — 28 février 1800, — fait apparaître une encaisse métallique de 4 883 000 francs, plus une réserve spéciale d'un million, c'est-à-dire moins de 6 millions, en tout et pour tout.

Comment cette encaisse minuscule a été peu à peu fortifiée, c'est ce qui va être expliqué. Tout de suite, on observera que l'or n'en forma longtemps qu'une très petite partie. Pendant trois quarts de siècle, le fonds de l'encaisse, pour ainsi parler, était d'argent métal ; et c'est par rapport à lui, en même temps que par rapport au métal jaune, qu'était définie la valeur légale du franc. Du point de vue où l'on s'est placé ici, l'important est de reconnaître l'extrême lenteur des efforts poursuivis par la Banque pour fonder sa sécurité et celle des grands intérêts dont elle avait la charge, sur de larges assises métalliques.

Mieux qu'aucun récit, les chiffres qui suivent résument cette évolution. En les lisant, on n'oubliera pas que le déclin de l'argent métal ne s'est guère précipité avant le dernier tiers du XIXe siècle, tandis que la découverte de gisements américains provoquait, à partir de 1850, ce qu'il faudrait appeler une véritable inflation d'or. Plus tard, après la mise en exploitation des mines sud-africaines, le même phénomène allait se renouveler. Il est évidemment hors de toute discussion qu'en l'absence de cet afflux, la Banque eût été dans l'impossibilité de grossir ses réserves. Parce qu'elle a su mettre à profit des circonstances favorables, on ne voit pas que son mérite ait été moindre.

Cela rappelé, que disent les statistiques ? Si l'on confond l'or et l'argent, on trouve que l'encaisse métallique de la Banque s'est élevée, pour la moyenne de chaque année consi-

dérée, de 8 millions en 1800, à près de 4 milliards en 1900. Ce dernier niveau a été ensuite maintenu approximativement jusqu'en 1914. Mais cette progression a débuté très péniblement. En 1840, l'encaisse totale n'était encore que de 246 millions. Il est vrai que la circulation des billets de la Banque, cette même année, ne dépassait pas 223 millions : c'est-à-dire que le franc était admirablement garanti.

Plus frappantes, — sous la réserve des observations faites plus haut, — sont les variations de l'encaisse formée exclusivement par le métal jaune.

Encaisse-or de la Banque
(moyenne annuelle — en millions de francs)

1820 . . .	40	1860 . . .	194,7
1830 . . .	0,2	1870 . . .	127,9
1840 . . .	19,2	1880 . . .	727,7
1850 . . .	8,4	1890 . . .	1 256,3

Il paraît nécessaire de répéter que toute comparaison est fausse, qui ne tient pas compte de l'abondance relative du stock d'or monétaire dans le monde. Néanmoins, l'impression d'ensemble est juste que la formation de l'encaisse a été une œuvre de très longue haleine, qu'il a fallu plusieurs générations d'hommes pour la mener à bien, et que, dans les périodes mêmes de conjoncture économique favorable, des accidents graves l'ont souvent interrompue. C'est à quoi on jugera sans doute qu'il n'est pas mauvais, en ce moment, de réfléchir très sérieusement.

Car, enfin, cette encaisse ainsi constituée, à quoi a-t-elle servi ? Dans un système de crédit moderne, une encaisse n'est pas une fin en soi. Ce n'est qu'un moyen, le moyen irremplaçable, jusqu'à preuve opposée, d'assurer la stabilité ou la résistance de la monnaie, des finances et de l'économie. Étant donné les conditions propres de la vie française, ce but a-t-il été atteint ? La réponse n'est pas douteuse.

En ce qui concerne la monnaie, elle est inscrite dans des chiffres qui ne laissent place à aucune discussion. La même certitude résulte des statistiques qui mesurent l'évolution du crédit public ou privé, comme la marche de la production. Il convient seulement d'ajouter, au moins pour mémoire, que les forces réunies entre les mains de la Banque de France

lui permirent, plus d'une fois, d'étendre son action bienfaisante au delà des frontières.

Le souvenir en est-il donc perdu ? On peut le craindre. Pourtant, le plus récent ne date que de 1907. Alors avait éclaté aux États-Unis une crise économique extrêmement grave, et dont les conséquences ébranlaient jusque dans ses fondements la place de Londres. Jetant dans la bagarre, sans hésiter, une partie de ses réserves d'or, la Banque avait sauvé l'ordre monétaire international.

Cette année, disait le Gouverneur dans son compte rendu aux actionnaires, cette année méritera dans les fastes de la Banque une place d'honneur, car elle a fait ressortir, aux yeux de la France, de l'Europe, du monde entier, la supériorité de son organisation, l'excellence de ses statuts si heureusement combinés qu'ils permettent de pourvoir aux difficultés les plus inopinées et de parer même à des complications qu'il était impossible de prévoir à l'époque où ils ont été élaborés... La nation possède dans la Banque de France une arme de salut unique en son genre, à même de résister à toutes les tempêtes du dedans et du dehors.... La Banque elle-même détient, dans les dispositions essentielles de ses statuts, la pierre angulaire sur laquelle le crédit public et la puissance financière du pays peuvent se reposer en toute sécurité...

Dans cette grande république américaine, si légitimement fière de sa puissance, de ses immenses richesses, des voix autorisées se sont élevées de toutes parts pour réclamer la substitution au système existant d'une organisation similaire à celle de la Banque de France devenue, par la force des choses, le modèle que rêvent maintenant de s'approprier tous ceux qui ne le possèdent pas encore... A Liverpool, les Chambres de commerce associées, sur la proposition d'un membre de la Chambre de commerce de Bristol, qui proclamait la supériorité du système français, ont demandé à la Banque d'Angleterre d'assurer, comme en France, autant que possible, la stabilité et la modération du taux de l'escompte...

Un peu plus tard, le président de la Commission monétaire des États-Unis, le sénateur Aldrich, vint mener de sa personne, en France, une enquête sur le système qui, à l'épreuve, s'était montré si efficace. A sa question, pourquoi « la tradition et la réputation de la Banque de France font-elles qu'il est si

important de posséder une encaisse plus forte qu'aucune autre banque du monde ? », le gouverneur Pallain fit cette réponse : qu'à une moindre immobilisation métallique, le public français perdrait l'avantage de taux d'escompte réduits, — et « ce sentiment d'absolue confiance, de complète indépendance financière, que toutes les crises survenues n'ont pu que fortifier ». Et il concluait : « La politique des fortes encaisses, expression naturelle des instincts du pays, n'est pas une conduite anti-économique : le contraire paraîtra même bien plus exact. »

Pour tout esprit de bonne foi, le procès est jugé. Au moment de rapporter, après l'expansion de l'encaisse, un déclin qui, ces dernières années, a pris une accélération inquiétante, il importe de ne pas perdre de vue ces grandes leçons du passé.

***

A l'encontre d'une opinion, qui serait fondée sur des observations superficielles, ce n'est pas la Grande Guerre qui a causé les plus graves perturbations dans le stock d'or de la Banque de France, ce n'est même pas la charge énorme de la reconstruction des Régions dévastées ; c'est la conduite ultérieure des affaires nationales. Dans ce malheur, la fatalité n'a pas eu de part. Ce qui est en cause, ce sont les méthodes de la politique française.

Il est aisé de le prouver à l'aide de peu de chiffres. A la veille de la guerre de 1914, l'encaisse-or de la Banque s'élevait à 3 500 millions. Mais une importante circulation de pièces d'or faisait plus que doubler, en fait, le stock national. Cette circulation, d'après les évaluations les plus sérieuses, montait à 6 milliards. L'ensemble des réserves d'or de la France était donc d'environ 9 milliards et demi de francs anciens. Faisant appel au patriotisme des porteurs d'or, la Banque parvint, non seulement à maintenir son encaisse, mais à l'augmenter, malgré les prélèvements répétés que des règlements coûteux à l'étranger l'obligeaient à y pratiquer.

Ainsi, les sorties d'or, pendant les quatre années de la guerre, formèrent un total supérieur à 3 milliards. Mais les apports du public, et la réalisation de créances, habilement rassemblées par la Banque à l'ouverture des hostilités, fournirent quelque 2 400 millions d'or. Au moment de l'armistice,

compte tenu d'un prêt de 1 900 millions d'or à la Banque d'Angleterre, l'encaisse était supérieure à 5 milliards et demi. Bien que la circulation fiduciaire fût quintuplée, les fondements métalliques de la monnaie française restaient solides.

Ce n'est pas ici le lieu de rappeler que les réserves d'or d'une nation ne sont qu'un des éléments de son crédit. Si l'on se flatte de montrer que cet élément est nécessaire, on ne veut nullement prétendre qu'il soit suffisant. En fait, sous le régime du cours forcé, par définition, les liens étaient coupés, qui unissent normalement la monnaie et l'or. Ces liens ne furent rétablis, sous une forme lâche, qu'en 1926 ; et ils ne furent fixés qu'en 1928, le jour de la stabilisation légale du franc, décidée par M. Raymond Poincaré. A cette date, l'encaisse inscrite au bilan de la Banque était de 29 milliards de francs nouveaux (environ 6 milliards de francs anciens), mais il s'y ajoutait un énorme portefeuille de devises, identiques à l'or, pour un total de 36 milliards de francs-Poincaré. Leur transformation effective en or n'alla pas sans difficulté. Les circonstances ne la favorisèrent pas. Et la Banque prit soin de ne pas aggraver, par une hâte inconsidérée, les embarras des marchés internationaux. Elle employa donc plus de quatre années pleines à ces transferts. De telle sorte qu'ils ne furent pas complètement achevés avant l'année 1933. L'encaisse or qui figure dans la situation de la Banque arrêtée à la date du 2 décembre 1932 s'élevait à 83 359 millions de francs Poincaré. C'est le chiffre record de l'après-guerre.

Comme le coefficient de dépréciation de la nouvelle unité de compte était de 5, environ, on voit que cette encaisse de 83 milliards était sensiblement équivalente à plus de 16 milliards de francs anciens. Sans doute, la circulation libre avait disparu, et la thésaurisation, qui s'y était substituée, ne représentait guère plus de 10 milliards (quelque 2 milliards de francs anciens) d'après les estimations les plus dignes de foi. Néanmoins, la certitude s'impose de nouveau que la Grande Guerre n'avait pas ruiné, ni compromis les chances monétaires de la France.

Malheureusement, c'est à partir de ce moment que la décadence a commencé ; et elle est d'autant plus préoccupante qu'elle est loin de s'atténuer, qu'elle a continué, qu'elle continue, au contraire, d'année en année.

Ce serait une erreur grossière de ne pas ménager, dans ses causes, une place considérable à la situation déplorable de la communauté internationale. Ce n'est pas la France seule qui est en recul, c'est tout le vieux continent et, avec lui, la civilisation moderne. On a vu comment la Banque de France avait pu contribuer à dénouer la crise internationale de 1907. Pour obtenir la même réussite en 1933, ses forces eussent été impuissantes. C'est, apparemment, que la crise nouvelle n'était plus seulement économique, mais politique, — ou morale. Là contre, la meilleure technique est sans espoir.

Mais ces constatations de fait ne permettent pas d'esquiver des responsabilités purement françaises. Parmi beaucoup d'autres, une preuve péremptoire en est que, soumise aux mêmes troubles économiques et menacée des mêmes risques internationaux, la Grande-Bretagne est parvenue, de 1932 à 1938, à quintupler, pour le moins, l'encaisse-or de sa Banque centrale. Dans le même temps, la France a perdu près des deux tiers de son stock monétaire. Que ce désastre soit la résultante des fautes répétées de conduite, c'est ce que l'on ne peut guère contester.

Ce procès, on ne se permet pas de le juger. On ne se propose que d'aider à son instruction. Les faits sont clairs. Au fur et à mesure qu'elle voyait fondre ses réserves métalliques, la France a été privée des plus belles cartes que le destin, une fois de plus favorable, lui avait offertes. D'abord, elle a perdu l'espoir de jouer un rôle dominant dans la restauration mondiale. Ensuite, elle a été hors d'état de défendre sa monnaie, bien que celle-ci fût déjà plus détériorée que celle d'aucun des grands vainqueurs de la guerre. Enfin sa sécurité s'est trouvée atteinte ; et l'on ne sait pas encore comment son rétablissement sera assuré.

Chacune de ces étapes est définie par des chiffres précis. Mais, par une mutation qui donne grandement à réfléchir, ce n'est plus en francs que s'exprime désormais, pour une étude objective, l'encaisse-or de la Banque de France. Pourquoi ? La raison est tristement évidente. Le franc n'a plus de valeur fixe. Il est flottant, avec une tendance dominante à la dérive. Il n'est plus, pour le moment, un bon instrument de mesure des valeurs. Au lieu que le système métrique, jusqu'à présent, a échappé à toute dévaluation. C'est donc à lui que l'on doit

recourir. Calculée de cette manière, quelle a été l'évolution récente de l'encaisse-or de la France ? Trois chiffres suffisent pour la figurer :

Reconstituée à 5 400 tonnes en décembre 1932, l'encaisse tombe, par morceaux, jusqu'à 3 200 tonnes en septembre 1936. A ce moment, le franc est sacrifié. Mais ce sacrifice ne sauve nullement l'encaisse. Après dix-huit mois d'aventures monétaires, avec une monnaie réduite à moins d'un dixième de sa valeur ancienne, l'encaisse, au printemps de 1938, est effondrée à 2 400 tonnes...

*
* *

C'est à ce point que doit s'arrêter la petite histoire, que l'on a tenté de récrire, de l'encaisse-or de la Banque. Cette petite histoire est fort mêlée à la grande. L'or n'est pas un fétiche périmé. Il reste le fondement principal du crédit et, par conséquent, un des moyens de la prospérité, ou de la sécurité d'une nation.

Que la principale richesse d'un pays ne soit pas l'or, mais le travail, c'est ce que chacun sait, ou devrait savoir. En 1821, le député Ternaux disait à la Chambre, stupéfaite de la prodigieuse restauration française : « Tandis que la France était en proie à l'anarchie révolutionnaire, tandis que l'ambition d'un despote, multipliant les guerres, dévorait toutes ses ressources, tandis que les maux de deux invasions pesaient sur ce beau pays, un agent protecteur travaillait sourdement, et parvenait à compenser tant de pertes : cet agent, c'est le travail, dégagé des entraves qui, jusqu'en 1789, l'avaient tenu captif ou paralysé. » Mais l'activité productrice, le crédit, la monnaie et l'or sont pratiquement inséparables. Il faut les défendre, — ou les reconstruire, — tous à la fois.

De cette tâche, la nécessité est généralement reconnue. Par des moyens très divers, dont les plus vicieux, souvent, n'étaient pas exclus, elle a été tentée. Mais enfin, jusqu'à présent, elle n'a pas été réussie. Et cet exposé des vicissitudes de l'or de la France a atteint son but, s'il a permis de comprendre clairement que la restauration nationale, désormais, ne serait plus manquée sans conséquences incalculables.

F.-F Legueu.

SOLITUDE EN COMMUN

TROISIÈME PARTIE (1)

TEMPÊTES

Mme Graham à Mme Trotter

Saint Leonard's Terrace, le 20 septembre.

« Ma chère Angela,

« Nous venons juste de rentrer de Salzbourg, Johnnie et moi, et nous sommes absolument stupéfaits de la rumeur qui circule sur les Alec. Hier, nous avons vu les Merrick au théâtre, et ils nous ont dit qu'Alec et Betsy se séparent ! Est-ce vrai ? J'espère que non. Ils nous ont dit que vous aviez passé quelque temps à P.-M. : alors vous devez savoir. Écrivez-moi un mot, je vous en prie... »

Mme Trotter à Mme Graham

Cambridge, 23 septembre.

« ... Ma chère, je sais tout. Mais, malheureusement, je ne peux pas vous donner tous les détails, parce que j'ai promis à Betsy de ne rien dire à personne. Betsy est à Oxford avec sa famille ; dans tout ça elle a été une véritable sainte ; vraiment extraordinaire ! Elle ne veut pas permettre qu'on blâme Alec ; elle dit que tout doit s'arranger à l'amiable. Elle

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin et 1er juillet.

veut que ses amis ignorent la façon dont il s'est conduit, que personne ne se retourne contre lui. Tout ce que je peux, que je dois même vous dire, c'est que cela n'a rien à faire avec Chris Adams. Elle, c'est de l'histoire ancienne...

« Mais je trouve qu'on ne doit vraiment pas laisser un homme comme Alec s'en tirer aussi facilement. Voilà Betsy qui lui a donné les meilleures années de sa vie et qui est abandonnée à près de quarante ans, avec trois enfants sur les bras ! Je trouve que c'est absolument dégoûtant ! Vous savez qu'il ne m'a jamais plu ; mais je ne le croyais tout de même pas capable de ça. Il ne lui a jamais rendu justice. Dès le début, il la négligeait pour d'autres femmes. Le soir de la naissance de Daphné, il est allé au théâtre avec une autre ! Et vous vous rappelez comme Betsy a été malade ? Je ne peux pas supporter la pensée de tout ce qu'elle a souffert, et pas seulement à cause de Chris Adams. Et pourtant, personne ne l'a jamais entendue se plaindre, n'est-ce pas ? Ce n'est pas qu'il ait été méchant avec elle : elle dit qu'il a toujours été gentil, à sa façon, sauf à la fin où il a été ignoble. Mais il est terriblement faible et vaniteux. Il ne sait pas dire non quand les femmes se jettent à sa tête, — et naturellement, ça lui est arrivé souvent, parce qu'il réussit, qu'il plaît, et aussi, j'imagine, parce qu'il est bien de sa personne. Et tellement égoïste ! La façon dont il l'a toujours laissée se sacrifier !

« Sa vieille mère s'est mise entre eux et l'a excité contre elle. Nous avons toujours su que cette vieille femme était un fléau. Personne d'autre que Betsy n'aurait pu la supporter aussi longtemps. »

Johnnie Graham à Alec

Saint Leonard's Terrace, le 4 octobre.

« Qu'est-ce que tu peux bien fabriquer à Vaucluse, dans ce sale trou ? Ici, ces dames disent que tu as quitté ta femme. Si tu ne rentres pas tout de suite, ta réputation va être en miettes. Puis-je faire quelque chose ? Tu me diras que ce n'est pas mon affaire : mais je suis ton plus vieil ami et je ne peux pas te laisser faire des bêtises sans essayer de t'en empêcher. Naturellement, je ne sais pas ce qu'il y a, mais on dit que Betsy est malheureuse et désespérée, et ne serait pas du

tout opposée à une réconciliation. Si tu veux, je peux aller la trouver et voir de quoi il retourne.

« Tu sais, tu es trop vieux pour ce genre de choses. Tu ne peux pas abandonner une femme de l'âge de Betsy, après tant d'années. C'est démoralisant pour nous autres qui tenons le coup. Tu lui as toujours laissé trop de latitude et tu ne peux t'en prendre qu'à toi si elle rue dans les brancards. Pour l'amour de Dieu, reviens et sois ferme avec elle. Il y a dix à parier contre un que c'est ce qu'il lui faut.

« En tout cas, reviens ; j'ai un autre acte de fini... »

Alec à Johnnie Graham

Les Baux, Provence, le 10 octobre.

« ... Je suis ici sur l'ordre de Betsy, et je ne crois pas que ça ferait bien si je revenais trop tôt. Il faut que je l'abandonne longtemps et complètement : c'est elle qui me l'a dit. Je regrette d'apprendre qu'elle est malheureuse et désespérée, mais il est trop tard pour qu'elle change d'avis.

« Va la trouver si tu veux. Je ne sais pas comment elle expliquera les choses : mais, quoi qu'elle dise, je suis certain que ce sera exact, et je ne la contredirai pas. Elle me rendra justice ; elle l'a toujours fait... »

Mme Trotter à Mme Graham

Cambridge, le 16 octobre.

« ... Eh bien ! maintenant, je vais vous dire une chose que j'avais promis à Betsy de ne pas répéter. Seulement, gardez-la pour vous. Naturellement, vous pouvez le dire à Johnnie.

« Alec est parti avec une autre femme. Vous vous rappelez cette petite qu'on appelait Joy : une nièce ou une parente de Mme Hewitt, qui allait à la mer avec eux tous les étés ? On l'appelait gouvernante, mais elle ne l'était pas, en réalité ; elle n'enseignait rien du tout : elle rendait seulement des services à Betsy. Eh bien ! c'est elle ! Une toute jeune fille ! Betsy a découvert, après leur départ, qu'il avait une intrigue avec elle.

« Alors, comment peut-il prétendre que c'est Betsy qui lui a dit de faire une chose pareille ? Comment ose-t-il l'insinuer ? Est-ce que c'est vraisemblable, voyons ?

« Betsy a failli en mourir. Elle trouve qu'elle est responsable jusqu'à un certain point. Elle dit que, connaissant l'attitude d'Alec envers les femmes, elle n'aurait pas dû faire venir cette petite. Bien sûr, — elle le dit elle-même, — il est probable qu'ils y ont mis chacun du leur. Cette petite est manifestement une fille de rien, et c'est probablement elle qui a fait des avances. Mais tout de même !

« Si Alec entre dans cette voie, il ne faut absolument pas que Betsy lui pardonne. D'ailleurs tous les gens propres doivent lui tourner le dos et cesser de le voir ; et j'espère que c'est ce qu'ils feront. C'est vraiment trop dégoûtant... »

Alec à Johnnie Graham

Southwick Court, W. 2, le 25 octobre.

« ... Mon adresse, pour quelques mois, est l'adresse ci-dessus. Je suis rentré en Angleterre lundi, et j'ai loué un appartement meublé ici : un drôle de petit coin avec des plafonds de verre et des meubles en tubes d'acier. Mais il m'abritera, moi et ce qui m'appartient, jusqu'à ce que mes projets soient plus définis. Je viens de t'envoyer un tas de choses par exprès. Quand est-ce que je peux venir en parler avec toi ?... »

Johnnie Graham à Alec

Hart's Club, W.-I.

« ... Le manuscrit de Byron m'est bien parvenu ; merci beaucoup. Franchement, je ne sais pas quand tu pourrais venir en parler. Susie ne veut pas te recevoir et je ne peux guère l'en blâmer ; je suppose que les femmes ont le droit de se soutenir entre elles.

« Il me semble que nous ferons bien de laisser de côté Byron pour le moment. Je ne me sens pas d'humeur à te voir : je le regrette, mais je ne peux pas me faire à l'idée que tu t'es comporté comme un goujat. J'ai eu trop d'affection pour toi pour hausser simplement les épaules comme si je ne te

connaissais que de loin. Bien sûr, je connais des gens pires, et j'ai travaillé avec eux ; mais c'étaient des types dont je me moquais profondément.

« Je ne te juge pas ; c'est ton affaire, mais je ne veux pas te voir avant de m'être fait à l'idée que tu as séduit une jeune fille sans défense employée dans ta maison, et que tu as froidement abandonné ta famille. Le travail que nous faisons ensemble exige l'intimité, une compréhension et une sympathie que je ne peux pas avoir pour le moment. J'en suis vraiment tout à fait désolé, mais tu ne peux avoir changé au point de ne pas comprendre ce que je veux dire... »

Mme Canning à Alec

Bedford Gardens, W. 8, le 27 octobre.

« ... J'ai téléphoné chez toi ce matin, mais on m'a dit que tu étais sorti. Il faut donc que je t'écrive. Es-tu libre vendredi soir ? Je veux réunir quelques amis et je voudrais beaucoup que tu viennes : quelques personnes à dîner et d'autres après. Huit heures. Cravate noire.

« Il y a tant d'amis à toi qui voudraient te voir ; et il faut combattre les rumeurs malveillantes qui circulent, lancées, je le crains, par les Hewitt. Il importe que tu fasses voir que des gens influents et raisonnables prennent ton parti. J'ai fait signe aux Merrick, qui te sont très dévoués et qui sont furieux de ce qu'on dit. Crois-tu que je doive inviter les Graham ? Dis-moi qui tu aimerais que j'invite... »

Alec à Mme Canning

Southwick Court, W. 2.

« ... On m'a dit que tu avais sonné ; « on », c'est Joy, mais je suppose que tu n'as pas reconnu sa voix. Nous sommes dans un appartement meublé et nous n'avons pas de domestique. Quand on répond au téléphone, c'est moi ou Joy.

« Ma chère mère, c'est très gentil de ta part de donner une réunion pour nous ; nous serons enchantés de venir. Non ! n'invite pas les Graham. Ils m'ont laissé tomber et Byron reste en plan... »

Mme Canning à Alec

Bedford Gardens, W. 8, le 29 octobre.

« ... Je suis si contente que tu puisses venir vendredi, mon chéri ! Mais mon invitation était pour toi seul. Ce ne serait pas du tout prudent de ma part de recevoir miss Benson. Tu dois sûrement le comprendre ? Il faut que j'aie bientôt une longue conversation avec toi, mon cher Alec ; je t'en prie. Je ne peux pas te parler au téléphone et j'ai bien des choses à te dire ! Quand peux-tu venir me voir ? »

Alec à Mme Canning

Southwick Court, W. 2, le 29 octobre.

« ... Je regrette beaucoup, mais je crains de ne pouvoir venir à ta réunion si Joy n'est pas invitée. Je ne vais pas dans les maisons où elle n'est pas reçue. Quant à une conversation entre nous, c'est bien inutile. Je ne retournerai pas avec Betsy et je ne quitterai pas Joy : alors, à quoi bon parler ? Cela ne servirait qu'à te faire de la peine. Certainement, je viendrai te voir ; mais seulement à condition qu'il ne soit pas question de mes affaires domestiques.

Mme Canning à Alec

Bedford Gardens, W. 8, le 30 octobre.

« ... Ta lettre m'a fait énormément de peine. Mon bien cher Alec, je suis ta mère et je serai toujours à tes côtés, mais je crois que ta conduite est plus qu'une faute : c'est une sottise. Pourquoi veux-tu absolument vivre avec elle d'une façon aussi voyante ? Tu es en train de te mettre dans une position si fausse !

« Par le temps qui court, les gens ont les idées larges ; mais ils sont toujours aussi friands de scandale. On peut faire à peu près tout ce qu'on veut, pourvu qu'on y mette les formes. Personne n'est assez populaire pour se permettre de braver l'opinion publique. Tu as peut-être été frappé, — moi, du moins, je l'ai été bien souvent, — de voir comme certaines personnes sont lâchées par leurs amis et déconsidérées dans le monde à cause d'une très légère peccadille,

tandis que d'autres, bien plus gravement coupables, continuent à être reçues partout. Cela semble tellement illogique. Mais, à y regarder de près, on découvre toujours que les gens qui ont été mis de côté ont manqué de savoir-vivre.

« Je ne crois pas que personne, en dehors du cercle des Hewitt, soit particulièrement disposé à te blâmer. Le divorce n'est rien de nos jours. Mais les gens aiment à sentir qu'ils ont du poids, et, en ce moment, tu es un peu compromis aux yeux du monde ; ils le sentent bien, alors ils ont l'impression qu'ils font preuve de bonté et de fidélité envers toi quand ils prennent ton parti. Il faut que tu leur fasses voir que tu leur en es reconnaissant. Tu ne dois pas leur demander leur appui avec cet air détaché : cela les blessera ! Ils diront : « Pourquoi est-ce qu'on nous forcerait à voir cette personne ? » Mais s'ils ont l'air disposés à reconnaître votre liaison, ce sera tout autre chose. Me suis-je fait comprendre ?... »

Alec à Mme Canning

Southwick Court, W. 2, le 31 octobre.

« Ta lettre est remplie de sagesse pratique et je l'approuve en tous points. Je la garderai pour la donner à lire à Kenneth quand il aura vingt et un ans. Mais je crains bien de ne pouvoir suivre tes conseils et de ne pouvoir reléguer la pauvre Joy dans un petit appartement, à l'écart. J'ai l'intention de l'épouser dès que je serai libre. Elle va avoir un enfant, et je compte faire tout ce que je pourrai pour l'aider et la protéger. Mes obligations envers elle sont ce qu'il y a de plus important parmi les choses que j'ai à considérer. En attendant, je désire que mes amis la traitent comme si elle était ma femme. Les personnes qui ne peuvent pas faire cela, et qui sont disposées à donner à ma conduite l'interprétation la plus fâcheuse, ne comptent pas pour moi. »

Mme Graham à Mme Trotter

Saint Leonard's Terrace, le 3 novembre.

« ... Vous ne savez pas ? Nous venons de recevoir une longue visite de Mme Canning mère ! Elle est venue pour nous faire entendre le son de cloche d'Alec !

« Écoutez un peu ce qu'on dit du côté d'Alec. Il est tellement chevaleresque qu'il prend sur lui tous les torts, quand ils sont, en réalité, du côté de Betsy. La petite Joy n'est pour rien du tout dans le divorce : elle n'a été qu'une espèce de ricochet. Il fallait qu'il fasse une fugue avec quelqu'un : alors il l'a prise, bien que, — Mme Canning le reconnaît, — ce n'ait pas été un très heureux choix. La vraie raison, c'est que Betsy, — oui, Betsy, ma chère ! — veut en épouser un autre ; si bien qu'elle a fait des pieds et des mains pour qu'Alec lui rende sa liberté. Et devinez un peu qui est l'autre ? Le petit criquet ! Mme Canning ne l'a pas dit, mais je me suis permis de tirer mes conclusions, car elle a laissé échapper que c'était : 1° quelqu'un qui aimait Betsy depuis longtemps ; 2° ... riche et dans une très haute situation sociale ; 3° il a de la famille qui habite près de Pandy Madoc. Qui cela pourrait-il donc être d'autre ?

« Alors, qu'est-ce que vous comprenez à tout ça ? Est-il possible qu'il y ait quelque chose de vrai là-dedans ! Et si ce n'était pas vrai, ne faudrait-il pas informer Betsy de ce que disent Alec et compagnie ? »

Alec à Kenneth

Southwick Court, le 5 novembre.

« Quand as-tu tes vacances de demi-trimestre ? J'ai envie de venir les passer avec toi... »

Kenneth à Alec

Saint Clere College, le 7 novembre.

« Je passe mes vacances avec maman. »

Mme Pattison à Mme Canning

Tan y Vron, Llanfair, le 16 novembre.

« ... Une amie qui vient de faire un séjour ici me dit qu'on parle beaucoup de mon frère à propos du divorce Canning ; cela m'a beaucoup ennuyée. Je suppose que ce sont les amis d'Alec qui ont fait courir ce bruit. Je ne peux m'em-

pêcher de craindre que vous ayez oublié que tout ce que je vous avais dit au mois d'août dernier était strictement confidentiel. Je ne vous aurais rien dit du tout, si vous n'aviez semblé si pleine de sympathie et si tourmentée ; et j'étais tourmentée, moi aussi, parce que, comme je vous l'ai dit, l'idée d'un pareil mariage pour Max ne me plaisait pas du tout. J'espère bien que je peux compter sur vous pour démentir cette rumeur. C'est tout à fait injuste que Max y soit mêlé pendant qu'il est à l'étranger et ne peut se défendre.

« Je trouve qu'il faut dire très nettement à tout le monde que Max n'est absolument pour rien dans cette brouille. Alec a quitté Betsy pour une autre femme : tout le monde le sait, et c'est la raison pour laquelle Betsy divorce... »

Joy à Kenneth

Southwick Court, W. 2, le 16 novembre.

« ... Votre père a été si bouleversé par votre refus de le voir que je sens qu'il faut que je vous écrive. Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil. Je suis sûre que vous ne savez pas ce qui s'est passé en réalité. Il ne faut pas croire les gens qui essayent de vous tourner contre lui ; il n'y a rien eu de sa faute. Il s'est conduit d'une façon très noble et très généreuse. Votre mère voulait se débarrasser de lui pour épouser quelqu'un d'autre ; sans cela, il ne l'aurait jamais quittée, bien qu'elle n'ait jamais cherché à le rendre heureux.

« Je fais tout ce que je peux pour le consoler. Nous nous marierons l'année prochaine, j'espère, et nous comptons sur vous, Elisa et Daphné. Vous viendrez habiter avec nous, au moins une partie de l'année ; naturellement, nous ne voulons pas vous enlever complètement à votre mère. Je ferai tout mon possible pour vous rendre la maison agréable à tous. Votre père et moi, nous nous aimons et c'est méchant de dire que j'ai gâché sa vie. Votre mère va être heureuse avec son nouveau mari ; pourquoi nous envierait-elle notre bonheur ?

« Votre père ne sait pas que je vous écris ; il serait très fâché s'il le savait. Il ne veut pas dire un mot pour se défendre, à personne. Mais je ne peux pas permettre qu'on vous monte la tête contre lui... »

Mme Graham à Mme Trotter

Saint Leonard's Terrace, le 17 novembre.

« ... Je viens d'avoir une passe ennuyeuse avec Johnnie. Il a traversé une crise d'attendrissement pour ce « pauvre vieil Alec ! » Je crois qu'il avait grande envie de reprendre son travail, et ne pouvait supporter l'idée de le recommencer sans lui. Il a commencé à dire : comment pouvons-nous juger réellement sans connaître toutes les circonstances ?... et ainsi de suite. Mais voilà qu'heureusement la jeune Joy a pris sur elle de couper les ponts. Elle a écrit aux enfants : rien que ça, s'il vous plaît !

« Kenneth a envoyé à sa mère, sans aucun commentaire, la lettre qu'il avait reçue. Ils essayaient de le retourner contre sa propre mère, alors qu'elle avait toujours tant tenu à ce que les enfants ne soient pas mêlés à cette affaire. Johnnie en a été tellement indigné que le voici redevenu tout à fait implacable.

« Betsy est dans une rage bleue. Elle dit maintenant qu'elle luttera jusqu'au bout pour obtenir la garde complète des enfants. C'était une chose de lui laisser voir ses enfants, s'il s'était conduit décemment, et c'en est une autre, si c'est pour qu'on les monte contre elle. Et puis, cette jeune J... est-elle une personne à qui on puisse confier les petites ?

« Elle dit qu'elle va la citer comme complice. Alec lui a froidement envoyé comme pièce à conviction une note quelconque d'hôtel ou je ne sais quoi, qui ne mentionne aucunement le nom de Joy. Je suppose qu'il a pris quelqu'un d'autre pour la circonstance. Mais Betsy ne va pas se gêner pour la mettre en cause, maintenant, parce qu'elle veut que la Cour sache bien que son mari ne doit pas avoir les enfants.. »

Betsy à Mme Hewitt

Well Walk, N. W., le 1er décembre.

« ... J'ai décidé de m'en aller passer à l'étranger le reste de l'hiver. Je ne peux plus supporter Londres, je veux m'en aller. Je veux être absente jusqu'au moment où mon affaire passera. Je vais rester quelques jours chez Angela Trotter,

et puis j'irai à Paris où Pen Priday me prête son appartement. Angela vient avec moi pour m'installer. C'est la seule amie vraiment fidèle que j'aie, autant que je puisse en juger. Je sens bien que, papa et toi, vous n'êtes pas vraiment en sympathie avec moi, bien que vous me plaigniez ; vous ne me soutenez pas quand il s'agit de discuter. Je suppose que papa est naturellement porté à voir les choses du point de vue masculin : mais j'aurais pourtant cru que n'importe qui serait d'avis que j'ai raison de lutter pour mes enfants.

« Je me dis que Ken pourrait me rejoindre à Paris pendant les vacances. Il y aurait juste assez de place pour lui dans l'appartement ; nous pourrions circuler ensemble et il est d'âge à en jouir. Ce sera bon pour lui et agréable pour moi. Elisa et Daphné peuvent-elles aller chez vous, les pauvres chéries ? Ce sera un peu triste pour elles de ne pas nous avoir, Kenneth et moi, à Noël, mais il n'y aurait pas de place pour elles. Et je sais que vous serez enchantés de les avoir. »

Mme Trotter à Mme Graham

Paris, le 12 décembre.

«... Je viens d'installer Betsy ici, dans l'appartement, et je rentre lundi. Je suis contente d'être venue, car elle est dans un état qui touche à la dépression nerveuse.

« On aurait pu croire qu'on lui laisserait un peu de répit ici. Eh bien ! pas du tout ! La persécution l'y poursuit. Nous étions à peine installées que Charles Merrick est arrivé. Il est à Paris, je crois, pour un congrès d'ingénieurs, et il venait de la part d'Alec qui, voulant se mettre en rapport avec Betsy, avait appris qu'elle était ici, et avait prié Charles d'aller la voir en ambassadeur. Il lui a demandé si elle ne voudrait pas renoncer à mêler le nom de Joy à leur divorce, et a insisté auprès d'elle pour qu'elle n'essaye pas d'enlever les enfants à Alec. Et puis, il réclame aussi un arrangement pécuniaire ; je pense qu'il s'imaginait pouvoir embobiner Betsy et lui faire accepter beaucoup moins que son dû, pour pouvoir tout donner à Joy.

« Je suis contente de vous dire que Betsy a été très ferme ; elle va demander une pension alimentaire aussi élevée que possible, et ne lui laissera jamais voir les enfants tant qu'ils

seront petits. Elle dit que maintenant ça lui est égal qu'on sache combien il s'est mal conduit, de sorte que je peux vous dire des tas de choses que je ne pouvais vous dire jusqu'ici. D'abord, il boit ! Une fois qu'il était ivre, il l'a jetée en bas de l'escalier, et il lui a fait dégringoler tout un étage. Elle dit qu'elle ne pourra jamais répéter à personne au monde les horreurs qu'il lui a débitées le dernier soir, avant de la quitter. Mais je vous dirai le reste quand nous nous verrons... »

Charles Merrick à Alec

Paris, le 12 décembre.

«... Je crains qu'il n'y ait rien à faire. J'ai vu Betsy, et elle veut absolument avoir les enfants. Je lui ai dit tout ce que j'ai pu, mais ça a été inutile.

« Elle est si furieuse que je n'y comprends rien. Ça ne lui ressemble pas, et je crains que ses amis n'aient été malavisés et ne l'aient montée et mise dans cet état d'esprit. Je trouve qu'elle a très mauvaise mine et il est visible qu'elle est à bout de nerfs. Tout ce qu'on peut espérer, c'est qu'elle va se calmer et qu'elle se ravisera avant le jugement du divorce qui, à mon avis, ne peut pas être rendu d'ici quelque temps... »

Charles Merrick à sa femme

Paris, le 13 décembre.

« ... Betsy est une harpie, une furie ! C'est tout ce que je peux dire ! Je l'ai vue ; je lui ai dit tout ce que j'ai pu et j'ai essayé de ne pas me mettre en colère. Mais, pour la pure méchanceté, il serait difficile de trouver sa pareille... »

Mme Merrick à son mari

Victoria Road, S.2 W., le 18 décembre.

« J'ai été passer la soirée avec Alec et Joy hier et j'espère que tu m'en tiendras compte, mon chéri, parce que c'est bien pour toi que je l'ai fait. Nous sommes restés assis ensemble, et c'est à peu près tout. La conversation languissait. Joy

a servi du café, — le pire que j'aie jamais bu, — et seulement après plusieurs invites de la part d'Alec.

« Ils sont effrayants, tous les deux, échoués dans cet horrible appartement, au milieu de tout cet étrange ameublement en tubes d'acier. Elle reste là, comme un bloc, à le regarder avec un air d'adoration tragique ; on voit que ça lui tape sur les nerfs, à lui. Elle lui est profondément dévouée, j'en suis sûre ; mais j'ai idée qu'elle se rend profondément compte que, tout ça, c'est un terrible gâchis et qu'il ne reste avec elle que par pitié. Mais elle ne le laissera jamais s'en aller : elle lui collera comme une teigne tant qu'ils seront de ce monde. Tu vois ça d'ici ?

« Tu dis que Betsy est furieuse ? Lui aussi : non seulement contre elle, mais contre le monde entier. Je crois que ç'a été très dur pour lui de voir qu'il y avait tant de gens disposés à penser du mal de lui. Il a toujours été si fêté et si cordial ! Toute cette méchanceté est une révélation pour lui, et je crois que cela lui a donné une sorte de manie de la persécution. Je suis sûre qu'il voit des manques d'égards là où il n'y en a pas. Et il est porté à dire des choses désagréables des gens, avec un air méprisant et amer...

« Tout à fait à la fin, il est redevenu un peu plus lui-même. Il est descendu avec moi dans l'ascenseur. La nuit était belle, et j'ai dit que j'allais marcher un peu jusqu'à ce que je trouve un taxi ; alors il est venu aussi et m'a pris le bras, et il m'a dit que c'était gentil de ma part d'être venue. Il m'a raconté combien Joy était démoralisée, et, vraiment, elle me fait de la peine, la pauvre fille ! Ce doit être terrible d'attendre un bébé dans des circonstances pareilles...

« Il a un peu parlé du bébé, et j'ai eu l'impression qu'il se sent terriblement coupable et honteux... Je comprends tout à fait pourquoi il trouve qu'il doit leur rester fidèle, à elle et à lui. Mais c'est plus un enfant de la haine qu'un enfant de l'amour.

D'où est venue toute cette haine ? Ce ne sont ni les injures, ni les torts qu'ils ne peuvent se pardonner : c'est qu'ils savent, Alec, Betsy et Joy aussi, que, malgré tout, malgré ce qu'ils ont fait et dit pour se faire du mal, ils ne peuvent supporter l'idée d'être séparés... »

PÈRE ET FILLE

Après la rupture entre son père et sa mère, Kenneth, âgé de dix-sept ans, avait été placé au Collège de Saint-Clere, dans l'ouest de l'Angleterre. Il y avait retrouvé Mark Hannay, mais leur amitié de naguère ne semblait plus qu'un souvenir et Kenneth s'était surtout lié avec un autre élève, Beddoes, de mauvaise réputation, et qui avait pris sur lui une fâcheuse influence. Elisa, sa cadette d'environ un an, avait été elle aussi mise en pension et était restée de longs mois sans voir son frère qui ne répondait pas à ses lettres. Comme Daphné, elle devait jusqu'à seize ans, — qu'elle allait atteindre bientôt, — rester confiée à sa mère. Kenneth avait pris parti pour celle-ci, mais Elisa souffrait d'être séparée de son père vers lequel elle inclinait. Profitant d'un congé, elle vint à Londres pour le voir.

Elle ne savait pas où il habitait maintenant, mais elle pensait qu'il lui serait facile de trouver son adresse. En arrivant à Londres, elle téléphona à sa grand-mère Canning, à Bedford Gardens, pour la lui demander.

Mme Canning, au bout du fil, fut prise à l'improviste.

— Elisa ! Où es-tu ? Tu n'es donc pas à la pension ?

— Non. Ce sont les vacances du milieu du trimestre. Grand-mère, je t'en supplie, donne-moi son adresse. Maman ne veut pas me la dire.

— Oh ! vraiment ?... C'est bon..., enfin, la voilà : 97 D, Gladstone Gardens, près de la station de Gloucester Road.

— Oh ! merci !

Mme Canning regretta presque aussitôt d'avoir donné l'adresse si facilement, mais la tentation de faire échec à Betsy avait été trop forte. Toutefois, elle se sentait mal à l'aise.

Gladstone Gardens était un petit square sombre entre de hautes maisons dans un quartier minable et lugubre, — genre taudis pour classes moyennes. Elisa trouva le n° 97, grimpa un nombre considérable d'étages, et buta bientôt sur une petite porte sans palier qui terminait l'escalier. Il y avait dessus la lettre « D », ce devait être ce qu'elle cherchait. Mais elle était surprise, car il y avait quelque chose de misérable qui ne cadrait pas du tout avec son père, dans cette entrée,

cet escalier, cette porte. Elle n'arrivait pas à s'imaginer comment il en était venu à habiter dans un pareil endroit.

Elle sonna ; c'était une de ces sonnettes qui font entendre un bruit rageur juste derrière la porte. Un pas lourd traversa l'appartement. Une bonne à l'air hargneux sortit la tête, la dévisagea, concéda que Mr Canning était chez lui et finit par la laisser entrer. Il lui fallut s'introduire avec précaution dans l'étroit vestibule, tandis que la porte se refermait.

— Voulez-vous attendre ici, s'il vous plaît ? dit la bonne en ouvrant une autre porte.

Elisa entra dans une pièce pleine de trophées d'Orient. Des éléphants se promenaient sur la cheminée au-dessus de l'appareil de chauffage à gaz. Les murs couleur de pierre étaient couverts d'armes, de broderies et d'images sur papier de riz. Il y avait un Bouddha assis dans un coin, et sur le tapis de crin il y avait une peau de tigre. Des dames, des Orientales, photographiées dans leurs robes de gala, la fixaient d'un œil nostalgique, du fond de leur cadre d'argent terni. Elisa regardait autour d'elle, tout ahurie, lorsque ses yeux tombèrent sur le divan placé près de la fenêtre ; et là, dans un petit panier d'osier, elle vit une chose si surprenante qu'elle faillit s'évanouir. Les yeux exorbités, elle s'avança lentement vers cette chose, et finit par s'agenouiller par terre, écartant un peu le châle pour en voir davantage.

Il dormait. Il avait une si bonne petite figure, calme et sérieuse, qu'elle fut remplie de respect. Les minuscules mains rouges étaient dévotement croisées sous le menton. Elle était plongée dans une admiration, un émerveillement si profonds, qu'elle n'entendit pas entrer son père. Et lui fut incapable de parler pendant quelques secondes, parce qu'il ne parvenait pas à reconnaître cette jeune étrangère, et qu'il la prenait pour Betsy. Agenouillée devant le divan, elle ne regardait pas vers lui ; mais le dessin de sa joue, la forme de sa tête, les boucles sombres retombant sur le cou, tout cela faisait revivre intensément devant lui Betsy jeune. Mais qui donc était-ce ? Il dit quelque chose, sans savoir quoi, et elle se retourna. « Elisa ! »

Elle était trop bouleversée pour penser à le saluer.

— Oh ! père ! Jamais je... Quel beau petit bébé !

— Tu ne savais pas que tu avais un petit frère ?

— Un frère ?

Ce mot l'avait fait tressaillir comme une décharge électrique. Pouvait-il exister un autre frère que Ken ?

— Est-ce que... quel âge a-t-il ?

— Juste quinze jours.

— Mais alors... c'est... c'est le bébé de Joy ?... Tu es marié avec Joy !

— Non ; nous allons nous marier aussitôt que... Tu sais, on ne peut pas se remarier tout de suite après un divorce. Pas avant six mois.

Ils s'aperçurent alors qu'ils ne s'étaient pas embrassés, et ils s'embrassèrent. Il lui dit :

— C'est bon de te revoir, Elisa. Comment es-tu... comment se fait-il que tu sois venue ?

Elle ne trouvait plus rien à lui dire. Quinze ans ne sauraient parler avec quarante-cinq. Dans tout ce qui leur était arrivé, à tous les deux, il y avait si peu de choses qu'on pût expliquer !

— Mais comment es-tu venue jusqu'ici ?

— J'ai eu l'adresse par grand-mère. Qui est-ce, cette photographie ?

— Je ne sais pas.

Elisa eut l'air si étonnée qu'il lui expliqua :

— Ces choses-là ne sont pas à moi. Nous sommes dans un appartement meublé.

— Ah ! s'écria-t-elle avec un soulagement visible. Alors, tu ne vas pas rester tout le temps ici ?

— Miséricorde ! Bien sûr que non. Nous avons loué ça parce qu'il nous fallait quelque chose tout de suite. Quand Joy sera tout à fait remise, nous chercherons quelque chose de plus stable.

— Oui, je comprends.

— Tu ne croyais tout de même pas que j'avais acheté tous ces éléphants ?

Mais si, elle l'avait cru. Elle avait accepté toutes ces choses étranges, ces photos d'inconnus, comme faisant partie du bouleversement de leur vie. Les éléphants n'étaient pas plus surprenants que le bébé.

— Ce n'est pas cher, poursuivait Alec, et nous pouvons partir n'importe quand. Nous louons au mois.

Elisa chercha une explication.

— Alors, tu es pauvre ? demanda-t-elle.

— Je suis à court ces temps-ci, oui. Il y a presque un an que je n'ai pas travaillé et je n'ai pas grand chose en vue pour le moment.

Elle enregistra ce fait : le divorce rendait parfois les gens pauvres. Mais sa mère semblait encore très riche et on n'avait pas quitté la maison de Well Walk. On entendit cogner trois ou quatre grands coups contre le mur.

— C'est Joy, elle veut que je lui apporte le bébé. Nous le mettons ici parce qu'il fait plus frais.

Il s'approcha du panier, et, timidement, écarta le châle.

— Oh ! laisse-le moi porter, veux-tu ? supplia Elisa. J'ai appris à la crèche. Je ferai bien attention.

Ce fut très volontiers qu'il la laissa faire, car il était terrifié à l'idée de prendre le bébé. La façon experte dont elle maniait la petite créature le remplissait de respect et de stupeur. C'était à la fois une femme à la hauteur des circonstances et une petite fille qui s'amusait énormément. Elle éprouvait une joie intense à porter le bébé ; elle le contemplait comme si l'univers ne pouvait posséder de plus grand trésor.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle soudain.

— Peter.

Elle trouvait que Peter était un nom affreux et Alec était de son avis. Il était bien invraisemblable que, de son propre mouvement, il eût été donner ce nom-là à un enfant ; cela devait venir de Joy.

A cela encore, elle ne comprenait rien. Son père n'avait pas l'air d'un homme qui sait où il va. Elle s'attendait à le trouver plein d'activité, dominateur et parfaitement sûr de lui. Il avait fait quelque chose d'étrange et de violent, il avait bouleversé l'ordre naturel des choses ; il était devenu dans l'imagination de sa fille un être énergique et révolté, et elle ne pouvait rectifier tout de suite cette image.

On recommençait à frapper contre le mur ; avec un soin extrême, elle emporta Peter dans la chambre voisine.

Joy était assise dans un lit défait. Ses cheveux dorés étaient emmêlés, et elle avait enfilé à la hâte un vieux tricot vert par-dessus sa chemise de nuit. Elle semblait lasse et fragile. A la vue d'Elisa, elle resta bouche bée de surprise et

rougit. Elisa s'avança avec précaution et lui mit le bébé dans les bras.

— Vous voulez bien, n'est-ce pas, Joy ? J'ai déjà porté des bébés et j'avais tant envie de le prendre !

— Pourquoi êtes-vous venue ? demanda Joy, interloquée.

— Elle est venue nous voir, elle ne savait pas qu'elle avait un petit frère, et elle tombe des nues.

Bientôt Alec emporta à la cuisine le plateau du déjeuner de Joy, et, dès qu'il eut quitté la chambre, la jeune femme éclata en reproches :

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue plus tôt ? Il était impatient de vous voir. Je trouve que ce n'est pas très gentil.

— Je n'avais pas la permission, expliqua Elisa.

— Votre mère ne voulait pas ?

— C'est la loi, vous comprenez. Jusqu'à ce que nous ayons seize ans.

— C'est méchant de sa part. Est-ce qu'il ne lui suffit pas de nous avoir pris tout l'argent ?

— Elle vous a pris tout l'argent ?

— Bien sûr, toutes les économies d'Alec. Jusqu'à son dernier sou. Vous ne le saviez pas ?

— Mais non, pas du tout.

— Comment vous a-t-elle permis de venir, maintenant ?

— Je suis venue sans sa permission.

— Ah ! vraiment ? Ça, c'est bien !

Joy la regardait avec curiosité et ajouta d'une voix plus douce :

— Je suis bien heureuse que vous soyez venue, ma chérie ! Je n'ai jamais eu l'intention de me mettre entre lui et ses enfants. Ça lui a presque brisé le cœur. Elle va être furieuse après vous, je suppose ?

— J'espère que non ; j'ai presque seize ans.

— C'est vrai. Alors, vous êtes du parti de votre père ?

Personne ne semblait penser qu'Elisa pouvait avoir son parti à elle. Elle prit un air boudeur, donna un coup de pied dans le barreau de cuivre du lit, et dit qu'elle n'en savait rien.

— Quand vous aurez seize ans... qu'est-ce que vous choisirez ?

— Je ne sais pas.

— Je voudrais que vous veniez avec nous. Je ferais tout

mon possible... Vous êtes sa préférée, vous savez. Si vous saviez tout ce qu'il a eu à subir... Je ne peux pas vous expliquer ça maintenant, vous êtes trop jeune pour comprendre ; mais un jour vous comprendrez. Et il y a une chose qu'il faut que vous sachiez : votre mère...

— Ah ! non, éclata Elisa, taisez-vous ! C'est ma mère. Il ne s'agit pas de dire qui a tort et qui a raison ; ça m'est bien égal. Je ne veux pas le savoir. Si je viens chez vous...

— Alors, vous viendrez ?

— Il faudra que je réfléchisse.

Lorsqu'Alec revint, Joy lui annonça triomphalement :

— Elisa pense qu'elle viendra peut-être avec nous quand elle aura seize ans.

— Oh ! c'est vrai ? C'est vrai, Elisa ?...

La joie l'arrêta, mais il avait un large sourire et Joy aussi. Ils regardaient tous les deux Elisa comme si elle leur avait promis quelque chose d'infiniment précieux.

La sonnette fit entendre un bourdonnement irrité. Le pas de la bonne traîna dans le couloir. Un murmure de voix s'éleva, et Elisa bondit.

— Oh ! mon Dieu ! C'est grand-mère ! Elle vient me chercher. De Malvern !... Oh ! mon Dieu !

— Mme Hewitt ? s'écria Alec.

Elisa passa la tête par la porte et dit doucement :

— Je suis là.

— Elisa ! C'est très mal ! Comment as-tu pu faire une chose pareille ? Qu'est-ce que ta mère va dire ?

Trop agitée pour se rendre compte de ce qu'elle faisait, elle entra dans la chambre en grondant.

— Regarde notre bébé ! dit Elisa.

Henrietta Hewitt perdit pied. Voilà qu'elle s'était fourvoyée dans le domaine du péché ; et qu'y voyait-elle? Une femme couchée avec un nouveau-né ; un sanctuaire où tout le monde devait marcher sans bruit et parler avec douceur.

La seule chose à faire eût été de sortir majestueusement et en silence, puis de gronder Elisa autre part. Alec et Joy étaient des coupables éhontés ; leur bébé aurait dû être traité comme s'il n'existait pas ou comme s'il n'était pas un nouveau-né. Mais, pour Henrietta, c'était là chose impossible. C'était comme si l'on eût demandé à un dévot catholique

de passer devant le Saint-Sacrement sans génuflexion. C'était un nouveau-né... Un petit bâtard, sans doute, et une terrible catastrophe ; mais nouvellement né, et par conséquent envoyé par Dieu. Elle s'approcha du lit, à regret, et exprima l'espoir que Joy n'avait pas trop souffert. Parce que, lorsqu'il s'agit de souffrance, il fallait bien plaindre n'importe quelle femme, si chargée de péché qu'elle pût être.

— Quel beau petit bébé... si mignon !...

Ce compliment, particulièrement cher à la génération d'Henrietta, surprit Alec et Joy. Alec se rappela combien cette expression avait toujours agacé Betsy et il eut bonne envie de rire.

Alors, réduite au silence par un sentiment d'humanité, de pitié, par la secousse qu'elle venait d'éprouver et par l'idée qu'elle trahissait Betsy, Henrietta sortit de l'appartement avec Elisa. Une fois dans la rue, elle commença à la gronder. Mais Elisa se comporta d'une façon intolérable : elle ne voulut pas se laisser gronder et trottina en racontant toute sorte de choses de son nouveau frère avec une joie enfantine.

— Tu n'as pas l'air de comprendre, finit par lui dire Mme Hewitt. Tout cela est très triste. Il n'aurait pas dû naître, ce pauvre petit. Tu ne le sais donc pas, ma chérie ?

— Mais tu as dit toi-même qu'il était si gentil..

— Tous les bébés le sont,... on ne peut pas faire autrement que de le dire... mais...

— Eh bien, alors ?

Mme Hewitt abandonna la partie ; elle dit avec un soupir :

— Allons déjeuner chez Gorringes.

SEULE

Betsy avait peur du dentiste, non point par crainte de la souffrance, mais parce qu'elle avait jadis entendu parler d'une personne qui avait fait un bond au moment où la fraise qui creusait la dent avait touché le nerf, de sorte que la fraise avait glissé et lui était entrée dans la gorge. Elle vivait dans la terreur de subir le même sort.

Mais elle était très honteuse de cette faiblesse et ne l'avait avouée à personne, sauf à Alec, il y avait bien des années.

Il lui avait montré beaucoup de sympathie et pendant toute leur vie commune, il avait fait de son mieux pour l'aider. Tous les trois mois il lui prenait un rendez-vous, et il la conduisait lui-même à cette horrible visite. Il restait dans le salon d'attente pendant l'opération et partageait sa joie lorsque c'était fini.

De sorte que, maintenant, elle n'avait pas été chez le dentiste depuis dix-huit mois, parce qu'il n'y avait personne pour l'y faire aller. A l'automne, quand le divorce avait été prononcé, plusieurs dents lui faisaient un peu mal. Elle avait essayé de se persuader que c'était une espèce de névralgie, et avait mâché de l'autre côté. A Noël, elle avait continuellement mal. En janvier, elle n'y put plus tenir. Elle téléphona au dentiste et prit rendez-vous pour le lendemain matin.

Les enfants étaient d'une indifférence odieuse, ce matin-là. Ils savaient ce qui l'attendait ; naturellement sans pouvoir soupçonner à quel point elle souffrait. Mais ils avaient l'air d'être contents parce qu'elle pourrait ainsi les emmener dans la voiture et les déposer au club de patinage d'Edgware Road. Ils voulaient y être vers dix heures et demie, et quand elle leur objecta que son rendez-vous n'était que pour onze heures, ils furent assez sans cœur pour lui suggérer l'idée d'y aller un peu plus tôt et de lire les revues en attendant.

La femme de chambre entra pour dire que lord Saint-Mullins demandait Betsy au téléphone. Il y eut immédiatement un silence significatif. Élisa s'absorba dans son haddock ; Kenneth qui était en congé et Daphné dévisagèrent leur mère. Aussitôt qu'elle fut sortie de la pièce, Kenneth s'exclama :

— Là ! Vous voyez ?

— Est-ce que n'importe qui ne peut pas téléphoner ? demanda Elisa.

— Pas vingt fois par jour.

Daphné avait une question qui lui brûlait les lèvres, mais qu'elle n'osait leur poser ni à l'un ni à l'autre. Si leur mère devenait lady Saint-Mullins, est-ce qu'elle, Daphné, deviendrait lady Daphné ? Ou l'honorable Daphné ? Elle craignait bien que non.

Dans le froid silence du salon, Betsy prit le téléphone et entendit une voix inquiète qui répétait : « Allo, allo, allo,

allo ! » Max faisait toujours ainsi, quand il attendait au téléphone, de peur qu'on ne coupât.

— Allo ! Allo ! Ici lord Saint-Mullins. Est-ce que je peux parler à Mme Canning ? Allo ! Allo ! Allo !...

— Max, c'est moi ! C'est Betsy qui est à l'appareil.

— Oh ! Betsy, comment va votre mal de dents ? A-t-il empiré ?

— Mal. Je vais chez le dentiste ce matin, à onze heures.

— Pauvre Betsy ! Est-ce que ça vous fait peur ?

— Oui, c'est stupide, n'est-ce pas ?

— Voulez-vous que je vienne avec vous ?

— Non, Max. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires. Je suppose qu'il ne me fera pas mal, dit Betsy qui commençait déjà à se sentir remontée.

— Mais il faut que quelqu'un s'occupe de vous. Vous pourriez vous trouver mal ou avoir besoin de quelque chose. J'y serai à onze heures.

— Non, voyons, Max, vraiment...

Il avait raccroché. Cette sympathie la touchait et la réconfortait. Il y avait au moins une personne qui sentait et qui disait ce qu'il fallait. Personne d'autre ne se souciait d'elle. Les enfants étaient absolument égoïstes. Ses amis avaient cessé de s'intéresser à ses ennuis.

De nouveau, pour la centième fois, elle se mit à analyser avec espoir ses sentiments envers Max. Il était si bon, si affectueux, et il l'aimait tant ! A mesure que les mois s'écoulaient, il lui était de plus en plus difficile de l'éloigner, car il ne pouvait garder pour lui seul son adoration et les gens diraient bientôt qu'elle n'agissait pas bien envers lui. Elle ne voulait pourtant pas l'épouser sans amour. Et si le public était au courant de l'amour de Max, c'était sa faute à lui, et non à elle. Partout où elle allait, il s'arrangeait pour y aller aussi ; si bien que maintenant on les invitait souvent ensemble comme si c'était une chose toute naturelle, et ils se trouvaient ainsi constamment réunis.

Mais elle ne savait où le trouver pour l'empêcher de venir chez Mr Abercrombie. Après avoir téléphoné en vain à Hornwood, sa maison du Sussex, et à son club, elle fut obligée de téléphoner chez Isabel Pattison pour le cas où il serait à Thurlow Square. Isabel n'avait pas la moindre idée

de l'endroit où pouvait être son frère, et elle fut si désagréable que Betsy eut envie de lui dire :

— Ne vous figurez pas que je cours après votre misérable petit frère ; j'essaie de l'empêcher de me courir après.

Il n'y avait rien à faire ; il fallait se résigner. Lorsqu'elle arriva devant la porte de Mr Abercrombie, la vue de la voiture de Max, déjà arrêtée au bord du trottoir, ne pouvait plus la contrarier : elle était trop terrifiée. Elle avait eu l'habitude de se retrouver sur ce seuil tous les trois mois avec Alec, et il lui glissait toujours son bras sous le coude pendant qu'ils attendaient qu'on ouvrît.

La femme de chambre aux cheveux gris ouvrit la porte. Il n'y avait pas de main sous le coude de Betsy pour la pousser en avant. Mais Max l'attendait dans le salon où il y avait des revues et des gravures de Hogarth. Il murmura :

— Oh ! Betsy, si seulement je pouvais souffrir à votre place !

Sa petite figure sérieuse et ratatinée était verte. Il était si impressionné qu'elle dut le réconforter. Lorsque la femme de chambre reparut et lui fit signe, Max poussa un gémissement.

Kenneth, hanté par le remords de s'être montré le matin assez indifférent aux appréhensions de sa mère, voulut la rejoindre chez le dentiste. En dix minutes, il fut arrivé chez Abercrombie. Il pria la femme de chambre d'avertir sa mère qu'il était là, puis il entra dans le salon, maintenant rempli.

L'exaspération y couvait ; lord Saint-Mullins, incapable de rester tranquille, mettait à la torture les nerfs de ses compagnons d'infortune en se promenant de long en large et en gémissant tout haut de temps en temps. Il était justement en train de gémir lorsque Kenneth entra. Mais, ayant appris pourquoi son jeune cousin était venu, il montra toutes ses dents en un large sourire.

— Vous venez chercher votre mère ? Ça, c'est gentil, mon vieux. Moi aussi, je suis venu.

— Ah ?... fit Kenneth d'un ton précurseur d'orage, car les assiduités de lord Saint-Mullins auprès de sa mère lui déplaisaient. Je suis là, maintenant ; je la ramènerai.

— Nous la ramènerons tous les deux, voulez-vous ?

Mais à cela Ken ne répondit rien. Il s'assit, prit une revue

et s'y plongea. Lord Saint-Mullins avait repris sa promenade, respirant très fort à travers ses dents comme lorsqu'il se trouvait en face d'un problème difficile à résoudre. Et certes les enfants de Betsy étaient un véritable problème. Par un moyen ou par un autre, il fallait acquérir leur sympathie.

— Et comment va votre ami Beccles ? demanda-t-il.

Kenneth leva un visage absolument ahuri.

— Vous voulez dire Beddoes ?

— Beddoes ? Oui, c'est ça ! Je croyais que c'était Beccles. Votre mère parlait souvent de lui. Ce doit être un chic type.

— Ah ! elle juge les gens sur l'extérieur. Elle attache beaucoup d'importance à ça. Il est grand, vous savez. Pas très grand, mais d'une bonne taille.

Et il indiquait une hauteur qui dépassait de beaucoup la tête de Max. Max flancha un peu, mais il tint bon : il avait eu beaucoup d'occasions de survivre à des affronts.

— Et votre ami Hannay, comment va-t-il ?

— Il s'est engagé dans l'artillerie.

— Comment ? Comme simple soldat ? C'est extraordinaire.

— Je croyais que vous étiez socialiste ?

— Je le suis, mais...

A ce moment Betsy parut et Max bondit vers elle avec un petit murmure de sympathie.

— Ah ! Est-ce qu'il vous a fait mal ? Ça a-t-il été terrible?

— Non, non. — Elle était radieuse. — Seulement deux petites obturations. Je l'ai à peine senti. Tiens ! Ken...

Elle les regarda l'un après l'autre, inquiète. Kenneth s'avança, la prit par le bras et la conduisit avec autorité hors du salon, en disant qu'il était venu pour la ramener. Max les suivit. Sur la porte, il dit, aussi gentiment qu'il put :

— Je regrette, mon vieux, mais j'ai absolument besoin que votre mère vienne déjeuner avec moi. Il faut qu'elle me donne son avis pour des rideaux que je dois acheter. Betsy! est-ce que vous avez le temps ?

— Tu rentres avec moi, n'est-ce pas ?

Kenneth tournait vers sa mère un regard chargé d'orage. Il commençait à l'agacer.

— Cette sollicitude est bien soudaine, fit-elle, tu ne m'en montrais pas beaucoup ce matin. Je crois que je ne vais pas

rentrer maintenant. Si tu veux vraiment te rendre utile, tu peux ramener la voiture à Well Walk.

Max avait déjà ouvert la portière de la sienne, et elle y entra sans un regard pour Kenneth. Mais comme l'auto descendait la rue, et tandis que Max était encore en train de lui envelopper les genoux dans une couverture de fourrure, elle jeta un coup d'œil par la vitre et aperçut son fils debout sur le trottoir. Sa figure blanche et désespérée l'impressionna.

— Oh ! voilà que je l'ai froissé. Il est tellement sensible !

— Est-ce que vous ne penserez jamais à vous ? Ces enfants font de vous une véritable esclave.

— Mais c'était vraiment bien gentil de sa part d'être venu.

— De ma part aussi, dit Max avec une vivacité qui ne lui était pas habituelle. Et j'étais là le premier. Il faut absolument que vous veniez m'aider à acheter des choses.

Betsy, qui aimait à dépenser de l'argent, se mit à sourire et se prépara à l'écouter. Il lui expliqua qu'il allait faire des transformations à Hornwood, qui n'avait pas été remis en état depuis cinquante ans. Lorsqu'il lui dit le nombre de milliers de livres qu'il comptait dépenser, elle ne put réprimer un petit frémissement. Cette somme la surprenait, car Max, malgré sa fortune, n'avait pas les façons d'un homme riche. Mais l'argent avait très peu de prix à ses yeux et il pensait qu'il n'en avait pas du tout aux yeux de Betsy.

DÉCORATION INTÉRIEURE

La tombée de la nuit les surprit, noirs de poussière et tout excités, dans les greniers de Hornwood. Betsy avait déclaré qu'elle ne pouvait donner aucun conseil pour des rideaux et des tapis avant d'avoir revu les lieux, et ils filèrent tout droit vers le Sussex où ils arrivèrent à temps pour faire un déjeuner tardif. Et, depuis, ils n'avaient cessé d'explorer. C'était la première fois qu'elle avait l'occasion de parcourir la maison entière et de visiter toutes les pièces.

Extérieurement, c'était une demeure parfaite, de nobles proportions, robuste et gracieuse. De larges ailes flanquaient la partie centrale, ornée de hautes colonnes qui montaient sur une hauteur de deux étages jusqu'à une élégante plinthe.

Une pente boisée s'élevait par derrière ; devant s'étendait un parc avec un grand lac. La ligne de la colline, du côté du sud, se dessinait à l'horizon. Mais, à l'extérieur même, bien des détails venaient en compromettre la beauté et le caractère. On avait planté des araucarias partout où ils pouvaient attirer l'œil, et une jungle de bambous étiques enlaidissait les bords du lac. Des allées de gravier d'un orange éclatant, soigneusement tenues, serpentaient à travers des massifs de rhododendrons.

— Arracher, déraciner, couper, dit Betsy, debout sur le perron. Il faudra donner à tout ça un petit air d'abandon.

Puis elle entra et parcourut les chambres les unes après les autres en s'écriant :

— Tout ce qui est là est à enlever.

Le grand salon était un cauchemar de dorures et de marbres de Paros. Tous les meubles d'acajou de la salle à manger étaient d'une mauvaise époque. La bibliothèque sentait le moisi. Dans l'antichambre, il y avait même un cosy-corner en ébénisterie mauresque. La seule pièce du rez-de-chaussée qu'on pût laisser telle que était le billard, car Betsy, qui ne jouait pas au billard, n'y attachait guère d'importance.

En haut, il n'y avait que deux salles de bains, immenses, pleines de courants d'air, sans même de tuyaux d'eau chaude pour chauffer les serviettes. La plupart des lits étaient en cuivre ; les cuvettes et les pots à eau des toilettes étaient destinés à des géants ou à des nains, et aucune table à coiffer n'était convenablement éclairée. Il y avait des armoires grandes comme des maisons, avec d'immenses patères au lieu de tringles pour les porte-manteaux. Un même tableau semblait accroché dans toutes les pièces, sur tous les murs : un tableau sombre, enfumé, qui représentait une montagne, un lac, de la brume, et trois vaches au premier plan.

Betsy commença à se sentir accablée sous le poids de tout cet inconfort et de toute cette laideur. Elle s'était amusée, au début, attaquant chaque pièce avec un entrain joyeux ; mais, à la fin, elle se plaignit de perdre son coup d'œil. Elle ne voyait plus la maison sous ces ornements monstrueux.

— Est-ce qu'il n'y a rien de joli nulle part ? demanda-t-elle.

— Je crois qu'il y a de jolies choses anciennes, là-haut, dans les mansardes. Quand le père de l'oncle Jim a remis la

maison en état, vers 1840, il a relégué un tas de choses là-haut. L'oncle Jim a refait l'installation vers 80 ou 70, et il a jeté tout ce que son père avait acheté, mais je crois qu'il n'a jamais pris la peine de monter dans les mansardes.

Il la conduisit par des escaliers pleins d'échos, sans tapis, et la fit entrer dans une pièce assez vaste, plutôt sombre, et bondée de meubles comme une salle de ventes.

— Oh ! Max, regardez !... Mais c'est incroyable !

Ses yeux, qui s'accoutumaient à la pénombre, allaient de merveille en merveille ; elle ne pouvait les voir toutes. Elle courait d'une mansarde à l'autre, hors d'haleine, en poussant des exclamations. Elle découvrit des chaises de Sheraton et des chaises d'Hepplewhite, de délicates chinoiseries, des cabinets de laque, de petits lits à colonnes encore ornés de leurs tentures fanées et exquises, de gracieux sofas recouverts d'imberlines élimées, des chaises-longues Récamier, des dessins d'Ingres, des aquarelles de Cozens, et une ou deux cheminées d'Adams qu'on avait dû enlever pour faire place aux marbres massifs qui trônaient en bas.

— Ce sont toutes des pièces de musée ; quelqu'un a dû avoir du goût, dans votre famille, Max. Voulez-vous regarder ce qu'il y a dans ce placard ? Voyez cette porcelaine, fine comme une coquille d'œuf, cette coupe de céladon... Nous allons descendre tout ça ; nous ferons un feu de joie avec le reste et nous meublerons la maison avec ce qu'il y a ici.

Max s'approcha pour regarder. Dans le silence, elle entendit derrière elle un battement étrange, et elle comprit que c'était le pauvre cœur de Max qui palpitait trop fort chaque fois qu'il était très ému. Et elle sentit combien elle le faisait souffrir par cette demi-promesse d'un avenir commun lorsqu'elle disait : il faut que nous fassions ceci et cela.

« Il va me demander encore une fois de l'épouser », pensa-t-elle, prise de panique, et elle sortit précipitamment de la pièce.

La dernière mansarde, de l'autre côté du corridor, était remplie de livres ; il y en avait dans des armoires, d'autres étaient entassés en piles sur le plancher. Max ne l'y suivit pas immédiatement. Il essayait de se calmer, honteux de ce cœur bruyant et craignant que Betsy ne l'eût entendu. C'est ainsi que son corps le trahissait constamment ; il refusait de sauter les obstacles que son âme aurait si aisément franchis.

Il se mit à contempler à travers la vitre empoussiérée la longue courbe d'une colline et des silhouettes d'arbres se détachant sur les rayures safranées du couchant. Il sentait son cœur sombrer et s'engloutir dans un lac où jamais le soleil n'avait lui. Toute espérance l'abandonnait.

« Jamais je ne pourrai la lui reprendre », songeait-il. On eût dit que l'ombre d'Alec était brusquement tombée entre eux : l'ombre de cette homme qui l'avait prise en pleine jeunesse, si facilement et avec une telle maîtrise. Max était sûr que sa passion à lui brûlait d'une flamme infiniment plus pure ; son dévouement était viril et noble. Mais le pouvoir de transmettre le courant lui était dénié. Son âme ardente ne pourrait jamais s'échapper d'un corps sans force et sans dignité.

Betsy, de son côté, se prit à penser à Alec, à sa jeunesse, et à bien des choses qui ne reviendraient jamais plus. A aucun autre elle ne pourrait donner ce qu'elle avait donné à Alec.

— Partons, dit-elle, il fait trop noir, on n'y voit plus.

Le corridor était tellement sombre qu'ils durent chercher leur chemin à tâtons, et dans l'escalier il lui prit le bras pour la guider. Elle dit, tandis que son autre main cherchait la rampe :

— Je vous épouserai, mon cher Max, si vous y tenez vraiment. Je n'aimerai plus jamais personne comme j'ai aimé Alec ; je vous aime bien quand même et je crois que nous pourrions être heureux. Oh ! faites attention !

Dans son ravissement, il avait presque perdu l'équilibre et failli la faire tomber avec lui dans l'escalier.

— Vous protéger... vous aimer ! Il ne vous a jamais aimée comme je vous aime ; et vous devez m'aimer, sans quoi vous ne m'épouseriez pas. J'en mourrai de bonheur.

Ils étaient couverts de poussière. Ils avaient les mains toutes noires, et, tandis qu'il l'embrassait follement, leur cou et leur figure étaient tout barbouillés des cendres d'un siècle. Lorsqu'ils émergèrent dans la clarté de la galerie à l'étage inférieur, Max poussa un glapissement consterné. Betsy riait, mais lui, tout consterné, lui tamponnait la figure avec un grand mouchoir.

— Ce n'est peut-être pas pour vous le moment le plus sacré de la vie, mais ça l'est pour moi.

Il la conduisit dans une des salles de bains, et, lorsqu'elle s'y fut enfermée, il resta dehors, la questionnant à travers la porte. Avait-elle tout ce qu'il lui fallait ? Des serviettes et du savon ? L'eau était-elle chaude ?

— Bouillante ! lui cria Betsy, bien que ce ne fût pas vrai. Allez vous laver, vous aussi. Je ne veux pas vous revoir avant que vous soyez propre.

FÉLICITÉ

Il était au septième ciel. Tandis que l'auto les ramenait à Londres, après le dîner, elle l'attira contre elle dans un mouvement de véritable tendresse en murmurant des paroles d'amour et de consolation.

Il n'était pas impossible de l'aimer. La tendre pitié qu'elle ressentait pour lui l'y aiderait. Elle s'occuperait avec lui de ses bonnes œuvres, le détournant de l'excentricité et de la violence qui lui avaient tant nui dans le passé. Elle l'aiderait à tirer quelque chose de pratique de son ardent idéalisme. Il pourrait faire un très bon ministre de l'Éducation, se disait-elle. Et puis, ils feraient de Hornwood un foyer admirable pour les enfants. Kenneth pourrait y amener ses amis. Il y grandirait ainsi que Daphné et Élisa dans une ambiance d'espace et de loisirs.

Car, lorsqu'elle aurait rendu Hornwood présentable, elle avait l'intention de recevoir beaucoup. Ses ambitions sociales n'étaient pas banales ou vulgaires. Elles étaient extrêmement romantiques, mais jamais elle n'avait eu l'occasion de les réaliser jusqu'ici. Elle aspirait à la distinction. Elle désirait le bien-être, le calme, l'élégance, et la possibilité d'échapper à tout jamais à la nécessité de tolérer des choses ou des gens de second ordre. Elle voulait s'entourer de ce qu'il y avait de mieux, et elle se sentait capable d'y parvenir, pour peu qu'elle fût favorisée par les circonstances. Comme femme de Max, comme maîtresse de Hornwood, elle aurait l'occasion de montrer de quoi elle était capable.

« Si seulement je ne suis pas trop vieille, songeait-elle. J'ai perdu tant d'années à recevoir des chimpanzés ! Nous aurons tout l'argent qu'il faut. Mais nous n'avons pas encore la position ; le pauvre cher Max n'est pas et ne sera jamais

homme du monde ; mais s'il l'avait été, il n'aurait pas songé à m'épouser. Et moi, je ne suis rien ; une divorcée de la classe moyenne ; pas jeune, pas remarquablement belle. Mais je suis intelligente, je le sais. Et l'argent est un fameux atout, quoi qu'on en dise. Mais je trouve que Max devrait être ministre ; comment pourrai-je le faire entrer dans un ministère ?

Max, qu'elle berçait dans ses bras, commença à parler. Elle l'écoutait à moitié, tandis que l'autre moitié de son esprit évoquait l'avenir avec délices.

— Je ne peux pas y croire, disait-il, pas encore. Je sais que les gens se moquent de moi et j'en étais affreusement désolé quand j'étais jeune. Mais après, je me suis dit que ça n'avait aucune importance, que ça ne m'empêchait pas de me faire des amis. Vous savez, ma chérie, il faudra que vous y réfléchissiez sérieusement pour être bien sûre que vous pourrez le supporter... supporter de me voir ridicule. Je n'y peux rien. C'est un peu parce que je suis plutôt petit, et puis je n'ai pas de bonnes manières : je m'excite trop et ma voix est trop aiguë. J'ai dit quelque chose de terrible, la semaine dernière, quand je parlais du désarmement. J'ai dit « écraveloppante » au lieu d'écrasante. Eh bien ! j'ai eu beau dire une bêtise, ça ne nous a pas empêchés de venir à bout de notre proposition de loi. Seulement, voilà : il faudra que vous vous habituiez à monter sur des estrades et à m'entendre dire des choses comme celle-là.

— Vous n'en direz plus quand nous serons mariés, dit Betsy, rassurante. C'est nerveux ; vos nerfs se calmeront.

Ils approchaient du pont de Putney.

— Voulez-vous, dit Max, que nous entrions à Thurlow Square pour annoncer la nouvelle à Isabel ?

— Non, trancha Betsy.

— Pourquoi pas ? Elle sera si contente. Betsy ! vous n'allez pas changer d'avis, dites ?

— Non. Mais je ne sais pas encore à combien de personnes je veux le dire. A Isabel... naturellement... à la famille... et aux amis très intimes, mais les autres...

— Les gens seront froissés, si nous nous marions sans le leur dire, protesta-t-il. Ils seront tous si enchantés.

Betsy ne voyait pas du tout qui serait enchanté. Ses amis à lui diraient qu'elle l'avait capté, et ses amis à elle l'accuse-

raient probablement, derrière son dos, de duplicité et d'ambition. Mais elle n'avait plus besoin d'eux. Elle épouserait Max et elle ne les verrait plus jamais. Car elle avait bien l'intention de rompre avec tous ceux qu'elle avait connus dans la première phase de son existence. De même, peu lui importait ce que pourraient dire entre eux les amis de Max. Ils étaient, eux aussi, destinés à être mis au rancart avec les chaises dorées et le meuble mauresque. Il s'était lié avec bien trop de gens assommants et falots, avec trop de philanthropes vermoulus. Elle lui trouverait d'autres intimes plus appropriés.

Tandis qu'ils filaient le long de Fitzjohn's Avenue, elle l'écarta doucement d'elle. Elle avait le bras tout engourdi de l'avoir tenu si longtemps, et son chapeau était de travers.

— J'espère que les enfants seront couchés, dit-elle en redressant son chapeau. Je sens que je ne suis pas montrable.

Et quand ils eurent pénétré dans le vestibule de Well Walk, elle lui demanda avec inquiétude si elle n'était pas affreuse.

— Je ne v-v-ous ai jamais vue plus b-b-elle, bégaya Max.

Et vraiment elle était en beauté. Le cerne douloureux s'était effacé de son visage qui n'était plus tiré ni pâle ; car, maintenant, elle avait un avenir. Maintenant, elle pouvait regarder devant elle et faire des projets. Elle était jeune, sereine et tendre. Max se précipita vers elle et la saisit gauchement, de sorte qu'elle fut obligée de se pencher un peu. « Il ne faudra jamais qu'il m'embrasse debout, se dit-elle. Il faut que je trouve un moyen de l'en empêcher. Nous devons avoir l'air stupides, comme ça. »

Kenneth, qu'ils n'avaient pas vu, et qui était debout sur la porte du salon, les trouva non seulement stupides, mais grotesques. La brusque exclamation de frayeur que poussa Betsy en l'apercevant sonnait faux et semblait ridicule.

— Kenneth ! Tu n'es pas couché ?

— Non, dit-il, l'air las. Je t'attendais.

— Alors, vous serez le premier à savoir, s'écria Max. Venez ici, nous avons quelque chose à vous dire.

— Pas la peine de me le dire.

Mais Max les poussa tous les deux dans le salon.

— Mon cher vieux, vous pouvez me regarder de travers tant que vous voudrez. Peut-être que je ne suis pas le beau-

père que vous auriez choisi, mais il faut que vous essayiez de voir les choses du point de vue de votre mère. Vous voulez qu'elle soit heureuse ? Et si je peux la rendre heureuse, ne devez-vous pas sacrifier vos propres sentiments ? Pensez à tout ce qu'elle vous a sacrifié ?

Kenneth l'écouta avec une attention glaciale jusqu'au moment où il resta court. Alors, il dit poliment :

— Je suis sûr que c'est un très bon arrangement. Veuillez accepter mes félicitations.

— Ça c'est fait très brusquement, expliqua Betsy. Nous venons seulement de nous décider.

— Mais, insinua Kenneth, personne ne sera très étonné, n'est-ce pas ?

Elle rougit et lança un rapide coup d'œil vers Max. Mais il n'avait pas saisi le sous-entendu de Kenneth.

— Je crois que si, dit-il simplement ; du moins, moi je sais que je le suis. Naturellement on a pu deviner les sentiments que j'avais pour elle ; c'est une chose que je n'ai jamais pu cacher. Mais... ce que je trouve assez surprenant, c'est qu'elle m'aime, elle aussi.

Sa voix tremblait un peu. Les yeux de Betsy, tournés vers Kenneth, l'implorèrent de l'épargner.

— Tout le monde... commençait Kenneth, mais il s'arrêta et fit à sa mère un petit signe de tête rassurant et dédaigneux. Elle n'avait pas besoin de craindre qu'il vînt détruire ce bonheur illusoire. Si elle croyait pouvoir sauvegarder l'amour qu'elle avait exploité, libre à elle !

Betsy suppliait Max de s'en aller, et il tâchait de lui obéir, maintenant que les choses étaient sur un pied de cordialité. Mais sortir tout droit d'une pièce était une chose qui lui avait toujours été impossible. Elle dut finalement le mettre à la porte et le renvoyer dans la nuit presque de force.

La joie des premiers moments avait disparu. Sa figure était redevenue tirée et amère quand elle rentra dans le salon pour y reprocher à Kenneth de s'être montré désagréable.

— Pourquoi m'en veux-tu d'être heureuse ? J'ai eu assez de choses à endurer. J'ai été assez seule.

— Ma chère maman, je ne t'en veux pas du tout. Je t'ai félicitée, n'est-ce pas ? Que veux-tu de plus ?

— Je sais que tu ne l'aimes pas beaucoup, mais...

— Je n'ai plus aucune antipathie pour lui. A vrai dire, j'ai plutôt envie de le plaindre ; il est tellement sincère ! Seulement, ce n'est pas la peine de me raconter que tu n'as pas eu tout le temps l'intention de l'épouser, dit Kenneth en s'en allant se coucher, je ne te croirais pas !

AU TOURNANT DU CHEMIN

Les Merrick avaient une petite propriété dans le Wiltshire et ils avaient trouvé dans le village une jolie maison qu'ils voulaient décider Alec à acheter. Ils trouvaient qu'il était grand temps pour lui de s'installer, d'envisager l'avenir et de commencer à organiser sa nouvelle existence. Peut-être un déplacement de la ville à la campagne, un changement d'ambiance, agiraient-ils sur lui comme un tonique.

Il avait épousé Joy le lendemain du jour où Betsy avait obtenu son jugement définitif de divorce, mais cela n'avait pas semblé changer leur façon incohérente de vivre. Ils continuaient à ne pas avoir de chez eux, à camper çà et là dans de médiocres appartements meublés, à ne faire aucun projet. Alec, de plus, était à court d'argent. Depuis quinze mois, il ne s'était livré à aucun travail et il vivait en ce moment sur sa part du produit de la vente récente d'un film. Quand il l'aurait épuisée, il serait presque sans le sou, car la plus grande partie de ses économies avait passé à Betsy.

Les bons Merrick, qu'il inquiétait, avaient fait de leur mieux pour le sortir de cet état d'inertie et de spleen, mais ils n'arrivaient pas à vaincre sa peur de l'avenir. Il préférait rester dans le provisoire et il en était malheureusement de même pour Joy qui craignait de le perdre complètement si jamais ils sortaient de cet état d'attente. Elle était follement jalouse de tous ceux qui pouvaient s'immiscer entre eux.

Une lettre d'Elisa arriva un soir par le dernier courrier. Alec ne l'ouvrit pas immédiatement, car il finissait un mot croisé, occupation qui absorbait une part de plus en plus grande de son temps.

La pendule sonna dix heures. C'était l'heure du biberon ; Joy quitta son occupation de la soirée qui avait été de le regarder faire son mot croisé, assise en face de lui, de l'autre côté du radiateur à gaz. Elle fourra dans un sac jaune son

tricot qui avançait bien lentement ; elle était obligée de regarder Alec si souvent !

Elle passa dans la chambre contiguë, alluma le réchaud à gaz et fit chauffer le biberon. Elle entendait Alec marcher de long en large dans la chambre voisine. Il devait avoir fini son mot croisé. Elle aurait voulu retourner auprès de lui pour le regarder marcher, et elle donna une petite secousse impatiente au bébé qui n'en finissait pas. Bientôt Alec entra, l'air tout animé.

— La chose la plus extraordinaire... Elisa a écrit... Betsy va se marier avec Max, finalement.

— Eh bien ! nous avons toujours su qu'elle l'épouserait.

— Oui, je suppose.

Pourtant, il n'en avait jamais été tout à fait sûr. Il y avait eu des moments où il s'était demandé s'il n'avait pas été horriblement injuste, s'il n'avait pas mal agi comme Betsy le prétendait. C'était un soulagement de savoir maintenant que sa conduite envers elle avait toujours été parfaitement légitime.

— Alors, Elisa dit que maintenant elle viendra avec nous quand nous voudrons. Elle est tout à fait décidée, et elle n'a plus aucun scrupule de quitter sa mère.

— Ah !... oui..., fit Joy.

— Alors, si nous achetions la maison de Devizes ? Ce sera beaucoup mieux, si Elisa vient avec nous. Veux-tu que j'écrive tout de suite à Charles Merrick ? Ça pourrait partir par le dernier courrier. Je crois qu'elle est toujours à vendre.

Joy le fixa tandis que son esprit, lent à comprendre, se pénétrait de la nouvelle et de toutes ses conséquences. Elle dit enfin :

— C'est une dépense ; nous n'avons pas beaucoup d'argent, et je ne vois pas pourquoi nous serions obligés de la prendre.

— Il n'est pas question d'être obligés. Nous la voulons, n'est-ce pas ?

— Non.

C'était la première fois qu'elle le disait, mais il l'avait toujours senti. C'était seulement le vague des promesses d'Elisa qui les avait empêchés de tirer la chose au clair jusqu'ici. La figure d'Alec se durcit et il dit :

— Eh bien ! elle vient ; voilà tout.

— Tu tiens plus à elle qu'à moi.

— Oui, d'une certaine façon.

Et, puisqu'ils en étaient venus à parler de cela, il lui sembla qu'ils feraient bien de s'expliquer à fond.

— Je ne peux pas éprouver pour toi ce que tu éprouves pour moi. Je le regrette beaucoup, mais ça n'est pas possible. Je ne t'ai jamais fait croire que ça l'était. Si nous voulons faire bon ménage, il faut regarder les choses en face.

— Je voudrais être morte, murmura-t-elle. Je me tuerai, si tu fais venir Elisa avec nous.

— Bon ! C'est bien ! Tu es une égoïste...

— Égoïste, moi ! Je suis en adoration devant la trace de tes pas.

— Alors, pour l'amour de Dieu, ma fille, tâche d'adorer autre chose. Laisse-moi en paix. Je suis désolé... c'est brutal de te parler comme ça... mais j'en ai assez...

— Je me tuerai, répéta-t-elle. Je ferai ça pour toi. Je me tuerai et le petit aussi, et alors tu seras débarrassé de nous.

— Fameux débarras ! Ce serait ma fin, si ça peut te faire plaisir. Nous pourrions faire quelque chose de notre avenir si tu voulais m'aider, mais tu ne veux pas bouger le petit doigt. Nous avons fait une terrible sottise, mais nous pourrions encore y remédier... J'ai fait ce que j'ai pu... je t'ai épousée ; mais tu n'essayes pas de t'adapter. J'en ai assez ; je te dis que j'en ai assez...

Il sortit violemment de la chambre et elle l'entendit claquer la porte de l'escalier. Une ou deux fois déjà, il était sorti et avait passé la moitié de la nuit à se promener.

Elle demeura assise, son bébé sur les genoux. Sa menace de se tuer n'était pas vaine : elle avait l'intention de le faire tout de suite, avant qu'il ne rentrât. Elle irait dans la cuisine mettre la tête dans le four à gaz. Elle emmènerait l'enfant avec elle ; Alec les trouverait morts tous les deux.

Si l'enfant avait continué à dormir, elle aurait mis son projet à exécution. Mais lorsqu'elle se leva pour passer dans la cuisine, elle vit qu'il était éveillé et qu'il la regardait fixement. Tout à coup, il se mit à sourire, d'un sourire tendre de sa bouche sans dents, et il bâilla avec volupté.

Elle se rassit sur le lit en le pressant contre elle. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait pas le tuer. Elle

commença à prier, sans presque s'en rendre compte.

— Aidez-moi ! répétait-elle. Aidez-moi ! Aidez-moi !

Comme un bateau pris dans une accalmie tressaille et frémit au premier souffle léger du vent, elle se sentit emportée par une impulsion venue du dehors. Imperceptiblement, elle changea de direction, poussée vers une autre route. Le vent l'emportait et bientôt son visage s'était détourné de la mort. Elle mit l'enfant dans son berceau et retourna s'asseoir auprès du feu.

Maintenant, elle avait devant elle le lendemain, puis un autre jour après, et tout le reste de sa vie. Il fallait faire quelque chose pour se sauver. Ses idées étaient en déroute...

« Demain, songeait-elle, je lui dirai que je veux qu'Elisa vienne. Si elle était là, elle m'apporterait du thé. Et je vais commencer à faire tout ce que je dois faire ; je vais lui montrer que je veux l'aider. « Tu ne lis jamais, je ne te vois jamais avec un livre. » C'est bien vrai, demain je vais lire un livre. » Elle alla en chercher un dans la bibliothèque du salon et l'emporta dans son lit. Forçant ses yeux à déchiffrer un mot après l'autre, forçant son esprit à saisir le sens, elle commença à lire. Elle avait ouvert le livre au hasard, au milieu d'une pièce qu'elle n'avait pas encore lue et qu'elle aurait trouvée frivole, si elle n'avait pas été écrite par George Bernard Shaw. Le volume était imprimé en caractères serrés et peu attrayants, il lui fatiguait la vue ; elle continuait à aspirer après une tasse de thé. Mais elle persista à suivre le sentier austère du bien, et bientôt elle s'endormit.

Elle ne se réveilla pas lorsqu'Alec revint, à trois heures passées. Il s'approcha doucement du lit et vit avec surprise le livre qui était tombé de sa main sur la couverture. Il n'aurait pas cru que Shaw eût un sens quelconque pour elle. Mais il n'eut pas le courage de se demander ce que cela voulait dire, ni de chercher à deviner quelle tournure avait prise leur destinée. De tout ce qui l'attendait il était aussi ignorant que l'enfant endormi dans son berceau près de la fenêtre.

MARGARET KENNEDY.

(La dernière partie au prochain numéro.)

Traduit de l'anglais par Adrienne Terrier.

UNE VISITE
A L'ÉCOLE NAVALE DE BREST

Ce sont des impressions d'architecture maritime que je voudrais rapporter ; je ne suis ni architecte ni marin, mais il s'agit d'une belle œuvre française : le Français, l'écrivain, ne reprennent-ils pas, à cet égard, leurs droits ?

Quand la foi d'un pays en lui-même chancelle, il lui arrive de méconnaître, en effet, ses raisons de confiance et d'oublier la valeur de ses ouvrages. C'est la réflexion que je me suis faite au-dessus de la rade de Brest, à l'extrême pointe du continent. Là furent obligés de s'arrêter les anciens migrateurs ; là les Bretons montent, depuis mille ans, la garde navale de la France, puisque la moitié de nos équipages est fournie par leurs cinq départements. Et aujourd'hui, alors que la Méditerranée n'est plus qu'un lac encombré, Brest semble reprendre sur Toulon la suprématie : son école lui fournit un prestige de plus et peut-être unique au monde.

En 1877, un jeune architecte, fils d'architecte, élève de Vaudremer, obtenait le premier second grand prix de Rome et il affirmait bientôt ses qualités essentielles dans une œuvre remarquable, la caserne des Célestins, construite pour la garde républicaine, boulevard Henri IV. Porteur d'un nom à bien des égards illustre, Jacques Hermant, né en 1855, aimait les grandes lignes simples et recherchait principalement l'effet décoratif dans la beauté de la pierre. Avant de construire la

caserne des Célestins, il avait rapporté de Florence, comme modèle de ces gros bossages qui donnent toute leur puissance aux palais toscans, un bloc travaillé au ciseau sur place, et il avait lui-même enseigné cette pratique de la taille à ses ouvriers. Plus tard, pour l'édifice qui couronnera son œuvre, il ira d'abord visiter les carrières de Bretagne et choisira ce granit si caractéristique qui, travaillé, lui aussi, en bossages, donnera à des assises et à des arcades d'Armorique, avec la solidité du roc, une couleur florentine.

Pour l'effet architectural, Jacques Hermant, qui ne se piquait ni de classicisme ni de modernisme, mais s'appliquait à concilier les deux, ne tenait pas moins compte du cadre que de la matière et des lignes. Collaborant avec le maréchal Lyautey à l'Exposition coloniale, il s'était battu pour qu'elle fût organisée dans le bois de Vincennes, dont les arbres, le lac, l'espace lui paraissaient convenir particulièrement à une évocation comme celle-là. De même, à Brest, il avait établi, avant la guerre, plusieurs projets pour l'École navale sur des emplacements divers. C'était sans enthousiasme. Mais, lorsqu'enfin fut décidé le choix du lieu dit des Quatre-Pompes, il eut la certitude que la solution était trouvée. Le cadre allait s'accorder à la matière et les deux à l'objet.

Pendant près de trente ans, Jacques Hermant a été l'architecte en chef du ministère de la Marine : ainsi, place de la Concorde, il a veillé jalousement sur l'œuvre de Gabriel et il a toujours trouvé dans la fréquentation des marins une satisfaction personnelle, car son tempérament s'accordait avec le leur. C'était pour eux qu'il allait construire son chef-d'œuvre.

Il n'a pas vu s'achever l'édifice, mais il l'a vu s'élever de terre et, dès le début, il s'était adjoint André Maurice ; lorsqu'il mourut le 6 juin 1930, ce fut ce collaborateur, nommé par Georges Leygues, qui devint son successeur et qui se chargea, non seulement d'exécuter le plan, mais de l'adapter aux exigences pratiques de programmes sans cesse modifiés.

* * *

Les environs de Brest sont agricoles, mais la ville n'est déjà plus la terre ferme, qui finit à Landerneau : on dirait qu'elle n'est elle-même qu'un vaisseau-école, — surtout

lorsque les élèves s'y promènent en gants blancs, — et l'on s'y penche sur la mer comme au bord d'un pont de navire. Ce jour-là, avec une autorité douce, l'amiral Devin, préfet maritime, avait prescrit pour ma visite un de ces ciels de printemps qu'éclaire, entre des semaines de pluie et de brume triste, un soleil méditerranéen et qu'échauffent les courants. Bien mieux qu'à Cannes, fleurissaient en pleine terre, dans le jardin de la préfecture, les mimosas. Sur les murs indestructibles de Vauban, la lumière jouait comme elle allait le faire sur le monument, également indestructible, du promontoire des Quatre-Pompes.

Pour gagner ce promontoire qui ferme la rade du côté de la pointe Saint-Mathieu, il faut sortir de la ville et, après dix minutes d'automobile, on stoppe face à la mer : on a le port à ses pieds et l'école derrière soi. Quand on se retourne, le regard passe de la mer à la pierre, — ce jour-là, — de l'azur des lacs à cette lumière grise, dorée, tout à la fois si sombre et si claire, à fond d'ocre, dont l'architecte avait attendu son premier effet et qui donne à l'ensemble une unité saisissante.

De vastes terrassements ménagent la transition du port à l'édifice et c'est en gravissant une suite d'escaliers que l'on découvre, comme d'un bateau sur la rade, la majesté simple et l'ampleur des lignes, l'équilibre de cette longue et basse façade qu'encadrent, de chaque côté, des pavillons plus élevés. L'édifice central repose sur des arcades, puis, au premier étage, substitue au plein cintre la ligne droite jusqu'à la frise dont les cinq cartouches portent les noms de Jean-Bart, Duquesne, Tourville, Suffren, Colbert. Les édifices latéraux, en retrait, présentent deux étages et la frise n'est plus qu'un simple crénelage. Par sa forme aussi bien que par sa matière, par sa puissance et sa couleur, par son isolement aussi, la construction semble appartenir à la terre, au ciel, à la mer et se fondre avec le promontoire. Le programme de 1912 (qui visait un des premiers emplacements auxquels on avait pensé) déjà s'exprimait ainsi : « La position même de l'École sur un bastion élevé de plus de trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la rade exige une conception architecturale suffisamment monumentale pour donner l'impression de puissance et d'ampleur que le sujet comporte. » Cette

prescription s'appliquait plus impérieusement encore à l'emplacement des Quatre-Pompes, situé à soixante mètres au-dessus du port. Là était de rigueur l'accord de la nature et de l'art.

Nulle fantaisie, nulle bizarrerie, nulle affectation d'originalité, mais une discipline inflexible. Jacques Hermant, vers 1895, avait concouru pour le Grand Palais des Champs-Élysées : Alfred Picard, commissaire général, lui avait annoncé que son projet était classé premier ; mais il fut mis hors concours, parce qu'il avait redressé l'axe du grand hall, contrairement au programme. C'est ce caractère de l'architecte qui, à Brest, explique celui de l'architecture.

Le jour de l'inauguration, le 31 mai 1936, le ministre de la Marine d'alors, — M. François Piétri, — n'eut pas de peine à en dégager la signification, puisque là se trouvaient également visibles la fidélité à une longue tradition et l'adaptation de cette tradition aux conditions modernes du progrès.

* * *

Le problème de la formation d'un corps d'officiers propres à la marine a toujours été délicat et c'est ainsi que l'École établie à Brest par l'ordonnance du 1er novembre 1830 sur le vaisseau l'*Orion*, marque une séparation nette dans cette suite ininterrompue de changements, — du garde à l'étudiant, du vaisseau de bois au palais de granit et de ciment armé.

C'est Richelieu qui eut l'idée d'une préparation spéciale au métier de la mer. Colbert la développa et la précisa en créant la compagnie des gardes de la Marine, par analogie avec la coutume des grands dignitaires, au premier rang desquels devait être compté l'amiral de France. En 1670, M. de Cajac, dont « la tête se montra malheureusement bien verte pour un commandement si important », comptait sous ses ordres deux cents jeunes soldats. On les caserna à Rochefort, Brest et Toulon. L'enseignement leur était donné par les jésuites et ils recevaient en 1689 un règlement dont les principes sont encore bons : déjà, ils faisaient des croisières sur des frégates d'instruction.

Mais, en réalité, c'est une ordonnance du 23 août 1773 qui crée au Havre la première école navale : elle dure deux ans et les gardes sont rétablis. Alors apparaît définitivement

le vice du système, qui était l'orgueil et l'indiscipline. Les gardes, en effet, étaient une espèce de héros très particulière. Nobles, il y avait en eux du Cyrano ; marins, du matelot ; militaires, du conquérant. Ils pratiquaient le duel pour se divertir (le vainqueur était puni et le mort renvoyé à sa famille dans un baril de sel) comme ils jouaient aux cartes et courtisaient les filles. « De cette indifférence pour l'étude des objets relatifs à leur état, lisons-nous dans un mémoire de 1771, naît cette dissipation dans laquelle ils vivent continuellement : ils ne cherchent guère qu'à s'amuser et ne se lient entre eux que pour des parties de plaisir : c'est ce dont on est continuellement témoin à Toulon. »

En revanche, on les avait toujours vus les premiers à l'abordage, d'autant meilleurs au combat qu'ils s'étaient montrés pires en ville, et le courage moral n'était pas inférieur chez eux au courage guerrier : aussi bien que la mort, ils avaient, dans les dernières années du grand règne, affronté la misère. Le 13 octobre 1715, le commandant de la compagnie de Toulon écrit : « La pauvreté des gardes est si grande que quelques-uns ne vont point aux salles, faute de souliers et ne vivent que de charité. Je n'ose les mettre en prison, n'ayant de quoi les nourrir. »

Il était donc raisonnable de penser qu'on pût leur ôter leurs défauts et leur garder leurs qualités, s'ils étaient seulement élevés dans une même « académie » et c'est pourquoi, revenant à l'idée de l'école du Havre dont l'expérience avait été trop courte pour être probante, Castries, en janvier 1786, institua deux collèges navals, à Alais et à Vannes. Naturellement l'Assemblée nationale les confondit avec les gardes, qui étaient de la noblesse, et par la loi du 15 mai 1791, « le corps de la marine était supprimé ». Dix ans après, ce fut Trafalgar.

Quelle ligne brisée, que cette tradition, mais toutes les traditions n'affectent-elles pas ce graphique ?...

Napoléon reprend à Castries la conception d'une école ; il y ajoute celle que l'on ne doit pas plus former des marins sur terre que des cavaliers sur mer : on voit à Brest et à Toulon deux écoles flottantes, le *Tourville* et le *Duquesne,* portant chacun trois cents garçons.

La Restauration entreprend de restaurer tout le passé à la

fois et, en souvenir aussi bien des gardes de Colbert que des collèges de Castries, elle institue, comme une garde d'honneur à l'amiral de France, le duc d'Angoulême, le collège du même nom.

L'échec fut prompt et net. Enfin, avec l'*Orion* et l'ordonnance de Charles X, sanctionnée par Louis-Philippe le 1er novembre 1830, nous sommes au terme et l'histoire de l'École navale ne sera plus interrompue jusqu'à l'inauguration du monument de Brest.

M. le chevalier de Borda, entré dans la marine en 1766, ne fut pas un grand marin, n'ayant livré qu'un seul combat, qui fut malheureux. Il passait plutôt pour un savant ; au moins appartenait-il à l'Académie des Sciences. Sans doute en donnant son nom à l'école flottante, a-t-on voulu signifier tout ce que la marine doit à la science et tout ce que doit apprendre un marin.

Le dernier « Borda » fut le *Duguay-Trouin*, ancien transport de Chine, mais dont il fallut faire un navire-hôpital pendant la guerre (le général Gouraud y fut hospitalisé) et les promotions de 1914 furent déposées à terre, à Lannion, dans les locaux de la flottille de sous-marins : c'est de cet état misérable qu'il fallait tirer nos apprentis officiers en leur offrant enfin, comme en Angleterre et aux États-Unis, une école digne de leur état, de leur jeunesse et de leur pays.

Il n'est pas sans intérêt à cet égard de rappeler les flottements en présence desquels se sont trouvés les architectes. Après tous ceux qui avaient trait à d'autres lieux, le premier projet concernant l'emplacement définitif fut établi en 1921 sur un programme décidé par une commission du ministère de la Marine : il comportait une prévision de 500 élèves avec un devis approximatif de trente-cinq millions. Cette dépense, qui paraissait trop élevée, obligea à consulter l'État-major qui fit connaître qu'il suffisait de prévoir 104 élèves par promotion. Cependant des discussions reprenaient sur l'opportunité d'installer l'École navale à terre aussi bien que sur le choix de l'emplacement, ce qui interrompait les études pendant près de deux ans, et c'est seulement le 12 février 1926 que le projet détaillé ayant été approuvé par Georges Leygues, l'exécution pouvait commencer. Mais les vicissitudes n'étaient point terminées. Étant donné les conditions nouvelles de la

marine, en effet, les prévisions relatives au nombre des élèves se révélèrent brusquement insuffisantes : l'effectif des promotions augmenta dans une proportion considérable, et le total se trouva porté de 208 à 360. Il fallut reprendre les plans achevés et adapter les locaux aux besoins nouveaux.

***

Telle qu'elle apparaît aujourd'hui, dans son ensemble comme dans son détail, l'École semble bien destinée à établir une conciliation, dans la formation des officiers de marine, entre les exigences de leur métier, qui les avaient fait mettre sur des bateaux, et les nécessités de leur instruction technique, qui exige aujourd'hui des salles de démonstration et un matériel ne pouvant se trouver sur l'eau. Du moins, puisqu'ils doivent vivre à terre pendant la majeure partie de leur temps d'étude, convient-il qu'ils soient maintenus dans le plus étroit contact avec la mer. Sur sa façade de trois cents mètres, entre les bossages bruts de son granit et les deux tours, surmontées de proues, qui en flanquent le motif central, toutes les fenêtres de l'École ouvrent sur l'immensité, du côté du pâle soleil breton. Dans leur hamac d'ordonnance, quand ils se réveillent, les élèves peuvent se croire à bord d'un bâtiment. Le bureau du commandant a l'air d'une passerelle.

En revanche, la cour intérieure, qui n'est pas une des moindres réussites de l'édifice, a l'air d'un monastère. On y accède, à cause de la pente du terrain, par un escalier qui conduit à un vaste portique à arcades : c'est un cloître. En face du palais des promotions, se trouve une sorte de caserne, où logent les deux cents marins nécessaires à la marche de l'École avec les chambres des premiers et seconds maîtres chargés de la surveillance des élèves, — moins luxueuse certes, mais noble et confortable, de façon que fussent ménagées tout à la fois la hiérarchie et la justice.

J'ai fait le tour de l'École sous la conduite du commandant actuel, roi fier de son royaume, chef absolu, dont l'autorité s'enveloppe de grâce et le savoir de poésie. Le hall d'entrée semble celui d'une Sorbonne et dans la salle des fêtes, au premier étage, on pourrait donner un bal à toutes les marines

du monde. J'ai vu les quatre amphithéâtres, où se rassemblent les promotions, les salles d'étude où l'on travaille par petites équipes, l'observatoire, les laboratoires de physique, de chimie, d'électricité, d'astronomie et de minéralogie, les salles d'expérience, les ateliers pour les machines et les torpilles. De plus, au pied du promontoire, dans le port qui est une dépendance de l'École comme les pelouses et le terrain de sport, de nombreuses embarcations, des navires à voile et à moteur, des bâtiments de surface, des sous-marins, des avions permettent d'ajouter l'enseignement pratique à l'autre, en attendant le départ pour le tour du monde, sur le croiseur *Jeanne dArc,* spécialement construit pour les besoins de l'instruction et de l'apprentissage techniques.

A ceux que cette somptuosité et cette grandeur pourraient surprendre, la réponse est facile et avait été faite avec éloquence par le ministre : « La France se doit d'offrir au monde et de laisser à la postérité l'image de sa splendeur et les traces de son génie. » Pourquoi ne reprocherait-on pas, aujourd'hui, à la *Normandie* de nous avoir conservé en Amérique notre dernier prestige ? La fierté nationale, qui se contracte dans la jeunesse, est peut-être la plus grande force individuelle et il n'existe pas de sentiment, en tout cas, dont aient davantage besoin les marins ni auquel, d'ailleurs, ils soient plus enclins. L'Amérique avait Annapolis où se trouve naturellement déployé, à l'usage des jeunes marins, le luxe habituel des universités transatlantiques ; au milieu d'un parc et entouré de pelouses, l'Angleterre avait élevé au collège de Dartmouth, pour les futurs officiers de la grande flotte, un groupe de pavillons imposants, avec une chapelle, des *courts* de tennis, des *greens* et des chenils. Il était nécessaire que la France pût enfin rassembler dans un même palais l'École navale, l'école des élèves officiers et celle des ingénieurs mécaniciens, achevant ainsi l'œuvre ininterrompue depuis des siècles.

* * *

Quel esprit habite ce palais ?

L'officier de marine doit posséder à la fois le caractère le plus ferme et le savoir le plus étendu : ces deux éléments ne vont pas toujours de pair. Tout le problème à résoudre pour

l'École navale est justement de les unir dans la formation des élèves.

C'est en cheminant dans le cloître, en compagnie du commandant, que je crois avoir compris, en profane, toute la signification de ce lieu.

Les écrivains qui ont appartenu à la marine, — de Pierre Loti et Claude Farrère à Paul Chack, — les savants aussi, — comme le duc de Broglie, — nous ont familiarisés avec la vie ascétique qu'ils avaient connue à « la Baille ». La littérature ne nous a point laissé ignorer l'odeur des batteries, la mélancolie bretonne enveloppant de grisaille la côte et le bateau, le vent, les embruns, la manœuvre des voiles où les mains se déchiraient, les canots « secoués par les rafales d'ouest sur la rade immense » (Pierre Loti).

Il n'en est plus de même aujourd'hui et le cloître neuf n'offre rien de monacal. Un regard sur le réfectoire, les cuisines, les salles de récréation, la bibliothèque, le Musée achève de vous rassurer sur le confort et le loisir dont ils jouissent.

En revanche, ces laboratoires de démonstration vous rappellent qu'il n'y a pas dans la préparation de la jeunesse d'aujourd'hui de culture plus intensive que celle des futurs officiers de marine. Cet homme que sa tâche, son esprit, ses traditions, ses habitudes professionnelles semblent distinguer de tous les autres et auquel, depuis des siècles, on s'applique à ménager une formation particulière, doit posséder au contraire, outre ce qui concerne son métier, les connaissances les plus étendues et l'expérience technique la plus diverse. Un bateau est un résumé du monde moderne et la marine est à l'affût de tout le savoir, l'application immédiate de la dernière découverte pouvant lui assurer une supériorité sur le voisin ou, au contraire, toute négligence et tout retard risquant de la laisser dans une infériorité mortelle. Au moment même de l'inauguration de leur maison, les promotions, de leurs fenêtres et de leurs terrasses, pouvaient apercevoir, dans le *Dunkerque* tout neuf, l'image magnifique et redoutable de ce qu'il leur fallait apprendre en deux ans. Un tel effort ne peut être soutenu, principalement à cet âge, que par une foi, un idéal.

D'aucuns prétendent qu'il n'y a plus de « gens de mer »; pourtant, il existe toujours des vocations de marin, mais ces

vocations, aujourd'hui, ne suffisent plus : le candidat se présente par goût, et c'est la mathématique qui décide de son sort. En revanche, peut-on craindre parfois qu'un succès de concours ne soit pas une preuve suffisante de la vocation. C'est à l'École d'harmoniser ces éléments parfois opposés dans un caractère de jeune homme et, a déclaré un ministre, un officier de marine ne se fait pas comme un employé de banque ou un marchand de drap. Chateaubriand avait quatorze ans, lorsqu'il vint à Brest pour entrer dans les gardes de la marine, et entendit les jeunes et les vieux marins raconter leurs campagnes en évoquant les pays qu'ils avaient parcourus : « Mon oncle, dit-il, me montra Lapérouse dans la foule, nouveau Cook dont la mort est le secret des tempêtes. Je regardais tout, j'écoutais tout sans dire une parole, mais la nuit suivante, plus de sommeil : je la passai à livrer en imagination des combats et à découvrir des terres inconnues. »

— Nos élèves, m'a dit le commandant, sont aujourd'hui de toutes provenances sociales. Nous n'avons pas seulement à les instruire, mais à en faire des officiers de marine... Il y a le programme et l'esprit. Tous ne sont pas également aptes à absorber le programme, mais tous prennent pareillement l'esprit.

* * *

Ainsi la réussite morale égale la réussite architecturale et je voudrais que l'École navale de Brest fût visitée par tous les Français.

A vrai dire, nous avons toujours eu beaucoup de peine, au cours de notre histoire, à prendre le sentiment de nos frontières ; nous ne voyons que les montagnes fermées ou les plaines ouvertes : le Français, si j'ose dire, est trop terrien pour la France. Nos grands marins ont triomphé malgré nous et leurs défaites n'ont pas été les leurs. Une même plainte, depuis Richelieu, se perpétue de ministre en ministre, de chef d'état-major en chef d'état-major, sur les difficultés rencontrées par la marine, à commencer par les crédits. « Dans l'ordre naturel, disait Colbert, chaque nation doit avoir sa part de vaisseaux en proportion de sa puissance, du nombre de ses ports et de ses côtes. » C'est ce que nous n'avons pas

toujours compris, même aux heures les plus graves. Au lendemain de la guerre, alors qu'un effort était nécessaire pour réparer nos pertes, le pays a semblé se désintéresser de la question et beaucoup de temps a été perdu. Par bonheur, maintenant, non seulement Brest possède son école, mais l'emblème de l'École est une étoile d'or.

Le Français n'a pas acquis non plus ce que l'on pourrait appeler le sens impérial. Il ne sait pas tout ce qu'il possède et il ne se rend pas compte des moyens nécessaires pour exploiter ses possessions, à plus forte raison pour les défendre. On répète volontiers que l'Angleterre et la France ont besoin d'une politique commune, parce que ce sont des démocraties : ce sont surtout des empires et que ce caractère impérial, dans le jeu des forces actuelles, rapproche de plus en plus. L'Angleterre, qui n'est plus une île, a besoin d'une armée ; la France, qui n'est plus seulement continentale, a besoin d'une flotte. Sans doute, il pourrait suffire que l'Angleterre eût l'armée française et la France la flotte britannique... Mais peut-on se fier uniquement à autrui ? Dans la mesure où ces deux grandes Puissances se résoudront à pratiquer, selon la prudence et la sagesse, une politique propre, elles se trouveront mieux accordées sur l'objet même de cette politique, qui ne peut être que la protection de leurs voies de communication..

Sans doute, à cet égard, ne serait-il pas moins utile de faire visiter l'École navale de Brest à des Anglais qu'à des Français. En tout cas, les uns et les autres verront là, non seulement ce qui subsiste, mais ce qui se renouvelle et se crée de plus solide, de plus noble et de plus pur dans un pays dont le seul malheur irréparable serait de se méconnaître.

Je connais un jeune marin, qui n'avait pu aller à l'École navale, parce que ses parents avaient gardé l'espoir qu'à Polytechnique sa vocation passerait : il n'y avait jamais eu de marins dans sa famille, seulement des financiers et des ingénieurs. Il fut un temps où le programme de Navale était le même que celui de Polytechnique : c'était une erreur, puisque le marin a besoin d'être un savant plutôt qu'un mathématicien. Mais la rue Descartes mène à tout et mon jeune ami était prédestiné : je pense que les élèves de Brest sont pour la plupart ainsi faits avant d'entrer : je suis sûr qu'ils le sont

tous en sortant. Tandis que, dans notre époque, tant de garçons de leur âge hésitent, cherchent et risquent de se décourager, ceux-ci dorment dans leur hamac et refont, à leur réveil, le rêve de Chateaubriand.

Et, ma visite terminée, je continuai à écouter le chef ardent et simple qui l'avait dirigée dans le cabinet où se voyait la photographie du bateau qu'il avait dû quitter pour venir commander l'École. La navigation, le combat, le savoir, la poésie du large, la France, tout était présent avec lui, en lui, dans ses gestes mesurés, sa voix nette et douce. Il apparaissait un chef, certes, mais surtout un guide. Il n'y avait pas d'hésitants sous ses ordres et je songeais à cette phrase qu'avait adressée Georges Leygues en posant la première pierre de l'édifice à la jeunesse qui l'habiterait : « Avoir vingt ans, partir sur la mer vers les pays lointains : vivre, pendant les plus belles années de sa jeunesse, la vie de son imagination et de ses rêves, sentir la magie de l'univers, goûter l'ivresse de l'inconnu et de l'espace, comprendre le génie des races et des civilisations et, après de prestigieux voyages, prendre sa place dans la marine militaire, servir la nation joyeusement avec la conscience d'un grand devoir accompli, y a-t-il un sort plus enviable ? »

La jeunesse d'aujourd'hui est cruellement anxieuse : son avenir lui paraît aussi incertain que celui du monde ; du moins, ceux qui sont sur le bastion des Quatre-Pompes sont fixés et le principal hôte de ce palais qui, en vérité, ne saurait être trop beau, c'est l'enthousiasme.

GASTON RAGEOT.

SPECTACLES

MOZART A SAINT-LOUIS-EN-L'ILE

Ce fut fête, le soir du 20 juin, en la charmante église de Saint-Louis-en-l'Ile.

Mme Homberg n'avait pu organiser, ainsi qu'elle l'avait espéré, le troisième concert de la saison des études mozartiennes à Versailles, dans le parc, devant la colonnade du grand Trianon. Mais, avec l'active intelligence musicale qui, unie à son enthousiaste ferveur, font d'elle l'incomparable présidente de cette illustre société, elle eut l'idée de nous offrir une séance de musique religieuse, en l'église de Saint-Louis-en-l'Ile. L'excellente acoustique, la grâce de l'architecture, l'harmonie des arceaux et des ors, dont le doux éclat se rehaussait au contraste de quelques draperies de velours pourpre, composaient un ensemble infiniment favorable à la beauté de la musique de Mozart. « Lorsque je pense à Dieu, — disait ce jeune homme de génie, — mon âme est ivre de joie !... » Aussi ses œuvres religieuses, même lorsqu'elles portent le sceau des douleurs terrestres, sont-elles empreintes d'une résignation et d'une espérance qui en consolent les angoisses et en apaisent les tourments humains. Cette foi, cette certitude donnent à ce *De profundis* de sa jeunesse, comme au sublime *Ave verum* inspiré par l'approche de sa mort, une plénitude, une majesté que nulle terreur ne trouble. Mais, aux heures heureuses d'une inspiration fervente, se livrant tout entière à l'allégresse de se sentir unie à la pensée divine, Mozart, en effet, est ivre de joie céleste, et la jubilation de sa prière monte jusqu'au ciel avec la reconnaissance éperdue d'une âme à laquelle les dons les plus beaux furent

prodigués. Ces pieuses splendeurs mozartiennes nous les avions goûtées, — quelques-unes, — dans les concerts précédents. Mais l'atmosphère recueillie de l'église, ses ogives s'ouvrant aussi comme pour un chant, ses piliers semblant offrir leurs élans solides à la floraison légère et ascendante de certaines guirlandes sonores et à leur enroulement aérien, l'éclairage si doucement ménagé, tout concourait à rendre cette audition plus émouvante, plus admirable encore. Le style de l'église (que Levau commença en 1664, et que Jacques Donnat termina en 1726) s'accordait à celui de la musique. Et ce concert nous combla, pendant près de deux heures, du plus pur enchantement.

Au début, nous entendîmes ce *Dixit* et *Magnificat* (de 1774) où la magnifique ascension des voix semble vraiment monter jusqu'au ciel, en un essor de puissance angélique ; puis, en contraste déchirant, nous écoutâmes ce *De profundis* écrit par Mozart à quatorze ans, — et que nous avait révélé, ainsi que le *Lacrymosa,* le précédent concert, — cette plainte si profonde, ce pressentiment génial de la tristesse humaine, cet appel de ce qui est mortel vers l'éternelle sérénité, et enfin l'*Alma Dei creatoris* (1777) dont la suavité est exquise.

La *Messe en ut majeur* éploie de vastes chœurs d'un essor où les voix semblent vibrer de lumière. Certains motifs musicaux s'entrecroisent, s'entrelacent, se rencontrent comme des êtres ailés en un firmament musical, messagers d'une aurore où, dans un paroxysme de clarté, la splendeur finale monte, s'impose, rayonne, resplendit comme le soleil. Le *Benedictus,* l'*Agnus Dei* sont d'une transparence merveilleuse et dans ces notes si hautes, d'un timbre vraiment paradisiaque, Wagner, plus tard, a dû entendre les premiers appels de son *Parsifal.*

Une œuvre très intéressante est cette *Fantaisie pour orgue mécanique,* que Mozart écrivit en 1791 et qu'interpréta l'organiste de Saint-Louis-en-l'Ile, Mlle Zilgien.

Mais, aux derniers roulements et accords de l'orgue, s'allumaient les hauts cierges de l'autel, et, pour le *Salut du Saint-Sacrement,* on apportait des candélabres, des buissons ardents de cierges allumés, dont les lueurs vivantes et dorées palpitaient comme des prières. Et ce fut le sublime *Ave verum,* le chant grégorien du *Tantum ergo* et le *Jubilate* (de 1717) qui termina en beauté cette heure que ne peut décrire aucune

louange, tant le ravissement en fut pur. Ravissement, au sens exact : nous n'étions plus liés à la terre et les anges de la musique nous avaient, un moment, emportés près du ciel. Mme Lissitschkina, Mme Falk, MM. Cathelat et Cauchemont, les chœurs, l'orchestre sous la direction animatrice et parfaite de M. Félix Raugel contribuèrent, par tous leurs grands talents et leur remarquable entente, à la réussite de cette séance exceptionnelle dont nous gardons le souvenir d'éblouissement et de ce réconfort que nous donne l'art. Adressons-leur, à tous, notre gratitude profonde ainsi qu'à l'éminente organisatrice : Mme Octave Homberg.

N'oublions pas que, en hommage à l'église, les chœurs chantèrent *la Chanson de May du roy saint Louis*, d'une naïveté délicieuse.

Une grande foule attendait hors l'église, foule qui, sans doute, était venue écouter la musique et les chants et goûter la chaude nuit d'été qui se reflétait avec les beautés de Paris dans la Seine..., la vieille Seine entourant toujours de ses bras fluides les deux îles réunies, la Seine qui a vu passer le roi saint Louis...

A L'ABBAYE DE ROYAUMONT

Nous ne quittons pas le souvenir du roi Louis IX en nous transportant à l'abbaye de Royaumont pour y assister au troisième concert de la saison musicale. M. Joseph Bonnet, M. François Lang avaient attiré d'innombrables auditeurs aux deux concerts précédents par le prestige de leurs noms et de leurs talents. Le samedi 11 juin, Bach, Hændel, Purcell, Stamitz furent interprétés par l'orchestre de la Société philharmonique de Paris, sous la direction de M. Ch. Munch, avec, à l'orgue, M. François Lang. Le 18 juin, les *Béatitudes* de Fr. Listz, les concerts spirituels de H. Schütz, des œuvres de M.-R. de Lalande et de M.-A. Charpentier, de J.-S. Bach, Buxtehude, Pachelbel et Scheidt remportèrent un succès considérable avec, à l'orgue, M. Joseph Bonnet, et des chœurs chantant sous la direction de M. Félix Raugel. A la date où vous lirez ces lignes, le concert du 2 juillet aura eu lieu et les fervents de ces si intéressantes séances musicales auront pu applaudir une messe de Palestrina, des œuvres de

Fauré, de Franck, Mozart, Bach, M. Dupré, etc..., etc..., avec, à l'orgue, M. Marcel Dupré, qui aura suscité comme d'habitude l'affluence d'un public enthousiaste. Je n'ai pu entendre que le concert du samedi 25 juin. M. Ch. Munch dirigeait l'orchestre de la Société philharmonique, et nous entendîmes la *Messe en sol majeur* de F. Schubert, dont le *Benedictus* et l'*Agnus Dei* sont d'une élévation si purement séraphique. Puis ce fut le *Concerto* pour deux violons de J.-S. Bach, exécuté avec une maîtrise exacte et fougueuse par MM. Munch et Charmy, étonnant dialogue où les méandres mystérieux de deux pensées semblent se révéler, se fuir, se chercher, s'enchevêtrer en complications d'harmonie, se séparer pour revenir à une entente parallèle et enfin s'unir en une définitive amitié sonore. Ensuite vint la Cantate nº 68 de Bach, dont le récitatif et air de basse furent chantés avec une sensibilité majestueuse par M. J. Bastard. Enfin, la Cantate nº 50 pour double chœur tonna magnifiquement sous les voûtes retentissantes. L'acoustique de cette antique construction est d'une rare sonorité. Les sons s'y amplifient, s'y renforcent comme si les voix de jadis se joignaient à celles d'aujourd'hui. Tout éclat s'y répercute. La chorale Y. Gouverné est superbe d'entente, de groupement parfait ; les beautés de ses voix diverses sont de premier ordre et les thèmes tour à tour entrecroisés ou réunis, les appels véhéments et presque sauvages, — beaucoup plus que religieux, — montaient avec une force irrésistible jusqu'au faîte des vieilles pierres. Cette œuvre violente et puissante fut acclamée par un auditoire qui comptait près d'un millier de personnes. Ces beaux concerts attirent un public de plus en plus nombreux. Ils offrent l'attrait de programmes savamment choisis, de beautés musicales qui sont fort rarement goûtées par les profanes... — J'ai énuméré les « choix » de ces séances de 1938 pour que les lecteurs puissent se rendre compte de leur intérêt varié. — En plus, on est charmé par la séduction d'un site verdoyant et boisé et de cette antique abbaye cistercienne dont le réfectoire immense, haut, profond, vénérable, réparé avec des soins pieux, sert de salle de musique. (Pour revenir à ce concert du 25 juin, il ne faut pas que j'oublie de nommer avec éloges les noms de Mme Brega et de M. Derenne...)

Cette salle, séparée en deux en sa vaste largeur par la

théorie des piliers soutenant les arceaux de pierre, cette salle a vu le roi saint Louis. Pendant les repas des moines, il venait parfois, et on dit qu'appuyé à cette muraille il écoutait la voix du lecteur. Ce fut lui, — nous disent les possesseurs actuels de l'abbaye, la comtesse de Ségur-Lamoignon et M. et Mme Henry Gouïn, — qui la fonda à l'âge de treize ans « avec l'argent provenant de la vente, consécutive à un vœu, des bijoux de son père Louis VIII ». Il y vint souvent par la suite partager la vie des moines cisterciens ; ses enfants furent inhumés en son église. Les rois qui lui succédèrent y firent aussi des séjours protecteurs et généreux. Les moines, déjà éprouvés en 1516, furent définitivement dispersés à la Révolution. L'abbaye fut transformée en filature. La belle église, — dont on admire, à l'arrivée, le clocher ruiné, d'un dessin aigu et pur, — fut démolie. Certaines transformations furent apportées aux bâtiments.

De 1864 à 1905, les Pères Oblats, puis les religieuses de la Sainte Famille y firent de nouveau régner la règle monastique. En 1905, l'abbaye devint la propriété de la famille qui continue aujourd'hui à l'habiter avec une compréhension profonde de toute la beauté qu'elle représente, de toute la sainteté de ses origines, de toute la grandeur du passé dont elle reste le témoin. Et, avec un sens bien rare et bien généreux d'altruisme, Mme de Ségur et son fils, M. Henry Gouïn, ont voulu faciliter à tous ceux qui sont sensibles aux grandeurs et aux beautés françaises la visite de leur chère abbaye. M. Henry Gouïn a organisé ces séries de concerts dont la valeur musicale s'augmente encore de la beauté de l'endroit où ils ont lieu. Quel éblouissement d'arriver, entre les prés, les eaux, les ombrages, en face de ces vieux murs, de ce vieux mur en partie détruit, mais dressant encore son rempart vénérable, troué de rondes ouvertures dans les cadres desquelles resplendit l'azur de ce jour chaud de juin ! Quel repos de l'esprit, des yeux et du cœur, quel contentement méditatif et mystérieux on accepte avec délices et respect dès que l'on pénètre en ce vaste cloître, d'une proportion grandiose, ouvrant ses arceaux enguirlandés sur la verdure du jardin intérieur, ses buis, ses ifs, ses lierres, ses roses, le dessin de ses verts parterres, son bassin où le jet d'eau monte en fluide prière ! Tout autour, les bâtiments se disposent, les vieilles

fenêtres luisent sous les beaux toits de rousses tuiles. Une sorte de terrasse est aménagée sur les arceaux du cloître, laissant les étages en retrait et formant une promenade qui domine le préau et jouit de ses verdures et de ses floraisons.

L'altruisme de M. Henry Gouïn et de sa mère la comtesse de Ségur ne s'est pas borné à la réussite de ces beaux concerts, organisés avec tant de soins et d'intelligents efforts que couronne le succès. L'abbaye est grande, trop grande pour la charmante et nombreuse famille et ses amis. Pourquoi ne pas en aménager une partie, pour en faire un « Foyer », un lieu de halte aérée, qui permettrait à des artistes, à des intellectuels, de venir s'y reposer, pour un prix modique, en des séjours longs ou brefs ? Et ce fut accompli. Nous avons visité la belle, simple, agréable salle de réunion, le réfectoire un peu monacal et si appétissant avec ses longues tables cirées, ses jolis couverts ; nous avons gravi l'escalier de bois égayé d'un tapis rouge et doux, passé dans les longs couloirs, jeté un coup d'œil sur les salles de bains et de douches, pénétré dans deux ou trois cellules, — car presque toutes les autres étaient déjà habitées. La haute fenêtre en ouvre sur le parc aux vieux arbres épais, aux pelouses calmes, ou sur le cloître ; le lit divan y voisine avec la large armoire, la confortable table à écrire, la toilette à eau chaude, à moins qu'un cabinet contigu n'élargisse la petite chambre, ancienne cellule, si nette et si claire, si attrayante en sa paix et sa simplicité. L'électricité, le chauffage central permettent d'y affronter les temps froids. Voilà une réalisation charmante qui peut rendre beaucoup de services et attirer beaucoup d'artistes de tous les pays. « Les ressources du Foyer permettent d'accorder l'hospitalité gratuite, dans certains cas, qui sont soumis au comité de direction. »

Quelle charmante bonté a inspiré cette idée, dont la réalisation pratique est désormais un fait accompli ! La bibliothèque s'enrichit et s'enrichira régulièrement de livres en toutes langues. La paix des cellules prépare au travail ; la poésie de l'ancien monastère et le vert repos du parc incitent à la rêverie dans le temps et dans la nature. Peut-être que se rencontreront là les esprits les plus divers, qu'ils apprendront à s'apprécier et à se comprendre, et que *le Foyer de Royaumont* ne signifiera pas seulement l'abri, l'asile du tra-

vailleur et du rêveur épris de beauté, mais aussi cette chaleur et cette lumière de fraternité, cette clarté d'art et d'intelligence qui restent l'honneur d'un triste univers.

A LA COMÉDIE FRANÇAISE : « LES FOLIES AMOUREUSES. » — « LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE »

La Comédie-Française a repris *les Folies amoureuses* de Regnard. Malgré de jolis costumes et de bons acteurs, ces folies ont laissé le public fort sage et pas du tout amoureux... de la pièce.

D'ailleurs, ces bons acteurs n'ont pas très bien joué. Je les excuse. Ils ne s'amusaient pas. La fantaisie de cette aventure est sans joie ; les vers et leur tour sont d'un langage agréable, mais qui ne « passe pas la rampe », selon une vieille expression. M. Jean Weber avait beau être un charmant Éraste, M. Pierre Dux un Crispin qui aurait dû être désopilant, Mme Béatrice Bretty nous offrir une Lisette roublarde et rieuse et M. Ledoux figurer un barbon de derrière les fagots... de Molière, on ne se divertissait pas. Mlle Mony Dalmès incarnait Agathe, la pupille enfermée par le jaloux tuteur, ainsi que cela était à la mode dans toutes les comédies de ce temps-là. Mlle Mony Dalmès n'a rien de ce qui peut faire accepter ce rôle que seule égayerait une étourdissante bouffonnerie. Agathe n'a rien de la vérité immortelle d'une Agnès, pas plus qu'Albert, le tuteur, ne représente les traits du vieillissant « éternel masculin », ni l'humanité comique et douloureuse d'Arnolphe. Il n'est qu'un vieux raseur égoïstement épris. Agathe voit surtout, je le parierais, en son Éraste un moyen de s'évader. Ce pourquoi elle arrive à se faire donner la bourse du tuteur avare et à la passer à Éraste, ravisseur fort démuni. Puis elle joue la folie et apparaît sous les déguisements les plus variés en disant force insanités à double sens. Et, enfin, elle file. Bon voyage. Il faut être bien sot pour la pleurer. Regnard, qui avait eu une existence des plus romanesques et des plus saugrenues, trouvait ici, évidemment, l'absurde assez naturel et négligeait de l'agrémenter. Il reste le grand auteur du *Joueur* et du *Légataire universel*. Revoyons ces célèbres comédies qui, si elles ne valent pas celles de Molière dont Regnard reste toujours inspiré, ont des attraits

bien à elles de grâces et de farces, d'intrigues et de caractères..., et reléguons *les Folies amoureuses* au grenier des vieilles mascarades.

La soirée se terminait, après *les Folies*, par *le Chandelier* d'Alfred de Musset, représentation qui, au dire des assidus, en fut une des plus parfaites. En ce décor ingénieux et charmant, en ces ravissants costumes de A.-E. Marty, Madeleine Renaud fut adorable, incomparable. MM. Bertheau, Escande, et toute la troupe rivalisèrent de talent et de compréhension de ce texte délicieux. Savant et accompli « mussettiste », A.-E. Marty, qui a illustré toutes les œuvres du cher auteur des *Nuits* et des *Comédies et Proverbes*, a créé, pour cette Jacqueline du *Chandelier*, des costumes où s'épanouissent comme en une fleur changeante toute la poésie et la grâce, à la fois délicate et sournoise, de cette amoureuse de l'amour. Rien de plus réussi que ce *Chandelier* (mise en scène de M. Gaston Baty). On a déjà beaucoup parlé de cette « reprise » âgée d'une ou deux années. Mais ce qui enchante paraît toujours nouveau.

Et l'on continue à s'amuser en écoutant *le Monde où l'on s'ennuie*. C'est une bien divertissante et spirituelle comédie. Les travers des salons pédants où l'on intrigue y sont peints avec une vérité qui reste actuelle. Car on s'ennuie toujours dans ce certain monde où, malgré les changements de modes et de mœurs, les ridicules et les ambitions renaissent d'âge en âge, à jamais les mêmes, sous des noms et des vêtements du jour. Cette pièce est aussi durable que *les Précieuses.* J'ai passé à la réentendre les plus agréables moments. Les caractères vrais n'ont pas d'époque et, seuls, les détails peuvent se démoder en une pièce admirablement construite. Mais il arrive, comme pour toute œuvre durable, que ces détails qui datent, après un certain laps, situent la pièce en son temps et lui redonnent toute sa saveur. L'attrait de ces comédies qui, par la perfection de leur genre et de leur réussite, méritent l'épithète de classiques, est, par leur vérité de fond, toujours renaissant. Le public d'aujourd'hui accueille avec joie ces répliques décochées dont toutes « portent ». Nous avons beau les savoir par cœur, — maintes d'entre elles étant devenues proverbiales, — nous les attendons impatiemment, les redécouvrons avec un sourire de satis-

faction amicale et les applaudissons comme on applaudit l'imprévu. C'est là du vrai théâtre, d'une observation ironique et gaie, dont le trait aigu frôle à peine la caricature. On pourra toujours mettre les noms de certaines personnes de l'année où on « reprend » la pièce à côté de ceux de ses héros. Ainsi, à son apparition, on chuchota en riant le nom du modèle de Bellac, le philosophe adoré des belles dames éperdues. Cherchez, vous trouverez facilement, en 1938, un autre type de Bellac et ceux d'autres femmes savantes lui offrant un encens tout pareil.

Bellac est très bien incarné par M. Alexandre, et Lucy Watson l'Américaine qui parle si comiquement et sérieusement de l'amour platonique avec ce Bellac revenu aux attraits de l'instinct, c'est Mme Irène Brillant. Mlle Gisèle Casadesus, la jeune Suzanne de Villiers amoureuse de son cousin Roger de Céran, est charmante de pétulance, de coquetterie et de jalousie enfantine ; lui, c'est Martinelli, joli garçon. Son rôle n'est pas le meilleur. Mlle Lise Delamare est ravissante en sous-préfète, — ô la jolie robe rose ! que les modes de ce passé avaient de grâce lorsqu'elles habillent une jolie femme ! — et très amusante ; Pierre Dux, en jeune sous-préfet ambitieux et railleur, est excellent. M. Denis d'Inès est très drôle en vieux général, et Chambreuil a bien l'importance solennelle et nulle du « fils du grand Saint-Réault »... Mme Catherine Fonteney tient excellemment le rôle de la duchesse de Reville que j'ai vu jouer avec tant de talent par Mme Devoyod. Mme Fonteney joue fort bien ce rôle de vieille dame aimable et désinvolte qui aime la jeunesse, — ayant eu une jeunesse aimée, — a son franc parler et se moque du « salon » de sa nièce ambitieuse, la comtesse de Céran, qui étend une double influence sur la Chambre et l'Académie. Mais Mme Fonteney s'est vêtue trop sévèrement. Il faut lui voir, dans sa toilette, malgré son âge, un peu de la fantaisie judicieuse qu'elle a gardé dans l'esprit... En résumé, représentation fort réussie, qui a eu grand succès. Ah ! que c'est amusant de voir la société, — ou du moins des coins de société, — en spectateur désintéressé !... Voyons ! comment vous représentez-vous, aujourd'hui, Bellac ? Car il vit toujours, vous savez, sous d'autres noms et apparences. Il n'est pas forcément philosophe, mais peut-être homme d'État, poète ou diplomate, aca-

démicien, conférencier... Et quant aux Mmes de Céran..., figurez-vous que, malgré tout l'ennui d'une si importante situation, elles continuent à exercer leurs pouvoirs avec délicatesse, astuce et férocité. Ce n'est pas en quatre-vingts jours que s'accomplit le tour du monde où l'on s'ennuie. Il durera autant que la planète, et c'est pourquoi la comédie de Pailleron est, dans son genre, un chef-d'œuvre.

QUELQUES FILMS

Le grand attrait de *Alerte aux Indes*, c'est d'y revoir l'enfant Sabu. Nul n'a oublié l'étonnant petit personnage qui fut le héros d'*Elephant Boy* et qui semblait un génie familier des bois connaissant les secrets des animaux et des forêts et régnant sur la nature. Il y a, dans l'enfance, un moment sacré où son génie se révèle et s'impose ; l'enfant cesse d'être une charmante petite bête et n'est pas encore un petit garçon. C'est un roi, un magicien doué de pouvoirs d'intuition et de forces latentes qui font de lui un être tout à fait spécial en sa brève période sitôt finie par l'âge ingrat et l'adolescence, qui peut personnifier un Puck fantasque et malfaisant aussi bien qu'un brave et bienfaisant petit héros ainsi qu'était celui-là de ce film inoubliable. Or, *Alerte aux Indes* ne vaut certes pas *Elephant Boy*, dont la vaste poésie ne trahissait pas celle de la célèbre nouvelle de Kipling. *Alerte aux Indes* met en scène des personnages que tant de livres de Kipling ont évoqués, tout en n'étant pas eux. C'est la scène, c'est l'atmosphère de précédents films à grand succès : *Trois Lanciers du Bengale* ou *la Charge de la brigade légère.* Soldats britanniques, chefs de grande allure, gentlemen héroïques, Hindous amis ou perfides, embuscades, combats, meurtres, désordres réprimés, trahisons et fidélités variées, palais inquiétants et reposants aspects de « home » anglais dus aux soins et aux charmes d'une jeune épouse courageuse... Tout cela plaît, intéresse et déroule aux yeux satisfaits du spectateur un beau livre d'images en couleur. Les blancs et les beiges, et leurs accords qui rappellent, en somme, ceux du blanc, du gris et du noir de la photographie en ombres et clartés, sont les plus réussis. Quelques tons vifs et doux y éclatent parfois avec un certain bonheur, le bleu azuré

d'un turban, le velours noir brodé d'or d'une veste orientale, l'écossais d'un vert bleu des « Kilts », le rouge militairement framboisé d'un uniforme. Le ton des visages et le luisant des chairs sont moins bien venus. Sabu n'est plus l'enfant magique, mais un jeune prince adolescent, Azim, dont l'oncle usurpateur a tué le père et menace sa jeune vie. Sauvé par ses amis anglais, le capitaine Carruthers et sa femme Marjorie, après de nombreux épisodes guerriers où l'armée anglaise finit par être triomphante, il retrouvera son trône protégé par l'Angleterre. Il est beau, expressif ; son jeune visage a la pureté, à la fois bestiale, florale et pensive de certains Bouddhas. Il joue fort bien et caracole à ravir sur son grand cheval blanc. Un autre enfant est, en ce film, excellent acteur, c'est Desmond Teste dans le gentil rôle du tambour Bill Holder. Valérie Hobson est une gracieuse Marjorie ; Roger Liversey un capitaine séduisant, et Raymond Massey un magnifique traître aux costumes éblouissants.

Tom Sawyer est un film très charmant et très amusant, tiré avec beaucoup de bonheur de l'œuvre de Mark Twain. Mésaventures de chaque jour, car Tom est un galopin incorrigible, et grandes aventures, où il se conduit avec le sage héroïsme d'un homme fait qui serait brave et judicieux, dessinent au long du film le caractère de ce petit personnage si drôle, si gentil, si indiscipliné et si sympathique. Les taloches de tante Polly, qui lui préfère un autre neveu bien peigné, mais bête et sournois, lui donnent, un soir d'injustice, le désir de fuir. Et, avec deux amis, ils se cachent dans une petite île et jouent aux pirates. Comment on les croit noyés, les pleure, exalte leurs mérites à une cérémonie funèbre où ils sont là, revenus en cachette pour assister à leur éloge, c'est en allant voir ce film que vous le saurez, car toutes les péripéties en sont d'un humour trop délectable pour en diminuer la saveur par un bref récit ; mais la tête des trois complices, pleurant sur eux-mêmes en écoutant le pasteur qui regrette et déplore leur fin prématurée est vraiment irrésistible. Tom a des tendresses pour des petites filles par lesquelles on découvre à quel point, sous ses apparences de farceur et d'indiscipliné, il est avide d'être aimé... Il est brave ; il n'hésite pas à être témoin dans un procès où se joue la vie d'un vieil ami et à s'exposer à la terrible vengeance du coupable, l'Indien Joe.

Ce meurtrier fuyard est réfugié dans des grottes où, au hasard d'une excursion et s'étant perdu dans ces grottes avec son amie Becky, Tom le retrouvera, échappera encore à sa fureur et le verra pour jamais disparaître dans un gouffre ouvert fort à point. De plus, Tom découvre un trésor en ces vieilles pierres et ramène enfin au jour Becky que sa famille pleurait déjà. Tom est donc reçu en triomphateur ; le vaurien qui faisait enrager tante Polly est devenu un héros national. On le fête, on le célèbre. « Ce sera un autre Lincoln, exulte la tante..., à moins qu'il ne soit pendu. » Et, là-dessus, elle gifle le neveu bien peigné et sournois qui reçoit un chou à la crème dans la figure et sur son bel habit. May Robson est une excellente tante Polly ; Ann Gillis est une Becky d'une coquetterie impayable, — dix ans ! — et Tommy Kelly, petit acteur délicieux, est un admirable Tom. Son visage a une expression mouvante et charmante ; il révèle, avec une intensité changeante, tous les sentiments de bonté, de ruse, d'audace, de rêverie, de farce ou de chagrin, de gravité ou de puérilité qui l'animent tour à tour. Il règne avec autorité, grâce à ses inventions, sa force et son agilité, sur des garnements inférieurs ; il plaît, il subjugue, et enfin, malgré quelques mauvaises farces, il conquiert tous les cœurs. La couleur du film est agréable et sobre, et les décors de ces aventures, — intérieurs et paysages, — sont fort plaisants. C'est le plus joli film de la saison.

N'oublions pas que nous avons bien ri à *Miss Catastrophe*, dont Joan Blondell et Melvynn Douglas incarnent l'épouse et l'époux, détectives en rivalité, et que nous nous sommes bien amusés à *Quelle joie de vivre !* où Irène Dunn est délicieuse de brio, de naturel et chante à ravir. Douglas Fairbanks junior est également fort bon, et les caricaturales figures de la famille avide, vivant aux dépens d'Irène, jeune vedette, sont très drôlement dessinées.

Et puis, dans *la Rhapsodie éternelle*, un acteur incarne Franz Liszt... Il a eu un premier « prix de ressemblance ». Sans être de premier ordre, ce film hongrois n'est pas ennuyeux et offre de très séduisants moments et des instants de belle musique... hélas ! toujours inachevée et interrompue.

GÉRARD D'HOUVILLE.

ESSAIS ET NOTICES

TRADUCTIONS ET TRADUCTEURS

André Gide me disait un jour : « L'État devrait astreindre tous les bons écrivains français à consacrer une part de leur temps à la traduction des grandes œuvres étrangères. Vraiment, nous en usons avec elles de façon trop cavalière. » Si l'on ne conçoit pas très bien de telles prestations dans un pays de liberté, le mal n'en est pas moins là. On pourrait presque parler en France d'un scandale des traductions.

Je prends texte d'un propos de Gide ; mais je n'ai pas à cacher que c'est d'une vraie rage que ces notes sont nées. Je viens de consacrer trois matins à la lecture d'une traduction que l'on m'avait soumise. Disons : d'une traduction de l'esthonien. Je m'étais adressé à un spécialiste de cette langue. Qui plus est, à l'homme de France le mieux informé des choses de l'Esthonie et de sa littérature. Et, s'il faut y ajouter, capable de dire, sans se tromper : « Voilà une œuvre fortement pensée, écrite dans le meilleur esthonien. » Quant à l'ouvrage dont je lui avais confié la traduction, je ne le connaissais moi-même que par quelques brèves conversations avec l'auteur. Conversations difficiles, certes, — l'écrivain possédant mal notre langue, — mais où il apportait tant de passion qu'à travers ses mots imparfaits, je voyais son œuvre surgir. Les difficultés mêmes qu'il éprouvait à s'exprimer en français tournaient là à son avantage. Je le suivais, pour ainsi dire, dans ses démarches de créateur. C'est que proprement il recréait alors pour mon usage, faisant appel à des équivalences

auxquelles n'aurait jamais songé un traducteur. Il parvint à m'enthousiasmer. C'était assez pour que je me déclarasse son homme. Mais quand, l'autre jour, je pris en mains la traduction qu'on avait faite de son ouvrage, ce fut une autre affaire. Rien de ce que j'attendais n'était là. On n'y pouvait mesurer que les difficultés de faire passer idées et sentiments d'une langue à une autre. Peine que l'auteur s'était donnée pour moi et que le traducteur avait sans doute voulu s'épargner. A la dixième ligne, j'avais perdu confiance. J'avançais sur un terrain mouvant. C'était ça et ce n'était pas ça. La plus difficile des situations pour quelqu'un qui doit décider. Le premier jour, je n'étais parvenu qu'à la page treize. Mais j'avais lu. C'est au point qu'on pouvait à peine découvrir le texte sous mon crayon. En beaucoup d'endroits, d'ailleurs, j'avais dû renoncer à corriger, ne parvenant même pas à comprendre. Après trois jours, las d'une telle lutte, j'interrompis brutalement ma lecture. J'écrivis alors à l'auteur pour libérer ma déception. Et je me mis à ces notes.

***

Une traduction en français est un écrit français : c'est la première des choses qu'on oublie. L'éditeur s'adresse généralement, dans l'affaire, à une catégorie d'hommes de lettres appelés « traducteurs », dont la profession même est de faire passer les œuvres de l'esprit de la langue étrangère qu'ils possèdent, dans la nôtre. Je dis « généralement », car il peut arriver qu'un écrivain, ne faisant pas métier de traducteur, accepte de traduire une œuvre qui le tente, parfois même qu'il s'offre à le faire. C'est là, on le pense, l'origine des meilleures traductions. Mais bien peu sont de cette naissance. Les rares exemples qu'on en donne ne sont-ils pas toujours les mêmes ? J'y viendrai. Restant ici aux traducteurs de métier, les seuls dont l'offre soit permanente, disons que c'est à eux, — j'entends : à leur ensemble, — et non à l'éditeur qu'il faut s'en prendre de l'insuffisance des traductions. J'irai jusqu'à dire que l'éditeur est leur esclave. Souvent l'œuvre étrangère lui est arrivée par le traducteur lui-même. L'éditeur est de ce fait son obligé. Il lui est bien difficile, on le comprend, de ne pas confier à celui-là même à qui il doit de connaître un ouvrage le soin de le traduire. Et les traducteurs les mieux informés des

choses de l'étranger, voire les plus actifs, ne sont pas nécessairement les plus doués. D'ailleurs, quand l'éditeur est libre en face d'une œuvre à traduire, il ne lui est guère plus aisé de choisir parmi ceux que semble désigner la connaissance qu'ils ont de la langue dont il s'agit. C'est que comprendre une langue étrangère, apprécier à leur valeur les œuvres de cette langue, c'est une chose. Traduire en français, c'est une autre chose. Là, de toute évidence, quand il en va d'un ouvrage de l'esprit, l'important, c'est la connaissance du français. Qu'un discours de Mussolini nous parvienne dans une forme imparfaite, le mal n'est pas grand. Nous ne tenons qu'à connaître ce qu'il a dit. Le « comment », en l'espèce, est quasi négligeable. Tout à l'inverse, pour une œuvre de l'art, le « comment » est tout. J'entends : cette ordonnance particulière qui n'est que d'un seul, comme la personne, que l'on appelle la « forme » dans l'écriture. C'est en effet par leur forme que valent les œuvres de l'art, par leur forme qu'elles durent. Et pourquoi voudrait-on qu'un homme capable d'apprécier une œuvre étrangère dans la forme que son auteur lui donna fût nécessairement le plus désigné pour en faire une œuvre française ? Ce n'en est pas moins de cette confusion que partent les choix.

* * *

« Nous avons besoin d'un traducteur » : cette façon courante de dire me semble faire bon marché de l'essentiel, qui tient dans « le besoin personnel de l'œuvre ». Je m'explique. Les grandes œuvres sont vivantes et fécondes comme leurs créateurs. Au point que l'on pourrait raconter la vie de chacune d'elles, et celle de sa progéniture, comme l'on écrirait l'histoire d'un humain et de sa descendance. Or, la première descendance des chefs-d'œuvre, c'est leur passage dans les langues étrangères. Faguet disait : « L'étranger, cette postérité contemporaine. » Aussi peut-on prêter aux grandes œuvres d'un pays la recherche avide, en d'autres pays, de ces parentés qu'il leur faut pour y faire figure de personnes. Et peut-être, par surcroît, pour y donner naissance à une progéniture. « Besoin de l'œuvre » doit ainsi s'entendre tout uniment du besoin pour elle de durer ailleurs.

J'aime, quand j'écris, prendre les mots pour guides. Ici, je voudrais rapprocher cette façon de dire, un peu abstraite, « besoin de l'œuvre », d'un mot que chacun comprendra : besoin de traduire. C'est que voilà bien le nœud de la question. Il n'en va pas autrement des traductions que des ouvrages nés de l'inspiration personnelle de l'écrivain. Il y faut avant tout le besoin. Aussi n'est-ce pas une moins vaine entreprise de confier une traduction à quiconque n'y penchait pas que de charger un écrivain d'une œuvre à laquelle il n'aurait pas songé. L'excellence de certaines traductions, dont au reste la liste n'est pas longue, vient de ceci que leurs auteurs s'efforcèrent sur la chose écrite du même instinct que d'autres sur la nature ou sur l'homme. Il est vrai que la chose écrite n'est pas une glaise que l'écrivain puisse modeler à son gré, valant précisément par la forme personnelle qu'elle reçut de son créateur. Mais là il ne faudrait pas que le mot « forme » nous égarât. Les peuples diffèrent par toutes leurs façons de sentir. D'où ils n'éprouvent pas le besoin de s'exprimer sur les mêmes choses. Ni surtout ils ne ressentent entre les mêmes choses le même lien. Et le génie propre d'une langue n'est fait que de ces liens venus d'une façon particulière de sentir. Respecter la forme d'une œuvre étrangère, ce ne peut donc être traduire physiquement les mots sans se préoccuper de leur sensible. C'est, tout au contraire, rechercher dans la langue que l'on écrit les mots et les façons de dire qui rendent le mieux ce sensible qui est tout l'art. Pour y parvenir, il faut souvent remonter jusqu'à la naissance des mots à traduire, les interroger longuement. Et aussi interroger la nature de l'écrivain ; car c'est le propre des plus grands de plier à leur usage particulier la langue de tous.

* * *

Là c'est le mot « parenté » qui commande. Il importe que le traducteur soit de la même famille spirituelle que l'écrivain qu'il traduit. Parmi ceux qui ont excellé dans le genre, beaucoup se sont même consacrés à un seul auteur. Ainsi de l'unique inspiration où ils puisèrent, et de leur propre nature, put naître en eux comme une « personnalité seconde » à qui revient le mérite de leurs traductions. Au

vrai, quand il y a parfait accord entre un écrivain étranger et son traducteur, il n'est presque pas possible de distinguer la part de chacun dans cette création nouvelle qu'est une bonne traduction. Un Français, familier de la langue italienne, allait un jour jusqu'à me dire qu'il avait pris moins de goût à tel ouvrage de d'Annunzio lu dans le texte qu'à sa traduction par Hérelle.

* * *

J'en étais là de ces notes, — et j'allais en venir à ce dévouement qu'exige le rôle ingrat de traducteur, — quand un ami, à qui, par besoin d'échos, je les avais montrées, me révéla l'existence d'un écrit quasi sacré sur la matière. Rien moins qu'une œuvre de Gœthe dont, je l'avoue, j'ignorais jusqu'au titre. J'ai sous les yeux le précieux ouvrage, à cartonnage bleu pastel, que cet ami me fit tenir. Sa date : 1823. L'éditeur : Antoine-Augustin Renouard. C'est la traduction française, par MM. de Saur et de Saint-Geniès, de l'ouvrage de Gœthe : *Des hommes célèbres de France au* XVIIIe *siècle*. L'œuvre s'ouvre par un chapitre de quatre pages : *Des traductions*, où Gœthe dit tout sur l'objet. Mais, avant d'y arriver, je voudrais m'arrêter à l'« Avertissement » des traducteurs pour l'enseignement qu'il contient. C'est qu'il y a là, non point traitée, mais sortant des faits eux-mêmes, toute la question de la circulation des chefs-d'œuvre, — de leur « enrichissement », aimerais-je dire, par les voyages, — et même, en l'espèce, proprement de leur révélation par l'étranger. On va en juger. « Cet ouvrage de M. Gœthe, déclarent d'abord les traducteurs, fut composé par lui en 1805 et parut en même temps que la traduction allemande qu'il fit imprimer à Leipzig du *Neveu de Rameau*, production posthume et inédite de Diderot, alors entièrement inconnue en France, et que l'auteur avait autrefois envoyée en Saxe à une personne du plus haut rang. Ce précieux manuscrit ayant été communiqué à M. Gœthe, il sollicita et obtint la permission de faire partager à ses compatriotes le vif plaisir que lui avait causé la lecture de cet ouvrage remarquable d'un des plus grands écrivains du siècle dernier. L'auteur et le traducteur étaient dignes l'un de l'autre ; il n'est donc pas étonnant que cette traduction ait obtenu en Allemagne le plus

brillant succès. » Ainsi donc, *le Neveu de Rameau*, que beaucoup considèrent comme le chef-d'œuvre de Diderot, écrit en 1760, resta inconnu en France jusqu'après sa traduction par Gœthe, en 1805. Et inédit plus longtemps encore, puisque la première édition française du *Neveu de Rameau* est de 1821. Cette œuvre française vit ainsi le jour en langue allemande, dans la forme que le génie de Gœthe lui avait donnée, et y demeura seize années, avant de commencer sa durée dans la langue où elle fut écrite. Bien mieux : la publication en français du *Neveu de Rameau* est due aux traducteurs eux-mêmes de Gœthe. Voici d'ailleurs le passage de leur « Avertissement » qui établit le fait : « Un hasard heureux nous a mis à portée de remplir le vœu que forme ici M. Gœthe. Nous avons publié, en 1821, chez Delaunay, l'ouvrage de Diderot, jusqu'alors inédit, intitulé : *le Neveu de Rameau.* » C'est là un miracle accompli par la traduction. M'est avis que tout commentaire affaiblirait l'éloquence des choses.

*
* *

Quant à Gœthe, dans ce texte sur les traductions, — qui sera, je crois, une révélation pour beaucoup, — voici comment il prélude : « Traduire, c'est se dévouer. » Il part ainsi des qualités morales qu'il faut au traducteur, de « l'esprit traducteur », aimerais-je dire, prenant le mot dans un sens très voisin de cet autre, qui m'est familier : « l'esprit éditeur ». C'est qu'ici et là commande le même besoin, chez l'homme, de faire partager au nombre ses admirations. Et aussi s'imposent les mêmes renoncements, touchant l'expression personnelle. Gœthe écrit là-dessus : « En consacrant ses veilles à ce genre de travail, aussi estimable que peu apprécié, il faut s'armer de l'indifférence la plus philosophique contre les injustices de l'opinion ; il faut faire abnégation de toute espèce d'amour-propre, n'avoir en vue que l'utilité publique, n'ambitionner que la satisfaction d'ouvrir à ses concitoyens les trésors des littératures étrangères. Un traducteur doit avoir le courage du patriotisme, en renonçant à ses récompenses. » Abnégation : le mot est juste, quoique celle qu'il faut au traducteur n'aille pas sans récompense. Il n'est même pas interdit de penser que tel écrivain en vogue de notre temps ne devra de survivre qu'à son œuvre de traducteur. Mais Gœthe parle

là pour lui-même, conscient qu'il fut de son génie, et ainsi du temps dont il priva son œuvre personnelle, en s'efforçant sur celle des autres. D'ailleurs, dans leur Avertissement, MM. de Saur et de Saint-Geniès font allusion à ces limites que le don personnel impose à l'abnégation, quand il en va d'un grand esprit s'appliquant à l'œuvre d'un autre. « Il est difficile, disent-ils, qu'un écrivain du premier ordre s'assujettisse longtemps à traduire : son esprit a besoin de composer. Les idées d'autrui qu'il s'occupe à exprimer lui en suggèrent de nouvelles. C'est ainsi que sa traduction de Diderot a fourni à M. Gœthe la matière d'une composition aussi étendue que l'ouvrage même de l'auteur français. »

* * *

Mais revenons au texte de Gœthe. Sur les conditions et le mérite d'une bonne traduction, voici ce qu'il écrit : « Quand on réfléchit au nombre de qualités que doit réunir un bon traducteur, à la nécessité de savoir à fond deux langues, d'en sentir toutes les nuances, toutes les délicatesses ; au talent d'écrire supérieurement dans la sienne, dont il doit être doué, pour rendre tous les effets d'un ouvrage étranger, étincelant de beautés de style (s'il s'agit d'une composition littéraire) ; aux connaissances approfondies qu'il doit posséder dans les sciences (s'il est question d'un livre de philosophie, de physique ou de mathématiques) ; il semble que, dans le dédain du public pour les traductions, il y a défaut de justice et de reconnaissance. » Il est vrai que Gœthe se hâte d'expliquer un tel dédain : « La faute en est sans doute aux mauvais traducteurs. Ils pullulent en tous pays ; partout les esprits stériles, riches de prétentions et pauvres de talents, ont été charmés de trouver des étrangers qui pensassent pour eux, et se sont chargés du soin de les interpréter, sans être en état de les comprendre. » Les exigences de Gœthe concernant le traducteur vont ainsi du « talent d'écrire supérieurement dans sa langue », jusqu'à ce « penser par soi-même » à quoi il oppose la stérilité de l'esprit. C'est en somme tous les dons d'un créateur qu'il faut, selon Gœthe, à un bon traducteur. Et plus encore, pourrait-on dire, puisqu'il lui demande d'être « en même temps deux hommes de pays différents ». On pense bien que Gœthe réserve une telle exigence à ceux qui ont pris

à tâche de faire passer dans leur langue l'une des grandes œuvres de l'étranger, poussés par un besoin tout pareil à l'inspiration personnelle. Il ne peut là s'agir d'un métier ; mais, tout au contraire, d'un temps pris au métier, d'une sorte de « service public » rendu à la culture par les plus grands de chaque pays. Cette façon de devoir envers le patrimoine commun de l'esprit, Gœthe, l'ayant rempli pour son compte, le demande à d'autres. Le mot de Gide peut ainsi revendiquer le plus haut parrainage.

Il est trop évident que les vues de Gœthe débordent le cadre de ces réflexions. Elles embrassent en effet tous les échanges entre créateurs, dont le « traduire » n'est qu'une des formes. Surtout elles supposent le plus haut don. Vaste circulation, quasi sanguine, de l'esprit, rompant le barrage des langues. Miracles nés de parentés entre les plus grands. Aussi ces vues ne sauraient-elles avoir d'application courante. Il n'est pourtant que de remplacer, dans le texte de Gœthe, ce mot « écrire supérieurement dans sa propre langue » par celui-ci : « savoir écrire dans sa langue », pour dire l'essentiel du « traduire ». La chose est vraie à tous les étages du don. Et si l'on ajoute à cette condition première l'attrait d'une parenté, on a tout le « traduire ». C'est à peine si, dans son texte, Gœthe parle de la connaissance par le traducteur de la langue où naquit l'œuvre, s'étendant davantage sur des subtilités de cette langue qui échappent à nombre de ceux qui en ont l'usage le plus courant, mais qui au contraire frappent tels qui n'en sont point familiers, pour si peu qu'on les aide à interroger les mots. On aboutit ainsi tout naturellement à un mode que notre temps semble avoir consacré : la dualité du traducteur. « Être en même temps deux hommes de pays différents », écrit Gœthe. La difficulté est ainsi tournée : deux hommes différents s'appliquant à la chose. L'un pour dégager de la forme étrangère tout ce qu'elle contient, et l'autre pour lui donner sa forme nouvelle. Et tous les deux parents de l'auteur à traduire. Beaucoup de traductions ont aujourd'hui cette naissance : ce ne sont pas, je crois, les moins bonnes.

BERNARD GRASSET.

SILHOUETTES CONTEMPORAINES

M. TRISTAN DERÊME

Le grand prix de littérature décerné le mois dernier par l'Académie française, en récompensant un poète d'un incontestable talent, attire l'attention sur l'attachante et pittoresque figure de M. Tristan Derême. Tous les lettrés connaissent son œuvre et particulièrement les lecteurs de la *Revue* qui ont pu, depuis une douzaine d'années, apprécier à maintes reprises sa virtuosité poétique et la facture brillante de ses élégies. Plus rares sont ceux qui ont la joie de le connaître et de pouvoir goûter la saveur de ses propos. Écartons donc un instant l'œuvre pour ne plus voir que l'homme.

Dès l'abord, ce quadragénaire à l'aspect juvénile, au corps bien établi, à la figure souriante, inspire la sympathie. Le visage, en ronde-bosse, n'accuse aucun angle aigu et les peintres Pascin, Hermine David, comme maints caricaturistes ont su bien rendre ces courbes harmonieuses exprimant à la fois la bienveillance, la béatitude et la malice. Ce visage rond et imberbe, des joues pleines, des yeux marrons en relief, une bouche bien fendue, des cheveux châtains et un front quelque peu dégarni traduisent fidèlement l'aménité de caractère et la vivacité d'esprit de leur possesseur. La note de fantaisie est donnée par un nez relevé, rieur, et par un couvre-chef faussement naïf, qui cache un front de penseur mais capte à son profit l'attention.

C'est un petit chapeau de feutre noir, souple et léger, aux bords étroits uniformément relevés en auréole, à la coiffe tendue comme un ballon au « lâchez-tout ». Si le chapeau

comme le style « est de l'homme », celui-ci ne ment pas, nul autre ne pourrait mieux s'harmoniser avec le visage du poète. Après la canne de Balzac et le monocle de Paul Bourget, ce « petit chapeau », s'il ne peut ambitionner la gloire de son ancêtre de l'Épopée, tiendra pourtant sa place dans l'histoire littéraire de notre temps.

Voir Tristan Derême est déjà réconfortant, l'entendre est à la fois salubre et instructif. Après vingt ans de Paris, il apporte en entrant une bouffée tonique d'air des Pyrénées; sa voix grave, bien timbrée et d'un calme débit garde un écho lointain de son Béarn originel. Sa conversation est aussi riche de passé qu'une antique et paisible demeure de province, où l'on peut lire ou méditer au son berceur des fontaines; elle est émaillée de citations que lui fournissent une intime fréquentation de nos grands et moindres poètes et une mémoire sans défaillance. « Sur des sujets nouveaux, citons des vers antiques », pourrait-il déclamer, car dans ses propos, comme dans ses écrits, réminiscences et centons fleurissent sur ses lèvres.

Il est de plus bien fourni en anecdotes personnelles. Sa vie, depuis le 13 février 1889, date de sa naissance à Marmande, s'est déroulée d'abord à Bayonne, puis alternativement à Oloron-Sainte-Marie, à Tarbes, ou à Saint-Pée; contrôleur des Contributions directes, il a cheminé à travers villages et bourgades, enrichissant ainsi dès l'adolescence sa connaissance des hommes et des réalités. Mais déjà, au dos des feuilles vertes de l'Administration, il s'oubliait à tracer des poèmes. Il les faisait paraître sous forme de plaquettes de quatre à seize pages, signées d'abord Philippe Huc, son nom véritable; les treize ou quatorze premières, tirées à peu d'exemplaires en Béarn ou à Nantes, font la joie des bibliophiles qui se les disputent à prix d'or.

Quelques années plus tard, il dirigeait et rédigeait à lui seul un journal du Sud-Ouest au tirage discret, lorsqu'un matin, il vit avec une certaine anxiété pénétrer dans l'officine de la rédaction un grand monsieur distingué qui lui dit être le nouveau propriétaire de ce quotidien; Tristan Derême crut sa dernière heure de journaliste venue. Mais sa Muse veillait; au lieu de la rupture et de l'exil, le grand monsieur, parlementaire notable et futur ministre de l'Agriculture, le

confirmait dans son poste directorial ; peu après, il lui offrait de le prendre pour secrétaire et de l'emmener à Paris, réalisant ainsi le désir secret de son interlocuteur.

La conversation d'un poète si riche d'expérience et apte à tant de métiers n'est pas seulement instructive, elle est pleine de fantaisie. Dès l'avant-guerre, Derême s'était lié avec les regrettés Jean-Marc Bernard et Jean Pellerin, ainsi qu'avec MM. Roland Dorgelès et Francis Carco qui siègent aujourd'hui chez les Goncourt. Peut-être même, — mais nul n'oserait l'affirmer, — prit-il part avec eux, au printemps de 1914, à la confection d'une *Grande Anthologie*, « la seule ne publiant que de l'inédit », ouvrage cocasse, « enrichi, est-il spécifié sur le titre, d'un plan du métro, d'une feuille de réclamations et même d'un échantillon de papier d'Arménie ». Au dos de la page réservée aux dédicaces, une liste et un tarif des modèles courants apprenaient aux amateurs que la mention « à l'éminent diplomate et ami » était taxée 70 francs, « en haute estime littéraire » 0 fr. 50, « pieusement » 100 francs et « en admiration véhémente » 0 fr. 25 seulement.

A cette époque, P.-J. Toulet ayant inventé l'art des contre-rimes, Tristan Derême, chantre attitré des pipes et des escargots, se faisait le champion de la contre-assonance. Infidèle aujourd'hui à ce mode d'expression poétique, Tristan Derême a conservé de sa prime jeunesse toute sa verve et sa fantaisie. Au cours d'une promenade, au milieu d'une phrase, le voici improvisant un quatrain de circonstance, puis soudain, l'index pointé vers une affiche ou une plaque indicatrice d'autobus, découvrant un alexandrin ou un octain jusque-là insoupçonné et qu'il magnifie aussitôt en le scandant de sa voix profonde.

Indulgent pour autrui, Derême se blague volontiers lui-même. La préface de *la Verdure dorée*, qui assura, dès 1922, sa notoriété, offre un quatrain de sa façon :

M. Derême au cœur trop tendre
Par ses propos nous fait dormir.
Ah! que de grâces à lui rendre!
Il nous épargne de l'ouïr.

Depuis, son œuvre s'est accrue des poèmes du *Zodiaque*...

des *Colombes*, des histoires enfantines de *Patachou*, et des conversations aux sinueux détours de MM. Decalandre et Lalouette, de Mme Baramel ou de MM. Polyphème Durand et Escanecrabe. Ces aimables gens, à propos d'un alexandrin oublié ou d'un rondel à identifier, discutent avec vivacité et érudition ; aussi les retrouve-t-on comme de vieux amis dans *le Poisson rouge*, *l'Escargot bleu*, *la Tortue indigo* ou le récent *Poème des Griffons* ; on les reverra demain dans *la Poule verte* ou *le Lapin jaune*. Ces titres fantaisistes, s'ils surprennent, prouvent que le poète a gardé, avec un peu de la timidité de ses débuts, une modestie pleine de charme, la crainte de se prendre au sérieux et le sens du ridicule. Célibataire, il garde aussi, dans sa demeure de Passy voisine d'un restaurateur et donnant sur un charmant jardinet, la nostalgie des troènes de son Béarn et des gaves pyrénéens.

Bon enfant, serviable, tout en assurant son existence par des travaux en marge de l'austère politique, — « on perd sa vie à la gagner », a-t-il si justement écrit, — Tristan Derême a su, par miracle, garder à notre époque trépidante le goût de cheminer en musant.

Ma vie en silence s'écoule,
C'est pour peu d'hommes que j'écris,
Car, si je chantais pour la foule,
Je pousserais bien d'autres cris.

Ces vers, déjà anciens, le peignent tout entier : fidèle à ses rustiques pipeaux, il s'est bien gardé d'emboucher les trompettes épiques ; il n'ambitionne pas les lauriers d'Homère, mais, tout nourri de La Fontaine, rêve, osant à peine se l'avouer, d'être notre Ovide.

En 1909, il écrivait :

Fumerai-je au soir de ma vie
Une pipe en bois de laurier ?

Le destin, favorable au souriant poète, a déjà satisfait la moitié de ce vœu : sans attendre qu'il soit au soir de sa vie, il vient, par l'entremise de l'Académie française, de lui offrir sinon la pipe, du moins le laurier.

FIDUS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

L'EUROPE ET L'ESPAGNE

La France a pris la plus vive part au deuil qui, frappant la Cour d'Angleterre, a retardé jusqu'au 19 juillet la visite à Paris des souverains britanniques. Mais la collaboration politique n'a jamais été plus active ni plus intime entre les deux gouvernements. M. Neville Chamberlain poursuit avec ténacité et clairvoyance une politique qui n'est pas seulement britannique, mais largement européenne. S'il arrive à transformer la guerre d'Espagne d'abord en une guerre civile localisée en éliminant les facteurs internationaux, ensuite en une paix de réconciliation, il aura fait ses preuves de grand homme d'État. Mais il est obligé, dans son propre pays, dans son propre Parlement, de faire face aux attaques passionnées et sans mesure de ceux qu'il a appelés, dans son discours du 2 juillet, « les pacifistes altérés de sang ». L'idéalisme antifasciste du *Labour* et du libéralisme d'opposition s'est trouvé, ces derniers temps, dangereusement renforcé par la très vive irritation que les bombardements de bateaux portant pavillon et équipage britanniques ont produite dans l'opinion anglaise, toujours prompte à s'enflammer dès qu'il s'agit de la suprématie maritime de l'Angleterre et de la liberté du commerce sur mer. En même temps, les forces révolutionnaires internationales, déçues de voir la guerre d'Espagne s'acheminer lentement, mais sûrement, vers la victoire des nationaux et vers la pacification, font un effort désespéré et multiplient les incidents afin de faire sortir de la guerre espagnole la révolution uni-

verselle par la guerre généralisée. « Je me demande, a dit M. Chamberlain, si, depuis le commencement du monde, on avait jamais vu un tel spectacle de folie humaine. » On avait rarement vu, en effet, pareil déchaînement de passions, pareille association de haines sociales et de cupidités nationales. En présence de ce torrent, M. Chamberlain et M. Daladier, dans des conditions difficiles, ont le mérite d'opposer une inlassable volonté de prévenir les catastrophes et d'imposer la paix. C'est un devoir de les y aider et, en particulier pour la presse et pour les hommes politiques, d'éviter tout ce qui peut jeter de l'huile sur le feu.

La Révolution prolétarienne a publié, dans ses numéros des 10 et 28 mai, l'article d'un « libertaire », intitulé : *l'Organisation de la défaite,* qui montre que l'on ne se fait plus d'illusions à Barcelone sur le triomphe de la révolution. La concorde ne règne point parmi les divers éléments du front populaire de Catalogne ; communistes, socialistes, libertaires s'accusent réciproquement de trahison et ne s'accordent que dans la défiance envers le gouvernement de M. Negrin. Démoralisation par les bombardements, démoralisation par la presse, par la misère, par les défaites, par l'exode du gouvernement qui s'enfuit à Montserrat : « La population ne cherche pas à savoir comment cela va finir, car pour elle la cause est entendue, mais quand cela va finir. Elle ne croit plus au gouvernement ou elle n'y croit que parce qu'elle espère qu'il va capituler. » La fureur de l'habitant se tourne contre l'étranger. « Le volontaire étranger, qui est venu risquer sa vie ou sa santé, qui a enduré des privations, est confondu dans la malfaisance avec les envahisseurs italo-allemands. L'Espagne devient xénophobe. » « Les prisons regorgent d'hommes jetés là par ordre du gouvernement ; ils y sont souvent sur une simple dénonciation. » « L'Espagne est envahie, depuis la révolution, par une pègre d'aventuriers qui s'y est livrée aux pires excès, compromettant ainsi, aux yeux de l'étranger, la cause de l'Espagne républicaine et aussi celle de la Catalogne qu'on a particulièrement chargée de tous les méfaits. » L'issue ? « Seule reste la solution amiable, l'impasse des concessions ; au point où en sont les choses et telles qu'elles se présentent, on ne peut que gagner du temps, organiser le mieux possible le sauvetage et la retraite... La réconciliation nationale se fera aux dépens de ce qu'il y a de révolutionnaire de chaque côté... L'Espagne future est inconnue, mais elle ne sera pas à ceux qui l'envahissent militairement aujourd'hui : les tuteurs de l'Espagne resteront les obscurs financiers de la Cité. »

Cette appréciation d'un anarchiste sur l'état des choses et des esprits en Catalogne jette une lumière crue sur les événements de ces derniers jours. A situation désespérée, remèdes catastrophiques. Si l'échec définitif de la révolution internationale en Espagne se perdait dans le fracas d'une guerre générale, il semblerait moins cuisant au *Komintern* et de nouvelles chances de succès apparaîtraient pour lui. De là un effort désespéré, mais jusqu'ici heureusement vain, pour susciter des incidents, brouiller les cartes et mettre fin à ce que *l'Humanité* appelle « la honteuse politique de non-intervention et la sinistre comédie du Comité de Londres ». La presse communiste, en France, veut imposer l'abrogation de la mesure du 13 juin qui a réalisé enfin la fermeture de la frontière des Pyrénées à tout transit de munitions, armes, etc. « Les communistes, s'écrie dramatiquement M. Péri, seront-ils seuls à réclamer l'abrogation du blocus inique imposé à la démocratie espagnole ? » Les socialistes cherchent à louvoyer ; ils ne voudraient pas se séparer des communistes, dont ils sentent que la politique conduit tout droit à la guerre, et ils hésitent.

Dans les derniers jours de juin, la situation se complique. Les bombardements de bateaux dans les ports gouvernementaux ou à proximité des côtes se multiplient et touchent au point sensible l'opinion britannique. A qui en incombe la responsabilité ? A l'Espagne nationale dont l'aviation cherche à réaliser par les airs un blocus des ports gouvernementaux qu'elle n'ose plus tenter par mer depuis la perte de l'un de ses meilleurs croiseurs, plus particulièrement aux escadrilles italiennes, dont la base est à Majorque et qui travaillent pour le compte du général Franco sans trop se conformer à ses ordres ? Ou bien aux avions gouvernementaux qui voudraient pousser l'Angleterre à des représailles et en faire sortir la guerre ? Mais, dans la limite des eaux territoriales (trois milles marins), où s'exerce sur mer et dans l'air la pleine souveraineté de l'État qui possède les côtes, le droit international ne permet pas la protection des navires étrangers. L'amiral Taylor, dans une lettre au *Times* (28 juin), a précisé utilement que, dans la guerre civile espagnole, les eaux territoriales de chaque parti sont territoire ennemi pour l'autre ; chacun d'eux peut donc y procéder à toute action militaire qu'il lui plaît. Les bateaux étrangers peuvent y faire du commerce, mais c'est à leurs risques et périls. Si l'Angleterre intervenait pour les défendre dans ces eaux territoriales, elle excéderait son droit, interviendrait dans la lutte et commettrait un acte de guerre.

Quant aux bombardements de villes, on eut, à ce sujet, le 24 juin, une chaude alerte motivée par une démarche de M. Azcarate, ambassadeur de l'Espagne gouvernementale à Londres. L'intention de son gouvernement, dit-il, était, si de tels bombardements se renouvelaient, d'user de représailles, non seulement sur Burgos et Salamanque, mais sur des objectifs plus lointains, sur les points mêmes d'où partent les raids d'aviation, car le gouvernement, était-il dit, n'a pas seulement à se défendre contre une guerre civile, mais contre une guerre d'invasion. On voulut y voir une menace de bombardement contre les villes d'Italie et même d'Allemagne. L'Italie déclara aussitôt que sa réponse serait foudroyante, implacable. Londres et Paris signifièrent à Valence que de telles représailles n'auraient pas leur approbation et qu'elles ne se laisseraient pas entraîner à une guerre par des incidents d'une telle nature. Finalement, l'incident fut clos. Il avait montré combien, dans certains pays, on a les nerfs à fleur de peau.

Le *Times* écrivait à ce propos que l'Angleterre comptait sur l'action modératrice du Duce auprès du général Franco pour obtenir la cessation, tout au moins le ralentissement des bombardements de bateaux et de villes. Il résulte des témoignages et, en particulier, de l'article du « Libertaire » que nous citions tout à l'heure, que la plupart du temps les avions franquistes s'attaquent à des objectifs militaires et les atteignent.

L'Italie montre, en ce moment, une évidente bonne volonté à s'accorder avec l'Angleterre et à réaliser, par le retrait d'un nombre « substantiel » de ses volontaires d'Espagne, les conditions qui permettront à la convention du 16 avril d'entrer en vigueur. A la suite d'un entretien de lord Perth avec le comte Ciano (28 juin), la question des bombardements est entrée dans une phase nouvelle. Sir Robert Hodgson, qui représente l'Angleterre auprès du gouvernement de Salamanque, est venu à Londres afin de rendre compte à son gouvernement de ses démarches auprès du général Franco, et il en est reparti avec des instructions précises. Pendant ces derniers jours, on n'a pas eu à constater de bombardements aériens ni de villes, ni de bateaux, ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en aura plus. L'Italie a donc, conjointement avec l'Angleterre, exercé une action utile et modératrice. S'il était vrai, comme le suppose l'*Observer*, que le gouvernement allemand manœuvre pour empêcher l'accord anglo-italien d'entrer en vigueur, ce devrait être une raison pour nous d'en faciliter l'exécution. Qu'attendons-nous

pour envoyer un représentant à Burgos, auprès d'un gouvernement à qui obéissent les deux tiers des Espagnols ?

Le désir de conciliation apparaît manifeste dans l'interview donnée par le général Franco au correspondant du *Times* (28 juin). Son aviation, affirme-t-il, n'a jamais spécialement visé les navires britanniques, mais comment, à la vitesse et à la hauteur où elle vole, pourrait-elle les distinguer ? Les ports ont toujours été considérés comme un objectif militaire. A plus forte raison doit-il en être ainsi dans la guerre civile où les armements et les munitions arrivent surtout par mer. La plupart des navires coulés ne sont d'ailleurs pas réellement britanniques, mais ils appartiennent à des sociétés, dont plusieurs sont espagnoles, qui sont enregistrées en Angleterre afin de bénéficier de la protection britannique. M. Chamberlain, dans un débat aux Communes, a, de son côté, indiqué que bon nombre de ces bateaux, qui transportent à gros bénéfices des armes et des munitions, ne sont pas dignes d'intérêt et que les équipages eux-mêmes, alléchés par de très hautes payes, n'ignorent pas les risques qu'ils courent. Il n'y a donc pas lieu de s'émouvoir outre mesure des accidents dont ils peuvent être victimes. Le gouvernement de Burgos offre d'affecter un port, par exemple Almeria, aux navires ne transportant pas de contrebande de guerre et d'y soumettre le commerce au contrôle d'une commission internationale. La difficulté est de définir avec précision ce qui sert à la guerre. Ces questions maritimes ont vivement agité l'opinion britannique et fourni à l'opposition des thèmes qu'elle exploite avec un acharnement assez rare en Angleterre. Les tempêtes d'idéologie qui agitent le monde font sentir leurs effets même en Grande-Bretagne. On devine que les élections générales ne sont plus très éloignées et que, dans chaque parti, on s'y prépare déjà.

M. Neville Chamberlain, dont l'autorité s'accroît à mesure qu'il est plus attaqué et que d'ailleurs sa politique produit de plus heureux effets, a prononcé, en réponse à toutes les attaques de l'opposition et à celles du petit groupe nationaliste de M. Winston Churchill, un très beau discours d'inspiration élevée et de confiance résolue, dont nous avons cité déjà quelques phrases caractéristiques. Il y invite les libéraux d'opposition à se rallier à la majorité nationale. Il trace avec netteté la ligne de conduite que son gouvernement a suivie et suivra. « Nous avons lutté pour préserver cette libre démocratie de la domination étrangère et pour faire régner l'ordre et la loi plutôt que la force. Si notre liberté se trouvait une fois de plus en

danger, et si nous étions sûrs que la guerre fût le seul moyen de la défendre, nous nous battrions de nouveau. » Mais, dans la guerre, il n'y a pas de gagnants, tous sont perdants. Le devoir est donc de faire tout ce qui est possible pour éviter une nouvelle guerre. Le meilleur moyen d'y réussir, c'est que l'Angleterre soit forte. La politique de non-intervention a, dans l'affaire d'Espagne, sauvé la paix ; le retrait des volontaires est sur le point d'entrer en application ; ce n'est donc pas le moment de renoncer à une méthode qui a fait ses preuves : « Je ne crois pas que le pays veuille nous voir adopter une attitude de défi et d'agression qui peut sembler héroïque, mais qui pourrait avoir de terribles conséquences. »

Le plan pour le retrait des volontaires a été adopté définitivement par le Comité de non-intervention, le 5 juillet. Il ne reste plus qu'à obtenir l'adhésion des deux gouvernements espagnols. Lorsque le retrait des volontaires, comme le dit le Premier britannique, « laissera l'Espagne aux Espagnols », sans doute tout ne sera pas apaisé, mais, pour chaque pays, un redoutable sujet de controverses intérieures aura disparu. L'Espagne cessera d'être le champ clos où s'affrontent, non pas les forces de révolution et les forces de conservation, mais les formes diverses que prend, dans les différents pays, la profonde transformation prolétarienne des sociétés civilisées d'aujourd'hui. Le communisme de Moscou, travaillé en Russie même par d'irrémédiables dissensions intestines qui paralysent sa force d'expansion, pourra être, dans les pays occidentaux surtout, plus facilement enrayé par une forte politique d'ordre et de réformes sociales. Mais si l'Internationale communiste devait un jour emporter toutes les digues, ce serait par réaction contre cette forme intolérable, excessive, arbitraire, du nationalisme qu'a inventée le génie germanique au service des ambitions prussiennes et qu'il appelle le racisme. La force a toujours été nécessaire à l'ordre, mais il faut qu'elle soit au service d'un principe supérieur et spirituel. L'apologie de la force brutale, sa déification, ses abus atroces, voilà ce qui désespère les hommes d'aujourd'hui qui ont gardé le sentiment de la dignité de l'individu humain, et ce qui peut les jeter, si l'on n'y prend garde, dans les pires aventures révolutionnaires. Car il n'est pas vrai que la volonté allemande de puissance et de domination soit née de la crainte d'une révolution communiste ; elle est bien antérieure ; celle-ci lui sert surtout de prétexte et d'alibi. Pour l'autonomie des États et l'indépendance des individus, le grand péril est là.

AUTRICHE ET TCHÉCOSLOVAQUIE

Le sort de l'Autriche annexée par la Grande-Prusse est la triste illustration de ce que nous venons de dire. Elle est traitée en pays conquis ; des nuées de nazis allemands se sont abattues sur elle comme sauterelles, sous prétexte d'assimilation. Nombreux sont les nazis autrichiens qui, dans la ferveur de leur zèle pour la croix gammée, ont aidé par tous les moyens, y compris l'assassinat, à la réalisation de l'*Anschluss*, et qui maintenant sont déçus et mécontents. Dans l'armée allemande où ne manquent pas les hommes d'honneur, on ne cache guère l'indignation et l'inquiétude pour l'avenir que suscitent de pareils procédés. Sous le prétexte, d'ailleurs détestable, de l'antisémitisme, des bandes organisent le pillage des maisons, mettent en coupe réglée la fortune des particuliers. Celui qui est bon à rançonner est déclaré « non-aryen ». Des procédés raffinés de torture physique et morale obligent au suicide ceux qui voudraient résister ou qui sont soupçonnés d'être tièdes pour le nouveau régime ; mais souvent aussi on maquille en suicides les assassinats. Si l'Autriche était tombée aux mains d'une horde de bolchévistes, elle n'aurait pas été plus indignement traitée. Fini de sourire ou de chanter. M. Gœring a déclaré que le temps était passé de la traditionnelle *Gemütlichkeit* qu'aimèrent tous ceux qui ont connu Vienne avant le nazisme.

L'assimilation de la population autrichienne ne se fait pas sans difficultés, ni sans protestations. Dans une nouvelle fournée de gens arrêtés au cours de la première quinzaine de juin figurent un tiers d'anciens nationaux-socialistes autrichiens coupables d'avoir critiqué le régime de M. Burckel ; tous ceux qui ne peuvent pas prouver leur origine purement aryenne sont liquidés ; on en cite qui se sont tirés d'affaire en se vantant d'être nés d'une liaison adultère de leur mère ! Les prisons sont remplies de pauvres gens dont on convoite les biens ou qu'une dénonciation non contrôlée a fait arrêter. Dans une ville de province comme Graz, le nombre des personnes arrêtées atteint deux mille. A Vienne, toutes les maisons d'arrêt sont pleines ; on entasse cinq ou six prisonniers dans une même chambre où on les nourrit à peine. Avant les arrestations de juin, on évaluait à plus de 40 000 le nombre des prisonniers. Nombreuses sont les disparitions définitives. La *Gestapo* emploie les mêmes procédés que la *Guépéou* moscovite. Et les organes nazis prétendent que le national-socialisme

a sauvé l'Autriche du bolchévisme ! Le scandale a pris de telles proportions que M. Burckel a dû se résoudre à révoquer une douzaine de ses agents nazis.

Nous ne pouvons entrer ici dans le détail de ces faits qui tous ont été rapportés par des témoins ou des victimes. On s'acharne contre les hommes qui, sous le régime autrichien, étaient le plus en vue. Un écrivain catholique interné dans un camp de concentration est qualifié de superbolchéviste parce qu'il a représenté l'Autriche dans le Rassemblement universel pour la paix que préside lord Robert Cecil, et qu'il a organisé à Vienne une conférence d'un écrivain catholique émigré d'Allemagne. On déchaîne les plus bas instincts de pillage et de férocité du peuple contre les juifs riches, y compris les femmes et les jeunes filles, que l'on oblige à de dégradantes corvées de nettoyage des rues. Les juifs pauvres sont envoyés dans les camps de travail, comme des esclaves de l'État, et astreints aux plus durs travaux pour les plus maigres salaires. On s'acharne aussi contre les « réactionnaires », les légitimistes, les catholiques militants, les membres des Heimwehren, les fonctionnaires du front patriotique ; on cherche, parfois avec succès, à gagner au nazisme d'anciens socialistes ou communistes, mais la masse reste défiante. L'application du régime économique allemand, les restrictions alimentaires ne sont pas du goût du peuple viennois qui a toujours préféré le beurre aux canons. Avec l'Allemagne, sous la direction des nazis, ne va-t-on pas se trouver entraîné dans une guerre européenne pour la Grande-Prusse ? Les paysans de Styrie ou du Tyrol ne s'en soucient guère, non plus que les petits bourgeois et les ouvriers de Vienne.

Le clergé, dont une partie, à la suite du cardinal Innitzer, a cru détourner la persécution antichrétienne des nazis en se ralliant bruyamment au nouveau pouvoir, a perdu par ce fait la confiance des populations ; les associations catholiques ont été dissoutes et l'épiscopat commence à parler discrètement d'une ère de persécutions et de martyres. Le désarroi et la division sévissent parmi les catholiques d'Autriche. L'interdiction de participer au Congrès de Budapest, les injures de la presse nazie contre le cardinal Pacelli, accusé de faire le jeu du bolchévisme, ont ouvert bien des yeux. Les conséquences religieuses de l'*Anschluss* apparaissent, et à mesure que sont mieux connus les documents émanant du Saint-Siège, il devient évident que c'est le Pape qui, une fois de plus, a vu juste. Le grand journal catholique de Saint-Gall, l'*Ostschweiz*, a publié la lettre émouvante d'un prêtre autrichien à un groupe de catholiques nazis :

« Personne ne vous a-t-il encore dit que l'attitude adoptée par l'épiscopat autrichien n'a point rendu aux catholiques la paix de l'âme ; que, tout au contraire, une stupeur s'est produite non seulement parmi nous, mais aussi parmi les catholiques du Reich allemand et en dehors du Reich, stupeur dont il faut espérer que Dieu préviendra les épouvantables conséquences ?... Épargnez-moi la peine de vous parler des plaintes poignantes de nos fidèles catholiques qui se sentent dans l'impossibilité de fréquenter les prêtres qui portent la croix gammée. »

Tels sont, en Autriche, les premiers fruits du régime de compression et de terreur que le système nazi fait peser sur sa conquête. On a supprimé jusqu'au nom de ce pays ; on s'acharne à tuer tout ce qui rappelle sa personnalité historique, tout ce qui constitue sa sensibilité artistique, son originalité parmi les peuples. On croira peut-être y avoir réussi. Mais on ne détruit pas l'ombre d'un grand nom. Le fantôme de l'Autriche assassinée se dressera sur l'Europe jusqu'à ce qu'elle ressuscite. L'Allemagne paiera un jour l'erreur matérialiste d'avoir confondu le sang avec l'âme.

Entre le gouvernement tchécoslovaque et le groupe allemand des Sudètes, les négociations se poursuivent. Personne ne peut dire encore si un accord se fera. C'est Berlin qui en décidera selon les occurrences de la politique européenne et non d'après les préférences de M. Henlein et de ses amis. Le spectacle de ce qui se passe à Vienne commencerait déjà, dit-on, à refroidir l'ardeur de certains nazis de Bohême et de Moravie. Le point de vue du gouvernement reste invariable : dans le cadre de l'État tchécoslovaque souverain et intact il est disposé à des concessions très étendues qui peu à peu se précisent ; mais il se refuse à accorder un statut d'autonomie qui constituerait un État dans l'État et qui aboutirait, un jour ou l'autre, à un démembrement. Le congrès des Sokols a été, dans les circonstances actuelles, particulièrement solennel et émouvant. La Tchécoslovaquie y affirmait avec énergie, par le spectacle de sa jeunesse disciplinée et vigoureuse, sa personnalité historique et sa confiance en ses destinées. Le président Benès, dans un discours très acclamé, a dit : « Rien de ce qui pourrait nuire à l'État, à la République, à notre régime démocratique, ne sera fait ; mais, dans cette année du vingtième anniversaire de la République, nous fournirons au monde une nouvelle preuve de la fermeté, de la justice, de la force de résistance et du pacifisme de notre État, en faisant une tentative sérieuse pour réaliser une collaboration équitable entre les citoyens de toutes les nationalités. »

Le projet de statut n'est pas encore entre les mains des chefs du groupe des Sudètes ; le détail n'en est donc pas connu. Il s'agit d'un système d'autonomie provinciale très libéral et très étendu. D'après certains articles de la presse allemande, M. Kundt aurait déclaré ces concessions insuffisantes et demandé que le chef des Sudètes siégeât à titre permanent au Conseil des ministres, avec des pouvoirs très étendus, et au Conseil de la défense nationale. Chaque nationalité aurait la pleine liberté d'organiser selon ses propres conceptions sa vie culturelle, économique et administrative. Si telles étaient réellement les prétentions des minorités nationales, l'État tchécoslovaque ne pourrait les accepter sans signer sa propre déchéance. Mais ce ne sont là que des bruits, et, selon leur habitude, les journaux allemands cherchent à intimider la partie adverse pour aboutir à un accord ou, au contraire, laisser la question pendante afin d'en faire sortir, à son heure et à son gré, la guerre ou la paix ; il peut être tenté de jouer la partie sur le terrain économique et d'obliger la Tchécoslovaquie à une capitulation par une sorte de blocus commercial. Encore une fois, c'est de la politique générale que dépendra l'issue des difficultés locales. Mais soyons persuadés que l'objectif de la politique allemande reste et restera de faire disparaître, d'une manière ou d'une autre, tout au moins d'annihiler comme facteur de politique générale, cet obstacle slave sur la route de l'expansion allemande vers l'Est. Plus que jamais l'indépendance des États de l'Europe centrale et orientale est liée à l'indépendance et à l'intégrité de l'État tchécoslovaque.

Les difficultés pendantes entre la France, agissant en vertu de son mandat sur la Syrie, et la Turquie à propos du statut des populations turques du sandjak d'Alexandrette, viennent d'aboutir non seulement à un accord local, mais encore à un traité d'amitié entre les deux pays. On ne peut que se féliciter de cette heureuse issue. C'est là une question d'importance qui ne peut être abordée en quelques lignes et que nous réservons pour une prochaine chronique.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : André Chaumeix.

s.
-
,
e
e,
r
e
;
et
le
le
és
a-
ler
ite
nce
nce

de
pu-
non
atre
sue.
en
que.

C

qu'

sem

cou

des

ode

son

cess

me

mo

les

cac

vra

gris

dev

en

sou

LA DERNIÈRE HARDE

TROISIÈME PARTIE (1)

I

Cet homme-là ne faisait point de bruit. Il se coulait dans le taillis, sous les branches, avec une souplesse rampante. Il se tenait toujours au vent. Il était plus habile qu'une bête à se cacher sous l'épaisseur ou dans le frémissement des feuilles. Ses vêtements étaient couleur de mousse, couleur d'écorce, couleur de terre. Il se frottait la peau avec des plantes de la forêt dont l'odeur capiteuse effaçait son odeur d'homme. Maintenant que les cors des veneurs ne sonnaient plus à travers les Orfosses, que les bêtes endormies cessaient d'entendre dans leurs rêves les cris affolants de la meute, c'était lui qui rôdait dans la forêt reverdissante ; et la mort cheminait avec lui, furtive, approchant en silence sur les pas silencieux du Tueur.

Les biches avaient mis bas leurs faons. Si jalousement cachées que fussent leurs chambres de feuillage, il les découvrait toujours. Il emmenait avec lui un grand mâtin au poil gris fauve, une bête hirsute à la mâchoire de loup. Le mâtin devant, l'homme derrière, ils battaient les fourrés en flairant, en furetant de leurs yeux aigus. Tous deux retenaient leur souffle, glissaient derrière l'ados des fossés, cherchant les

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet.

épaisses nappes de mousse où s'étouffait le bruit de leurs pas. Le chien s'appelait Brisefort et il méritait son nom. Il n'était pas de roncier si touffu, si barbelé, qu'il ne pût y enfoncer sa quête. Le Tueur n'avait qu'à faire un geste, et il plongeait au travers des épines, le nez bas et les pattes sous le ventre. L'homme attendait, sans impatience, campé sur ses jambes torses et balançant vaguement ses longs bras. Une vieille casquette en loques abattait sur sa face camuse une bande d'ombre où luisaient ses yeux. Et ses prunelles au fond de cette ombre paraissaient plus pâles encore, d'une froideur grise, trouées de pupilles toutes petites.

Parfois, le chien reparaissait à la place même où il avait plongé. Il regardait le Tueur au visage, battait faiblement de la queue : « Il n'y a rien, il faut chercher ailleurs. » Ils repartaient tous deux, au fil des jours, des nuits qu'ils passaient dans la forêt, à la traque, à l'affût, à la piste, montraient le même acharnement tranquille où le temps ne signifie plus rien. Ils habitaient, de l'autre côté des étangs, une masure au bord d'un chemin creux. La forêt l'entourait de toutes parts. On ne voyait de là que le moutonnement des arbres, pas une route, pas un clocher. Les quelques champs de l'appartenance restaient en friche depuis des années : le Tueur, pour vivre, s'arrangeait autrement. Son plaisir et sa subsistance lui venaient de la forêt.

— Voici un fort où tu passeras, mon chien. Hardi donc, ça sent la biche.

Mais pas un mot ; rien que ce geste de la main. Le Tueur ne savait point parler. Quand d'aventure quelque bûcheron venait à sa cabane et qu'il grognait pour lui répondre, il s'étonnait d'entendre le son de sa propre voix. Brisefort, lui, n'avait pas besoin de paroles pour le comprendre et pour lui obéir.

Il avait disparu sous les ronces et l'attente recommençait. Mais cette fois, au lieu de revenir, le mâtin restait dans le fort. Et soudain, toujours invisible, il poussait un aboi retenu, un seul cri bref, aussitôt brisé, pour avertir et pour appeler. Les prunelles grises acéraient leur luisant ; et le Tueur, à son tour, sans se soucier des épines serrées, plongeait à même le fourré. Il y entrait à pleine poitrine, arrachant des cuisses et du ventre les lianes qui retardaient sa marche. La biche,

maintenant, pouvait l'entendre, rester même dans le taillis et laisser voir entre les branches son flanc fauve et sa croupe pâle. Le Tueur pensait : « Quelle belle cible ! » Mais il se connaissait : il n'avait pas emporté son fusil. Ce qu'il voulait, c'était prendre le faon vivant.

Le Tueur vendait les faons à des gens qu'il connaissait. Et ceux-là les revendaient à d'autres, beaucoup plus cher, en prenant pour eux seuls les risques du trafic, de l'emballage et de l'expédition. Pour un Grenou, un tel commerce était trop compliqué. Il lui suffisait de venir, à la nuit pleine, et de dire seulement : « J'en ai un. » Il déliait le sac de grosse toile où palpitait la tendre bête, recevait son argent et partait.

Voilà pourquoi, dans ces jours de ciel bleu, de feuilles nouvelles et frémissantes, il battait avec son mâtin les taillis profonds des Orfosses où les biches avaient faonné.

Le chien le sentait derrière lui. Ses pattes, bandées, montraient des tendons comme des cordes. Il pointait droit sa gueule vers la bouillée de drageons flexibles où le faon gisait sous les feuilles, les jambes longues et le flanc battant, dans la position même où sa mère l'avait renversé. Le Tueur n'avait qu'à se baisser. Il écartait un peu Brisefort, qui grondait, ses crocs luisants à l'air. Et ses grosses mains se refermaient, empoignaient les pattes fines, les croisaient et les entravaient. C'était une besogne délicate dont il enrageait à part soi. Il fallait la pensée de l'argent pour retenir le poids de ses mains. Car la tentation revenait, plus violente, à présent qu'il touchait cette chair tendre, cette douce chaleur bougeante et soyeuse. Il y avait aussi ce chien, son grondement, la prière sauvage de ses yeux. Tu en veux ? Tu en veux, Brisefort ? Calme-toi, ça vaut cent francs.

Le faon était ficelé, enfermé au fond du sac. La toile était percée de trous pour lui permettre de respirer. On pouvait toujours craindre qu'un coup de sang ne l'étouffât avant d'avoir regagné la maison. Et Grenou se hâtait, mécontent ; le même mot revenait dans sa tête, où se résumait sa rancœur : « C'est délicat, trop délicat. »

Le dernier faon qu'ils trouvèrent aux Orfosses était né depuis plusieurs jours. C'était une femelle ravissante, aux grands yeux d'un brun velouté, que l'Aile avait mise au monde. Et elle avait déjà la légèreté gracieuse, la vivacité

aérienne de sa mère. Quand Brisefort découvrit leur chambre, quand il jeta son rugueux aboi, elle partit en même temps que l'Aile. Et le chien, cette fois, bondit à sa poursuite sans attendre l'arrivée de l'homme. Il l'eut rejointe en quelques foulées, évita les sabots de la biche ; et l'étau de ses dents se referma au vol sur une patte de la petite bête. Un os si tendre sous la peau : à peine s'il avait craqué quand les dents s'étaient refermées. Le faon était tombé sur la mousse ; et il bêlait, regardant le mâtin de ses grands yeux ruisselants de larmes.

Brisefort l'avait lâché, parce que la course du Tueur sifflait dans les branches du fourré. Quand l'homme fut là, il se traîna le long de ses jambes. Devant eux, le flanc contre la terre, le cou ployé pour les mieux voir, la petite femelle se plaignait. Le Tueur la considéra, hocha la tête avec dépit. Sous son front bas, de vagues pensées se répondaient, menaient à son insu un rapide et obscur débat : « Mauvais ouvrage, celui de Brisefort. Mais pourquoi diable cet avorton, au lieu de rester tapi, avait-il pris bêtement sa course ? Le malheur qui était arrivé n'était pas de la faute du chien. Un malheur, oui, cent francs de perdus. Mais après tout, c'était la première malchance. De l'argent, on en avait assez. Pas de plaisir, alors ? Pas même une fois ? Il y avait assez longtemps que cette maudite contrainte durait, qu'on était sage... Manger du faon... une marinade ; et les os pour ce brave Brisefort. »

La main du Tueur ouvrit son couteau dont la virole cliqueta en se bloquant : une longue lame toujours aiguisée, au fil aussi tranchant que celui d'un rasoir. Cela s'égorge comme un agneau. L'entaille s'élargit en béant sans que l'on sente résister la chair. Le cou flexible, si gracieusement ployé, s'étire doucement et mollit tout à coup. La fine tête est retombée, les grands yeux bruns se sont voilés. Déjà fini, ce n'est rien du tout... Et la biche qui va et vient là-bas, qui se rapproche, qui tourne comme au bout d'une corde. Le Tueur pointe vers elle la lame rougie de son couteau, agite son bras pour l'obliger à fuir. Malgré le frêle cadavre qu'il emporte sur son épaule, cette journée lui laissera un regret.

Dès le soir, il reprit son fusil, retrouva ses postes d'affût. Il connaissait tous les gagnages où les bêtes douces vont faire

leur viandis, les bêtes mordantes leurs mangeures nocturnes. C'était, entre elles et lui, à qui prendrait le meilleur vent. Par les périodes de temps stable, les clairs de lune tranquilles de juin, les bêtes l'emportaient sur l'homme. La Bréhaigne l'éventait de haut, poussait un meuglement profond qui portait très loin dans la nuit. Toute la harde l'entendait, fuyait alors à toute vitesse pour se regrouper à l'écart. Le Tueur, dans le fossé où il s'était agenouillé, dans la fourche de branches où il se cachait sous les feuilles, entendait, lui aussi, le meuglement de la vieille biche. Il lâchait un juron et rentrait à sa masure. Ou bien, s'il en était temps encore, il coupait à travers les arbres et prenait un nouvel affût sur les routes des sangliers. Mais la lune s'attardait dans le ciel, la buée d'aube se mettait à fraîchir, et la vieille laie, avant même qu'il touchât l'orée, l'éventait à son tour et grognait pour avertir sa compagnie. C'était alors la même fuite éperdue, un éparpillement d'ombres qui laissait le champ désert, silencieux sous le clair de lune.

Mais d'autres nuits la brise tournait, se faisait la complice de l'homme ; ou bien un balancement du temps obscurcissait le ciel d'avant l'aube. Le Tueur pouvait se glisser dans l'ombre, approcher sous le vent des bêtes et les guetter à leur rentrée. Ni la Bréhaigne, ni la vieille laie ne jetaient leur cri d'alarme. Il s'allongeait le ventre dans l'herbe, poussait doucement son fusil devant lui, la crosse à toucher son épaule ; et il laissait les minutes s'écouler, les heures, s'il en était besoin, jouissant de son attente même, de la fraîcheur un peu rêche du matin, de sa veille immobile dans la chaleur de ses vieux vêtements, savourant sans se rassasier le même plaisir fruste et barbare à se sentir les regards clairs, les muscles vifs, à palper de la paume la crosse glacée de son fusil, du bout du doigt sa détente armée, jusqu'au moment où devant lui, dans la vague pâleur de l'aube, se levaient des formes vivantes qui grandissaient à sa rencontre.

Son coup de feu claquait et ne manquait jamais son but. Dès l'instant où la plaine, jusqu'alors uniforme et grisâtre, s'animait tout à coup des apparitions espérées, ses yeux désignaient leur victime. Et désormais ses gestes s'enchaînaient avec une rigueur infaillible : l'étreinte des mains sur le fût de l'arme, l'appui serré de la crosse à l'épaule, la visée

aiguë et rapide, et sous le doigt cette fuite progressive, douce et huilée, de la détente. Quand les bêtes s'enfuyaient à la détonation, l'une d'elles, frappée à mort, achevait de se débattre à la place même où elle était tombée. Le Tueur sortait de sa cachette ; et le dernier regard de la bête agonisante le voyait s'avancer dans le champ, marcher vers elle sur ses jambes torses avec son couteau à la main.

Dix nuits de suite, à son affût de l'aube, il tua ainsi aux lisières des Orfosses. Les animaux rentrèrent avant le jour. Mais il sortit plus avant hors du bois, se traînant lentement, lentement, dans un rampant silence qui le portait jusqu'à leur gagnage.

Il se plaquait contre les mottes, tordait son cou et ses épaules, les yeux fixés sur les cimes des épis. Peu à peu, l'obscurité nocturne devenait moins opaque et moins lourde.

Cette longue bosse à quelque distance, cette forme presque sans contours qui se déplace au bord du ciel, elle n'était pas là tout à l'heure. Elle est là. Ce n'est pas une ombre irréelle qui glisse sur des yeux fatigués. Combien de pas ? Une quarantaine. Voici un nuage qui approche dans le ciel, un peu nacré en transparence par le feu caché d'une étoile. Il va passer derrière la chose, il l'atteint, presque blanc derrière elle. Et, tandis qu'il poursuit son voyage, des contours se précisent plus nettement, se détachent sur sa pâleur : une échine, un long cou qui se lève, une tête inquiète dressée dans la nuit. A quarante pas, avant le grand bond effrayé d'une biche prête à l'éventer, les chevrotines du Tueur ont sifflé et blessé à mort. C'est une vieille biche, très grande, très lourde. Il faut la dépecer sur place avant que le jour ne paraisse. Mais Grenou, penché sur son cadavre, n'a pas besoin de la lumière du jour pour reconnaître la vieille guetteuse, la Bréhaigne des Orfosses mouillées. Il tâte son flanc tiède encore, relève ses manches et s'agenouille. Le cuir est dur, mais la lame est solide. Le Tueur pense : « J'ai eu ta peau, ma vieille. » Et il rit, tandis que sa lame tranche et que ses mains arrachent, avec une rudesse diligente, de grands lambeaux velus qui résistent longuement avant de se décoller.

De tout un mois, les bêtes n'osèrent plus sortir. Il n'était pas une de leurs routes où elles ne craignissent, désormais, d'entendre tout à coup claquer le fusil meurtrier. Le Tueur

était partout à la fois. La harde, privée de ses grands mâles par les chiens courants des veneurs, se voyait à présent massacrée par un ennemi plus redoutable encore, dont les embûches sournoises défiaient toute ruse et tout courage. Et les quelques biches survivantes, les hères, le Brèche-Pied et le Rouge ne quittaient plus les tailles profondes où ils dormaient le jour et tournaient peureusement la nuit, broutant les feuilles coriaces de l'été.

En juillet, plusieurs nuits éclatantes se succédèrent au plein de la lune. A la troisième, le Rouge se décida. Il partit seul, le museau caressé par une brise traînante et douce. Chaque palme de fougère découpait une ombre aussi nette que par le soleil de midi. L'écorce des hêtres brillait, miroitait de reflets ambrés. A la lisière, les champs s'étalaient sous la lune et le regard portait jusqu'aux confins de la plaine cultivée.

Au moment où le Rouge sortait, la compagnie de la vieille laie traversait les champs devant lui. Il voyait tous les sangliers, distinguait à trente pas les lignes brunes sur le pelage des marcassins, les blanches défenses sur les boutoirs des mâles, le luisant de leurs yeux sous les soies. Les bêtes noires s'arrêtèrent dans un carré de pommes de terre et se mirent à fouir en grognant. Le Rouge sortit et courut vers les blés. Quand il passa au vent des bêtes noires, le Pigache tourna vers lui sa hure, sa tête énorme, son garrot monstrueux.

Il passa la nuit entière dans les grasses cultures de la plaine et ne revint qu'au petit jour, le ventre chaud, les jambes alertes. Les sangliers fougeaient encore au milieu du champ bouleversé.

Ce fut juste au moment où il passait le fossé de bordure que siffla la balle du fusil. Le fossé était large, l'abrupt profond. Alourdi par sa nuit de mangeaille, il avait descendu la pente au lieu de sauter par-dessus. Ce hasard l'avait sauvé : la balle siffla entre ses bois, étoila derrière lui l'écorce d'un vieux chêne têtard. La seconde balle miaula dans le vide. Si promptement que le Tueur l'eût tirée, l'écart du Rouge avait été plus prompt encore.

Il perçut vaguement, derrière lui, le galop des sangliers. Presque aussitôt, le fusil tonna de nouveau. Un peu plus tard encore, alors qu'il était déjà loin, il lui sembla entendre un rire vers la lisière de la forêt, un hennissement de joie et de

triomphe que suivit longtemps dans le ciel l'aigre clameur des pies réveillées.

Elles seules, de toutes les bêtes du bois, virent le combat du Tueur et du Pigache. Quand Grenou eut manqué le Rouge, il entendit comme lui le galop des sangliers. Il les vit regagner le couvert, plonger derrière la vieille laie sous l'abri du taillis serré. Mais avant le passage du Pigache, il avait eu le temps de recharger son arme. Le puissant mâle avait aperçu l'homme. Ses yeux violâtres eurent un brasillement ; il le chargea avec une vitesse de bolide. Le Tueur visa au défaut de l'armure, juste à la base du cou massif. Frappé en plein élan, les deux pattes de devant comme fauchées, le Pigache vint s'effondrer si près que l'homme dut sauter de côté. Mais la bête était morte, bien morte, foudroyée par la balle qui lui avait traversé la poitrine. Sa hure, affalée sur la terre, restait inerte, pesait de tout son poids. C'était à cet instant, devant l'énorme cadavre, que le Tueur avait poussé le grand rire hennissant et fou que le Rouge avait entendu.

Il se calma, se prit à réfléchir. Il était tard, chaque minute comptait. Sa masure était proche, le mieux était d'y porter le Pigache et de l'y dépecer en paix. Seulement, sa victime était lourde. Quatre cents livres, même pour la vigueur de Grenou, c'était trop. Il jeta un regard sur la plaine, consulta sa grosse montre d'acier. Son parti était déjà pris : courir à la maison, atteler Brisefort à son chariot, y embarquer le pesant cadavre, le recouvrir de ramée feuillue, et puis rentrer au trot en suivant le vieux chemin.

Quelques instants plus tard, ayant détaché son mâtin, il courait avec lui vers l'endroit où gisait le Pigache. Brisefort avait compris de quoi il s'agissait. Ce n'était pas la première fois que son maître, à la pique de l'aube, poussait le chariot en courant sur un layon de la forêt : on allait retrouver une grosse bête et la ramener vers le saloir.

Le chien flairait les herbes et la terre en trottant un peu en avant. Il sentit bientôt le cochon, remua la queue et partit droit devant. Presque aussitôt le Tueur entendit son aboi. Il se hâta, surpris, vaguement inquiet, tendant le cou sans s'arrêter pour essayer de voir entre les branches. Et soudain, lâchant les brancards du chariot, il s'élança de toute sa vitesse.

Brisefort, le poil en brosse sur l'échine, les pattes raides, grondait à la hure du Pigache qui lui faisait tête de tout près. Le sanglier, pendant l'absence du Tueur, avait repris conscience et récupéré ses forces. Et maintenant, accoté de la croupe au talus du fossé bordier, son énorme encolure redressée, on eût dit un bloc noir et hirsute, une sorte de rocher broussailleux. Quand le chien faisait mine de sauter, il tournait lourdement son boutoir en le fixant de ses petits yeux sombres. Grenou, à cette vision, eut au cœur un spasme de joie. Il avait raccroché son fusil à la muraille de sa maison; ce serait une bataille de près. Haletant d'impatience et d'ardeur, il ouvrit son couteau, affermit son poing sur le manche. Puis il s'avança dans le clair et marcha contre le Pigache.

Ce qui allait maintenant arriver, il le savait : la bête, en apercevant l'homme, allait se détourner du chien, rassembler sa vigueur et charger. Alors, du moins, Brisefort pourrait aider son maître.

— Pille, mâtin ! cria le Tueur.

Le grand chien sauta en avant, et aussitôt hurla de douleur. Le boutoir du Pigache l'avait soulevé en plein bond, fait tournoyer dans un sursaut de l'encolure; et du même coup l'une des défenses lui avait tailladé le flanc. Il était à peine retombé qu'une seconde volte de la terrible gueule l'atteignait sous le ventre et le faisait hurler encore. Le Tueur se rua, tandis que le Pigache, les dents claquantes et ronflant de fureur, collait du groin à sa victime, la décousait et la mordait à mort. L'homme se rua d'un élan aveugle, sans autre idée que celle de frapper, d'enfoncer loin sa lame dans le corps profond de la bête. A peine fut-il sur la pente du fossé qu'il glissa sur la couche des feuilles mortes. Dans sa chute, il lâcha son couteau, vint heurter le Pigache à la cuisse et l'empoigna au hasard par les gardes en serrant de toutes ses forces. Mais les pattes du vieux mâle étaient grosses : à peine si les doigts de l'homme en contenaient la rugueuse épaisseur. Il était à demi couché, un peu au-dessus de la bête. Il appuya tout le poids de son corps sur les reins du grand sanglier, lâcha une patte moins d'une seconde pour reprendre son couteau : il le voyait à dix pouces de ses yeux, sur les feuilles, avec sa lame brillante et grande ouverte. Mais il sentit au même instant que la formidable encolure commençait à tourner vers lui; et il

ressaisit à pleine main la patte qu'il venait de lâcher. Quelques instants passèrent ainsi, le Tueur pesant sur le garrot de toute la masse de sa poitrine, les bras collés contre son corps et progressivement écrasés par l'énergie de sa propre étreinte, tandis que dans ses doigts crispés les grosses pattes agitées de secousses menaçaient de lui échapper et que, sous ses talons, la couche des feuilles pourries glissait, l'entraînait de plus en plus bas vers le fond bourbeux du fossé.

Brisefort ne hurlait plus, ayant sans doute achevé de mourir. Le sang du chien, celui de la bête noire engluaient aussi les feuilles mortes. Des crampes brutales nouaient les muscles du Tueur, de plus en plus fréquentes et douloureuses. Et toujours, un peu en avant de sa tête, le boutoir invisible tantôt faisait claqueter ses dents, tantôt entrefroissait ses défenses courbes et ses grais avec un grincement d'aiguisoir. Les mains de l'homme se mouillaient de sueur. Il lui semblait qu'un temps interminable s'était traîné depuis sa chute, alors que réellement quelques secondes à peine avaient passé. Il avait peur, une peur atroce. Et dans le même moment il éprouvait une joie farouche, plus intense mille fois que toutes celles qu'il avait connues. Il savait que l'instant approchait où son étreinte allait mollir, se relâcher, où la hure encore invisible allait enfin se retourner vers lui, les grinçantes défenses lui labourer profondément la chair. Mais il continuait à serrer, à peser, avec l'espoir que la bête blessée, épuisée par la perte du sang, faiblirait peut-être avant lui.

Ce ne furent point ses forces qui le trahirent, mais la sueur qui lui mouillait les mains. Une des pattes du Pigache parut rouler entre ses doigts, leur échappa irrésistiblement. Il eut le temps de saisir son couteau. Et aussitôt, avec un grondement plus bestial que celui du sanglier, il se mit à frapper dans les poils, dans la hure brusquement apparue, effroyable, baveuse et sanglante. Il avait basculé sur le dos, il essaya de s'arcbouter; mais la pente fangeuse se dérobait maintenant de toutes parts, sous ses talons, ses reins, ses épaules. Et il roula devant le Pigache en attendant le coup de boutoir.

Il devait, par la suite, retrouver deux souvenirs précis. Non pas celui de la première blessure qui lui avait déchiré la cuisse : c'était à peine s'il l'avait sentie, et moins encore les coups de défenses dont le vieux sanglier lui avait labouré la

poitrine. Ce qu'il se rappela surtout, ce fut d'abord le raidissement soudain du grand corps qui l'oppressait, et aussitôt une rémission extraordinaire, pour lui tout à fait incroyable au moment où elle s'était produite. Le boutoir brûlant et mouillé s'était détaché de lui, toute la hure s'était soulevée, soulevée encore. Il l'avait entrevue sur le ciel, les oreilles droites, la gueule ouverte aspirant l'air, les yeux angoissés et lointains. Et la hure était retombée, d'une seule masse ; et tout l'énorme corps avait pesé mollement à son côté, comme une chose désormais insensible, vraiment morte.

Alors, — et c'était son second souvenir, — le Tueur avait pris pleine conscience de la jouissance qu'il venait d'éprouver. Étendu dans la fange et le sang, près des cadavres des deux bêtes, saignant lui-même par de cruelles blessures, il revivait avec délices toutes les phases de la lutte sauvage où il avait pensé mourir. Il se sentait merveillement paisible, assouvi, heureux comme de sa vie entière il ne l'avait jamais été. Il mit sa main sur le corps du Pigache, dans l'épaisseur des soies bourrues, les caressa d'un mouvement régulier, machinal, et referma doucement les yeux.

II

Par les pies et les geais des lisières, la nouvelle gagna de proche en proche. Toutes les bêtes des Orfosses surent que le Tueur était couché dans sa maison et que de très longtemps elles n'auraient rien à craindre de lui. L'automne et l'hiver furent paisibles. Les veneurs couraient dans Fauboulois. Pendant des jours après des jours, la harde des Orfosses vécut dans une sécurité bénie qu'elle n'avait jamais connue.

Le Rouge, pour la première fois de sa vie, prit solitairement son buisson. Il choisit une jeune taille du côté de la Bouverie, une chênetière au bord d'un ruisseau. A la mi-mars, ses dagues étaient tombées. Il les avait mises bas en se roulant dans les broussailles, et puis s'était caché en attendant que sa tête se refît. Il souffrait, ses pivots saignaient. Mais bientôt, une peau d'un brun noirâtre les avait recouverts, et elle s'était gonflée sous la poussée persistante du sang. Cela formait au sommet de sa tête deux protubérances molles encore, enveloppées de cette peau comme d'un feutre duveteux et palpitant.

Le Rouge restait couché, presque immobile, dans la crainte de les heurter. Il mangeait sans se relever, cueillant du bout des dents les feuilles à portée de son mufle. Au bout de deux semaines, le premier andouiller apparut. Ses perches allongeaient toujours, poussaient un second andouiller, un autre encore. Au contraire de l'année passée, où la souffrance et la captivité avaient tari le croît de sa ramure, il surallait deux pousses d'un coup et devenait quatrième tête. Les battements de son sang se calmaient. Il oubliait maintenant, pendant des heures, le douloureux travail de ses bois. Les scions tendres du brout retrouvaient leur grisante saveur. Il se laissait glisser en de délicieuses somnolences, tandis que la forêt printanière bruissait autour de lui.

Autour de lui les taons bourdonnaient, les araignées tissaient leur toile. Il sentait sous sa peau le cheminement des larves d'œstres, qui, peu à peu, entre cuir et chair, gagnaient son cou et les poils de sa gorge. Parfois un chatouillement insistant, une piqûre vive, l'avertissait que l'une d'elles avait achevé sa métamorphose : une pupe, tombée de lui, se terrait sous sa litière même ; un peu plus tard, grosse mouche velue, elle fuserait dans la lumière et mêlerait son bourdonnement à celui des insectes ailés.

Et le jour vint, au fort de l'été, où il sentit sa propre vie. Sa tête avait tout allongé. Les derniers œstres, nourris de sa substance, prenaient leur vol et s'accouplaient. Une chaleur allègre circulait dans ses membres, ses yeux brillaient, tout son corps avait un éclat frais, rénové, comme si l'énorme flot qui l'avait longtemps entraîné, roulé dans ses tièdes profondeurs, l'eût ramené, lavé, à la lumière.

Il se leva, marcha sur le bord du ruisseau, brouta les feuilles acides et les fleurettes blanches du cresson. Et sentant que sa tête durcissait, il commença de toucher au bois. Jusqu'à l'automne, il resterait libre et léger. La solitude lui était joie ; joie, chacun de ses pas sur la mousse ou dans l'eau vive du ruisseau, le ploiement des jeunes tiges contre lesquelles il frottait sa ramure, le passage du pivert qui volait d'un chêne à un autre : et son bec dur, infatigablement, recommençait à cogner dans l'écorce.

Bourdonnement de la forêt d'été ; silence où le pivert frappe du bec dans l'écorce du chêne ; trêve de l'âpre faim

hivernale, du sang de printemps dans la tête, du sang d'automne au creux des reins, des mues fiévreuses, des larves épuisantes.

Le cerf, les yeux grands ouverts, ne regarde même plus sous les arbres le vol de l'oiseau vert et rouge. Le soir approche. Entre les branches, le ciel devient doré : et les larges prunelles, peu à peu, prennent la couleur dorée du soir. Oubli... La fraîche nuit va venir. Derrière la taille, au flanc d'une pente, d'anciennes meules de charbonniers ont laissé des ronds noirs sur la terre. Dans ce fraisil sec et craquant, le Rouge, cette nuit, ira se rouler sur le dos. Le pivert a encore changé d'arbre. Oubli des chiens, des hurlements au fond des combes : on n'entend plus les coups de bec, pas un bruit dans toute la forêt. Oubli des traînantes fanfares qui résonnaient, le soir, près des étangs. Pour quelles morts ? Le Rouge est vivant.

III

C'était la même futaie de hêtres, les mêmes grands arbres dans le clair d'étoiles, pareils à des colonnes de pierre. Il gelait. De loin en loin, dans la pureté transie de l'espace, une branche morte craquait violemment, et, peu à peu, achevant sa chute invisible, elle éclatait en heurtant la terre dure.

Les bêtes étaient encore debout. Elles se serraient les unes contre les autres, se réchauffaient ensemble à leur chaleur : quelques biches maigres, quelques hères de l'année, et deux grands mâles au milieu d'eux. L'aube d'hiver rosit le ciel entre les hêtres. Un soleil rouge et rond, sans rayonnement, monta au-dessus des étangs, allongea sur la glace un reflet rectiligne qui n'éblouissait point les yeux. Le plus grand des deux mâles écarta les biches et les hères, prit sa marche à travers le bois. Son port de tête, sa ramure avaient une majesté royale. Quatorze chevillures s'étageaient sur ses perches sombres, creusées de profondes gouttières et grumelées de perlures blanches. Il cheminait à grandes allures, fermes, régulières, et en même temps d'une légèreté glissante que les années n'avaient pas encore alourdie : car il était dans la force de l'âge, à peine amaigri par le jeûne, et chacun de ses pas sur la terre, le balancement de son cou puissant au rythme allongé de sa marche révélaient la vigueur, la santé, la perfection d'un organisme

parvenu au faîte de sa courbe, à l'apogée de sa beauté vivante.

Il continuait d'aller sous les hêtres. Les bêtes le suivirent un moment, mais insensiblement il se mit à forcer l'allure et les distança peu à peu. L'autre mâle, resté en arrière, alentit son pas, au contraire, se détourna de son côté : tous les deux disparurent dans la profondeur des arbres, entre leurs fûts bleuâtres et serrés. Mais à l'instant où le premier dix cors s'était séparé de la harde, un hère l'avait rattrapé en courant et s'était attaché à ses pas, comme s'il eût répondu à un ordre ou à un appel. L'un et l'autre, le grand mâle et le jeune, suivirent longtemps les routes dans les fougères. Le soleil montait derrière eux. Blanche de givre, la couche des feuilles mortes crissait sans trêve sous leurs sabots.

Ils atteignirent une pente inclinée vers le midi. Dans un creux aux bords arrondis, le givre avait déjà fondu, l'épaisseur des feuilles était douce. Le grand mâle plia les genoux, et le hère se coucha près de lui. Tout le jour ils suivirent le soleil, se relevant à mesure qu'il tournait pour gagner une reposée nouvelle, mieux orientée vers ses rayons. Le froid restait vif et mordant. Et pourtant, aux approches du soir, une vague mollesse passa dans l'air, un souffle humide qui traînait ses écharpes et ternissait la pureté du ciel. Les arbres, raidis par le froid, se détendaient, retrouvaient leur souplesse végétale. Le dix cors, ayant haussé la tête, respira profondément. Sous la bure terne de son poil hivernal, des reflets rouges flambèrent en ondulant. Il se mit sur pieds d'un élan, poussa doucement le hère du front vers la haute futaie des étangs où ils avaient quitté la harde, et s'en alla, seul, dans la forêt.

Presque toujours, maintenant, il était seul. Il n'y avait que les plus grands froids pour le ramener vers ses pareils. Mais dès que la rigueur des gelées commençait à perdre sa pointe, il les quittait et retrouvait sa solitude. Pour manger, pour se garder des hommes, il ne se fiait qu'à sa propre expérience, à des choses qu'il avait apprises et dont il taisait le secret. Autour de lui, des faons naissaient, grandissaient. Mais beaucoup, dès leurs premiers jours, étaient surpris dans leur chambre de feuilles et capturés vivants, comme autrefois, par le même homme aux yeux gris et méchants. Le Tueur avait perdu sa force dans sa bataille contre le sanglier. Pâle et boiteux, il se traînait en s'appuyant sur un bâton. Mais il

savait encore se glisser à travers les taillis, sous le vent, approcher sans froisser une branche, annihiler son odeur d'homme sous des odeurs de la forêt. A cause de lui, chaque printemps, des vies nouvelles disparaissaient encore, et la harde restait clairsemée.

Du moins le Rouge ne craignait-il plus rien du Tueur. Se coucher des heures pour l'affût dans l'herbe mouillée d'un fossé, attendre sur une fourche de branches la rentrée des bêtes en leur fort, il ne le pouvait plus et ne le pourrait plus jamais. Parmi les hommes, d'autres ennemis continuaient de traquer la harde, eux aussi les mêmes qu'autrefois. Les rares faons qui avaient grandi, devenus cerfs, avaient été l'un après l'autre forcés et portés bas comme les grands mâles disparus.

Chaque automne, le courre traversait les Orfosses, la meute hurlante et bariolée, les veneurs écarlates au torse ceint du cor de chasse. Trois heures, quatre heures et davantage, tous les échos des bois se renvoyaient les stridentes clameurs. Mais toujours, plus tôt ou plus tard, malgré ses feintes, ses détours, sa vitesse, le cerf était mis sur ses fins et porté bas par la dague des hommes.

Des automnes après des automnes. Combien de chasses à travers les Orfosses ? Et à chacune, d'automne en automne, un cerf de la harde mourait. Ce n'était que de jeunes bêtes craintives, trop promptes à fuir devant les chiens, hors d'haleine à leur premier galop, condamnées dès la première attaque. Tandis que les deux grands dix cors, chacun pour soi, ombres dans leur forêt natale, de saison en saison cheminaient leurs années à travers les embûches des hommes.

Le Brèche-Pied surtout était habile à se cacher. Son pelage, d'une nuance roussâtre et neutre, n'avait d'autre couleur que celles du bois, de la terre enfeuillée, des bougeants lointains forestiers. Une méfiance ombrageuse, constamment en éveil, des sens prodigieusement aigus le gardaient sans défaillance. Il évitait les terrains lourds, les veines d'argile, les ados de fossés d'où le vent d'ouest chasse les feuilles mortes. Il ne suivait que des routes secrètes, moussues, sablonneuses, où son pied ne laissait point d'empreintes. Jamais ses bois ne froissaient au passage des branches basses qu'ils eussent pu briser. Quand il se rembuchait, le matin, il s'avançait loin dans un fort, s'y couchait lourdement pour bien marquer sa

reposée, et puis, suivant son contre-pied, il en sortait par un grand saut en hourvari. Après quoi, il le contournait avant d'y pénétrer encore, d'y écraser une autre reposée, et d'en sortir une seconde fois. Il ne s'y couchait point, pour son repos de la journée, qu'il n'eût ainsi dérobé sa remise par une série de faux rembuchements. Et souvent il l'abandonnait pour gagner, en celant sa voie, un autre fort plus écarté et plus secret.

Le Rouge, comme lui, savait et pratiquait ces ruses. Mais il était d'ordinaire plus hardi. Tous deux avaient été courus, et tous deux avaient échappé. Pour le Brèche-Pied, ce n'avait été qu'à grand-peine, après d'épuisantes randonnées menées presque sur place avec un sang-froid sans défaut, mais aussi dans une tension nerveuse qui l'avait laissé, chaque fois, malade et demi-fou de peur à la pensée d'être lancé encore. C'était au point que cette peur ne l'abandonnait plus jamais. Au moindre bruit, il était debout, prenait le vent en frissonnant. Et il déambulait sans trêve, ne retrouvant un peu de calme qu'aux heures où ses routes furtives venaient à croiser celles du Rouge, son vieux compagnon d'autrefois.

Car le Rouge, lui aussi, marchait souvent à travers la forêt ; mais d'assurance, avec une attention tranquille, aussi constante et vigilante que celle de l'autre dix cors, mais sans crainte, mais librement. L'hiver, s'il arrivait que le Brèche-Pied l'accompagnât, il souffrait volontiers sa présence. Aucune rivalité, depuis d'innombrables soleils, ne les avait fait s'affronter. Pourquoi se battre ? Le Rouge se savait le plus fort, mais il avait ce qu'il voulait. Roi de la harde, il se servait d'abord, et n'abandonnait au Brèche-Pied que ce qu'il avait dédaigné : c'était sa loi, elle était acceptée sans qu'il eût à montrer sa force...

IV

Les tempes commencent à grisonner, mais l'homme est resté svelte et fort. Il a toujours les mêmes vifs yeux noirs, le même teint chaudement hâlé. Rester en selle de l'aube à la nuit, brousser des heures en appuyant les chiens, se jeter tout vêtu dans l'eau glaciale d'un étang pour relancer, à coups de fouet, un animal rasé sous les joncs, il le peut comme autre-

fois. Le chien qui l'accompagne a des poils blancs autour des yeux, des flancs maigres où se dessinent les côtes ; mais sa poitrine est large et profonde, et ses pattes dures sont infatigables.

— Va-i-là, c'est de lui, Tapageaut.

Il a neigé un peu dans la nuit, c'est un matin de beau revoir. Le Rouge a passé là, puis là. Le chien porte gaillardement le trait, bat du fouet en suivant la voie.

— Fi de ça, fi de ça, vilain !

Tapageaut se retourne vers l'homme, le regarde dans les yeux. Il voit que La Futaie sourit ; et, malgré la voie qui l'appelle, il revient pour lui lécher les mains. Ils sont amis, ils sont complices. S'ils ont filé au bois par ce dimanche neigeux, ce n'est point pour faire leur métier avant un courre de l'équipage ; c'est en secret, pour leur mutuel plaisir.

— Le Rouge ? Le Rouge ? interroge La Futaie.

La voie qu'ils suivent vient d'être croisée par une autre. Ni l'homme, ni le limier ne s'y sont mépris un instant : le pied de l'autre cerf porte une entaille au sabot droit, en dehors. Sans cela, il laisserait des empreintes toutes pareilles à celles du Rouge ; mais il y a cette fine brèche en triangle qui s'inscrit nettement sur la neige.

— Va outre, c'est de lui, mon bonhomme !

Le froid est vif et lumineux, la neige cède sous le pied en craquant. Ils ont repris aussitôt la voie droite et s'enfoncent dans le hallier. Jusqu'où la suivront-ils ensemble ? Ils ne savent pas, ils vont ardemment leur chemin, le sang fouetté par l'âpre bise et le soleil. Ce qu'ils désirent seulement aujourd'hui, ce qu'ils espèrent, c'est apercevoir devant eux, une seconde, la haute silhouette mouvante et rouge. Sept années ont passé, depuis le jour où le daguet captif a brisé la jambe de l'homme. Et depuis lors, il a vécu dans la forêt, et toutes les chasses ont été vaines qui l'ont lancé aux Orfosses Mouillées. L'autre, le Brèche-Pied, on le portera bas : cela est sûr, il suffira de le vouloir un jour, de s'accrocher à lui en tâchant d'oublier le Rouge. Mais après, quand on l'aura forcé, on reviendra au vieil adversaire, on se redonnera corps et âme à la lutte secrète, passionnée, que l'on mène depuis sept ans. Mais cela, c'est un autre espoir, lointain encore, éternellement reculé, contre lequel pourtant la raison ne pourra jamais

rien, ni les échecs, ni le temps qui s'écoule et qui s'incline vers la vieillesse.

— Va-i-là, mon Tapageaut.

On est premier piqueux d'équipage, on est grand chien meneur de meute. Mais chaque semaine, en se cachant du maître et des valets, on se retrouve dans la forêt ; mais chaque année, la saison des chasses révolue, on s'acharne sur les voies du cerf rouge, on les regarde, on les flaire, on les apprend avec une avidité jamais lasse. Et l'on fait suite pendant des heures, avec ce seul espoir permis d'approcher une fois encore la bête royale et dédaigneuse, de croiser le regard de ses yeux. Cela du moins est arrivé ; souvent, de plus en plus souvent. De telles rencontres ravivent la fièvre qui s'apaise : il semblerait que le cerf rouge les veuille, qu'il accepte comme à dessein de rencontrer dans la forêt l'homme et le limier qui le suivent, et de se montrer à eux.

C'est une très vieille, une très longue histoire. Cela a commencé peu après la fuite du daguet. La Futaie, sur son lit de blessé, constamment avait pensé à lui. Il ne lui en voulait pas du coup qu'il lui avait porté. A ses yeux, c'était un accident, et dont il était responsable ; la bête avait bien joué son jeu, attendu et saisi le moment où elle pouvait forcer sa geôle : il y a des oublis qui se paient. Mais La Futaie ne pouvait se défendre contre une rancune obscure et tenace. Il la jugeait déraisonnable et se plaisait à la nourrir, parce qu'elle présageait déjà le désir et l'espoir exaltants qui devaient être désormais comme le sel de ses journées. L'avoir blessé, ce n'était rien. Mais dans cette fuite, dans cette disparition, l'homme pensait découvrir il ne savait quelle trahison, le reniement d'une amitié qu'il avait cru, tant elle était forte en son cœur, tant elle montait avec puissance vers la douce bête aux yeux dorés, sentir refluer d'elle à lui dans le mystère pailleté de ses yeux. Il le croyait toujours. Il en souffrait comme d'une trahison d'homme, mais avec une acuité plus trouble, car sa souffrance même avait la chaleur de la bête, un poids de chair velue qui lui mettait cette fièvre dans le sang. Le Rouge ne pouvait pas savoir que l'homme allait le délivrer. Mais La Futaie songeait : « Ma main t'aurait ouvert la porte et t'aurait montré la forêt. Ma voix t'aurait dit : tu es libre. Et de ta joie, de ton grand bond vers les Orfosses,

j'aurais été heureux, heureux... » Le Rouge l'avait frustré ce jour-là. Et depuis, pendant de longs mois, le froid de son absence avait ressemblé davantage à l'abandon d'un renégat.

Voilà sept ans que l'homme et son limier resserrent les cercles de leur quête. Maintenant, de plus en plus, le Rouge se laisse approcher. Invisible, rasé dans les broussailles, ses jambes ramenées sous le ventre et son mufle collé sur la terre, il les a vus passer à quelques pas, les regards fixes, les prunelles agrandies ; et de très longs frissons, comme autrefois dans l'enclos grillagé, lui couraient à travers le poil tandis qu'il les suivait des yeux, se relevait sans bruit derrière eux, et, caché derrière une cépée, tendait le cou pour les voir encore. Est-il si sûr de lui qu'il méconnaisse leur opiniâtreté ? De jour en jour, il se garde un peu moins. Un soir, près des étangs, à l'opposé de la vaste clairière, il les entend dans les Orfosses, le glissement de leurs pas, la voix si grave et si profonde qui parle doucement au chien. Ils ne le cherchent point ce soir, ils se promènent dans la forêt. Alors le Rouge reste à l'orée, debout ; il écoute la voix de l'Homme. Et, quand ils apparaissent tous deux par-dessus les joncs de l'étang, il s'éloigne en suivant la lisière, hors des arbres, à pas très lents ; et il frissonne encore, de sentir leurs yeux qui le suivent.

— Nous le rembucherons, Tapageaut !

L'hiver qui a semé cette neige sera-t-il son dernier hiver ? Auparavant, nous ferons suite de l'autre, le dix cors à la pince ébréchée. Cet hiver même, au prochain courre : les jours allongent, il n'atteindra pas à la nuit. C'est un beau dix cors, Tapageaut. Mais le Rouge...

Ils tiennent toujours sa voie sur la neige, sans savoir où elle les conduit. La Futaie, de moment en moment, abaisse les yeux et reconnaît l'empreinte. Le chien va son pas d'assurance, sans même flairer la neige dans sa course. Et voici que le soir approche, depuis des heures qu'ils marchent sur la voie. Elle a tourné comme au hasard, au gré d'une flânerie sans but. L'homme sent le froid pénétrer ses vêtements, durcir les arbres autour de lui. Mais cette sensation reste vague, à peine consciente. Il songe au cerf rouge, il médite : « Ce qu'il faut, c'est le détourner, le remettre dans une enceinte. Cela seulement. Après, quand on l'aura lancé, on le courra

deux jours s'il le faut. Mais avec Tapageaut devant, la meute ne se rebutera pas et tiendra jusqu'aux abois. Quinze lieues de fuite, par delà Fauboulois ; et trois fois cet évanouissement. Voilà sûrement ce qui donne au Rouge cette tranquillité dédaigneuse, ce qui le pousse à reparaître, comme par bravade, devant mes yeux, à profiler sur le rideau des arbres, sur le plein ciel, sa longue forme et sa tête couronnée. Il doit avoir là-bas, près de la rivière aux Ramiers, un refuge qu'il croit inviolable. Mais que j'arrive, ah ! que seulement j'arrive à le remettre... »

Le limier flaire et rebauldit. Il faut bien croire ce que l'on voit : le Rouge est sorti dans la plaine. Et tous les deux, l'homme et le chien, descendent la pente et traversent la plaine. Sur un très long espace, le soleil de midi a fondu la mince couche blanche. Il fait trop sombre désormais pour qu'on puisse voir le pied sur la terre. Il regèle, le nez de Tapageaut se glace : la piste du Rouge est perdue.

Les deux errants se hâtent vers l'abri, la chaleur des chiens sous leur toit, la flambée dans la cheminée. Voici l'étang, le terre-plein du chenil, la cour sablée devant la maison. Un peu au delà, sous de grands ormes défeuillés, on distingue vaguement un haut grillage qui se rouille et s'affaisse.

— Ho ! Tapageaut ?

Le limier a gémi tout à coup, si bas, avec une douceur ardente, on ne sait quel désir ou quelle peur. Tout son poil, des épaules à la queue, s'est hérissé en ondulant. Et il regarde, le cou tendu, les pattes raidies, du côté des vieux ormes nus. Les yeux de La Futaie ont suivi le regard du chien. Et là-bas, dans le bleu gris du soir, à quelques pas du grillage abattu, il voit la grande silhouette rougeâtre, toute droite et portant haut sa tête.

V

Encore un printemps, un été. Depuis des jours déjà, les paysans labourent par la plaine, sèment le blé dans les sillons. Les hirondelles sont parties ce matin, les mésanges des lisières filent en tourbillons vers les maisons et les jardins. Et ce soir, au coucher du soleil, la première brume de l'année s'est levée sur les étangs.

Le Rouge, à la nuit pleine, les a tournés par la joncheraie d'en haut, s'est enfoncé dans le taillis qui les borde à l'opposé. La harde des biches était là, cinq femelles ; et près d'elles, seul mâle dans toutes les Orfosses, un daguet aux bois fourchus. C'était le hère de l'hiver passé, le même qui suivait le Rouge le long des pentes où tournait le soleil. Au passage, le grand dix cors s'est assuré de sa présence, mais il a continué sa route.

Devant lui, le taillis s'est clairsemé. Il a traversé un chemin, un vieux chemin dur et usé. L'endroit était désert, sauvage : quelques friches embroussaillées, autour d'une masure basse dont l'unique fenêtre était close. Le cerf, avant de traverser, a longuement épié cette fenêtre, son contrevent disjoint, la lueur louche qui filtrait à ses fentes. Il a passé en la fixant toujours, assez loin, à une grande portée de fusil. Et il a continué encore, jusqu'à un petit tertre où poussaient quelques chênes nains. C'est sur ce tertre qu'il s'est arrêté, tout contre l'un des petits chênes, presque enfoncé dans son feuillage.

La pleine lune d'octobre allait bientôt monter dans le ciel. Il regardait un halo roussâtre qui débordait déjà l'horizon, attendait la montée de la lune. Elle apparut, énorme, presque rouge, monta lentement, plus claire de seconde en seconde, et plus petite. Il ne la quittait pas des yeux, la tête un peu penchée, comme engourdi par la douce lumière blonde qui coulait maintenant dans le ciel. Il se sentait las et fiévreux...

Le Rouge plia les genoux, se coucha. La faim ne le tourmentait pas. Il sentait son cœur lourd, gonflé par la poussée du sang. Derrière lui, vers le vieux chemin, un petit chien hurlait à la lune. C'était un roquet au poil jaune, maigre et galeux, à l'attache devant la maison du Tueur. Le Tueur ne devait pas dormir, mais il ne pouvait plus marcher et le Rouge ne le craignait point.

Hier encore, sur l'allée des Mardelles, l'Homme et le chien avaient passé. Ils reviendraient. Le Rouge, maintenant, savait leur opiniâtreté. Leur odeur et leur trace lui devenaient une obsession dont il ne pouvait plus se défaire. Quand ils restaient trop longtemps invisibles, une inquiétude, une angoisse grandissantes, mêlées d'attirance et de crainte, le poussaient à rechercher leurs voies. Le Rouge, toujours couché sous les branches du petit chêne, remua l'échine comme pour

secouer des chaînes et fit longuement frémir les feuilles. Alors, dans le champ de blé noir, il entendit un bruit furtif, ambigu, le sifflement d'une aile ou celui d'une gorge d'oiseau. Cela restait à ras de terre et pourtant planait à travers l'ombre, se taisait, reprenait plus loin. Le Rouge scruta la nuit devant lui, sans rien voir d'autre que les chênes et les feuilles du blé noir sous la lune. Mais tout à coup une chose flottante et pâle, à peine réelle, tournoya dans la clarté lunaire ; et le bruit rauque, sifflant et doux, voleta encore au ras des mottes.

Alors le Rouge sut que les oies sauvages étaient parties pour leur voyage d'automne, qu'elles arrivaient sur les chemins de l'air. Celles qu'il venait d'entendre au-dessus du champ de blé noir n'étaient sans doute que quelques-unes, avant-courrières du grand vol migrateur. Quelques instants plus tard, en effet, leur appel aérien siffla faiblement dans la nuit ; et aussitôt, comme une réponse venue de très loin dans le ciel, le Rouge distingua un immense frémissement soyeux, un murmure d'ailes qui grandissait, pareil à la rumeur du vent.

Quand le vol s'abattit sur le champ, le cerf était debout et frissonnait de tout son corps. La nuit entière, autour de lui, claquait de grandes ailes invisibles, lui jetait aux naseaux le souffle de ces milliers d'ailes. Et bientôt, presque instantané, ce fut un silence saisissant, un dernier battement de rémiges, un dernier cri sifflant et doux. Le Rouge ne voyait pas les grands oiseaux couleur de lune, mais tout le champ palpitait comme une voile, et la chaleur des voyageuses, apportée sur les vagues de lumière, poussait jusqu'à ses pieds de molles ondes inépuisables.

Il se remit à frissonner. Et tout à coup, venu du fond de ses entrailles, lentement enflé à travers son corps, montant, irrépressible, de sa poitrine à sa gorge brûlante, son premier brame jaillit dans la nuit.

VI

— Écoutez, dit Grenou le Tueur.

Il avait mis sa main sur le bras de La Futaie. Tous deux, penchés vers la fenêtre, guettaient le second cri du Rouge. Il monta, tremblant et grave, se prolongea, de plus en plus haut et sonore, à travers la forêt nocturne. La Futaie dégagea

son bras : le contact de cette main livide, piquetée de tavelures roussâtres, lui était insupportable. Depuis deux heures qu'il était là, le dégoût de soi l'oppressait, l'empêchait de respirer. La fenêtre était grande ouverte derrière son contrevent rabattu. Ils n'étaient séparés de la nuit que par ces quelques planches disloquées.

— Tout coi, là, bellement, Tapageaut.

Le grand limier, appuyé sur sa cuisse, pesait de tout son poids en tendant son nez vers l'espace. Il écoutait, tendu, le brame énorme du cerf rouge ; mais il tenait sa gueule serrée, sans même gémir du fond de la gorge. La Futaie posa sa paume sur le flanc maigre, le caressa lentement, continuellement. Il put enfin regarder Grenou, son visage plat, ses yeux glacés. Le Tueur, depuis le dernier printemps, avait encore beaucoup changé. Il était maintenant décharné, le dos voûté, la poitrine creuse ; à chaque instant, une méchante toux le secouait de quintes brèves et dures qui lui mettaient la sueur au front. Blême, les paupières bleuies, il portait la mort sur ses traits.

— C'est... là qu'il rentre, alors ? dit La Futaie. Juste à l'endroit où le fossé bordier tourne au midi vers les Mardelles ?

Le Tueur fit seulement oui, d'un signe. Son regard immobile, pénétrant, ne quittait point le chef piqueux. Et il passait dans ses prunelles de petites lueurs de joie maligne. La Futaie aurait bien voulu poser quelques questions encore. Mais il vit que le Tueur riait, sentit ses joues devenir chaudes ; et il se tut, en caressant le chien.

Dehors, à de longs intervalles, le Rouge criait. La bête, parfois, devait pencher la tête et bramer les naseaux contre terre : car son mugissement s'étouffait et les hommes avaient peine à l'entendre. Alors le chef piqueux se rapprochait de la fenêtre, s'agitait sur son escabelle et, de nouveau, regardait le Tueur. Il n'y tint plus, il demanda :

— Vous l'avez vu ? Vous l'avez vu par corps ?

De nouveau, le Tueur fit un signe, et la petite lueur ironique voleta au fond de ses prunelles. La Futaie tira sa montre : il n'était guère plus de minuit. Pendant cinq ou six heures encore il lui faudrait rester ici, dans ce taudis sombre et fétide. Ils avaient mis, devant la chandelle, un

écran de carton qui renvoyait sa lueur vers le fond de l'unique pièce ; et cette lueur tremblait en fumeronnant, faisait sortir de l'ombre une paillasse sur la terre battue, des peaux raides pendues aux solives.

Ce fut le Tueur qui parla le permier. Il commença d'une petite voix enrouée, trouée de râles, interrompu souvent par les accès de sa méchante toux. Alors il s'arrêtait, haletant, reprenait souffle et repartait. Cette nuit, pour une fois, il avait envie de parler. La présence singulière de l'homme qui était assis là, sous son toit, allait remuer au fond de lui trop de souvenirs, d'émotions assoupis, pour qu'il ne cédât point à la tentation excitante qui lui poussait les mots aux lèvres. Plus il parlait, plus il avait de choses à dire.

— Qui aurait cru ça ? disait-il. Nous voilà pourtant à causer, vous et moi. Tranquillement, comme des camarades. Ça vous étonne, je le vois bien, parce que vous êtes un homme fier. Mais moi, je trouve ça naturel : j'aurais parié que ça viendrait un jour... Oui, c'est par là qu'il rentre le matin, depuis longtemps. Il ne se méfie plus de moi, il sait bien qu'il n'a rien à craindre, pourvu qu'il passe à cent bons mètres, cent cinquante mètres de la maison. Vous comprenez pourquoi, il se rappelle que je l'ai tiré... Oublions ça, c'est tellement vieux. Et à présent je suis flambé, ce ravageur de Grenou est f... Les faons que je vous ai volés, je n'en sais seulement plus le compte : plus de faons que votre équipage n'a pris de cerfs depuis trente ans. Bah ! laissez donc, il en naîtra encore. A quoi est-ce que vous pensez ? Il y a cinq biches à la harde, et puis le Rouge... C'est vrai que vous allez le tuer. Mais quand le tuer ? Demain ; c'est écrit dans vos yeux. Si j'étais vous, je le courrais demain. Savez-vous à quoi vous pensez ? Ça vous gêne que je vous le dise ? Pourquoi ? Vous êtes venu ici, chez Grenou, parce que vous savez qu'il ne vous y éventera pas. Quand il sera cinq heures du matin, vous me demanderez comme ça, bien poliment, à grimper dans le fenil, à vous cacher derrière la lucarne. A votre place encore, je ferais sûrement la même chose. Je connais ça, on est poussé, on n'entend plus raison à rien, on va. Vos raisons, allons donc ! je pourrais vous les dire aussi : je suis chasseur. Pas de la même façon que vous, c'est entendu ; mais dans le fond, nous sommes bien pareils. Vous pensez à la harde, est-ce

vrai ? aux petits qui ne naîtront pas, l'an qui vient, si vous forcez le Rouge demain. Vous vous dites qu'en attendant un peu, seulement quinze jours, seulement huit, les biches porteraient cet hiver. Mais vous vous dites au même moment que si vous attendez huit jours, si vous laissez passer cette nuit, vous ne le rembucherez plus... Écoutez-le. Il a bramé encore une fois. Il est toujours à la lisière, sur le tertre, peut-être dans le champ de blé noir. Où sera-t-il la nuit prochaine ? Que de tourment ! Vous avez bien tort. Moi, Grenou, je vais vous rassurer : il y a ce daguet fourchu, d'abord, qui est solide et plein de sang. Et puis, voyons... le grand cerf voyageur, le Pèlerin qui est en route ? Il n'a jamais manqué, celui-là ; les biches l'attendent, leur vieux bouc noir. Qu'elles portent du Rouge ou de lui, qu'est-ce que ça fait, pourvu qu'elles faonnent ? Vous autres, de l'équipage, vous en serez quittes, cette année, pour laisser reposer les Orfosses. Vous attaquerez à Fauboulois, voilà tout. Et moi, lorsque les faons naîtront, je serai sans doute bien tranquille, allongé sous quatre pieds de terre... Alors la harde se refera... sans le Rouge, vous voyez bien ; sans le Rouge, mon vieux, sans le Rouge...

La Futaie l'écoutait, immobile. L'homme qui parlait voyait plus clair que lui dans son cœur. C'était dur, d'entendre de telles choses, et qui sortaient d'une telle bouche. Mais puisqu'il était venu, qu'il était décidé à rester, à demander vers le matin, comme le Tueur le lui avait dit, à grimper dans le fenil, à se cacher derrière la lucarne, il oubliait son humiliation, son dégoût ; il ne pensait qu'à son désir.

— Le vent se tient dans les hauteurs, dit Grenou ; ce sera un jour de soleil. Il restera longtemps dans la taille, au ressui : la rosée d'aube l'aura beaucoup mouillé.

Plus tard, avant que La Futaie eût parlé, il dit encore :

— C'est le moment.

L'aube était proche, la lune depuis longtemps couchée, quand le Rouge poussa son dernier brame. La Futaie monta dans le fenil, colla ses yeux au trèfle de la lucarne. Devant lui, entre de petits chênes espacés, il voyait un épaulement de terre, d'un bleu de cendre. Au-dessus, tout le ciel était pâle, à peine rayé par deux petits nuages longs, pâles comme le ciel. Le temps passait ; le plus haut des deux nuages rosit,

puis le second. De la lucarne, on ne pouvait pas voir l'orient ; mais les nuages devenaient plus roses, et le ciel bleuissait entre eux.

Soudain les nuages s'éclairèrent, barrèrent le ciel d'un double trait de flamme. Et juste à ce moment, entre deux des petits chênes, l'homme vit le Rouge qui prenait le vent. Alors il leva ses jumelles, saisit la bête dans leur champ lumineux. Le grand cerf était immobile. A l'orée déserte du bois, dans le silence et la pureté de l'aube, il battait lentement des paupières, haussait le mufle pour mieux toucher le glissement frais de l'air matinal. L'homme pouvait voir se dilater les ailes sombres de ses naseaux. Et peu à peu, sans qu'il en eût conscience, ses propres lèvres se mirent à battre, murmurèrent de confuses paroles :

— Te voilà. C'est vraiment toi, le Rouge. Plus beau encore... Ah ! ne bouge pas.

Il déplaçait lentement ses jumelles, le parcourait de ses regards comme d'une caresse interminable : les jambes fines, si longues, si nerveuses, la hampe profonde que la naissante lumière mordore, le cou large et velu qui pâlit un peu vers la gorge, et surtout ce visage de bête, ces grands yeux pleins de songe où il a pu voir autrefois, de tout près, se refléter les branches des arbres et les nuages qui passaient dans le ciel. Il murmurait :

— Le plus beau de tous. Je le savais. Le roi de la forêt.

Quand le cerf recula sous les chênes, sortit du champ de ses jumelles, ce fut en lui le sursaut égaré d'un réveil. Il eut une seconde d'affolement, mais aussitôt se ressaisit, chercha et retrouva des yeux la silhouette rouge qui marchait sous les chênes. Dès cet instant, il se sentit lucide et fort, maître de son cœur, de ses nerfs : et il ne fut plus qu'à l'action.

Le Rouge marchait vers le fossé bordier. Il n'était pas à deux cents mètres. L'homme remit ses jumelles dans leur étui de cuir, appuya son front sur la porte. Son champ visuel était assez vaste pour embrasser tout à la fois le fossé que suivait le Rouge, le vieux chemin devant la maison, et, sur la gauche de ce chemin, une large bande du taillis où l'animal allait sans doute rentrer. Il le vit franchir le fossé, sans sauter, s'arrêter sur le bord du chemin pour épier et reprendre le vent. Il y avait encore cent cinquante mètres jusqu'à la touffe

de prunellier qui masquait les jambes du grand cerf ; mais son encolure et sa tête se montraient à découvert, et il lui paraissait si près qu'au moment où il tourna les yeux du côté de la maison, il se crut vu et s'écarta de la lucarne. Aussitôt, le Rouge diminua ; il l'apercevait toujours dans l'ouverture en forme de trèfle qui entaillait la porte pleine, mais prodigieusement lointain, au cœur d'un nimbe de soleil qui trouait l'ombre du fenil comme une étrange fleur dorée. Il rapprocha son front, l'appuya de nouveau contre les planches vermoulues ; et il revit la bête grandir, lever à découvert son encolure et sa ramure derrière la touffe de prunellier.

Il s'était rassuré : le Rouge ne pouvait pas le voir dans les ténèbres où il était caché. Il ne le quitta plus des yeux, attendant qu'il franchît le chemin et rentrât dans le taillis.

Ah ! enfin, le Rouge avait bougé. Il descendait sur le chemin, l'échine onduleuse et penchée selon la courbe du talus. Debout sur la chaussée rugueuse, tout son corps à nu maintenant, ses longues lignes en mouvement toutes offertes aux regards de l'homme, il fit vers la maison à peu près une vingtaine de pas, retourna ensuite sur son contre sans quitter l'empierrement du chemin. L'homme souriait : il le voyait ruser, serrer ses pinces et choisir les cailloux avant d'y poser ses sabots. Il dépassa ainsi l'endroit où il avait descendu le talus ; et tout à coup, avec une soudaineté hallucinante, il s'envola vers le taillis, d'un bond en flèche oblique dont l'homme ne vit point la chute. C'était fait, il s'était rembuché. La gorge du piqueux se serra.

Quand il descendit du fenil, Grenou et Tapageaut somnolaient près de la fenêtre. Ils l'entendirent, levèrent les yeux vers lui. Il inclina le front sans rien dire.

Sept heures. Il fallait patienter. Du côté de la petite taille, des oiseaux jacasseurs criaient : le Rouge devait s'être couché, mais la tête droite et les sens vigilants. Les deux hommes continuaient à se taire. Ils savaient l'un et l'autre que toute hâte serait maladroite ; qu'il n'y avait, pour le moment, rien d'autre à faire qu'à patienter en écoutant crier les geais.

— Quelle heure ? demanda Grenou.

— Bientôt huit.

— Vous avez le temps.

« Deux heures encore avant le rapport. Le rendez-vous est

à la pointe des Orfosses, en limite de la Bouverie. Je demanderai qu'on mène les chiens, au couple, par la petite route de bordure. Elle rejoint le vieux chemin à un demi-kilomètre d'ici. Nous reviendrons sur mes brisées. Il faudra découpler à l'endroit juste où je l'ai vu sauter. Une voie froide ; mais mon Tapageaut fera suite. »

Il s'est levé. Le Tueur murmure :

— Laissez le chien à la maison.

La Futaie, seul, suit le vieux chemin dans la frange d'herbe qui le borde. Le soleil est déjà haut et fort, les dernières gouttes de la rosée tremblent au creux des folioles. Voici la place où il a sauté. C'est inutile de chercher le volcelest, La Futaie a pris ses repères : un cornouiller sanguin et une touffe de saule argenté. Il ne brise pas, de peur que le craquement d'une branche n'aille émouvoir la bête cachée. Il raie la terre de la semelle, deux traits en fer de flèche dont la pointe indique la rentrée. Et, cela fait, il écoute l'espace.

Rien ; la rumeur d'un matin d'automne, les cognées lointaines des bûcherons vers les pins du Chat-Sauvage, le claquement de roues d'un fardier...

« Il a dû attendre, couché, que son pelage eût séché au soleil, se remettre debout et s'avancer jusqu'au bord de la taille pour y épier une dernière fois. Maintenant, il est parti vers les étangs et la joncheraie. Il est tranquille. Les geais, fatigués de le suivre, sont retournés vers la lisière. Il va ; il entre dans les joncs ; il reprend le couvert sous les grands hêtres de la futaie. Ah ! encore des jacassements, là-bas, des claquements d'ailes dans les cimes. » L'homme, en regagnant la maison, les entend, les situe à coup sûr vers le ravin où serpente le ru. Un nouveau regard à sa montre : neuf heures bientôt ; les instants vont compter. Mais le Rouge est encore debout : il faut attendre ; il faut attendre.

— Il est remis, a dit enfin Grenou. Maintenant, vous pouvez faire l'enceinte. Méfiez-vous sur l'allée des Mardelles, vous y serez à mauvais vent.

La Futaie, rapidement, passe la botte au cou de Tapageaut. Le chien, dressé, commence à tirer sur son trait...

Il n'était pas tout à fait dix heures quand La Futaie, ayant achevé sa quête, remonta l'allée des Mardelles. Il vit de loin

les habits rouges, les chevaux tenus en main, la nappe blanche et feu de la meute. A ce moment seulement, il pensa qu'il avait oublié de se mettre en tenue d'équipage. Il était en brousseur de fourrés, de vieux houseaux serrés à ses jambes, une casquette délavée sur la tête, et sur le dos un tricot de laine décoloré par les intempéries. Il eut un geste d'insouciance, un sourire ; mais il pressa le pas davantage pour achever de gravir la pente.

Il arriva, mit sa vieille casquette à la main, marcha droit vers le maître sans un regard pour les veneurs qui se tenaient autour de lui.

— Monsieur..., dit-il.

Ce n'était pas sa voix accoutumée, le ton modeste et réservé qu'il prenait pour dire ses rapports. Tous ceux qui étaient là le regardaient, déjà stupéfaits : cette irruption juste au dernier instant, cette tenue presque débraillée, ces joues chaudes sous l'ombre du poil, ces yeux brillants d'ardeur et de joie... Les bavardages s'étaient tus. Dans la meute, quelques chiens gémirent.

— Monsieur, dit La Futaie, ou mes yeux et mon limier me trompent, ou je me crois...

C'étaient les mots rituels du rapport. Il s'arrêta, l'haleine lui manquait. Était-ce d'avoir monté si vite la longue pente des Mardelles ? Il entendit seulement alors, comme prononcés par une voix étrangère, les mots mêmes qu'il venait de dire. Alors il rit, de ces mots ridicules. Sa poitrine respira librement, puissamment. Et il lança d'une voix claire et vibrante :

— J'ai détourné le grand cerf rouge !

MAURICE GENEVOIX.

(La dernière partie au prochain numéro.)

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES

LA CONFÉRENCE DE SAN REMO

Pour saisir la portée de la grande Conférence interalliée de San Remo en avril 1920, il est nécessaire de rappeler les épisodes, troublants pour la concorde des Alliés, qui se produisirent alors pour des raisons obscures qui n'ont pas encore été révélées.

En Angleterre, des conférences du Conseil suprême avaient donné lieu à de sérieux dissentiments entre alliés. M. Nitti, Premier ministre d'Italie, dont l'attitude à l'égard de la France ne s'était pas manifestée, passa brusquement du côté anglais. M. Millerand, alors président du Conseil et ministre des Affaires étrangères, le trouva désormais contre lui dans ses revendications contre les procédés allemands contempteurs du traité de Versailles. Les correspondants des journaux italiens, jusque-là convenables pour nous, firent volte-face avec leur ministre. Le comte Sforza fut des premiers à la Consulta à le remarquer. On chanta victoire ; on proclama l'isolement de la France en face d'une Angleterre et d'une Italie étroitement unies ; et un froid grave s'introduisit dans les relations franco-italiennes.

Cette situation s'aggrava encore beaucoup du fait de l'occupation française de Francfort. Cette action était non seulement légitime, mais indispensable ; sans quoi, nous courions à de sérieux dangers. Du côté allemand, on violait le traité de Versailles en occupant la Ruhr. Les effets de la victoire pouvaient être très gravement atteints. Évidemment,

une erreur sérieuse avait été commise par le Quai d'Orsay. Nous nous étions engagés à Londres à ne rien entreprendre militairement contre l'Allemagne sans avertir et consulter le gouvernement britannique, et nous avions occupé Francfort en avertissant ce dernier à la dernière heure et en ne le consultant pas. Double erreur, sans doute, mais qui ne justifiait pas l'attitude des ministres britanniques, et encore moins la publication d'une note anglaise dont le moins qu'on pût en dire est que M. Millerand aurait été en droit de ne pas l'accepter. D'autre part, on faisait campagne contre ce qu'on appelait notre militarisme. De tout cela, l'opinion publique des deux mondes était fort agitée.

M. Lloyd George avait donc proposé, avec notre consentement, de réunir en conférence sur le sol italien le Conseil suprême. Je considérais avec quelque appréhension une telle réunion en Italie. Je prévoyais que l'opinion publique de nos voisins s'aigrirait si une solution de la question adriatique n'était pas adoptée par la Conférence. Or, rien n'était moins probable.

Telles furent les conditions dans lesquelles s'ouvrit, le 17 avril 1920, la Conférence de San Remo. Elles ne nous étaient nullement propices. Froideur et tension entre la France et l'Angleterre, tension entre la France et l'Italie ; irritation française contre certains de ses alliés de la guerre ; tout cela militait contre une entente. Si nous montrions une contenance résolue, nous risquions d'être mis en minorité. En outre, les prétentions allemandes s'accroissaient devant la division des Alliés. On croyait à Berlin avoir partie gagnée contre nous.



M. Millerand était accompagné, en outre des experts financiers et militaires, par le maréchal Foch, M. Berthelot et par moi. Mon brillant conseiller d'ambassade, M. Charles-Roux, m'accompagnait. Je ferai observer ici que le désir de M. Millerand était que je siégeasse à ses côtés à la Conférence. Il en fit la proposition. Elle fut contestée par M. Nitti, appuyée par M. Lloyd George. M. Nitti, me dit plus tard M. Millerand, ne paraissait pas se soucier de ma présence. Les Premiers ministres italien et anglais objectèrent que, n'étant pas

accompagnés de leurs ambassadeurs, ils se trouveraient à l'égard de leur collègue français dans une situation d'inégalité. M. Millerand aurait pu répondre que, réunissant en sa personne la présidence du Conseil et le portefeuille des Affaires étrangères, c'était lui qui était désavantagé, MM. Lloyd George et Nitti étant accompagnés de lord Curzon et de M. Scialoja. J'avais participé d'ailleurs aux conférences de guerre interalliées de Rome, de Saint-Jean de Maurienne et de Rapallo. M. Millerand préféra ne pas insister ; et je ne fis aucun effort pour l'y inciter.

Le président du Conseil jugea avec raison indispensable, avant toute réunion, de s'expliquer personnellement avec les ministres anglais sur les décisions à prendre. C'était la première fois qu'ils se rencontraient depuis la publication de la fameuse note anglaise. M. Millerand revint assez satisfait de ce premier contact. M. Berthelot, lui, avait une impression contraire. Les séances suivantes montrèrent que M. Berthelot ne se trompait pas.

A la séance interalliée, M. Lloyd George proposa derechef, en effet, de convoquer à San Remo les représentants du gouvernement allemand pour s'expliquer avec eux sur leurs facultés de paiement des dommages et réparations de la guerre.

M. Millerand, un peu surpris de cette proposition, répondit qu'il ne voyait pas les avantages d'un pareil contact. Toutefois, par esprit de conciliation, il consentirait à cette réunion d'un caractère si nouveau, mais sous la réserve que l'on spécifierait expressément dans quelles conditions elle se produirait. Les conditions préalables qu'il posait étaient les suivantes :

1° Exécution intégrale des clauses du traité de Versailles par l'Allemagne ;

2° Désarmenent de l'Allemagne stipulé par ledit traité ;

3° Accord préalable des Alliés sur les conditions financières en ce qui concernait le paiement des dommages et réparations, et les conditions ci-dessus à exiger et, au besoin, à imposer à l'Allemagne ;

4° Accord préalable sur les sanctions militaires à appliquer à l'Allemagne au cas où celle-ci se déroberait à ses obligations ;

5° Déclaration commune et publique des Alliés énonçant ces conditions.

M. Lloyd George ne fit pas d'abord d'objections de principe à ces conditions. M. Millerand déclara, en outre, que le gouvernement français était prêt à évacuer immédiatement Francfort si, à cette condition, les Alliés consentaient à substituer l'occupation du bassin de la Ruhr par les troupes alliées. Comme il fallait s'y attendre, le Premier anglais ne goûta pas cette proposition. Il y opposa diverses objections ; et les choses en restèrent là. Il fut toutefois décidé qu'on demanderait aux experts militaires, le maréchal Foch, le maréchal Wilson et le général Badoglio, de présenter au Conseil suprême plusieurs solutions militaires en vue d'assurer l'exécution du traité de Versailles. Je dirai, pour n'y plus revenir, que ces grands experts décidèrent unanimement qu'une seule solution était possible, l'occupation du bassin de la Ruhr. Ainsi le maréchal Wilson, comme technicien, se séparait de son premier ministre, et le général Badoglio le suivait.

*
* *

Ceci se passait le matin du 19 avril. Dans l'après-midi, un changement de front se produisit soudain. M. Lloyd George déclare qu'il ne s'agit plus d'arrêter les conditions préalables à imposer aux Allemands. Ce qu'il faut, c'est convoquer les chefs du gouvernement allemand à San Remo. Dès lors, la situation se dessine. Il s'agit bien d'une tentative de revision du traité de Versailles. Le lendemain, on apprenait que les journaux de Berlin en parlaient et annonçaient qu'une tentative serait faite à San Remo par les Alliés pour amener la France à atténuer ses sévérités à l'égard de l'Empire allemand. Le gouvernement de Berlin avait-il été préalablement informé de ces intentions ? Il est permis de se le demander.

Quoi qu'il en soit, M. Millerand repoussa la proposition anglaise. Il dit que les Alliés n'étaient pas venus à San Remo pour y tenir une conférence avec les Allemands et y discuter sur un pied d'égalité. M. Lloyd George s'éleva vivement contre le point de vue français, M. Millerand maintint fermement sa manière de voir, et la séance fut levée dans quelque désordre.

M. Millerand nous réunit, le maréchal Foch et moi, et nous en délibérâmes. Nous fûmes d'avis unanime de résister à outrance, alors même que la Conférence se romprait.

Une telle éventualité paraissait d'ailleurs invraisemblable. Pour moi, M. Lloyd George devait fatalement se reprendre. L'opinion publique anglaise, déjà inquiète de la tournure des choses, marquait sa désapprobation du différend anglo-français. Des nouvelles pessimistes, adressées de San Remo aux journaux anglais par leurs correspondants, éveillèrent au delà de la Manche de graves préoccupations.

Ces prévisions se réalisèrent. Après une semaine, M. Lloyd George acceptait les conditions posées par M. Millerand. Il acceptait, sauf des modifications sans importance, le texte français de la déclaration commune à faire.

M. Nitti fit un dernier effort pour faire supprimer dans la déclaration l'obligation qu'acceptaient les Puissances alliées de procéder à d'autres occupations militaires en territoire allemand, si l'Allemagne n'exécutait pas les clauses du traité de Versailles. M. Lloyd George le contredit nettement, et il n'en fut plus question.

L'issue de cette Conférence, dont l'enjeu était si grave, fut pour M. Millerand un succès aussi grand que mérité. Soutenu par ses collaborateurs, il sut établir les bases d'une politique française vraiment nationale.

CAMILLE BARRÈRE.

LES BOMBARDEMENTS AÉRIENS ET LA POPULATION CIVILE

Il est des questions qui ne laissent pas indifférents les hommes de cœur. Elles touchent de trop près la vie des peuples pour que les gouvernements puissent les éluder. Elles intéressent trop vivement les bases de la sécurité nationale pour que les fervents du patriotisme les négligent. Elles engagent trop profondément l'avenir de l'humanité pour que ne soit pas brisée à temps la « nouvelle table de la loi » de Nietzsche : « Devenez durs ».

Quand, des villes horrifiées d'Espagne aux foules grouillantes de Chine, montent des cris de douleur, le monde, qui frémit de pitié, n'est pas sans trembler de crainte. D'une guerre qui prend, à de certains moments, l'aspect d'une répétition générale, à des hostilités qui n'évitent leur nom véritable que pour devenir plus cruelles, les bombardements aériens procèdent avec une ampleur, une dureté qui ne laissent plus qu'un caractère d'épisode à ceux de l'Angleterre en Arabie et presque d'anecdote à ceux de la Bolivie au Paraguay. La valeur des engins s'accroît sans relâche. La menace grandit du fait que la supériorité des armements passe des nations comblées, pour longtemps apaisées, aux nations non satisfaites, avides d'expansion. En même temps, la doctrine immolatrice de l'État totalitaire semble devoir se prolonger dans celle d'une guerre totale. Il n'est pas jusqu'à la triste illusion, née d'un pacte signé par les Puissances infidèles à son esprit, qui ne contribue à favoriser l'agresseur en lui laissant les favorables perspectives d'une guerre sans lois.

Devenus conscients d'un danger, dont les peuples s'inquiètent, les gouvernements s'émeuvent. Par des notes diplomatiques, des communiqués à la presse, ils annoncent au monde qu'ils admettent enfin que le problème n'est plus de ceux qui mûrissent dans le silence. L'heure approche où, sous la pression de l'opinion, ils devront passer de la parole aux actes. Alors il est à souhaiter qu'ils entreprennent, d'un même mouvement, la tardive réparation de leur longue indifférence, née d'un imprudent excès de confiance dans l'euphorie du pacifisme.

I

De cet excès de confiance, orateurs et poètes, utopistes intrépides, ont donné les premiers l'exemple. Pour eux, le progrès est toujours le fruit de la science. A croire leurs prophéties, « à mesure que les conquêtes de la pensée humaine s'étendent, la félicité des hommes s'accroît, la raison, la bonté, l'harmonie prédominent ; la misère cesse, la douceur de vivre augmente, la civilisation s'épanouit. » A cet d'état d'esprit, un grand lyrique prête l'éclat du verbe. Victor Hugo demande : « Qu'est-ce que l'aéroscaphe dirigeable ? C'est la suppression immédiate, absolue, instantanée, universelle, partout à la fois, à jamais des frontières. C'est toute borne, toute séparation détruite ; c'est le vieux nœud gordien lâchant prise. C'est toute la tyrannie sans raison d'être. C'est l'évanouissement des armées, des choses de la guerre, des exploitations, des asservissements, des haines. C'est la colossale révolution pacifique. C'est surtout, et comme par un coup d'aurore, l'ouverture de la vieille cage des siècles. C'est la mise en liberté du genre humain. »

Vaine illusion, douce rêverie, dangereuse chimère. Si jamais l'humanité doit s'élever à cette paix suprême, c'est après avoir couru le risque d'une destruction totale. Comme avertis par une prescience exacte, tous ceux qui, depuis la Renaissance, cherchent la conquête de l'air s'arrêtent effrayés devant les maux qui peuvent en résulter. « Grâce, disait Roger Bacon, à ses foudres plus redoutables que les tonnerres du ciel, une faible quantité de matière peut produire des explosions accompagées d'une vive lumière, et ce

fait peut se répéter jusqu'à détruire une ville et des bataillons entiers. » Dans sa double et sublime vision de l'imitation par l'homme du vol des oiseaux dans l'air et du mouvement des poissons dans l'eau, Léonard de Vinci garde la crainte que les hommes n'emploient une telle invention pour se détruire. En 1670, dans son *Prodromo overo saggio di alcune inventioni nuove premesso all'arte maestra,* dédié à Léopold Ier, le jésuite Lana, dont Leibniz suit, en ses lettres à Spinoza, le hardi dessein, imagine un navire qui doit fendre l'air à voiles et à rames, soutenu par quatre sphères en cuivre, délestées de leur air par le vide parfait ; mais c'est en souhaitant, tout le premier, qu'une telle découverte, — tant elle l'effraie, — reste sans suite. Pris entre le désir de la publier et la terreur de la voir pervertir, il en vient presque à désirer s'être trompé. « Qui ne voit, écrit-il, que pas une cité ne serait à l'abri d'une surprise ? A tout instant pourraient, du ciel, y descendre des soldats : on pourrait s'en prendre aux navires, et, par le jet de lourds poids, en détruire les cordages ou en faire périr l'équipage, enfin incendier des bâtiments à l'aide de feux artificiels et de bombes ; il n'y aurait plus de sécurité ni pour les navires, ni pour les villes ! »

Tous trois, le savant philosophe, le grand artiste, l'obscur jésuite ont prévu qu'un jour serait réalisé le vœu du présomptueux Icare. Mais ils ont aussi prévu la rançon d'une telle invention. On raconte que la maréchale de Villeroy, octogénaire et presque mourante, s'était fait transporter à son balcon pour assister, en 1783, dans les jardins des Tuileries, à l'ascension de Charles et de Robert. Elle ne pouvait croire aux ballons, mais quand elle vit l'aérostat avec ses deux passagers s'élever dans les airs, elle ne put retenir ses larmes et s'écria : « Les hommes trouveront le secret de ne plus mourir, mais quand je serai morte. » Non seulement la conquête de l'air ne devait pas faire avancer l'humanité vers le « secret de ne plus mourir », mais, bien au contraire, hâter, multiplier la mort d'un élan irrésistible.

Peut-on essayer, par un commun effort, d'interdire à l'invention nouvelle d'entrer dans la guerre ? Certains, optimistes, gardent cette espérance. Montesquieu l'examine : « Ne crains-tu pas, mande, en un passage des *Lettres persanes*, Usbeck à Rhedi, que l'on invente quelque manière de des-

truction plus cruelle que celle en usage ? Non, si une invention venait de se découvrir, elle serait bientôt prohibée par le droit des gens. » Vaine espérance ! Sans doute, un peu plus loin, ce n'est pas sans justesse que notre Persan observe que les princes doivent reculer devant certaines méthodes de guerre en présence de peuples qu'il s'agit pour eux de conquérir, à moins toutefois qu'il ne s'agisse, en les exterminant, de prendre simplement leurs terres. Mais, si de telles considérations peuvent agir sur les modalités de l'emploi de l'invention, elles ne sauraient avoir pour effet de lui fermer, d'une manière totale, absolue, la mise à la disposition de la guerre, puisque avec elle les intérêts vitaux de l'État, le service même de la nation sont en cause. Dès l'instant qu'après la montgolfière, qui s'élève seule dans l'air, le ballon, avec Pilâtre de Rozier, y conduit l'homme, la politique et la guerre l'appellent. « Jamais bulle de savon, dit en août 1783 la *Correspondance littéraire* de Grimm et de Diderot, n'occupa plus sérieusement une troupe d'enfants que le Club aérostatique de MM. Montgolfier n'occupe, depuis un mois, la ville et la Cour. J'ai déjà vu nos politiques de café calculer avec une douleur vraiment patriotiques l'accroissement de dépense que causerait sans doute l'établissement indispensable d'une marine aérienne. L'inquiétude est que l'Angleterre, notre rivale, ne s'en empare, ne la perfectionne avant nous et n'usurpe bientôt l'empire des airs, comme elle occupa trop longtemps celui de Neptune. »

C'est en vue de la guerre et pour le siège de Gibraltar que Montgolfier travaille.

Quand Pilâtre de Rozier s'élève : « C'était de la joie, c'était de la surprise, c'était de l'admiration », écrit Rivarol ; mais aussi « c'était de la stupeur, de la crainte : il en est qui voient déjà des armées s'égorger dans les airs et le sang pleuvoir sur la terre. » Vraiment voudrait-on, comme en 1793-1794, à l'armée du Rhin, limiter l'emploi des aéronefs à la reconnaissance, au transport des dépêches ? Dès l'instant qu'un service de guerre est confié à l'aéronef, la légitime défense veut que son action soit entravée par l'ennemi : l'autoriser à la reconnaissance, c'est immédiatement l'engager au combat. Encore pendant un certain temps peut-on se flatter qu'il ne s'agira que d'un combat d'air à air. Mais

bientôt il devient manifeste que l'action pourra s'exercer de l'air à la mer et à la terre.

A la première Conférence de La Haye en 1899, les vingt-six nations assemblées acceptent à l'unanimité pour cinq ans l'interdiction de lancer des projectiles et explosifs du haut des ballons. Ce qui faisait accepter la prohibition, c'est qu'à ce moment le développement de la science n'avait pas encore permis d'envisager utilement un tel lancement. En 1907, quand, à la seconde Conférence de La Haye, quarante-quatre nations s'assemblent au Binnenhof, dans la Salle des Chevaliers, le dirigeable *Patrie* monte dans le ciel de France. Le temps des interdictions platoniques est passé. Interdire l'air à la guerre, c'est seconder l'espoir de la limitation des armements que caresse le Tsar. Redoutant l'armée nouvelle, qui doit lui faire perdre sa « ceinture d'argent », la Grande-Bretagne, Puissance insulaire, maintient sa position ; l'Autriche-Hongrie, les États-Unis, de petites Puissances d'Europe et d'Amérique la rejoignent. Le Japon s'abstient, l'Allemagne se réserve.

La France, prenant position, déclare, avec le sens du réalisme et le sentiment de l'humanité, qu'il ne saurait être question de fermer l'air à la guerre. Comment oublier que depuis l'invention de la montgolfière jusqu'à celle du dirigeable, c'est au service de la guerre que pour la défense de la patrie a toujours travaillé l'invention technique ; que, pour faire le siège de Gibraltar, un papetier d'Annonay lança la montgolfière ; que, pour libérer le territoire, un Villette, un Monge recommandent les premières observations aériennes ; que, pour faire face à l'Allemagne en 1884, le ballon du commandant Renard accomplit le premier circuit ? Quand, maître de l'air, le *Patrie* s'élève, c'est au 14 juillet, de la place forte de Toul, pour se rendre à Longchamp. Aussi le maître du droit des gens, le grand jurisconsulte Louis Renault, droit et ferme en sa haute stature, donne-t-il du sentiment français la formule définitive : « On ne peut interdire d'avance la faculté de profiter de nouvelles découvertes. A une condition, toutefois, ne toucher en rien au caractère plus ou moins humanitaire de la guerre. » Dans la convention relative aux lois et coutumes de la guerre terrestre, la France fait insérer sous forme d'incidente « l'interdiction de bombarder ou d'attaquer, *par quelque moyen que ce soit*, des villes, villages, habitations

ou **bâtiments qui ne sont** pas défendus ».Dans une mémorable séance au *Ministerio de Estado*, l'Institut de droit international, à Madrid, en avril 1911, sanctionne la thèse française. La guerre aérienne est reconnue, pourvu qu'elle demeure civilisée.

Sur cette base, la Grande Guerre se déroule de 1914 à 1918. Il n'y a plus, entre les combattants, comme de 1899 à 1907, d'interdiction de la guerre aérienne, mais sur la manière de la comprendre, deux tendances : l'une, chez les Alliés, qui ne s'attaquent, sauf le cas particulier de représailles, qu'à des objectifs militaires, l'autre, chez l'ennemi, qui n'hésite pas à porter l'invention jusqu'à ses dernières conséquences, en accompagnant la guerre économique d'une autre guerre, psychique, profondément contraire à l'esprit comme aux textes de La Haye : guerre d'épouvante. Aux raids aériens sur les capitales, comme plus tard à la *Bertha*, répondront, de la part des Alliés et des neutres, des protestations indignées, sans que le résultat cherché soit obtenu. « On peut battre les Français, disait Napoléon, on ne leur fait pas peur. »

Par cet emploi que réprouve la conscience des peuples, la guerre aérienne se déshonore. Mais sa condamnation se borne là. Par ailleurs, elle entre dans les mœurs et dans le droit avec une limitation précise : ne pas s'affranchir des règles de la guerre terrestre et de la guerre maritime. Elle doit respecter la distinction des combattants et des non-combattants. Vainement prétendrait-on que, dès l'instant que les conditions d'exercice de la guerre se modifient, son régime juridique doit changer. Ce n'est pas à l'invention, lorsqu'elle est en conflit avec les règles de la conscience humaine, qu'il appartient de les effacer ; ou sinon tout ce qui est de la force serait du droit. Mais, à la condition de se plier aux disciplines jusqu'alors reçues, la nouveauté scientifique peut faire accepter sa collaboration : par le sous-marin, par l'aéronef, l'invention entre dans la guerre, soit de la mer, soit de l'air, dès l'instant que les principes où s'exprime la civilisation demeurent honorés.

II

Après la grande expérience de 1914-1918, une codification directe était devenue nécessaire. Le 11 août 1921, le Président des États-Unis conviait la Grande-Bretagne, la France,

l'Italie, le Japon à participer, à Washington, à une conférence de limitation des armements. C'était reprendre la tradition de La Haye de 1899 et de 1907 ; mais de même qu'en 1899 et 1907, il n'avait pas été seulement parlé de la limitation des armements, mais de la réglementation de la guerre, M. Harding ajoutait qu'il serait « peut-être désirable de formuler des propositions en vertu desquelles, dans l'intérêt de l'humanité, l'emploi de nouveaux engins de guerre pourrait être contrôlé d'une manière convenable ». A la Conférence de Washington, où fut réglé contre la France, d'une manière imparfaite et sans lendemain, le statut du sous-marin, le temps manqua pour examiner le régime de l'aéronef. Ramenée de Washington à La Haye, la codification de la guerre aérienne retint plus de trois mois les experts juristes et militaires des quatre grandes Puissances de l'époque, avec ceux des Pays-Bas, leur hôte. Le bombardement d'épouvante, qui se propose d'agir par la terreur en s'attaquant aux populations des villes non défendues, est strictement interdit. Le bombardement aérien est permis contre un objet militaire, c'est-à-dire un objet dont la destruction totale ou partielle constituerait pour l'agresseur un avantage militaire net. Le bombardement de cités, de villes, de villages, d'habitations et d'édifices qui ne se trouvent pas dans le voisinage immédiat des opérations des forces de terre est interdit. Dans le cas où les objectifs militaires seraient situés de telle manière que leur bombardement ne pourrait s'opérer sans épargner la population civile, les aéronefs doivent s'en abstenir. Rendant compte, aussitôt après la Conférence, des mesures adoptées, l'un de ses membres exprimait le vœu qu'ayant été soumis à l'adoption des gouvernements représentés, le projet de convention portant législation de la guerre aérienne étendît le nombre de ses participants, par des adhésions de plus en plus nombreuses, sous les auspices de la Société des nations.

L'espérance ainsi manifestée devait être déçue. Le concours de la Société des nations, loin d'être acquis à l'entreprise, au contraire lui manqua. Les propositions de la Commission de La Haye, à peine connues de la presse, devaient, par suite de l'indifférence des gouvernements, échapper à l'attention de l'opinion.

Donner des lois à la guerre, disaient les fervents de Genève, quelle erreur ! Plus elle échappera aux lois, plus elle éveillera d'opprobre : laissez prévoir le déchaînement, sans limite, de toutes les forces de la barbarie, et le monde entier reculera devant elle. Plus elle sera libre, plus la guerre sera odieuse, détestée, maudite. Gardez-vous d'en adoucir les traits ; ne tentez pas de maquiller, sous un fard de vague humanité, son atroce figure. Après l'avoir parée des feux de la gloire et des couleurs de l'héroïsme, après l'avoir ennoblie des suprêmes sacrifices, n'essayez pas de lui donner l'apparence d'une certaine respectabilité, grâce à des lois que les hostilités devront suivre et que d'ailleurs elles ne suivront pas.

Le pacte Briand-Kellogg, en 1928, a mis la guerre hors la loi ; elle ne saurait donc être, dans sa conduite, soumise à des lois. La logique le commande, la morale l'exige. Il n'y a pas de toilette de vertu qui puisse s'appliquer au crime. Humaniser l'inhumain, ce n'est ni possible ni désirable. La guerre est cependant maintes fois permise comme acte de légitime défense, procédure de police, sanction, soit individuelle, soit collective, du droit.

Lui donner des règles, quand elle est illégitime, c'est charger le coupable, qui les viole, de nouveaux forfaits, ce n'est pas la réhabiliter, c'est l'aggraver. Ainsi la réponse était facile. Mais la mystique du pacifisme était prompte à transformer le bon sens en défaitisme et les partisans des lois de la guerre en suspects. En 1920, un article inquiétant du *British Yearbook of International Law* sanctionne ces dangereuses tendances. En 1922, quand les experts de La Haye terminent leurs travaux par un projet de convention, les gouvernements l'ignorent. Un instant, ils retiennent encore à Genève la question de l'interdiction des gaz, puis de la prohibition des avions de bombardement, et, mieux encore, de leur concentration aux mains débiles de la Société des nations. Mais à Genève le droit de La Haye a mauvaise presse. Chercher des lois à la guerre quand le pacte Briand-Kellogg décide qu'il n'y aura plus de guerre, c'est douter de l'œuvre, manquer de foi, troubler les masses, jeter un mauvais sort sur l'avenir. A la voix qui clame : « Arrière canons, mitrailleuses » l'écho répond : « A jamais abolie la guerre ; à jamais condamnée l'illusion de lui donner des lois. »

III

Pendant ce temps, un chirurgien d'armée, qui, sur l'Yser, avait vu la guerre, formait à Liége un groupement international de médecins et pharmaciens militaires chargé d'organiser des congrès où les praticiens de la dernière guerre pussent mettre en commun leurs connaissances techniques, pour le jour où, par malheur, ils auraient à reprendre leur place aux armées. Mais, bientôt, de l'examen des questions purement médicales, ils glissèrent à celles, toutes voisines, de la protection juridique de leur mission par la convention de Genève dont les perfectionnements leur paraissaient d'autant plus utiles qu'ils en avaient à l'usage éprouvé les bienfaits. Ainsi, de la médecine ils passaient au droit. Ce qui les frappait, c'était, notamment, dans l'ordre des sanctions, que rien ne fût prévu pour constater les atteintes aux lois de la guerre, et, dans l'ordre des règles, l'imperfection d'un système qui ne tenait pas assez compte des transformations de la guerre moderne, tant en raison de la motorisation, qui recule le front, que de l'aviation, qui fait, en un instant, de tout le territoire une frontière. Pour faire observer les lois de la guerre ne sommes-nous pas, disaient-ils, au premier rang, sur la ligne même des hostilités, animés de la maxime salvatrice *Hostes dum vulnerati fratres* ; devant nos soins à tous sans distinction, quel que soit notre drapeau d'ennemis ou d'amis, n'avons-nous pas, dans l'esprit de charité, le principe même de l'esprit international ? Observateurs naturels, jusqu'aux postes les plus avancés, des faits de la guerre, n'en pouvons-nous porter témoignage ? Surtout, ne pouvons-nous songer à former, en retrait du front, des groupements, soit d'ambulances, soit d'hôpitaux, plaçant ainsi des villes entières sous une protection qui, jusqu'alors, ne mettait à l'abri que les ambulances ou les hôpitaux ? Et, quand ce dispositif serait créé, pourquoi n'étendrait-on pas le bienfait aux femmes, vieillards, enfants ?

Au VIIe Congrès international de médecins et pharmaciens militaires de Madrid, en 1933, les chefs de délégation émettaient le vœu de voir les gouvernements et les assemblées internationales compétentes mettre cette importante

question à l'étude, et d'établir dès le temps de paix, entre les services de santé militaire et les différentes organisations de secours prévues ou formées dans une nation, une collaboration effective afin d'assurer, dans les meilleures conditions possibles, les secours indispensables aux victimes civiles des guerres futures. Le docteur Louet, médecin du prince de Monaco, en rend compte à son souverain, dont le cœur généreux s'intéresse à l'entreprise. Sur l'initiative du prince Louis II, des médecins militaires, dont le général médecin Castillo Najera, ministre du Mexique à Paris, le colonel (depuis général) Schickelé, et des juristes, notamment Verdross, d'Autriche, le Père de La Brière, de France, s'empressent de répondre à cet appel. Réunis au Palais, dans l'intimité du salon vert, ils constatent que la population civile doit être laissée en dehors de toute forme d'hostilité. Après avoir, en un article, condensé l'essentiel des conditions faites à la population civile en cas d'invasion ou d'occupation, ils prévoient qu'une Chambre spéciale de la Cour permanente de justice internationale connaîtra de toute contestation entre l'occupant et l'occupé.

Au cours de leurs travaux, les médecins avaient exprimé le désir de créer, spécialement en arrière du front, des villes sanitaires, tout entières consacrées, sous un régime d'immunité absolue, aux soins médicaux et chirurgicaux des malades et blessés des armées : villes d'eaux, stations climatiques ; villes sans industries, ou tout au moins sans industries qui pussent être utilisées, à quelque titre que ce fût, pour les besoins de la défense nationale ; localités desservies par des lignes de chemins de fer en cul-de-sac et, notamment, toutes les localités du littoral, à la seule condition que les états-majors ne pussent se servir des localités sanitaires pour camoufler les éléments de la défense nationale.

Sitôt que les médecins eurent expliqué, en termes généraux, leur dessein, les juristes du Salon vert les aidèrent à le réaliser. Ils se souvenaient qu'à La Haye, en 1923, la délégation italienne avait proposé et réussi à faire accepter toute une procédure pour permettre aux États d'assurer une protection effective aux monuments d'une grande valeur historique et artistique situés sur leurs territoires, à condition de s'abstenir d'utiliser pour des buts militaires ces monuments et la zone

qui les entoure et d'accepter pour leur contrôle un régime spécial. Les monuments dont il s'agit sont l'objet d'une notification aux autres Puissances par la voie diplomatique. La notification indique la limite des aires de protection. Celles-ci peuvent comprendre une zone environnante d'une largeur ne dépassant pas 500 mètres à partir de la périphérie de l'espace occupé par le monument. Une commission de surveillance composée de trois représentants neutres s'assurera qu'il n'est commis aucune violation d'un tel accord, ni par l'un ni par l'autre des belligérants. Dans les villes où les monuments historiques sont très nombreux, Venise, Florence, c'est, de monument en monument et de périmètre en périmètre, toute la ville qui bénéficie de la protection. S'il en est ainsi quand il s'agit de faire respecter les œuvres de l'art, comment hésiter à procéder de même en ce qui concerne la protection de la vie humaine ? La délégation américaine en avait le sentiment à La Haye quand, à ce propos, elle remarquait : « La protection de la vie des non-combattants, et parmi eux des femmes et des enfants, est aussi digne de considération pour le moins que la protection des objets inanimés. » Sur le rappel de ces principes, on souhaite qu'un texte établisse le projet de convention relatif aux villes et localités sanitaires.

Ayant admis, dans le cadre exclusif de la Croix-Rouge, un régime spécial d'immunité pour les villes et localités sanitaires, la réunion du Salon vert est toute prête à accueillir l'idée de villes de sécurité, spécialement destinées à la population civile qui, autrement, tenterait de chercher refuge dans les localités sanitaires. L'idée se forme ainsi de villes de sécurité, suivant une conception, déjà lancée par le médecin-colonel Saint-Paul et nommée par lui « lieux de Genève », mais cette fois appuyée sur une structure d'organisation, issue des travaux de la Conférence de 1923. L'observation de la convention est assurée par un organe international, dont on exprime le désir qu'il soit formé par un comité des non-belligérants. Une idée, hardie, peut-être, mais féconde se fait jour ; c'est que, sitôt la guerre déclarée entre deux nations, les non-belligérants (le mot *neutre* est évité) doivent se réunir en Conseil, qui prend le haut contrôle de la régularité, suivant le droit des gens, des opérations militaires.

Ainsi, partant du contrôle par les non-belligérants des

villes et localités sanitaires, le Comité des médecins et des juristes en venait, progressivement, à propos de la protection de la population civile, à découvrir, tout d'un coup, la nécessité pour les non-belligérants d'une organisation qui ferait d'eux, pour la discipline de la guerre et l'avancement de la fin des hostilités, les régulateurs de la guerre et les préparateurs de la paix.

Écartant à la fois la nécessité d'une participation générale et même celle, pour tous les signataires, d'une ratification, le projet déclare : « Ces dispositions sont l'expression de la conscience humaine. » Enfin, alors que d'une façon générale la question se posait de savoir quelles sanctions donner aux conventions relatives à la guerre, y compris celle de Genève, la réunion de Monaco se demande s'il ne convient pas, pour assurer la protection de la population civile, de recourir à des mesures énergiques, notamment à des représailles. Par exemple, comment protéger Paris contre un bombardement d'épouvante si ce n'est en déclarant qu'aussitôt serait pratiqué un autre bombardement d'épouvante sur une ville ennemie, à déterminer au gré des circonstances ? Impossible, pour assurer une protection efficace, d'exclure totalement un tel mode d'action. Mais, avant d'y recourir, des précautions devaient être prises.

Autrefois, dans le vieux droit des représailles, quand un « régnicole » souffrait d'une molestation à l'étranger non redressée par le souverain territorial, il s'adressait à son prince. Après avoir examiné le cas, le prince délivrait au sujet un titre, la lettre de marque, moyennant lequel, atteint dans ses biens, celui-ci cherchait une compensation correspondante en s'en prenant aux biens d'un des ressortissants du prince étranger, jusqu'à concurrence du montant du préjudice subi. S'inspirant de cette ancienne pratique, ne pouvait-on songer à discipliner la représaille étatique du temps de guerre, comme autrefois s'était disciplinée la représaille individuelle du temps de paix ? Ne pouvait-on, notamment, avant toute action, faire vérifier le titre à l'exercer, c'est-à-dire l'atteinte aux droits de la population civile ? Cette précaution pouvait sembler d'autant plus nécessaire que l'atteinte aux droits, par le bombardement par exemple, ne portait pas seulement sur les biens, mais sur les personnes, non pas seulement sur les

richesses, mais plus encore sur la vie. D'autre part, si, jadis, dans le droit des représailles, la constatation du tort initial était faite par l'appréciation unilatérale du prince dont relevait la victime, ici le progrès même des relations internationales n'exigeait-il pas qu'elle fût faite par un organe international, tel le comité des non-belligérants ou par ses délégués, et en cas de contestation par la justice internationale ?

Ainsi, peu à peu, le texte élaboré par la conférence officielle des militaires et des juristes, 1922-1923, se trouvait élargi, développé, par la collaboration officieuse des médecins et des juristes, dans le cadre du Comité international des congrès de médecins et pharmaciens militaires de Liége.

Après avoir, soixante-quinze ans plus tôt, sur le champ de bataille de Solférino, ressenti la plus généreuse pitié devant l'insuffisance des secours, un philanthrope suisse, Henri Dunant, avait en rencontrant, dans sa ville de Genève, un juriste à l'esprit organisateur, président de la Société d'utilité publique genevoise, Gustave Moynier, jeté le principe d'une œuvre qui devait rendre à l'humanité, dans la guerre et jusque dans la paix, les plus grands services.

A trois quarts de siècle de distance, la rencontre, à Monaco, de médecins et de juristes, devenait le point de départ d'un mouvement qui, favorisant l'essor humanitaire de l'œuvre de la Croix-Rouge, débordait le cadre de l'assistance aux blessés et malades des armées en campagne pour offrir à la population civile le secours d'une aide charitable et, de l'assistance médicale, passait à l'assistance juridique : protection d'autant plus nécessaire que, par les transformations de la guerre et de la politique, la population civile semblait de plus en plus menacée.

IV

Dans leur modestie, les textes de Monaco s'offraient moins à la sanction des gouvernements qu'à la critique des techniciens. L'exiguïté de la principauté monégasque, appelée par l'amitié protectrice de la France à participer aux grandes manifestations pacifiques de la vie internationale sans qu'elle pût à cet égard prendre d'initiative, le fait qu'elle n'était même pas signataire des Conventions de Genève et de La

Haye, ne lui permettaient qu'une action préparatoire d'études. Le gouvernement français déclara que, pour tout ce qui débordait le cadre de l'assistance militaire, laissée naturellement à la Croix-Rouge, le développement de l'entreprise revenait à la Société des nations qui, diminuée par les départs, toute à sa besogne anti-guerrière, n'en avait cure, mais le Comité international de la Croix-Rouge, frappé du danger de la guerre sans lois, très soucieux d'assurer la protection de la population pacifique, fit connaître aux animateurs du mouvement l'intérêt qu'il portait à leur étude, quand elle rentrait dans son activité, en ce qui concerne notamment les villes sanitaires, et la sympathie qu'elle lui inspirait quand, sortant du cadre de l'assistance militaire, elle s'attachait au problème plus général de l'assistance civile.

Gagné par le zèle du docteur Jules Voncken, le ministre de la Défense nationale de Belgique, M. Albert Devèze, annonçait, à la suite d'une causerie, au Théâtre de Liège, de l'un des juristes du Salon vert, que son gouvernement était prêt à convoquer à Bruxelles une Conférence internationale pour procéder à l'examen approfondi des textes de Monaco, réunion d'autant plus naturelle que, déjà en 1874, s'était tenue, dans cette capitale, une Conférence des lois de la guerre, dont les nations rassemblées à La Haye n'avaient guère fait qu'enregistrer les résultats. Mais des scrupules s'éveillaient, dont Paris faisait part, avec une insistance pressante, à Bruxelles. Au moment où, de Tokio, la XV[e] Conférence internationale de la Croix-Rouge télégraphiait au gouvernement belge de chaleureuses félicitations pour son heureuse initiative, une mise en demeure catégorique invitait la Belgique à s'arrêter dans ses consultations en vue d'une Conférence. Les partisans de la maxime unique : *supprimer la guerre* l'emportaient sur ceux de la double maxime : *raréfier la guerre, lui donner des lois.*

Alors un lent travail commençait. Au Comité juridique international de l'aviation, une discussion s'instituait. Au promoteur d'une grande enquête sur la guerre aérienne, en 1925, M. Henry Coüannier, proclamant la *souveraineté de l'invention*, le professeur Hamel, de la Faculté de Paris, répondait : « L'aviation est souveraine, c'est possible ; mais il faut que nous la fassions entrer dans le cadre de la civilisation

qui existe, dans les termes de la réglementation de la guerre et des principes généraux jusqu'ici admis. » Mais, tandis que les juristes acquiesçaient, les pacifistes résistaient. Pour les convaincre, il fallait démontrer que la violation des lois de la guerre accompagne l'agression, de telle sorte que, préciser les unes, c'est décourager l'autre. Une conquête à l'ypérite fournit la preuve à ceux qui n'avaient pas su voir que la carence des lois de la guerre ouvre toutes grandes les portes de l'agression. A Cardiff, en juin 1936, au XXX[e] Congrès de la Paix, la démonstration fut faite. Convaincu, le plus ancien organe du pacifisme européen déclarait : « Le Bureau international de la Paix travaille à la suppression totale et définitive de la guerre. Cette œuvre ne se laisse pas enfermer dans une formule. Éliminer certains moyens de s'entr'aider, les contrôler si possible, les condamner et les proscrire quand ils dépassent certaines limites, c'est une entreprise louable et à laquelle on peut s'associer. » Les artistes demandent la protection des œuvres d'art ; l'Institut de coopération intellectuelle convie à un projet de convention, qui prend la question sous tous ses aspects, des militaires, des conservateurs de musées, des juristes. A Changhaï, un jésuite, le Révérend Père Jacquinot, fait reconnaître la totale immunité d'une zone à qui la reconnaissance populaire donne immédiatement son nom. La guerre d'Espagne éclate : après la dévastation de Guernica (avril 1937), M. Eden demande l'institution d'une enquête internationale. En février 1938, les deux gouvernements de France et de Grande-Bretagne déclarent prendre l'initiative d'un accord en vue de mettre un terme à l'application de cette méthode de guerre.

Après n'avoir laissé que trop de doutes, par son attitude antérieure, sur son véritable sentiment, le gouvernement français le révèle nettement conforme aux principes traditionnels de la France. L'Université de Louvain fait appel à tous ceux qui ont encore le respect de la vie et de la dignité humaine pour condamner les attentats dirigés contre les populations innocentes et désarmées de Chine. L'Université libre de Bruxelles proteste contre les massacres de milliers d'enfants, de femmes et de civils. Au nombre des signataires est le sénateur belge Henri Rolin, qui, jadis à Liége, déclarait inacceptable, au nom de la paix, toute réglementation de

guerre. A maintes reprises, le 28 septembre 1937, le 21 mars 1938, le secrétaire d'État, Cordell Hull, plus tard le sous-secrétaire Summer Weller, enfin le président Roosevelt expriment le point de vue des États-Unis, d'après lequel « le bombardement général d'un point important, habité par une nombreuse population vaquant à ses affaires journalières, est contraire à tous les principes du droit et de l'humanité ». Le Vatican, dont les protestations s'étaient multipliées pendant la Grande Guerre, s'adresse, à plusieurs reprises, au généralissime Franco pour lui rappeler que seul est permis le bombardement de l'objectif militaire.

Lors de la XVI[e] Conférence internationale de la Croix-Rouge, à Londres, en juin 1938, le duc de Gloucester, en ouvrant la séance, reprend le même thème. A la deuxième commission, qu'il préside avec une remarquable autorité, le diplomate suisse Gorgé constate la bienfaisante utilité des suggestions du mouvement de Monaco, notamment en ce qui concerne les localités sanitaires. Au nom du gouvernement français, le professeur Basdevant y associe son hommage, exprimant seulement le désir, déjà formulé au Salon vert et au Comité de l'aviation, que les efforts tentés pour assurer l'immunité du bombardement aux localités sanitaires, pour les militaires, et, par extension, aux zones de sécurité, pour les civils, n'eussent en aucun cas pour effet de faire perdre, sur le reste du territoire, aux intéressés, la garantie qu'ils tiennent du respect de l'ensemble du droit des gens.

Une semaine plus tard, à Luxembourg, le Comité international de médecine militaire, après avoir entendu les membres d'une commission de la grande et vivante société du droit des gens, l'*International Law Association*, décidait, le 4 juillet, de créer, en liaison avec lui, mais autonome dans la capitale du Grand-Duché, un centre d'information et d'action pour la protection de la population civile, dont S. A. la grande-duchesse acceptait le patronage et auquel le prince Félix témoignait son intérêt par la réception immédiate d'une présidence effective.

Ainsi, triomphant des résistances, à la lumière des plus douloureuses expériences de l'histoire, le mouvement, né de la rencontre de médecins et de juristes, favorisait le retour aux principes fondamentaux de la justice et de l'humanité.

V

Par leurs protestations contre le bombardement aérien des populations civiles, les gouvernements de France, de Grande-Bretagne, des États-Unis proclament que la guerre a des lois, et que ces lois doivent être respectées par des procédés qui, d'ailleurs, sont encore à mettre au point. Dès lors il n'est permis à personne de dire que, si les travaux de la Conférence aérienne de La Haye de 1923 n'ont pas été sanctionnés, c'est que ces gouvernements, désertant une tradition constante, entendaient se réserver l'emploi sans limite de cette guerre. Pas davantage il ne saurait être soutenu que les règles posées pour la guerre aérienne à la Conférence de La Haye de 1907 soient, par le temps, devenues désuètes ou, par les modifications de la guerre moderne, en trente ans, déchues de toute valeur pratique. Si les modalités d'application de ces règles appellent, dans une conférence diplomatique, des précisions utiles, notamment en ce qui concerne la détermination de l'objectif militaire, la notification des zones de sécurité pour les personnes, et des périmètres de protection pour les trésors historiques des villes d'art, du moins un certain nombre de principes fondamentaux sont dès maintenant acquis.

A la Conférence de La Haye de 1899, les souverains et chefs d'État, après avoir marqué le parallélisme de l'organisation de la solution pacifique des conflits et du développement des lois de la guerre, « considérant que, tout en recherchant les moyens de sauvegarder la paix et de prévenir les conflits armés entre les nations, il importe de se préoccuper également du cas où l'appel aux armes serait amené par des événements que leur sollicitude n'aurait pu détourner », s'affirment « animés du désir de servir encore, dans cette hypothèse extrême, les intérêts de l'humanité et les exigences toujours progressives de la civilisation » ; puis adoptent dans cet esprit un certain nombre de dispositions, et finalement déclarent : « En attendant qu'un code plus complet des lois de la guerre puisse être édicté, les hautes parties contractantes jugent opportun de constater que, dans les cas non compris dans les dispositions réglementaires adoptées par

elles, *les populations et les belligérants restent sous la sauvegarde et sous l'empire des principes du droit des gens tels qu'ils résultent des usages établis entre nations civilisées, des lois de l'humanité et des exigences de la conscience publique.* »

Avec un pareil texte, toutes les règles de fond, posées par la Conférence ultérieure de 1922-1923, prennent une efficacité précise, car, tous détails d'application réservés, elles expriment avec les préceptes de l'humanité les exigences de la conscience publique.

Vainement dirait-on que, si des mesures peuvent être prises, d'un commun accord, pour créer des périmètres ou des zones de protection affranchis du bombardement, notamment par avions, du moins, tant que de tels accords ne seront pas intervenus, la règle, encore admise en 1899 et 1907, que la guerre se poursuit d'État en État, de combattants à combattants, de militaires à militaires, non de militaires à civils, a désormais fait son temps, parce qu'en s'industrialisant l'œuvre de guerre demande, sur tous les points du territoire, la collaboration, dans les manufactures, aux munitions, à l'équipement, aux transports, aux vivres, des hommes de tout âge, des femmes et des adolescents, forces du présent, pour les uns, et, pour les autres, les enfants mêmes, réserve de l'avenir qui doit être supprimée, parce que le non-combattant de la veille peut devenir le combattant du lendemain. A ce raisonnement, en germe déjà lors de la Grande Guerre, dans les anticipations de Wells, les ordres de réponse sont multiples. D'abord, ce n'est pas seulement chez les non-combattants, mais chez les non-belligérants, Puissances tierces, que se fabriquent les bombes, les armes, que se tissent les vêtements, que s'emmagasinent les vivres, qui, soit par sympathie, soit par amour du gain, viendront, ensuite, chez les belligérants. Ira-t-on donc jusqu'à menacer les non-belligérants, s'ils continuent leur commerce, de les frapper de destruction ? Alors la plus minime des guerres risque, de proche en proche, de gagner le monde entier. Alors c'est toute justice qui disparaît.

Par une retentissante déclaration au Sénat, le 30 mars 1938, et, plus tard, après l'*Anschluss*, dans le célèbre discours de Gênes, M. Mussolini, reniant toutes les traditions de l'Italie,

a cru pouvoir menacer le monde : « Notre doctrine de guerre aérienne est comme dépouillée de toute passion polémique ; la vision du général Douhet (qui demande la guerre totale même aux villes non défendues) nous apparaît comme celle d'un précurseur. La guerre des airs doit être menée de façon à bouleverser les dispositifs de l'ennemi, à dominer le ciel, à briser le moral de ses populations. »

Il se peut que cette conception de la guerrre, appuyée sur une nombreuse aviation, soit la conséquence d'une construction de l'État, qui donne à tous les membres de la nation, dressés pour ses fins propres, dans un sursaut d'énergie, une cohésion puissante. Il n'est pas, sans doute, indifférent que, pour favoriser une telle thèse, appel immédiat aux représailles, l'insertion du minuscule État du Vatican dans la capitale italienne mette la ville entière hors d'un bombardement, qui, s'il manquait de précision, soulèverait toute la chrétienté contre son auteur. Mais, de la part d'un État qui renferme tant de monuments, comment une telle prévision de la guerre serait-elle possible, sans une incroyable confiance dans une victoire rapide, écrasante, ou sans le sentiment que, plus généreux, l'adversaire s'arrêtera devant l'art alors que l'agresseur ne se sera pas arrêté devant la vie ? Mieux que l'Italie du Duce, l'Allemagne du Fuhrer semblerait appelée, par ses doctrines mêmes, à de telles extrémités. Car, avec son culte orgueilleux de la race, elle ne peut manquer de porter la lutte, pleine de mépris de l'homme, jusqu'à l'extermination. Mais, si la guerre totale est retenue contre les bolchéviks, les nègres, les juifs, c'est exceptionnellement, parce qu'ils sont jugés plus près des animaux que des hommes. D'Aryen à Aryen, la guerre doit épargner les vieillards, les femmes, les enfants. Ce n'est pas question d'humanité, — l'homme compte si peu ! — mais d'honneur. Peut-être serait-ce racial ; ce ne serait pas militaire.

L'esprit d'humanité aboli, le sens de la chevalerie demeure. C'est l'honneur qui reste à la base chez les néo-théoriciens du droit des gens fasciste : « Je me suis fait militaire pour combattre des hommes, non pour assassiner des femmes », déclare un vieil officier dans les mémoires du général Hugo. Il n'est pas permis, dit un tout moderne écrivain, Fritz Berber, « d'employer des procédés contraires

au sentiment de l'honneur (1) ». Ainsi la guerre comprend des restrictions juridiques. Ce point de vue a été mis en lumière dans la déclaration de principe du gouvernement national-socialiste, faite le 21 mai 1935 par Adolf Hitler, qui constitue le programme de la politique de droit international de l'Allemagne et fait loi pour la science allemande du droit : « § 9. Le gouvernement allemand est prêt à participer activement à toutes les tentatives qui pourront conduire à des restrictions pratiques de l'armement. De même que l'emploi des balles dum-dum est prohibé et pratiquement inexistant, on peut prohiber d'autres armes, en premier lieu toutes celles qui peuvent atteindre au cours du combat des femmes ou des enfants. Le gouvernement allemand accepterait d'interdire l'emploi des avions de bombardement. Le droit international peut interdire certaines armes et mettre au ban de l'humanité, d'une façon durable, ceux qui continueraient de s'en servir. On pourrait commencer par défendre l'emploi de bombes incendiaires, explosives ou à gaz délétères, en dehors de la zone des opérations militaires véritables, pour passer de là à l'abolition des avions de bombardement. La sûreté et la paix des peuples sont à rechercher dans de semblables interdictions plutôt que dans des pactes de sécurité. »

Ainsi l'ennemi de l'homme lui-même s'arrête épouvanté devant une telle conception de la guerre que l'humanité n'y survivrait pas ; tandis qu'appuyé sur la vraie doctrine, quand le Vatican, de Benoît XV à Pie XI, approche ce problème, c'est en lui donnant la vraie solution, fondée sur le respect, à tous égards, de la personne humaine.

C'est dans cet esprit que, sans rien abdiquer des résultats précédemment obtenus, le Comité international de médecine militaire vient, le 4 juillet, à Luxembourg, de créer un organisme permanent d'information et d'étude pour la protection, spécialement contre les bombardements aériens, de la population civile. Il commencera par constater que, des témoignages du monde entier, il résulte que la guerre a des lois, fondées sur les nécessités de la discipline, sur le sentiment de l'honneur, par-dessus tout, sur la valeur de la personne humaine, magnifiée par la révélation du Christ qui a fait

(1) *Zur Zukunft des Kriegsrechtes*, dans *Monatshefte für auswärtige Politik*, septembre 1936.

à l'humanité la grâce d'une descente de Dieu, non dans l'État, mais dans l'homme. Il ne se refusera pas à penser que certains engins pourront être un jour, comme à Luxembourg le demandait la Croix-Rouge d'Égypte, totalement abolis ; mais il estimera, croyons-nous, que, d'ici là, plus d'une étape sera nécessaire. Faisant confiance à la science, il lui demandera de s'éclaircir par la conscience. Sachant que le progrès mécanique ne peut conduire le monde qu'à sa perte sans le progrès moral, il fortifiera les valeurs spirituelles. Pénétré de cette conviction que si le droit international est une technique, le droit des gens, qui le domine, est une morale, il réagira, par tous les moyens, contre les doctrines sataniques qui, — disant avec Zarathoustra que « la guerre et le courage ont fait de plus grandes choses que l'amour du prochain », — mènent la civilisation à sa ruine, les masses humaines aux cavernes ou à la mort, toutes les lumières de l'intelligence à la nuit. La fine sagesse de l'Hellade, la droiture du stoïcisme romain, les tendres prescriptions du christianisme étendant à tous, sans distinction de race, suivant le mot de l'apôtre, *neque Judæus, neque Græcus*, une modération de la guerre que Grecs et Romains refusaient aux Barbares, la fleur délicate de la chevalerie, l'humanisme de la Renaissance, la philosophie politique des Déclarations des droits d'Amérique et de France ont formé à travers les âges, pour la sécurité des êtres, un patrimoine moral que la nouvelle barbarie des guerres d'extermination ne saurait dilapider sans dresser contre elle la révolte des peuples. Ils n'entendront pas laisser, dans le déshonneur, la civilisation se perdre et l'humanité mourir.

ALBERT DE LA PRADELLE.

L'INDE AVEC LES ANGLAIS

III (1)

DELHI

Le 10 février, trois officiers nous attendent à Delhi et nous conduisent au camp du vice-roi. J'avais déjà reçu plusieurs lettres datées de *Viceroy's Camp*. Ce n'est pas une façon de parler : au milieu d'un beau jardin sont installés des pavillons de pierre à colonnes et sans étage, entourés d'une centaine de grandes tentes, confortablement aménagées. C'est là que campent et travaillent, depuis 1911, date du transfert du gouvernement de l'Inde de Calcutta à Delhi, les collaborateurs du vice-roi, tel le maréchal Lyautey à Rabat, au milieu des baraques de bois blanc du « village nègre », de 1912 à 1920.

Lord et lady Irwin nous reçoivent très aimablement et je trouve difficilement les mots pour les remercier du merveilleux voyage. Lord Irwin m'ayant demandé mon opinion sur les troupes Indiennes, je lui réponds que ce sont les Gurkhas, les petits montagnards agiles de l'Himalaya, qui m'ont le plus frappé, qu'au reste, dans tous les peuples, ce sont les habitants de la montagne, des bords de la mer ou des frontières souvent envahies ou menacées qui sont les plus braves.

J'avais lu sur le paquebot et en route les livres de Maurice Pernot, de Blasco Ibañez. Je savais ainsi qu'il y avait à visiter, à Delhi, bien des monuments remarquables et aux alentours

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet.

les vieilles capitales en ruines des empereurs mongols. Nous commençons par Firozabad. Passant entre un grand fort rouge et la grande mosquée, on arrive à un vieux fort en ruines, au centre duquel s'élève une haute colonne cylindrique revêtue de trois inscriptions. La plus intéressante donne, en langue pâhli, les édits du roi Ashoka, du IIIe siècle avant Jésus-Christ. La tradition rapporte que l'empereur Firoz Shah, qui fit rapporter cette colonne à Delhi, rassembla des savants : aucun ne put lire les inscriptions. J'en serais au même point si mon ami Maurice Pernot ne m'avait appris que, parmi les noms gravés, se trouvent ceux d'Antiochus, roi de Syrie, d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine, et de Ptolémée Philadelphe, roi d'Égypte.

De ce belvédère, nous faisons un tour d'horizon. A l'ouest, une grande plaine coupée par le ruban de plomb de la Djumna ; au sud, les dentelures du tombeau de l'empereur Humayoun et du vieux fort hindou ; plus loin, à l'horizon, Qutub Minar, le grand minaret ; au sud-est, la porte monumentale du Memorial Arch et les palais du nouveau Delhi ; au nord-est, la mosquée rouge, ses coupoles blanches et l'immense fort des empereurs mongols d'où s'élancent des pylônes de T. S. F.

La vieille citadelle de Purana Kila a de hautes portes surélevées au sommet d'escaliers ; une guirlande de mosaïques court au-dessus des portes qui sont surmontées de ces petits kiosques à coupoles qu'on appelle *châtris*. En partant, nous voyons démarrer un side-car : une femme strictement voilée est assise sur le *tan-sad* derrière le conducteur, tandis que le mari se prélasse dans le berceau.

Nous passons devant une colline surmontée par le tombeau d'un saint, autour duquel sont plantées des perches qui portent à leur sommet des jarres rondes blanches, jaunes ou rouges du plus curieux effet.

Nous revenons vers la grande mosquée de Sher Shah, au fond d'une vaste place où une centaine de singes gambadent joyeusement au milieu des vaches. La place est limitée par les boutiques et par les murs du vieux fort. Elle est construite sur une plate-forme haute de trente-six marches qui donnent accès à des portes monumentales. La grande cour carrée de la mosquée est entourée d'un double cloître dont les colonnes supportent l'arc musulman dentelé à la mode indienne. Du

côté est, s'élève un imposant mirhab surmonté de trois coupoles et flanqué de deux minarets cannelés.

En rentrant en ville, nous nous arrêtons devant l'inscription rappelant que « là fut mortellement blessé, le 14 septembre 1857, le brave général John Nicholson », dont nous avons vu le monument au col de Taxila.

Lunch intime, c'est-à-dire que nous sommes une vingtaine à table. Je suis placé à la droite de lady Irwin. Ma voisine est lady Grey, épouse du cousin de lord Edward Grey qui était président du Conseil lorsqu'en 1914 l'Angleterre se décida à combattre à nos côtés, pour vaincre un jour avec nous.

L'après-midi, lord Irwin a la gracieuseté de me montrer lui-même le nouveau palais du vice-roi. Le souvenir de la Grande Guerre, *Memorial Arch*, est un noble arc de triomphe. Dans son axe se déroule la longue avenue au bout de laquelle se dresse le nouveau palais : à droite et à gauche, deux grands bâtiments surmontés d'un vaste dôme et dont les lignes sont heureusement brisées par quatre ailes terminées par une colonnade. Plus loin, dans le même axe, le palais lui-même, dont la construction n'est pas encore terminée. Il s'inspire, dans ses grandes lignes, de Versailles : deux ailes terminées par une colonnade enserrent la grande cour centrale. L'entrée officielle de la grande façade se fera par un escalier monumental donnant accès à une colonnade qui rappelle celle du Louvre. Le palais sera surmonté d'un dôme recouvert de cuivre rouge avec la rose et le lotus en or, fleurs symboliques de l'Angleterre et de l'Inde. A droite et à gauche de la grande façade, s'ouvrent les entrées ordinaires donnant accès à de grands escaliers de marbre. Au premier étage, la grande colonnade précède la salle officielle du Durbar. En arrière, sur les jardins, une très vaste salle de bal et une non moins grande salle à manger. Pour donner une idée du nombre des invités qui pourront être reçus dans les grands jours de fête, il suffit de savoir que les vestiaires du rez-de-chaussée sont prévus pour recevoir 5 000 chapeaux et manteaux.

Le côté gauche, dans la partie centrale du palais, est réservé aux appartements privés du vice-roi ; la partie de droite à ses hôtes. Dans les ailes qui s'avancent d'un côté et de l'autre de la cour, seront logés les aides de camp et

les secrétaires. Enfin, dans les deux grands bâtiments entre lesquels nous sommes passés avant d'arriver au palais, seront les bureaux de l'état-major et des services civils du vice-roi. L'intérieur du palais sera rafraîchi par de nombreuses fontaines aménagées dans les galeries.

Pour donner un cachet indien à ces grandes lignes nobles qui rappellent l'architecture classique, on a planté avec goût plusieurs châtris caractéristiques des palais du nord. D'autre part, on a cannelé à la mode indienne l'extrémité supérieure de ces grandes colonnes et accroché à chacune en forme de chapiteaux quatre clochettes. Une légende hindoue veut qu'elles sonnent quand les destinées du pays changent. L'Angleterre peut donc désormais être tranquille.

Derrière le palais s'étendent les jardins, où les dames viendront respirer entre deux danses. Elles domineront du premier étage un jardin à parterre de fleurs et à plan d'eau à l'image de ces magnifiques jardins mongols de Shahlimar à Lahore. Il est naturel que, dans tous ces pays souvent brûlés par le soleil, on ait cherché la beauté des jardins autant dans la fraîcheur de l'eau que dans la vue des fleurs ou dans l'ombre des arbres. Le premier jardin est enserré à droite et à gauche par d'autres jardins suspendus : une plate-forme, que supportent des murs de pierre rouge comme tout le palais, n'est qu'un parterre de roses et de pensées, d'autant plus extraordinaire que tout ce pays était sec, sans une touffe d'herbe, il y a six mois ! Ce premier jardin se prolonge par un autre, traversé en son centre par une pergola de pierre rouge à ornements dans le goût indien à laquelle s'accrocheront des plantes grimpantes. Enfin, un troisième jardin circulaire au fond duquel s'échappe une nappe d'eau. Par une chance heureuse, la circonférence de ces jardins est rompue par une masse de rochers et une ligne de verdure.

J'étais arrivé devant le nouveau Delhi un peu prévenu, je l'avoue, car, vieux broussard, j'avais été séduit par le camp actuel du vice-roi, avec ses élégants pavillons de pierre blanche, ses tentes au milieu de la verdure, mais j'ai été fortement impressionné par l'œuvre : cet immense palais de lignes nobles et simples, où l'art hindou trop souvent surchargé n'apparaît que pour marquer son sceau, est digne du grand pays que le vice-roi représente. J'ai pu adresser sincè-

rement mes félicitations à l'architecte, sir Edwin Lutyens, qui a su imaginer et construire une œuvre puissante par la forme et la matière et y ajouter, par les jardins et les fontaines, le charme de la vie.

Du palais moderne du nouveau Delhi, lord Irwin me ramène au Lal Kila, le « fort rouge » des empereurs mongols. Dans cette masse de pierre, une haute porte surmontée de kiosques à coupoles et d'une série de sortes de cloches donne accès à un long porche voûté, bordé aujourd'hui de boutiques fort proprement tenues. On débouche sur une vaste esplanade ; en arrière, un grand hall à colonnes ; au centre, le célèbre balcon de marbre sur lequel s'asseyait l'Empereur pour les audiences publiques. Ce balcon et les piliers qui supportent le dais de marbre sont ornés de fleurs, d'oiseaux, perroquets, perruches, pigeons, coqs, fruits en marbre multicolore, œuvre d'un artiste français : Austin, de Bordeaux. Cette décoration est un exemple unique dans l'Inde. Au pied du balcon, une table de marbre décorée de même, sur laquelle s'asseyait le premier ministre pour passer à son maître les placets : il fallait qu'il eût le bras long.

Derrière, une série de palais en enfilade reliés par un canal de marbre sculpté où coulait un ruisseau.

D'abord le Diwan i Khas. Toutes les pièces sont décorées de fleurs et d'arabesques encadrées ou fermées par des lignes de petits miroirs. Au lendemain de la grande bataille de 1857, qui rendit Delhi aux Anglais, on installa au plus pressé les troupes dans le palais et un mess de sous-officiers dans un des angles du Diwan i Khas. On sait que le séjour des troupes n'a jamais été favorable à l'entretien des monuments. Il faut remercier lord Curzon d'avoir fait évacuer et restaurer autant qu'il a été possible les merveilles des palais mongols. Le centre de la pièce est marqué par une fontaine qui jaillit du cœur d'un lotus largement épanoui.

Dans un autre pavillon, un mécène indien de Delhi a eu l'heureuse idée de restaurer, d'aménager et de meubler l'une des chambres telle qu'elle devait l'être au temps des empereurs. Toute la décoration a été refaite ; de riches tapis recouvrent le sol, des coussins semblent attendre le maître avec le narghilé, le cimeterre et le poignard ; les drapeaux sont appuyés au mur dans un coin de la pièce. Une douce

lumière éclaire ce recoin mystérieux : c'est tout à fait réussi. La princesse Amarjit Singh qui nous accompagne est très emballée et parle comme avec regret du temps où l'on habitait de pareils appartements. Pour ma part, je préfère un modeste appartement, ou même une tente, avec la liberté de me promener.

Le balcon du Musamman Burk domine une grande place : l'Empereur devait se montrer tous les matins à son peuple, pour témoigner qu'il n'avait pas été assassiné pendant la nuit. Pour se conformer à cette tradition, lors de leur voyage à Delhi, en 1911, les souverains britanniques sont montés sur ce balcon.

Le Diwan i Khas était le lieu des audiences privées. Là se trouvait alors, posé sur un gigantesque et large tabouret en marbre blanc, le fameux *trône du paon*, estimé à six millions de livres sterling, et qui fut enlevé par le roi de Perse, Nadir Shah, lorsqu'il mit brutalement fin à la puissance des empereurs mongols endormis dans les délices de leurs palais. En passant par Stamboul, deux ans après, j'eus la surprise de retrouver le trône du paon dans le vieux sérail.

Nous rentrons pour dîner dans l'intimité chez lord Irwin : vingt-sept couverts.

11 *février*. — Courses à travers les rues de Delhi dans la matinée. Le long des trottoirs d'une large artère plantée d'arbres, courent deux lignes de tramways ; la circulation est intense ; toujours les petites voitures légères couvertes d'une toile : ce sont les fiacres de Delhi ; de lourds landaus souvent bien attelés, mais avec un valet minable debout derrière ; des charrettes traînées soit par un bœuf, soit par un chameau ; de petits ânes. La rue n'en est pas moins aux piétons et aux vaches sacrées, ce qui fait que la circulation n'est pas rapide : Indiens de tous les types, la tête nue ou couverte d'un épais turban. Bien que le soleil soit déjà levé, la plupart de ces gens sont enroulés dans une couverture ; des porteurs d'eau ayant sur l'épaule une perche flexible aux extrémités de laquelle pendent deux jarres de cuivre ; des soldats écossais avec la jupe traditionnelle et la veste kaki passent rapidement ; des marchands de jouets recommandent leurs articles. Tous ces gens se dérangent plus ou moins pour laisser passer les voitures ; seules les vaches se couchent tranquillement au

milieu de la chaussée ou sur les trottoirs ! Elles ne font attention qu'à la trompette du tramway et lorsqu'elles sont couchées sur les rails, elles se lèvent rapidement et remontent sur le trottoir.

Nous allons ensuite faire visite à Meerut au commandant de la division, le général Ironside, qui m'avait frappé aux manœuvres de Pologne de 1925 par sa haute intelligence, son esprit vif, son merveilleux don des langues aussi bien que par sa haute stature. Le général Birdwood me prend dans son automobile et nous échangeons nos souvenirs de Gallipoli. Le maréchal, — et je le comprends si bien, — aime à parler de ses soldats australiens et néo-zélandais, de ses braves *Anzac* de Gaba Tépé. Il fallait un chef aussi vigoureux et hardi, une troupe aussi brave et habituée *à la dure* pour réussir ce débarquement, au pied d'une falaise à pente raide au sommet de laquelle les Anzac restèrent accrochés jusqu'à l'évacuation finale, résistant à toutes les attaques. Le maréchal me raconta que pendant cette période, ayant reçu l'ordre d'enlever un piton important, il le bombarda plusieurs jours, à heure fixe, pendant une demi-heure. Au bout d'une huitaine, il lança son attaque et trouva le piton évacué. Il se heurta à l'ennemi qui revenait prendre position, le bombardement terminé. Sur la bataille de Suvla, dont l'échec mit fin à l'expédition, nous sommes d'accord : la tentative pouvait et devait réussir, mais il faisait très chaud le 6 août à Suvla, et les jeunes troupes furent surprises par l'aspect peu engageant de ce sol brûlé et sans eau. Peut-être, s'il s'était trouvé au milieu de ces troupes inexpérimentées une des brigades de Birdwood, et Birdwood lui-même commandant l'ensemble, peut-être eût-on réussi, car pendant deux jours les Turcs, qui ne s'attendaient pas à cette attaque, ne réagirent pas. Quand l'attaque reprit, le moment était passé. Une fois de plus se vérifiait la vieille formule militaire prouvée par l'histoire : l'occasion n'a qu'un cheveu.

Nous assistons à Meerut aux exercices de sports du 2e lanciers, beaux officiers, beaux chevaux, jolies toilettes. C'est là qu'une aimable dame me demande si je connais André Maurois. Comme je lui parle avec admiration des *Silences du colonel Bramble*, elle m'interroge sur les romans du grand écrivain. Rentré en France, je lui envoyai *Climats*.

Nous rentrons revêtir la grande tenue pour le dîner officiel du vice-roi : quatre-vingt-douze couverts. Parmi les invités, plusieurs maharajas, Patiala, Kashmir, Alwar, Kapurthala, de nombreuses hautes personnalités. J'ai l'heureuse chance de me trouver à côté de Mrs Vigor, femme du commandant de la garde du corps du vice-roi, qui fut infirmière, d'abord des blessés français, puis des blessés anglais pendant la guerre. L'habitude anglaise est de mener les principaux hôtes près des dames ou de rapprocher les hommes des dames pour permettre de causer. C'est ainsi qu'avec Amarjit comme interprète, j'ai pu m'entretenir avec le maharaja de Kashmir qui a un vague air de Napoléon Ier, mais un Napoléon à turban, avec le maharaja d'Alwar, qui porte un bonnet brodé de pierreries et en sautoir trois rangs de perles et de rubis. Mais la palme des bijoux revient encore au maharaja de Patiala avec ses boucles d'oreilles, une rivière en diamants serrée du col de sa robe, brodée de fleurs, dont l'éclat fait pâlir les multiples décorations qu'il porte. J'ai également une conversation avec le directeur des *Railways* de l'Inde, Mr P. C. Sheridan, que je suis bien heureux de remercier du confortable wagon blanc qui a tant facilité le voyage, et avec une personnalité originale, sir Victor Sassoon. J'avais assisté à Londres à une magnifique soirée chez un de ses parents, Philip Sassoon. Victor Sassoon est un voyageur, bien qu'il soit paralysé depuis de nombreuses années et qu'il marche courbé en deux, appuyé sur une canne. Il passe tous les deux ans trois ou quatre mois à Londres et le reste du temps voyage à travers le monde pour ses affaires. Il est en ce moment à Delhi ; il va partir pour le Japon.

12 *février*. — Après avoir été l'hôte du vice-roi, je deviens celui du commandant en chef, à Flagstaff House. Ainsi par une attention délicate dont je reste reconnaissant, mon séjour à Delhi aura été partagé entre les honneurs officiels et l'amitié née sur le champ de bataille.

Départ au matin pour prendre le breakfast au mess du régiment de cavalerie *Central India Horse*, un des corps du nouveau cantonnement de Delhi, installé en plein bled, à quatre kilomètres du nouveau Delhi officiel, c'est-à-dire à quinze kilomètres du Delhi commercial. Le site a été choisi en raison de sa salubrité : une légère crête s'élève entre New-Delhi et les cantonnements militaires et suffit à arrêter le vent

rafraîchissant du nord, si bien que les soldats qui passent l'été sur place, alors que le vice-roi et ses services montent à Simla, auront dans leurs cantonnements cinq degrés de moins que dans la région du nouveau palais. En raison des circonstances, j'ai fait une exception de principe sur le breakfast : macédoine de fruits avec de la crème fraîche pour commencer, du poisson frit, une aile de perdreau aux petits pois, une tasse de thé. Ce qui a fait notre joie, c'est que le capitaine Amarjit, fervent du breakfast par excellence, a attendu tout le temps du repas les œufs au jambon traditionnels, qui n'ont pas paru.

Nous allons voir les régiments sur le terrain ; ils défilent d'abord au trot, puis au galop. On voit ensuite sauter des recrues de six mois de service, qui font un parcours très dur d'obstacles, sautant les bras croisés et criant leur nom à l'obstacle le plus difficile. L'entraînement de ces jeunes gens est remarquable.

Enfin, les exercices de *Tent pegging* que j'avais déjà vus à Jullundur où ces cavaliers enlèvent au bout de leur lance des piquets fichés en terre, en poussant leur cri de guerre. Les plus amusants sont les musulmans qui provoquent le piquet en hurlant. L'encadrement de ces beaux régiments de cavalerie est constitué par une majorité d'officiers indiens.

Nous revenons par les palais du nouveau Delhi avec le maréchal, qui veut nous faire visiter le palais du Parlement où il a souvent affaire, car il est non seulement commandant en chef, mais ministre de la Guerre du gouvernement de l'Inde. Le Parlement est une vaste rotonde à colonnes, au centre de laquelle se trouve une belle bibliothèque, et tout l'espace construit entre la salle des pas perdus extérieure et la bibliothèque est occupée par les trois Chambres des princes, du Sénat et des députés, et par des jardins avec des fontaines. Nous passons quelques instants dans la Chambre du Sénat où le débit des orateurs manque de vie. Le président porte la perruque des présidents d'assemblée anglais. Chez les Princes, la salle est plus luxueuse ; leurs armoiries sont tracées en mosaïques sur les très beaux bois sombres du Sud qui décorent les salles : lord Irwin préside lui-même. Le maharaja de Patiala lit un long discours. A la Chambre des députés, qui sont plus nombreux, le spectacle est plus animé. L'orateur a un peu l'accent de la réunion publique, la salle rit ou applaudit, et le

président, un Indien à barbe blanche, à face sombre au-dessus de laquelle la perruque fait le plus curieux effet, le rappelle deux fois à l'ordre. Ce qui est remarquable, c'est la discipline de ces parlementaires ; comme à la Chambre des communes de Londres, il est de règle qu'un homme seul peut être debout ; il s'ensuit que lorsque l'orateur entendu a tenu des propos vifs et qu'un de ses collègues a cru devoir lui répondre, le premier s'est assis, alors que l'autre se levait. De même lorsque le président le rappelait à l'ordre, l'orateur s'est assis et ne s'est relevé que lorsque le président a repris sa place.

Lunch très gai chez le maréchal Birdwood, avec son état-major sous la tente.

Vers cinq heures, garden-party du vice-roi, minutieusement réglée : on défile entre deux haies de superbes gardes du corps à tunique rouge, à bottes à l'écuyère. Les différentes parties du terrain sont réservées à telle ou telle catégorie d'invités. Je reçois ma place à la table de thé, comme à un grand dîner. Tout le monde est en noir, à cause du deuil de la cour de la reine Marie-Christine d'Espagne ; seuls les princes indiens, avec leurs tuniques longues et leurs turbans, jettent une note claire.

Grand dîner chez le maréchal, en trois tables. Je suis placé entre lady Birdwood et lady Salmond, femme du maréchal de l'Air Salmond, qui était passé en Syrie de mon temps, allant à Bagdad. A la gauche de lady Birdwood, le maharaja de Bikaner, colosse à grosses moustaches grises, qui, après le dîner, au moyen d'un petit cinéma complétera notre voyage dans l'Inde en nous montrant son beau château-fort et un voyage en Birmanie avec des danses curieuses de jeunes gens sautant comme des oiseaux et de magnifiques pirogues à quarante rameurs qui m'ont rappelé celles que je voyais jadis descendre les rapides de l'Oubangui.

13 *février*. — Le maréchal nous mène visiter en détail le terrain de l'attaque qui rendit Delhi aux Anglais après de sanglants combats en septembre 1857. Quand la mutinerie éclata en mai, les officiers furent massacrés par leurs hommes. Le maréchal nous montre une maison où arriva, traînée par un cheval sans maître, une charrette contenant quatre cadavres de ces malheureux. A cette époque, les cantonnements militaires étaient loin de la ville où ne se trouvait que l'agent de

la Compagnie générale des Indes avec les magasins. L'agent put disparaître, mais les magasins furent détruits ou tombèrent aux mains des mutins. La plus grande partie du Punjab et du royaume d'Oude étant passée à la révolte, ce ne fut qu'au mois de juin que les Anglais purent songer à reprendre Delhi.

La ville s'élève sur la rive droite de la Djumna, dans une vaste plaine, mais au nord court une ride de terrain granitique, qui fut singulièrement utile à l'attaque. Le général Lawrence, le frère du héros de la résidence de Lucknow, s'en empara par un vif combat. Maîtres de cette crête, les Anglais s'y établirent pour recevoir leurs renforts, leurs munitions et leurs approvisionnements qui ne furent complets qu'en septembre. L'existence des troupes sur cette hauteur, — aujourd'hui boisée, mais qui ne possédait à l'époque aucune végétation, — fut terrible pendant les grosses chaleurs de l'été. Une preuve en est dans le sort des différents généraux qui y commandèrent : deux moururent de maladie, le troisième dut se retirer. C'est le quatrième, général Wilson, qui commandait les troupes au moment de l'attaque de septembre. En réalité, d'ailleurs, c'était le général John Nicholson qui par sa haute valeur, son intelligence et son courage, menait l'affaire depuis le début.

Nous nous sommes d'abord arrêtés au sommet de la crête où a été construite une petite tour observatoire ; puis nous sommes allés visiter les batteries de brèches : la *batterie de Sammy* qui battait la porte de Moree avec huit canons de 9 livres, et trois autres, qui tirèrent sur la porte de Kashmir, et sur le *bastion de l'eau*. En 1857, l'artillerie européenne n'avait pas encore d'obus et tirait à boulets pleins à une distance ne pouvant guère excéder 500 mètres. De fait, les batteries de brèches, notamment celle de Water Bastion, étaient établies à 200 mètres à peine de la muraille ; aussi cette partie du rempart de Delhi est-elle restée très fortement ébréchée, alors qu'il est intact entre les points battus, ce qui prouve que le tir était déjà assez précis pour être concentré. En même temps, pivotant sur leur droite, restée fixée à la crête, les assiégeants établissaient leurs lignes parallèlement au mur sud de la ville.

Dans l'établissement de leurs batteries de siège et de leurs positions d'attaque, à part des tentatives sur leur gauche que

les rebelles cherchèrent en vain à tourner, les troupes d'attaque ne furent guère inquiétées. Les mutins dans la ville étaient sans commandement et faisaient la fête. Le 14 septembre, la brèche jugée praticable au bastion de Moree, à la porte de Kashmir et à Water Bastion, l'attaque fut lancée. Les Anglais comptaient alors environ 9 000 hommes, troupes européennes et indigènes, car une partie de celles-ci était restée fidèle, notamment les Sikhs et les Gurkhas. Les trois colonnes d'attaque comptaient 4 000 hommes. Le général John Nicholson pénétra dans la ville par la porte de Moree et se chargea d'étendre l'attaque vers le sud. Il fut mortellement blessé au sud de la porte de Kaboul. Les remparts enlevés, la lutte continua pendant deux ou trois jours dans la ville, sans réaction sérieuse.

Ce souvenir tragique est rappelé par un monument de style gothique qui porte les numéros de tous les régiments qui y ont combattu. On a d'autre part conservé l'état délabré des brèches. Non loin de la porte de Kashmir se trouve une église. La croix de son clocher et le globe sur lequel elle est plantée, ont été criblés de balles par les rebelles. Elle a été remplacée au sommet du clocher et déposée en témoignage de la lutte près du porche.

L'histoire de cette église est assez curieuse : vers la fin du XVIIIe siècle, un des officiers du général de Boigne, le colonel Skinner, avait levé un régiment indien et commandait à Delhi pour le maharaja de Gwalior. Il avait trois femmes, une chrétienne, une musulmane et une hindoue. Aussi construisit-il une église, une mosquée et un temple. Lorsque l'on inscrivit sur le fronton de l'église les lettres sacrées J. H. S. le colonel qui n'était sans doute pas très fort en latin protesta en disant que ses initiales étaient J. S. (John Skinner) et non J. H. S. On ne sait pas ce que sont devenus le temple et la mosquée, mais la vieille église du colonel est aujourd'hui l'église officielle.

Nous allons nous incliner sur la tombe simple du général John Nicholson et un vieux soldat nous donne des roses blanches, que je vais déposer au pied de sa statue de bronze qui s'élève dans un des principaux squares ; le regard, le geste, l'allure sont magnifiques : cette statue est belle en ce qu'elle fait comprendre le rôle héroïque du général dans la bataille.

Lunch chez sir John Thompson, Chief commissioner, dont le salon est décoré de tableaux de Raphaël, Michel-Ange et autres reproduits par un procédé italien d'une façon très remarquable. On y voit aussi une vue du vieux château de Lahore dans le goût romantique et une vue de la grande mosquée de Delhi la nuit, œuvres d'un Indien.

Le maréchal Birdwood vient m'y prendre pour aller chercher le directeur des Antiquités, Mr Hargreaves, que nous trouvons dans un grand hôtel du nouveau Delhi, réservé aux Anglais ; de l'autre côté de la route, s'en trouve un autre pour les Indiens. « La seule différence, me dit gaiement le maréchal, c'est qu'à gauche les hommes ont leur chemise dans le pantalon, à droite, ils la portent dehors. » D'autres hôtels sont entourés de tentes protégées contre les regards par des tapis à couleurs vives : ce sont les campements des princes venus pour l'Assemblée parlementaire.

Nous filons vers le sud. J'ai dit à Mr Hargreaves que Maurice Pernot, dans son ouvrage, expose qu'il y avait six vieilles Delhi, aussi m'a-t-il donné une carte qui en porte sept : il est vrai que la septième est le Delhi actuel dont la fondation remonte à 1650. La première, ville hindoue, bâtie par Raï Pithora, remonte à la fin du XIIe siècle ; mais son fondateur fut rapidement détrôné, dès 1192, par Aïbak, et le pays devint musulman : il l'est resté. C'est là que se trouve le fameux minaret de Qutub Minar. Cette ville fut abandonnée pour une autre cité plus au nord, puis l'on se reporta plus au sud.

Ces villes, caprices d'empereurs, furent régulièrement abandonnées au bout de quelques années, faute d'eau.

Nous commençons par Tughlak Abad. Sur des assises de roc s'élève une longue et forte muraille revêtue de maçonnerie parfaitement taillée et flanquée d'énormes tours. Un lac avait été creusé à ses pieds. La ville n'en fut pas moins abandonnée au bout de vingt ans, faute d'eau. A peu de distance s'élève un fort, au centre duquel est la mosquée contenant la tombe de Tughlak, de sa femme et de son fils. Cette mosquée, construite en pierre rouge dans sa partie inférieure et en pierre blanche au-dessus, — disposition reprise dans les palais de New Delhi, — a cette particularité d'avoir ses murs, non pas verticaux, mais en pente, comme pour leur donner plus

d'assiette. C'est la disposition que nous avons vue si souvent dans les châteaux édifiés en Syrie par les Croisés.

Nous revenons sur la ville où se trouve l'étonnant Qutub Minar. Le minaret s'élève dans l'enceinte d'une mosquée qui a été agrandie par deux fois. Une partie de ces enceintes successives a disparu, elles sont marquées par de petites haies de buis. Pour la première mosquée, les musulmans se sont servis des matériaux de vingt-sept temples hindous. On a l'étonnement de voir sur ses colonnes ou dans les linteaux de portes des figures et des corps humains, des oiseaux et des fruits. La haute porte à arc musulman du fond de la cour elle-même est décorée avec un art qui est à la fois musulman et hindou, les arabesques alternant avec les fleurs. Il semble bien que les conquérants arabes aient employé des artistes hindous, même pour leurs mosquées. Devant cette porte, se dresse une curieuse colonne de fer qui offre la particularité de ne jamais se rouiller. Sur cette colonne, une inscription du roi hindou Chandra, de style oriental : « Le vent de ses prouesses a parfumé l'océan du Sud ». Cette colonne a été enlevée par les musulmans à un temple du sud : Vichnou pada (le pied de Vichnou) IVe siècle. Sur le pourtour de l'enceinte se trouve encore un pavillon remarquable à quatre portes : *Alaï Gate*. L'une d'elles est à plein cintre et Mr Hargreaves nous explique que le fait est exceptionnel, les Hindous ne voulant pas des cintres, sous prétexte que « la voûte ne dort jamais ».

Le minaret est gigantesque : quatre-vingts mètres de haut; il a l'aspect d'un faisceau de colonnes et est divisé en cinq étages par des balcons ; les colonnes alternent, demi-circulaires ou triangulaires, la surface lisse. Le cinquième étage est couronné par une balustrade de fer pour empêcher les imprudents de se précipiter. Mr Hargreaves qui, en bon Anglais, aime l'humour, ajoute que les trois premiers étages ont été construits par des empereurs mongols, le quatrième par Firoz Shah, et que les autorités britanniques ont ajouté la balustrade.

Nous nous arrêtons à Haus Khas, immense réservoir creusé par les Mongols. D'après la légende, le célèbre Tamerlan aurait campé en ce lieu, « ainsi qu'il est rapporté dans ses *Mémoires*... édités à Londres », dit Mr Hargreaves.

Les tombes sont toujours nombreuses en remontant vers Delhi, par la route du mausolée d'Humayoun, fils du conquérant de l'Inde, Baber. Avant d'arriver, on traverse une véritable nécropole. Plusieurs portes successives donnent accès aux jardins au centre desquels s'élève le Mausolée, sur deux plates-formes superposées : monument considérable, composé de porches et de chapelles entourant une grande rotonde centrale à coupoles qui fait penser au Panthéon. La tombe de l'empereur, en marbre blanc, très simple, est recouverte de fleurs apportées par les fidèles. De la deuxième plate-forme, nous avons une vue charmante sur un ciel doré par le couchant sur lequel s'élèvent en noir les arbres et les coupoles funéraires. En arrière du tombeau d'Humayoun, une autre tombe, dont la coupole est encore décorée de faïences bleues d'un vif éclat.

Nous rentrons à la nuit à Delhi pour dîner au mess du *Central India Horse*, commandé par le colonel White. Le maréchal Birdwood est assis à sa droite ; il porte un « mess dress » bleu très foncé, brodé d'or, avec parements rouges au col et aux manches. La table et les consoles du mess sont surchargées d'objets d'art argentés, prix de polo et autres remportés par les officiers ou cadeaux des anciens chefs et officiers du régiment : il y en a bien une cinquantaine. Le dîner fini, on éteint l'électricité, et nous tombons dans une obscurité relative, habitude singulière et non sans inconvénient, puisque nous remarquons, une fois levés, que la veste courte des officiers porte sur les reins deux olives d'or. C'est, me dit-on, pour les empêcher de s'endormir en s'appuyant au dos de la chaise. Alors, pourquoi faciliter le sommeil en éteignant les lumières ? On fait circuler l'immense coupe gagnée par le régiment au polo et, avec une louche, chacun y boit à tour de rôle une gorgée de champagne. Aux murs, de vieux tableaux, peintures, gravures relatives à l'Armée des Indes. Entre autres, le portrait d'un vieux Sikh qui tua ou vit tuer devant lui cinq cents tigres et fut blessé mortellement par le cinq cent unième (*sic*) et qui, comme le colonel venait l'encourager sur son lit de mort, lui dit :

— C'était bien le tour du tigre !

14 *février*. — Je vais faire mes adieux au vice-roi et à lady Irwin, et leur redire toute ma profonde reconnaissance.

Avant d'arriver chez le commandant en chef pour un dernier lunch, j'ai avec le maréchal Birdwood une heure de conversation où il me demande les remarques que j'ai pu faire au cours de mon voyage sur la frontière. Je lui réponds :

— Pour moi, les meilleures troupes indiennes m'ont paru être les Gurkhas et les Sikhs. A la manœuvre de Razmak, le bataillon britannique a fait preuve de beaucoup de résistance à la fatigue et s'est montré plein d'allant ; mais il a franchi une crête dans des formations massées qui lui eussent coûté cher. On peut s'étonner que les mitrailleuses Hotchkiss aient été retirées à la cavalerie. Pour répondre à l'idée de lord Kitchener, il serait intéressant que les officiers qui viennent passer deux ans sur la frontière y vivent la vie d'avant-postes.

Cet entretien me fit admirer encore une fois le jugement, l'expérience, l'esprit de décision du maréchal.

AGRA

Vers quatre heures, nous prenons le train pour Agra. Nous allons voir le *Taj Mahal*. A bord du *Rajputana*, toutes les dames et jeunes filles me disaient :

— Ne manquez pas de voir le Taj Mahal, *very lovely!*

Le *Commissioner* d'Agra, Mr de Courcy Ireland, et le capitaine Russel sont là. Il est minuit. Je leur demande d'aller voir le Taj dès maintenant ; ils y consentent aimablement. Un jardin, un grand plan d'eau carré et par delà une allée d'eau encadrée de cyprès noirs aboutit au mausolée. Sur une vaste plate-forme surélevée, un corps principal surmonté d'un énorme dôme ; quatre portes y donnent accès ; il est enserré de grosses tours surmontées de clochetons ; aux angles de la plate-forme, de hauts et minces minarets. Tout est de marbre blanc. Dans le silence de la nuit claire criblée d'étoiles et où un croissant de lune est comme perdu, le Taj de marbre est une apparition de rêve. Au pied de son arche gigantesque, on a l'impression de l'Arc de triomphe.

De l'autre côté coule un fleuve : la Djumna. Les minarets semblent des phares se détachant sur un horizon de mer. Les feux lointains que nous voyons ne sont-ils pas ceux de bateaux à l'ancre ? Ce mausolée a été élevé par l'empereur mongol Shah Jehan à sa femme bien-aimée. Les tombeaux

de l'empereur et de l'impératrice entourés de paravents de dentelle de marbre sont au-dessous de l'immense coupole et, comme dans les sanctuaires, une lampe met une étoile de lumière.

15 *février*. — On a de la peine à se mettre en route le matin : la sévère loi du breakfast pèse sur tous les départs. Nous gagnons le fort d'Agra, dont les hautes tours et les courtines rouges barrent l'horizon. Avant de passer sous la porte d'*Amar Singh Gate*, on me fait remarquer une tête de cheval plantée dans le fossé. D'après la tradition, Amar Singh commandait en chef les troupes d'un des empereurs mongols. Rentrant un jour en retard d'un congé et ayant reçu des observations de l'intendant général de l'empereur, il eut un accès de colère et le tua. Mais on se jeta sur lui et il fut abattu à son tour. Ses soldats reprirent son corps pour le brûler selon les rites, et ils imaginèrent de l'attacher sur un cheval, l'obligeant à sauter dans le fossé du haut de la muraille.

A Delhi, le palais de Shah Jehan était captivant par l'harmonie de l'architecture et de la décoration. On comprend que les courtisans aient fait inscrire dans l'une de ses salles : « Si le ciel est jamais descendu sur la terre, c'est ici ! c'est ici ! c'est ici ! » L'intérêt des palais d'Agra est différent. Construits successivement par les princes rajpoutes et les empereurs mongols Akbar, Jehan Jir et Shah Jehan, ils présentent une véritable histoire de l'architecture des palais musulmans de l'Inde. En effet, en entrant par *Amar Singh Gate*, on retrouve dans les restes du palais d'Akbar le style hindou toujours surchargé de clochettes. En passant ensuite au palais de son fils, Jehan Jir, on trouve le style musulman ; mais dans les pièces ou temples réservés à ses femmes indiennes, on retrouve encore les traces de l'art indien, par exemple de grandes poutres de pierre sur lesquelles sont sculptés de grands crocodiles et des perroquets. Ces trois premières portes sont construites en pierre rouge et, sur les toits, on voit la transformation de ce pavillon si caractéristique des palais de l'Inde qu'on appelle le *châtri*, c'est-à-dire « l'ombrelle ». Dans le style hindou, il est de forme carrée et les colonnes qui le supportent le sont également. Dans les palais mongols, au contraire, le toit a la forme d'une petite coupole surmontée d'une pique et est supporté par une légère colonnade.

Le palais de Shah Jehan est, comme celui de Delhi, tout en marbre blanc et porte la même décoration fleurie. Les murs des portes sont souvent marqués du sceau de Salomon. D'abord le harem : la grande cour des femmes est bordée d'une petite galerie grillagée permettant leur surveillance; sur les toits s'élèvent de petites chambres de marbre où elles pouvaient se reposer pendant la saison chaude. Des piscines où l'on pourrait s'ébattre sont ménagées dans l'épaisseur du toit. Un des coins les plus charmants du harem est une petite cour terminée par deux chambrettes réunies par une galerie. De là, la vue est délicieuse sur la Djumna, la campagne et le Taj Mahal en fond de tableau. Après ces appartements privés, les cours s'agrandissent : la grande cour du *Jardin des raisins* ; les salons qui la bordent rappellent tout à fait ceux de Delhi. D'ailleurs, c'est à Shah Jehan que l'on doit Delhi qu'il fit construire après avoir profondément remanié et reconstruit le palais d'Agra. Mais il respecta la délicieuse *tour du Jasmin*, parce qu'elle était l'œuvre de son père Jehan Jir à la mémoire de sa mère Nour Jehan. Cette tour se termine par une petite pièce octogonale. Quand Shah Jehan respectait ainsi la tour du Jasmin dans le palais de son père, il ne se doutait pas que, quelques années plus tard, il y serait emprisonné par son fils Aureng Zeb et y passerait ses derniers jours à contempler l'horizon de Taj Mahal, tombeau de sa femme bien-aimée, Ardjouman Bannu. C'est là qu'il voulut mourir, avec le Taj devant les yeux.

Plus loin, deux salles de bain, qui devaient être merveilleuses lorsque le plafond était complètement décoré à facettes par de petites glaces dont on constate encore la présence par endroits.

On arrive au Diwan i Khas, le lieu des audiences privées, terrasse établie sur la partie la plus haute du palais, d'où cet empereur poète jouissait de la vue de la campagne et du fleuve en écoutant les doléances de ses sujets. La tradition veut qu'il s'y trouvât une cloche. au bout d'une longue chaîne, que les plaignants pouvaient tirer pour signaler leurs *desiderata* à l'empereur.

La construction de cet artistique palais de Shah Jehan est contemporaine des premières années du règne de Louis XIII. Dans le mur de marbre du Diwan i Khas, on voit un trou :

c'est un boulet anglais qui a traversé le mur de marbre, lorsque le fort pris aux Mongols par le maharaja de Bharatpur fut repris plus tard par les troupes britanniques. Quand on se reporte aux effets désastreux de l'artillerie moderne, on ne peut que se féliciter que l'artillerie d'autrefois ait été moins puissamment armée. Une plaque a été posée par lord Lytton, vice-roi des Indes, en l'honneur de sir John Strachey qui, gouverneur de la région, restaura le palais.

La haute terrasse du Diwan i Khas donne d'une part sur les larges chemins de ronde qui séparent les deux remparts du fort où avaient lieu les combats d'éléphants qui faisaient la distraction des femmes, et de l'autre sur une vaste cour ayant à son centre un arbre magnifique : c'est le *Machi Bawan* où se trouvaient autrefois des bassins poissonneux. Là, une fois par an, l'empereur laissait entrer les marchands de la ville, qui disposaient leurs étalages et cédaient leurs marchandises aux femmes de l'empereur. Pour se contenter d'une seule journée d'achats, il fallait assurément que les épouses mongoles fussent plus prévoyantes que les femmes d'aujourd'hui !

Là aussi se trouve une « mosquée de la Perle ». Depuis plusieurs heures nous circulons dans cet immense palais de Shah Jehan, où tout est du marbre blanc le plus pur. Comme à Delhi, le balcon de l'empereur s'élève au centre, précédé de la table du premier ministre. J'imagine cette cour remplie de foule : il ne s'y trouve aujourd'hui qu'une bande de touristes.

Derrière la terrasse du Diwan i Khas se trouve l'immense cour du Diwan i Am, pour les audiences publiques, bordée de trois rangées de colonnes, la dernière de colonnes doubles.

On remonte en voiture pour sortir par la splendide porte rouge de Delhi. Elle est triple : d'abord une porte monumentale flanquée de deux hautes tours réunies par une rampe, puis deux autres portes dont la dernière a un pont-levis. Et l'on se retrouve dans la campagne, au pied de la haute muraille flanquée de tours rondes.

Après le lunch chez l'aimable *Commissioner* d'Agra, nous repartons pour Sikandra, à peu de distance, où se trouve le tombeau du célèbre Akbar. La porte monumentale a visiblement inspiré l'architecte du Taj Mahal. Elle donne accès dans une enceinte plantée de beaux arbres et où gambadent des

singes familiers ; plus loin broutent des antilopes. Mais la porte de l'empereur mongol n'a pas de coupoles et les minarets sont plantés sur le corps des bâtiments de la porte. Le mausolée est composé de différentes terrasses s'étageant en retrait, les trois premières en pierre rouge, la dernière en marbre blanc ; il est trop surchargé dans le style hindou et littéralement couvert de kiosques.

Comme toujours dans les mausolées mongols, le corps ne se trouve pas sous la tombe apparente. Ici Akhar repose au bout d'un long couloir étroit, dans une chambre très simple, presque noire. Une haute fente dans la muraille et une veilleuse donnent à peine quelque clarté. Le corps de l'empereur est déposé dans un sarcophage de marbre blanc, sans aucune inscription ; le marbre est recouvert d'un drap noir.

Si l'on a le courage de grimper les 93 marches très raides des quatre étages, on est largement récompensé. On débouche dans une cour de marbre blanc entourée d'un cloître surmonté de *chatris* rectangulaires aux quatre angles. Au centre, sur une plate-forme, le sarcophage fait d'un seul bloc de marbre, d'un marbre de Jaipur, couleur vieil ivoire, et décoré dans un goût admirable de sentences arabes d'un relief étonnant et de fleurs. A travers les grillages de marbre du cloître, on découvre un vaste horizon.

Nous retournons au Taj Mahal : il est cinq heures. Le ciel est voilé ; de nombreux touristes ont envahi les jardins. Le jour, on peut mieux se rendre compte des détails de la sculpture. Les fleurs sont taillées en relief dans le marbre avec une délicatesse incomparable ; les feuilles de près de deux mètres de hauteur du paravent qui entoure les tombeaux sont de marbre sculpté ajouré par la main de patients artistes. Les piliers qui les joignent portent des bouquets de fleurs formées de morceaux parfois minuscules, de marbres différents. La sonorité de la grande salle voûtée est singulière : lorsqu'un des gardiens évoque Allah, elle résonne comme un verre de cristal et la voix se prolonge en ondes pures extraordinaires. La salle centrale des tombeaux est entourée par huit chapelles : les unes, octogonales, aux angles, les autres, carrées, sur les côtés.

Vers six heures, le soleil se couche ; un grand kiosque se détache en ombre dure sur l'horizon où le grand fort rouge

s'estompe dans une brume dorée. Au pied du Taj Mahal, la Djumna décrit des courbes dans les sables gris ; des barques dorment, un convoi de buffles passe. A l'opposé du soleil, la berge et un petit palais sont roses.

Le Taj Mahal est un monument unique auquel il faut conserver son caractère de grandeur mélancolique. Aussi peut-on regretter qu'il soit entouré d'un parc de beaux arbres et de parterres de fleurs. Il serait mieux au milieu de grandes esplanades nues comme le palais de Jehan Jir à Lahore.

Très cordial dîner avec les officiers du *Royal Irish Fusiliers.* Accueilli au son de *la Marseillaise* et placé à la droite du colonel, qui faisait partie des trois divisions débarquées le 6 août 1915 à Suvla, ce dont il a gardé un mauvais souvenir.

— Il n'y avait, dit-il, ni eau, ni munitions. Envoyé en reconnaissance, je n'ai rencontré personne, pas un Turc. Je suis revenu rendre compte. Mais, répète-t-il, ni eau, ni munitions et les hommes n'avaient plus que vingt cartouches.

Me voyant assez sceptique sur l'impossibilité de pousser de l'avant, il finit par me dire :

— Maintenant, après quatre ans de guerre, j'ai pris de l'expérience ; je pousserais jusqu'à la crête ; mais ce matin-là, à Suvla, nous étions tous inexpérimentés. Nous ne connaissions pas la guerre.

Pendant le dîner, trois *big pipers* ont circulé autour de la table, à ma grande surprise, car je croyais que c'était une spécialité des régiments écossais. A l'issue du repas, les officiers ont dansé la gigue au son de la cornemuse, et La Tour du Pin et Amarjit ont dû s'exécuter dans une sorte de quadrille.

FATEHPUR SIKRI

16 *février.* — Une heure de route en auto sépare Agra de Fatehpur Sikri. Et l'on voit surgir à l'horizon un mur rouge crénelé, flanqué de tours : c'est le palais qu'à l'occasion de la naissance de son premier fils, fit élever Akbar, le grand empereur mongol du XVIe siècle.

En arrivant par la route de l'Ouest (Agra) on débouche dans la grande cour du Diwan i Am (audiences publiques) bordée d'un petit cloître, avec un îlot central ; puis c'est la « maison

de la sultane turque » dont les décorations représentant des ifs, des palmiers, etc... paraissent dues à des artistes chinois. Tout est finement sculpté, piliers, toits, plafonds et terrasses. La pierre des toits imite les tuiles. Au nord, le « pavillon de Khawab Ghah » (palais des rêves) était la chambre à coucher de l'empereur. Plus loin, une vaste cour dallée sur laquelle il jouait aux échecs avec ses esclaves représentant les figures et les pions. On l'appelle la « cour de Pathisi ».

Dans le Diwan i Khas (audiences privées) se trouve le curieux pilier terminé à mi-hauteur de la pièce par une sorte de tribune circulaire où aboutissent des galeries ajourées reposant sur les quatre angles. C'était là qu'Akbar discutait avec les représentants de toutes les religions de l'Inde, en s'efforçant de les concilier et d'aboutir à une religion unique.

Et l'on arrive aux vastes bâtiments du harem : ils sont de style hindou, mais la porte de l'un d'eux est marquée du sceau de Salomon et une autre porte est l'arc musulman. Les tuiles sont de la couleur du Prophète : vert-turquoise. Dans l'architecture de son palais, l'empereur pratiquait donc son éclectisme en matière de religion. Au nord du palais de Jodh Baï, l'impératrice hindoue, la « maison de Myriam » appelée Myriam la chrétienne ; un petit jardin particulier et le palais du fou Birbal, le seul à qui il fût permis de dire ses vérités au terrible Mongol. Au sud du harem, le *Daftar Khana*, ceint de colonnes, d'où l'empereur se montrait au peuple massé au pied du rempart.

On arrive à la grande mosquée entourée d'un mur crénelé dont la porte rappelle celle du Taj Mahal, entièrement revêtue de mosaïques ; arc de porte musulman, motifs de décorations hindous; les salles annexes ont des plafonds horizontaux. C'est devant cette porte qu'Akbar proclama la nouvelle religion de Dieu, où il se flattait d'avoir concilié toutes les croyances !

Dans la grande cour rouge, l'œil est immédiatement arrêté par un pavillon de marbre blanc éclatant, qui est le tombeau de Selim Chisti, le saint, chez qui l'empereur avait envoyé sa femme Myriam la Rajpoute pour avoir un fils et qui lui en donna trois. Le toit de ce petit palais carré est supporté par des motifs d'art Jaïn, le mur est une série de paravents de marbre ajourés, de dessins variés. Le tombeau, surplombé d'un lourd dais, se trouve dans une seconde enceinte

richement décorée en couleurs avec de larges inscriptions en écriture arabe. Tombeau, piliers, dais sont couverts d'un revêtement de nacre, qui luit de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'ensemble est de l'art le plus délicat et sa tonalité blanche au milieu de ce palais rouge en augmente l'effet.

Et voici au sommet d'un large escalier la porte colossale de la Victoire (Buland Darwaza), ornée de fers à cheval cloués sur les vantaux, offrandes de cavaliers.

Le palais renferme d'autres curiosités : le *Panch Mahal*, édifice à quatre étages d'où part un escalier surélevé et clos de murs, par lequel les sultanes pouvaient découvrir la campagne et voyaient se jouer les antilopes. Un minaret revêtu d'aiguillons porte le nom d'Haran Minar (minaret des antilopes). Sur la porte du palais des éléphants, on voit encore deux pachydermes mutilés qui, d'après la tradition, portaient deux Rajpoutes qu'Akbar avait vaincus et dont il voulut honorer la vaillance, les vastes écuries pour les cent chevaux de l'empereur, les restes de l'installation des eaux qui s'élevaient de plate-forme en plate-forme par la traction animale, jusqu'à une conduite où elles alimentaient le palais. Fatehpur Sikri étant dépourvu d'eau, Akbar fit creuser un grand réservoir aujourd'hui complètement asséché. On admet généralement que c'est la pénurie d'eau qui a amené l'abandon de Fatehpur Sikri ; la raison est difficile à admettre, puisqu'il y séjourna quinze ans. Il est probable qu'il constata de sérieux inconvénients à rester aussi éloigné de sa capitale.

Au point de vue artistique, les palais de marbre, comme celui de Jehan Jir à Delhi, la grande mosquée au fort d'Agra sont sans doute plus remarquables ; mais le grand palais rouge d'Akbar, planté sur sa colline comme un camp, est plus impressionnant.

La visite achevée, nous montons déjeuner sur la terrasse d'un pavillon qui domine le Panch Mahal et d'où l'on découvre un horizon immense circulaire comme celui de la mer.

Retour à Agra. Mais Mr Dhama, le fonctionnaire du Service archéologique, s'est aperçu que je suis intéressé et me propose de nous mener encore à un tombeau richement décoré. C'est la dernière demeure d'un marchand persan, qui eut l'heureuse chance d'avoir une fille fort jolie, dont le fils d'Akbar, Jehan Jir, devint amoureux. L'empereur refusa son

consentement et maria la jeune fille à l'un de ses généraux. Quand Jehan Jir succéda à son père, il envoya, comme David, le général se faire tuer à la guerre et épousa la belle Nour Jehan.

Le calme des fins de journée règne sur la vallée ; une femme de maraîcher tire de l'eau, vêtue d'un pantalon jaune et la tête recouverte d'une écharpe jaune et rose. Dans le chemin qui nous ramène aux autos, nous sommes assaillis par des enfants qui nous vendent des fleurs pour quelques annas. J'en donne quelques-uns à une fillette dont le visage sourit à pleines dents et qui s'enfuit dans l'envolée de son manteau jaune, pour échapper à ses camarades. Nous traversons des campagnes envahies par la paix du soir ; des toits de chaumière fument ; les enfants jouent près des vieillards, tableau qui m'enchante, car nous voyons plus de palais que de hameaux... « Sombres forêts, déserts tristes et sauvages, je vous préfère aux splendeurs des palais... »

La princesse Amarjit Singh retrouve des forces pour aller visiter un magasin où se trouvent des richesses : bijoux, étoffes, soieries, cuivres, poteries, etc...

UDAIPUR

Du 17 au 20 février, nous visitons Jaipur, la « ville rose », où nous sommes reçus par le colonel Lawrence, président du Conseil de régence et neveu du défenseur de Lucknow, par Mr. Carter, résident britannique, et par un Indien, puis Udaipur.

21 *février*. — C'est la dernière matinée avant le départ, car il ne faut pas compter avoir un moment de libre à Bombay. Nous renonçons donc, puisque nous avons déjà eu la vue des lacs, à monter au fort de Sajangar.

Le vieux maharana d'Udaipur, qui a quatre-vingts ans, nous donne audience. Nous traversons toute la ville ; les rues sont vraiment pittoresques ; les vaches empêchent la circulation sans que personne se plaigne ; les pigeons picorent et volètent partout. Des vieillards portent du bois ; les boutiques sont remplies d'acheteurs. On débouche dans le palais par une cour coupée par les communs et sur les côtés de laquelle s'alignent les écuries des éléphants, avec un éléphanteau de quatre mois. Partout des serviteurs ; on a l'impression d'un palais du moyen âge. Le maharana est un beau vieillard.

Sa maison est la plus vieille, la première des maisons régnantes de l'Inde, et prétend descendre des enfants du Soleil. En effet nous avons vu dans une salle une tête bizarre portant moustaches et de gros yeux, entourés de rayons. C'est, paraît-il, le portrait du soleil. Pavillons, salles, escaliers, terrasses... Une salle est revêtue de Delft apporté par des Hollandais il y a deux siècles ; une autre est revêtue de glaces, y compris le plancher.

Ce qu'il y a de plus charmant, c'est la vue sur le lac et ses îles, leurs palais blancs et leurs palmiers, et dans les cours blanches les paons font la roue au soleil, étalant tous les joyaux de leur queue.

Et c'est le départ par un coucher de soleil en or ; nous sommes accompagnés jusqu'au train par deux religieuses françaises rencontrées chez la femme du Résident britannique, Mrs Field. L'une d'elles est tout émue ; elle a été serrée de près par une de ces nombreuses vaches qui circulent dans les rues et qui s'en est pris à son voile noir qui a été complètement lacéré. Or ces vaches circulent continuellement au milieu de gens vêtus de rouge ; ici, elles se déchaînent contre le noir !

CHITORGARH

Notre train doit s'arrêter trois heures à Chitorgarh, la vieille forteresse des Rajpoutes ; aussi avais-je demandé à notre brahmane archéologue de nous y accompagner. Campée au sommet d'une colline raide et rocheuse, la forteresse est à cinq cents pieds au-dessus de la plaine. Une route en lacets y conduit à travers le dédale des fortifications ; j'ai compté huit portes avant de pénétrer dans l'enceinte, la plupart armées de puissants crochets de fer qui avaient pour but d'empêcher les éléphants de les enfoncer en jetant leur masse contre elles. La légende veut que, dans un assaut, un officier, voyant que ses éléphants ne voulaient pas s'approcher de la porte, se jeta lui-même sur les crochets pour faire de son corps un matelas, et cria alors aux autres de faire avancer les éléphants.

La promenade à travers les ruines de Chitor sous le rayonnement de la lune est pittoresque. Les temples, les palais se succèdent. Le plus beau monument est la tour de la Victoire,

carrée, élevée d'une quarantaine de mètres, et complètement couverte de sculptures représentant les dieux de l'Inde et leurs légendes du pied au sommet, à l'extérieur comme à l'intérieur. Nous montons jusqu'au second étage par un petit escalier difficile et nous retrouvons les dieux des temples d'Ellora : Brahma, Vichnou, Siva et sa femme Parvâti, le Soleil, etc., avec leurs attributs : la roue, le taureau, le vautour, le trident... Parfois Siva et Parvâti sont confondus dans le même personnage : un sein indique Parvâti. Une incarnation de Vichnou est nue, bien que couverte d'un réseau de perles, ce qui est très rare dans les temples hindous. Et, chose curieuse, il porte sur la tête un chapeau qui rappelle à s'y méprendre les coiffures du règne d'Henri III. Toutes ces figures ont été mutilées par les conquérants mongols.

Chitor tirait sa force de sa situation dominante, au-dessus des pentes à pic de divers côtés sur la plaine, et aussi de nombreuses citernes naturelles que contient le rocher. La plus belle est celle qui s'élève auprès du temple de Raten Singh. Elle se creuse dans le roc par des pans à pic et sur deux côtés de vieux escaliers y descendent. Un temple et de beaux arbres touffus s'y reflètent : tableau romantique.

Chitor contient de vastes espaces qui ne sont que ruines et débris. On marche à travers cette désolation lunaire et tout à coup surgit un temple qui retient l'attention, c'est celui du prince Raten Singh. Il se dresse au bord d'une pièce d'eau ; au centre, un îlot porte un minuscule palais, blanc sous la lune : c'est celui de Padmini. Dans la mythologie hindoue, Padmini est le nom d'une princesse qui habitait Ceylan et était la femme de l'empereur de l'Inde. Pour rappeler ce souvenir, le prince Raten Singh a fait construire le palais de la princesse à proximité de son château.

La fondation de Chitor remonterait à 5 000 ans et en 812 après Jésus-Christ les princes rajpoutes eurent l'honneur d'y repousser une attaque du khalife de Bagdad. Les siècles suivants, jusqu'à l'arrivée des Français, puis des Anglais, ont été remplis par des guerres sanglantes, parfois glorieuses, mais souvent malheureuses pour les Rajpoutes contre les musulmans gujrats de Bombay, contre ceux du nord et surtout contre les empereurs mongols. L'imagination hindoue a bâti un roman sur les guerres de Raten Singh contre le

prince musulman Allah-ud-Din Khilji. Celui-ci, ayant entendu vanter la beauté remarquable de la princesse Padmini, vint attaquer Chitor dans le seul dessein de l'enlever ; le siège traînant en longueur, il fit connaître qu'il demandait seulement à contempler le visage de la princesse reflété dans une glace et que, satisfait, il s'en irait. Raten Singh y consentit. Après quoi le jeune Rajpoute généreux, pour marquer la bonne amitié qui devait désormais régner entre les deux souverains, accompagna Allah-ud-Din, qui en profita pour l'arrêter dans son camp et fit savoir aux gens de Chitor qu'il garderait leur prince prisonnier tant qu'ils n'auraient pas livré la princesse. Padmini annonça alors qu'elle allait se rendre au camp d'Allah-ud-Din en palanquin, avec une nombreuse suite de femmes, comme il convenait à une princesse rajpoute de haute lignée. Mais les suivantes étaient des hommes d'armes qui, pénétrant dans le camp du ravisseur, massacrèrent un grand nombre de ses occupants et réussirent à ramener leur prince à Chitor. On retrouve dans cet épisode légendaire l'histoire du cheval de Troie.

Allah-ud-Din ne se tint pas pour battu et, en 1303, revint mettre le siège devant Chitor. Les défenseurs, sentant cette fois la partie perdue, prirent de tragiques résolutions. Tandis que les guerriers se précipitaient sur l'ennemi et se faisaient tuer, les femmes, la princesse Padmini en tête, couvertes de leurs bijoux, montèrent sur un bûcher gigantesque et périrent dans les flammes avec tous les trésors de la ville.

Plus tard, les empereurs mongols prirent, perdirent, reprirent encore Chitor. En 1559, les princes rajpoutes avaient installé leur nouvelle capitale à Udaipur, et l'on se souvient des deux éléphants décorant la porte de Fatehpur Sikri placés par Akbar pour honorer le courage de ces princes qu'il avait combattus. Au temps de Jehan Jir, un accord fut conclu entre cet empereur et le prince Amar Singh ; l'empereur accepta que, seul de tous les princes de l'Inde désormais soumis aux Mongols, il serait dispensé de paraître lui-même au grand Durbar et serait représenté par son fils. Forts de ce souvenir, les maharanas d'Udaipur ne sont jamais venus au Durbar de Delhi, et quant au maharana actuel, il fut entendu, lors du voyage du roi George V pour son couronnement en 1911, qu'il viendrait le saluer à la gare, après quoi le roi entre-

rait dans Delhi et le maharana repartirait pour Udaipur.

Quand on se penche sur les remparts de Chitor, on se demande comment cette ville a pu être enlevée plusieurs fois sans artillerie. Sa faiblesse venait sans nul doute du développement exagéré de ses remparts (16 kilomètres).

Le brahmane archéologue nous quitte à onze heures du soir ; il n'a pas encore dîné, car les brahmanes ne peuvent consommer que de la cuisine préparée par un homme de leur caste. Cela complique un peu les voyages et explique sa maigreur.

22 *février*. — Nous traversons toute la journée un pays rappelant la brousse soudanaise avant les pluies. Ici, comme en Afrique, on brûle la brousse pour défricher et pour fumer les terres.

A vingt et une heures : Baroda, dont le souverain, le Gwaker, était passager du *Rajputana* en décembre. Son premier ministre nous mène au palais. Sur une des tours, une lanterne rouge signale la présence du maharaja. Intérieur luxueux : salons indien, Louis XIV ; cabinet de travail Directoire ; très belle salle pour le Durbar, très haute et soutenue par des piliers en bois de santal. Un grand salon est curieux par les peintures, légendes hindoues, qui le décorent. Des palmiers splendides, d'une trentaine de mètres de haut, poussent dans la cour intérieure du palais. Le maharaja a fait sortir ses joyaux : perles, diamants, émeraudes, etc. Un de ces colliers serait estimé 125 millions d'aujourd'hui. Devant le palais, un éléphant couvert d'une housse d'or et qui, dans les jours de parade, porte à chaque pied un bracelet de 20 kilos. A côté de l'éléphant, deux canons : l'affût de l'un est en argent et la pièce est en or ; la pièce de l'autre est en argent et l'affût en or. Ils sont traînés chacun par une paire de bœufs gigantesques, caparaçonnés, et aux cornes dorées.

La ville de Baroda paraît particulièrement gaie. La pleine lune y est peut-être pour quelque chose. Nous avons rencontré des femmes cambrées, portant sur la tête des lampes allumées. Dans une rue un mariage, — c'est la saison, — un groupe d'une soixantaine de femmes sont assises sur des tapis, jacassent, rient et font de la musique. Elles sont protégées contre l'indiscrétion des passants par une simple barrière de claies, méthode plus économique que la location d'une

salle de restaurant. Plus loin, un groupe de jeunes gens marchent processionnellement en chantant et brûlant des bâtons d'encens.

A la gare, toujours la même foule d'Hindous au campement, dormant par terre, allongés dans une couverture ou dans une pièce de toile. Vers vingt-trois heures, nous franchissons sur un pont l'énorme vallée de la Nerbana River. C'est un vrai bras de mer près de son embouchure.

RETOUR

23 *février*. — Bombay. Je revois avec plaisir les parcs et bungalows de Malabar Hill. Sir Frederick et lady Sykes m'invitent à un dernier breakfast. Leur accueil est toujours aussi aimable qu'il y a deux mois. J'aurais voulu leur dire combien ces deux mois avaient été bien employés, leur raconter tout ce que j'avais vu de beau, de grand, d'intéressant. Le temps manquait. Je n'ai pu que leur dire encore une fois ma reconnaissance.

Nous embarquons à midi à bord du steamer *Razmak* qui, avec ses 10 000 tonneaux, est le petit frère du *Rajputana*.

Je suis resté longtemps à l'arrière pour regarder la côte s'éloigner, s'estomper, disparaître. Mais mes souvenirs étaient fixés à jamais, souvenirs pleins de gratitude pour tous ceux qui avaient imaginé ce voyage, comme pour ceux qui l'avaient organisé et réalisé.

En deux mois, je puis presque dire que j'ai vu toute l'Inde : les deux portes, Bombay et Calcutta, l'Inde du Sud, l'Inde légendaire avec ses forêts, ses temples fouillés, ses grottes, ses fleuves sacrés, l'Inde des Grands Mongols du Nord et les palais des rajas, la frontière, Delhi, les vieilles et la nouvelle Delhi : toute la beauté et la grandeur de l'Empire. Ce qui m'a le plus frappé, ce sont ces belles troupes de la frontière, grâce à qui l'Inde et ses « masses silencieuses » vivent et travaillent dans la paix. Ce sont aussi ces gigantesques barrages : Kankhi, Sukkur, où des milliards ont été engloutis pour que l'Inde ne meure plus de faim.

En doublant la Corse, je me suis rappelé cette nuit de juillet 1915 où, rentrant blessé des Dardanelles, étendu sur

le pont du *Tchad*, je sentis dans la nuit un parfum extraordinaire. Un marin passa et je demandai : — Quelle est cette odeur ? — C'est la Corse. — A quelle distance ? — Cinq milles. Napoléon disait à Sainte-Hélène qu'il reconnaissait la Corse, à plusieurs lieues au large, à son parfum.

Français et Anglais ne s'aimaient pas dans ce temps-là. Cinquante-deux mois de guerre nous ont révélés les uns aux autres, comme des nations différentes sans doute, mais formées par la même civilisation d'origine chrétienne, ayant le même amour de la liberté, le même respect de la personne humaine, et pour qui un traité n'est pas un chiffon de papier. Rien ne doit faire oublier le sang versé ensemble sur les champs de bataille.

Mais la faible mémoire des hommes a besoin d'être aidée. Il faut rappeler qu'il y a une dizaine d'années sont venus à Paris cent maires des villes anglaises qui avaient adopté et contribué à reconstruire cent villes ou villages du Nord de la France, où les soldats britanniques avaient trouvé bon et réconfortant accueil, pendant les longues années de guerre. Il faut rappeler aussi que, lorsque l'Angleterre est entrée en guerre, le ministre, lord Kitchener, s'est adressé immédiatement au peuple anglais pour obtenir les volontaires qui devaient constituer la grande armée britannique, que pendant des années ce recrutement a continué jusqu'à atteindre un million d'hommes. Un million de volontaires, et l'Angleterre n'était pas directement envahie.

Il faut rappeler aussi que le pilier de Notre-Dame de Paris, qui porte les armes du Royaume-Uni et des Dominions, porte aussi une inscription à la mémoire du million d'hommes de l'Empire britannique tombés avec les nôtres pour la même cause sacrée de l'Indépendance.

GÉNÉRAL GOURAUD.

LA MORT DE MARIE STUART

Prisonnière de la reine Élizabeth d'Angleterre depuis dix-huit ans, Marie Stuart avait été conduite, le 25 septembre 1586, au château de Fotheringay. Le 5 octobre, elle était, sous l'inculpation d'avoir voulu faire assassiner Élizabeth, déférée à une Haute-Cour formée de commissaires soigneusement triés et dont on était sûr. Le 14 octobre, le procès commençait à Fotheringay. Grâce à l'acharnement que manifestent contre elle William Cecil, lord Burghley, le Richelieu anglais, et Francis Walsingham, secrétaire d'État, grâce au groupement habile de faux témoignages, aux perfidies accumulées, à la partialité avec laquelle les débats sont menés et qui ne permet pas à la Reine de se défendre, un verdict de mort est rendu contre « Marie, fille de Jacques V, dernier roi des Écossais, communément appelée reine d'Écosse et douairière de France », et la sentence ratifiée par le parlement.

LA GOUJATERIE D'AMYAS PAULET

Le 21 novembre, sir Amyas Paulet, gardien de Marie Stuart à Fotheringay, type du puritain intégral, vient visiter sa prisonnière. Accompagné de son ami et adjoint sir Drury, « plus modeste et gracieux de beaucoup », il interpelle brusquement la Reine :

— Puisque vous n'avez montré nulle repentance, ni sentiment de votre faute, la reine d'Angleterre a commandé qu'on détende votre dais parce que vous n'êtes plus qu'une femme morte sans aucun honneur ni dignité de reine.

— Dieu m'a appelée de sa grâce à cette dignité, répond Marie en relevant le front, et j'ai été ointe et sacrée justement telle ; de lui seul je tiens cette dignité, à lui seul je la rendrai avec mon âme, et je ne reconnais pas votre reine pour ma supérieure, ni son conseil et assemblée hérétique pour mes juges. Je mourrai Reine en dépit de vous et vous n'avez puissance sur moi que comme les voleurs au coin d'un bois sur le plus juste prince ou juge de la terre.

Paulet, qui a supporté malaisément ce discours, — il parle de l'*ennuyeuse loquacité* de Marie Stuart, — veut alors accomplir sa vilaine besogne et, pour en finir, ordonne aux serviteurs de l'Écossaise d'enlever le dais. Comment peut-on vivre à côté des gens et si mal les connaître ! Tous, d'un élan unanime, hardiment et sachant le danger qu'ils courent, refusent, même les filles de chambre qui, d'une voix suraiguë, crient vengeance sur le geôlier. Fou de rage, celui-ci appelle sept ou huit soldats. Puis, l'emblème de la royauté abattu, *il s'assied et se couvre*. Rien ne peut excuser la goujaterie sans nom de celui qui a prétendu être un gentilhomme. Et comme le silence s'épaissit, fait de gêne chez les uns, de stupeur et de mépris chez les autres, inconsciemment mal à l'aise il éprouve le besoin de parler. Il dit à la reine d'Écosse « qu'il n'est plus temps d'exercice et passe-temps pour elle et qu'il faut ôter une table de billard ».

— Grâce à Dieu, articule Marie, je ne m'y suis jamais ébattue depuis l'avoir fait dresser, car j'ai assez par vous d'autres occupations.

Dès le lendemain, comme pris d'un scrupule, le bourreau revient chez la victime pour lui expliquer, d'un ton assez embarrassé, qu'il n'a pas agi sur l'ordre d'Élizabeth, mais d'après l'avis de quelques-uns du Conseil. Marie, qui est assise au coin de la cheminée, regardant flamber les bûches, se retourne alors et, sans répondre, lui montre à la place de ses armes la croix de son Sauveur.

Le silence retombe sur Fotheringay comme la pierre sur un tombeau. La Reine, qui se sait perdue, ne s'abaissera pas à demander sa grâce. Elle croit sa dernière heure venue. Pas une minute elle ne suppose qu'Élizabeth la laissera dans cette attente pire que la mort. Elle se hâte. Avec l'aide de son médecin Bourgoing, douloureusement, car les rhumatismes la

tourmentent et sa main droite peut à peine tenir la plume, elle passe les journées des 23 et 24 novembre à écrire ses lettres d'adieu.

Dehors, le vent d'automne gémit et disperse les dernières feuilles. Le ciel est sinistre, l'horizon bas, la forêt morte. Mais la paix et l'espoir habitent désormais le cœur de Marie Stuart. Elle prend d'abord congé d'Élizabeth, et avec une aisance royale : « Je rends grâces à Dieu de tout mon cœur de ce qu'il lui plaît de mettre fin par vos arrêts au pèlerinage ennuyeux de ma vie. Je ne demande point qu'elle me soit prolongée, n'ayant eu que trop de temps pour expérimenter ses amertumes. » Ne voulant recevoir aucune faveur des ministres trop zélés, elle sollicite, de la reine d'Angleterre seule, trois bienfaits. Elle désire que son cercueil soit porté par ses domestiques en France, près de sa mère, « afin que ce pauvre corps, qui n'a jamais eu de repos tant qu'il a été joint à son âme, le puisse finalement rencontrer lorsqu'il en sera séparé ». Elle réclame que son supplice ait lieu publiquement afin que tous puissent rendre témoignage de sa foi. Elle requiert, enfin, que ses chers serviteurs puissent se retirer où bon leur semble, pour jouir des « petites commodités » qu'elle leur a léguées dans son testament. Ayant pensé à tout et à tous, elle conclut d'une main ferme : « Et là-dessus, je mourrai comme j'ai vécu. »

Puis, elle s'adresse au pape Sixte-Quint et, dans une lettre filiale et touchante, elle se déclare fière de donner sa vie pour la religion catholique, lui demandant l'absolution générale de ses fautes, et lui recommandant son fils pour qu'il le ramène dans la voie droite, sinon abandonnant tous ses droits à Philippe II. A Mendoza, qui a été l'ami le plus zélé, sinon le plus prudent, elle dit aussi un dernier adieu. A l'archevêque de Glasgow, son vieil ambassadeur, elle envoie un message de gratitude. Mais c'est au duc de Guise, au bon cousin, celui qu'elle a le plus chéri au monde, qu'elle écrit avec une émotion poignante. A lui seul elle ouvre complètement son cœur. Elle ne laisse rien dans l'ombre. Le porteur qui lui remettra une bague de rubis lui dira toute la vérité, cette vérité dont elle a soif, comme si elle pressentait les calomnies et les mensonges. « Bien que jamais bourreau n'ait mis la main en notre sang, n'en ayez honte, car le jugement des hérétiques et enne-

mis de l'Église et qui n'ont nulle juridiction sur moi, reine libre, est profitable devant Dieu aux enfants de son Église ; si je leur adhérais, je n'aurais ce coup. Ceux de notre maison ont tous été persécutés par cette secte. »

C'est fini. Son Dieu, sa famille, ses amis : elle n'a oublié personne. Et à chacun elle a recommandé ses fidèles serviteurs « qui ont tout perdu, la perdant ». Elle est prête. Mais aucune nouvelle n'arrive plus de Londres. La reine des Comédiennes hésiterait-elle encore ? Lord Burghley s'inquiète : « La sentence est déjà âgée de plus d'un mois et quatre jours ; il est temps qu'elle parle », écrit-il le 29 novembre. Et Walsingham, le 2 décembre, confie au comte de Shrewsbury son affreux désir. « On espère qu'elle (Élizabeth) sera amenée, par de pressantes sollicitations, à aller jusqu'au bout. » Mais le plus impatient de tous reste Amyas Paulet. Sa folie religieuse, l'humiliation de se sentir toujours inférieur à sa prisonnière et comme battu par elle, l'idée fixe qui grandit dans la solitude de ce château désert le poussent à des lettres comminatoires. Le 4 décembre, il morigène et menace Walsingham. Il terrifie Leicester, le vieux favori bedonnant. Il assomme lord Burghley de demandes de renfort. Il exige quarante soldats de plus, des armes, des munitions. Que de bouches à nourrir ! Les dépenses vont être augmentées, tant pis ! Et, quelques jours plus tard, il aura l'audace de réclamer l'exécution, par mesure d'économie.

Marie Stuart envoie son maître d'hôtel, Melvil, demander la faveur d'écrire à Élizabeth une dernière fois. Comme Paulet et Drury, dans la grande salle, semblent hésiter, Marie, lisant dans leurs cœurs et devinant leurs soupçons et leurs craintes, offre avec un sourire de faire l'essai de la lettre pour bien montrer qu'elle n'a pas glissé de poison. Elle n'est pas une Médicis, ni une Borgia.

Le 20 décembre, Amyas Paulet, goutteux et sombre, appuyé sur Drury, regarde la reine d'Écosse approcher de son visage et de ses lèvres les pages couvertes de l'écriture reconnaissable entre toutes, puis la fermer avec de la soie blanche et la cacheter avec la cire d'Espagne. Les flambeaux et le feu éclairent la longue silhouette noire, les mains pâles que le mal n'a pas déformées.

Brusquement, Amyas Paulet éclate en propos violents,

avertissant Marie Stuart « de remercier la Reine et reconnaître les faveurs qu'elle lui a faites, non seulement dès le commencement de son arrivée en Angleterre, mais toujours depuis et finalement en cette dernière affaire ». Insolemment, il ose insister sur la bonté, la générosité d'Élizabeth qui n'a jamais promis d'aider sa cousine et qui l'a cependant sauvée lorsque celle-ci, fugitive, contrainte et forcée par « l'incommodité de la mer », s'est jetée en Angleterre. Il obéit aux instructions de Davison, le secrétaire de la reine Élizabeth. « J'ai fait ce que j'ai pu pour provoquer sa colère... Vous pouvez penser qu'elle a été poussée à dire tout cela, sans quoi, elle aurait gardé son silence habituel ; car tous ses discours ont été très calmes depuis qu'on l'a privée de son dais. »

Qu'a-t-elle donc dit ? La vérité. Elle a levé les masques, pesé les responsabilités, vidé les consciences. Et comme Paulet, — le provocateur, le mouchard, — a l'inconvenance de lui recommander : *il faut mourir en charité*, elle riposte qu'elle a pardonné, mais que personne au monde ne pourra l'empêcher de dire ce qu'elle sait. « Étant résolue de mourir et me préparant à la mort, je ne délibère de racheter ma vie ni de poursuivre aucune grâce par flatterie. Je n'en donne ni n'en demande, et que mes ennemis en fassent autant. »

Amyas, après cela, a loisir d'être inquiet sur la nature du pli scellé sous ses yeux. La lettre à Élizabeth ne contient pas de poison, mais peut-être des vérités plus mortelles. Marie remercie sa cousine, « pardonnant ma mort, écrit-elle, à tous ceux qui en sont cause et y ont coopéré ». Dans l'oubli des injures, elle a compris lord Burghley et Walsingham. Sur le sentier difficile qui conduit à la cime, elle a fait un pas encore et gagné la région où souffle le vent des hauteurs, où la médiocrité et la bassesse humaines n'atteignent plus. Détachée de la terre, elle a le droit de dire à Élizabeth, en lui renvoyant le bijou que celle-ci lui a donné et en faisant allusion à un monde meilleur : « Je vous rappelle qu'un jour vous aurez à répondre de votre charge aussi bien que ceux qui y sont envoyés les premiers. »

Cependant, l'impitoyable geôlier, qui a cette lettre entre les mains depuis le 20 décembre et a promis de l'envoyer va employer tous les moyens possibles pour en remettre le départ, « afin qu'elle arrive trop tard à la Cour pour arrêter toute déci-

sion touchant cette dame prise avant Noël ». Il a l'infamie de se vanter de son ingéniosité auprès de Davison. Mais, malgré le luxe de précautions de ce pauvre homme sans grandeur, décembre s'achève et janvier passe sans que le bourreau apparaisse devant Fotheringay.

LE JEU D'ÉLIZABETH

Le 1er février 1587, après avoir donné pendant plusieurs semaines la comédie de l'hésitation, de la perplexité, de l'angoisse, de la douleur, la reine d'Angleterre mande son secrétaire Davison à Greenwich. Elle est plus que jamais décidée à supprimer Marie. Elle voudrait seulement que d'autres lui en épargnent la peine. Le warrant pour l'exécution préparé par William Cecil en décembre se trouve là, parmi d'autres papiers. Tout en parlant, la Reine se penche et, sans attacher d'importance à son geste, elle signe très vite, d'un air dégagé. C'est fait. Davison n'ose y croire. Quoi, sans un mot, sans un cri, sans une larme ? La tête du duc de Norfolk était tombée moins aisément. Mais déjà dans le ton d'Élizabeth passe une imperceptible menace. Qu'il emporte l'ordre de mort, promptement, et que le chancelier y appose le grand sceau ! Puis, elle continue avec une redoutable jovialité :

— Allez prévenir Walsingham. Malade comme il est, le chagrin qu'il en aura manquera de le tuer sur-le-champ...

Davison, bouche cousue, se hâte de rassembler les papiers. Il va sortir. La Reine, d'un appel impérieux, le cloue sur le seuil. Ne comprend-il donc rien ? Ne voit-il pas quelle passion elle endure ? Est-il comme les autres privé d'entendement ? La voix sifflante n'est plus qu'un murmure :

— Si un loyal sujet me tirait d'embarras en frappant de sa main, ainsi pourrait être désarmé le ressentiment de la France et de l'Écosse. Sir Amyas Paulet et Drury sont membres de l'Association ; ne saurait-on faire en sorte que tout blâme fût écarté de ma personne, si vous et Walsingham vous vous entendiez pour leur écrire, afin de sonder leurs dispositions ?...

Ce n'est pas la première fois que l'horrible suggestion vient rôder autour de Davison. Il se débat :

— Ce serait peine perdue. Paulet et Drury refuseront, le Statut ne les protégeant qu'autant qu'ils agiraient d'après un ordre formel de Votre Majesté.

Scandaleusement, Élizabeth revient à la charge. L'idée fixe la tient. Après tout, la Reine sait ce qu'elle veut... et elle a signé. Davison ne résiste plus. La lettre qu'elle va faire écrire, — et dont elle a l'entière responsabilité, — est plus ignoble que l'exécution elle-même. Elle prend ses précautions pour l'Histoire. Inutilement. Le temps enlève tous les masques. Il faut que la reine d'Angleterre choisisse : ou bien elle est la grande Élizabeth et elle revendique tous les actes de son règne, les bons et les mauvais, les petits et les grands ; ou bien elle suit aveuglément l'impulsion de ses ministres, elle est irresponsable et William Cecil devient le vrai chef de l'État. Il semble bien qu'ici la fille d'Henri VIII ait eu du crime la pleine volonté.

Davison préfère l'assassinat légal, les formes juridiques. Walsingham, lui, est pour la mort, et par n'importe quel moyen. Il n'a pas perdu son temps. Après avoir compromis l'ambassadeur de France dans l'affaire Destrappes, il a mis en circulation quantité de fausses nouvelles, — l'arrivée d'une flotte espagnole, l'évasion de Marie Stuart, l'incendie de Londres, — pour tenir l'opinion en alerte et la préparer au pire. Il se charge de la lettre. « Sa Majesté se plaint, écrit-il à Paulet, qu'elle ne remarque en vous ni le zèle, ni le dévouement qu'elle était en droit d'attendre de vos mains, en ce que vous n'avez pas, en ces derniers temps, de vous-même et sans invitation, *trouvé quelque moyen d'abréger la vie de cette reine,* en songeant au grand péril auquel, à toute heure, est exposée Sa Majesté... En conséquence, elle voit avec le plus grand mécontentement que des hommes, qui prétendent l'aimer comme vous faites, manquent à *leurs devoirs* et rejettent sur elle tout le fardeau quoique vous connaissiez fort bien son horreur à répandre le sang... » Walsingham ose conclure qu'il s'en rapporte au bon jugement de Paulet et à la protection du Tout-Puissant. Davison, qui n'a signé ce chef-d'œuvre qu'avec répugnance, envoie par un second courrier l'ordre de brûler cette lettre immédiatement.

Le 2 février, vers cinq heures du soir, sir Amyas Paulet reçoit à Fotheringay cette singulière dépêche. Certes, jus-

qu'ici il a exécuté scrupuleusement toutes les consignes. Il s'est montré intraitable, bas, mesquin à souhait, sans délicatesse et sans tact, tourmentant sa victime pour de petites choses, la vexant, l'humiliant. Au début de janvier, il a catégoriquement refusé de transmettre une lettre de Marie Stuart à Élizabeth. Il a enlevé à la Reine son aumônier et son maître d'hôtel. Il a interdit de faire précéder les plats de viande de la verge royale, dernier cérémonial conservé de prison en prison. Il a juré que, tant qu'il serait en vie, rien ne pourrait arracher la condamnée de ses mains. Il se plaint de *l'effrayant délai* apporté à l'exécution. Il réclame à grands cris « ce sacrifice d'une agréable odeur ». Cependant, devant la lettre de Walsingham, il éprouve le même sursaut qu'un autre geôlier, quelques siècles plus tard, aura, à Sainte-Hélène, devant Napoléon lui demandant s'il obéira à l'ordre de le faire disparaître : *Les Anglais n'assassinent pas!* Sir Amyas Paulet et sir Hudson Lowe sont bien de la même race, de l'honnête et médiocre moyenne, ni gentleman, ni assassin.

Et, tout de suite, le gardien de Marie exprime son indignation : « Je regrette d'avoir vécu si longtemps, puisque j'ai vu ce jour malheureux où ma gracieuse souveraine m'ordonne de faire un acte que Dieu et la loi réprouvent également. Mes biens, ma charge et ma vie sont à la disposition de Sa Majesté et je suis prêt à les perdre dès demain, s'il lui plaît, car je sais que je les tiens de sa gracieuse faveur et je ne désire les conserver qu'avec son agrément. Mais Dieu me garde de faire un naufrage aussi abominable et de laisser à mes enfants un tel déshonneur... » S'il avait obéi, il est probable qu'Élizabeth l'eût joyeusement livré au bourreau. Intègre, il ne l'intéresse plus. Elle le laissera mourir de faim, ou à peu près, dix-huit mois plus tard.

Cependant, sans attendre la réponse de Fotheringay, la reine d'Angleterre a, dès le 3 février, rappelé Davison. Le warrant a-t-il été porté chez le chancelier ? Sans doute.

— Pourquoi vous être tant pressé ? crie la Reine hors d'elle-même.

— J'ai obéi aux ordres de Votre Majesté.

— C'est vrai, mais il me semble qu'il y aurait un plus sûr moyen d'en finir.

— La voie honorable est la meilleure, riposte Davison

qui s'élance chez Burghley tout éclopé et frileusement blotti au coin du feu.

A peine au courant, le lord trésorier fait rassembler d'urgence tous les membres du Conseil. L'heure est grave.

— Je regarde l'exécution comme absolument nécessaire, proclame-t-il ; mais je ne puis agir seul, et si le Conseil veut me soutenir, je suis prêt à risquer l'aventure. Si ce n'est pas fait maintenant, ce ne sera peut-être jamais.

Walsingham, qui a l'air de son propre spectre, retrouve des forces pour l'approuver. Le gros Leicester, Hunsdon, Knollys, l'élégant Hatton, Davison s'inclinent. Et les trois catholiques, Howard, Cobham, Derby, sans hésiter, signent à leur tour l'ordre de mort.

Lord Burghley, sachant qu'il n'y a pas une minute à perdre et qu'il faut placer Élizabeth devant le fait accompli... pour lui plaire, rédige alors une lettre pour le comte de Kent et une autre renfermant le warrant pour le grand maréchal d'Angleterre, le pauvre comte de Shrewsbury, l'ancien gardien de Marie Stuart, qui a vainement essayé de se démettre de sa charge. Robert Beale, le secrétaire du Conseil, convoqué en hâte à Greenwich, reçoit la mission de porter immédiatement ces instructions aux deux comtes et d'aller quérir le bourreau à la Tour de Londres avant de partir pour Fotheringay.

Le 4 février, lorsque la lettre de Paulet arrive, Walsingham, qui redoute les complications et se sent vraiment malade, refuse de sortir de son lit. Le lendemain est un dimanche et Élizabeth fait de bonne heure appeler Davison au Palais, lui disant, entre autre aimable plaisanterie, que cette nuit-même elle l'a châtié, — en rêve, — pour avoir causé la mort de la reine d'Écosse. Le secrétaire qui ne rit pas, — et pour cause, — lui demande si, oui ou non, elle veut faire exécuter Marie Stuart. Assez gêné, il songe qu'à cet instant même Robert Beale et le bourreau, vêtu de neuf de pied en cap, galopent sur les routes du Northamptonshire. L'explosion d'Élizabeth le soulage.

— *Oui, par la mort-Dieu*, s'écrie-t-elle en recourant à son juron favori.

Puis, elle demande si on a reçu une réponse de Paulet. Elle la lit en haussant les épaules et en marchant à travers la chambre à grands pas. Elle fixe Davison de ses yeux étincelants, comme s'il était responsable.

— Je hais ces pédants, ces gens pointilleux et roides qui promettent tout et ne tiennent rien. Ils n'ont d'autre but que de rejeter sur moi tout le fardeau ; mais je saurai bien me passer d'eux...

Or, ce dimanche soir, Robert Beale et l'exécuteur des hautes œuvres sont arrivés à Fotheringay.

LA MISSION DE ROBERT BEALE

Le lundi 6 février 1587, Robert Beale va porter le warrant d'Élizabeth et l'ordre du Conseil au comte de Shrewsbury qui se trouve dans un château des environs. De retour à Fotheringay, il soupe avec appétit chez Amyas Paulet en compagnie du docteur Fletcher, l'insupportable doyen de Peterborough. Dès le lendemain, la cour gelée résonne sous le fer des chevaux. Avant midi arrivent le comte de Kent, dont le sombre visage ne signifie rien de bon, le grand maréchal d'Angleterre, plus ennuyé que jamais, et le shériff de Northampton, Thomas Andrews. Les serviteurs de Marie Stuart, épouvantés, et qui n'ignorent pas la présence du bourreau sous leur toit, rôdent à travers l'appartement comme des âmes en peine. La Reine, malade, garde le lit, indifférente, très au-dessus de cette agitation, de ces rumeurs. Vers deux heures, les nouveaux venus demandent à la voir. Elle ne consentira à les laisser entrer que si l'affaire ne souffre pas de retard. Ils insistent. Elle comprend.

Péniblement, elle se lève, se recoiffe, s'habille, s'assied au pied du lit, près de la table à ouvrage à laquelle tant de soirs elle s'est attardée, et sa main se pose sur un livre à la reliure fatiguée, le *Nouveau Testament* traduit en anglais, l'ami des mauvais jours. Autour d'elle, d'un même mouvement, tous se sont groupés, le fidèle docteur Bourgoing, Jane Kennedy, Gillis Mawbray, tous ceux qui, depuis tant d'années, partagent sa captivité et voudraient lui faire un rempart de leur corps. La lumière de février, déjà déclinante, glisse sur le haut dossier de chêne, sur le coin d'une tapisserie, sur tous ces visages attentifs d'où la vie semble retirée. Le comte de Shrewsbury est entré, tête nue, la démarche assurée, si la honte intérieurement l'étouffe. Le comte de Kent, les geôliers, — Drury et sir Amyas Paulet exultant, — le suivent. Robert Beale

déplie lentement le parchemin où pend le grand sceau de cire jaune. Les deux groupes se dévisagent dans un silence de mort. Le secrétaire se met alors à lire le warrant qui condamne Marie Stuart, *tant à cause de l'Évangile et vraie religion du Christ que pour la paix et tranquillité de l'État.*

Un voyageur assoiffé qui trouverait dans le désert une source jaillissante, un enfant perdu qui reconnaîtrait sa maison ne manifesterait pas une joie plus spontanée que l'Écossaise. « Elle rit au ciel puisque le ciel lui rit », suivant la pittoresque expression de Florimond de Roeumond. Elle se signe d'une main qui ne tremble pas, elle regarde les cinq hommes interdits et les remercie d'une si agréable nouvelle.

— Loué soit Dieu ! proclame-t-elle d'une voix forte où l'oreille la plus malveillante ne peut surprendre la moindre fêlure. Vous me faites un grand bien de me retirer de ce monde duquel je suis très contente de sortir pour la misère que j'y vois et y étant en continuelle affliction, ne servant de rien et ne profitant à personne. Il y a longtemps que je me doutais de ce qu'il m'advient et je ne fais que l'attendre de jour à autre depuis dix-huit ans. Par la grâce de Dieu, je suis née reine et reine sacrée, parente proche de la reine d'Angleterre, petite-fille d'Henri VII, et j'ai eu cet honneur d'être reine de France. Mais toute ma vie je n'ai eu que malheur, bien heureuse qu'il ait plu à Dieu par votre moyen de me tirer de tant de maux... Je suis très prête et très contente de mourir et de répandre mon sang pour la querelle de Dieu tout-puissant, mon Sauveur, et de l'Église catholique et pour maintenir mon droit en ce pays...

Elle rappelle comment elle est venue en Angleterre sur la promesse d'Élizabeth et n'y a trouvé qu'une prison. Elle le fait sans amertume. Elle est comme saturée de douleur : elle a perdu la faculté de souffrir. Le geste du bourreau ne lui apportera que douceur et que paix.

Il semble que ce soient eux les condamnés, les cinq Anglais assez lents à comprendre et qui ont enfin compris. Le premier qui secoue cette impression de défaite est le comte de Kent. Il proteste quand Marie, sur son *Nouveau Testament* tout usé, jure « qu'elle n'a jamais cherché, ni poursuivi la mort de la reine Élizabeth ni de personne ».

— Votre Bible est de la version du Pape, et votre ser-

ment est aussi faux que le livre ! interrompt-il, furieux.

— Croyez-vous que mon serment serait meilleur sur votre livre hérétique auquel je ne crois pas ? riposte la Reine qui n'a jamais cédé ni transigé avec personne.

Le comte de Kent s'est détaché du groupe. Il se porte en avant. Il mesure l'importance d'une victoire sur cette catholique indomptée. La lutte l'attire et le grise. De gré ou de force, il faudra qu'elle voie le fameux docteur Fletcher, la gloire de Peterborough et de toute l'Angleterre qui prie et qui pense. Il faudra qu'elle abjure avant de mourir « ses folies papistes, abominations et sottises d'enfants ». Vers le fauteuil de la malade il se tourne d'un air menaçant. Par leur silence, Amyas Paulet, Drury et le grand maréchal d'Angleterre se font complices. Ils veulent non seulement sa vie, mais son âme.

Son âme ! Elle le leur a dit bien des fois : ils ne l'auront jamais. Elle sait ce qu'elle croit et ce qu'elle espère. Cette scène avec le comte de Kent est, en quelque sorte, la réplique de l'audience du 24 juillet 1562, où Marie Stuart, recevant à Édimbourg l'envoyé du Pape, le Père de Gouda, avait refusé de ramener l'Écosse à la religion catholique par le fer et par le feu, jurant qu'elle-même était prête à mourir tout de suite plutôt que d'abandonner sa foi. Se souvient-elle alors des paroles dramatiques qu'elle a prononcées dans la sincérité de son cœur, vingt-cinq ans auparavant ? Elle les répète aujourd'hui avec une conviction accrue par la douleur.

— Ayant vécu jusqu'à ce jour en la vraie religion, il n'est plus temps de changer, répond-elle au comte de Shrewsbury qui, mollement, vient à la rescousse. C'est à cette heure qu'il faut demeurer ferme et constante. Et plutôt que d'y faillir, je voudrais perdre dix mille vies, si je les avais autant et répandre à plusieurs fois, s'il était possible, tout mon sang, endurer tous les plus cruels tourments qu'on me pourrait proposer...

Et elle réclame son prêtre, qui se trouve enfermé à quelques pas d'elle. Elle n'en veut point d'autres. Mais les ordres d'Élizabeth, les instructions de Burghley et de Walsingham sont formels. Et le comte de Kent offre encore son pasteur.

— Je n'ai que faire avec lui, riposte la Reine indignée par ce refus... Ne vous mettez pas en peine de me persuader

davantage. *Je vois bien que vous me voulez faire perdre et corps et âme,* mais cela n'adviendra pas. J'espère que Dieu aura merci de moi. Je me suis déjà préparée. Connaissant mon cœur, il me pardonnera...

Alors, le comte de Kent, se trahissant et trahissant avec lui toute la faction Burghley-Walsingham, toute la noblesse protestante qui a édifié sa fortune sur la ruine des papistes, s'écrie :

— *Votre vie serait la mort de notre religion. Votre mort en sera la vie.*

— J'étais loin de me croire digne d'une telle mort, prononce gravement Marie en relevant la tête. Et elle demande d'un air indifférent, comme s'il s'agissait d'une autre personne, quand aura lieu l'exécution.

— Demain matin à huit heures, répond le comte de Shrewsbury en bégayant.

Les serviteurs de Marie sont plus émus que leur maîtresse. Elle, posément, interroge. Lui rendra-t-on son aumônier, ses papiers pour qu'elle puisse écrire son testament ? Lui permettra-t-on de se faire enterrer à Saint-Denis parmi les rois de France ou à Saint-Pierre de Reims, près de sa mère qui la réclame ? Le grand maréchal d'Angleterre secoue la tête. Tous ses pauvres gens qui l'entourent pourront-ils au moins rentrer tranquillement chez eux ? Bouleversé malgré lui, le comte de Shrewsbury s'engage à respecter les volontés de la mourante.

N'ont-ils plus rien à se dire ? Embarrassés de leur personne, déjà les Anglais esquissent un mouvement de sortie. Alors, dans un élan de son ancienne nature, elle s'informe de ses secrétaires. Elle s'indigne :

— Quoi ! Je mourrai et Nau sera sauvé ! Je proteste sur l'Évangile que Nau est cause de ma mort... Je meurs pour Nau. Après moi, la vérité sera connue.

Après... Elle retrouve la sérénité qui désormais ne la quittera plus. La dernière étincelle a brûlé dans son cœur tout ce qui restait de médiocre, d'humain. Elle se soumet. Elle n'aura plus de révolte, de vanité, de colère. Elle s'enfonce dans le silence comme dans une inaccessible retraite, tandis que Bourgoing en larmes se précipite sur les partants. Ils doivent retarder l'exécution. Ils le peuvent. Ils sont les maîtres. Ils ont

tous les droits. Plus particulièrement le docteur s'adresse au comte de Shrewsbury dont il devine le trouble intérieur. En souvenir des soins qu'il lui a jadis prodigués, il le supplie, le presse, l'implore. Ne faut-il pas avant tout gagner du temps ? Dans la candeur de son âme, Bourgoing croit encore que le roi de France, le peuple d'Écosse, l'Espagne de Philippe II vont intervenir. Et des sanglots tremblent dans sa voix. Robert Beale, impressionné, vient à son secours et assure qu'un délai est possible. Mais le comte de Shrewsbury, — le pauvre homme qui a toujours esquivé les responsabilités et redouté les histoires, — s'insurge, s'épouvante devant les complications entrevues. Non, il ne peut rien faire. Et son départ ressemble étrangement à une fuite.

LA DERNIÈRE NUIT

Avant de penser à elle-même, Marie Stuart doit alors consoler et apaiser ses serviteurs éplorés. Elle le fait vaillamment, comme s'il lui était arrivé une petite affaire de peu d'importance. Elle mérite à cette heure le même éloge que sa mère Marie de Lorraine. « Cœur viril en corps féminin », — le cœur des Guises.

— Eh bien ! Jane Kennedy, dit-elle presque gaiement à l'une de ses filles d'honneur, ne vous l'avais-je pas dit ?... Je voyais bien par leurs procédures à quoi ils tendaient, je savais bien qu'ils ne me laisseraient jamais vivre : je leur étais un trop grand obstacle pour leur religion...

Elle ordonne de hâter le souper et, devant ces yeux gonflés et ces visages rougis, gentiment elle gourmande :

— Mes enfants, il n'est plus temps de pleurer, cela ne vous sert de rien... Vous devriez plutôt vous réjouir de me voir en si bonne voie pour sortir de tant de maux et d'afflictions...

Et comme les pleurs des pauvres gens redoublent, elle renvoie les hommes à leurs occupations et reste seule pour prier Dieu.

Puis, elle se fait apporter sa cassette et divise en petits paquets les cinq mille écus que Paulet lui a restitués. Chaque serviteur aura le sien. Et comme elle les connaît et veut éviter, lorsqu'elle ne sera plus là, toute contestation, toute discorde, elle inscrit elle-même les noms. Déjà la table est dressée et

le docteur Bourgoing qui remplace Melvil, — maître d'hôtel bien maladroit ce soir, — présente les plats d'une main mal assurée. La Reine demeure silencieuse. Elle mange peu. Visiblement son esprit est ailleurs. Tout à coup, elle se met à parler.

— Avez-vous remarqué, Bourgoing, ce qu'a dit le comte de Kent ? Il a dit que ma vie aurait été la mort de leur religion et que ma mort en sera la vie. Oh ! que je suis contente de ces paroles ! *Voici enfin la vérité* : elle s'est fait jour d'une manière éclatante... S'il a espéré me faire embrasser sa croyance, il a bien perdu son temps, et certes, pour me convaincre, il aurait fallu un autre docteur. Pour toutes les vies du monde, je ne changerais pas d'une seule petite pensée.

Mais le docteur, qui se détourne pour étouffer ses sanglots, ne peut pas lui répondre.

A la fin du souper, elle commande d'ouvrir les portes, de faire entrer ses serviteurs, tous sans exception, même ceux des cuisines et des caves, et de leur donner un gobelet de vin de France. Gracieusement, elle lève sa coupe et boit à leur santé. Eux, tombant à genoux et mêlant leurs larmes à leur vin, lui demandent pardon de leurs fautes.

— De bien bon cœur, leur répond-elle, comme aussi je vous prie de me pardonner.

Elle les traite en égaux. Elle les a élevés jusqu'à elle. Après sa mort, qu'ils se souviennent de cette heure ! La vie est si quotidienne, si oublieuse, si médiocre. Qu'ils demeurent fidèles au Christ et vivent tous ensemble en frères chrétiens. « Nau absent, ce sera facile », murmure l'un d'eux avec ressentiment. Oui, sans doute, Nau est cause de la mort. Il convient de signaler sa conduite. Mais si, par hasard, il n'était pas coupable ou s'il reconnaissait son crime ? A lui, comme aux autres, elle pardonnera.

Dans l'antichambre, elle s'assied ensuite, un inventaire à la main. Tout le contenu de sa garde-robe et de ses coffres est là, à ses pieds. Il y a un peu de sa vie dans chacune de ces choses et elle va tout donner : les miniatures si souvent contemplées et les *agnus-Dei*, les boules de billard et les globes terrestres, les flacons d'argent et d'or, les épais miroirs de Venise où elle a vu les fils blancs s'épaissir dans ses cheveux, les modestes bijoux que les Anglais ont daigné lui laisser

après Chartley, — ses petites perles, ses montres, ses chaînes de corail et d'ambre, ses bracelets parfumés, ses bagues, sauf une seule, l'anneau de Darnley, — les manteaux de velours et de taffetas, les robes de satin, les gants qui ne couvriront plus ses mains, les livres usés à force d'être lus, les lourds flambeaux. Elle caresse chaque objet du regard, elle le touche, elle le rejette. Là où elle va, elle n'a plus besoin de bagages. Elle ordonne à chacun de garder ce dont il a la charge : le linge, les ouvrages avec leurs écheveaux de soie, les tapisseries commencées, la vaisselle plate. Elle n'oublie personne. Ni son fils auquel Melvil portera des portraits de famille et une garniture de lit en broderie à l'aiguille, son dernier travail inachevé. Ni les Guises, ni le roi de France, ni Philippe II qui devra récompenser ses défenseurs et ses amis, ni même la femme de Gilbert Curle, ni les parents de sa petite filleule, Margaret et l'admirable Bastien. Le mobilier vendu à Londres servira à assurer le retour en France de ses serviteurs.

La nuit, en s'avançant, semble accroître sa merveilleuse lucidité. Neuf heures s'égrènent dans le silence. Maintenant qu'elle a pensé à tous, elle peut se recueillir en Dieu. Le cercle d'isolement s'est refermé sur elle. Assise à sa table, elle écrit à son aumônier si près d'elle et cependant si loin. Il existe entre les âmes la merveilleuse communication de la prière, la communion des saints. Cela, ni les murs de la prison, ni la haine des geôliers ne pourront l'empêcher :

« J'ai requis de vous avoir pour faire une confession et recevoir mon sacrement, ce qui m'a été cruellement refusé... A faute de cela, je confesse la grièveté de mes péchés en général... vous priant au nom de Dieu de prier et veiller cette nuit avec moi... et m'envoyer votre absolution et pardon de toutes les offenses que je vous ai faites... »

Puis, comme le temps est court, elle attire à elle deux grandes feuilles de papier. D'un trait de plume, sans s'interrompre ni relever la tête, elle rédige son testament. Elle ne laisse rien au hasard, aux bonnes volontés. Elle connaît trop l'ingratitude des hommes et leur faiblesse. Protestant de mourir en la foi catholique, apostolique et romaine, elle veut qu'un service solennel soit célébré pour le repos de son âme en l'église Saint-Denis et un autre à Saint-Pierre de

Reims. Elle se souvient qu'elle a été reine de France et que le sang de Lorraine coule dans ses veines. Elle s'occupe minutieusement du règlement de son douaire, de l'administration de ses terres, de ses dettes et de ses procès. Elle se méfie des hommes de loi. Elle exige que tous les gages de ses serviteurs pendant les années 1586 et 1587 soient entièrement payés et même les pensions de Nau et de Curle, si on les réhabilite. Elle pourvoit à l'avenir de tous, « ne regardant pas tant à leur mérite qu'à leur besoin », ce qui est la vraie façon d'aimer. Elle se souvient des enfants de la Miséricorde à Reims, — le Reims de sa jeunesse, — des quatre ordres mendiants, des hôpitaux. Son cousin de Guise sera son exécuteur testamentaire : elle n'a confiance qu'en lui. L'archevêque de Glasgow, l'évêque de Ross et le chancelier du Ruisseau l'assisteront.

Au château d'Édimbourg avant la naissance de Jacques VI, à Jedburgh pendant sa maladie, elle a déjà connu ce détachement, cette sensation d'être élevée au-dessus d'elle-même. Mais elle sait que, demain, elle ne retombera pas sur la terre. Demain ? Le temps a passé. La cire des flambeaux tombe goutte à goutte et la flamme brûle plus haute. Le froid pénètre sous les portes et le vent qui, brusquement, agite les tapisseries. Silencieuses, les femmes remettent des bûches dans la cheminée de pierre. La Reine écrit toujours. Elle ne réserve pas à son fils l'adieu suprême. C'est Henri III, le roi de France, qui recevra sa dernière lettre. Comprendra-t-il la leçon ? « Je méprise la mort », lui dit-elle, retrouvant sans effort le ton d'un François de Lorraine pendant sa lente agonie. Et, retraçant en trois lignes de sa magnifique et ferme écriture toute l'histoire de ses malheurs, elle ajoute : « La religion catholique et le maintien du droit que Dieu m'a donné à cette couronne sont les deux seuls points de ma condamnation et, toutefois, ils ne me veulent permettre de dire que c'est pour la religion catholique que je meurs. » Elle supplie le beau-frère qui a toujours protesté de l'aimer, de récompenser ses serviteurs et de faire prier Dieu pour elle. Quant à son fils, elle le lui recommande autant qu'il le mérite.

Deux heures sonnent. Un mémoire encore pour résumer son testament, préserver ses petites donations et recommander au service du roi de France le docteur Bourgoing qui l'a bien

mérité. La Reine se redresse. Sans les cacheter, elle tend les papiers à l'une des filles d'honneur pour les ranger dans le coffre. Cette fois, tout est fini. Elle n'a plus qu'à penser à elle-même. Elle choisit, parmi ses mouchoirs, le plus beau, celui qui est brodé d'or et servira à lui bander les yeux. Pour effacer les traces des récents remèdes, elle se fait laver les pieds. Puis, toujours aussi maîtresse d'elle-même, souriante en dépit de la fatigue qui lui serre les tempes, elle s'étend sur son lit. Comme chaque soir, elle réclame la lecture d'une vie de saints. Quel sera son patron au moment de mourir ? Le bon Larron, l'ouvrier de la dernière heure. « Il a été grand pécheur, mais pas si grand que moi », approuve-t-elle avec humilité.

La voix de la lectrice graduellement s'apaise. Les yeux clos, Marie Stuart repose. A la lueur mouvante des chandelles, Jane Kennedy et Elizabeth Curle, retenant leur souffle, la regardent dormir. Elle a retrouvé d'un coup sa jeunesse. A quoi rêve-t-elle, si paisible et si belle ? Renouvelle-t-elle le sacrifice consenti sur la route de Tixall ? Songe-t-elle à la plainte d'Antigone : « Ce n'est pas pour haïr, mais pour aimer que je suis née » ? Sous la menace du danger la vie tout entière se déroule, ou mieux se ramasse, en un éclair. Revoit-elle à cet instant tout son passé, le plus lointain et le plus proche ? Le visage grave et doux de sa mère, ses deux oncles attentifs à ses jeux, la vieille duchesse de Guise, les enfants qui se poursuivent dans les jardins de l'Ile de France, — Élisabeth, Claude et François, le petit Roi qui l'a tant aimée et dont le portrait ne l'a jamais quittée, — le mariage à Notre-Dame, le sourire de Paris, Reims croulant sous les oriflammes et les vivats et puis, la tempête, le vaisseau qui l'emporte, un soir d'été... Revit-elle l'arrivée dans les brumes d'Écosse, l'accueil du Bâtard et de John Knox, la grossièreté de ces lairds qui ne savent cacher ni leur désir, ni leur avidité, les sombres châteaux où le spleen règne en maître, le roman d'amour si bref et si triste dont la miniature de Darnley et la bague restent les seuls gages, la maison de Kirk O'Field, et le cauchemar qui ne finira plus : la trahison de l'aventurier Bothwell, l'infamie du remariage, la guerre civile, la prison, la déchéance et la dernière bouffée de l'air libre des Highlands avant Langside et la fuite éperdue ? Ah ! le galop des chevaux de Murray, ne l'entend-elle pas encore ? Autour de Fotheringay, avant

l'aube, deux mille cavaliers viennent prendre position et garder les issues...

De la salle du rez-de-chaussée monte un bruit de marteaux et de scies : les aides du bourreau travaillent à l'échafaud. Les filles d'honneur frissonnent. Comment Marie ne se réveille-t-elle pas ? Elle n'a jamais dormi. Doucement ses lèvres n'ont pas cessé de remuer. Les souvenirs pour elle ne sont que des prières. Les prières murmurées sur son lit de mort par Marie de Lorraine s'interrogeant anxieusement : « les grandes charges sont aisées à prendre, mais malaisées à s'en bien acquitter devant Dieu » ; les prières plus belles encore prononcées par François de Lorraine agonisant et disant à son fils : « les grandeurs ne sont rien, si elles ne sont accompagnées de la vertu », avant de s'adresser directement à Dieu dans un élan d'amour et de foi : « Les Rois ont de belles maisons, les princes en ont, j'en ai de belles, mais ce ne sont que ténébreuses prisons auprès de la sainte cité où je m'avance. C'est le temps où je dois penser aux offenses que j'ai faites, et recueillir les fautes de ma vie... Je mets tous mes péchés sur mes épaules, et les jette à tes pieds, afin que tu les reçoives et me laves dans le sang de Jésus-Christ... Oh ! mon Dieu, je sens déjà ta promesse accomplie : je me sens être au nombre de tes élus... Je suis venu au bout de mon voyage : je n'ai que le travers d'une rue à passer : abrège-moi, mon Dieu, ce passage... »

La bouche de Marie Stuart instinctivement forme les mots qui viennent du fond des siècles. Tant d'abbesses, de soldats, de héros les ont prononcés avant elle ! A l'heure de la mort, la race se retrouve intacte, inchangée. La terre de Lorraine peut revendiquer celle qui, à son dernier moment, s'est souvenue qu'elle était d'abord une Guise. Son courage calme et tranquille la rapproche de son oncle et de sa mère qu'elle a passionnément aimés, l'éloignant à jamais de son père, le neurasthénique Stuart sans volonté et sans foi, se laissant mourir à Falkland.

LE MATIN DU 8 FÉVRIER

A six heures, elle ouvre les yeux, vaillante, reposée, comme après une longue nuit. Elle avertit ses femmes. Elle veut être belle pour rencontrer la mort. Tranquillement, elle donne

ses instructions, achève ses préparatifs. Et la dernière toilette commence. Elle enfile les bas de soie bleue ouvrés de fil d'or, les souliers de maroquin, le caleçon de futaine blanche, la jupe de velours cramoisi. La première robe qui lui fut donnée à son arrivée en Angleterre n'était-elle pas rouge, elle aussi ? Elle ajuste le corsage de soie noire, la vasquine de taffetas. Elle ordonne de réunir ses gens autour d'elle. Elle a passé le grand manteau de satin noir gaufré à parements de zibeline, à manches pendantes et à longue queue. Un à un, les serviteurs, qui ne se sont pas couchés, entrent dans la chambre. Le docteur Bourgoing, d'une voix étranglée, lit le testament de Marie Stuart. Même parmi les plus dévoués, n'y a-t-il pas à cette minute dramatique de tenaces rivalités, des déceptions, de mesquines jalousies ? La présence de la Reine doit apaiser tout cela.

Jane Kennedy, Elizabeth Curle et Gillis Mawbray ont achevé de l'habiller, placé le collet à l'italienne, la coiffe de linomple, le voile de crêpe blanc qui retombe jusqu'à terre en plis souples, attaché la croix d'or. Avec sa grâce souveraine, sachant dire à chacun le mot qu'il faut, elle prend congé de ceux qui ont été tant d'années sa société, sa famille, ses amis. Elle distribue ses petites bourses, embrasse ses femmes, tend la main aux hommes. Puis elle échappe à leur douleur. Elle se réfugie dans son oratoire. Elle a besoin de retrouver la source de son courage. Elle prie si longtemps que son médecin, la voyant pâlir, l'oblige à prendre un peu de vin et de pain. Déjà, elle retourne à son Christ. Elle récite la prière des agonisants et tous ses serviteurs, agenouillés derrière elle, lui répondent. Point n'est besoin ici de la légende d'une Marie Stuart se communiant elle-même : la réalité de la scène suffit à sa grandeur.

Un coup ébranle la porte. Sans tourner la tête, la Reine demande la grâce de quelques instants. Un second coup plus violent retentit. Elle fait signe. Le shériff, sa baguette blanche à la main, se précipite dans la chambre, suivi de Paulet, de Beale, de Drury, de ses gardes, et s'arrête, stupéfait. Ni la Reine perdue dans sa méditation, ni son entourage n'ont bougé.

— Madame, les lords m'ont envoyé vers vous », parvient-il péniblement à dire.

— Allons, répond Marie Stuart en se levant.

Le docteur Bourgoing a pris sur l'autel le crucifix d'ivoire. Il soutient la Reine jusqu'au seuil, mais il refuse de lui donner plus longtemps le bras. Il ne veut pas la conduire à la mort, ni lui, ni aucun des serviteurs présents. Deux hommes d'armes les remplaceront. Eux, se contenteront de la suivre. Ce concert de lamentations n'est pas du goût de Paulet qui ordonne de barrer la sortie et de refouler tous ces pauvres gens à l'intérieur. Quoi ! Ils n'auront pas le droit d'accompagner leur maîtresse, de veiller sur elle, de lui fermer les yeux ! Ils bousculent les gardes, s'attachent à ses pas, baisent ses mains, sa robe, ses genoux. A la faveur du tumulte, au milieu des malédictions, des gémissements, des cris, la petite chienne de la Reine réussit à s'échapper, à se faufiler sous ses jupes. Et dans l'émoi général, nul ne la voit ni l'entend.

Sur le palier, les comtes de Shrewsbury et de Kent attendent, impassibles. Lentement, le cortège descend. Marie Stuart s'appuie sur des soldats. Le jour triste et qui semble hésiter à venir, éclaire à peine l'escalier. A cette même heure, Élizabeth, s'éveillant et prenant à partie Davison, déclare :

— Il faut en finir. Quelle honte pour mes ministres que tout ne soit pas achevé !...

Au rez-de-chaussée, le maître d'hôtel, André Melvil, s'est posté sur le passage de la Reine. Leurs yeux se sont rencontrés. Tant d'années de fidélité, de dévouement, de don absolu peuvent tenir en un regard. Comment s'acquittera-t-elle jamais ? La récompense est proportionnée à la valeur des êtres. Elle lui confiera la mission qu'elle a gardée pour la fin. Il ira en Écosse, auprès de son fils. Et le tutoiement monte naturellement à ses lèvres :

— Dis-lui de garder ma mémoire et rapporte-lui fidèlement ce que tu auras vu des derniers moments de sa mère.

Et comme André, ployant le genou, le cœur déchiré, reproche doucement : « Ce sera le plus douloureux message dont j'aie jamais été chargé », elle le console :

— Au lieu de pleurer, bon Melvil, tu devrais plutôt te réjouir de voir enfin le terme des malheurs de Marie Stuart. Ce monde, tu le sais, n'est que vanité, trouble et misère. Porte ces nouvelles de moi et dis à mes amis que je meurs ferme en ma religion, *vraie catholique, vraie Écossaise, vraie*

Française. Celui qui juge les plus secrètes pensées et les actions des hommes sait que j'ai toujours souhaité l'union de l'Écosse et de l'Angleterre... Qu'il pardonne à ceux qui ont été altérés de mon sang... Rappelle-moi au souvenir de mon fils. Porte-lui ma bénédiction...

Et, se penchant, elle l'embrasse, avec cette spontanéité qui est restée son plus grand charme.

Le comte de Kent, qui supporte malaisément cette station, donne des signes manifestes d'impatience. Et comme Marie sollicite pour ses serviteurs la permission d'assister à son exécution, il explose :

— Les hommes, passe encore. Le médecin, le pharmacien, le chirurgien, le panetier, soit ! Mais les femmes, jamais... Seulement Élizabeth Curle et Jane Kennedy ?... C'est trop ! Grand merci ! pour qu'elles poussent des cris et trempent leurs serviettes et leurs mouchoirs dans le sang... »

— Milord, rétorque doucement Marie au Puritain sans pitié ni tact, je vous donne ma parole qu'elles ne s'exposeront pas à vous déplaire sur ce point. Hélas ! ces pauvres âmes, elles ne désirent rien que de me dire un dernier adieu. Je suis sûre que votre maîtresse qui est une reine vierge, — et quelle ironie tragique le mot prend en ce lieu ! — ne me refuserait pas quelques-unes de mes femmes pour m'assister à l'heure de la mort. Sa Majesté ne peut avoir donné des ordres aussi cruels...

Elle verse ses premières larmes et ce n'est pas sur elle qu'elle pleure. Et comme l'intraitable Kent hésite encore, elle le prend de très haut :

— Oubliez-vous que je suis la cousine de votre Reine, issue comme elle du sang de Henri VII, veuve d'un roi de France et reine légitime d'Écosse ?...

Reine, aucun des deux ou trois cents privilégiés qui s'entassent derrière la barrière, personne ne saurait oublier qu'elle l'a été, qu'elle l'est encore, malgré dix-huit ans de prison, quand elle pénètre dans la grande salle de Fotheringay entièrement tendue de noir. On entend, au dehors, les sabots des chevaux sur le pavé, les rumeurs, la respiration d'une foule : la nouvelle, comme une traînée de poudre, s'est répandue à travers les campagnes. Dans la cour, les musiciens qui attaquent une sorte de marche funèbre avertissent de l'entrée de Marie

Stuart. Instantanément, même ceux qui ne voient rien, se taisent. Le silence se crée, un silence où chacun peut entendre son cœur.

Entre les hallebardiers, précédée du shériff, des comtes, des gardiens, de Robert Beale et suivie de Melvil qui porte sa traîne, d'Élizabeth Curle, de Jane Kennedy, du docteur Bourgoing, de Pierre Gorion, de Jacques Gervais, de Didier, Marie est allée droit à l'échafaud, haut de deux pieds et large de douze, dressé près de la cheminée où les troncs flambent. Pour monter la double marche, elle réclame l'aide de Paulet :

— Merci de votre courtoisie, sir Amyas, ce sera la dernière peine que je vous donnerai et le plus agréable service que vous m'aurez jamais rendu !

Le geôlier en demeure pantois. Est-ce une vengeance ? Avec ce diable d'esprit français, sait-on jamais ? Tranquillement, comme si elle présidait une fête, la Reine s'assied sur une chaise recouverte de frise noire, en face du billot très bas et voilé de crêpe. A sa droite s'installent les comtes de Kent et de Shrewsbury ; à sa gauche, Thomas Andrews avec sa baguette de shériff et Robert Beale avec son parchemin où pend le grand sceau d'Angleterre ; devant elle, immobiles et debout, en souquenille de velours noir et tablier blanc, deux hommes masqués, la hache à la main : le bourreau et son aide.

Et la cérémonie commence, solennelle, très lente, tragédie aux discours minutieusement réglés. La mort doit se soumettre à l'étiquette et aux convenances britanniques. C'est d'abord la lecture du warrant d'exécution. Marie Stuart, le visage souriant, l'air absent, comme si elle ne comprenait pas l'anglais ou écoutait son recours en grâce, regarde au delà des assistants et des murs de la salle. Le chœur docile des spectateurs, criant à pleins poumons derrière les hallebardiers *God save the queen Elizabeth*, ne parvient pas à la tirer de son extase. Le grand maréchal d'Angleterre, étonné, se croit obligé de se pencher et de lui rappeler qu'il s'agit d'elle :

— Madame, vous entendez ce qu'il nous est ordonné de faire.

— Faites votre devoir, répond simplement Marie en se signant.

Le condamné a alors le droit de parler une dernière fois à la foule. Le discours de l'Écossaise, bref et ferme, porte bien

sa marque : d'abord, son sens de la royauté et de la justice. « Je ne suis pas sujette à vos lois » ; ensuite, sa profession de foi et d'innocence : « Je remercie mon Dieu de ce qu'il m'a permis qu'à cette heure, je meure pour ma religion, et m'a fait cette grâce qu'avant de mourir j'aie été devant une compagnie qui témoignera que je meurs catholique » ; enfin, sa grandeur : « Mes ennemis sont parvenus à leur fin... je leur pardonne de bon cœur, comme à tous ceux qui ont fait ou attenté aucune chose à l'encontre de moi... comme je prie à tous de me vouloir pardonner... »

Pourquoi faut-il qu'à ce moment précis le docteur Fletcher entre en scène ? Le doyen, — qui porte le même nom que le marchand ayant jadis offert à Marie Stuart, sur la route de Carlisle, la robe couleur de sang, — se tient au pied de l'échafaud et se lance dans une improvisation passionnée. L'évocation des fournaises et des flammes inextinguibles semblent colorer encore sa face apoplectique. A grand peine Marie l'interrompt :

— Je n'ai que faire de vous, je ne vous veux point ouïr, vous vous pouvez retirer.

Intrépide, le docteur continue son prêche.

— Ne vous échauffez pas davantage, monsieur le doyen, je ne vous entendrai point, taisez-vous, si vous voulez, coupe la Reine ne lui tournant le dos.

Mais qui arrêtera un pasteur déchaîné ? Fletcher se présente de nouveau devant sa victime. Agacé, le comte de Shrewsbury ordonne au doyen de Peterborough de se retirer. Marie Stuart serre son petit crucifix d'ivoire contre son cœur et le comte de Kent, déçu, ricane :

— A quoi vous sert d'avoir entre les mains cette vaine image du Christ, si vous ne l'avez gravée dans votre cœur ?

— Comment est-il possible d'avoir entre les mains une pareille image sans que le cœur en soit profondément touché ? réplique la Reine en le regardant dans les yeux.

Alors, le duel des prières commence. D'une part, le doyen, le comte de Shrewsbury qui remue la tête et fait de grands gestes, tous les assistants suppliant Dieu à tue-tête d'accorder le repentir à la condamnée, la vie à Élizabeth, la victoire à l'Église réformée. De l'autre, la Reine et ses serviteurs qui, en latin, alternent les psaumes de la pénitence. En Écosse,

les pasteurs ont refusé à Jacques VI de prier pour sa mère. Ici, ils prient avec tant de fracas qu'ils réussissent à couvrir, à étouffer la voix de Marie Stuart. Même en présence de la morts les forces catholiques et protestantes ne finissent pas de s'affronter. Celles-ci n'ont-elles pas triomphé, écarté l'Écossaise, pourchassé les prêtres à travers le royaume, vaincu le Pape de Rome ? D'où vient donc cette inquiétude confuse qui monte et grandit ? Peu à peu la voix de la Reine s'est élevée, elle domine, elle s'impose. Curieux, les derniers choristes se sont tus. Que dit-elle, en anglais, pour que tous la comprennent, cette voix calme et légère qui oblige à écouter ? « Envoyez-moi, Seigneur, votre Esprit-Saint pour qu'à l'heure de la mort il m'illumine et me fasse comprendre le mystère de votre Passion, pour que je persévère dans votre foi jusqu'à mon dernier soupir et que j'endure avec patience le supplice que l'on inflige, en ma personne, à l'Église catholique. » Elle ose demander que sa mort assure l'union des catholiques et la conversion de l'Angleterre...

Qu'a-t-elle entrevu à cette minute où la prescience de l'avenir n'est pas un mythe ? A-t-elle pressenti que son sacrifice ne serait pas inutile, complétant celui d'un John Fisher et d'un Thomas More ? A-t-elle deviné que non seulement le catholicisme ne disparaîtrait pas de l'île, mais que le nombre des fidèles irait croissant, que les prêtres aujourd'hui persécutés reviendraient un jour en foule pour y chercher asile et que, à la cérémonie du couronnement, trois siècles et demi plus tard, un roi d'Angleterre rejetterait volontairement de son serment toute la haine contre l'Église de Rome ?

Il se produit alors dans la foule un revirement imprévu. Sur l'attitude de Marie Stuart tous les témoignages sont unanimes, qu'ils viennent de l'agent secret de Burghley, du shériff Thomas Andrews, des comtes de Shrewsbury et de Kent ou du docteur Bourgoing. Mais le courage a bien des noms : il est ici la mesure, la courtoisie, la grâce, la royale simplicité, le goût apporté dans la dernière parure, le sourire, la sérénité. Française de la terre où Jeanne entendit ses voix, plus encore qu'Écossaise, sans doute le reste-t-elle jusqu'au bord de l'échafaud et celui qui n'a pas lu le testament d'un François de Lorraine peut seul s'étonner de l'héroïsme de Marie Stuart. Mais les Anglais, plus qu'aucun autre peuple, sont sen-

sibles à la bravoure. L'atmosphère de Fotheringay a changé.

En se relevant, Marie sent que la tension des nerfs a atteint son paroxysme et que la tragédie ne peut s'éterniser... C'est elle qui donne le signal. Elle n'a pas d'aveu à faire, à quoi bon attendre ? Elle va au-devant de la mort. Mais comme l'exécuteur dérouté s'approche, elle le repousse spirituellement :

— Je n'eus jamais de tels valets de chambre...

Elle appelle Élizabeth Curle et Jane Kennedy à son secours :

— N'avez-vous point honte de pleurer ?... J'ai promis pour vous.

Elle garde son bon visage. Elle prend toutes les initiatives. Elle commence à se déshabiller. Elle veut donner sa croix d'or à l'une de ses femmes, mais le bourreau intervient : « c'est mon droit », proteste-t-il en cachant le butin dans son soulier. Dépouillée de son voile, de son collet, de son manteau, de son pourpoint, la Reine reste en jupon de velours cramoisi. Elle a repris ses manches et les a remises sur ses bras nus. La ligne de la nuque d'une pâleur marmoréenne fascine les regards. Les bourreaux, suivant l'usage, se sont agenouillés devant elle.

— Je vous pardonne de bien bon cœur, car à cette heure j'espère que vous ferez fin à tous mes troubles...

Sa gentillesse ne l'a pas abandonnée. Elle brusque les adieux pour éviter l'attendrissement, embrasse les deux femmes en larmes, les bénit. Jane, d'une main tremblante, attache le mouchoir, descend de l'échafaud. *Adieu, au revoir!* répète en français la Reine aux yeux bandés.

Elle est seule dans la mort comme elle l'a été dans la vie et dans l'amour. Elle a l'habitude. Assise, elle a redressé la tête pour mieux s'offrir au coup du bourreau. Une reine de de France ne sera-t-elle pas décapitée à l'épée ? Elle n'a pas bu le calice jusqu'à la lie. L'exécuteur et son aide la font lever, la guident vers le coussin. Elle accepte sans frémir l'humiliation suprême : elle se met à genoux. Elle se tient toujours très droite. Ils l'obligent à s'étendre à terre, le cou à peine soulevé par le billot. Docile, elle se prête à la dernière mise en scène. Elle est venue au bout du voyage.

— Mon Dieu, j'ai espéré en vous, je remets mon âme entre vos mains.

Celui-là ne l'a pas abandonnée.

Le comte de Shrewsbury lève son bâton en détournant la tête, en fermant les yeux. Cette lenteur calculée a quelque chose d'atroce. Les spectateurs halètent. L'aide s'est aperçu que Marie, pour respirer, a mis ses mains sous son menton. Il les tire en arrière, les maintient. « *In manus tuas, Domine commendo* », prononce-t-elle distinctement sans se raidir. Le bourreau abat la hache. Gagné par l'émotion générale, il frappe dans les cheveux. Un second coup, très violent, laisse le fer engagé dans le bois. Un troisième détache le dernier grillon de chair. La tête roule. Il la ramasse et la coiffure de linomple tombe, découvrant les cheveux coupés courts et tout gris. Et il semble à la foule bouleversée que les lèvres remuent encore.

« Dieu sauve la Reine ! » proclame l'exécuteur. « Ainsi périssent tous ses ennemis », ajoute le doyen dans sa rancune. Mais seul, le comte de Kent ose lui faire écho. Alors, dans un silence déchiré de sanglots, la petite chienne de Marie Stuart, révélant sa présence, commence à aboyer, et, se couchant entre le corps et la tête, sans lécher le sang, se met à gémir.

APRÈS LA MORT

Les portes de Fotheringay étroitement verrouillées s'ouvrent, au début de l'après-midi, pour laisser passer le fils du comte de Shrewsbury qui porte à Greenwich la nouvelle. Le matin du 9 février, au moment où la reine Élizabeth met le pied à l'étrier pour sa promenade habituelle, un cavalier couvert de boue pénètre dans la cour. Devine-t-elle ce qu'il va dire ? Elle monte à cheval... Déjà Londres est en fête, les cloches sonnent à toute volée, la foule chante et des feux de joie s'allument dans les rues, jusque sous les fenêtres de l'ambassadeur de France obligé de fournir du bois. Quarante-cinq ans plus tôt, d'autres bûchers embrasés de colline en colline avaient appris à l'Écosse la naissance de Marie Stuart.

Le lundi 13 février seulement la reine d'Angleterre cesse ses chevauchées et découvre l'exécution. Elle éclate alors dans une de ces colères qui sont la terreur de Christopher Hatton. Davison a outrepassé son droit. Où se cache-t-il, le

misérable ? Elle le fait enfermer à la Tour, incontinent. Burghley tombe dans une demi-disgrâce. Mais tout finira par s'arranger. Le coupable au fond n'a fait qu'épargner à la Reine le manège humiliant qui avait précédé l'exécution de Norfolk. A-t-elle signé, oui ou non, le warrant ? C'est jouer sur les mots. Elle a agi, à contre-cœur sans doute, — elle est trop reine pour ne pas sentir le danger de l'exemple de Fotheringay. — Mais elle a agi. Son mot à Davison le matin du 3 février montre combien sa décision était prise. D'ailleurs, a-t-elle jamais résisté à lord Burghley ? C'est lui qui a voulu la tête de Marie Stuart. C'est lui qui triomphe. Cette fois encore ni l'Écosse ni la France n'oseront élever la voix.

Jacques VI reste de glace. L'assassinat de Fotheringay ne lui arrache pas un cri. En même temps que de cœur, ce garçon de vingt ans est complètement dépourvu d'imagination. Mais le peuple ressent l'injure que son Roi ne relève pas. La colère gronde : les nobles, si jaloux de leur indépendance, s'agitent ; les Hamilton proposent de lever à leurs frais une petite armée, de ravager les Borders, de brûler Newcastle ; le filleul de Marie Stuart déclare qu'une armure est le seul vêtement de deuil qu'il portera.

Jacques est bien obligé de sortir de son apathie, de son indifférence, de feindre l'indignation, d'interdire l'entrée de l'Écosse à Robert Carey, l'envoyé anglais, de poursuivre le maître de Gray accusé de haute trahison. Comme Élizabeth, il joue la comédie. Il lui donne la réplique, mais moins bien. Il se lasse plus vite. Déjà, il envoie Robert Melvil et le laird de Cowdenknowes à Berwick, auprès de Carey. Dans sa lettre, la reine d'Angleterre déplore le *malheureux accident* survenu à Marie Stuart.

Ambitieux et pauvre, Jacques se prétend satisfait. Walsingham, habilement, lui fait miroiter toutes les splendeurs de l'héritage qui l'attend, s'il se montre intelligent. De grosses sommes d'argent achèvent-elles d'acheter la neutralité du Roi ? Les Anglais, lorsque le Stuart montera sur le trône d'Élizabeth, n'oublieront pas.

Henri III ne se montrera pas plus difficile que Jacques VI. Épuisé par la guerre civile, menacé d'invasion, sans argent, sans influence, sans crédit, le gouvernement de la France ne peut pas entrer en guerre avec Élizabeth, ni venger Marie

Stuart après l'avoir laissée mourir. Certes, lorsque le courrier de l'Aubespine de Chateauneuf parvient à passer, un grand frisson agite le peuple de Paris toujours sentimental et qui pleure la petite Reine de François II. L'ambassadeur d'Angleterre se cache chez lui. Deux ministres tiennent des propos incendiaires. La Cour prend le deuil et, sous les voûtes de Notre-Dame, l'évêque de Bourges, avec une ampleur et un pathétique qui annoncent Bossuet, prononce l'oraison funèbre de Marie Stuart : « Il s'est coulé un peu de temps qui a passé comme un nuage et nous avons vu captive celle qui auparavant triomphait ; prisonnière celle qui mettait les prisonniers en liberté ; indigente celle qui faisait largesse ; dédaignée celle qui donnait les honneurs ; et enfin entre les mains d'un abominable bourreau le corps d'une reine deux fois reine, et ce corps, qui honorait le lit nuptial d'un grand roi de France, déshonoré sur un échafaud... »

Mais Henri III oublie la reine de France, sa belle-sœur, pour ne se souvenir que de la cousine du duc de Guise, du Guise qui menace de le jeter bas du trône et gouverne déjà une partie du royaume à sa place. La Ligue, au contraire, va s'emparer de Marie Stuart, exploiter sa mort et rallier les catholiques autour de son nom comme autour d'un drapeau.

Philippe II seul songe vraiment à relever le défi de l'Angleterre, parce que l'heure de réaliser ses ambitions a enfin sonné. Il met en chantier les caravelles, les galères, les galions qui vont apporter l'argent et l'or du Mexique et du Pérou, — le nerf de la guerre. Il équipe cent trente-cinq bateaux. Et l'Espagne retentit du bruit des maillets, des scies et des haches. Le prince de Parme prépare le débarquement, tandis qu'à Rome, dans le secret du Vatican, le Pape rédige de nouvelles bulles d'excommunication. Mais l'invincible Armada n'atteindra pas les rivages de l'Angleterre. Il n'appartenait pas aux rois de venger le destin de Marie Stuart.

C'est mieux ainsi. La solitude du malheur, — la solitude totale, — si elle a mis un reflet de poésie sur le front de la Reine, lui a surtout permis de se chercher et de se trouver elle-même. Poursuivie, marquée, traquée impitoyablement depuis Linlightgow jusqu'à Fotheringay, elle était de ces femmes qui ont besoin d'un homme auprès d'elles et n'en rencontrent pas. Ou plutôt si, deux fois, elle en a rencontré, mais comme adver-

saires, comme irréductibles ennemis. Elle s'est heurtée d'abord au comte de Murray, — le Bâtard qui voulait le trône des Stuarts et qui l'a eu, puis à William Cecil, lord Burghley, résolu à maintenir dans le royaume le protestantisme sur lequel il avait fondé la nation anglaise... et sa fortune privée. Que serait-il advenu, si elle avait eu à sa disposition les ministres de sa cousine Élizabeth, — un même secrétaire d'État assurant la continuité d'une politique inébranlable pendant des années ? Quel changement dans l'histoire de l'Angleterre, de l'Écosse, dans celle du nouveau monde ? Sa mémoire devait briller d'une autre auréole.

Morte à la naissance de Jacques VI ou dans la petite maison de Jedbrugh, elle n'aurait été qu'une de ces dames de la Renaissance illustrées par Brantôme, cultivées, charmantes, frivoles, trop féminines, peut-être douées de plus de cœur que de raison, d'une séduction qui passait la beauté, et dont les noms se confondent ou s'oublient. Sa vie aurait manqué de ce perfectionnement par la douleur où s'affirme la race. Comme ces plantes dont la tige paraît morte et qui portent à l'extrémité de leur rameau leur plus belle fleur. Ses faiblesses politiques, ses imprudences, la passion qui l'a enchaînée à Darnley, la passivité avec laquelle elle a subi Bothwell, toutes ses erreurs, ont été largement expiées par son martyre. Martyre ? Elle aurait eu devant le mot un de ses fins sourires. Elle n'était qu'une *vraie catholique, une vraie Écossaise, une vraie Française.* Et cela lui suffit.

***

Le lourd cercueil de plomb et de chêne qui contenait ses restes, après avoir été abandonné six mois dans la salle de Fotheringay, avait été transporté par les soins d'Élizabeth dans la cathédrale de Peterborough, le 1er août 1587. Et ce n'est pas un des côtés les moins douloureux du drame : les funérailles royales et le deuil après l'humiliation et l'échafaud. Le corps avait été inhumé nuitamment et le fossoyeur, mis en scène dans Hamlet, était le même qui, de l'autre côté du chœur, avait enterré cinquante ans auparavant Catherine d'Aragon, la première femme d'Henri VIII.

Le lendemain, le cortège, parti de l'évêché, avait atteint les trois porches gothiques si élancés et si altiers, pénétré

dans la nef aérienne et lumineuse au plafond de chêne peint sans doute unique en Angleterre, remonté jusqu'au chœur d'un roman très pur, reflué jusque dans l'abside, à l'ombre des minces colonnes s'épanouissant en forêt de palmes, fait halte au dernier pilier de droite, devant le catafalque de vingt-sept pieds de haut où se mêlaient les écussons, les emblèmes, les ors et les franges, et où la couronne reposait, — dérision suprême, — sur un coussin de velours cramoisi. Voici les maîtres de cérémonie, le prévôt et le bailli de la ville, une centaine de femmes en robes blanches marchant deux par deux, les fouriers en noir, les porte-étendards, quarante gentilshommes en manteau de deuil, la maison de la défunte, puis, les évêques de Peterborough et de Lincoln, solennels et décoratifs avec leurs surplis et leurs bonnets carrés, entourés d'une armée de chapelains ; voici le chevalier tenant la grande bannière, les écuyers avec le heaume, la targe et la cotte, enfin six gentilshommes transportant l'image de Marie Stuart dans une bière découverte et, sous un dais de velours, la comtesse de Bedford représentant la reine d'Angleterre et soutenue par deux nobles dames ; voici des pairs et des pairesses et des hérauts d'armes et des huissiers à n'en savoir que faire, et une foule de spectateurs, de curieux, peut-être d'amis.

Cette cérémonie expiatoire où rien ne manquait, — ni oraison funèbre, ni princes de l'Église réformée, ni offrande, ni bâton de grand officier symboliquement brisé, ni psaumes, ni festin à l'évêché, — pouvait donner le change à Jacques VI et à Henri III. Elle ne trompait pas les serviteurs de Marie Stuart, toujours prisonniers à Fotheringay et qui avaient refusé avec indignation les vêtements noirs envoyés par Élizabeth, quittant la cathédrale au début du service anglais.

Un quart de siècle plus tard, le roi d'Écosse, monté sur le trône d'Angleterre, devait transférer les restes de sa mère dans l'abbaye de Westminster où il avait commandé un tombeau. Dans la soirée du 8 octobre 1612, l'archevêque de Canterbury et le doyen de Westminster allaient respectueusement à la rencontre du corps et le ramenaient de nuit sous l'escorte des cavaliers et à la lueur des torches, — juste revanche des choses, — à travers les rues de Londres qui s'étaient illuminées à l'occasion de sa mort.

C'est là qu'elle repose. Son dernier vœu, sa dernière prière

n'ont pas été exaucés : elle n'a pas regagné la terre de France. Mais le soleil, — lorsqu'il paraît, — entre à flots dans la chapelle de droite, animant le merveilleux plafond, la palmeraie de pierre, caressant le monument grandiose et simple à la fois dont elle aurait aimé la ligne pure, l'harmonie, l'élégance. L'impression reste de blancheur. Huit colonnes claires et sombres, le jour et la nuit, supportent le dais blanc, si élevé qu'il semble léger et taillé non dans le marbre ou l'albâtre, mais dans une molle draperie, sensible à la brise. Elle dort, calme et fière statue blanche, le lion d'Écosse à ses pieds. Comment ne pas être frappé par le visage étroit, serré aux narines et aux tempes, la noblesse du manteau aux lignes enveloppantes, la joliesse des mains jointes dans un geste apaisé ? Tout près d'elle, s'élève le tombeau de la vieille comtesse de Lennox et, sur le bas-relief, parmi les gentilshommes à genoux, se distingue Henri Darnley. Le souvenir de l'Écosse, des jours de misère et de joie, n'est pas séparé de celui de Marie Stuart.

Dans la chapelle de gauche, en plein nord, se trouve le monument d'Élizabeth. Monument trapu, ramassé, assez lourd. Le noir domine. Le dais bas et large écrase le cénotaphe que soutiennent quatre lions et sur lequel est étendue dans une pose presque théâtrale la vieille reine au visage décharné, aux lèvres dures. Une de ses mains s'agrippe au globe et l'autre s'accroche désespérément au sceptre. Mais celui-ci a été brisé. L'immobilité du marbre n'a pas réussi à lui communiquer le repos. Elle médite, elle prépare, elle souffre : elle ne connaît pas la paix. Le sculpteur chargé du travail par Jacques VI n'a pas ménagé la ressemblance. Elle a la même expression qu'elle devait avoir sur son lit de mort quand, après avoir lutté quinze heures, elle mit un doigt dans sa bouche, se tourna contre le mur et s'enfonça dans le silence. Là aussi reposent sa sœur Marie Tudor qu'elle haïssait et les petites filles de Jacques VI, l'héritier détesté, dans leur berceau et leurs dentelles de pierre... Quel dialogue shakespearien ces murs doivent entendre entre les morts qui, suivant la vieille légende du Nord, se réveillent certaines nuits et parlent, de tombeaux à tombeaux !...

PAULE HENRY BORDEAUX.

QUESTIONS MÉDICALES

LES SIMULATEURS DE MALADIES

Les idées et les faits que je vais m'efforcer d'exposer en toute exactitude permettront de comprendre combien sont délicates et difficiles la mission du médecin clinicien et celle de l'expert en médecine légale, lorsque la maladie qu'ils ont à reconnaître, à distinguer, à dépister, n'est pas la conséquence d'une cause accidentelle, mais le résultat d'une simulation volontairement provoquée.

La clinique, ainsi que je me suis toujours attaché à le soutenir (1), est un *art scientifique* ; elle est l'application, à l'étude et au diagnostic des maladies, de toutes les connaissances acquises par la science ; elle est devenue, elle-même, une science, dont la marche et le progrès ont été particulièrement lents en raison de la complexité des faits livrés à son observation. Le diagnostic d'un état pathologique ne peut être établi que par la mise en œuvre de tous les moyens et procédés d'exploration dont dispose la clinique, et cela, sous la condition primordiale que la valeur et la signification des signes et des symptômes mis en évidence par cette investigation méthodique et rigoureuse soient nettement et indubitablement établies. Or, des signes et des symptômes analogues, voire

(1) Voyez *l'Avenir de la Clinique française* dans la *Revue* du 15 novembre 1933.

même identiques, peuvent être observés au cours de maladies différentes ; c'est donc sur l'ensemble et le mode de groupement de ces signes et de ces symptômes que peut se fonder l'interprétation de leur valeur diagnostique ; encore convient-il de souligner une « vérité première », à savoir qu'un diagnostic clinique ne saurait jamais prétendre à une valeur absolue, mais ne peut être qu'une approximation, aussi voisine que possible de la vérité. La clinique, — la *biologie pathologique humaine*, suivant une expression qui m'est chère, — n'est pas une science mathématique ; elle est une science expérimentale.

Si j'ai rappelé brièvement ces notions générales, ces grands principes fondamentaux, c'est, je le répète, parce qu'ils mettent en évidence les difficultés de la clinique, et, par là même, devraient lui assurer la considération qui lui est trop rarement accordée.

Or, lorsqu'il s'agit pour un médecin de répondre aux questions qui peuvent lui être posées par les autorités judiciaires ou administratives, ce qui est le cas des experts en médecine légale, la conscience de ce médecin se trouve « martelée », si j'ose dire, par le sentiment qu'il a du caractère non absolu de ses constatations. Plus cet expert est un clinicien instruit et expérimenté, plus il comprend la nécessité de la réserve et du doute en face des problèmes, parfois si profonds et si angoissants, qui lui sont soumis. Les conditions d'un diagnostic ne sauraient être réglées, en médecine légale, par des classifications administratives, pas plus qu'elles ne peuvent être imposées au médecin clinicien par des conceptions purement théoriques et didactiques.

Les magistrats, les juges, « les hommes de loi », qui, par le hasard des circonstances, ont assisté à certaines interventions pratiquées par le chirurgien ou à certains examens faits par le médecin, ont compris la grandeur et la difficulté du rôle de l'investigation clinique dans les conclusions d'un expert.

Quelques exemples suffisent à montrer cette difficulté. Un malade atteint autrefois d'une affection spécifiqne a été victime d'un traumatisme ; les conséquences de ce traumatisme ont complètement disparu depuis un certain temps ; des manifestations pathologiques de nature spécifique surviennent ;

l'ancien accidenté réclame une indemnité à la compagnie d'assurances ; l'expert doit dire s'il s'agit de séquelles du traumatisme ou de lésions spécifiques et s'il y a relation de cause à effet. Un ancien tuberculeux, à la suite d'accident du travail, montre des manifestations pathologiques locales ou générales ; s'agit-il de lésions de nature tuberculeuse et quelles peuvent en être les relations avec le traumatisme ? Bon nombre de maladies chroniques évoluent sous la forme de manifestations intermittentes ; celles-ci peuvent, un jour ou l'autre, coïncider avec un accident, avec un traumatisme ; est-ce simple coïncidence fortuite ou peut-on incriminer l'accident comme une cause provocatrice ?

Ces quelques considérations mettent en relief les difficultés d'interprétation des constatations que peut faire le clinicien et permettent de saisir la complexité de la tâche du médecin expert. Combien plus scabreuse encore est la mission du clinicien lorsqu'il se trouve en face d'un sujet qui simule une maladie ou en provoque la cause !

Le juge d'instruction et le médecin doivent toujours se souvenir que l'être humain qui est en face d'eux a un visage, et que ce visage, bien souvent, reflète, par ses traits et ses mouvements, par la droiture ou l'obliquité du regard, la franchise ou la dissimulation. Mais si l'observateur peut, par l'expérience et l'impartialité, se familiariser avec la signification des traits de ce visage et des rayons de ce regard, il doit se rappeler qu'une impression n'est pas nécessairement l'expression de la vérité et que la recherche de celle-ci nécessite la mise en œuvre d'une longue, patiente et méthodique investigation.

Ces brèves réflexions me permettent d'aborder l'étude clinique des *simulateurs de maladies*,

Je les classerai, d'emblée, en deux catégories : les *malhonnêtes* et les *psychopathes*.

Avant de définir et de décrire les types principaux de ces deux grandes catégories, je crois devoir conseiller, à ceux que le sujet intéresse, la lecture du *Traité des maladies simulées*, publié en 1870 par Boisseau, abstraction faite des nombreux ouvrages et mémoires qui, depuis, ont contribué à mettre en évidence les progrès de la psychiatrie.

SIMULATEURS MALHONNÊTES

La catégorie des *simulateurs malhonnêtes* comprend trois groupes : les *charlatans*, les *médecins indignes* et les *faux malades*. Les uns et les autres agissent dans un intérêt inavouable.

Les *charlatans*, — qui ne sont pas des médecins, — et les *médecins indignes*, — qui, en réalité, s'incorporent aux charlatans et que nous avons le devoir de stigmatiser, pour l'honneur du corps médical, — exploitent la crédulité du « client » honnête ou sont de honteux trafiquants, qui agissent avec la complicité du « client » malhonnête.

Au « client » honnête, ainsi que j'ai pu le constater quelquefois au cours de ma carrière, ils affirment l'existence d'une grave maladie, dont ils fabriquent, en fait, les signes révélateurs. Ils montrent, par exemple, à une jeune femme une radiographie qui n'est pas celle qu'ils viennent de prendre de son thorax, mais celle d'une malade dont le poumon droit est creusé d'une grande caverne ; ils lui donnent l'assurance qu'ils possèdent un remède secret, qui lui donnera sûrement la guérison ; et si la malheureuse, atterrée, se laisse convaincre, elle viendra, pendant trois ou quatre mois, recevoir tous les jours une injection sous-cutanée du fameux remède et on lui montrera, après ce traitement héroïque, une radiographie normale... qui était celle prise lors de sa première visite ! Si ce n'est pas une fausse radiographie qui sert de base à l'exploitation, ce sera le résultat d'un faux examen d'expectorations, montrant la présence de nombreux bacilles de la tuberculose et provenant d'un autre malade.

Ou bien, ce sera l'entretien simulé, pendant des semestres, d'un pneumothorax thérapeutique qui consistera simplement à introduire une aiguille dans un espace intercostal, sans faire la moindre insufflation d'air ; j'ai vu plusieurs malades ainsi exploités dans des cliniques louches.

Ou bien, si une affection pulmonaire ne peut être soupçonnée, ce sera le résultat positif d'une réaction de Burdet-Wassermann, suivie de plusieurs séries d'injections intraveineuses destinées à neutraliser les conséquences redoutables

d'une infection spécifique, jusque là méconnue... parce qu'elle n'existe pas.

Au « client » malhonnête, qui est complice de ces honteux trafiquants, on donnera, par exemple, de faux certificats pour faire obtenir une indemnité pour accident du travail ; le montant de l'indemnité sera partagé !

Les *faux malades malhonnêtes*, qui ne rencontrent que très exceptionnellement comme complices ces médecins trafiquants, sont un danger dont les médecins honnêtes, qui sont la presque unanimité du corps médical, doivent toujours se méfier.

Pour obtenir des certificats, qui, signés de noms particulièrement connus pour leur honnêteté, leur vaudront une indemnité, une pension, une réforme militaire, il provoquent volontairement une maladie ou cherchent à en simuler les signes révélateurs. Mais, jamais, à l'inverse des simulations réalisées par des psychopathes non malhonnêtes, que nous verrons défiler dans un instant, cette maladie ne comporte un caractère de gravité capable de mettre la vie en danger ; jamais, non plus, elle ne se manifeste par une grande mutilation. En voici un exemple bien caractéristique.

Durant la guerre fut hospitalisé, dans mon service militarisé, un jeune soldat qui, depuis plusieurs semaines, avait une diarrhée incoercible ; il avait fait déjà plusieurs séjours successifs dans les hôpitaux de l'arrière ; les médecins avaient porté des diagnostics variés : entéro-colite chronique, entérite tuberculeuse, dysenterie amibienne, coli-bacillose... Le médecin général, directeur du Service de santé du gouvernement militaire de Paris, me convoqua et me dit qu'il me confiait la délicate mission de trancher le problème : « Vous garderez, me dit-il, ce malade sous votre surveillance, aussi longtemps qu'il le faudra ; vous me ferez connaître les résultats de votre observation et vous rédigerez un rapport d'expertise aussi précis et aussi détaillé que possible. » Je pratiquai tous les examens nécessaires, bactériologiques, radiologiques et autres ; les résultats furent tous négatifs ; je ne constatai aucun indice révélateur d'une infection déterminée ; après une quinzaine de jours, j'eus un vague pressentiment : je demandai à l'infir-

mière en chef si la mère de ce jeune soldat, qui venait le voir chaque jour, ne lui apportait pas quelque aliment spécial ou quelque drogue ; l'infirmière me répondit que cette mère apportait simplement un litre de lait, venant des vaches d'une ferme annexée à sa maison de campagne : « Vous mettrez, ce soir, cette bouteille de lait dans mon armoire, dis-je à l'infirmière ; vous fermerez bien la porte et vous garderez la clef dans votre poche. » Le lendemain matin, en arrivant dans mon service, je trouvai la bouteille de lait et la portai au laboratoire du pharmacien en chef, en le priant de m'en donner une analyse complète ; le pharmacien en chef trouva 10 grammes de sulfate de soude ! Je fis mon rapport le jour même et le portai au directeur du Service de santé. Simulation volontaire d'une maladie, par la complicité d'une mère et d'un fils, afin d'éviter le retour aux tranchées !

Je pourrais citer un bon nombre d'observations analogues portant sur la simulation de maladies plus ou moins variées, telles des dermatoses entretenues par des onctions ou des frictions sur la peau avec des liquides irritants et plus ou moins caustiques.

J'ai vu un jeune automobiliste, qui, à la suite d'un accident sans aucune gravité, — simple contusion frontale, superficielle, sans plaie ni bosse, — simula une amnésie complète. Je l'ai vu se souvenir tout à coup, par un réflexe, bien fâcheux pour lui, qu'il ne put maîtriser, que ce n'était pas le 15 *mai*, comme le disait par erreur devant lui le médecin-expert chargé de l'examiner et lisant le procès-verbal de l'accident, mais le 15 *mars* que cet accident était arrivé ; une augmentation de durée de deux mois pouvait rendre plus important le montant de l'indemnité pour le traumatisme crânien qui avait provoqué cette amnésie ! Mais, hélas ! cette rectification... réflexe, en interrompant brusquement, par raison d'intérêt, une amnésie qui, elle-même, n'avait pas d'autre cause, permit de considérer cette amnésie comme purement volontaire et simulée et entraîna, pour ce maladroit simulateur, qui, d'ailleurs, avoua, la perte de l'indemnité qu'il escomptait !

La simulation peut consister, pour cette catégorie de simulateurs malhonnêtes, dans l'utilisation de subterfuges visant à réaliser certains éléments révélateurs du diagnostic d'une

maladie. Revenant encore sur mes souvenirs du temps de guerre, je rappellerai celui-ci. Dans mon service de triage, je fus, à un certain moment, frappé par la présence d'un nombre considérable et insolite de tuberculeux, dépistés par la recherche systématique du bacille de Koch dans l'expectoration. Cependant, je ne constatais, chez la plupart de ces cracheurs de bacilles, aucun signe stéthacoustique ni radiologique de lésions pulmonaires en activité évolutive. Je pris la précaution de les faire descendre tous dans mon laboratoire et de les faire expectorer devant moi, dans de petites boîtes en verre stérilisées. Mes soupçons furent confirmés : je ne trouvai de bacilles que chez cinq d'entre eux au lieu de vingt ; une enquête, secrètement menée, me permit de constater qu'un de ces cinq hommes, manifestement atteint de lésions pulmonaires, vendait son expectoration à ceux de ses camarades qui le voulaient bien ; ceux-ci la recueillaient dans leur propre crachoir. Bien plus, très étonné de constater la présence de bacilles chez l'un d'entre eux, gaillard particulièrement robuste et que je n'entendais jamais tousser, je renouvelai l'épreuve le lendemain matin, et, dès qu'il arriva dans mon laboratoire, sous le prétexte de regarder sa gorge, je lui fis ouvrir la bouche où je trouvai une expectoration qui venait de lui être fournie par son camarade malade ! Voilà jusqu'à quel acte répugnant et presque incroyable le simulateur intéressé peut aller ! Éviter le retour aux tranchées, obtenir la réforme, qui, plus tard, aurait entraîné la pension pour tuberculose contractée aux armées !

Je pourrais citer bien d'autres exemples ; un seul suffira encore. Un homme d'une trentaine d'années, hospitalisé dans mon service, avait une contracture totale du membre inférieur droit ; j'eus la conviction qu'il n'était qu'un simulateur, car aucun signe neurologique n'existait ; je fis maintenir sa jambe en hauteur, au-dessus du matelas, en plaçant au-dessous du creux poplité un support en bois, sous le prétexte de favoriser la circulation veineuse de retour, dont la stase devait entretenir, lui dis-je, la congestion et la rigidité de ses muscles. Une demi-heure après, ne pouvant plus continuer l'effort nécessaire pour maintenir l'état de raideur, il laissa fléchir la jambe sur la cuisse, et, en même temps, son masque facial, contracté par un spasme d'effort, se détendit. La démons-

tration de la simulation était faite ; le diagnostic était établi. Ce simulateur, lui aussi, cherchait la réforme !

SIMULATEURS PSYCHOPATHES

Quittons ces simulateurs malhonnêtes et pénétrons maintenant dans le camp des *psychopathes*, qui simulent sans aucun intérêt, et souvent même contre leur intérêt, des maladies inexistantes, parfois même mutilantes. Ce sont des malades, de pauvres malades d'esprit ; ce ne sont pas des malhonnêtes. Chez ces malheureux, la simulation, avec une inconscience plus ou moins manifeste, traduit un déséquilibre mental plus ou moins accentué. Leur acte réalise, en fait, un piège, plus ou moins dangereux, tendu au clinicien ou, plutôt, au diagnostic clinique, et pouvant entraîner les conséquences les plus graves. Ce piège peut être démasqué par un examen méthodique et que j'oserai dire « savant », par la constatation de bizarreries et de contradictions et, aussi, par la connaissance expérimentée du « visage humain », dont j'ai tenu à souligner l'importance dès le début de cette étude.

La simulation psychopathique comporte trois variétés principales : l'ancienne *hystérie* de Charcot, la *pathomimie* de Dieulafoy et la *mythomanie* d'Ernest Dupré. Ces trois variétés se mêlent assez étroitement, mais, cependant, se distinguent par des attributs spéciaux, qui permettent de les différencier.

L'*hystérie* de Charcot a à peu près complètement disparu aujourd'hui des conceptions théoriques et didactiques pour faire place au *pithiatisme* de Babinski, qui, par son étymologie grecque, signifie maladie « guérissable par persuasion » et ne réalise, en fait, que des symptômes fonctionnels (hémiplégie, monoplégie, paraplégie, cécité, surdité, aphonie, aphasie...) dont la plupart peuvent se différencier des symptômes véritablement lésionnels, telle, par exemple, l'astasie-abasie « théâtrale », si éloignée de l'astasie-abasie de l'ataxie locomotrice.

En réalité, ces troubles fonctionnels sont la conséquence d'une *auto*-suggestion le plus souvent curable par une *hétéro*-suggestion intelligemment exercée.

Ici prend place, par exemple, le rôle thérapeutique qu'on peut faire jouer au bleu de méthylène. Voici, parmi de nom-

breuses observations que j'ai pu recueillir, un exemple bien démonstratif. Une jeune femme, enceinte de quatre mois, fait brusquement, à la suite d'une vive émotion, une paraplégie flasque ; ses deux membres inférieurs sont complètement paralysés ; elle tombe et ne peut se relever. Je peux constater, lorsque je suis appelé à l'examiner, quelques jours après, dans mon service de clinique, qu'il n'existe aucun signe de lésion organique. Après m'être assuré du fonctionnement normal de ses reins et de l'absence d'albuminurie, je me tourne vers la surveillante : « A quelle heure partez-vous, ce soir, madame la surveillante ? — A six heures, monsieur. » Je tire de ma poche mon petit agenda et je regarde attentivement le feuillet correspondant au jour. « Bien, madame la surveillante. Le soleil se couche ce soir à cinq heures et demie ; à cette heure-là, exactement, vous donnerez à madame le cachet dont je vais écrire la formule. » Puis, je me retourne vers la malade, avec un air de plus en plus réfléchi et sérieux : « A partir du moment où vous aurez pris ce cachet avec une infusion de tilleul, vous recueillerez vos urines dans des éprouvettes. Si le médicament touche le point malade de votre système nerveux, elles commenceront à devenir un peu vertes quelques heures après, puis de plus en plus vertes, puis de moins en moins vertes, et, enfin, reprendront leur couleur normale. »

Le lendemain, la jeune femme avait repris l'usage complet de ses membres inférieurs et ses urines étaient vertes. Le cachet contenait 0 gr. 10 de bleu de méthylène et 0 gr. 50 de lactose ; or, lorsque la fonction rénale est normale, l'épreuve du bleu de méthylène ne peut donner un autre résultat ; j'étais donc sûr d'avance de ce résultat ; mon rôle avait consisté à exercer sur l'esprit de cette malade, qui ignorait ce phénomène, banal pour un médecin, une influence psychothérapique, dont la valeur persuasive ne pouvait être assurée que par l'emprise de ma mimique personnelle, *hétéro-suggestionnante.*

La *pathomimie* est un terme qui fut créé par Paul Bourget à l'occasion d'une observation présentée par Dieulafoy, dont il suivait régulièrement les conférences cliniques à l'Hôtel-Dieu. Ce terme est suffisamment explicite ; il indique que le sujet imite, « mime » une maladie, dont il n'est pas atteint. Or,

cette maladie est parfois tellement grave (parfois, il lui arrive même d'être mutilante) que ce fait suffit à démontrer l'état de déséquilibre mental du sujet, étant donné surtout qu'il n'a aucun intérêt, bien au contraire, à réaliser ce simulacre et à provoquer cette grave maladie.

Tel était le cas du malade de Dieulafoy, qui dut être amputé d'un membre pour avoir simulé et provoqué une gangrène par injection de potasse caustique. Tel avait été le cas d'une malade de Boisseau, amputée des deux seins à un an d'intervalle et cherchant, ultérieurement, à se faire amputer d'une main !

Telle fut, — moins terrible dans ses conséquences, — entre autres observations personnelles que les circonstances me livrèrent, celle d'une jeune femme qui, novice dans un couvent et se préparant à devenir sœur de charité, dut quitter, momentanément tout au moins, le noviciat pour se soigner, parce qu'elle avait des hémoptysies tous les matins, au réveil. Elle fut hospitalisée dans mon service de clinique. Je ne constatai aucun signe, ni stéthacoustique, ni radiographique, ni bactériologique, permettant d'admettre l'existence de lésions pulmonaires ; abstraction faite des hémoptysies matutinales, elle n'avait aucune expectoration. Après l'avoir maintenue en observation pendant trois semaines et après avoir répété plusieurs fois tous les examens et toujours constaté des résultats négatifs, je commençai à avoir des doutes sur l'origine de ces hémoptysies exclusivement matutinales et ne se renouvelant jamais dans la journée. Un examen attentif du nez et du pharynx ne décela aucune lésion, mais permit de constater la présence de petits caillots dans les deux narines. Un jour, la malade couchée dans le lit voisin dit à l'infirmière : « Elle se gratte le nez à la fin de la nuit. »

Après une enquête discrète, dont je juge inutile de donner les détails, je finis par découvrir, dans le tiroir de sa table de nuit, une épingle à cheveux, soigneusement à l'abri dans un petit tube en verre et tapissée d'une mince couche de sang noirâtre, complètement desséché ; à côté, se trouvait une petite fiole contenant de l'alcool absolu, qui servait à désinfecter l'épingle avant son introduction dans les fosses nasales. Cette déséquilibrée avoua et je pus ainsi expliquer l'origine de ces fausses hémoptysies provoquées ; avant que le soleil

fût levé et éclairât la salle, pendant que les autres malades dormaient encore, la malheureuse grattait sa muqueuse nasale, puis elle renversait sa tête aussi en arrière que possible ; le sang, au lieu de s'écouler par les narines, pénétrait dans le pharynx et arrivait aux confins du larynx ; une quinte de toux survenait alors, accompagnée du rejet du sang par la bouche. Cette novice n'avait aucun intérêt, bien au contraire, à simuler une maladie qui ne pouvait que lui fermer les portes de son couvent. Pathomimie par déséquilibre mental !

Nous pouvons dire que le caractère fondamental de la pathomimie est la présentation objective de symptômes, qui sont engendrés par des procédés d'action externe, tels que des vésicatoires, des piqûres..., provoquant des lésions cutanées ou autres, ou qui, par d'autres moyens, peuvent simuler des lésions viscérales ; ici, je donnerai comme type l'*aérophagie*, qui consiste à déglutir une grande quantité d'air pour déterminer une distension gazeuse de l'estomac, et la répugnante *stercorophagie*. Il faut avoir été témoin de pareils faits pour admettre leur possibilité !

La pathomimie, en somme, est un art de simulation comparable à celui de l'acteur. Les artifices du costume, l'art de se grimer, la perfection du geste et de la mimique, suivant leur exécution plus ou moins bien réussie, font le grand acteur ou le petit cabotin ; de même, la finesse des gestes et de la mimique du psychopathe font le parfait pathomime, que le meilleur clinicien risque de prendre pour un vrai malade, ou le mauvais simulateur, qui ne peut tromper qu'un médecin trop pressé dans ses examens ou encore trop jeune pour posséder l'expérience acquise par des années d'observations méthodiques et « maintes et maintes fois répétées », suivant la sage parole de notre Laennec.

Quelle que soit la perfection ou l'imperfection de ses procédés, le pathomime cherche à se rendre intéressant ; en réalité, pour un médecin digne de ce nom, il est toujours digne d'intérêt, de compassion et de charité, parce qu'il est un anormal, parce qu'il est un malade.

La *mythomanie* doit son nom à Ernest Dupré, qui l'a définie « tendance constitutionnelle à l'altération de la vérité, à la fabulation, au mensonge, à la simulation ». Elle ne se

confond pas strictement avec l'esprit de mensonge, car elle comporte une part, plus ou moins importante, d'inconscience. « Elle est, précise Logre, élève et collaborateur de Dupré, la manie du mythe, avec ou sans intention de tromperie. » Dupré insiste avec raison sur la distinction qu'il convient de faire entre la mythomanie et l'hystérie : « Le mythomane, écrit-il, fabule surtout avec son esprit ; l'hystérique fabule surtout avec son corps. » On peut, avec lui, reconnaître à la mythomanie plusieurs variétés : la mythomanie de luxe et de jeu, la mythomanie vaniteuse, la mythomanie intéressée et cupide, la mythomanie maligne et perverse.

Lorsque la mythomanie n'est pas seulement la fabulation en esprit, mais devient la fabulation en acte, elle est étroitement liée au pithiatisme et prend le nom de *mythoplastie* ; elle est alors la mythomanie plastique de Dupré et Logre.

La variété qui est particulièrement constituée par la simulation des maladies suppose un état de déséquilibre psychique et se traduit par une mise en scène plus ou moins riche. C'est un véritable désordre imaginatif. Si à ce déséquilibre s'adjoignent des perversions instinctives, à type de malignité, la mythomanie peut prendre la forme de simulation d'attentats ou d'accusations calomnieuses, dont le médecin, hélas ! fait souvent les frais.

Un procès fameux contient l'expression la plus dramatique de cette forme malfaisante et dangereuse de la mythomanie : le procès du lieutenant de la Roncière, jugé et condamné en 1834. La fille de son général avait « jeté ses vues » sur lui et souhaitait l'épouser. Il ne se prêta point à ce désir. Elle se mutila volontairement et l'accusa d'avoir abusé d'elle. Malgré ses dénégations et ses serments « sur l'honneur », le malheureux ne put parvenir à convaincre ses juges, qui crurent à la sincérité de son accusatrice et le condamnèrent à dix ans de réclusion. L'avenir devait effacer cette tache honteuse, jetée sur la carrière et sur la vie d'un honnête homme. Plusieurs années après, son accusatrice, dans son lit de mourante, avoua son mensonge. Le lieutenant de la Roncière fut réhabilité en 1849.

Ici, la mythomanie, la mythoplastie de Dupré et Logre, avait été maligne, malfaisante, criminelle ; elle avait simulé

un attentat contre la pudeur pour jeter sur un innocent, par vengeance et par dépit, une accusation calomnieuse.

Moins affligeante est cette mythoplastie lorsqu'elle ne comporte pas pour autrui de si terribles conséquences et atteint seulement le fabulateur lui-même.

Tel fut le cas pour une jeune fille que je fus appelé à examiner et à soigner. Atteinte de « tuberculophobie », convaincue qu'elle était tuberculeuse, elle ne voulut pas croire que je disais la vérité en lui affirmant qu'elle ne l'était pas, après l'avoir longuement et minutieusement examinée et tenue en observation. Quelle ne fut pas ma surprise lorsqu'un jour je pus constater dans ses expectorations, purement salivaires d'ailleurs, la présence de bacilles ayant tous les caractères du bacille de la tuberculose ! Aucun signe d'auscultation ; aucune image radiographique anormale ; aucune atteinte appréciable de l'état général ! J'eus bientôt la clef du mystère : dans le matelas de la jeune fille, l'infirmière, à qui j'avais prescrit d'exercer une très attentive surveillance, trouva trois ampoules vides de BCG, c'est-à-dire de bacilles avirulents, destinés à la vaccination contre la tuberculose par la méthode de Calmette-Guérin. Or, cette jeune fille n'avait aucun intérêt à simuler cette tuberculose ; bien au contraire : elle était candidate, en effet, à une place d'infirmière dans une garderie d'enfants. Reconnue tuberculeuse, elle ne pouvait être admise dans ce poste ! Élève à l'École de puériculture, elle avait pu se procurer ces ampoules de BCG dont elle avait mélangé le contenu avec sa salive. Dans ce cas, la mythomanie était pure et simple ; la victime était la mythomane elle-même; elle n'agissait donc pas par intérêt ; elle cherchait simplement, par le fait d'un déséquilibre psychique, véritablement pathologique ou, si on préfère, anormal, à se rendre intéressante.

DIFFICULTÉS ET GRANDEUR DU ROLE DU CLINICIEN

Il suffira d'avoir lu les curieuses histoires que sont, en réalité, les observations que j'ai réunies dans cette courte étude pour comprendre la difficulté du rôle du clinicien et de l'expert et pour s'incliner devant la grandeur de l'œuvre accomplie, au travers des siècles, par ceux qui se sont attachés

à donner aux troubles provoqués par la maladie leur signification. Le diagnostic clinique est une des plus complexes et des plus délicates opérations du travail de l'esprit. Nous, cliniciens, nous demandons que cette vérité ne soit pas méconnue et que notre effort soit assuré de la considération qu'il mérite.

Si la difficulté de notre rôle est considérable en face de la maladie réelle, elle devient incommensurable, illimitée, en face de la maladie simulée, surtout si nous nous souvenons que la vérité et le mensonge peuvent, parfois, s'associer et se combiner, ainsi que le montre l'observation que voici. Une malade est traitée pour un abcès du poumon ; l'indication de l'intervention chirurgicale s'impose ; elle est réalisée dans les meilleures conditions et rapidement suivie d'un résultat parfait ; la malade ne crache plus, la plaie opératoire se cicatrice, l'exploration radiographique permet de constater le « nettoyage » radical de l'ancien foyer de suppuration. Cependant, tout à coup, un matin, la température, qui était redevenue normale, monte à 41 degrés ; nous cherchons quelle peut être la cause de cette hyperthermie ; nous ne trouvons rien ; les jours suivants, le thermomètre monte à 42 degrés, ce qui est anormal et quasi impossible. Je soupçonne un subterfuge que j'ai constaté plusieurs fois au cours de ma carrière ; je donne l'ordre à l'infirmière de prendre elle-même la température et de ne pas « lâcher » le thermomètre pendant les trois minutes durant lesquelles il sera placé à l'endroit voulu ; le thermomètre atteint à peine la température normale de 37 degrés. La malade avait usé du subterfuge qui consiste à mettre le thermomètre en contact avec la boule d'eau chaude placée dans le lit pour entretenir une douce chaleur. Elle avoua. Or, ayant quitté l'hôpital avec tous les signes de guérison complète post-opératoire, cette malheureuse y revint quelques semaines après, parce qu'elle avait recommencé à tousser et à cracher. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque nous pûmes constater la présence de bacilles de la tuberculose ? Étions-nous encore en présence d'un subterfuge ? Les suites de l'observation nous permirent d'affirmer qu'il s'agissait bien d'un réveil de tuberculose pulmonaire, comme nous en avons montré la fréquence au cours de suppurations pulmonaires prolongées.

La simulation du premier acte s'était associée dans ce cas à la maladie réelle du second acte !

LE ROLE DE LA JUSTICE ET DE LA THÉRAPEUTIQUE LE MÉDECIN SIMULATEUR HONNÊTE

Le but final de la médecine étant de guérir les malades ou, tout au moins, de les soulager, il nous reste à indiquer ce que nous pouvons et devons faire, lorsque nous sommes en face de ces différentes variétés de simulateurs de maladies.

En deux mots j'élimine les simulateurs malhonnêtes et, surtout, les charlatans et les trafiquants indignes d'exercer la profession médicale : je les livre aux tribunaux et je demande qu'on leur retire définitivement le droit d'exercer la médecine et de continuer à déshonorer la plus noble et la plus belle des professions libérales.

Aux tribunaux je livre également les faux malades, qui simulent, dans un dessein intéressé et inavouable, en complicité avec ces honteux trafiquants, des maladies dont ils ne sont pas atteints.

Quant aux malheureux psychopathes, qui simulent, — le plus souvent à l'encontre de leur intérêt, — des maladies parfois très graves et même mutilantes, je les confie au bon clinicien, au médecin conscient de son devoir, qui doit s'attacher à redresser l'équilibre faussé de leur esprit et à les mettre hors d'état de se nuire à eux-mêmes ou de nuire à leur prochain.

Le médecin peut exercer sur le malade une influence salutaire et bienfaisante ; même s'il ne peut le guérir, lorsqu'il est atteint d'une maladie incurable, il peut lui donner l'espérance et, par là, soulager sa souffrance, aussi bien morale que physique. Cette influence, lorsqu'il s'agit d'une maladie simulée par le fait d'un déséquilibre psychique, devient une hétéro-suggestion, qui se substitue à l'auto-suggestion, source première de ce désordre pathologique. Cette hétéro-suggestion peut, parfois, s'exercer par la simple persuasion ; le plus souvent, cependant, elle nécessite la mise en œuvre de subterfuges, qui sont, pour la thérapeutique, des simulations équivalentes à celles qui créent la maladie imaginée.

Ici, le bon clinicien devient, à son tour, un simulateur,

mais un simulateur honnête et bienfaisant ; il exerce son art scientifique en faisant passer dans l'esprit du malade le sentiment d'une conviction qu'il s'efforce de paraître avoir sur les vertus d'un procédé thérapeutique qui n'est qu'une véritable « mise en scène ». Tel est le cas pour le cachet de bleu de méthylène, lorsqu'il est donné avec tout l'art théâtral qui convient.

Cette simulation thérapeutique peut se manifester sous les formes les plus variées. Je crois opportun d'en donner l'exemple suivant, en manière de conclusion.

Un homme d'une cinquantaine d'années fut hospitalisé dans mon service pour des troubles gastriques, dont il souffrait depuis quelques mois. Il se croyait atteint d'une grave lésion de l'estomac, un cancer sans doute, dont il attribuait l'origine à l'ingestion d'une pomme véreuse : « Ces vers, disait-il, font des petits dans mon estomac, ils sont si nombreux maintenant que je ne peux plus rien digérer. » Je fis tout mon possible pour le convaincre qu'il se trompait ; je fis prendre une radiographie de son estomac et lui montrai qu'elle donnait une image absolument normale ; je ne parvins pas à le rassurer. J'eus recours à toutes les thérapeutiques classiques ; je n'obtins aucun résultat. Une idée surgit, un matin, dans mon esprit ; elle devait engendrer le plus magnifique des résultats. Je dis à ce pauvre homme : « Nous allons faire des lavages de votre estomac ; s'il y a des vers, ils seront balayés par l'eau du lavage, qui les ramènera avec elle. » Je lui donnai des explications précises. Il accepta. L'intervention fut fixée au lendemain matin. L'extrémité du tube en caoutchouc qui devait être introduite dans l'estomac fut hermétiquement bouchée ; dans ce tube, ainsi fermé à son extrémité inférieure, j'introduisis une quantité importante de petits vers ; lorsque le tube eut pénétré dans l'estomac, je versai, dans l'entonnoir placé à l'extrémité supérieure, de l'eau tiède ; lorsque tout le tube et tout l'entonnoir furent remplis d'eau, je renversai celui-ci et, dans l'eau qui en sortit on put voir un grand nombre de vers ; trois fois de suite le lavage fut renouvelé ; la troisième fois, il ne vint plus un seul ver : ils étaient tous sortis du tube ! Le brave homme fut fortement impressionné et me dit : « Vous voyez, monsieur le docteur, je ne me suis pas trompé ! J'ai des vers dans mon estomac.

— Oui, mon cher, lui répondis-je ; vous aviez raison, je le reconnais. Maintenant, puisque je suis sûr que vous avez des vers, je veux être certain de les faire tous disparaître. Nous ferons d'autres lavages, tous les deux ou trois jours ; quand ces lavages ne ramèneront plus de vers, nous pourrons être certains qu'il n'y en aura plus un seul. » Ainsi fut fait. Après cinq séances de lavages, comme il n'y avait plus un seul ver depuis la troisième séance, parce que nous avions cessé d'en introduire dans le tube, il fut décidé, d'un commun accord, qu'il était inutile de continuer. Les vers ne faisaient plus de petits. L'estomac n'était plus menacé. Le pauvre psychopathe était guéri. Lui, n'avait pas été un simulateur, mais seulement un malade imaginaire. Moi, j'avais été un simulateur. J'avais eu l'idée bienfaisante, dans mon rôle de médecin, d'imaginer le remède héroïque, capable de guérir, par un subterfuge, une maladie qui n'existait pas mais dont la crainte entretenait un état psychopathique.

J'avais été un simulateur de maladie dans un dessein purement thérapeutique, dans l'intérêt du malade dont j'avais mission de chercher à assurer la guérison.

Voilà comment le médecin honnête peut aussi trouver sa place dans la classification générale des simulateurs de maladies et de traitements.

Je livre l'ensemble de mes constatations, de mes observations et de mes réflexions aux méditations de tous ceux qui s'intéressent à l'être humain malade et au prestige de la science médicale.

PROFESSEUR ÉMILE SERGENT.

TROIS GÉNÉRATIONS

TALLEYRAND, FLAHAUT, MORNY

II (1)

FLAHAUT ET MORNY AU DEUX DÉCEMBRE

Malgré ses compromissions avec la Révolution, Talleyrand avait été tout le contraire d'un révolutionnaire. Grand seigneur libéral, il avait horreur du désordre de la rue et un grand dédain pour la démocratie. Le gouvernement du peuple par le peuple lui paraissait une conception absurde. Pendant le Directoire, il avait avec Sieyès, devenu réactionnaire, cherché partout un sabre pour rétablir, avec la monarchie, l'ordre et la paix. C'est par une évolution analogue que Flahaut et Morny, monarchistes l'un et l'autre et dévoués aux d'Orléans, furent amenés à conseiller au Prince-président le coup d'État du Deux Décembre (2). Les journées sanglantes de 1848, l'impuissance verbeuse de l'Assemblée, le faux sentimentalisme des uns, la rage haineuse et destructrice des

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

(2) *The Secret of the coup d'État*, publié par lord Kerry en 1924 et dont le baron Jacques de Maricourt a publié une traduction française en 1928, est un document capital pour le rôle de Flahaut, dont lord Kerry est l'arrière-petit-fils, et pour celui de Morny. La *Revue* a publié, le 1er décembre 1925, un fragment inédit de Morny sur les préliminaires du 2 décembre, extrait des papiers que Mme la duchesse de Morny a bien voulu me permettre de consulter. Pour les ambassades de Flahaut en 1831, 1842 et 1860, j'ai consulté, aux Archives des Affaires étrangères, sa correspondance et le fonds Rouher, particulièrement les lettres de Thouvenel.

autres, les menaces enfin dirigées contre la propriété et l'ordre social, avaient causé à ces deux aristocrates une telle colère, et un tel dégoût à ces deux libéraux, qu'ils ne virent le salut que dans l'emploi de la force.

D'après les sources les mieux informées, Morny ne sut que la reine Hortense était sa mère que très tard. Son père le lui révéla sans doute à la suite de la révolution de 1848. Walewski le rapprocha du Prince-président. Il ne le vit pour la première fois, a-t-il écrit, que « quelque temps après son élection » (10 décembre 1848). Les deux frères ne se plurent pas. Quant à Flahaut, il était fort gêné de paraître devant le fils de son ancienne amie, devenu le chef de l'État. Il fut reçu pour la première fois à l'Élysée le 30 octobre 1849. « Lorsque je suis entré, écrit-il à sa femme, il m'a pris la main en me disant que j'étais mêlé à tous ses plus anciens souvenirs et qu'il espérait pouvoir me considérer comme un vieil ami. » Plus tard, Flahaut déclare que les manières simples et naturelles de Louis-Napoléon exercèrent sur lui « une sorte de fascination ». Mais ni Flahaut ni Morny ne paraissent avoir éprouvé, après la révolution de 1848, d'enthousiasme bonapartiste. Ils ne recherchaient que le retour d'un autre ordre monarchique et préféraient les d'Orléans. Au mois d'août 1848, Morny se déclare légitimiste devant Mélanie de Metternich et pense à se rendre près du comte de Chambord. C'est l'impuissance de l'Assemblée, ce sont les divisions des royalistes devant la redoutable menace du socialisme qu'ils exécraient, qui amenèrent Flahaut et son fils à préparer le coup d'État.

Au mois de mai 1849, Morny avait réussi à gagner peu à peu la confiance du Prince-président. Il le voyait tous les jours, souvent deux fois par jour, et causait de tout avec lui. « Puis-je décemment le planter là dans un moment critique? *Cela est impossible* », écrivait-il à Londres à Mme de Flahaut. Il faisait de sombres pronostics sur les élections du 13 mai et sur les progrès du socialisme. « Croyez-moi, si vous voyiez un socialiste près de vous, vous n'hésiteriez pas à lui préférer un Cosaque. Mon patriotisme s'arrête là... Il n'y a que l'Empire qui pourrait nous sauver... mais le Président a des scrupules de probité. » Il fut réélu dans le Puy-de-Dôme à l'Assemblée législative comme il l'avait été à la Constituante, par une

majorité orléaniste. Cent quatre-vingts socialistes seulement furent élus sur sept cents députés. Une majorité considérable était assurée aux modérés. « A dater de ce jour, écrit Morny, je devins l'intermédiaire entre le parti modéré de l'Assemblée et le Président. » Ce fut sa forte volonté qui triompha des scrupules de Louis-Napoléon.

Peu après, Morny partit pour Londres, afin de communiquer de vive voix ses projets à Flahaut et de le décider à voir le Prince. Flahaut mena Morny chez la princesse de Lieven, chez le vieux Metternich. Il faisait des vœux pour que la paix de l'Europe ne fût pas troublée par « ces gredins de révolutionnaires ». Il arrive à Paris en octobre, voit le Prince-président, retourne à Londres, puis revient en février et, en mars 1850, revoit encore le Prince. Il est résolu à n'accepter aucun emploi, tant que la France sera en République ; il est alors entièrement d'accord avec son fils pour abandonner les d'Orléans discrédités et sauver l'ordre en ramenant l'Empire. Il envoie par Morny ses conseils au prince. Au mois d'octobre 1850, il est d'avis, « si la Prusse intervient dans les duchés danois, d'occuper aussitôt les provinces rhénanes ». « L'Angleterre ne ferait rien, une fois la chose faite... S'il s'agissait de la Belgique ou d'Anvers, ce serait autre chose. » Flahaut se rappelait, cette fois, les enseignements de Talleyrand.

C'est aussi à Talleyrand qu'il pensait en méditant sur le coup d'État. Quel avait été le rôle de Talleyrand au 18 Brumaire ? Rapprocher Bonaparte de Sieyès, chef des modérés. Ce fut le même plan qu'adoptèrent Flahaut et Morny. Ils se défiaient des hommes nouveaux qui entouraient le prince, surtout de Persigny, violent et sans expérience, et estimaient qu'en suivant leur plan, on pourrait aboutir, comme Talleyrand, à la restauration de l'ordre sans violences inutiles et sans effusion de sang. Le Prince, dont la probité les étonnait, attaché à son serment, démocrate sincère, malgré son indécision naturelle, finit par se ranger à leur avis. Morny, le plus ardent, démontrait qu'aucune solution légale n'était possible, l'Assemblée étant maîtresse de s'opposer au vœu populaire et d'empêcher la réélection du président en la déclarant inconstitutionnelle.

Au mois de février 1851, le Prince offrit à Flahaut l'ambassade de Londres qu'il refusa, ne voulant servir, après les

d'Orléans, qu'un régime monarchique. En vain Morny lui fit-il observer que la République n'était plus qu'un mot et Mme de Flahaut ajouta-t-elle que la légalité du gouvernement présidentiel avait été consacrée par six millions de voix ; Flahaut abhorrait la République. L'insistance de Morny lui fit même de la peine et celui-ci dut l'en consoler en lui écrivant : « Malgré mon attachement bien naturel pour le Prince, j'espère bien que vous ne le mettez pas en comparaison avec l'affection que je vous porte. »

Flahaut passa le mois de mai 1851 à Paris. Il dîna à l'Elysée avec Louis-Napoléon et fut charmé de son accueil. Le Prince lui dit qu'il avait toujours à son service un cocher donné par lui à la reine Hortense en 1815, quand il pensait s'établir en Suisse avec elle. « Cela dénote un bon cœur », écrit Flahaut à sa femme. Quand Flahaut revint d'Ecosse à Paris, le 6 novembre, ce fut pour prendre part avec son fils à l'exécution du complot décidé pendant l'été. Avec Morny, Saint-Arnaud, Persigny, Maupas et Mocquard, il était dans le secret.

La situation n'était plus la même qu'au 18 Brumaire. Avant Bonaparte, la France n'avait pas joui de la liberté. Le 18 Brumaire avait été « un coup d'État républicain ». En 1851, la majorité des modérés, bien que divisée, était royaliste ou libérale et ne pouvait accepter l'Empire. Il fallait donc que le Prince-président fît avec l'armée un coup de force contre l'Assemblée. Morny, avec sa netteté d'esprit, l'avait rapidement compris. Déjà, sous la Constituante, il avait proposé au prince de marcher contre l'Assemblée et depuis, c'était, dit il, « sa marotte ». Il s'était lui même proposé pour l'exécuter et, moins prudent que Talleyrand, qui fut à Saint-Cloud « en amateur », il joua, comme on sait, au 2 Décembre, le rôle principal, plus important encore que celui de Lucien au 18 Brumaire, car, ministre de l'Intérieur, il assuma, en fait, toute la responsabilité. « Il faut, avait-il dit dans le Conseil, que le coup d'État s'accomplisse, sans qu'on ait arraché un cheveu à personne, sans une égratignure. C'est même tout ce qui m'a fait préférer le coup d'État à un conflit, à une lutte... » Il y allait « avec joie », comme à « une mission agréable », comptant sur « son inaltérable sang-froid » et sa volonté d'aller « droit au but ». S'il ne se

vantait pas, il s'illusionnait, car il en sortit les mains pleines de sang, et ce sang retomba sur l'Empire (1).

Le vieux Flahaut, qui avait alors soixante-six ans et était malade, suivait anxieusement les événements, espérant toujours que le Prince-président pourrait entraîner avec lui les chefs de la majorité. « L'agitation dans laquelle on vit ici, écrit-il à sa femme le 30 novembre, m'aurait beaucoup plu dans ma jeunesse, mais elle ne me va pas du tout à présent. » Il trouve les dispositions de l'armée excellentes. Dans la nuit du 2 décembre, il reçut un billet de Louis-Napoléon, l'invitant à se rendre à cheval à l'Élysée à huit heures du matin. Il s'y rendit, après avoir accompagné, à sept heures, son fils au ministère de l'Intérieur. Puis, avec le roi Jérôme, Saint-Arnaud, Excelmans, le prince Murat, Edgar Ney et de nombreux officiers, il escorta Louis-Napoléon de l'Élysée aux Tuileries, avec retour à l'Élysée.

Dès le lendemain, il écrivait à Mme de Flahaut : « Auguste a été héroïque ; il n'est pas possible d'avoir montré plus de courage, de fermeté, de bon sens, de calme, de bonne humeur, d'urbanité et de tact dans ces circonstances ; et en même temps si simple et si modeste. Ceux qui l'aiment peuvent être fiers de lui. »

Flahaut, refusant toute place, ne consentit qu'à faire partie du Conseil qui devait assister le Président jusqu'au 21 décembre, c'est-à-dire jusqu'au plébiscite. Il avait hâte de rejoindre une de ses filles malades. D'ailleurs, la société à Paris est si divisée, écrit-il, que « ce n'est pas tenable ». « Le club de l'Union aussi hostile que possible ; le Jockey plus présidentiel. » Il continue d'admirer son fils, qui fait preuve d' « un esprit supérieur » et débarrasse Paris et la France des « bandits et coquins », qu'on appelait autrefois « des hommes égarés ». Enfin Flahaut blâme la famille d'Orléans, à laquelle il restait ainsi que les siens fort attaché, de prendre violemment parti contre le Président (2). D'autre

(1) « Mon mari et moi, nous avons souvent discuté ce problème angoissant. Je lui ai dit un jour : « Ce qu'il y a de tragique dans un coup d'État, c'est qu'il équivaut à un pacte avec le bonheur... » Un autre jour, le voyant absorbé dans une rêverie sombre, dont je devinais le motif, je n'ai pu retenir ce mot : « Tu portes le 2 Décembre comme une tunique de Nessus !... » Il m'a répondu : « J'y pense constamment. » (*Les Entretiens de l'Impératrice Eugénie*, par Maurice Paléologue.)

(2) D'après une lettre de Flahaut, du 14 décembre 1851, les orléanistes pré-

part, il s'efforça de faire admettre le coup d'État par le gouvernement britannique et, dès son retour à Londres, il y réussit (1). « Le Président, écrit-il à sa femme, est aussi ami de l'Angleterre que son oncle lui était hostile. »

Le 21 janvier 1852, six semaines après le coup d'État, Morny, qui s'était offert à tous les risques, quand chacun se dérobait, quittait le pouvoir, en butte à la haine des uns, à la jalousie des autres. Persigny et Maupas ne lui pardonnaient pas d'avoir joué le premier rôle et de continuer à le réclamer. Sa hauteur à la Talleyrand les rebutait. « Mon abord est raide et froid », déclare Morny lui-même. Ils l'accusaient de vouloir soustraire à l'arrestation ou à l'exil ses amis orléanistes. Loin de cacher le mystère de sa naissance, Morny se plaisait maintenant à l'étaler. C'est alors qu'il prit pour armes une fleur d'hortensia épanouie. Le Président en prit ombrage. La parenté le gênait ; les services rendus au 2 décembre bien davantage. Ainsi Napoléon Ier ne pardonna jamais le 18 Brumaire à Lucien.

La confiscation des biens des Orléans fut l'occasion qui détermina la rupture. Cette mesure émut vivement l'opposition qui l'appela « le premier vol de l'aigle ». Ce fut Mme Le Hon qui en prévint Flahaut ; celui-ci fut indigné. Morny démissionna. « On ne l'a pas retenu, écrit la clairvoyante Mme Le Hon ;... *on l'a voulu pour le coup d'Etat et pas davantage.* » Et Morny lui-même écrit : « *Il n'a pu trouver personne au 2 décembre, — il m'a pris.* » Flahaut répondit : « Ma carrière est finie. *Si je pouvais effacer le 2 décembre, je le ferais volontiers.* » Le père et le fils refusèrent de faire partie du Sénat. Flahaut vint à Paris et eut une entrevue avec Louis-Napoléon, le 21 février 1852. Il s'efforça en vain de le faire renoncer à la confiscation des biens des Orléans ou tout au moins de soumettre la mesure à une commission. Louis-Napoléon se dérobant, Flahaut lui dit tristement qu'il le regretterait : « Ce sera pour vous ce que la condamnation du duc d'Enghien a été pour votre oncle. »

— Oh ! répliqua le Prince, c'était là chose totalement différente.

paraient un coup d'État contre le Président, mais il n'est pas prouvé que celui-ci l'ait su, ni par conséquent, comme le dit lord Kerry, qu'il ait agi pour les prévenir.

(1) Palmerston, ayant manifesté trop promptement son approbation du coup d'État, dut démissionner.

— Certes, Monseigneur, autant que l'assassinat diffère du vol.

Le Prince-président avait promis à Morny, après sa démission, la place de président du Corps législatif. Mais il lui écrivit que l'espoir que les orléanistes semblaient mettre en lui l'obligeait à ajourner sa nomination. Cependant la famille d'Orléans considérait désormais Flahaut et Morny comme des traîtres et ses partisans avaient pour eux les mêmes sentiments d'horreur que les républicains. Flahaut conseilla à son fils de refuser une ambassade que le président lui offrait. « Comment posséder la confiance d'un homme aussi soupçonneux ?... Quelle différence, grand Dieu ! entre lui et son oncle ! » Il se retira en Ecosse, dans sa famille. Morny retourna à Mme Le Hon, à ses plaisirs, à ses affaires financières, et à ses ventes de tableaux, auxquelles Flahaut s'intéressait personnellement. Puis la réconciliation vint peu à peu. En mai 1852, Flahaut écrivit au Prince pour qu'il autorisât le retour de Thiers. En 1853, il entrait au Sénat. Au mois de juillet 1854, en pleine guerre de Crimée, Morny devenait président du Corps législatif. Mais tous deux auraient pu méditer ce mot profond et peu connu du prince de Talleyrand, cité par Flahaut lui-même à Morny : « Malgré les révolutions, la France est un pays de légalité. »

MORNY ET FLAHAUT SOUS LE SECOND EMPIRE

« Si Mazarin rêva jamais qu'un enfant de la politique et de l'amour pût naître de sa liaison avec Anne d'Autriche, il dut l'imaginer de cette figure et de ce caractère. Nul doute qu'en le voyant arriver de l'autre côté du Styx, il ne lui ait tendu les bras, le reconnaissant pour l'un des siens : « Mon cher enfant, lui dit-il, en italien très vraisemblablement, sois le bienvenu parmi nous ; mais tu nous viens trop tôt et tu n'as pas donné ta mesure. Pourquoi ces sots de là-bas ne t'ont-ils pas mis à ta place ? » Ainsi s'est exprimé Albert Sorel en parlant de Morny, mais il pensait à Talleyrand autant qu'à Mazarin.

La présidence du Corps législatif n'était en effet pour Morny qu'un exil dissimulé. Exil du bâtard gênant, qu'un faux état civil empêchait seul d'être de la famille, de l'auteur

haï du 2 Décembre, exil aussi d'un caractère fort, qui aspirait à diriger. Morny n'avait pas approuvé la guerre de Crimée. Il s'était efforcé d'empêcher la rupture, puis de hâter la conclusion d'une paix honorable pour la Russie. Ses rapports avec Gortchakoff, qui avait connu la reine Hortense, étaient excellents. Aussi s'imposait-il au choix de l'Empereur pour diriger la première ambassade en Russie après la guerre de Crimée, celle qui devait représenter la France au couronnement d'Alexandre II.

Dans l'idée de Napoléon III, ce n'était qu'une mission de parade. Morny la conduisit magnifiquement. Il avait emmené la suite la plus brillante, le comte Joachim Murat, Gramont-Caderousse, Galliffet, trois généraux, quinze officiers ou secrétaires d'ambassade, portant les plus beaux noms, qui, de Pétersbourg à Moscou, assistèrent à des fêtes d'un éclat inouï. Mais Morny poursuivait des desseins plus solides (1).

Il estimait qu'après la guerre de Crimée, qui avait porté la France à un degré de prestige inconnu depuis le traité d'Amiens de 1803, nous devions nous montrer conservateurs, pacifiques, et nous efforcer d'inspirer à la Russie une confiance qu'elle n'avait jamais éprouvée pour Napoléon Ier, même à Tilsitt. La guerre de Crimée avait laissé en France beaucoup plus de mauvaise humeur contre l'Angleterre que d'hostilité pour la Russie. La société russe, de son côté, ne montrait pour nous qu'estime et sympathie. Malgré les sentiments anglophiles qu'il tenait de Flahaut, Morny se défiait de la politique à la fois orgueilleuse et opportuniste du cabinet de Londres. Il pensait qu'une grande alliance conservatrice, comme celle de la Russie, nous permettrait de devenir les arbitres de l'Europe et de profiter des occasions. Le caractère ferme et loyal d'Alexandre II lui inspirait confiance. Son alliance, fort avantageuse pour affermir la dynastie napoléonienne, serait facile à obtenir, si on lui donnait pour base le maintien de l'ordre et de la paix en Europe. Il s'inquiétait, par exemple, de l'appui donné à la révolution napolitaine par Palmerston.

(1) Les Archives des Affaires étrangères sont ici complétées par les lettres de Morny à Napoléon III, Walewski et Gortchakoff, publiées en 1892, sous le titre : *Une ambassade en Russie* (1856), par le duc de Morny et par la relation du comte Joachim Murat. — Morny écrivait à Napoléon III *mon bon Empereur, mon cher Empereur*. Flahaut et Morny s'écrivaient *mon cher ami* et se disaient *vous*.

Morny déconseillait toute candidature du prince Murat au trône de Naples, rappelant combien cette politique de famille avait nui à Napoléon Ier. En lisant les lettres de Morny à Napoléon III ou à Walewski, on croit souvent entendre Talleyrand, dont il imitait jusqu'à la manière de reproduire en style direct ses conversations avec les souverains.

Mais, à la fin de 1856, lui parvint une lettre privée de Napoléon III, qui proposait de conclure « une entente sincère et intelligente » avec la Russie pour « résoudre ensemble les grandes questions,... régulariser les vraies nationalités, enfin remanier la carte ». C'était proposer à la Russie ce qu'elle redoutait plus que tout : une politique révolutionnaire en Italie, en Pologne, en Allemagne. Le charme était rompu, l'occasion manquée. Elle ne devait plus se retrouver avant 1870.

A la veille de la rupture avec l'Autriche en 1859, un nouvel essai de rapprochement fut tenté ; il ne pouvait aboutir. Morny devait continuer jusqu'à sa mort à correspondre avec Gortchakoff. L'alliance avec la Russie était « l'œuvre à laquelle il voulait attacher son nom ». L'attitude prise en 1863 par Napoléon III, au moment de l'insurrection polonaise, détruisit le résultat de ces efforts. L'alliance de la Prusse et de la Russie devint alors plus étroite que jamais. Morny eût volontiers, en 1856, prolongé son ambassade en Russie ; il en fit exprimer le vœu par Alexandre II, mais Napoléon le renvoya à sa présidence : « Vous m'avez renommé président du Corps législatif, écrivit Morny ; le sort en est jeté ; je me marie néanmoins. » Il épousait en effet Sophie Troubetzkoï, princesse charmante, élevée à la Cour, et qu'on disait tout bas la demi-sœur d'Alexandre II, comme il était le demi-frère de Napoléon III. Celui-ci régla les comptes de Mme Le Hon. Quelques années après, Morny reçut le titre de duc et les merlettes remplacèrent l'hortensia. L'Impératrice avait doucement obtenu de Morny qu'il fît disparaître de son salon un grand portrait de la reine Hortense. En 1807, l'alliance de Tilsitt n'avait guère eu d'autre résultat que le mariage du neveu de Talleyrand avec Dorothée de Courlande ; de même, le mariage de Morny était la seule suite, en 1856, de son essai d'alliance franco-russe.

Comme il s'était montré contraire à la guerre de Crimée,

Morny vit d'un fort mauvais œil l'aventure italienne. L'attentat d'Orsini l'indigna et, de son fauteuil présidentiel, il désigna Londres, d'où Orsini était venu à Paris, comme un « laboratoire d'assassinat ». Mais il n'était plus guère écouté par l'Empereur, tout entier à son rêve italien. Quand la guerre fut déclarée à l'Autriche, Morny prit à la Bourse une position à la baisse et perdit ; mais il avait raison.

Quelle fut la part de Morny dans l'expédition désastreuse du Mexique, auquel son nom est attaché comme celui de Talleyrand à la fatale guerre d'Espagne ? Une lettre de Jecker, trouvée dans les papiers des Tuileries, dit que Morny devait toucher 30 pour 100 sur tous les bénéfices de sa créance. Mais cette lettre du 8 décembre 1869 est postérieure de quatre ans à la mort de Morny. Émile Ollivier affirme, d'autre part, que l'Empereur ne prit jamais en considération la créance Jecker. La conception politique de l'équipée mexicaine ne peut être attribuée à Morny, pas plus que le développement donné par Napoléon Ier à la guerre d'Espagne ne peut être imputé à Talleyrand. Mais le mot connu « Morny est dans l'affaire » fut bien souvent prononcé à cette occasion.

Le 26 novembre 1860, Flahaut qui, depuis huit ans, se bornait à siéger au Sénat quand il n'était pas en Angleterre, fut nommé ambassadeur à Londres, à la place de Persigny. Il avait alors soixante-quinze ans. L'excellente situation dont il jouissait en Angleterre, le mariage de sa fille aînée avec lord Shelburne, fils du troisième marquis de Lansdowne, sa liaison intime avec Palmerston, tout le désignait pour ces fonctions. « Flahaut représente tout simplement Morny *a latere* », écrivait le duc de Gramont à Thouvenel, alors ministre des Affaires étrangères. Celui-ci était dans les meilleurs termes avec Morny, comme avec Flahaut et La Valette, ambassadeur à Rome, qui avait épousé une fille de Flahaut. Sa correspondance avec Flahaut témoigne de l'intimité de leurs rapports. La question romaine, plus que toute autre, passionnait alors les esprits. Thouvenel estimait justement que l'évacuation de Rome par nos troupes était la condition nécessaire d'une alliance avec l'Italie nouvelle. Il avait contre lui l'Impératrice et les cléricaux. Ceux-ci l'emportèrent sur le parti libéral appuyé par Flahaut et par Morny. Thouvenel, effrayé de l'expédition du Mexique, inclinait aussi à y mettre un terme.

Il dut démissionner le 19 octobre 1862. Flahaut démissionna le lendemain ainsi que La Valette. Il fut question de la démission de Morny.

C'est à propos de l'insurrection polonaise de 1863 que Morny intervint pour la dernière fois au Corps législatif dans des questions de politique extérieure. Il rappela l'attitude amicale de la Russie pendant la guerre d'Italie et fit insérer dans l'Adresse en réponse au discours du trône la phrase suivante : « La France à laquelle vous avez rendu la splendeur et la gloire, vous sait gré de ne pas compromettre ses trésors et le sang de ses enfants pour des causes dans lesquelles ne sont engagées ni son honneur ni son intérêt. » Son intervention personnelle à la tribune, le 29 janvier 1864, précisa encore sa pensée. A ce moment, les troupes françaises occupaient Rome et combattaient au Mexique. La Russie se détachait de nous ainsi que l'Angleterre. L'alliance russe et l'alliance italienne nous échappaient. Le petit-fils de Talleyrand avait été impuissant à changer le cours fatal du destin

L'influence de Morny sur la politique intérieure du régime politique qu'il avait tant contribué à fonder a été plus efficace, sinon plus heureuse. Elle n'a jamais cessé de s'exercer dans un sens libéral. Faut-il croire que le ministre de l'Intérieur du 2 décembre, condamné par l'Empereur à présider le Corps législatif, ait recherché le pardon de l'opinion ? C'est possible. Mais Morny, adversaire déterminé des révolutionnaires, puisait dans toutes ses traditions des sentiments libéraux. Il était resté orléaniste, comme le disait l'Empereur, qui ajoutait, en souriant, que l'Impératrice était légitimiste et lui-même républicain. Flahaut, par son mariage, avait pris les idées d'un libéral anglais; c'était aussi les idées de Talleyrand.

Morny présida le Corps législatif avec une nonchalance attentive et un peu dédaigneuse; il se montra spirituel, complaisant, « bon collègue ». Mais c'était présider une académie. Ce conspirateur en gants blancs n'était ni orateur, ni lutteur d'assemblée. Mais il savait, comme Talleyrand l'avait écrit en 1809 à Napoléon Ier, que « des Français, de quelque classe qu'ils soient, ne peuvent pas rester assemblés sans rien dire ; le silence obligé est pour leur vanité, pour leur pétulance une véritable loi pénale. » Ce fut lui qui inspira le décret du 24 novembre 1860, qui permettait au Sénat et au Corps légis-

latif de discuter et de voter une adresse en réponse au discours du Trône et rétablissait la sténographie et la publication des débats. L'effet fut considérable et chacun, selon ses tendances, vit apparaître soit l'aurore, soit le spectre de la liberté.

Persigny, ministre de l'Intérieur, « rata » les élections de 1863. « Le petit Thiers » sortit de l'urne et réclama « les libertés nécessaires ». C'est alors que Morny adresse à l'Empereur une note pressante ; que Rouher, son protégé, devient « ministre d'État » pour représenter l'Empereur auprès des Chambres ; que, dans son discours d'ouverture, devant des tribunes combles, le président du Corps législatif désigne l'Empereur comme le véritable chef du mouvement nouveau, qu'enfin le projet de loi donnant aux ouvriers le droit de grève est voté en 1864 par l'Assemblée. Émile Ollivier en avait été nommé rapporteur par l'influence de Morny.

Ollivier était éloquent, candide et bouillonnant d'ambition. Morny, avec son savoir-faire et sa séduction, lui tendit l'appât et il y mordit. L'opposition était désagrégée. Morny se réconciliait avec le prince Napoléon, fougueux partisan des réformes et qui venait lui-même de se réconcilier avec l'Empereur. On parlait déjà d'un retour au droit des Chambres d'interpeller et d'un ministère Ollivier, que Morny désirait et qu'il eût dirigé. Thiers, trop indépendant, eût fait ses conditions à l'Empereur et dédaigné Morny. Le 7 mars 1865, Morny mourut d'une longue usure. Il avait préparé l'Empire libéral, contraire au principe même du régime, et qui ne peut être considéré de la part de Napoléon III que comme un aveu d'impuissance. L'Empereur n'avait rien d'un dictateur, et c'était un orléaniste en colère qui avait exécuté le coup d'État.

Napoléon III se rendit au lit d'agonie de celui qui l'avait assis sur le trône, comme Louis-Philippe s'était rendu au chevet de Talleyrand. Mgr Darboy fut reçu avec la même politesse que Mgr Dupanloup. Auprès de Morny veillait en pleurant le vieux général de Flahaut, devenu grand-chancelier de la Légion d'honneur, et qui mourut cinq ans après, pendant la bataille de Sedan (1).

(1) Flahaut était membre de la Commission chargée de la publication de la correspondance de Napoléon Ier. Comme il l'écrivait à Napoléon III, « Il restait seul de tous ceux qui ont eu l'honneur d'approcher ce grand homme ».

*
* *

Ainsi disparurent ces trois hommes remarquables, issus de la même souche, au moment où s'épuisait dans un désastre sans précédent la longue lutte intestine, dont la chute d'une monarchie séculaire était la cause initiale. En 1814, Napoléon voyait dans Flahaut « un homme fait pour aller à tout ». Mais, en pleine jeunesse, sa fortune subit une éclipse et il se réfugia dans le bonheur bourgeois. Peut-être n'a-t-il manqué à Morny qu'une vie plus longue et mieux ménagée pour donner toute sa mesure ? Talleyrand, dont j'ai voulu mettre en lumière l'influence sur ses deux descendants, les domine par son existence si pleine et par la force de son esprit.

Tous trois appartiennent à la formation aristocratique du XVIIIe siècle et se ressemblent étrangement. Morny a dit de Flahaut que c'était « un des plus beaux, des plus braves, des plus élégants et des plus spirituels hommes de son temps ». Par ces qualités, ils exercèrent sur les femmes une sorte de magnétisme. La morale ne les gênait guère. Nul n'a mieux possédé qu'eux l'art de rompre en amour comme en politique. Tous trois se sont montrés dans l'action audacieux et froids, pleins de mesure avec le goût du risque. Sorel a dit de Talleyrand qu'il n'était pas romantique et Mérimée de Flahaut qu'il était peu poétique. D'esprit pratique, ils n'avaient de goût que pour les réalités : l'argent, le plaisir et le pouvoir.

Complices responsables du 18 Brumaire et du 2 Décembre, Talleyrand, Flahaut et Morny, que Louis-Philippe a réunis quelque temps sous son parapluie, n'étaient pas des doctrinaires de la force, encore moins des mystiques de l'État, mais bien des libéraux authentiques. N'est-ce pas une métamorphose inattendue ? Mais si l'on pense avec logique, on n'agit, hélas ! que par nécessité. Ces libéraux rêvaient de concilier la monarchie avec la liberté et la liberté avec l'ordre. Le désordre les contraignit à s'écarter de leurs préférences. Cependant le coup d'État n'était dans leurs intentions qu'« une opération de police », comme on l'a dit, qu'ils auraient même désirée moins rude.

Talleyrand s'est efforcé de changer une république consulaire en une monarchie qui ne lui plaisait guère, car le plébiscite et l'hérédité sont contradictoires. Morny a aiguillé

vers le parlementarisme un régime d'autorité, qui perdit ainsi la force nécessaire pour imposer au pays, la guerre étant prévue, la réorganisation militaire indispensable. Cet avortement, conclut M. Octave Aubry, dans son récent ouvrage (1), « condamne l'Empereur et condamne l'Empire ». L'influence des idées anglaises, qui dominait Talleyrand dès sa jeunesse et qui domina les hommes de la monarchie de Juillet, a empêché, sous le Consulat et après 1848, l'établissement en France de la démocratie autoritaire.

Le principal mérite de Talleyrand et de ses deux descendants est d'avoir bien connu l'Europe, non dans les livres, mais par des contacts directs avec son personnel et ses gouvernants. Nés pour la diplomatie, surtout pour la diplomatie de cour, qui régnait encore, ils connaissaient mieux les affaires de l'Europe que celles de leur pays. Ils ont eu sur la politique extérieure des idées simples et justes, fondées sur la tradition. Quand Louis XVIII et Talleyrand, qui se détestaient, se retrouvèrent en 1814, leurs vues sur la reconstruction de l'Europe étaient les mêmes. Cette communauté d'idées, qu'il n'avait jamais connue avec Napoléon, le réunit encore à Louis-Philippe, après 1830. Si l'esprit supérieur de Talleyrand et l'intelligence dépouillée de Morny avaient obtenu plus d'audience sous les deux Napoléons, la France, désaxée par la Révolution et enivrée d'idéologies, eût peut-être évité quelques précipices.

Une des idées maîtresses de Talleyrand fut l'alliance de la France et de l'Angleterre. Il n'a cessé d'en montrer l'utilité depuis sa mission à Londres et son émigration de 1792 jusqu'à son ambassade de 1830. Albert Sorel, qui de tous les historiens a le mieux pénétré Talleyrand, sacrifiant l'homme avec ses tares pour ne s'attacher qu'au politique et au négociateur, a dit « qu'il eut l'intention des choses qu'il fit ». Il a dit encore : « Le caractère en lui avait bien des défaillances ; le bon sens n'en a jamais eu. » Mais avec du bon sens, Talleyrand eut aussi, pour employer une de ses expressions favorites, de l'avenir dans l'esprit. Ce fut un petit-fils de Charles de Flahaut, lord Lansdowne, secrétaire d'État aux Affaires étrangères

(1) *Le Second Empire*, p. 491.

sous Édouard VII, qui signa, le 8 avril 1904, avec Théophile Delcassé, cet accord qui devait être le fondement solide de l'Entente cordiale, le couronnement de notre entreprise africaine, et bientôt le gage de la victoire. Ce fut lord Landsdowne, qui, en 1905, proposa le premier une entente générale des deux pays.

Talleyrand ne fut pour l'Entente cordiale de 1904 qu'un ancêtre. Mais, en faisant proclamer, le 20 janvier 1831, à Londres, la neutralité et l'inviolabilité de la Belgique, il retourna contre l'invasion allemande la barrière dressée contre nous en 1815. C'est la violation de cette neutralité par l'Allemagne qui associa pour la défense du droit l'Angleterre et la France jusqu'à la défaite de l'envahisseur.

Aussi voulons-nous achever cette étude en rappelant ce passage de la lettre, toujours si actuelle, que Talleyrand remettait à Flahaut pour Sébastiani, le 27 novembre 1830 :

« Ce sont les progrès de la civilisation qui formeront désormais nos liens de parenté. Nous devons donc chercher à nous rapprocher davantage des gouvernements où la civilisation est la plus avancée ; c'est là que sont nos vraies ambassades de famille. Ceci conduit naturellement à regarder l'Angleterre comme la Puissance avec laquelle il nous convient d'entretenir le plus de relations ; je dois faire observer qu'il y a entre elle et nous des principes communs et que c'est la seule Puissance avec laquelle nous en ayons d'essentiels. Si, dans quelques points, nous avons des avantages sur l'Angleterre, dans d'autres aussi elle l'emporte sur nous. Il y a ainsi quelque profit de part et d'autre à une réunion plus étroite. »

Citons encore, avec lord Kerry, ces deux phrases d'une lettre de Talleyrand à Flahaut du 2 janvier 1831 :

« Dans les circonstances actuelles, il faut nous tenir serrés avec l'Angleterre. Les Puissances cherchent à nous désunir : j'espère qu'elles n'y parviendront pas. C'est là notre grande affaire, elle domine toutes les autres. »

A ces lettres, nous n'avons rien aujourd'hui à ajouter.

ÉMILE DARD.

SOLITUDE EN COMMUN

DERNIÈRE PARTIE (1)

LA VÉRITÉ

— Ma pauvre chérie ! répétait Max ; ma pauvre chérie !
Le garçon, qui lui avait passé une imposante carte, s'était discrètement retiré hors de portée de la voix, et la mélancolie de Betsy redoublait. Elle avait faim et regrettait de ne pas avoir laissé Max commander le déjeuner avant de lui demander sa sympathie.

— Comment puis-je vous consoler ?

— En me faisant servir des huîtres ! dit-elle bravement avec un sourire.

— Des huîtres ? Elles vous consoleraient, vraiment ?

Sur un coup d'œil de lui, le garçon revint précipitamment.

— Combien voulez-vous en manger, chérie ? Une douzaine ? Parfait. Vous êtes la créature la plus brave qui soit. Qu'est-ce que vous aimeriez après ça, chérie ? Une grillade, un bifteck ?

Si cela pouvait lui faire du bien de manger, il ne saurait la faire trop manger. L'omelette au caviar qu'elle lui demanda le satisfit à peine.

— Vous êtes sûre que c'est tout ce que vous voulez ? Tout à fait sûre ? Très bien, ça ira pour commencer.

— Vous n'avez rien commandé pour vous, Max !

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 1er et 15 juillet.

— Oh ! c'est vrai ! Je prendrai juste un plat. N'importe quoi, ce qui est prêt. Ça m'est égal...

— Sole maison ? C'est très bon, murmura le garçon. Avec du raisin... et un peu d'estragon...

— C'est ça. Naturellement, je pourrais voir Elisa dès mon retour d'Allemagne. Je pourrais aller à sa pension. Ce serait peut-être mieux que d'écrire.

— Non, Max. Je ne veux l'influencer en aucune façon. Je ne dirai pas un mot pour la dissuader. Elle a parfaitement le droit de choisir à partir du moment où elle a seize ans.

— Mais s'y prendre comme ça ! Attendre d'être retournée à la pension et vous écrire de là-bas !

— Je suppose qu'elle a voulu nous éviter une scène pénible, à toutes les deux. Si elle aime mieux son père, elle a tout à fait raison d'aller avec lui.

— Mais comment peut-elle ? Comment peut-elle ?

C'était exactement ce que pensait Betsy, et elle fut un instant réconfortée en l'entendant dire par Max.

— Je ne peux pas m'imaginer que quelqu'un puisse ne pas vous adorer. Vous avez été pour eux une telle mère, un tel ange ! Ah ! très bien, voilà vos huîtres ! C'est parfait ! Je ne peux pas supporter l'idée de tout ce que vous devez souffrir. Mais je sais très bien ce que vous éprouvez.

« Il n'en sait rien du tout, se disait Betsy, en déposant un peu de poivre rouge dans chaque huître. Il n'a pas la moindre idée de ce que j'éprouve, malheureusement. »

Elle avait besoin de sympathie, et c'était exaspérant de le voir prodiguer la sienne à une blessure imaginaire, tandis que rien ne venait guérir sa véritable peine.

— Pour parler très franchement, dit-elle, prenant son courage à deux mains, nous ne nous sommes jamais très bien entendues, Elisa et moi.

— Vous savez, dit Max, il y a une chose qui doit vous consoler ; je ne crois pas que la petite Daphné ait jamais envie de nous quitter. Elle m'a tout à fait accepté. Et elle a vraiment l'air de se réjouir à la perspective de venir à Hornwood. Elle m'a demandé si on monterait à cheval ; nous pourrions lui donner un poney. Qu'en dites-vous ?

— Il ne faut pas que vous la gâtiez ; c'est une petite égoïste qui n'en aurait jamais assez.

« Et quel snobisme ! se disait Betsy. Quand on pense qu'elle m'a demandé si on l'appellerait lady Daphné ! Eh bien ! allons-y ! Je vais tout lui dire ; je ne peux absolument pas continuer à avoir honte de la vérité. »

— ... et une lamentable snobinette, la pauvre chérie ! Vous allez rire, Max, mais elle est absolument ravie d'avoir un comte pour beau-père.

— Oh ! c'est tout naturel à son âge, tous les enfants sont snobs... Voilà votre omelette ; elle est bien petite !

— Elle est juste comme il faut. Maintenant, écoutez que je vous raconte combien je suis méprisable. Je vais vous dire exactement ce que j'ai sur le cœur.

— C'est ça ; allez-y ! Je veux tout partager avec vous.

— Eh bien ! hier soir, j'ai vu Susie Graham, et elle m'a dit, elle m'a raconté qu'Alec et Johnnie s'étaient... à... peu près... s'étaient réconciliés. Et maintenant ils ont recommencé à travailler ensemble.

— C'est une bonne nouvelle, n'est-ce pas ?

— Très bonne. Je suis contente. Je n'ai jamais souhaité qu'ils se brouillent.

« Non, pensait-elle *in petto*, je ne l'ai pas souhaité. Et je serais contente si Susie n'avait pas été si rosse. Quant à Johnnie, il s'est retourné contre moi. Il ne m'a jamais aimée, et maintenant que je vais épouser Max, ils sont tous passés du côté d'Alec. Ils croient tous que je... même Kenneth... il est reparti pour le collège... il est parti sans me dire un mot... »

— Mais c'est tout à fait gentil de votre part d'être contente, Betsy. Je ne vois rien de méprisable ou de mesquin là-dedans.

— Non, mais... il n'y a que le meilleur petit coin de moi qui soit content. Je ne peux pas m'empêcher d'être un peu vexée. N'est-ce pas, on peut pardonner soi-même le tort qu'on vous a fait, mais on a le sentiment mesquin que vos amis ne devraient pas le pardonner tout à fait aussi facilement. Ils devraient en vouloir un peu plus longtemps aux gens des torts qu'ils ont eus envers nous.

— Mais je comprends très bien ça. Je dois dire qu'il me semble que Graham doit manquer un peu de sensibilité, s'il peut être avec Alec exactement comme avant.

— C'est que... voyez-vous... il en voulait à Alec parce

qu'il avait gâché ma vie ; maintenant, il sait que ma vie n'est pas gâchée, puisque je vais vous épouser. Alors, il n'est plus si fâché contre Alec : c'est tout naturel.

— Je trouve que vous avez une façon bien généreuse de considérer les choses.

— Ne parlons plus de moi, mon cher Max ; parlons de vous. Combien de temps faut-il que vous restiez en Allemagne ?

— Eh bien ! voilà ce qui est ennuyeux ; je ne peux pas savoir exactement. Naturellement, je n'aurais jamais accepté d'y aller, si on avait pu trouver quelqu'un ayant des chances de réussir. Mais il n'y a personne : c'est exaspérant d'être obligé de m'en aller juste en ce moment.

Il partait cet après-midi-là à cause d'un éditeur juif, très vieux et très admirable, qu'on disait en train de mourir dans un camp de concentration. Max et ses amis essayaient de l'en faire sortir depuis des mois, et maintenant il y avait une chance possible d'obtenir sa libération, si une personne énergique était sur place pour faire suffisamment pression. C'était évidemment un devoir d'y aller, et Max ne voyait aucun moyen de s'en dispenser, bien que ce voyage le forçât à retarder son mariage.

Max, elle se le disait souvent, était un homme très supérieur à Alec : plus brave, plus énergique, plus disposé à sacrifier son confort et sa sécurité. Contrairement à beaucoup de philanthropes, il ne détestait les humains qu'en masse. Les atrocités et les oppressions qu'il dénonçait étaient toutes l'œuvre de gens qu'il n'avait jamais rencontrés. Envers les individus, il était plein de charité.

Ils étaient restés silencieux quelque temps, sirotant leur café, chacun plongé dans ses pensées. Soudain, il lui dit :

— Vos amis Bloch semblent être en bien mauvaise posture.

— Les Bloch ? Vous les avez donc vus ?

— Non, Bloch m'a écrit. Ils sont à Paris ; ils semblent obligés de quitter la France dans une quinzaine. Ils y sont restés aussi longtemps que leur permis de séjour leur donnait le droit et ils ne peuvent pas le faire renouveler.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? demanda Betsy, inquiète.

— Voilà : il pourrait venir en Angleterre si quelqu'un l'invitait ; pour rendre visite à quelqu'un. On comprend le

point de vue de notre gouvernement : nous ne pouvons pas recevoir des tas de réfugiès affamés qu'on débarque chez nous sans moyens d'existence. Ce ne serait pas juste pour notre peuple. S'il vient chez un ami, c'est autre chose.

— Il veut que vous l'invitiez ?

— Oui. Je lui ai écrit qu'il y avait beaucoup de place à Hornwood pour eux tous et je lui ai envoyé une invitation formelle pour qu'il puisse la montrer aux autorités... Eh bien ! vous ne m'approuvez pas ? C'est le genre d'homme qu'on doit aider : c'est un très bon artiste et un bon Européen.

— Je ne l'aime pas ; je n'aime aucun d'eux. Ce n'étaient pas mes amis, c'est Alec qui les avait amenés à Pandy Madoc.

— Nous n'aurons pas besoin de les voir beaucoup, si nous allons en Irlande après notre mariage. Ils seront retombés sur leurs pieds avant que nous ne nous installions à Hornwood.

— Je n'irai pas à Hornwood, s'ils y sont.

Max se montra désolé que cette idée lui déplût si fort et lui fit beaucoup d'excuses, mais il ne sembla pas disposé à retirer son invitation.

— Non, c'est trop fort ! éclata-t-elle ; si vous m'aimiez comme vous le dites, vous ne me demanderiez pas cela. Non seulement ils me déplaisent, mais ils ont été mêlés à une partie très pénible de ma vie, à des quantités de choses que je veux oublier. Je ne peux pas les revoir.

La colère lui donnait le courage de courir le risque. Si elle ne le dominait pas maintenant, elle ne le pourrait jamais.

— Betsy, ce n'est pas possible ?

— Mais parfaitement : si vous m'imposez les Bloch en ce moment, cela montre que vous ne m'aimez pas réellement.

— Oh ! Betsy ! Oh ! ma chérie ! Comment pouvez-vous dire une chose pareille ?

Mais elle fut inflexible, et, avant qu'ils se fussent séparés, il lui avait promis de sacrifier les Bloch ; l'idée de la perdre était plus qu'il n'en pouvait supporter.

Elle alla avec lui à la gare pour l'embarquer. Ayant obtenu ce qu'elle voulait, elle fut gaie et affectueuse ; mais ses câlineries ne dissipèrent pas le malaise de Max. Il semblait plus fripé et plus ratatiné que jamais et parla étonnamment peu pour lui. Il se méprisait de lui avoir cédé, mais pas plus qu'elle ne le méprisait elle-même au fond du cœur.

L'ESCALIER ROULANT

Quand il fut parti, elle se sentit tellement seule, ses attentions de chaque jour lui manquaient tellement que ses doutes se dissipèrent. Elle commença à aspirer après son retour, après leur mariage et le commencement d'une vie nouvelle. Jamais encore elle ne s'était sentie aussi abandonnée et sans amis. Elle n'avait nulle part où aller, elle n'avait rien à faire et rien à quoi penser.

A cette époque, elle s'était mise à faire très attention à ses dépenses. Pourquoi ? Elle ne le savait pas au juste. Peut-être était-elle influencée par une sorte de superstition, la crainte de tenter la Providence. Elle n'avait jamais été dépensière, mais maintenant elle comptait chaque sou. Dans quelques semaines elle serait une femme très riche ; jusqu'à ce qu'elle le fût vraiment devenue, elle ne voulait goûter par anticipation aucun des plaisirs de la richesse.

Dans cet esprit, elle se mit à circuler en métro, chose qu'elle s'était toujours refusée à faire jusqu'ici. Ayant trouvé un bon prix de sa voiture, elle l'avait vendue et s'arrangeait pour s'en passer ; mais elle regardait à payer la longue course en taxi pour aller à Hampstead. Telles étaient les pensées qui occupaient son esprit lorsqu'elle entra dans la station d'Oxford Circus, après un long après-midi passé chez son coiffeur. Ce n'était pas encore l'heure de l'affluence, et l'escalier roulant était presque vide Elle se fit descendre complaisamment, souriant toute seule et serrant une grappe de petits paquets. Alors, tout en bas, au-dessous d'elle, sur l'escalier qui montait, elle aperçut Alec. A mesure qu'il s'approchait, la dernière ombre de doute se dissipait : c'était certainement Alec : un peu plus gros qu'elle ne se le rappelait, plus vieux, moins bien habillé, moins bien de sa personne. Il montait rapidement ; elle commença à se sentir toute frémissante de surprise.

Il ne l'avait pas vue. Il regardait une affiche sur le mur de l'escalier qui lui faisait face ; lui aussi, il portait un paquet, un paquet de forme bizarre, comme une torpille. Et elle se surprit à se demander ce qu'il pouvait bien y avoir dedans.

Brusquement, il tourna la tête, comme si quelqu'un l'avait

appelé. Il la vit ; il resta bouche bée, figé dans une immobilité stupéfaite. Maintenant ils étaient de niveau ; seul le petit palier de l'escalier de secours les séparait. Puis, emportés par une force ignorante du lien qu'il y avait entre eux, ils s'étaient éloignés, entraînés en sens inverse. La distance s'accroissait ; ils se retournèrent en même temps tous les deux, elle pour regarder vers le haut, lui pour regarder en bas. Ce léger mouvement rompit le charme de leur surprise ; la vie reparut sur leur visage, Alec eut un large sourire. Ce n'était pas un sourire d'accueil ou de politesse, mais un sourire comme involontaire. Le regard qu'ils échangèrent était intime et sans réticence, c'était un regard qu'ils auraient pu échanger au temps de leur vie conjugale, devant une chose que tous deux auraient trouvée ridicule.

Elle descendait ; il montait. Bientôt il y aurait entre eux toute la hauteur de l'escalier. Ils étaient trop loin maintenant pour se sourire. Il était arrivé tout en haut, et il sembla à Betsy qu'il faisait un pas en arrière, comme pour défier ces marches de l'emporter. Mais en vain : l'escalier les déposa chacun à un bout et ils se perdirent de vue.

Elle rentra chez elle comme hébétée. Elle se demandait ce qu'il y avait dans son paquet et où il allait. Où était-il maintenant ? Était-il rentré chez lui et pensait-il à elle ?

Toute la soirée et le lendemain matin en s'éveillant, elle était en suspens, comme si elle attendait encore un mot de lui. Elle avait décidé d'aller ce jour-là à Oxford, voir sa mère ; mais, poussée par une impulsion soudaine, elle avait téléphoné qu'elle n'irait pas. Ce serait tellement dommage si Alec tentait de la joindre et s'il ne la trouvait pas ! Car elle était certaine qu'il devait éprouver la même inquiétude et la même curiosité qu'elle.

A mesure que la journée s'avançait sans apporter aucune nouvelle de lui, elle se sentait de plus en plus démoralisée. Elle tendait l'oreille à l'arrivée de chaque courrier, et toutes les fois que le téléphone sonnait, elle était persuadée que cette fois ce devait être lui. Elle ne parvenait pas à comprendre son silence, et le lendemain et le surlendemain ce fut la même chose. Peut-être le sourire qui avait répondu à celui d'Alec n'avait-il pas été assez cordial ? Les hommes sont si bêtes ; ils sont si lents à deviner !

Une semaine s'écoula et elle était presque désespérée. Pourtant elle ne pouvait se décider à aller à Oxford ; elle remettait de jour en jour. Ce n'était pas très prudent même de sortir, au cas où il se déciderait tout à coup et la sonnerait. Elle resta chez elle, errant de pièce en pièce. Le temps était très mauvais et c'était une excuse suffisante pour ne pas sortir.

Un jour, en traversant le vestibule, elle entendit sonner le téléphone. C'était certainement Alec, elle en était persuadée. Le tumulte et l'agitation s'apaisaient en elle ; elle alla dans le salon et décrocha le récepteur.

— Puis-je parler à Mme Canning ? demanda la voix.

— C'est moi, Alec. C'est Betsy qui est à l'appareil.

— Betsy, j'ai un grand service à vous demander.

— Oui, Alec ?

— Je voudrais que vous fissiez quelque chose de très généreux. Je sais que je n'ai pas le droit de vous le demander, mais je sais que vous le ferez, si je vous explique... Ma mère est très malade... Vraiment... je crois qu'elle est... je crois qu'il n'y a plus d'espoir.

— Votre mère ? Oh !... Je suis désolée !

— Je suis chez elle en ce moment. Sa tête... elle n'a plus toute sa tête. Et elle ne cesse de vous réclamer. Elle semble tourmentée à votre sujet. Vous comprenez... elle a tout à fait oublié... tout ce qui s'est passé.

— Vous voudriez que je vienne ?

— Si vous vouliez bien, Betsy ! Ils croient... l'infirmière et le médecin... ils croient qu'elle serait peut-être plus calme, si elle pouvait vous voir. Vous savez ce que c'est quand les gens... sont très malades. Si vous pouviez prendre sur vous de venir... juste quelques minutes... Pourriez-vous, ma chère Betsy ? Je vous en serais si reconnaissant ! Ce serait de la bonté de votre part. C'est tellement affreux de la voir si tourmentée et de ne rien pouvoir faire pour la calmer.

— Je vais venir. Je viens tout de suite.

DÉCISION SANS APPEL

Alec était à la fenêtre de Bedford Gardens ; il guettait Betsy, mais ce n'était pas à elle qu'il pensait : sa mère était mourante et il ne pouvait penser à rien d'autre.

L'inconséquence de la mort le confondait comme elle nous confond tous ; il est si rare qu'une vie s'achève à son terme logique ! Dix jours auparavant, la semaine dernière encore, elle faisait les mêmes petites choses qu'elle avait toujours faites : se chamaillant avec la vieille Maggie, bavardant avec des amis, entreprenant une nouvelle tapisserie, agissant comme une femme qui va vivre encore beaucoup d'années. Rien, la semaine précédente, ne faisait prévoir cela. La vieillesse qui devrait être le prélude de la fin n'a ni l'accent ni la modulation de la scène finale ; elle ne prépare pas complètement l'esprit au silence. Jeunes et vieux, tous partent sans adieu, laissant tout inachevé, comme une phrase interrompue, une question restée sans réponse.

Le déclic d'un taxi lui fit tourner les yeux vers la rue, au-dessous de lui. C'était Betsy qui arrivait, ayant revêtu à la hâte, pour se défendre du vent, le même manteau, le même chapeau qu'il lui avait vus sur l'escalier roulant à Oxford Circus. Il descendit en courant et lui ouvrit avant que la vieille Maggie eût péniblement monté l'escalier du sous-sol.

— Betsy, c'est bon à vous.

— Il n'y a plus du tout d'espoir ? demanda Betsy en se tournant vers Alec.

Il fit un signe de tête découragé et la conduisit vers cet escalier où elle avait passé si souvent, toute raidie dans sa résolution de ne pas se laisser intimider par sa belle-mère.

Elle retrouvait les estampes chinoises qui n'étaient pas aussi belles que le croyait Mme Canning, et le palier à mi-étage, balayé de courants d'air, où se trouvait le téléphone. Mais déjà la personnalité maîtresse se retirait de la maison ; ces choses n'étaient plus que des images, elles n'étaient plus des émanations d'Emily Canning. Tout cela qui avait contenu sa vie, elle ne pouvait plus le remplir. Ce qu'elle avait été, tout ce qu'elle avait représenté pour Betsy était maintenant réduit à une petite figure grise qui reposait sur un oreiller dans une chambre étouffante et silencieuse ; une toute petite figure, comme une figure d'enfant.

La garde, qui tricotait à son chevet, leur jeta un coup d'œil d'intelligence.

— C'est ma... c'est Mme Canning, murmura Alec. Est-elle éveillée ?

Un éclair de curiosité et d'intérêt traversa un instant le visage de la vieille femme ; mais elle reprit bientôt une expression indifférente, professionnelle.

— Je crois que oui, dit-elle en se levant. Mais elle ne vous reconnaîtra peut-être pas : elle a été très agitée.

Le visage abandonné sur l'oreiller restait immobile. Bientôt, les yeux toujours fermés, Mme Canning se mit à parler :

— C'est Betsy ?

— Oui, je suis venue... Comment vous sentez-vous ?

— Pas bien du tout, ma chère, j'ai un mal de tête ! Quand je rentrerai chez moi, à Drummond Dale, je serai mieux ; je ne suis pas encore tout à fait assez bien pour faire le voyage : je rentrerai demain.

— Elle n'a pas cessé de dire ça, murmura l'infirmière dans un souffle. J'ai beau lui répéter qu'elle est chez elle...

— Dites-moi, reprit la malade, comment ça va... — Elle était à bout de souffle. — Je ne peux pas parler. Fatiguée... Parlez, vous. Avez-vous acheté ces chaises ?

Betsy regarda Alec qui murmura : « Launceston Place. »

Ç'avait été leur première installation. Elle se souvenait tout à coup de ces chaises de salle à manger qu'elle avait refusé d'acheter parce que Mme Canning voulait absolument qu'elle les achetât.

— Oui, oui, dit-elle très vite. Je les ai achetées, finalement.

Un faible sourire courut sur le pâle visage.

— Mais vous... il ne faut pas... en faire trop, ma chérie. Mauvais pour vous... monter et descendre ces étages. Attendez ! Quand j'irai mieux... je vous aiderai.

Betsy essayait de se rappeler : il y avait si longtemps ! Ils étaient mariés depuis quelques mois seulement et ils n'étaient pas restés longtemps à Launceston Place parce que la guerre avait éclaté. Alec était parti, tandis qu'elle allait retrouver ses parents à Oxford. Quatre années de leur jeunesse avaient été perdues, des années de terreur et de désarroi qui, à ce moment-là, avaient semblé interminables, mais qui devenaient étrangement vides et insignifiantes à distance. Pendant ces années-là elle n'avait pas vécu.

Mme Canning avait refermé les yeux. Pendant quelque temps elle sembla enfuie très loin d'eux. La garde tricotait

avec un cliquetis assourdi. Betsy fit un léger mouvement et regarda Alec, se demandant si elle pouvait partir maintenant. Mais une voix plus forte et beaucoup plus nette les fit tressaillir :

— Oui, je voulais vous voir ; où est Alec ?

— Ici, mère, je suis ici.

Il se rapprocha de Betsy ; les yeux de sa mère étaient grands ouverts et inquiets.

— Est-ce que Betsy est là ? Oh ! oui. Henrietta Hewitt est venue ce matin. Elle disait que vous étiez brouillés. Je ne peux pas m'occuper de ça maintenant. Vous ne devriez pas me tourmenter ainsi quand je suis malade. C'est ta faute, Alec. Il faut que tu t'occupes de Betsy et que tu sois indulgent. Un mari... doit avoir soin de sa femme. Elle est très sotte... c'est une sotte... mais elle t'aime.

— Oui, mère. Mais tout va très bien, je t'assure...

— Je me suis tellement tourmentée ! Ça m'a rendue tout à fait malade. Je pensais que c'était peut-être ma faute... une chose que j'avais dite. Il y avait quelque chose.... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Elle n'est pas partie ?

— Mais non, mais non, maman chérie. Regarde ! Elle est là... elle est venue te voir...

— Ah ! oui... Elle aurait dû venir plus tôt. Elle devrait savoir qu'elle me doit des égards...

Elle ferma de nouveau les yeux en murmurant :

— Donne-lui du thé... du thé, mon chéri. Elle doit être fatiguée, la pauvre enfant. Je ne la reverrai plus... avant mon retour à Drummond Dale.

Betsy se pencha pour l'embrasser et murmura : « au revoir », mais elle ne sembla pas l'entendre. Quand la jeune femme eut franchi la porte, ses larmes longtemps contenues coulèrent le long de ses joues. Alec passa un bras autour de ses épaules et la fit descendre dans le salon, essayant de la consoler et de lui dire combien elle avait été bonne de venir. Il la fit asseoir sur le sofa et la tint serrée contre son cœur jusqu'à ce qu'elle eût cessé de pleurer et qu'elle demeurât en paix à la lueur incertaine du feu. Longtemps ils demeurèrent silencieux ; ni l'un ni l'autre n'osait bouger ni parler. Ils s'étaient retrouvés, ils étaient ensemble ; ils le resteraient tant que pourrait se prolonger cet instant.

Le lent tic-tac de la pendule de l'escalier était une menace... Elle dit avec un soupir attristé :

— Oh ! Alec ! Comment cela a-t-il pu arriver ? Comment avons-nous permis que cela arrive ? Nous devions être fous !

— Tout cela a été un malentendu ; c'est de ma faute.

— C'est de la mienne.

L'instant était passé et elle voulait l'entendre ajouter d'autres mots... Mais il ne les dit pas. Alors elle murmura :

— Est-ce donc impossible ?

Il y eut un silence, entre deux tic-tac de la pendule ; puis il répondit :

— Tout à fait impossible.

La repoussant doucement, il se leva ; puis il répéta :

— Tout à fait impossible... nous avons... d'autres obligations.

— Joy ? Est-ce que cela lui ferait beaucoup de peine ?

— Elle est ma femme, maintenant ; elle fait de son mieux. C'est une bonne créature. Je ne peux pas l'abandonner après cela. Il faut que je fasse mon possible, moi aussi.

— Mais je ne peux pas rester seule, Alec ! Je ne peux pas !

— Vous pourriez épouser Max...

— Je ne serais jamais heureuse avec lui. Il me semblerait toujours que je suis ta femme, pas la sienne.

— Mais, ma chère Betsy, c'est à vous de décider ce que vous voulez faire !

— Vous parlez comme... comme si cela ne vous concernait pas.

— En effet, dit-il avec un grand soupir, cela ne doit pas me concerner.

Maintenant, ils étaient à des lieues l'un de l'autre. Elle se leva d'un bond et s'avança vers lui, mais elle savait que c'était inutile.

— Alec ! Oh ! Alec !

— Il faut que vous partiez, maintenant, ma chérie, et il faut que je retourne près de maman.

— Alors, vraiment... nous nous séparons ? Eh bien ! adieu, alors.

— Adieu, Betsy. Dieu vous bénisse ! Essayez de... de...

Il avait voulu dire : « Essayez d'être heureuse », mais au lieu de cela, il dit : « d'être brave ».

— ... Épousez Max... Il s'occupera de vous. C'est bien vrai que vous ne devez pas rester seule.

Après qu'elle fut partie, il revint vers la fenêtre et regarda les nuages déchiquetés par la bourrasque courir au-dessus des cheminées. Il regrettait de l'avoir ainsi renvoyée par une tempête pareille...

« Mais elle n'est pas plus seule que les autres, se disait-il. Nous ne pouvons jamais toucher une autre âme, nous sommes seuls... »

ALEC

Kenneth avait continué de fréquenter Beddoes, bien que peu à peu il commençât à discerner tout ce qu'il y avait de peu sympathique et même d'inquiétant chez ce camarade. Un soir qu'avec deux autres jeunes gens, amis de rencontre de Beddoes, deux « mauvais garçons » qui se nommaient Mac Crae et Hastings, il faisait une randonnée en automobile, la voiture avait renversé et tué une jeune fille qui circulait à bicyclette. Les automobilistes avaient fui, mais la police avait enquêté et retrouvé les jeunes gens. Alors Beddoes et ses acolytes avaient cherché à faire retomber toute la responsabilité de l'accident sur le pauvre Kenneth, qui n'y était pour rien. Kenneth, dans son désarroi, était allé demander conseil à son ex-ami Mark Hannay, engagé dans l'artillerie. Et Hannay avait aussitôt décidé de conduire Kenneth auprès de son père, nouvellement installé à Devizes, à la maison du Moulin. Les deux jeunes gens étaient partis sur une motocyclette.

Il avait été décidé, au moment du divorce, que Well Walk et tout ce qui s'y trouvait serait pour Betsy, tandis que Pandy Madoc resterait la propriété d'Alec. De sorte qu'Alec et Joy s'imaginaient, lors de leur arrivée dans la nouvelle maison, aux environs de Devizes, qu'ils auraient tout ce qu'il leur fallait comme ameublement. Pandy Madoc avait été vendu au commencement de l'année et ce qu'il contenait avait été déposé dans un garde-meuble pendant quelque temps. Une surprise désagréable les attendait au moment de l'arrivée du mobilier. Il y avait à peine de quoi installer une maison de paysan. Car Betsy, au cours de cet automne où sa

fureur était à son comble, avait marqué comme lui appartenant tous les objets qu'elle pouvait revendiquer avec l'ombre d'un droit. Et Mme Trotter, qui l'avait aidée, avait subrepticement mis des étiquettes sur toutes les choses qui, à son avis, ne devaient absolument pas passer entre les mains d'Alec. La part de celui-ci se composait surtout de tasses sans soucoupes, de pots à eau sans cuvettes, de lits sans matelas et de petits buffets.

L'emménagement se fit donc dans une ambiance de dépression. Au lieu de marquer le début d'une nouvelle existence, ce fut le dernier chapitre de l'existence ancienne. Il fallut acheter en hâte de nouveaux meubles, et, comme il n'y avait ni accord ni harmonie réelle entre eux trois, ils se mirent chacun à l'œuvre dans un esprit différent. L'intention d'Alec était de commander tout ce qu'il fallait chez Maple et de payer quand il aurait de l'argent. Elisa penchait pour la plus grande économie. Joy, désireuse de se montrer une vraie maîtresse de maison, était d'avis de chercher de vieux meubles dans de petites boutiques. Peu à peu, la maison fut encombrée de riches ameublements commandés par Alec, de pliants vermoulus et de coffres boiteux dénichés par Joy, de transatlantiques, de lits de camp et de meubles en vannerie choisis par Elisa.

Le point de saturation était atteint, lorsque trois voitures de déménagement arrivèrent soudain, contenant tout le butin de Pandy Madoc et beaucoup de choses qui étaient à Well Walk. Betsy venait seulement d'apprendre ce qui se passait et en avait été navrée. Ce dernier vestige de sa fureur l'avait déconcertée tout autant qu'Alec. L'état d'esprit dans lequel elle se trouvait naguère s'était si complètement effacé qu'elle se refusait à croire qu'il eût jamais existé. Et puis, elle n'avait pas besoin de ces choses ; bien peu étaient à la hauteur de Hornwood.

Tout cela fut déchargé sur la pelouse parce qu'il n'y avait pas de place dans la maison. Alec regarda, poussa des gémissements, et annonça qu'il s'en allait passer une semaine chez Johnnie Graham. Peu lui importait ce qu'on ferait de ces choses, il s'en remit à ses femmes pour en disposer à leur gré.

Il partit. A son retour il trouva une dictature. La maison était vraiment tout à fait bien ; les meubles de Pandy Madoc

et de Well Walk avaient été disposés avec goût dans toutes les principales pièces. Il y avait heureusement un grand grenier et on y avait entassé tout ce qu'Alec et Elisa avaient acheté. Les trésors de Joy semblaient avoir complètement disparu. Tout cela était l'œuvre d'Elisa et ce fut elle qui gouverna désormais la famille. Elle avait absolument voulu quitter la pension à Pâques de façon à pouvoir les aider pour le déménagement. Elle tenait la maison, payait les notes, commandait les repas, et paraissait même se considérer comme responsable du bébé.

Pendant que Mark et Kenneth suivaient péniblement la route sous les hêtres et que Beddoes, rattrapé près de Helston, faisait ses premières déclarations à la police, Elisa était justement en train de dire à la femme de chambre qui venait enlever le plateau du thé :

— On dînera à huit heures et demie. Mme Canning va à l'Institut.

C'était une œuvre, dirigée par une certaine Mme Stevens, où l'on apprenait à faire des chapeaux de raphia.

Elle ramassa quelques feuilles de rose tombées d'une coupe et les mit dans la corbeille à papier ; puis elle jeta vers son père un coup d'œil lui donnant à entendre qu'il devait se remettre au travail. Elle chassa le chat de la chaise et secoua les coussins ; ensuite, elle défripa le journal et le plia soigneusement. De nouveau elle regarda Alec. Un troisième coup d'œil eut un effet galvanisant. Il fallait qu'il travaillât deux bonnes heures avant le dîner, car il avait promis à Johnnie le livret tout entier pour la fin d'août.

Il se leva et s'en fut dans son bureau, obéissant au regard autoritaire d'une femme. Ç'avait été la même chose toute sa vie ; d'abord sa mère, puis Betsy, et maintenant Elisa, toutes l'avaient pris sous leur garde. Il n'aurait jamais rien fait sans elles. Pendant la période où Joy avait été son seul guide, il n'avait fait que des mots croisés, et avait gagné plus de douze kilos. Elisa était son salut. Les feuilles griffonnées sur son bureau l'absorbèrent immédiatement. Il s'attaqua à sa tâche et termina une partie importante avant six heures.

Les moments de détente qu'il s'accordait entre deux séances de travail étaient ceux où il souffrait le plus de sa

nouvelle ambiance. Le mur de Pandy Madoc où il allait fumer sa pipe en plein air lui manquait. A Hampstead, Londres, embrumé de fumée, s'étendait tout entier devant sa fenêtre. Il aimait travailler avec une belle perspective près de lui. Ici, il n'en avait pas. Cela le gênait lorsqu'il s'arrêtait dans son travail ; aussi prenait-il l'habitude de descendre flâner au bord de la rivière pendant quelques minutes.

Il alluma une pipe et descendit vers la pelouse. Joy sortait de la maison, chargée d'un grand sac de cretonne. Elle avançait péniblement vers la grille, d'un air morne. On ne pouvait plus dire qu'elle était belle. La jeunesse et la beauté l'avaient abandonnée, comme une flamme qui s'est éteinte. Ses cheveux blonds étaient flasques, son visage pâle et tiré, il n'y avait plus de ressort en elle. Mais Alec s'était tellement habitué à la voir ainsi qu'il avait presque oublié la fille aux cheveux d'or qui s'avançait en bondissant sur la bruyère, au lac Alyn et lui avait lancé un regard provocant.

D'instinct, ne voulant pas la rencontrer, il s'était reculé sous les arbres. Mais elle l'avait vu. Elle s'arrêta un instant, puis reprit sa marche pesante. « Pauvre Joy, pensa-t-il, comme je la traite ! » Il savait que la fatigue de Joy, son manque de vie venaient d'un effort constant qui l'épuisait. Chaque jour, à chaque heure, elle s'efforçait de ne pas s'imposer à lui, de ne rien demander, de poursuivre sa vie à l'écart de celle de son mari. C'était pour lui qu'elle lisait, jouait au tennis et apprenait à faire des chapeaux de raphia. Il ne l'ignorait pas ; mais il ne savait que faire pour l'aider. Ils avaient chacun leur lourd fardeau à porter, et ni l'un ni l'autre ne pouvait alléger celui de son compagnon. Une fois, il lui avait demandé si elle aimerait avoir un autre bébé ; mais elle avait dit non, et elle avait probablement eu raison, car jamais elle n'avait pu s'attacher beaucoup à son premier enfant.

Il revint vers la maison. Une moto était appuyée à la barrière de la grille et il vit un soldat en conversation avec Elisa, sur la pelouse. La jeune fille lui paraissait étrangement agitée. Elle n'avait pas du tout l'air d'être en train de décider quelque chose. Dès qu'elle l'aperçut, elle commença à courir et à lui faire des signes. Ses premiers mots furent de mauvais augure.

— Oh ! père ! Il faut que tu fasses quelque chose tout de suite.

Dans la confusion des moments qui suivirent, pendant qu'on lui débitait l'histoire de Kenneth, tandis qu'il débrouillait les détails et reconnaissait Mark Hannay en leur visiteur, c'était la commisération pour lui-même qui dominait en lui. « Oh ! Seigneur ! Pas de paix, pas même maintenant ! »

— Où est Kenneth ? demanda-t-il.

— Dans le salon, dit Elisa, étendu ; il a un mal de tête affreux. Il ne voulait pas venir, Mark a dû l'amener presque de force.

Alec entra dans la maison, mais il n'alla pas tout de suite dans le salon. Il fit d'abord un petit tour dans la salle à manger où il se confectionna un double whisky et soda. Cela lui donna des forces, mais pas autant qu'il espérait. Il finit par aller trouver Kenneth.

Celui-ci était étendu sur le sofa, les yeux fermés. Quand Alec fut debout près de lui et qu'il l'eut regardé, il put constater le changement qui s'était opéré chez son fils pendant ces deux années. Ce choc lui donna le stimulant nécessaire, car il se sentit furieux et souhaita vivement voir Beddoes. Il jura entre ses dents. Kenneth ouvrit des yeux vagues et, voyant que son père était là, fronça les sourcils.

— On m'a dit ce qui s'est passé. C'est une sale affaire. Où est ce Beddoes maintenant ?

— Je ne dirai rien de plus ni à toi ni à la police, ni à Mark, ni à personne. Il m'a dénoncé. Je ne lui aurais rien dit, si j'avais su qu'il me traiterait comme ça.

— Mais il le faut, Kenneth. Je ne peux pas t'aider si tu...

— Je ne veux pas que tu m'aides.

— Ça n'a aucune importance. Qui est-ce qui te fait vivre ?

— C'est maman.

— Avec l'argent que je lui donne. Il y a des choses dont je dois m'occuper parce que je suis ton père, que tu le veuilles ou non, tant que tu n'es pas majeur.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Dis-moi où je pourrais trouver Beddoes. Il faut que nous nous mettions tout de suite en rapport avec la police et que tu fasses ta déposition. Tu n'es pas en état de bouger. Je vais téléphoner qu'ils viennent. Et puis, j'irai voir ce Beddoes...

— Pas la peine. Il dira...

— Non, pas après que je l'aurai vu.

La figure et la voix d'Alec quand il dit cela rassurèrent énormément Kenneth. Son père donnait l'impression de quelque chose de vraiment formidable et Kenneth savait que Beddoes ne pouvait jamais résister à la force.

Alec s'assit au pied du sofa.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à te lier avec ce Beddoes ? Il a l'air d'un fameux mufle.

— Je ne sais pas. Est-ce que je ne peux pas avoir des amis ?

— Tu le connaissais depuis quelque temps. Tu devais savoir ce qu'il était. Tu le savais, n'est-ce pas ?

Il ne fut pas difficile d'apprendre toute l'histoire, car la force de résistance de Kenneth était épuisée. Il répondait par des grognements et des monosyllabes, mais Alec sentait que la vérité se livrait à lui.

— Tu voulais le quitter, et puis tu t'es aperçu que tu ne pouvais pas ?

— Oui.

— Je vois. C'est bien, je vais lui régler son affaire. Nous avons le caractère faible, tous les deux. C'est un grave défaut, mais il peut se guérir.

Kenneth en restait interloqué. Jamais il n'avait considéré son père comme quelqu'un de faible. Tout au contraire, il s'était toujours représenté Alec comme un scélérat audacieux et sans scrupules qui agissait à sa guise sans se soucier des souffrances qu'il causait. Cette nouvelle interprétation des événements le confondait.

— La faiblesse, dit Alec, a toujours fait mon malheur. Tu es jeune, et tu n'as pas encore complètement gâché ta vie. Il y a de l'espoir pour toi, si tu veux réagir.

Il se leva pour aller téléphoner à la police.

ELISA

Elisa et Mark Hannay causèrent longuement. Mark Hannay lui expliquait pourquoi, au lieu d'aller à l'Université, il s'était engagé. Peu à peu une sympathie mutuelle naissait en eux et Elisa avait plus d'une fois, au cours de leurs propos, révélé l'intérêt qu'elle prenait à la conversation

du jeune homme. Après avoir parlé de lui, il demanda :

— Et vous ? Racontez-moi tout ce qui vous est arrivé en ces derniers mois. Cela m'intéresse.

Alors elle se retourna vivement pour le regarder. Elle devint toute pâle. Le jeune homme en fut bouleversé. Il n'avait jamais supposé qu'elle pût avoir conscience d'un lien quelconque entre eux. Cette idée, c'est lui seul qui aurait dû l'avoir. Jusqu'à ce qu'il eût vu clair en lui, Elisa ne devait pas songer à pareille chose. Ils étaient trop jeunes tous les deux.

Tandis qu'ils revenaient vers la maison, dans leur extase silencieuse, ils furent interrompus par Joy qui traversait la pelouse. Elisa était trop perdue dans ses pensées pour présenter Mark ; il se présenta donc lui-même et rappela à Joy qu'ils s'étaient rencontrés à Pandy Madoc. « Oh ! » fut tout ce que Joy trouva à dire.

— N'entrez pas dans le salon, ajouta Elisa. Ken y est avec père, et il ne faut pas les déranger.

— Est-ce que... est-ce qu'il est arrivé quelque chose ? demanda Joy.

— Oh ! oui, répondit Elisa d'un ton las, des quantités de choses. Ken va rester ici. Vous pourriez leur dire de faire le lit de la... Non... il vaut peut-être mieux qu'il soit dans la chambre à côté de la vôtre.

Mark écoutait, impassible. « On eût dit, pensait-il, qu'ils étaient tous revenus à Pandy Madoc. » Voilà que Joy recevait docilement des ordres, non plus de Betsy, mais d'Elisa, qui, de minute en minute, se mettait à ressembler de plus en plus à sa mère et à parler comme elle.

— Et dites-leur qu'il y aura deux personnes de plus à dîner. Vous restez, n'est-ce pas, Mark ?

Mark regarda Joy, mais elle ne disait rien. Puis l'air ahuri, elle s'en alla pesamment vers la maison.

— Je crois qu'il vaut mieux que je ne reste pas, dit-il lorsqu'elle fut à bonne distance. Mme Canning n'a pas semblé y tenir beaucoup.

— Mais je vous avais invité, moi.

— Je sais, mais pas elle, et c'est chez elle que nous sommes.

— Vous ne comprenez pas. C'est moi qui mène la maison.

— Ça doit être amusant pour elle, remarqua-t-il.

Il n'était plus souriant, il n'était plus aimable. Ses yeux étaient devenus très durs, et il la regardait comme si elle lui déplaisait tout à fait.

— Dites-leur au revoir pour moi.

Il tourna le dos et se dirigea vers la grille. Un moment plus tard, le bruit d'une moto qui démarrait retentit. Il monta, ronfla, puis mourut dans le lointain.

JOY

Personne d'autre ne s'était aperçu du départ de Mark. Joy avait trouvé la maison pleine de gens de la police. Puis on découvrit que Kenneth avait de la fièvre et on le mit au lit. Un docteur fut appelé et diagnostiqua un ébranlement nerveux causé par une secousse, un chaud et froid et un léger coup de soleil. Alec partit pour le Cornwall, où avait eu lieu l'accident, au milieu de la nuit, et, le lendemain matin, des reporters commencèrent à téléphoner et à venir à la maison. Joy répondit à leurs questions, mais elle ne put leur dire grand chose, car personne ne lui avait raconté ce dont il s'agissait.

La nuit était très avancée et tout le monde était couché lorsqu'Alec rentra. Joy le guettait et vint en haut de l'escalier.

— Comment va Ken ? demanda-t-il quand il l'aperçut.

— Mieux. Le docteur le trouve beaucoup mieux ce soir.

— Bon. Tout va bien, vous serez heureuse de l'apprendre. Je vais boire quelque chose et je monte tout de suite, dit-il, en entrant dans la salle à manger. Retournez vous coucher, ma chérie, je vais monter vous raconter...

On entendit grincer la porte, et Elisa, pâle et en larmes, passa la tête hors de sa chambre.

— Tout va bien, lui dit Joy.

Alec entra chez Kenneth et s'approcha de son lit, l'air fatigué et sombre.

— Tu n'as pas à te tourmenter, dit-il sans enthousiasme. Ils ont tous reconnu que c'était Beddoes qui conduisait.

— C'est toi qui le leur as fait dire ?

— Ça n'a pas été nécessaire. Ils s'étaient expliqués avant que j'arrive. Beddoes et Hastings avaient été arrêtés hier

après-midi près de Helston. Ils avaient tous les deux juré que c'était toi qui conduisais...

— Ils ont dit ça ? cria Kenneth.

— Non, tout est arrangé. Mac Crae semble s'être disputé avec eux, ce matin-là, et il les avait quittés. Il avait été à la police à Exeter, hier, dans la nuit, et fait spontanément une déclaration qui confirme absolument la tienne. La police les a interrogés de nouveau ce matin, de bonne heure : ils ont fini par reconnaître tous les deux que la version de Mac Crae était la vraie.

— Alors... alors, c'est fini pour moi ?

— Il faudra peut-être que tu sois témoin à l'enquête, je le crains, mais ce sera très simple.

MAX ET BETSY

Le jour de l'enquête, Alec et Kenneth partirent de bonne heure pour Salisbury. C'était une journée très chaude, et une tranquillité étrange sembla descendre sur la maison après qu'ils furent partis. Elisa et Joy attendaient les nouvelles.

Après le déjeuner, Elisa monta dans sa chambre, incapable de supporter plus longtemps Joy qui ne cessait de s'agiter, de pousser des exclamations et de se demander ce qui était en train de se passer. Elle s'étendit sur son lit, fit un petit somme, et fut éveillée par un coup frappé à sa porte.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle en sursautant lorsque Joy entra. Est-ce qu'il est arrivé des nouvelles ?

— Non, non ! Pas encore. Mais il est arrivé quelque chose de terrible. Lord Saint-Mullins est en bas.

— Max ? Mais je le croyais à Genève ?

— Il a dû lire dans les journaux toute l'histoire de Ken. Il faut que quelqu'un descende. Allez-y, Elisa.

Elisa commença à passer rapidement le peigne dans ses boucles. Elle avait tellement sommeil et elle était si ahurie qu'elle ne se rendait pas bien compte de la situation. Mais l'habitude reprenait le dessus et elle était prête à descendre pour arranger l'affaire de Kenneth avec Max, à la place de son père. Toutefois, l'instant d'après, son tourment releva la tête. Elle se rappela qu'elle avait du chagrin et pourquoi, et elle se tourna vers Joy.

— Non, ma vieille chérie. Je crois que cela ne ferait pas le compte si j'y allais. C'est vous qu'il a demandée. Dites-lui tout simplement tout ce qu'il veut savoir. Il est très gentil, très bon et très simple. Et dites-lui qu'il faut qu'il attende père et qu'il le voie. Offrez-lui du thé et tout...

— Oh ! mais vous viendrez aussi. Il le faut.

— J'entrerai pour vous présenter, mais, après, je disparaîtrai pendant que vous parlerez de Ken. Poudrez-vous le nez, ma chère ; ça vous donnera du courage.

Elle poudra généreusement sa figure et celle de sa belle-mère, et elles descendirent toutes les deux l'escalier, tout agitées. Max lui-même, qui remarquait rarement les détails extérieurs, leur trouva un aspect un peu étrange.

— Vous connaissez Joy, n'est-ce pas ? dit Elisa quand elle l'eut salué.

Puis, toute rouge, elle entreprit les présentations :

— Lord Canning... Madame Saint-Mullins...

C'était terrible d'avoir dit une chose pareille. Mais ni l'un ni l'autre ne remarqua son erreur. Ils étaient trop absorbés par leurs propres difficultés. Max donna la main à Joy, très sérieusement et très gravement. Sa bienveillance habituelle opérait et il commençait à la juger favorablement. Jusqu'à ce moment, elle avait été pour lui une femme légère qui avait détruit un foyer ; maintenant qu'il l'avait rencontrée, elle devenait une pauvre fille qui avait tout sacrifié à l'amour.

Elle n'était pas du tout ce qu'il attendait. Betsy lui avait tant parlé de sa beauté, la donnant comme excuse à la folie d'Alec, qu'il s'était imaginé une femme beaucoup plus séduisante. Sa surprise et la timidité de Joy les rendirent tout à fait incohérents pendant quelque temps. Il lui faisait des excuses répétées d'être venu. Elle lui faisait des excuses parce qu'Alec n'était pas là. Et ils n'en finissaient pas. Si Elisa avait été en état de les observer, elle n'aurait pu s'empêcher de rire.

Au bout de cinq minutes, la seule chose qui fût élucidée c'était qu'un télégramme avait été envoyé de Genève et qu'il n'était jamais parvenu à la maison.

— Que c'est donc ennuyeux ! ne cessait de dire Max. Alors, vous ne nous attendiez pas du tout ? C'est la première fois que je vois une chose pareille... Nous serions d'ailleurs arrivés beaucoup plus tôt si les circonstances

atmosphériques n'avaient pas été si mauvaises. Oh ! oui... nous sommes venus en avion. Mais, naturellement, nous avions télégraphié pour vous avertir...

Elisa avait maintenant suffisamment recouvré ses esprits pour se rendre compte de ce qu'ils disaient. Elle demanda :

— Est-ce que mère est là ?

— Elle... elle est en Angleterre... oui..., dit Max en hésitant. Elle est revenue avec moi.

Et il prit un air excessivement penaud, car Betsy n'était en réalité qu'à un demi-mille de là, à regarder les tombes dans le cimetière. Elle lui avait déclaré qu'elle ne voulait pas aller à la maison du Moulin, à moins que sa présence ne fût absolument nécessaire, auquel cas il l'enverrait chercher. Mais, dans son trouble, il n'avait pas bien pesé ses mots.

— Où est-elle ? demanda Elisa, à qui son expression n'avait pas échappé. A Hornwood ?

— Non.

Pris de panique, il se retourna vers Joy et en vint finalement au fait, poussé par la nécessité d'échapper aux questions d'Elisa.

— Qu'est-ce que toute cette affaire à propos de Kenneth ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elisa, sans vouloir remarquer le regard suppliant de Joy, se glissa hors de la pièce. Une grande voiture, qui avait amené Max de l'aérodrome, stationnait devant la maison. Elle y jeta un coup d'œil et y vit un manteau de voyage de femme en tweed.

— Lady Saint-Mullins est-elle montée au village ? demanda-t-elle au chauffeur.

— Oui, mademoiselle. Elle est à l'église.

— Est-ce que vous pourriez m'y conduire ? J'ai une commission pour elle.

Elle sauta dans la voiture, souriant de son astuce et de sa perspicacité. Mais quand ils furent arrivés à la porte de l'église, son assurance avait fui. Elle se demandait pourquoi elle était venue. Sa mère ne semblait pas désirer la voir, et, à y bien réfléchir, elle n'était pas non plus sûre de désirer voir sa mère.

Elle avança lentement sur le chemin dallé qui traversait le cimetière, et sous le porche elle s'arrêta, ayant presque envie de s'en retourner furtivement. Pourtant, il y avait quelque

chose de désagréable dans l'idée de fuir, quelque chose d'un peu déplaisant.

Des pas rapides résonnèrent sur le pavage à l'intérieur de l'église et Betsy parut.

— Elisa !

— Oh ! mère !

— Ma chérie, comment as-tu su que j'étais là ? demanda Betsy inquiète.

— Oh ! je l'ai deviné ; Max n'a rien dit, mais j'ai vu ton manteau dans la voiture ; alors, j'ai demandé au chauffeur.

— Qu'est-ce que toute cette histoire à propos de Ken ?

Pendant qu'Elisa la lui racontait, elle s'assit pour se reposer sur une tombe couverte de buis. Tantôt elle regardait sa montre et tantôt elle poussait des exclamations.

— Mais comme c'est sot ! Comme c'est stupide de sa part ! ne cessait-elle de répéter. Vraiment, il n'a pas le sens commun !... Tu dis que cette enquête se fait en ce moment ?

— Oui, nous attendons des nouvelles du verdict depuis ce matin.

— Nous ne pouvons pas repartir avant... Il faut que nous attendions de savoir, je suppose. Pour le cas où quelque chose... Mais ce serait encore possible, si nous repartions en avion... Max va demander si ton père peut garder Kenneth pendant quelque temps, maintenant, jusqu'à ce que nous puissions arranger les choses. Qu'est-ce que tu en penses ? Crois-tu qu'il aimerait rester ici ? Ton père consentirait-il à le garder ?

— Oh ! oui, je crois qu'il le désire.

— Alors, ce sera très bien. J'espère que Max est en train d'arranger ça. Tu dis qu'il parle avec Joy ? C'est dommage qu'il n'ait pas pu voir Alec.

— Je suis sûre qu'elle lui dira que nous... qu'elle et père désirent garder Ken.

Betsy donnait l'impression de soigner très peu son apparence. Qu'elle fût un peu fatiguée et harassée après un voyage si long et si rapide, c'était peut-être naturel. Mais le désordre du voyage ne pouvait suffire à expliquer son changement d'aspect. Ainsi, Elisa le remarquait maintenant, elle était habillée avec moins de soin qu'autrefois. Les vêtements qu'elle portait étaient du bon faiseur, mais ils avaient l'air d'avoir

été achetés et endossés sans beaucoup d'attention. Maintenant qu'elle était lady Saint-Mullins, elle était bien moins élégante que la Mme Canning d'autrefois. Sa peau était légèrement rouge et rugueuse et il y avait toutes sortes de nouvelles lignes autour de la bouche et des yeux, comme si elle avait commencé à négliger cette incessante lutte d'arrière-garde contre les années que doit entreprendre toute femme de quarante ans, si elle veut rester belle.

— Max a été si extraordinairement bon dans tout cela, dit-elle bientôt. J'ai vraiment l'impression que c'est dur que mes enfants absorbent une si grande partie de son temps et de ses soins juste en ce moment.

— Est-ce que tu n'aurais pas pu venir sans lui ?

— C'est ce que je voulais faire, mais il n'a pas voulu me laisser voyager seule. Et, ainsi qu'il le dit, c'est bien vrai que nous partageons les responsabilités l'un de l'autre. Cela fait partie du mariage.

— Alors, pourquoi n'es-tu pas venue jusqu'à la maison ? Est-ce que tu n'avais pas envie de voir père et Joy ?

— Je... je me disais... comme Max était là.... que ce serait plus agréable pour tout le monde que je n'y fusse pas.

— Pas même Ken ? Tu n'avais pas envie de voir Ken ?

Betsy lui lança un regard farouche. Il disait : « Prends garde ! Je t'en prie, prends garde et ne dis rien qui me fasse trop de mal ! »

Elisa se rendit compte que cette agitation et cette inconséquence, ces façons détachées, cet intérêt pour les tombes qui lui venait par crises, toutes ces choses étaient des symptômes de terreur. Ce n'était pas que sa mère ne pensât pas à Ken ; elle y pensait trop. Elle ne savait plus guère ce qu'elle faisait. Voir Alec et Kenneth, voir quelque chose qui se rattachait à eux, cela pourrait la faire retomber dans cet abîme dont Max venait à peine de la sauver.

Elles errèrent çà et là derrière l'église et Betsy jeta un coup d'œil dans un petit hangar rempli de balais de bouleau et de bêches de fossoyeur. Elisa comprenait bien que leur mère ne voulait pas entendre parler de leur vie, pas du tout.

— Mon petit... tu ne diras pas que j'étais là ? Je ne veux pas leur faire de peine.

— Non, je ne dirai rien. Comment va Daphné ?

— Oh ! Daphné ! Elle nous a donné pas mal d'ennuis.

— Est-ce qu'elle ne se plaît pas à Genève ?

— Nous avions fait un projet délicieux, nous voulions l'envoyer dans un de ces camps internationaux de vacances ; dans un endroit charmant, dans le Salzkammergut. Tu sais... pour que les enfants des écoles de toutes les nations se retrouvent, se mêlent et nouent des amitiés. Mais, au bout de trois jours, elle nous a écrit en nous suppliant de venir la chercher. Elle se plaignait de la nourriture et des lits et de je ne sais quoi encore. Et les autres enfants ne lui plaisaient pas. Alors, elle est revenue avec nous à Genève. Mais j'étais trop occupée pour la promener ; alors j'ai pris une très gentille jeune fille, une juive, une réfugiée qui avait grand besoin de trouver une situation. Alors elle a mal pris ça. Pourquoi fallait-il qu'elle traînât un monstre à sa suite ? Ce n'était pas la faute de cette pauvre fille si elle n'était pas jolie. Elle était très intelligente et très intéressante. Et maintenant, Daphné veut aller dans une espèce d'école de vacances, quelque part près de Lucerne, où, d'après elle, les élèves s'amusent beaucoup. Ce que j'en entends dire ne me plaît pas. Mais Max dit qu'on s'occupera bien d'elle, là-bas, et qu'il vaut mieux la laisser faire ce qu'elle veut. Vous autres, vous avez fait ce que vous vouliez.

« Est-ce qu'aucun de nous a fait ce qu'il voulait ? » se demandait Elisa, tandis qu'elle finissait peu à peu par comprendre que les Canning ne formaient plus une famille. C'étaient cinq individus sans existence commune. Jusqu'ici elle n'avait jamais tout à fait accepté cette idée. Cela l'attristait tellement qu'elle sentit le besoin de se trouver seule pour y songer. Cette promenade au milieu des tombes était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

— Je crois qu'il faut que je m'en retourne. Il est peut-être arrivé des nouvelles de Salisbury. Père avait dit qu'il téléphonerait.

Betsy l'embrassa affectueusement, mais ne fit aucun effort pour la retenir.

— Tu deviens très jolie, lui dit-elle.

— Vraiment ? demanda Elisa tristement.

Un instant elle cacha son visage sur l'épaule de sa mère.

— Ma chérie ! Tu ne pleures pas ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il n'y a rien. Seulement... tout ça est très triste... tu ne trouves pas ?

— Oui, dit Betsy durement. Mais ça ne sert à rien de pleurer sur ce qui est fait.

Elisa s'enfuit, bondit dans l'auto, et revint vers la maison.

— Y a-t-il du nouveau ? demanda-t-elle en arrivant.

Il y avait eu des nouvelles. Alec avait téléphoné. L'enquête s'était passée sans incidents et s'était terminée par un verdict de mort accidentelle, car il avait été prouvé que la pauvre fille n'avait pas de feu arrière à sa machine. Beddoes serait poursuivi pour ne pas s'être arrêté et pour n'avoir pas déclaré l'accident, mais Kenneth n'avait reçu aucun blâme.

— Il faut que je m'en aille, dit Max, rappelé au souvenir des affaires présentes.

Joy l'invita cordialement à rester pour le thé, mais il ne voulut pas accepter, bien qu'il dît beaucoup de choses avant de prendre congé. Il semblait avoir tout arrangé avec Joy. Kenneth resterait chez son père. Il grimpa dans sa voiture et s'en fut avec un tel air de conspirateur qu'Elisa en fut amusée.

— Comme il est gentil ! s'écria Joy dès qu'il fut parti. J'ai tout de suite cessé d'avoir peur de lui. Savez-vous, je ne peux pas m'empêcher d'être étonnée que Betsy l'ait épousé ?Je n'aurais pas du tout cru qu'il était le genre d'homme qui lui plairait. Est-ce que ça ne vous étonne pas ?

— Rien ne m'étonne plus, dit Elisa.

— Parce que, vraiment... bien que ce ne soit pas très gentil de dire ça, vraiment, il a l'air un peu bizarre... Ce n'est pas un homme séduisant, voilà ce que je veux dire. Je ne peux pas comprendre comment une femme qui a été mariée avec Alec a pu...

Max disait à peu près la même chose à Betsy pendant que la voiture les ramenait à l'aérodrome.

— Une femme tout à fait gentille, disait Max. Elle m'a énormément plu. Peut-être pas très intelligente ; l'esprit peut-être un peu confus, et elle ne s'exprime pas bien. Je m'attendais à la trouver plus jolie. Je n'arrive pas à comprendre comment Alec a pu faire ce qu'il a fait à cause d'elle.

— Je vous ai raconté comment cela s'est passé.

— Je le sais bien. Mais je n'aurais pas eu l'idée de dire que

c'est une femme séduisante. Bonne comme le bon pain, certainement, mais pas charmante. Comment un homme qui a été votre mari...

Une légère crispation du visage de Betsy l'arrêta.

En silence, ils filèrent le long des chemins du Wiltshire, traversant canaux et rivières. Betsy ne regardait pas autour d'elle. Elle ne cessait de consulter sa montre et de faire des calculs, et de se demander si les conditions atmosphériques seraient favorables pour voler.

Une brusque exclamation de Max interrompit le cours de ses pensées. Il s'était retourné et suivait des yeux une auto qui venait de les croiser.

— C'étaient Alec et Kenneth.

Elle se retourna malgré elle pour regarder. La petite voiture disparaissait à un tournant.

— Ils doivent revenir de Salisbury, dit-il.

— Nous ont-ils vus ?

— Je crois que non. Est-ce que ?... Voudriez-vous ?...

— Non, non... Ne nous arrêtons pas, Max. Il faut nous dépêcher. Nous n'avons pas un moment à perdre...

TEMPS A VENIR

Mark avait été invité à venir à la maison du Moulin toutes les fois que cela lui ferait plaisir. Non seulement Alec voulait lui exprimer sa gratitude, mais il sentait aussi que c'était un ami sûr pour Kenneth.

Il vint deux fois. Les deux garçons étaient montés à cheval, s'étaient baignés ensemble et recommençaient à être bons camarades. Mais ces deux fois-là, il ne vit pas Elisa. La première fois, elle était restée dans sa chambre avec la migraine. La seconde fois, elle était allée passer le week-end avec les Hewitt. Mark en ressentit et en exprima du regret. Il pensait être bientôt envoyé à Gibraltar et ne savait pas s'il pourrait revenir les voir. Il aurait voulu lui faire ses adieux.

— Nous lui avons dit qu'elle manquerait ta visite, dit Kenneth. Elle aurait pu aller à Oxford une autre fois. Je lui dirai que tu la trouves très impolie.

— Non, ne lui dis pas ça. Dis-lui que j'aurais voulu lui dire au revoir.

Mais Kenneth oublia de faire la commission. Lorsqu'elle revint d'Oxford, ce fut pour apprendre qu'elle ne reverrait probablement plus Mark. Elle n'aurait plus besoin d'inventer des prétextes pour l'éviter.

Les Graham arrivèrent ce jour-là et la maison était pleine de mouvement. Parfois il lui semblait étrange qu'ils ne vissent pas qu'elle avait du chagrin. Joy, pourtant, la considérait parfois avec un regard étrange et compatissant, comme si elle avait à moitié deviné. Leur amitié croissait à grands pas ; c'était une alliance que l'arrivée de Susie Graham avait grandement contribué à resserrer. Toutes deux en voulaient à Susie de son œil perçant et de sa langue acérée, et elles avaient décidé que la maison du Moulin ne lui fournirait pas matière à bavardage.

Un soir, elles étaïent assises ensemble en train de faire un tablier pour Peter. Tous les autres étaient allés se promener sur les collines et ne rentreraient pas avant le dîner. Lorsque Elisa entendit le bruit d'une moto sur le chemin, son cœur se mit à battre. Elle aurait voulu entendre Joy lui dire : « On dirait une moto ? Est-ce qu'elle ne s'est pas arrêtée devant la porte ? Est-ce quelqu'un qui vient nous voir ? » Mais Joy se contenta de se lamenter parce qu'elle avait oublié la différence entre le point de plume et le point de chausson. Elle ne semblait même pas entendre Clara qui allait ouvrir.

La porte s'ouvrit pour laisser entrer Mark, souriant et très à son aise.

— Oh ! s'écria Joy désolée. Alec et Ken viennent de sortir. Il y a juste un instant. Voulez-vous essayer de les rattraper ?

Mais Mark, en lui donnant la main, répondit qu'il aimait mieux rester à causer avec elles. Puis il se retourna et tendit la main à Elisa en lui demandant si elle avait passé un bon week-end à Oxford.

— Oh ! oui, dit Elisa, oui, oui...

— Vous restez dîner ? demanda Joy.

— Merci. Je serai enchanté si je ne vous dérange pas.

Il s'assit près de Joy et commença à lui demander des nouvelles de *Byron*, et quand on commencerait les représentations. Rien n'aurait pu lui faire plus de plaisir, bien qu'elle n'eût pas grand chose à lui en dire. Elle n'avait pas lu le livret, mais elle put lui répéter quelques potins de coulisses,

et, une fois ou deux, elle dit « nous » comme si elle avait coutume de prendre part aux délibérations d'Alec et de Johnnie.

Elisa ne quittait pas des yeux son ouvrage. Son cœur avait cessé de palpiter, mais elle voulait être sûre d'avoir complètement recouvré son sang-froid avant d'essayer de bouger. Bientôt, elle sentit que le moment était venu. Elle posa son ouvrage et se leva. Joy et Mark cessèrent de parler et la regardèrent.

— Est-ce que vous allez vous baigner ce soir ? demanda tout de suite Mark.

— Non, non, je me suis baignée ce matin. Joy... voulez-vous que je dise à Clara qu'il y a quelqu'un à dîner ?

— Oh ! oui, mais ne vous dérangez pas ; Clara va venir.

Joy sonna, puis elle ajouta en s'adressant à Mark :

— Avez-vous envie de prendre un bain ?

— Pas tout seul. Si l'une de vous...

Et comme ni l'une ni l'autre ne répondait à son invite, il se mit à parler musique.

— Vous ne chantez plus maintenant ? Toutes les fois que je suis venu je voulais vous demander, mais vous n'étiez pas là. Vous rappelez-vous comme nous chantions à Pandy Madoc ?

— Oh ! elle a fait beaucoup de progrès depuis ce temps-là, dit Joy ; elle travaille très sérieusement.

— Voulez-vous que nous chantions ?

Il se dirigea vers le piano ouvert et choisit un volume d'œuvres de Schubert posé sur le tabouret du piano.

Clara entra et Joy donna des ordres. Au même instant, Elisa entendit à côté d'elle une voix qui murmurait :

— Pardonnez-moi, voulez-vous, Elisa ?

Si elle l'avait vu monter tout à coup jusqu'au plafond, elle n'aurait pas été plus surprise. Qu'avait-elle à lui pardonner ? Elle s'effondra sur le tabouret, sans forces, et dit :

— Qu'est-ce que nous chantions ensemble ? *La jeune fille et la mort.* La voici.

— Sa voix s'est énormément développée, dit Joy qui avait fini de parler à Clara.

Elisa commença à chanter et s'empêtra immédiatement dans l'accompagnement.

— Calmez-vous, lui conseilla Mark, ne foncez pas comme un taureau. Avant de chanter votre partie, faites-moi un peu répéter la mienne ; je ne suis pas sûr de me rappeler les paroles.

Elle commença à jouer les beaux accords de la partie de Mark, et le calme revint en elle. Joy les regardait rayonnante, à travers les lunettes à monture de corne qu'elle portait pour coudre.

— Là, fit Mark.

Elle reprit de nouveau le début et cette fois le franchit triomphalement. Elle sentait une force et une puissance accrues sourdre dans ses mains, dans sa voix, dans son esprit. Il lui semblait que son chant et elle ne fissent plus qu'un. Mark était tellement stupéfait qu'il fut un peu en retard pour prendre sa partie. A Pandy Madoc, il se contentait de fredonner, mais maintenant, entraîné par l'exécution d'Elisa, il chantait à pleine voix, avec un beau timbre sonore de basse qui se soutint jusqu'à la dernière note profonde. La mélodie se termina sans conviction avec un haussement d'épaules du chanteur et un éclat de rire d'Elisa.

— C'était très joli, dit Joy ; chantez donc encore quelque chose.

Et tandis qu'ils passaient de mélodie en mélodie, elle se laissa aller à une agréable rêverie. Que c'est donc bon ! De la musique... des invités... comme dans le temps à Pandy Madoc. Ce sera pour lui un vrai foyer, maintenant qu'il y a Ken. Ce n'est pas pour rien... que j'ai fait tant d'efforts.... Je me disais que jamais... mais il est tellement plus heureux maintenant. Et ils sont tous très gentils pour moi... même Susie... bien qu'elle dise de temps en temps des petites choses...

— Maintenant, dit Mark, pendant que nous sommes en train de chanter les arbres, chantons *le Noyer*.

Elisa chercha la romance dans le recueil de Schubert, oubliant comme beaucoup d'autres que ce n'est pas là qu'elle se trouve. Alors, il lui dit :

— Non, chérie...

Puis, il s'arrêta net comme s'il était arrivé sur le bord d'un précipice. Ce mot était tombé dans leur cœur comme une petite pierre dans un étang, et sa chute y faisait naître des cercles qui s'élargissaient jusqu'à toucher la limite extrême de

la pensée et du sentiment. Il avait dit cela sans le vouloir, mais maintenant que c'était fait, il était ravi et attendait, les yeux fixés sur Elisa, la contraignant à le regarder.

Elle le regarda enfin, levant lentement ses yeux qu'elle avait fixés sur la musique posée sur ses genoux. Et il y lut quelque chose qui l'émut au delà de ce qu'il croyait possible.

— Non, pas Schubert, Schumann, dit-il très vite.

Il trouva la romance et la plaça devant Elisa qui fit non de la tête.

— Je ne peux pas chanter et m'accompagner.

— Alors, jouez seulement, l'accompagnement est si joli !

Elle joua. Et une suite de pensées se mit à se dérouler rapidement dans l'esprit du jeune homme. Il se dit qu'il s'en allait pour longtemps, qu'il ne pouvait la laisser ainsi dans ce désarroi, et qu'il ne serait peut-être pas facile de se retrouver seul avec elle.

— Il faut que je vous parle avant de m'en aller.

Elle fit un signe de tête, tout en jouant.

— Je partirai à dix heures. Pouvez-vous quitter les autres de bonne heure et remonter un peu le sentier pour que je puisse vous retrouver ?

— Oui.

Puis, tout le monde se trouva réuni, et il ne lui dit plus un mot de toute la soirée. Alec, qui était entré le premier et qui avait aperçu leur visage, en fut frappé. Il lui semblait qu'ils exagéraient le détachement et affectaient une indifférence invraisemblable l'un pour l'autre. Les regards calmes et vifs de Mark allaient à tous, sauf à Elisa, et elle était la seule à ne pas rire quand il disait quelque chose de drôle. Elle parlait à peine et lui bavardait beaucoup plus que d'ordinaire. Son entrain était contagieux. Le dîner fut très gai.

« Comment n'avais-je pas deviné, s'étonnait Alec, qu'il y avait quelque chose entre ces deux-là ? »

Cette découverte le tourmentait, bien qu'il eût décidé que cela n'indiquait rien de sérieux, une amourette d'enfants à passer sous silence. Se montrer un père pour Kenneth était plus difficile qu'il n'avait pensé ; cela absorberait la plus grande partie de l'automne. Mais vraiment si Elisa se mettait, elle aussi, à susciter des problèmes, c'en était trop !...

Lorsque les messieurs rejoignirent les dames après le

dîner, Elisa avait disparu. Prétextant la fatigue, elle était allée se coucher. Mark prit congé à dix heures. Ils sortirent tous dans le jardin pour l'accompagner jusqu'aux limites de la propriété. Une lune ronde et pleine s'était levée au-dessus de la colline. Leur rires, leurs adieux résonnaient sous les ombrages, tandis que Mark mettait sa motocyclette en marche. Quand il eut disparu dans le sentier, le ton de leurs voix légères baissa. Kenneth réclamait l'admiration pour le héros qu'était son ami. Les Graham la lui accordaient volontiers. Susie le trouvait plus séduisant qu'elle ne pouvait dire, et Johnnie marmotta : « Garçon bien doué, dommage ! »

— Qu'est-ce qui est dommage ? demanda Kenneth, immédiatement sur la défensive. Il ne va rester que trois ans dans l'armée. Après, il sera dans la réserve, mais il pourra faire de la politique, comme il l'a toujours voulu.

— A-t-il de l'argent ? demanda Susie.

— Des masses ; mais il ne dépensera jamais plus de six cents livres par an. Ses amis feront comme ça. Tout ce qu'ils auront et tout ce qu'ils gagneront en plus, ils le verseront à leur fonds de réserve. Il dit qu'il faut se servir de l'argent pour dominer, mais qu'il ne faut pas se laisser dominer par lui.

— Quel fonds ? De qui parlez-vous ?

— D'amis à lui. Deux Américains, un jeune Français dont on lui a parlé et d'autres qu'ils ont groupés. Ils ont tous décidé de ne jamais vivre comme des riches, parce que comme ça, ils seront libres ; ils auront tous le même train de vie, et alors si un homme qui est pauvre veut se joindre à eux, ça ne le corrompra pas. Je voudrais que vous l'entendiez parler des chefs du parti travailliste qui dînent avec des duchesses !

— Mais qu'est-ce qu'ils veulent faire ? demandèrent à la fois Alec et Joy et Johnnie et Susie.

— Oh ! dit Kenneth d'un air détaché, mener le monde ! Devant leurs éclats de rire il protesta.

— Un tout petit nombre de gens, qui sauraient exactement ce qu'ils veulent et ne tiendraient pas à l'argent, pourrait facilement avoir énormément de puissance. Voyez seulement les Jésuites !

— Cinquante mille francs par an ! fit Susie. Ça ne durera pas longtemps. Voyons, ils ne pourront jamais se marier !

— Au contraire, ils vont tous se marier jeunes, expliqua

Kenneth, pour habituer leur femme à ne pas avoir d'argent. Et aussi pour résoudre la question des femmes dans leur vie. Ils ne veulent pas que les femmes les embêtent.

— Des fariboles ! soupira Johnnie, des fariboles ! S'il avait été à Oxford, ça l'aurait guéri de toutes ces sottises. Il aurait pris une profession et se serait installé dans la vie.

Susie ne pouvait digérer l'idée qu'ils ne voulaient pas être embêtés par les femmes ; elle regardait cela comme un affront personnel.

— Oh ! oh ! prophétisait-elle d'un air sombre, attendez seulement un peu !

Alec ne disait plus rien depuis quelques minutes. Son seul souci était d'être sûr que leur jeune hôte si dynamique était vraiment parti. Il avait cru percevoir quelque chose d'anormal dans le bruit de la moto qui s'éloignait. Il ne s'était pas éteint progressivement ainsi qu'il aurait dû. A moins que ses oreilles ne l'eussent trompé, il s'était arrêté très brusquement.

Sans un mot il se sépara du groupe réuni dans le jardin et s'éloigna en flânant le long du chemin. Près du haut de la montée, il trouva ce qu'il cherchait : une motocyclette accotée à une barrière dans un champ. Il regarda par-dessus la barrière et vit une robe claire contre une haie. Il s'avança de ce côté. Comme il l'espérait, ils vinrent au-devant de lui, quittant l'obscurité de la haie qui les abritait.

— Elisa ! Mark ! Je m'en doutais, dit-il.

Elisa lui prit un bras, Mark l'autre, tout heureux de l'avoir entre eux. Il retourna avec eux vers la barrière, percevant la chaleur de leur jeunesse, leur bonheur.

— Eh bien ! dit-il enfin, jeunes fous que vous êtes...

— Oui, je sais, dirent à la fois Elisa et Mark.

Et Mark ajouta :

— Nous ne nous reverrons pas avant deux ans au moins, monsieur, alors vous n'avez pas à vous tourmenter.

— Et nous ne nous écrirons pas, fit Elisa. Nous venons de décider ça. Parce que, vois-tu, nous n'avons plus vraiment rien d'autre à nous dire... jusqu'à...

Sa voix s'éteignit dans un soupir de bonheur.

— Si c'est comme ça, je vous félicite. Voyez-vous, Mark, je suppose que je me tourmente pour elle plus que... si... sa mère était là. J'ai tout à apprendre sur les filles.

— Je comprends très bien, approuva Mark. Nous avons tous les deux à nous occuper de beaucoup d'autres choses pour le moment. Et nous avons tout l'avenir devant nous.

Alec s'écarta ; un peu parce qu'ils arrivaient à un endroit où il était difficile de marcher trois de front, et aussi parce qu'il se rappelait que jadis l'avenir lui était apparu de la même façon. Et soudain il eut tant de pitié pour eux qu'il n'eut plus le courage de leur donner des conseils.

— Vous devriez être parti, dit-il à Mark ; je rentre. Je vous donne cinq minutes : si au bout de ce temps je n'entends pas partir votre moto, je reviens avec une cravache !

Il escalada de nouveau la barrière et redescendit vite le chemin. Au moment où il arrivait à la grille, la moto commença à pétarader. Il écouta longtemps ce bruit jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi léger que le tic-tac d'une montre.

Tout le monde était rentré dans la maison, excepté Johnnie Graham avec qui il s'attarda sur la pelouse, attendant Elisa. Il la vit bientôt venir, rapide et silencieuse, traversant des zones d'ombre et de lumière. Elle passa devant eux pour rentrer dans la maison, avançant sans s'arrêter comme une somnambule poussée par une force étrangère. Son visage qu'il voyait à la clarté de la lune lui paraissait étrange et pourtant familier ; il lui sembla qu'il l'avait vu déjà, autrefois, alors qu'il était jeune, lui aussi. Et maintenant, après beaucoup d'années, il revoyait ce visage fabuleux du bonheur, levé vers le ciel paisible, avant qu'elle eût disparu.

Johnnie se retourna pour la suivre des yeux.

— Elle me rappelle quelqu'un, dit-il tout à coup, mais je ne peux pas me rappeler le nom, après si longtemps.

— Leurs noms, dit Alec, nous ne les connaissons ni ne les connaîtrons jamais...

Dans les roseaux, le long de la rivière, une grenouille lança, comme un écho, un petit coassement sec.

MARGARET KENNEDY.

Traduit de l'anglais par Adrienne Terrier.

LE PRÉSIDENT DE BROSSES ET L'AUSTRALIE

Le Président de Brosses rentre chez lui, enlève sa perruque, s'assied à son bureau, et penche sur ses feuillets sa petite tête fine. Ce qui l'occupe, ce ne sont ni les souvenirs d'Italie, ni le mécanisme du langage, ni les dieux fétiches : de Dijon, il travaille à découvrir l'Australie.

Un professeur australien, M. Alan Carey Taylor, vient de nous raconter cette piquante histoire dans l'une de ses deux thèses de Sorbonne. Qui sait ? De l'autre côté de notre planète, à Melbourne ou à Sydney, sur quelque place ou dans quelque jardin, le Président de Brosses aura peut-être sa statue. Je demande un médaillon, une stèle ; à tout le moins quelques lignes gravées sur le marbre, pour rappeler qu'il compte parmi ceux qui ont aidé les hommes à reculer les murs de leur prison.

Car le problème était là. Longtemps notre terre n'avait été qu'une étendue toute plate, bornée par les rives de la mer cimmérienne : les enfants mêmes n'en doutaient pas. Puis on l'avait changée en sphère : et dès lors, il fallut bien qu'il y eût, aux antipodes, un continent qui fît contre-poids à l'Europe : sinon, comment cette boule désaxée aurait-elle pu tourner régulièrement dans les cieux ? Mais une zone torride, une barrière de feu s'étendait entre les hémisphères, séparés pour toujours.

Comme elle fut lente à s'ouvrir, cette barrière d'ignorance ! Des rêves, des projets, des tentatives manquées ; des mésaventures fécondes, des contresens heureux ; des approxima-

tions grossières, reprises et corrigées à force de temps, à force de peines ; beaucoup de souffrance, et des morts : voilà ce qu'exige la découverte d'une parcelle de la vérité, sous sa forme la plus simple et la plus concrète ; et toujours cette volonté obstinée qui anime notre espèce ; sa façon de reprendre le travail, génération après génération ; son triomphe qui n'est que provisoire, et son effort qui doit recommencer demain... Toute l'Europe s'inquiéta de ces terres mystérieuses, cachées au lointain des eaux. En 1505, un Français, Gonneville, vint déclarer à l'Amirauté qu'ayant été dérouté par la tempête au large du cap de Bonne Espérance, il avait fini par aborder dans d'étranges pays, qu'il appelait les Indes orientales ; et ce fut le premier Européen qui mit le pied sur les rivages nouveaux. En 1605, un navigateur portugais au service de l'Espagne, nommé Quiros, rencontra dans les mêmes parages un continent qui cessa d'être les Indes pour devenir l'Australia del Espiritu Santo : et ce fut, après un siècle, la seconde étape de cette conquête incertaine. Les négociants hollandais ne voulurent pas demeurer en reste : en 1652, Tasman fait le tour du continent sans l'apercevoir, puis débarque sur les terres auxquelles il a laissé son nom. A la fin du XVIIe siècle, un flibustier anglais, Dampier, poursuit la grande aventure, et donne de ses découvertes un récit qui lui vaut la célébrité. En 1721, un amiral hollandais, Roggeveen, retrouve la Nouvelle Bretagne de Dampier...

Ce ne sont encore que des bribes, que des fragments sans soudure ; les premières réussites, au lieu d'être éclatantes et triomphales, restent peureuses : elles n'osent pas s'affirmer. Mais l'appât, à peine entrevu, excite en Europe des convoitises si pressantes, qu'on finira bien par forcer ce continent rebelle à remplacer sur la carte le grand vide des mers. Les libertins, occupés à dresser le plan d'une société future, où tout sera bon, où tout sera juste, où tout sera géométrique, et donc parfait, ne sachant où loger leurs villes idéales, leur prêtent les espaces inconnus des terres australes. Les marchands demandent qu'on leur révèle d'autres Cipangos et d'autres Golcondes, des pays où, sans aucun doute, le sol nourrit des diamants, et les rivières roulent des paillettes d'or. Les théoriciens du commerce, divinité tutélaire du monde,

veulent qu'on entre en possession de colonies qui leur permettront de résoudre enfin leur quadrature du cercle : ne rien acheter à l'étranger ; et tout lui vendre. Les instables, les inquiets, ceux qui ont bu le poison des longs voyages, ceux qui ne tiennent plus en place dès qu'ils sont rentrés à leur foyer, appellent les brises qui font frémir les grandes voiles. Ainsi tous s'intéressent à ces îles qui sont peut-être des promontoires, à ces bras de mer qui sont peut-être des canaux, à ces récifs qui défendent peut-être l'accès des merveilleux royaumes, pour partir, pour trafiquer, pour conquérir, pour rêver. Y a-t-il, là-bas, des sauvages qui vivent heureux, parce qu'ils ignorent la distinction du tien et du mien ? Est-il vrai qu'on y trouve d'étranges espèces d'hommes, des nains, des géants, des monstres ? Quels glaciers près des rivages, en fondant, donnent à la mer un goût d'eau douce ? Et pour tout dire en un seul mot : qu'y a-t-il, à l'autre pôle, qui nous change d'être nous ?

Il faudrait faire le point, repérer ce domaine qui n'est encore qu'un mirage, le fixer une fois pour toutes, l'empêcher de paraître et de disparaître selon le caprice des voyages, au gré des tempêtes et des flots. Celui-là accomplirait une œuvre utile, qui rappellerait les résultats acquis, et mettrait un peu de méthode dans une recherche désordonnée. Les terres australes existent ; comment les mieux connaître? C'est ici que le Président de Brosses intervient.

***

Il était l'ami de M. de Buffon, dont la curiosité voulait découvrir tous les secrets de notre planète, dans le temps et dans l'espace ; et M. de Buffon lui disait qu'il restait encore bien des terres inconnues, du côté du pôle antarctique ; que, depuis un siècle, l'ardeur que l'on mettait jadis à trouver de nouvelles contrées s'était ralentie, parce qu'on aimait mieux faire valoir celles que l'on possédait ; mais qu'il vaudrait la peine, cependant, de terminer l'inventaire de nos biens. On lisait beaucoup à Dijon, et même on y lisait de compagnie ; il n'y avait peut-être aucune ville de France qui fût plus solidement attachée à ses traditions, plus doucement amoureuse de son bien-être ; et en même temps, plus soucieuse des choses de l'esprit, plus avide de nouveautés, et plus coquette

de son savoir. Devant le cénacle qui s'assemblait dans la bibliothèque de l'hôtel de Ruffey, au mois de mai 1752, on donna lecture de la *Lettre sur le progrès des Sciences*, que Maupertuis avait adressée à Frédéric II, roi de Prusse : « Tout le monde sait que dans l'hémisphère méridional il y a un espace inconnu où pourrait être placée une nouvelle partie du monde, plus grande qu'aucune des quatre autres » ; et cependant, « aucun prince n'a la curiosité de faire découvrir si ce sont des terres ou des mers qui remplissent cet espace, dans un siècle où la navigation est portée à un si haut point de perfection. » Ce sur quoi l'esprit agile du Président de Brosses se met en branle ; comme il était fort curieux de géographie, des idées qu'il caressait depuis longtemps au sujet des découvertes se précisent et s'organisent ; le voici qui résume, devant la même société, la lettre de Maupertuis, en l'assaisonnant de ses propres réflexions sur la matière ; le voici qui écrit un *Mémoire*, puis deux, puis trois, éléments d'un livre auquel il travaille avec sa passion coutumière. C'est de cette façon qu'à Dijon, en Bourgogne, un apôtre des terres australes s'est révélé.

Les récits des voyages antérieurs, il les réunit en un corps de volume ; il ne sait pas l'espagnol, il apprendra l'espagnol pour traduire telle relation ; il ne sait pas le hollandais, il appellera des compétences à son secours. Il ne s'agira pas d'une compilation, semblable à celle de l'abbé Prévost dans son *Histoire des Voyages*, mais de textes établis et revus avec soin, un peu abrégés seulement, car ces navigateurs sont quelquefois diffus ; discrètement retouchés, pour que tous les honnêtes gens puissent les lire sans se laisser rebuter par des détails stériles. Encore n'est-ce là qu'une partie du travail ; du doigt, le Président de Brosses semble indiquer la route : que les expéditions reprennent ! qu'elles sachent où s'arrêter en chemin, où établir des entrepôts, où aborder ; que leurs chefs connaissent bien les trois zones que l'on semble distinguer jusqu'ici dans ces vagues régions, qu'ils sachent tout ce qu'on peut savoir de la nature du climat, des produits du sol, des mœurs des nationaux ; bref, qu'ils aient désormais sous la main une somme qui les instruise et qui les encourage à la fois. Ne faut-il pas des cartes ? Il en faut, assurément. Buffon lui expédie un cartographe, qui arrive en lui tenant le discours

suivant : « Monsieur, je viens du Kamtchatka. Je sais par cœur la Sibérie. Je me nomme M. Delisle... » Non sans avoir prolongé patiemment l'épreuve, il dut mettre M. Delisle à la porte, et prendre un autre artisan, plus sensé.

Il n'aimait pas la mer. Lorsqu'il avait entrepris son grand voyage d'Italie, et qu'il s'était embarqué à Antibes pour gagner Gênes, il était monté tout guilleret dans sa felouque, et même il l'avait pourvue de tables, de livres et d'écritoires, pour faire le studieux pendant le trajet. Mais à peine éloignés du rivage, la gaieté s'affaiblit, « les propos furent moins vifs, nous devînmes taciturnes, le cœur s'affadit » ; puis il fut, suivant ses propres expressions, dans le triste état d'un homme qui régale les sardines. La mer est odieuse : tantôt elle est toute calme et la felouque n'avance pas ; tantôt s'élève une tempête, qui vous ballotte entre de gros rochers, à faire frémir. Bref, « mes camarades perdirent patience pour le coup ; ils se firent mettre à terre aussitôt qu'il fut possible, jurant par Mahomet que, de leur vie, la mer ne leur serait rien. Nous envoyâmes donc la felouque à tous les diables, ou, ce qui est la même chose, à Gênes, nous attendre, résolus d'y aller nous-mêmes à pied, s'il le fallait, quoique la distance fût bien de cinquante milles ».

Mais tous les géographes ne sont pas des marins, comme chacun sait ; et puisqu'il y a des intrépides qui prennent un certain plaisir aux tempêtes, et même aux naufrages, c'est à eux que le Président de Brosses adresse ses pressants appels. Et à la France, qui, ayant été la première à indiquer au monde l'existence des terres australes, doit à sa tradition, à son honneur, à sa gloire, à elle-même enfin, de reprendre et de mener à bien cette geste héroïque. Sinon, l'Angleterre la devancera ; l'Angleterre, « qui affecte visiblement la monarchie universelle de la mer, sans égard ni ménagement pour aucune autre nation ». Le bien de la patrie ne se distingue pas de celui de l'humanité ; il faut que la première entreprise soit désintéressée, les profits viendront par surcroît ; il faut qu'elle serve la science, impérieuse, insatisfaite, et qui s'irrite de notre ignorance prolongée. Nous travaillons à la fois pour nous-mêmes et pour les autres, quand nous ne songeons qu'à l'éternel.

L'auteur passa par les tourments que connaissent bien ceux qui tiennent une plume et pratiquent le bizarre métier

de composer des livres. Il fit lire son manuscrit par de savants amis, qui lui donnèrent des avis contradictoires. Il chercha un imprimeur bon marché, en Suisse, et il finit par en prendre un qui était cher, à Paris. Il pourchassa les fautes d'impression, se réjouit de les avoir expulsées toutes, et se désola d'en retrouver tant et tant, quand enfin il reçut l'ouvrage. C'étaient deux gros volumes in-quarto, touffus, encombrés, mais animés par endroits de la plus vive flamme : *Histoire des navigations aux Terres australes, contenant ce que l'on sait des mœurs et des productions des contrées découvertes jusqu'à ce jour, et où il est traité de l'utilité d'y faire de plus amples découvertes et des moyens d'y former un établissement.* A Paris, chez Durand, l'an de grâce 1756.

* * *

A ce point, le récit de M. Alan Carey Taylor, toujours sage et simple, solidement documenté, fermement conduit, ajoute à ses mérites des qualités de tact que nous ne saurions trop louer. Il n'en est que plus émouvant pour nous.

L'appel du Président de Brosses, un Français l'entendit, qui s'appelait Bougainville. La France avait perdu le Canada, perdu ses établissements des Indes : mais il n'était pas de ceux qui se découragent ; et puisqu'il restait des terres inconnues, il voulait fonder sur elles un nouvel empire. En quête d'actions d'éclat, et assoiffé de gloire, Bougainville lut l'*Histoire des navigations aux terres australes,* s'enthousiasma pour la grande entreprise, et partit.

Quand il eut créé, à l'est de la pointe extrême de l'Amérique du Sud, sa colonie des îles Malouines, quand il l'eut consolidée et affermie par un second voyage, et qu'il revint en France, le Président connut une des plus vives émotions de sa vie. « Je viens d'avoir une grande, une très grande joie, si grande que j'en ai fait un saut. Bougainville arriva hier de son second voyage aux terres australes... Nous le croyions perdu, ce pauvre diable. Il avait fait la folie de partir avec une seule petite frégate, sans ressources pour lui, pour sa colonie prisonnière, s'il lui fût arrivé malheur, sous la promesse qu'on lui avait faite de faire suivre peu après un autre bâtiment, et l'on n'en a rien fait. C'est un diable pour le courage et pour les entreprises... Enfin, j'ai donc réussi à mettre le

cœur au ventre à quelqu'un de la nation ! » Il avait envie de prendre la mer, pour aller voir de ses yeux cette merveille.

Mais sa grande joie fut trop brève. Et nous, quand nous relisons l'histoire, quand nous nous rappelons que, sous la pression de l'Angleterre, Bougainville dut céder les îles Malouines à l'Espagne, qui les revendiquait comme le prolongement de ses possessions de l'Amérique du Sud ; qu'il eut du moins permission d'aller tenter sa chance dans les mers du Sud, l'année 1766 ; qu'avec la frégate *la Boudeuse* et la flûte *l'Étoile*, il fit vaillamment le tour du monde ; qu'au cours de son voyage, il aborda à Tahiti, la nouvelle Cythère, et découvrit les îles Samoa ; que, non loin du continent australien, « il se trouva entouré de dangers si grands que, vu l'état de son équipage et le manque de provisions, il n'osa pas avancer, et continua sa route » : alors nous souffrons, comme devant un épisode trop connu d'une histoire éternelle; les individus, si hardis qu'on les suppose, et si courageux, et si grands, ne suffisent pas, quand ils ne sont pas soutenus par la forte volonté d'une nation. Le but que Bougainville a manqué, les Anglais vont l'atteindre, grâce à leur ténacité.

Vers le même temps, en effet, un Anglais s'était mis à traduire l'ouvrage du Président de Brosses, suivant une méthode tout à lui. Ce John Callender n'était pas fort gêné : partout où l'auteur avait écrit *France* et *Français*, il substituait *Angleterre* et *Anglais* : de sorte que les invites et les exhortations s'adressaient maintenant aux sujets de Sa Majesté britannique, et les pressaient de compléter leur empire en l'étendant jusqu'aux extrémités du monde : les Anglais, « unis, respectés, possédant une marine intacte, invincibles, aidés par des officiers de marine les meilleurs du monde, soumis à un souverain animé du désir de voir prospérer son pays » ; les Anglais, étant donné « la nature de leur gouvernement, le génie de leurs peuples, l'habileté et le courage bien connus de leurs navigateurs », devaient tout naturellement se substituer aux Français, d'après l'astucieux John Callender, qui ne nommait même pas le Président de Brosses et se contentait de faire allusion à « un savant auteur français » : *sic vos non vobis...* Bientôt un autre Anglais, Alexandre Dalrymple, complétait, corrigeait, précisait l'*Histoire des Navigations aux Terres australes*, mettant au point ce précieux instrument de

découverte, à l'usage de son pays. Bientôt le lieutenant Cook recevait la mission accessoire d'aller observer dans la mer du Sud le passage de Vénus sur le disque du soleil, et la mission principale d'aller rechercher le continent qui devait se trouver entre la Nouvelle Zélande et l'Amérique, pour en prendre possession au nom de l'Angleterre : ce qu'il fit.

* * *

Il y avait encore, en ce temps-là, une place suffisante pour permettre aux grands rêves de prendre leur essor ; assez d'inconnu sur notre planète pour solliciter l'imagination et l'action, tout à la fois. Il est vrai qu'on commençait à se plaindre des déplacements trop faciles, des communications trop rapides ; mais quelques projets ambitieux gardaient la saveur de l'impossible. Je lis dans une lettre que l'abbé Galiani adressait à Diderot, le 5 septembre 1772, le passage que voici : « Je suis bien aise que le goût des voyages reprenne dans notre siècle ; c'est la seule chose qui agrandisse l'homme et relève la nature de son génie, que la découverte des nouvelles terres. On ne saurait pourtant s'empêcher d'admirer combien peu de peine il nous coûte d'aller dans des pays inconnus, soit par terre ou par mer, en proportion de celle qu'avaient nos ancêtres. Voyez de combien nous sommes énervés, amollis, dégradés. Tous les progrès des sciences n'ont pas pu balancer le reculement de la vigueur et de la vraie valeur. Il faut fortement insister sur deux espèces de voyages : par mer, aux terres australes ; par terre, traverser l'Amérique depuis Québec jusqu'à la mer du Nord de la Californie. Voilà les deux objets vraiment utiles. Il y aurait le troisième, de percer dans le milieu de l'Afrique : mais nous n'en ferons rien, il est trop fort pour nous. »

Aujourd'hui, nos avions prennent le chemin des terres australes. Traverser l'Amérique depuis Québec jusqu'à la mer du sud de la Californie, c'est une excursion de vacances. Nous avons percé dans le milieu de l'Afrique ; l'entreprise n'a pas été trop forte. Pour retrouver quelque possibilité d'évasion, pour nous empêcher de nous contraindre, de nous heurter, et de nous battre, devrons-nous aller jusqu'aux astres?

PAUL HAZARD.

ESSAI SUR LE SCOUTISME

Chapeau kaki à larges bords, foulard de teintes variées noué en triangle, la pointe dans le dos, chemise également kaki ou jersey bleu, culotte arrêtée au-dessus du genou, bas à revers, long bâton à la main, et, comme insigne, la croix de Jérusalem, l'arc ou le coq, les scouts passent par petits groupes, attentifs, souriants, expansifs et recueillis.

Ils s'engouffrent dans le métro, prennent d'assaut les compartiments d'un wagon, chantent, s'interpellent, et l'on est sur le point de songer qu'ils sont bien jeunes pour être ainsi lâchés en liberté, quand on s'aperçoit qu'une souple discipline règle leurs mouvements et que, dans ce désordre apparent, tout, mystérieusement, s'harmonise et s'ordonne.

Où vont-ils ? Ils quittent pour quelques heures, ou plus rarement pour quelques jours, les rues de la ville et s'enfoncent dans les bois. Certains de s'écrier aussitôt : « Ils vont faire du camping. » S'agit-il bien de camping ? Oui et non. Le camping n'a pas d'autre dessein, d'autre but, que sa réalisation ; c'est l'art pour l'art du naturisme. Il est ici question de tout autre chose. Les scouts vont bien camper, sans doute, — à part les petits malades, les infirmes, les arriérés, ceux qui se trouvent, momentanément ou pour toujours, en marge de la vie normale et dont s'occupe le scoutisme dit « d'extension », il n'est pas de véritables scouts sans plein air, — mais, camper, pour eux, n'est qu'un moyen, le meilleur que l'usage leur ait enseigné, d'atteindre leur idéal. Que veulent donc les scouts ? Et, d'abord, d'où viennent-ils ? Quelle est leur méthode ? Comment sont-ils organisés en France ? C'est ce que nous allons essayer d'exposer.

ORIGINE DU SCOUTISME

Le scoutisme est d'origine anglaise et coloniale. Fondé, en 1907, par Baden Powell, il est, selon la juste remarque du R. P. Jacques Sevin, l'existence même de son auteur. Il se présente donc, non comme une construction artificielle de l'esprit, mais comme un produit de l'expérience ; ses pièces n'ont pas été assemblées par un bureaucrate, mais par un conducteur d'hommes. Il ne nous apparaît pas avec la raideur, l'étroitesse d'un système ; il conserve, au contraire, la souplesse de la vie.

J'ai dit que le scoutisme était d'origine coloniale. Baden Powell a passé en effet la plus grande partie de sa vie militaire aux colonies. Lieutenant en 1878, capitaine en 1883, aide de camp du gouverneur de l'Afrique du Sud en 1887, officier de renseignements au Zoulouland en 1888, chef d'état-major du général French, colonel en 1897, général en 1900, l'emploi, pendant la guerre du Transvaal, de jeunes « éclaireurs » au siège de Mafeking, lui suggère de transposer cette méthode à l'usage des garçons et d'en faire un système d'éducation. Après son livre, *Scouting for Boys*, après une expérience pratique au camp de Brownsea, il donne sa démission de l'armée et se consacre entièrement au scoutisme qu'il vient de fonder. Il a alors cinquante-trois ans.

Ce qu'il a fait pour ses recrues qui manquaient, trouvait-il, de caractère, d'esprit d'initiative, de « débrouillardise », il le fait pour la jeunesse civile chez qui il découvre les mêmes défauts, dus à l'excès de bien-être d'une civilisation trop raffinée. Ainsi le « mouvement », aujourd'hui profondément, essentiellement pacifique, a, par une coïncidence singulière, pris naissance pendant les troubles de la guerre, et s'est adressé, tout d'abord, aux troupes en campagne, aux éclaireurs surtout. Ces éclaireurs avaient, aux colonies, à parcourir de vastes espaces, à traverser d'immenses étendues de forêts souvent inexplorées ; le succès de leur mission dépendait donc de leur endurance, de leur ingéniosité, de leur courage. Ils devaient savoir s'orienter, suivre une piste, faire leur cuisine en plein air, observer, interpréter, rester en liaison, malgré la distance, au moyen de signaux convenus. Perpé-

tuellement aux aguets, il leur fallait enregistrer et comprendre le moindre son, le bruissement du feuillage, le heurt d'une pierre, la chute d'une branche, qui pouvait révéler une présence dissimulée.

« Mais, dit Baden Powell, outre les éclaireurs de guerre, il y a aussi des éclaireurs de paix, des hommes qui, en temps de paix, font une besogne qui exige le même genre d'habileté. » Il ajoute : « S'il n'est pas possible d'emmener les garçons et les filles dans les forêts lointaines pour les instruire au contact de la grande nature, on peut cependant mettre à leur portée un peu de ce que les forêts nous enseignent. » Ne soyons donc pas surpris de voir le scoutisme évoluer sur un fond de nature et passionnément épris du mystère des bois, des vastes horizons et du grand air. C'est par là qu'il ressemble à son ancêtre militaire et colonial.

Baden Powell a-t-il créé de toutes pièces sa méthode ? Non, certes ! il n'y a pas de génération spontanée. L'idée de fortifier la race par une vie moins artificielle, en pleine nature, avait séduit, avant lui, en même temps que lui, des hommes de lettres et des hommes d'action. Un certain nombre de réalisations avaient même été tentées avec succès ; mais, son œuvre à lui, il l'a vécue ; au cours d'expériences directes et quotidiennes, il l'a mûrie, retouchée, modifiée ; il en a retranché les parties caduques, provenant de souvenirs ou de lectures, ne gardant que l'essentiel, ce qui résiste, s'accorde à l'emprise directe des faits. Tout ce qu'il a observé, médité, se confronte, se groupe, s'harmonise ou s'élimine, élaborant peu à peu, au cours d'une irrésistible gestation, cette chevalerie moderne : le scoutisme.

Qu'est-ce donc que le scoutisme ? Écoutons son fondateur. Il faut toujours revenir à lui. On peut le prendre, dit-il. « comme un complément à la formation que donne l'étude, complément propre à combler certaines lacunes inévitables du programme scolaire ordinaire. En un mot, c'est une école de civisme par le moyen de la nature ». On voit tout de suite, par cette définition, en quoi il diffère du camping, simple divertissement. Il est, lui, un mouvement auxiliaire de l'éducation.

Certes, il ne fait pas fi du divertissement. Il sait que, pour l'enfant, le travail qui n'est pas attrayant prend la forme d'un

pensum ; aussi lui a-t-il permis de « jouer tout ce qu'il aime ». Son principe actif est le jeu, mais un jeu bien particulier, permettant à celui qui y participe d'être, dans la joie, son propre éducateur. Le jeu scout est toujours orienté vers un enseignement ou vers un perfectionnement moral. Il est épuré par les chefs responsables ; il possède ses lois, qu'un véritable scout ne saurait, sans faillir à son devoir, transgresser.

Certains détracteurs du scoutisme insinuent qu'il tend à supplanter l'école. Sa définition même prouve à quel point cette accusation est injuste et fausse. « Complément », « mouvement auxiliaire », ces termes montrent bien qu'il n'a d'autre ambition que celle d'aider, de suppléer, de combler certaines lacunes inhérentes à tout enseignement officiel.

Sur quel point insiste-t-il pour combler ces lacunes ? Il accroît la valeur individuelle par le développement du caractère, de la santé, de l'habileté manuelle. Il apprend à l'enfant à vivre, non seulement pour lui, mais pour les autres. Il développe son altruisme. Il s'efforce d'illustrer pratiquement la théorie enseignée dans les classes. Et, pour cela, il se met à l'école de la nature.

L'ÉCOLE DE LA NATURE

L'enfance est un domaine mystérieux où pénètrent avec beaucoup de peine les grandes personnes, ces êtres qui n'existent, semble-t-il, que pour défendre tout ce qui est amusant et pour gronder. Ce royaume, qui s'étend à l'aube de la vie, possède son langage, ses coutumes, ses secrets. Les songes et les fées s'y sont réfugiés. L'imagination y règne, toute-puissante, suggérant à ses petits sujets les plus charmants projets, mais aussi les plus troubles désirs, les plus dangereuses passions. Séduisant, mais inquiétant pays dont, seule, la maman peut franchir les frontières, parce qu'elle sait se mettre à la taille de ses habitants, mais qu'elle ne peut pourtant pas toujours comprendre, parce qu'elle aussi a changé de climat, et que les choses ne sont plus pour elle que ce qu'elles sont.

Et voilà le miracle du scoutisme ; de ce pays, il a su faire la conquête intégrale. Il a purifié le songe, l'a clarifié, colonisé, pacifiant ses forces rebelles, les disciplinant, les orientant vers

la beauté, et vers l'amour du prochain. Et quel est son auxiliaire ? La nature.

« Mettre le royaume du scoutisme dans les bois, a dit Mgr Bruno de Solages, lui attribuer, comme domaine à évangéliser, le rêve, le romanesque, le jeu, ce n'est peut-être pas si mal trouvé que cela... Mais alors, me direz-vous, nous sommes en dehors du réel ? Mais non, mes amis, vous êtes en plein dans le réel... Le rêve en dehors de la réalité ? Le romanesque en dehors de la vie ? Le jeu proscrit du domaine de l'humain ? Mais avez-vous donc des yeux pour ne pas voir, et peut-on ignorer à ce point la science de l'homme ? Le rêve est, en ce monde, une des plus puissantes, j'allais dire une des plus terribles réalités... »

C'est vers le roman d'aventure, et non vers le roman sentimental, que le scoutisme dirige ses troupes. Les aventures ? L'enfant ne les aime-t-il pas d'instinct ? N'en invente-t-il pas sans cesse avec ses camarades ? Le grenier familial, sa pénombre poussiéreuse, ses lucarnes rondes comme des yeux de géant, ses toiles d'araignées entre les poutres, ses meubles amputés, éventrés, ses souvenirs délaissés où s'est réfugiée l'âme des années écoulées, ne devient-il pas le centre d'expéditions secrètes et passionnantes ? Et s'il a le privilège de posséder un jardin, voire même un jardinet, le plus humble, le plus rachitique massif ne se transforme-t-il pas en impénétrable forêt, le bassin où nage mélancoliquement un poisson rouge, en océan illimité aux terrifiantes tempêtes, et tout, depuis le sarment jusqu'au chiffon et au caillou, ne s'anime-t-il pas, vêtu de haillons ou de pourpre, silhouettes de bandit, de sorcière, de sauvage grimaçant, de prince charmant ou de reine de légende, selon les besoins du moment et les nécessités de la pièce qu'il invente ou qu'il joue ?

Le scoutisme s'est emparé de cette faculté créatrice, de ce don de métamorphoses, et, sans en avoir l'air, il en devient le metteur en scène. Il installe l'enfant dans les bois, dans la campagne, sur la montagne, au bord de la mer ; il lui laisse le soin de tracer son scénario ; mais, invisible dans les coulisses de feuillages, de rochers, ou de sable, ce scénario, il le retouche, afin de mêler à l'aventure, qui, sans son intervention, se déroulerait dans le vague et l'incohérence, la réalité, aussi belle, plus belle même ici que le songe. Il garde au petit l'illu-

sion qu'il s'amuse, simplement, mais il l'instruit en l'amusant. Il lui apprend à respirer, à se fortifier, à comprendre que, derrière le mur de son enclos, il existe d'autres enclos, habités, comme le sien, par des êtres qui travaillent, souffrent, luttent, espèrent ; à s'adapter aux circonstances, à surmonter les obstacles, à observer, à se recueillir, à respecter la vie partout où elle se manifeste, chez les hommes, les animaux et même chez les plantes. Ainsi en transposant sa rêverie, en l'arrachant du domaine de la pure fiction, pour l'enraciner dans le terroir, dans son terroir, le scoutisme lui rend accessible peu à peu la notion de l'entr'aide et, en lui découvrant les beautés qui l'environnent, lui révèle l'existence de Dieu.

LA RELIGION, AME DU SCOUTISME

Car, ne l'oublions pas, la religion est l'âme du scoutisme ; elle l'inspire et l'ennoblit. Elle préside à ses mouvements, à ses cérémonies. Elle accompagne les scouts sur la route, à l'heure crépusculaire, où, parmi les premières ombres, paraissent les premières étoiles ; elle chante avec eux pour qu'ils oublient la fatigue. Elle s'installe au milieu d'eux, autour du feu de camp, et, par sa présence, elle situe cette joyeuse flambée dans le cadre mystique qui lui convient ; elle suit l'enfant à son foyer, lui rappelant qu'il doit le servir, s'y faire apprécier, aimer, et, par son sourire, faciliter la tâche de ses parents ; car le scoutisme, s'il n'a pas la prétention de remplacer l'école, a encore moins celle de se substituer à la famille. « Une organisation comme la nôtre, écrit Baden Powell, manquerait son but si elle ne donnait pas à ses membres une connaissance de la religion... et le christianisme est pour la vie de tous les jours et pas seulement une religion pour les dimanches. » Le scoutisme, lui aussi, se poursuit dans la vie de chaque jour : il ne se perd pas en quittant l'uniforme.

Il est école de la nature et non pas, comme l'observe finement le Révérend Père Rimaud, directement étude de la nature. « L'étude, ici, n'est qu'un moyen nécessaire, une condition. Nous ne menons pas les scouts au camp d'abord pour leur faire connaître la forêt, les prairies, les oiseaux, les saisons, ou même la géographie, mais pour en faire des hommes

par une vie naturelle dans la nature, une vie dominée, réglée par la loi scoute, loi chrétienne et, si on l'entend bien, proprement surnaturelle... »

Cette loi, quelle est-elle ? Elle fait appel à l'honneur du garçon, à sa loyauté envers son pays, ses parents, ses chefs et ses subordonnés. Le scout, en effet, doit être loyal, courtois, chevaleresque. Il doit être aussi l'ami de tous sans distinction de classes ; il aimera les animaux, ses frères inférieurs ; il sera propre « dans ses pensées, dans ses paroles, et dans ses actes ». Cette loi, il s'engage à la respecter, l'appliquer, en prononçant solennellement sa « Promesse ». Car chaque scout est un volontaire ; rien ne l'oblige à le devenir, rien ne l'oblige à le rester. Réclamer le scoutisme obligatoire est une absurdité, un non-sens. Il n'a sa raison d'être, il ne se comprend que libre. Et cela est tellement vrai que les pays dits « totalitaires » l'ont immédiatement supprimé. Pourquoi ? C'est qu'au lieu de soumettre l'individu à la masse, de le noyer dans la communauté, il l'exalte, au contraire, pour le plus grand bien de tous. Il n'ignore pas, selon l'expression du chanoine Chevrot, dans ses Conférences de Notre-Dame, que l'innovation de l'Évangile « fut de désenliser la personne humaine de la collectivité qui, jusqu'alors, l'avait absorbée, d'affirmer sa dignité foncière et de revendiquer pour elle ses libertés nécessaires ».

Cette loi, il s'efforce de la mettre en application par sa « Bonne Action » quotidienne, sa B. A. « Le garçon, dit Baden Powell, a un penchant naturel vers le bien, pour peu qu'il ait une façon pratique de l'exercer. La B. A. va au-devant de ce penchant, le développe, et ajoute un esprit de charité chrétienne à l'égard du prochain. »

En dehors des résultats immédiats qu'elle obtient, tous d'ailleurs tenus secrets et dont les bénéficiaires eux-mêmes, souvent, ne soupçonnent pas les auteurs, le scout, grâce à elle, s'entraîne au service d'autrui.

PATROUILLE ET « BADGES »

Pour atteindre ses buts, pour réaliser sa méthode, comment le scoutisme va-t-il procéder ? Contrairement à nos institutions politiques, il applique la loi du petit nombre. La

« patrouille » est en effet son élément fondamental, celui qui supporte l'édifice et dont tout dépend. Or, la patrouille ne comprend que six ou huit garçons. Son chef est du même âge, ou presque, que ses camarades. Comment, s'écrient les esprits chagrins, c'est à un enfant que l'on confie la direction d'autres enfants ? Eh ! oui, et voilà précisément le trait de génie du scoutisme. Ce chef fait partie encore de ce domaine mystérieux des tout-petits, dont j'ai parlé plus haut, ou, s'il en est sorti, il vient à peine d'en franchir le seuil. Il n'a eu le temps d'oublier ni son langage, ni ses coutumes ; il saura donc trouver, naturellement, d'instinct, les mots qui conviennent, et, puisque le jeu est un des grands moyens d'éducation du scoutisme, nul ne saura mieux, sans adaptation, je dirais volontiers sans traduction nécessaire, le rendre attrayant à ses compagnons. Responsable, il prend tout de suite conscience de sa mission. Lié par sa promesse, cette mission il l'accomplira pour le plus grand bien de tous. Lui-même reste, naturellement, sous la surveillance de ses chefs auxquels il doit une stricte obéissance...

Un des desseins du mouvement, écrit le Père Sevin, « étant de donner à l'enfant une préparation lointaine à son métier futur, l'étude des brevets spécialisés, ou « badges » réclame ses droits ». Qu'est-ce donc que le « système des badges » ? Le même auteur va nous renseigner. On entend par là, la « méthode qui consiste à faire de chacune des matières de l'enseignement l'objet d'un examen distinct, que le scout subit *à son choix*, et à sanctionner cet examen par la collation d'un insigne circulaire en drap brodé, qui se porte cousu à l'une ou l'autre des manches de la chemise d'uniforme. Cet insigne, ou « badge », témoigne que le scout a acquis une certaine valeur dans une branche déterminée » : imprimerie, reliure, dessin, électricité, secourisme, jardinage, apiculture, etc.

LE SCOUTISME EN FRANCE

Le mouvement scout en France se divise en trois associations ayant communauté de loi, de promesse, de B. A., de patriotisme, mais présentant cependant quelques différences, au point de vue religieux notamment : *les Éclaireurs de France, les Éclaireurs unionistes de France, les Scouts de France.*

Les *Éclaireurs de France*, les premiers fondés, sur l'initiative du lieutenant de vaisseau Nicolas Benoit, avec en 1910 la troupe du pasteur Galienne, en 1911 la troupe de l'École des Roches, sont neutres au point de vue religieux. Cette fédération s'inspire de la pensée des fondateurs de l'École publique. Elle est ouverte à tous « sans distinction d'origine, de race ou de croyance. Elle enseigne la loi de l'éclaireur, l'amour de la France et l'amour de la paix entre les peuples. Chacun de ses membres, adhérent ou non à un culte, est assuré de trouver au sein de la Fédération, auprès de ses chefs et camarades, respect et sympathie. La Fédération ne relève d'aucun parti et s'interdit toute propagande politique ou religieuse ». Elle est de tendance particulièrement sportive et universitaire : l'insigne de ses membres est l'arc.

Les *Éclaireurs unionistes de France*, fondés en 1911, sont, avec une très grande largeur d'esprit, d'inspiration protestante. Leur double dessein est « d'offrir aux églises protestantes un moyen efficace de poursuivre leur action de formation protestante sur les jeunes garçons qu'elles dirigent et d'organiser des meutes, troupes et équipes d'inspiration nettement chrétienne pour les familles nombreuses en France, qui, sans se rattacher à une église définie, tiennent à ce que leurs enfants reçoivent une formation religieuse ». Ils aiment la gaieté. Ils se tiennent « à égale distance du pessimisme de certains théologiens » et de l'optimisme de Jean-Jacques Rousseau. Les faits importants de la vie des E. U. sont soulignés par des actes religieux. Les « cultes » sont l'âme de ce mouvement. Les *Éclaireurs unionistes* portent comme insigne le coq.

Les *Scouts de France*, les derniers venus, mais, aujourd'hui, de beaucoup les plus nombreux, groupèrent leurs formations éparses, dont la première, celle de Nice, datait de 1911, en une organisation nationale, au mois de juillet 1920. Cette association est celle des scouts catholiques. Elle fonde en 1923 son premier camp-école de chefs, au château de Chamarande. Fidèle absolument, au point de vue scoutisme, à Baden Powell, comme les deux autres associations, elle a dû, en tant que mouvement d'action catholique, apporter à sa constitution intérieure certaines modifications indispensables. C'est ainsi qu'elle prévoit, — je cite ici M. l'abbé Lenoir dans son beau livre : *le Scoutisme français*, — « à tous les stades de la

hiérarchie, depuis la direction générale jusqu'à celle de la plus petite unité, la présence simultanée d'un chef et d'un aumônier ». Les *Scouts de France* ont pour insigne la Croix de Jérusalem.

Depuis 1928, le *Bureau interfédéral* coordonne l'action des trois associations. « Louveteaux », « scouts ou éclaireurs », « routiers » composent, selon l'âge respectif de leurs membres, l'ensemble du scoutisme français, avec les formations féminines : la *Fédération des Éclaireuses* et les *Guides*, ces dernières catholiques. Ces trois associations, soumises à une loi identique, la loi scoute, mais agissant dans des milieux différents, tendent toutes, en parfait accord, vers le même idéal. Ce sont trois expressions différentes d'un même visage.

Le scoutisme rassemble, de temps à autre, dans ses *Jamboree*, les scouts appartenant à toutes les nations, sauf celles, je l'ai signalé déjà, des régimes totalitaires. Baden Powell est devenu chef d'une armée mondiale de la paix, d'une armée de la jeunesse. Il commande à près de quatre millions de jeunes gens, de toutes races, de toutes couleurs. Il a réalisé ce miracle de faire surgir une légion universelle en exaltant, dans chacune de ses divisions, l'amour de la patrie.

Et c'est ici que se révèle à nouveau l'influence de la religion qui, nationale dans chaque pays, n'en règne pas moins sur la terre entière. Le scoutisme est, comme elle, éminemment national ; chaque scout, chez nous, travaille de tout son cœur, de toutes ses forces, à la grandeur, au rayonnement de la France. A côté du drapeau vert qui est partout celui des scouts, c'est donc sous les plis du drapeau tricolore que s'abritent nos trois associations. Il est toujours présent. Ce sont ses couleurs que, silencieux et recueillis, les scouts hissent sur le camp, dès que chante l'alouette invisible dans le jour naissant ; elles encore qu'à la tombée de la nuit ils amènent aux premiers scintillements des étoiles, et c'est à une véritable rénovation française que travaillent ces volontaires de l'honneur, tandis que l'ombre du Chevalier sans peur et sans reproche, l'ombre de Bayard, en souriant les accompagne.

JEAN RENOUARD.

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

LE CHAUD ET LE FROID

Est-il nécessaire de définir le chaud et le froid ? Et, dans le cas de l'affirmative, quelles définitions en donner ? Questions oiseuses pour un ignorant, ardues pour un physicien. Pour le premier, ses sensations suffisent et lui font connaître tout ce qu'il désire savoir ; pour le second, une réponse en quelques mots est impossible. Il a fallu passer par bien des tâtonnements, par bien des erreurs, avant que ces notions se précisent et se fondent dans la notion de *température*, d'abord repérée sur une échelle arbitraire, beaucoup plus tard définie sans ambiguïté et mesurée avec précision.

Et peu à peu l'étendue accessible du domaine des températures s'est élargie, tant vers le haut que vers le bas. Vers les températures élevées, ce sont encore les étoiles qui offrent les plus hautes valeurs, et de beaucoup ; nous sommes bien loin de pouvoir atteindre dans nos laboratoires ces hautes températures stellaires ; le progrès a été surtout de savoir les mesurer, et aussi de savoir utiliser les températures que nous pouvons produire. Vers les grands froids, c'est le laboratoire qui bat la nature ; peu à peu, on est arrivé à des températures de plus en plus basses, et, tout récemment encore, des résultats nouveaux et remarquables ont été obtenus. Il s'en faut de bien peu que l'on soit arrivé à la limite du froid, au *zéro absolu*, car il y a une limite pour le froid, tandis qu'il n'y en a pas pour les températures croissantes. On savait depuis longtemps quelles transformations remarquables subit la matière aux températures élevées, qui sont d'un puissant secours pour les

chimistes ; la découverte des propriétés extraordinaires de la matière aux très basses températures a été pour les physiciens un sujet de profond étonnement.

L'ÉCHELLE DES TEMPÉRATURES

C'est de nos jours seulement que s'est achevée, ou presque, cette course au chaud et au froid jalonnée par des chiffres précis ; il faut cependant remonter à trois siècles en arrière pour trouver les premiers essais en vue d'exprimer en chiffres le chaud et le froid. L'école de Florence, suivant les traces de Galilée, avait déjà construit un *thermomètre*, qui devait ressembler beaucoup à ceux que chacun de nous consulte à sa fenêtre ou dans son appartement : un liquide augmente de volume quand on le chauffe, d'où l'idée de *repérer* les températures par le volume qu'occupe un liquide dans un récipient de forme appropriée. Une graduation arbitraire donnait une indication, qui n'avait aucun rapport simple avec celle d'un autre instrument ; ceux-ci disparus, les mesures perdent toute signification. Plus tard, l'idée ingénieuse des *points fixes* vint donner aux mesures une base un peu plus solide. La chose nouvelle et importante était que certains phénomènes naturels, fusion, ébullition, se font à une température invariable ; la fusion de la glace, l'ébullition de l'eau furent, après quelques tâtonnements, universellement adoptés comme « points fixes ». Mais cela ne fait pas disparaître l'arbitraire : deux thermomètres faits avec des liquides différents ne sont pas forcément d'accord en dehors des points fixes.

Un nouveau pas fut fait par la découverte des propriétés des gaz, qui exigea plus d'un siècle d'efforts, de Boyle et Mariotte à Charles et Gay-Lussac, en passant par Lavoisier. A très peu près, tous les gaz se comportent de la même manière sous l'influence de la chaleur et de la pression. Il en résulte la possibilité de construire un *thermomètre à gaz*, régulateur de tous les autres, moins arbitraire que les thermomètres à liquide, puisqu'il s'appuie sur les propriétés communes à tous les corps dans l'état gazeux, qui est le plus simple des états de la matière.

La définition des températures par le thermomètre à gaz était un grand progrès ; ce n'était pas encore la solution

définitive. L'identité de propriétés des différents gaz n'est qu'une approximation ; il faut choisir l'un d'eux, et il reste une part d'arbitraire. D'autre part, aux très basses températures que nous savons atteindre aujourd'hui, tous les gaz deviennent solides ; l'état gazeux n'existe plus, et l'échelle du thermomètre à gaz perd toute signification.

Il fallait, pour arriver à la vraie définition des températures, indépendante de tout arbitraire et de toute fantaisie, qu'un sang nouveau fût infusé à la physique ; il fallait qu'un esprit réaliste et isolé, un ingénieur génial, songeât en philosophe au fonctionnement de la machine à vapeur ou plutôt de la « machine à feu », où l'on voit de la chaleur employée à une œuvre utile. Un corps qui se dilate par la chaleur, gaz, liquide ou barre rigide, peut pousser devant lui un obstacle, soulever des poids, faire monter de l'eau, abattre un mur, en un mot produire du travail mécanique. On le faisait depuis longtemps, mais les physiciens n'avaient pas songé à chiffrer la quantité de travail que peut produire une quantité donnée de chaleur, et les ingénieurs avaient assez à faire pour perfectionner et rendre pratique la construction des « machines à feu ». Sadi Carnot, officier en disponibilité sous le régime de la Restauration, ingénieur amateur sans préoccupation immédiatement utilitaire, se met à penser à ces questions et fonde la science appelée plus tard *thermodynamique*. Cette nouvelle manière de raisonner était si inattendue que, lorsque parut, en 1824, la brochure de quarante pages intitulée : *Réflexions sur la puissance motrice du feu*, personne ne comprit ; cette belle œuvre aurait été perdue, si le grand physicien britannique lord Kelvin n'avait littéralement découvert Sadi Carnot, mort depuis quinze ans, à qui il ne cessa de rendre hommage.

Et puisqu'il y a, dans la possibilité du travail produit, quelque chose qui ne dépend que des degrés de chaleur, il doit y avoir un moyen de définir les températures sans aucune référence aux fantaisies des propriétés de telle ou telle substance. A l'échelle de température ainsi définie les physiciens ont donné le nom d'échelle absolue ; en hommage à lord Kelvin, on a pris l'habitude de faire suivre de la lettre K les nombres qui expriment les températures ainsi définies.

Mais *définir* n'est pas *mesurer*, et la définition de la tempé-

rature absolue ne se laisse pas facilement transformer en méthode de mesure. Heureusement, les propriétés simples des gaz permettent de relier l'échelle du thermomètre à gaz avec l'échelle absolue. Avec quelques conventions fort naturelles on trouve que la glace fondante, point fixe *zéro* dans l'échelle centigrade habituelle, correspond à 273° dans l'échelle absolue. Il est vrai qu'aux très basses températures le thermomètre à gaz n'existe plus ; l'échelle absolue subsiste seule, avec son *zéro absolu*, limite du froid. Les mesures deviennent difficiles et un peu incertaines ; nous y reviendrons.

Les considérations thermodynamiques, celles de Carnot et de Kelvin, sont indépendantes de toute idée préconçue sur la constitution de la matière, et c'est ce qui en fait la force et la beauté. On ne peut cependant plus nier l'existence réelle des molécules, éléments de toute matière. La température s'interprète alors comme la mesure de l'énergie d'agitation des molécules. Et l'on devine la raison pour laquelle l'échelle des températures est illimitée vers le haut, tandis qu'elle est limitée du côté du froid par un « zéro absolu » : si rapide que soit une agitation, on peut en concevoir une plus rapide encore, correspondant à une température encore plus élevée, tandis que le repos complet est une infranchissable limite de lenteur ; c'est le zéro absolu, où les molécules n'ont plus aucune agitation et restent immobiles les unes par rapport aux autres. La limite du froid apparaît, d'un certain point de vue, comme l'état le plus simple de la matière.

LES HAUTES TEMPÉRATURES

Élever la température d'un corps, c'est donc augmenter l'énergie d'agitation de ses molécules, et cette danse plus rapide se traduit, comme effet secondaire, par les changements bien connus dans l'aspect et les propriétés de la matière. Produisant le relâchement, puis la rupture des liens entre les molécules, l'agitation plus vive fera passer un corps solide à l'état liquide, puis à l'état gazeux. Les chocs devenant plus violents, les molécules elles-mêmes peuvent être brisées en molécules plus simples, et finalement en atomes ; la chimie des très hautes températures est celle des atomes séparés, parfois même, à leur tour, en partie brisés. Et tout cela ne peut

se produire, à partir d'un corps pris à la température ordinaire où les agitations sont relativement modérées, qu'aux dépens de quelque autre énergie, parfois venue de très loin, ou prise sur place.

L'énergie venue du soleil sous forme de radiations se transforme en énergie d'agitation moléculaire, c'est-à-dire en chaleur, chaque fois qu'elle est absorbée par un corps. C'est cette énergie qui maintient la terre à la température où nous pouvons vivre ; sans elle, notre planète se refroidirait presque jusqu'au zéro absolu, et toute vie serait abolie.

C'est l'équilibre entre l'énergie ainsi reçue par la terre et celle que notre planète perd par rayonnement dans l'espace qui fixe cette température moyenne où nous vivons ; mais le rayonnement solaire permet de produire des températures bien plus élevées, en le concentrant au moyen d'un miroir concave ou d'une lentille. Sans remonter jusqu'à Archimède, ce procédé pour obtenir des températures très élevées, abandonné aujourd'hui peut-être à tort, a été en honneur dans les laboratoires d'autrefois ; l'ancienne Académie des Sciences possédait une grande lentille destinée à concentrer les rayons solaires et qui servit à diverses recherches de chimie, entre autres à la célèbre expérience de Lavoisier sur la combustion du diamant.

Parmi les moyens purement terrestres pour élever la température, le frottement est un des plus simples, qui transforme l'énergie mécanique en énergie d'agitation moléculaire, transformation plus souvent nuisible qu'utile. La méthode chimique, combustion vive, le feu, est la plus usuelle, depuis la plus haute antiquité. A la technique traditionnelle des flammes les modernes ont ajouté l'emploi de nouveaux combustibles, et, par l'emploi de l'oxygène au lieu de l'air, ont trouvé le moyen d'obtenir des températures beaucoup plus élevées. Celle de ces flammes ultra-chaudes qui connaît le plus grand succès est la flamme résultant de la combustion de l'acétylène dans l'oxygène, flamme dont la température dépasse largement 3000 degrés, et qui a donné lieu à d'importantes applications à la soudure des métaux.

Enfin, l'énergie électrique, avec sa souplesse et sa diversité de transformations possibles, a donné le moyen le plus puissant et le plus souple pour produire de la chaleur et élever la

température. Le courant électrique qui traverse un corps, fil métallique, liquide ou gaz, élève sa température, et cet échauffement n'a d'autre limite que la fusion du fil, l'ébullition du liquide ou la rupture du vase qui contient le gaz ; la course vers les hautes températures par la méthode électrique n'est limitée que par les propriétés de la matière. Sans entrer ici dans le détail technique, rappelons que la fusion de tous les métaux est devenue une opération relativement facile, et que cette possibilité a donné des méthodes remarquables pour la *soudure autogène*, sans interposition d'un autre métal. Ces méthodes de soudure, par le courant électrique ou la flamme de l'acétylène, ont pris une énorme importance dans toutes les constructions métalliques et sont en train de révolutionner certaines industries, comme celles des constructions navales et des ponts métalliques où la soudure commence à remplacer le rivet.

Les plus hautes températures atteintes pour des corps solides sont celles de l'arc électrique, où l'on approche de 4 000 degrés. Il semble que pour les gaz on obtienne des températures encore plus élevées pendant un temps très court, au moyen d'une violente étincelle ou par la volatilisation d'un fil par le passage d'un énorme courant électrique.

Mais les températures les plus élevées qui existent dans l'univers sont celles des étoiles, dont notre soleil est l'une des plus modestes. C'est une chose vraiment formidable que la quantité d'énergie envoyée sans trêve à travers l'espace par chacun de ces astres sous forme de rayonnement. Où les étoiles et le soleil trouvent-ils les réserves nécessaires pour alimenter cet effroyable gaspillage ? L'idée d'une combustion qui ferait du soleil l'analogue d'un immense brasier ne résiste pas à un instant d'examen, non plus que celle qui tirerait parti de l'énergie résultant d'une contraction progressive de la matière stellaire. Il faut penser, pour alimenter une étoile et maintenir sa très haute température, à des transformations beaucoup plus profondes de la matière, à une véritable dématérialisation des atomes ; le soleil enverrait de l'énergie aux dépens de sa propre substance, par une mystérieuse transformation de matière en lumière à la faveur d'une température considérablement élevée. Quelques anticipateurs hardis pensent qu'un jour l'homme sera maître de ces transformations des

atomes, et font déjà des projets pour l'utilisation des inépuisables réserves d'énergie qui seront ainsi mises à notre disposition ; avouons qu'il est un peu tôt pour se demander ce que l'on fera d'une découverte dont personne n'est capable d'entrevoir la réalisation.

Mais revenons à la température du soleil et des étoiles. Cette température, comment la mesurer ? Quel thermomètre placer en ces lieux inaccessibles ? Mais exactement le même que celui dont on se sert pour mesurer la température d'un four ou d'un arc électrique. Ces objets, il est vrai, ne sont pas inaccessibles ; mais il est inutile d'essayer d'y introduire matériellement un véritable thermomètre, toute matière y étant fondue ou volatilisée. Le seul contact possible entre nous et le four surchauffé est par l'intermédiaire du rayonnement émis, qui croît très vite quand la température monte, en même temps qu'il se modifie en qualité ; toute la thermométrie des très hautes températures se fait de l'extérieur, par le rayonnement. Dès lors, la distance n'est pas un obstacle ; on peut étudier le soleil et les étoiles aussi bien que l'arc électrique, et par les mêmes méthodes. Et l'on trouve, pour ces astres lumineux, des températures très élevées, qui s'échelonnent entre 2 000 degrés pour les étoiles les moins chaudes jusqu'à, peut-être, une quarantaine de mille pour les plus chaudes ; le soleil se maintient dans une bonne moyenne, avec une température de 6 000 degrés ; souhaitons qu'il y reste le plus longtemps possible, car tout changement important, dans un sens ou dans l'autre, serait une catastrophe.

Se figure-t-on bien ce que représente une température de 40 000 degrés ? L'énergie d'agitation des atomes y est énorme ; un atome d'hydrogène s'y agite d'une manière régulièrement désordonnée avec une vitesse qui est, en moyenne, de 30 kilomètres par seconde. Les chocs entre particules sont si violents qu'aucun assemblage moléculaire n'y résiste et que la matière n'y existe plus qu'à l'état d'atomes, et de ces atomes eux-mêmes sont arrachés un ou plusieurs *électrons* qui restent isolés et font partie du gaz surchauffé ; à cause de leur faible masse, ces électrons exécutent une danse encore plus effrénée que celle des atomes, avec une vitesse moyenne qui dépasse 1 000 kilomètres par seconde. Quant au

rayonnement émis, on ne peut le calculer que moyennant certaines hypothèses ; le résultat du calcul est véritablement effarant : chaque mètre carré, une surface grande comme celle de la table où j'écris, enverrait dans l'espace, sous forme de radiations, une puissance bien supérieure à celle de toutes les usines et machines de toute sorte qui existent en France. Et la plus grande partie de ce rayonnement est sous forme de radiations les plus courtes, capables de produire de violentes transformations dans tout atome de matière qu'elles rencontrent. Une étoile ultra-chaude serait un voisin singulièrement dangereux.

LE FROID

Le problème de la production du grand froid, de sa mesure, est bien plus difficile que celui du chaud. Il est bien plus facile d'élever la température que de l'abaisser. Il y a bien longtemps que l'homme a pris l'habitude de faire cuire ses aliments par la chaleur, et dans les plus pauvres demeures on trouve ce qui est nécessaire pour cela, tandis que l'usage des appareils frigorifiques pour conserver les aliments est d'introduction récente et reste, dans nos maisons, presque un objet de luxe. D'un point de vue plus scientifique, c'est seulement dans ces dernières années que le domaine des très basses températures a pu être exploré, et c'est là que les faits les plus inattendus ont été découverts.

A quoi tient cette inégalité entre le chaud et le froid ? Pourquoi les opérations qui élèvent la température ne peuvent-elles être faites en sens inverse pour l'abaisser ? En regardant les choses de haut, on s'aperçoit que cela est dû à la nature même de la notion de température. Élever la température d'un corps, c'est rendre plus violent le mouvement incohérent d'agitation moléculaire, c'est augmenter le désordre, et cela n'est pas difficile : tous les chocs incoordonnés, ceux qui se produisent dans les frottements, le choc des charges électriques sur les molécules, les chocs entre atomes qui se combinent, tout cela crée du désordre et élève la température. Mais ces opérations sont, comme disent les physiciens, *irréversibles* ; elles ne peuvent agir en sens inverse pour diminuer l'agitation qu'elles ont créée. Il est

plus facile de provoquer le désordre que de le faire cesser. En fait, les méthodes pour produire le froid sont d'un caractère très particulier, elles sont très différentes de celles qui nous servent d'habitude à élever la température. Voyons ce qu'elles sont.

Diminuer l'énergie d'agitation ? Comment faire ? L'énergie ne se perd pas, elle se transforme. La manière la plus directe, je serais tenté de dire la plus honorable, pour diminuer l'énergie d'agitation est d'en utiliser une partie à produire un résultat utile, qui sera une production de travail mécanique. C'est ce qui a lieu quand un gaz se détend en refoulant un piston, en soulevant des poids ou, d'une manière moins tangible, mais équivalente, en soulevant un peu l'atmosphère extérieure qui pèse sur les parois ; le gaz ainsi détendu se refroidit, et c'est un des moyens les plus directs et les plus efficaces pour produire du froid. De même, un liquide qui se vaporise, — et c'est encore une façon de détente, — se refroidit. Enfin, si l'on oblige un solide à fondre sans lui fournir de chaleur, si l'on fait fondre de la glace en lui ajoutant du sel, on abaisse sa température au-dessous de sa température de fusion habituelle.

Et cette sommaire énumération contient tous les moyens pratiquement employés, presque jusqu'à l'année dernière, pour abaisser la température. Les *mélanges réfrigérants* obtenus en ajoutant à la glace un sel qui l'oblige à fondre, ne nous mènent pas bien loin ; c'était cependant le seul moyen connu il y a un siècle, et l'on arrivait péniblement à —40° de l'échelle centigrade, température moins basse que celle qui règne en hiver dans certaines régions habitées du globe. C'est par l'évaporation des liquides et la détente des gaz que le domaine des températures vraiment basses a été ouvert à notre curiosité ; mais pour chaque substance il y a une limite au-dessous de laquelle il n'y a pratiquement plus de gaz ni par suite d'évaporation, et où, par suite, le refroidissement s'arrête. En évaporant de l'eau dans le vide, on arrive facilement à la congeler, mais on ne peut pas, par ce procédé, abaisser sa température beaucoup au-dessous de ce point de congélation.

La course vers les basses températures s'est faite en mettant en œuvre une variété de corps, gazeux à la tempé-

rature ordinaire, et se liquéfiant à des températures de plus en plus basses. Le gaz sulfureux, le chlorure de méthyle, le gaz ammoniac sont utilisés, surtout ce dernier, dans les machines industrielles ou domestiques où l'on se propose seulement de faire de la glace et de conserver les denrées périssables. Naturellement, c'est la même quantité d'ammoniac qui sert indéfiniment, sans aucune fuite, passant alternativement à l'état liquide par compression, puis à l'état gazeux par évaporation qui produit le froid ; et pour cela on dépense uniquement du travail mécanique, le plus souvent produit par un moteur électrique qui consomme de l'énergie provenant de la combustion du charbon ; en dernière analyse, c'est avec du feu que l'on fait de la glace.

Le gaz carbonique, celui des boissons gazeuses et de la combustion du charbon, est fort employé pour la production de ce que l'on peut appeler les *froids moyens*. Par compression, ce gaz se liquéfie et ensuite, par détente, se solidifie en une neige que l'on peut agglomérer en une masse compacte blanche, qui est maintenant vendue sous le nom de *carboglace*, en blocs de quelques kilos, que l'on transporte sans autre protection que quelques épaisseurs de papier contre l'échange de chaleur avec l'air ambiant. Cette neige se transforme peu à peu en gaz, sans fondre, d'où le nom de *glace sèche* qui est parfois donné à ce produit ; de même que la glace ordinaire se maintient, tant qu'il en reste, à la température prise comme zéro de l'échelle centigrade, la glace carbonique se maintient à — 80°. Il ne faut manier cette « glace » qu'avec quelques précautions : le contact avec l'épiderme est non seulement douloureux, mais encore dangereux ; les cellules, congelées, sont détruites, d'où un effet qui ressemble à celui d'une brûlure et l'emploi médical de la carboglace pour produire des cautérisations. Par évaporation sous pression réduite, la neige carbonique abaisse la température jusque vers —100°, ce qui peut être considéré comme un bon petit froid moyen.

On put aborder les grands froids le jour où l'on réussit à liquéfier en grandes quantités les éléments de l'air, oxygène et azote. Ce fut une affaire de compresseurs, de robinets détendeurs et de serpentins métalliques, mais les difficultés techniques étaient grandes. Du coup, on obtint, par simple

évaporation des nouveaux liquides, dont la matière première ne coûtait absolument rien, des températures autour de — 200° de l'échelle centigrade, ou environ 70° de l'échelle absolue. Et ce fut le départ de belles industries, en particulier de celles de l'azote et de l'oxygène, ce dernier gaz employé surtout pour la production des températures les plus élevées ; finalement, les grands froids aident à fondre le fer. Il y avait cependant bien du chemin à faire pour approcher du zéro absolu.

Le pas suivant fut, toujours par les mêmes méthodes, la liquéfaction de l'hydrogène en un liquide incolore qui se conserve bien à la condition de le protéger contre la chaleur ambiante, et dont le point d'ébullition est à 20° de l'échelle absolue. Enfin, triomphe ultime dans la technique des gaz liquéfiés, l'hélium, le plus gazeux de tous les gaz, était liquéfié en 1908 par Kamerling Onnes au célèbre laboratoire de Leyde ; l'évaporation dans le vide de ce précieux liquide faisait baisser la température jusqu'à 1° de l'échelle absolue.

Il semblait bien, cette fois, que l'on fût assez près du fond pour qu'il fût impossible d'aller plus bas ; en fait, pendant vingt ans, on gagna péniblement quelques centièmes de degré, en perfectionnant l'isolement thermique et en rendant l'évaporation plus active ; l'hélium et, avec lui, tous les gaz avaient épuisé leurs possibilités frigorifiques. Il y a seulement trois ans que l'on s'est avisé de la possibilité de faire mieux, à la condition de tout changer. C'est par les propriétés magnétiques des corps que l'on a réussi à dépasser le point où l'hélium refuse tout service. Qui aurait pu penser qu'un aimant servirait à faire du froid ? Voici comment la chose s'est révélée possible.

On savait depuis longtemps que l'aimantation et la désaimantation sont accompagnées de phénomènes thermiques. Si l'on soumet un sel de fer à l'action d'un aimant, il s'échauffe d'ailleurs si peu, qu'il faut des appareils délicats pour constater cette élévation de température. Inversement, si l'on supprime l'aimantation (ce qui est facile en coupant le courant qui anime l'électro-aimant), la température s'abaisse très légèrement ; il s'agit là de phénomènes parfaitement *réversibles*, de ceux qui peuvent produire le chaud dans un sens et le froid dans l'autre. L'effet est d'ailleurs très faible,

et il serait pratiquement impossible de l'utiliser pour faire de la glace. Mais tous ces effets magnétiques s'amplifient énormément aux très basses températures, justement quand nous avons besoin d'eux. La machine magnétique à refroidir fonctionne alors de la manière suivante : le corps magnétiquement actif, généralement un sel de fer ou de chrome, est placé entre les pôles d'un électro-aimant ; on le refroidit autant qu'il est possible au moyen d'un bain d'hélium liquide. Lorsque ce refroidissement est obtenu, on coupe le courant de l'électro-aimant ; l'aimantation disparaît, et la température s'abaisse encore et s'approche encore plus du zéro absolu. C'est ainsi que l'on est arrivé, l'année dernière, à n'être plus séparé de ce zéro absolu que par un centième de degré.

Et quel intérêt cela présente-t-il ? Cette conquête presque achevée du « zéro absolu » n'a-t-elle qu'un intérêt sportif, celui qui s'attache à toute entreprise difficile et incertaine ? Il en est tout autrement, car les grands froids nous montrent des propriétés de la matière dont nous n'avions aucune idée. La plus étonnante de ces propriétés est celle de la supra-conductivité, découverte à Leyde par Kamerling Onnes. Une bague de plomb, refroidie à très basse température, dans laquelle on produit par induction un courant électrique, laisse passer indéfiniment ce courant sans aucune dépense d'énergie ; tant que la bague est dans un bain d'hélium, elle agit sur une aiguille de boussole ; elle matérialise ces *courants particulaires* qu'Ampère, dans une vue géniale, imaginait pour expliquer les propriétés des aimants. Il y a là tout un champ d'études à explorer. Les métaux ne sont pas tous aptes à prendre cet état supra-conducteur ; on commence à apercevoir une classification qui fait pénétrer dans le mystère atomique.

D'autres propriétés de la matière se trouvent profondément modifiées à ces très basses températures. Récemment, en utilisant le grand électro-aimant que possède l'Académie des Sciences et dont M. Cotton dirige l'emploi d'une manière si efficace, il a été découvert que certains corps non métalliques prennent, aux températures les plus basses, des propriétés magnétiques analogues à celles de l'acier et peuvent devenir des aimants permanents, aimantation qui disparaît dès que la température s'élève.

Voilà où nous en sommes dans la marche vers le zéro absolu. Ici, on ne peut manquer de se poser la question suivante : ce que nous faisons avec tant de peine, est-ce que la nature ne le réalise pas beaucoup mieux ? N'existe-t-il pas dans l'univers des lieux où, s'il était possible d'y accéder, nous trouverions le problème tout résolu, comme serait celui des températures les plus élevées si nous pouvions approcher d'une étoile bien choisie ? Voyons ce qu'il en est.

Sur notre terre, il existe des régions très froides du point de vue de la vie humaine ; mais je ne crois pas que l'on ait constaté de température inférieure à —75° ; les grands froids terrestres naturels n'atteignent pas ceux que donne la neige carbonique, que l'on trouve chez tous les « glaciers » qui vendent des « glaces portatives ». On peut songer aussi à chercher le froid en s'élevant dans l'atmosphère, et l'on sait que cette ascension nous fait d'abord rencontrer des couches d'air de plus en plus fraîches ; mais à partir d'un certain niveau, à 10 ou 15 kilomètres d'altitude, le refroidissement s'arrête, et ensuite, très probablement, la température remonte ; et le minimum est à peine aussi froid que les températures polaires. Il est impossible de trouver sur notre planète un lieu vraiment froid, et cela n'est pas surprenant, étant donné l'énorme rayonnement que la terre reçoit du soleil.

Dans l'espoir de trouver les grands froids, éloignons-nous délibérément du soleil, sans cependant nous approcher trop d'une autre étoile ; allons, si vous le voulez bien, à mi-chemin entre le soleil et Sirius, en un point où le soleil ne sera plus qu'une étoile de deuxième grandeur, perdue au milieu des autres.

Autour de nous, il n'y a plus rien, que le vide, ou du moins des atomes errants si éloignés les uns des autres qu'on ne peut même plus parler d'un gaz. Que veut dire, dans ces conditions, le mot « température » ? La notion de *température* est intimement liée à celle de *matière* ; le vide n'a pas de température. Nous aurons donc emporté avec nous un thermomètre, qui nous fera connaître à chaque instant sa propre température. Cet instrument n'aura plus, pour l'échauffer, que le rayonnement venu des étoiles, moyen de chauffage

évidemment médiocre. Et cependant, d'après un calcul un peu incertain, mais dont le résultat n'est certainement pas très erroné, la température se maintiendra aux environs de 3° de l'échelle absolue. C'est la température que prendrait la terre, si le soleil venait à s'éteindre. Les physiciens de Leyde, s'ils pouvaient résister à une telle catastrophe, auraient le plaisir de constater que leurs machines super-frigorifiques ne sont pas devenues inutiles. Si l'on voulait, dans l'univers, trouver l'analogue de ce que l'on obtient artificiellement, ce n'est pas seulement le soleil qu'il faudrait fuir, c'est tout notre système stellaire, notre « galaxie », formée de quelques milliards d'étoiles, et pour cela il faudrait s'éloigner avec la vitesse de la lumière pendant quelques millions d'années, en évitant d'aller buter sur quelque autre « galaxie ». Alors, dans l'espace désert où il n'y aurait plus de matière, ni presque de rayonnement, on trouverait sans doute des *froids* analogues à ceux que les physiciens savent produire.

Et ceci donne une idée des difficultés qu'il a fallu vaincre dans la course aux grands froids : le rayonnement que nous recevons des étoiles serait assez fort pour faire « rater » toutes les expériences.

CHARLES FABRY.

REVUE LITTÉRAIRE

PORTRAITS ET SOUVENIRS DE CE TEMPS (1)

L'avantage des Mémoires, c'est qu'ils n'ont pas besoin d'être sincères pour nous renseigner. Une parcelle de vérité y subsiste presque toujours, que le lecteur averti sait isoler aussitôt. Les portraits des hommes célèbres entrepris par leurs familiers ajoutent à l'intérêt d'une telle prospection celui d'un spectacle inédit. On y voit la grandeur du personnage se défendre avec des chances diverses contre le pouvoir rongeur de l'anecdote. Un Chateaubriand, malgré le soin pris par lui de bâtir son propre temple, devait être le premier à subir cet effet de malignité. On ne peut penser à son séjour à Rome sans se rappeler le récit fait par le comte d'Haussonville des mornes soirées de l'ambassade et des roueries de l'auteur d'*Atala*, offrant à chacune de ses admiratrices, selon la qualité de celle-ci, un choix de pensées d'apparence impromptue, dont son entourage savait le moindre mot par cœur pour l'avoir déjà si souvent entendu tomber de ses lèvres. Ces moments d'irrespect ont leur prix qu'il ne faut pas méconnaître. Ils mettent un peu de gaieté autour du génie.

De nos jours, les progrès de la familiarité semblent assurer aux témoins des grandes existences une besogne plus aisée. L'homme en vue, moins bien défendu que jadis, se livre souvent, se trahit de même. Ces facilités apparentes ne servent pas toujours le vrai. Les fidèles sont mal placés pour voir l'objet de leur culte tel qu'il est. Ce dernier accentue lui-même la tromperie en jouant le personnage qu'ils attendent. C'est en assistant au spectacle que le bio-

(1) Tom Antongini, *D'Annunzio inconnu*, un vol. pet. in-8°, librairie Stock; Alphonse de Chateaubriant, *les Pas ont chanté*, un vol. in-16, Bernard Grasset; Marcel Arland, *Terre natale*, un vol. in-16, Gallimard.

graphe aiguise sa plume. Il arrive au bon moment pour créer la légende. Et lui assurer un demi-siècle d'existence, si d'autres ne s'en mêlent.

Un gros ouvrage vient de s'ajouter à cette galerie de tableaux où les chercheurs de l'avenir trouveront leur pâture. C'est le *D'Annunzio inconnu* de M. Tom Antongini. L'auteur fut le secrétaire et l'ami du poète trente ans durant. Il conserve de lui plus de sept cents lettres autographes jointes, comme on pense, à une foule de notes, de documents et de souvenirs. Compagnon de Gabriele d'Annunzio dans les circonstances les plus diverses de sa vie, auxiliaire de son travail, frère d'armes (il fit partie des *Arditi* de Fiume), M. Antongini n'oublie, dans ce livre, aucun trait de son modèle. Il le dépeint au physique tel qu'entre les murs de sa salle de bains, et, sans s'attarder là-dessus à une recherche de détails excessive, il faut bien reconnaître que la figure de d'Annunzio serait incomplète si nous ne savions que, malgré sa taille d'un mètre soixante-quatre, il pesait quatre-vingts kilos, mesurait quatre-vingt-dix centimètres de tour de poitrine et possédait un corps parfaitement musclé. Tels sont les secrets d'une vie qui défiait l'obstacle. Un fond inépuisable de santé n'était pas de trop pour la mener. Gabriele d'Annunzio fit toujours tout ce qu'il voulut, dans l'ordre du travail comme aux heures du plaisir, parce qu'il était armé à cet effet. Nous voilà loin du poète élégiaque, souvenir du siècle précédent, qui déverse dans ses écrits la tristesse de ses maux. Ce n'est pas à la lignée plaintive de Senancour ou de Heine que se rattache d'Annunzio. C'est, sous une apparence plus frêle, à celle de ces forts marcheurs et intrépides convives qu'illustrent Hugo, Dumas père, Tolstoï.

Tel est l'homme et il n'est pas inutile de le savoir pour pénétrer une œuvre où résonnent de toutes parts les chants de conquête. Voyons maintenant comment il se comportait avec ceux qui l'approchaient. On l'accuse à tort, écrit M. Antongini, de s'être montré cruel pour les femmes. La vérité est qu'il n'a jamais accordé foi à leurs souffrances ni à leurs manifestations de désespoir :

« Ne croyant pas à leur sincérité, et considérant de toute façon ces souffrances comme transitoires, il n'a jamais éprouvé la nécessité de leur donner des preuves de bonté ou de compassion, et on l'a vu assister tranquillement, de près ou de loin, à toutes sortes de douleurs féminines sans plus en tenir compte que ne fait le dentiste des cris de ses clientes. »

L'attitude de ce praticien semblera quelque peu inhumaine.

Mais on ne saurait faire de la chirurgie, si l'on s'attendrit sur chaque entaille. D'Annunzio, lui, se spécialisait dans la chirurgie des cœurs. Il ne faut pas peser les êtres de sa sorte dans les balances qui conviennent au commun des mortels. Leur destin les presse, et le temps pour l'accomplir leur est mesuré.

L'amitié des hommes ne l'a guère retenu davantage. Nombre de pages lui sont pourtant consacrées dans son œuvre. Il la glorifie, la chante, lui offre son cœur tout entier. C'est elle, plus que les amis eux-mêmes, qui l'occupe. Il les aime bien, eux, et leur fait mille gentillesses. Mais aucun ne lui est indispensable. M. Antongini en dresse la liste. Elle comprend une quinzaine de noms. Certains d'entre eux inspirèrent au poète des sentiments de nature très élevée. Mais il n'y sacrifiait qu'à ses heures et comme un musicien joue de son instrument. Le piano fermé, le violon remis dans sa boîte, l'air aux alentours devient libre pour de nouveaux chants qui font oublier les premiers. Et l'on ne conçoit pas qu'il puisse en être autrement. La solitude reste une des conditions majeures de la création.

Les demeures elles-mêmes de Gabriele d'Annunzio rendaient compte, dans leur disposition, de cette inaptitude à l'attachement. Conçues pour le plaisir des yeux, l'exaltation du cerveau, elles n'offraient rien au sentiment. C'étaient des musées, des palais ; ce n'étaient jamais des refuges.

« C'est en vain, écrit M. Antongini, que vous y chercheriez le coin intime que le maître de la maison préfère. Vous n'y trouverez pas non plus, parmi les milliers d'objets qui les peuplent, un portrait, une photographie d'ami ou de parent mort ou vivant, un calendrier, une pendule, un thermomètre, en somme un des mille objets que nous sommes habitués à voir dans toute maison, riche ou pauvre. »

Cette impersonnalité dans le mobilier s'alliait, comme on le sait, à un amour effréné du luxe. Les installations successives de Gabriele d'Annunzio, ses déplacements de la célèbre Capponcina où, criblé de dettes, il était servi par quinze domestiques, à la non moins fastueuse Versiliana, sur la Mer Tyrrhénienne, ses départs pour Paris ou Arcachon suivi d'une meute de créanciers appartiennent à la chronique dorée des années d'avant-guerre. Il y a, dans le décor de cette vie, un goût réel de la splendeur, allié à un besoin tyrannique du décor. M. Antongini décrit, à la Capponcina, la chambre où logeait la Duse. Quatre bustes authentiques de la Renaissance en décoraient les coins. Le couvre-lit de brocart était tissé de lys d'or. Des deux côtés de cette couche somptueuse, des vers de *l'Iliade*

célébrant l'arrivée d'Hélène à la Porte Scée figuraient, recopiés par le maître de maison, dans des cadres sombres. Non loin de là, le masque de Beethoven pendait à un mur tendu de damas vert. Voilà pour le recueillement du poète et de sa dame. Quant à la chambre d'amis, on l'appelait la « Salle des Statues ». En toute simplicité...

Il édifiait son œuvre comme ses palais, en hôte exigeant qui veut chaque fois une demeure à sa taille. Sa complaisance envers lui-même semble avoir été destinée surtout à éblouir ses auditeurs, car, au dire de M. Antongini, il lui arriva de se montrer en diverses occasions fort bon critique de ses propres écrits. Beaucoup d'entre eux avaient cessé de le satisfaire, et l'éloge qu'on en faisait devant lui l'impatientait. D'une façon générale, il ne s'intéressait qu'au manuscrit en train, annonçait chaque fois que celui-là surpasserait les autres, et s'enchantait, entre ses heures de travail, de ce triomphe futur. Sitôt le livre publié ou la pièce jouée, il s'en détachait. Peut-être exagérait-il l'indifférence à cet égard, mais il devait y avoir dans son attitude une part de sincérité : sentiment d'abandon du créateur pour le fruit mûr qu'il jette aux autres, surtout fin du rêve devant une réalité achevée.

La sévérité qu'il montrait envers certaines de ses œuvres, lui accordait, à ses yeux, le droit de louer les autres sans restriction. M. Antongini cite ces paroles qu'il prononça à Fiume : « Je brûlerais volontiers beaucoup de mes livres, tous mes premiers romans, par exemple. Alors, pourquoi ne devrais-je pas qualifier les autres comme ils le méritent ? Au fond, je ne fais que renoncer à une de ces fausses modesties qu'il est de règle d'affecter dans les salons. »

Il avait au moins le courage de le dire, ce qui n'est pas si commun. Et quand il ajoutait : « Je regarde mon œuvre avec les yeux de la postérité », on pouvait le croire.

Que pensait-il de ses devanciers les plus célèbres ? « Peu de chose », serait-on tenté de répondre. Zola, pourtant, l'a vivement retenu et lui a inspiré une étude très élogieuse. Il admirait Flaubert, Tolstoï, mais refusait d'honorer Mistral, qu'il appelait « un bachelier, un érudit qui s'est mis à étudier le provençal classique comme il avait étudié le latin ». Une même passion pour le style et l'érudition lui avait fait nouer des liens d'amitié avec France. Barrès était également de ceux qu'il révérait. Mais peut-être y avait-il là un peu d'affectation, du moins certaine boutade malveillante échappée à d'Annunzio entre intimes, sur l'auteur de *la Colline inspirée*,

le laisse-t-elle présumer. On n'imagine point, d'ailleurs, qu'un vrai sentiment eût pu naître et prospérer entre eux. Ils occupaient, l'un et l'autre, deux sommets sans moyens de communication.

Comme Barrès, d'Annunzio a été saisi par les mystères de la religion. Mais, comme lui, il voyait là le support d'une exaltation purement poétique. On connaît le mot de Barrès, à qui un ami demandait s'il avait vu les Ballets russes : « Qu'ai-je besoin de cela ? Si je veux de la beauté, je vais à la messe. » L'amour du spectacle eût sans doute été seul à empêcher d'Annunzio d'en dire autant. Certains ont voulu voir du satanisme en lui. D'autres l'ont représenté en marche vers une conversion de pécheur repenti. Les deux erreurs sont de même taille. Comme le dit M. Antongini, l'auteur du *Saint Sébastien* était le type même de l'agnostique. Trop occupé de lui pour lever la tête plus haut, soumis trop étroitement à son extase lyrique pour en quêter une autre, il n'a trouvé ses joies que dans un monde mortel.

La guerre devait confirmer le caractère exceptionnel de sa destinée. On sait comment il l'a faite. M. Antongini remarque, à ce propos, qu'il est le seul parmi les grands poètes à unir la gloire militaire à celle des Muses. Et il cite Sophocle, Cervantès, Camoëns, d'autres encore qui parurent, à vrai dire, sur les champs de bataille, mais dont la renommée guerrière ne saurait atteindre celle du « Comandante ». Le parallèle pourrait être poussé plus loin. Car Sophocle, en admettant qu'il prit vraiment part à la bataille de Platée, n'avait pas vingt ans, alors. Camoëns en avait vingt-trois au siège de Mazagran, vingt-cinq quand il perdit un œil devant Ceuta, et le premier chant des *Lusiades* ne devait voir le jour que quatre ans plus tard. Cervantès à Lépante n'était que le jeune auteur de poèmes sans éclat. Treize ans (dont cinq de captivité) s'écoulèrent pour lui avant la naissance de *Galatée*, vingt-trois ans avant celle de *Don Quichotte*. Seul Byron, à Missolonghi, avait son œuvre derrière lui. Mais il mourut, on le sait, avant d'avoir pu combattre.

Le cas de Gabriele d'Annunzio est bien différent. En 1915, quand l'Italie entre en guerre, il a cinquante-deux ans. Sa renommée poétique est établie en Europe et dans le monde entier. Mort à la veille des hostilités, il eût laissé un grand nom dans l'histoire littéraire du siècle. Son départ pour les armées ne bénéficie donc chez lui d'aucune de ces facilités d'impulsion dont la jeunesse garde le privilège. Il porte, en revanche, les traits d'un acte réfléchi qui prolonge et confirme chez l'homme les derniers chants du poète. D'Annunzio rentrant chez

lui après avoir lancé l'Italie dans la guerre, c'était, sinon le reniement d'une foi purement verbale, du moins l'accommodement de l'apôtre avec les rigueurs d'une loi bonne pour ses disciples. Il n'en eût pas perdu pour cela tout prestige, tant l'éloquence a de moyens d'imposer le faux à ceux qui réclament le vrai, mais sa courbe se fût arrêtée au seuil d'une nouvelle grandeur.

Ajoutons que, par une décision bienheureuse du sort, cet homme qui se réclamait de la Renaissance a trouvé le moyen de conduire sa guerre comme les grands aventuriers du XVIe siècle. En un temps où chaque combattant demeurait soumis à son emploi et aux règles de son arme, on l'a vu partout : descendant d'avion pour servir aux tranchées, passant de l'armée de terre à la marine, brillant en chaque rencontre et toujours lui-même jusque dans le malheur.

Une page lui restait à écrire qui est demeurée inachevée. Les archives italiennes ouvertes un jour livreront sans doute du nouveau sur l'histoire du fascisme à ses débuts. On saura dans quelles conditions Gabriele d'Annunzio abdiqua son rôle de chef. Peut-être ne faut-il pas le regretter outre mesure, car il y a dans certaines épopées incomplètes, un élément de mystère qui en accroît le prestige. Tous ceux qui suivirent de près l'affaire de Fiume s'accordent, sans le renfort d'aucun parti pris d'amitié, sur le sens politique du poète. Moins naïf que Lamartine en 1848, meilleur manœuvrier et d'un autre courage que Victor Hugo lors du Deux Décembre, il semblait digne, là comme ailleurs, du premier plan. L'histoire ne le lui a pas accordé. Elle lui laisse une belle part, celle qu'aucun avenir ne saurait plus diminuer.

* * *

Après les souvenirs rédigés par des témoins, en voici d'autres consacrés par les auteurs à leur propre existence. M. Alphonse de Chateaubriant nous offre, avec *les Pas ont chanté*, un ouvrage d'évocation composé avec ces brindilles, ces résidus d'objets familiers qui font la chaleur des nids d'oiseaux. Il décrit la maison où il est né comme une demeure de contes de fées, « construction légère, fragile, jolie, sans avoir voulu l'être ». Un toit « conique comme un bonnet d'Afghan », des fenêtres cintrées, des colonnettes s'y rencontrent pour le bonheur d'une architecture au dessin musical. Le reste du domaine appartient aux oiseaux et aux arbres. Un couple s'est abrité là, un enfant y a connu ses meilleurs jours. Le lecteur est conduit de page en page à travers ces temps prestigieux. Le

charme de leur présentation, pour certain qu'il soit, demeure fragile. Le jardin où M. de Chateaubriant nous promène exhale ce parfum des choses qui vont se défaire sans rien laisser de leur âme dans celles qui les remplaceront. L'histoire de cette maison, de ses hôtes, des petits drames de leur vie fait penser à quelque livre de raison inaccessible à ceux qui le découvriront. Il lui manque ce lien entre les âges qui assure à une œuvre comme celle de M. de Pesquidoux l'une de ses plus sûres beautés. Les soins de la terre, le cycle des saisons n'y ont point leur place. Ceux qui habitaient une semblable retraite ne semblaient y avoir d'autre tâche que de s'y unir dans l'amour et de ne s'y désunir que dans la mort. Beau principe d'existence mais dont le secret n'est pas transmissible.

Cette réserve n'empêche pas de goûter les pages de M. de Chateaubriant. Nous aimons le portrait qu'il fait de sa mère, le récit de ses derniers jours, la révélation chez l'enfant de cette séparation dont on cherche à lui cacher les premières rigueurs. Et cette dernière image qu'il garde de la disparue :

« Elle descendait par les marches du haut perron comme elle fût descendue des degrés du ciel, vers le sable mouvant où s'enfonce le pas lourd des hommes ; et, dans mon souvenir, elle n'est jamais partie de là, elle est toujours restée là, et descend vers moi comme au premier jour. »

Les tableaux de nature, les sous-bois, les hommages rendus aux bêtes, aux plantes, à la grâce dont elles parent l'éducation d'un enfant ne sont pas moins bien venus dans ce livre. Mais la confidence partie de l'auteur lui revient après un parcours de faible étendue. Son propre enchantement fait le prix de ces couplets rustiques. Nous l'éprouvons à travers lui comme des étrangers introduits à l'improviste dans une atmosphère intime. Et le bienfait s'en limite là. Il reste le mystère de ce sol dont il ne nous transmet pas les puissances, de ces feuillages épais qu'il n'écarte qu'à demi. Parmi tant d'images aimables ou émouvantes, on cherche où accrocher le souvenir. Ces personnages qui apparaissent et disparaissent, on attend chaque fois d'eux qu'ils cessent d'être des ombres. C'est ce côté inachevé, cette fuite perpétuelle des êtres et des choses qui nous gênent dans un tel livre. Que « les pas » aient « chanté », le lecteur ne demande qu'à le croire. Mais celui qui les a faits n'est-il pas seul à en percevoir la résonance !

On voudrait croire que non. Et précisément, un titre attire le regard entre ceux des divers chapitres. C'est un prénom de femme :

Isabelle. Vers quelle découverte va-t-il nous mener au sortir de la forêt où a grandi le héros ? Il s'agit, comme on pense, d'un premier amour. L'enfant d'hier est devenu homme. Au cours d'une pérégrination dans le pays breton, il découvre une maison penchée sur un torrent, auprès d'un ancien moulin à eau. L'endroit, le chant d'une cascade voisine le retiennent. Une monographie de la région lui apprend que cette demeure est la ferme de Keriacop, située sur l'emplacement d'un château fort du xve siècle. Il s'avance et pénètre dans la cour, effarouchant les bêtes. Par une porte ouverte, une jeune fille « au visage de fleur » paraît. La conversation s'engage. Le voyageur explique qu'il est établi depuis quelques jours dans une maison voisine de la ferme. La jeune fille, accueillante, offre un bol de lait. Elle invite son hôte d'un instant à revenir quand ses parents seront là. Ces scènes successives ont l'agrément, la couleur un peu éteinte de quelque gravure champêtre du xviiie. La vraisemblance aussi, mais pourquoi ne céderait-on pas au charme d'une histoire placée hors de tous les temps ?

Elle se poursuit dans la même note. Le père fait son apparition, convie le promeneur à visiter la ferme. Il s'appelle Chatalik, nom bien fait pour nous maintenir en pleine atmosphère de légende. Conduit par lui, le jeune homme visite l'étable où règne « une pénombre chaude à la Rembrandt ». Il y savoure une nuit « profonde et veloutée, mêlée d'ombres mobiles et de coups de lumière d'or ». La fermière portant au cou une chaînette et une croix d'or qu'elle a mises pour faire honneur à l'invité, l'emmène dans la maison et lui sert le café avec un cérémonial d'une politesse ancienne. Et quand il se remet en route, on le convie à venir quelque soir, faire la veillée.

Il n'a garde d'oublier. Le gracieux visage d'Isabelle, la jeune fille, n'est pas seul à l'attirer dans cette maison. La gentillesse du maître et de sa femme, leurs façons nobles et familières, s'y ajoutent encore. Le voilà donc, un soir, assis dans la grande salle de la ferme. Chatalik y fait la lecture à sa femme, sa fille et son bouvier. Que leur lit-il ? L'auteur vous le donne en mille, sûr que nul ne trouvera. Il lit, tout simplement, les Lettres de la marquise de Sévigné...

Là, on demande grâce. C'est trop de douceur, de finesse, de civilisation. Qu'un fermier breton de la fin du xixe siècle ait eu ces goûts, on veut bien le croire, à condition que l'auteur nous aide. Et ce n'est déjà pas facile ! Mais la peinture que fait M. de Chateaubriant de cette famille Chatalik ne sert que faiblement son dessein. En les plaçant dans cette atmosphère de rêve, il s'accordait le droit

de les y laisser. Il était dangereux de les faire redescendre sur terre, même sous la conduite de la célèbre marquise. L'auteur a beau nous dire que la voix rude et embarrassée du lecteur enlève au fameux texte le plus clair de sa séduction, qu'elle fait apparaître une Sévigné primitive, telle qu'un artisan l'eût sculptée, trois siècles auparavant, au cœur d'un panneau de chêne, cette métamorphose ne saurait faire oublier celle que subit du coup son Chatalik. Qu'on nous le présente comme une manière de patriarche des temps anciens, un berger de la « Petite-Bretagne » et de l'époque du roi Artus, passe encore, à la rigueur. Mais le promener de Coulanges en Fouquet, de Lauzun en Bussy, l'intéresser à cette fine fleur du bavardage français, n'est-ce pas présumer à l'excès de notre complaisance !

Le reste du récit demeure heureusement dans les tons du début. Isabelle y fait figure de personnage immobile. Autour d'elle, c'est la nature qui s'assemble et qui respire. Les êtres qui la peuplent n'ont que la valeur de signes visuels comme ces foules du Pardon de Saint-Thelleau. Les images viennent facilement à l'auteur pour les peindre :

« La nef était remplie par les femmes, et c'était sur chaque tête la petite coiffe diminuée du hennin. Du blanc sur toutes les têtes, prairie humaine épanouie dans un cantique... Je restai jusqu'à la fin ; je vis la procession, le flottement des bannières brodées aux mains des petites bretonnes en miniature, que conduisaient, de leurs gestes blancs, des religieuses à la tête bardée de toute une cathédrale de lingerie. »

C'est dans les tableaux de cette sorte que M. de Chateaubriant montre sa meilleure manière. L'extérieur des personnages est presque toujours réussi chez lui. Les investigations auxquelles il se livre dans leurs âmes procèdent de la même aptitude à l'émotion, mais il semble alors que ce penchant l'entraîne trop loin et jusqu'à des visions dont le lecteur ne partage pas toujours le bénéfice. C'est pourquoi les meilleurs passages de son livre restent, à mon sens, ceux qui ont trait à de purs spectacles : découvertes de paysages, rencontre, hommes ou animaux en marche.

Le court chapitre intitulé *Sur le terrain* en fournit un exemple. Ce sont des souvenirs de régiment. Une manœuvre de cavalerie s'accomplit au son des trompettes. Les pelotons s'assemblent, se défont et se rejoignent au sein de chaque escadron. Puis les groupes ordonnés d'hommes et de chevaux s'unissent en une seule masse qu'un commandement lance à la charge. Il y a, dans ces quelques

pages, un effet de groupement, une sensation de puissance collective et répandue, de force anonyme et individuelle dont l'effet s'accentue ligne par ligne. Cette marée qui déferle est vue d'ensemble et dans toutes ses parties. L'ardeur unanime qui étreint ces centaines de visages, livre, pour chacun, le secret d'une pensée intime, d'une sourde obsession où sont les traits essentiels de son existence. Le morceau tout entier est à retenir. Quelques-uns des songes de l'auteur s'y dévoilent dans un constant bonheur d'expression.

***

Terre natale, de M. Marcel Arland, est aussi un recueil de souvenirs. L'auteur qui, dans ses romans, semble mêler les ombres de certains personnages réels à ses héros fictifs, s'est délibérément plongé, cette fois, dans le passé d'où ces formes sont revenues l'assaillir. *Terre natale* est le récit d'une enfance campagnarde, non pas dans l'atmosphère de féerie chère à M. de Chateaubriant, mais sous les contraintes familiales et sociales que subissent les milieux peu fortunés. S'il y a des arbres, des fleurs, des oiseaux dans ces pages, il y a aussi des êtres considérés, non dans leur bonté ou leur puissance de rêve, mais dans la médiocrité d'une existence dont les moyens pécuniaires ne nous sont point cachés. Ainsi nous les connaissons mieux que si l'auteur ne se fût attaché qu'à peindre leurs âmes. Ils deviennent réels à nos yeux dans la mesure où ils sont faibles, intéressants pour autant qu'on les sent inquiets de leur sort.

C'est un bourg comme tous ceux de France qui apparaît là, dans les allées et venues de ses petits commerçants, les propos de l'instituteur ou du médecin. Un souci y domine, celui de transmettre la vie qu'on a tant de mal à gagner, d'assurer aux enfants un départ vers de plus belles destinées s'ils en sont dignes, ou un enracinement solide au sol dans le cas contraire. L'auteur nous l'indique par des exemples pris sur lui-même ou sur son propre frère. Il faut regretter qu'il n'ait pas poussé plus loin le trait. Un tel sujet demeure indiqué en certains passages à la manière d'une esquisse d'où l'observation directe qu'on y sent utilisée eût pu tirer une réussite plus ample. Ainsi le départ des deux enfants pour le lycée, leur vie chez leurs grands-parents, leurs premières impressions de dépaysement, appelleraient un développement que le lecteur espère en vain. Cet exemple n'est pas le seul. Il semble que le livre, d'un bout à l'autre, offre une série de pistes à suivre, amorces d'intrigues, scènes qui finissent trop tôt et qui laissaient prévoir un meilleur sort.

Peut-être l'auteur l'a-t-il voulu ainsi. Ce faisant, il semble avoir marqué sa fidélité aux lois propres de la mémoire, à ce bariolage du souvenir qui fait bénéficier certains épisodes du passé d'une encombrante richesse et donne au témoignage qui en subsiste une valeur d'évocation sans rapport avec l'importance réelle des faits. Quand de telles plongées sont faites dans les années d'enfance, l'aptitude qu'ont les jeunes esprits à tout enregistrer accentue encore cette disproportion. M. Marcel Arland a dû le constater à plusieurs reprises en écrivant son livre. Le désordre qui y paraît, c'est celui même des années innocentes de l'homme. Pour en donner le ton exact, il fallait d'abord retrouver ses yeux de jadis. L'auteur y est parvenu. D'où il résulte que *Terre natale* donne l'impression d'avoir été composé sur les indications d'un enfant. L'écrivain qui lui a donné forme a dû se conformer sans cesse à la volonté de ce guide puéril.

Parfois l'inspirateur et son servant s'unissent en une soudaine collaboration. L'effet s'en mesure dans des lignes comme celles-ci, consacrées au portrait d'un camarade d'école :

« ... Le mieux vêtu, et plus d'une fois nous nous sommes moqués de son grand col blanc et de son tablier qui se boutonnait par devant. Le plus frêle, le plus gracieux aussi, d'une grâce de fille avec son visage en amande, ses cheveux lisses, sa peau et son regard veloutés ; il n'était pas jusqu'à une trace de varicelle dans une fossette qui ne lui donnât un nouvel agrément. »

On sent là le souvenir pur, tel que le jeune témoin l'a enregistré et transmis. Plus loin, l'homme apparaît lorsqu'il s'agit de préciser la première image :

« ... Mais c'est à sa mère que ressemblait l'enfant : mêmes yeux profonds, même visage délicat, un peu fané pourtant, un peu blessé chez cette femme de vingt-sept ans. On ne voyait jamais ensemble le mari et la femme ; elle sortait peu d'ailleurs ; mais si elle nous rencontrait, elle souriait avec tant de gentillesse que nous nous promettions d'être bons pour son fils. »

Le passage d'un plan du souvenir à l'autre est ici évident. La silhouette de l'enfant est sortie tout entière du passé. D'autres traits venus d'un fond acquis dans les années ultérieures s'y sont ajoutés pour faire revivre la mère. Ces moments ne sont pas les plus fréquents. En général, l'enfant prédomine. Et il faut louer l'homme de lui laisser la parole comme dans ces pages sur une narration française faite à l'école. Le maître dicte le sujet. Il s'agit, pour l'élève, de raconter une promenade faite à la campagne avec son père, un

dimanche de décembre. L'enfant montre les champs nus, les arbres dépouillés : « Est-ce que tout est mort ? » demande-t-il. Que répond le père ?

Les têtes s'inclinent sur le papier. Chacun cherche à se montrer brillant selon les lois du genre. Mais parmi tant d'enfants empressés à chercher la réalité, un seul, pris soudain d'inquiétude, sent qu'elle lui échappe. Car son père, c'est à peine s'il l'a connu. Trop jeune quand il le perdit, pour avoir gardé son souvenir, il se demande quelle eût été sa réponse à une semblable question. Et voilà tout d'un coup le sujet de la narration oublié pour le lecteur. Un autre s'y substitue, plus vaste, d'une richesse qui surpasse l'humble fiction du pédagogue. Sujet que l'enfant n'a fait qu'apercevoir. Seul, l'homme pourrait le traiter. M. Arland n'en a-t-il pas eu le désir? On l'imagine. Mais il ne lui a pas donné forme. Là encore, nous restons sur une indication, le simple appel jeté au-devant d'une réponse qui n'est jamais venue.

Le récit qui coule d'un train continu multiplie les promesses de cette sorte et les efface. Il y a une vérité dans ce déroulement implacable. C'est celle de la vie même, indifférente aux espoirs qu'elle a suscités, pressée de conduire les hommes vers le terme fixé à leurs inquiétudes. L'apparente négligence de M. Arland n'est peut-être faite ici que d'une soumission trop étroite au réel. S'il ne laisse mûrir aucun des fruits qu'il nous tend, c'est qu'un scrupule lui commande de nous les offrir tels qu'il les a goûtés. Ses personnages sont exacts. leur décor, celui dont ils se sont accommodés. Acceptons-les ainsi. La leçon qu'ils offrent peut paraître courte. Elle est de celles dont se nourrit le genre humain.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LES SOUVERAINS BRITANNIQUES A PARIS

Le roi George VI et la reine Elizabeth ont quitté Paris dans la matinée du 22 juillet et, après la cérémonie de Villers-Bretonneux, sont rentrés ce même jour en Angleterre. La population parisienne qui possède d'instinct l'art de nuancer son accueil selon les personnes et les circonstances, a fait aux souverains de la Grande-Bretagne un accueil enthousiaste. L'allure martiale du jeune roi, sa physionomie franche et résolue, le sourire charmant et les yeux amusés de la reine ont conquis l'élite et la foule. Celle-ci ne s'est même pas plainte que les sévérités policières lui cachassent un peu trop les hôtes qu'elle souhaitait acclamer. La satisfaction d'une foule parisienne se mesure à sa bonne humeur ; lorsque personne ne grogne, que chacun est aimable pour son voisin, lui parle familièrement sans le connaître, on reconnaît à ce signe que les âmes sont accordées au même rythme et vibrent à l'unisson. Paris, la France, ont compris que ces belles journées que le soleil illumina sans les brûler étaient des heures historiques. Aucune note discordante. Des gestes furent faits que le monde entier a pu voir et comprendre, des paroles prononcées qu'il a pu entendre. L'entente cordiale, la collaboration étroite entre la France et l'Angleterre ont, en ce moment surtout, une signification qui n'échappe à personne et que les presses des États totalitaires ne réussissent pas à voiler. Ne cherchons en ce moment dans un passé récent ni les erreurs, ni les responsabilités ; mais il faut cependant que les fautes servent d'enseignement. Si la situation européenne est aujourd'hui si dangereuse, si d'irréparables catastrophes n'ont pu être évitées, c'est que, dans

les années qui suivirent la guerre, cette collaboration fut déficiente ou incomplète. Elle n'a jamais été plus nécessaire qu'aujourd'hui, « dans le désarroi moral où se trouve le monde », ni plus complète.

Nous empruntons ces derniers mots au toast prononcé au dîner de l'Élysée, le 18 juillet, par M. Albert Lebrun, qui, durant ces quatre jours, s'est acquitté, avec autant de tact que de dignité simple, de ses délicates fonctions. Le Président de la République a très heureusement indiqué que non seulement les hommes d'État collaborent, mais que les deux peuples si différents se comprennent. « Née d'une longue tradition d'estime réciproque et de respect mutuel, confirmée par un rapprochement constant de pensées et d'efforts, consacrée par les plus rudes épreuves, animée par un même idéal de liberté et de paix, l'amitié qui unit nos deux pays a acquis, au cours de son développement, la solidarité que seuls peuvent donner une même conception des valeurs humaines et un égal souci d'affronter, dans un large esprit de compréhension, les divers problèmes de la vie nationale et internationale. » Les deux grandes nations occidentales n'entendent faire la loi ni la leçon à personne, mais elles ne l'acceptent non plus de personne. « Votre auguste présence ici, a dit encore M. Lebrun, constitue le plus haut et le plus puissant témoignage de cette volonté commune que fortifient chaque jour la confiante sympathie des deux pays et la collaboration étroite de leurs représentants. » De cette entente, d'ailleurs, personne ne saurait prendre ombrage, « puisqu'elle n'est exclusive d'aucune autre amitié ». Ainsi il n'y a pas d'axe menaçant, ni de bloc impénétrable ; chacun est libre de se gouverner comme il l'entend, mais non pas de menacer les autres, de déchirer les traités dès qu'ils le gênent, de supprimer des États indépendants et de viser à l'hégémonie par la force.

Le roi George VI, dans sa réponse, a lui aussi souligné que la collaboration des deux pays est inspirée par le même idéal : « Nos peuples ont le même attachement aux principes démocratiques qui conviennent le mieux à leur génie naturel et nous nous inspirons de la même croyance dans les bienfaits de la liberté individuelle. Nous sommes fiers de cette foi politique que nous partageons avec d'autres grandes nations. Mais nous nous rendons compte qu'elle entraîne avec elle de lourdes responsabilités. Or, à l'époque où nous vivons, cette foi exige de nous tous, à un degré élevé, les nobles qualités d'une valeur et d'une force tenace et sage... C'est le désir ardent de nos deux gouvernements de trouver, au moyen d'accords internationaux, une solution à ces problèmes politiques qui menacent

la paix du monde, et à ces difficultés économiques qui entravent le bien-être humain. » Ces déclarations, si nettes, si fortes dans leur simplicité, dessinent en relief les traits de la politique de l'entente cordiale ; en dépit des censures et des silences de la presse asservie, elles ont eu, parmi les peuples étrangers, un retentissement qui sera durable. Les paroles restent, les mots cheminent silencieusement et les idées finissent par éclore.

En Angleterre, l'accueil triomphal fait aux souverains aimés qui incarnent les traditions et les aspirations de la nation, a produit la plus favorable impression. Même de l'autre côté de la Manche la propagande sournoise qui représente la France comme un pays bolchevisé, incapable d'unité et d'action, avait pénétré. Toute cette mauvaise semence s'est envolée. En France, l'opinion s'est sentie mieux assurée du lendemain. Le magnifique spectacle de force disciplinée donné à Versailles, le 21 juillet, a renforcé du même coup la volonté de paix de notre peuple et sa foi en la victoire, s'il se trouvait contraint à la guerre. M. Daladier, dans son discours du 12 juillet, a affirmé une fois de plus que la France ferait honneur à sa signature.

Les espoirs, la confiance que la visite des souverains britanniques à Paris a fait naître, seraient-ils déçus ? Les voyageurs qui reviennent d'Allemagne signalent des symptômes qui ne sont pas rassurants ; on y parle couramment de la guerre pour le mois d'août ; les fonctionnaires auraient reçu l'ordre de prendre leurs congés avant le 15 août ; aucunes grandes manœuvres militaires ne sont prévues ; la Bourse est agitée et la réquisition de l'or laisse à penser que la trésorerie pourrait avoir à faire face à des besoins extraordinaires. Quel est l'objet précis du voyage en Allemagne du général Russo, chef d'état-major de l'armée italienne, et de ses conférences avec les chefs de l'armée ? Cependant, nous croyons toujours à la sincérité du Reichsfuhrerquand il proclame sa volonté de paix. M. Daladier, dans son discours, a déclaré que, dans la crise du 21 mai, la France avait fait confiance « aux aspirations pacifiques dont le chancelier du Reich s'est toujours réclamé publiquement », et cet hommage a été apprécié par la presse allemande. Mais qu'importe, s'il suit une politique qui l'accule à la guerre et la rende inévitable ? Il se trouvera toujours, des deux côtés du Brenner, quelques Gayda pour assurer que ce sont les Puissances démocratiques qui menacent la paix en refusant de se laisser dépouiller.

Le programme que le gouvernement tchécoslovaque va soumettre aux Chambres avant la fin de juillet est prêt ; il comporte un rema-

niement profond des assises sur lesquelles est construit l'État tchécoslovaque et il est naturel que les délibérations aient été longues. Les différents groupes du Parlement l'ont approuvé, il a été communiqué à M. Henlein. A mesure que le moment approche où il pourra être adopté et appliqué, l'intransigeance du parti des Sudètes, stylé par Berlin, augmente. Chantage pour obtenir davantage ou résolution de ne s'accommoder d'aucune concession afin d'arracher l'autonomie ou de provoquer l'intervention allemande ? On ne sait. Tantôt les représentants du parti des Sudètes affirment qu'ils veulent rester dans l'État tchécoslovaque et s'y comporter en citoyens loyaux, tantôt ils clament : « Le programme de Carlsbad ou rien. » La plupart d'entre eux, en réalité, seraient désolés, comme le sont aujourd'hui les nazis d'Autriche, de vivre sous la loi d'un État totalitaire, et c'est pourquoi en fin de compte on peut espérer qu'un accord se fera après marchandage, à moins que le Fuhrer n'en ait décidé autrement. La responsabilité repose sur lui. Dans quel dessein a-t-il envoyé à Londres, à la veille du départ des souverains pour Paris, son aide de camp, le capitaine Wiedemann, qui a eu un entretien avec lord Halifax ? S'agit-il, comme on l'a dit, de porter à Londres l'assurance que le conflit avec la Tchécoslovaquie sera réglé pacifiquement et d'amorcer une négociation pour un rapprochement anglo-allemand, ou au contraire a-t-on voulu donner le change et essayer de disloquer l'entente cordiale avant sa nouvelle et solennelle affirmation ? La presse allemande, ces jours derniers, était toute remplie de protestations contre la politique économique de l'Angleterre dans les États de l'Europe danubienne et balkanique. Ainsi, il ne serait plus permis à l'Angleterre d'acheter du blé, du maïs ou du pétrole en Roumanie, en Yougoslavie, en Bulgarie, en Grèce, parce que c'est le domaine réservé de l'économie allemande et que, derrière l'action économique des Anglais, ils soupçonnent des desseins politiques ? Avec quelque ingénuité, la presse allemande avoue donc sa volonté de domination dans l'Europe sud-orientale. Tant mieux, car dans ces pays ni les hommes d'État gouvernants, ni l'opinion publique ne sont sourds et aveugles.

Nous savons mal ce qui se passe derrière l'écran qui dissimule la vie intérieure des États totalitaires ; mais là aussi, bien que plus discrets et voilés, des mouvements d'opinion exercent une influence sur les décisions des gouvernements. Une très intéressante correspondance de M. Gentizon, dans *le Temps* du 2 juillet, montre, d'après un article de M. Pavolini et un passage de la revue *Gerarchia*, de

Milan, le fascisme en train d'évoluer vers une politique sociale beaucoup plus radicale et même révolutionnaire et de s'orienter vers la prolétarisation de l'Italie. D'autre part, M. Mussolini lui-même, dans la préface qu'il a écrite pour le recueil des Actes du grand Conseil fasciste, cherche à définir sa doctrine politique. La guerre d'Espagne lui apparaît comme le choc de deux révolutions, celle des « immortels principes », la révolution française, et celle du fascisme. Le bolchévisme, selon lui, dérive directement de la révolution française ; il doit être mis dans le même sac que le libéralisme et le radicalisme, doctrines périmées qui doivent céder la place au fascisme. Si le Duce imprime au peuple italien un caractère toujours plus militaire, c'est parce qu'il croit inévitable une guerre d'idéologie entre les deux révolutions. Nous voyons aussi un racisme italien chercher à se définir et se dessiner un antisémitisme. L'Italie, qui se flattait d'avoir créé la doctrine fasciste, se mettrait donc à la remorque des théories national-socialistes. La visite du président du Conseil hongrois et de M. de Kanya, son ministre des Affaires étrangères, à Rome aura-t-elle pour effet de calmer certaines impatiences italiennes ? On doit l'espérer, car la Hongrie est menacée chez elle par le mouvement nazi et M. de Kanya n'a pas oublié l'amitié qui l'unissait au général Schleicher.

Le voyage triomphal des souverains britanniques en France apparaît, en face de si graves périls, comme un suprême élément d'espoir. Quand M. Daladier assure qu'entre les peuples qui ont appris à s'estimer sur les champs de bataille il y a un meilleur usage à faire de leurs forces conjuguées que de s'entre-détruire, il mérite qu'on l'écoute. Et quand la voix auguste de Pie XI dénonce comme « erroné et dangereux » le nationalisme exagéré et mal compris, c'est lui, une fois de plus, qui voit juste et loin. Mais les Puissances du mal ne seront-elles pas les plus fortes ?

LES ACCORDS FRANCO-TURCS

Le sandjak (département) d'Alexandrette est cette partie du vilayet (province) d'Alep qui confine au nord à la province turque de Cilicie et dont les côtes sont baignées par le golfe d'Alexandrette. Il est donc partie intégrante de la Syrie qui, depuis la grande guerre, a été séparée de l'ancien Empire ottoman et vit en sécurité à l'abri du drapeau de la France, Puissance mandataire. Région entre toutes célèbre dans l'histoire. Entre la côte et la chaîne de l'Amanus s'ouvrent

les étroits passages par où, en venant de l'Anatolie et de la Cilicie, on pénètre dans un pays tout différent qui est la Syrie. Les anciens appelaient ces défilés les « Portes syriennes ». C'est là qu'Alexandre le Grand gagna la bataille d'Issus, près de là qu'il fonda Alexandrette. En face, barrant le golfe de ce nom, l'île de Chypre est, depuis 1878, aux mains des Anglais qui y établissent une forte base navale et aérienne. D'Alexandrette, par le col de Beylan où les Français ont construit une magnifique route et où les Croisés déjà avaient édifié un château fort, on passe dans cette belle et large vallée où l'Oronte et l'Afrin-Sou réunissent leurs eaux. Ici s'éleva jadis l'une des plus opulentes cités du monde : Antioche. Des invasions successives, les Perses puis les Mongols de Timour, la détruisirent ; elle n'est plus qu'une petite sous-préfecture. Les sultans turcs, lorsqu'ils eurent conquis la Syrie, établirent dans cette région, de grande importance stratégique, des garnisons permanentes qui s'y implantèrent et y firent souche. C'est l'origine des populations turques qui, dans le sandjak d'Alexandrette, constituent une minorité importante.

D'après le recensement opéré avec beaucoup de soin par les autorités françaises, voici comment se répartissent les 220 000 habitants du sandjak : Turcs 85 000, soit 39 pour 100, Alaouites 62 000, Arabes sunnites 22 500, Chrétiens 49 000 dont 25 000 Arméniens établis les uns depuis longtemps, les autres depuis l'exode de 1915, Kurdes 5 000, Tcherkesses du Caucase, installés là par les Sultans après la conquête russe, 1 000, Juifs 500, etc. Les Turcs n'ont donc pas la majorité, mais il forment l'élément le plus nombreux et le plus actif. Les Alaouites sont les plus anciens habitants de ce pays que les Turcs nomment Hathay ; musulmans et de langue arabe, ils sont peut-être les descendants des anciens Hittites dont l'archéologie a récemment reconstitué l'histoire. Mais les Hittites étaient des Indo-Européens et il est assez singulier de voir les Turcs d'aujourd'hui, pour les besoins de leur politique, les revendiquer comme ancêtres ! Toujours soumis à des dominations étrangères, toujours opprimés et pressurés, les 200 000 Alaouites de Syrie proclament qu'ils n'ont jamais été plus heureux que sous le mandat français ; l'unanimité avec laquelle ils réclament l'annexion pure et simple à la France est touchante. Ils ne veulent pas retomber sous le joug turc qu'ils ont subi trop longtemps et que, comme eux, Arméniens, Kurdes et Chrétiens redoutent par dessus tout.

Mustapha Kemal Ata-Turk, en fondant la république d'Ankara,

a renoncé à recueillir la succession de l'ancien empire ottoman qui s'étendait de l'Égypte au Danube et de la Perse à l'Adriatique; il a voulu organiser un État nouveau sur des assises nationales. Raciste avant M. Hitler, il chercha à réunir sous son autorité toutes les populations turques de l'ancien empire ottoman. Quand il signa avec M. Franklin-Bouillon les deux conventions qui mirent fin aux hostilités et aux difficultés de frontière entre la France et la République turque, il se préoccupa du sort des populations turques du sandjak d'Alexandrette. La France, agissant en vertu de son mandat sur la Syrie, reconnut à ces populations des droits spéciaux : la langue turque serait langue officielle sur le même pied que l'arabe, des écoles spéciales seraient créées où l'enseignement serait donné en langue turque, les Turcs jouiraient de la plus complète égalité de droits et même de privilèges spéciaux ; enfin il était implicitement accordé que le gouvernement d'Ankara serait admis à s'intéresser au sort des populations turques du sandjak.

Tant que la France mandataire exerça son contrôle sur l'administration de toute la Syrie, il n'y eut pas de difficultés. Les Turcs du sandjak jouissaient, notamment pour les écoles, d'un véritable traitement de faveur. La plupart d'entre eux, demeurés fervents musulmans et arborant fièrement le fez, ne se souciaient pas de passer sous la férule laïcisatrice du gouvernement de Mustapha Kemal ; ils rejetaient le chapeau ou la casquette que des propagandistes d'Ankara cherchaient à leur faire adopter. Mais la signature du traité franco-syrien du 9 septembre 1936, destiné à mettre fin au régime du mandat et à fonder l'indépendance de la République de Syrie qui contracte une alliance avec la France, vint tout gâter. Les Turcs acceptaient volontiers d'être administrés par des Français, dont le prestige, dans le Levant, est resté inégalé ; mais ils refusent d'obéir à des Syriens qui furent, durant des siècles, leurs esclaves et en l'impartialité desquels ils n'ont pas confiance. Aussitôt après la signature du traité, une très violente campagne commença contre la Syrie et contre la France à l'instigation du gouvernement qui profitait de l'occasion pour battre le rappel du nationalisme. La grande Assemblée entendit de violents et menaçants discours contre la politique française. Les journaux réclamèrent l'autonomie du sandjak.

Des négociations commencèrent à Ankara, entre M. Ponsot, ambassadeur de France, et M. Rustu Aras, ministre des Affaires étrangères, et à Paris entre M. Suad Davas, ambassadeur de Turquie, et le Quai d'Orsay. La France y apporta une patience d'autant

plus méritoire que le ton des journaux turcs était plus violent et les discours gouvernementaux plus intransigeants. Le cas était, pour nous, particulièrement délicat. Si la France faisait aux Turcs des concessions qui dépassent la stricte égalité des droits, elle risquait aussitôt d'exciter les colères des Arabes de Damas et d'Alep ; la France mandataire, disaient-ils, est tenue de sauvegarder l'intégrité du territoire syrien et l'unité de la république. Mais, d'autre part, les Syriens abandonnés à eux-mêmes seraient incapables de défendre leur pays contre une Puissance militaire telle que la Turquie. Il fallait donc recourir à des négociations et à un compromis ; ni d'un côté ni de l'autre on ne souhaitait aboutir à un conflit. La préparation des élections, au printemps dernier, c'est-à-dire l'inscription de chaque électeur dans son cadre national, donna lieu à une très vive agitation. Un commissaire français, délégué par la Commission des mandats de la Société des nations, surveillait les opérations. Le général Huntziger, commandant l'armée française du Levant, se rendait à Ankara afin d'y étudier de concert avec l'État-major turc les moyens d'assurer la paix et l'ordre dans le sandjak.

Les négociations poursuivies depuis le mois de janvier viennent enfin d'aboutir à une entente complète qui comporte une série de documents diplomatiques de haute valeur. Le 1er juillet, M. Georges Bonnet pouvait annoncer l'accord des deux gouvernements : « Le problème d'Alexandrette, disait notre ministre des Affaires étrangères, leur a fourni l'occasion d'un large échange de vues sur les diverses questions qui touchent à leurs rapports. » La France reconnaît que les accords de 1921 confèrent implicitement aux populations de langue turque du sandjak une situation particulière. La Turquie, de son côté, confirme son désintéressement territorial. Un accord militaire signé le 4 juillet à Alexandrette par le général Huntziger et le général Gunduz, de l'État-major turc, prévoit les conditions dans lesquelles les troupes turques sont appelées à coopérer avec les forces françaises pour exercer la garantie que les deux gouvernements ont conjointement assumée dans le sandjak. Une convention tripartite entre la France, la Turquie et la Syrie régularise les relations frontalières et de bon voisinage. Enfin, un traité d'amitié, dont la portée dépasse de loin les limites du sandjak, a été conclu et paraphé entre la France et la Turquie ; les signatures seront échangées en septembre à Ankara où M. Georges Bonnet doit se rendre. Les deux parties contractantes s'engagent à maintenir le *statu quo* politique dans le bassin oriental de la Méditerranée et

à se concerter chaque fois que leurs intérêts réciproques seront en jeu.

M. Suad Davas, le distingué ambassadeur de Turquie à Paris, a dit, en annonçant à la presse la conclusion du traité : « L'affaire du sandjak a vraiment constitué une épreuve décisive pour l'amitié franco-turque. » D'une difficulté locale et d'importance secondaire, notre diplomatie a réussi à faire sortir un accord d'une portée générale qui, dans l'état précaire où la politique des Puissances de l'axe Berlin-Rome a mis la paix générale, prend une importance particulière. Il convient de le rapprocher du prêt de 16 millions de livres que la Grande-Bretagne a consenti au gouvernement d'Ankara. L'entente entre l'Angleterre, la France et la Turquie est une précieuse garantie de paix et de stabilité dans la Méditerranée orientale.

La France a assumé à l'égard de la Syrie, en exerçant le mandat, certains devoirs précis parmi lesquels celui de maintenir l'indépendance et l'intégrité du territoire syrien : elle n'y a point failli. Sans doute, l'entrée de troupes turques sur le territoire syrien, conformément aux accords du 1er et du 4 juillet, a pu paraître pénible à l'amour-propre du gouvernement de Damas. Il doit cependant se rendre compte qu'il serait lui-même hors d'état de défendre son territoire par ses propres moyens et qu'il peut être reconnaissant à la France qui en garantit l'intégrité. Mais il est évident que la France ne peut faire face à de tels engagements que si elle garde en Syrie une force militaire suffisante. Il suit de là que le traité du 9 septembre 1936, qui ne prévoit, après cinq ans, que la présence de forces aériennes, doit être profondément amendé avant toute ratification. Et ce n'est pas la conséquence la moins importante des accords de juillet 1938. Les Syriens ont eu l'occasion de s'apercevoir que, si la France les abandonnait à eux-mêmes, ils seraient menacés au nord par les Turcs, du côté du désert d'Arabie par les Bédouins d'Ibn-Seoud, sur le front de mer par l'Italie et l'Allemagne.

Quant au gouvernement turc, après avoir fait montre d'intransigeance et laissé sa presse prendre à l'égard de la France un ton de violence et de menace qui aurait pu tout compromettre, il s'est rendu compte qu'il avait plus d'intérêt à ménager l'amitié de la France et du même coup celle de l'Angleterre qu'à pratiquer un racisme à l'instar de Berlin. La sagesse de M. Ata Turk a une fois de plus discerné le véritable avantage de son pays et l'a conduit dans la voie droite. La Turquie, avec son gouvernement fort, son armée solide et bien outillée, sa cohésion nationale, constitue un facteur important de l'équilibre politique en Europe et en Asie, ou plus exactement en

Eurasie. Elle fait partie de l'entente balkanique ; avec la Grèce si longtemps ennemie, elle a noué de solides amitiés ; par les accords de Montreux, elle a résolu à son avantage la question des Détroits dont elle est devenue pratiquement la gardienne et qu'elle peut, selon son avantage ou ses affinités, ouvrir à ses amis et fermer à ses ennemis. Elle a le plus grand intérêt à ce que ne s'élève pas en Europe l'hégémonie d'une Puissance continentale qui chercherait un champ d'expansion vers l'Asie mineure ; elle n'a oublié ni la politique de Guillaume II dont le chemin de fer de Bagdad représentait la direction de marche, ni les visées italiennes sur les provinces méridionales de l'Anatolie. La Turquie ne liera son destin à celui d'aucune autre Puissance ; elle poursuit en ce moment à Berlin une négociation d'ordre économique et financier ; elle ménage ses bonnes relations avec l'U. R. S. S. tout en pourchassant vigoureusement chez elle le communisme ; elle constitue donc, dans l'Europe troublée d'aujourd'hui, un précieux élément d'équilibre et de paix.

Sur les frontières méridionales de la Syrie, la Palestine est de plus en plus agitée. Depuis le mois d'avril 1936 les assassinats, les pillages à main armée, les escarmouches sanglantes n'ont pas cessé ; il y a eu quelques accalmies, notamment durant le séjour de la commission britannique que présidait feu lord Peel, mais jamais de pacification. On sait que le projet préconisé par la commission, après une étude approfondie de l'insoluble problème, partagerait la Palestine en deux États autonomes, l'un arabe qui fusionnerait avec la Transjordanie sous le gouvernement de l'émir Abdallah, l'autre sioniste ; Jérusalem, les Lieux saints de Palestine et de Galilée et Haïffa resteraient sous le contrôle britannique. Mais cette proposition qui ne satisfait personne, à l'exception des sionistes les plus raisonnables, a eu pour effet de porter au paroxysme les passions et les violences. Jusqu'à ces derniers temps, c'étaient surtout des bandes arabes qui s'attaquaient aux colons juifs, parfois même aux soldats ou fonctionnaires britanniques ; voici que maintenant la jeunesse sioniste, écoutant la voix du parti dissident que dirige M. Jabotinski, a organisé des milices israélites et décidé de passer à une offensive de représailles.

L'assassinat de l'imam de la mosquée d'Omar, à Jérusalem, inaugure une nouvelle phase plus tragique et sanglante de la question palestinienne. Aux confins des deux communes de Tel-Aviv et de Jaffa qui ne forment en réalité qu'une même agglomération, de véritables combats ont abattu, morts ou blessés, cent ou cent cinquante

arabes et juifs ; du 6 au 11 juillet le bilan est de 45 morts et 200 blessés, dont 11 et 70 du côté sioniste. Des bombes ont éclaté à Jérusalem, faisant des victimes. Les Anglais ont envoyé en hâte le 7 juillet à Jaffa le croiseur *Esmerald* et le grand croiseur de bataille *Repulse* qui porte plus de 1 100 hommes d'équipage ; deux bataillons, un régiment de cavalerie motorisé, des avions sont arrivés d'Égypte. A la demande de la commission des mandats de la Société des nations, une nouvelle mission d'études a été acheminée vers la Palestine. Mais on n'aperçoit pas de solution ; la vigueur de la répression est actuellement la seule politique qui puisse donner des résultats. Cette question de Palestine est une plaie vive au flanc de l'empire britannique et l'on peut se demander si ces violences ne sont pas subventionnées et armées par des Puissances européennes ; jusqu'à l'accord du 16 avril on croyait y découvrir la main de l'Italie ; on y devine aujourd'hui une intrigue allemande. Les Arabes de tous les pays s'agitent en faveur de leurs coreligionnaires, tandis que les israélites traqués en Allemagne, en Autriche, menacés en Italie et en Pologne, réclament à grands cris des terres où établir leurs frères malheureux. Ainsi cette question, qui paraît au premier abord d'importance secondaire, a en réalité de lointaines répercussions et entretient une dangereuse agitation dans tout le Levant (1).

MORT DE LA REINE MARIE DE ROUMANIE

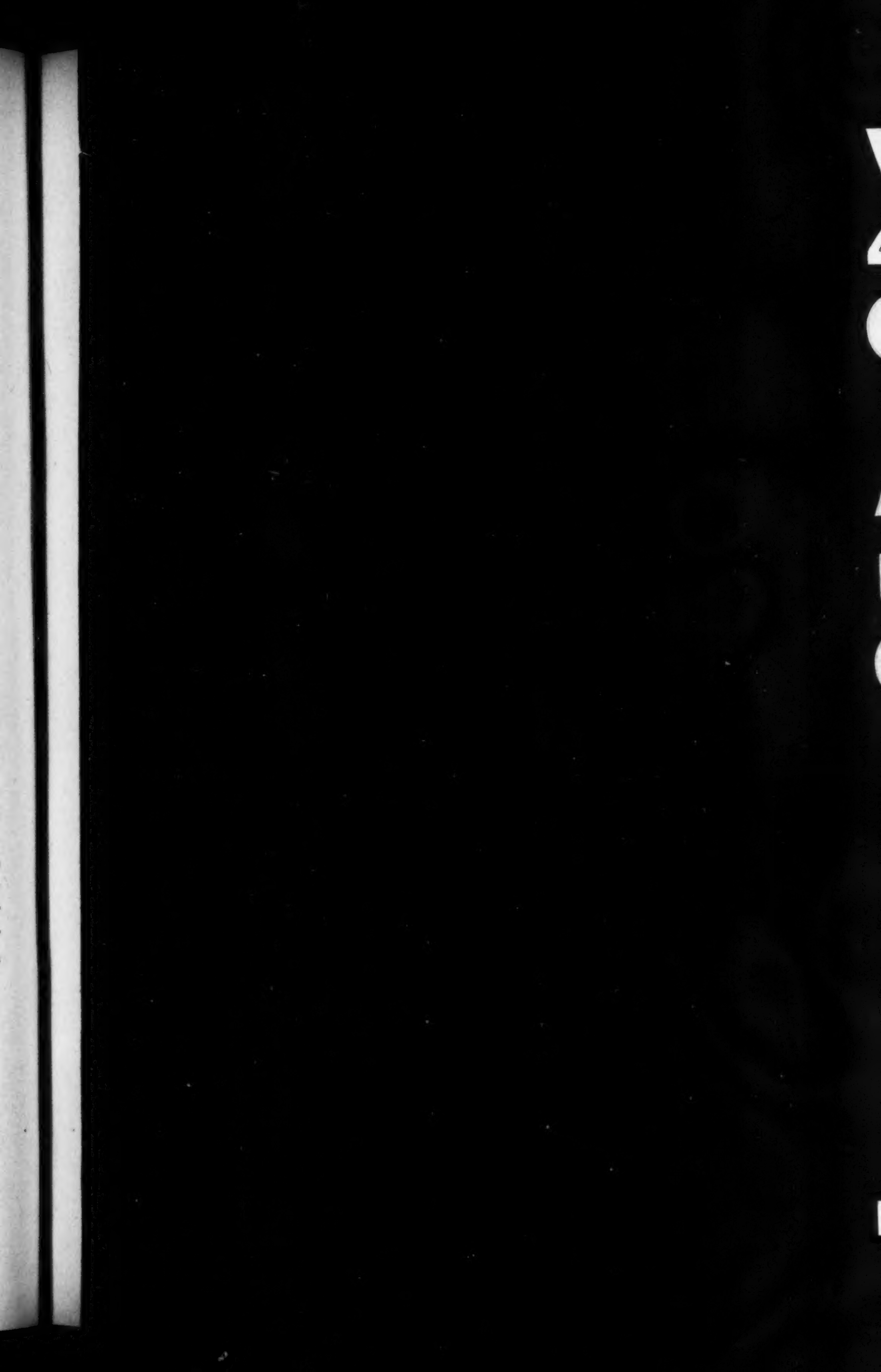
Tandis que Paris en fête acclamait les souverains britanniques, la Roumanie en deuil pleurait la reine Marie, veuve du roi Ferdinand et mère du roi Carol. Petite-fille de la reine Victoria et du prince consort Albert de Saxe-Cobourg, petite-fille aussi du tsar Alexandre II, elle était, par le sang, anglaise, allemande, russe, mais son cœur était roumain. Elle avait adopté avec toutes les ardeurs de sa nature vibrante et passionnée la nouvelle patrie dont, à la mort du roi Carol, le 10 octobre 1914, elle était devenue la reine. Elle était la seule, à ce moment, à la cour de Roumanie, qui crût à la victoire de l'Angleterre, de la France et de la Russie ; elle usa de toute son influence pour entraîner la Roumanie à intervenir du côté des Alliés ; par là elle rejoignait le sentiment national roumain dont les sympathies actives allaient, dès les premiers jours, à la France et à la

(1) Sur les affaires du Levant, notamment sur la question d'Alexandrette et celle de Palestine, on pourra dans quelques jours consulter : *Fièvres d'Orient*, par M. René Pinon. *Éditions de la plus Grande France*, 12, rue de la Charité, Lyon.

Grande-Bretagne. Quelles luttes serrées elle eut alors à soutenir, elle l'a partiellement raconté dans cette *Histoire de ma vie* qui constitue un document historique et psychologique du plus haut intérêt. Quand la Roumanie fut entrée dans la guerre, surtout quand le fléchissement des armées russes amena l'échec de l'offensive roumaine et l'invasion de Mackensen, elle devint l'animatrice de la résistance ; elle se multipliait au chevet des blessés et des typhiques, trouvant toujours le mot qui adoucit les souffrances et ranime les courages ; elle accueillait les officiers et les soldats alliés ; elle incarna vraiment l'âme de la patrie roumaine. La victoire de 1918 fut son triomphe ; elle fut la première reine couronnée de la Grande Roumanie. Dès lors, tout en s'acquittant avec une grâce sans pareille et une générosité sans bornes de ses hautes fonctions, tout en donnant beaucoup de son temps à ses enfants, elle se livra avec passion à son goût pour les lettres et les voyages. Par là encore elle servait son pays en lui montrant à quelles sources il doit puiser sa culture et quelle est sa vocation historique. Elle écrivit ses livres dont l'inspiration révèle un savoureux amalgame de romantisme français, de réalisme britannique et de mysticisme russe. Collaboratrice de la *Revue*, la Reine Marie lui offrit d'abord *Minola, histoire d'une petite reine malheureuse*, conte poétique, qui parut le 1er juillet 1915. Plus tard, ce furent de poignants souvenirs sur Nicolas II, des nouvelles. Elle était membre correspondant de notre Académie des Beaux-Arts. En présence du cercueil où repose de blanc vêtue sous des voiles de lilas pourpre cette reine de contes de fées qui fut une grande politique, cette patriote roumaine qui fut une bonne Européenne, cette princesse anglaise qui fut un excellent écrivain français, la France et, — nous nous permettons d'ajouter, — la *Revue* adressent au roi Carol, à la Roumanie amie qui avait pour elle une fervente adoration, à la veuve inconsolée du très regretté roi Alexandre de Yougoslavie, l'expression de leur émotion douloureuse. La mort de la reine Marie est un deuil pour son pays, pour tous ceux qui associent dans une large synthèse la patrie, l'humanité et le culte des belles-lettres.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : André Chaumeix.



qu
tr
da

la

tr

à

LE GOUFFRE

PREMIÈRE PARTIE

> Il y a dans chaque âme un « abîme de mystère ». Chacun a son gouffre qu'il ignore...
>
> *Lettre de Léon Bloy à Élisabeth Joly.*

L'AUDIENCE DU MARÉCHAL

Le patron m'attend. Puis-je le voir ?

— Il est averti, mon commandant.

— Est-il de bonne humeur ?

— Écoutez.

Et l'officier d'ordonnance sourit. Comme un orage lointain qui gronde et dont on cherche les éclairs, une voix sombre traversait les cloisons et laissait pénétrer des traînées rauques dans les grands salons de la Résidence.

— Qui est là-dedans, avec lui ?

Le visiteur désignait le cabinet de travail où s'amoncelait la tempête.

— Rien. Des civils.

— Bien. Comme c'est beau, ici ! Et achevé ?

— A peine. Je puis vous laisser, mon commandant ? Le travail.

— Sans doute. J'entrerai quand il aura fini de les mettre à la porte.

— Il s'apaisera.

— Oh ! je suis sans crainte. Je le connais.

Resté seul, le commandant Gérard Darcy s'avança jusqu'au seuil du vaste salon central pour boire de son regard avide le splendide paysage offert par Rabat recouvert d'une poussière rose et par Salé toute blanche avec ses terrasses au bord de l'Océan, séparées par l'estuaire de l'oued Bou-Regreg. Quand il se fut gorgé de cette splendeur sous le soleil de mai, il s'orienta pour se caresser les yeux aux plus beaux détails : la Kasba des Oudaïas en promontoire fleuri, ou plutôt en proue de navire qui va fendre les eaux et, comme il s'avançait dans les jardins, sur sa droite la tour Hassane, rivale de la Koutoubia de Marrakech et de la Giralda de Séville, dominant l'amas des ruines de la grande mosquée almohade et le cimetière du Chella enfermé dans ses rouges murailles.

Il arrivait des montagnes et des combats et il éprouvait cette sensation que dans la Grande Guerre il avait une fois rencontrée pour le plaisir de sa jeunesse : au Chemin des Dames le matin, il avait dîné le soir aux Champs-Élysées en compagnie d'une facile et enthousiaste jeune femme. Un concours de circonstances et le hasard de relais d'automobiles avaient permis ce contraste. De Tafrant sous le feu un avion l'avait amené à Rabat avec une mission urgente du général Colombat.

Quitte à se faire impérieusement interpeller pour retard dans le service, il ne put se tenir de descendre dans le patio bordé de son élégante colonnade, d'admirer la disposition des fontaines, de se pencher sur les dernières fleurs à demi tombées, de respirer l'odeur du bois voisin, de reconnaître le travail de l'architecte qui avait su mêler si harmonieusement l'art français à l'art marocain. Ce Palais de la Résidence, dont la construction avait été entreprise au lendemain de l'armistice, qui n'était achevé que depuis peu de temps, et habité depuis peu de mois, était digne de celui qui avait donné à son pays un royaume et qui avait su, par son prestige, son audace et son autorité, le garder avec si peu de monde durant les quatre années de la guerre mondiale. Et voici que, lorsque l'œuvre de pacification semblait partout résolue, ou tout au moins dans la voie sûre de la réalisation, au sud de l'Atlas, aux confins algériens, dans la vallée de la Moulouya, à la

frontière espagnole, tout ce prodigieux travail était remis en cause par l'insurrection d'Abd-el-Krim. Mais se fût-il jamais accommodé du repos ? Seulement, il ignorait le malheur.

Le commandant venait de rentrer à l'intérieur du palais après sa promenade dans les jardins et dépendances quand il vit sortir les civils que le maréchal, avec sa courtoisie de grand seigneur, raccompagnait. La voix rauque avait changé. Elle s'était radoucie. Mais elle gardait des inflexions de rugissements. Quand les visiteurs se furent retirés, — quatre ou cinq personnages en costume clair, avec des casques coloniaux, — après force salamalecs et inclinaisons du corps, le chef vint se planter en face de son jeune officier. Celui-ci était très grand, le buste plein, la taille droite comme ces fûts d'arbres poussés hors de l'alignement et non gênés par les autres, ou qui, les ayant bientôt dépassés, s'épanouissent à l'aise. Il portait l'uniforme des tirailleurs, éteint par un burnous de soie blanche très légère qui était presque célèbre parce qu'il le gardait dans la bataille où sa couleur flottait comme un oriflamme. Le visage rasé, les traits réguliers, le teint bronzé éclairé par des yeux dont le regard tantôt était dur à subir et tantôt ironique ou malicieux, c'était un de ces beaux types d'hommes que leur physique désigne d'avance pour le commandement et dont l'ascendant devance les ordres. Et pourtant le maréchal aux cheveux blancs en brosse, à la moustache tombante, à la bouche tordue, l'appela :

— Mon petit Gérard.

Et c'était vrai que les plus braves et les plus resplendissants devenaient petits auprès du vieux lion blessé dont les mouvements impatients n'eussent pas supporté de cage et dont les yeux dorés paraissaient garder la nostalgie du désert, d'un espace sans limites avec un seul maître.

— Monsieur le maréchal..., murmura l'officier aussitôt conquis.

— Viens avec moi.

Il l'emmena dans son vaste repaire où des cartes étaient épinglées aux murs, recouvraient la table, gisaient sur des divans et même en bas, sur les épais tapis de Rabat ou de Meknès. Un aide de camp, le chef de cabinet civil, esquissant une offensive d'invasion, il les congédia :

— Non, personne ! Tout à l'heure.

Fermant sa porte sur le nouveau venu, avec cette mobilité capricieuse qui était à la fois son charme et sa faiblesse, qui introduisait une grâce, mais aussi une nervosité de femme dans son action politique et militaire et dans ses puissances de direction, il laissa peu à peu éclater son cœur :

— D'où viens-tu ?

— De Tafrant, monsieur le maréchal.

— Quand es-tu parti ?

— Ce matin.

— Comment ?

— Par l'air.

— Qui t'envoie ?

— Le général Colombat.

— Pourquoi ?

— Des renforts.

— Des renforts ? Tu as dit : des renforts ?

— Oui, monsieur le maréchal. Les troupes sont à bout. Deux mois de marches et la bataille presque chaque jour. Souvent pas d'eau. Et le soleil. Et l'arrêt devant le Bibane.

Le maréchal avait commencé de se promener de long en large dans la pièce dont il semblait à chaque pas en avant pousser les murs :

— Tu dois te tromper, mon petit. Colombat est un guerrier. Colombat n'a pas besoin de renforts. Rappelle-toi, rappelle-toi donc. L'an dernier, quand les Haoura ont fléchi, découvrant la route de Tissa, Colombat a rassemblé sa colonne à Souk-el-Khemis des Jaïa, d'où il s'est porté par Aïn-Aïcha sur Aïn-Matouf, couvrant cinquante kilomètres en douze heures sous un ciel de feu. C'était le 25 juillet : j'ai de la mémoire. Il a livré bataille à Bou-Halima et rejeté la harka rifaine sur Bab-el-Arba, et la situation était rétablie. Le sais-tu?

— J'y étais, monsieur le maréchal.

— Si tu y étais ? Je crois bien. Je t'ai fait chef de bataillon, et le colonel Colombat, général. L'Ouergha a été protégé, et le territoire d'Ouezzan mis à l'abri. Alors, pourquoi cette demande insensée ?

— C'était l'an dernier, monsieur le maréchal. Depuis lors, Abd-el-Krim...

— Tu ne vas pas m'apprendre ce qu'a fait Abd-el-Krim ?

Il a eu les Espagnols, il ne nous aura pas. Les Espagnols se sont repliés sur Tétouan et Mélilla, abandonnant Chechaouene et découvrant notre frontière du Loukhos. D'Ouezzan à Taourirt j'ai équipé et renforcé notre front. Au nord de Fez, une barrière de postes va de Médiouna à M'Jara ; au nord de Taza, les passages ont été barrés en montagne, entre le Lebene et le M'Soun. J'avais prévu l'offensive de ton Abd-el-Krim.

— Oh ! monsieur le maréchal !

— Oui, ton Abd-el-Krim que tu vois partout.

— Il est partout, sur Ouezzan, sur Fez, sur Taza.

— Je l'avais prévu dans mon rapport du 20 décembre dernier où je demandais précisément des renforts. J'ai commencé de recevoir les renforts demandés. J'en attends. J'en réclamerai. Ils ne comprennent rien en France. Tiens, lis.

Et il attrapa, comme au vol, un dossier dans une case. Ce fut lui-même qui donna lecture de la conclusion :

« Il est très possible qu'il faille des moyens plus importants devant une situation qui s'aggraverait. Qu'on soit simplement assuré que je ne perdrai pas un jour de vue les difficultés qu'il y a pour la France, en ce moment, à donner des troupes et de l'argent, et que je ferai toujours tout pour limiter les demandes au minimum indispensable. »

— Est-ce clair ? Quand j'ai envoyé mes troupes en France au mois d'août 1914, j'ai risqué de perdre le Maroc. Je l'ai gardé. Mais, alors, qu'on ait confiance en moi, qu'on sache lire et comprendre. Il y avait dans ce rapport un appel au secours et l'on m'envoie des compagnies au compte-goutte. Et l'on dira : « Lyautey ? Il n'avait rien demandé... »

Sous la bourrasque, le commandant se taisait. Il n'avait pas été envoyé pour se taire. Il ne devait pas trahir sa mission.

— Monsieur le maréchal, commença-t-il, la barrière a sauté.

— Quelle barrière ?

— Celle que vous aviez posée en avant d'Ouezzan, de Fez et de Taza. Le 31 janvier, la capture de Raïssouli a fait un seul bloc rifain djebala. Le 12 avril, ce fut la déroute du Beni-Zeroual et du chérif Derkaoui, qui se réfugia au poste de Tafrant. Le 25, Abd-el-Krim...

— Ton Abd-el-Krim...

— ...Rassemble en un seul faisceau les Beni-Ouriaguel, les

Jaïa, les Senhadja, les Riona, les Meziat : en tout vingt mille fusils, et il annonce qu'il va se faire proclamer sultan du Maroc à Fez.

— Il n'y est pas.

— Il n'y est pas encore, monsieur le maréchal, il n'y entrera pas. Mais à Ouezzan, qui est aussi une ville sainte ?

— Ouezzan ? Ces types qui sortent d'ici sont des bourgeois d'Ouezzan, des commerçants, des marchands, un banquier, un hôtelier. Et sais-tu ce qu'ils venaient me demander ? Ce qu'ils avaient l'audace de me demander ?

— Comment le saurais-je, monsieur le maréchal ?

— L'évacuation d'Ouezzan, tout simplement. Ils réclament des camions pour emmener leurs femmes, leurs enfants, leur commerce. Ils disent qu'on tire toutes les nuits dans les oliveraies, que la vie est impossible, qu'ils seront tous massacrés. Ils sont là deux ou trois cents Français, sans compter quelques étrangers, qui exigent notre protection. Des camions ? Mais j'ai besoin de mes camions. Dis-moi, dis-moi donc, toi qui reviens de là-bas, dis-moi qu'Ouezzan n'est pas menacée. Il y a le groupe mobile Colombat : plus de six bataillons, quatre escadrons, deux goums, le 9e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique, le 3e groupe colonial, le 10e groupe d'artillerie de campagne. Enfin, il y a des hommes : Colombat, Noguès, Féral, le commandant Combes, et toi, mon petit, et tant d'autres.

— Monsieur le maréchal, je vous jure que nous avons fait l'impossible. Le 25 avril, le colonel Noguès, — j'étais avec lui, — a quitté Aïn-Aïcha. Le 26, nous débloquions le poste de Bou-Toumeur ; le 27, nous dégagions le bataillon de tirailleurs du commandant Combes qui tenait tête depuis trois jours aux tribus révoltées et qui était encerclé. Le 29, nous rejoignions le général Colombat à Fez-el-Bali. Le lendemain, nous franchissions l'Ouergha, malgré une forte crue et l'attaque de nos fantassins. Le 2 mai, nous avons commencé d'aborder le massif de Bibane, pour débloquer la série des postes, pour ravitailler d'abord le poste de l'Aoudour. Quel assaut, monsieur le maréchal ! Toutes les crêtes étaient garnies de fusils. Plus de deux mille. Nous n'avions que trois batteries de montagne, et les munitions n'avaient pas été complétées. Il a fallu regagner Tafrant, d'où j'arrive. Il faut secourir les

postes, monsieur le maréchal. Il faut prendre le Bibane, il faut que le drapeau français flotte au sommet. Autrement, Abd-el-Krim va exploiter notre échec. Voilà pourquoi je suis venu.

— Assez. Je sais.

— On ne sait jamais tout.

— Et en France on ne sait jamais rien. Tout un parti politique, en France, soutient Abd-el-Krim. Et ton Abd-el-Krim le sait.

— Mais nous, monsieur le maréchal, nous l'ignorons et nous ne voulons pas le savoir. Parce que nous avons besoin de toutes nos forces.

— Et Ouezzan ? N'oublie pas Ouezzan.

— Ouezzan est protégée, à l'ouest, vous le savez, par deux fortes positions d'arrêt : Bibane et Taounat. Précisément, nous allons reprendre la marche sur le Bibane, qui est la forteresse des Riffains. Au nord-est, Ouezzan est découvert en partie.

— Ouezzan, répéta le maréchal comme en rêve.

Et il ajouta :

— Tu te souviens de notre entrée à Ouezzan ? C'était le 7 octobre 1920. Il n'y a pas encore cinq ans.

— J'y suis entré avant vous, monsieur le maréchal.

— Parbleu ! tu as pris la ville, n'est-ce pas ?... comme l'Aymerillot de Victor Hugo a pris Narbonne.

— Pas moi, Poeymirau.

— Ah ! Poeymirau.

Et à l'évocation de son grand collaborateur militaire, le souverain du Maroc se recueillit dans le silence. Puis il jeta à l'officier, comme un ordre :

— Raconte. J'ai besoin de ce vin-là.

— Oh ! ce fut très simple. Le général Poeymirau avait concentré les troupes à Aïn-Defali en deux groupes : le groupe Trestournel et le groupe Colombat. Devant cet appareil, les tribus hostiles sont venues faire leur soumission sur les pentes nord du Djebel Isoual. Nous n'avions perdu que treize hommes, dont un officier. Le 2 octobre, nous entrions dans Ouezzan, le général en tête. Mais le chérif Moulay Taïeb et le caïd maghzen Allal étaient allés au-devant de lui, à une bonne lieue de la ville, avec les étendards et les délégations des confréries. On eût dit une procession.

— Cela fait de l'effet, hein ! mon garçon, d'entrer tambours battants, clairons sonnants, dans une ville conquise. Le cœur bat la chamade.

— Oh ! monsieur le maréchal, j'ai l'habitude.

— Voyez-vous ça ! Il a l'habitude ! Il se prend pour Bonaparte !

Gérard Darcy eut un beau rire enfantin et se contenta de précipiter les unes sur les autres ces syllabes triomphantes :

— Metz, Kaiserslautern, Kreuznach, Mayence, passage du Rhin.

— Tais-toi, misérable, tu me tortures.

Et le maréchal lui lança un regard foudroyant. Puis, il le prit par le bras, et de sa voix rauque, de sa voix de rugissement, il reprit :

— J'étais ici, moi, pendant ce temps-là. Je gardais ce pays qu'il me faut garder encore. Et je suis Lorrain, entends-tu ! Je suis entré dans l'armée après l'autre guerre, la guerre des désastres, pour reprendre la Lorraine et l'Alsace. Le Maroc, ça n'existait pas. Mon château de Crevic, les Allemands l'ont incendié. Ils m'ont traité en ennemi de choix. Ils se sont vengés de leurs déceptions marocaines. Et je n'étais pas là pour leur rendre les coups. Je ne suis pas entré dans Metz, moi, ni dans Strasbourg. Je n'ai pas franchi le Rhin, moi. Quand l'as-tu passé, le vieux fleuve de séparation ?

— Un vendredi et un treize, monsieur le maréchal.

— Mauvais présage.

— Nous n'y avons pas pensé. C'était le 13 décembre, à sept heures du matin. Le temps était sombre, le jour bas. Un vol de corbeaux a passé au-dessus de nous. Du milieu du pont, le Rhin paraît immense. Au delà, c'est un autre monde.

— Au delà, c'est la forêt germaine. Achève.

— La musique jouait *Sambre-et-Meuse*. Les hommes marchaient d'un rythme si régulier, d'une cadence si puissante que le pont s'est mis à remuer, à vibrer, à tressaillir comme s'il voulait prendre part à notre allégresse. Le pas scandé de nos talons lui communiquait le sursaut humain de la vie. C'était beau.

Il se tut sur cette évocation, et le maréchal, mélancoliquement, conclut :

— En as-tu de la chance !

Puis, brutalement :

— Et tu laisseras prendre Ouezzan ?

Gérard Darcy recula d'un pas :

— Oh ! monsieur le maréchal, aidez-nous, je vous en supplie. Si vous aviez vu nos hommes, vous auriez confiance.

— J'ai confiance.

— Aidez-les, aidez-nous, trouvez-nous du monde. Fez aussi est menacée.

Le maréchal avait repris sa promenade de fauve en cage :

— Et Taza ? Tu oublies Taza. Je ne veux pas évacuer Taza. On lâchera les petits postes, on les ramènera en arrière, j'y consens. On se fortifiera sur les positions indispensables. Je chercherai, je trouverai. Croyez donc en moi.

— Mais vous êtes notre foi, monsieur le maréchal.

— Écoute, mon petit, tu vas retourner là-bas.

— J'y compte bien.

— Tu y retourneras avec une double mission. La première pour ton général, pour mon vieux Colombat. Il prendra le Bibane. Il va recevoir des renforts. Je ne t'ai pas attendu. Nous avons travaillé cette nuit jusqu'à trois heures du matin. Je vais disposer pour lui de quatre bataillons et d'un groupe d'auto-mitrailleuses.

— Quel bonheur, monsieur le maréchal !

— Avec cela, il peut marcher.

— Je l'ai quitté ce matin, monsieur le maréchal. Il allait parcourir le pourtour du Bibane pour chercher le cheminement le plus favorable.

— Eh bien ! tu lui porteras demain la bonne nouvelle. Et l'aviation ?

— L'aviation ? Nos aviateurs vont chaque jour bombarber les positions ennemies ou ravitailler les postes encerclés.

— C'est leur métier.

— Il est dur et splendide.

— Dis donc, toi : il me semble que tu parles beaucoup.

Mais le sourire du maréchal se faisait si caressant que le jeune chef avait envie de s'incliner pour lui baiser la main à la manière arabe.

— Quel âge as-tu, petit commandant ? reprit-il.

— Trente-cinq.

— Et tu es chef de bataillon depuis un an. C'est bien.

— Il y a eu la Grande Guerre, monsieur le maréchal.

— Tu oublies que je connais tes états de service. Tu étais déjà ici en 1914. Tu es parti avec la division marocaine, général Humbert, tu étais à Mondement pour la bataille de la Marne. Une blessure.

— Pas grave.

— Ensuite, l'Argonne, Verdun, la Malmaison ; ensuite Villers-Cotterets avec Mangin, et puis la marche en avant, malgré une deuxième blessure. Et ça ne t'a pas suffi. Tu es revenu en 1920 pour prendre Ouezzan.

— Pas tout seul.

— Il faut au pays des hommes comme toi. Plus tard, quand tu seras un grand chef et que je ne serai plus là, forme à ton tour des héritiers. Car tu seras un grand chef.

— Ou un mort.

— Voilà un mot de trop, mon petit. Donc tu t'envoleras demain. Ce soir, tu dînes ici.

— Oh ! monsieur le maréchal, je n'ai que ma tenue de campagne.

— Et ce burnous qui n'est pas réglementaire ? Sois élégant. Tu dînes ici, et tu partiras tout de suite après pour aller dormir. Il faut dormir. Demande à Joffre son secret. Ah ! j'oubliais Ouezzan. Ta seconde mission. Tout de même, ces types, ces individus m'ont fait pitié. Ils tremblent peut-être pour leur peau, mais pour leurs femmes et leurs mioches. Ils savent ce que les Riffains en feraient, si jamais ils entraient dans Ouezzan. Alors, voici.

Il revint à sa table et écrivit. Puis, se redressant, il tendit le papier à l'officier :

— J'ai signé l'ordre d'évacuer les civils. Y a-t-il encore à Ouezzan des femmes d'officiers ?

— Deux ou trois. Pas beaucoup.

— Il faut penser à elles aussi, à leurs maris. En premier lieu, les femmes et les enfants. Puis les hommes. Les Français. Par la route la plus sûre, Kenitra ou Fez-el-Bali. Les gens, pas le commerce, et le plus petit bagage. Il ne faut pas gêner les troupes. De Tafrant, tu te rendras à Ouezzan. Là, tu mèneras ton enquête. Tu verras d'abord le chérif Moulay Taïeb, notre allié. Il est tranquille, lui, dans sa zaouia. Puis, tu te rendras compte par toi-même. Tu jugeras, tu décideras si cet ordre

doit être transmis. Et, si tu le décides, alors seulement, tu remettras ce papier au commandant d'armes. Sinon, tu le détruiras.

— Mais, monsieur le maréchal, protesta Gérard Darcy avec véhémence, ce n'est pas mon métier. Je ne suis qu'un soldat. Je ne suis bon qu'à défendre Ouezzan, à me faire tuer devant.

— Tu es plus que cela : un chef. Je te connais. Je te choisis. Tais-toi.

— Je ne puis pas me taire. Je ne peux pas être juge.

— ... Et partie ? Tu n'es pas marié. Tu n'as pas à Ouezzan de maîtresse ?

— Non, monsieur le maréchal, je n'ai pas de maîtresse à Ouezzan, je vous le jure !

— Pourquoi, alors, ce visage bouleversé ? D'ailleurs, tu en aurais une que ce serait pareil. A la guerre, il n'y a plus que le devoir. L'amour ne vient qu'après. C'est compris ?

— J'obéirai, monsieur le maréchal.

— Bien, mon petit.

Et d'un geste brusque le maréchal l'amena à lui et l'embrassa :

— J'ai peut-être maladroitement touché à quelque chose qui n'est qu'à toi. Pardonne-moi, Gérard. Je n'ai pas de fils, ou plutôt j'en ai beaucoup. Et je les aime. Rappelle-toi encore ceci pour ta gouverne : pour commander à des hommes, il faut avoir senti la vie, avec ses grands coups, avec ses blessures. Va, je te connais.

Le jeune officier, refoulant son émotion, murmura :

— Monsieur le maréchal, je m'en vais plus... plus....

— Plus quoi ?

— Plus grand.

— Tu es déjà bien assez haut. A ce soir, mon garçon.

Le soir, au dîner très élégant de la Résidence, que présidait avec son calme souriant et contagieux la maréchale, aucun des invités, — et il y avait là deux ou trois hommes politiques de passage venus pour épier l'angoisse du chef, — ne pouvait se douter de la menace qui pesait sur Ouezzan, sur Fez et sur Taza. Un de ces messieurs parla des richesses coloniales que la France n'exploitait pas suffisamment.

— Ah ! oui, les colonies, intervint le maréchal. On s'y

intéresse en France. Mais, pour Dieu ! si l'on parle mines, chemins de fer, concessions, phosphates, qu'on parle aussi des soldats, parce que rien ne se fait que par eux et grâce à eux. Après l'armistice du 11 novembre, comme nous étions engagés ici dans de très dures opérations où nous perdions du monde tous les jours, j'ai fait des propositions pour la croix de guerre. Savez-vous ce qu'on m'a répondu ?... « On ne se bat plus. — Comment ? On ne se bat plus ? — Non, on ne se bat plus sur la Meuse. — Soit, mais ici on se bat toujours. » Un amputé du 15 novembre au Maroc ne méritait plus rien. Allez le lui faire comprendre !

Le coup de patte du vieux lion renversait les vains échafaudages du Parlement et des bureaux. Gérard Darcy écoutait sans mot dire. Il buvait du lait, et même « le lait des humaines tendresses ». Quand il voulut se retirer à l'anglaise, le maréchal qui l'observait le happa au passage :

— Chic officier, mon commandant ! Au revoir.

Au revoir ? Était-il sûr de le revoir ? Guynemer, quand il s'envolait, faisait un geste d'adieu à ses camarades. Un matin, ce fut le dernier.

LE VERGER DES SULTANS

De Rabat à Ouezzan, à vol d'oiseau, il n'y a guère que cent cinquante kilomètres. Mais l'avion ne suit pas la ligne droite. Il commence par survoler la côte jusqu'à Kenitra. La mer, au matin, était d'un bleu pâle ravissant, presque d'un bleu de myosotis ou de lavande. Elle venait mourir sur la grève en petites vagues allongées et dentelées d'écume blanche. Elle semblait caresser la terre amoureusement. Puis ce furent les plaines du Gharb fertilisées par les alluvions et par le cours de l'oued Sebou. Après Souk-el-Arba apparaissent des collines, des plateaux, des vallonnements dépouillés. Au début du printemps, c'est un tapis de fleurs, asphodèles à longue tige, soucis dorés, mimosas aux branches soulevées, iris mauves. Mais aux premiers jours de mai, le soleil a déjà brûlé toute cette floraison et ce n'est plus qu'une teinte jaunâtre uniforme, sauf le vert des cactus et des aloès où se cachent les ksour. Les pentes s'élèvent peu à peu jusqu'au Djebel-Bou-Helal, à l'abri duquel est bâtie Ouezzan.

L'avion survola la montagne, et, comme il allait se poser au camp de Beni-Malek, le commandant Darcy passa au pilote la consigne de Tafrant. Sa première mission était d'annoncer les renforts. L'atterrissage à Tafrant est malaisé. Gérard, descendu de l'appareil, se fit sans retard conduire au Quartier général. Mais le général Colombat n'était pas encore revenu de son inspection commencée la veille. Escorté d'un goum, il tournait le massif du Bibane pour découvrir un point faible, vraisemblablement au sud, en partant de Fez-el-Bali.

— Il veut tout voir par lui-même, expliqua son chef d'état-major. Comme s'il n'aurait pas pu m'envoyer à sa place ! Un beau jour, il recevra un coup de fusil.

— Le Bibane, c'est un gros morceau, mon colonel. Mais avec les renforts, ça ira.

— Oui, le général sera content. Demain soir, vraisemblablement, il sera là. Vous lui donnerez vous-même la nouvelle à son arrivée.

— J'ai le temps d'aller à Ouezzan et de revenir.

— Qu'allez-vous faire à Ouezzan ?

— Une autre mission.

— Laquelle ?

— Secrète. Ordre du maréchal.

— Sans doute pour Moulay Taïeb, le chérif-baraka de la Zaouia. Mais il est fidèle. Heureusement !

Gérard Darcy ne se livra pas et repartit rapidement pour le camp d'aviation de Beni-Malek, à une lieue d'Ouezzan. Il souriait de plaisir pendant le trajet. Il pensait : « Comme je vais les surprendre ! Ils seront ravis de ma visite inattendue et aussi de recevoir des nouvelles. Car ils sont au cœur de la bataille et ne doivent rien savoir de précis. Tout de même, à l'hôpital, on leur ramène les blessés... »

Qui, *ils* ? N'isolait-il personne ?

Puis, comme l'avion descendait pour atterrir, son visage devint grave : « Pourquoi le maréchal m'a-t-il confié cet ordre ? Évacuer Ouezzan ? Il aurait dû comprendre. Je croyais qu'il avait compris... »

Cependant il n'entra pas d'emblée dans la Ville sainte. Entre Ouezzan et le camp d'Adir qui lui fait face et qui sert de garnison avec logement des officiers et des troupes, est un lieu enchanteur devant lequel il arrêta le cheval qui lui avait

été prêté à Beni-Malek. C'est le *Ghersat-Sultan*, c'est le Verger des Sultans, pareil à quelque décor des *Mille et une nuits* pour une princesse persane ou à quelque palais de Venise doublé par le grand canal. L'ancienne résidence du chorfa aux belles portes arabes est tout un monde d'arcades reflétées par les pièces d'eau, de cours pavées de mosaïques. Pour y accéder, il faut traverser deux ou trois corps de bâtiments crénelés, pénétrer dans un vaste jardin avec un bassin rond dont l'eau, dans la vasque centrale, monte en jets parmi les fleurs en bordure. Les ifs qui dressent au-dessus des murailles leur fer de lance sont pleins de rossignols. A l'intérieur même, dans le patio, une eau limpide berce une petite île qui, parmi les fines colonnes de marbre, semble un bouquet de verdure.

La fraîcheur, comme la buée des carafes glacées, baigne ces lieux bénis, venue des conduites réservées aux chorfas qui, même dans les périodes de sécheresse où la ville entière halète de soif, versent leurs abondantes eaux.

Gérard Darcy devait connaître les aîtres et en être connu : il pénétra sans erreur par les couloirs en chicane de l'entrée et ne fut arrêté par personne. Dans le jardin, au bord du bassin rond, une jeune femme était assise sur la balustrade. Elle n'était pas inoccupée. Elle commandait une petite troupe de négresses qui lavaient du linge. Elle était vêtue d'un tailleur de flanelle blanche, et, quand elle se leva, ayant aperçu le commandant, elle parut assez grande, effilée et mince, mais non maigre, blonde d'un blond un peu brûlé par le soleil d'Afrique, les joues lisses et à peine brunies, presque dorées, sans doute préservées par des pâtes ou des voiles, les yeux d'un bleu sombre, rapproché du noir, le visage allongé, mais assez plein. Aux trois pas qu'elle eut le temps de faire en avant, se révélaient déjà sa souplesse, son agilité. Elle était encore plus avenante que belle, au premier abord le type même de la gentille camarade sportive qui ne se plaindra jamais de la fatigue et à qui l'on pourra confier tous ses ennuis de carrière, ou autres, avec la sécurité d'un bon conseil désintéressé et d'un jugement clair et droit. Mais la gentille camarade était comme inachevée dans la lumière du matin.

— Oh! Gérard! s'écria-t-elle joyeusement, les mains prêtes à se joindre pour applaudir. Quelle chance! Je vous croyais avec le général Colombat, du côté du Bibane.

Devant cet accueil enthousiaste, le jeune commandant aurait dû se réjouir. Et il semblait prendre l'empreinte de la forme blanche, de la forme vivante, comme si elle allait disparaître.

— Bonjour, Anne. Je ne fais que passer. Et votre mari ?

— André est au bureau des Affaires indigènes. Les tribus ne sont pas toutes sûres. Il rentrera pour déjeuner. Vous déjeunez ?

— Avec plaisir.

— Vous restez ? Vous couchez ?

— Je veux bien, Anne, jusqu'à demain matin. Je dois voir le chérif.

Elle frappa dans ses mains, donna des ordres au serviteur berbère pour la chambre, pour les repas, et reprit joyeusement :

— Quittons ce jardin. Vous voyez : il sert de lavoir. L'hôpital a tant besoin de linge propre... Vous nous envoyez trop de blessés.

— Vous êtes infirmière ?

— Sans doute.

— C'est vrai, je vous ai déjà vue à l'œuvre.

Elle l'emmena à l'intérieur du palais, au bord de la grande pièce d'eau qui est entourée d'arcades dont elle fait, en les doublant, de mouvants supports fragiles et qui, elle-même, entoure la petite île arborescente. Elle lui montra des roses qu'elle cultivait avec un soin jaloux :

— Des fleurs au mois de mai, quand il fait déjà si chaud. Mais il y a tant d'eau ici ! Voyez ces roses rouges qui se reflètent. Sentez leur parfum. Quelquefois, j'ai honte d'habiter ce beau Verger des Sultans, quand on se tue, là, tout autour de nous, et quand vous couchez à la belle étoile et n'avez souvent rien à boire.

Il rit de bon cœur de toute cette pitié :

— Ne nous plaignez pas, Anne. C'est la vie. Elle est assez belle dans la guerre. Elle fait oublier tout le reste.

— Que fait-elle oublier ?

— Eh bien ! tout le reste.

— Gérard, vous avez des ennuis. Dites-les moi. Ne suis-je pas pour vous une amie, une sorte de sœur ?

Presque durement, il coupa court :

— Je n'ai pas d'ennuis. Je suis très heureux.

Elle le regarda, surprise de sa dureté, et n'insista pas. L'ordonnance berbère apportait des boissons glacées qui étaient délicieuses.

— Les sorbets des *Mille et une nuits*, déclara-t-il. Comme vous êtes devenue experte, Anne, à recevoir vos hôtes ! Vous avez fait de ce palais un extraordinaire poste de commandement et vous ne connaissez même pas votre popularité dans l'armée.

— Pas de compliments entre nous, Gérard. Je remplis ma vie comme vous la vôtre, surtout depuis...

Ce fut lui qui acheva :

— Depuis que vous avez perdu votre enfant, mon petit filleul.

Elle pencha la tête, mais il suivait les expressions de son visage dans l'eau jusqu'à ce que l'eau se ridât sous le poids d'une larme. Cependant elle ne garda pas sa peine pour elle seule.

— Il était né ici. Vous aviez été son parrain. Il avait déjà deux ans.

— Nous avons joué ensemble.

— Oui, tous les enfants vont à vous. Et aussi les animaux. On ne sait pas pourquoi.

— Parce que je suis un primitif, Anne, et non un civilisé.

— Peut-être. Lui, j'avais toujours peur qu'il ne tombât dans un de ces bassins. Car il marchait, il trottait, il cherchait à s'échapper, et il riait. Je ne le quittais jamais. Mon mari était un peu jaloux. Mais puisque le chéri ne devait pas vivre... Les mères ont des pressentiments. Les premières chaleurs l'avaient éprouvé. Je l'ai ramené trop tard en France, chez mes parents, à Compiègne. C'est là qu'il repose.

Elle se redressa et lui sourit, bien que ses yeux fussent encore humides :

— Allons, il ne faut pas s'affaiblir. Nous sommes en guerre.

Au grand étonnement de la jeune femme, il répliqua :

— Ce serait si bon d'être faible, si reposant !

— Vous, Gérard ? Vous n'avez jamais dû l'être.

— Mais si. Quelle idée vous faites-vous de moi ? Je ne suis pas en fer. Je suis un homme comme les autres.

— Pas comme les autres.

— Peut-être plus sensible et plus nerveux que les autres.

— Il n'y paraît guère.

— Parce que cela ne regarde que moi. J'ai été presque lâche, un jour.

— Ce n'est pas possible.

— Quand j'y pense, j'en ai honte encore.

— Oh ! Gérard, racontez-moi ça, pendant que nous sommes seuls. Je ne le répéterai à personne, pas même à mon mari à qui je dis tout.

— Il n'y a pas de quoi en être fier... et je préfère le silence.

— Et moi, je vous supplie de parler. La faiblesse du commandant Darcy, quel titre alléchant !

— Oui, quel sujet pour amuser les petites filles ou les petites femmes !

— Pas pour les amuser : pour les consoler de leur propre faiblesse. J'écoute, Gérard, j'écoute de mes deux oreilles.

— Vous y tenez ? Tant pis pour vous : cela est sans intérêt. J'avais été envoyé en mission au commencement du mois dernier, au nord du Rihana, avant qu'Abd-el-Krim ne lançât sa formidable offensive du 12 avril, avec ses trois ou quatre mille guerriers riffains et djebala contre les Beni-Zeroual et le chérif Derkaoui.

— J'ai reçu ici même le chérif Derkaoui, quand il a été promu commandeur de la Légion d'honneur. Nous avons donné une fête.

— Vous m'aviez invité, Anne. Une fête vénitienne, avec un feu d'artifice. Comme vous étiez belle, cette nuit-là ! Vous portiez une robe vert d'eau !

— Oh ! vous vous rappelez ? Vert d'eau ! Mon mari l'avait vue bleu pâle. Et c'est vous qui avez raison. Mais vous savez que je n'aime pas les compliments, surtout pas les vôtres. Alors, reprenez votre récit.

— Voilà. Il y avait déjà des infiltrations du Riff. J'étais allé au delà d'Amjot pour me rendre compte. J'avais avec moi un goum de Beni-Zeroual. Ils passaient encore pour fidèles. Ils commençaient de trembler pour leurs récoltes et leurs ksour. Les Riffains se montraient sans pitié. Nous tombâmes sur une harka de Riffains. Nous étions sur un piton, nous les dominions ; la position était bonne. J'exhortais mes hommes à la résistance. Mais peu à peu leur nombre diminuait. A la faveur des broussailles et des vallonnements, ils me quittaient, crai-

gnant les représailles. J'envoyais en vain leur caïd les ressaisir. Et voici que je découvrais, aux regards, aux visages de ceux qui étaient restés avec moi, une hésitation qui bientôt se changea en un mouvement de recul. Ils ne ripostaient plus aux coups de fusil. Ils m'abandonnaient. Ou peut-être pensaient-ils me livrer. Alors, d'un geste de colère, je les chassai : « Allez-vous-en. Je me battrai tout seul... » Et, agenouillé derrière ma souche d'olivier, je tirais sur les assaillants. Alors, les miens sont revenus. Et les Riffains ont fini par s'enfuir. Leur coup était manqué. J'avais eu le temps de sentir la solitude et la mort.

— C'est magnifique, Gérard.

— Attendez. J'étais à bout. Je n'étais plus le chef. Je tremblais. Il ne fallait pas que mes hommes fussent témoins de ma dépression. Je me suis dissimulé derrière les broussailles et j'ai fait comme vous, tout à l'heure.

— Comme moi, tout à l'heure ? Vraiment ? Oh ! Gérard ! vous m'êtes plus cher, maintenant.

— Parce que j'ai pleuré ?

— Parce que je vous croyais au-dessus de nous. Et vous l'êtes un peu moins. Ou plutôt, vous l'êtes autrement. C'est mieux encore.

Il rit franchement en l'écoutant :

— Anne, vous avez pour votre vieux frère une admiration ridicule.

Mais il se rappelait, en la condamnant, ce que lui avait dit le maréchal : « Souviens-toi que, pour commander à des hommes, il faut avoir senti la vie avec ses grands coups, avec ses blessures. » Elle avait peut-être raison, cette jeune femme en blanc, si jeune et inoffensive, si claire et simple : nos faiblesses nous valent plus d'autorité que l'étalage de notre force. Mais alors ?... Alors quoi ? Et pourquoi lui avoir raconté cette histoire ? N'avait-il pas cherché à se faire plaindre ? Sa vraie faiblesse, n'était-ce pas celle-ci ? Et n'en avait-il pas joué comme un cabotin ?

— Et maintenant, Anne, reprit-il pour couper court à ce sujet de conversation où il regrettait maintenant de s'être aventuré, parlons sérieusement. Vous n'êtes guère en sécurité.

— Ici ? fit-elle étonnée. Nous ne risquons rien.

— Ouezzan n'a pas de remparts. Ouezzan n'est pas défendue.

— Ouezzan est une ville sainte, protégée par le chérif-baraka dont la puissance spirituelle est immense, vous le savez bien.

— Oui, les Riffains respecteront cette puissance en enfermant le chérif dans sa zaouïa. Mais ils ne respecteront pas la ville. Il paraît que toutes les nuits on tire des coups de fusil dans les bois d'oliviers, là, tout autour.

Elle sourit :

— Il paraît. Et même un consommateur attardé a reçu une balle, sur la terrasse du café qui est au bas du quartier juif. Ça lui apprendra à quitter sa femme et ses enfants pour aller s'amuser.

— Oh ! oh ! vous êtes sévère, Anne, et un peu trop indifférente au danger. Ici même, vous êtes loin du camp d'Adir.

— Nous sommes reliés par le téléphone.

— Les fils sont vite coupés.

— Nous sommes gardés.

— Par qui ? Une escouade de Berbères ? Je demanderai a votre mari de doubler ou tripler sa petite garnison et de garnir les créneaux de fusils-mitrailleuses. Il faut prévoir un coup de main toujours possible la nuit.

— Les Riffains sont loin d'Ouezzan.

— Sans doute, ils en sont encore éloignés. Mais il y a toujours des djouch. Abd-el-Krim, s'il est barré sur Fez et sur Taza, se rabattra sur Ouezzan. Il a besoin d'une victoire pour son prestige.

Et après un silence, le commandant reprit :

— Alors, vous restez dans Ouezzan ?

— Qui ? Moi ? Sans doute. Je ne quitterai pas mon mari.

— Vous le gênerez. Il serait peut-être prudent de partir, vous, les quelques femmes d'officiers, les civils.

— Quelques-uns sont déjà partis. Vous ne m'auriez pas beaucoup estimée, si j'avais filé avec eux.

— Et si Ouezzan était prise ?

— Ouezzan ne sera pas prise.

— Qu'en savez-vous ?

Elle se mit à rire :

— Parce que vous êtes là.

— Ne plaisantons pas. D'ailleurs, je vais m'en aller.

— C'est dommage.

— Il est probable que je reviendrai. Après l'affaire du Bibane. Mort ou vivant.

— Vivant.

— J'espère.

Puis, gravement, il voulut la convaincre :

— Vous ne connaissez pas les Riffains, Anne. C'est une guerre de sauvages.

— J'ai soigné des blessés.

— Des blessés par balles. Ceux que nous avons ramenés du feu. Des blessés propres. Vous n'avez pas vu les morts que nous avons retrouvés dans les postes perdus. Nos hommes en étaient soulevés d'horreur, de dégoût, de colère. Ils ont juré de les venger. Anne, croyez-moi, je vous en prie ! Je ne puis pas vous donner de détails. Pour les femmes, c'est pire encore. Ne restez pas à Ouezzan, tant qu'Ouezzan risque d'être prise. Vous ne jouez aucun rôle ici. Allez-vous-en pendant que la route est libre, par Fez-el-Bali ou par Kenitra. Bientôt les routes seront coupées.

Elle l'avait écouté sans l'interrompre. Mais quand il se tut, elle se dressa devant lui, indignée :

— Et c'est vous, Gérard, qui parlez ainsi ? Vous voulez que je donne l'exemple du défaitisme, comme on disait en France pendant la guerre.

— Elle n'est pas pareille à celle-ci.

— Le moral est toujours pareil. Je suis la femme du chef à Ouezzan. Mon mari n'est que capitaine, mais il exerce les fonctions de maire. Il est le premier personnage après le chérif-baraka. Toute la population arabe, juive, française a les yeux sur lui. Sur lui et sur moi. Si je m'en vais, c'est le signe de la débâcle. C'est la preuve que nous ne croyons pas à la victoire. C'est l'abandon à Abd-el-Krim.

— Vous n'êtes qu'une femme. Les femmes sont hors de la guerre, devraient être hors de la guerre.

— Répétez donc que je ne joue aucun rôle. A l'hôpital, c'est moi qui suis l'infirmière-major. Ici, je reçois de mon mieux tous ceux qui passent.

— Comme moi.

— Je leur donne l'impression d'un foyer paisible, où l'on

est bien accueilli, où l'on se repose, où l'on oublie quelques instants les horreurs auxquelles vous faites allusion.

— Vous avez raison, Anne.

— Enfin vous oubliez mon mari. Je ne vais pas le quitter dans le danger. Nous nous sommes fiancés et mariés avant l'armistice, il y a déjà sept ans. Il sait, lui, que je suis courageuse.

— Qu'il vous donne donc l'ordre de partir !

— Il ne me le donnera pas.

— Et pourquoi ?

— Parce qu'il m'aime.

— Et si je vous le donnais, moi ?

— Vous n'en avez pas le droit.

— Qu'en savez-vous ?

— Je ne vous obéirais pas.

Machinalement, il avait tâté, à travers la tunique, le portefeuille qui contenait l'ordre d'évacuation. D'avance il recevait un désaveu. Pourquoi l'avoir cherché avant même d'avoir commencé son enquête ? Mécontent de lui-même, il se taisait. Anne regretta de lui avoir répondu si durement. Avec une extrême douceur, elle murmura :

— Mon cher Gérard, je n'attendais pas de vous ce conseil de lâcheté. J'aimerais que nous soyons assiégés ensemble à Ouezzan.

Il releva les yeux sur elle, et avec la même douceur il répondit :

— Si nous étions assiégés ensemble et si Ouezzan était prise, je sais bien ce que je ferais.

— Et que feriez-vous, Gérard ?

— Eh bien ! je vous tuerais.

— Vous êtes gentil.

— Plus encore que vous ne pensez.

Ils rirent ensemble du tour plaisant ou tragique qu'avait pris la conversation. Puis, brusquement, il se leva, comme s'il désirait de prendre congé :

— Votre mari ne revient pas. Je vais à sa rencontre.

— Il n'est pas en retard. Il ne rentre d'habitude que pour le déjeuner. Dehors, le soleil est chaud. Ici, au bord de ce bassin, il fait frais. Pour une fois, reposez-vous tranquillement. Mais vous en avez assez de ma compagnie.

— Ce n'est pas cela, Anne, vous le savez bien. Seulement, j'ai à lui parler. Affaires de service.

— Vous lui parlerez ici. Et vous l'accompagnerez après-midi au bureau des Affaires indigènes. Je crois que vous ne goûtez pas beaucoup la société des femmes.

— Vous me croyez plus sauvage que je ne suis. Hier, j'ai pris part à une grande réception à la Résidence.

— Et vous ne le disiez pas ? Donnez-moi des détails, vite, sur les toilettes. Je ne sais plus comment on s'habille.

— Ou plutôt comment on se déshabille. Ne comptez pas sur moi, Anne, pour les gravures de mode.

— J'y compte, au contraire, puisque vous distinguez si précisément le vert d'eau du bleu pâle aux éclairages nocturnes qui risquent de les confondre. Je ne vous tiens pas quitte.

— Je n'ai regardé que le maréchal.

— Oh ! oh ! Vous n'êtes pas si indifférent à la beauté des femmes. Puis-je être indiscrète ?

— Vous le pouvez, jusqu'à un certain point.

— Qu'est devenue la petite Berbère que vous cachiez à Rihana, l'an dernier ?

— Laïla-Aïcha ? Non, ce n'est pas indiscret. Je l'ai mise en sûreté.

— Vraiment ?

— Oui, vraiment, au sud de l'Ouergha, chez les Beni-Mezguilda, où je l'avais prise.

— Pour la retrouver ?

— Non, Anne, pour m'en débarrasser.

— Elle était jolie. Car vous me l'avez montrée. Et même deux fois.

— Moi ! protesta Gérard.

— Oui, quand nous sommes allés vous voir à Rihana. Auriez-vous plus de préjugés que moi ? Puisque vous l'aimiez, elle m'eût intéressée.

— Je ne l'aimais pas. C'était un petit animal, agréable.

— Une femme, Gérard, une femme qui ne vous embarrassait guère, je vois.

— Qui commençait de m'embarrasser, parce qu'elle était jalouse.

— Vous lui en donniez occasion ?

— Jalouse de ma chienne qu'elle a empoisonnée et que j'ai pu sauver. Quand je le lui ai reproché, elle m'a expliqué que je caressais trop Mirza.

— Mirza ?

— Mirza, la chienne. Alors, je l'ai renvoyée avec des cadeaux.

Après un instant de silence sur cette exécution, la jeune femme reprit :

— Oui, Gérard, vous êtes généreux et insensible. Vous n'avez jamais dû aimer.

Il se renfrogna et sa voix devint dure :

— Ne parlons pas de ça, voulez-vous ?

Puis il ajouta :

— En effet, je n'ai jamais dû aimer. Vous en êtes bien sûre.

— Je n'ai pas voulu vous froisser, Gérard. C'est une simple constatation. Et si j'essayais de vous marier ?

— Moi ? Vous êtes folle !

— Pas maintenant, bien sûr. Après la défaite d'Abd-el-Krim.

— Alors, nous avons le temps d'y penser. Je ne suis pas mariable, Anne. Mes parents m'ont déjà poursuivi. Ils y ont renoncé. Je suis trop vieux.

— Trente-cinq ans. Je sais votre âge. Deux ans de plus que mon mari. Sept de plus que moi.

— Vous avez déjà vingt-huit ans ?

— Et sept de mariage. Mon mari, blessé, avait été envoyé au Grand Quartier à Compiègne. Il logeait chez mes parents, en bordure de la forêt. C'est là que nous nous sommes connus.

— Et aimés.

— Et aimés. Seulement, le Grand Quartier, un beau soir, a quitté subrepticement Compiègne. L'offensive allemande était déclenchée, et l'ennemi menaçait d'y entrer comme en 1914.

— Vous êtes restée, vous, quand l'armée s'en allait.

— Mais oui, nous sommes restés, malgré les mauvais conseils. Au mois de juillet, André est revenu et nous nous sommes mariés avant la grande attaque de Mangin qui a préparé la victoire. André m'a quittée presque tout de suite. Je l'ai suivi à Mayence après l'armistice. Une belle garnison.

Et puis il a demandé le Maroc. Vous rappelez-vous notre arrivée à Ouezzan ? Vous avez bien reçu votre camarade, mais moi, assez mal.

— Parbleu ! Nous venions d'occuper la ville. Il y avait encore des troubles. Les dissidents pouvaient encore réagir. Vous eussiez dû laisser votre mari s'installer avant vous.

— Il a besoin de moi pour ses installations. Alors vous avez pris votre grosse voix, celle de tout à l'heure quand je vous ai demandé si vous aviez jamais aimé, — mille pardons ! — et que vous m'avez répondu : « Ne parlons pas de ça, voulez-vous ? » Et vous m'avez dit : « Que diable venez-vous faire ici ? »

— J'avais mille fois raison.

— Vous vous êtes radouci assez vite, j'en conviens. Vous avez été un frère pour mon mari qui débutait au Maroc, qui n'avait aucune expérience. Et aussi pour moi. Sans en avoir l'air, vous m'avez protégée, entourée. C'est vous qui, après le départ du Quartier général, nous avez fait installer dans ce Verger des Sultans où je vous reçois. J'ai deviné bien des choses.

— Il ne faut pas chercher à deviner, Anne.

— Il le faut, au contraire, pour reconnaître ses vrais amis. Et voilà pourquoi je veux vous marier. Ce serait ma manière de vous remercier.

— Je préfère moins de gratitude.

— J'ai déjà trouvé.

— Et qui donc, mon Dieu !

— Ma sœur Renée. Elle est beaucoup mieux que moi.

— Épargnez-la, je vous en prie. Et n'en parlons plus jamais.

Anne s'était levée :

— J'entends le pas de mon mari. Nous reprendrons cette conversation, Gérard.

Il la retint, presque violemment :

— Si vous avez un peu d'affection pour moi, Anne, je vous supplie de ne plus m'en parler.

Surprise de cette résistance, elle le regarda bien en face et lui vit un visage si sérieux et concentré qu'elle se rendit :

— Bien, Gérard, je ne savais pas...

Elle venait de comprendre que ce camarade, cet ami

qu'elle croyait connaître gardait un jardin secret où il ne la laisserait pas pénétrer. Elle en ressentit de la peine, comme d'une trahison d'amitié. Déjà son mari, d'un pas rapide, s'approchait d'eux. Il ne savait pas quel était l'hôte de sa femme. Dès qu'il reconnut Gérard, il se précipita :

— Vous, mon commandant ?

— Laisse mon grade, André.

Et les deux compagnons d'armes s'étreignirent.

OUEZZAN, LA VILLE SAINTE

Ouezzan est, comme Fez, une ville sainte. Toute blanche, elle s'étale à l'ombre de la pente septentrionale du Bou-Helal, entourée de bois d'oliviers et de vergers d'orangers et d'amandiers. Elle offre une vue étendue sur les montagnes du Riff, dans la direction de Chechaouene, dont l'abandon par le repli espagnol fit brusquement d'elle une ville frontière sous la convoitise d'Abd-el-Krim : c'est une multitude de collines enchevêtrées, avec des ksour mêlés au sol et presque invisibles, dans un terrain chaotique propice aux embuscades. La ville, étendue en largeur, dégringole bientôt en ruelles étroites et mal pavées ou en escaliers tortueux sur le quartier juif, la mersa bleue qui domine elle-même le grand marché en terrasse où toutes les tribus voisines viennent échanger leurs produits.

De l'amas des maisons et des palais émergent les minarets de la grande mosquée de Moulay Abdallah Chérif et de la mosquée verte qui touche à Dar-el-Damana, la *Maison de la garantie*, ainsi qu'est surnommée la Zaouïa qui promet le paradis aux croyants.

La Zaouïa ou confrérie d'Ouezzan est célèbre dans tout l'Islam. Elle compte des adeptes non seulement au Maroc, mais en Algérie, en Tunisie, et jusqu'en Syrie, en Égypte, en Irak, et se relie à la Mecque même. Son fondateur fut ce Moulay Abdallah Chérif, de la famille des Idriss, dont le tombeau est vénéré comme celui de Moulay Idriss à Fez. Il a transmis à sa race le pouvoir de la *baraka*, qui donne aux élus une parcelle de la puissance divine et aux fidèles l'assurance éternelle. Après avoir étudié le Koran à Tétouan et à Fez,

il s'était retiré dans la solitude aux abords d'Ouezzan et il ne sortit de sa retraite que pour proclamer que le Prophète lui était apparu. Le miracle de la vache acheva de lui donner la réputation sacrée. Il aurait ressuscité une vache que les gens de Mikal avaient égorgée et jeté la malédiction sur ce petit village dont les vaches ne donneraient plus qu'un lait rebelle au barattage. Le beurre de Mikal, aujourd'hui, n'est pas plus mauvais que celui des villages voisins. Sans doute la malédiction est-elle prescrite.

Ces événements se passaient au XVIIe siècle. Moulay Abdallah, en mourant, transmit la baraka à son fils aîné Sid Mohammed, qui entra en relations avec Moulay Ismaël, le terrible sultan du Maroc, et obtint de lui pour les chorfas d'Ouezzan la reconnaissance de la Zaouïa avec un pouvoir politique. Le septième héritier de la baraka, Sid el Hadj Larbi, sous le règne du sultan Moulay Abderrahmane, obtint davantage encore : un droit de souveraineté qui faisait du Touat algérien un fief religieux des chorfas d'Ouezzan. Son fils, Sid el Hadj Abdesselam, poussa plus loin encore son intrigue. Il comprit, un des premiers, l'importance du voisinage français en Algérie et le servit au Touat et auprès des Beni-Snassen, grâce à quoi il obtint en 1883 notre protection officielle pour relever le prestige de sa maison et contrebalancer l'hostilité du Maghzen, qui voyait en lui un rival capable de le détrôner. Il fut même nommé par notre gouvernement général de division honoraire et ne manqua pas, avec le goût oriental pour le travestissement, d'en porter l'uniforme. Après lui, le pouvoir passa à son fils aîné Moulay Larbi, puis au fils de celui-ci, Moulay Taïeb.

— Moulay Taïeb, l'actuel chérif-baraka, explique le capitaine Simard au commandant Darcy, a aujourd'hui quarante-cinq ans. Au pouvoir spirituel, car il se croit le descendant incontesté du Prophète, il joint l'autorité du grand propriétaire rural. Ses domaines sont immenses et ses revenus imposants. C'est un bel homme, très grand, presque aussi grand que toi, toujours vêtu de blanc, et ce sont des djellabas du plus fin tissu sur lesquelles ressort une énorme rosette rouge d'officier de la Légion d'honneur. Son prestige est fait de son silence. Il sait se taire. Il a l'air de penser. Peut-être ne pense-t-il à rien. Tu sais qu'il est le fils d'une esclave noire

et non le descendant de la fameuse Anglaise. On le peut deviner à son teint bronzé.

Gérard Darcy ne cesse de questionner son camarade, qui, officier des Affaires indigènes et exerçant les fonctions de maire d'Ouezzan, est l'homme le mieux informé du passé et du présent de la ville sainte.

Le déjeuner est servi dans une pièce ombrée dont tout un panneau ouvre sur le patio où jaillit l'eau des fontaines dans le bassin. Anne est une maîtresse de maison rare. Avec l'abondance, la pureté et la fraîcheur des eaux, elle a su cultiver, non seulement les fleurs malgré la saison, mais les fruits et les légumes.

— Comme on est loin de la guerre ! avait dit le commandant en se mettant à table. De ce Verger des Sultans vous avez fait une féerie.

Et puis il avait ajouté presque mélancoliquement :

— Pas si loin. Écoutez !

N'était-ce pas une détonation d'arme à feu ?

— Oh ! ce n'est rien, avait expliqué le capitaine Simard. Un petit chantage pour effrayer les marchands et les empêcher de hausser les prix. C'est aujourd'hui jour de marché.

Craignant que Gérard ne revienne à son idée d'évacuation, Anne se hâte de reprendre le thème du chérif-baraka :

— Vous irez le voir tout à l'heure. Sans doute le trouverez-vous avec son oncle, le caïd Moulay Ahmed, pacha d'Ouezzan. Celui-ci est le fils de l'Anglaise.

— On parle toujours de cette Anglaise, répond Gérard, tombant dans le piège. Savez-vous son histoire ? J'ai longtemps habité Ouezzan, comme vous. Mais Ouezzan ne fut jamais pour moi qu'une base de départ, pour rayonner sur les tribus et assurer notre sécurité.

Anne laisse à son mari le soin de raconter l'aventure :

— Voilà. Sid el Hadj Abdesselam, inquiet des intrigues du Sultan, avait fixé momentanément sa résidence à Tanger. Il fréquentait la société européenne. Il y rencontra miss Keen. Miss Keen, d'une très honorable famille de la Grande-Bretagne, mais nombreuse et pauvre, gagnait sa vie comme demoiselle de compagnie dans une famille américaine. Le chérif y était souvent invité. Il proposa à la jeune Anglaise, qui était, paraît-il, fort belle et surtout d'une santé robuste, avec un teint rouge

et un aspect sportif, de l'épouser. Elle hésita, car il gardait son harem, et finit par consentir en imposant ses conditions.

— Quelles conditions ?

— Eh bien ! le mariage serait enregistré au consulat britannique à Tanger. La jeune femme aurait le droit de conserver sa religion, — elle est protestante, — et de continuer à s'habiller à l'européenne. Enfin, elle garderait ses relations mondaines, sans être contrainte à se voiler, et même pourrait danser, et danser avec des hommes, si cela lui faisait plaisir. Elle avait tout prévu. Le chérif était si amoureux qu'il accepta ces dérogations à la loi et aux mœurs musulmanes. Il exigea seulement qu'elle ne sortît qu'accompagnée d'une négresse attachée désormais à sa personne. La *Señora*, — ainsi fut-elle appelée, — ne parut dès lors en public que flanquée de cette surveillante noire. Elle ne l'a renvoyée qu'à la mort de son époux.

— Le chérif, observe Gérard qui connaît l'histoire du Maroc, a été de meilleure composition que le sultan Moulay Ismaël, le tyran de Meknès, celui qui envoya une ambassade à Louis XIV. Celui-ci était pareillement amateur de chair blanche. Il avait pareillement jeté son dévolu sur une Anglaise. Il la prit à l'âge de quinze ans et, comme elle résistait, il lui fit mettre les pieds dans l'huile bouillante pour la rendre mahométane et accommodante à son caprice. Ainsi entra-t-elle dans le harem, où d'ailleurs elle n'eût pas tardé à exercer une sorte de souveraineté sans la présence d'une énorme négresse qui fut toujours la préférée.

Où veut-il en venir avec ce rappel de la cruauté et de la luxure musulmanes ? Anne l'interroge du regard. Pense-t-il l'impressionner en évoquant les atrocités qui attendent les vaincus du Maroc ? Se tourmente-t-il encore de la présence des femmes d'officiers dans Ouezzan menacée ? Elle intervient à son tour dans la conversation :

— Vous savez, Gérard, que j'ai vu miss Keen à Tanger.

— Elle vit toujours ?

— Elle n'est même pas très âgée : soixante-douze ans, assure-t-on. Elle parle l'anglais et l'arabe.

— Est-elle belle encore ?

— Plus du tout. Une figure patinée, une taille épaisse, des gestes brusques et impérieux. Elle vit avec son fils aîné,

Moulay Ali. L'autre est ici et vous le verrez au palais du chérif. Tous deux ont été élevés dans la religion musulmane. Pour ses fils, Sid el Hadj Abdesselam n'a pas transigé, et l'Anglaise a cédé. Je plains cette malheureuse.

— Pourquoi la plaindre, Anne ? A Tanger, n'est-elle pas traitée en souveraine ? Elle était sans doute ambitieuse. L'amour est absent de tant de vies !

Et, se tournant vers son camarade, il ajouta :

— Tu m'accompagneras chez le chérif. As-tu un interprète ?

— Inutile, Gérard, je parle arabe, moi aussi.

— Après quoi, je te rendrai ta liberté. J'ai beaucoup de monde à voir dans la ville. Des Européens. Une lubie du maréchal qui veut être renseigné. Rassure-toi : je ne marcherai pas sur tes brisées. S'il ne s'agissait que de connaître Ouezzan, il suffirait de t'interroger. C'est un point de vue spécial.

— Tout de même, Gérard, j'aimerais te montrer mes travaux. Je crois être un maire remarquable.

— Quel orgueil ! Tu as raison. Nous sommes tout au Maroc, préfet, maire, ingénieur, agent voyer, agronome, forestier, etc. Et c'est cela qui est passionnant, presque autant que la guerre.

— Je construis en ce moment un hôpital indigène.

— Avec quoi ?

— Avec les fonds du Pari mutuel. Le Pari mutuel est une providence. Tu connais déjà le bureau des postes, l'éclairage électrique, les bassins publics. Mais connais-tu le petit jardin que j'ai aménagé près de la grande place du marché ?

— Rassure-toi, André, je ferai avec toi le tour du propriétaire. Je verrai et j'admirerai l'œuvre de paix où tu répares nos œuvres de guerre. Anne, viendrez-vous avec nous ?

— Impossible, j'ai ma visite à notre hôpital qui manque de linge. Vous avez vu mes lavandières noires.

Après le café turc offert dans de minuscules tasses achetées dans les souks de Fez, les deux officiers, quittant le Verger des Sultans, montent dans l'automobile qu'André Simard conduit lui-même, pour gagner Ouezzan voisine. Ils sont bien de cette même race de France, préparée au commandement ; mais

André, plus affiné et plus jeune, d'un modèle un peu plus réduit, sait qu'il n'a pas en partage le prestige de son aîné, cet ascendant immédiat venu de la personne physique et plus encore de l'autorité intérieure que l'adhésion d'autrui suppose inaccessible à la crainte, qu'elle grandit et fortifie, qu'elle installe sur un plan supérieur d'où la descente n'est plus guère possible. Ainsi les chefs se font-ils par eux-mêmes, mais aussi par l'entourage qui leur apporte une foi et les contraint en quelque sorte à mériter cette confiance. André, pourtant, a fait lui aussi, cavalier sortant de Saint-Cyr, une belle guerre. Blessé lors de l'offensive du 16 avril, il a dû longtemps traîner la jambe. Envoyé au Grand Quartier à Compiègne, puis à Provins, il a pu repartir au front pour achever la guerre dans Metz délivrée. En garnison à Mayence, il a demandé le Maroc où il est arrivé, comme Ouezzan venait d'être prise sans coup férir par le général Poeymirau. Là, il a connu Gérard Darcy, alors capitaine comme lui. Là, ils se sont liés d'amitié, au point de se tutoyer. Tous deux ont partagé les mêmes périls, engagés dans les mêmes colonnes, pour installer, débloquer, ravitailler les postes d'Issoual et de Téroual. Sur le conseil même de l'aîné, le cadet a passé un an à Rabat, — ce qui fut pour Anne un repos bienfaisant, — afin d'entrer au service des Affaires indigènes et de se perfectionner dans la connaissance de la langue, du droit et des coutumes arabes, puis il est revenu à Ouezzan à poste fixe.

— Tu sais, dit Gérard, que nous allons déloger les Riffains du massif de Bibane. Colombat prépare l'opération. Il va recevoir des renforts.

— S'il réussit, la route de Fez est barrée.

— Il réussira. Et Ouezzan ?

— Ouezzan n'est pas visée par Abd-el-Krim. Ouezzan est trop à l'ouest. Il cherche à gagner Fez pour s'y faire proclamer sultan, ou Taza pour nous couper d'Oudjda et de l'Algérie et pour attirer à lui les tribus du Moyen Atlas, toujours en fermentation.

— Oui, mais s'il manque ces deux buts, il se rabattra sur Ouezzan qui est une proie facile et dont il aura besoin pour frapper l'imagination des Riffains. Ouezzan est aussi une ville sainte. Sa conquête retentirait jusqu'à la Mecque. A ta place, il me semble que je renverrais Anne à l'intérieur. A Rabat, par

exemple, où nous avons des amis qui seraient heureux de la recevoir.

— J'y ai pensé. Elle refuse.

— Pourquoi ?

— Femme de chef, elle doit donner l'exemple.

— Les autres sont-elles parties ?

— Presque toutes.

Gérard garde un instant le silence et reprend :

— Et si l'ordre d'évacuation était donné à la population civile ?

— Il ne sera pas donné.

— Pourquoi donc ?

— Jamais le maréchal, qui n'a rien voulu évacuer en 1914, n'acceptera de le donner. A nous de nous défendre.

C'est la réponse directe à la mission dont le commandant est chargé. Son enquête commence mal.

— Oh ! proteste-t-il, le maréchal est plus humain. Il sait protéger les femmes et les enfants.

L'automobile s'arrête devant le bureau des Affaires indigènes, qui est au bas de la ville, dans un palais avec un patio intérieur. La grande place en terrasse qui sert de marché les mercredi et jeudi commençait de se vider. Les marchands repliaient en hâte les étoffes, les babouches, et même les denrées dédaignées, pêle-mêle, dans les tapis sur lesquels ils les avaient étalées. Des paysans berbères des ksour voisins emmenaient le bétail qu'ils n'avaient pas vendu. Un charmeur de serpents, dont une vipère à la langue effilée entourait de ses anneaux le bras nu, gardait quelques clients. Un conteur, par sa mimique et sa faconde, faisait encore recette. André arrête son camarade pour l'écouter :

— C'est une histoire des *Mille et une nuits*, une reconnaissance d'enfant perdu et miraculeusement retrouvé. Celui-ci est inoffensif. Mais il faut prendre garde à ces conteurs publics. J'en ai surpris un qui était un messager d'Abd-el-Krim. Il commençait par un récit et l'achevait en provocation à l'insurrection.

— Tu vois qu'Ouezzan est menacée.

Est-ce une idée fixe ? André le regarda en face :

— Comme tout le Maroc, Gérard.

Les deux officiers se rendent compte de la difficulté

d'arrêter Abd-el-Krim avec le peu de troupes dont dispose le maréchal. Cette fois, c'est Gérard qui chasse le pessimisme.

— Non, non. Abd-el-Krim ne passera pas.

Mais a-t-il une arrière-pensée pour garder ce mélancolique visage ?

La résidence du chérif-baraka où ils se rendent est un de ces beaux palais arabes bâtis autour d'une grande cour intérieure de mosaïques avec des bassins où coule l'eau à pleins bords. L'eau est à Ouezzan un privilège des chorfas pour qui des conduites spéciales ont été aménagées. Tout le pays peut en manquer : ils en auront en abondance. Elle favorise jusqu'aux brûlures de l'été la culture des fleurs. Toute une végétation s'étale sur les parois et décore le jardin.

Moulay Taïeb, le chérif-baraka, toujours drapé dans sa blanche djellaba, ne les reçoit pas seul. Il a auprès de lui le caïd Moulay Ahmed, pacha d'Ouezzan, le fils de l'Anglaise, moins bronzé de teint, moins mystique d'allure, plus guerrier et cultivateur, et dont le costume sombre est celui des Berbères de la montagne. A côté du grand-prêtre, c'est l'homme des ksour et des récoltes. Il met la main sur l'épaule d'un troisième personnage, tout jeune, son neveu Moulay Hassan, fils du fils aîné de miss Keen, la *señora*, qu'il s'est adjoint comme khalife dans l'administration du pays. Celui-ci est très différent des deux autres : sorti de l'École militaire de Meknès, il s'est tout à fait européanisé. Sa mise recherchée, son affabilité, sa distinction native, sa connaissance du français qu'il parle sans accent font de lui un compagnon naturel aisément abordable. L'entrevue révèle sans retard le caractère des trois chefs d'Ouezzan. Le chérif, silencieux, se réserve : nul doute que si Abd-el-Krim était victorieux, il ne lui apportât la soumission et l'appui spirituel de la Zaouïa. Le pacha est pacifique et souhaite d'épargner les horreurs de la guerre au pays qu'il administre et dont il tire de beaux revenus. Au contraire, le khalife se mettrait volontiers à la tête des tribus pour nous prêter main forte. Mais que peut-il, quand celui qui possède la baraka demeure immobile ?

— Je me méfie du chérif, dit Gérard à son compagnon, une fois sortis du palais.

— Il est soumis au Sultan, réplique André Simard.

— Tant que le Sultan sera le plus fort.

— C'est le cas de toute la ville.

— Retourne à tes travaux que je visiterai avec toi à la fin de l'après-midi. Je vais me promener dans Ouezzan. Mais envoie-moi un interprète au petit café maure.

Seul, il erre dans les ruelles pittoresques et souvent malpropres, coupées d'escaliers, et découvre çà et là une petite mosquée, un palais caché, avec son ouverture en chicane et, s'il franchit le couloir désert, un adorable jardin bordé d'ifs. L'un ou l'autre de ces palais est habité par un officier. Quoi de plus dangereux en cas d'insurrection ! Sur le seuil de l'une ou l'autre porte, un vieillard est assis sur ses jambes repliées, entouré d'un chœur d'enfants, de jolis enfants ébouriffés, d'une couleur parfois inquiétante, révélatrice de sang noir.

Comme il descend les degrés d'une longue rue qui doit être une des artères principales, il se trouve dans le quartier juif, misérable mellah bleuté aux sombres voûtes, aux portes secrètes, et qui enferme dans ses bahuts les trésors de ces tissus d'Ouezzan réputés dans tout le Maroc pour les offrir à l'étranger de passage, au visiteur de marque. Dans les souks couverts de roseaux où le jour filtre, dessinant de blanches arabesques sur les pavés pointus, dégringolent à petits pas feutrés des ânes chargés qui obstruent la circulation. S'il interrogeait ces marchands aux barbes vénérables qui ressemblent aux patriarches de la Bible avec moins de grandeur et plus de ruse ? Sans doute comprennent-ils le français ? Et le voilà plongé dans son enquête : « Non, le commerce ne va pas. — Et pourquoi ? — Ah ! pourquoi... » Ils sont trop prudents pour se compromettre. Comment ne pas deviner ? La peur est peinte sur ces traits accentués qui cherchent en vain à rester impénétrables, dans ces yeux enfoncés qui refusent le regard. Ils savent qu'une avance d'Abd-el-Krim et la chute d'Ouezzan entraîneront le pillage de leurs boutiques, les mauvais traitements, le viol de leurs femmes et de leurs filles, peut-être le massacre en tas ou l'assassinat clandestin.

Mais le quartier juif ne peut être évacué. Les risques de guerre ne peuvent lui être évités. Même son de cloche dans la colonie européenne, celle-ci plus bavarde et moins réservée. Dès la prise d'Ouezzan, on est venu de la métropole chercher fortune. Ils sont là, deux ou trois cents, logés à la diable dans

les maisons indigènes, vivant de peu, exerçant de petits métiers en attendant des jours meilleurs. Et les jours meilleurs ne sont pas venus. Tout de même, il y a une banque, il y a un hôtel sur la place du Marché, il y a une agence de tourisme, un bureau pour l'électricité, un autre pour les transports, bien que le service automobile sur Kenitra ait été suspendu. Tous ces colons voudraient partir. Mais tout leur petit pécule, toute leur fortune est là. C'est elle qui les retient. Ah ! s'ils pouvaient l'emporter avec eux ! Ils ont déjà couru tant de hasards dans la vie ! Les plus éloquents d'entre eux ont été dépêchés à Rabat pour exposer leur cas au maréchal. Le maréchal ne dispose pas, dans cette guerre dont les proportions dépassent subitement ses moyens, des camions nécessaires. Seule, la question des personnes se pose, avec peu de bagages, a-t-il prononcé.

Au café maure, Gérard a cueilli son interprète. A Dar-el-Damana apprendra-t-il quelque chose ? Oui, sans doute : la confiance en Allah, l'abandon à Allah. Rien ne compte, dans la Zaouïa, auprès de cet abandon. La baraka n'est-elle pas une parcelle de la vie divine ?

Et ces Berbères qui s'en vont, traînant une vache maigre ou une chèvre étique ?

— Ce sont, explique l'interprète, des Beni-Mezguilda ou des Beni-Mestara, les tribus au sud de la Ville sainte.

— Je les connais, répond Gérard qui se souvient, une seconde à peine, de la chair brune de Laïla-Aïcha, des Beni-Mezguilda, jalouse de sa chienne et rendue à sa tribu avec une indemnité.

Eux aussi, interrogés, montrent de pauvres visages de frayeur. Ils sont restés fidèles, pour combien de temps ? Les goums composés de leurs volontaires ne trahiront-ils pas, s'ils se trouvent en face des Beni-Zéroual ou des Jaïa qui ont passé à l'ennemi ? Les émissaires d'Abd-el-Krim sont habiles. Déguisés en conteurs ou en charmeurs de serpents, ils font valoir aux tribus qui nous sont soumises que la résistance à leur maître serait suivie d'effroyables représailles, amènerait la ruine et le désert, tandis que le ralliement ne leur occasionnerait pas les mêmes risques en cas de victoire de la France dont la générosité est proverbiale et qui même s'intéresse aux vaincus au lieu de les dépouiller.

A quoi bon prolonger cette enquête ? Comme il regagne avec l'interprète le bureau des Affaires indigènes, il lui demande s'il est marié. Sur une réponse affirmative, il ajoute :

— Votre femme est à Ouezzan, avec vous ?

— Oh ! non, mon commandant, je l'ai envoyée à Kenitra, avec nos deux enfants. Vous comprenez : on ne sait jamais. Un homme seul est plus libre en guerre.

— Vous avez raison, acquiesce Gérard.

Pourquoi son camarade, André Simard, ne le comprend-il pas ? Celui-ci lui montre avec orgueil le jardin public qu'il a créé près de la place du Marché. La guerre n'a pas interrompu les travaux de voirie. L'industriel qui a dispensé l'éclairage électrique aménage une fabrique de glace qui sera bien appréciable, quand les chaleurs seront venues.

— Ouezzan devient très confortable, conclut l'officier.

— Mais on y reçoit des coups de fusil, riposte Gérard. Où est le café où fut tué un consommateur par une balle perdue ?

— Le voici. Veux-tu y prendre des consommations ?

— Non, non, merci. Je n'aime pas les balles qui se perdent sans qu'on poursuive les agresseurs.

— Rassure-toi. Ce ne fut probablement pas une balle perdue, mais bel et bien une vengeance. La victime est un usurier notoire. Nous sommes sur la bonne piste et découvrirons vraisemblablement le meurtrier.

— Mais la nuit, dans les oliveraies ?

— Ce vacarme nocturne a cessé après deux ou trois patrouilles.

Décidément, le maire d'Ouezzan ne dégarnirait pas volontiers sa ville. Mais n'appartient-il pas à Gérard de donner l'ordre d'évacuation ? Le donnerait-il à son camarade avant son départ ? Oserait-il le lui donner ?

Comme ils reprennent la voiture afin de rejoindre au Verger des Sultans Anne, qui doit les attendre pour le dîner, Gérard s'arrête à cette décision :

— Ton habitation est trop isolée. Tes téléphones avec le camp d'Adir et avec le bureau des Affaires indigènes peuvent être coupés. Installe-toi à Ouezzan et fortifie le palais du Bureau. Là, tu auras du monde avec toi.

— Quitter le Verger des Sultans ? Anne serait navrée. Je ne lui causerai pas ce chagrin.

— Alors, triple ta garnison et place tes mitrailleuses aux bons endroits.

André Simard se met à sourire : — Quelle prudence !

Un peu agacé de cette résistance continue, Gérard change de ton :

— Je t'en donne l'ordre.

— Mais, répond sans se fâcher le capitaine, tu n'es pas mon chef. A Ouezzan, c'est moi qui commande.

— Ordre du maréchal, si tu préfères. Il m'a délégué ici ses pouvoirs. J'en ai même un plus grand. Dois-je t'en fournir la preuve, te montrer le papier ?

— Non, non, mon commandant.

Cette fois, le subordonné a donné, — un peu ironiquement, — son grade à son supérieur. Il soupçonne qu'il s'agit de l'évacuation. Il se rend compte des hésitations de son camarade. Il s'inclinera donc sans mauvaise humeur. Tout de même, le danger n'est pas si grand ! L'évacuation jetterait la panique chez les tribus fidèles qui ne manqueraient pas d'en être informées.

Toutes ces questions de service disparaissent dès la porte du palais franchie. Anne, revenue de son hôpital avant eux, a fait mettre la table au bord du bassin. Les jours sont longs : il fera clair très tard. La soirée promet d'être pure et lente à replier ses traînées de lumière. Le voisinage de l'eau est rafraîchissant. Avant le dîner, elle propose un tour de promenade dans les bois d'oliviers tout proches. Ce sont des bois clairsemés qui entourent les tombes des sultans : marabouts ou petites chapelles privées à tuiles vertes. Un pré voisin a reçu les tombes, toutes simples, pierres dressées, des serviteurs. Ce lieu de mort est plein d'une poésie qu'amplifient les douces clartés de l'heure.

— Quelle paix ! ressent Gérard. Si j'étais tué, j'aimerais être enseveli dans un de ces bois. Il y a de la place.

— Taisez-vous, Gérard. Un homme de gloire comme vous ne doit jamais douter de son destin.

Anne est intervenue sur ce vœu qu'elle estime coupable.

— C'est un beau destin pour un soldat, Anne sentimentale. Mais j'ai faim et réclame votre dîner.

Le dîner est très gai. André Simard s'informe de leurs camarades les plus en vue, le capitaine Duboin qui défend le poste de l'Aoulaï, le prodigieux commandant Stéfani, le lieutenant de Contamine de Latour, adoré de ses soldats indigènes.

— Et devant Taza ? interroge-t-il. Est-ce vrai que le lieutenant-colonel Giraud est arrivé avec un régiment de tirailleurs ?

— Le bruit en court. Puisse-t-il être vrai ! Giraud, notre futur grand chef. J'étais avec lui à la Malmaison. Mais ne connais-tu pas aussi le capitaine Schmidt et le lieutenant Henry de Bournazel, le spahi au manteau rouge ?

— Non, je ne les connais pas. Ils sont loin de nous.

Dans le silence qui suit ces échanges de camaraderie, Anne constate :

— Il semble qu'on entend marcher la nuit. Vous rappelez-vous ?

— Oui, dit Gérard, dans Baudelaire.

— Les rossignols ne chantent plus sur les ifs : ce n'est déjà plus ici la saison des amours. Mais les roses embaument.

— C'est leur façon de chanter.

Les lueurs du couchant s'enfoncent dans les eaux du bassin immobile sans réussir à troubler leur surface limpide, quand une larme de femme a suffi. L'heure est si douce et si belle que tous trois renoncent à la parole. Et c'est Anne encore qui intervient, cette fois, avec une question de maîtresse de maison adressée à son hôte :

— A quelle heure, Gérard, partirez-vous demain matin ? Je veux moi-même préparer votre déjeuner.

— Non, non, chère amie ; je partirai trop tôt pour vous.

— Je suis très matinale.

— Inutile, je vous assure. Ce soir, je vous dis adieu.

— Vous ne voulez pas me revoir ?

— Non.

— Vous n'êtes pas gentil.

Ce reproche ne lui a-t-il pas déjà servi dans leur causerie à deux le matin ? Elle ajoute, rieuse et menaçante ensemble :

— Eh bien ! vous me reverrez quand même.

Elle se leva en effet avant le jour. Comme elle s'habillait

en hâte, elle entendit le pas d'un cheval. Gérard était déjà parti. Il ne l'avait pas attendue.

— Oh ! le méchant ! murmura-t-elle toute seule en constatant le départ. Il me semble qu'il avait de mauvais pressentiments. C'est absurde. J'aurais tant aimé lui dire adieu ! Il reviendra bientôt. Après la prise du Bibane. Après la prise du Bibane, c'est certain...

Un instant, elle s'attarda à respirer l'air au lever du jour, à assister au réveil des choses. Puis, elle regagna sa chambre où son mari dormait encore. Avait-il entendu les deux ou trois coups de feu tirés au cours de la nuit dans les oliveraies ? S'il les avait entendus, il n'en avait rien dit. Ouvrant les yeux, il demanda :

— Anne, pourquoi te lever ?

— Pour le revoir.

— Notre ami reviendra. Recouche-toi.

Mais il ne retrouva pas le sommeil. Il songeait : « Gérard avait en poche l'ordre d'évacuer la population civile d'Ouezzan. J'en suis sûr. Il l'a gardé. Il a bien fait. Ouezzan ne sera pas prise... »

Et distinguant dans l'ombre la forme blanche, dans le pyjama blanc, de sa femme allongée près de lui, il se rassura : « Non, elle ne risque rien. D'ailleurs, je suis là. »

HENRY BORDEAUX.

(La deuxième partie au prochain numéro.)

UN HOMME D'AUTREFOIS ET D'AUJOURD'HUI

H. DE GAILHARD-BANCEL

Dans les sociétés bien ordonnées, il existait jadis un groupe de familles dont la fonction héréditaire, et en quelque sorte instinctive, se résumait en un mot : Servir, servir le bien public, servir le pays sans aucune pensée de lucre, uniquement pour l'honneur de cette servitude volontaire, sans aucun autre gain envisagé que l'estime et la considération publiques, servir le prochain pour l'amour de Dieu sans autre récompense escomptée que la béatitude éternelle promise aux élus du Seigneur.

Ces groupes sociaux constituaient l'aristocratie de la nation ou ce qu'on était convenu d'appeler « la Noblesse ». Elle s'alimentait, elle se renouvelait par l'afflux continu et sélectionné d'apports nouveaux ; ils s'élevaient dans la classe des élites par le rayonnement de leurs vertus, l'éclat des services rendus avec désintéressement, dans une branche quelconque de l'activité nationale, par la dignité reconnue de leur vie publique et privée. Les éléments devenus indignes par l'abandon de leurs devoirs héréditaires, la méconnaissance de leurs traditions ancestrales, le scandale de leurs vices étaient, en quelque manière, automatiquement éliminés, rejetés par leurs pairs et le cri de la réprobation publique.

Dans l'ancienne France, la Noblesse était essentiellement terrienne, profondément enracinée dans ses possessions foncières. Comme l'a fait remarquer Fustel de Coulanges, le

domaine rural était l'organe, sinon unique, du moins le plus important de la vie sociale. C'est là que se rencontraient les diverses classes d'hommes, que s'affrontaient la plupart des droits et des obligations réciproques de chacune d'elles.

Les familles nobles habitaient le plus généralement sur leurs terres ; leur présence y était déjà un service. Elles y vivaient constamment mêlées à leurs tenanciers dans l'intime solidarité créée par le bail à fief et le bail à cens ; elles traitaient « leurs hommes » avec bonté, s'intéressaient à leurs travaux et aux conditions de leur existence. Elles s'efforçaient d'être, pour les foyers implantés sur leurs tènements, des conseillers, des guides bienveillants en toutes circonstances ; elles se considéraient vis-à-vis d'eux comme ayant charge d'âmes ; en un mot, elles remplissaient leurs devoirs sociaux, non point en conformité de lois écrites bien définies, mais suivant les us et coutumes du temps, non moins impérieusement obligatoires qu'un code de dispositions législatives.

L'évocation de quelques modestes détails symbolisera l'esprit social de ces nobles foyers.

Les dispensaires n'existaient pas jadis ; mais dans chaque manoir était ménagée une pièce garnie de vastes armoires aux flancs rebondissants où s'entassaient les onguents, les baumes, les fioles, les bocaux de toutes formes, souvent coloriés, les charpies, les linges fins, les herbes curatives et les recettes multiples ; la reine de ce royaume de la pitié n'était pas une infirmière diplômée, mais, de génération en génération, il était l'apanage d'une âme sensible et de mains expertes mues par un fervent esprit de charité. Et il est encore des champs de repos où, sur la même dalle funéraire, les noms de serviteurs et de servantes sont inscrits au milieu de ceux des maîtres et des maîtresses qu'ils ont fidèlement servis.

Le chef de la maison ne quittait, en principe, ses terres que pour répondre à l'appel royal du ban ou de l'arrière-ban. Les autres membres de la famille, s'ils n'étaient pas d'église, servaient surtout aux armées. Dans les vicissitudes de leur vie mouvementée, ces gentilshommes soldats ne perdaient pas de vue le tronc commun ; ils prenaient leur part de ses joies et de ses peines ; passionnément pénétrés de l'esprit de famille, ils restaient puissamment attachés à l'honneur du nom, au respect des traditions, au devoir de les sauvegarder,

au souci de maintenir la cohésion bienfaisante du foyer familial et d'aider à la prospérité de chacun de ses membres.

La conclusion de la paix, les blessures à panser, les infirmités ou le poids de l'âge à supporter ramenaient les soldats à la terre ancestrale, si, entre temps, ils n'avaient pas essaimé sous d'autres cieux ; ils savaient y trouver, non point les sourires de la fortune ou la faveur du prince, mais du moins le repos mérité et escompté dans la douce chaleur de sollicitudes paternelles ou fraternelles ; ils y trouvaient aussi, auprès des générations montantes, l'emploi utile de leur expérience et de leurs exemples.

Telles étaient, dans l'ancienne France, la raison d'être, la fonction, la mission, la vie de la vieille noblesse terrienne, comme en témoignent notamment les livres de raison échappés aux destructions aveugles de la période révolutionnaire. C'est là, sur les domaines ruraux, que s'élaboraient la richesse et la force de la nation ; c'est de cette source féconde qu'ont jailli les esprits et les cœurs, qui, sous l'impulsion et la direction de la Monarchie, ont conçu jadis et réalisé progressivement le grand œuvre de l'unité de la France et de son incomparable rayonnement dans le monde.



C'est d'un de ces nobles foyers ruraux qu'est issu, en 1849, Hyacinthe de Gailhard-Bancel, ancien député de l'Ardèche, dont le souvenir reste ineffaçable dans l'esprit et le cœur de tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre. Fidèle à la ligne de son ascendance, Gailhard-Bancel a consacré sa vie de labeur obstiné et de douloureux sacrifices au service exclusif de son Dieu et de son pays. Par les impulsions de son âme, par l'idéal inspirateur de ses actes, par son attachement à la terre et à ceux qui l'arrosent de leurs sueurs, par son ardent amour de la France, Gailhard-Bancel fut, à un haut degré, un homme d'autrefois ; par sa compréhension des évolutions réalisées dans les conditions de la vie sociale, par l'adaptation de ses facultés et de son activité aux nécessités, aux exigences et aux institutions de la période contemporaine, il a été pleinement et courageusement un homme d'aujourd'hui. Dans sa personne, il a lié le présent au passé et à l'avenir

comme la tige lie la fleur aux racines qui puisent dans le terroir la sève fécondante.

Les traits saillants de sa longue, si vertueuse et si utile existence méritent éminemment d'être proposés en exemple aux générations d'aujourd'hui et de demain ; ce devoir d'enseignement et de gratitude va être rempli dans un ouvrage remarquable, pathétique, captivant, dû à la plume alerte, précise, élégante et authentiquement documentée d'un écrivain de race, Mme Démians d'Archimbaud. L'auteur, apparentée à son héros, a été la confidente privilégiée de ses dernières et bien pénibles années.

Hyacinthe de Gailhard-Bancel vit le jour à Allex (Drôme) où ses parents possédaient un important domaine rural; il était le dernier né de quatre enfants, — deux garçons et deux filles. Sa nature primesautière et turbulente n'était pas un facteur de calme et de tranquillité à la maison ; il était et est toujours resté combattif. Aussi fut-il confié de bonne heure aux maîtres de l'école primaire du village ; lorsque sonna l'heure des études secondaires, le jeune élève prit le chemin du collège de Montgré, près de Lyon, dirigé par les Pères de la Compagnie de Jésus. Là comme à Allex, Gailhard-Bancel fut intimement mêlé à des éléments appartenant aux diverses classes de l'ordre social. Car, contrairement à une légende trop longtemps accréditée, les Jésuites ne réservent pas l'accueil de leurs « bonnes maisons » aux fils des « 200 familles »; ils ouvrent, au contraire, largement leurs portes aux enfants des foyers de modeste condition que leurs tendances morales et leurs aptitudes intellectuelles prédisposent à recevoir utilement l'enseignement secondaire et supérieur. Ils favorisent ainsi de leur mieux les nécessaires ascensions sociales; ils considèrent, en outre, comme très désirable et fort utile pour le patrimoine spirituel et matériel du pays cette première fusion, dans la camaraderie scolaire, des êtres qui doivent plus tard se rencontrer dans le monde et s'unir pour le bien commun de la Patrie. Un exemple typique à l'appui de cette... révélation.

En 1850, à l'aurore de la liberté d'enseignement, un groupe de pères de familles de Saint-Affrique (Aveyron) nourrissent l'ambitieuse pensée de fonder, dans cette délicieuse cité du pittoresque et vieux Rouergue, un établissement libre

d'enseignement secondaire ; ils décident, en même temps, de demander aux Pères de la Compagnie de Jésus d'en prendre la direction et la charge. Les Rouergats, on le sait, ne doutent de rien ! Toutes ententes réalisées, toutes dispositions arrêtées, l'œuvre va être entreprise. Mais, au préalable, sur la demande spontanée des Pères, fidèles en cela à leurs généreuses et intelligentes traditions, il est stipulé que vingt enfants appartenant aux foyers populaires de la ville et des environs, choisis par un comité des chefs de famille, seront admis à recevoir gratuitement l'enseignement secondaire au collège Saint-Gabriel de Saint-Affrique. Il en fut et il en a été toujours fait ainsi. On n'a pas cessé de s'en féliciter : *experto crede Roberto.* Ce n'était tout de même pas encore l'école unique ! mais, dans la circonstance, les Jésuites se sont manifestés, eux aussi, une fois de plus, des hommes d'autrefois et d'aujourd'hui.

***

Au terme de ses études secondaires, Hyacinthe de Gailhard-Bancel regagne Allex ; il laisse au collège le souvenir d'une intelligence ouverte et distinguée, d'une âme ardente, d'un cœur vibrant, d'une nature enthousiaste, tempérée par un jugement droit et un clair bon sens. Il emporte de l'éducation reçue à Montgré des habitudes de piété, telle l'assistance quotidienne à la Messe, qu'il observera jalousement tout au long de son existence ; il y a acquis, avec une conception chrétienne de la vie, une somme de certitudes inébranlables et de divines espérances qui éclaireront et guideront sans cesse son activité dans les bons comme dans les mauvais jours.

Mais, quelle orientation donner, pour l'avenir, à la valeur morale et intellectuelle qu'annonce ce jeune adolescent dans l'entrain, la gaieté, la sève exubérante de ses dix-sept printemps ? Un deuil cruel imposa en quelque manière la réponse à cette question.

Peu de temps, en effet, après son retour à Allex, Gailhard-Bancel recueillit le dernier soupir de son frère aîné, brillant officier de l'armée coloniale. Prématurément usé par le surmenage et la fatigue, miné par les maladies inséparables de séjours répétés et de dures campagnes dans la brousse, ce soldat-gentilhomme avait, dans le naufrage de ses forces

épuisées, rallié, comme jadis ses ascendants, le havre de la tendresse et de la solidarité familiales. Devant la désolation de ses parents menacés d'une douloureuse solitude (ses sœurs avaient fondé des familles ailleurs), Gailhard-Bancel renonça, non sans regret, il l'a rappelé au déclin de ses jours, à toute carrière qui aurait pu l'éloigner du foyer domestique; il décida de rester à portée de la détresse à soutenir et à consoler. C'est dans cet état d'âme qu'il se résolut à aborder les études de droit à la Faculté de Grenoble. Muni des grades et diplômes requis, il voulut élargir ses connaissances juridiques et compléter sa formation professionnelle dans l'atmosphère de la Faculté et du Barreau de Paris. Il s'installa donc temporairement dans la capitale.

Dans cette nouvelle et trépidante ambiance, Hyacinthe de Gailhard-Bancel, jeune stagiaire, bientôt fort apprécié et occupé, ne se laisse ni troubler ni absorber par les attractions ou les obligations mondaines, ni par les exigences d'un labeur professionnel très consciencieusement et très activement poussé. Il reste à Paris ce qu'il était à Grenoble, religieusement attaché à ses principes de morale non moins qu'à ses pratiques de piété et de générosité. Dans les œuvres de charité chrétienne, où il prend place avec empressement, il rencontre les nouveaux et ardents pionniers de la sociologie catholique, les de Mun, Milcent, La Tour du Pin, apôtres et défenseurs ardemment dévoués de la classe ouvrière. A leur école, il s'initie à l'étude des problèmes sociaux dont nous savons de mieux en mieux, comme le fait remarquer M. Georges Duhamel, qu'ils gardent une inépuisable réserve de venin; il en cherche laborieusement les solutions efficaces; elles le captivent d'autant plus qu'elles se dressent automatiquement contre les doctrines révolutionnaires destructives de tout ce qu'au foyer domestique il a appris à honorer, à respecter, à aimer et à défendre. Comme ses amis, il est l'homme de la contre-révolution, hostile au libéralisme effréné, à l'individualisme égoïste issus de 89; il est l'adversaire véhément des profiteurs de la Révolution. Au demeurant, fervent traditionaliste, il est et il est toujours resté, sans manifestations bruyantes, fidèlement attaché dans le fond de son âme au principe monarchique et à la Maison de France qui, à travers les siècles, l'a représenté dans notre pays.

Esprit réaliste, Hyacinthe de Gailhard-Bancel entend joindre l'exemple au principe, la théorie à la pratique sociale. Aussi s'intéresse-t-il à la vie des cercles catholiques d'ouvriers récemment fondés par ses amis. Ces organismes ont connu, d'aucuns s'en souviennent encore, une ère de brillante prospérité. A l'origine, ils ne sont pas des creusets où s'élabore et des résonateurs qui propagent l'exposé des justes doctrines sociales ; ils constituent simplement des centres de réunion, un cercle dans le sens ordinairement donné à ce terme. La journée faite, les ouvriers s'y retrouvent et s'y détendent dans l'attrait des distractions variées mises gracieusement à leur disposition : jeux de cartes, de dames, de dominos, de boules, musique, théâtre, etc... et bibliothèque appropriée ; ils utilisent ainsi leurs loisirs, loin des tentations bachiques et autres aussi funestes aux efforts de l'épargne domestique qu'à la santé des âmes et des corps. Les catholiques avertis, qui gèrent, dirigent ou fréquentent ces cercles avec discrétion, y prennent familièrement contact avec la classe ouvrière ou artisanale dont ils veulent promouvoir ou soutenir les légitimes intérêts. Ils sont, avant la lettre, des ministres ou sous-secrétaires d'État avisés de l'utilisation judicieuse des loisirs. Sur ce très modeste terrain comme dans d'autres domaines beaucoup plus élevés et importants, les catholiques ont été et sont des précurseurs, des initiateurs. Si, comme le leur reprochent si injustement, de nos jours, certains néophytes de l'action sociale, nos devanciers ont dû laisser à d'autres la satisfaction, avec les profits, de traduire en textes législatifs leurs propres et généreuses conceptions, c'est qu'ils n'ont jamais eu en leurs mains les rênes du pouvoir, ce qu'on est convenu d'appeler aujourd'hui les leviers de commande. Ainsi que l'a rappelé Son Éminence le cardinal Baudrillart dans son magistral discours de réception à l'Académie, les catholiques se sont conduits comme la mère du jugement de Salomon ; ils ont mieux aimé donner leur enfant à un autre que le laisser périr.

Dans l'intense mouvement des idées, dans le généreux effort de redressement national qui, à la suite de nos malheurs de 70-71, agitent d'un bouillonnement tumultueux les milieux éclairés de la capitale, Gailhard-Bancel sent son âme s'exalter, son cœur se dilater, son esprit s'élever, sa personnalité s'épa-

nouir harmonieusement ; il désire donc, pour parfaire sa préparation à la vie, prolonger son séjour dans ce centre incomparable de culture spirituelle. La Providence en décide autrement.

Obéissant à l'appel de sa piété filiale et conscient de sa situation éventuelle de chef de famille, Gailhard-Bancel alerté rejoint sans tarder le foyer natal. Il revient auprès de son père dont les forces défaillent, auprès de sa tendre mère bien esseulée dans la vaste habitation d'Allex. Il revient à la terre. Essentiellement terrien par atavisme et par goût, il se promet d'apporter dans le nouveau domaine ouvert à son labeur le bienfait des progrès sociaux envisagés. Il n'ignore pas que les sociologues contemporains semblent s'hypnotiser sur les seuls intérêts de la classe ouvrière, de l'industrie et du commerce ; ils paraissent mésestimer l'élément de direction, de stabilité que représentent dans le corps national les classes supérieures et moyennes ; ils méconnaissent totalement le rôle primordial, fondamental que jouent les milieux agricoles et ruraux dans la structure morale, familiale, sociale et économique de notre pays. Contre cette grossière erreur que soulignent du reste les événements des heures présentes, Gailhard-Bancel se propose de réagir efficacement dès que l'occasion lui en sera donnée.

En attendant, sur les conseils et sous la direction de son père, il s'intègre dans la vie des ouvriers de la terre, il s'ingénie à rendre service, à « servir », suivant la tradition ancestrale, tous ceux qu'il sait dans l'embarras ou qui ont recours à ses connaissances juridiques et autres. Il en profite pour faire entendre, avec tact, d'utiles conseils d'hygiène morale et physique. Les adversaires de ses idées, s'ils ne se rangent pas toujours à son opinion, n'en exigent pas moins que, pour être entendue, elle soit appuyée de bons exemples ; pour être écouté, il faut d'abord être respecté, dit l'homme de la campagne, où tout se voit et se sait ; et pour être respecté, ajoute-t-il, il faut être respectable dans les actes de la vie publique comme dans les actes de la vie privée. C'est aux exemples impeccables de sa vie ordonnée et vertueuse que Gailhard-Bancel doit l'ascendant incontestable qu'il ne tarde pas à conquérir dans le pays ; il en usera plus tard pour le plus grand bien de ses compatriotes.

Entre temps, Gailhard-Bancel s'adonne très volontiers, c'est dans sa nature, aux exercices violents de la chasse, de la pêche et des courses en montagne ; la force physique, pense-t-il, ne saurait déparer l'élégance intellectuelle ; d'autre part, elle est nécessaire aux militants d'une cause quelle qu'elle soit pour mener à son profit, sans faiblir, une vie souvent harassante et même parfois épuisante.

Mais, hélas ! les épreuves inséparables de nos destinées humaines n'épargnent pas Gailhard-Bancel ; elles s'appesantissent cruellement sur son cœur. Après avoir fermé les yeux de son père et de sa mère tant aimés, il a l'immense douleur de voir disparaître, dans tout l'éclat de la beauté et de la jeunesse, la douce compagne de sa vie ; il reste seul avec deux enfants en bas âge. Dans sa foi et dans ses espérances chrétiennes, le malheureux désemparé puise la force de grandir son âme à hauteur de sa peine ; il se réfugie dans la ferveur d'une piété accrue et d'un travail intensif.

***

Au milieu de ses occupations multiples et en dépit de l'amertume de ses deuils, Gailhard-Bancel n'a perdu de vue ni ses amis de la capitale ni les événements politiques qui agitent les esprits à Paris et en province. Il est au courant des néfastes projets gouvernementaux, du fameux article 7, de toutes les mortelles menaces qui pèsent sur les congrégations enseignantes et, d'une manière générale, sur l'enseignement religieux de la jeunesse. Dans sa pensée, la laïcisation projetée de l'école, et en particulier de l'école populaire, aura pour effet de substituer le néant et le désordre du positivisme matérialiste aux croyances et aux disciplines de la doctrine évangélique, bases de l'éducation traditionnellement donnée à l'enfance ; elle entraînera la ruine des valeurs spirituelles du pays et engendrera, avec la perversion des esprits, le déchaînement de la révolution sociale.

Hyacinthe de Gailhard-Bancel ne peut laisser passer sans d'énergiques protestations ce qu'il considère comme une criminelle atteinte à l'âme chrétienne de la France et à la grandeur rayonnante de la Patrie ; obéissant au cri de ses convictions profondes et aux impulsions de sa nature combative, il se décide à tenter, dans sa modeste sphère, d'émouvoir

l'opinion publique et de la dresser contre la politique du gouvernement. A cet effet, il se lance dans une campagne de conférences publiques. Sa parole éloquente, directe, claire, mordante, persuasive, captive et même enthousiasme ses auditeurs ; il ne dédaigne pas, du reste, de recourir occasionnellement et avec à propos, pour être mieux compris, au dialecte local dont il possède les locutions colorées et savoureuses ; comme ils disent, dans son pays, « il a la langue prenante ». Bref, il connaît les brillants succès ; son renom d'orateur catholique ne tarde pas à franchir les limites de sa région ; son concours est sollicité dans les départements voisins et ailleurs. Il ne cesse de guerroyer par monts et par vaux ; c'est dans cet esprit qu'il consent, à la dernière heure, à combattre, sur le terrain électoral, sans espoir de succès, un des soutiens officiels de la politique gouvernementale.

***

Au milieu des vicissitudes de ces luttes passionnées, la Providence ménage à Gailhard-Bancel le bonheur de reconstituer son foyer ; il contracte une très heureuse alliance avec la douce et séduisante fleur d'une famille du terroir, hautement estimée, respectée et aimée pour ses vertus chrétiennes, la noblesse de sa vie et la générosité de ses gestes. Quatre garçons ne tardent pas, joints aux deux enfants déjà vivants, à tresser autour du front paternel une lumineuse couronne de joie, de fierté et d'espérance. Suivant la tradition ancestrale, ceux qui ne seront pas d'Église seront gens d'épée.

Hyacinthe de Gailhard-Bancel n'ignore pas les sollicitudes et les peines de toute nature que requièrent la formation et l'éducation d'une famille nombreuse ; il en fait personnellement l'expérience. En même temps, il est préoccupé et affligé par les progrès indéniables que réalise, dans notre pays, le fléau de la dénatalité ; cette peste contagieuse tend à se propager jusque dans les campagnes dont les foyers richement peuplés sont les puissantes assises de l'édifice national. Il souffre de l'indifférence sceptique des uns, du sourire de pitié compatissante des autres au passage d'un père ou d'une mère de famille entourés de nombreux enfants. Dans sa pensée, l'indépendance de la patrie, l'avenir de la race, les vertus de son âme, les qualités de son esprit, en un mot, le génie français et

son rayonnement mondial de clarté, de vérité, de mesure et de fidélité courent un danger mortel au grand dam de l'humanité. C'est pourquoi il s'associe et n'a jamais cessé de s'associer généreusement à tout ce qui se fait dans l'ordre matériel pour aider les chefs de familles nombreuses à accomplir leur devoir et à remplir leur mission.

Mais il reste persuadé que la question de la natalité est essentiellement un problème d'ordre moral. Sans doute, comme le disait jadis Euripide, il n'est pas de plus doux spectacle que de voir autour de son foyer grandir de beaux enfants ; mais à côté des difficultés matérielles à vaincre, il y a le fardeau des lourdes responsabilités qu'entraîne la formation morale et intellectuelle des êtres appelés à la vie de ce monde ; il y a les préoccupations, les inquiétudes, les angoisses et parfois les douleurs profondes ; il y a surtout, pour la mère de famille, le don constant, le don intégral de soi-même ; il y a, en un mot, le poids quotidien des charges morales que ne peuvent ni dissiper, ni alléger les arsenaux les plus riches des dispositions législatives, économiques et autres.

Gailhard-Bancel sait à quelle source doivent être puisés le sentiment du devoir et le goût des responsabilités, à quel souffle divin doivent être demandées les vertus d'abnégation, d'énergie, de patience et d'éternelles espérances qu'exigent la vie et l'entretien d'une famille nombreuse.

Religion et Patrie, telle doit être la devise du foyer richement peuplé. Gailhard-Bancel en est profondément pénétré ; il s'en inspire essentiellement dans l'action sociale qu'il va entreprendre au service des intérêts matériels et moraux du monde rural au milieu duquel s'écoule sa laborieuse existence.



La loi de 1884 sur l'organisation professionnelle votée par la Chambre, visait exclusivement les ouvriers et employés de l'industrie et du commerce ; au Palais Bourbon, l'agriculture, fondement de la richesse économique du pays, était, par un bizarre paradoxe, une pauvre inconnue, une grande absente ; elle fut donc automatiquement oubliée dans l'élaboration des nouvelles dispositions législatives. Par l'effet d'un pur

hasard qui a fait époque dans les fastes parlementaires, le Sénat fut heureusement amené à combler la lacune inqualifiable de la Chambre basse.

Les terriens peuvent donc désormais se constituer en syndicats agricoles. Gailhard-Bancel s'en réjouit et s'en félicite ; cette novation répond aux conceptions généreuses de sa doctrine sociale ; localement elle met un terme à l'hostilité irréductible opposée depuis toujours par la préfecture à la création d'associations agricoles dont il avait dû soumettre le projet à la routine administrative de l'époque.

Gailhard-Bancel se met donc résolument à l'œuvre ; il fonde, dès décembre 1884, un premier syndicat agricole, bientôt suivi d'autres créations semblables dans la région. Dans cette œuvre de fondations syndicales, il ne vise pas uniquement les intérêts matériels de la profession, les améliorations culturales, les progrès techniques, les problèmes d'achat et de vente ; il poursuit, en même temps et avec diligence, les progrès d'ordre religieux et moral dans la vie des familles rurales, la sécurité de leur travail, l'organisation des secours mutuels qu'elles doivent se prêter les unes aux autres. En un mot, il s'évertue à réveiller ou à maintenir dans l'âme paysanne une foi, une morale, une tradition religieuse et nationale qu'il sait être violemment ou sournoisement attaquée.

Enfin, Hyacinthe de Gailhard-Bancel ambitionne de mettre en lumière, devant l'opinion publique et les pouvoirs établis mal informés, le rôle fondamental que joue l'agriculture dans la production de la richesse nationale ; il rêve de lui reconquérir la place éminente qui lui est due dans l'échelle des valeurs économiques et sociales de la nation.

Cette haute conception chrétienne et sociale, il la symbolise dans la devise qui orne la bannière du syndicat d'Allex : « *Cruce et aratro !* »

Il pressent l'avènement de l'heure actuelle où tout se décide par le poids, la pression, la poussée de la masse ; il envisage donc, comme un progrès à réaliser dans le devenir, le rassemblement des syndicats agricoles de la région dans le cadre d'une Union *régionale*, en attendant la Fédération *nationale* des groupements régionaux constitués sur l'ensemble du territoire. La profession agricole présentera ainsi une masse organisée, cohérente, articulée, capable de faire

entendre efficacement sa voix devant l'opinion publique et les pouvoirs constitués. De cette pensée naquirent l'Union de la Drôme, l'Union du Sud-Est, et plus tard, l'Union nationale des syndicats agricoles.

Les syndicats communaux ou intercommunaux que crée ou contribue à créer Gailhard-Bancel sont à forme mixte et à caractère familial. L'édifice agricole de la France, il le sait bien, est essentiellement, sinon uniquement bâti de moyennes et petites propriétés ; les vastes tènements y sont l'exception. Sur ces petits ou moyens chantiers, le travail est organisé et exécuté par équipes familiales ; la femme, les enfants participent, comme le chef du foyer, à l'effort de la production ; les forces déficientes de la vieillesse y trouvent, elles aussi, des tâches à leur portée. D'autre part, le groupement en un même organisme syndical de tous ceux qui touchent à la terre, — propriétaires, fermiers, métayers, ouvriers, — favorise la bonne entente des diverses catégories et facilite l'arbitrage des conflits éventuels. De là, la forme mixte et le caractère familial adoptés par Hyacinthe de Gailhard-Bancel et les militants que ses exemples entraînants, ses sollicitations pressantes et aussi ses succès font surgir dans la région.

Pour aboutir dans son entreprise, il doit vaincre la résistance systématique que le paysan français oppose à toute idée de groupement ; habitué à vivre à l'état isolé, dispersé, le travailleur de la terre hésite à se joindre à d'autres, même pour une meilleure défense de ses intérêts ; il lui répugne d'aliéner la moindre parcelle de sa liberté, de son autonomie, de son droit à traiter ses petites affaires comme il l'entend et surtout sans en parler au voisin. Gailhard-Bancel triomphe de ces très réelles difficultés par l'éloquence de sa parole persuasive, par la confiance qu'il inspire à tous ceux qui le voient à l'œuvre et par le prestige que lui valent les services très désintéressés rendus au peuple des campagnes.

Dans ces diverses orientations, Gailhard-Bancel fut un initiateur, un précurseur, un ardent animateur. Les éminents services rendus à la profession terrienne, aux foyers ruraux, au peuple des campagnes furent légitimement célébrés et exaltés lors de la brillante fête instituée à l'occasion du cinquantenaire des syndicats agricoles de la Drôme. Il

y fut acclamé comme le vertueux apôtre de la paysannerie et le vaillant champion de la bonne terre de France.

Par son attachement à cette terre, par son dévouement aux intérêts moraux et matériels des populations rurales, cet homme d'aujourd'hui fut un homme d'autrefois, fidèle à la ligne de son ascendance terrienne ; par son inlassable propagande écrite et parlée, par son action syndicaliste, cet homme d'autrefois fut un homme d'aujourd'hui adapté aux exigences professionnelles et aux institutions sociales de son temps.

*
* *

La généreuse activité déployée par Gailhard-Bancel, les féconds résultats dus à ses efforts obstinés ne pouvaient manquer de retenir l'attention des esprits avertis ; aussi fut-il sollicité par des personnalités considérables de sa région d'étendre, sur un plus vaste théâtre, le champ de son action et, pour cela, de prendre place au Parlement dans les rangs des défenseurs de la religion, de la société et de la Patrie. Gailhard-Bancel, chef de famille, se refuse d'abord à abandonner son foyer, sa terre et le peuple des campagnes qui lui tiennent tant à cœur. Il ne cède que sur l'intervention pressante de très hautes autorités dont il est le fils respectueux et tendre. Il répond à la voix du devoir comme ses ascendants obéissaient à l'appel du ban et de l'arrière-ban. Il est élu député de Tournon en 1899 et ne cessera, pour ainsi dire pas, de représenter à la Chambre jusqu'en 1924, le département de l'Ardèche.

Hyacinthe de Gailhard-Bancel s'affirme au Parlement ce qu'il a toujours été au milieu de ses campagnards avec lesquels il garde un étroit contact par des correspondances abondantes et des visites multiples. La sincérité de ses convictions, la loyauté de son caractère, la simplicité cordiale de ses manières, la courtoisie de ses propos, la gaieté naturelle de son esprit, son application au labeur parlementaire lui valent bientôt l'estime, la sympathie et la confiance de ses collègues. Au sein des commissions ou en séance publique, il intervient utilement dans les débats intéressant les questions agricoles, familiales, sociales, religieuses.

Il sauve l'institution des syndicats ruraux menacés par

une campagne d'intérêt commercial ; il obtient que les syndicats professionnels soient consultés dans l'élaboration des lois afférentes à leurs professions respectives.

Sur le terrain familial, il s'inscrit en faux contre l'invention du citoyen abstrait et théorique dont le XVIIIe siècle a fait la base de l'édifice social. Il pense que, comme l'a écrit plus tard M. Herriot, « la nation n'est pas une collection d'individus, mais un groupement de familles qui s'enchaînent ; l'unité organique n'est pas l'individu, c'est la famille ». Il combat donc les négations, les lois, les amoindrissements de toute nature qui, en détruisant l'honneur, l'autorité et l'intégrité du foyer, ébranlent les bases sur lesquelles reposent l'ordre social et la civilisation chrétienne. Dans le domaine social, il élabore et présente en 1906, d'accord avec Albert de Mun et Léonce de Castelnau, une proposition de loi créant l'organisation professionnelle.

Enfin, il intervient habilement et vigoureusement dans les graves débats sur le droit d'association, la séparation de l'Église et de l'État et la défense laïque. Il voit avec raison, dans ces projets gouvernementaux, une phase nouvelle de la guerre déclarée par les laïcisateurs à l'Église catholique et à l'âme chrétienne de la France. A propos du projet sur le droit d'association, visiblement dirigé contre les Congrégations religieuses, il prononce un discours abondamment et puissamment argumenté qui éveille un écho vibrant dans tous les cœurs bien nés. Le père de famille de six enfants y évoque, avec une haute élévation de pensées et l'autorité d'une expérience personnelle, le problème vital de l'éducation de la jeunesse française ; il saisit cette occasion de défendre courageusement, énergiquement, chaleureusement, devant une Assemblée violemment hostile et déchaînée, les Pères de la Compagnie de Jésus contre les ineptes calomnies dont on les abreuve. Du haut de la tribune, il rend à leur science, à leur désintéressement, à leurs vertus, un hommage aussi éloquent qu'ému et reconnaissant, auquel se sont associés et s'associent tous leurs anciens élèves, restés leurs fidèles disciples. Enfin, s'adressant au parti radical, animateur de toute cette propagande anticléricale, il lui décoche cette parole monitoire et menaçante de Jaurès : « Peut-être les radicaux qui demandent avec nous le collectivisme de l'enseignement

seront-ils embarrassés, un jour, pour combattre le collectivisme de la production. »

Ce jour sans gloire n'est-il pas, à l'heure présente, d'une inquiétante actualité ?...

Les survivants de cette période tragique de 1901 à 1914 ne peuvent oublier les luttes opiniâtres trop facilement et injustement passées sous silence de nos jours, qu'ont courageusement, ardemment, obstinément soutenues, au Parlement et en dehors du Parlement, les dirigeants catholiques de l'époque contre l'asservissement de l'enseignement public au dogme intangible de la laïcité. Ces vaillants devaient fatalement perdre la bataille dont, au fond, l'enjeu suprême était l'enfant ; mais, par leur résistance habile, coordonnée, disciplinée, ils ont très sensiblement et heureusement atténué les fâcheuses conséquences de la défaite, en ménageant à l'éducation chrétienne toutes les possibilités d'une puissante position de repli : l'enseignement libre. Il est le gage précieux du redressement chrétien dans l'âme de la France qu'appellent, plus que jamais, les événements intérieurs et extérieurs de l'heure présente. A ce titre, il mérite, au premier chef et au plus haut degré, la sollicitude généreuse de tous ceux qui pensent catholique et français. Entre la construction d'une école et d'une église, a dit Sa Sainteté Pie XI, d'abord l'école ; elle est en effet la voie qui conduit à l'église et comment aller à l'église, s'il n'y a pas de chemin ?...

Sans doute, les héritiers des laïcisateurs d'antan proclament volontiers aujourd'hui la mort de l'anticléricalisme ; ils soulignent avec complaisance le spectacle du respect et des libertés dont, très visiblement, très ostensiblement, jouit l'Église de France, très enviée, dit-on, au delà de nos frontières. C'est encore possible. Mais ne touchez pas de près ou de loin à l'école laïque ; n'essayez même pas d'obtenir pour l'école libre une très infime part dans les nombreux et onéreux privilèges concédés à l'école publique : cantines scolaires, transport en commun des enfants, etc... vous serez brutalement éconduits. Toute la sollicitude officielle est exclusivement et jalousement réservée aux seuls fidèles de la philosophie laïque et obligatoire de l'État. Sur ce terrain philosophique, les laïcisateurs ne sont pas moins des « totalitaires » que ceux qui sévissent sur les bords de la Sprée ou les rives de la Mos-

cova. Mais ardemment et traditionnellement éprise de liberté, l'âme de la France n'est pas ataviquement inclinée, comme d'autres, vers le joug du despotisme ; elle s'est toujours dressée et se dresse contre les tentatives de ceux qui s'appliquent à asservir les intelligences et les consciences. Au credo laïque, l'école libre oppose le Credo des chrétiens.

D'aucuns, pour excuser charitablement les laïcisateurs d'hier, rappellent que les majorités populaires dont ils étaient issus avaient été surtout élevés à l'école chrétienne. C'est possible. Mais chacun sait aussi que, dans les milieux les mieux préservés, l'orage, lorsqu'il gronde violemment, provoque des défaillances temporaires ; il ramène à la surface d'inévitables déchets qu'emporte le souffle de la tourmente. Le Sacré Collège apostolique lui-même n'a pas été indemne de ces tristes conséquences de l'humaine faiblesse ; saint Pierre a renié trois fois son Seigneur et Maître dont il avait cependant entendu directement la divine parole et Judas l'a trahi. Ce reniement passager et cette trahison décisive ne sauraient excuser ni le sectarisme de Caïphe ni la veulerie de Pilate.

Dans ses *Souvenirs de quatorze années de défense religieuse,* Gailhard-Bancel s'élève contre les détracteurs actuels des députés catholiques au cours de la période 1901-1914 ; les uns les taxent de mollesse, les autres de maladresse. Ces sévères censeurs n'ont encore fait leurs preuves, ni de vigueur ni d'adresse. On les espère toujours à l'œuvre. En attendant, par leurs injustes critiques, ils ont plutôt jeté la confusion dans les esprits et détendu les ressorts de la résistance chrétienne et patriotique. L'Histoire vraie leur imposera silence, qui rendra pleine justice aux vaillants défenseurs de l'Église et de la Patrie aussi hostiles aux doctrines de la facilité qu'indifférents aux attraits des chimériques tractations avec l'adversaire.

Hyacinthe de Gailhard-Bancel n'est pas seulement catholique, il est aussi un bon Français catholique, dévoué non seulement aux intérêts de l'Église, mais aussi à la grandeur et à l'indépendance de la Patrie. A ce titre, il s'associe, sans hésiter, notamment à la veille de la grande tourmente, à toutes les mesures législatives propres à renforcer les instruments de la défense nationale. Elle devait par trois fois poser sur sa tête la couronne d'épines de la douleur paternelle.

*
* *

Les cinq fils de Gailhard-Bancel servent sur le front; deux sont officiers de carrière, les trois autres quittent le noviciat, le séminaire ou la maison pour rejoindre leurs aînés; ils répondent d'un cœur allègre à l'ordre de mobilisation comme leurs ascendants obéissaient jadis à l'appel du Roi, incarnation vivante de la Patrie. Tous accomplissent vaillamment leur devoir ; trois succombent.

C'est à cette époque tragique de notre histoire que j'eus, pour la première fois, l'honneur de prendre contact avec Gailhard-Bancel ; des épreuves communes devaient naturellement nous attirer l'un vers l'autre ; elles furent le point de départ d'un attachement mutuel et d'une amitié solide qui est une des fiertés de ma vie ; ni le temps, ni l'espace, ni la mort ne sauraient en effacer le vivant et émouvant souvenir. Mon visiteur sur le front, loin d'être accablé par les deuils dont il portait le lourd fardeau, relevait courageusement la tête ; il ne voulait pas être inférieur à sa peine : « *Levavi oculos meos in montes unde veniet auxilium mihi* », disait-il, et il conviait à cette même élévation de l'âme ceux qui avaient besoin, comme lui, d'être consolés. Dans la passion patriotique qui l'animait, ce saint homme se plaisait à penser : « Nos fils sont entrés dans l'éternité bienheureuse par la sûre voie des héros et des martyrs de leur foi religieuse et de leurs traditions françaises ; de par leur passé nos familles ne se doivent-elles pas d'en faire plus que les autres ? »

En sa qualité de parlementaire, Gailhard-Bancel avait accès dans la zone des armées ; il n'en abusait pas ; il s'y rendait, attiré non point par un sentiment de vaine curiosité ou le prurit d'informations sensationnelles à recueillir, mais poussé par l'ardent désir d'apporter occasionnellement aux efforts héroïques des combattants, en son nom et au nom de tous ses nombreux amis, un témoignage de leur admiration et aux cadres l'affirmation de leur absolue confiance. Cette confiance, ces cadres l'ont certes pleinement justifiée. Officiers de carrière, officiers de complément, tous ont témoigné, dans leur sphère respective, des plus hautes aptitudes d'invention, d'assimilation, d'adaptation et d'initiative ; ils ont été partout les dignes héritiers de la valeureuse race française. Sans doute,

nos officiers n'ont peut-être pas, comme la légende le dit, marché à l'ennemi, dans les premiers combats, les mains gantées de blanc et le plumet au vent ; mais leur téméraire vaillance et leur suprême mépris de la mort ont été d'irrésistibles et très durables exemples ; ils ont en quelque sorte donné le ton de l'héroïsme pour toute la durée de l'horrible lutte ; ils ont été des chefs. Pendant cette guerre mondiale, nos cadres ont fait le tour du monde ; sur tous les fronts et dans toutes les armées alliées ou associées, ces messagers de la France sont allés, apportant le dynamisme de leurs vertus guerrières et le ferment de la spiritualité française puissamment nourrie du suc de l'humaine culture gréco-latine. L'Histoire dira que, sans les cadres de l'armée française, l'Entente n'eût certainement pas gagné la guerre.

Mais pour créer et alimenter ces cadres sans cesse fauchés par la mort et sans cesse renouvelés, le peuple français a sacrifié, sans compter, la fleur de ses forces intellectuelles et morales. Les meilleurs de ses fils dorment à l'ombre des croix de bois ou de pierre qui, des Vosges à la mer, jalonnent le dur calvaire de la France. Or, si la main de l'homme peut rapidement relever les ruines matérielles, elle est impuissante devant les destructions intellectuelles et morales. Dans cet ordre de réalités, il faut laisser à la sève de la race et à la durée le temps de faire l'œuvre qui leur est propre dans toute reconstruction spirituelle. On ne doit donc pas s'étonner si, des générations dites de la guerre, n'ont pas émergé les conducteurs d'hommes que devaient requérir les difficultés, les perturbations inhérentes aux suites d'une paix mal conçue. En attendant les élites des générations montantes, il faut tenir courageusement aujourd'hui, unis comme hier sur le front ; il faut « ne pas laisser s'éteindre et entretenir doucement la flamme sacrée du vrai foyer français, les hautes et saintes traditions qui sont la force secrète et l'armature intérieure d'un grand peuple ». C'était bien là la pensée profonde d'après-guerre de Gailhard-Bancel : je l'ai attentivement relevée dans nos entretiens, notamment au Palais Bourbon ; il avait bien voulu m'y accueillir avec la grande bonté d'un ami de toujours et me guider avec la bienveillance souriante d'un ancien, heureux d'orienter un nouveau dans les dédales du labyrinthe parlementaire.

Les déficiences du traité de Versailles et leurs tristes conséquences éventuelles, Hyacinthe de Gailhard-Bancel les dénonça du haut de la tribune dans un courageux et remarquable discours ; en le relisant à l'heure présente, on ne peut qu'être frappé de ses vues et de ses accents prophétiques. C'est là, en quelque sorte, son chant du cygne dans la vie parlementaire, en dehors d'une proposition de loi relative aux assurances sociales, fondée sur le jeu de la mutualité, à la présentation de laquelle il eut la bonté de m'associer. Comme il se plaît à le rappeler, les Sociétés de secours mutuel qui, depuis de longues années, fleurissent ou vivotent sur notre sol, sont uniquement dues à l'impulsion des dirigeants catholiques ; l'origine de ces heureuses initiatives est illustrée par les appellations brodées en lettres d'or sur les plis des symboliques bannières : Société de Saint Louis, de Saint Martin, etc. Si la pensée des devanciers eût été suivie et développée suivant l'évolution du monde contemporain, la loi sur les assurances sociales n'aurait eu aucune raison d'être.

* * *

Dans la Chambre dite « bleu horizon », Gailhard-Bancel a soutenu une politique de loyauté, de fermeté suivie, à cette époque, vis-à-vis d'une Allemagne vaincue sans doute, mais infidèle comme toujours à la foi jurée et aussi malfaisante qu'active dans son ardente volonté de revanche.

Aussi, lors des élections de 1924, il est victime comme d'autres, de la perfide formule « Poincaré la guerre, Gailhard-Bancel la guerre », diffusée, propagée dans sa circonscription électorale et accueillie avec complaisance, même dans certains milieux qu'on aurait crus mieux protégés contre la malfaisance d'un pacifisme d'importation étrangère.

De ce fait Gailhard-Bancel n'est pas réélu. Comme ses ascendants, retour de la bataille, il regagne le foyer domestique et sa terre. Il y retrouve les pieux souvenirs de ses quatre enfants arrachés à son affection (sa fille religieuse du Sacré-Cœur est prématurément décédée dans un couvent) ; il y est accompagné par la douce consolation, l'appui, le soutien puissants dont n'a cessé de l'entourer la noble et tendre compagne de sa vie laborieuse. Il vit là dans l'atmosphère de vénération, d'affection, de sympathie que lui ont conquis

les services rendus et les deuils supportés avec une rare grandeur d'âme. Il s'évertue encore à faire comprendre à ses bons amis les terriens, par ses exemples plus encore que par la parole, que, comme l'écrit mon excellent ami, Victor Giraud, « l'esprit d'épargne, le bon sens, le culte des vieilles gloires nationales, l'idéalisme moral et religieux, le patriotisme, le dévouement à la chose publique, toutes ces choses qui ont fait la grandeur de l'ancienne France ne sont pas à dédaigner de la France d'aujourd'hui et de demain ». Dans cette tâche qui, au fond, fut toujours la sienne, cet apôtre de la terre est heureusement continué par son fils officier de marine qui a abandonné sa brillante carrière pour occuper sa place d'aîné au foyer familial. Quant au dernier de ses enfants, pasteur des âmes, il exerce son ministère sacerdotal au milieu des populations rurales de la Drôme.

Les inévitables déchéances, les infirmités de la vieillesse, si elles atteignent son corps, n'altèrent pas la sérénité de son âme ; il les supporte avec la patience, la résignation, la douceur et les espérances d'un chrétien, sûr d'atteindre dans l'au-delà l'accord final de la vertu et du bonheur.

« Pour être courageusement quittée, la vie doit avoir été courageusement vécue », a écrit Robert d'Harcourt. Hyacinthe de Gailhard-Bancel a courageusement vécu sa vie de dur labeur et de cruels sacrifices ; il voit venir la mort sans appréhension et sans faiblesse, sûr de retrouver là-haut ceux qu'il a pleurés ici-bas ; il rend paisiblement sa sainte âme à Dieu au milieu de tous les siens éplorés et édifiés. Il s'éteint entouré des êtres chers qui le perpétuent dans la durée comme il a, lui, continué dans sa famille d'aujourd'hui sa famille d'autrefois. Il meurt après avoir servi vaillamment, utilement, loin des vanités stériles, des appellations pompeuses et des pensées de lucre, ce grand et noble idéal de son ascendance : Dieu, la Patrie.

La vie d'Hyacinthe de Gailhard-Bancel est un émouvant et saisissant exemple de fidélité aux vertus traditionnelles de notre race ; elle mérite d'être méditée et prise en exemple par les familles d'aujourd'hui dont l'impérieux devoir reste de se montrer dignes de leurs familles d'autrefois.

GÉNÉRAL DE CASTELNAU.

UN JOURNAL NAPOLÉONIEN DE PROPAGANDE

LEWIS GOLDSMITH

En 1789 végétait à Londres un Juif portugais du nom de Lewis Goldsmith qui y était né vingt-six ans plus tôt. La révolution puritaine de Cromwell avait effacé en partie les humiliations que subirent au moyen âge les juifs, finalement expulsés d'Angleterre par Édouard Ier. Mais aux yeux de Goldsmith, ce n'était là que le premier acte de la libération de ses coreligionnaires ; elle ne lui apparut totale qu'au second acte, c'est-à-dire à la Révolution française.

Enthousiasmé par la Déclaration des droits de l'homme, cet ami des lumières se mit aussitôt à noircir du papier ; il rédigeait des petits libelles sans épaisseur qui circulaient dans les cafés de Saint-James. Quand la République se fut donné un maître, Goldsmith le prôna, ne voulant voir en Bonaparte que l'incarnation des principes de 1789 : il ignorait encore que lorsqu'une révolution prend un nom propre elle n'est déjà plus tout à fait la révolution. Au 18 Brumaire, Goldsmith se fit donc dans la cité le thuriféraire du Premier Consul ; il publia même en 1798 un journal, *l'Albion*, connu à Londres comme « l'organe de Bonaparte ». Ayant traduit en anglais *l'État de la France* par d'Hauterive, il en adressait un exemplaire au Premier Consul. Quoi d'étonnant qu'à la fin il

passât pour l'agent du tyran corse. Il fut traité de factieux, ce qui était faux, et de vendu, ce qui était prématuré.

Après tout, il ne faisait que son métier : il arbitrait, avec fanatisme et non sans ruse, les idées du jour entre Londres et Paris, cotant à terme toutes les valeurs morales nouvelles. Dès 1801, Goldsmith attaquait de front la politique francophobe et belliciste de Pitt ; il publiait *les Crimes des Cabinets*, ouvrage destiné à dénoncer et à flétrir les divers plans que l'Europe réactionnaire dressait alors pour anéantir les libertés républicaines.

Pitt commença à froncer le sourcil. Goldsmith crut prudent de passer la Manche et arriva en 1802 à Paris muni de lettres de recommandation pour Talleyrand, pour d'Hauterive et Semonville, notre ministre à La Haye. Très bien reçu dans la haute franc-maçonnerie, il apprenait peu à peu son métier de publiciste cosmopolite et se faisait beaucoup de relations, tout en s'amusant fort dans le Paris nouveau de 1802 ; 1802, année triomphale, apogée de la puissance française, année du Code civil, des défilés de l'armée consulaire, des galas et des *Te Deum* en l'honneur du Concordat, année des folles dépenses des grands liquidateurs de biens ecclésiastiques et des fournisseurs aux armées.

Après un séjour de sept mois à Paris, Goldsmith retourna à Londres où il publia avec insuccès une nouvelle gazette dont le nom seul était un défi : *l'Indépendant*.

La paix d'Amiens durait encore, mais aux yeux des nationalistes elle n'était qu'une trêve : Nelson, Pitt, Wyndham et lord Grenville annonçaient très haut que l'Angleterre n'avait pas peur de l'ogre de Corse et qu'elle se chargerait de le châtier.

Goldsmith dut se sentir cette fois tout à fait suspect et même menacé, car il revint en hâte à Paris et alla trouver aussitôt Talleyrand qui lui fit faire antichambre, puis Fouché qui, pour s'en débarrasser, lui conseilla de présenter à tout hasard un mémoire au Premier Consul. Notre journaliste commençait à désespérer de réussir en France et déjà il songeait à se chercher une quatrième patrie, lorsque Talleyrand soudain le convoqua : on lui proposait de publier à Paris une feuille analogue à son *Indépendant* londonien qui, bien qu'éphémère, avait eu la chance d'être lu en France par de grands

personnages, notamment par Lucien Bonaparte. Le nouveau trihebdomadaire s'appellerait *l'Argus*. Le Premier Consul verserait à Goldsmith une mensualité qui semble avoir été de mille livres par mois (1). Le 8 brumaire an XI, 20 octobre 1802, *l'Argus* imprimait son premier numéro.

Que Bonaparte ait très vivement ressenti les attaques de Pitt et de la presse anglaise, c'est un fait qu'ont signalé tous les historiens ; mais peu d'entre eux ont montré jusqu'à quel point le Premier Consul, encore mal affermi en Europe, était ulcéré de ces offenses quotidiennes et des cruelles caricatures d'outre-Manche qu'il considérait comme de véritables agressions. Le désir de les combattre le hantait : les dictateurs ont de ces faiblesses. C'est alors que Talleyrand tira de l'ombre Goldsmith et que Goldsmith créa *l'Argus*. « La police du Premier Consul, écrit dans ses *Mémoires* Fouché, toujours prêt à se faire valoir, était alors si débile qu'on le vit bientôt se débattre lui-même sans dignité et sans succès contre la presse et les intrigues anglaises. » Et il ajoutait : « Bonaparte eut alors recours aux artifices de son ministre des Affaires étrangères pour fausser les idées des Français. » Est-ce une allusion à la feuille de Goldsmith ? La légende veut que le Premier Consul se soit lancé en personne dans cette guerre de plume et que certains *leaders* de *l'Argus* soient de lui.

Ce périodique officieux allait paraître régulièrement de 1802 à 1809. On ignore le chiffre de son tirage, mais il ne devait pas être considérable, puisqu'on ne retrouve aujourd'hui cette gazette ni à la Bibliothèque nationale, ni aux Archives, ni au British Museum. Seul le ministère des Affaires étrangères à Paris semble en avoir la collection complète.

L'Argus ou *Londres vu de Paris*, n'est pas, comme on pourrait le croire, un journal français traduit en anglais. C'est un véritable journal anglais à idées françaises ; il visait d'abord à être lu à Londres, mais après la rupture du traité d'Amiens, lorsque commencera pour les Anglais résidant ou voyageant en France une longue captivité, la police de Fouché le répandra parmi les prisonniers britanniques pour les bien persuader de l'excellence du régime napoléonien.

Car *l'Argus*, rédigé en anglais et même en bon anglais.

(1) Voyez aux Archives nationales, F^{7} 6 336, Doss. 7 082.

est avant tout un journal bonapartiste ; dès la proclamation de l'Empire, les idées républicaines en disparaissent complètement ; les affaires d'Angleterre, traitées en première page avec impartialité, sont aux pages suivantes commentées avec une passion partisane dans des éditoriaux inspirés et dans des échos politiques tendancieux, habilement mélangés à de la critique littéraire, à une revue de la presse anglaise et à de petites annonces parfois humoristiques.

Les historiens de la période napoléonienne ne semblent pas avoir utilisé *l'Argus* comme document ; Albert Sorel, qui connaît mieux que personne ce personnel d'agents secrets qui, de Louis XV à Louis XVIII, opéra entre Londres et Paris, ne cite pas Goldsmith. Sans doute, *l'Argus*, s'il en a eu connaissance, ne lui est-il pas apparu comme une source historique, mais plutôt comme une simple feuille de propagande. A défaut d'autorité morale, *l'Argus* ne manque pourtant pas, on l'a vu, de cautionnements de premier ordre.

De 1802 à 1804, *l'Argus* est instructif, souvent pittoresque, divertissant parfois. On y sent présente la plume internationale du rédacteur en chef. Mais, à partir de 1804, la gazette devient peu à peu une sorte de *Journal officiel* pour étrangers, se contentant de donner de mornes extraits du *Moniteur*, de publier des communiqués administratifs et de reproduire automatiquement les bulletins de la Grande Armée. Cela tient sans doute aux absences répétées de Lewis Goldsmith, que son génie errant et erratique appelait sur d'autres théâtres.

En effet, avant d'avoir réussi à prendre racine en France grâce à la munificence napoléonienne, Goldsmith avait beaucoup vagabondé sur le continent. La franc-maçonnerie aidant, il se sentait partout chez lui. L'Europe centrale a toujours été le paradis des journalistes ; Goldsmith y courut. Dès 1792, son premier voyage avait eu pour but Francfort, la cité rhénane des lumières et de la liberté, Francfort, où, derrière les troupes de Custine, affluaient tous les Israélites, tandis que les professeurs de métaphysique allemands épris de libéralisme préféraient Coblence et Strasbourg. Goldsmith s'y montra si ardent prosélyte des idées révolutionnaires que l'ambassadeur d'Angleterre dut demander son arrestation. Le journaliste s'était alors réfugié dans la ville libre de Hambourg où il avait fait la connaissance de Kosciusko, qui

le gagna à la cause polonaise, employant de ces arguments dont les nations qui veulent vivre ou revivre ne doivent pas se montrer avares. Abusé par la jactance de Goldsmith, le héros polonais avait cru ne pouvoir payer trop cher l'appui de l'obscur journaliste auprès de l'opinion publique anglaise. Est-ce cet argent que réclame Goldsmith quand, dans un mémoire du 10 décembre 1805 conservé aux Archives nationales, il se plaint à la police française de ne pouvoir toucher cinquante mille livres qu'un négociant de Hambourg, arguant du blocus continental, refuse de lui payer en tant que sujet anglais ? Goldsmith, d'ailleurs, se manifestait surtout par des demandes d'argent ; il était d'une fertilité surprenante en offres de services saugrenus, en projets romanesques pour lesquels il lui fallait des fonds.

Quelle vie mène-t-il à cette époque? On n'en sait rien; il doit circuler souterrainement à toute vitesse dans cette Europe minée de sapes et de contre-sapes ; de loin en loin, on voit sa tête de taupe apparaître à quelque trou et chaque fois il laisse une trace dans nos archives.

1er septembre 1803 : Goldsmith s'est fait présenter par l'abbé Balivienc, ci-devant aumônier de Louis XVI, à l'abbé Edgeworth, confesseur du Roi (« Fils de saint Louis, montez au ciel ! ») qui, après avoir assisté l'infortuné monarque sur l'échafaud, était devenu le confesseur du comte de Lille, c'est-à-dire du futur Louis XVIII. On voit là Goldsmith avancer un pion dont il se servira plus tard. Il le fait avec quelque hésitation, car, dans le même dossier, nous trouvons un bout de lettre de lui : « Si M. de Talleyrand est informé que je suis ici, toute la foudre de la mitre tombera sur ma tête. » Suit l'annotation marginale : « Goldsmith se plaint de ne pouvoir agir à sa guise, faute d'argent. » C'est le refrain.

17 fl. an XII : Goldsmith fait au Premier Consul d'abondantes déclarations de fidélité et lui annonce qu'il est en mesure de prendre connaissance à Varsovie, à Hambourg et à Leipzig de la correspondance du cabinet de Saint-James. Un rapport, malheureusement non daté, de la Police secrète (1) annonce l'arrivée à Hambourg de l'« Irlandais » Goldsmith se disant chargé par le gouvernement français d'intercepter

(1) Voyez aux Archives nationales F^7 6 336, Doss. 7 082 (5e division).

la correspondance du gouvernement britannique avec le Prétendant, comte de Lille.

Il faut croire que Goldsmith réussit à la fin à se faire prendre au sérieux, car il semble bien que le Premier Consul lui ait confié une curieuse mission, celle de se rendre à Varsovie, de se faire recevoir par le chef de la Maison de Bourbon, et de le persuader de renoncer à ses droits au trône en échange de la couronne de Pologne. Éconduit, Goldsmith prétendra beaucoup plus tard qu'il avait reçu de Paris l'ordre d'enlever le futur Louis XVIII et même de le tuer en cas de résistance ; mieux encore, qu'ayant révélé le sinistre complot à la victime, il s'en était fait un ami.

Mais, en 1807, Goldsmith n'avait pas encore trahi l'Empereur. Une note de la Police secrète signale qu'il sollicite d'être envoyé au Portugal et que cette mission lui est refusée, Goldsmith « exagérant ses demandes d'argent et ne faisant pas l'emploi voulu des fonds à lui confiés ».

En 1809, les choses devaient se gâter tout à fait. Goldsmith a prétendu que Napoléon, devant son refus d'attaquer dans sa feuille la famille royale anglaise, l'avait fait arrêter. Cette fable tardive n'avait sans doute d'autre but que de permettre au journaliste de rentrer en faveur à Londres après 1815. Quoi qu'il en soit, on intriguait contre lui chez Fouché et chez Desmarets. Le *Dictionnaire du* XIXe *siècle* dit même que Napoléon pensa un moment à livrer le Judas international au gouvernement anglais. Goldsmith, qui passait pour « mauvaise tête », fut chassé de *l'Argus*. Il déposa alors une plainte que Rapp fut chargé d'instruire, réclamant de grosses sommes. On ne sait s'il les toucha. Ce qui est certain, c'est qu'il fut arrêté et conduit à Calais d'où on pensait l'expédier en Amérique. Cela n'alla pas sans criailleries : il écrivit au citoyen Desmarets : « Je suis fâché pour l'honneur et la gloire de Bonaparte qu'un homme qui a tout sacrifié pour la France avant même qu'il soit (*sic*) venu en France soit obligé de quitter le territoire abreuvé de dégoûts et de vexations de toute espèce. »

Il se décida quand même à partir. Le 11 mai 1809, le commissaire de police de Boulogne avise que le « Hambourgeois » Goldsmith a pris passage à Dunkerque sur le voilier américain *The Fair American* à destination des États-Unis.

Mais embarqué pour l'Amérique, Goldsmith débarquait le

lendemain... en Angleterre. Arrêté à Douvres, emprisonné, l'espion impérial sut sans doute persuader le gouvernement anglais que sa brouille avec Bonaparte était irrémédiable, car il fut relâché. Il se fixa à Londres et prit une étude de notaire. Aussitôt redevenu Anglais, le « Portugais », « l'Irlandais », le « Hambourgeois » Goldsmith s'employa à flatter son nouveau pays et fit étalage de sentiments aussi violemment francophobes que jadis ils avaient été ardemment bonapartistes. En 1811, il fondait un journal du dimanche dont le long titre révèle assez le programme : l'*Anti-Gallican and Anti-Corsican Chronicle.* Cette gazette, devenue peu après le *British Monitor*, allait jusqu'à proposer que la tête de Napoléon fût mise à prix par souscription publique. Goldsmith se surpassait. (Le gouvernement anglais lui-même s'opposa à ce qu'il fût donné suite à cette suggestion.) Sans désemparer, Goldsmith publiait la même année une *Histoire secrète de Buonaparte*, un *Recueil des Manifestes de Buonaparte* et en 1812, une *Histoire secrète de la diplomatie de Buonaparte.* Il laissait en même temps entendre qu'il avait refusé de l'Empereur deux cent mille livres. La chute de l'Ogre ne désarma pas l'ancien agent secret ; en 1815, dans son zèle anglophile et anti-napoléonien, l'aventurier repenti publiait un appel aux gouvernements européens *Sur la nécessité de faire passer en jugement Buonaparte.*

Après Waterloo, Goldsmith, devenu l'ami des Bourbons, sans doute en souvenir de sa mission polonaise, se montra aussitôt un ardent partisan du rapprochement de l'Angleterre et de la France.

Cette France dont il avait servi successivement tous les régimes, il lui gardait une vieille tendresse. Il y préparait son retour. Sa haine contre Napoléon, qui éclate dans son *Histoire secrète du Cabinet de Saint-Cloud* (1810), traduite en français en 1814 et pleine d'attaques injurieuses contre la Cour impériale, lui valait la faveur des milieux ultras. Napoléon, qui lut cet ouvrage à Sainte-Hélène, en réfuta de nombreux points dans des conversations que Las Cases a reproduites, à plusieurs reprises, dans le *Mémorial.* En 1825, Goldsmith se fixait à nouveau à Paris. Ses anciennes relations s'employaient en sa faveur. A force de dîner en ville, il était devenu une personnalité parisienne. Nommé interprète auprès

du Tribunal de commerce, il devenait, en 1832, avocat conseil de l'Ambassade britannique à Paris. C'était l'entrée rêvée dans le monde officiel. De la fenêtre de son confortable bureau semi-diplomatique, Goldsmith suivait des yeux en souriant certains de ses confrères du journalisme qui traversaient la cour de l'Ambassade et venaient prendre à leur tour le mot d'ordre de Londres. Le destin offre de ces revanches. En 1832, il publiait ses *Statistiques de la France*, traduites en français par E. Henrion en 1833. En 1837, sa fille épousait lord Lyndhurst. Le 6 janvier 1846, l'ex-espion, comblé par la vie, mourait tranquillement à Paris.

Voici, maintenant, les passages les plus caractéristiques du journal publié à Paris et en langue anglaise par Lewis Goldsmith entre 1802 et 1808.

EXTRAITS DE L'« ARGUS »

8 *brumaire an XI* (20 *octobre* 1802). — Ce journal, qui paraîtra tous les lundis, mercredis et vendredis, sera consacré à la politique, aux arts, aux sciences, au commerce, à la navigation, à l'agriculture, à l'industrie, aux statistiques anglaises et françaises, à l'économie politique, etc.

Nonobstant la mesure d'ordre général qui interdit l'entrée en territoire français des journaux anglais, les propriétaires de cette gazette ont pris leurs dispositions pour s'assurer le service régulier de tous les journaux de Londres aussi bien gouvernementaux qu'antigouvernementaux dont de copieux et fidèles extraits seront publiés dans *l'Argus.*

Nous prêterons une attention scrupuleuse aux débats du Parlement britannique et, grâce aux méthodes d'information des propriétaires de *l'Argus*, nous pourrons donner à nos lecteurs des nouvelles et des faits divers d'Angleterre, que la presse britannique est empêchée de publier en dépit de la liberté tant vantée et des airs supérieurs des journaux anglais.

Notre gazette présentera plus d'intérêt pour le commerce que n'importe quelle autre publication périodique, car elle publiera les cours sur le marché de Londres et sur les principales places d'Europe des marchandises, de l'or, de l'argent, des fonds publics, du Lloyd's, ainsi que la liste des impor-

tations et des exportations. Tout ce qui concerne le théâtre tant en France qu'en Angleterre et les autres amusements publics sera de même rapporté ici. Les souscripteurs éventuels sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement, leur nom, etc. à M. Ragot, rue Croix-des-Petits-Champs, n° 33, à qui toutes les lettres, paiements, communications, etc. doivent être adressés.

Le prix de l'abonnement est de 15 shillings (18 francs) par trimestre, franc de port en France. Les personnes habitant l'Angleterre qui désireraient recevoir *l'Argus* voudront bien s'abonner chez M. Bishop, *Foreign News Paper Office, Sherborne Lane, London.*

5 *brumaire an XI* (7 novembre 1802). — La comtesse d'Oxford et Mme Tallien : A lire les observations du *Morning Chronicle* du 19 courant au sujet de Mme Tallien et de la comtesse d'Oxford, on pourrait croire que les journaux anglais sont en état de guerre les uns contre les autres et que l'important sujet des visites que ces dames se seraient faites ou non a déchaîné de violentes discussions et de sérieuses enquêtes. Nos lecteurs parisiens n'ont pas besoin de nos commentaires pour juger de l'importance qu'il convient d'attacher à cette grave question et jusqu'à quel point elle est fondée en vérité. C'est donc pour éclairer nos confrères de Londres et pour mettre fin à leurs polémiques, leur donnant ainsi l'occasion de se consacrer à des sujets plus sérieux, que nous leur communiquerons l'information suivante : durant le séjour de lady Oxford à Paris, les deux dames ci-dessus nommées s'étaient intimement liées, ainsi que le savent tous les abonnés de l'Opéra Bouffe qui les voyaient souvent dans la même loge. Les journaux anglais ayant exprimé la crainte que cette amitié, si toutefois elle existait, eût pour effet de faire proscrire Sa Seigneurie de certains cercles du *Highlife* où l'on craint la contamination morale, nous sommes heureux d'être en mesure de calmer cette appréhension en prévenant nos confrères que Sa Seigneurie vient de quitter Paris et est en route pour l'Italie afin d'y faire en quelque sorte quarantaine avant de rentrer dans son pays.

Le *Times* insinue que M. Fox aurait vu Barrère. Rassurons les éditeurs de ce journal : M. Fox à Paris était bien trop

occupé à fréquenter les fêtes de Mmes Récamier et Tallien pour avoir le temps de visiter Barrère.

Samedi 22 *brumaire an XI* (13 novembre 1802). — Les modes de Paris pour novembre : la coiffure *à la Titus*, qui depuis quelque temps ne se portait plus, a reparu à nouveau, mais les cheveux sont plus longs et bouclés. Parfois une guirlande de fleurs ou de diamants leur donne un aspect moins négligé. Certaines dames couvrent leurs cheveux d'un voile qui tombe sur leurs épaules et dont l'extrémité disparaît sous le châle ; il arrive que ces voiles soient pailletés d'argent véritable, mais en général on se contente d'imitation. Les paillettes en clinquant sont tellement à la mode qu'on s'en sert même pour orner cette sorte de gaze employée à tant de coiffures, depuis l'humble bonnet des paysannes jusqu'au turban majestueux. Des camées en nacre servent toujours pour les colliers. Les bracelets les plus à la mode sont en or natté de la largeur d'un ruban ; jamais encore la mode des bracelets n'a été aussi répandue ; on en porte jusqu'à quatre à la fois : deux sur le gras du bras et deux au poignet resserrant les larges manches qui n'ont pas encore perdu la faveur publique. Les bracelets et les colliers de corail sont encore très appréciés. Les tabatières en vogue sont d'or et d'écaille, avec un brillant enchâssé au milieu du couvercle.

Mercredi 26 *brumaire an XI* (17 novembre). — Texte du récent traité de paix conclu entre le beau monde de Paris et celui de Londres :

Article premier. — Dorénavant la paix et l'amitié seront rétablies entre la toilette grecque et le costume élizabéthain, entre les robes de crêpe et les robes de mousseline des Indes, entre le nombre insensé de lourds jupons des Anglaises et l'unique jupon insensé des Françaises, entre les larges poches des dames anglaises et le réticule des dames françaises.

II. — Le joli pied des dames françaises sera reçu et traité en Angleterre sur un grand pied et le pied majestueux des dames anglaises cessera de servir de modèle aux caricaturistes parisiens.

III. — Tout Anglais désireux de guérir du spleen et de ses autres malaises nationaux aura la permission de se moquer

de la frivolité française, à la seule condition qu'à son retour chez lui le compte rendu qu'il fera de son voyage soit libre de tous les préjugés de son pays ; si possible, il est prié de les laisser au port en débarquant.

IV. — En contre-partie, quand un Français ira à Londres, il est entendu qu'il devra également abandonner les préjugés qu'il aurait contractés en lisant les *Lettres sur l'Angleterre* de M. F... ou celles qui paraissent dans le *Bulletin de Paris* rédigé par M. Baert.

V. — Entendu également que tout Anglais résidant à Paris s'abstiendra de juger les Parisiennes par les courtisanes, les Français par leurs caricatures, la vertu des dames par leurs costumes ou par les livres qui paraissent quotidiennement et le patriotisme des Français par la chaleur de leurs discours.

VI. — De même, tout Français résidant à Londres prendra les Anglais comme ils sont. S'il insiste pour qu'une dame mariée l'accompagne au théâtre ou fasse avec lui une excursion à la campagne, il ne se montrera pas offensé, si le mari est de la partie.

VII. — En un mot, une indulgence réciproque sera pratiquée à l'égard des folies des uns et des autres ; à partir de la signature de ce traité, il n'y aura pas plus de différence entre un Français et un Anglais qu'entre un Anglais et un Français.

Mercredi 24 frimaire an XI (15 décembre 1802). — Mondanités : samedi dernier, le second consul Cambacérès a offert un grand dîner à l'ambassadeur d'Angleterre, lord Whitworth, auquel prirent part tous les membres du corps diplomatique ainsi que les principaux généraux et les grands fonctionnaires civils et militaires. Dans la soirée, la fête fut honorée de la présence de nombreuses personnalités féminines en tête desquelles nous nommerons l'épouse de l'ambassadeur d'Angleterre, Sa Grâce la duchesse de Dorset, la duchesse de Gordon avec la ravissante lady Georgiana, la marquise de Gallo, la belle princesse Justiniani, Mme de Boufflers, Mme Saladin et sa charmante fille anglaise, l'élégante Mrs Hunter, et de nombreuses autres dames du beau monde. Parmi les principaux messieurs anglais présentés par lord Whitworth, notons les lords Cholmondeley, Conyngham, Borringdon, Coleraine,

et lord Frederick Montague. Le troisième consul Le Brun, ayant une réception chez lui le même soir, n'a pu venir.

M. Concannon donne son souper hebdomadaire ce soir. Il a transporté sa résidence à l'Hôtel Grange-Batelière.

Le comte et la comtesse de Yarmouth sont arrivés à Paris.

Mercredi 8 *nivôse an XI* (29 décembre 1802). — Dans le cours du mois de frimaire, 315 passagers sont arrivés d'Angleterre et 538 y sont retournés.

Mondanités : chez Mme Récamier lundi dernier, grand bal, où brilla un nombreux groupe de *Fashionables.*

Parmi les danseurs les plus distingués notons MM. Dupaty et Trenis (qui dansèrent un quadrille avec Mme Récamier), lady Georgina Gordon, Mme Franceschini, une dame espagnole d'une élégance exceptionnelle qui dans le cours de la soirée dansa un fandango espagnol avec castagnettes. Deux danses campagnardes anglaises furent également exécutées et les Français semblèrent y prendre plus de plaisir encore que les Anglais. Le souper qui consistait dans les mets les plus recherchés fut honoré de la présence de vingt-six dames. Le bal commença à onze heures et dura jusqu'à cinq heures du matin. Parmi les autres illustres invités, citons le prince Esterhazy, le prince et la princesse Dolgorouky dont la toilette d'une coûteuse élégance lui valut le titre de *Reine des diamants*, la duchesse de Gordon et lady Georgina, lord et lady Cholmondeley, lady Bessborough et ses filles, lady Elizabeth Monck, les colonels Matthew, Roche, Hill, etc. et un grand nombre de personnalités anglaises, russes et autrichiennes qu'il serait trop long d'énumérer.

Lundi 13 *nivôse an XI* (3 janvier 1803). Dans un précédent numéro de *l'Argus* nous avons inséré une lettre d'un correspondant de Londres sur la conduite de lord Nelson, à Naples. C'est à regret que nous nous sommes vus contraints de publier des accusations aussi graves contre un officier britannique, mais cet amour de la vérité qui doit être le guide et la loi de tout journaliste nous a obligés à faire passer la justice avant toute autre considération. Nous n'en sommes que plus heureux d'offrir aujourd'hui à nos lecteurs,

contrastant agréablement avec l'horrible et sanguinaire image des atrocités commises par lord Nelson dont les excès déshonorent son pays, le récit de la conduite méritoire d'un autre officier anglais et de montrer comment la vertu de l'un rachète la bassesse de l'autre. Portons donc au crédit du capitaine Foote, signataire du traité avec les patriotes napolitains, d'avoir témoigné son indignation en démissionnant à la nouvelle de la rupture de ce traité par le perfide lord Nelson. Louons également le commodore Throwbridge, qui refusa de livrer les patriotes réfugiés chez lui, en s'exclamant courageusement : « Dites à ceux qui vous ont envoyés que je suis un officier britannique et que je ne m'abaisserai pas à devenir l'exécuteur des hautes œuvres de la reine de Naples. » Voilà une conduite qui fait honneur au caractère national et contraste glorieusement avec la brutalité du sycophante Nelson.

Mercredi 15 *nivôse an XI* (6 janvier 1803). — Le *Journal de Paris* de lundi dernier annonce qu'une mutinerie a éclaté à bord de sept vaisseaux de guerre anglais en croisière dans la Méditerranée.

...Tandis que la belle et talentueuse lady Georgina Gordon anime de sa douce présence les cercles fashionables de Paris et pareille au soleil diffuse la vie et la joie partout où elle paraît, les rédacteurs des journaux anglais ont manqué de charité au point de la condamner à garder le lit et s'emploient déjà sans aucun doute à composer son épitaphe.

Samedi 9 *pluviôse an XI* (29 janvier). — Il résulte du rapport publié dans *le Moniteur* du 27 courant (7 *pluviôse*) sur les mutineries de Gibraltar que l'affaire a été bien plus sérieuse que ne l'ont dit les journaux anglais. *Le Moniteur* donne le compte rendu suivant de ce déplorable événement :

« Le 24 décembre, vers sept heures du matin, un groupe de soldats se forma criant : « Liberté ! Liberté ! Nous voulons deux têtes ! » Le capitaine-adjudant de la garde royale s'étant présenté devant eux, ils s'emparèrent de lui, criant toujours : « Liberté ! » Sur quoi ayant été rejoints par une partie du régiment de la Reine et aussi du 25e régiment, ils marchèrent sur l'hôtel du Gouverneur en répétant les mêmes cris. »

Lundi 18 *pluviôse an XI* (7 février 1803). — Un grand nombre de fashionables anglais se trouvent en ce moment à Nice. Citons parmi eux la duchesse de Cumberland, lord Cloncurry, lady C. Burgess, général Morgan, etc...

Lundi 25 *pluviôse an XI* (14 février). *Whist Club.*— Les Anglais résidant à Paris sont respectueusement informés qu'il est question d'établir un club de whist par souscription, à proximité des Tuileries, selon un plan entièrement nouveau et auquel seules des personnes honorables seront admises. Les messieurs qui désireraient être membres sont priés d'en faire la demande immédiate soit personnellement, soit par lettre, à M. George, nº 198, rue Rochechouart, faubourg Montmartre.

Samedi 10 *floréal an XI* (30 avril.) — Sa Grâce, le duc de Bedford, est arrivée à Paris jeudi dernier. Il est accompagné par sir H. Featherstone. Sa Grâce voyage dans un élégant carrosse à quatre chevaux et est accompagnée d'une nombreuse suite. On sait que Sa Grâce a remis à différentes reprises son voyage ces temps derniers, attendant d'être sûr du règlement amiable des difficultés entre la Grande-Bretagne et la France. Naturellement son arrivée est considérée comme un agréable symptôme de paix.

Samedi 24 *floréal an XI* (14 mai). — Nous recevons les journaux anglais du 9 courant. L'article du *Times* en date du 7, annonçant le rajustement à l'amiable des différends entre la Grande-Bretagne et la France et qui a été reproduit par la plupart des journaux français, a provoqué une intervention du lord maire qui a écrit au ministre des Affaires étrangères pour se renseigner sur l'authenticité de la nouvelle. En l'absence de lord Hawkesbury, le chancelier de l'Échiquier ouvrit la lettre et répondit dans la négative, mettant en garde le lord maire contre les rumeurs de ce genre.

Sans vouloir insinuer que la guerre doit résulter infailliblement de la nouvelle suivante, il est de notre devoir d'informer nos lecteurs que S. E. l'Ambassadeur de Grande-Bretagne a quitté Paris à son retour d'Angleterre jeudi soir à dix heures et demie. Sa Seigneurie et sa famille ont passé cette nuit-là à Chantilly.

Lundi 3 prairial an XI (25 mai 1803). — Le communiqué suivant a été fait samedi dernier par les orateurs du gouvernement au Sénat, au Corps législatif et au Tribunat : « *Saint-Cloud, le 30 floréal an XI* : L'ambassadeur d'Angleterre vient d'être rappelé. En raison de ce fait, l'ambassadeur de la République a quitté un pays où ne s'entend plus prononcer le mot paix. »

Mercredi 19 prairial an XI (8 juin). — La proclamation que George III vient d'adresser à ses fidèles sujets allemands ne peut manquer de soulever un problème politique du plus grand intérêt : un souverain peut-il gouverner un pays qu'il n'habite pas et n'a jamais habité ?

... George, tranquille dans son palais de Saint-James ou s'amusant à chasser à Windsor, ordonne à ses fidèles états allemands de dresser une liste de tous les ressortissants sans exception aptes au service militaire et d'exiger d'eux le serment qu'ils se présenteront sans faute pour défendre et sauver leur pays, c'est-à-dire pour combattre et vaincre l'armée française. Cela est ridicule. George III ajoute que ceux qui refuseraient de se faire tuer pour une cause perdue d'avance seraient irrévocablement dépossédés de tous leurs biens en Allemagne et de toute succession qui pourrait leur revenir. Cela est atroce et plus révolutionnaire que toutes les lois votées ici contre la propriété.

Lundi 24 prairial an XI (13 juin). — On annonce que dorénavant dans toute la France les assassins allant au supplice seront vêtus non plus d'une chemise rouge, mais d'une chemise en tissu anglais.

Mercredi 3 messidor an XI (22 juin). — Les princes de la Maison de Hanovre sont apparemment de trop noble extraction pour faire la guerre contre les généraux républicains. C'est l'argument dont se sert le *Times* du 16 courant pour laver le duc de Cambridge de la honte que la malveillance ne manquerait pas d'attacher à sa fuite précipitée. Une caricature vient d'arriver représentant le duc de Cambridge avant sa démission. Le correspondant propose d'écrire au-dessous les lignes suivantes :

Veni, vidi, vici... Le vainqueur de Pharsale.
Par ces trois mots si brefs a fait assez de bruit ;
Pour immortaliser son Altesse royale
Nous n'en dirons pas plus : il vient, il jure, il fuit.

Lundi 8 *messidor an XI* (27 juin 1803). — Paris : Les derniers journaux anglais que nous avons reçus datent du 21 juin. Ils affectent de déprécier la puissance de la France et dans le même moment ils offrent à leurs lecteurs les plus pompeuses images des immenses préparatifs faits en Angleterre pour y résister. Ils s'écrient que la France est tombée dans un abject état d'esclavage, et cela, parce que les départements ont volontairement souscrit, pour la guerre, une somme s'élevant à près du tiers de tout l'impôt foncier. Ne peut-on imaginer une preuve plus sensible du patriotisme des Français en ce moment-ci ? Quand après la bataille de Cannes les matrones romaines offrirent leurs bijoux au Sénat, qui osa jamais prétendre que c'était le geste d'esclaves contraintes par le despotisme ?

Mercredi 24 *messidor an XI* (13 juillet). — Paris : Les faits relatés par tous les journaux anglais suffisent à montrer l'impopularité de cette guerre barbare et traîtresse. Il est évident que l'Angleterre est maintenant à la veille d'une révolution. Plus les ministres britanniques recrutent et arment, plus ils rassemblent de mains qui les précipiteront de ce siège de la tyrannie qu'ils occupent depuis si longtemps sans contrôle. Tandis qu'en Angleterre on ne peut voir qu'opposition aux impôts, enrôlement forcé de matelots et de conscrits, tumulte et soulèvement dans chaque ville et chaque village, la France voit ses cités rivaliser en dons patriotiques et en vœux ardents pour soutenir son gouvernement dans sa louable intention de délivrer l'univers, l'Angleterre et les autres nations de la perfidie, de la cruauté et de l'insatiable avarice du Cabinet britannique. Les incroyables vexations infligées actuellement aux Anglais sont de nature à ne leur laisser l'espoir de recevoir la liberté que des mains de ces Français à qui on les force à faire la guerre.

La rente 3 pour 100, qui était tombée à 53 1/2, à la fermeture du marché, cotait hier 54 1/2.

Lundi 29 messidor an XI (18 juillet 1803). — Au Parlement britannique, on se plaît souvent à comparer la situation actuelle de l'Angleterre avec l'état de la France au moment où elle était envahie par des armées formidables ; et, parce que ses efforts prodigieux ont été couronnés de succès, on en conclut que l'Angleterre possède les mêmes moyens de résistance contre une armée qui débarquerait à quelques milles de Londres. Mais cette comparaison est aussi absurde que criminelle. La France, en proie aux convulsions d'une révolution, n'était plus qu'un vaste camp retranché où tous les citoyens, habitués à porter les armes, n'étaient ni distraits de ce soin par d'autres occupations, ni dégénérés par les effets d'un esprit mercantile. Ils n'avaient rien à perdre, le danger était imminent, l'origine de la guerre juste et son objet sacré.

La situation de l'Angleterre est bien différente : des habitudes d'opulence et de sécurité ont énervé le caractère de ses habitants. Les marchands de la Cité de Londres ne consentiront qu'avec peine à quitter leurs tavernes pour les champs de bataille. Il est vrai que l'esprit commercial peut créer une marine formidable, car l'un ne saurait progresser sans l'autre, mais il est contraire à sa nature d'engendrer de grandes armées dont le recrutement nuirait à l'industrie et aux manufactures. L'Angleterre est dans une situation précaire, l'écroulement d'un système comme le sien, qui n'a d'autre base qu'une banque, pourrait se produire au simple son des trompettes, provoquant ainsi une révolution générale.

Mercredi 1er thermidor an XI (20 juillet). — Extrait d'une lettre de Londres en date du 9 juillet :

Les mots sont trop faibles pour exprimer la consternation qui règne dans toute l'Angleterre en ce moment ; non que le peuple en général ait peur des Français, il sait trop que, si même l'ennemi débarquait ici, nous ne pourrions nous trouver dans une situation pire que celle où nous sommes, car il n'y a pas d'homme ni de garçon (sauf dans la haute noblesse) qui soit à l'abri de l'enrôlement forcé. Journellement des jeunes gens comme il faut sont ramassés dans les rues, les tavernes, les cafés, accusés d'être des pickpockets, et, après avoir subi cet affront public, embarqués sur des pontons.

Aux plaintes de leurs familles il est répondu « qu'ils auraient pu éviter le scandale de passer pour pickpockets en s'enrôlant volontairement ; qu'il n'est plus temps maintenant de vaticiner sur la justice et l'injustice, car les Français sont à nos portes et nous sommes résolus à avoir des hommes à leur opposer ». Lundi dernier, j'ai vu un gentleman arrêté par des policiers de Bow Street au moment où il sortait de *Saddler's Wells*. Mais il s'est écrié avec fermeté : « Messieurs, je vous avertis que mon frère est membre du Parlement et que je saurai me faire rendre raison si toutefois la raison existe encore en Angleterre. » Cette menace eut l'effet désiré et les policiers le remirent en liberté.

Samedi 4 thermidor an XI (23 juillet 1803). — La magnifique statue de la Vénus de Médicis vient d'arriver dans la capitale.

Une école de natation vient de s'ouvrir à Neuilly. Des grenadiers à pied de la garde consulaire y apprennent l'art de nager. Ce matin, en présence du citoyen Hulin, leur colonel, et au commandement de « chargez », ils ont traversé la Seine à la nage en tenue de gala et même le bonnet à poil sur la tête.

Lundi 20 thermidor an XI (8 août). — Surprenantes nouvelles de France publiées en Angleterre :

« Une grave émeute a éclaté à Paris dans laquelle la populace a demandé à grands cris le retour du Roi. » *(The Times.)* — « Nous pouvons assurer nos lecteurs que le gouvernement français est très divisé. Bonaparte craint un rival formidable et, dans le but de se défendre, a donné l'ordre que toute l'artillerie qui défend la côte soit amenée à Paris. » *(Morning Post.)* — « Le gouvernement français vient de faire jeter en prison tous les patriotes irlandais actuellement à Paris, tels que O'Connor, etc. Voilà qui fera voir aux Irlandais ce qu'ils peuvent attendre des Français. » *(Ibid.)*

Les spécimens que nous donnons ci-dessus des sots, absurdes et ridicules mensonges mis en circulation en Angleterre en ce moment suffisent à montrer l'embarras du gouvernements anglais et aussi ce qu'il faut penser de la liberté de la presse dans ce pays.

Boulogne, 12 *thermidor*. — La presse anglaise se livrant depuis longtemps à des argumentations sur l'impossibilité qu'il y aurait à envahir l'Angleterre, nous voulons aujourd'hui prouver le contraire. Et d'abord il est incontestable qu'un canon ne saurait nuire à un objet qui est hors de sa portée. Par conséquent, une flotte partie de France pour envahir l'Angleterre ne courra aucun danger de la part des batteries côtières anglaises jusqu'au moment où les bateaux arriveront à portée de canon des côtes. Mais depuis ce moment jusqu'à celui où la flotte se sera suffisamment rapprochée pour débarquer ses troupes, il ne s'écoulera pas plus de deux minutes ; quel mal les batteries les plus formidables pourraient-elles faire en un si court laps de temps ? Si même elles trouaient les navires comme une écumoire, avant qu'ils n'aillent par le fond, les soldats et même les cargaisons auraient encore le temps d'être débarqués ; certes, la flotte serait perdue, mais quelle importance cela aurait-il ? Il y a assez de bateaux en Angleterre pour compenser cette perte. Mais nous allons maintenant démontrer que cette invasion pourrait s'effectuer sans qu'un bateau soit coulé ; il suffirait que les troupes fussent chargées sur des bateaux plats qui approcheraient des côtes, tandis que les navires de guerre navigueraient plus au large et tiendraient en respect par leurs batteries celles de l'ennemi de manière à ménager ainsi un espace pour le débarquement. Les bateaux plats s'échoueraient sans dommage, puisqu'ils sont construits dans ce dessein, et les canons de John Bull n'en mèneraient pas large.

Cela étant démontré, l'invasion de l'Angleterre nous apparaît tellement possible que nous nous reposons avec confiance sur l'habileté et la hardiesse du grand chef qui a déjà accompli les hauts faits les plus inattendus et qui saura effectuer cette entreprise si souhaitable pour le bonheur et le repos de l'humanité, à son heure, heure dont Bonaparte est le meilleur juge.

Samedi 22 *vendémiaire an XII* (15 octobre 1803). — Le *Times* affirme que la nation française se compose en entier de pillards, de brigands et de traîtres, mais ayant une connaissance personnelle du caractère de cette nation et en particulier de la conduite des soldats français en Hollande où ils sont apparus comme des sauveurs, nous ne craignons pas

de prophétiser que non seulement le rédacteur du *Times*, mais tous les journalistes anglais payés en ce moment pour vilipender le peuple français se réjouiront avant longtemps de voir l'armée française parmi eux. A en juger par l'état actuel de l'Empire britannique, rébellions et exécutions d'une part, méfiances, haines et factions de l'autre, nous ne doutons pas que cette contrée encore riche ne soit bientôt le théâtre de scènes sanguinaires qui en feront un séjour en horreur à la nature, et que ses habitants salueront les envahisseurs français de ces mots : « Soyez les bienvenus, doux, cléments, généreux conquérants dont la valeur et la modération ont écrasé à la fois l'anarchie et la tyrannie dans tous les pays où vos armes irrésistibles se sont montrées. »

Samedi 22 *vendémiaire an XII* (15 octobre 1803). — Nouvelles maritimes : Le corsaire le *Chasseur*, capitaine Blanckeman, sorti de Dunkerque le 10 courant, y est rentré le 14 avec une prise anglaise intitulée *The Sloop* et chargée d'avoine. Le même corsaire a capturé un autre bateau qu'il a envoyé dans un autre port, mais de l'arrivée duquel nous ne sommes pas encore informés. — Le corsaire le *Danois*, capitaine Cochet, a capturé et amené à Vigo un paquebot anglais, *Duc d'York*, allant de Lisbonne à Falmouth, chargé de tissus anglais et de quelques sacs d'argent. — Le corsaire *Vénus*, de Nantes, a pris un bateau anglais intitulé *The Royal Charlotte*, avec une cargaison de produits coloniaux.

Mercredi 10 *brumaire an XII* (1er novembre). — Parmi les mesures extraordinaires que le gouvernement britannique prend pour arrêter l'invasion française, il en est une dont nous avions toujours mis en doute l'exactitude : les Anglais envisageraient de ne pas faire quartier aux prisonniers français. Malgré tant d'autres preuves d'extravagance et de furie que nous donne le Conseil de Sa Majesté Britannique, nous n'eussions pu concevoir qu'il eût pu délibérer sur un projet aussi atroce, si la preuve ne nous en avait été apportée par les derniers journaux anglais.

Samedi 13 *brumaire an XII* (5 novembre). — Le départ du Premier Consul pour la côte va sans doute redoubler

la panique et achever de troubler les parades militaires des volontaires anglais. Chaque pas que fait Bonaparte met en mouvement les télégraphes d'Angleterre et jette ses villes dans le désarroi. Nos lecteurs ont pu voir par les extraits que nous leur avons donnés des derniers journaux anglais à quel point la vérité dépasse encore nos allégations. Les Anglais eux-mêmes reconnaissent le manque de persévérance de leur gouvernement et c'est en vain qu'ils parlent de leur bravoure et de leur esprit national, car la première est très douteuse, ne serait-ce que parce qu'elle n'a jamais été mise à l'épreuve et, quant au second, il est nécessairement affaibli par la défiance qu'inspire le gouvernement actuel.

Samedi 20 brumaire an XII (12 novembre 1803). — Il n'est bruit que du prochain départ de Mme de Staël qui irait à Berlin pour publier une nouvelle édition de *Delphine* et ainsi accélérer les progrès de l'esprit humain. Elle est accompagnée par le Genevois Benjamin Constant et par M. Villers, le traducteur de la philosophie de Kant.

Une flotte anglaise considérable est retenue par les vents contraires sur le chemin d'Elseneur.

Lundi 25 nivôse an XII (16 janvier 1804). — Extrait d'une lettre du Camp de Boulogne :

« Vous me demandez, cher ami, quel est l'esprit de l'armée dont je fais partie et s'il est vrai que nous attendons avec impatience le départ de l'expédition. Pouvez-vous en douter ? Un soldat est-il sensible au danger ? Est-ce pour rien que nous campons au bord de la mer, que les portes de nos tentes s'ouvrent sur elle ? Nos premiers regards au lever du jour se tournent vers le rivage ennemi. Ces froides et tristes brises qui soufflent sur nos visages ne semblent-elles pas nous provoquer en murmurant ces mots : « Déployez vos ailes, élancez-vous, hâtez-vous vers la source des vents et des richesses, vous que le destin a marqués pour être les fiers conquérants d'Albion. »

Sur le point le plus élevé de la côte escarpée où nous campons, nous pouvons voir la maison du Premier Consul. Elle nous sert de phare et l'Homme qui l'habite sera notre étoile polaire quand nous irons cueillir de nouveaux lauriers à travers les vagues écumantes.

Samedi 7 pluviôse an XII (28 janvier 1804). — Nous apprenons de Verdun que deux prisonniers anglais dont l'un est lord Hamilton ont pu s'évader. Le chef de poste soupçonné de connivence a été arrêté. Les autres prisonniers jouent, dansent, chantent et boivent toute la journée.

Samedi 21 pluviôse an XII (11 février). — Les dernières nouvelles de Londres confirment la discorde qui règne dans la famille royale. Chaque journal en parle selon l'esprit du parti auquel il adhère, mais il n'y en a pas un qui cherche à la dissimuler. Toute l'Angleterre résonne des justes protestations du prince de Galles. Dans l'armée, son parti est le plus nombreux ; au Parlement, il est le plus digne de respect. La voix du peuple est pour lui...

Tandis que le Parisien léger coule des jours sereins au sein des plaisirs, le misanthropique habitant de la Cité de Londres, tout pâle à la lecture des journaux du matin, compte les heures, calcule les chances de l'avenir et regrette la sécurité du passé. L'impatience publique et l'inquiétude générale accusent hautement la guerre et ouvertement révèlent ses dangers. Quand des politiciens insensés expriment parfois le vœu que l'invasion ait lieu rapidement, ce vœu est dû moins à l'ardeur de leur courage qu'au délire de leur désespoir. Quand on sait qu'un malheur est inévitable, on est tenté de souhaiter qu'il soit déjà arrivé.

Mais, disent certains, au moment du danger tous les Anglais vont se trouver unis ; unis autour de qui ? Quel est l'homme en Angleterre qui inspirera confiance, en ces minutes terribles ? Qui présente une valeur à la hauteur des circonstances ? Où le chercherons-nous ? Ah! laissez-nous souffler la lanterne de Diogène !

Lundi 2 ventôse an XII (22 février). — Le *Courrier de Londres* des 6 et 10 janvier contient de bien curieux articles. Une lettre ouverte de l'éditeur à M. Bonaparte, Consul, commence par cette forme rebattue de la rhétorique qui s'appelle l'ironie. Sous prétexte de prononcer un éloge du Premier Consul, il le traite avec une insolente audace, puis, jetant ce masque hypocrite, il prêche sans crainte la doctrine du poison et de l'assassinat. Un tyran, dit-il, est une bête

féroce et il est peut-être imprudent mais toujours légal de le tuer.

Le même numéro publie une lettre d'un Anglais évadé de Fontainebleau le 10 janvier et qui prétend que Paris est en pleine fermentation, qu'une opposition puissante va se manifester sans retard et que, quand elle éclatera, l'idée d'une descente en Angleterre sera immédiatement abandonnée. L'éditeur du *Courrier* ne craint pas d'ajouter ces mots remarquables : « Si le prisonnier avait seulement attendu un peu plus longtemps, il n'aurait probablement pas eu besoin de quitter la France. » Que ces gens sont donc bien informés !

Samedi 5 *ventôse an XII* (25 février 1804). — D'un extrait du *Morning Chronicle* il apparaît clairement que l'assassinat du Premier Consul est attendu à Londres d'un moment à l'autre. On en parle publiquement au Royal Exchange. Georges, Pichegru et Moreau sont désignés comme les conspirateurs.

Mercredi 14 *germinal an XII* (4 avril). — Parmi les crimes par lesquels le gouvernement britannique a déshonoré sa cause et sa nation depuis le commencement de la guerre, il n'en est pas de plus odieux que celui que nous nous sommes abstenus de mentionner jusqu'à présent et qui consistait à jeter des balles de coton infecté sur les côtes de France. La seule idée d'un aussi monstrueux attentat répugne à tel point à la raison et à l'humanité que, malgré les probabilités et les preuves, on tremble de publier les documents authentiques attestant un acte aussi atroce.

Lundi 2 *fructidor an XII* (20 août). — Le *Panorama de Londres* est ouvert tous les jours au public dans une des rotondes, boulevard Montmartre, de dix heures du matin à six heures de l'après-midi.

Les journaux anglais sont remplis d'appréhensions au sujet de l'expédition de Boulogne et de lamentations sur les pertes subies par le commerce anglais. Ils craignent pour la flotte des Indes orientales, pour celle de la Jamaïque, et le café du Lloyd exhibe tous les jours de longues listes de bateaux marchands pris par les corsaires français. Nous avons prédit il y a plus de six mois que le jour viendrait où toute la force

navale de l'Angleterre ne suffirait pas à calmer son inquiétude, où pas un bateau marchand anglais ne pourrait naviguer en sûreté sur l'Océan, où de chaque port de France le gouvernement anglais croirait voir sortir une armée prête à l'attaquer sur son territoire. Ce jour terrible est arrivé, l'Angleterre a épuisé tous ses moyens de résistance avant même que l'attaque n'ait commencé.

Un pamphlet intitulé *Naturel et Légitime* vient de faire son apparition et fait grand bruit. Son objet est de prouver les droits de Napoléon à la Couronne impériale. La presse française en parle très favorablement.

Lundi 17 *nivôse* (7 janvier 1805). — M. Latude, célèbre pour avoir été emprisonné trente-cinq ans au château de Vincennes, à la Bastille et à Bicêtre, est mort mardi dernier à l'âge vénérable de quatre-vingts ans. Les héritiers de Mme de Pompadour dont il était l'infortunée victime ont fait leur possible pour le dédommager en lui faisant don de deux ou trois fermes du produit desquelles il vivait très confortablement.

Mercredi 29 *ventôse* (20 mars). — La création du royaume d'Italie tiendra un rang important parmi les grands événements qui seront les titres du siècle finissant et du nouveau siècle au jugement impartial de l'histoire et à l'édification de la postérité.

Ce royaume aura pour premier souverain l'homme qui lui a donné l'existence politique et qui est aussi le plus capable de la défendre. Peu importe le nom de celui qui sera désigné après Napoléon pour fonder une nouvelle dynastie. Un monarque, appelé à gouverner un peuple, en devient le père et n'a plus d'autre famille ; plus d'un État en Europe en donne l'exemple ; c'est ainsi que le peuple qui se targue le plus de son indépendance et de sa prospérité, les Anglais, jouit de ces avantages sous le sceptre d'une maison étrangère à laquelle il est loin de devoir ce que l'Italie doit à la race de Napoléon.

Samedi 2 *germinal* (23 mars). — Comédie anglaise jouée à Verdun : Nous recevons de nouveaux détails sur la

tragédie de *Douglas* représentée récemment à Verdun par plusieurs messieurs anglais. Le rôle le mieux tenu fut celui du vieux Norval joué par M. Lesoif. M. Halpin en Norval se distingua dans certaines scènes, mais en général et malgré le mérite supérieur dont il fit preuve en Zanga dans la *Vengeance* où il fut même comparé à Kemble, on trouva que le rôle de Norval ne semblait pas convenir à son physique ni à son genre de talent. Sa défroque était trop voyante pour un vêtement de paysan des Highlands ; sans doute n'avait-il pu se faire faire de costume convenant mieux à son rôle.

Le théâtre était plein. Tout ce qui compte ici au point de vue du rang et de l'élégance était accouru. Citons lord Yarmouth, les colonels Abercromby, Scott de l'armée de terre, les capitaines Gower et Brenton de la marine et tous les officiers détenus à Verdun ainsi que les civils qui y sont en otages ; les dames brillèrent d'un lustre tout particulier, ayant mis leurs robes de gala ; les hommes aussi d'ailleurs qui portaient le *Opera hat* et des cocardes noires. En un mot, ce fut un spectacle bien anglais et dans son genre ce fut une curiosité de voir une pièce et une farce anglaises jouées en France par des prisonniers de guerre devant un public composé de même.

Verdun, 3 avril 1805. — Courses de Verdun : Le comte de Yarmouth et l'honorable Mr H. Tufton, commissaires.

Midi : Ch. G. *Endeavour*, à M. Don, 11 sterling, 10 livres. Ch. Cole, casaque verte, toque noire, entraîneur M. Giffards ; B. G. *Honest Jack* alias *Dupe*, 11 sterling, 51 livres, monté par Edward Brazier, toque et casaque jaunes ; distance : un mille ; inscription : 50 louis par cheval.

Midi et demi : *Don Quichotte*, à M. Jenning, 10 sterling, monté par Ch. Cole, toque et casaque blanches, pour le compte de M. Cockburns ; *B. M. Timbertoe*, ex-*Lodoiska*, 10 sterling, monté par Edward Brazier, casaque bleue, manches et toque jaune paille ; distance : un mille : inscription : 25 louis.

1 heure : Course ouverte aux chevaux de toutes catégories. Distance : 3 milles ; *Goldcup*, inscription 15 louis au bénéfice du gagnant. Celui-ci devra rembourser 3 louis au bénéfice de la Caisse de secours.

N. B. Le starter pourra accorder un quart d'heure de grâce à tout cheval ou jockey qui ne se sera pas présenté à l'heure dite. Après quoi le départ sera donné.

Samedi 5 *prairial* (25 mai 1805). — Le couronnement de Sa Majesté impériale et royale à Milan est un des événements les plus mémorables de l'histoire moderne. Il est pour l'Italie un gage certain d'indépendance et de sécurité, pour la France un jour de gloire où triomphe sa générosité, pour l'Europe une pleine garantie de paix et pour l'Angleterre seule un motif de regret et d'humiliation.

Mercredi 9 *prairial* (29 mai). — Adressé à l'éditeur de *l'Argus* : « Monsieur, les Anglais, non contents de pratiquer chez eux les amusements les plus cruels, se sont mis en tête de les introduire ici. Il y a quelques jours un combat de coqs a eu lieu pour le divertissement d'un groupe de gens qui, il est vrai, ne jouissent pas d'une bonne réputation, mais un homme, même décrié, ne peut se plaire à de tels jeux sans nuire à la réputation de son pays.

Samedi 3 *messidor* (22 juin). — L'état de délabrement actuel de la marine anglaise stupéfierait tous ceux qui ne la jugeraient que par les rodomontades ministérielles et par l'inactivité des flottes de la France et de ses alliés. Il est prouvé aujourd'hui que l'Angleterre ne possède pas plus de quatre-vingt-dix vaisseaux de ligne et que les équipages sont moitié moins complets que ceux de France. Comment ne pas plaindre un gouvernement qu'une ambition délirante a précipité dans un tel abîme !

Samedi 11 *janvier* 1806. — Modes et frivolités : Nos *Incroyables* (nom actuel pour petits maîtres) portent à présent quatre gilets, tous de différentes couleurs et tous visibles, sous une grande redingote couleur *jambon de Hambourg fumé.*

Les élégantes aussi ne portent que la redingote ; châles et manchons sont abandonnés. Le plus souvent les redingotes sont en drap fin ; parfois aussi en velours *couleur tabac d'Espagne* orné de cygne. Le haut des épaules se recouvre d'une

douillette piquée bordée de cygne. Capote de même couleur que la robe. Toques de velours.

A Paris, toutes les élégantes ont maintenant leur *attentif*; précédemment on les appelait des *sigisbées.*

Un jeune homme à la mode porte une légère badine qui a l'air de ne pas valoir plus de deux sous, mais c'est de l'épine américaine surmontée d'une pomme en or et cela coûte quatre couronnes, et, si la pomme contient une montre ou une lorgnette, ce qui est de bon ton, ça coûtera bien dix fois plus.

Les vases, les urnes, les statues, les obélisques d'albâtre font fureur dans l'ameublement des maisons et les antiquités d'Herculanum sont les dernières nouveautés de Paris.

Paris. — Dans la situation critique où s'est placé le gouvernement britannique, il est contraint d'avoir recours aux expédients les plus odieux pour retarder le sort qui le menace. Fidèles à leur vieille habitude d'insulter ceux de leurs alliés dont ils n'ont plus rien à espérer, leurs organes officiels exhalent les plus atroces invectives contre la Maison d'Autriche, infortunée victime des sirènes britanniques. Et voici qu'ils attribuent la dissolution de la coalition à la précipitation et à la maladresse du Conseil aulique ; l'Autriche a perdu cent mille hommes pour la cause de l'Angleterre, laquelle, de son côté, n'a pas opposé un seul soldat au choc ennemi qu'elle a si traîtreusement provoqué, et bravé avec une telle jactance ; nonobstant, c'est l'Autriche que ces misérables écrivailleurs accusent de faiblesse et de maladresse.

Mardi 22 *avril* 1806. — Les jeunes gens se rasent à présent la nuque afin que leur col ne dérange pas leurs cheveux, si bien que la coiffure est par derrrière *à la Vespasien,* sur le front *à la Caracalla* et sur les côtés *à la Titus.*

Mardi 4 *octobre.* — Dimanche 5 courant, à midi, le *Champ de Mars* fut le théâtre de la première des courses de chevaux instituées par décret impérial du 3 fructidor an XIII.

Cette institution est un nouveau bienfait de Sa Majesté désireuse de hâter l'amélioration des courses françaises et de leur restituer cette célébrité dont elles jouissaient jadis.

Une piste fut établie autour du Champ de Mars. Les chevaux devaient la parcourir deux fois, ce qui égale à peu près quatre kilomètres ou une lieue de poste. Douze chevaux prirent le départ dans deux courses. Il y avait deux prix pour chaque course : le premier de 2 400 francs et le second de 1 500 francs.

La nuit du 8 octobre, les Anglais lancèrent une attaque contre la ville et le port de Boulogne avec une nouvelle sorte de machine infernale. Si leur dessein était de déchirer les airs par un bruit épouvantable, ils ont parfaitement réussi, car toutes les correspondances de cette ville attestent que le fracas fut affreux ; elles attestent également que pas une personne ne fut tuée et que tout le dommage causé se réduisit à deux maisons légèrement ébranlées.

Mardi 13 *janvier* 1807. — Selon des nouvelles de Bordeaux, il apparaît que les Anglais incapables d'approcher de nos côtes arborent le pavillon américain pour capturer les caboteurs qui sortent de nos ports ou y rentrent. Cette tromperie a fait tomber en leurs mains quelques petits navires que le mauvais temps empêchait de longer le rivage.

Mardi 30 *juin*. — Chaque jour nous apporte de nouveaux détails sur l'avance de l'armée française après la victoire de Friedland. Les Français sont entrés à Kœnigsberg sans coup férir, à la poursuite des Russes qui, dans leur fuite précipitée, ne purent même pas emporter leurs provisions ni l'immense nombre de mousquets que l'Angleterre venait d'envoyer à son alliée russe. Le gouvernement anglais manque d'esprit d'à propos ; il vole au secours de ses alliés comme ces médecins qui arrivent après la mort de leurs malades.

Jeudi 23 *juillet*. — Le peuple anglais ayant besoin de consolations, on l'abuse avec l'espoir que l'Empereur des Français s'apprête à faire de nouvelles ouvertures de paix. Si ce n'était là une supposition gratuite, ce serait une preuve nouvelle de cette héroïque modération dont l'Europe a vu de si nombreuses preuves.

Jeudi 20 *août*. — Proclamation de M. Thomas Jefferson,

président des États-Unis d'Amérique, le 4 juillet : « Pendant les guerres qui depuis quelque temps ont malheureusement sévi parmi les Puissances de l'Europe, les États-Unis d'Amérique, fermes en leurs principes de paix, se sont efforcés, tout en remplissant leurs devoirs nationaux et sociaux et en rendant les services qu'autorisait leur situation, de conserver avec tous les belligérants leurs habituels rapports d'amitié, d'hospitalité, et leurs échanges commerciaux. Ne prenant aucune part aux querelles qui divisent ces nations et ne se permettant de former aucun vœu, sauf pour le rétablissement de la paix, ils ont observé avec bonne foi la neutralité et ils croient qu'aucune nation ne saurait leur imputer un manquement quelconque à ce devoir. Le libre usage de leurs ports et de leurs eaux, les facilités de ravitaillement, de secours aux malades et aux blessés ont été accordés également à tous les belligérants, et cela malgré les continuels manquements aux lois et les attentats contre la personne et les biens de nos concitoyens commis par l'une des Puissances en guerre. A la vérité, ces violations des lois de l'hospitalité sont, à peu d'exceptions près, devenues l'habitude des commandants des navires de guerre britanniques qui croisent sur nos côtes ou fréquentent nos ports. Nous avons fait de nombreuses représentations à leur gouvernement ; des assurances nous ont été données, mais ces assurances sont demeurées lettre morte. Finalement, un acte qui dépasse tout ce que nous avions jusqu'ici vu et souffert a fait s'émouvoir sérieusement le sentiment public et met un terme à notre patience. Une frégate américaine, confiante en l'état de paix, à sa sortie du port a été surprise et attaquée par un bateau britannique de force supérieure faisant partie d'une escadre qui croisait dans nos eaux et qui a protégé l'attentat. Notre frégate a été désemparée et un grand nombre d'hommes tués et blessés. Cette injustifiable attentat commis sans aucune provocation avait pour but avoué de prendre de force sur un vaisseau de guerre des États-Unis une partie de son équipage, et cela bien qu'il eût été déclaré d'avance que les marins réclamés étaient nés citoyens des États-Unis. Dans de telles circonstances l'hospitalité cesse d'être un devoir et, si nous continuions à la pratiquer et à permettre ces abus, ils se multiplieraient au point d'amener une rupture entre les deux nations. »

Mardi 1er *décembre* 1807. — En Angleterre, les élections sont précédées et accompagnées d'excès de tout genre ; les candidats se servent des moyens de pression les plus honteux ; ils se noircissent les uns les autres avec une fureur inexprimable ; ils excitent des passions si violentes que chaque fois les journées de vote sont souillées du sang de quelques-uns des électeurs. Le ministère qui se sentirait perdu avec un Parlement incorruptible commence par déshonorer la majorité de ses membres en achetant leur suffrage. Peut-être n'est-il ni inutile ni inintéressant d'opposer à ce tableau de luttes turbulentes et scandaleuses celui des tranquilles et décentes élections de France.

Samedi 23 *juillet* 1808. — La statue de l'Empereur a été hissée sur l'arc triomphal du Carrousel. Cette statue, qui sera placée dans le char, est en plomb doré comme les deux Victoires qui de chaque côté tiendront les rênes des chevaux.

Samedi 24 *septembre*. — Paris : Les extraits des journaux de Londres que nous trouvons dans *le Moniteur* montrent comment on trompe les Londoniens sur la marche de la guerre. Quelques succès éphémères ont tourné la tête des ministres, qui osent entretenir l'espoir de conquérir l'Espagne et qui ont la folie de vanter les victoires d'une armée qui jusqu'ici ne s'est jamais battue sérieusement. Habitués comme le sont les Anglais à être vaincus chaque fois qu'ils risquent un combat sur terre, ils triomphent sans modestie dès qu'ils remportent le moindre avantage partiel (dû le plus souvent à la trahison), et, dans leur extravagance, ils vont jusqu'à s'imaginer qu'une armée britannique pourrait résister à une armée française.

Jeudi 20 *octobre*. — Les premières nouvelles du voyage à Erfürt ont soudainement changé les savantes combinaisons du Cabinet anglais et les raisonnements de ses organes attitrés. Ces derniers, comme l'on sait, passent facilement de l'adulation à l'invective et dans cette occasion ils se sont surpassés. Cette nation russe, dont il y a moins de deux ans ils faisaient le plus grand foudre de guerre de l'univers, est tombée, à les en croire, au rang des Puissances secondaires,

perdant influence, considération, vertu militaire, tout depuis qu'elle s'est déclarée contre l'Angleterre.

Un de ces écrivains officieux pousse la folie jusqu'à affirmer que la Russie ne pourrait pas à ce jour mettre sur pied une armée de cent mille hommes.

Samedi 29 *octobre* 1808. — Mardi prochain, à deux heures précises, Mme Blanchard partira des jardins d'été de Tivoli pour son douzième voyage aérien. Le ballon sera gonflé par décomposition de l'eau, conformément au système du célèbre Lavoisier, et l'opération sera dirigée par M. Blanchard, l'aéronaute.

Jeudi 8 *décembre*. — 12e Bulletin de l'armée d'Espagne : « Nous trouvons tous les jours à Valladolid, et même au delà, de considérables dépôts d'armes. Les Anglais ont largement tenu ce côté-là de leurs engagements ; ils avaient promis des mousquets, des poignards et des libelles et ils en ont envoyé à profusion. Leur génie inventif s'est signalé dans ce domaine; ils ont porté très loin l'art de répandre la calomnie et se sont distingués, ces derniers temps, par leurs venimeuses fusées incendiaires. Tous les maux, toutes les plaies qui affligent l'humanité sortent de Londres. »

Le samedi 31 décembre 1808, *l'Argus* paraissait pour la dernière fois.

PAUL MORAND.

HORIZONS D'ALLEMAGNE

Pendant de longues années après 1918, on a évité de parler de guerre. On l'avait tant fait que l'on croyait inutile de la nommer et presque criminel d'en envisager le retour. C'était l'époque heureuse, — et dangereuse, — où le monde s'imaginait qu'il suffisait de phrases de *conciones* pour en bannir la menace, l'époque où Genève faisait reculer les spectres. Les choses ont changé depuis lors.

La carte matérielle et peut-être encore plus morale de l'Europe actuelle donne à certains des raisons de croire que, dans le cas d'un tremblement de terre, l'origine du séisme, l'épicentre, comme disent les météorologistes, serait vraisemblablement Berlin. Nous ne croyons pas que l'on crée le danger en le dévisageant d'un regard clair. Nous voudrions, au cours des quelques pages qui suivent, laissant de côté les aspects techniques d'ordre militaire ou économique et nous attachant surtout aux aspects généraux de la psychologie interne du Reich, dire rapidement quelques-unes des raisons que nous pouvons avoir d'être pessimistes ou optimistes relativement à la menace d'une explosion.

HITLER ET GUILLAUME II

Nombre d'esprits tirent des raisons de confiance du dogme de la « guerre longue », de la puissance financière indispensable pour la financer, de l'énorme consommation économique qu'elle exige. Trop pauvre d'argent et de matières

premières, vivant dès à présent sur des moyens insuffisants, le Reich ne pourrait raisonnablement envisager un conflit postulant un hinterland économique puissant et intact. « On n'entre pas en guerre avec un pays déjà resserré et rationné, avec une économie présentant avant la lettre le caractère d'une économie de guerre. » Combien de fois avons-nous lu ou entendu cette phrase !

En admettant comme acquis l'axiome de la guerre longue et prouvée l'impuissance du Reich à y faire face, il resterait à savoir si les raisons techniques tirées du domaine économique et financier que peut avoir l'Allemagne de redouter un long conflit, parviennent au palier d'où dépend la décision. Il existe des motifs de penser le contraire. Beaucoup d'hommes sont intéressés à ce que les vérités déplaisantes ou chagrines ne parviennent pas aux oreilles d'Adolphe Hitler, ou y parviennent habillées de manière à plaire. Le demi-étouffement, voulu en bas, est favorisé en haut par la structure d'un esprit mal fait pour porter l'information technique, mal fait pour les chiffres. La force d'Adolphe Hitler ne doit pas être cherchée sur le plan intellectuel, mais sur le plan sensible, dans un contact instinctif avec l'âme de son peuple, dans un sens merveilleux et presque physique de l'occasion. Il communique avec la vie par l'intuition et non par l'intermédiaire d'informations ou de statistiques qui le fatiguent, l'ennuient, et qu'il repousse de la main. Son génie est un génie de médium.

Ces dispositions générales sont fortifiées par la pente d'un tempérament qui fuit naturellement les raisons de s'assombrir. Parmi les traits nombreux qui apparentent la psychologie d'un Guillaume II et celle d'Adolphe Hitler (que des humoristes du Reich ont déjà appelé Guillaume III), nous devrons retenir l'éloignement instinctif à l'égard des voix de prudence, l'horreur des Cassandre. Horreur chez le maître qui se change facilement en défaveur pour le serviteur. Les généraux, et aussi les diplomates allemands « limogés » dans la journée du 4 février savent quelque chose du danger qu'il y a à faire entendre des conseils de mesure.

Nous venons de citer le nom de Guillaume II. Entre le Hohenzollern et le Fuhrer, il y a d'autres traits de parenté que la défiance instinctive des conseillers de prudence. Il faudrait nommer, avec la conception mystique de l'histoire et

de la mission personnelle, la recherche des effets de scène, le goût du monumental, particulièrement dans le style architectural, le penchant à la pose devant l'objectif. Ces traits communs finissent par créer dans l'esprit du témoin une sorte d'involontaire superposition des profils. Mais il y a plus qu'une ressemblance individuelle : c'est toute la physionomie du régime hitlérien, dans ces dernières années et ces derniers mois, qui évoque de saisissante manière l'époque et la « manière » wilhelminiennes. D'abord la sous-estimation de l'adversaire allant de pair avec une sur-estimation de ses propres forces. Guillaume II a fait, dans l'évaluation du capital militaire de ses alliés, Autriche, Turquie, Bulgarie, et de leur puissance d'appoint, des erreurs d'appréciation que recommencerait peut-être aujourd'hui le Fuhrer avec d'autres alliés. Hitler a une tendance à se faire sur l'attitude du monde en général devant un conflit éventuel, les mêmes illusions optimistes que son impérial devancier sur l'attitude de l'Angleterre, de l'Amérique, de l'Italie, de la Roumanie, de l'Irlande, du Japon. Cette capacité d'illusion, cette tendance à s'enfermer dans des constructions flatteuses pour l'amour-propre, à supprimer ce qui, dans la réalité, gêne le rêve, établit entre le maître du IIe Reich et celui du IIIe une parenté de physionomie profonde que complète le chantage à la force et le cliquetis du sabre. La phrase sur le « beurre et les canons », qui n'est pas du Fuhrer lui-même, mais qui est devenue le mot d'ordre de l'Allemagne hitlérienne, continue en ligne droite l'appel à la « poudre sèche » et à « l'épée aiguisée ». Nous voyons reparaître les mêmes thèmes de politique expansive, au premier rang d'entre eux le rêve oriental : Vienne est la première station de la ligne Berlin-Bagdad.

Ce serait une périlleuse illusion que de compter sur l'obstacle économique pour influer d'une façon modératrice sur Hitler ou les hommes qui sont ses conseillers favoris. D'abord, et nous venons de le voir, parce que ces difficultés sont mal connues ou voilées par les brumes du rêve. Ensuite parce qu'à cette demi-ignorance, partiellement volontaire et soigneusement entretenue par un entourage qui a intérêt à voiler ou à filtrer la vérité, s'ajoute une seconde disposition d'esprit : un simplisme dans les solutions que tous les connaisseurs de la

mentalité de l'Allemagne actuelle s'accordent à reconnaître comme l'un des traits cardinaux de la psychologie hitlérienne. Dans les temps héroïques du régime, dans la période de la conquête, le national-socialisme s'est appuyé sur de courtes formules qui s'enfonçaient dans l'esprit de l'auditeur comme des flèches dans une cible et devaient leur succès au simplisme lapidaire de leur contenu : « supprimons l'esclavage de l'intérêt », « nous voulons du pain et la liberté ». Parvenu à ses buts à l'intérieur, le national-socialisme reste, dans son attitude devant le monde, fidèle à la simplicité des solutions.

Dans la représentation sommaire qu'il se fait de l'univers, l'indigence de l'Allemagne en matières premières doit trouver son correctif naturel dans la mainmise sur les ressources d'autrui. Ce qu'on n'a pas, on le prend. Les solutions simplistes du IIIe Reich nous rappellent une formule célèbre de chez nous sur « l'argent qui doit être pris là où il est ». Le Reich n'a pas assez de céréales et ne produit pas de pétrole ? Qu'à cela ne tienne ! Il y a le blé hongrois et le pétrole roumain. Il suffit d'étendre la main. Les « canons » facilitent le geste. Ils ont un autre rôle que d'appuyer la garde au Rhin. La juste frayeur qu'ils inspirent permet de se servir soi-même et de procéder avec le minimum de risques à cette redistribution des richesses du monde récemment signifiée à l'Europe avec simplicité par M. Joseph Gœbbels. Silencieux, ils sont aussi efficaces que tonnant. Toute la politique hitlérienne est moins fondée sur la force que sur le chantage à la force, moins sur le glaive dégainé que sur l'épée agitée dans le fourreau. C'est un trait commun de plus entre Guillaume II et Hitler : tous les deux aiment voir leur geste amplifié par la frayeur du voisin, mis en relief par les manchettes de panique de la presse européenne et goûtent des joies substantielles dans l'attitude de vedettes et en même temps de croquemitaines.

La politique du bluff systématique comporte des risques sérieux. Bluffant soi-même, on est enclin à ne voir que bluff dans l'avertissement ou dans la menace de résistance du vis-à-vis. C'est tout justement l'attitude, notamment en face de l'Angleterre, du plus dangereux des conseillers d'Adolphe Hitler et du principal représentant de la politique d'intimidation, nous avons nommé M. de Ribbentrop. Ribbentrop

est le fruit le plus éclatant de la politique « intensive » inaugurée le 4 février, jour qui devra être retenu par l'historien comme une date essentielle dans les annales du IIIe Reich en même temps qu'une date grave pour le monde : après de longues hésitations, nous voyons Hitler sacrifier les éléments pondérateurs du Reich et pencher décidément pour la politique dynamique. Il y a dans cette décision quelque chose qui rappelle l'heure historique de la Grande Guerre où l'Allemagne décida la lutte sous-marine sans merci. 4 février 1938 : date lourde de conséquences autant sur le plan diplomatique que sur le plan militaire. Le départ de Neurath et son remplacement par Ribbentrop a une portée aussi grave que le départ de von Fritsch. Les deux événements d'ailleurs se tiennent et procèdent du même esprit. L'entrevue de Berchtesgaden et l'Anschluss seront l'application rapide de la manière nouvelle.

LE FUHRER ENTRE LE PARTI « DYNAMIQUE » ET LE PARTI MODÉRÉ

L'un des plus inquiétants aspects de l'histoire des dernières années et des derniers mois est l'usure de crédit fatale que l'événement inflige aux dernières voix conseillères de sagesse, au premier rang d'entre elles à la Reichswehr. Ce n'est un mystère pour personne que les principales résistances au geste d'audace dans la politique hitlérienne sont, depuis quelques années, régulièrement venues de l'armée. Celle-ci avait déconseillé la réoccupation de la Rhénanie en 1936, comme elle a souligné en 1938 les risques d'une occupation brusquée de l'Autriche. Dans les deux cas, c'est l'audace qui a triomphé. Les positions de prudence et d'abstention sont condamnées par l'événement. Les représentants du parti que l'on peut appeler, d'une formule simplifiée et avec toutes les réserves qu'appellent les simplifications, le parti de la guerre, Gœring, Gœbbels, Hess, Himmler, Ribbentrop, ont beau jeu pour accuser de pusillanimité le « parti des généraux ». La Wilhelmstrasse, nouveau style, affranchie du poids lourd des vieilles méthodes, montre plus de mordant que la Bendlerstrasse. Renversement de l'ordre traditionnel qui ne se limite d'ailleurs pas strictement à l'Allemagne, qui apparaît,

plus fugitivement sans doute et en traits moins appuyés, dans d'autres pays et est un signe des temps : c'est le diplomate qui attaque et le militaire qui freine.

La conséquence la plus sérieuse de l'affaire de la Rhénanie et de l'affaire d'Autriche, — plus grave peut-être que l'accroissement matériel de puissance qui en résulte pour le Reich, — est l'incidence personnelle de l'événement sur la psychologie d'Adolf Hitler. Des conséquences de son geste, dans les deux cas, il ne peut tirer qu'une conclusion : qu'il a raison d'écouter son subconscient. Il nous a lui-même appris, précisément au lendemain de l'occupation brusquée de la Rhénanie, qu'il agissait « en somnambule suivant la ligne que lui traçait la providence ». L'issue des deux coups de force, tous les deux entrepris contre l'avis des professionnels de la force que sont par vocation les militaires, ne peut que fortifier en lui, en même temps que le dédain des donneurs de conseils, la croyance en l'infaillibilité de ses voix.

Il existe un autre danger : la tentation d'écouter toujours plus, en même temps que les voix intérieures, les suggestions des hommes qui représentent le chantage à la force et le bluff à la guerre comme sans danger réel. « *Es kommt ja gar nicht zum Krieg* ». « Nous n'aurons pas besoin d'en venir à la guerre », c'est l'axiome établi, en même temps que la tenace assurance prodiguée au Fuhrer par les hommes qui l'entourent. « On n'aura pas à en venir à la guerre », il suffit de l'évoquer, d'en dessiner le profil sur le fond de la toile pour que tous les peuples se tiennent cois. La lâcheté universelle, l'ardeur désespérée avec laquelle les démocraties occidentales se cramponnent aux biens de la paix, à leur tranquillité, à leur cher confortable, la supériorité de nature des pays maigres sur les pays gras devant le risque en général et le risque de guerre en particulier, constituent autant de convictions inébranlablement enfoncées dans l'esprit du Fuhrer. Une opération de force contre la Tchécoslovaquie, si elle s'avérait nécessaire, aurait, se répète-t-on, neuf chances sur dix de se présenter sous le même aspect final que l'opération autrichienne. Sans doute les choses pourraient, au début, se passer de manière un peu moins débonnaire. La volonté de résistance tchèque devrait faire encourir le risque de coups de fusil. Mais laissée à elle-même cette résistance ne

pourrait manquer de s'effondrer promptement dans le découragement devant la disproportion des forces engagées. L'Europe malgré ses mines hautaines d'arbitre, n'interviendrait pas dans le conflit. Après avoir fait les gros yeux, Paris et Londres se contenteraient de subir et, après avoir tant parlé d'assistance aux faibles, se résigneraient à assister aux événements ; comme pour l'Autriche, jouerait et s'imposerait la loi du fait accompli.

On ne dira jamais assez à quel point le cours des événements jusqu'ici et l'attitude régulière d'impuissance bousculée par la rapidité des faits de la part des cabinets européens ont inspiré à Hitler et à ses conseillers de confiance dans l'excellence du jeu extérieur du IIIe Reich. On ne dira non plus jamais assez combien l'attitude d'une partie de la presse britannique et française a contribué à donner de la force aux voix qui, outre-Rhin, représentent comme acquise la démission de la France et comme certain le désintéressement de l'Angleterre dans le cas de décision brusquée dans le Mittel-Europa. La tendance de beaucoup des dirigeants du IIIe Reich et d'Adolf Hitler en particulier à colorer la réalité selon leurs désirs est puissamment nourrie par les articles du *Daily Express* et de l'*Observer* ainsi que par certains articles retentissants de chez nous. Il existe une pente naturelle à juger l'opinion publique de la France et de l'Angleterre selon les voix conseillères d'abandon et à considérer comme jouée une partie dont se retirent ceux qui auraient le plus d'intérêt à la gagner. On ne voit dans la casuistique juridique qu'un paravent de la lâcheté. La meilleure démonstration de l'imprudence, — pour ne rien dire de plus, — de certaines thèses de chez nous ou d'Angleterre, a été le parti de propagande qui en a été tiré au delà de la frontière. A elle seule, cette exploitation devrait suffire à inspirer aux défenseurs de certaines positions la pudeur de leur attitude.

Nous avons vu que l'éclatante réussite du coup autrichien, deux ans après le coup rhénan, avait considérablement affaibli la position morale des partisans de la ligne modérée. Un léger déplacement de courant doit être enregistré dans ces dernières semaines. Certains fléchissements techniques apparus lors de l'entrée des troupes allemandes en Autriche ont eu comme première conséquence un grand éclat de colère de la

part du Fuhrer qui n'admet pas la désobéissance des faits à sa volonté, mais comme deuxième résultat, un revirement en faveur des conseillers de prudence. Les généraux Keitel et Brauchitsch auraient profité de certaines leçons techniques (administrées en particulier par l'armement motorisé) pour représenter au chancelier quelle lourde erreur et quel coupable affaiblissement du capital militaire du pays avait été la disgrâce de l'homme le plus qualifié de l'armée allemande, von Fritsch. La solennelle réhabilitation de ce dernier par un conseil d'honneur aurait été la conséquence à la fois des défaillances matérielles révélées par la campagne autrichienne et des avis clairement donnés par les chefs militaires responsables. Le parti de la « généralité » reprend de la force à la faveur des événements. Hamlet du IIIe Reich, Hitler, l'homme de l'impulsion, mais en même temps de l'indécision, reste au carrefour entre le « parti de la guerre » représenté par les civils (à l'exception du maréchal Gœring) et le « parti de la paix », — ou du moins de la préparation méthodique à toutes éventualités, — représenté par les militaires.

COURANTS DIVERS A L'INTÉRIEUR DE LA REICHSWEHR

Ne nous dissimulons pas que parler en bloc de l'armée du IIIe Reich et de son orientation dans les questions de politique générale constitue une simplification excessive. Des nuances et aussi des distinctions sont nécessaires. Il est presque aussi faux de parler de la Reichswehr en général que du IIIe Reich en général. La vérité est qu'autant qu'on en peut juger sur certaines informations d'apparence sûre, il existe divers courants à l'intérieur même de l'armée nouvelle de l'Allemagne. Et pour commencer, les partisans de l'appui traditionnel sur la Russie semblent encore exister et n'avoir pas perdu tout crédit. La formule « Rapallo », soutenue et défendue avec ténacité par l'ambassadeur du Reich à Moscou, le comte von der Schulenburg, qui ne cesserait, dans les mémoires dont il accable Berlin, d'en représenter les avantages, serait violemment combattue, en Allemagne même, par les défenseurs de la pure doctrine hitlérienne, par Rosenberg en particulier, le plus fanatique adversaire de la Russie. Le comte von der Schulenburg ferait valoir l'avan-

tage procuré à l'Allemagne par la fidélité à la ligne traditionnelle de la politique germanique depuis Bismarck jusqu'à Brockdorf-Rantzau et notamment l'intérêt de premier plan que trouverait le Reich à une sorte de contrat de réassurance à l'Est garantissant la neutralité de la Russie dans le cas de conflit général et lui permettant de jeter la totalité de ses forces à l'Ouest. Au contraire, les défenseurs de la position nazie traditionnelle verraient dans le rapprochement germano-russe un abandon de doctrine qui ne saurait être que fatal à la cause.

Il n'est pas douteux qu'une orientation vers Moscou ferait perdre au IIIe Reich sa principale plate-forme idéologique en même temps que son meilleur tremplin de propagande. Le national-socialisme aime s'offrir aux regards du monde comme le bastion de l'Occident contre le déferlement asiatique. Il ne goûte pas seulement dans ce rôle de champion de la civilisation menacée par le marxisme oriental d'appréciables jouissances d'amour-propre. Il y trouve des avantages positifs, au premier rang desquels doit être mise la facilité de pénétration à l'étranger à la faveur de la crainte du grand soir. Le national-socialisme a tout de suite vu le parti qu'il pouvait tirer du complexe antirévolutionnaire et le rôle qu'il pouvait jouer comme centre de cristallisation des instincts conservateurs et des forces bourgeoises à l'étranger. Inquiétant sur le plan militaire, il s'est attaché à se montrer rassurant sur le plan social.

Il est peu croyable qu'Hitler personnellement, malgré tous les arguments mis en avant par son ambassadeur à Moscou et par certains chefs de la Reichswehr, se laisse gagner à l'idée d'un rapprochement avec la Russie qui équivaudrait à un renversement total de ses propres positions. Il est très attaché à l'idéologie traditionnelle du parti, idéologie dont il est un des principaux fondateurs. L'antibolchévisme est un de ses thèmes de base et le plus percutant leitmotiv de ses discours. L'abandonner équivaudrait à tourner le dos à son passé. Sans parler du risque de désarroi dans l'esprit du public que ne manquerait pas de créer une pareille volte-face. Il y a toujours danger à modifier brusquement les articles des credo populaires. L'homme de la rue a besoin de continuité. Le désorienter, c'est risquer de le perdre. Pour ce risque-là,

Adolf Hitler, dont la principale force est la liaison intuitive avec la sensibilité de son peuple, a un sens infaillible.

En dehors du groupe des partisans du rapprochement militaire avec Moscou, il semble que l'on puisse distinguer dans la Reichswehr deux courants principaux, ou, si l'on veut, deux ailes : en face des représentants de la prudence et des défenseurs d'une stricte autonomie pour l'armée, les avocats de l'étroit rattachement à l'idéologie raciste et en même temps de l'aventure. L'officier nazi en face de l'officier entendant n'être qu'officier. Nous ne pouvons nous dissimuler la pernicieuse conséquence du coup d'État intérieur du 4 février, du départ d'hommes comme Fritsch, comme Leeb, Kleist, Kress von Kressenstein, c'est-à-dire d'officiers croyant à l'armée avant de croire à Hitler. Aujourd'hui, le nom du général Reichenau paraît être le centre de ralliement des militaires de pure obédience hitlérienne. Entre ces deux groupes, d'ailleurs, aucune ligne de démarcation rigide et absolue. Ne nous dissimulons pas au surplus qu'il s'agit ici de courants d'opinion et de mouvements intérieurs difficiles à observer et ayons soin de préciser que nous laissons à nos informateurs la pleine responsabilité de l'éclairage. Ajoutons enfin, toujours d'après les mêmes sources, qu'il existerait à l'intérieur de la Reichswehr un nombre assez considérable d'officiers partisans de l'offensive foudroyante en Tchécoslovaquie, offensive amorcée avec des moyens assez massifs pour permettre la décision brusquée et devancer l'intervention européenne. Devant une solution *déjà obtenue*, la France et l'Angleterre hésiteraient à mobiliser leurs forces. La localisation du conflit exige comme postulat la rapidité fulgurante des opérations. Nous tournons toujours, on le voit, dans le circuit du « fait accompli ». On se détache malaisément des méthodes qui ont réussi...

La thèse de la guerre rapide, de la « guerre-éclair » *(Blitzkrieg)*, à laquelle les derniers enseignements militaires de la guerre chinoise ou espagnole sembleraient devoir porter un coup décisif, paraît avoir encore des tenants dans le Reich, notamment pour ce qui regarde la Tchécoslovaquie. Les conditions spéciales à ce pays, sa faiblesse numérique en face de l'adversaire, le dessin et le développement de sa frontière, sa particulière vulnérabilité stratégique et géographique dic-

teraient une dérogation à la loi de la guerre longue. Sur le plan militaire comme ailleurs, il n'y aurait que des cas d'espèce. Tout dépendrait de la vigueur initiale de l'attaque et des moyens mis en œuvre. Le Reich ne devrait pas hésiter à jouer l'audace en jetant contre la Tchécoslovaquie près de soixante-dix pour cent de ses forces et en ne conservant face à la France qu'un barrage défensif. La thèse de la guerre rapide ne se défendrait qu'en faisant entrer en jeu une disproportion de forces permettant l'écrasement presque sans résistance de l'adversaire. Il est superflu de dire quelle faveur cette position militaire rencontre auprès des hommes du parti.

LOI DU « CRESCENDO » DANS LES ÉTATS TOTALITAIRES

Il s'est opéré dans la situation du IIIe Reich dans le monde, depuis quelques mois, une transformation qui n'échappe pas aux regards de ses dirigeants : à savoir un énorme accroissement de pouvoir matériel et une perte de terrain moral. L'Anschluss a mis aux mains de l'Allemagne une carte de premier ordre dans le présent, qui peut être plus belle encore dans l'avenir. L'occupation de l'Autriche lui donne le minerai de Styrie et le bois, mais, davantage encore, elle lui ouvre la route de l'Orient et met à sa portée, par l'artère impériale du Danube, le blé hongrois et le pétrole roumain. L'Autriche est une porte plus encore qu'une conquête. A côté de ces avantages, l'opération comporte un passif. La brutalité du coup de main a déchiré les voiles et dissipé les illusions. Le monde est aujourd'hui alerté. L'Allemagne hitlérienne ne peut plus espérer pousser sa marche en avant au milieu de l'indifférence et de la passivité générales. Partout, en Hongrie, en Yougoslavie, en Roumanie, en Pologne, se dessine le cercle de l'inquiétude et en même temps de la résistance. La participation étincelante de la Yougoslavie et de la Roumanie au dernier congrès des Sokols de Prague a pris un sens très net de manifestation de solidarité devant un danger commun. Dans l'expansion des peuples comme dans la chute des corps, il existe un point-limite où le coefficient de la vitesse est compensé par le coefficient de résistance de l'atmosphère. Ce serait de la part des États « dynamiques »

singulière prétention que d'espérer éluder les lois de la mécanique.

Cette lucidité du monde et cette première ébauche d'une volonté concentrique de barrage sont clairement aperçues par les chefs du IIIe Reich. La constatation peut avoir deux effets opposés : ou arrêter le national-socialisme dans ses ambitions expansives, ou au contraire le pousser à jouer de plus en plus de l'intimidation. Ce que nous savons de son passé et aussi la nature même de la psychologie totalitaire nous donne certaines raisons de craindre que l'accélérateur ne soit préféré au frein. Les États totalitaires sont captifs de la loi du crescendo. Ils ne peuvent s'arrêter sans risquer d'être dévorés par leurs troupes. C'est la plus grande infériorité des régimes autoritaires par rapport aux régimes démocratiques (il faut bien qu'il y ait quelques revers à la dictature) de ne pouvoir vivre dans l'acquis, d'être contraints de toujours fouetter et éperonner l'opinion, tout en constatant que l'effet d'euphorie du succès dure de moins en moins. Les autocraties totalitaires partagent le destin des prisonniers des stupéfiants contraints de forcer les doses et de rapprocher les piqûres. Le capital de prestige intérieur assuré par la mainmise sur l'Autriche est d'ores et déjà dévoré. A l'insatiable Moloch qu'est l'opinion publique habituée au « dynamisme », il faut de nouveau mettre quelque chose sous la dent.

Es muss etwas geschehen, — littéralement : « il faut qu'il arrive quelque chose ». Comment sera apaisé ce prurit « dynamique », satisfaite cette avidité d'événement ? Ce serait grande illusion de la part de l'Angleterre et de la France de croire éteint le foyer tchécoslovaque. Le volcan couve. Le Reich ne renonce pas à l'enjeu. Hitler dans l'affaire autrichienne nous a montré qu'il sait attendre. Pendant des années, du haut de son observatoire de l'Obersalzberg il a contemplé sa proie couchée à ses pieds, il l'a saisie enfin le jour et l'heure où il a pu juger favorables les conjonctures européennes. La similitude des méthodes d'approche pour la Tchécoslovaquie est saisissante. Tous les jours la radio allemande irrite la plaie, se déchaîne sur la « persécution inouïe » (le vocabulaire est le même !) à laquelle est soumise la population des Sudètes, une population allemande arrachée à la mère-patrie et dont le seul crime est la fidélité à la voix du sang. Il n'est question

que d'attentats à la vie des personnes, d'assassinats perpétrés à Prague. Comme le cabinet de Vienne hier, le cabinet de Prague aujourd'hui est représenté sous les traits d'un gouvernement « lâche et féroce », débordé par le cours de l'histoire, incapable de maintenir l'ordre. La similitude des méthodes de propagande se poursuit dans le détail. Que Schuschnigg accorde aux nazis le plébiscite qu'ils ont réclamé à cor et à cris, ou que Hodza accorde aux Sudètes le statut nationalitaire qu'ils ont demandé, le résultat est le même pour la presse à gages de M. Gœbbels : ces libertés soudainement accordées ne sont qu'un « piège », les concessions sont tournées en « provocation ».

La politique expansive du III[e] Reich a marqué un arrêt le 21 mai. Faut-il de cet arrêt tirer la conclusion d'un dégrisement durable ou d'une brève accalmie durant laquelle l'un des partenaires remâche son amertume en méditant les moyens d'effacer le plus promptement possible une sensible perte de prestige ? Ne nous dissimulons pas qu'aux yeux des conseillers « dynamiques » d'Adolf Hitler, l'état d'alerte dont le monde donne des signes indéniables et qui se traduit non seulement dans l'attitude anglo-française et les armements fiévreux de l'Occident, mais dans la fermeté de l'Europe centrale et sud-orientale devant la propagande nazie (arrestations de meneurs en Hongrie, dissolution de la garde de fer en Roumanie, etc...), n'est qu'une raison pour agir vite. A côté des esprits lucides que gagne l'angoisse d'une sorte de chevauchée au gouffre, il y a tout un parti dont la seule et brûlante préoccupation est de ne pas « rater » l'instant favorable pour le déclenchement de la guerre.

Ne gardons également aucune illusion sur les objectifs hitlériens en Tchécoslovaquie. Il faut une belle candeur pour croire le national-socialisme mené par le seul désir d'appliquer les principes wilsoniens du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. L'indépendance sudète est un écran. Le but vrai est l'hégémonie allemande sur le continent. Maître de Prague, l'hitlérisme tient la clef, non seulement de l'Europe centrale, mais de toute l'Europe du Sud-Est, et pratiquement domine l'Europe. La jeunesse hitlérienne ne fait que révéler les vrais objectifs de la politique extérieure de la croix gammée quand elle chante en défilant dans les rues au

pas cadencé : *Heute gehört uns Deutschland und morgen die ganze Welt* (aujourd'hui nous appartient l'Allemagne et demain le monde entier).

L'OPPOSITION INTERNE

Nous ne voudrions pas clore ces quelques pages sur une note de pessimisme absolu. Il y a dans le tableau européen actuel quelques accents de lumière, au premier rang desquels il convient de mettre la tendance très nette de plusieurs États menacés à réagir et à se ressaisir devant la vague nazie. A l'intérieur même du Reich, il existe certaines causes de faiblesse qui peuvent se changer en raisons de prudence pour les dirigeants. Les causes de faiblesse internes doivent être vues d'abord dans la division au sein même du gouvernement et ensuite dans le mécontentement populaire.

Il s'en faut de beaucoup que le parti hitlérien soit le bloc homogène et sans fissures que s'imagine aisément le témoin du dehors. Si jamais l'Histoire enregistre la fin du régime hitlérien, l'effondrement a beaucoup plus de chances d'être la suite d'une révolution de palais que d'un soulèvement des masses. Ribbentrop et Gœring, quoique appartenant tous deux au parti activiste, semblent ne pas se voir d'un bon œil et se reprochent des conflits de compétence. Rosenberg, si nous en croyons certaines rumeurs, veut ménager l'Angleterre et Ribbentrop est d'avis de la brusquer. Tous deux préconisent des solutions expansives différentes, le premier voulant la conquête dirigée vers l'Est et le second vers le Sud-Est européen. Le chef tout-puissant de la Gestapo, Himmler, voit d'un œil hostile les éléments de la Reichswehr de tradition conservatrice du type Fritsch. Ajoutons enfin, sans qu'il puisse être question de défaveur et encore moins de disgrâce, qu'il semble qu'après le 21 mai l'étoile de Ribbentrop ait légèrement pâli. Hitler, renouvelant l'exemple wilhelminien, ferait retomber sur ses conseils la responsabilité de l'avoir mal informé des conditions météorologiques du ciel européen.

Après les divisions ou les désaccords dans le saint des saints, il convient de ne pas négliger l'opposition de la masse. Cette opposition existe. En dépit de l'irréprochable unité de la façade, l'unification morale interne de l'Allemagne n'est pas

faite. Ce serait abuser des mots que de faire entrer sous la rubrique d'opposition le mécontentement superficiel qui est aujourd'hui à peu près universel dans le III[e] Reich et qui se traduit dans des bouffées de mauvaise humeur sur la raréfaction ou la qualité de certaines denrées, l'obligation de contribuer aux quêtes et aux collectes, etc... A ce compte, tous les habitants du Reich seraient des adversaires du régime. La bouderie n'est pas l'opposition. Ce dernier mot comporte une attitude d'âme plus précise et aussi plus résolue. A la question cruciale des dispositions réelles du peuple allemand à l'endroit du régime, demandons une réponse à deux témoins bien placés pour juger du point de vue intérieur. « Les opposants, nous confie un Berlinois, les adversaires décidés de l'hitlérisme, c'est dans les cadres mêmes du parti qu'il faut les chercher et les découvrir. Ils ne se contentent pas d'être membres du « Front du Travail », de l'association des médecins ou des étudiants nationaux-socialistes, ils sont pour la plupart couverts par l'insigne du parti, on les trouve dans les places et les emplois publics... Sur dix Berlinois arrivés à l'âge d'homme (des réserves doivent être faites pour la jeunesse) je compte deux nazis convaincus, un antifasciste résolu, trois indifférents qui ne veulent pas entendre parler de politique, trois opportunistes qui prennent le vent. »

Nous avons entendu un Berlinois, écoutons maintenant un Silésien. « Dans notre ville, je compte 15 pour 100 de vrais nazis, autant d'adversaires du régime, 70 pour 100 d'éléments indécis ou a-politiques. »

Les deux coups de sonde donnent, on le voit, des résultats concordants touchant le nombre élevé des éléments indifférents ou neutres.

Dans un tableau de la mentalité allemande, il serait également nécessaire de tenir compte de l'Autriche comme foyer sourd d'opposition. Opposition qui, sous la forme de la résistance passive, pourrait se montrer plus difficile à réduire que ne le laisserait croire *a priori* la nature indolente de l'Autrichien. Celui-ci a complètement abandonné l'idée d'un rétablissement de l'indépendance de son pays qui est aujourd'hui à ses yeux un rêve irréalisable, sinon à la faveur d'une conflagration européenne ; mais il sent croître en lui l'irritation contre un régime et toute une atmosphère qui sont en contra-

diction avec sa sensibilité. L'Autriche, facile à conquérir, sera difficile à assimiler. Il n'est pas impossible qu'elle soit plus dangereuse pour la croix gammée à l'intérieur du cadre du Reich qu'en dehors.

Est-ce à dire que toutes ces oppositions aujourd'hui sourdes et larvées éclateraient au grand jour et mettraient le régime en brusque péril dans l'éventualité d'une guerre ? Les indices psychologiques généraux de l'Allemagne permettent de croire le contraire et de penser qu'Hitler n'aurait pas de peine, devant une guerre qu'il saurait présenter comme imposée par la menace du voisin, à galvaniser son peuple. Cette masse compacte d'oscillants et d'indécis qui, nous l'avons vu, compose la majorité de la population serait une proie désignée pour la psychose collective d'une déclaration de guerre. On peut même prévoir que les divisions intérieures se volatiliseraient à l'heure de la mobilisation et que s'accomplirait ce miracle de soudure autogène dans l'enthousiasme collectif que permettent d'observer presque tous les conflits de nations. Cet élan d'un peuple chez lequel le glacis irréprochable de la facade cache de profondes lézardes internes se maintiendrait-il ? Nombre de juges autorisés pensent que l'opposition, aujourd'hui bridée, momentanément fondue dans le cas d'une guerre à la haute température de l'heure de la mobilisation, éclaterait, redoutable, au premier fléchissement dans la conduite des opérations militaires. Le revers, même momentané, ne la créerait pas, mais la révélerait. L'Allemagne hitlérienne ne pourrait se permettre la Marne.



Tout ceci dit, toutes ces raisons de sagesse pour les dirigeants du national-socialisme dûment pesées, nous ne pouvons nous cacher que, devant le geste dangereux, il existe entre les démocraties occidentales et le IIIe Reich une différence essentielle de position, la différence qui sépare le convoitant du possédant, ou, si l'on veut, l'aventurier du bourgeois. Le premier n'a que peu à perdre et tout à gagner, le second a tout à perdre et rien à gagner. Que tiennent en suspens les semaines ou les mois qui viennent ? Rudolf Hess a affirmé, dans son discours de Stettin du 12 juin, que, le 21 mai,

le monde « n'avait dû le maintien de la paix qu'à la solidité des nerfs du Fuhrer ». Avec la meilleure volonté du monde et même en faisant pleine confiance à M. Hess, intime du Fuhrer, sur la solidité des nerfs de son maître, il semble difficile de voir dans cette phrase une raison pour l'Europe de s'endormir sur l'oreiller de l'optimisme. Il est toujours inquiétant de voir le destin de plusieurs peuples suspendus aux nerfs d'un homme, fussent-ils aussi bien trempés que nous l'affirme M. Hess, surtout quand cet homme proclame lui-même sa docilité de « somnambule » aux impératifs de son subconscient. La vraie raison d'envisager l'avenir sans trouble, il faudrait plutôt la voir dans la solidité et en même temps la solidarité des forces franco-anglaises, dans les dispositions des États-Unis, dans l'immense inconnu d'une guerre générale, inconnu qui sait s'imposer même aux esprits les plus gagnés par le vertige, dans le calme enfin montré par certains peuples, au premier rang desquels il n'est que juste de placer celui-là même qui est au centre de la menace : la Tchécoslovaquie. L'admirable maîtrise de soi-même dont fait preuve ce petit pays partout cerné par le danger donne la plus efficace leçon aux hommes qui, ailleurs, font preuve de moins de sang-froid.

ROBERT D'HARCOURT.

LA DERNIÈRE HARDE

DERNIÈRE PARTIE (1)

I

Tout le monde l'avait écouté. Le maître, d'abord, avait tenté de résister. Il avait rappelé ce que les autres valets de limier avaient donné dans leurs rapports : un grand daguet, un cochon quartanier. Mais il avait aussitôt perçu, autour de lui, un reploiement des attentions, un retrait froid, déjà hostile. Au contraire, dès que le chef piqueux répondait à ses objections, c'était fini, la même chaleur passait dans l'air, vibrait dans le soleil du carrefour.

— Hé ! vous verrez, monsieur, trancha soudain la voix ardente. Attaquons, et vous verrez.

D'autres voix firent écho, et d'abord celles des jeunes femmes :

— Oui, oui, nous devons attaquer !

Le maître se retourna et sourit à ses invités :

— C'est bon, je suis vaincu d'avance. Mais je pense que c'est une folie. Rappelez-vous ses forlongers... Même si nous le lançons, si nous avons cette chance invraisemblable, il se forlongera de nouveau.

— Tant pis ! Tant pis ! A la brisée !

C'était un retranchement dérisoire, une tentative rechignée contre son propre désir. Il fut heureux d'entendre La Futaie qui forçait ses derniers scrupules :

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 juillet et 1er août.

— J'y ai songé, monsieur ; j'ai bonne mémoire. Cette fois, on le verra passer : tout au long de son parcours de chasse, des Cercœurs à Fauboulois, jusqu'aux Alleux, jusqu'à la rivière aux Ramiers, il y a des guetteurs qui l'attendent.

— Et qui cela ?

— Des gens à moi. Des bûcheux, des laboureurs, des gens qui aiment aussi la chasse.

Le maître serra un peu les lèvres, haussa ses sourcils grisonnants :

— Mais, dites-moi... Si je vous comprends bien, vos gens, à l'heure qu'il est, sont alertés, sont à leur poste ?

— Ils y sont en effet, monsieur.

— Mais alors, poursuivit le maître, — et ses yeux, avec l'étonnement, exprimaient de l'admiration, — mais alors vous aviez prévu que vous détourneriez le Rouge, et que ce serait ce matin ?

— Je l'espérais, monsieur, dit simplement le chef piqueux.

Il venait de reprendre le ton modeste et réservé qui lui était accoutumé. Le maître ouvrit les mains, hocha une ou deux fois la tête :

— Mes compliments, dit-il enfin.

Et aussitôt, il fit un signe pour qu'on avançât les chevaux.

Entre le cornouiller sanguin et la touffe de saule argenté. Voici la raie en fer de flèche. Rien qu'à voir l'élan de Tapageaut, La Futaie a été sûr qu'il ferait temps de beau chasser. Le ciel était pour lui, les feuilles mortes, le terreau des bois, ces mystérieux caprices de l'air qui échappent à notre entendement, à nos sens, et qui, par deux matins semblables, affinent le nez des chiens ou les privent de sentiment. Une voie refroidie de quatre heures, et tout de suite cette franchise sur le droit, cette façon assurée de filer sous le couvert. Même Clairaut, même Olifant, partis pour rapprocher à la suite du vieux limier, empaumaient sans balancer et montraient qu'ils en voulaient aussi.

— Au coute ! Au coute !

Il est en selle. La Branche, le second piqueux, l'accompagne seul dans le taillis. C'est un homme jeune, sobre, taciturne, au corps maigre et résistant. La Futaie sait qu'il aime son métier, ses chiens ; qu'il l'admire sans jalousie et qu'il

lui serait dévoué. Mais ce matin La Branche n'est qu'une ombre qui chevauche à son côté ; derrière lui, car il prend les devants pour ne plus voir que les arbres, les feuilles, la clairière des étangs où l'eau brasille sous le soleil, les joncs fauves qu'il va traverser et les chiens qu'il faut appuyer.

— Va devant, mon Tapageaut.

Un retour : le limier a coupé la voie, l'a retrouvée en deux pirouettes rapides, affairées. Son fouet commence à tourniquer. Un hourvari : ce n'est que le premier. Tapageaut redresse avec la même aisance, reprend le droit, suivi par ses deux compagnons. Ici, le Rouge a longé la lisière jusqu'à la joncheraie d'en haut ; mais, au lieu de la traverser, il est rentré dans le taillis comme pour rejoindre le vieux chemin. La Futaie hésite un moment : il sait que la voie de la bête va revenir en se doublant ; qu'elle va sûrement, un peu plus loin, piquer droit vers la joncheraie. Combien de méandres encore ? S'il laisse les chiens les suivre tous, il y en a pour une grande heure. Quand le Rouge prendra son parti, le jour sera plus qu'à mi-course. Une poursuite de quinze lieues lancée à travers tous pays, le soir sera tombé avant qu'on ait rallié la meute près de la rivière aux Ramiers. Ah ! ce n'est pas la peine de se sentir ainsi transporté, de voir les étangs et les arbres dans cette lumière de rêve heureux, d'être poussé sur les chemins des bois par ces transes ineffables de visionnaire et d'inspiré, si c'est pour se plier encore aux exigences d'une tradition médiocre, pour ramper dans de vieilles ornières. Regarde plus haut, La Futaie, dans la clarté qui danse au-dessus des étangs ; et va devant, toi ausi, va devant !

Il se dresse sur ses étriers, pousse son cheval vers la joncheraie :

— Oh ! Tapageaut ! C'est bien de lui... de lui, de lui, du grand cerf rouge !

Tapageaut flaire les branches, flaire les fougères ; le battement de sa queue s'accélère ; il va sans jamais ralentir, lui aussi comme tiré en avant par une vision qui danse entre les arbres. Et Gerfaut, Olifant le suivent, lui obéissent avec une confiance ardente, allongent leur trot en légers bonds qu'ils coulent par-dessus les fougères, à travers les cépées de hêtres. La Futaie lève son cor et sonne. La Branche sonne, à dix

pas derrière lui. Toutes les Orfosses en retentissent, jusqu'aux carrefours où les veneurs surveillent les lignes des allées.

Ce grand cri, ce hurlement farouche, exultant... Il a parlé ! Vous l'entendez, vous autres ? C'est la gorge de Tapageaut ! Et ma voix, mon appel qui jaillit, qui se prolonge à travers la hêtraie, loin, loin, plus loin, jusqu'aux allées. Taïaut ! Tu cries aussi, La Branche ? Plus fort encore, nous l'avons vu bondir. Tout de suite, il s'est mis debout. Il a fracassé des rameaux, renversé ses bois sur son cou. Et déjà, — vois-le sous les hêtres, — il perce, il monte vers la Bouverie !

La Branche est pâle comme La Futaie. Les trois chiens se récrient et font suite, à la vue, en hurlant comme une meute entière. Les deux piqueux galopent derrière, sonnent le lancé en pleine course, haussant le coude pour écarter les scions qui leur flagellent quand même le visage.

— C'est votre cerf, halète La Branche. Vous l'aurez, vous le servirez...

La Futaie, sans lui répondre, pousse son cheval et le distance encore. Il veut revoir le Rouge, là-haut, dans le clair, avant que les vieux hêtres gris aient refermé sur lui les rangs profonds de leur colonnade. Il sait qu'il va disparaître à ses yeux, aux yeux de tous, que, pendant la journée entière, on va poursuivre une bête invisible, de plus en plus lointaine sur les voies de son forlonger. Son cheval souffle entre ses jambes, il lui claque doucement l'épaule en attendant que La Branche les rejoigne. Trois minutes depuis le lancé, et la vue sonne vers l'allée des Mardelles, presque aussitôt vers la route de bordure : il a coupé la pointe de la Bouverie, il perce déjà vers la plaine à travers Cropechat, les Cercœurs. Que l'on découple ! C'est la première lieue.

La Futaie galope dans l'allée, galope dans les layons pour lancer la meute découplée, pour l'attendre et l'appuyer. « Hao-hao-hao, à la voie ! » Sa mélopée pousse les grands forceurs. Les trois rapprocheurs sont en tête, jaloux de garder leur place. Clairaut, Sonnante leur hurlent aux talons ; et quarante gueules en frénésie bahulent par-dessus les allées, à travers les enceintes où le Rouge a déjà passé.

Le premier, rester le premier... La chasse suivra de guetteur en guetteur. Ce sont les chiens qui comptent désormais, la meute blanche et feu devant moi. Pas de change, pas de

défaut, droit devant. Et La Futaie galope par la plaine, pousse son cheval vers le haut de Mille-Lièvres, le Loup-Pendu, le Bois des Armes. Pas de relais, pas de vieille meute ! Les chiens qui baisseront de pied, on ne les ramènera pas. C'est Tapageaut qui est en tête, et les meilleurs sur ses talons. Un vieux chien, un vieux piqueux : les premiers... Et puis les autres, s'ils ont du cœur.

Les arbres, leur ombre, des trouées de soleil, des fûts moussus, rugueux, qui défilent en tournoyant, un bouleau clair frangé d'une ombre mauve, une grande allée, celle de l'Oisellerie, une chênaie, la Cheminée-Verte. Le temps est doux, lumineux et moite. La Futaie, sur ses bras durs, relève les manches de son tricot. De loin en loin, il se retourne sur sa selle et sonne un rapide bien-allé.

A la Fontaine Pierrée, il retrouva le premier guetteur. L'homme courut au-devant de lui, un grand gaillard à la moustache flottante, qui d'avance lui montrait la route vers les charmes des Écossoires.

— Il a passé. Il faisait du feu.

— Combien de temps ?

— Un quart d'heure sur la meute.

— Merci, François.

Et il a piqué vers les charmes. La joie était toujours en lui, un immense élan continu qui le soulevait à travers l'espace. Ajax, son demi-sang, devait sentir son exaltation. Il n'avait pas besoin de le pousser. Une sueur légère lui blanchissait la croupe ; mais il soutenait un grand trot facile, efficace, dont les ondes souples se gonflaient, renaissaient, au rythme même des pulsations qui battaient dans le sang de l'homme.

Verts de mousse, tigrés de lichens fauves, bossués de loupes, chenus et magnifiques, les ormes de Toulifaut passèrent. Au delà, c'était la grande plaine que traverse la rivière des Alleux. A la lisière de Toulifaut, près de la plaine, le second guetteur attendait.

— Il a passé ?

— Il a passé.

— Frais encore ?

— Un démon rouge.

— La meute ?

• •

— Vingt minutes après lui. Ça tenait, Tapageaut en tête.

Le plateau monte en pente douce jusqu'à la faille de la vallée. Des guérets moissonnés, les premiers labours de l'automne ; quelques petits choucas, un feu rose moirant leurs ailes noires, qui tournent au-dessus des sillons ; et le soleil, le vent léger, le ruissellement de l'air sur le visage et les bras nus. Bien-allé ! La Futaie sonne avec tant de force qu'on doit l'entendre de l'Oisellerie. Et droit devant à travers la grande plaine, jusqu'au faîte du long plateau, jusqu'à ce dévalement rapide, ce gouffre d'air bleuâtre où la rivière sinue entre les saules ! En bas, coupant le scintillement de l'eau, le Pont-aux-Chiens bombe son échine de pierre. Et sur le pont, juste au moment où il parvient au faîte, La Futaie voit la meute grouillante, une grappe serrée qui traverse en glissant, accroche le versant opposé, et grimpe, grimpe, toujours serrée. Ah ! ils en veulent ! Ils brûlent aussi la plaine ! La tête de meute fait une pointe en avant, serre sur un seul chien qui hale, qui fonce et qui emporte tout. Loin, loin, une ligne bleue se recourbe, ourle le bord de l'horizon, c'est Fauboulois, où je vais plonger tout à l'heure. Quand il arrive au pont, un guetteur se lève devant lui.

— Tu l'as vu, toi aussi, le Jean ? Il a pris l'eau ?

— Il a passé raide sur le pont. J'ai dû m'écarter devant lui.

— Malmené ?

— Il m'aurait foulé.

— Combien d'avance ?

— Une demi-heure.

Il gagne, mais Fauboulois est proche. Il ne fera pas encore nuit quand les chiens, La Futaie derrière eux, déboucheront de Fauboulois sur la profonde rivière aux Ramiers. Alors le soleil sera fauve sur le fouillis des ronces et des rocs. Alors le Rouge aura pris l'eau, embrouillé ses ruses sur les berges. Une heure de jour encore, rien qu'une heure pour quêter dans le roncier sauvage, dans le chaos des rocs éboulés. Une heure de solitude avant l'arrivée des veneurs, leurs mots futiles, pareils au jacassement des geais à la lisière de Fauboulois.

Encore des arbres, des nappes d'ombre, de longs traits de soleil qui peu à peu s'inclinent sur leur pointe. Au milieu de cette autre forêt il y a une étoile de huit routes, un homme

debout qui le voit arriver, s'élance vers lui en agitant les bras.

— Il a passé ?

— Par les Coudreaux, droit sur la rivière aux Ramiers.

— A l'ouvrage ?

— Même pas, La Futaie ! La tête fière, de grandes allures droites.

— Les chiens loin ?

— Ils devaient perdre encore.

— Merci, le Pierre.

La Futaie songe en poursuivant sa course : « Il allonge sa pointe pour ruser, pour avoir tout son temps quand il atteindra la rivière. Mais là-bas, j'ai trois hommes à l'espère, trois paires d'yeux bien réveillés. Du diable s'il ne se laisse pas voir, le cerf rouge, si grand dans le soleil couchant ! »

Écoute... Le soir fraîchit, le serein se lève sous les arbres. Écoute... C'est le récri des chiens. Bien-allé ! Pour qui sonne le cor ? La Branche lui-même est loin dans la plaine. Bien-allé ! Le cor sonne pour le Rouge, pour les chiens qui hurlent là-bas. Vers Tapageaut, Gerfaut, Olifant, le cor répète : « A vous ! J'arrive ! » Vers les trois hommes qui guettaient là-bas, le cor infatigable lance son appel dans l'étendue : « A vous ! J'arrive, je suis là ! » La voix mâle monte sous les derniers arbres, le grand cri d'une poitrine en sueur, haletante un peu, chaude de l'enivrante poursuite. « Hao-hao ! Je vous entends, mes chiens ! Hao-hao ! Il a passé. Mais nous le retrouverons, mes valets ! Vienne le matin, nous le remettrons sur ses jambes ! Et à la voie ! C'est la même chasse, la chasse du Rouge qui continue ! »

II

Minuit. Sur l'aire, dans la grange de la ferme, La Futaie a piqué une chandelle au goulot d'une bouteille vide. Derrière le mur, au fond de l'écurie, il entend Ajax s'ébrouer. La Branche et les valets dorment là-haut, dans l'épaisseur du foin. Les veneurs et les chiens se reposent à la Moinerie.

Le Rouge, comme il l'avait prévu, s'est forlongé sur l'autre bord de la rivière. Lui aussi, dans sa reposée, il se recueille et répare ses forces.

« Sur l'autre bord de la rivière. » Cela ne faisait pas de doute. L'un des trois hommes l'a vu prendre l'eau, à la place même où les chiens de la meute ont tout à coup perdu la voie. Un courant raide, de longs remous luisants : il s'est laissé porter en dévalant, sans même prendre la peine de nager. A quelle distance ? Un autre des guetteurs a cru l'apercevoir bien plus bas, deux grands kilomètres plus bas, sous les touffes d'osier de la berge. Il ne l'a pas vu remonter. Mais le troisième, le Viron du Fouinier, n'a pas failli à la confiance que La Futaie avait mise en lui. Il a parlé, et aussitôt une grande image s'est levée devant les yeux de l'homme : par-dessus la rivière, dans le vide, un dix cors rouge qui saute vers l'abîme, et rebondit dans une gerbe d'écume. « Ici, Viron ? — C'était juste ici. »

Le reste, ce n'est que temps perdu, corvées expédiées dans un songe. Il a fallu, comme le matin, palabrer et convaincre encore. Mais la promesse qu'il a jetée au maître, de relancer à l'aube prochaine, il la tiendra : c'est d'abord à lui-même qu'il l'a faite. Il s'est hâté de répartir ces gens, ces bêtes, de faire rallier la meute par La Branche et les valets, d'expédier un courrier au château de la Moinerie. Les veneurs riaient de pareille diligence. Il s'en moquait, il avait arraché le consentement qu'il avait voulu.

Tout cela est passé, oublié. La Futaie, assis sur l'aire près de la chandelle vacillante, s'est longuement recueilli dans le calme et le silence avant de repartir en chasse. Quand les premiers veneurs, sur leurs chevaux fourbus, avaient surgi dans la nuit tombante, c'était fait : il avait écouté Viron, cheminé avec lui sur l'extrême bord de la rivière, scruté ses longs remous luisants et les broussailles de la rive opposée. Il avait ramassé des cailloux et les avait lancés roidement dans les spires couleur d'étain. La tête penchée, il avait écouté le son claquant, le heurt dur de leur chute, et de nouveau regardé les broussailles à la crête de la berge adverse. Et d'autres images étaient nées, qu'il avait retrouvées une à une dans le silence de la ferme endormie. Le lumignon brûlait à faible flamme. Sa clarté ne le gênait point. Elle tremblotait à son côté, assez réelle pour garder sa rêverie de glisser vers le sommeil, pas assez vive pour faire pâlir les images.

A présent, il pouvait dormir. Il s'accordait quatre heures de sommeil.

Quand il s'éveille, il fait nuit encore. Mais il sait que l'heure est venue. Et Tapageaut le sait aussi, qui s'étire en même temps que lui, saute sur pied en se secouant.

La lune s'incline à l'occident ; les étoiles brillent d'un éclat plus vif, un peu rouges, un peu vertes, un peu bleues. On entend bruire la rivière.

— Viens, mon chien.

Il faut passer par l'écurie, allumer une lanterne tempête, seller Ajax, passer la botte à Tapageaut. Ce réveil est force et jeunesse. Dans la touffeur de l'écurie où bougent les croupes des percherons, juste au bord de la porte entr'ouverte, on sent toujours la fraîcheur de la nuit, l'immensité scintillante du ciel, la longue rumeur de l'eau courante. Délicieuse plongée dans l'espace, battements du cœur que gonfle la joie de la veille, divine légèreté retrouvée ! Le trot du cheval le soulève, le chien suit à toucher l'étrier sans que le trait se raidisse jamais. On pourrait franchir la rivière au gué de la Carderie ; mais l'eau est froide, les bêtes pâtiraient : mieux vaut faire le détour par le pont du Marchais-Sec.

Déjà le pont. Une légère pression de la rêne, et le cheval, comme s'il comprenait, tourne à main gauche et remonte la rivière. Tapageaut, tout en courant, commence à lever haut sa truffe et flaire le petit vent de l'aube. La lune, droit devant eux, touche le bord de l'horizon, s'échancre de seconde en seconde, n'est plus qu'un fil, a disparu. Mais la nuit, loin de s'obscurcir, s'emplit d'une pâle clarté diffuse où les étoiles vacillent et s'éteignent. Le temps ne va que son chemin, moins vite que l'homme et le limier sur la route de leur chasse matinale. A leur gauche tout à l'heure, maintenant à leur droite et de plus en plus près, la rivière bruit sur les rocs. La sente divague, s'efface sous l'invasion des ronces. Ajax bronche contre les pierres. L'homme l'arrête et saute à terre.

— Doucement, mon chien.

Il attache le cheval à un petit arbre tors, montre au limier le fourré rocailleux. Et de tout près, d'une voix ardente et basse :

— Là-dedans, Tapageaut. Va outre !

Ils s'enfoncent dans le chaos sauvage, plongent à travers les lianes barbelées, dévalent sur les éboulis. La rumeur du courant s'est éteinte. Plus d'autre bruit que le raclement des épines contre les houseaux de l'homme, le halètement du chien qui tire, qui sent la chair, qui va gémir. La Futaie secoue durement le trait, le ramène irrésistiblement :

— Tout coi, vilain !

Il prend dans ses deux mains la gueule de Tapageaut, la lui bloque. Le silence reflue aussitôt, une ample vague qui sent le froid de l'aube. Mais, peu à peu, aux oreilles de l'homme immobile, ce silence devient un murmure grave, profond, un grondement continu, monotone, dont la terre frémit sous le corps. « C'est juste ici », a dit Viron. A travers l'épaisseur de la terre, La Futaie écoute avidement la voix profonde de la rivière. Elle s'anime, elle s'élève et retombe. Il y perçoit des éclats furieux, des espèces de soupirs grondants qu'accompagnent des chocs de bélier, presque des cris, de longs sifflements d'eau qui fuse, et puis s'étale, pour un moment calmée, dans un frais et glissant ressac. C'est ici que la table de roc affleure sous le courant rapide. C'est ici que le Rouge a sauté.

— Tout coi, bellement...

Il peut lâcher la gueule de Tapageaut : le limier ne parlera pas. Mais, lui aussi, La Futaie l'abandonne, l'attache à quelque branche solide. Sur le chemin qui reste à parcourir, il n'a besoin que d'être seul.

Les gens de ce climat nomment ce trou la Porte d'Enfer. C'est bien nommé. On s'enfonce dans une gueule ouverte, ces pierres tranchantes sont comme des dents ; une haleine froide monte du fond du gouffre. Doucement, sans bruit... L'homme s'arcboute des talons et des mains, rampe sur le dos d'appui en appui : un talon, une main ; il faut alors que les reins se soulèvent, que le corps s'enfonce un peu plus, sans froisser les épines, sans faire rouler un caillou. Le talon opposé, l'autre main ; de plus en plus doucement, silencieusement. Le jour vient, les lambeaux de clarté qui passent à travers les broussailles luisent sur l'arête d'un rocher, sur le plat d'une feuille de ronce. Il fait moins froid. Un calme extraordinaire se répand, s'étale et règne.

L'homme est en bas, sur la terre moite, marbrée de petites

moussés vert noir. Il demeure accroupi derrière un épaulement du roc, immobile comme la pierre contre laquelle il plaque ses mains. Très lentement, il avance la tête, parcourt des yeux le fond du gouffre. En face de lui, un peu à gauche, une fissure ouvre un trou de ténèbres sous une énorme dalle oblique. Il n'y a guère plus de cinq pas jusqu'à l'entrée de cette caverne. Mais l'ombre qui l'emplit est d'une opacité noire, un bloc de nuit sous le bloc de roche en surplomb. Quel silence ! Le sourd grondement de la rivière redevient une rumeur lointaine, si monotone qu'on ne la perçoit plus. L'homme ne respire qu'en retenant son souffle. Il regarde toujours, devant lui, la noire tache triangulaire. Il suit des yeux, sur la terre plane, le trajet qu'il devrait accomplir pour atteindre cette tache et se pencher dans l'ombre impénétrable. Un pas ici, en se coulant derrière cette ronce ; un second, à l'abri de cette viorne pendante... C'est impossible, les feuilles remueraient. Il demeure sans bouger, les yeux tendus, les mains peu à peu engourdies par le froid mouillé de la pierre.

Le jour grandit, éclaire le sol d'argile jaunâtre, les moisissures vertes qui le marbrent. Les veneurs et la meute doivent avoir franchi la rivière sur le pont du Marchais-Sec, approcher de la Croix Ferrée où il leur a donné rendez-vous. Si Ajax entend les chevaux, il va hennir de leur côté. Es-tu aveugle, La Futaie ? Presque sous ta semelle, cette empreinte... Une autre encore un peu plus loin. A présent, il ne voit plus qu'elles, imprimées crûment dans l'argile, les pointes des pinces tournées vers la caverne. Toutes rentrantes ! C'est le plus beau volcelest qu'il ait jamais vu de sa vie. Son cœur s'arrête et sa gorge se serre, comme à l'instant où il a vu le Rouge se rembûcher dans les Orfosses, près de la maison de Grenou. Il regarde encore, il écoute. Les battements de son cœur reprennent. Et voici, aussitôt reconnus, la montée bondissante de la fièvre, l'enthousiasme, le délire lucide et joyeux, l'ivresse planante de la poursuite. Son corps ne pèse plus sur la terre, ses mains cessent de sentir la froidure râpeuse de la pierre. Mais dans le même instant il entend au fond du trou noir le souffle d'une bête qui respire. Et il voit dans cette ombre deux feux rougeâtres immobiles, les prunelles du grand cerf de chasse.

III

Taïaut ! Je l'ai remis debout ! Je l'ai donné aux chiens à vue !

Maintenant ils mènent, derrière Tapageaut. Et, pour appuyer la meute, loin devant tous après une heure de chasse, un piqueux en tricot de laine, les bras nus, la gorge découverte.

— Hao ! Hao ! A la voie, mes beaux !

On est mieux pour crier, le cou libre. Comme hier le ciel est sans nuages, la chevauchée longue, le train fou. La Futaie crie, embouche le cor, crie encore, rit vers le soleil. Il a tenu aux chiens, le Rouge, avant de sortir du gouffre ! Il a fallu que Gerfaut le mordît pour qu'il débuchât dans les ronces. Mais, alors, quelle hurlée des chiens à travers les éboulis ! Quelle grimpée du grand dix cors bondissant par-dessus les rocs ! Les pierres roulaient sous ses sabots, allaient cogner au fond en tonnant comme des coups de fusil. Un démon rouge... Qui a parlé d'un démon rouge ? L'un des hommes qui guettaient sur sa route. Hier ? C'est le même jour encore, le même soleil, la même course. Elle finira, l'hallali est au bout. Mais il faudra un très long jour pour forcer le démon rouge. La Futaie rit encore, hausse les épaules en poussant son cheval. Il a passé comme une flamme devant les veneurs interdits. La meute découplée est partie, les cavaliers ont rendu la main. Mais déjà La Futaie était loin.

Elle continue à percer droit, la bête, à percer jusqu'au bout du monde. Elle a tourné un peu dans les taillis de Belle-Sauve, juste le temps de décoller la meute. Et aussitôt un autre grand parti, les longues lieues à travers tous pays. Ne pensons plus à l'équipage, à ces gens qui croyaient encore mener une chasse pareille aux autres, à ce mince jeune homme blond qui s'écriait au bord du roncier, devant ce lancé foudroyant : « Donné aux chiens de cette façon... Il est pris ! Avant une heure il se rend, il est pris ! » Qui l'a donné aux chiens ? Qui le prendra, dans combien d'heures ? Il n'y a plus déjà, sur les routes d'un pays inconnu, qu'un seul chasseur sur la voie du cerf rouge. Le jour que j'attendais, c'est celui de ce radieux soleil, et c'est à peine s'il recommence.

Des champs, des boqueteaux, des taillis, de lentes lignes de coteaux qui montent, redescendent, des ruisseaux par-dessus lesquels l'homme enlève puissamment son cheval, entre ses genoux, ses cuisses dures. Et puis des prés enclos de haies où paissent de grands bœufs presque roses ; où quelques chiens, déjà, parchassent en gémissant sur des voies empoisonnées.

— Renfort ! Cadaut ! A moi, c'est par là !

Le gros de la meute tient toujours. C'est beau chasser malgré les rangs de vignes, les haies serrées, les grillages de fer. De coteau en coteau, le terrain se déploie amplement ; de faîte en faîte, La Futaie revoit la meute qui mène, deux chiens en pointe sur la voie. Gerfaut, qui a mordu le Rouge, montre une ardeur jalouse et veut supplanter Tapageaut. Mais le vieux chien ne baissera pas de pied. En plaine, au bois, il gardera la tête.

— Lumino ! Léda ! Prudente !

Les champs sont rêches et caillouteux. Ces trois-là boitent, déjà dessolés. Tant pis pour eux, pattes tendres, cœurs sans courage ! La chasse replonge sous le couvert, rebondit par la plaine, et de nouveau s'enfonce sous les arbres. Les meneurs hurlent sans arrêt, jettent parfois un récit plus fort, une musique enragée qui leur remet le feu aux reins. Pas de défaut, La Futaie le savait. Il rit. Entre la bête et le vieux limier, un fil serpente à travers la campagne, un lien solide, que le Rouge ne pourra pas rompre. La chasse tourne, s'éloigne du soleil. Tout à l'heure il brillait à droite ; maintenant il est derrière et le cheval trotte sur son ombre. Droit vers le nord ! C'est pays inconnu. Encore des prés, des bœufs qui paissent, de vieux saules penchés sur une rivière.

— Ho, vacher ! As-tu vu la bête ?

La Futaie n'entend pas la voix qui lui répond. Le gamin, les yeux élargis, tient d'une main son mâtin qui gronde, gesticule de son bras libre. Il doit dire : « Une bête grande, grande... Elle a passé comme un vent d'orage. Elle a sauté par-dessus la rivière. Par là, vers le lointain pays. »

Ajax, cette fois, ne sautera pas. Il faut le pousser à gué à travers l'eau de la rivière. Heureusement, c'est une eau dormante, elle n'est pas froide, le soleil séchera le cheval. Est-ce la chasse qui a tourné si vite ? Est-ce le soleil ? Il brille

maintenant à notre gauche, haut dans le ciel. Il doit être midi. Le Rouge ne pointe plus vers le nord ; il a tourné, les chiens derrière lui. Ça monte maintenant vers l'occident, sans ralentir, un peu plus vite encore. Comme ils crient, les hurleurs ameutés ! Deux gorges hurlent par-dessus toutes les autres, celles de Gerfaut, de Tapageaut ; et celle-ci, plus sonore encore, claire comme une cloche d'argent : Sonnante, la grande lice blanche, vient de parler sur une voie réchauffée.

Et tout à coup, au sortir d'un bois clair, le piqueur reconnaît l'horizon, les lignes bleues des futaies moutonnantes, la rivière des Alleux là-bas, l'échine ronde du Pont-aux-Chiens. Ce bois qu'il vient de traverser, c'est la Charmoise. Cette ruine drapée de lierre, avec des trous de ciel dans ses ogives démantelées, c'est la Cour-Dieu. Voilà pourquoi les chiens parlaient plus fort ! Bien avant l'homme, ils ont reconnu leur pays, les routes de leurs anciens parcours. Ça revaud ! Le Rouge rentre aux Orfosses ! Il était temps, Ajax faiblissait.

La Futaie lève son cor et sonne. A présent que le Rouge retourne, il s'aperçoit que son cheval bute, il consent à s'en apercevoir. Les grands devants par les Vieux Fours ! Vite ! C'est là que la meute va passer. Il l'appuiera vers Belle-Étoile, à la crête du Bout-d'En-haut. Et, quand la meute aura fait suite, il sonnera pour avertir La Branche. Il coupe, il monte au Bout-d'En-haut. Les chiens parlent de plus en plus fort. Ils en veulent, ils ne lâcheront pas. « Plus vite, Ajax ! Il faut arriver avant eux. Pas d'éperons à mes souliers, mais je te cravacherai, carcan ! Tire du cou, arrache la montée ! Là, là, c'est bien, tu peux souffler. »

Il le flatte du plat de la main ; mais ce n'est qu'une caresse machinale, sans gratitude. Il lui en veut de l'avoir fourbu. Il voudrait galoper encore, filer comme le vent vers Cropechat, les Orfosses et le vieux chemin. Alors, sûrement, il devancerait le Rouge, il le verrait peut-être encore. Et il pourrait parer au change ; il maintiendrait la voie lui-même, devant les chiens. Hao-hao ! Les voilà, les valets ! Hao-hao ! Leurs gueules lui hurlent au visage. « Tapageaut ! Gerfaut ! Sonnante ! A la voie, mes beaux, mes amis ! Il a passé, il remonte aux Orfosses. Au coute ! Au coute ! Hao-haooo... »

Trente chiens encore, serrés flanc contre flanc. Trente forceurs soulevés sur la voie. Bien-allé ! Bien-allé vers la plaine, vers la forêt, aux quatre coins de l'horizon. « A moi, La Branche ! M'entends-tu ? » Le cor lui touche encore aux lèvres, quand il voit sur la pente un cavalier qui grimpe vers lui. La Branche l'a entendu de loin. Il a suivi la chasse aux cris des chiens, au son du cor, et il a décidé de se porter au Bout-d'En-haut.

— Au vieux chemin ! lui crie La Futaie. Où sont les autres ?

— Par là, en bas, loin dans la plaine.

— Envoie quelqu'un, n'importe qui ! Dis-leur que ça revaud en plein. Qu'ils coupent par le Tire-Bras, par Montapeine. Le Rouge rentre droit aux Orfosses. Il va chercher la harde, battre au change... Mais j'y serai !

Il saute à terre, montre la jument de La Branche :

— Allez, vite ! Donne-moi Tant-Belle.

Le second piqueur obéit. Quand il montait vers le Bout-d'En-haut, il ruminait encore des choses qu'il voulait dire à La Futaie : que les veneurs n'en pouvaient plus ; qu'ils n'étaient plus que deux ou trois à suivre la chasse de très loin ; que c'était impossible de forcer une bête pareille ; que le maître pestait, et qu'il avait bien raison, de voir crever ses chevaux et ses chiens. Mais que dire à un homme qui vous parle d'une telle voix, qui vous regarde sans vous voir, ses yeux luisants fixés bien au delà, vers les Orfosses, vers le cerf rouge qui rentre aux Orfosses ?

Lui-même, tandis que La Futaie saute sur Tant-Belle et la pousse en avant, se sent gagné par son ardeur, par sa folie. Ah ! il faudra que les autres l'écoutent, et qu'ils le croient ! La Futaie est devant, La Futaie va parer au change, maintenir les chiens sur la voie droite. Et c'est Tapageaut qui mène.

Devant, tout seul, par le Haut de Mille-Lièvres, par Cropechat, La Futaie rentre dans la forêt. Grands hêtres des Orfosses, ru des étangs, fougères rousses sous le soleil d'automne, vous voici donc ! Et le Rouge est au milieu de vous. « Là-dedans », c'est toute l'épaisseur des fourrés, des taillis, la pelouse au bord des étangs, l'eau dormante où foisonnent les joncs. Il est là-dedans, remis pour son dernier parcours. Comme le Brèche-Pied, comme les vieux mâles d'autrefois,

il vient taper dans les bêtes de la harde, mettre debout son écuyer.

Un long jour, traversé d'une longue nuit : mais le soleil est haut encore, et il est las, il va perdre courage. Comme le Brèche-Pied, comme les autres vieux mâles, il louvoie, il jette autour de lui des regards de colère et d'angoisse. De Belle-Étoile, il est descendu vers Cropechat, il a longé le vieux chemin, il l'a passé. Les chiens parlent là-bas, derrière la maison du Tueur. Ils approchent, ils touchent au taillis de l'autre côté des étangs. Quelle musique !

Jamais il n'a été plus fort, plus dispos, plus joyeux et plus calme à la fois. Le taillis est serré, mais qu'importe ! Il trouvera, les voix des chiens le guident. Il reconnaît toujours les hurlements profonds de Tapageaut, les coups de gueule perçants de Gerfaut, la cloche claire de la lice blanche. Il se baisse sous les arceaux de branches, il pousse à travers les cépées le poitrail de la jument, il marche aux cris des chiens, il approche, les yeux tendus, le cœur déjà rebattant à grands coups. Rien que des arbres, des feuilles jaunes, des feuilles rousses ; le taillis n'a pas un tressaillement. Nul bruit, que celui des broussailles où il entre, le craquement des brindilles qu'écrasent les fers de la jument : les chiens viennent de se taire ensemble. Une prostration mystérieuse, un suspens brusque de toute vie viennent de saisir le cœur de la forêt.

L'homme s'arrête. Il reste lui-même immobile. Ses yeux continuent de scruter l'épaisseur muette du taillis, le fourmillement inerte des feuillages. Mais il pourrait fermer les paupières. A travers cet écran de frondaisons et de soleil, il voit plus loin que ses regards : au-dessus des fougères, les têtes dressées des cinq biches en alarme, au milieu d'elles une paire de dagues fourchues ; et là-bas, entre les baliveaux, une longue forme rouge sombre qui bouge, qui approche en glissant, se dévoile toute et fonce contre la harde.

Sa main se crispe sur le cor, mais il demeure droit sur sa selle, le torse rigide, les yeux fixes. La vision qui le hante se déroule dans le même silence. Une succession d'images vertigineuses, quelques secondes ; mais que cela est long, oppressant ! Il a donné des andouillers, repoussé les cinq biches et mis debout le Daguet-Fourchu. Ah ! ah ! Il gratte la terre, le

jeune mâle ! Le courage et la peur avivent l'éclat de ses beaux yeux. Est-il déjà si grand, si fort ? Presque aussi grand que le Rouge, autrefois, quand il a tenu tête au vieux roi des Orfosses-Mouillées. Il baisse ses dagues, il veut faire front. Mais la ramure du Rouge est trop large, trop chevillée. Son cou est puissant, son corps lourd : il faut céder, reculer devant lui, fuir pas à pas ses bourrades meurtrissantes. Quel chien parle ? Quel maudit chien ? Ah ! c'est Gerfaut, Gerfaut qui veut prendre la tête et qui risque de s'emporter. La Futaie tressaille longuement, se soulève sur ses étriers. Et soudain il pique en avant, il sonne deux ou trois tons de cor, précipités, violents, impérieux. Se taira-t-il, ce braillard, ce menteur ? Quelques foulées de la jument, et le voici en plein dans la meute. « Oh ! Gerfaut ! Tout coi, jaloux ! A moi, Clairaut, Sonnante, Olifant ! A la voie à Tapageaut ! Tout coi, Gerfaut ! Ah ! les mauvais !... »

Il a crié, le sang au front. Il a poussé sa jument en travers, mais la meute a coulé en s'ouvrant, à droite, à gauche, s'est refermée derrière lui, s'est élancée, suivant Gerfaut, dans le taillis. Trop tard, trop tard ! Elle vient d'empaumer le change, elle mène toute derrière le daguet. Toutes les gorges recommencent à hurler, c'est une nouvelle chasse qui part, désastreuse, haïssable, une chasse qui met le noir au cœur et qui fait courber la tête. Déjà, vers l'allée des Mardelles, un cor résonne avec une allégresse odieuse. La vue ! Tout est perdu, jeté par terre : la vue pour une seconde tête ! C'est le daguet, le daguet fourchu ! Et c'est cela qu'ils vont courre à présent, dégoûtés d'une poursuite trop belle, indignes, contents de leur indignité. Un bien-allé ! Ils peuvent être contents. Ils ont leur chasse, leur petit parcours familier !

La Futaie a la poitrine lourde, le désespoir lui fait mollir les bras. Il s'aperçoit que le soir monte, que des ombres, déjà, rampent dans les fonds de la hêtraie, soulèvent leur crue au pied des énormes troncs gris. C'est un désespoir fade, écœurant, qu'il voudrait cracher hors de lui. La meute est loin, son charivari dérisoire tourne déjà vers la Bouverie. Il est seul, au milieu des Orfosses. Lui faudra-t-il rentrer avec sa honte ? Le long jour de soleil et de joie va-t-il sombrer dans cette noire solitude, dans la détresse d'une retraite manquée ? Il se

redresse, il semble grandir. Ses yeux brillent, un rire de jeunesse vient illuminer son visage : « A moi, mon chien ! A moi, Tapageaut ! » C'est un long hurlement, profond et rauque, là, tout près, à moins de vingt pas. Encore un autre, un récri exultant, une clameur que la joie fait trembler. Il s'élance, il voit le grand chien maigre au moment juste où il bondit dans les fougères. Il crie : « C'est de lui ! Va outre, l'ami ! » Et il sonne, il sonne pour Tapageaut, pour lui-même, pour leur mutuel triomphe : car le Rouge a surgi du milieu des fougères, la tête renversée en arrière, et il repart, tout droit, dans un fracas de feuilles et de branches, à travers la sombre forêt.

« La nuit vient, nous le menons, mon chien. Toi, tu le serres, tu lui souffles au poil en hurlant. Et moi je sonne, je crie pour toi, je t'appuie de mes fanfares sauvages, de ma voix inépuisable : « Hao-hao ! Nous l'avons relancé, remis debout dans les fougères où il s'était rasé, le Rouge ! Hao-hao ! Va outre, mon vieux camarade ! A la vue, tout droit, sans merci ! Hao ! C'est de lui, c'est du Rouge ! Et va devant, va devant, va devant ! »

L'ombre épaissit, mais la robe du chien est claire. Il voit la tache qu'elle fait sous les arbres ; et il la suit, criant toujours vers elle, mêlant sa voix aux hurlements du grand forceur. A la vue, malgré la nuit qui monte ! A la vue en sautant les allées, mes yeux sur la tache claire qui fuit, toujours au bord de l'effacement, mais sans trêve ravivée sous mes yeux ! Elle tourne, elle crochète, elle refuit. Le serein sous les branches épand sa fraîcheur pénétrante. Et, dans cette grande froidure étale, l'odeur des bêtes étire un persistant sillage. Le Rouge a chaud, il est à l'ouvrage. Tapageaut sent la chair et hurle ; La Futaie, à travers Tapageaut, sent la sueur et la fatigue du Rouge. Plus près encore ! Il serre, il touche à la tache pâle, reconnaît la forme du chien. Il se penche vers lui sur sa selle, il lui parle, l'enveloppe de ses cris.

Le soleil disparu a plongé loin sous l'horizon, la lueur de l'occident s'est depuis longtemps évanouie. La nuit est sans clarté, mais vois : plus noire encore que la nuit, sa haute silhouette bouge devant nos yeux. Une étoile au bout d'une allée, deux étoiles. Une faible lueur tremble autour d'elles.

En voici d'autres qui s'allument. Sur le bleu velouté du ciel toutes ces étoiles font de petits lacs pâles, transparents, qui se rapprochent et coulent l'un dans l'autre, emplissent le ciel d'un grand clair d'étoiles. Comme on la voit, la haute silhouette qui bouge ! Ses bois penchés, ses longues jambes titubantes... Ah ! ah ! le Rouge, pour toi, sonné à pleine poitrine, ce bien-allé qui te redresse la tête, te relance droit sur tes jambes affermies.

Le vent de nuit passe lentement sur la plaine. Il n'émeut pas les pointes des herbes. Son toucher silencieux glisse sur le visage, sur les yeux. On entend les craquements de la selle, le clac des fers de la jument lorsqu'ils cognent contre un caillou ; un coup de gorge encore, ardent et grave, un hurlement de loup ; et, dès que Tapageaut s'est tu, un souffle rude, précipité, un grand halètement de détresse, si rauque et si profond qu'on le sent qui vous racle le ventre.

Ils sont descendus, tous les trois, vers un étang qui luit sous la lune. C'est juste au milieu de la plaine. Un peu plus loin, en plein dans la clarté, un toit de tuiles allonge sa crête. Plus loin encore, on distingue déjà de grands arbres, la masse sombre et carrée d'un parc. Une fenêtre s'allume sous le toit, son reflet tremble dans l'eau de l'étang. La Futaie, par deux fois, s'est passé la main sur le front. Il entr'ouvre ses lèvres, aspire longuement l'air de la nuit : sa poitrine se serre, il suffoque. Il ne sait quelle blessure vient de l'atteindre au vif de l'être, une molle blessure qui ne fait point souffrir, une plaie doucement béante par où sa force coule et s'en va.

Pourquoi ? Pourquoi ? Il l'a voulu, le grand cerf rouge, le gracieux daguet d'autrefois. Il a traversé toute la plaine, il a trouvé encore ce courage, assez de souffle encore dans ses poumons pantelants depuis l'aube, ce sursaut de vigueur dans ses jambes qui ont tant couru. Et il est là, debout, près de la maison de l'Homme. Le clair de lune ruisselle sur le pignon. Sous l'arête débordante du toit, des choses sombres pendues à des clous alignent sur le crépi d'étranges guirlandes dures et velues. Le crépi sous la lune est d'une blancheur un peu phosphorescente ; les choses qui pendent se voient comme en plein jour, on distingue très bien ce qu'elles sont : des pieds de bêtes, de bêtes noires, de bêtes douces ; des pieds de bêtes

qu'une lame a tranchés, et qui sont pendus là, par centaines, sur le pignon de la maison.

Le Rouge s'est arrêté, debout. Il se retourne, face à ses poursuivants ; il recule de quelques pas encore. Ses jambes flageolent, mais il reste debout, campé sur un rehaut du sol, un tas de mottes et de ramée qui semble une cabane éboulée. Derrière lui, quelques grands ormes, sous le passage tranquille de la brise, balancent leurs branches imperceptiblement. Il n'a pas baissé sa ramure comme devant les abois d'une meute. S'il fait front, c'est la tête levée, les bois hauts, les jambes raidies, grand de toute sa taille devant cet homme et devant ce chien. Il les regarde en face de lui, le cavalier silencieux, immobile, le chien aussi muet que son maître, qui gronde à peine et tourne à quelques pas, le poil dressé, sans oser approcher. Il voit l'homme qui met pied à terre, fouille dans ses fontes avec fébrilité. Il voit le luisant de la lame que l'homme fixe à sa hampe de bois. Elle est large et bleuâtre, elle brille dans le clair de lune. L'homme approche, le Rouge le regarde. Le chien tourne toujours, par delà cette faible distance qu'il ne peut se résoudre à franchir. Il ne gronde plus, sa queue se serre contre ses jambes. Mais l'homme continue d'avancer, la poitrine et le visage dans l'ombre, avec cette lame qui brille devant lui, et qui tremble. Pendant les derniers pas, il court. L'élan qui le porte en avant a la fureur trébuchante de l'ivresse. Son bras se lève et se balance, la grande lame jette un feu glacé. Elle a presque effleuré la poitrine de la bête. Mais la force qui la dardait a paru se briser tout à coup. Et elle s'arrête, obliquement levée, la hampe appuyée sur la terre, la pointe touchant le pelage sombre.

Le Rouge la voit-il encore ? Il est debout, il n'a pas bougé. Il regarde les yeux de l'homme. Ses yeux à lui sont grands ouverts ; mais la lumière qui s'y reflète efface sous son rayonnement l'expression de leurs regards. L'homme ne voit que deux reflets dorés, deux lueurs limpides et sans fond dont la douceur le touche au visage. Il n'y peut lire qu'une sérénité mystérieuse, ni souvenirs, ni haine, ni épouvante. Ce ne sont plus les yeux d'une bête vivante, mais deux étroits abîmes de lumière, d'une transparence infinie, insondable, dont l'immobilité l'attire et le fait se pencher en avant.

Brusquement, tout son corps tressaille : il a vu les deux lueurs s'éteindre. Son poing, encore fermé sur la hampe de la dague, sent une poussée très longue, très lourde, le poids d'un grand corps qui s'effondre. Le Rouge aussi s'est penché en avant. De lui-même, résolument, il a poussé sa poitrine profonde contre la pointe qui la touchait. Et en même temps il a plié les deux genoux comme pour se coucher sur la terre, y trouver enfin son repos.

La chasse est finie, La Futaie. La grande lame a plongé tout entière. Le Rouge repose. Tu peux maintenant sonner l'hallali.

IV

Très loin, par delà les Cercœurs, un chien de meute hurle à la mort. Les biches, debout près des étangs, pourraient l'entendre dans la plaine. Mais c'est ailleurs qu'elles écoutent la nuit, leurs grandes oreilles tournées vers le nord, vers l'autre plaine, derrière le vieux chemin. Par là, un brame monte dans la nuit, un appel mugissant qui s'enfièvre, qui se rapproche et retentit sans trêve. Les biches se serrent les unes contre les autres, la tête levée au-dessus des joncs. Elles frissonnent, elles attendent le Pèlerin.

Le vieux mâle noir trotte par les guérets, la gueule ouverte dans le fleuve du vent, et il brame en trottant vers les biches. Elles sont tout près, sa longue course s'achève. Il traverse le champ de blé noir, gravit le tertre sous les chênes et saute sur le vieux chemin. Quelques foulées encore, et les biches vont remuer dans la fraîche épaisseur des feuilles. Il brame encore en renversant la tête, allonge encore son grand trot voyageur. La lune haute crible les branches, luit sur l'écorce des baliveaux. Le Pèlerin s'arrête tout à coup, flaire devant lui, écoute le frémissement des feuilles. Elles bruissent là, dans ce buisson ; elles palpitent, remuées par une présence vivante. Le Pèlerin brame une dernière fois, bondit soudain vers le buisson. Un jet de feu lui brûle les prunelles, le tonnerre du fusil décroît au fond de ses oreilles, s'étouffe dans le grondement du sang dont le flot lui emplit la gorge et lui couvre les yeux d'un voile rouge.

Il est tombé dans le taillis. Ses jambes ont un dernier sur-

saut, s'étirent, longues, sur les feuilles mortes, enfin s'affaissent, à jamais immobiles. Alors un homme sort du buisson. Il se traîne avec des geignements. Il rampe vers le vieux cerf mort. C'est le dernier. Le Tueur veut le toucher, pour être sûr qu'il est bien mort, qu'il l'a tué. Le grand cadavre que voilà, maigre et dur ! Son flanc est moite encore de la sueur du long voyage, il brûle encore la main qui le touche. Le Tueur appuie sa main davantage, fait glisser la peau souple sur les cercles des côtes. Il le laissera là où il est tombé. Que ferait-il de cette venaison ? Quelques gorgées de lait lui suffisent. Sa vraie faim, l'âpre faim qui l'a si longtemps tourmenté, il vient de l'assouvir avec ce dernier coup de feu. Dormir sous quelques pieds de terre... Il a déjà un sabot dans le trou. Mais à présent, il peut mourir tranquille.

Au soir tombant, dans la Bouverie, ils ont pris le Daguet-Fourchu : le Tueur a entendu l'hallali. Voilà une heure, dans la grand'plaine, La Futaie a porté bas le Rouge : le Tueur a entendu le chien qui hurlait à la mort et reconnu la voix de Tapageaut. Maintenant, il a tué le Pèlerin, les biches sont veuves dans les Orfosses.

Le chien a fini de hurler. La lune est au plus haut du ciel. Sa froide lumière ruisselle sur la pelouse, sur l'eau calme des étangs. Les biches écoutent. Le tonnerre du coup de fusil a roulé au-dessus des cimes, est retombé dans un grand bruit de grêle ; et le silence a reflué sur la forêt. Le brame s'est tu, le vent ne soulève plus les feuilles. Les biches attendent en frissonnant, toutes seules dans la forêt morte. La lune brille juste au-dessus d'elles.

MAURICE GENEVOIX.

MARIE DE ROUMANIE

SOUVENIRS D'UN OFFICIER DE LA MISSION FRANÇAISE

— *Treasca Regina! Treasca Regina Maria! Treasca Romania!*

J'ai encore dans les oreilles, après tant d'années, ces longs cris d'enthousiasme qui déferlaient comme une tempête sur la Caléa Victoriei, au soir du 27 août 1916. Et je revois la voiture se frayant difficilement passage au travers de la foule pour franchir la grille du palais royal : je suis là, en civil, à l'angle du trottoir, et, dans cette forêt de bras levés, j'agite mon chapeau plus haut que tous les autres. C'est que je sais trop le rôle qu'elle a joué depuis deux ans, cette reine Marie, cette *Regina Maria*, et celui qu'elle va jouer encore demain pour décider de l'entrée en guerre de la Roumanie aux côtés des Alliés. Et cela, la France ne devra jamais l'oublier !

La voiture s'est presque arrêtée et la Reine sourit. Je la vois bien de face, avec le regard lumineux de ses yeux étonnamment clairs, des yeux comme il n'y en a peut-être pas d'autres au monde, non pas bleus, mais violets, des yeux d'un mauve léger qui est le mauve exact des fleurs qu'elle aura toute sa vie préférées, les violettes de Parme. Sous son grand chapeau blanc, ses cheveux blonds d'Anglaise, auxquels le dur soleil de Roumanie a donné les reflets d'or des blés de ce pays, voltigent autour de son visage. De la main, en remerciement, elle adresse sans arrêt de petits saluts charmants.

— *Regina Maria! Regina Maria! Treasca Regina!*

Vieux souvenirs... Tout cela, c'est fini. Ce visage laiteux, ces cheveux d'or, cette main gantée de blanc, ces yeux couleur de violettes de Parme, tout cela a disparu, a été emporté pour toujours, derrière le noir horizon. La reine Marie de Roumanie est morte voici moins d'un mois.

D'autres que moi retraceront les faits importants de la vie de cette grande reine ; ce que je veux rappeler, c'est que cette date du 28 août 1916 était volontairement choisie. Du 3 août 1914, jour du dramatique conseil de Couronne de Carol Ier, à Sinaïa, à ce 28 août 1916, la Roumanie fut soumise à de violentes luttes d'influence et en définitive ce fut le parti de la reine qui l'emporta.

Le 28 août du calendrier grégorien, le nôtre, correspond au 15 août du calendrier julien des pays orthodoxes. Le choix de cette date a été voulu par Marie de Roumanie, à la fois pour souligner le triomphe de son parti, et, par une coquetterie de femme, pour porter bonheur à son pays. C'est le jour de sa fête que les armées roumaines, lancées sur l'Autriche, ont franchi les Carpathes au défilé de la Tour Rouge.

Le porte-bonheur a joué. Après les pires désastres, après que tout eut été perdu, tout fut finalement sauvé. Il n'y a pas dans l'histoire militaire d'exemple d'un tel revirement de fortune. Après que la Roumanie eut été écrasée, trahie par les Russes, cernée sur le dernier lambeau de son territoire, après qu'une poignée de chefs et de héros, parmi lesquels le roi et la reine de Roumanie, eut parlé de résister jusqu'au bout et de se faire tuer sur place dans le fameux Triangle de la Mort, au bord de la Mer Noire, et que, sur le conseil pressant de la France, la Roumanie eut cependant consenti à subir la paix imposée par l'Allemagne, — paix dont il serait profitable de relire parfois les clauses implacables ! — le voile de ténèbres soudain se déchira, le galop des chevaux de Jouinot-Gambetta sonna sur la route de Sofia et les fanfares des chasseurs français éclatèrent aux rives du Danube. C'était la délivrance, le grand triomphe tant attendu. Oui, le 15 août, jour de la Sainte-Marie, avait porté bonheur à la Roumanie !

Il m'a été donné, quand j'appartenais à la mission fran-

çaise en Roumanie, en 1916-1917, d'approcher plusieurs fois la Reine et la famille royale. Qu'on permette à un officier, à un combattant frère d'armes de ces admirables soldats roumains qu'il a vus au feu et qu'il ne saurait oublier, de retracer, en se reportant à ses carnets, quelques souvenirs.

Septembre 1917. — Blessé le 24 juillet en combat aérien au-dessus des Carpathes, j'ai d'abord été soigné tant bien que mal dans une ambulance russe de campagne, sur le front, puis transporté au château de Ghididgeni, appartenant à M. et Mme Jean Chrissoveloni et dont une partie a été aménagée en hôpital pour officiers.

Dans l'une des ailes, toute la famille royale a pris place. Tous les palais, toutes les propriétés de la Couronne sont aux mains de l'ennemi. Seule, la résidence des Chrissoveloni est digne d'abriter les souverains. Étrange destin qui va me permettre de vivre plus d'un mois au voisinage de Ferdinand Ier, de Marie de Roumanie et des princesses royales Élisabeth et Marioara (1). Le prince héritier Carol, en permanence sur le front, n'y fait que de brèves apparitions.

Ma blessure va mieux, je souffre moins et je peux me traîner à peu près correctement avec une canne, mais le chirurgien me dit qu'une balle de mitrailleuse dans la jambe est tout de même une mauvaise chose et que je ferais mieux de bientôt repartir afin de me faire réopérer en France.

Le Roi et la Reine m'ont fait l'insigne honneur de m'inviter plusieurs fois à leur table. Intimité charmante, menu frugal, très peu de protocole. Les princesses sont délicieuses de naturel. A l'issue de l'un de ces dîners, le Roi m'a décoré de ses propres mains de la croix de l'Étoile de Roumanie avec glaives.

Le soir, je vais fréquemment m'asseoir sur les marches encore brûlantes de soleil de l'immense perron, d'où l'on voit le soleil couchant se refléter dans un miroir d'eau inspiré de Versailles. La Reine et Mme Chrissoveloni et aussi les princesses sont souvent là, vêtues de blanc. Au début, par respect, je me suis tenu à l'écart, mais elles m'ont fait signe de la plus charmante manière. On est à la guerre et non pas à la cour !

(1) Depuis lors, respectivement reine de Grèce et reine de Yougoslavie.

Il m'arrive ainsi de prendre part à leurs conversations et de répondre à leurs interrogations sur la France, sur la guerre, sur l'aviation. Au cours d'une de ces soirées, Sa Majesté la reine Marie a daigné me promettre une de ses photographies dédicacées, promesse que je lui ai demandé la permission de lui rappeler en temps opportun.

Bien des jours ont passé. La Reine est partie. Elle voulait être plus près du front. Il paraît qu'elle s'est fait construire un petit pavillon de bois sur les bords du fleuve Trotusch, en pleines Carpathes.

Le chirurgien a décidé de me renvoyer en France. La veille de mon départ, comme j'exprime à Mme Chrissoveloni le regret de partir sans emporter la photographie de la Reine, elle se récrie et déclare qu'il faut absolument que j'aille chercher cette photographie, saluer la Reine et la remercier. Elle se charge de tout, me procure une auto de campagne et un officier pour m'accompagner. Nous aurons plus de 100 kilomètres à faire par des chemins impossibles, mais tant pis ! Nous partons séance tenante. L'officier connaît la route, nous sommes sûrs d'arriver.

Le soleil décline derrière les Carpathes, lorsque la voiture franchit enfin les eaux tumultueuses du Trotusch sur un antique pont de pierre. Nous sommes dans le désert de sombres pentes boisées chargées de forêts. Sur la rive gauche s'élève, à peu de hauteur au-dessus du fleuve, mais dominant tout le paysage, un pavillon de bois blanc tout neuf. Il est petit, de curieux style russo-byzantin, avec un toit en coupole, lui-même de bois. Tout est de bois, exclusivement de bois. Ce pavillon a été taillé à même la forêt par les mains rudes des soldats et des bûcherons dans le tronc frais des hêtres.

— C'est là, m'a dit, en le désignant, le capitaine qui m'accompagne. Sa Majesté la Reine nous attend.

Nous descendons bientôt de voiture, puis nous montons quelques marches de terre creusées dans le talus hérissé de framboisiers sauvages. En haut, une sentinelle présente les armes. Un officier d'état-major, à aiguillettes jaunes sur son uniforme vert, nous accueille.

Vu de plus près, il est charmant, ce pavillon, il est exquis. Il est si blanc, si neuf, que la sève des hêtres assassinés pour le

construire, suinte encore de ses planches. Des mains habiles l'ont décoré tant bien que mal de motifs naïfs où se retrouve la candeur paysanne des artisans moldaves. Un balcon couvert en fait le tour. Il faut monter encore un escalier de bois avant de l'atteindre. Malgré ma canne, j'ai quelque peine avec ma jambe. Nous voici tout de même dans l'antichambre, puis dans un petit salon tendu d'étoffes et de tapis roumains, à dessins rouges, noirs et bruns. Le goût en est parfait. Il y a des fleurs partout, d'admirables bouquets de feuillages d'automne, où se marient tous les ors et tous les cuivres des chênes, des bouleaux et des hêtres. Nous sommes à fin septembre, bientôt l'hiver sera là... Une large baie ouvre sur la vallée, où l'on voit fuir la couche miroitante du Trotusch jusqu'à l'étranglement bleuâtre d'une gorge dans la forêt.

Ainsi c'est là que vit la Reine. Elle n'a plus rien à elle. Sinaïa, Constantza, Cotroceni, tout ce qu'elle aimait a été envahi, lui a été arraché. Il ne lui reste que ce petit pavillon qu'elle vient de faire construire. Elle a cherché la solitude au cœur de la montagne, et a voulu être tout près du front, entendre le canon, pouvoir, avec sa *Ford* légère, timbrée de la couronne royale, se rendre fréquemment parmi les soldats, visiter les troupes, les ambulances, réconforter les blessés, les malades. Elle a fui Jassy, la dernière grande ville demeurée dans les lignes roumaines. La reine Marie veut partager les souffrances de son peuple et de son armée.

Peut-être aussi écrit-elle ? Sans doute est-ce dans cet humble pavillon de bois que, reine dénuée de tout, mais écrivain au talent magnifique, au cœur vibrant et chaud, que l'Institut de France devait plus tard s'honorer d'accueillir, elle a jeté sur le papier ces lignes qui revèlent son âme :

« Aujourd'hui, me voici près du lit d'un soldat qui n'est point, comme en 1913, une victime de la maladie, mais un blessé, un mourant de la Grande Guerre. L'homme que je veille vient de subir une trépanation...

« On lui a dit que la Reine était auprès de lui et il tend une main tâtonnante que je prends entre les miennes... Cet homme n'a plus de visage ni de regard, sa tête est une boule de linges d'où sort un murmure que je ne comprends pas...

« Croyant que je vais entendre une supplique ou une

plainte arrachée par la douleur, j'approche autant que possible mon oreille de sa bouche, et alors, proférés comme par une voix très lointaine, voici les mots que je perçois : « Que « Dieu te protège... Que tu règnes, un jour, sur tous les « Roumains ! »

« Oh ! cette phrase... Il y a trois mois de cela elle jaillissait de milliers de poitrines, acclamation immense qui montait des wagons fleuris et bondés emportant une armée ivre d'espoir... Et maintenant, dans la chambre de souffrance, c'est elle, elle toujours que je recueille, comme un souffle imperceptible, sur les lèvres de cet agonisant...

« Je me suis penchée sur les linges rougis de l'homme sans visage et j'ai prié pour qu'à l'heure de la récompense, un écho des chants de victoire parvienne, par delà la grande ombre, jusqu'à cet anonyme et qu'il ait sa part de la gloire que ses yeux n'auront pas pu contempler ! »

Comme je songe dans cet étroit décor à tant de grandeur douloureuse, la porte s'ouvre et la Reine paraît, accompagnée d'une dame d'honneur. Elle est vêtue de ce costume d'infirmière qu'elle ne quitte presque jamais depuis le début de la guerre et qui lui sied si bien, avec le grand voile blanc épinglé sous le cou.

Souriante, elle me tend la main et tout de suite me parle du château de Ghididgeni, de nos hôtes, des soirées étouffantes du mois d'août passées avec Mme Jean Chrissoveloni à deviser sur le perron en face du miroir d'eau. C'est là qu'elle m'a promis, en récompense de ma blessure, une photographie dédicacée, elle s'en souvient très bien. Elle aurait été très fâchée si j'étais reparti pour la France sans venir la chercher.

Tandis qu'elle parle, j'observe son beau visage étroitement encadré par le voile blanc. Elle a toujours ses mêmes yeux violets, inoubliables pour qui les a vus une seule fois. Mais leur lumière m'en paraît plus lointaine, empreinte de gravité, d'une tristesse indicible que ne parvient pas à démentir le sourire de ses dents éclatantes. Je me souviens de l'étincelle de son regard, de son rire joyeux, du geste ailé de sa main sous les vivats de la foule, devant la grille du palais royal, à Bucarest, le 27 août 1916. C'était il y a un an,

un an passé déjà ! C'était le temps de la grande ivresse, de l'héroïque folie de se jeter à la mort pour une belle cause. Aujourd'hui, la souffrance est venue, il y a eu la terrible retraite, l'invasion, la famine, l'hiver, les armées décimées, Bucarest tombée, puis le hideux typhus, tant d'affreuses misères... Pauvre Roumanie ardente et chevaleresque !

La reine Marie s'est assise à son petit bureau. Elle prend les photographies que lui tend sa dame d'honneur, en choisit deux, les dédicace et les signe à l'aide de la plume d'oie qui ne la quitte jamais. Puis elle me les remet :

— Tenez en voici deux, dit-elle. Voyez, vous êtes favorisé, une en uniforme, l'autre en civil.

Elle sourit de son mot, elle parle délicieusement le français, dont elle connaît les moindres nuances.

Je m'incline, je remercie. L'audience est terminée. C'est la dernière fois que je verrai la reine Marie. Comme elle s'enquiert du long voyage que je vais entreprendre afin de regagner la France en passant par le nord, par la Russie en révolution, par la Suède et la Norvège, je lui exprime mon amertume, tout le serrement de cœur que j'éprouve à repartir ainsi, laissant la Roumanie aux trois quarts envahie, mutilée, trahie par la Russie, isolée en face des plus mortels dangers, alors que j'avais espéré voir luire sur son sol l'aube de la victoire.

La reine Marie a levé la main.

— Il faut espérer, dit-elle. Tout n'est pas fini. Il y a la France et la France est invincible...

Et elle ajouta aussitôt ces mots que je n'ai jamais oubliés et que j'ai le devoir aujourd'hui de rappeler :

— Oui, la France est invincible, mais même si nous avions su que dans cette guerre elle dût être battue, la Roumanie se serait quand même rangée à ses côtés.

Paroles héroïques, paroles d'une grande, d'une très grande souveraine. Le vent n'a pas le droit de les emporter.

RENÉ CHAMBE.

LA GRASSINI

I

UNE ADMIRATRICE DE BONAPARTE

Les Français à Milan

Le 15 mai 1796, l'armée française, ayant culbuté les Autrichiens à Lodi, faisait son entrée à Milan, où Masséna et l'avant-garde étaient depuis la veille.

Passé l'étroite porte de Rome, cinq cents cavaliers et mille fantassins provençaux aux uniformes loqueteux ou rapiécés, aux chaussures éculées, mais jeunes, alertes, souriants, défilent devant les miliciens de la Garde urbaine, gras, bien vêtus, rasés de près, qui regardent avec étonnement et sympathie ces maigres vainqueurs des beaux régiments de l'empereur d'Allemagne.

Un ciel léger, un soleil radieux, une foule en habits de fête, — c'est la Pentecôte, — les vivats d'une jeunesse élégante et riche, car les artisans se tiennent à l'écart, l'allégresse d'une capitale heureuse de secouer non le joug, mais l'ennui de près d'un siècle d'occupation autrichienne, tout concourt à l'éclat de ce défilé immortalisé par l'estampe et les récits de Stendhal.

De leur balcon ou de leur voiture basse garée au carrefour, les belles Milanaises tendent le cou pour mieux voir ceux qu'on appelait naguère : « Toute la ladrerie de la Provence conduite par un capitaine de gueux. » Et lorsque, seul en avant de son état-major, chevauchant un petit cheval blanc étique, appa-

raît Bonaparte, leur attention se fait passionnée : d'un coup d'œil elles voient le visage émacié, les yeux bleu-gris inquisiteurs, l'expression pensive et tendue qu'illumine un instant un sourire juvénile, et c'est un délire de cris, de mouchoirs agités, de fleurs lancées.

Ce général de vingt-six ans, inconnu des troupes, moins de deux mois auparavant, quand il a pris à Nice le commandement de l'armée d'Italie, entre pour la première fois dans une capitale conquise et, pour la première fois, connaît l'ivresse du triomphe. Aussi ne devait-il jamais oublier l'accueil d'une ville dont les habitants avaient été les premiers à célébrer sa gloire.

Par une curieuse coïncidence, l'enthousiasme des Milanais s'était déjà exercé, cette même année, en faveur d'une héroïne d'un autre genre : ils venaient de sacrer reine d'opéra une ravissante brune, cantatrice à la voix profonde et veloutée, dont la création de Juliette dans un opéra de Zingarelli avait vivement ému une société éprise de beauté et de musique : Giuseppina Grassini.

A vrai dire, ils connaissaient depuis plusieurs années cette jeune fille, venue de Varèse, petite ville encadrée par des lacs italiens, où les nobles familles milanaises ont des villas au pied de ces Alpes formant la toile de fond du décor naturel qu'on admire de la promenade du *Corso*. Les mieux informés savaient que Maria-Camilla-Giuseppina était née là le 18 avril 1773 ; qu'Antonio Grassini, son père, comptable du couvent varésan de la *Madonna del Sacro Monte* et ayant donné le jour à dix-huit enfants, n'était pas riche ; que sa mère, Isabelle Luini, descendait peut-être du disciple de Léonard de Vinci, et que, fillette, elle avait échappé à la petite vérole ; ils savaient aussi qu'un organiste de Varèse, Dominique Zucchinetti, ayant découvert son gosier de rossignol, l'avait utilisé pour l'édification des fidèles de l'église de Saint-Victor, jusqu'au jour où, l'artiste l'emportant sur le maître de chapelle, il avait déclaré à Antoine Grassini que sa fille, promise à une carrière exceptionnelle, devrait abandonner la musique sacrée et aller à Milan pour apprendre le métier de cantatrice.

La mère, violoniste médiocre, mais catholique fervente,

s'était longtemps opposée à ce départ, craignant pour la vertu de sa fille les risques de cette carrière profane. Tiraillée entre les craintes d'une maman prudente et les mirages tentateurs du musicien, le père, en bon comptable, avait établi sa balance et fini par écouter Zucchinetti. Or, il se trouva que ces conseillers contradictoires avaient tous deux raison. Dès son arrivée à Milan, la petite avait rencontré, pour son bonheur temporel et son malheur spirituel, un tendre et puissant protecteur en la personne du général-prince Alberico di Belgiojoso, qui bientôt en avait fait une femme, mais n'avait rien négligé pour lui permettre de devenir une grande artiste.

A moins de plaire au gros archiduc Ferdinand, gouverneur de la Lombardie autrichienne pour le compte de son frère l'empereur Joseph, la jeune fille ne pouvait rencontrer plus influent, ni plus décoratif protecteur. Chevalier de la Toison d'or, Grand d'Espagne, Albéric Barbiano de Belgiojoso et d'Este cumulait, en effet, les titres de conseiller privé, de chambellan et de chef de la Maison militaire de S. A. I. l'archiduc Ferdinand, gouvernant à Milan (1). Veuf depuis dix ans d'Anne-Richarde d'Este, le général, qui habitait un magnifique palais, gardait en dépit de la soixantaine une fière allure et, fait essentiel pour la débutante, il appartenait à une famille réputée à Milan pour ses aptitudes musicales : deux de ses membres, le prince Émile et le comte Pompée de Belgiojoso, chantaient agréablement dans les salons et un troisième, le comte Antoine, composait des mélodies d'une élégante inspiration.

Épris lui-même d'harmonie, le général était bien placé pour diriger la formation de la jeune chanteuse. Tout en complétant son éducation générale et en lui donnant le goût d'une société aimable et policée qu'elle devait garder toute sa vie, il confiait le soin d'assouplir sa voix à l'excellent maëstro Antoine Secchi, qui devait plus tard professer au Conservatoire de Milan. Sous cette habile direction, Giuseppina avait été en état d'aborder la scène à seize ans, non, comme on l'a dit, à la Scala de Milan, inaccessible à une

(1) Voir la notice *Principe Alberico XII di Belgiojoso*, tome I, p. 651, de *l'Italia nei Cento anni del Secolo XIX*, par Alfredo Commandini (Milan, Vallardi, 1900), qui m'a été très aimablement communiquée par le marquis G. Pessagno, archiviste d'État et historien distingué de Gênes.

jeunesse sans grande expérience, mais au Théâtre ducal de Parme, où elle avait débuté comme *seconda donna* en 1789 (1).

Deux ans plus tard, les Milanais l'avaient vue paraître pour la première fois à la Scala dans *la Belle Pêcheuse* de Guglielmi, *les Bohémiens à la foire*, de Païsiello, et la *Cifra*, de Salieri, mais les rôles secondaires qui lui étaient confiés dans ces trois opéras-bouffes ne convenaient ni à sa voix grave, ni à son jeu, et on l'avait à peine distinguée. En revanche, quand le 26 décembre 1793, après deux saisons à Vicence et à Venise, où, abordant les rôles tragiques, elle avait découvert sa véritable vocation, Giuseppina avait reparu sur la grande scène milanaise dans l'*Artaxerxès* de Zingarelli, elle avait retenu l'attention des connaisseurs par la beauté de son contralto et la pureté de ses vocalises. Celles-ci ne pouvaient rendre jaloux son partenaire, « l'illustrissime » sopraniste Marchesi, frisant la quarantaine, mais bel homme en dépit de la mutilation à laquelle il devait ses notes les plus hautes. Avec lui et le ténor Lazzarini, elle créait encore le *Demofoonte* de Portogallo, avant de retourner à Venise pour y chanter une cantate de Mayer, *Thémire et Ariste*, et l'*Orphée et Eurydice* de Bertoni.

Mais ces succès n'approchaient pas de celui qu'elle venait de remporter à Milan quelques semaines avant l'arrivée des Français, au cours de la saison dite du « Carnaval » qui allait du 26 décembre au Carême.

Après avoir paru dans *Apelle e Campaspa* de Tritto, elle venait de créer *Juliette et Roméo* que Zingarelli avait composé en quelques jours pour elle et Crescentini, autre beau sopraniste de vingt-sept ans, accommodé à la mode cruelle de l'école de Naples, et cet opéra sérieux, qui devait pendant vingt ans faire pleurer l'Europe et celui même qui allait s'en rendre le maître, avait consacré leur triple gloire.

Le témoignage des contemporains permet d'imaginer ce qu'avaient été ces représentations où le ténor Bianchi, que

(1) A Parme, au cours de la saison 1789-1790. Arthur Pougin, dans une excellente étude sur sa carrière musicale, à laquelle nous avons eu souvent recours, — ainsi qu'aux travaux de Fétis, Scudo et L.-H. Lecomte, — écrit qu'elle chanta *la Noble Bergère* de Guglielmi et *la Danseuse amoureuse* de Cimarosa, deux opéras-bouffes.

nous retrouverons à Paris, Monani et Mme Dianand, encadraient les amants de Vérone. Sur la vaste scène de la Scala, dont la salle restait dans une ombre favorable au recueillement des mélomanes, mais aussi, disaient les mauvaises langues, aux propos que les *sigisbei* débitaient à leurs belles dans les loges à rideaux dont chaque titulaire avait la clef, Grassini-Juliette apparaissait en pleine lumière.

Éclatante de fraîcheur et de santé, portant sur un cou souple et élancé un visage expressif, à la chair lisse, au teint mat mis en valeur par l'opulente chevelure d'ébène, ses larges iris bruns, assez écartés du nez pour qu'aucune expression du regard n'échappât au spectateur, jouaient sous l'arc impérieux de ses sourcils bien fournis. Ce que cet admirable physique de tragédienne aurait pu avoir d'un peu sévère était corrigé par un nez spirituellement relevé, une fossette au menton et une bouche à la lèvre inférieure charnue, aux coins naturellement relevés, qui semblait toujours prête à esquisser un sourire.

Bien qu'elle eût vingt-trois ans, elle paraissait avoir l'âge de son personnage, et notre compatriote Arnault, qui la vit un an plus tard à Naples, s'y trompa : « Cette cantatrice qui n'avait pas alors vingt ans, unissait à un contralto magnifique la figure la plus suave, la taille la plus noble et la plus élégante. Jamais créature plus ravissante ne s'était offerte sur la scène. Ce qu'elle représentait, elle l'était... A la voir, les passions les plus romanesques paraissaient naturelles et les fictions devenaient des réalités. » Ce jugement d'un auteur dramatique, familier de nos meilleures actrices et rompu aux artifices du théâtre, confirme le témoignage des Milanais qu'on pourrait suspecter de partialité.

Sa rencontre avec Crescentini, doté d'une solide culture musicale, alors qu'elle savait tout juste déchiffrer, lui avait été profitable : il avait guidé son jeu et l'avait mise en garde contre les fioritures excessives qui affadissaient le chant de son aîné Marchesi, rival qu'il venait d'égaler. Entre Giuseppina et lui venait de se nouer une solide amitié que les égarements de la passion ne pouvaient, et pour cause, altérer ; pourtant leurs voix se coloraient en scène des plus vives ardeurs de la tendresse et quand, à la fin du drame shakespearien, la Scala avait été secouée par une tempête d'applau-

dissements, la pupille du général de Belgiojoso et du maëstro Sacchi avait eu sa large part du succès.

Rencontre de Bonaparte

Telle est la nouvelle étoile favorite des Milanais au moment de l'arrivée de Bonaparte. La voit-il dans ce rôle ? c'est probable, bien que la saison du Carnaval soit terminée et qu'une troupe engagée pour une saison doive céder la place aux artistes convoqués pour la suivante ; de toute façon, il ne peut ignorer les mélodies de cet opéra : sifflées par les gamins, soupirées par les barbiers, murmurées par les lavandières ou lancées à pleine voix par les maçons d'un pays où l'on chante comme on respire, elles resteront mêlées dans sa mémoire au souvenir de ses premiers mois de gloire. De plus, Grassini, malgré le départ de Belgiojoso, est restée à Milan, où elle demeure habituellement entre deux engagements et où elle attend le moment de reparaître en décembre au théâtre de la Fenice à Venise. Dans les concerts organisés en l'honneur des vainqueurs, elle chante des mélodies de divers rôles que nous avons cités, ainsi que de la *Vierge du Soleil* (1), et a maintes occasions d'être entendue par Bonaparte qui va, chaque mois, et selon les caprices de la guerre, revenir au Palais Serbelloni, où il s'est installé au lendemain de l'entrée des troupes, pour y passer avant la fin de l'année quelque dix semaines en tout.

Entre la cantatrice de vingt-trois ans et le général de vingt-six, féru de musique italienne, — n'a-t-il pas, l'an passé, comparé Désirée Clary, son éphémère fiancée, à « un morceau de Païsiello qui ne plaît qu'aux âmes sensibles et dont la mélodie transporte et passionne »? — une intrigue va-t-elle se nouer ? Tout semble s'unir pour y conspirer.

D'abord le relâchement des mœurs, qui, en ce siècle finissant, n'est pas l'apanage du seul Directoire de Barras et qui, à Milan, permet à chaque dame d'avoir son cavalier servant et, à chaque mari, d'être le cavalier d'une autre dame ; ensuite, cette soif de vivre qui accompagne toute guerre et qui fait de l'amour une sorte de réactif contre les dangers

(1) Soit celle de Gaëtan Andreossi (1763-1826), créée à Gênes en 1783 ; soit celle de Cimarosa (1749-1801), créée à Saint-Pétersbourg en 1787.

affrontés ; enfin la sympathie dégagée par ces officiers « fous de bonheur » qui n'ont rien dans leurs sacoches, mais qui apportent ce mot magique de Liberté. Après des mois de misère et d'attente, reçus dans de splendides demeures, ils « ne s'avisent pas de se montrer fats, mais sont aimables, gais et fort entreprenants » auprès des Milanaises.

Celles-ci méritent bien leur admiration, car, selon Stendhal, « il se trouvait alors, par un hasard qui ne se retrouve qu'à de rares intervalles, qu'il y avait alors à Milan douze ou quinze femmes de la beauté la plus rare ». La comtesse Arese et son amie Pietra Grua Marini, épouse d'un médecin ; Mme Monti, Romaine mariée au grand poète italien ; Mme Lambert, distinguée naguère par l'empereur Joseph II et encore fort séduisante ; Mme Gherardi, native de Brescia et dont les yeux sont les plus beaux du monde ; Mme Ruga, d'une beauté régulière, mais à la lèvre trop duvetée, mariée à un avocat qui sera directeur de la République cisalpine ; Mme Visconti, née Joséphine Carcano et veuve en premières noces de Jean Sopranzi, dont elle a eu un fils maintenant âgé de seize ans, sont, avec Giuseppina Grassini, du nombre.

Or, plusieurs de ces beautés et d'autres dont l'histoire n'a pas gardé les noms, seront courtisées et passionnément aimées par les officiers cantonnés à Milan et par des lieutenants de troupe qui n'hésitent pas à faire, sans permission, dix lieues à cheval pour les admirer, soit l'après-midi dans leurs *bastardelles* à quatre roues alignées sur le Corso, soit, chaque soir, — sauf le vendredi où les théâtres sont fermés, — dans leur loge de la Scala. Ces amours, comme celles de nos troupiers pour les jolies paysannes lombardes, ne seront d'ailleurs pas toutes éphémères et certaines, consacrées par l'Église, survivront à cette « époque de bonheur, d'imprévu et d'ivresse ».

Entraîné par ces exemples, le général va-t-il céder aux tentations de ce printemps et aux embûches qu'on lui tend ? A Sainte-Hélène il dira : « Les belles Italiennes eurent beau déployer leurs grâces, je fus insensible à leurs séductions » et dès ce 23 mai, il écrit à Joséphine : « On m'a donné ici une grande fête, cinq ou six cents jolies et élégantes figures cherchaient à me plaire, mais aucune ne te ressemblait, aucune n'avait cette physionomie douce et mélodieuse qui est

si bien gravée dans mon cœur. Je ne voyais que toi, je ne pensais qu'à toi. Cela me rendit tout insupportable et, une demi-heure après y être entré... je me suis en allé me coucher tristement. »

Avec ses belles compatriotes, Giuseppina assiste à ces fêtes, cherchant hardiment à plaire au petit Corse, fiévreux et maigre, dont le sourire sait être si doux lorsqu'il regarde une femme. Pour le tenter, elle offre un visage épanoui qui ne perd nullement à être vu de près, un teint qu'elle protège jalousement du soleil, comme la mode l'exigeait alors à Milan, en portant à la promenade une vaste capeline de paille, un port de tête admirable, un regard vif, plein de gentillesse et qui ne ment pas, car, si elle est coquette et avide d'hommages, elle n'a aucune méchanceté. Descendue de scène, sa silhouette reste élancée et sa taille supérieure à celle du jeune conquérant qui l'interroge. Ayant pris dans la société de Belgiojoso et de ses amis un certain usage du monde, elle peut rivaliser devant lui avec les plus nobles invitées du palais Serbelloni, dont l'instruction est, en général, aussi rudimentaire que la sienne, tandis que sa conversation vaut mieux que la leur. Elle possède, en effet, une verve et une drôlerie naturelles qu'aucune timidité ne fige : expansive, elle est amusante à écouter.

Cependant, si Bonaparte, qui a quitté Joséphine au lendemain du mariage, prend plaisir à entendre son zézaiement savoureux où le français et l'italien se mêlent, il ne pense qu'à sa « petite femme » dont il est éperdument épris, dont il montre à tout venant une miniature qui ne le quitte pas, et dont il vante les charmes à ses aides de camp avec une incroyable ferveur. Ni Mme Visconti qui, rebutée, se tournera vers son chef d'état-major Berthier, beaucoup plus âgé que lui, dont elle sera le grand amour, ni Mme Ruga, qui se rabattra sur Murat, ni Mme Lambert qui séduira le général Despinoy, ni Grassini, qui, repoussée comme elles, ne semble pas avoir cherché dans l'entourage du général une compensation à ses vaines avances, n'ont chance de supplanter l'infidèle absente.

Pourtant, la malignité d'un contemporain, cité par Frédéric Masson, s'exerce vraisemblablement à ses dépens, quand il affirme que, dans la matinée où Bonaparte reçut le

serment des officiers de la garde civique, il avait dans sa chambre « une actrice qui avait été déjà la maîtresse d'un général piémontais et que le général en chef de l'armée française avait fait venir pour le distraire ». Le serment reçu, il aurait quitté le palais Serbelloni aux imposantes fondations de granit rose et se serait rendu à pied chez le bijoutier Manini, passage des Fingini, où il aurait acheté des bijoux pour femme d'une valeur de 128 livres. Si précise que soit cette affirmation, elle est contredite par Marmont qui, parlant des sentiments éprouvés par le général dont il est l'aide de camp, envers sa femme, écrit : « Jamais amour plus pur, plus vrai, plus exclusif n'a possédé le cœur d'un homme », et mieux encore par les lettres frénétiques que Bonaparte adresse à celle qui ne peut se décider à quitter Paris et donne de mauvaises raisons pour justifier son absence.

Ayant battu Beaulieu et signé la paix avec le royaume des Deux-Siciles, le général revient à Milan d'où, le 11 juin, il fait porter à Paris, par le duc de Serbelloni, un de ces messages qui donnent le « climat » de sa passion : « Joséphine, où te remettra-t-on cette lettre ? Si c'est à Paris, mon malheur est donc certain, tu ne m'aimes plus. Je n'ai plus qu'à mourir. Serait-il possible... Tous les serpents des Furies sont dans mon sein et déjà je n'existe qu'à demi. Oh ! toi !... Mes larmes coulent. Plus de repos ni d'espérance... Je déteste Paris, les femmes et l'amour... J'ai relu cette nuit toutes tes lettres, même celle écrite de ton sang ; quels sentiments elles me font éprouver ! »

Estimant insuffisantes les pages dont sont extraites ces lignes, il lui écrit une seconde fois, le même jour : « J'adorais tout en toi. Tout me plaisait, jusqu'au souvenir de tes erreurs... Ton portrait était toujours sur mon cœur ; jamais une pensée sans le voir, une heure sans le voir, et le couvrir de baisers... Si je continuais, je t'aimerais seul, et de tous les rôles, c'est le seul que je ne puis adopter... Cruelle... Pourquoi m'avoir fait espérer un sentiment que tu n'éprouvais pas ?... Adieu, Joséphine, reste à Paris, ne m'écris plus, et respecte au moins mon asile. Mille poignards déchirent mon cœur. Ne les enfonce pas davantage. Adieu, mon bonheur, ma vie, tout ce qui existait pour moi sur la terre ! » Ces adieux d'un amoureux jaloux, qui ne sont que de pressants « au

revoir », les lettres suppliantes, menaçantes, ironiques qui se succèdent, témoignent de son obsession et démentent l'aventure qu'on lui prête. La jolie Grassini ne peut l'emporter sur l'image de la créole absente qui a pourtant dix ans de plus qu'elle.

Quand cette dernière, à bout d'arguments pour différer son départ, est ramenée par Joseph à Milan, où Bonaparte la rejoint, pour trois jours seulement, le 13 juillet, les chances qu'avait la cantatrice de le séduire diminuent encore. Le général Sahuguet, qui assiste aux fêtes données alors au vainqueur et à Joséphine, écrit à sa femme que, dans une soirée où quarante ravissantes Milanaises mettent leur amour-propre à conquérir généraux et aides de camp, seuls Bonaparte, le « sage » Berthier et lui-même ont eu assez de vertu pour résister à leurs aimables assauts. Or, Berthier est à la veille de perdre la tête, et le fidèle Sahuguet, comme Bonaparte, succombera un jour aux embûches de Grassini.

Pour l'heure, Joséphine n'a rien à craindre : non seulement dans les lettres que, reparti sans elle, Bonaparte lui écrit, les « baisers brûlants » alternent toujours avec « l'amour sans bornes et la fidélité à toute épreuve », mais, craignant sans doute pour elle une dangereuse ambiance, il s'élève avec véhémence contre le relâchement des mœurs. Le 27 juillet, peu de jours avant Castiglione, il raille Murat qui expie sa brève liaison avec Mme Ruga, « déesse du bal », vitupère Mme Visconti qui trouble l'État-major, c'est-à-dire Berthier, et s'écrie : « Bon Dieu !... quelles femmes !... quelles mœurs !... » Or, tandis qu'il fait dire à son frère Joseph de rester fidèle à « sa Julie », Louis, qu'il garde avec lui comme aide de camp, est à la veille de faire à Brescia une conquête funeste. Durant cette campagne où les aventures abondent, seul, Bonaparte, faisant alterner la rédaction des ordres de bataille et des bulletins de victoires avec les lettres à sa femme, est incapable d'écouter les confidences d'une belle Italienne.

Lançant devant lui et la citoyenne Bonaparte ces airs de Piccini, de Païsiello, de Cimarosa qu'il préfère à toutes les mélodies françaises, la voix de Grassini le charme et l'émeut ; il l'applaudit, la complimente, et règle généreusement ses

cachets, mais la vanité de l'artiste et de la femme ne doit pas trop s'en glorifier, car ses vocalises les plus souples, ses notes les plus pathétiques ne sont pour lui qu'un accompagnement, une suite d'accords qui magnifient le *leit-motiv* de sa musique intérieure. Mieux elle chante et plus elle exalte en lui sa passion pour une autre.

Après Arcole, il revient à Milan, où Joséphine attardée à Gênes lui fait attendre cinq jours sa chère présence. Grassini profite-t-elle alors de sa fureur jalouse pour lui faire de nouvelles avances, jetant « pour l'attendrir des accents si touchants et si lyriques qu'elle convertit à la musique l'armée entière » ? C'est probable : mais, s'il admire la voix de contralto, puissante, bien timbrée et d'une égalité parfaite, s'il remarque ses yeux « longs, doux et languides qui s'ouvrent lentement et se remplissent de lumière à mesure que le sentiment fait vibrer les cordes vocales », s'il apprécie sa taille bien prise et son physique de tragédienne, auquel il ne peut rester tout à fait insensible, il reste fidèle à celle dont il soupçonne pourtant les récentes trahisons.

Joséphine revient de Gênes avec Gros, qui ne pourra peindre le visage du *Bonaparte à Arcole* qu'en faisant asseoir son modèle sur les genoux de la future Impératrice, seule capable de retenir quelques instants l'impatient général dans une immobilité relative. Elle donne le 10 décembre un bal auquel la cantatrice peut encore assister avant de gagner Venise, où l'appelle un engagement, sans avoir réussi à fléchir la constance du héros.

De Venise à Mombello

Construit depuis quatre ans, la Fenice, où Grassini reparaît dans *Issipile*, avec son vaste parterre, ses cinq étages de loges, ses deux mille places, ses fraîches peintures rehaussées d'or, et, au centre de la salle, face à la scène et drapée de velours, sa loge ducale, réservée au doge Manin, la Fenice est à cette époque la plus belle salle de spectacle de l'Italie. Mieux éclairée que la Scala de Milan, elle offre un imposant et chatoyant spectacle, car, en dépit de la guerre qui gronde à leurs portes, les Vénitiens, alléchés par le succès de Grassini et de Crescentini dans *Juliette et Roméo*, veulent juger par eux-

mêmes des progrès de leur *prima donna* de naguère, voir si, comme le prétendent certains, Crescentini égale Marchesi, et si Grassini vaut la Billington, considérée alors comme la première cantatrice d'Europe (1). Bien que cet opéra de Gaëtan Marinelli soit quelconque, l'accueil chaleureux fait aux deux artistes confirme le jugement des Milanais et prépare le triomphe qu'ils vont remporter dans *les Horaces et les Curiaces*, opéra sérieux de ce charmant Cimarosa que certains préfèrent à Mozart, mais qui répond modestement, à un peintre le mettant par flatterie au-dessus de ce génie : « Que diriez-vous d'un homme qui vous placerait au-dessus de Raphaël ? »

Donnant la réplique à Crescentini-Curiace, tandis que Babbini, Mongini et Carolina Maronesi tiennent les autres rôles, Giuseppina, dans Orazia, obtient un succès comparable à celui qui accueillit sa Juliette.

Elle devient une des reines les plus fêtées de ce carnaval, le dernier de la république patricienne, où la Venise voluptueuse et folle de Casanova et de Guardi, débordante de luxe, bruissante de rires et de guitares, agonise en beauté. Elle vit ces heures insouciantes et légères dont, un siècle durant, les eaux mélancoliques, les palais endormis, les dorures éteintes et les miroirs ternis garderont la nostalgie. Cantatrices, ténors, comédiens et danseuses y passionnent l'opinion, partout on les reçoit, partout on parle d'eux, ils sont une des gloires de la ville. Quelques années auparavant, une cantatrice portugaise avait reçu son portrait gravé avec cette date : « A Venise, l'année de la Todi. » Grassini, elle, ne donnera pas son nom à cette saison qui marque la fin d'un monde, mais, entourée de pressants hommages, elle écoute les adorateurs, car elle ne saurait être longtemps fidèle à un amant et moins encore à un souvenir.

Ce carnaval vénitien, ses masques, ses promenades en gondole, ses soirées à l'*Osteria del Salvago*, cet hôtel du Sauvage où elle joue à la bassette ou au pharaon jusqu'au petit jour, — car elle a ce défaut d'être une joueuse enragée, — ne lui

(1) Le 15 juin 1796, le général Sahuguet écrivait à sa jeune femme : « Je devais retourner ce soir à Bologne pour entendre l'opéra et lady Billington, qui est la première chanteuse de l'Europe, mais je vais partir pour une direction opposée. » Cette lettre et d'autres documents inédits concernant la Grassini m'ont été très aimablement communiqués par les descendants du général de Sahuguet d'Espagnac. (Archives du Mons-Vitrac, par Corrèze.)

font pourtant pas oublier Bonaparte. Le voudrait-elle que le bruit de la victoire de Rivoli et de la capitulation de Mantoue domine le fracas des applaudissements qu'on lui prodigue dans *Horace* et qu'on veut bien lui renouveler dans un *Télémaque dans l'île de Calypso* de Simon Mayer, où ce maître de Donizetti se montre inférieur à son futur disciple. Après les préliminaires de Léoben, les Pâques véronaises donnent, le 16 avril, le signal d'un soulèvement contre les Français qui, quinze jours plus tard, aboutira à la déclaration de guerre de Bonaparte au Doge. Mais Giuseppina, qui ne partage pas l'animosité des Vénitiens, retourne à Milan, où le général, après quatre mois d'absence, revient au début de mai pour s'installer le 19 au château de Mombello, à quatre lieues au nord de la ville, entre la route de Côme et celle de Varèse, patrie de la séductrice éconduite.

Celle-ci, pour fléchir Bonaparte, « s'efforce de rehausser l'éclat de ce printemps de 1797 à Milan et à Mombello par les merveilleux concerts qu'elle y donne ». Elle chante dans ce beau château, ancien fief des Arconati, où le général rassemble sa famille, à l'exception de Lucien en pénitence en Corse, pour célébrer le mariage de sa sœur Paulette avec Leclerc et faire bénir celui d'Élisa avec Baciocchi. Elle y retrouve en habituée Mme Visconti qui, plus heureuse qu'elle, a pu trouver en la citoyenne Bonaparte une confidente dévouée à ses amours avec Alexandre Berthier. Mais, gracieusement accueillie par Joséphine, qu'amuse le gazouillement formé sur ses lèvres par un français zézayé à l'italienne, elle ne peut s'entretenir seule avec le général qu'elle voudrait entraîner dans l'allée ombragée, propice aux déclarations, qui entoure le parc. Elle chante, reçoit un sourire de son idole, et, par cette route où chaque nuit voltigent des lucioles, repart comme elle était venue, emportant l'image d'un Bonaparte déjà entouré de respect dans cette Cour en miniature de Mombello.

Aventures napolitaines

Une autre Cour la réclame, une vraie, celle de Naples où règne en titre un Bourbon falot, et, en fait, la reine Caroline, sœur énergique de l'infortunée Marie-Antoinette. Caroline,

d'accord avec un de ses ministres, le marquis de Gallo, — diplomate de l'ancien régime que Grassini a pu entrevoir à Mombello, — vient d'arranger le mariage de son fils François avec sa cousine germaine, l'archiduchesse Marie-Clémentine. Au nombre des fêtes projetées à cette occasion figure la présentation au théâtre de San-Carlo d'un opéra nouveau de Cimarosa, *Artémise, reine de Carie*, dont le principal rôle est destiné à notre cantatrice par le compositeur, enchanté de son interprète vénitienne.

Tandis que l'Archiduchesse navigue dans l'Adriatique pour atteindre le royaume des Deux-Siciles, Grassini court la poste vers le golfe de Gaëte et vers Naples. Le 19 juin, la princesse débarque sur la côte orientale ; le 23, la Cour se transporte à Caserte ; et le 25, le mariage est célébré avec autant de pompe que le permettent des finances quelque peu délabrées.

Dans le vaste théâtre de San-Carlo, remis à neuf pour la circonstance, et où, sur six étages, se presse une foule en ses plus beaux atours, la jeune mariée, grande, bien faite, mais délicate de santé, vient assister aux débuts napolitains de Giuseppina, aux côtés de l'héritier du trône qui, ayant ratifié d'enthousiasme le choix de sa mère, se montre très empressé (1). Si, dans cette *Artémise*, l'inspiration de Cimarosa paraît inférieure à celle de ses *Horaces*, la cantatrice y est admirable et, en même temps que les Napolitains, elle séduit, elle aussi, un prince charmant : Auguste d'Angleterre.

Ce dernier, placé dans la loge du chevalier Hamilton, ambassadeur du Roi son père, aurait pourtant dû réserver son admiration pour la toute belle ambassadrice ; et Grassini peut être fière de capter les regards d'un homme assis auprès d'une *professional beauty* immortalisée par Romney et Mme Vigée-Lebrun, cette future lady Hamilton qui ne va que trop faire tourner la tête de Nelson. Elle réussit cet exploit, mais, moins heureuse que l'Archiduchesse viennoise dispensatrice, ce soir-là, des applaudissements, la petite fille de Varèse ne pourra, même s'il le souhaitait, épouser le prince qu'elle vient de charmer, car celui-ci est déjà marié et dans

(1) Il perdra sa femme, et d'une seconde union aura pour fille la future duchesse de Berry.

des conditions curieuses, évoquées l'an dernier outre-Manche.

Sixième fils du roi George III, Auguste, comte de Sussex, dont deux frères régneront à Londres, un troisième au Hanovre, et qui aura pour nièce la reine Victoria, avait le même âge que la cantatrice. Sorti de l'Université de Gœttingue, il avait vécu quatre ans à Rome, où il s'était épris de lady Augusta Murray, fille du comte de Dunmore, au point de l'épouser selon le rite catholique, le 3 avril 1793. Retourné avec elle en Angleterre et mal reçu par le Roi, il avait renouvelé son mariage, en décembre, à l'église protestante de Saint-George ; mais, en dépit de cette récidive, l'union avait été déclarée nulle et non avenue au mois d'août suivant. Le prince Auguste avait eu beau offrir à Georges III de renoncer à ses droits comme membre de la famille royale, à la condition que son mariage, suivi de deux naissances, ne serait pas troublé, le roi George avait été inflexible et le prince Auguste, désolé, était reparti pour l'Italie, où, grand amateur de musique, il espérait trouver un apaisement à ses peines.

Telle est la revanche que le hasard offre à la cantatrice : dédaignée hier par le général corse, la voici courtisée par une Altesse royale du camp adverse, prince intelligent et éloquent, qui brillera plus tard à la Chambre des lords. Flattée par la qualité du soupirant, et sachant, par une récente expérience, qu'il y aurait cruauté à prolonger les tourments d'un long siège, elle n'oppose à l'assaillant qu'une molle défense et se rend à merci ; mais elle n'est que momentanément éprise du prince Auguste et le lui fera bientôt voir.

Pour l'instant, elle se laisse vivre, adulée par une société brillante, aimable, aussi bien que par une population sympathisante (car mélomane) de pêcheurs et de lazzaroni, qui joue parfois du couteau, mais ne parle de se révolter que si, la glace menaçant de manquer, elle risque de ne pouvoir ajouter le sorbet de trois sous, indispensable dessert d'un été torride, à ses *spaghetti* séchant au carrefour, à cheval sur un bâton. Comme tous les Napolitains, en cette saison, Grassini se couche de midi à quatre heures, puis monte à la fin de l'après-midi en voiture pour l'indispensable promenade à la *Chiaja*, où il est de bon ton de se faire voir, et où trois ou quatre cents calèches, tirées par de petits chevaux, promènent les dames au bord de la mer.

En croisant l'équipage de la cantatrice, on parle de ses succès et de la faveur que lui témoigne son princier *sigisbeo*, avec lequel elle court les magasins et a fait maintes fois cette promenade à la grotte de Pausilippe qui est le but des amoureux. Avant que la nuit ne la ramène au théâtre San Carlo, quittant la *Chiaja* où les voitures circuleront jusqu'au petit jour, elle rend visite à Cimarosa qui lui chante avec un art consommé l'air dont son entrée bruyante vient d'interrompre la composition, elle manque Païsiello qui est en voyage, et va voir le vieux Piccini qui est morose : ruiné par la Révolution française et revenu à Naples, il est mal vu de la Cour et de la ville, parce que sa fille a épousé un Français.

La visite de la prima donna réconforte le vieux maître. Inspiré par sa voix et pensant rentrer en grâce par l'intermédiaire d'une aussi belle interprète, l'ancien rival de Gluck compose pour elle une cantate qu'elle chantera à la Cour. Hélas ! la reine Caroline, repoussant l'œuvre de Piccini, lui préfère celle d'un de ses jeunes disciples. Grassini, indignée par cette injustice, communique son ressentiment à son auguste protecteur et celui-ci, convoquant dans son hôtel une société nombreuse, fait chanter à Giuseppina la cantate écartée par la Reine, et qui provoque des applaudissements frondeurs portés par l'écho jusqu'au Palais Royal. En prenant parti pour le musicien disgracié, la cantatrice fait montre d'un réel courage, car on chuchote d'étranges histoires sur la cruauté de Caroline. Pourtant ce ne sont ni les perfides élixirs ni le ressentiment de la Reine qui vont faire courir un danger mortel à Grassini, mais la jalousie motivée du prince britannique.

Un drame dans la baie de Naples

Le 13 août, elle crée un nouvel opéra de Joseph Curci, *Gonzalve de Cordoue*, d'une « longueur et d'une monotonie insupportable », et qui ne se maintient sur l'affiche du Théâtre San Carlo que grâce à son art et à celui de ses partenaires : le célèbre ténor David et le sopraniste Mattucci. A ce moment arrive à Naples un Parisien de bonnes manières, ancien secrétaire de Madame, qui ayant fait jouer avec succès à la Comédie-Française un *Marius* avant la Terreur, a émigré

et compose maintenant une tragédie sur les *Vénitiens*. Cet Antoine-Vincent Arnault vient d'ailleurs de Venise par Corfou où l'a envoyé Bonaparte. Ce dernier lui a-t-il vanté le talent de Grassini ? Il ne le dit pas dans ses *Souvenirs*, mais dès son arrivée il court l'applaudir, frappe à la porte de sa loge, est introduit et lui plaît. Il évoque pour elle les hôtes de Mombello, où, peu de jours après le passage de son interlocutrice, il a été plusieurs fois reçu, où il a longuement causé avec le général et où il a dîné à côté de sa sœur Paulette. Il lui expose pourquoi la Billington l'a bien déçu, voici deux mois, à Venise, et combien il regrette d'y avoir vu les *Horaces* sans elle. Égayée par cet aimable visiteur qui lui parle de son Bonaparte, la *prima donna* l'invite à revenir et Arnault, enthousiasmé par cette « ravissante créature » dont nous savons déjà qu'il la trouve unique, reconnaît volontiers qu'il ne s'en prive pas et qu'au théâtre Saint-Charles le meilleur du spectacle est pour lui dans la loge de Grassini : « J'allais la voir toutes les fois qu'on donnait *Gonzalve*, dont je n'ai manqué aucune représentation, mais que je n'ai été voir, lui, qu'une seule fois. »

Le prince Auguste prend-il ombrage de la cour que fait à sa Dulcinée ce beau parleur de trente ans, jouissant déjà d'une réputation littéraire, appartenant à une nation en guerre avec la sienne, et assidu au point qu'au retour d'une excursion nocturne, Arnault avouera n'être sorti de sa rêverie qu'au théâtre, « où je revis pour la dixième fois *Gonzalve de Cordoue* que je n'entendis pas plus qu'à l'ordinaire » ? La supposition est permise, car Arnault ne soufflera mot de l'aventure où la jalousie du prince va entraîner la cantatrice et qu'il n'a pu ignorer (1). Mais, en pareille matière, toute affirmation serait hasardeuse, car, en cette aimable capitale, les adorateurs de la cantatrice sont nombreux et sa constance quelque peu incertaine.

Quoi qu'il en soit, Son Altesse royale, elle, n'en est plus aux suppositions et possède de pénibles certitudes. Avec une froideur toute britannique, elle prépare sa vengeance et, à l'issue d'une représentation, convie son insoucieuse infidèle à une promenade nocturne sur la baie de Naples où une belle

(1) Même si elle a été postérieure à son départ de Naples, au début de septembre 1797.

nuit d'été promet un peu de fraîcheur aux passagers de l'esquif. « Au moment où ils voguaient tous deux paisiblement *al chiaro di luna* qui venait éclairer le beau visage de la sirène étendue mollement comme un serpent amoureux, écrira Scudo, elle fut saisie tout à coup par des mariniers vigoureux qui la jetèrent à la mer. » Ce sombre drame pouvant paraître le fruit d'une exagération napolitaine, il faut donner la parole à l'Altesse coupable, qui, trente ans plus tard, en relatant son forfait au chanteur Lablache, sans en manifester d'ailleurs le moindre remords, en donnera l'épilogue :

— Ce démon de femme savait nager, elle se sauva, vint me retrouver le lendemain, plus séduisante que jamais et me fit chèrement payer la leçon de natation que je lui avais donnée.

Tandis que Grassini poursuit sa carrière, elle apprend que Bonaparte, ayant signé la paix, a quitté Milan pour Paris à la mi-novembre et, un mois plus tard, que la révolte de Rome et l'assassinat de Duphot ont obligé son frère Joseph, ambassadeur de la République, à regagner la France, ce dont on se réjouit à Naples. Mais la joie des Napolitains est éphémère et, en février suivant, la proclamation de la République romaine et le retour des Français dans la Ville éternelle font renaître leurs craintes.

A la fin de mai, la cantatrice entend dire que le général s'est embarqué à Toulon pour une destination inconnue, emmenant le cher Arnault qui s'arrête à Malte et n'atteindra pas l'Égypte. Peut-être sur l'*Orient* ont-ils parlé d'elle en passant à la hauteur de Naples ? Mais, maintenant que le vainqueur d'Arcole n'est plus à craindre, la reine Caroline s'apprête à intervenir contre les Français. Pressentant l'imminence du conflit, Grassini, qui a signé un engagement pour l'automne à Ferrare, a quitté Naples, comme le prince Auguste, lorsque les valeureuses troupes de la Reine, marchant sur Rome, s'en emparent, pour être d'ailleurs reconduites quinze jours plus tard dans leur capitale par les soldats de Championnet.

Après la *Stagione dell' autunno* où elle chante à Ferrare, Giuseppina, à la fin de décembre, se rend à Venise, où elle retrouve le prince Auguste, et est triomphalement accueillie à la Fenice dans ce rôle d'Orazia où l'on veut, avant tout

autre, la revoir. Elle chante ensuite *la Mort de Sémiramis* de Nasolini, en ce début de l'année 1799 où le bruit va courir avec persistance en Italie que Bonaparte est mort en Égypte. Cette rumeur rend courage aux Autrichiens qui, au printemps, refoulent les Français hors d'Italie. Grassini regrette-t-elle de voir se perdre le fruit des victoires de son héros ? Pleure-t-elle sa mort ? Sait-elle, qu'instruit en Égypte, par Junot, des infidélités de Joséphine, il s'y montre alors plus accueillant envers une petite modiste blonde de Carcassonne, mariée à un de ses officiers, qu'il ne l'a été pour sa beauté brune de Lombarde ? C'est douteux. Elle ne l'a certainement pas oublié, car, même supposé mort, on parle encore souvent de lui ; elle prend peut-être un air mélancolique quand son nom est prononcé devant elle ; mais une *donna* de son éclat est si entourée, si adulée, qu'elle ne peut se complaire en stériles regrets. En cette même année, elle chante encore à Venise la *Zénobie à Palmyre* d'un disciple prématurément disparu de son vieil ami Piccini, réfugié maintenant à Paris, et crée un nouvel *Alceste* de ce Portogallo dont elle a été naguère l'interprète à Milan.

Soudain on apprend le retour d'Égypte. Les uns le nient, d'autres prétendent que le général défunt a été remplacé par un sosie, mais l'accueil fait par les Parisiens au revenant ne peut laisser longtemps Grassini dans le doute. L'annonce du 18 Brumaire et l'avènement des Consuls raniment en elle ses sentiments de Milan. Maintenant qu'il a échappé aux périls de l'Afrique et de la Méditerranée dont les navires anglais sont maîtres, elle sait qu'avec ses yeux perçants et cette autorité brusque qui l'a déconcertée à Mombello, il est capable d'étonner encore l'Europe. Rentrée à Milan, où le prince Auguste ne l'a pas suivie, elle évoque son arrivée, voilà quatre ans par une Pentecôte ensoleillée ; mais quelle chance peut-elle avoir maintenant d'approcher un chef de gouvernement dont la capitale est si loin derrière les Alpes ?

Bonaparte retrouvé

Les Milanais qui lisaient, en ce mois de mai 1800, les gazettes, savaient bien que Masséna était assiégé dans Gênes et que d'autres Français se battaient en Allemagne contre

les Autrichiens. Ils suivaient même les opérations avec intérêt, car nombreux étaient les mécontents : les Autrichiens, à qui on reprochait d'avoir coupé tous les arbres, persécutaient aussi les hommes, ceux du moins qui avaient, de près ou de loin, participé à cette première République cisalpine établie sous l'égide des Français. Mais comment les mieux avertis pourraient-ils deviner que l'armée de réserve qui s'entraîne, près de Dijon et que des caricatures italiennes représentent comme une troupe de loqueteux, s'apprête à fondre sur la Lombardie ?

Parti de Paris le 6 mai, tandis que Piccini agonise à Passy, Bonaparte franchit le Mont Saint-Bernard et, trois heures après Murat, par la porte orientale, entre le 2 juin à Milan, où, tant le mouvement a été brusque, l'on n'a su que vingt-quatre heures avant leur entrée que les Français étaient en Italie.

Grassini, toute saisie qu'elle soit, et surprise de le revoir sans ses cheveux embroussaillés, n'est pas de celles à qui l'on peut faire croire « que ce n'est pas lui mais un de ses frères » ; elle l'a reconnu et partage l'enthousiasme suscité par son entrée, malgré un temps orageux qui fait regretter le clair soleil et l'air léger de 1796.

Cette différence entre l'an IV et l'an VIII ne sera pas, heureusement pour elle, la seule. Tous ses espoirs de conquête renaissent. L'aplomb de ses vingt-sept ans, sa beauté intacte et mieux épanouie (1), l'autorité que lui donnent cinq années de victoires sur les planches, où, interprétant des reines ou des cavaliers, elle a pris un air altier et décidé, la fierté d'avoir régné sur le cœur d'une Altesse royale, telles sont les armes dont elle dispose maintenant. Mais elle sait que la plus efficace auprès du héros sensible à la musique vocale, « le seul art où il porte un goût particulier et personnel », est sa voix ; aussi, dès le lendemain de l'arrivée, elle improvise pour lui un concert où elle chantera les mélodies les mieux faites pour lui plaire et l'émouvoir.

Ce concert a lieu le 3 ou le 4 juin, à la Scala. Entrée en

(1) F. Masson la prétend déjà alourdie ; or, J. de Norvins, la voyant de près, un mois plus tard, dit d'elle : « Mme Grassini, si belle et si jeune alors. » Et Stendhal, combattant alors en Italie, écrit d'elle : « L'actrice la plus séduisante et la plus célèbre de l'époque. »

scène, elle cherche, par delà les feux de la rampe, au-dessus de la masse du parterre que pointillent les taches claires des visages masculins, la haute loge d'honneur qui, face à elle et au-dessus de l'entrée du parterre, interrompt sur deux étages la succession des alvéoles de cette vaste ruche, mieux éclairée maintenant. Elle y voit ce Consul au teint clair, aux joues moins creuses, qui, assis à côté de Berthier de quinze ans son aîné, lui semble, sous ses cheveux courts, aussi jeune et plus beau qu'avec son visage olivâtre et ses mèches pendantes de l'an IV. Donnant la réplique à Marchesi, puis seule, elle chante les yeux levés vers cette loge que sa voix de contralto, sonore et pleine, frappe de plein fouet ; elle lance ses vocalises dont Crescentini lui a révélé un secret qu'il tient lui-même des plus célèbres sopranistes du XVIII[e] siècle, et dont l'artifice disparaît, tant elle y est rompue et tant son exaltation la porte.

Est-ce ce jour-là, ou au concert du 20, qu'elle clame les couplets enflammés de *la Marseillaise* comme *una Bacchante inebriata?* dira un Italien. Qu'importe! elle est déjà une bacchante, ivre de l'enthousiasme d'un peuple libéré et du désir de plaire à son héros.

Ces incomparables accents, la beauté tragique de la cantatrice qui arrachent aux spectateurs des applaudissements qu'ils voulaient réserver au Consul, l'évocation par cette voix inoubliable des souvenirs de la première campagne d'Italie, tout se ligue pour toucher le cœur du conquérant. Son amour pour Joséphine, infidèle pardonnée, n'est plus suffisant pour être exclusif.

Après le concert, Bonaparte félicite l'artiste qu'il a fait appeler et, daignant enfin comprendre les mots qu'elle balbutie et un gazouillis d'oiseau dont il sait depuis longtemps la chanson, accepte l'hommage de la femme...

Le 5 juin, au matin (1), Berthier, commandant en chef de l'armée d'Italie, entrant dans la chambre du Premier Consul chez lequel il vient aux ordres, y retrouve la cantatrice. Bonaparte, dont l'humeur est excellente, lui tire les cheveux, l'appelle plaisamment « mon fils » comme il le fait

(1) 16 prairial, donc le lendemain ou le surlendemain du concert.

dans ses meilleurs jours et le prie de partager leur déjeuner. On le met au courant de la décision que vient de prendre son hôte : celle de faire paraître leur jolie convive devant les Parisiens auxquels un concert comme celui de la veille fera, mieux que tous les ordres du jour, comprendre l'allégresse des Italiens libérés et l'importance de ses victoires. Mais il convient de préparer l'opinion et de ménager les susceptibilités de l'épouse restée à Paris. Tous deux s'y emploient en rédigeant le Bulletin de l'Armée du 16 prairial qui, relatant l'occupation de Crema et la promesse de fidélité de l'épiscopat et du clergé lombard, se termine par ces lignes piquantes :

« Le peuple de Milan paraît très disposé à reprendre le ton de gaieté qu'il avait du temps des Français. Le général en chef et le Premier Consul ont assisté à un concert qui, quoique improvisé, a été fort agréable. Le chant italien a un charme toujours nouveau. La célèbre Billington, la Grassini et Marchesi sont attendus à Milan. On assure qu'ils vont partir pour Paris pour y donner des concerts. »

Malgré la créance que tout bon citoyen doit accorder à un document officiel, on aurait tort de se fier entièrement à celui-là. Mme Billington, qui sera un jour la redoutable rivale de Grassini, existe bien ; elle s'appelle en réalité Élisabeth Weichsell, étant née en Angleterre de parents allemands la même année que Bonaparte, si on veut bien croire l'âge qu'elle se donne ; douée d'une admirable voix de soprano, elle a été formée par le plus jeune fils de J.-S. Bach, et par John Billington, son premier mari, prématurément mort d'indigestion ; elle a brillé à Londres, à Paris et en Italie, où elle a épousé en secondes noces, voici trois ans, un Français, M. de Felessent, fournisseur aux armées de la République. Qu'elle souhaite chanter à Milan et y soit attendue, la chose n'est pas impossible, mais, en ce qui concerne Marchesi et Giuseppina, le document officiel ne peut être pris au sérieux : tous deux sont déjà à Milan.

Constant, nouveau valet de chambre du Premier Consul et mémorialiste relativement véridique, nous conte même comment, ce jour-là ou le lendemain, probablement jaloux

de la faveur manifestée par le public et le vainqueur à sa jeune camarade, Marchesi, resté favorable aux Autrichiens, et surtout aux Viennoises férues de son talent, va provoquer un esclandre. Bonaparte l'ayant convoqué, « le musicien s'était fait prier pour se déranger ; enfin, il s'était présenté, mais avec toute l'importance d'un homme qui se croit blessé dans sa dignité. Le Premier Consul l'ayant fort poliment prié de chanter un air, il avait répondu par ce mauvais calembour, débité avec impertinence :

— Signor Zénéral, si c'est oun bon air qu'il vous faut, vous en trouverez oun excellent en faisant oun petit tour de zardin. »

L'ayant mis à la porte sur-le-champ et gardé quelques heures au « violon », le Consul le retrouvera souple et souriant après Marengo.

Pour l'heure, « le chant italien a un charme toujours nouveau » pour Bonaparte, celui de Giuseppina s'entend, à laquelle il consacre tous les instants que lui laissent les opérations militaires. Elle chante pour lui chaque jour et susurre à son oreille de tendres confidences jusqu'à des heures avancées de la nuit.

Il en fut ainsi pour le plus grand embarras de Bourrienne, secrétaire du Consul, dans celle du 7 au 8 juin. Murat, chargé de l'occupation de Plaisance, ayant intercepté un message de l'ennemi annonçant que Masséna a signé la capitulation de Gênes et niant la présence de Bonaparte en Italie, le fait porter à franc étrier à Milan par un courrier qui, à trois heures du matin, le remet à Bourrienne. Celui-ci traduit la dépêche, en saisit toute l'importance, mais hésite à déranger son maître attardé avec la cantatrice. L'embarras du secrétaire est extrême ; il hésite, mais se souvenant que « les intentions de Bonaparte étaient que je ne respectasse jamais son sommeil pour une mauvaise nouvelle, mais que pour une bonne je le laissasse dormir », il finit par se décider :

« J'entrai, écrit-il, vers les quatre heures du matin chez le Premier Consul que je fus obligé de secouer légèrement par le bras pour l'éveiller... Je lui lus la dépêche ; il me dit d'abord, tant il était surpris de cette nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas :

— Bah ! vous ne savez pas l'allemand.

« Mais à peine eut-il dit cette plaisanterie qu'il se leva. » « Mme Grassini fut réveillée comme lui », ajoutera-t-il en précisant les détails de cette nuit qui allait interrompre l'idylle de Giuseppina (1).

Dès huit heures, les ordres dictés par le Consul pour parer aux conséquences possibles de la prise de Gênes sont expédiés ; lui-même se rend sous la pluie à Stradella dans cette journée du 8, où, après un labeur écrasant, il revient à Milan.

Est-ce pour y passer une nuit réparatrice ? Est-ce pour de tendres adieux ? Qu'importe ! Le lendemain matin, avant de quitter la ville, songeant tout à coup à Joséphine qu'il néglige depuis plusieurs jours, il lui écrit cette lettre qui, par le contraste qu'elle offre avec celles de l'an IV, est un éloquent aveu de ses nouveaux sentiments :

Milan, 13 prairial an VIII.

« Je suis à Milan, très enrhumé, je ne sors pas de la pluie ; je l'ai eue sur le corps pendant quelques heures. Je ne t'engage pas à venir ici Je serai de retour dans un mois ; j'espère que je te retrouverai bien portante. Je vais partir pour Pavie et la Stradella. Nous sommes maîtres de Brescia, de Crémone et de Plaisance. Mille choses tendres. Murat se comporte fort bien.

« Bonaparte. »

« Ne viens pas... Mille choses tendres... », c'est ce qu'il écrira sept ans plus tard de Varsovie quand Mme Walewska sera auprès de lui ; mais, rédigé à Milan, où dans des lettres délirantes il suppliait naguère sa femme de le rejoindre, et faisant suite à cette phrase affectueuse écrite d'Ivrée, à la veille d'entrer à Milan : « J'espère dans dix jours être dans les bras de ma Joséphine qui est toujours bien bonne quand elle ne fait pas la *civetta* (2) », ce froid message est caractéristique. Il atteste son attachement pour cette autre Joséphine, dont le prénom lui rappelle l'épouse dont il redoute maintenant la venue.

(1) Bourrienne. Tomes IV, p. 167, et VI, p. 282.
(2) Allusion aux parfums dont il avait horreur.

Marengo

Tandis que Grassini, instamment priée d'être discrète, attend une semaine le retour de son nouveau protecteur, on aimerait à connaître ses pensées. Après une conquête si longtemps attendue, sa nature exubérante lui permet-elle de garder un secret qui ne lui cause aucune honte, mais de la fierté ? Nul n'oserait l'affirmer. Ambitieuse et songeant au pouvoir que Mme Visconti exerce sur ce Berthier, confident de ses amours, estime-t-elle que le sien ne saurait être moindre ? Très éprise, elle redoute certainement les dangers d'une campagne qu'on suit anxieusement à Milan.

Ses craintes prennent fin le 16 au matin, car, après les bruits de la veille, voici la certitude qu'apporte une affiche signée du président de la municipalité, Marliani, et qu'on placarde sur les murs de Milan : « Attendu la victoire obtenue, l'armistice conclu, et l'arrivée en cette ville du célèbre héros et libérateur de l'Italie, *Bonaparte*, l'administration municipale invite tous les citoyens à une illumination générale de la ville pour ce soir. Le grand théâtre de la Scala sera aussi illuminé. L'armistice sera publié prochainement. »

Giuseppina peut se réjouir, car, l'avant-veille, au cours d'une bataille sanglante où Desaix a péri, le vainqueur a échappé aux boulets de Marengo.

Elle va d'ailleurs avoir une autre joie : celle de constater que l'attachement du héros lui demeure acquis. S'adressant du champ de bataille aux Consuls, Bonaparte a écrit, le 15 : « Je serai bientôt à Paris » ; le 16 au soir, il entre dans Milan en fête et illuminée; le 17 au matin, il écrit à Masséna : « J'arrive à Milan et je suis un peu fatigué » ; ce jour-là, ayant signé l'armistice et pressé de regagner la France, il met sur pied, en quatre arrêtés et dix-neuf articles, la nouvelle République cisalpine. Or, le lendemain matin, 18 juin, cette besogne essentielle terminée, il écrit à ces mêmes consuls : « A la nouvelle du débarquement de Quiberon, j'allais me rendre droit dans la Vendée ; mais les nouvelles que je reçois du rembarquement retardent mon départ de quelques jours. » L'accueil passionné de Grassini, le 17, a-t-il contribué pour une part à cette prolongation de séjour ? On n'en saurait douter.

Alors qu'il est profondément affecté par la perte de Desaix (1), la voix de la cantatrice et la douceur de la femme s'unissent pour bercer son chagrin. Quand, vieillissante, elle dira : « Il a reposé sa tête sur ma poitrine comme un petit enfant » (2), elle fera vraisemblablement allusion à ces lendemains de Marengo où, épuisé d'un immense labeur, trempé sinon transi, dégoûté de l'hécatombe, il peut s'abandonner entre ses bras.

C'est à ces heures où le cœur inconstant de Grassini sut être tendre, maternel peut-être, qu'il faudra songer plus tard... au moment des moins pardonnables égarements.

Au Palazzo Reale de Milan

Durant cette pluvieuse semaine de répit que Bonaparte s'accorde à Milan auprès de la *prima donna assoluta*, celle-ci joue à merveille son rôle de consolatrice. Au *Palazzo reale*, ancien palais des ducs de Milan, rebâti sur les plans de Piermarini, ayant façade sur la place du célèbre Dôme et où le Premier Consul vient de s'installer, elle est à demeure, mais confinée dans les appartements particuliers. A l'encontre de Mme Fourès que Bonaparte avait affichée en Égypte, il dissimule Grassini et seuls les intimes connaissent sa présence sous le toit du Consul qui leur enjoint de ne pas ébruiter cette nouvelle aventure. Bourrienne, boudant la jolie commensale de son ancien condisciple, déclare sans galanterie : « Il m'est arrivé plusieurs fois de prendre le thé, moi, troisième, avec elle et Bonaparte, dans la chambre du Général, ce qui ne m'amusait pas plus qu'il ne faut. »

Pour distraire le Premier Consul, Grassini a son verbiage et ses propos enjoués auxquels il prend un vif plaisir, car elle ne manque pas de verve et son accent zozottant a de la drôlerie. Mais elle dispose aussi de son gosier de rossignol ; alors, elle lui chante tout son répertoire, et le secrétaire dépité ajoute : « La voix de Mme Grassini le ravissait ; si le soin

(1) « Je suis, écrit-il, dans la plus profonde douleur de la mort de l'homme que j'aimais et que j'estimais le plus. » Et, dans le *Bulletin* de la bataille : « Lorsqu'on vint, au milieu du plus fort du feu, annoncer au Premier Consul la mort de Desaix, il ne lui échappa que ce seul mot : « Pourquoi ne m'est-il pas permis de pleurer ? »

(2) Antoine Cipollini, *il Mondo artistico*, Milan.

impérieux des affaires le lui eût permis, il l'aurait écoutée chanter des heures entières avec délices. »

Si l'on organise à la Scala un grand concert en l'honneur du vainqueur, c'est encore elle qu'il entendra devant une salle enthousiaste, alternant avec Marchesi, rentré en grâces, et dont le Consul serre amicalement la main, après l'avoir complimenté.

Pourtant, il faut se préparer à gagner Paris, où le succès de ce nouveau concert confirme Bonaparte dans son projet de la faire entendre au public ; il faut aussi prendre des mesures pour que personne ne trouve à gloser sur l'arrivée simultanée du vainqueur de Marengo et de cette voyante citoyenne de la République cisalpine. L'occasion est fournie par le programme des fêtes qu'on y projette pour le 14 juillet et qu'apporte un numéro du *Moniteur* parvenu à Milan le 20 juin. Aussitôt, Bonaparte esquisse un plan d'une stratégie hardie qu'il expose le lendemain matin à Berthier, revenu de Tortone où il était la veille, et qu'on a attendu, car son concours est nécessaire. Ce petit conseil de guerre, tenu au cours d'un déjeuner où Grassini est encore en tiers, aboutit à la rédaction de deux lettres assez curieuses.

Voici la première, pompeusement adressée « au Citoyen Général, commandant en chef l'armée de réserve à Milan » :

Milan, 2 messidor an VIII
(21 juin 1800).

« Je vous prie, Citoyen Général, d'inviter deux des meilleurs virtuoses d'Italie à se rendre à Paris pour y chanter un duo en italien à la fête du 14 juillet. Vous leur ferez donner ce qui leur sera nécessaire pour leur voyage, et le ministre de l'Intérieur, auquel vous les adresserez, les traitera d'une manière conforme à leur mérite et les indemnisera de ce qu'ils auraient gagné en Italie.

« Bonaparte. »

Cette lettre, qui donne à Berthier le soin de procéder à un choix fixé d'avance, n'est destinée qu'à compléter et à accompagner la seconde « au citoyen Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur » :

Milan, 2 messidor an VIII
(21 juin 1800).

« Je vois dans *le Moniteur*, Citoyen Ministre, le prospectus de la fête du 14 juillet... Vous trouverez ci-joint copie d'une lettre que je viens d'écrire au général en chef Berthier. Je désirerais que ces deux virtuoses exécutassent, avec des chœurs, un morceau italien que vous feriez composer sur la délivrance de la Cisalpine et de la Ligurie et la gloire de nos armées. C'est un supplément à faire à votre prospectus.

« Le général Berthier m'informe qu'il compte envoyer ou Mme Billington, ou Mme Grassini, qui sont les deux plus célèbres d'Italie. Faites donc composer un beau morceau avec une bonne musique. Le ton de voix de ces actrices doit être connu des compositeurs italiens.

« Bonaparte. »

Point n'a été besoin d'attendre longtemps la réponse de Berthier, qu'une largeur de table sépare du Consul, et ce général, nouveau Pâris, n'a pas l'embarras du choix entre les deux virtuoses ; la pauvre Mme Billington, mise encore une fois en avant pour rendre moins voyant le nom de sa rivale, n'a aucune chance d'être du voyage. A sa place, ce n'est pas le vaniteux Marchesi qui partira, mais le ténor Éliodore Bianchi, gentil camarade qui a chanté *Juliette et Roméo* avec Giuseppina, voilà quatre ans, à Milan.

Ces deux lettres, dont tous les termes ont été pesés, justifient le voyage de la *prima donna*, non seulement auprès de Joséphine, mais aussi auprès du public ; elles lui assureront un accueil « conforme à son mérite » et un traitement qui « l'indemnisera de ce qu'elle aurait gagné en Italie ». Grassini a lieu d'être satisfaite de sa journée et le Consul de son plan. D'ailleurs, il ne perd pas de vue les fêtes projetées et, faisant partir le lendemain Eugène de Beauharnais, témoin gênant, avec la moitié de sa garde et les drapeaux pris à Marengo de façon qu'ils soient à Paris pour le 14 juillet, il écrit aux Consuls : « Il est nécessaire de s'étudier à rendre cette fête brillante et d'avoir soin qu'elle ne singe pas les fêtes qui ont eu lieu jusqu'à ce jour. Les courses de chars pouvaient être très bonnes en Grèce où l'on se battait sur des chars ;

cela ne signifie pas grand chose chez nous. » Evidemment, la Muse de la République cisalpine aura plus d'actualité.

Reste la question du voyage. Si distrayante que soit sa compagne, le Consul ne peut songer à lui faire partager sa voiture sans exciter la malignité publique ; d'autre part, il souhaite que Giuseppina soit bien pourvue en véhicules, postillons, courriers et relais. Elle voyagera donc avec Berthier que son dévouement, ses quarante-cinq ans et son amour pour Mme Visconti rendent un chaperon plus sûr que l'un de ses jeunes aides de camp : Duroc, Bessières, Lauriston, ce glorieux balafré de Lacuée ou même Rapp et Savary, en deuil de Desaix. Berthier, en outre, saura veiller à la discrétion de sa compagne de route, qui ne serait pas fâchée d'ébruiter un secret auquel Bonaparte attache tant de prix.

Déjà, par sa faute sans doute et malgré les précautions prises, son aventure commence à se savoir à Milan et, dans un moment où la République cisalpine chassant les fonctionnaires nommés par l'Autriche fait peau neuve, parents et amis de la cantatrice lui font parvenir placets ou demandes d'emploi, qui, estiment-ils, doivent aboutir plus sûrement par sa gracieuse entremise que par les voies hiérarchiques et lentes de l'Administration. Elle, heureuse de rendre service et point mécontente de faire montre de son récent crédit, ne rebute pas les solliciteurs qui la relanceront en France. Bonne fille, elle n'a garde d'oublier ses nombreux frères, et, Bonaparte ayant donné à Bourrienne « l'ordre de remettre à Mme Grassini de l'argent pour se rendre à Paris », on peut croire qu'elle pense à son père, Antoine, pourvu grâce à elle d'un emploi officiel à Milan où, douillettement retraité et pensionné, il deviendra octogénaire.

La joie de gagner la capitale où son consul est roi la console de quitter l'Italie et ce palais où elle a vécu des heures heureuses. Les souvenirs qu'y laisse Bonaparte ne sont pas moins favorables : « Mon intention, écrit-il, est de conserver le logement que j'ai occupé, meublé tel qu'il est. » Espère-t-il y revenir un jour avec elle ou est-ce pour en imposer à l'ennemi ? Il garde en tout cas un bon souvenir de cette nouvelle demeure milanaise dont la cantatrice a été la bonne hôtesse. Il l'agrandira et l'embellira de fresques commandées au chevalier Andrea Appiani, qui fera également

le portrait de Grassini et ceux de Napoléon et de Joséphine.

Mais il faut se séparer. Le 25 juin, il écrit à Masséna qui prend le commandement en chef de l'armée : « Je pars pour me rendre à Paris. J'irai coucher ce soir à Verceil. Berthier se rend à Turin pour organiser le Piémont. » Destinations différentes en apparence, qui comportent un itinéraire initial commun et, peut-être à Verceil, ce soir-là, nos voyageurs dînèrent-ils encore une fois ensemble. Mais le lendemain, à Turin, où Bonaparte ne fit qu'une rapide visite à la citadelle, Grassini put voir sa voiture prendre la route de Lyon et fut réduite à la société de Berthier.

Le 29, quittant Lyon, Bonaparte écrit à ce dernier de rester encore quatre ou cinq jours à Turin pour y attendre Brune. Espère-t-il que la cantatrice, retardée, elle aussi, n'arrivera pas avant lui à Paris où il peut craindre ses bavardages ? En ce cas, sa lettre parvient trop tard, Grassini est déjà partie et sera dans la capitale le 3 juillet (13 messidor). Ce jour-là, attelée de huit chevaux, ayant brûlé les étapes de Lyon à Dijon, perdu une roue et versé avant Sens, la voiture consulaire s'arrête dans la cour des Tuileries à deux heures et demie du matin.

A Paris. — *Chez Talleyrand et aux Invalides*

Après une semaine « d'une impatience presque séditieuse », le peuple de Paris, éveillé dès l'aurore le 13 messidor par une prodigieuse rumeur, se met en marche sur les Tuileries pour interrompre par ses vivats le bref sommeil du libérateur. Pour son arrivée, Grassini tombe sur une journée d'exceptionnelle allégresse et elle a d'autant plus de raisons de se réjouir qu'elle doit participer elle-même aux fastes de ce retour triomphal : M. de Talleyrand lui demande d'être l'étoile du concert qu'il organise pour le soir même en son hôtel de la rue du Bac.

Quand on se souvient qu'il y avait princièrement reçu l'épouse du général Bonaparte à l'époque où le pouvoir de ses charmes était absolu, ce choix du citoyen ministre des Relations extérieures est significatif. Déjà informé de ce que Joséphine ignore encore, et voulant plaire au maître du jour, Talleyrand choisit la cantatrice comme principale attraction

d'une réunion, « chef-d'œuvre de tact, d'à propos et de politique », dira malicieusement J. de Norvins invité à cette soirée.

« Ses salons, ajoute-t-il, présentèrent au Premier Consul l'élite de tous les ordres de la société, hommes politiques, littérateurs, artistes, militaires, vieux seigneurs, nouveaux riches, etc., de sorte que, sous la rubrique d'un *concert*, Bonaparte se trouva recevoir l'hommage de la représentation la plus distinguée de la nation. Aussi se plut-il très visiblement à reconnaître l'intention de son ministre par l'accueil bienveillant et, je dois le dire, accompagné d'une sorte de coquetterie, qu'il fit à un assez grand nombre de personnes dont plusieurs le voyaient pour la première fois. Cette soirée fut pour lui l'occasion d'une conquête de plus sur l'opinion de la France. Mme Grassini, si belle et si jeune alors, ainsi que sa voix, y représentait l'Italie heureuse et éprise de son libérateur. » Ainsi, pour ses débuts à Paris, la cantatrice avait un parterre de choix et cette infraction au programme établi pour elle à Milan ne semblait pas trop mécontenter son seigneur et maître.

Ce dernier pourtant, malgré son goût très vif pour cette « voix miraculeuse » qui vaut à la cantatrice le surnom de *Dixième muse*, tient, pour ménager Joséphine, au secret que ses aides de camp et Talleyrand lui gardent comme Fouché, dont on peut être sûr qu'il en est déjà informé. Par Berthier ou par Junot, qui sont les intermédiaires des amoureux, il lui fait installer une petite maison 762, rue Caumartin, où parfois le soir, ayant discrètement quitté les Tuileries, vêtu d'une redingote couleur de muraille et suivi d'un seul garde du corps, il vient en fiacre retrouver la jeune femme et écouter son amusant babil. Pour ce qui est de son chant, il a d'autres occasions moins clandestines de l'entendre.

Le 25 messidor, ex-14 juillet, à 11 heures, tandis que le Premier Consul procède, sur la place de la Concorde, à la pose de la première pierre d'une Colonne nationale remplaçant cette Liberté de plâtre éclaboussée de tant de sang, qui a elle-même succédé à la statue de Louis XV, Grassini et Bianchi se rendent à l'église des Invalides, transformée en Temple de Mars. Ils se préparent à chanter leur ode en admirant « le

temple, décoré avec une grande décence et beaucoup de pompe par les soins du citoyen Chalgrin », et où les habits brodés des corps constitués et les robes à l'antique des privilégiées vont s'étager sur les rangs des tribunes réservées et encore vides, tandis qu'une foule houleuse, trouvant difficilement à se caser, se plaint aigrement de ce retour au temps des privilèges.

Passé midi, nos chanteurs entendent au dehors le grondement d'un peuple qui hurle sans discontinuer : « Vive Bonaparte », mais il leur faut encore subir une interminable attente ; enfin, à deux heures, dans cet habit de velours rouge serti d'or immortalisé par Ingres, les Consuls font leur entrée, suivis d'un imposant cortège, au milieu d'un tumulte qui effraye un peu la cantatrice : comment se faire entendre ? Elle échange un coup d'œil inquiet avec Bianchi, mais le Premier Consul s'est assis et son regard commande le silence.

Alors Grassini entonne à plein gosier :

Gloria delle armi, la Cisalpina liberata...

et, dès les premières notes qui emplissent la vaste nef, Bonaparte peut se réjouir de son inspiration de Milan ; cette merveilleuse voix italienne est le plus beau trophée qu'il puisse rapporter de Marengo.

Peignant, un siècle plus tard, cet instant dont le vainqueur a souhaité la pérennité, Albert Vandal écrira : « Au début de la cérémonie, Bianchi et la Grassini chantèrent dans leur langue une ode en l'honneur de la délivrance de leur patrie, et dans la chaude atmosphère de juillet, dans la pénombre traversée par des rais de lumière, ces voix d'outremonts, le décor antique du temple, les statues, les trophées, les bronzes dorés, la pâleur des marbres et l'éclat de nos uniformes français, ces Parisiennes à coiffures de camée, le mélange de leur élégance et des attributs sévères, ces magistrats au titre évocateur, le Sénat, les tribuns, ce Consul au profil de César maigre et l'imagination nationale subissant une fois de plus l'enchantement des victoires italiques, tout donnait à ce jour un caractère de solennité romaine et française. » N'était-ce pas exactement le but visé par le Premier Consul en faisant appel aux chanteurs italiens !

Dans l'enthousiasme général, un seul pourrait se plaindre : le musicien à qui Lucien Bonaparte, — qui succède à Grassini en faisant un discours éloquent, mais un peu long, — a commandé « un beau morceau » pour Mme Billington que celle-ci, et pour cause, ne mettra pas en valeur. Mais qui songe à cette victime ignorée des préférences consulaires ? Les trois orchestres, — deux de cent cinquante musiciens, un de vingt, — placés en trois points du temple, exécutent le *Chant du 25 messidor* de Méhul, dont Grassini et les chœurs clament les paroles dues à ce Fontanes que regarde tendrement Élisa Baciocchi. Et la cérémonie s'achève par une ovation dont la cantatrice mérite sa part.

Le 17 juillet, Grassini, qui a les honneurs du *Moniteur*, peut lire le compte rendu des fêtes. « C'est la première fois qu'on a entendu à Paris Mme Grassini et le citoyen Bianchi, qui sont venus à Paris pour concourir par leur talent à l'embellissement de cette fête et célébrer la gloire de ces armées qui rendent la paix à leur patrie, à cette antique Italie théâtre de tant de gloire ! Qui pouvait mieux célébrer Marengo que ceux dont cet événement assure le repos et le bonheur ! »

A cette incomparable journée, dont la cantatrice a pu croire à juste titre qu'elle était un peu l'idole, succède pour elle une vie plus paisible. Coquettement installée, dotée d'une mensualité rondelette (1), visitée par un ami qui lui est d'autant plus cher qu'elle a longtemps attendu ses hommages, elle visite Paris qui l'enchante et où elle se plaît tant que, jusqu'à la fin de sa vie, elle lui sera plus fidèle qu'à ses amours.

Elle est appelée aux Tuileries où Joséphine, ignorant encore la faveur que le Premier Consul lui témoigne, désire entendre à nouveau cette voix qui lui rappelle Mombello ; elle est invitée à la Malmaison où une scène du Musée Grévin, amoureusement reconstituée par Frédéric Masson, la montre debout, une partition à la main, adossée au piano que tient Méhul, faisant face à sa rivale assise et au Consul debout qui la regarde ; derrière elle, Kreutzer, Janson et le violoniste Rode s'apprêtent à accompagner son chant; est-ce ce

(1) 20 000 francs par mois selon la générale Durand ; 15 000, écrit Beauchamp dans ses *Mémoires de Fouché*.

jour-là qu'elle rencontre pour la première fois ce dernier et que s'ébauche leur camaraderie ? Ce ne sont pas ces marionnettes de cire qui répondront.

Pour être directrice...

Cette existence agréable ne la satisfait pourtant pas pleinement. Habituée à une vie mouvementée et aux succès du théâtre, elle regrette, dans sa petite maison, l'odeur des quinquets et le fracas des bravos. Elle voudrait se montrer aux Parisiens dans tout son éclat de tragédienne lyrique, qu'un salon, fût-ce celui de Malmaison, ne permet pas de révéler ; elle estime qu'après un début à Paris comme le sien, c'est gâcher sa carrière que d'abandonner la scène alors qu'elle est assurée d'avoir un public ; elle en parle certainement à son visiteur nocturne, qui ne montre aucun enthousiasme et préférerait la garder dans cette discrète demeure où il vient oublier les soucis du pouvoir. Il lui fait sans doute remarquer qu'en dépit du boulevard qui a gardé leur nom, il n'existe plus d'Italiens à Paris depuis la Révolution ; que leurs succédanés, les théâtres Feydeau et Favart, malgré Elleviou et Martin, ne font plus recette, que sa nationalité lui interdit d'ailleurs ces deux scènes comme l'accès du Théâtre des Arts et de la République, cet Opéra de la rue de la Loi, à vrai dire médiocre, dont elle se moque, répondant à ceux qui lui demandent ce qu'elle en pense :

— Ze n'y vais zamais ! Pensez, ze craindrais trop qu'il m'en restât quelque chose (1) !

Alors, elle songe à avoir son théâtre. Non loin de chez elle, une élégante petite salle construite par M. d'Onsembray pour y faire jouer la comédie de société est justement vacante (2). Se souvenant que, dans cette République, les demandes entre intimes doivent, pour aboutir, revêtir une forme solennelle, l'adroite Italienne, qui n'a pas oublié les leçons de rédaction officielle que Bonaparte et Berthier lui ont données à Milan, écrit une lettre à son amant. Elle s'applique, rédige un brouillon en italien, qui existe encore, et remet à qui de droit son petit chef-d'œuvre de diplomatie :

(1) Lecomte, *Napoléon et le monde dramatique*.
(2) C'était le Théâtre Olympique ; emplacement actuel : 46, rue de la Victoire.

Paris, le 5 fructidor (samedi 23 août 1800).
Rue Caumartin, n° 762.

« Citoyen Premier Consul,

« Au moment où tout concourt à faire de Paris la plus brillante ville du monde et où rien ne manque pour attirer l'attention universelle, il semble qu'il conviendrait d'y établir un grand Opéra italien, comme ceux que se glorifient de posséder déjà les premières villes de l'Europe. A vous, Citoyen Premier Consul, à qui chacun doit la France régénérée, il est réservé de lui donner encore une nouvelle splendeur en y introduisant le bon goût de la musique et du véritable chant italien.

« Mme Grassini offre de faire chanter ici, sous votre protection, le grand opéra italien et ensuite l'*opera-buffa* avec d'autres artistes. A cet effet, elle aurait besoin d'un théâtre entièrement à sa disposition. D'après les recherches qu'elle a faites, il se trouve qu'en ce moment Paris n'en a aucun ; mais il s'en présente un très convenable, construit depuis peu et qui est situé dans la rue de la Victoire, derrière le manège de la rue de Provence. Elle vous demande, Citoyen Premier Consul, d'être exonérée du prix de la location dudit théâtre, qui est de quarante mille francs environ, c'est-à-dire la douzième partie à peine de ce que coûte au gouvernement l'Opéra français. Elle se charge de toutes les autres dépenses que l'entreprise exigerait et qui seraient lourdes et considérables.

« Mme Grassini vous supplie, Citoyen Premier Consul, d'observer que le sacrifice qu'elle sollicite de votre générosité est bien minime en comparaison des avantages que les Parisiens tireraient d'un bon Opéra, surtout à une époque où la bonne musique semble presque perdue en France. Elle ose espérer que vous accueillerez avec bonté sa requête et que vous daignerez lui accorder la grâce qu'elle vous demande.

« Salut et respect,

« Giuseppina Grassini. »

On aimerait à connaître la réponse, car si Giuseppina échoua dans sa démarche, cette salle fut accordée, neuf mois plus tard et après une démarche analogue, à la célèbre Montansier, verte septuagénaire que Bonaparte avait rencontrée

chez Barras naguère et qui y fit chanter, selon le vœu de la cantatrice, mais sans succès, une troupe italienne.

Garat et Rode

L'idée de faire revivre cette salle olympique avait vraisemblablement été soufflée à Grassini par le premier en date de ses amis de Paris, le chanteur Garat, rencontré par elle chez Talleyrand dès son arrivée, et qui s'est institué son initiateur à la vie parisienne. Elle aurait pu plus mal tomber; ce « Garat la miousique », comme l'appelait leur feu ami commun Piccini, moins par dérision que pour rendre hommage à des dons artistiques exceptionnels, jouissait d'une prodigieuse faveur dans les milieux mondains, et son patronage fut une bonne fortune pour l'Italienne.

Fils d'un avocat de Bordeaux, ancien secrétaire du comte d'Artois, neveu du sénateur Garat, cette coqueluche des salons avec ses cravates extravagantes de muscadin impénitent, sa fatuité, ses « Paôle d'honneu de Gaâ ! » est, bien qu'il fasse fi des planches, plus cabotin que sa nouvelle amie ; mais virtuose capable de tenir toutes les parties d'un opéra, tour à tour basse ou soprano, ténor ou baryton, ce phénomène vocal est pour Grassini, réduite à chanter dans le privé, un partenaire précieux. Son patronage lui ouvre les portes des salons où elle souhaite se faire entendre, et quand elle donnera des concerts à l'Opéra, l'enthousiasme de Suard, vieil académicien glorieux qui lui fera dans *le Moniteur* des articles dithyrambiques, sera réchauffé par Garat, neveu de son meilleur ami, qui lui a fait entendre Grassini en petit comité. Elle chante aussi, le 30 octobre, avec la Banti chez Lucien Bonaparte, ministre de l'Intérieur pour peu de jours encore.

Rue Caumartin, Garat lui amène des musiciens, entre autres son ami le violoniste Pierre Rode et va ainsi bouleverser la vie sentimentale de la cantatrice; Rode va plaire et être aimé en dépit du Premier Consul. Bien que Rode soit de dix ans le cadet de Garat, leur amitié est ancienne : ayant tous deux des attaches à Bordeaux, leur intimité date de la Terreur et des épreuves partagées en commun à Rouen, où ils se sont réfugiés après la mort du roi, puis à Hambourg, où, par mille farces autant que par leurs concerts, ils ont diverti

les émigrés. Rentrés en France à la fin du Directoire, ils appartiennent présentement au Conservatoire en qualité de professeurs, l'un de chant, l'autre de violon. Avec eux, Grassini ne s'ennuie guère et les réunions du trio ne manquent certainement pas d'agrément. Des concerts qu'ils se donnent dans le privé, le public va d'ailleurs avoir sa part, car Grassini aspire ardemment à reprendre contact avec le public, et, la faveur du Consul comme l'entregent de ses amis aidant, elle ne doute plus d'y parvenir.

C'est pourtant Garat qui ouvre la marche. Le 24 décembre, il chante à l'Opéra un *oratorio* d'Haydn, pour l'audition duquel Grassini est dans la salle, bien qu'elle eût préféré, comme ses partenaires Mmes Barbier-Valbonne et Branchu, être sur la scène. Garat, en noir, mais plus ridiculement habillé que de coutume, s'approchant de la rampe avant l'ouverture, pour lorgner ses connaissances dispersées dans les loges, lui fait un petit geste amical ; les musiciens attaquent, mais après les trente premières mesures de l'oratorio, une forte explosion se fait entendre au dehors. Un instant après, Grassini voit entrer le Premier Consul qui vient d'échapper à l'attentat de la rue Saint-Nicaise, et, la nouvelle s'étant répandue comme une traînée de poudre, elle joint ses cris aux acclamations frémissantes d'indignation des hommes et aux sanglots des femmes qui vont au Consul, impassible auprès de Joséphine, ruisselante de larmes.

Pour consoler Grassini de n'avoir pas été, ce soir-là, sa partenaire, Garat, familier de Talleyrand, conseille au ministre des Relations extérieures de les faire chanter tous deux dans une fête qu'il offre, rue du Bac, à Bonaparte et à sa famille, pour célébrer la paix de Lunéville. Le 17 février 1801, Grassini et lui charment le Premier Consul, Joseph, Hortense et Joséphine qui ont ensuite le plaisir d'être aimablement encensés dans un impromptu, *Enfin nous y voilà!* joué par la troupe du Vaudeville.

Quant à Rode, c'est sur la scène de l'Opéra que Grassini lui a fixé rendez-vous : ayant obtenu de Bonaparte l'autorisation d'y donner un concert, elle compte se faire entendre avec le « violon » qui, en sus de ses fonctions au Conservatoire, est attaché comme soliste à la Musique du Premier Consul. Après quelques atermoiements, elle signe, le 23 ventôse

(14 mars) une convention avec ce théâtre réglant la répartition des recettes et *le Moniteur* du 26 publie la note suivante : « Théâtre des Arts. — Le concert, annoncé depuis longtemps à ce théâtre, aura lieu définitivement le 28 de ce mois. On y entendra Mme Grassini, les citoyens Rode et Sallentin. Le concert sera suivi d'un ballet-bouffon intitulé : *les Noces de Gamache*. — Le prix des places sera le même que celui fixé pour l'*Oratorio* d'Haydn ; les dispositions de la salle seront les mêmes. »

Le 19 mars, à l'Opéra bondé, Grassini est acclamée, et si la recette de 17 000 francs, dont elle perçoit plus de la moitié, est pour l'époque imposante, le résultat artistique est plus flatteur encore, car son concert est considéré comme le meilleur de l'an IX : « Celui qui a fixé le plus l'attention, lit-on dans *l'Année théâtrale*, a dû son succès à la célèbre Mme Grassini, qui joint une voix parfaitement belle à la déclamation la plus juste et une méthode exquise à des moyens d'expression étonnants. Cette cantatrice, favorisée à la fois de tous les dons de la nature et de l'art, a su charmer, en offrant un modèle heureux de talents réunis aux grâces, et l'oreille italienne la plus difficile, et l'œil français le plus délicat. Le concert dans lequel elle a paru a été pour elle un double triomphe. »

Ce que le chroniqueur n'ajoute pas, c'est que le citoyen Rode semble fort épris de sa belle partenaire.

ANDRÉ GAVOTY.

(A suivre.)

HEURES BRÉSILIENNES

Nous entrons dans la baie de Rio. Nous sommes quelques passagers sur le pont du *Massilia*, à nous émerveiller en silence. J'évoque la baie de Sydney, la baie d'Along, Naples, Istamboul, Singapour, New-York, toutes les arrivées prodigieuses dans les plus beaux ports de la terre. Rio les résume avec quelque chose en plus de riche, de généreux, de quasi chaotique dans la féerie.

Par-dessus les toits des édifices à vingt étages qui ourlent l'océan de petits tas de pierres inégaux, l'horloge d'une tour en forme de minaret, dressée comme un index marque six heures. C'est la tour de l'édifice Mesbla que le directeur, un Français, voulut plus haute que le plus haut gratte-ciel de la ville. Ces gratte-ciel désolent les *Cariocas* (habitants de Rio) de la Cité, à qui ils dérobent la vue sur la mer et la montagne.

Les quais sont en pleine ville, à l'extrémité de l'artère principale, l'avenida Rio Branco. Le voyageur passe du bateau aux rues de la Cité où circule, sans jamais s'affairer, une foule surtout composée d'hommes ; les jeunes gens ont une manière d'y faire le « corso » qu'on appelle ici faire le *Iacaré* (crocodile qui paresse au soleil). Cela n'est pas fatigant et permet de voir passer les jolies filles à la sortie des magasins et des ateliers.

Un beau taxi luisant de vernis neuf me conduit à un des trois palaces. Le manager me fait des conditions raisonnables, après avoir refusé courtoisement, mais avec fermeté, de me louer un appartement sans pension « parce que ce n'est pas l'usage au Brésil où les bons restaurants du reste sont rares ».

Le Brésilien, je m'en aperçus dès ce premier contact, ne considère pas l'étranger exclusivement comme un ennemi à rançonner, mais plutôt comme une sorte de relation dont il est disposé à faciliter le séjour, moyennant une rétribution convenable. De ma fenêtre de l'hôtel Gloria, je jouis d'une vue inégalable sur la baie, le Pain de sucre, et la plage de Nictheroy ; mais à Rio la beauté est partout. Il n'est gratte-ciel ni faubourg qui réussisse à gâter la variété grandiose de la nature. Comment dépeindre les baies aux longues plages brillantes, les lagunes aux eaux glauques, les hauts sommets abrupts, les collines envahies par la végétation incohérente, les rochers aux formes déconcertantes, les larges allées de palmiers royaux, droits comme des colonnes parfaites, les îles ombreuses, le ciel joyeux et, jouissant de toute cette beauté qu'elle complète, la jeunesse demi-nue ou vêtue de couleurs fraîches, aimable, grave et photogénique qui, le plus naturellement du monde, et tout le long de l'année, partage les heures entre le bureau ou le collège et la plage.

Rio est à la fois une capitale moderne, une plage à la mode, une manière de ville d'eau de riviera et un paradis où on se laisse vivre dans une atmosphère de bonhomie, d'amabilité voluptueuse, de tiédeur ensoleillée et de distinction. Il est rare qu'un Brésilien se rende coupable de grossièreté ou de vulgarité : des galopins nu-pieds s'interpellent avec un cérémonieux « *o senhor* » (Monsieur à la troisième personne), les chauffeurs de taxis ignorent l'apostrophe violente et ne se croient pas déshonorés pour avoir à s'excuser d'une maladresse ; et dans les « trams », les *bondes*, antiques véhicules à tapissières toujours complets, qui font un vacarme effroyable et où des douzaines de passagers sont accrochés en grappes jusque sur les marchepieds dans un équilibre qui fait trembler les piétons, nul ne pousse le voisin, nul ne se plaint, nul n'injurie.

Quand je prends un des magnifiques autobus qui sillonnent Rio et longent les plages, il se trouve toujours un ou plusieurs volontaires pour m'indiquer, le plus souvent en français, le lieu où je dois descendre et le prix à payer pour le parcours effectué ; le mode de paiement est singulier : un employé fait de la monnaie aux passagers, afin que ceux-ci puissent jeter le prix de leur passage dans une tirelire de verre agrémentée

d'un petit tobogan intérieur où le conducteur voit glisser les pièces de monnaie. Jamais je n'ai vu un Brésilien céder à la tentation de jeter dans la tirelire une somme inférieure à celle qu'il doit. L'étranger est à son aise parmi ce peuple à qui la politesse est naturelle, dans un pays qui n'est pas le produit d'une civilisation hâtive, mais de vieilles traditions latines modifiées au cours des siècles par des empreintes indiennes, des inhibitions africaines, l'apport de différentes cultures modernes. On sent que le Brésil a fait son apprentissage de pays indépendant, séparé de la métropole qui l'exploitait et le négligeait, avec un empereur et une cour traditionalistes.

A Rio et aux environs, il n'y a guère d'autres attractions touristiques classées que celles de la nature. Chacun y muse selon sa fantaisie. On trouve de belles stalles dans les églises, de très beaux meubles dans les sacristies ; tous les styles européens post-xvie siècle y sont représentés dans leur version brésilienne ; les artisans qui exécutèrent stalles et meubles en bois de jacranda, étaient pour la plupart des noirs ou des mulâtres ; ils s'inspiraient des modèles Queen Ann, Chippendale, Sheraton, Louis XIV, Louis XV, plutôt qu'ils ne les copiaient et leur génie personnel se révélait dans l'exagération et la naïveté de certains détails, dans le foisonnement de l'ornementation, dans la subtile influence de leur douceur et de leur sensualité, dans la manière de traiter les sujets et les styles pris pour modèles.

Je flâne avec plaisir dans la rue Ouvidor, si étroite et si fréquentée que le trafic des voitures y est interdit ; il y a à peine cinquante ans, on ne parlait que le français dans cette rue où gîtait la haute mode et les jeunes vendeuses ambitieuses y faisaient un stage de plusieurs mois dans un magasin de frivolités françaises pour se perfectionner dans notre langue.

J'aime les grandes places de Rio, semblables à des parcs, dont certains arbres, par quelque magique condescendance de la nature dans un pays quasi sans saisons, ont des feuilles brunes et jaunes qui donnent l'illusion de l'automne.

J'aime les plages immenses dont je ne parviens pas à comprendre les détours compliqués et j'aime les innombrables lumières de la ville, lorsqu'à la tombée de la nuit, elles semblent fuser vers le ciel. Il n'est pas de ville au monde qui mérite

autant que Rio le nom de « Ville scintillante ». Cependant à quelques pas de la ville moderne, lumineuse comme une réclame de pierreries, dans les jardins sombres des anciennes maisons portugaises où président de fabuleux figuiers flanqués de palmiers, le cri monotone et campagnard des cigales accompagne le murmure de l'eau des chafaris qui s'égoutte dans les vasques de marbre. De la terrasse rouge et noire d'une villa semblable à celles du palais de Salammbô, on aperçoit la ville illuminée et par delà l'océan, à travers la frange délicate des palmiers, le profil des montagnes, les lumières de Nietheroy. J'y passai bien des soirées exquises en compagnie des maîtres de la maison et de personnalités de Rio, à m'enchanter de nostalgiques chansons brésiliennes ou à deviser de mille choses essentielles ou légères avec ce ton de mélancolie chaleureuse des conversations nocturnes, dans une atmosphère de beauté romantique.

Il y a les îles innombrables dont quelques-unes appartiennent à des particuliers. La plus belle, la plus surprenante est Brocoio, autrefois touffe de forêt bordée de plage luisante, que son propriétaire, M. Octavio Guinle, a fait transformer en parc français, à cela près que chênes et platanes sont remplacés par des manguiers et des figuiers. La villa de style normand est une merveille de confort et de simplicité luxueuse. Je ne dirai rien de l'hospitalité que j'y reçus. L'hospitalité brésilienne est un art pratiqué avec tant de grâce et de naturel que l'hôte ne se sent pas l'obligé. Du rocher qui coiffe la colline de Brocoio, on voit l'île de Paqueta qui rappelle en plus lumineux, en plus coloré, en plus nonchalant aussi, la fameuse île des Princes, et au loin les montagnes sauvages de Teresiopolis ; mais le spectacle le plus saisissant, c'est, à la nuit tombante, la splendeur de Rio étincelante.

Je ne tiens pas, en général, à visiter les instituts médicaux et les hôpitaux. Je n'ai que de sommaires notions de médecine et la vue des misères humaines m'attriste d'autant plus qu'elle me fait regretter davantage de n'y pouvoir porter remède. Je me rendis cependant à l'hôpital Gaffree Guinle où le Dr Oserio d'Almeida traite le cancer et la lèpre par les rayons X et l'oxygène. J'assistai à une séance de traitement d'une jeune femme atteinte d'un sarcome du cou, déjà opérée et condamnée. La malade était étendue dans un cylindre de métal muni d'un

système de manettes qui servent à régler la pression de l'oxygène jusqu'à cinq atmosphères sans que les malades éprouvent le moindre malaise ; l'appareil est fermé par un hublot à travers lequel docteur et malade peuvent communiquer. Un appareil de rayons X est manié de telle sorte que les rayons caressent la tumeur « en pinceau ». « Cette disposition des rayons en pinceau, explique le Dr Oserio Almeida, permet de ne rien perdre de leur action qui se fait sentir à 80 centimètres de profondeur. » M. Guilhermo Guinle, le mécène brésilien, petit-fils d'un émigré français, qui finance l'hôpital fondé par son père, prend un très grand intérêt aux expériences du docteur d'Almeida et suit personnellement le progrès des cures tentées à l'hôpital Gaffree Guinle. C'est un homme modeste, timide, dont les yeux bruns, dans un visage qui le ferait prendre chez nous pour un gentilhomme basque, rayonnent d'intelligence et de bonté. Il me fit voir des photographies de malades avant et après le traitement, tout à fait probantes pour la lèpre. « Quant au cancer, me dit le docteur Almeida, nos expériences sont encore trop récentes pour que nous puissions être sûrs que les récidives sont exclues. Dans quelques années, nous saurons. Si nous réussissons à guérir un pourcentage élevé de cas, je me trouverai amplement récompensé de mes travaux. »

*
* *

Des étrangers m'avaient conseillé de visiter les *morros*, les collines qui s'élèvent çà et là, en pleine ville. Ces morros sont habités par une pègre dont la majorité est composée de nègres et de mulâtres. « Gardez-vous d'y aller seule, me dit-on ; faites-vous accompagner par la police ou telle dame française bienfaitrice de ces quartiers misérables qui, à force de dévouement et de tact, a réussi à apprivoiser les bandits de la *favella* (le plus tristement célèbre de ces morros) ».

S'il est vrai que, pendant longtemps, la favella fut le repère des indésirables les plus farouches de la ville, d'où la police avait souvent des difficultés à les forcer, elle n'est plus aujourd'hui qu'un quartier pauvre où la voierie et l'hygiène laissent fort à désirer, car l'eau ne parvient pas jusqu'au faîte de la colline. Il est au programme de la municipalité de Rio de faire disparaître la favella ; mais les miséreux qui l'habitent

préfèrent leur morro à la plaine où il est question de construire des abris pour les loger.

Lorsque j'eus gravi la centaine de marches qui conduisent à la favella ainsi qu'à une forteresse, je ne ressentis pas la poignante tristesse qui serre le cœur dans les rues humides et sombres de Whitechapel ou des quartiers misérables de New-York et même de Paris. C'est qu'il y a du soleil à Rio. On y ignore le froid et la faim ; la question du chauffage n'existe pas et on se nourrit facilement de bananes, de manioc et de fèves noires. Chacun a sa maisonnette ou masure de tôle, de torchis ou de bambou au-dessus de laquelle se penche un bananier ou un arbuste en fleurs. Si toute une famille gîte dans un carré de trois mètres, c'est du moins fenêtre ou porte ouverte et lorsque les tornades de l'été s'abattent sur Rio, les rues en pente raide, changées en torrents, charrient rapidement les pluies qui font plus de dégâts dans la ville basse que sur les morros.

La population de la favella n'est pas triste ; elle jouit des plus beaux points de vue de la ville ; aucun gratte-ciel ne l'étouffe ; il y a des fleurs aux fenêtres, des oiseaux dans des cages, aux portes ; par ci, par là, une T. S. F. glapit des discours. Quand le Brésilien ne travaille pas, c'est qu'il n'en voit pas la nécessité. Il n'y a pas de chômage au Brésil où la main-d'œuvre est insuffisante ; mais le nègre ou le métis des favellas ne descend se fatiguer à quelque travail manuel que lorsqu'il est complètement dépourvu d'argent ; dès qu'il a gagné les quelques milreis qui lui permettent de subsister, il remonte se reposer, bâiller au soleil en admirant le panorama, faire de la musique. S'il ne possède pas de guitare, il s'exerce sur quelque instrument de fortune, boîte de cigare ou boîte de conserve, à composer des sambas et des maxixes ; qui sait si ce n'est pas lui qui improvisera la plus belle maxixe de l'année, celle qui remportera le premier prix au concours de Carnaval ?

Un vieux quarteron né sur la favella nous sert de cicerone bénévole ; il nous assure être plus vieux que son père, ce qui, dans son esprit, signifie sans doute plus vieux que son père le jour où celui-ci mourut. Le vieux Francisco est une sorte de célébrité depuis qu'il a figuré dans un film tourné par une compagnie américaine sur la grande place du morro. Aussi,

malgré ses yeux bigles, sa crasse et ses soixante ans, interpelle-t-il galamment les jeunes mulâtresses vêtues de ce bleu doux qui va si bien aux peaux bronzées, lorsqu'elles descendent à l'aiguade, une boîte de *Shell* vide sur la tête. Il esquisse pour nous des pas de maxixe, chante et siffle des airs populaires, nous conduit dans une obscure boutique très propre où nous buvons en sa compagnie une délicieuse limonade brésilienne, le guarany, d'origine indienne. Il achète, avec les cinq milreis que nous lui donnons, une livre de tripaille pour le dîner de sa famille, et pour lui-même un cigare qu'il ne sait par quel bout allumer. Il nous fait remarquer sa sobriété ; mais au Brésil on ne voit pas d'ivrognes. Si les *caboclos* de l'intérieur font parfois une consommation immodérée de *caxa* (alcool de sucre), il est rare de les voir en état d'ébriété. Le Brésilien ne se grise que de danse et de politique.

Mon compagnon, qui appartient à la meilleure société de Rio, converse avec Francisco, sans cette dégradante affectation de familiarité dont les riches usent volontiers avec les humbles et qui choque dans les pays démocratiques : le Brésilien recherche parmi ses compatriotes ceux dont l'origine, l'éducation, sont semblables à la sienne, tout en se sentant parfaitement à l'aise et sur un pied d'égalité avec les autres, sans distinction de race, de religion, de fortune ou de couleur. Et c'est tout naturellement que le docteur M... et Francisco échangent des *embraçao bresileiro*, c'est-à-dire se tapotent amicalement les omoplates avec un large sourire avant de prendre congé l'un de l'autre. Cet esprit d'égalité est le facteur principal de l'assimilation rapide des étrangers immigrés au Brésil ; il est d'importance capitale dans la question noire. Il y avait deux manières de résoudre le problème noir, causé par la présence de plusieurs millions de nègres ou métis, descendants d'esclaves introduits dans le nouveau continent pour y constituer la moins chère des mains-d'œuvre. Le nègre, jusqu'à l'abolition de l'esclavage, était considéré à peu près comme du bétail, et de la meilleure foi du monde, par les bons maîtres comme par les autres. Louis XIV, dans un traité avec l'Espagne, demandait au nom de la Sainte Trinité dix mille tonnes d'esclaves par an. Et telle bonne dame qui s'amusait à élever les enfants de sa *mucama* (esclave favorite) eût considéré comme une insulte à ses propres enfants

d'apprendre à lire aux négrillons dans un alphabaire. Il existait une diète spéciale, des médicaments spéciaux pour les nègres ; beaucoup de braves gens étaient persuadés que le noir pouvait quasiment se passer de sommeil, de repos et de nourriture. On comprend qu'après plusieurs siècles de ce traitement il faille des générations pour débarrasser les descendants des esclaves nègres d'un complexe d'infériorité compréhensible.

Aux États-Unis, où le noir est un objet de mépris et d'horreur, l'étranger a l'impression d'être quotidiennement confronté et même heurté par le problème nègre. Il en éprouve un certain malaise. Au Brésil, où le colon latin et particulièrement portugais est moins intransigeant, le problème nègre ne fut pas posé, ce qui était une manière de le résoudre. Quoique les noirs vivent parmi les autres Brésiliens et soient admis à tous les emplois, l'étranger est à peine conscient de leur présence ; ils sont fondus dans l'ensemble de la société ; le noir est un homme comme les autres auquel on ne fait pas attention ; aussi ne lui reste-t-il aucun souvenir conscient de l'esclavage : il a perdu le complexe d'infériorité et d'humilité. Il a acquis, dans l'atmosphère de fraternité et d'égalité complètes où il vit, l'assurance et la simplicité ; il est doux, serviable sans obséquiosité ; il est aussi nonchalant et sa philosophie se résume dans l'adage : *Vamos deixar todo como esta para ver como fica*, « laissons les choses comme elles sont, afin de voir ce qu'elles deviendront ». Un ethnographe brésilien me faisait judicieusement remarquer que, s'il n'y a pas de question nègre au Brésil, chaque métissé est le théâtre d'un conflit entre le noir et le blanc : « Dans ce conflit, le noir se sent vaincu d'avance ; sauf toutefois au carnaval, lorsque la vitalité noire et son génie du rythme prennent leur revanche ; car, vous avez pu l'observer, le carnaval, c'est la grande fête dépourvue de débauche, du bruit et du rythme, la fête aussi de l'égalité, car durant ces heures de liesse quasi mystique, les Brésiliens se sentent mieux qu'égaux, ils se savent frères. Dans les bals, dans les rues, les bras s'accrochent aux bras sans que les visages fassent connaissance, pour les longues farandoles impromptues ; Rio n'est plus qu'une grande vague de joie humaine.

« L'immigration noire a été enrayée, et l'ensemble du

climat brésilien n'est pas particulièrement favorable à cette race qui vit, en général, dans des conditions d'hygiène médiocres ou mauvaises. Dans ces conditions, le noir se multiplie très modérément ; de plus, une secrète lutte de races se livre, qui est à l'avantage des blancs. Le sang noir se dilue de plus en plus, grâce à l'importante immigration blanche et au désir du nègre et du métis de « se blanchir » par des unions de moins en moins teintées. »

Les caractéristiques physiques et morales du noir s'effacent assez rapidement ; déjà dans ce qu'on peut appeler la race brésilienne, l'apport du sang africain peut être ainsi défini : une plus grande aptitude à supporter les climats tropicaux du Nord, des qualités de douceur, d'endurance, une mobilité de perception et une sensibilité supérieures à celles des composants de la race et enfin cette nonchalance, ce goût du farniente, ou plutôt cette tendance à remettre au lendemain ce qui peut être fait le jour même.

D'après mes observations personnelles, même dans le Brésil du nord-est, où la vie coloniale fut la plus intense et où la population est le plus lourdement métissée (de noirs mais aussi d'indiens autochnones dont il est peu fait mention, et qui contribuent pour une large part à l'adaptation de la nouvelle race aux conditions sud-américaines), l'assimilation a déjà atteint le point où on ne saurait, sans parti pris de malveillance, découvrir chez le Brésilien métissé des tares qui, dans l'échelle des valeurs physiques, morales ou sociales, soient particulièrement humiliantes ou dégradantes.

Lorsqu'on écrit sur le Brésil, il est d'usage de dépeindre quelque ténébreuse et barbare séance de *macumba* ou de *cadomble* en insistant sur des détails horrifiants, généralement inventés par le narrateur ; ces reportages émaillés d'histoires de morts qui travaillent dans des carrières, d'animaux féroces ou tout au moins venimeux, fraternisant avec les humains sans la moindre appréhension de part et d'autre, et autres balivernes destinées à ébahir le lecteur européen exaspèrent les Brésiliens qui, sans être plus susceptibles que les autres Latins, apprécient mal la publicité du ridicule... J'ai assisté, à Rio et à Bahia, à plusieurs de ces cérémonies semi-religieuses mêlées de diableries assez innocentes. Je n'ai

pas jugé qu'elles portassent plus atteinte à la dignité humaine que telle séance de spiritisme à laquelle j'ai assisté en Europe.

C'est à plusieurs kilomètres des villes, dans des temples ou de misérables cabanes affectées au culte, et à une heure avancée de la nuit, que des nègres en transe, à force de tapage et de danse ou feignant de l'être, prétendent incarner tel ou tel saint ou démon. Les dieux et les démons africains ont pris les noms et les attributions des saints des calendriers chrétiens. C'est ainsi que je vis un nègre, en qui l'esprit de saint Hiéronimus s'était installé, brandir une hache menaçante au-dessus de la congrégation compacte et nullement effrayée. Les forces supérieures incarnées passagèrement dans l'un ou l'autre des participants à la cérémonie plus ou moins ésotérique, présidée par un père ou une mère de saint, généralement intelligents et toujours madrés, sont censés s'occuper des affaires terrestres de ceux qui les consultent : guérison, chagrin d'amour, anéantissement des ennemis sont l'objet de sérieuses consultations. Lorsque la communauté est riche, les adeptes portent des costumes chatoyants, des plumes multicolores, des ornements dorés où le Christ en croix voisine avec la *Figa* (amulette en forme de main) africaine. Ils tournent, virent, se trémoussent, interrompent les tristes mélopées dont ils se grisent de cris stridents, tandis qu'un tam-tam continu, soutenu de coups de gong si durs que je crois m'en sentir frapper le cœur, les accompagne.

Les autorités brésiliennes s'efforcent de supprimer graduellement la pratique des *cadombles* et *macumbas* ; elles ont la sagesse cependant de tolérer ces cérémonies lorsqu'elles n'entraînent pas l'exploitation des naïfs par un clergé sans conscience.

*
* *

J'avoue avoir eu de la peine à m'arracher aux charmes de Rio pour me rendre dans les différents États (aujourd'hui provinces) que je désirais visiter.

La manière la plus agréable de voyager au Brésil est l'avion, car les routes praticables aux autos sont relativement peu nombreuses et, à l'exception de quelques-unes, telles que le merveilleux autostrade qui conduit de Rio à Pétropolis

plutôt médiocres. Le chemin de fer dessert toutes les localités de la ligne, ce qui nuit à la rapidité des communications entre les grands centres éloignés de plusieurs centaines de kilomètres.

Ma première visite fut pour le Minas Geraes : une affaire de cinquante minutes d'avion ! L'agréable compagnon brésilien qui me fait les honneurs du Minas Geraes professe pour les hauts fourneaux une admiration qu'il s'étonne de ne pas me voir partager. Je ne lui fais grâce d'aucune des charmantes églises baroques de la province : je m'arrête devant le spectacle des forêts en flammes, demain charbon de bois, destiné à remplacer le charbon de mine, rare au Brésil et trop éloigné du Minas pour y être transporté aisément et sans trop de frais. Mais je n'accorde qu'une courte attention de politesse aux centres miniers ou industriels de la contrée, une des mieux partagées du Brésil et même du monde en richesses minérales.

Pourtant il est légitime que les Mineiros, habitants d'un pays débordant de richesses naturelles, mais pauvre en capital et où les voies de communication sont rares et la main-d'œuvre insuffisante, soient fiers de l'effort fourni et des résultats obtenus ces dernières années, avec l'aide du capital étranger.

L'admirable *Feria* de Bel Horizonte, où sont exposés les produits agricoles, miniers et industriels de la région, m'avait instruite en peu de temps des progrès dus à la nouvelle politique économique brésilienne qui préconise et encourage l'exploitation de toutes les richesses nationales, afin de ne pas dépendre d'une seule culture ou d'un seul minerai pour la prospérité de chaque province.

J'avais hâte de me rendre à Ouro Preto, l'ancienne capitale des *gampeiros* et des *faiscadors* (chercheurs de diamant et chercheurs d'or). On y accède par une route assez bonne, à travers un paysage quelconque dans ce Brésil si pittoresque qu'on y devient rapidement exigeant. Nous nous arrêtons pour y déjeuner de *feijoada* (plat de fèves brunes), dans un bourg de craie long et blanc de poussière. Un coin de *l'armazem* (magasin), où nous faisons halte, est aménagé en restaurant : des jambons pendent au-dessus de nos têtes ainsi que des pommes attachées trois par trois à des ficelles ; les conserves, les bouteilles de bière et de guarany voisinent

sur les rayons avec de nombreux objets de piété dont les plus touchants sont ces petits *Jesù de bom fim* vêtus à la française, le cœur saignant à la main et la couronne d'épines sur les boucles blondes, étayés par des fromages ronds et des boîtes de pâte de goyave. La T. S. F. répand des flots d'harmonie et de paroles, et les *trapeiros* (rouliers) de la route quittent leurs étriers de bois et descendent de leur mule pour écouter les derniers airs de samba ou les discours politiques en sirotant un *cafésinho* (café noir). C'est pendant cette halte que j'eus la bonne fortune de rencontrer le grand peintre brésilien Candido Portinari, dont j'avais déjà admiré les œuvres remarquables de force et de caractère. Un homme d'État de l'Amérique du Nord a dit à son sujet : « Si je voulais laisser mon portrait à la postérité, je me ferais peindre par Portinari de préférence à un Lazlo ou un Malta. Peut-être mes descendants n'auraient-ils pas la reproduction photographique de mes traits, mais ils se diraient en regardant l'œuvre de Portinari : « Mon aïeul avait de la personnalité, c'était quelqu'un. »

Candido Portinari se rendait à Marianna et à Ouro Preto avec sa jeune femme. Nous décidâmes de faire route ensemble.



Marianna et Ouro Preto sont des villes irréelles dans le présent. Je m'étonne d'y rencontrer des gens vêtus comme moi, de croiser des autos, rares il est vrai, de passer devant le télégraphe. Je cherche à évoquer l'époque de l'or et des révolutions. Ouro Preto avait alors 120 000 habitants, elle n'en a plus que 20 000 aujourd'hui. Il ne reste rien de la folie de l'or du XVIIIe siècle ; pourtant, la légende du siècle fabuleux colle aux pierres mêmes d'Ouro Preto ; on fouille encore fiévreusement les caves et les fondations des vieilles demeures dans l'espoir de découvrir des sacs d'or enterrés, il y a près de deux siècles, par ceux qui voulaient tricher sur les impôts exigés par l'avidité du Portugal.

Les rues sont telles qu'elles étaient alors, bordées de petites maisons à un étage, colorées comme des bonbons fondants un peu passés, avec leurs fenêtres Louis XIV, leurs toits de tuiles doublées d'*azulejos*, agrémentées parfois de guirlandes mièvres qui rappellent les sucreries de pièces montées

De belles filles graves, aux yeux noirs immenses, se penchent à l'appui des fenêtres, les coudes sur des coussins rouges. Derrière elles, au fond de la chambre crépie de blanc, se détache la chapelle de la Vierge ou du saint tutélaire de la maison, toujours ornée de fleurs fraîches ou de papier. Je les vois échanger des regards avec les étudiants, dont, assurément, elles guettent le passage. Rêvent-elles au temps où un courtisan espagnol envoyait des Amériques à sa souveraine un régime de bananes en or massif, où un riche Mineiro faisait creuser en pleine montagne un lac artificiel où voguait une nef d'or afin que sa belle maîtresse eût une idée de la mer ? Des femmes qui leur ressemblaient rivalisaient de luxe, faisaient venir d'Europe des étoffes somptueuses, s'entouraient de serviteurs, d'esclaves qu'elles couvraient de chaînes d'or, à qui elles faisaient mettre des dents d'or pour étaler leur fortune et aussi pour amoindrir la part de métal précieux due au Portugal.

Les meubles mêmes étaient cloués d'or. L'or faisait naître le raffinement. Il y eut en ce XVIIIe siècle, à Ouro Preto, toute une floraison d'artistes, de poètes, de peintres, de sculpteurs dont on peut admirer les œuvres dans les nombreuses églises baroques, toutes blanches et modestes à l'extérieur mais si riches à l'intérieur. Les murs des autels sont caparaçonnés de feuilles d'or ; les plafonds peints de couleurs vives ; les plus beaux de ces plafonds sont peints par Athaydé. Un grand nombre de personnages sculptés, d'anges ronds et roses comme des amours sont dus au ciseau d'un sculpteur mulâtre, fils d'un peintre portugais et d'une esclave noire.

C'était un curieux homme rongé par une horrible maladie, lèpre ou chancre, qui le déformait, lui fit perdre ses membres, si bien qu'à la fin de sa vie, il faisait fixer son ciseau et son marteau à ses moignons. On l'appelait *Aleijadinho* (le mutilé) ; chaque matin, avant qu'il fît grand jour, il se faisait conduire à l'église où il travaillait, enveloppé d'une cape noire, juché sur une mule dont les étriers étaient vides. On le ramenait chez lui à la nuit tombante ; il avait le complexe du mulâtre fils d'esclave ; « c'est pourquoi, m'explique Candido Portinari, dans ses sculptures qui ont quelque chose de la vigueur réaliste de Michel-Ange, il ne

pouvait résister à la tentation de caricaturer les blancs, dont il allonge démesurément le nez, trait du visage par lequel les blancs diffèrent le plus des noirs ». L'église de Notre-Dame de Pilar, toute blanche et or, compte parmi les plus belles et les plus élégantes d'Ouro Preto. Le blanc crémeux repose les yeux de l'or qu'il met en valeur. Je remarquai au plafond, dans neuf autels qui encadrent le maître-autel, de superbes oiseaux de bonnes dimensions, plumage blanc et bec jaune, dont chacun soutient un lampadaire. J'y reconnus aisément des perroquets à peine stylisés ; le perroquet est commun au Brésil ; cependant, on n'est pas accoutumé à trouver des perroquets représentés neuf fois dans les églises. J'en fis l'observation à mes compagnons. Le sacristain, qui m'avait entendu, m'assura avec indignation que ces oiseaux étaient des colombes. « Un perroquet ! Cet oiseau, vous le savez bien, ne joue aucun rôle dans l'histoire religieuse : c'est une colombe que vous voyez là, ou, si vous préférez, c'est l'image de l'Esprit Saint. » Je n'insistai pas, mais Candido Portinari et moi nous amusâmes à l'interroger les uns et les autres sur la nature de l'oiseau de Notre-Dame de Pilar. Nous ne trouvâmes personne qui convînt qu'il s'agissait bel et bien d'un perroquet. « Encore, s'il était placé au-dessus de la chaire, votre perroquet, me dit en souriant un aimable ecclésiastique, je croirais plus volontiers que vous avez raison. »

Ouro Preto, ville d'université, n'est pas gaie. On y sent à peine la présence d'une jeunesse studieuse et ardente. L'École des Arts et Métiers, fondée par le Français Henri Gorceix, donne d'excellents ingénieurs ; les ouvrages scientifiques allemands et anglais y remplacent aujourd'hui les ouvrages français.

Nous parcourons les rues semi-désertes de la ville, nous arrêtant aux portes qui éveillent des souvenirs, souvenirs cruels de conspiration pour l'indépendance et de répression. Voici la maison où fut pris le conjuré Tiradentes qui fut exécuté, et voici celle du poète Thomaz Antonio Gonzagua, dit Dirceu, dont les amours avec la belle Arcadia Mineira (Marilia), pour qui il avait brodé le voile d'argent des fiançailles, sont célèbres. Nous entrons dans le petit jardin encadré d'un mur délabré, où les deux amants se retrouvaient sans doute les nuits de lune. Il est envahi de fleurs des champs, de

ronces et de rosiers. Était-elle si belle, cette Marilia passionnée ? Le fiancé fait de la politique, se mêle aux projets d'insurrection à tendance républicaine (l'*inconfidencia*) qui doit libérer la colonie du Portugal. Dirceu est pris ; il suit à pied des sbires à cheval qui le conduisent à Rio, sans lui épargner le stimulant des coups de fouet. Condamné à mort après trois ans de prison, puis grâcié et finalement transporté en Afrique, il s'y met en ménage avec une négresse. La fiancée d'Ouro Preto, restée fidèle, meurt fille et, les vers de l'amoureux oublieux aidant, le couple entre dans la légende. Tant et si bien que la demande est faite au curé de la paroisse où repose Marilia de recevoir les os du poète pour les enterrer avec ceux de la belle. Le brave curé n'y saurait consentir. Il me l'affirme avec force et candeur. « Pensez donc, réunir dans le tombeau des os d'amants qui n'ont pas reçu le sacrement ! Du reste, je ne crois pas qu'ils aient été véritablement unis pendant leur vie et puis, il y a cette histoire d'amours africaines... » Nous fûmes très amusés par ce souci de moralité *post mortem*.

Dans le Minas, la plupart des sacristies sont aussi belles que les églises ; décorées plus modestement, de stalles, de meubles en jacaranda, elles renferment des trésors qui sont un témoignage des mœurs d'autrefois : pièces d'or ciselé, soieries brodées, statues de saints grandeur nature habillés de costumes du XVIIe siècle. On me fait voir un saint Georges habillé en hallebardier, qui fit de la prison pour s'être laissé choir sur la tête d'un pèlerin qu'il tua au cours d'une procession. Il fallut bien des intercessions auprès des autorités en faveur du saint pour qu'il fût libéré après avoir fait la moitié de son temps dans les geôles de la ville.

Ce XVIIIe siècle, qui punissait les saints, savait aussi les récompenser. A Rio, la statue de saint Antoine, dont l'intercession fit, dit-on, bouter les Français hors de la ville en 1710, reçut le grade de capitaine dans l'armée portugaise, fit promotion à deux reprises, en 1810 et en 1814, fut décoré de l'ordre du Christ et toucha régulièrement sa solde jusqu'en 1914.

Un sacristain me montre une meule trouée de dix kilos, qu'on passait au cou des fidèles coupables de quelque sérieuse infraction aux lois. Le condamné devait suivre les processions,

la pierre au cou et les mains attachées au dos. J'enfilai ma ceinture dans le trou de cette pierre et la mis prudemment autour de mon cou pour l'essayer. Malgré mes précautions, je faillis me rompre les vertèbres.

L'hôtel d'Ouro Preto n'offre qu'un minimum de confort, bien qu'il soit propre. Il faisait beau ; la lune était à son deuxième quartier et j'avais emporté un manteau de voyage. Je m'en fus donc passer la nuit à même le mur du jardin de l'église qui domine la ville en haut de la colline. Un coq me réveilla dès l'aube. Je me mis à errer par les venelles silencieuses et frileuses. Des femmes se rendaient à l'église, un livre de prières bourré d'images sous le bras. Dans la campagne, les pieds dans l'eau, des faiscadors de dix ans agitaient des *bateas* de bois où demeuraient d'infimes parcelles d'or. Je rentrai à l'hôtel prendre le premier cafésinho de la journée.

Il y a un archevêché à Mariana ; un archevêché dont les escaliers sont pavés de pierres précieuses qu'on trouve comme des cailloux dans la contrée. Il y a aussi une prison qui occupe tout un côté d'une place sur les trois autres côtés de laquelle s'élèvent trois églises. La prison est une ravissante maison de style baroque brésilien, sévère et gracieux avec un perron confortable où des gardiens à califourchon sur leur chaise fument tranquillement. Il y a bien de solides barreaux, aux hautes fenêtres du rez-de-chaussée, mais ces fenêtres sont ouvertes et nul ne nous empêche de lier conversation avec les hommes qui, de l'intérieur, nous regardent. Nous nous approchons et le plus bavard d'entre nous cherche une manière convenable d'interroger les prisonniers. L'un d'eux, un garçon de vingt-cinq ans, aux yeux bleus superbes, raconte son histoire sans se faire prier, tout en caressant nerveusement les barreaux épais de sa prison :

— Moi, j'ai tué un épicier qui avait insulté ma mère ; alors, comme je n'ai pas d'amis dans la politique, je tirerai mes dix ans. Si ce n'est pas malheureux, à mon âge ! Tandis que lui (il désigne du menton un co-détenu plus âgé, occupé à recoudre sa vareuse), lui, il a tué un gars qui faisait la cour à sa femme, laquelle ne valait rien, hé ! Alfredo ?... et le frère du galant par-dessus le marché ! Il n'a ramassé que cinq ans et sera libéré le mois prochain, après un an de prison.

Il a un cousin germain dans la politique, vous comprenez !

Portinari demande, pour rompre les chiens :

— Pouvez-vous recevoir des visites ? En somme, cette prison me paraît moins désagréable que celle de Rio, vous avez des distractions... la place... les cloches...

Le jeune prisonnier aux yeux bleus ricane :

— Je préférerais un tombeau au fond d'une mine ! Mes nerfs ne supportent pas le voisinage des églises ; le tintamarre des cloches m'agace. J'assiste de ma cage à tous les mariages, à tous les baptêmes, à tous les enterrements. Je suis obsédé de toutes ces sonnailles et puis, sous prétexte que je ne reçois pas les sacrements, le curé, lorsqu'il passe par ici pour aller dire sa messe, ne m'adresse jamais la parole. Il sait pourtant bien que cela me distrairait !...

***

Le nom de *Morro velho* tinte à mes oreilles avec une résonance de métal précieux. Morro velho, la mine d'or la plus importante de l'Amérique du Sud, et l'une des plus profondes de la terre. 30 000 tonnes de minerai pour 2 250 kilos d'or annuels. 7 000 mineurs y travaillent. Nous arrivons la nuit. La multitude des fenêtres éclairées de lumière jaune, sans rayonnement, fait de Morro velho une ville pailletée d'or. Les rues poussiéreuses où la circulation nocturne est active ont cette atmosphère particulière aux centres miniers, où la moindre plante est un luxe. On imagine derrière tous les fronts la hantise de l'or, dieu de ce lieu, dont chaque mineur est une sorte de grand prêtre.

De petits mulâtres blonds démentent la légende de l'aversion anglo-saxonne pour les plaisirs qu'offre la chair noire. La mine anglaise, pour se conformer à la loi brésilienne, emploie un directeur brésilien à côté du directeur anglais, et un pourcentage déterminé de main-d'œuvre brésilienne. Les Anglais cependant règnent avec cette désinvolture condescendante qui leur est propre, dans des villas confortables autour desquelles ils ont planté une forêt. Le club où nous sommes invités à *make ourselves at home* est semblable à tous les clubs anglais de la planète : *barmen* en spencer impeccable, marmelade de Dundee, *whisky and soda,* profonds fauteuils de cuir, *Punch, Sketch, Sport* et *Dramatic,* cour-

toise bonne humeur de grands garçons blonds ou roux qui fument de courtes pipes.

Au petit matin, un ingénieur nous fait visiter la mine et l'usine. Les mineurs anglais s'opposent à ce que les femmes et les prêtres vêtus de soutanes descendent dans la mine. Huit cents mètres de profondeur, sept puits séparés par de longues galeries. Il faut deux heures d'ascenseur et de wagonnet pour atteindre le fond du septième puits où la température serait intenable si un système de réfrigération dont les ramifications s'étendent dans toutes les galeries de la mine n'en atténuait la rigueur.

La visite de l'usine abat les illusions. Des femmes au regard terne trient des pierres grisâtres. J'assiste à d'innombrables pulvérisations, lavages, tamisage de poussières, de boue, toujours grisâtres.

Lorsque je tiens enfin entre mes mains le bloc d'or qui vaut une fortune, j'ai durant tant de minutes subi l'obsession de la grisaille que je ne suis nullement impressionnée.

* * *

Comme je revenais du Minas Geraes, j'appris dans le train que le président Getulio Vargas venait de faire un coup d'État ; que le pays, plus que jamais, était en état de siège ; que le Parlement n'existait plus ; que tous les États de la Confédération brésilienne n'étaient plus des États, mais des provinces ; que le Brésil était désormais un pays sans partis politiques, soumis entièrement à la volonté du Président, en un mot la dictature pure et simple ; et j'appris aussi que le Brésil ne paierait pas ses dettes à l'étranger.

Je m'imaginais déjà harcelée à chaque déplacement par une police méfiante qui flairerait mon passeport avec hostilité. Je m'attendais à trouver les Cariocas hébétés ou terrorisés, excités en tout cas ; les rues désertes sauf pour les patrouilles qui y feraient résonner leurs bottes sur l'asphalte, et quelques cadavres devant les monuments publics. Ce qui me rassurait un peu, c'est que, quelques semaines plus tôt, revenant également de voyage, le jour de la déclaration de l'état de siège par le Président, je n'avais rien remarqué d'anormal ; chacun vaquait à ses affaires comme si de rien n'était, et je n'avais découvert sur aucun visage ces airs

haineux, hagards ou « cafards » des populations « sous la botte ».

Cette fois encore, rien de tragique, si ce n'est que quelques meneurs des partis supprimés et quelques sympathisants ou soupçonnés de l'être sont mis en prison. Nul ne se gêne pour donner son opinion sur les événements ; la presse seule se tait ; elle est, chacun le sait, non seulement inspirée, mais dirigée. Les petites gens émettent l'espoir « qu'on va enfin pouvoir travailler en paix, sans craindre de révolution communiste ou intégraliste ». Dans les États, les gouverneurs convaincus d'opposition sont remplacés par des interventeurs, militaires de préférence, et dévoués au Président ; et, lorsque cela est nécessaire, pour calmer une opinion publique qui leur serait favorable, la presse met au jour quelque ténébreuse affaire de leur vie politique... ou économique. Le président Vargas ne craint pas de représailles sur ce terrain. Ses pires ennemis le savent invulnérable ; il n'y a pas de squelettes à exhumer dans sa carrière.

Le dictateur d'un pays de plus de quarante millions d'habitants, qui n'a ni parti ni formation de jeunesse (quelques clients tout au plus), qui ne porte pas d'uniforme, qui n'a point d'éminence grise, qui évite de faire verser le sang, qui n'a jamais été affilié à un régime autoritaire étranger, mais qui est soutenu par l'armée et la marine (la marine brésilienne surtout est formée d'une élite dont le loyalisme nationaliste a été éprouvé maintes fois), un dictateur qu'on peut plaisanter dans les revues populaires sans risquer la déportation ou la hache, n'est pas un dictateur comme les autres. Je désirai vivement lui être présenté.



Le président Getulio Vargas me reçut au Catete, qui est le bureau de la présidence, « son bureau », où il se rend souvent à pied, sans escorte, comme un simple fonctionnaire... Une secrétaire charmante et parlant un français impeccable me fait lire une note au crayon rouge de la main du Président où la date et l'heure de l'audience sont inscrites en face de mon nom : écriture souple et ferme, non dépourvue de fantaisie. On me fait entrer dans une antichambre-salon d'attente, composée de portes qui s'ouvrent et se ferment sans arrêt avec

un minimum de bruit. Des ministres, portefeuille épais sous le bras, entrent par une porte et ressortent par une autre, ayant à peine eu le temps d'absorber sans se brûler un des cafésinho (tasse de café) que je vois circuler sur d'immenses plateaux. Des jeunes gens lèvent le nez d'un air important : secrétaires de secrétaires, sans doute. La fille du Président, vêtue d'un tailleur gris, celle qui lui ressemble et que j'avais vue danser avec beaucoup de grâce la veille, au casino, bavarde en riant avec un jeune homme photogénique : elle a des yeux intelligents, un regard direct, le front et le menton volontaires, un sourire très féminin et des gestes précis et harmonieux ; aspect sympathique de jeune fille moderne élevée simplement.

— Voulez-vous me suivre ?

Un salon immense, banalement luxueux, sans caractère. Un quelconque salon de présidence. Le président Vargas me désigne une chaise au coin de la table, en prend une autre, et me parle du communisme auquel il a déclaré la guerre. Son débit est honorable, « regular », comme on dit ici. Le dictateur du Brésil n'est pas un orateur redondant, heureusement. C'est plus fort que moi : dès qu'un homme politique parle trop bien, j'ai peur qu'il ne sache faire que cela ; l'éloquence camoufle à merveille la médiocrité ou le vide. Le président Vargas, petit lorsqu'il se tient debout, paraît grand lorsqu'il est assis ; il a le buste long, puissant ; son visage me paraît beau, jeune pour ses cinquante et quelques années ; une belle chevelure sèche, une dentition blanche, éclatante entre les lèvres un peu minces, un nez aquilin, un teint mat, des yeux malins, pétillants, malgré eux, car le dictateur du Brésil a en horreur les effets, la pose. Le fond de son regard est doux, désabusé, chargé d'humour tranquille. Rien du bravado, du mystique ou du despote neurasthénique dans son attitude, mais on le devine fin comme l'ambre, psychologue, patient, courageux, l'esprit froid, pondéré ; il tient la tête légèrement renversée, tandis qu'il parle.

— Chacun fait du communisme selon son tempérament ; les communistes français ne sauraient faire du communisme à la manière des Russes analphabètes, asiatiques par surcroît ; votre communisme paraît conservateur et parlementaire, ce qui n'est pas aussi paradoxal qu'on pourrait le croire. La forme

que prendrait le communisme brésilien ferait certainement le malheur du pays, aussi ne le tolérerai-je pas. Souvenez-vous de l'émeute de 1935, lorsque des officiers et des soldats furent assassinés par une poignée de militaires excités par des meneurs civils. Il fallut tirer le canon sur la caserne. On dit pourtant que j'ai « inventé » le danger communiste pour avoir, avec l'aide de l'armée et de la marine, l'occasion de proclamer la dictature et de garder le pouvoir.

— Que pensez-vous du mouvement intégraliste, monsieur le Président ?

— Le chef intégraliste, Plinius Selgado, est un jeune homme intelligent, convaincu, ennemi comme moi du communisme. Je lui ai offert une place dans mon gouvernement.

Je ne puis retenir un sourire, et le Président me paraissant homme à ne point se formaliser d'une trop grande franchise, je traduis mon sourire :

— Ne dira-t-on pas que c'est un piège tendu à Selgado ? S'il y tombe, il se déconsidère auprès de ses partisans, et s'il l'évite, il se rend coupable de mauvaise volonté.

Le Président rit sans se fâcher. Sa réponse fort habile satisfait cependant mon indiscrétion :

— Je désire la coopération de toutes les énergies, de toutes les capacités désireuses de servir le pays, je dis bien le pays et non tel ou tel État, telle ou telle mystique d'origine étrangère ou non ; un seul intérêt : le Brésil dans son ensemble ; mais je ne veux ni partis, ni kystes politiques, fascistes ou autres, au Brésil. Je ne tolérerai aucune division politique chez mes collaborateurs. La politique partisane ruine le pays, crée un malaise qui en retarde le développement. Sans être xénophobe, je ne reconnais à aucun étranger domicilié au Brésil le droit de se mêler de nos affaires : tout Brésilien doit être seulement un Brésilien.

J'ai compris. Il y a quelques jours, j'ai rendu visite au chef intégraliste qui me reçut dans un bureau volontairement ascétique. Ce jeune homme mince et brun, voûté, aux beaux yeux de poète mystique, est entouré d'une phalange d'admirateurs, lieutenants qui ont adopté un salut à la manière de Rome et de Berlin, une chemise verte d'uniforme, le devoir de la délation. Plinius Selgado a de nombreux adeptes dans l'armée, parmi les jeunes intellectuels et les Indiens. Je lui

demandai s'il recevait des subsides de l'Allemagne, ainsi que le bruit en courait, car ce sont les Brésiliens d'origine allemande et les Allemands nouvellement installés au Brésil qui sont ses plus chauds partisans. Il me fit une réponse qui me surprit : « Je réfléchirai et répondrai à vos questions par écrit. » Je n'insistai pas, mais pensai à part moi avoir affaire à un homme scrupuleux, qui répudiait le mensonge mais trop maladroit pour trouver sur-le-champ la réponse qui m'eût satisfaite sans le compromettre... Je ne doute point que le président Vargas n'arrive à manier l'intégralisme et son chef.

Le Président reprit :

— Ni partis, ni États ; il est inadmissible aujourd'hui que certains États économiquement plus favorisés que d'autres puissent exercer une hégémonie sur les autres : le Brésil est le seul pays au monde dont la superficie (il est seize fois plus grand que la France), la variété de climats, la diversité de la population, créent de telles conditions qu'une bande étroite côtière du pays, seule, ait jusqu'ici réussi à se développer à peu près normalement. Cette bande côtière doit s'élargir, ronger peu à peu l'intérieur du pays si vaste qu'il nous faudra bien des années pour peupler, civiliser, industrialiser la totalité du Brésil. Notre problème, notre tâche, c'est notre auto-colonisation ; il nous faut construire des routes, mettre en valeur les richesses formidables du pays. Mais pour cela, il faut être tranquille chez soi, il faut, avant de construire, s'assurer qu'autour des manœuvres il n'y a pas d'agitateurs armés de pioches pour détruire les fondations au fur et à mesure qu'elles seront posées. Il faut aussi briser l'égoïsme des États, affirmer l'unité effective du Brésil. La prospérité des uns consolidera la prospérité des autres après que les sacrifices auront été faits. Le peuple comprend mon programme fort simple dans ses grandes lignes, quoique lent et laborieux à exécuter. Il est avec moi ; il sent que je suis l'expression de la nécessité où se trouve le Brésil que ce que j'ai dessein de réaliser s'accomplisse. Il sent la nécessité d'un changement qui lui permettra de vivre normalement autrement qu'à l'ombre des camarillas politiques. J'y pourvoirai.

Je ne parle pas des dettes. A quoi bon ? Le Président, lorsqu'il commencera à construire, saura bien comment il faut

s'y prendre, s'il a besoin de rassurer et d'attirer le capital étranger dans son pays.

Ma conversation avec le président Vargas m'a convaincue que les félicitations confraternelles des dictateurs des régimes totalitaires sont tout au moins prématurées. M. Vargas n'est pas des leurs : il ne peut pas l'être, aussi bien sa tâche est-elle autrement compliquée que celle d'Hitler ou de Mussolini. Il lui faut, pour gouverner, donner satisfaction au peuple qui comprend 70 pour 100 d'illettrés, aux trois principaux États de la confédération qui, même en qualité de provinces, jouent un rôle important dans le destin du Brésil, aux nationalistes, aux libertadors (communistes), aux Brésiliens d'origine allemande, italienne et même japonaise, et aux États-Unis fort jaloux de leur influence dans la politique économique, extérieure et intérieure du Brésil.

Mais le président Vargas est un politique consommé ; ne m'a-t-il pas dit que le but à atteindre seul compte et que, quoiqu'il fût décidé à combattre les manœuvres politiques, il savait bien être contraint à détruire les politiciens en employant leurs armes ?

Déjà, il a réussi à maîtriser ou à gagner une partie de l'opposition en accomplissant quelques réformes du programme de ses adversaires. Il a modifié le statut du café, permis les démonstrations spectaculaires aux intégralistes, tant que ceux-ci ne manifesteraient pas d'hostilité ouverte à son gouvernement, satisfait l'ensemble de la population en dénonçant les dettes contractées à l'étranger. Enfin, il a rassuré les États-Unis par la nomination aux Affaires étrangères de M. Oswald Aranha, la personnalité la plus marquante au Brésil, après le Dictateur, et dont les sympathies nord-américaines sont éprouvées, et du très sympathique M. Pimentel Brandao, prédécesseur de M. Aranha aux Affaires étrangères, au poste d'ambassadeur à Washington.

Le président Vargas, comme on dit, connaît son métier.

CLAUDE EYLAN.

APRÈS LA VISITE
DU ROI GEORGE VI

C'est un fait : depuis la visite des souverains anglais, il y a quelque chose de changé dans l'air de la France ; quelque chose d'indéfinissable comme la confiance et de fort comme l'espoir nous soulève. On aimerait comprendre cette inspiration soudaine, cette *aura* bienfaisante, la saisir pour l'entretenir et pour la garder.

Cela a commencé à être sensible quand Paris fut prêt pour l'arrivée du Roi, quand des milliers de travailleurs qui s'étaient appliqués jour et nuit à leurs tâches se furent effacés, laissant les avenues sablées et vides, bordées de soldats, de spectateurs et de drapeaux.

Nous n'oublierons pas de sitôt ce grand silence discipliné, la place de la Concorde chargée de trois rangées de tanks, comme d'autant de colliers de bronze et les mouvements tranquilles des jeunes soldats en cotte brune qui donnaient le dernier coup d'astiquage aux flancs de leurs monstres couleur de crocodile, la masse noire, veloutée des Polytechniciens au Rond-Point, le flamboiement des casoars de Saint-Cyr au pied de l'Arc de Triomphe, et ce miroitement que le soleil jetait sur les interminables haies de fantassins, cette poudre d'or qui dans le lointain les habillait et les multipliait en une sorte de mirage.

Derrière eux, sur les trottoirs devenus pareils aux berges d'un fleuve vide, la foule s'amassait charmante, fervente, gentille. On se passait les enfants pour les mettre au premier

rang ; les officiers et les sous-officiers de réserve, ravis de leur importance nouvelle, gardaient avec bonhomie les entrées des maisons et distribuaient les explications sur la cérémonie, sur les corps de troupe, sur les armes, sur l'ordonnance du cortège qui allait passer. Des inconnus fraternisaient. Près de la gare d'arrivée, Porte Dauphine, à la jonction de l'avenue Foch et du Bois de Boulogne, le drapeau des chasseurs à pied faisait face à deux escadrons de spahis. Une famille anglaise s'étonnait de le voir en lambeaux, soutenu d'une résille. Nos visiteurs ne savaient pas que lorsque le drapeau passe d'un bataillon à un autre il arrive, comme je l'ai vu en 1918, que ceux qui l'ont gardé avec amour ne puissent s'empêcher d'en tirer quelques fils en cachette, avant de s'en séparer. Ainsi les drapeaux n'ont-ils pas à craindre les balles seulement. D'anciens combattants révélaient aux Anglais tout émus ces petits secrets de notre cœur militaire. La foule dénombrait les noms de batailles, les croix aux hampes des étendards et sur la poitrine des officiers de la guerre ; les enfants des écoles, massés devant les dix mille pigeons prêts à s'envoler, agitaient à l'avance leurs fanions aux couleurs de France et d'Angleterre.

— Pauvre vieux, disait un marmiton à un automobiliste en panne et qui aurait suffi en temps normal à retenir des badauds, personne ne te regarde aujourd'hui !

Et de rire.

On apercevait à une fenêtre le directeur d'un journal qui s'était montré depuis plusieurs années bruyamment anti-anglais. Le balcon où il était accoudé, tendu d'un large *Union-Jack,* lui faisait une écharpe sur le ventre. Les agents, les gardes mobiles, les soldats petits et grands avaient les yeux brillants de zèle, de fierté d'avoir des consignes à remplir et à faire observer dans un ensemble aussi grandiose. La foule entrait avec plaisir dans le cadre qui lui était dessiné. Le tout faisait une atmosphère aimable, uniforme, sans nervosité, que nous n'avons guère connue depuis 1919 et le défilé de la victoire.

Quand les souverains arrivèrent, à l'instant où ils allaient sortir de la gare élevée pour eux, le plus beau fut l'élan de chacun pour bien remplir sa tâche dans le concert, pour déclencher chaque mouvement exactement au temps voulu. Et l'effort unanime réussit sans un accroc. On vit le Roi

mince et calme, la Reine toute claire, gracieuse, son jeune visage un peu échauffé par l'animation du voyage, de son premier voyage de souveraine à l'étranger, souriant d'abord à la vue des enfants, des pigeons qui maintenant escaladaient le ciel, puis grave quand on joua les hymnes nationaux, puis émue une seconde dans sa voiture, par l'écart d'un cheval effrayé d'une moto.

Ils furent passés en une seconde, on les vit à peine, mais la foule en se dispersant conservait ce quelque chose de mystérieux, ce talisman qui s'était formé autour d'elle pendant les heures de l'attente.

Le soir, tout le monde était dans les rues, entre l'Étoile et l'Opéra. Parisiens, provinciaux, deux millions d'hommes ? quatre millions d'hommes ? on ne sait, mais des connaisseurs affirment que dans les Champs-Élysées seulement, tel après-midi, des centaines de mille personnes se sont succédées. Et ce fut ainsi durant quatre jours avec une ferveur sans défaillance. Immédiatement après le passage de la Reine, qu'elles n'avaient pas pu voir, j'ai entendu des femmes du peuple qui se donnaient rendez-vous pour recommencer le lendemain « et nous ne la verrons pas plus », disaient-elles gaiement.

Le soir, devant l'Opéra, quand tout le quartier criait : « au balcon », un enfant scout éclata en sanglots parce que ses parents, vers minuit, cessaient d'attendre. « Laissez-le donc, priaient les voisins, ça n'arrive pas tous les jours. »

Le lendemain, comme les souverains revenaient au Quai d'Orsay, vers sept heures, des dactylographes vinrent en groupe demander aux journalistes de les appeler pour quelque travail de copie. Ainsi elles auraient le droit de se trouver dans la salle de presse, au rez-de-chaussée d'où l'on pouvait apercevoir le Roi et la Reine. Elles les virent, et ce qui est mieux, la Reine, attentive à tout, les remarqua derrière leurs barreaux et leur fit un gentil sourire. Deux des jeunes filles furent si émues qu'elles se mirent à pleurer.

Ainsi se forment les premiers éléments d'un contact et d'une légende. On racontait que la Reine avait dit à M. Albert Sarraut : « Monsieur le ministre, ne voudriez-vous pas laisser le public approcher davantage, je suis si habituée à être près de lui ! »

Mais voici où l'on sent le mieux la trame de notre cœur populaire. Un grand journal publia, parmi vingt images de la Reine, une photo de profil où elle porte une main à sa bouche en un geste très jeune et très naturel de surprise et peut-être d'observation. Ce mouvement, cette jeunesse, cette surprise ont enchanté tout le monde. Personne n'a même daigné sourire des deux ou trois grincheux qui disaient : la Reine bâillait peut-être. Cet instantané d'une seconde de ravissement de la Reine en France a séduit, flatté, conquis les Français.

La gentillesse française, prodigieusement civilisée, se maintenait dans des mouvements de foule aussi amples que ceux d'Allemagne. Chacun tuait le temps en s'amusant de traits touchants ou pittoresques, mais c'était avec la conscience très sûre de vivre un moment de l'histoire.

* * *

Si Paris avait cet élan, s'il se laissait aller à être puéril dans sa joie, c'est qu'il sentait parfaitement le drame qui se roue depuis vingt ans et qui atteint son paroxysme, la victoire la plus complète compromise, la guerre revenue à nos portes et nos existences et nos biens et nos façons de vivre et de penser de nouveau menacées.

Le public français savait que les souverains britanniques venaient à nous à une heure troublée de l'Europe et du monde, qu'ils venaient en France et rien qu'en France. C'est donc qu'ils attendaient beaucoup de nous. Mais, ils nous apportaient beaucoup aussi.

Tout le monde le sait en France. Moralement, matériellement, l'Angleterre reste l'une des plus puissantes nations du globe. Elle contrôle le seul empire colonial qui surpasse l'empire français. Son régime politique tend, comme le nôtre, à concilier l'ordre collectif et la liberté individuelle. Ses tendances sont pacifiques en raison de sa civilisation, l'une des plus vénérables qui soient, et parce que ses biens sont immenses et dispersés sur la terre. Tout cela crée entre l'Angleterre et nous des points de rencontre solides et dont la guerre de 1914 a déjà éprouvé la valeur. Ces points de rencontre, bien entendu, apparaissent mieux dans le péril commun que dans la sécurité. Et c'est ainsi qu'après la victoire de 1918, l'Angleterre avait cru pouvoir se dissocier un peu de nous.

Chacun sait ce qui en résulta. On peut hardiment dire que l'instabilité dont le monde souffre tant aujourd'hui vient de ce que l'Angleterre et la France n'ont pas continué dans la paix leur collaboration étroite du temps de la guerre.

Ne soyons pas choqués de ce rappel des jours où l'Angleterre nous fit défaut. Seul, le souvenir de cette éclipse et le péril qui en résulta, nous permet de mesurer l'importance du retour à nous de l'Angleterre, tel qu'il vient de se produire aujourd'hui.

Le pays sent parfaitement que l'affaire des Sudètes a marqué un tournant de la politique européenne. Que, pour la première fois, l'Allemagne a pris conscience de ce que représentait l'alliance franco-britannique. Il comprend également, sans en connaître le détail, que la France et l'Angleterre viennent de faire, tardivement sans doute et sous la pression du péril le plus terrible, un redressement politique qui permet tous les espoirs.

Et ce qu'il sent est vrai.

*
* *

Nous n'allons pas nous donner le ridicule de prétendre que la foule parisienne raisonnait sur des indications précises. L'air de Paris était tout chargé du pressentiment de ces faits, que le rapprochement franco-britannique contenait en puissance. Le peuple parisien, le plus fin du monde et plus réfléchi qu'on ne croit, sentait revenir le moment pour nous et pour nos amis de faire une grande politique en Europe. Mais le sommet de ces trois jours fut la revue de Versailles. On y sentit éclore quelque chose d'essentiel entre l'Angleterre et la France et quelque chose de plus important encore, en nous-mêmes.

L'ensemble du dispositif, tribunes, arrière-plan, dégagements des troupes, fut prodigieux, comme chaque fois que nous *voulons* et que nous mettons en jeu nos ressources. De haut en bas et de bas en haut de l'échelle hiérarchique, le courant d'électricité des grandes minutes françaises était passé. L'action du gouvernement, toutes ses décisions avaient été heureuses ; l'administration tout entière avait suivi : police, garde mobile, réservistes des services d'ordre, tout a fonctionné comme un chronomètre et comme un chronomètre

intelligent. Tous les corps de métier appelés à collaborer à la réception, ouvrières et ouvriers de tous états, techniciens, employés, décorateurs, ingénieurs, artistes, avaient voulu faire chacun leur chef-d'œuvre pour coopérer à un chef-d'œuvre national.

L'armée a été étourdissante de grandeur gaie, de force souple telle que nous ne l'avions pas revue depuis 1918 et, disons-le en pesant nos paroles : telle que nous n'avons jamais vu l'armée allemande.

En choisissant Versailles on avait choisi le seul endroit digne d'une telle journée. Lorsque les troupes, qui venaient de défiler magnifiquement arrivaient à l'Esplanade, elles se mettaient à courir, toujours alignées, les unes vers la droite, les autres vers la gauche, pour gagner leurs emplacements d'attente du passage du Roi qui allait gagner le Palais après la revue. Et c'était dans la poussière glorieuse soulevée par tant de semelles et de roues, au son des musiques jouant les marches d'autrefois, un prodigieux panorama vivant de nos siècles. On voyait passer tour à tour, pivoter et courir, Saint-Cyr et Polytechnique, les cuirassiers et les spahis, les chasseurs et les dragons, les fantassins et les zouaves, les chasseurs à pied, les alpins, les skieurs, les tirailleurs du Sénégal, du Maroc, de l'Algérie, les marsouins, les fusiliers marins, les aviateurs, toutes les artilleries, les cavaliers portés dans leur voiture à six roues, les éclaireurs à moto et les parachutistes, les automitrailleurs, et enfin, les chars, les centaines de chars légers, moyens et lourds, ceux-là de plus de trente tonnes et tanguant comme des navires. Plus de trois cents tanks, portant toutes les armes, de la mitrailleuse lourde au canon de 75, et tout cela filait, virait en éventail pour se ranger, déployé sur les emplacements occupés aux parades d'autrefois par les régiments de Louis XIV. Grâce à eux, on comprenait enfin le sens de ces grands espaces nus, de ces perspectives démesurées : elles se montraient parfaitement adaptées à l'échelle humaine, — quand l'humanité française veut bien se mettre en peine de grandeur.

Le public appréciait cette harmonie retrouvée, il exprimait sa joie dans ses applaudissements qui allaient aux soldats, aux monuments, à l'ensemble magnifique.

Chacun pensait que le ministre de l'Éducation nationale,

spécialement chargé de la décoration de Paris et de l'ordonnance des cérémonies, avait eu à donner son avis sur le choix de Versailles pour cette journée de défilé, de repas, de spectacle. Ainsi Versailles s'était imposé par sa splendeur, malgré la tendance bien connue de tant de maîtres et de tant de manuels qui, sous l'égide de l'instruction publique, critiquent et condamnent Versailles. Versailles, la folie d'un roi orgueilleux, le gâchis d'un régime sans cœur. Mais on commentait près de moi, dans la foule, un journal qui estimait le prix de construction du palais en francs d'aujourd'hui à deux milliards.

— Nous avons dépensé plus pour l'Exposition de 1936, — et où est-elle en 1938 ? — tandis que Versailles nous reste et sert encore, si nous le voulons, à mettre en valeur nos énergies.

— Vive l'armée !

Il se faisait vraiment dans cette revue une réconciliation du présent avec le passé, un regroupement loyal de la France. Les idées sans amour desséchaient et tombaient à terre, inutiles comme de vieilles peaux, sous de longs vivats qui mêlaient, associaient les divers états d'âme politiques des Français et les diverses étapes de la patrie.

— C'est égal, me disait un voisin inconnu, ceux qui racontent que chez nous, en cas de guerre, il n'y a rien derrière, ils feront bien d'aller voir ça au cinéma !

D'innombrables étrangers regardaient cette armée et son reflet dans les yeux de cette foule enthousiaste. On voyait un grand nombre de faces camuses et droites, d'autres blondes, hautes en couleur. Réfugiés ou voyageurs d'Allemagne, d'Autriche ou de tous autres pays, qui observaient avec des sentiments divers. Les plus intéressants étaient ceux qui montraient de la sympathie. On sentait qu'ils pesaient avec une anxiété froide les chances du libéralisme dans le monde.

***

Et puis il y eut la note gaie, comme toujours, chez nous.

Lorsque le Roi fut entré dans le palais, on apprit que le député communiste Duclos prenait place au banquet de la Galerie des glaces en sa qualité de vice-président de la Chambre. Le cher homme n'avait pas figuré sur les listes d'invitation

du Quai d'Orsay. Mais, pour répondre à cette discrétion pleine de tact, lui-même, qui d'habitude porte l'écharpe de parlementaire en cachant le bleu au bénéfice du rouge, avait mis cette fois le bleu au-dessus ! La foule ne fit que rire. Elle avait bien raison. Tant que l'ordre absorbe le désordre, c'est que la nation est vivace.

Les démocraties, et la nôtre en particulier, ont été battues chaque jour depuis vingt ans, parce qu'elles étaient divisées entre elles et en elles-mêmes. Elles étaient de plus gouvernées par des hommes qui n'avaient guère qu'une doctrine : la doctrine électorale du moindre effort. Ils avaient peur de l'enthousiasme. Aujourd'hui ils en ont besoin pour faire équilibre à l'élan des régimes totalitaires. Ils sentent enfin qu'un pays n'est fort que s'il dispose d'une idée commune à toutes ses classes et qui les rallie par-dessus leurs divisions inévitables.

C'est cela, c'est cette idée commune qui a reflambé sous le vent menaçant de l'Est, au contact des souvenirs de la victoire de 1918, de la gloire des deux plus beaux empires du monde et des plus exquises civilisations. C'est cela qui a forcé le journal de Gœring, à Essen, à écrire, après deux jours de réflexion, que la France et l'Angleterre unies représentent 600 millions d'hommes, et qu'il est bon d'y réfléchir.

Nous y réfléchissons aussi.

Après tout, ce n'est qu'en 1934 que l'Allemagne a commencé à nous défier d'une façon visible pour les peuples. Cette armée, cette âme françaises d'aujourd'hui, c'est notre réplique militaire et spirituelle. Les répercussions diplomatiques sont encore à venir, mais elles vont venir. Il faut du temps aux nations pour réagir et nous pouvons nous faire confiance à nous-mêmes. Le seule condition est que nos hommes de gouvernement retiennent la terrible leçon des vingt dernières années. Ils paraissaient disposés à le faire ces jours-ci. Pour se donner le cœur de poursuivre, ils n'ont qu'à regarder le pays.

PHILIPPE BARRÈS.

SPECTACLES

LE CHATEAU DE SCEAUX. LES PARISIENS A LA CAMPAGNE

Ce château de Sceaux, qui fut la demeure fameuse de la duchesse du Maine et que le duc de Trévise fit rebâtir, est devenu le Musée de l'Ile-de-France, et M. Jean Robiquet qui, avec le bon goût et la compétence hors de pair que l'on connaît, en est le conservateur, y a organisé, cette saison, une exposition estivale et bien agréable : *les Parisiens à la campagne.*

Ce château, rebâti sans style défini, offre une façade assez jolie, dès qu'on la voit en franchissant la grille du parc entre les deux rangs de charmilles qui conduisent le visiteur jusqu'au perron. Ce parc, ses arbres si beaux, ses déclivités et ses verdures profondes, ses plans variés, ses allées aux hautes frondaisons qui évoquent certains paysages de Fragonard, ses jeux d'eau s'écoulant de bassin en bassin jusqu'à l'immense canal qui rivalise avec celui de Versailles, sont les beautés les plus attirantes du lieu. Les lointains bleus, l'air déjà vif, offrent au citadin étonné tous les charmes de la « vraie campagne ». Et, pourtant, on est aux portes de Paris, à un quart d'heure en automobile de l'église de Montrouge et de l'avenue du Maine.

Entrons au château. On pénètre dans les vastes salles dont le bon goût de M. Robiquet a su atténuer l'excès des dorures et des ornements. Peu à peu, il meuble ces étages nus de beaux fauteuils, de tables, de secrétaires, d'objets de la bonne époque, donnant bel aspect à la demeure. Avec sa courtoise grâce érudite, il veut bien nous guider, nous désigner certains tableaux, certaines gravures, cette cage à perroquet ayant appartenu à Mme du Barry, ces pendules, ces candélabres,

cette terre-cuite représentant Flore la déesse, qui attire les Parisiennes dans les jardins. Il déroule le charmant transparent, sorte de film, peint à l'aquarelle par Carmontelle, et représentant une série de parcs et de sites enchanteurs des environs de Paris, de paysages de l'Ile-de-France. Placée devant une fenêtre, cette longue frise qui passe, animée par la lumière et maintenue par tableaux en son cadre comme en un petit théâtre, est un divertissement charmant.

Les Parisiens que nous révèlent certaines gravures, certains tableaux, sont bien bizarrement accoutrés pour profiter des délices champêtres. Si les gracieuses dames du XVIIIe siècle s'accordent assez bien avec la nature malgré dentelles et falbalas, c'est qu'elles y épanouissent leurs atours comme des fleurs. *L'Attente dans le parc* de Hoin, ces gracieux Pater, — dont l'un est la copie d'un Watteau de Chantilly, — et où l'écharpe bleue chante si bien sur la jupe jaune de la dame, les *Jeux* et les *Bergeries* de Leclerc des Gobelins, nous offrent ces jupes fleuries et ces grâces dont l'apprêt s'accorde secrètement aux prairies et aux ombrages. Mais les gens de la seconde moitié du XIXe siècle ont une saveur bien comique lorsqu'ils déjeunent sur l'herbe ou canotent sur la Marne, même dans ce charmant petit tableau de Boldini, même dans cette gaie *Grenouillère* de Jules Noël. *La Barque romantique* de Rivoulon, où naviguent, entassés comme des damnés dans la barque infernale, des célébrités, — paraît-il, — de cette époque, offre des échantillons remarquables de coiffures et d'accoutrements masculins et féminins, dont riraient bien nos actuels fervents des joies du canoë. Mais le jeune du Bourg de Bozas, monté sur son poney isabelle, et peint par Alfred de Dreux, est charmant en son harmonie blanche et noire, complétée par le chien noir et blanc. *Les Régates sur la Marne*, de Héraud, *la Partie de canot*, de Heilbuth, où deux femmes et un cygne glissent ensemble, nous plaisent. *La Famille Béjot au château de Nointel*, par Baron, et *l'Impératrice Eugénie en calèche*, de E. Lambert, nous ramènent aux pompeuses toilettes si singulières aux champs, ainsi que les *Élégantes à la campagne*, de Daubigny. Quelle jolie toile de Stevens, cette femme qui rêve, appuyée à un arbre ! *La Plaine et l'abbaye de Longchamp*, par Hubert Robert et sa *Maison de campagne*, où chacun travaille à son goût dans un jardin, nous

ramènent au temps du XVIIIe, ainsi que ces vues du château de Chantilly par Beaufort. Ces jolies vues de châteaux, de jardins, de fontaines, cascades, parcs, terrasses, Saint-Germain, Saint-Cloud, Meudon, Trianon, temples et bals en plein air, baignades et promenades sentimentales, nous en voyons de fort aimables dans la série des gouaches, dessins et aquarelles, signées Deveria, Gavarni, Boilly, Basire, Nicolas Lavreince, Harpignies, Leprince ou Mallet. Voici un document rarissime signé Théophile Gautier, aquarelle le représentant avec Balzac et Frédérick Lemaître dans le jardin de ce dernier. Gautier porte un costume inouï et sa redingote ajustée à larges basques en élytres le fait ressembler à un insecte bizarre. L'exposition se termine par des photographies de personnages célèbres à la campagne. Là, le désaccord des vêtements et de la nature prend une terrible valeur documentaire. La famille Hugo, par exemple, n'a plus rien de lyrique, et quelques autres spécimens de citadins, pour une saison rustique, semblent tous, — surtout les hommes, — revenir d'un enterrement. Cette collection n'est qu'amorcée. Elle se complétera et s'enrichira et sera de plus en plus amusante.

La visite se termine par celle des beautés du parc. Ce jour de juillet, je le vis entre deux averses, humide et puissamment vert. Il était solennel et un peu triste. Mais il paraît que, le dimanche, il offre ses pelouses et ses futaies à un millier de promeneurs ; il paraît que, tout près, le célèbre *Robinson* vous accueille avec des cuisiniers nouveaux et tentateurs ; il paraît que, en hiver, on patine avec ivresse sur cet admirable canal gelé. Aujourd'hui, on y pêche à la ligne et une barque y erre doucement. Elle ne contient plus de personnages romantiques, mais, au rivage, quelques beaux cygnes entourent un enfant joyeux qui leur donne du pain, et ce groupe pourrait encore inspirer un Heilbuth ou un Héraud.

A L'ORANGERIE

L'Association France-Égypte s'est jointe à M. Bourguignon, l'éminent conservateur de Malmaison, sous la haute présidence de M. Henri Verne, pour organiser, aidés par les prêts de différents musées et des collections particulières, au Musée de

l'Orangerie une intéressante exposition. Intéressante, émouvante, et amusante aussi, car elle illustre de façon pittoresque une des pages les plus étonnantes de l'histoire de Bonaparte.

Aux murs, des tableaux, des compositions monumentales de Gros et de ses élèves représentent les exploits et les épisodes de la campagne d'Orient. Des portraits, des bustes, des gravures, des dessins nous montrent les visages des généraux, des soldats, des marins, et aussi des savants, des littérateurs et des artistes, et des archéologues qu'avait entraînés le jeune chef, dirigeant et animant par son prestige déjà légendaire cette admirable aventure. Avec un sens excellent de l'éveil de notre esprit romanesque, quand on nous raconte une très belle histoire, on nous met en présence du dromadaire que montait Napoléon. « Naturalisé », conservé, il se dresse là dans un repos qui ne réclame pas l'allongement, auprès de sa selle et de sa couverture pourprée. Et, redevenant l'enfant qui chevauche les grosses bêtes au Jardin d'acclimatation, chacun de nous se hisse en rêve sur cet animal qui a, tout au moins, gardé de son ancienne apparence vivante le pelage que toucha la botte du Premier Consul. Nous voilà partis pour l'Égypte de 1798-1799, balancés imaginairement par le roulis de ce dromadaire enchanté.

Nous contemplons ensuite les armes, très variées et très belles, le sabre de Bonaparte, ceux très nombreux qu'il donna à ses compagnons en témoignage de leur valeur et de leurs services ; les pièces du butin pris à l'ennemi, les selles magnifiques des mamelucks, les harnachements des montures ; puis les canons, les fusils, les drapeaux et les fanions qui même immobiles semblent prêts encore à frémir. Deux grands mannequins revêtus des uniformes des soldats veillent, à l'entrée, sur les vitrines où sont étalées pieusement des reliques diverses de vêtements, coiffures et costumes militaires. A côté des célèbres bicornes du « petit caporal », ce bonnet de police un peu sale, un peu troué, crânement penché sur une tête invisible, semble l'évoquer cette tête, jeune, brave et chaude. Les portraits, les bustes, nous ne connaissons pas toujours ceux qu'ils représentent, mais ce qui se dégage de toutes ces figures, c'est une expression robuste ou profondément et violemment virile. Les artistes avaient beau jeu à les peindre, à les magnifier héroïquement, tel Gros en

cette esquisse tumultueuse pour la bataille d'Aboukir. Toute une série de dessins représentant les chefs de l'expédition est fascinante. Leurs noms sont tracés, en haut de la page, d'un crayon malhabile. (Le général Kléber, auprès d'un Desaix emplumé et moustachu, est lui-même empanaché et magnifique, et son nom est orthographié avec un *t* final.) Toutes ces physionomies sont inoubliables, par tout ce qu'elles nous évoquent autant que par elles-mêmes. Et nous rêvons devant l'écharpe ternie qui ceignait la taille de Bonaparte, devant ce petit châle de cachemire dont il se servit pendant toute cette campagne et que lui avait donné sa sœur Pauline.

Voici le buste de Monge : une vitrine contenant ses autographes, des livres, l'Agenda de Malus, chef de bataillon du génie ; un très joli petit portrait du docteur Dubois, par Isabey, une charmante aquarelle de Thibault, vue du Nil et des Pyramides... ces Pyramides du haut desquelles quarante siècles contemplaient les soldats français, selon la phrase immortelle. Puis, sont exposés quelques-uns des trésors antiques qui, rapportés à Paris furent le point de départ des collections égyptiennes du Louvre : sarcophage, statuettes, miroirs funéraires, coupes d'albâtre et d'or, colliers, bagues, bijoux divers, et cet admirable masque d'or où revivent les traits d'un pharaon lointain. Le British Museum a envoyé un superbe moulage de la fameuse pierre noire de Rosette qui, après avoir été trouvée par le lieutenant français Bouchard, est devenue par la suite la propriété des Anglais. Gravée de caractères égyptiens et grecs, cette pierre a été la clef de la découverte de l'écriture hiéroglyphique et de la science égyptologique.

En une bibliothèque basse sont rangés les énormes volumes constituant le vaste ouvrage commandé par Bonaparte : *Descriptions de l'Égypte*, textes et planches. Plus loin, voici la reconstitution de la frégate qui ramena Bonaparte en France, en octobre 1799. Sur ces voiles élégantes, on croit voir écrites les phrases de cette lettre, dont l'autographe est un peu plus loin, et où il reproche à Joséphine son silence indifférent. Car il revenait, non seulement rappelé par les graves embarras du Directoire, mais aussi par les bruits fâcheux répandus par une famille jalouse qui lui certifiaient

les trahisons de sa femme. Peut-on jamais donner à celui qui aime la certitude d'une trahison ? Le résultat imprévu de ces médisances et de la juste fureur de Bonaparte offensé fut... cette chambre de la rue Chantereine reconstituée par M. Bourguignon, chambre du retour, au plafond en forme de tente et aux deux lits jumeaux peints couleur bronze, aux coins ornés de petits canons, et recouverts de courtepointes tricolores. L'irrésistible infidèle avait, une fois de plus, triomphé, et, sur les comiques tambours qui servaient de poufs, on ne battait pas le rappel de ses méfaits... Les grands chasse-mouches ornant les angles de cette pièce étroitement conjugale avaient épousseté les dernières rancunes. On n'est pas un grand général sans être indulgent pour les Cléopâtre. Sur la tenture rayée on a placé le célèbre Bonaparte au pont d'Arcole et un portrait de Joséphine, assez banal, par Gros. En face, un salon et une chambre à la mode nous montrent à quel point l'expédition d'Égypte avait influencé les goûts et les mœurs. Des esquisses murales, — papiers peints, — retracent paysages et épisodes égyptiens. Un obélisque s'érige en guise de pendule, des pharaonnes de bronze supportent les flambeaux dorés, les sphinx servent d'accoudoirs aux fauteuils, et les formes des lits de repos ont des étroitesses pour momies. Statues, — ayant appartenu à Pauline Borghèse, — cheminées, céramiques, bibelots, porcelaines, tout est choisi avec un goût savant et nous affirme la vogue et l'enthousiasme que suscita l'expédition. Documents de toutes sortes, registres, autographes, lettres, rapports, achèvent ce bel et glorieux ensemble, célébrant un héros génial et une époque extraordinaire qui n'ont pas fini de nous fasciner.

LA NOUVELLE REVUE DE L'A. B. C.

Les revues de l'A. B. C. ont toujours du succès, — et elles le méritent. Celle-ci, que signent MM. Pierre Varenne, Mauricet, Henri Dumont, est excellente. Elle est variée, brillante, amusante. Un humour souvent audacieux, mais cachant un ironique bon sens, s'y divertit des actualités politiques ou littéraires et nous divertit. — De plus, à l'A. B. C. les numéros de music-hall, les danseurs comiques, les chanteurs succèdent aux sketches ou les précédent. Des vedettes y sont tour à

tour applaudies. Spinelly y joua le plus spirituellement du monde. Marie Dubas y chanta souvent et enchanta le public par sa vitalité endiablée et son talent. Charles Trenet vient d'y faire de sensationnels débuts de chanteur et, en quelques jours et soirs, y devint célèbre... Aujourd'hui, Mlle Nadia Dauty y règne, aussi bien dans les scènes de la Revue, que dans son tour de chant final.

Elle remporte un succès des plus vifs ; elle « emballe » le « gros » public ; elle s'impose aussi aux plus fins amateurs par la beauté de sa voix, la netteté de sa diction, et une personnalité fort originale.

Grande, mince, souple et simple, le visage fin, l'expression mobile, la physionomie intelligente, elle a le don très rare de l'intensité. Elle a l'intensité de l'ironie ; l'intensité de l'émotion dramatique, brève et ramassée en un couplet de chanson, l'intensité, aussi, d'une férocité unique, qui n'est pas vulgaire, et qui porte cruellement. Les gestes sont toujours significatifs et accentuent avec la vivacité ou la force de suggestion voulues le sens des paroles et du chant. De plus, Nadia Dauty est naturellement élégante et cela lui permet de donner une grâce vraie à certains personnages de jadis dont elle porte très bien le costume. Elle est charmante en Hortense Schneider, en cette scène si gaie, — et si juste, — où l'on voit deux directeurs de théâtres d'opérette repousser les jeunes femmes aux belles voix, pour préférer celles qui ne savent pas chanter. Les chanteuses d'opérette, aujourd'hui, paraît-il, ne doivent pas avoir de voix et doivent tout ignorer de l'art du chant. Une seule, — grâce à sa célébrité, — eut le droit de faire à ce nouveau goût une éclatante exception : Yvonne Printemps dans *les Trois Valses*. Une fois les vivants paradoxaux partis du cabinet directorial, les figures de deux portraits s'animent et descendent sur la scène : Offenbach et Hortense Schneider, c'est-à-dire Pizani et Nadia Dauty. Ils nous régalent des plus délicieux et joyeux airs du fameux compositeur, en y adaptant d'autres paroles, ou en en modifiant le sens pour les besoins du moment. C'est une scène d'un brio extrême et qui permet à Nadia Dauty de nous montrer que son passage à l'Opéra Comique lui a laissé le pouvoir, exercé avec le plus grand talent, d'exécuter « les grands airs ». Quel feu, quelle aisance,

quelle désinvolture, poivrée d'une canaillerie diabolique !

Dans le sketch un peu « osé » de *Napoléon revu par M. Bourdet* et où Mauricet est si drôle et Mlle Mesanti si agréablement blonde, Mlle Nadia Dauty est excellente en Impératrice Joséphine. Elle porte aussi bien la robe de mousseline brodée, la grande écharpe rouge et or et le diadème, qu'elle portait pour être Hortense, les volants mauves crinolinés, les guirlandes, le chignon bouclé et les girandoles diamantées de la mode Second Empire. Elle nous montre, en Impératrice Joséphine, rôle ici difficile, un sens du comique, nuancé avec bien de l'esprit. Cette scène amuse beaucoup tout en scandalisant un peu. Mais les films historiques ont familiarisé les spectateurs avec les interprétations et les audaces un peu sans gêne commises vis-à-vis des têtes couronnées et des gloires nationales. Et, puis, ceci n'est qu'une satire d'un certain genre... Mlle Nadia Dauty finit la soirée par un tour de chant des plus remarquables. Ses chansons sur les malheureuses amours d'une femme pour un marin rappellent les romances de Damia ou de Suzy Solidor, mais Nadia Dauty en renouvelle complètement l'émotion par ses pouvoirs particuliers, sa véhémence tendue, sa singulière et vibrante vigueur. Et dans les chansons « drôles » elle est vraiment étonnante de mordant, de violence acide et de fureur moqueuse. Dans sa façon de déchirer le mot, après l'avoir mordu à dents aiguës, elle rappelle parfois l'articulation implacable d'Yvette Guilbert. Mlle Nadia Dauty est une grande artiste... et, de plus, elle danse à ravir.

Je m'en voudrais de ne pas citer celles et ceux qui contribuent avec elle au plaisir de la représentation : Mlles Fillacier, Mesanti, Mireille Perrey, Monique Bert, Suzy Wall et maintes jolies personnes qui dansent, figurent et gambadent, Mauricet, toujours si amusant et qui l'est particulièrement dans le *Monsieur qui n'est pas au courant* et qui, revenant d'une île lointaine dépourvue de radios et de journaux, après deux ans d'absence, fait une série de gaffes énormes dans un milieu politique où tout est transformé... à l'intérieur et à l'extérieur. Il incarne aussi une Mistinguett impayable, dans la blague intitulée *Repopulation* et où quelques mûres « étoiles » arrivent, berçant chacune leur récent poupon. Pizani y est désopilant en Moreno, Lestelly, mirobolant en

Cécile Sorel... Enfin il y a Castel, et Randall toujours drôle, Rogers qui est impayable... Il y a *Cy Landry*, le pierrot moderne hilarant, saugrenu, ricaneur et pourvu d'une voix retentissante. Il y a *les Trois Bernard* qui nous arrivent d'Amérique pour nous présenter des danses burlesques et acrobatiques aux pas imprévus, aux poses insensées, aux exploits corporels toujours comiques... Enfin il y en a pour tous les goûts. et le spectateur de l'A. B. C. est fort content de sa soirée.

CINÉMA. LES DIEUX DU STADE

Ce film de Mme Leni Riefensthal ; film allemand, — sans doute officiel, — documentaire sur les Jeux olympiques de 1936 à Berlin, est d'un grand intérêt et souvent de la plus grande beauté. Certes, nous trouvons, à certains moments, que nous sommes excédés de voir trop de courses à pied ; certes, la course de bicyclettes qui vaut un prix à un Français n'a rien d'enivrant, bien qu'elle nous console de n'avoir pu obtenir nul autre prix... Mais, ces sincères réserves faites, nous n'avons plus qu'à admirer, qu'à accepter la fascination de ces corps et de ces visages d'athlètes, le dramatique et la puissance émulatrice de ces scènes, le pittoresque du public, dont les différents groupes ont été photographiés avec tant de bonheur, d'adresse et de talent, en leurs moments d'enthousiasme, de vociférations, ou de déceptions d'anxiétés, d'attentes, d'une véhémence incomparable. Le début du film, — que certains trouvent long, — m'a paru au contraire de la plus noble inspiration. Olympie, ses temples, ses prairies jonchées de colonnes couchées, de forces tombées, nous apparaissent. Les statues illustres se dessinent en profils divins, en formes qui semblent immortelles. Et, par des jeux insensibles de lumières et d'ombres, voici qu'aux marbres succède l'homme vivant... Et le coureur qui allume la torche à la flamme olympique commence sa course. De relais en relais, un jeune homme allume au flambeau sacré sa flamme neuve, et repart à son tour... Nous les suivons, de site en site, de contrée en contrée. C'est d'une émotion fervente, juvénile, irrésistible et pure. Et c'est l'arrivée à Berlin, dans le stade immense aux gradins innombrables. La flamme apportée du pays grec, et

qui semble ainsi venir du fond des âges, fait jaillir le brasier du temps présent, sur une sorte d'autel. Le chancelier Hitler, qui est ici jeune et souriant et qui préside les jeux, se lève et clame les paroles qui en affirment l'esprit chevaleresque et sportif, la justice. Les jeux commencent après le défilé des champions des diverses nations. La foule se presse sur les gradins et, déjà debout, acclame ses favoris ou ses compatriotes au passage.

Quelques femmes prennent part aux épreuves ; celles-ci commencent par le lancement du disque qui donne lieu à des attitudes admirables. Un Allemand, je crois, gagne, et, ensuite, une jeune Italienne. Celle-ci, couronnée des lauriers classiques, immobile et fière, pendant que son hymne national s'élève en son honneur, devient d'une beauté sublime... Rare est cette beauté parmi les concurrentes de races variées. Elles sont rudes, sans grâce et, il faut bien le dire, assez mal bâties. Les sports violents, s'ils sont favorables aux corps virils, m'ont l'air de déformer le corps féminin « qui tant est suave », disait Villon. Et ce sont des épreuves multiples, des lancers de poids terriblement lourds, des sauts à la perche, qui, vus au ralenti, ont une splendeur de vol plané, quand le sauteur, pour ne pas faire tomber la barre transversale qu'il doit surmonter, se couche presque horizontalement en l'enjambant. Allemands, Finlandais sont parmi les plus heureux et les plus adroits. Mais les as, ce sont deux noirs, dont l'un, Owens, est le coureur le « plus vite » du monde et nous a déjà montré la rapidité superbe, aisée et souple de sa course, et les Japonais. Owens est beau comme une statue de bronze animée ; ses attitudes, ses départs ont une détente extraordinaire. Mais les Japonais ont, eux aussi, une force sûre, une puissance bondissante qui émerveille. L'un d'eux, ayant manqué deux fois le saut, — infligé de plus en plus haut, — avant de tenter le bond ultime, se recueille un instant, tâte rapidement son corps aux larges reins, semblant imposer à ses muscles, à ses membres, un ordre solennel de victoire, et son visage devient d'une beauté terrible, d'une volonté de réussite qui se lit sur son front, en ses regards, brûlant de l'émoi de ses forces les plus secrètes. Il est splendide. Il s'élance, il monte, il plane, il retombe mollement sur le sol sans avoir effleuré la barre, l'ayant survolée, s'appuyant sur l'air comme

certains corps des tableaux du Tintoret qui montent au ciel ou en sont précipités.

Lancers du javelot... courses d'obstacles ; courses viriles... courses féminines... épreuves de tous genres. Nous croyons lassés notre patience et notre intérêt spectaculaires... Mais, non, tout recommence, et, malgré nous, haletants tout comme les furieux amateurs dont les ombres vivantes se pressent sur le cirque étagé, nous regardons encore, nous souhaitons telle victoire... Le Fuhrer semble prendre à ces luttes un intérêt juvénile et passionné ; il exulte quand les Allemands sont vainqueurs, ou bien, au cas contraire, il ne cache pas son amicale déception, la scande en petits coups sur son genou ; sa physionomie est mobile et souvent riante. Il s'amuse.

Mais, voici l'épilogue... La finale, la cruelle course de Marathon entraîne les concurrents sur un parcours de quarante-deux ou quarante-trois kilomètres... Le retour et l'arrivée de ces êtres follement intrépides ont quelque chose d'affreux. Ils tombent à terre, épuisés, ou s'évanouissent dans les bras et les couvertures tendus par les soigneurs ; ils ont des visages d'agonie... un halètement de désespoir... N'auront-ils pas ensuite des cœurs incapables de continuer leur normal usage ? Ne sont-ils pas « finis », forcés, « claqués » ? Et à quoi bon, au nom du sport, détériorer ainsi des valeurs humaines ?

Ce film d'une qualité exceptionnelle et vraiment, en son genre, une sorte de grand chef-d'œuvre, est respectueusement dédié à la mémoire de Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques.

Enfin, citons les beaux films en blanc et noir ou en couleurs qui nous permettent de revoir ou de voir toutes les splendeurs, les épisodes et les péripéties de l'éblouissant séjour des souverains anglais et de la réception inoubliable qui leur fut faite, digne de la France, et digne de Paris...

GÉRARD D'HOUVILLE.

REVUE LITTÉRAIRE

ÉMILE FAGUET POÈTE ET HISTORIEN (1)

Le grand public, qui était émerveillé de l'intarissable production littéraire d'Émile Faguet, — l'homme du monde qui a peut-être le plus écrit depuis Alexandre Dumas père, — ignorait généralement que cet infatigable essayiste était en même temps un très laborieux universitaire et, depuis 1890, un consciencieux professeur de Sorbonne. Suppléant, puis successeur de Charles Lenient dans la chaire de poésie française, il occupa cette chaire pendant plus de vingt ans, formant ainsi le goût et l'esprit de plusieurs générations d'étudiants. J'ai souvenance, dans ma prime jeunesse, d'avoir suivi l'un de ses cours sur la Pléiade : ce n'était pas, à la manière de Brunetière, un grand orateur d'idées qu'Émile Faguet, un constructeur puissant, à la voix ardente, métallique et grave ; sa voix, plutôt grêle, et qui multipliait les notes hautes, était surtout faite pour la causerie ; mais comme tout ce qu'il disait était fin, solide, ingénieux, spirituel et vivant ! Cher Émile Faguet ! Je le revois, un peu plus tard, dans l'originale demeure qu'il occupait près de la bibliothèque Sainte-Geneviève, ouvrant lui-même sa porte, un fez rouge sur le crâne ; puis, plus tard encore, dans son petit appartement de la rue Monge : toujours le même, aimable, accueillant, serviable, ignorant sa supériorité, le plus simple et le plus modeste des hommes, et, quand il se laissait aller à sa verve, un merveilleux excitateur d'esprits. Nous ne l'avons pas remplacé.

Il eût été fâcheux que ces vingt et quelques années d'enseignement ne laissassent de trace que dans le souvenir de ceux qui en ont

(1) Émile Faguet, *Histoire de la poésie française, de la Renaissance au Romantisme. Avant-propos* de Fortunat Strowski, professeur à la Sorbonne, 11 volumes in-16, Paris, Boivin, 1920-1937.

été les heureux bénéficiaires. Le public qui lit et qui relit avait quelques droits sur tant de patientes recherches, sur tant d'idées prodigalement semées, sur un labeur si prolongé et si fécond. On ne dira jamais assez tout ce qui s'est dépensé au jour le jour de science, de goût et de talent depuis plus d'un siècle dans l'enseignement supérieur français, si supérieur en général à celui des Universités étrangères. Et tout cela est non pas entièrement, mais aux trois quarts perdu. De loin en loin assurément il sort de ces ruches laborieuses quelques rayons de miel que leurs auteurs mettent à la disposition des passants. Mais, pour quelques cours célèbres comme ceux de Villemain, de Cousin, de Guizot, de Sainte-Beuve, de Taine, de Brunetière, combien d'autres, plus modestes et moins originaux sans doute, remarquables pourtant, sont demeurés injustement enfouis dans des tiroirs d'où ils ne sortiront jamais ! En 1892, une vaillante revue s'était fondée pour remédier à ce regrettable état de choses et pour sauver de l'oubli une partie au moins des meilleures leçons de nos professeurs de Faculté. Cette revue, la *Revue des cours et conférences* que dirige actuellement M. Fortunat Strowski, avait pris à ses débuts une bien jolie et juste devise : *Verba manent.* J'imagine qu'elle a dû lui être suggérée par Faguet, qui y publia un bon nombre de ses cours. Mais, hélas ! les revues, un peu moins, mais presque autant que les journaux, sont de vastes nécropoles où seuls, l'année, ou même le mois à peine écoulés, viennent faire leur butin de rares érudits ou de consciencieux chercheurs. Rien ne vaut, pour répandre la pensée ou la parole vivantes, le livre portatif, non anonyme, qui devient pour chacun de nous un ami personnel que l'on consulte souvent et qui est toujours prêt. Et c'est pourquoi l'on a eu grandement raison de recueillir en une série de copieux volumes la suite des cours où Émile Faguet a retracé l'histoire de la poésie française de la Renaissance au romantisme.

Je sais qu'il est d'usage aujourd'hui, dans de certains milieux qui se croient très « avancés », et qui, surtout, se plaisent à faire leur cour aux jeunes, de traiter Faguet, ainsi que d'autres écrivains d'hier, avec la plus méprisante désinvolture. « Les études de Faguet, pleines d'aisance et de faconde, forment de très bons travaux universitaires utiles au bachot et à la licence : un point, c'est tout. » Celui qui s'exprime en ces termes, ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un bon jeune homme, tout frais émoulu du collège et qui jette sa gourme : c'est le critique attitré du *Temps*, M. André Thérive en personne, qui, dans un article d'un hebdomadaire « de gauche »,

disait naguère vertement leur fait, non seulement à Faguet, mais à Bourget, mais à Vogüé, mais à Lemaitre, mais à Brunetière, mais à Loti lui-même, que, — tenez-vous bien ! — « le moindre de nos Simenon écraserait ». Et notre Aristarque nous déclare qu'il le dit « sans plaisanterie » ! Faguet, que Jules Lemaitre appelait avec raison « un des cerveaux supérieurs de ce temps », Faguet eût bien ri, s'il avait pu lire cette diatribe.

Son *Histoire de la poésie française* n'est certes pas l'un de ses moins bons livres. La dernière fois que je vis le fin lettré et intelligent Jacques Bainville, il m'en parla avec une admiration, que je crois tout à fait justifiée. On peut, je le sais bien, se demander si Faguet était exactement le critique qui convenait le mieux pour étudier toute cette longue lignée de poètes, et puisque la Sorbonne d'alors, — elle a heureusement depuis changé tout cela, — avait une chaire de « poésie » et une chaire d' « éloquence », on aurait pu voir l'auteur des *Politiques et moralistes* peut-être plus naturellement affecté à l' « éloquence », c'est-à-dire à la prose, qu'à la poésie. « Je n'oserais dire, écrivait Jules Lemaitre, qu'il ait toujours entièrement senti, à mon gré, les poètes, les romanciers, les dramatistes. Mais, comme critique des « penseurs », il me paraît le critique idéal. Il donne l'impression d'être égal, et quelquefois supérieur à ceux qu'il définit. Il ne lui manque qu'un peu de sensibilité, un peu de tendresse, un peu de paresse, un peu de sensualité. » Il y a certainement quelque chose de juste dans ces observations. Faguet, par nature, était plutôt un idéologue qu'un artiste. Mais il était si intelligent qu'il en arrivait à comprendre, et même à sentir, l'art, même sous ses formes les moins intellectuelles.

Et puis, ce que nous avons appris après sa mort, s'il faut, pour bien parler des poètes, être un peu « du métier », Faguet n'était pas sans avoir satisfait à cette exigence. Il avait laissé tout un volume de vers qui, évidemment, ne le classent pas parmi les rivaux d'un Lamartine ou d'un Musset, mais qui enrichissent de quelques traits nouveaux sa physionomie littéraire et même morale. S'il est vrai, comme il l'a dit, qu'on met toujours dans ses vers le plus intime de son âme, ses *Chansons d'un passant* (1) devront retenir l'attention de ses futurs biographes. Ce sont presque tous des vers de jeunesse, et surtout des vers d'amour, d'une inspiration parfois plus vive qu'on ne s'y serait attendu, des vers souvent charmants et spirituels, et

(1) Émile Faguet, *Chansons d'un passant*, introduction par M. Joseph Ageorges, 1 vol. in-16 ; Flammarion, 1921.

toujours d'une excellente facture. Beaucoup d'imitations dans tout ceci : du Catulle et du Musset, du Henri Heine et du Sully Prudhomme... L'originalité de la forme et du fond n'est pas assez vigoureuse pour qu'on puisse détacher de ce recueil telle ou telle pièce qui s'impose aux anthologies ou aux mémoires, comme par exemple le sonnet d'Arvers, *les Deux cortèges* de Soulary, *les Chrysanthèmes* ou le *Decenter mori* d'Angellier ; et c'est peut-être pour l'avoir senti lui-même que Faguet s'est délibérément tourné vers la critique. Et ce n'est certes point à dire qu'on ne puisse cueillir dans ces quelque cent morceaux bien des jolis vers, élégants et ingénieux, et toujours finement ouvragés, « des vers d'humaniste et d'artiste », comme le dit très bien le fidèle disciple, M. Joseph Ageorges, qui nous les présente : tels ceux-ci :

Les couples s'en vont sur la terre immense,
Par les ravins creux, par le bois profond,
Dans la solitude et dans le silence,
La main dans la main les couples s'en vont.

Ou ceux-ci encore :

Vous avez pris mon cœur vieilli
Dans les lacs blancs de vos mains douces.
Il en a presque tressailli
D'étonnement le cœur vieilli

Comme un fruit mûr trop tard cueilli
Qu'on mettrait en un nid de mousses,
Vous avez pris mon cœur vieilli
Dans les lacs blancs de vos mains douces...

Voilà, n'est-il pas vrai ? un Faguet sentimental un peu inattendu. C'est que, comme toutes les personnalités supérieures, il était au fond fort complexe. Il y avait en lui un vieil étudiant un peu bohème ; un journaliste à la plume intarissable, toujours prêt, à la Diderot, sur toute sorte de sujets; un universitaire laborieux, régulier, consciencieux, secrètement épris de vie familiale et de vertu bourgeoise ; et, brochant sur le tout, un grand esprit critique, très détaché et même sceptique, mais admirablement taillé pour entrer dans la pensée d'autrui et pour en exprimer la substance ; et puis, peut-être, par-dessous tous ces contrastes, une âme endolorie, inquiète, insatisfaite, et qui çà et là, semble-t-il, se laisse entrevoir dans ses vers. Qui sait si cette folle ardeur de penser et d'écrire dont, en plus de trente ans, il a donné tant de surprenants témoignages, n'était pas pour lui, comme pour quelques autres, un « divertissement »,

une sorte d'alibi ou d'évasion, un noble moyen d'oublier et d'user la vie, d'endormir une intime souffrance ?...

Revenons à son *Histoire de la poésie française.* Elle n'est pas complète, puisqu'elle va simplement de la Renaissance au romantisme : encore il y manque les leçons sur la Pléiade, qui n'ont pas été retrouvées. Il y manque aussi, — et je ne sais trop pourquoi, — les poètes dramatiques, à savoir les plus illustres exemplaires de la poésie française dans la longue période littéraire qu'étudie Émile Faguet. L'avouerai-je ? Ces limitations, évidemment volontaires, me surprennent un peu. Il me semble que si j'avais eu l'honneur d'enseigner pendant vingt ans l'histoire de la poésie française à la Sorbonne, j'aurais tenu largement compte de Corneille, de Racine, de Molière, de Voltaire dramaturge; j'aurais aussi fait leur juste place à ces très grands poètes en prose qui s'appellent Pascal, Bossuet, J.-J. Rousseau ; et j'aurais eu hâte enfin d'arriver à Lamartine et à tous les vrais et grands poètes qui ont suivi jusqu'à nos jours. Faguet en a jugé autrement : je n'en vois pas bien les raisons ; mais c'était son droit. Seulement, cette façon un peu personnelle de concevoir le sujet n'allait pas sans certains inconvénients qu'on ne saurait guère se dissimuler.

Supposons en effet quelque docte Allemand, comme il doit bien y en avoir encore, nourri de Lessing et de Schlegel, et donc très prévenu contre nos lettres classiques. Il ouvre et il lit les onze volumes de Faguet. Il constate que, sur ces onze volumes, sept sont consacrés à des poètes qui sont loin d'être de premier plan, les quatre autres étant réservés à La Fontaine, à Boileau, à Voltaire, à André Chénier. « Eh quoi ! s'écriera-t-il, c'est là toute la poésie française, au moins pendant les deux plus beaux siècles littéraires de nos voisins ? Pas un seul grand poète, pas un seul *poeta sovrano*, dans tout cela ! Peut-être André Chénier en avait-il l'étoffe : mais la Révolution, en l'envoyant à l'échafaud, ne lui a pas permis de donner toute sa mesure. Quant à Voltaire, même en faisant bénéficier sa réputation de son œuvre dramatique, il n'est, tout au plus, qu'un demi-poète ; et pourrons-nous seulement en dire autant de l'honnête Boileau ? Reste La Fontaine. Celui-là est assurément un vrai poète. Mais quoi ! S'il a beaucoup écrit de vers, que reste-t-il de son œuvre ? Ce ne sont ni ses poèmes, ni ses comédies, ni même ses *Contes*, dont le libertinage sournois soulève le cœur de tout homme bien né. Seul son recueil de *Fables* surnage de tout ce fatras. Fond et forme, il a porté à la perfection un genre littéraire, mais un tout petit genre ;

et cela ne suffit pas pour que nous ayons le droit de saluer en ce charmant poète un très grand poète. Si La Fontaine est le plus grand poète que l'on puisse trouver parmi les Français, cela prouve tout simplement que les Français n'ont pas reçu en partage le vrai génie poétique. »

Je vois très bien ce qu'Émile Faguet, qui était un dialecticien subtil, aurait pu répondre à un discours de ce genre. Mais je crains qu'il n'eût été obligé de reconnaître qu'il avait un peu prêté le flanc.

Prenons donc simplement les livres de Faguet pour ce qu'ils nous donnent : pour une suite d'études peu systématiques, un peu capricieuses, sur un bon nombre de ceux qui ont écrit en vers français entre 1600 et 1800. Ces études, même sur les plus grands, ne sont pas toujours complètes. Ce pénétrant et vigoureux esprit de Faguet avait en lui de l'*humeur* ; il suivait volontiers son inspiration du moment et un petit air, je n'ose dire de paradoxe, mais tout au moins de non-conformisme, n'était pas pour lui déplaire. Il détestait les systèmes, lui qui a si bien compris les systèmes des autres, et qui, s'il l'avait voulu, aurait pu si aisément en construire, et je suis assez tenté de croire que les vastes généralisations d'un Brunetière lui causaient quelque impatience. Par réaction, ou pour toute autre cause, simplement peut-être parce que seule l'étude des cas concrets, individuels, lui semblait féconde et utile, il s'attachait à ne décrire que des individus isolés, à composer des « monographies », où il négligeait volontairement certains traits pour en mettre d'autres plus fortement en lumière, et qu'il rassemblait, sinon tout à fait au hasard, du moins sans beaucoup se soucier des rapports de sympathie ou de doctrine. Ses livres sont presque exclusivement des recueils d'études, et ceux qui, suivant le mot de Nicole sur Pascal, n'aiment pas à être « régentés si fièrement », ne lui savent pas mauvais gré de sa discrétion et de laisser un peu flotter les rênes. A cet égard, son *Histoire de la poésie française* ressemble à ses autres ouvrages.

Il faut d'ailleurs s'empresser d'ajouter que son dédain du dogmatisme n'était point du tout, chez Émile Faguet, comme chez quelques-uns, marque d'impuissance ou d'incapacité philosophique ; il savait tout le prix des idées générales, mais il les voulait raisonnables, précises, fondées sur un examen minutieux, objectif des faits, de la réalité concrète patiemment observée, et il ne se refusait nullement à les dégager lui-même. Quand il avait étudié de très près dans ses représentants essentiels un siècle, une période littéraire, un groupe de penseurs ou d'artistes, il se laissait volontiers aller à

caractériser avec une rare vigueur les tendances communes de l'école ou de l'époque dont il avait entrepris l'étude. Mais ces généralités, au lieu d'en faire l'armature intérieure du livre qu'il voulait publier, il se contentait, d'ordinaire, de les formuler modestement dans une *Préface* plus ou moins longue, dont tout le reste n'était plus qu'une suite de « pièces justificatives ». On ne saurait être plus discret, plus déférent à l'égard de ses lecteurs, plus respectueux de leur libre jugement. Ceux qui, parmi eux, bien à tort du reste, ne lisent jamais les préfaces, ont pu croire qu'Émile Faguet était le plus successif, le moins synthétique des esprits.

A cet égard, son *Histoire de la poésie française* est construite comme ses autres livres : une copieuse succession d'études individuelles, rangées à peu près chronologiquement, et dont une Préface, plus ou moins développée, marque la physionomie commune. Or, si intéressantes, pénétrantes et vivantes que soient les études individuelles, les introductions générales qui sont placées en tête de chaque volume sont peut-être plus remarquables encore. C'est là qu'il faut chercher la « philosophie » de cette *Histoire* ; en un certain sens, c'est cette *Histoire* même, car qui dit histoire dit nécessairement généralité, suite, mouvement, enchaînement. Si l'on rassemblait et juxtaposait toutes ces introductions particulières, on aurait, supérieurement tracée, une vue d'ensemble de l'histoire de la poésie française entre 1600 et 1800, une sorte de « discours » sur cette histoire. Ceux qui prendront la peine de feuilleter simplement ce discours reconnaîtront bien vite qu'il est de tout premier ordre.

Pour ce qui est des études successives dont se compose matériellement le gros de ces onze volumes, on ne nous croirait pas si nous affirmions qu'elles sont toutes d'égale valeur. *Aliquando dormitat Homerus.* Il y avait des jours où Faguet, je ne dirai pas sommeillait un peu, mais avait peut-être, — ces choses-là arrivent aux meilleurs professeurs, — moins bien préparé sa leçon, ou, simplement, était moins séduit et porté par son sujet. Au reste, il en est de ses moindres leçons comme de ses moindres articles : il n'y a pas un article de Faguet, — je dis pas un, et Dieu sait s'il en a écrit ! — qui soit complètement insignifiant et où il n'y ait quelque chose à prendre ; il n'y a pas une de ses leçons dont on ne puisse tirer quelque profit. Et combien sont étourdissantes de verve, d'ingéniosité littéraire, d'agrément pittoresque, de grâce spirituelle, de finesse morale ! Combien de petits poètes, qui ne sont guère qu'un nom pour le commun des lecteurs, même lettrés, il a su évoquer en de vives et piquantes

esquisses, et dont il a su exhumer quelques traits charmants qui méritaient de ne pas définitivement périr ! Car, en bon élève de Sainte-Beuve, il savait qu'« un critique est un homme qui sait lire et qui apprend à lire aux autres » ; « l'art de lire », — sur lequel il a écrit tout un joli petit livre, — il le pratiquait supérieurement, et il en faisait profiter ses auditeurs comme ses lecteurs. De tant d'œuvres oubliées et qu'il avait pris la peine d'explorer ou de feuilleter pour en parler avec une exacte mesure, il savait dégager les vers heureux, les grâces légères qui avaient valu à leurs auteurs une éphémère réputation que les contemporains ont prise pour de la gloire, et il les enchâssait joliment dans ses exposés. De sorte que, quand on l'a lu, on sait tout ce qu'il est essentiel de savoir d'un monde évanoui, et qu'on peut se dispenser de s'enfermer après lui dans cette nécropole : le peu de vie qu'elle renfermait encore, il l'a recueilli de ses mains diligentes et il l'a, comme les ailes d'un brillant papillon, finement épinglé dans ses livres.

On a parfois reproché à Émile Faguet, non pas d'être superficiel, mais de ne pas tenir assez de compte des travaux de ses devanciers et, à cet égard, de se contenter d'une information un peu rapide. A ce reproche qui pourrait aisément s'appliquer à son *Histoire*, il est facile de répondre. Très suffisamment au courant de la « littérature » générale des sujets qu'il traite, Faguet a toujours montré quelque indifférence pour les curiosités et les minutieuses, les dernières précisions de l'érudition contemporaine. En un mot, c'était un critique, un historien, non un érudit. Faut-il lui en faire un grand crime ? Tout comme un autre, il aurait pu pâlir de longs mois sur des mémoires provinciaux, des papiers inédits, des documents d'archives. Il savait le prix de la conscience et il avait horreur de l'à peu près. Mais quoi ! il estimait qu'il avait mieux à faire. Il est possible que les biographies qu'il a tracées de Watelet, de Lemierre ou de La Harpe laissent quelque chose à trouver et à dire à ceux qui écriront sur ces divers écrivains de volumineuses thèses : ne leur a-t-il pas rendu plus de services en éclairant tous les aspects du sujet par ce fourmillement d'idées, ces fécondes suggestions, ces vivacités d'intuition qui sont sa manière propre ? » « Il faut de tout aux entretiens », a dit son cher La Fontaine. L'érudition « exhaustive » est une fort bonne chose ; la critique en est une autre. Et la critique d'Émile Faguet vaut mieux que l'érudition de bien des docteurs de Sorbonne.

Il allait ainsi, exhumant, ressuscitant, réhabilitant quelquefois nombre de poètes secondaires, et très secondaires, dont les uns

n'étaient pas complètement inconnus du Français moyen, mais dont les autres paraissaient bien avoir sombré pour toujours dans le noir oubli. Nous connaissions tous, au moins de nom, et, parfois, pour avoir vu citer quelques-uns de leurs vers, les Lefranc de Pompignan, les Dorat, les Gilbert, les Léonard ; on pouvait, — autrefois, — être bachelier et ignorer jusqu'à l'existence d'un Pesselier, d'un Desforges-Maillard ou d'un abbé de L'Attaignant. Faguet s'attarde sans déplaisir et muse volontiers dans la compagnie de ces *minores* ; peut-être même n'est-il pas sans éprouver quelque discrète joie malicieuse à les révéler à ceux de ses auditeurs ou de ses lecteurs qui n'ont jamais entendu parler de ces vieux auteurs. Il a du reste trop de bon sens et trop de goût pour les surfaire ; il se contente de signaler aimablement « leurs qualités moyennes » et de les saluer au passage d'un gracieux sourire d'indulgente amitié.

C'est, bien entendu, aux poètes de premier, ou tout au moins de second plan, qu'il consacre son principal effort, et cet effort est, comme toujours, des plus heureux. Les grands critiques se reconnaissent à l'aisance et à la vigueur avec lesquelles ils embrassent et ils expliquent les grands écrivains dont ils tracent le portrait. Parler en termes dignes d'eux de Pascal ou de Bossuet, de Ronsard ou de Victor Hugo, c'est prouver que, sur un plan différent, on est un peu de leur famille. Par ses *Études littéraires* sur les quatre derniers siècles, par ses *Politiques et Moralistes*, Faguet avait largement fait la preuve qu'il était de taille à se mesurer avec les plus grands. Son *Histoire de la poésie française*, s'il en était besoin, achèverait la démonstration. Son *La Fontaine*, — un des sujets sur lesquels Faguet est revenu avec le plus de complaisance, — est comme pétri d'esprit de finesse ; et notez que son admiration pour celui qu'il appelle « ce poète incomparable » ne lui ferme pas les yeux sur les limites d'un génie qui a eu parfois, chez nous, des dévots trop indiscrets : « Ce qui lui a manqué, écrit-il, c'est le haut lyrisme, parce qu'il était incapable, hors son sentiment de la nature, de sentiments profonds. Il a fait des vers d'amour et d'amitié qui sont très charmants; mais l'ardeur religieuse, l'enthousiasme patriotique, et tout ce qui détache l'homme de lui-même et le transporte dans une sphère absolument supérieure lui a été étranger. » Voilà qui est le bon sens et l'équité mêmes. Pour ce qui est du *Voltaire*, n'allez pas croire qu'il fasse double emploi avec l'étude étincelante, magistrale, et, selon moi, à peu près définitive, qui fit jadis tant de bruit, quand parut le livre sur le *Dix-huitième siècle*. Enfin, quant au *Chénier*, quelle joie de le

retrouver au sortir des deux gros volumes dont un professeur d'Université, M. Paul Dimoff, a fait récemment sa thèse de doctorat! Observez que ce savant exégète n'étudie Chénier que jusqu'en 1789, c'est-à-dire en somme, pourrait ironiser un mauvais plaisant, Chénier avant Chénier. La Sorbonne, pour le dire en passant, a tort d'encourager des thèses inutilement colossales : elle ne se réhabilitera aux yeux des vrais lettrés que du jour où elle refusera toute thèse qui dépassera deux cents pages. On peut tout dire en deux cents pages!

S'il s'était trouvé en présence de tout le papier noirci par M. Dimoff, je sais fort bien ce que Faguet en eût dit. Quand, il y a une trentaine d'années, M. Édouard Herriot, soutint en Sorbonne sa copieuse thèse sur *Mme Récamier et ses amis*, Faguet écrivit de sa bonne plume : « Deux volumes sur Mme Récamier ! Un pavé sur une rose ! » Il aurait pu rééditer ce mot un peu cruel, au sujet du *Chénier* de M. Dimoff. Son *Chénier* à lui n'est pas un pavé ; et il n'écrase pas la rose.

J'ai hâte d'en venir aux pages que je considère, je l'ai dit, comme la substance même de cette *Histoire de la poésie française*, à ces introductions dans lesquelles Émile Faguet s'est attaché à caractériser et à définir les générations successives de poètes qui, de Malherbe à Lamartine, ont maintenu une tradition où de puissants génies devaient venir, plus tard, puiser leurs premières inspirations. Ces pages sont, à mon avis, parmi les plus dignes d'attention d'un homme qui a écrit tant de beaux articles. Elles sont d'une précision, d'une finesse, d'une pénétration, d'une justesse de ton à n'y rien souhaiter et en même temps, ce qui ne gâte rien, elles sont relevées par une verve spirituelle, une grâce piquante, une souplesse et comme une joie pétillante de style qui raviront d'aise tous les amateurs d'élégant et beau langage. Il y a là, par exemple, et pour le dire en passant, une définition de la préciosité qui me semble un pur chef-d'œuvre, et qui mériterait de devenir classique, au même titre que les pages les plus célèbres d'un Sainte-Beuve ou d'un Taine. Il eût été vraiment fâcheux que de tels morceaux, qui ont dû être applaudis au passage par ceux qui en ont eu la primeur, ne survécussent pas à l'éphémère et restreint succès de la parole publique.

Essayons, en les résumant trop brièvement, d'indiquer l'intérêt que présente, au regard de l'historien littéraire, cette vue perspective des destinées de la poésie française à l'époque classique.

Au temps de Malherbe, une double tendance se manifeste parmi les poètes. D'une part, il y a les irréguliers, les indisciplinés, comme

Agrippa d'Aubigné, Desportes, le Père Joseph, même Bertaut, et qui, disciples attardés de Ronsard, suivent librement leur inspiration et, poussant jusqu'à l'exagération les défauts habituels de son école, se laissent aller tantôt à la bouffissure, tantôt à la mignardise. Contre ces défauts, Malherbe est venu vigoureusement réagir et il a, non sans rudesse, achevé la transformation de l'humanisme en classicisme. Mais son influence ne se fera sentir que beaucoup plus tard, et ses disciples, Racan et Maynard, ne réussiront pas à l'imposer. De Malherbe à Boileau, entre 1620 et 1660, les poètes se développent dans une tout autre direction que celle dont Malherbe s'était fait le rigoureux théoricien : ils aiment la nature, ils sont épris de galanterie, ils ont de l'esprit, ils n'ont aucune vie intérieure et sont très peu psychologues, voilà bien les principaux traits qui distinguent un Régnier, un D'Urfé, un Théophile, un Cyrano de Bergerac, un Saint-Amant, un Gombauld. Puis, à partir de 1630 environ, sous l'influence notamment de l'hôtel de Rambouillet, la préciosité est à l'ordre du jour, tantôt à l'état pur, tantôt en se moquant d'elle-même sous la forme de burlesque : Voiture, Godeau, Tristan l'Hermitte, Brébeuf, Benserade, Scudéry, Sarazin sont ou des précieux ou des burlesques ; tous ils ont rendu d'incontestables services à la langue, et ils ont déterminé par réaction la naissance de la grande école classique de 1660.

De cette école, en poésie, — la littérature dramatique étant toujours mise à part, — les deux principaux représentants sont La Fontaine et Boileau : La Fontaine, qui résume en lui tout ce qu'il y a de plus exquis dans la poésie française antérieure ; et Boileau, le plus grand critique du XVIIe siècle, qui a repris et achevé l'œuvre de Malherbe et formulé avec une lumineuse netteté les règles du classicisme français ; il faut d'ailleurs reconnaître que sa défiance à l'égard des « puissances trompeuses » n'a pas été sans nuireà la poésie.

De Boileau à Voltaire, entre 1700 et 1720, la génération des Chaulieu, des Fontenelle, des Houdar de la Motte, des Jean-Baptiste Rousseau n'est guère poétique ; elle manque de sensibilité et d'imagination ; elle a le culte de la raison abstraite ; ce sont là de mauvaises conditions pour créer une vraie poésie. Voltaire lui-même était trop intellectuel pour être un grand poète : il a d'ailleurs supérieurement réussi dans la poésie satirique, le conte, la poésie légère et même la poésie philosophique, assez médiocrement, sauf quelques éclairs, dans la poésie lyrique et l'épopée ; et tout cela fait que son œuvre poétique est loin d'être méprisable.

Autour de Voltaire, il y a nombre de poètes secondaires qui ont eu le bon goût de ne guère se risquer dans la grande poésie : ils ont de la légèreté, de l'élégance, de l'esprit, une petite veine de sensibilité domestique et familière, à la Greuze : tels furent Gentil-Bernard, Vadé, Colardeau, Dorat, Grécourt ; tels encore, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Boufflers, Bernis, Lefranc de Pompignan, Lemierre, Bertin, Gilbert, Léonard. Tous ensemble ils n'ont pas manqué d'une certaine virtuosité, et ils ont entretenu en bon état l'instrument poétique.

Pour en jouer magistralement, voici enfin un vrai poète, André Chénier. Celui-là résume en lui toute la tradition classique qu'il a revivifiée aux sources mêmes de l'hellénisme alexandrin et il annonce même la grande poésie philosophique moderne. Il éclipse tous ses contemporains, les poètes de la Révolution, à commencer par son frère, Marie-Joseph Chénier, Écouchard Lebrun, celui qu'on a surnommé Lebrun-Pindare ; et il nous achemined'a bord aux poètes d1 Premier Empire, qu'étudiera un prochain volume, et à la grande poésie romantique qu'Émile Faguet n'a pas eu le temps d'aborder.

On ne saurait trop le regretter. Si intéressants que soient les *minores* auxquels il s'est si longtemps attaché, ils sont très loin de valoir les Lamartine, les Hugo, les Vigny, les Musset, les Leconte de Lisle. Avec ceux-là Faguet se serait trouvé en compagnie de ses pairs, et, bien qu'il les ait étudiés ailleurs, il eût été d'un très vif intérêt de le voir, une fois encore, se mesurer avec eux. Il en avait formé le dessein : à plus d'une reprise, il manifeste l'intention formelle de pousser l'étude de la poésie française jusqu'à François Coppée et Sully Prudhomme. Il ne s'est point assez pressé ; il a fait l'école buissonnière, s'attardant longuement à cueillir les fleurs, souvent exquises, qu'il rencontrait sur sa route. Il s'est contenté d'achever son histoire « par une suite de très belles leçons sur les caractères généraux du romantisme français ». Ces leçons, on nous les donnera. Nous aurons sans nul doute grand profit à les lire. Et si elles nous font un peu regretter une suite qui ne viendra pas, nous nous dirons qu'ils sont bien rares ceux qui, ayant tant écrit, nous feraient souhaiter qu'ils écrivissent encore.

VICTOR GIRAUD.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LA MISSION DE LORD RUNCIMAN EN TCHÉCOSLOVAQUIE

M. Neville Chamberlain poursuit avec une ténacité méritoire une politique de paix et de rapprochement européen ; aucune difficulté ne l'arrête, aucun échec partiel ne le rebute ; la grandeur des fins désintéressées qu'il poursuit soutient son courage et stimule ses initiatives. Il a entrepris de démontrer que la collaboration entre les États totalitaires et les États démocratiques ne doit pas être impossible puisque les uns et les autres se proposent d'assurer à leurs peuples la prospérité dont la première condition est la paix, qu'en tout cas ni les uns ni les autres ne peuvent rien gagner par la guerre. Le conflit d'idéologie qui oppose les peuples les uns aux autres et qui a des incidences à l'intérieur de chaque État ne doit pas faire perdre de vue les intérêts ni empêcher les rapprochements : ainsi du moins en jugent les hommes d'État britanniques. S'il arrivait qu'un jour l'Angleterre fût entraînée dans un conflit continental, ce ne serait du moins qu'après qu'elle aurait tenté le possible et l'impossible pour en écarter la redoutable échéance.

L'éclatante manifestation d'intime solidarité et d'amicale collaboration entre la France et l'Angleterre que furent les inoubliables journées du séjour des souverains britanniques dans notre pays, a renforcé la capacité d'action et de négociation des deux gouvernements. Les régimes de liberté ont, quand il s'agit de célérité dans l'action et de secret, d'incontestables inconvénients, mais, quand ils recueillent l'adhésion spontanée et enthousiaste de leurs peuples, leur autorité morale grandit et ils reprennent l'avantage. Le moment est bien choisi pour d'utiles initiatives des Puissances de

l'Entente cordiale et M. Chamberlain n'a pas manqué de saisir l'occasion. C'est dans ce cadre qu'il convient de situer la mission qui vient d'être confiée à lord Runciman en Tchécoslovaquie. Il s'agit d'y chercher une solution au problème des nationalités qui, depuis le mois de mai, tient l'Europe suspendue entre la paix et la guerre.

Tandis que le gouvernement de Prague prépare et met au point le statut nouveau des peuples de Tchécoslovaquie et que les chefs des Sudètes se hâtent d'annoncer, de concert avec les journaux du Reich, que ce programme est « ridiculement » insuffisant, on risque d'aboutir à une impasse dangereuse. Jamais les nazis de Bohême et de Moravie, qui fondent sur leur intransigeance une popularité dont ils espèrent, comme les nazis d'Autriche, recueillir personnellement quelques fruits, ne reconnaîtront de bon gré qu'ils ont obtenu tout ce qu'ils peuvent légitimement souhaiter et quelque chose de plus. A Prague, comme à Londres, on se rend compte que la présence d'un témoin impartial, d'un conseiller étranger, peut devenir l'élément modérateur et clarificateur qui fera cristalliser les passions en éruption. Le gouvernement britannique a donc demandé, en plein accord avec Prague et Paris, à un homme d'État expérimenté, lord Runciman, d'être ce témoin, ce conseiller, et de se rendre en Bohême afin d'y étudier sur place tous les éléments d'un problème complexe par lui-même et que les passions ne cessent d'embrouiller.

Lord Runciman, qui fut ministre de l'Intérieur et du Commerce, est un libéral d'union nationale, démocrate convaincu, qui a donné dans divers gouvernements la mesure de son énergie résolue et de son sens pratique. Répondant le 2 juillet, à la Chambre des communes, aux orateurs de l'opposition, M. Neville Chamberlain a défini la mission de lord Runciman. Il ne sera pas un arbitre, mais un médiateur. Il ne prononcera pas de sentences et ne dictera pas de résolutions ; mais il pourra, comme disait Bismarck, « ramasser le fil » si les deux parties venaient à le laisser tomber. Ses avis ne seront nullement obligatoires pour le gouvernement de Prague, mais purement consultatifs. Répondant aux préoccupations exprimées par sir Archibald Sinclair, leader de l'opposition libérale, M. Chamberlain a dit : « S'il est une chose que nous avons eu le souci d'éviter, c'est que le gouvernement tchécoslovaque ne soit contraint à trop de hâte pour traiter une question aussi délicate et dans laquelle il est pardessus tout nécessaire que les deux parties n'en viennent pas à un point où ni l'une ni l'autre ne pourrait modifier son attitude. » Sa mission n'est pas officielle ; lord Runciman sera indépendant du gou-

vernement britannique comme d'ailleurs de tout gouvernement ; il recevra toute la documentation nécessaire, mais agira en son nom personnel. « Il est apparu avec le temps qu'un règlement pourrait difficilement intervenir sans aide étrangère. C'est dans ces conditions que le gouvernement britannique, en réponse à une requête du gouvernement tchécoslovaque, a accepté de proposer qu'une personne ayant l'expérience et les qualités nécessaires allât étudier sur place la question et s'efforçât, au besoin, de suggérer des moyens pour faire aboutir les négociations. »

Voici donc, entouré de précautions oratoires et diplomatiques, un fait nouveau et capital : la mission de lord Runciman. Il n'a pas le pouvoir de décider et il agit de sa propre initiative. Mais il est évident qu'en pratique il se mettra d'accord avec son gouvernement ; il est encore plus clair que le gouvernement tchécoslovaque sera dans l'obligation morale de se conformer à ses conseils, car si un désaccord flagrant apparaissait entre lui et le médiateur, l'opinion britannique abandonnerait la Tchécoslovaquie à son sort. L'avantage que l'on peut attendre de l'envoi de lord Runciman est de prouver par un acte public que l'Angleterre, loin de se désintéresser de l'Europe centrale, est convaincue que là est la clef de la paix ou de la guerre. Que de chemin parcouru depuis le temps où la plupart des journaux britanniques ne considéraient la Tchécoslovaquie que comme un agrégat artificiel de populations disparates. La sagesse du gouvernement de Prague, l'action de la diplomatie française, le réalisme de bon aloi de M. Chamberlain associé à l'idéalisme éclairé de lord Halifax ont obtenu ces heureux résultats. Et puis, l'Anschluss a dissipé les illusions même des moins clairvoyants. La question tchécoslovaque n'est qu'une apparence, un cas particulier, une application dramatique d'un problème plus général et vital pour toutes les nations libres. Il s'agit de savoir si l'Europe continentale subira l'hégémonie allemande, le joug raciste, ou s'il s'établira un équilibre de forces d'où finira par sortir une sécurité relative et la possibilité d'une limitation dans la course aux armements. En fait, le gouvernement tchécoslovaque sera moralement obligé, et il le sait, de suivre les directions de lord Runciman.

En sera-t-il de même des Allemands des Sudètes, c'est-à-dire, pratiquement, du Reich et de son Fuhrer ? Oui, si les affirmations réitérées du chancelier Hitler sont sincères, comme nous n'en voulons pas douter, et s'il n'a pas d'arrière-pensées, c'est-à-dire s'il ne se propose pas de gagner du temps dans l'espoir de ruiner intérieure-

ment les fondements de l'État tchécoslovaque et de le réduire à merci par une sorte de blocus économique. Des renseignements précis nous apprennent que, depuis trois semaines, des transports considérables de matériel de guerre arrivent de nuit à Vienne et sont dirigés vers la frontière sud de la Bohême. Il se peut encore que le gouvernement du Reich cherche à gagner à ses vues lord Runciman et, en l'amenant à conseiller des solutions inacceptables pour l'État tchécoslovaque, escompte qu'une divergence de vues se produira entre l'Angleterre et la France. Il n'est pas impossible non plus que le gouvernement allemand se trouve dans la nécessité morale d'accepter une solution raisonnable que l'opinion universelle admettrait ; dans ce cas, l'affaire de Tchécoslovaquie arrangée pourrait devenir la préface d'un accord général européen. Mais ne serait-ce pas trop beau pour être réalisable ? Le « dynamisme » allemand en marche vers le sud-est peut-il se contenter d'une solution « raisonnable » ? Ce qu'il considère, lui, comme nécessaire et légitime, c'est la suprématie universelle de la race allemande.

En tout cas, la mission que lord Runciman a si courageusement acceptée ouvre une phase décisive dans la question de l'Europe centrale. Lord Runciman a dit au Premier ministre qu'il le lançait sur une coquille de noix en plein océan. Mais les Anglais sont bons marins et le gouvernement britannique veille sur la frêle nacelle de la paix. « Que personne ne croie, dans ce pays ou ailleurs, a dit M. Chamberlain en commençant son discours le 26 juillet, que, en recherchant la paix, nous soyons disposés à sacrifier l'honneur ou les intérêts de la Grande-Bretagne. Nous faisons de rapides progrès dans l'exécution de notre grand programme de réarmement ; de jour en jour la force armée de ce pays devient, au sens propre, plus formidable. » La France marche d'accord avec l'Angleterre. Mais d'autres nations peuvent exercer une action décisive. Au premier plan est la Pologne qu'il faut nettement mettre en face de ses responsabilités ; son propre avenir en dépend.

Lord Runciman est arrivé à Prague le 3 août. Au moment où il étudie le dossier et où il prend les contacts nécessaires pour commencer son rôle de conciliateur, quelle situation aperçoit-il en Tchécoslovaquie ? Le gouvernement se trouvait acculé à une impasse dangereuse. S'il faisait voter par le Parlement un projet de statut qui n'aurait pas été nettement accepté par les dirigeants du parti allemand, ou si simplement il en publiait le texte intégral, il provoquerait inévitablement de nouvelles exigences de la part des Sudètes.

C'est pourquoi il ajournait de semaine en semaine la convocation des Chambres, bien que son projet fût prêt. Telle est la raison principale de la mission de lord Runciman.

D'après des renseignements authentiques, voici quels sont les points principaux de la réforme préparée par M. Hodza et ses collègues et acceptée par les chefs de tous les groupes politiques tchécoslovaques. Le principe de la proportionnalité a toujours été appliqué en vertu de la constitution, mais il le sera d'une manière plus complète et plus stricte. Il fallait une proportion de 20 pour 100 dans les communes et les arrondissements pour que tout citoyen pût écrire à l'administration en allemand et que celle-ci fût tenue de répondre dans la même langue ; cette proportion sera considérablement diminuée. Le nombre des fonctionnaires et des employés allemands sera strictement proportionnel à celui de la population de leur langue. Chaque loi budgétaire fixera la part qui leur revient et leur confiera l'administration et le contrôle des dépenses. Dans les institutions centrales économiques et financières, la même exacte proportionnalité sera établie. Il sera institué des diètes provinciales en Bohême, Moravie-Silésie, Slovaquie, comprenant douze membres, où les nationalités non tchèques seront représentées proportionnellement à leur nombre. Ces diètes auront une compétence très étendue ; elles seront divisées en « curies » (par exemple, en Bohême, curie tchèque et curie allemande) ; pour certaines questions, les curies seront chargées de la compétence de la diète et seront absolument maîtresses de leurs intérêts nationaux. La curie aura un droit d'appel devant la diète provinciale contre toute mesure prise par un organisme de la province, et devant le Conseil d'État pour une décision ou une mesure prise par la diète provinciale. Chaque membre de la curie aura, en outre, un droit d'appel devant la diète provinciale contre toute mesure qu'il estimerait contraire aux stipulations du statut national. Outre les diètes de provinces, des diètes de district auront une large part de la compétence qui appartenait jusqu'ici aux fonctionnaires administratifs. Les conseils municipaux élus verront leur compétence très étendue. Ces diverses mesures assurent aux Sudètes (et dans d'autres régions aux Magyars, aux Polonais) une large autonomie locale qui, naturellement, entraînera l'autonomie scolaire. Un tribunal constitutionnel sera chargé de garantir la juste et stricte application des lois. La violation des droits des diverses populations engagera la responsabilité personnelle des fonctionnaires.

De telles mesures assurent aux groupes nationaux une parfaite équité dans l'administration ; le principe de proportionnalité est appliqué totalement. Toutes garanties sont données contre la dénationalisation. Une large part de l'administration est confiée aux minorités nationales, notamment en matière culturelle et scolaire. Ainsi le gouvernement, qui déjà assurait à ses groupes nationaux le régime le plus favorable qui existe en Europe, — beaucoup plus, par exemple, que le régime des Allemands et des Slovènes en Italie, des Polonais en Allemagne, des Slovaques en Hongrie, etc..., — y ajoute des garanties nouvelles qui, sous une forme correspondant aux conditions historiques, géographiques, politiques et économiques du pays, donne satisfaction aux demandes des groupes nationaux dans toute la mesure très large où elles sont conciliables avec le caractère démocratique de l'État, avec son unité et son indépendance.

Mais est-ce bien cela que réclament M. Henlein, son état-major et, derrière eux, les nazis du Reich ? Sans doute, M. Henlein, M. Kundt et leurs journaux déclarent qu'ils entendent servir loyalement l'État tchécoslovaque et qu'ils ne réclament ni l'annexion au Reich, ni un plébiscite. Mais ils prétendent être traités comme une entité juridique et constituer dans l'État un État libre de s'administrer selon les principes national-socialistes. Ainsi la lutte des deux idéologies serait introduite dans l'État, non pas entre citoyens ou partis, ce qui est licite, mais entre l'État tchécoslovaque et un groupe organisé protégé par un État voisin. Ainsi fut jadis la république huguenote de La Rochelle dans la monarchie de Louis XIII, avec cette différence très importante que l'Angleterre ne pouvait la secourir que par mer. La réalisation des réformes impliquerait le rejet de la solution qui diviserait la Tchécoslovaquie en territoires de groupes nationaux et élèverait un État nazi en face d'un État démocratique. Les Tchèques ont organisé l'État sur la base des droits de l'individu, du citoyen, selon le principe admis dans tous les pays de l'Europe occidentale et aussi dans les États scandinaves et aux États-Unis. L'État nazi, au contraire est fondé sur la dictature d'un parti.

Voilà ce que les Tchécoslovaques estiment impossible d'accepter. Les nationalités parlant une autre langue, allemande ou hongroise, ne sont pas établies sur un territoire continu et les régions où elles vivent sont aussi habitées par des minorités, souvent importantes, tchèques ou slovaques. Dans ces conditions, la protection individuelle des ressortissants des diverses nationalités paraît seule réalisable.

L'autonomie territoriale produirait des injustices pires que celles que l'on se propose de faire disparaître. Les fondements de l'État seraient affaiblis. La vie économique deviendrait impossible. La Tchécoslovaquie ne peut pas devenir une Suisse ; l'histoire, la géographie, la répartition des nationalités s'y opposent. Imaginer une Suisse tchécoslovaque, écrit M. Edmond Rossier dans la *Gazette de Lausanne* (28 juillet), c'est « une stupidité ». C'est malheureusement un point de vue qui ne déplaît pas à certains journaux anglais, notamment à l'*Observer*, qui s'obstinent à considérer la Tchécoslovaquie comme un État artificiellement créé par les traités de paix. « La Bohême était avant l'Autriche, a dit Palacky, elle sera encore après. » L'empereur Habsbourg était roi de Bohême et les frontières des trois provinces de « la Couronne de Bohême » étaient, sous François-Joseph, les mêmes qu'aujourd'hui, légèrement modifiées, dans l'ancienne Silésie autrichienne, au profit de la Pologne. La Tchécoslovaquie création artificielle du machiavélisme français, c'est une trouvaille de M. Lloyd George. C'est la résurrection d'un État historique opprimé par eux depuis des siècles qui irrite les pangermanistes : telle est la vérité. Il n'y a aucune raison de penser que lord Runciman, esprit sérieux et indépendant, partage de tels préjugés.

La République tchécoslovaque, en établissant par sa constitution l'égalité des droits entre ses citoyens, en renforçant ces droits et en veillant à leur stricte application par de nouvelles mesures, en leur assurant par la proportionnalité une juste part dans la direction des affaires publiques, en réalisant dans la plus large mesure l'autonomie administrative dans les communes, les districts et les provinces, contribue de la manière la plus efficace et la plus équitable à créer les conditions où pourrait fleurir la paix intérieure tout en maintenant l'unité administrative et politique nécessaire à la vie et à la sûreté de l'État. C'est en toute indépendance d'esprit que M. Neville Chamberlain et lord Halifax recherchent une solution. « Contacts et conversations valent bien mieux, dans une affaire aussi délicate, que la conférence dont on parlait ces jours-ci, écrit le *Times* du 25 juillet. C'est, depuis le premier jour, la conviction du cabinet de Londres qu'on n'arrivera à une solution qu'après ententes réalisées par cette méthode entre Prague, Berlin, Londres, Paris et Rome. Le gouvernement britannique a pu paraître, ces derniers jours, mettre tout l'accent sur la nécessité de concessions aux demandes d'autonomie des Allemands des Sudètes ; il n'a pas pour cela perdu de vue l'autre face du problème : maintien de l'intégrité

de l'État tchécoslovaque. Mais comment, hélas ! espérer une entente solide avec des hommes qui considèrent que l'utilité du *Deutschtum* est le seul critère de la valeur d'un acte politique et de justice, et qui viennent de glorifier officiellement les assassins du héros Dollfuss ? Il faut louer le courage et la persévérance des hommes d'État britanniques et français qui entreprennent cette tâche de Pénélope, et les aider.

PIE XI ET LE RACISME (1)

L'enchaînement logique des idées et des faits montre que les États qui sont fondés sur une doctrine totalitaire, entrent tôt ou tard en conflit avec le Saint-Siège et l'Église catholique. La Russie soviétique poursuit, vainement d'ailleurs, la destruction de toute idée religieuse. L'Allemagne, malgré le chiffon de papier du Concordat, mène une « guerre de destruction » contre toutes les formes du christianisme et surtout contre le catholicisme et son chef « étranger ». On avait pu croire que la péninsule, mère du fascisme, échapperait à une telle contagion, d'abord par nécessité de ménager les sentiments des Italiens et des Italiennes, très attachés au catholicisme et à la papauté, ensuite parce que la politique anticléricale et maçonnique, en Italie, fut toujours menée par ces « libéraux » radicaux que M. Mussolini considère comme ses ennemis. Peu de temps après la conclusion des accords du Latran et du Concordat, qui resteront l'une des pages les plus glorieuses du règne de M. Mussolini, le gouvernement fasciste prétendit s'attaquer aux œuvres catholiques ; l'Encyclique *Non abbiamo bisogno* l'arrêta net, et le Duce eut la sagesse de se rendre compte qu'un conflit avec le Saint-Siège serait, pour son gouvernement et sa doctrine, un scandale et une catastrophe. Mais, dans le Grand Conseil fasciste, subsistent des éléments intransigeants qui, depuis l'origine, poursuivent le dessein inavoué de subordonner la Papauté au royaume et d'en faire un instrument au service du nouvel empire romain. Rêves insensés, puisqu'il suffirait que le Saint-Siège pût être soupçonné de mettre son influence au service de la politique d'un État pour que cette influence s'évanouît ; car il ne suffit pas que le Pape soit libre ; la conscience catholique exige qu'il le soit visiblement, sans aucun doute possible, sans aucune réserve.

(1) Un lapsus nous a fait qualifier le général Russo de chef de l'État-major de l'armée italienne ; c'est « de la milice fasciste » qu'il fallait lire.

Voici cependant que les deux pouvoirs, celui du Pape et celui du Duce, viennent de s'affronter ; dans une émouvante opposition d'idées et de principes, ils ont échangé des ripostes tranchantes. Une dizaine de professeurs, — de ces savants comme tous les pouvoirs autoritaires en trouvent pour abonder dans leur sens et outrer leurs doctrines, — se sont mis en devoir, peut-être pour obéir à une suggestion supérieure, de définir un racisme italien. La péninsule italique est le pays du monde où, par l'attraction de l'Empire romain d'abord, de l'Église et de la papauté ensuite, les groupes humains les plus divers sont venus se fondre, s'assimiler sous l'action puissante et unificatrice d'une magnifique culture. Le patriotisme italien a trouvé sa forme dernière par la politique de la monarchie de Savoie et celle du fascisme ; il n'a jamais prétendu, pas plus que la France, représenter une race. Ce qu'on aurait pu croire n'être qu'une fantaisie de « savants » jaloux de surpasser la science allemande est devenu la doctrine officielle du fascisme par une déclaration du secrétaire général du Grand Conseil rapportée dans le *Giornale d'Italia* du 27 juillet. On nous assure que, depuis seize ans, le Duce fait une politique raciste. Nous sommes avertis que « ces formules doctrinaires ne sont pas purement académiques ; elles constituent une fin en elles-mêmes et annoncent une action politique ultérieure précise ». D'abord pureté de la race ; pas de mélanges, pas de métis, en particulier aux colonies. Quant aux Juifs « qui se considéraient comme une race différente et supérieure aux autres, ils ont, malgré la politique tolérante du régime, constitué partout l'état-major de l'antifascisme ». Ils ne seront pas poursuivis en Italie où ils sont peu nombreux et loyaux ; mais on trouve légitime qu'ils le soient en d'autres pays, dont on n'accueillera pas les émigrés. En l'an XVII du fascisme, les instituts de propagande devront développer ces thèses et les acclimater.

Personne du moins n'aura le droit d'ignorer que ces nouveautés sont nettement et clairement désapprouvées par le Saint-Siège. Recevant à Castel-Gandolfo, le 29 juillet, les élèves du collège de la Propagande, où de jeunes clercs appartenant à tous les peuples de la catholicité reçoivent une même formation dans une même foi pour une même fin, Pie XI s'est élevé en termes véhéments contre la conception raciste et nationaliste « dans le sens séparatiste de ces deux adjectifs ». « Nous ne voulons rien séparer dans la famille humaine. » Elle est une, avec des variétés de types, une et universelle, c'est-à-dire catholique, une par la dignité et la filiation divine.

« On oublie que tout le genre humain est une seule et grande race universelle humaine. On se demande donc pourquoi, par une malheureuse imitation, l'Italie a eu besoin de suivre l'exemple de l'Allemagne ». Pie XI, en terminant, recommande de ne pas s'attaquer à l'Action catholique. C'est s'attaquer à l'Église et au Pape. Et il a ajouté, en langue française : « Qui mange du Pape en meurt ! »

M. Mussolini semble avoir été piqué au vif, notamment par le trait relatif à l'imitation de l'Allemagne. Dès le lendemain, visitant, à Forli, le camp des jeunes fascistes, il déclarait : « Sachez, et que tout le monde sache, que dans les questions de race également nous continuerons à aller droit devant nous. Dire que le fascisme a imité quelqu'un ou quelque chose est simplement absurde. » Voilà donc le combat engagé ; il est probable qu'il n'ira pas très loin, car M. Mussolini a été jusqu'ici un homme raisonnable, conscient de ses intérêts et de ceux de son peuple ; et le vieillard désarmé, qui incarne et qui défend avec une superbe énergie la grande tradition catholique et humaine, n'est pas un adversaire que l'on puisse intimider ou abattre par la force.

Depuis le 31 juillet il y a, par le monde, un nouvel endroit où l'on se bat sans qu'il y ait la guerre. Japonais et Russes, à l'effectif d'environ une division de chaque côté, se disputent les collines de Tchang-Kou-Feng, au sud de Vladivostok, au point où la frontière de la Province maritime russe touche à la Corée japonaise et au Mandchoukouo également japonais. Les Russes soutiennent que ces collines leur appartiennent en vertu des accords de 1934 avec la Chine, alors maîtresse de la Mandchourie. Notez que ce point est peu éloigné de Vladivostok, citadelle et port de la Puissance soviétique sur le Pacifique, repaire de sous-marins et d'avions qui inquiètent les Japonais. Dans les temps civilisés, une telle contestation eût été soumise à un arbitrage. On préfère aujourd'hui se battre, tout en protestant, de bonne foi très vraisemblablement, que l'on ne veut pas la guerre. Et, de fait, Japonais et Russes n'ont rien à y gagner et beaucoup à y perdre, ce qui n'implique pas nécessairement qu'elle n'aura pas lieu.

RENÉ PINON.

Le Directeur-Gérant : ANDRÉ CHAUMEIX.

HUITIÈME PÉRIODE. — CVIIIe ANNÉE

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUARANTE-SIXIÈME VOLUME

JUILLET — AOUT

Livraison du 1er juillet

Livraison du 15 juillet

Livraison du 1er août

Livraison du 15 août

Paris, 1938. — Imprimerie J. DUMOULIN, 5, rue des Grands-Augustins. — 62173

